3 1761 11970386 6


Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/31761119703866

91
C 11
E91

Governme
Publicatio

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 41

Tuesday, September 15, 1992

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 41

Le mardi 15 septembre 1992

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in Yugoslavia and Somalie

INCLUDING:

The Fifth Report to the House

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude des conditions en Yougoslavie et en Somalie

Y COMPRIS:

Le Cinquième Rapport à la Chambre

APPEARING:

Hon. Barbara McDougall,
Secretary of State for External Affairs

COMPARAÎT:

L'honorable Barbara McDougall,
Secrétaire d'État aux Affaires extérieures

LIBRARY
NOV 2 1992
University of Toronto

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

25119—1

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

REPORT TO THE HOUSE

Thursday, July 23, 1992

The Standing Committee on External Affairs and International Trade has the honour to present its

FIFTH REPORT

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), your Committee undertook an examination of the Summary of Proposals submitted to the United Nations by Parliamentarians for Global Action. Following this consideration, your Committee has adopted this Report which reads as follows:

The Standing Committee on External Affairs and International Trade has reviewed the Summary of Proposals in the report entitled: "From National to U.N.—Based Security" prepared by the Parliamentarians for Global Action, and wishes to advise the Government and the United Nations that it endorses the proposals given herewith:

FROM NATIONAL TO U.N.—BASED SECURITY

A report on the role of parliamentarians, the mechanisms, and the financing for strengthening collective security

May 1992

SUMMARY OF PROPOSALS

The Role of Parliamentarians

- The Secretary-General/General Assembly could note the desirability of increasing the participation of parliamentarians in national delegations;
- The Secretary-General/General Assembly could invite the establishment of national commissions on strengthening of the United Nations, involving parliamentarians and soliciting views from the public, for submission to the United Nations before the UN's 50th anniversary in 1995;
- A roster of parliamentarians willing to participate in appropriate UN missions could be submitted to the UN Secretary-General;
- Formalizing the role of parliamentarians at the UN along the lines of the North Atlantic Assembly, for example, through which parliamentarians of NATO countries are involved in discussions and visits to NATO facilities.
- More formally involving parliamentarians in the General Assembly, perhaps by designating certain agenda items for a parallel debate by parliamentarians;
- Establishment of a liaison office for parliaments and parliamentarians within the United Nations secretariat.

Preventive Action

- Endorse the principle of preventive action by which UN forces would be deployed on the border of a nation fearing attack.
- Initiate a study by top military experts on the future military requirements of the United Nations.

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le jeudi 23 juillet 1992

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a l'honneur de présenter son

CINQUIÈME RAPPORT

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité a examiné le Résumé des propositions présentées aux Nations Unies par les parlementaires pour une action mondiale. En conclusion de son étude, le Comité a adopté le rapport suivant :

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a examiné le Résumé des propositions contenues dans le rapport sur la sécurité collective préparé par les parlementaires pour une action mondiale, et informe le gouvernement et les Nations Unies qu'il souscrit aux propositions énumérées ci-après :

FROM NATIONAL TO U.N.—BASED SECURITY

Rapport sur le rôle des parlementaires, les mécanismes et le financement en vue du renforcement de la sécurité collective

mai 1992

RESUMÉ DES PROPOSITIONS

Le rôle des parlementaires

- Le secrétaire général/Assemblée générale pourrait envisager l'opportunité d'augmenter la participation des parlementaires aux délégations nationales;
- Le secrétaire général/Assemblée générale pourrait préconiser l'établissement de commissions nationales de renforcement des Nations Unies auxquelles participeraient les parlementaires et qui solliciteraient les opinions du public en vue de les présenter aux Nations Unies avant le 50e anniversaire de l'ONU en 1995;
- Une liste de parlementaires disposés à participer à certaines missions de l'ONU pourrait être présentée au secrétaire général de l'ONU;
- Officialiser le rôle des parlementaires à l'ONU sur le modèle de l'Assemblée de l'Atlantique Nord, par exemple, qui permet aux parlementaires des pays de l'OTAN de participer aux discussions et aux visites des installations de l'OTAN;
- Associer plus officiellement les parlementaires à l'Assemblée générale, peut-être en désignant certains articles de l'ordre du jour pouvant faire l'objet d'un débat parallèle parmi les parlementaires;
- Établir un bureau de liaison pour les parlements et les parlementaires au sein du secrétariat des Nations Unies.

Les opérations préventives

- Souscrire au principe des opérations préventives, dans le cadre desquelles les forces de l'ONU pourraient être déployées à la frontière d'un pays qui se trouve sous la menace d'une attaque;
- Faire effectuer par des experts militaires de haut niveau une étude sur les besoins militaires futurs des Nations Unies.

Financing

° Improve the financing of UN peacekeeping, by:

— paying national contributions from the defence budgets of member states;

— establish a target of 1% of national defence expenditure for UN peacekeeping.

APPENDIX: OTHER PROPOSALS

Preventive Diplomacy

° Enhance the role of the Secretary-General, by:

— encouraging the Secretary-General to make greater use of Article 99 and bring matters to the attention of the Security Council;

— mandating the Secretary-General under Article 96 to request advisory opinions from the International Court of Justice;

° Strengthen links with regional agencies, by:

— establishing a working group to recommend ways of establishing a more effective relationship between the UN Security Council and regional agencies;

— having the Secretary-General appoint UN permanent representatives to each regional agency, sub-region and perhaps eventually each nation.

Peace Enforcement

° Develop Article 43 agreements for the provision of forces to the UN;

° Reactivate the Military Staff Committee for the strategic direction of future enforcement actions;

° Curtail the use of the veto on enforcement operations, by:

— providing for categories of subjects to which the veto would not apply; or

— only casting the veto when "supreme national interests" are at stake; or

— increasing the number of negative votes required to constitute a veto; or

— introducing a system of weighted voting.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on External Affairs and International Trade (*Issues Nos. 40 and 41 which includes this report*) is tabled.

Respectfully submitted,

Le financement

° Améliorer le financement des opérations de maintien de la paix de l'ONU:

— en prélevant des contributions nationales sur le budget militaire des pays membres;

— en fixant à 1 p. 100 la proportion des dépenses militaires nationales consacrée aux opérations de maintien de la paix de l'ONU.

ANNEXE : AUTRES PROPOSITIONS

La diplomatie préventive

° Rehausser le rôle du secrétaire général :

— en encourageant le secrétaire général à recourir davantage à l'Article 99 et à attirer l'attention du Conseil de sécurité sur des affaires;

— en chargeant le secrétaire général, en vertu de l'Article 96, de demander des avis consultatifs à la Cour internationale de justice.

° Renforcer les liens avec les organismes régionaux :

— en chargeant un groupe de travail de recommander des moyens d'augmenter l'efficacité des relations entre le Conseil de sécurité de l'ONU et les organismes régionaux;

— en faisant nommer par le secrétaire général des représentants permanents de l'ONU auprès de chaque organisme régional, chaque sous-région, voire chaque pays.

Le renforcement de la paix

° Mettre au point des accords aux termes de l'Article 43 pour la fourniture de forces à l'ONU;

° Réactiver le Comité du personnel militaire aux fins de l'orientation stratégique des mesures de renforcement;

° Limiter l'exercice du veto sur les opérations de renforcement de la paix :

— en établissant des catégories de questions échappant à l'exercice du veto;

— en ne permettant l'exercice du veto que lorsque «les intérêts nationaux suprêmes» sont en jeu;

— en augmentant le nombre des votes négatifs nécessaires pour constituer un veto; ou

— en adoptant un système de pondération des votes.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur (*Fascicules n^os^ 40 et 41 qui comprend le présent rapport*) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président,

JOHN BOSLEY,

Chairman.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, SEPTEMBER 15, 1992
(51)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:32 o'clock p.m. this day, in Room 237-C, Centre Block, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Jesse Flis, Benno Friesen, Jean-Guy Guilbault, Ricardo Lopez, Christine Stewart and Walter Van De Walle.

Acting Members present: Lynn Hunter for Svend Robinson; Walter McLean for Howard Crosby.

Other Member present: Girve Fretz.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer.

Appearing: Hon. Barbara McDougall, Secretary of State for External Affairs.

On motion of Walter McLean, it was agreed,—That the first report of the Sub-Committee on Arms Exports, "The Future of Canadian Military Goods Production and Export" be concurred in.

Ordered—That the Chairman present the report to the House.

On motion of Jean-Guy Guilbault, it was agreed,—That the Sub-Committee on International Trade be authorized to undertake a study of the North American Free Trade Agreement and that the Chairman be authorized to request a budget for travel and research in the amount of $125,200.00, and undertake the appropriate requests to hold hearings across Canada and for travel to Washington and Mexico.

On motion of Lloyd Axworthy, it was agreed,—That the Chairman be authorized to pay the expenses for the working dinner held on May 21, 1992, by the Sub-Committee on International Trade.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee commenced consideration of conditions in Yugoslavia and Somalia.

The Secretary of State for External Affairs made a statement and answered questions.

At 5:01 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 15 SEPTEMBRE 1992
(51)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 15 h 32, dans la salle 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Jesse Flis, Benno Friesen, Jean-Guy Guilbault, Ricardo Lopez, Christine Stewart et Walter Van De Walle.

Membres suppléants présents: Lynn Hunter remplace Svend Robinson; Walter McLean remplace Howard Crosby.

Autre député présent: Girve Fretz.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche.

Comparaît: L'hon. Barbara McDougall, secrétaire d'État aux Affaires extérieures.

Sur motion de Walter McLean, il est convenu,—Que le premier rapport du Sous-comité de l'exportation des armes intitulé «L'avenir de la production et de l'exportation de matériel militaire par le Canada», soit adopté.

Il est ordonné,—Que le président présente le rapport à la Chambre.

Sur motion de Jean-Guy Guilbault, il est convenu,—Que le Sous-comité du Commerce extérieur soit autorisé à entreprendre une étude de l'Accord de libre-échange nord-américain, que le président puisse demander un budget de 125 200$ pour fins de recherches et de déplacements, qu'il fasse les démarches nécessaires pour tenir des audiences au Canada et se rendre à Washington et à Mexico.

Sur motion de Lloyd Axworthy, il est convenu,—Que le président soit authorisé à payer les frais du déjeuner de travail tenu le 21 mai 1992 par le Sous-comité du commerce extérieur.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité examine la situation en Yougoslavie et en Somalie.

La secrétaire d'État aux Affaires extérieures fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 h 01, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, September 15, 1992

• 1534

The Chairman: Order.

On the motion of Mr. McLean it was agreed that the Standing Committee on External Affairs and International Trade adopt the first report of the Sub-Committee on Arms Exports as a report to the House. This is the motion that was agreed to unanimously by the arms control subcommittee, and all we are doing for the moment is transmitting it.

Can we simply adopt that and move on?

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): Does that mean we will be able to table the report tomorrow?

The Chairman: My intention is to sign the report and table it tomorrow in the House.

Secondly, on the motion of Mr. Guilbault it was agreed that a subcommittee on international trade be authorized to undertake a study of the North American Free Trade Agreement and that the chairman be authorized to request a budget for travel and research in the amount of—you will not like this number—$125,000 and undertake the appropriate requests to hold hearings across Canada and for travel in Washington and Mexico.

• 1535

These were the motions we negotiated at the steering committee. If you want, I can table it until later in the meeting to discuss it further if that is necessary.

I can assure you this is the cost of taking the staff for public hearings with recordings in the usual way across the country. That is its number one purpose—and a research budget. Is there any need to table that motion, or may we vote on it?

An hon. member: Go ahead.

Motion agreed to

The Chairman: On a motion of Mr. Axworthy, vice-chairman of the committee, it was agreed that the chairman be authorized to pay the expenses for the working dinner held on May 21, 1992, by the Sub-Committee on International Trade.

Mr. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): Can we see the work first?

The Chairman: It was the report on Europe 92 that the international trade subcommittee filed earlier.

Motion agreed to

The Chairman: Thank you for doing the business part before the minister get here.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 15 septembre 1992

Le président: La séance est ouverte.

Sur motion de M. McLean, il est convenu que le Comité permanent des Affaires étrangères et du Commerce extérieur adopte le premier rapport du Sous-comité de l'exportation des armes et a l'honneur de présenter ce premier rapport à la Chambre. Le Sous-comité a adopté cette motion à l'unanimité et maintenant nous la transmettons, c'est tout.

Pouvons-nous l'adopter et ensuite continuer nos travaux?

M. Axworthy (Winnipeg-Sud-Centre): Est-ce que cela veut dire que nous pourrons déposer le rapport demain?

Le président: J'ai l'intention de signer le rapport et de le déposer demain à la Chambre.

Deuxièmement, sur motion de M. Guilbault, il est entendu qu'un Sous-comité du Commerce international soit autorisé à entreprendre une étude sur l'Accord de libre-échange nord-américain et que le président soit autorisé à demander un budget afin de couvrir les frais de voyage et de recherche—ce chiffre ne va pas vous plaire—au montant de 125 000$ et qu'il complète les demandes appropriées pour tenir des séances au Canada, et voyager à Washington et au Mexique.

Ce sont les motions que nous avons négociées au sein du comité de direction. Si vous voulez, je peux la déposer jusqu'à plus tard au cours de la réunion afin d'en parler davantage, si nécessaire.

Je vous assure que ce montant correspond au coût d'amener le personnel nécessaire pour les audiences publiques avec enregistrement, comme c'est l'habitude, dans tout le pays. L'objectif premier de la motion est de prévoir un budget pour amener le personnel, ainsi qu'un budget de recherche. Est-il nécessaire de déposer cette motion, ou pouvons-nous la mettre aux voix?

Une voix: Allez-y.

La motion est adoptée

Le président: Sur motion de M. Axworthy, vice-président du comité, il est convenu que le président soit autorisé à payer les frais du déjeuner-causerie tenu par le Sous-comité du Commerce international le 21 mai 1992.

M. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): Pouvons-nous examiner le travail effectué avant de voter?

Le président: Il s'agit du rapport sur l'Europe 92 que le Sous-comité du Commerce international a déjà déposé.

La motion est adoptée

Le président: Merci d'avoir réglé les questions administratives avant l'arrivée de la ministre.

[*Texte*]

Let me just remind the members of the committee that the business for this meeting, at least as agreed to by the steering committee, was to be a discussion of what is currently going on in the former Yugoslavia and in Somalia. I appreciate that some members, certainly those who I know were not part of that original discussion, might have other questions they want to put on other subjects. What we agreed to at the time is that those would be our themes for today, and I therefore want your consent to the following procedure if it suits you.

The minister has an opening statement. We will restrict ourselves to questions on those two matters. Should there be more time and should others have other questions, I am sure the minister would consent to deal with them.

In light of both our commitment to the minister and our commitment to the steering committee, is that a reasonable way to proceed? I thank the members. We will be as fair as we can.

Accordingly, I welcome the Secretary of State for External Affairs and probably the best number two we have ever had in London. Welcome home, sir. Mr. Lavertue has just returned from his stint as Deputy High Commissioner in London. I think we all know David Wright by now. Welcome, David.

Minister.

Hon. Barbara Jean McDougall (Secretary of State for External Affairs): Thank you very much, Mr. Chairman. You stole my opening line, because I was going to introduce Gaetan as the new Jeremy Kinsman. How delighted we are to have him, and how delighted I am that he is here today.

I am very pleased to be here to talk about events in the former Yugoslavia, which is where I understand our emphasis will be.

The interest demonstrated by this committee reflects the horror Canadians feel as they see each day the tragedy continuing to unfold so relentlessly: neighbour against neighbour, community against community, with death the outcome for many innocent people of all backgrounds and ages. I join with Canadians in their intense rage at the refusal of the participants to stop the fighting. We all are frustrated that the efforts of the international community have failed yet to bring to an end this death and destruction.

We must find ways to stop the killing, and we must do so effectively and permanently. We must force those responsible to end the particularly odious practice of what has come to be known as ethnic cleansing, but which is really a new version of an old game, and that is killing people who are not of your persuasion.

Equally alarming is that those who try to alleviate the suffering are themselves becoming targets for violence and death. Citizens from several countries who have come to assist in the region, including Canadian Sergeant Michael Ralph of St. John's, Newfoundland, have paid for their heroic efforts with their lives.

[*Traduction*]

Permettez-moi de rappeler aux membres du comité que le programme de cette réunion —au moins, le programme fixé par le comité de direction —est de discuter des événements actuels dans l'ancien État de la Yougoslavie et en Somalie. Je me rends compte que certains députés — certainement ceux qui n'ont pas participé à la discussion originelle —pourraient vouloir poser d'autres questions sur d'autres sujets. Au moment de la rencontre du comité de direction, nous avons convenu de traiter de ces deux sujets aujourd'hui, et donc, je désire votre consentement aux modalités suivantes si elles vous semblent convenables.

La ministre va faire une déclaration liminaire. Nous allons nous limiter à des questions portant sur ces deux sujets. Si nous disposons du temps nécessaire et si d'autres députés ont d'autres questions à poser, je suis certain que la ministre acceptera d'y répondre.

Compte tenu de notre engagement envers la ministre et celui envers le comité de direction, trouvez-vous que la procédure proposée est acceptable? Je remercie les membres. Nous serons aussi équitables que possible.

Donc, je tiens à souhaiter la bienvenue au secrétaire d'État aux Affaires extérieures, ainsi qu'au monsieur qui était probablement le meilleur haut-commissaire adjoint que nous ayons jamais eu à Londres. Nous sommes très heureux de vous revoir, monsieur Lavertue vient de rentrer de Londres, où il faisait fonction de haut-commissaire adjoint. Je crois que nous connaissons tous M. David Wright. Bienvenue, David.

Madame la ministre.

L'hon. Barbara Jean McDougall (secrétaire d'État aux Affaires extérieures): Merci beaucoup, Monsieur le président. Vous m'avez volé ma remarque préliminaire: j'allais présenter Gaétan comme le nouveau Jeremy Kinsman. Nous sommes ravis de son retour, et je suis ravie de sa présence ici aujourd'hui.

Je suis très heureuse d'être ici pour parler de la situation dans l'ancienne Yougoslavie. Je crois comprendre que nous allons nous concentrer sur cette question.

L'intérêt montré par ce comité reflète l'horreur que ressentent les Canadiens en voyant chaque jour la tragédie se dérouler sous leurs yeux: tragédie qui oppose voisins et communautés et qui entraîne la mort de bien des innocents de tout âge et de toute condition sociale. Je partage la rage intense des Canadiens devant le refus des belligérants d'arrêter les combats. Nous sommes tous frustrés que les efforts de la communauté internationale n'aient pas permis de mettre fin à cette tuerie et à cette destruction.

Nous devons trouver des moyens d'arrêter cette tuerie, et ce, de façon efficace et permanente. Nous devons forcer les responsables à mettre fin à leurs pratiques particulièrement odieuses de la «purification ethnique», qui n'est qu'une nouvelle version d'un jeu ancien, qui est de tuer les gens qui ne font pas partie de votre groupe.

Et il est tout aussi alarmant que ceux qui tentent d'alléger les souffrances deviennent eux-mêmes des cibles de la violence et de la mort. Les citoyens de plusieurs pays qui sont venus prêter leur aide, comme le sergent Michael Ralph de Saint-Jean, Terre-Neuve, ont payé de leur vie leurs efforts héroïques.

[*Text*]

Canada has been in the forefront of all the efforts to resolve the situation.

• 1540

La nouvelle la plus encourageante que je peux vous donner aujourd'hui est un rapport concernant la Conférence de Londres sur l'ancienne Yougoslavie. Le rapport, en soi, ne met pas fin à la crise, et ses critiques pourront en accentuer les limites. Du 26 au 28 août, j'ai dirigé la délégation du Canada, qui comprenait les deux fonctionnaires qui sont aujourd'hui à la table avec moi, à cette conférence à laquelle participaient 29 gouvernements, six organisations internationales et cinq partis yougoslaves.

Avant mon arrivée à Londres, je doutais de la possibilité d'un résultat positif, et surtout de la volonté des participants régionaux de régler leurs divergences. Lorsque nous avons quitté Londres, nous savions que ceux qui avaient empêché nombre de cessez-le-feu de prendre effet pourraient refuser encore une fois de respecter leurs engagements. De fait, certains de ces engagements ont été presque immédiatement reniés.

But we also knew after London that we had in front of us a program of action and a framework for a genuine peace process. I should say that it was the first time with all those countries at the table that the parties in Yugoslavia had been faced with the full weight of international opinion and the condemnation that came forward as a result of that.

This was the first session of the conference, and it made decisions on principles and actions that could set the basis for a lasting solution.

One of the things we emphasized was the importance of territorial integrity of the states in the region and the inviolability of all frontiers. We underlined to the participants from the region that if they felt that there was any possibility of creeping their borders forward, the international community simply would not accept this. We demanded compliance with all relevant UN resolutions, and all parties remained throughout and all parties agreed.

It is now the duty of the international community to keep up the pressure to ensure that those concerned in fact comply and respect their commitments. The London conference and its follow-up constitute the focal point from now on of all facets of international activity, whether it be political, military, humanitarian assistance, constitutional development, or, importantly, I think, in the field of human rights, because this will deal with the practice of ethnic cleansing.

Under the direction of Cyrus Vance and Lord Owen, who are chairing a steering committee to oversee follow-on work, six working groups are meeting in continuous session to deal with each of these issues. Thanks to this process, a much more intensive process has been launched than was available before the conference. Over time it will force the parties to come to the table, and if they refuse, it will certainly bring the weight of international opinion and expose those who are not willing to work for peace at the table.

[*Translation*]

Le Canada a été à l'avant-plan de tous ces efforts pour régler la situation.

The most hopeful news that I can bring today is a report on the London Conference on the former Yugoslavia. It does not in itself put an end to the crisis, and critics may stress its limitations. Between August 26 and 28, I led Canada's delegation, which included the two officials who are at the table with me today. The conference was attended by 29 governments, six international organizations and five Yugoslav parties.

Before I arrived in London, I was skeptical about the potential for a positive outcome and particularly about the willingness of the regional participants to address those issues that divided them. When we left London, we were still aware that those who had prevented scores of ceasefires from coming into effect in the past might again fail to abide by their commitments. In fact, some were broken almost immediately.

Mais nous savions aussi, après la conférence à Londres, que nous avions devant nous un programme d'action et d'un cadre pour l'instauration d'un véritable processus de paix. Je devrais mentionner que tous ces pays étaient à la table de négociations, et c'était la première fois que les participants yougoslaves ont entendu l'opinion et la condamnation de la communauté internationale à l'égard de la situation dans cette partie du monde.

Cette première session de la conférence a permis de prendre des décisions sur des principes et des mesures qui pourront servir de base à un règlement durable.

Nous avons souligné l'importance de l'intégralité territoriale des états de la région et de la violabilité de toutes les frontières. Nous avons insisté auprès des participants de la région que la communauté internationale ne pourrait pas accepter toute possibilité de faire avancer des frontières. Nous avons demandé le respect de toutes les résolutions pertinentes de l'ONU, et toutes les parties en cause sont restées à la table et ont donné leur accord.

La communauté internationale a maitenant pour devoir de maintenir la pression pour garantir que les parties concernées honorent et respectent véritablement leurs engagements. Dorénavant, la Conférence de Londres et son suivi focalisent tous les aspects de l'activité internationale—qu'il s'agisse de l'action politique et militaire, de l'aide humanitaire, du développement constitutionnel ou de la protection des droits de la personne, ce qui est très important, car cette protection vise à éliminer la pratique de la purification ethnique.

Sous la direction de Cyrus Vance et de Lord Owen, qui président un comité directeur chargé de superviser le suivi, six groupes de travail se réunissent en permanence pour traiter de chacune de ces questions. Grâce à ce processus, les efforts se sont nettement intensifiés depuis la conférence. Avec le temps, ce mécanisme obligera les intéressés à s'asseoir à la table de négociations. Et s'ils refusent, le poids de l'opinion internationale sera appliqué et ceux qui ne veulent pas lutter pour la paix seront exposés au grand jour.

[*Texte*]

An acceptable outcome will require great effort and the forceful exercise of political will on all sides. During the conference, I met with all the main players in this tragedy in one format or another, including Dr. Boutros-Ghali, Douglas Hurd, Lawrence Eagleburger, and Cyrus Vance, as well as the leaders from all of the former Yugoslav republics.

In these meetings I put forward Canada's strongly held views, and I put them as clearly and as directly as I could. I emphasized that we expected that all parties would build on their participation in the London conference by working towards the goals on which we all had agreed—to which they had agreed in particular. I also expressed Canada's commitment to continue to make meaningful contributions to resolving the crisis.

J'ai engagé le Canada à fournir, en plus des quelque 1 200 membres des Forces canadiennes qui se distinguent déjà dans la région, un autre contingent de 1 200 militaires pour appuyer les efforts humanitaires de la communauté internationale.

• 1545

Le rapport que le secrétaire général de l'ONU a publié la semaine dernière confirme le besoin de renforcer les contingents de la FORPRONU et d'en élargir le mandat, besoin que le premier ministre, le ministre de la Défense nationale et moi-même avions anticipé. Nos officiels consultent maintenant les représentants de l'ONU et d'autres pays pour préparer la mise en oeuvre du rapport du secrétaire général et l'accroissement de la présence canadienne dans la région.

I want to emphasize also, publicly and in this forum, the respect I have for the work that is being done by the international agencies throughout this region. It is dangerous work. It is obviously essential to the success of any international mission, but it is with great risk to themselves and it is a dangerous assignment for them. I commend the courage and dedication that is being shown daily by the representatives of the UNHCR and the International Red Cross.

To provide tangible support to their efforts, I announced in London that Canada is contributing another $15 million to the UNHCR's most recent appeal and a further $5 million to the ICRC specifically to help with its work with prisoners of war, with hostages and others in the camps. I think it's fair to say that at the conference Canada emphasized the camps more than any other country, and I'll come to that again in a minute.

Following along the principles outlined by the conference, I called also for those persons who had set themselves outside the law, since all of the political leaders in the various republics say that if they have nationals who are at war inside, then they are out of their control... I think it's time to call that particular bluff, so I called for the persons who had set themselves outside the law to be brought before an appropriate judicial tribunal and to be called to account by the political leaders within the region. To this end, I've instructed the legal advisers of my department to examine the manner in which this issue can best be addressed.

[*Traduction*]

Toute solution acceptable nécessitera de grands efforts et d'une grande détermination politique de tous les pays. Pendant la conférence, j'ai rencontré tous les principaux intervenants dans cette tragédie, y compris messieurs Boutros-Ghali, Douglas Hurd, Lawrence Eagleburger et Cyrus Vance, ainsi que les leaders des anciennes républiques yugoslaves.

Lors de ces rencontres, j'ai présenté les vues fortes du Canada sur la situation, aussi clairement et directement que possible. J'ai souligné que nous nous attendions à ce que toutes les parties, dans le prolongement de leur participation à la conférence de Londres, travaillent à la réalisation des objectifs sur lesquels nous nous sommes tous entendus, et sur lesquels eux en particulier ils s'étaient entendus. J'ai aussi exprimé l'engagement du Canada à continuer de contribuer de façon significative au règlement de la crise.

I committed Canada to provide, in addition to the over 1,200 members of the Canadian forces already serving there with distinction, a further 1,200 troops in support of the humanitarian efforts of the international community.

The report of the U.N. Secretary General issued last week confirms the need the Prime Minister, the Minister of National Defence and I anticipated for further troops for UNPROFOR and for an expansion of its mandate. Canadian officials are now talking to U.N. and other officials to pave the way for the implementation of the Secretary General's report and for the increased Canadian presence.

Je tiens à souligner auprès du comité, et ce, de façon publique, que le travail des organismes internationaux qui oeuvrent dans cette région commande mon respect. Ce travail est dangereux. Évidemment, il est essentiel à la réussite de toute mission internationale, mais ces gens courent un grand risque, et c'est une affectation dangereuse. Je voudrais souligner le courage et la persévérance démontrée chaque jour par les représentants du HCR et de la Croix-Rouge.

Pour appuyer concrètement leurs efforts, j'ai annoncé à Londres que le Canada contribuera 15 millions de dollars à la nouvelle campagne du HCR, et d'un autre 5 millions de dollars aux CICR pour appuyer spécifiquement son travail auprès des prisonniers de guerre, des otages et des autres personnes dans les camps de détention. À mon avis, le Canada a souligné la question des camps de détention plus que tout autre pays lors de la conférence, et je vais revenir sur cette question d'ici quelques instants.

Sur la base des principes esquissés par la conférence, j'ai demandé que ceux qui se placent eux-même au-dessus de la loi, étant donné que tous les dirigeants politiques dans les différentes républiques disent que si leurs ressortissants font la guerre à l'intérieur, ils ne sont pas sous leur contrôle... À mon avis, le moment est venu de contester cet argument, alors j'ai demandé que ceux qui se placent eux-même au-dessus de la loi soient traduits devant un tribunal judiciaire approprié et obligés de présenter des explications aux dirigeants politiques dans la région. À cette fin, j'ai demandé aux conseillers juridiques de mon ministère d'examiner la meilleure façon de traiter cette question.

[*Text*]

Since the plenary session in London, Mr. Vance and Lord Owen have travelled to Zagreb, Sarajevo, and Belgrade to meet with the leadership there to reinforce the messages that were delivered in London, and very shortly they will be issuing a report on their visit. I am in regular contact with Mr. Vance, and we've established close and direct ties with the ongoing work of the conference, through our ambassador in Geneva particularly, but through other means as well.

We have been active on all fronts in this area. We participated some ten days ago in a CSCE mission to places of detention throughout Bosnia. This was the first mission of its kind. It was directly focused on the camps. It was a CSCE initiative on which we had led in the CSCE. The members of the team spoke to hundreds of detainees: Muslims, Serbs, and Croats. Canada's two representatives, Tom Boehm and Dr. Elliott from our London High Commission, took part very actively.

I have spoken to Tom directly, had a report from him. What we learned simply reinforces, I think, what we suspected or knew, which is that on all sides the detainees are being held in deplorable conditions without adequate shelter, food, clothing, or access to medical assistance. They have no knowledge of their families or the fate of their families. They have no way of judging their own destinies.

To my mind, one of our priorities must be to effect their safe release as soon as possible and, while they continue to be there, to improve as rapidly as possible the conditions under which they are held. One way to do that is through teams like this, which exposes the situation publicly internationally in a way that in some cases has led to some improvements.

I am able to tell you that the Secretary General has just authorized UNPROFOR, as an exceptional measure, to escort to safety detainees released out of two camps in Bosnia. The revised mandate of UNPROFOR will provide specifically for the UN peacekeepers to carry out such a role on a continuing basis, wherever the need is.

• 1550

There is a need, obviously, not only to deal with the present situation but also to ensure that the conflict will not spread. Tomorrow in Prague the CSCE will launch two longer-term missions for conflict prevention. One will be dispatched to the Kosovo, Sandjak and Vojvodina regions of Serbia and one to the former Yugoslav republic of Macedonia. We will be participating directly in both these important efforts.

As you are aware, Canada has been an early and firm supporter of the UN sanctions now being applied to Serbia and Montenegro. The aim is to exert pressure to produce an early end to the bloodshed. We are determined that no violations of these sanctions will be committed in Canada or by Canadians.

[*Translation*]

Depuis la réunion plénière de la Conférence de Londres, M. Vance et Lord Owen se sont rendus à Zagreb, Sarajevo et Belgrade pour y rencontrer les dirigeants et insister sur les messages donnés à Londres. Ils devraient faire rapport de leur visite sous peu. Je m'entretiens régulièrement avec M. Vance et nous avons établi des liens étroits et directs avec les responsables des travaux permanents de la conférence, surtout par le truchement de notre ambassadeur à Genève, mais par d'autres moyens également.

Nous avons également été actifs sur d'autres fronts dans cette région. Nous avons participé, il y a une dizaine de jours, à une mission de la CSCE dans les lieux de détention en Bosnie. C'était la première mission du genre, axée directement sur les camps. C'est nous qui avons mené l'organisation de cette initiative au sein de la CSCE. Les membres de la mission se sont d'ailleurs entretenus avec des centaines de prisonniers—musulmans, serbes et croates. Les deux représentants du Canada, M. Tom Boehm et le Dr Elliot, de notre haut commissariat à Londres, ont joué un rôle très actif.

J'ai parlé directement avec Tom, et j'ai reçu un rapport de lui. Il a confirmé ce que nous avons soupçonné ou su, c'est-à-dire, de tous les côtés, les gens sont tous détenus dans des conditions des plus déplorables, sans abri, nourriture ou vêtements adéquats et sans accès à des services médicaux. Ils ne connaissent pas le sort de leur famille, ou même leur propre destin.

À mon avis, nous devons nous efforcer d'obtenir leur libération dans les meilleurs délais. Pendant qu'ils restent dans les camps, notre objectif est d'améliorer les conditions de détention aussi rapidement que possible. Une façon d'atteindre cet objectif est d'envoyer des équipes comme celui dont je vous ai parlé, qui exposent la situation au grand jour sur la scène internationale, et qui dans certains cas, ont contribué à des améliorations.

Je suis en mesure de vous annoncer que le Secrétaire général vient d'autoriser, à titre de mesure exceptionnelle la FORPRONU à escorter en lieux sûrs des détenus relâchés de deux camps en Bosnie. Le mandat révisé de la FORPRONU stipulera que les forces de maintien de la paix de l'ONU s'acquitteront régulièrement de tels rôles, dans tout endroit où le besoin existe.

Évidemment, il faut non seulement faire face à la situation actuelle, mais aussi empêcher le conflit de propager. Demain à Prague, la CSCE lancera deux missions de prévention des conflits à plus long terme, une dans les régions du Kosovo, du Sandjak et de la Vojvodine en Serbie, et une autre dans l'ancienne république yougoslave de Macédoine. Nous prendons directement part à ces deux importants efforts.

Comme vous le savez, le Canada appuie résolument et depuis le tout début les sanctions des Nations Unies qui sont maintenant imposées à la Serbie et au Monténégro. L'objectif est d'exercer des pressions pour mettre rapidement fin au carnage. Nous sommes bien déterminés à faire en sorte que ces sanctions ne soient pas violées par le Canada ou par des Canadiens.

[*Texte*]

La présence depuis la semaine dernière du navire de guerre NCSM Gatineau dans la mer Adriatique est la preuve de cette détermination. Le navire participera activement à la force multinationale chargée de surveiller la circulation maritime en provenance et à destination de la Serbie et du Monténégro.

Nous avons aussi amorcé des discussions avec des pays alliés pour trouver des moyens de venir en aide aux pays voisins du Danube en vue d'assurer le respect des sanctions. Les ambassadeurs du Canada à Moscou et Kiev ont été chargés de faire part aux gouvernements hôtes de notre vive inquiétude concernant des allégations selon lesquelles des entreprises de ces deux pays poursuivent leur commerce avec la Serbie et le Monténégro. Nous exhortons ces pays à prendre des mesures qui mettront un terme à tout échange du genre.

Sur le plan humanitaire et à un niveau très personnel, mon collègue, le ministre de l'Emploi et de l'Immigration, a lancé un programme en vue de faciliter la réunion de citoyens de l'ancienne Yougoslavie avec des membres de leurs familles au Canada.

Those persons who are already in Canada will be permitted to extend their stay in our country.

Since the beginning of the tragedy, Canada has been involved in virtually every activity aimed at dealing with the crisis in the territory of the former Yugoslavia: diplomatic initiatives, monitoring missions, peacekeeping operations and humanitarian assistance. We will continue until peace and security for all the peoples of the region are restored. It is our view and that of the other countries involved that the political process now under way, led by the UN and the EC through the London conference, is the one approach that may stop the killing. A negotiated settlement remains our objective and we will continue to take an active, leading role.

I may say, Mr. Chairman, that although we are discouraged and frustrated by the failures to date to end the conflict, it is important to remember that when there is a cease-fire, when we do expose the atrocities, we do help to contain, and we do end the deaths for a while. Every step we take is important.

I want to underline the personal interest and concern that the Prime Minister, the Minister of National Defence and I have brought to bear on setting Canadian policy on this issue, as have members of this committee. The kind of behaviour we have been seeing in the heart of Europe at the end of this century is an affront to our basic values as Canadians and as democrats. The option of standing aside and letting events unfold simply does not exist. This war is a challenge to all of us. Its trademark is barbarism and it cannot be allowed to go on.

Those who stand in the way of peace bear a heavy responsibility, and everything we are striving for is centred on making it possible for the populations concerned to live side by side in peace and to have the current hatreds not passed on to another generation.

[*Traduction*]

Demonstrating the firmness of our resolve, since last week a Canadian warship, HMCS Gatineau, has been in the Adriatic Sea, playing a full part in the multinational force monitoring sea-borne traffic to and from Serbia and Montenegro.

Further, we are engaged in discussions with allied countires to find ways to assist the states which border the Danube in ensuring the implementation of the sanctions. Canadian amabassadors in Moscow and Kiev have been instructed to express to their host governments our serious concern about allegations that companies in their two countries are still trading with Serbia and Montenegro. We urge them to take steps to bring any such traffic to a halt.

On a humanitarian and very personal level, my colleague the Minister of Employment and Immigration has launched a program to facilitate the reunification of families from the former Yugoslavia with family members in Canada.

Les personnes déjà au Canada pourront y prolonger leur séjour.

Depuis le début de cette tragédie, le Canada a participé à pratiquement tous les efforts déployés pour tenter de régler la crise dans l'ancienne Yougoslavie—qu'il s'agisse d'initiatives diplomatiques, de missions de surveillance, d'opérations de maintien de la paix ou d'aide humanitaire. Nous poursuivrons nos efforts dans ce sens jusqu'à ce que la paix et la sécurité soient rétablis pour tous les peuples de la région. Nous croyons, comme d'autres pays participants, que le processus politique en cours, dirigé par les Nations Unies et la CE dans le cadre de la Conférence de Londres, est une démarche qui pourrait contribuer à mettre un terme à la tuerie. Un règlement négocié demeure notre objectif et le Canada continuera de jouer un rôle actif et de premier plan.

Monsieur le président, même si nous sommes découragés et frustrés parce que l'on n'a pas réussit à mettre fin au conflit, il nous faut nous rappeler que quand un cessez-le-feu entre en vigueur, quand nous exposons les atrocités au grand jour, nous contribuons aux efforts pour limiter les dégâts et mettre fin à la tuerie pendant un certain temps. Chaque mesure que nous prenons est importante.

Je tiens à souligner l'intérêt personnel et les considérations dont le premier ministre, le ministre de la Défense nationale et moi-même avons tenu compte en établissant la politique du Canada sur cette question, tout comme les membres de ce comité. Le genre de comportement dont nous avons été témoin au coeur de l'Europe en cette fin de siècle est un affront à nos valeurs fondamentales de Canadiens et de démocrates. Nous ne pouvons tout simplement pas demeurer à l'écart et laisser les événements se dérouler. Elle est caractérisée par la barbarie et nous ne pouvons la laisser perdurer.

Ceux qui font obstacle au rétablissement de la paix assument une très lourde responsabilité. Le but de tous nos efforts est de permettre aux populations touchées de vivre en paix les unes avec les autres et de nous assurer que la haine ne soit pas transmise à la génération suivante.

[*Text*]

The initiatives I have described are designed to contribute to such an outcome. I am heartened by the support I have received from all across Canada and I am committed to continuing on this same course.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Minister. Opening round as is usual, Mr. Axworthy.

• 1555

Mr. Axworthy: I must say to the minister that I appreciate this chance to raise this very important and crucial subject. I hope the minister will be prepared to indulge the committee. We've been waiting almost three months to be able to get down to many of the questions Canadians want to be asked, and I think this committee has to make full use of this opportunity.

I want to start with the last appeal of the minister, which said that this represents a challenge: this barbarism that we've all witnessed and continue to witness must be stopped. Again, the actions of this government and of other western governments fall far short of having it stopped. It isn't so long ago that this government and others committed troops prepared to shoot, to use military intervention to stop aggression against Kuwait and to stop human rights abuses. By any stretch of measurement, the killing and barbarism and violation of individual rights far exceeds what took place there. No one condones what took place in Kuwait, but what we've seen over the past year and a half far exceeds in the violations anything that we've seen there. Yet I've heard nothing from the minister in previous speeches or in today's speech to say what the Canadian government policy is.

At what point do we say that humanitarian relief is not enough, that it doesn't help very much to have a loaf of bread if you're going to be shot the next day? What is our policy in relation to finally deciding that the only way to stop the barbarism, which you so properly enunciated, is by actions that those who are perpetrating these violations might understand, and that is some real deterrent? Why the double standard? Why the difference? I'd really like to know what is the cause and the difference in policy between the two situations, and if the government has a policy whereby at some point it is prepared to say clearly that at the UN it will push for stronger intervention, such as the non-aligned countries did just last weekend. What is the government's policy in this regard?

Mrs. McDougall: First, I think we've made clear through the statements I have made that we have not—and I've said this a number of times and will say it again today—ruled anything out in terms of dealing with the situation in the former Yugoslavia.

There are some differences that I think the international community is wrestling with—perhaps wrestling with too long, but I think they're legitimate. One is that in the situation in Kuwait there was a border that a country crossed. It was a clear violation of a border and an act of aggression of one sovereign power against another.

The situation in the former Yugoslavia has really come about very differently. When I used the expression "community against community and neighbour against neighbour", that really is what this is. There is no definable

[*Translation*]

Les initiatives décrites visent à assurer un tel résultat. L'appui reçu de toutes les régions du Canada m'encourage et je poursuivrai mes efforts dans ce sens.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, madame la ministre. La première ronde se fera comme d'habitude. M. Axworthy, je vous donne la parole.

M. Axworthy: Je dois avouer être très heureux de pouvoir aborder cette question importante et cruciale. J'espère que la ministre est disposée à nous prêter son attention. Cela fait près de trois mois que les Canadiens attendent que nous puissions poser certaines questions et il est impératif que nous tirions le maximum de cette occasion qui nous est offerte.

Vous avez conclu en disant que nous avions tous un défi à relever, qu'il nous fallait absolument mettre un terme à la barbarie dont nous continuons à être les témoins. Les actions de votre gouvernement et celles des autres gouvernements occidentaux sont loin de faire espérer la réalisation de cet objectif. Il n'y a pas si longtemps que votre gouvernement au sein d'une coalition a déployé des troupes pour intervenir militairement et mettre fin à l'agression contre le Koweit et aux attentes aux droits de la personne. La sauvagerie, la barbarie et les violations de droits actuelles sont incomparables. Nous n'absolvons pas les événements au Koweit, mais il n'y a aucune commune mesure avec ce dont nous sommes les témoins depuis un an et demi. Pourtant, même après ce dernier discours du ministre, je ne sais toujours pas quelle est la politique du gouvernement canadien.

À partir de quand doit-on dire que l'aide humanitaire ne suffit plus, qu'une miche de pain ne sert pas à grand-chose quand on risque de se faire tuer le lendemain? Quand finirons-nous par décréter que le seul moyen de mettre fin à cette barbarie comme vous l'avez si bien définie est le recours à des interventions réellement dissuasives pour les responsables de ces violations? Pourquoi deux poids deux mesures? Pourquoi cette différence? J'aimerais vraiment connaître la raison de cette politique différente dans les deux cas, et j'aimerais savoir si le gouvernement a l'intention de proposer aux Nations Unies une intervention plus musclée comme l'ont fait des pays non alignés le weekend dernier. Quelle est la politique du gouvernement?

Mme McDougall: Pour commencer, je crois avoir dit clairement dans mes déclarations que nous ne rejetions—je l'ai déjà dit plusieurs fois et je le répète aujourd'hui—aucune solution pour régler les problèmes de l'ancienne Yougoslavie.

Il existe certaines différences qui gênent la communauté internationale—peut-être depuis trop longtemps, mais qui à mon avis sont légitimes. Premièrement, dans le cas du Koweit, il y a eu franchissement d'une frontière. Il y a eu violation de frontière et acte d'agression de la part d'un État souverain contre un autre.

Les événements dans l'ancienne Yougoslavie sont le résultat de causes très différentes. Comme je l'ai dit, il s'agit de conflits entre communautés, de conflits entre voisins. Il n'y a pas de frontière qu'une armée ne doit pas franchir. Ce

[*Texte*]

line where you can say, here is where our army can beat up on this side of the line but not on that side. It is not that kind of a war. In fact, it is not even like a normal civil war that is against a regime that is in power by perhaps a section of the populace.

One of the images that remains in my mind that Tom Boehm was telling me about when he came back was that in small villages you would walk down a street and all the houses would be standing except one. That house would have belonged to the person in that village who was in the minority, who belonged to the other ethnic group, and this was true on all sides. In the next block there would be another house that was burned down and empty. It is that kind of a war that makes it in military terms... I'm not the Minister of National Defence and I don't want to try to give a kind of defence argument, but in policy and political terms it is a different situation and it does not mean a lack of political will or a lack of will to be as aggressive as is appropriate in the circumstances.

Mr. Axworthy: Madam Minister, could I ask you this question. You just said that the borders don't mean anything, but my understanding is that we recognize Bosnia-Herzegovina as an independent country under very strict borders, and that was an acknowledgement by the Canadian government six or seven months ago. That border has now been transgressed. Are we now saying that we are acknowledging that the invasion, the aggression that took place, is a *fait accompli*, that it can't be reversed, that we are simply surrendering or giving up on the idea of restoring the original borders of Bosnia and Herzegovina? Do we tell the 2 million refugees who are now outside the country that they can never go back because they no longer have a country? Are we now accepting that *fait accompli*, that status quo? That's the imputation of your remarks.

• 1600

Mrs. McDougall: No, it is not the implication of my remarks at all, and I wouldn't want to leave that impression. What I'm saying is that within what we define as the Bosnian border, which we will not allow to be changed by force, Bosnians of different ethnic persuasions are fighting each other. The people who are doing the fighting are the ones who live within those boundaries. Yes, there are difficulties, because we know that arms are getting in from the surrounding countries, and so on, but the border itself... That's what has to be discussed in Geneva; that's where the pressure has to come that this has to stop so that the legitimately elected government of Bosnia has control within its own borders.

The difficulty in doing this is enormous because it is not exclusively or visibly an outside army that has come in in a uniform to fight a war.

Mr. Axworthy: But, Madam Minister, even in the case of Iraq we established sanctuaries or enclaves for Kurds and now are prepared to provide military protection overflights for the Shiites in the south. We are not offering the same

[*Traduction*]

n'est pas ce genre de guerre. En fait, ce n'est même pas une guerre civile où une partie de la population se révolte contre le régime en place.

Une image que Tom Boehm a décrite à son retour et qui me reste à l'esprit est celle de petits villages où toutes les maisons dans une rue sont intactes sauf une, celle du minoritaire, du membre de l'autre communauté ethnique et c'est vrai dans tous les cas de figure. Dans le pâté d'à côté il y a une autre maison calcinée et vide. C'est ce genre de guerre qui du point de vue militaire... Je ne suis pas ministre de la Défense et je ne tiens pas à porter de jugement militaire mais politiquement, la situation est différente et ce n'est donc pas un manque de volonté politique ou un manque d'agressivité appropriée dans les circonstances.

M. Axworthy: Madame la ministre, pourrais-je vous poser la question suivante. Vous venez de dire que les frontières ne signifient rien, mais sauf erreur, le gouvernement canadien a reconnu il y a six ou sept mois l'indépendance dans des frontières parfaitement définies de la Bosnie-Herzégovine. Ces frontières ont été violées. Admettons-nous que cette invasion, cette agression est un fait accompli, irréversible? Renonçons-nous simplement à toute idée de restauration des frontières originelles de la Bosnie-Herzégovine? Disons-nous aux deux millions de réfugiés qu'ils ne pourront jamais revenir chez eux car ils n'ont plus de pays? Acceptons-nous ce fait accompli, ce nouveau statu quo? C'est ce que vous semblez dire.

Mme McDougall: Non, ce n'est pas du tout ce que je dis et je tiens à dissiper tout malentendu. Je dis que c'est à l'intérieur de ces frontières bosniaques dont nous ne permettrons aucune modification par la force, que des Bosniaques d'origine ethnique différente se battent entre eux. Ceux qui se battent sont ceux qui vivent à l'intérieur de ces frontières. Oui, il y a des difficultés, car nous savons que des armes arrivent des pays voisins, etc., mais que les frontières elles-mêmes... C'est ce dont il faut discuter à Genève; c'est à ce niveau que doivent s'exercer les pressions pour mettre fin à ces conflits afin que le gouvernement légitimement élu de Bosnie assure le contrôle à l'intérieur de ses propres frontières.

Les difficultés sont énormes car il ne s'agit pas exclusivement ou visiblement d'une armée en uniforme venue de l'extérieur pour faire la guerre.

M. Axworthy: Mais, madame la ministre, même dans le cas de l'Iraq, nous avons établi des sanctuaires ou des enclaves pour les Kurdes et nous sommes maintenant prêts à offrir une protection aérienne militaire au Shiites dans le

[*Text*]

kind of enclaves, sanctuary or military protection for those parts of Bosnia and Herzegovina in which there are clearly Muslim villages—and there are many others who are being massacred and killed—but they're the ones who are clearly intimidated and suffering the most.

Why are we not sponsoring or proposing an enclave policy? Why are we not establishing the same standards for the Bosnian Muslims that we are establishing for the Shiites in Iraq? Again, I think Canadians have a right to ask, what's the difference? Is it because they are Muslims? One of the unfortunate charges that came out of the non-aligned conference last weekend is that we are now beginning to have an international system that works differently depending on what religion you are or what region you come from or what colour your skin is. If that clear double standard is allowed to continue, that could be, as you well know, the absolute destruction of the international system, and we are in danger of letting it become the prevailing notion amongst many other peoples in many other countries.

Mrs. McDougall: That is not the case. We have proposed things like humanitarian corridors and that there be peace zones within the area, and we're prepared to continue to push for that. I should also say in connection with what you've said about this being seen as a different standard for Muslims versus others, Mr. Chairman, that I agree with Mr. Axworthy concerning the danger of this in terms of policy and international relations.

I should say that both the Bosnian president and the Bosnian foreign minister—and the foreign minister is Muslim—are very grateful to Canada for the role we are playing. They do not see Canada in any way as backing off participation or assistance because of the religious background of people in Bosnia, and I want to make it very clear that this will continue.

There was one other thing. You asked whether we are to tell the refugees that they can never go home again. The answer is no, definitely not. We are not going to tell them that, and we would certainly encourage any capacity whatsoever for people to settle back into their regions, ultimately. My concern is that the longer this goes on, the more difficult it is for these neighbours to ever live beside each other again. There has been so much hatred and so much death and killings among family members that the poisonous atmosphere may be what determines the fate, not the international community.

• 1605

Mr. Axworthy: Well, minister, if I could move on to this incoherence in policy—and I'm not saying it's on the part of Canada—I think there's a real weakness, ambiguity, and in some cases just a lack of will expressed by the UN and many of the other western powers. It also, frankly, raises serious questions about the mandate and authority we give to our own troops we are committing to UN operations.

We've seen the tragedy of our own soldiers being killed and wounded, the crash of the Italian plane and the French officers being killed. Now we're committing 1,500 additional troops. I went over very carefully the Secretary General's

[*Translation*]

Sud. Nous n'offrons pas le même genre d'enclaves, de sanctuaires ou de protection militaire à ces régions de la Bosnie-Herzégovine où se trouvent des villages musulmans—il y a beaucoup d'autres ethnies qui sont masacrées et tuées—mais ce sont ceux qui sont le plus clairement intimidés et qui souffrent le plus.

Pourquoi ne préconisons-nous ou ne proposons-nous pas la création de telles enclaves? Pourquoi n'arrêtons-nous pas les mêmes normes pour les Musulmans bosniaques que pour les Shiites en Iraq? Encore une fois je crois que les Canadiens ont le droit de demander: quelle est la différence? Est-ce parce qu'ils sont Musulmans? Une des accusations malheureuses lancée lors de la conférence des non alignés du dernier weekend est que nous commençons à mettre en place un système international qui fonctionne différemment selon la religion, le pays d'origine ou la couleur de la peau. Entériner cette distinction pourrait, comme vous le savez fort bien, provoquer la destruction totale du système international et nous courons le risque de voir cette notion adoptée par d'autres peuples dans beaucoup d'autres pays.

Mme McDougall: Pas du tout. Nous avons proposé la création de corridors humanitaires et de zones de paix dans la région et nous ne sommes pas au bout de nos efforts. Vous avez parlé de cette impression de normes différentes quand il s'agit de musulmans, et je suis d'accord avec vous, Monsieur Axworthy, c'est un jeu dangereux pour les relations internationales.

Le président bosniaque et le ministre bosniaque des Affaires étrangères—il est musulman—sont très reconnaissants au Canada pour le rôle qu'il joue. Ils ne considèrent pas que le Canada réduit en aucune manière sa participation ou son aide au motif des croyances religieuses de la population bosniaque et il n'y a aucune raison pour que cela change.

Il y avait une autre chose. Vous vous êtes demandé s'il nous fallait dire aux réfugiés qu'ils ne pourront jamais rentrer chez eux. Bien sûr que non, absolument pas. Ce n'est pas du tout ce que nous leur dirons, et nous ferons tout pour encourager ces gens à se réinstaller chez eux. Malheureusement, plus le conflit dure, plus il sera difficile à ces anciens voisins de jamais revivre ensemble. La haine et les tueries entre membres de la même famille sont telles que c'est cet atmosphère empoisonné qui déterminera peut-être le destin de ce peuple et non pas la communauté internationale.

M. Axworthy: Madame la ministre, j'aimerais justement parler de cette incohérence de la politique—et je ne mets pas uniquement le Canada en cause—des Nations Unies et d'une grande partie des puissances occidentales qui manifestent une faiblesse et une ambiguïté réelle et dans certains cas un manque total de volonté. Bien sincèrement, je me pose aussi de graves questions sur le mandat et les pouvoirs que nous conférons à nos troupes incorporées aux contingents des Nations Unies.

Nous avons vu nos propres soldats se faire tragiquement tués et blessés, nous avons vu certains italiens s'écraser et ces officiers français se faire tuer. Nous venons d'accepter l'envoi de 1 500 soldats supplémentaires. J'ai lu avec grand soin la

[*Texte*]

resolution that was passed. We're talking again about the traditional notion of self-defence. We're asking troops to accompany, in an armed way, convoys moving in. We know the circumstances are such that they're going to be attacked.

We should frankly have a more open parliamentary system for reviewing troop commitments like this, because I think Canadians would like to know to what risk we're putting our troops. Are they going to be properly equipped to undertake not just small-arms retaliation if they're fired upon, but the heavy armoured equipment to break through blockades on roads? Why do they not have air cover? Why are we sending our troops in to cover convoys and moving into dangerous areas without proper air cover to go along with them?

It seems to me—and I think General MacKenzie seemed to indicate this when he came back—that the troops are ill-equipped and the mandate is ill-defined. We're asking them to do many things that go beyond the traditional notion of peacekeeping and we're not setting them up with the right kind of support, resources, or equipment to do that.

We're sending our people over, and they're brave and courageous but they need the proper support of those at home to make sure the mandate is clear. We would like to know from you what that mandate is, that they will be properly and effectively equipped and resourced to meet that mandate, and to what extent it is really a ratcheting forward or upwards of that kind of involvement or intervention.

Mrs. McDougall: The people we've sent will be well equipped and well trained. The Canadians are the best trained, and this is coming out more and more as we see other countries, particularly other big powers, entering into this peacekeeping exercise. Canadians are the best trained, particularly at the decision-making level. They get the best response, and are well equipped to do what they do as peacekeepers.

There is no question that there are risks, and I would be doing people a great disservice if I tried to downplay that. I think the extent of the risk is very difficult to assess.

Mr. Axworthy: Mrs. McDougall, could I just interrupt to ask this question? The Secretary General says the traditional peacekeeping—

The Chairman: Mr. Axworthy—

Mr. Axworthy: I just want to amplify a point, Mr. Chairman, please. It says that to use force in self-defence—

The Chairman: Mr. Axworthy, Mr. Axworthy, please.

Mr. Axworthy: But the second part is to take action when encountering obstacles. What does that mean? That goes beyond the traditional peacekeeping, so are our troops equipped and ready to take action when encountering obstacles?

The Chairman: Thank you. That will be your last question in this 15-minute round.

[*Traduction*]

résolution du secrétaire général qui vient d'être adoptée. Encore une fois il y est question de la notion traditionnelle de légitime défense. Les soldats auront pour mission de fournir une escorte armée aux convois. Compte tenu des circonstances, nous savons pertinemment qu'ils seront attaqués.

Nous devrions avoir un système parlementaire plus ouvert pour examiner l'opportunité d'envoi de tels contingents car les Canadiens aimeraient savoir quels risques nous leur faisons courir. Auront-ils le matériel non seulement pour répondre aux coups de feu qu'ils essuieront mais le matériel blindé nécessaire pour dégager les obstacles sur leurs routes? Pourquoi n'y a-t-il pas de couverture aérienne? Pourquoi envoyons-nous nos troupes escortées des convois dans des zones dangereuses sans couverture aérienne?

Il me semble—et je crois que c'est ce que le général MacKenzie a lui-même dit à son retour—que les troupes sont mal équipées et que le mandat est mal défini. Nous leur demandons de faire beaucoup de choses qui vont au-delà de la mission traditionnelle de maintien de la paix et nous ne leur fournissons pas les ressources, l'équipement ou la logistique nécessaire à ce genre de mission.

Nous envoyons nos soldats outre-mer, ils sont braves et courageux mais ils ont besoin du soutien de ceux qui ici ont la responsabilité de s'assurer de la clarté de leur mandat. Pouvez-vous nous dire quel sera leur mandat? Pouvez-vous nous assurer qu'ils auront le matériel et les ressources nécessaires pour remplir ce mandat et pouvez-vous nous dire si cela correspond à un pas en avant dans l'intervention?

Mme McDougall: Les soldats que nous envoyons seront bien équipés et bien formés. Les Canadiens sont les mieux formés et cela se vérifie de plus en plus au fur et à mesure que d'autres pays, en particulier d'autres grandes puissances, participent à cet exercice de maintien de la paix. Les Canadiens sont les mieux formés, surtout au niveau des prises de décisions. Ils sont les plus rapides à agir et ils sont bien équipés pour remplir leur mission de gardiens de la paix.

Il est incontestable qu'il y a des risques, et ce serait un grand tort d'essayer de les minimiser. Il est très difficile de les mesurer.

M. Axworthy: Madame McDougall, permettez-moi de vous interrompre pour poser la question suivante. Le secrétaire général parle du rôle traditionnel de maintien de la paix...

Le président: Monsieur Axworthy...

M. Axworthy: Je veux simplement insister sur un point, monsieur le président, s'il-vous-plaît. Il parle d'usage de la force en cas de légitime défense...

Le président: Monsieur Axworthy, monsieur Axworthy, je vous en prie.

M. Axworthy: Ensuite il parle d'action en cas d'obstacles. Qu'est-ce que cela veut dire? Ce n'est plus une mission traditionnelle du maintien de la paix, nos troupes sont-elles équipées et prêtes à intervenir en cas d'obstacles?

Le président: Merci. Ce sera votre dernière question pour ce premier tour de 15 minutes.

[*Text*]

Mrs. McDougall: Our troops will be equipped to carry out the mandate given to them by the United Nations. Part of what we discussed in the opening up of humanitarian relief was exactly this point, so the Secretary General's wording was fairly deliberate. We will ensure, through discussion with the Department of National Defence here and through the command system of the United Nations, that whatever is needed is supplied.

Now, you asked about air cover. There are two points I would like to make. Once again, nothing is ruled out, and I want to keep emphasizing that. Certainly one relief flight shot down is one too many, and there have to be more defensive precautions for air flights. But the other side of that question is, as the effort to establish the peace is getting under way in Geneva, do we want to increase the level of confrontation by involving more outside parties, by providing armed escorts? That would have to be a deliberate decision and would have to be done after discussion by our defence people and by the United Nations.

• 1610

There is other action we could take aside from air cover. For example, if diplomatic persuasion does not work, then we could establish a no-fly zone. Once again, that is something else that has not been ruled out. However, we want to be very careful about escalating or providing opportunities for confrontation if we think the discussions are getting somewhere.

Ms Hunter (Saanich—Gulf Islands): I would like to join in welcoming you, Minister, on this very important discussion this afternoon. We have certainly seen on our television sets a real instruction on the brutality of human nature in this war. Canadians can be proud of the role we have played both with the armed forces and with the aid you have cited in your opening remarks.

I would like to focus my first question on the status of the Red Cross role there, because of the concern about the camps and the whole horror that brings to our collective memory. What is the status of the Red Cross inspections in those camps? Are they able to get in and see what is going on?

Mrs. McDougall: The answer is yes. This is a fairly major mission for the International Red Cross system, and whereas they have experience and all the things that are required, I think they need some supplementation. One reason the CSCE mission went into the camps was really to provide a greater opening up, a broadening of our capacity to see what was going on in the camps, to find out how many there were. The mission did get into some that the International Red Cross to that point had not the breadth, if you will, to be able to get into. Following this mission, I think they are now in a better position to meet their objective, which is not just to get in and inspect but to assess the needs and put out the appeal and deliver the aid.

Ms Hunter: Regarding the problems with geography you cited—there are families fighting families in the same village—and the kind of history that Yugoslavia has endured, largely as a result of the imposition of Tito's will, a friend of

[*Translation*]

Mme McDougall: Nos troupes seront équipées pour remplir le mandat qui leur a été donné par les Nations Unies. Il faut absolument que l'aide humanitaire passe et les termes utilisés par le secrétaire général n'ont pas été choisis au hasard. Lors de nos discussions avec le ministère de la Défense nationale et avec le commandement des Nations Unies nous nous assurerons que tout ce qui leur est nécessaire leur est fourni.

Vous avez parlé de couverture aérienne. J'aimerais dire deux choses à ce sujet. Encore une fois, aucune solution n'est rejetée et je tiens à le répéter. Un avion de l'aide humanitaire descendu est un avion de trop et il faut trouver le moyen de mieux les protéger. À l'inverse, il faut se demander alors que commencent les pourparlers de paix à Genève si nous voulons accroître le degré de confrontation en multipliant le nombre des escortes armées. Cette décision ne peut être que délibérée et ne peut être prise qu'après discussions au ministère de la Défense et aux Nations Unies.

Il n'y a pas que la couverture aérienne. Par exemple, si la persuasion diplomatique échoue, on pourrait créer une zone interdite au vol. Encore une fois, c'est le genre de solution qui n'a pas été rejetée. Cependant, il faut éviter toute escalade ou toute possibilité de confrontation supplémentaire si les discussions nous semblent bien s'engager.

Mme Hunter (Saanich—Les Îles-du-Golfe): J'aimerais moi aussi, madame le ministre, vous dire combien vous êtes la bienvenue pour participer à cette discussion très importante. Les images de nos postes de télévision nous ont donné un véritable cours d'instruction sur la brutalité de la nature humaine dans cette guerre. Les Canadiens peuvent être fiers du rôle joué par nos forces armées et notre aide humanitaire dont vous avez fait état dans vos remarques préliminaires.

J'aimerais consacrer ma première question au rôle de la Croix-Rouge à cause de l'existence de ces camps et des souvenirs horribles qui le rappellent à notre mémoire collective. Quelles inspections peut faire la Croix-Rouge dans ces camps? Peut-elle y entrer et peut-elle vraiment voir ce qui s'y passe?

Mme McDougall: Oui. Pour la Croix-Rouge internationale c'est une mission assez considérable et bien qu'elle ait l'expérience et les ressources nécessaires elle a quand même besoin d'être épaulée. La CSCE a décidé d'envoyer une mission visiter ces camps pour donner plus de retentissement à cet aspect de cette guerre, pour observer ce qui s'y passait et pour en déterminer le nombre. Elle a pu en visiter certains que la Croix-Rouge internationale par manque de poids, si vous voulez, n'avait pu visiter. Je crois que dorénavant, après cette mission, la Croix-Rouge aura moins de mal à remplir son objectif qui ne se limite pas à une simple inspection mais qui consiste à évaluer les besoins puis à recueillir et à livrer l'aide nécessaire.

Mme Hunter: Au sujet des problèmes de géographie que vous avez cités—dans le même village les familles se battent entre elles—et du genre d'histoires subies par la Yougoslavie, conséquence en grande partie de l'imposition de la volonté de

[*Texte*]

mine who visited there on a number of occasions twenty years ago said that people could be charged and be imprisoned for up to ten months for making an ethnic slur. With that kind of heavy-handed imposition by Tito, there was no mechanism whereby people could learn to live together except by his force. So it is a very difficult situation, and we are trying to contribute to a solution.

The next question I have relates to preventing further escalation, because there is that very real possibility. Talking about Macedonia, Greece has objected to the independence of Macedonia. What is Canada doing to prevent escalation and further bloodshed in that regard?

Mrs. McDougall: Two observer teams are going into other regions immediately, one to Kosovo and one into the area known as Macedonia. There will be a Canadian participant in both of those missions. We have certainly urged a presence particularly in Kosovo and the regions around it. There are others as well over towards Croatia, where there is the potential for difficulty.

• 1615

We think the international community and the United Nations should be spreading out both to prevent conflict and also to assess better the widespread nature of the needs for humanitarian aid. One of the things we really pressed in London was that there is a lot of focus on Sarajevo, but it is not the only place, and we really pushed very hard to get into some other areas.

Ms Hunter: Serbia continues to hold the Yugoslavia seat at the UN, and I know the European Community has declared that it should deny that representation. What is Canada's position on that matter?

Mrs. McDougall: We understand there will be a motion. The General Assembly debate starts on Monday, as you know, and we think there will be a motion, maybe before that, to deny Yugoslavia its seat, which we strongly support.

Ms Hunter: As a final question, do we know where the combatants are getting their weapons?

Mrs. McDougall: Well, one of the difficulties is that there were so many weapons there, to start with, that there is a pretty big supply. We think that some are coming in through the Danube, which I touched on in my opening remarks. That is why extending the sanctions policy into the Danube is very important, not just on the sanctions but also the possiblity of weapons shipments. I can't point any fingers, because we don't have any real proof of where they are coming from, but there are so many inside the country that it is not bringing in weapons that is the real difficulty; it's the use of a very large supply.

Ms Hunter: I think every member of Parliament here has people in the constituency who have young men and women who are at risk going there. They are probably getting calls like I am, and I would just like to reiterate the kind of

[*Traduction*]

Tito, un de mes amis qui s'y rendait souvent il y a une vingtaine d'années me disait que l'insulte ethnique était un crime passible d'un emprisonnement pouvant aller jusqu'à 10 mois. Ces mesures draconiennes imposées par Tito ont empêché les gens d'apprendre à vivre ensemble sauf par la force. La situation est donc très délicate et nous essayons d'apporter notre contribution à une solution.

Ma question suivante concerne la prévention d'escalades supplémentaires car cette possibilité est très réelle. La Grèce émet des objections à l'indépendance de la Macédoine. Que fait le Canada pour prévenir une nouvelle escalade et de nouveaux massacres dans cette république?

Mme McDougall: Deux groupes d'observateurs doivent immédiatement être envoyés dans d'autres régions, l'une étant le Kosovo et l'autre étant la région connue sous le nom de Macédoine. Chacun de ces groupes comptera un Canadien dans ses rangs. Nous avons réclamé la présence de tels groupes tout particulièrement au Kosovo et dans les régions environnantes. D'autres partiront également pour la Croatie où les risques de problèmes sont évidents.

Nous estimons que la communauté internationale et les Nations Unies devraient être présentes sur le terrain à la fois pour prévenir les conflits et aussi pour mieux évaluer l'étendue des besoins en aide humanitaire. À Londres nous avons tout particulièrement insisté sur le fait qu'on accorde beaucoup d'attention à Sarajevo, mais ce n'est pas le seul endroit et nous avons réclamé une présence dans certains autres endroits.

Mme Hunter: La Serbie continue de remplir le siège de la Yougoslavie aux Nations Unies et je sais que la Communauté européenne a demandé l'annulation de cette représentation. Quelle est la position du Canada à ce sujet?

Mme McDougall: Nous croyons savoir qu'une motion sera proposée. Le débat de l'assemblée générale commence lundi, comme vous le savez, et nous croyons qu'une motion proposant de retirer son siège à la Yougoslavie, peut-être même avant lundi, sera proposée et nous l'appuyons vivement.

Mme Hunter: Dernière question: savons-nous d'où viennent les armes des combattants?

Mme McDougall: Un des problèmes, c'est qu'au départ il y avait tellement d'armes sur place qu'il n'y a pas de problème d'approvisionnement. Nous croyons que certaines arrivent par le Danube et j'en ai dit un mot dans mes remarques préliminaires. C'est la raison pour laquelle l'extension de la politique de sanctions au Danube est très importante, non pas simplement les sanctions mais aussi la possibilité de transport d'armes. Je ne peux pas citer de noms car nous n'avons pas vraiment la preuve d'où elles viennent, mais il y a tant d'armes dans le pays lui-même que je n'est pas tant l'entrée de nouvelles armes qui pose un problème que la quantité déjà présente.

Mme Hunter: Je crois que tous les députés comptent dans leur circonscription des parents dont les enfants risquent d'être envoyés là-bas. Ils reçoivent probablement les mêmes appels que moi et j'aimerais simplement réitérer la

[*Text*]

responsibility we all have to ensure that Canadian Armed Forces personnel are given clear instructions as to what they can do and are not handicapped by the kind of situation. I know I don't need to say that, but it is just a reinforcement. You are probably getting the same calls as I am from parents.

Mrs. McDougall: Yes, I do. In fact, there are people who work in these buildings who have family. Some of our commissionaires, for example, who have served in the armed forces themselves, have spoken to me about it, as well as members of the public more generally.

Yes, we do have a responsibility to ensure that our people are not put at unnecessary risk. Peacekeeping operations, when we look back, have had dangers before. They are military missions and they are part of military life. I think we can be very proud of the professionalism of our army and of the leadership on the ground that takes the right decisions when the time comes to take those decisions. We have a good record of that throughout the history of peacekeeping, and it certainly in the future will be increasingly important in this area.

The Chairman: Madam Minister, is this really peacekeeping?

Mrs. McDougall: I beg your pardon?

The Chairman: Are we still in the era of peacekeeping, or are we into peacemaking, and do we have to be?

Mrs. McDougall: It's a good question. I think the lines are blurring between peacekeeping and peacemaking in the past. There have been brushes with peacemaking. There certainly was in Cyprus, and there were incidents where you could have said our people were building peace more than keeping it. I think there is a little bit of that.

I think the definitions of these things and the actions the international community must be prepared to take should be the subject of considerable examination by the UN. Some of these things I will be discussing in my speech at the General Assembly next week. We think it is time to look at some of these issues in new ways. Whereas we don't think we can provide all the answers, we think those lines are blurring. As you know, the Secretary General himself has called for some new vehicles and new ways of dealing with some of these things.

• 1620

The Chairman: And the authorization and approval structures.

Mrs. McDougall: I beg your pardon?

The Chairman: I assume that the structures for authorization and approval of actions are all part of that same process in your mind, the review that's necessary.

Mrs. McDougall: Yes. He has made some suggestions that would require further examination. We don't agree with all of them or with the extent of all of them, but I think they are valid under the kinds of circumstances with which the UN is going to be dealing.

[*Translation*]

responsabilité que nous avons tous de nous assurer que des instructions claires sont données au personnel des Forces armées canadiennes sur leur mission et qu'il est prêt à toute éventualité. Je sais que c'est une évidence mais il est nécessaire de la rappeler. Vous devez probablement recevoir les mêmes appels que moi de ces parents.

Mme McDougall: Oui. En fait, certains de ceux qui travaillent dans ces édifices sont dans ce cas. Certains de nos commissionnaires, par exemple, qui ont servi eux-mêmes dans les forces armées, m'en ont parlé ainsi que des membres du public en général.

Oui, nous avons la responsabilité de nous assurer que nos gens ne courent pas des risques inutiles. Les opérations de maintien de la paix, quand on y réfléchit, n'ont pas toujours été sans danger. Ce sont des missions militaires et elles font partie de la vie militaire. Nous pouvons être très fiers du professionnalisme de notre armée et du commandement qui prend les bonnes décisions quand le moment est venu de les prendre. Notre bilan dans l'histoire de ces missions de maintien de la paix est excellent et il sera désormais de plus en plus important d'y prendre garde.

Le président: Madame la ministre, est-ce vraiment du maintien de la paix?

Mme McDougall: Je vous demande pardon?

Le président: En sommes-nous toujours à l'ère du maintien de la paix ou sommes-nous passés à l'ère de la pacification et est-ce inévitable?

Mme McDougall: Excellente question. Je crois que la distinction entre maintien de la paix et pacification devient de plus en plus difficile. Il y a déjà eu des petits cas de pacification. C'est ce qui s'est passé à Chypre où certains incidents incitent à penser que nos représentants construisaient plus la paix qu'ils ne la maintenaient. Il y a un peu de cela.

À mon avis, les Nations Unies devraient soumettre à un examen approfondi la définition de ces missions et les mesures que la communauté internationale sera désormais amenée à prendre. J'aborderai certaines de ces questions dans mon discours de la semaine prochaine à l'assemblée générale. Nous pensons qu'il est temps de les examiner sous un nouvel angle. Nous ne prétendons pas connaître toutes les réponses mais il est évident que la distinction est de plus en plus difficile à faire. Comme vous le savez, le secrétaire général lui-même a réclamé de nouveaux instruments et de nouveaux moyens pour régler certains de ces problèmes.

Le président: Et les structures d'autorisation et d'approbation.

Mme McDougall: Je vous demande pardon?

Le président: Je suppose que les structures d'autorisation et d'approbation d'action sont partie intégrante, à vos yeux, de cette réflexion, de cet examen nécessaire.

Mme McDougall: Oui. Il a fait quelques suggestions qui nécessitent réflexion. Nous ne sommes pas d'accord avec toutes ou avec la portée de toutes mais je crois que les circonstances dans lesquelles les Nations Unies vont évoluer les justifient.

[*Texte*]

Mr. McLean (Waterloo): As the minister has outlined the complexity of this issue and, in a sense, the seat-of-the-pants response of the international community, which in part is a reflection of old structures for a new day, I wonder, just following Mr. Bosley's comment, if the minister could say a little more about the kinds of things we may do to respond to the Secretary General's report. Are our disagreements with the report profound, or are we prepared to try to move the major focus of it?

Mrs. McDougall: It would be very difficult for me at this stage to put forward a government position, because we are really looking at it now. There are sovereignty concerns, for example, in some of his suggestions about having a standing force, if you will. I'm not sure that he's even clarified in his own mind where he wants some of these suggestions to go. I will be meeting with him next week. I will pursue some of these issues with him, because I'm not sure it's perfectly clear what he intends.

I'm hoping also to meet next week with Mr. Goulding, although that's not yet confirmed. If I don't do it next week, then I'm going to make a special trip to do it, because I think this is such an important thrust for Canada.

We'll have 4,200 people in the field all over the world once the response and the acceptance of the additional force to Yugoslavia are formalized. That's a very large percentage for us; in absolute numbers it's certainly among the largest, probably more than anyone else. Certainly it is up there, and therefore we speak with great authority when we get into these things at the UN. Our views are not only welcomed but sought as these things are being formulated, and I'm going to be asking the Secretary General for some clarification of just exactly what it is he is looking at.

Of course there are a number of things the UN has to be doing on a number of fronts over the next little while. This is one of them, but there are a lot of others too.

Mr. McLean: I suppose the point Mr. Bosley and Mr. Axworthy raise is that the movement from peacekeeping to peacemaking and to dealing with a new type of post-Cold War day requires some new structures. Briefings I had recently, in analysing the situation that you've been describing so graphically, said that part of the problem that we face, and the UN and Canada trying to be a part of that international response, is that we're dealing with an area with a total lack of social structures. The briefer characterized us as dealing with pseudo-societies.

We have two world views. We have a western world view and we have a world view, and we are all puzzled and horrified. The comment was made that it's a Europe without the Renaissance, without the Reformation, liberalism,

[*Traduction*]

M. McLean (Waterloo): Vous nous avez dit la complexité du problème et que dans une certaine mesure la communauté internationale avait plus réagi par réflexe que par autre chose car, en partie, nos vieilles institutions sont dépassées par les événements. Tout comme M. Bosley, j'aimerais, si possible, que vous nous en disiez un peu plus sur nos intentions de réponse au rapport du secrétaire général. Nos désaccords sont-ils profonds ou sommes-nous disposés à faire des concessions?

Mme McDougall: Il me serait très difficile de vous donner maintenant la position du gouvernement car nous venons tout juste de vraiment commencer à examiner ce rapport. Certaines de ces suggestions concernant la constitution d'une force permanente posent des problèmes de souveraineté, par exemple. Je ne suis pas certaine qu'il sache lui-même ce qu'il attend véritablement de certaines de ces suggestions. Je dois le rencontrer la semaine prochaine. Je discuterai de certaines de ces questions avec lui car certaines de ses intentions ne sont toujours pas très claires.

J'espère aussi rencontrer la semaine prochaine M. Goulding bien que cela ne soit pas encore confirmé. Si cela ne se fait pas, je ferai spécialement le déplacement car c'est très important pour le Canada.

Une fois officialisé l'envoi de ces troupes supplémentaires en Yougoslavie, nous aurons 4 200 personnes éparpillée aux quatre coins du monde. Pour nous c'est un très gros pourcentage; en chiffres absolus c'est certainement un des plus élevés, probablement le plus élevé. Certainement pas loin et en conséquence lorsque nous discutons de ces choses aux Nations Unies on nous écoute. Non seulement on nous écoute mais on nous consulte quand il s'agit de ce genre de choses et je demanderai au secrétaire général quelques précisions sur ses intentions.

Bien entendu, les Nations Unies ont un certain nombre de choses à faire sur un certain nombre de fronts dans un avenir plus ou moins immédiat. C'est une d'entre elles mais il y en a beaucoup d'autres.

M. McLean: Je suppose que M. Bosley et M. Axworthy entendaient que ce passage de mission de maintien de la paix à des missions de pacification dans une ère nouvelle succédant à la Guerre froide nécessite de nouvelles structures. Les séances d'information auxquelles j'ai participé dernièrement m'ont appris qu'une partie de notre problème—les Nations Unies et le Canada essaient de trouver une solution internationale à ce problème—est que la région concernée souffre d'un manque total de structures sociales. Selon le responsable de ces séances d'information nous avions affaire à des pseudo-sociétés.

Nous avons deux visions du monde. Nous avons une vision occidentale et une vision mondiale et nous sommes tous perplexes et horrifiés. Selon certains c'est une Europe sans la Renaissance, sans la Réforme, le libéralisme, sans

[*Text*]

enlightenment, and that when you start to look at the mind-sets, the mind-set of peacemaking or of peacekeeping between a society that has experienced enlightenment in some way and between a pre-Reformation society is so difficult. They were asking why none of these negotiations hold, and the suggestion was that they can't be solved by negotiations because there are no social structures.

• 1625

I suppose the point I am leading to is that just as in the promotion of democracy, which is now in part linked with development, our policy has to be linked in some way with the whole development of social structures. I wonder whether the whole question for peacekeeping and peacemaking doesn't have to go deeper, given these deep cultural circumstances. Part of the review that Canada might press for has to do with the military.

Second, how do we deal with these authoritarian thought patterns that come, in a sense, from another period in history? I don't pretend to have an answer but I think part of it is a willingness to say we are prepared to look at this whole doctrine of sovereignty, and not only in the humanitarian... We are prepared to look beyond, to a broader human rights perspective.

These perspectives on human rights are a result of that progression that our society has gone through. I merely appeal that in your discussions maybe we can move beyond what has been our traditional area to a broader concept of peacemaking.

Mrs. McDougall: In some ways we are doing that. Our foreign policy has a kind of continuum to it. When you look at the Prime Minister's initiative on human rights violations and aid, for example, that is the beginning of saying, yes, there is sovereignty but when it comes to human rights we are prepared to take some additional steps. That is not always easy to do and to evaluate.

But as we move along that continuum, it will emphasize increasingly human rights in the kinds of aid projects that we would look at, as well as the development of democracy and peacekeeping and then peace-building that leads into the building of assistance with democratic institutions. All of those things that we are focusing more and more on as a kind of foreign policy theme are really a part of that.

You will recall what I said, I think before this committee, when I came back from Haiti. We can no longer monitor elections and then walk away without helping to build some democratic institutions, that democracy is not just elections. All of that is part of the same kind of theme and direction around which we are coalescing our policy more and more.

[*Translation*]

Siècle des lumières et dans le cadre d'une mission de maintien de la paix ou de pacification il est très difficile de concilier ces points de vue divergents. Toujours selon les mêmes, ces conflits ne peuvent être réglés par la négociation faute de structures sociales.

L'essentiel de mon argument, c'est finalement que, tout comme pour la promotion de la démocratie, qui se trouve maintenant liée en partie au développement, notre politique doit être liée d'une façon ou d'une autre à toute cette question de l'élaboration de structures sociales. Je me demande si l'examen du rôle de maintien ou d'instauration de la paix ne doit pas aller encore plus en profondeur, compte tenu de ces circonstances culturelles profondément ancrées. Le Canada pourrait notamment demander que l'on examine le principe de l'intervention militaire.

Par ailleurs, comment nous faut-il agir face à ces schèmes de pensée autoritaire qui ont leur origine, en quelque sorte, dans les anales reculées de l'histoire? Je ne prétends pas avoir de réponse, mais j'estime qu'il faudrait notamment être disposé à dire que nous sommes prêts à examiner toute cette doctrine de la souveraineté, et pas seulement sur le plan humanitaire... Nous sommes disposés à l'examiner sous un angle plus vaste, celui des droits de la personne.

Cette nouvelle perspective des droits de la personne résulte de l'évolution qu'a connue notre société. Je demande simplement à ce que, dans les discussions à cet égard, nous envisagions d'élargir nos préoccupations traditionnelles de manière à en arriver à un principe plus vaste, celui de l'instauration de la paix.

Mme McDougall: C'est ce que nous faisons déjà à certains égards. Notre politique extérieure procède d'une certaine continuité. Si vous vous rapportez, par exemple, à l'initiative du premier ministre de lier l'aide aux violations des droits de la personne, vous constaterez qu'il s'agit d'un premier pas pour dire que, même si nous reconnaissons le principe de la souveraineté, quand il s'agit de droits de la personne, nous sommes prêts à prendre des mesures additionnelles. Il n'est pas toujours facile d'agir de la sorte ou d'évaluer les circonstances qui nous amèneraient à agir ainsi.

Mais plus nous avancerons dans cette voie, plus nous tiendrons compte des droits de la personne pour choisir les projets auxquels nous participerons, et plus nous tiendrons compte aussi du développement démocratique et du maintien de la paix, puis de l'instauration de la paix, ce qui nous amènera à lier l'aide à la mise sur pied d'institutions démocratiques. Il y a donc tous ces éléments qui prennent de plus en plus d'importance dans notre politique extérieure.

Vous vous souviendrez de ce que j'ai dit—je crois que c'était devant ce comité—lorsque je suis revenue de Haïti. Nous ne pouvons plus nous contenter de surveiller la tenue d'élections, puis rentrer chez nous, sans aider à la mise sur pied d'institutions démocratiques, car la démocratie exige autre chose que de simplement tenir des élections. C'est le genre de thème que nous avons constamment à l'esprit au fur et à mesure que nous tentons de donner à notre politique une orientation plus précise.

[*Texte*]

The Chairman: You have two minutes left in your questioning. I am going to get Mr. Friesen in for one question and then we will come to Mrs. Stewart.

Mr. Friesen: The opening line of questions dealt with pride in our troops and the need, as peacekeepers, to empower them in the peacekeeping work. I think it is instructive to remember that two years ago we were being told that Canada would no longer be a peacekeeping nation because we had co-operated with the United Nations in the Gulf War. Yet now we find we are being called on as never before to participate.

Since CSCE has made a decision, I believe, to use the NATO forces as its force, what impact will this have on the situation around Yugoslavia, and to what extent will that affect the UN's peacekeeping work?

Second, people around the countryside who are not accustomed to dealing with the political situations cannot understand why we would send, or anybody would send, unarmed people into situations where they are being shot at all the time. From our vantage point I can see where we have a special role to fill, but to the people out there it looks like the ultimate in absurdity to leave people who are trained in military work defenceless in the presence of absurd and bizarre and cruel snipers taking potshots at them.

• 1630

Mrs. McDougall: I think the question is a good one. I'm not quite sure what you meant about sending unarmed people into difficult situations, because we've sent unarmed observers into situations for a long time. This is not new in Yugoslavia; it's not new through some of the other regions or things that are happening with CSCE. Indeed, some of the international agencies who provide humanitarian assistance frequently don't want security because they think it then makes them targets that they wouldn't be normally. That is less true, I may say, in Yugoslavia than it is in some other areas.

In terms of our peacekeepers—if you mean do we send in our army, not our peacekeepers themselves unprepared—over time we have learned what it takes to keep the peace in particular situations and what kind of arms are necessary for self-protection and what kind aren't. That's why I don't want to elevate too much what might come about from the resolution on Yugoslavia. We act of course, in international terms, on advice from our defence department, from our military particularly, as to the assessment of the risk. It is then up to us as politicians to determine if those risks are worth taking to achieve a humanitarian objective or a policy objective or an objective through the UN as established

[*Traduction*]

Le président: Il ne vous reste plus que deux minutes pour vos questions. Je permettrai à M. Friesen de poser une question, puis nous reviendrons à M^me^ Stewart.

M. Friesen: Les interlocuteurs qui m'ont précédé ont parlé du fait que nous pouvions être fiers de nos troupes et qu'il fallait leur donner les outils nécessaires pour qu'ils puissent s'acquitter de leur tâche de maintien de la paix. Il est intéressant, à cet égard, de rappeler qu'il y a deux ans, on nous disait que le Canada ne pourrait plus participer aux opérations de maintien de la paix parce que nous avions collaboré avec les Nations Unies dans la guerre du Golfe. Mais voilà qu'on nous sollicite plus que jamais pour participer à ces opérations.

Étant donné que la CSCE a décidé, si je ne m'abuse, de se servir des forces de l'OTAN pour assurer sa défense, quelle incidence cette décision aura-t-elle sur les opérations en Yougoslavie, et dans quelle mesure aura-t-elle des conséquences sur les opérations de maintien de la paix des Nations Unies?

Par ailleurs, l'homme moyen, qui n'a pas l'habitude des situations politiques, ne peut pas comprendre pourquoi le Canada, ou quiconque, accepterait d'envoyer des soldats non armés dans des régions où on les prend constamment pour cibles. En tant que politicien, je peux comprendre que nous avons un rôle particulier à jouer dans ces régions, mais pour l'homme de la rue, cela semble être le comble de l'absurdité que d'envoyer des gens ayant reçu une formation militaire et de les laisser sans armes en présence de tireurs d'élite cruels et imprévisibles qui ne demandent pas mieux que de les prendre pour cible.

Mme McDougall: C'est une bonne question. Je ne sais pas trop ce que vous trouvez à redire au fait que nous envoyons des gens non armés dans des situations difficiles, puisque nous envoyons ainsi des observateurs non armés dans des situations semblables depuis longtemps. La situation en Yougoslavie n'a rien de nouveau, si l'on tient compte de certaines des autres régions ou des autres situations mettant en cause la CSCE. En fait, bien souvent, les organismes internationaux qui fournissent des secours humanitaires ne veulent pas de gens armés, parce qu'ils considèrent que le fait d'être armés en ferait des cibles, ce qui ne serait pas le cas autrement. Je dois toutefois avouer que l'on ne peut peut-être pas en dire autant de la Yougoslavie.

Pour ce qui est de nos soldats de la paix—si vous avez bien voulu laissé entendre qu'on envoie, non pas nos soldats de la paix mal préparés, mais bien nos forces armées—nous avons appris avec les années ce qu'il faut pour maintenir la paix dans des situations particulières et le genre d'armements nécessaires pour assurer la protection de nos troupes. C'est pourquoi je ne veux pas tirer trop de conclusions de ce qui se passera dans le cas de la Yougoslavie. Les décisions que nous prenons sur notre rôle international sont prises, bien sûr, sur recommandation du ministère de la Défense, notamment de nos militaires, qui font une évaluation des risques. C'est à nous qu'il incombe ensuite, en tant que politiciens, de décider

[*Text*]

through our multilateral agreements and so on. That always includes an assessment of what kind of security is needed. Those are essentially for the military to tell us. I would not presume upon their wisdom, but I do accept the responsibility for how I use their advice.

Mr. Friesen: How about the CSCE and NATO?

Mrs. McDougall: The CSCE has taken one step towards becoming, I think, a more interventionist international organization. As we all know, this is a fairly recent move on behalf of the CSCE. I don't think it's going to have an impact on Yugoslavia, although there have been some suggestions of some marginal NATO involvement, but I don't think that relationship in particular is going to take over from the UN, for example. The UN will continue to provide the lead in the peacekeeping operation in the former Yugoslavia, and the European Community will assist, as it is, with a political solution and a negotiating solution. The CSCE was responsible for the mission into the camps and it will be doing more of that in the future, but I don't think on this immediate situation there will be much of that.

Mrs. Stewart (Northumberland): I'd like to welcome the minister to our meeting.

I have three points I'd like to raise. First of all, you said you had some serious concerns about the Secretary General's report. This committee is hoping to look at this report and the UN structure in general. I hope the minister before writing a Canadian response to that report will consult with this committee and review the proceedings of this committee and include them as part of the Canadian response to the Secretary General's report.

Mrs. McDougall: First of all, the answer is, of course, that I would be happy to consider anything the committee brings forward as we develop a policy.

• 1635

I don't think I used the words "serious concerns". I think I said that we have some concerns. I don't think I said "serious concerns", and I don't want to overplay that. We are looking at his recommendations at the moment and we'll evaluate them from a foreign policy point of view. If the committee comes forward with recommendations, then so much the better. I don't want to overplay what differences we have. I want some clarification from him on some of them.

Mrs. Stewart: I think it might be very interesting, again, if you were able to come to our committee and discuss that report with us at the time.

[*Translation*]

s'il vaut la peine de courir ces risques afin de réaliser un objectif humanitaire ou un objectif de notre politique extérieure ou encore un objectif des Nations Unies tel qu'il serait énoncé dans nos ententes multilatérales, et ainsi de suite. Les analyses qui sont faites comprennent toujours une évaluation du niveau de sécurité requis. Pour cela, nous nous en remettons essentiellement à nos dirigeants militaires. Je n'aurai pas la présomption de faire cette évaluation à leur place, mais j'accepte cependant l'entière responsabilité des décisions que je prends après avoir entendu leur recommandation.

M. Friesen: Qu'en est-il maintenant de la CSCE et de l'OTAN?

Mme McDougall: À mon avis, la CSCE a pris un pas dans la voie d'un plus grand interventionnisme à l'échelle internationale. Comme vous le savons tous, il s'agit d'un changement de cap assez récent pour la CSCE. Je ne pense pas que cette décision ait des conséquences pour la Yougoslavie. Même s'il a été question d'une participation minimale de l'OTAN, je ne crois pas que ce groupe se substituera aux Nations Unies, par exemple. Les Nations Unies continueront d'assurer la direction des opérations de maintien de la paix dans l'ancienne Yougoslavie, et la Communauté européenne contribuera, en tant que telle, à la recherche d'une solution politique et négociée. La mission d'enquête dans les camps était toutefois sous l'égide de la CSCE, et celle-ci multipliera les activités de ce genre à l'avenir, mais je ne crois pas qu'elle ait un rôle très important à jouer dans la situation qui nous préoccupe à l'heure actuelle.

Mme Stewart (Northumberland): Je tiens à vous souhaiter la bienvenue parmi nous, madame la ministre.

Il y a trois questions que je voudrais aborder avec vous. Tout d'abord, vous avez dit que vous aviez de sérieuses réserves au sujet du rapport du secrétaire général. Notre comité espère pouvoir étudier ce rapport de même que la structure générale des Nations Unies. J'espère que la ministre, avant de rédiger la réponse du Canada à ce rapport, consultera notre comité et étudiera les procès-verbaux de nos réunions afin d'en tenir compte dans la réponse qu'elle fera à ce rapport du secrétaire général.

Mme McDougall: Permettez-moi tout d'abord de vous dire que je serai, bien sûr, heureuse de tenir compte de tout ce que le comité aura préparé sur le sujet lorsque viendra le temps d'élaborer une politique.

Je ne crois pas avoir dit que nous avions de «sérieuses réserves». J'ai plutôt dit que nous avions des réserves. Je ne voudrais pas qu'on accorde à ces réserves plus d'importance qu'elles n'en méritent. Nous étudions actuellement ces recommandations et nous les évaluerons dans l'optique de notre politique extérieure. Si le comité a des recommandations à formuler, nous ne demandons pas mieux que de les étudier. Je ne veux pas trop insister sur nos divergences de vue. Je veux simplement qu'il me donne des éclaircissements.

Mme Stewart: Je crois qu'il serait très intéressant que vous reveniez devant notre comité, le moment venu, pour discuter avec nous de ce rapport.

[*Texte*]

You indicate that sovereignty issues are one of the areas on which you want to get some clarification from him in that report. We've been raising the sovereignty issue in terms of our intervention in Yugoslavia and the intervention of the western world in the situation in Yugoslavia. When you compare our intervention there to Iraq, certainly there's a sense of hypocrisy in our response. The UN is seen to be dominated by the western powerful nations, and that appearance of hypocrisy becomes all the more important, and I believe in fact threatens the United Nations system in general. However, if there seems to be some hypocrisy in how we approach the situation in Yugoslavia in comparison to that of Iraq, then there's an even greater sense of hypocrisy in how we're responding or not responding to the situation in Somalia.

I would like to raise the issue of Somalia at this time. I'm very pleased that Canada has done what it has done to this point in the situation of Somalia. Certainly we are moving into a new paradigm in global history with the new experiences we are going through right now, post-Cold War. I don't think anybody has the definitive answer on how to respond, but certainly our lack of response to a very serious human situation in Somalia is of concern.

In Somalia there is no sovereign authority, yet we were very late in responding to a situation there. I'd like your comments about that and how you see the situation in Somalia resolving itself.

As well, I'd like to ask you a question about a refugee policy vis-à-vis Somalians. It's been extremely disturbing to a lot of people concerned about human rights issues, in particular the Somalian issue itself, that our minister has not responded appropriately to the situation there, sending prospective refugees from this country back to Somalia, saying that they don't want to leave anyway or that the situation in Somalia is regularizing. It's obviously unbelievable; it's just not so. Again, there's that sense of hypocrisy that we're willing to help out in some areas of the world but one wonders why we are not prepared to receive refugees from Somalia into Canada, as has been requested by the commissioner of the United Nations, UNHCR.

Mrs. McDougall: Let me deal first with the hypocrisy issue. There is no hypocrisy on the part of the government, and certainly in the case of Yugoslavia I am really interested that the Liberal Party is urging stronger military action given that they didn't want military action in Iraq. That is at least inconsistent, if not hypocritical.

Mrs. Stewart: No, that wasn't the case at all. That isn't the case.

[*Traduction*]

Vous dites que les questions relatives à la souveraineté sont un des éléments du rapport sur lequel vous voulez qu'il vous fournisse des éclaircissements. Nous avons soulevé cette question de la souveraineté relativement à notre intervention en Yougoslavie et à l'intervention du monde occidental dans ce conflit. Quand on fait la comparaison avec ce qui s'est passé dans le cas de l'Iraq, notre intervention paraît pour le moins hypocrite. Les Nations Unies sont perçues comme étant dominées par les puissants états occidentaux, de sorte que cette perception d'hypocrisie prend encore plus d'importance et risque de compromettre, à mon avis, le principe même de son existence. Mais, si notre intervention en Yougoslavie semble confinée à l'hypocrisie quand on la compare à ce qui s'est passé dans le cas de l'Iraq, cette impression est encore plus forte dans le cas de la Somalie.

Je veux soulever ici la question de la Somalie. Je suis très heureuse que le Canada ait fait ce qu'il a fait jusqu'à maintenant pour tenter d'améliorer la situation en Somalie. Il ne fait aucun doute qu'un nouvel modèle de relations internationales est en voie d'élaboration, compte tenu des nouvelles réalités que nous vivons dans cette après-guerre froide. Je ne pense pas que personne puisse dire de façon certaine quel est le rôle que le Canada devrait jouer, mais le fait que nous ne soyons pas encore intervenus pour mettre fin à la tragédie humaine qui prévaut en Somalie ne manque pas de soulever l'inquiétude.

En dépit de l'absence d'autorité souveraine en Somalie, nous avons mis beaucoup de temps à réagir à la situation qui prévaut. Je veux savoir ce que vous pensez de ce que je viens de dire et comment vous pensez que la situation en Somalie pourra être réglée.

J'ai également une question à vous poser sur la façon dont notre politique à l'égard des réfugiés est appliquée aux Somaliens. Bon nombre de ceux qui s'occupent de droits de la personne, et plus particulièrement de la situation en Somalie, sont très consternés de voir que notre ministre n'ait pas réagi comme il aurait dû à la situation qui prévaut dans ce pays, puisqu'il y a renvoyé des demandeurs du statut de réfugié, sous prétexte que ces gens ne veulent pas vraiment quitter leur pays ou que la situation en Somalie est en voie d'être réglée. Il est absolument impossible de donner foi à ces affirmations; elles sont carrément fausses. Encore une fois, on a l'impression que notre attitude est hypocrite, puisque nous sommes prêts à prêter notre concours dans certaines régions du monde, alors que nous ne sommes pas disposés à accueillir des réfugiés somaliens, comme l'a demandé le haut-commissariat des Nations Unies pour les réfugiés.

Mme McDougall: Permettez-moi tout d'abord de répondre à ce que vous avez dit au sujet d'hypocrisie. Il n'y a pas d'hypocrisie de la part du gouvernement, et je trouve vraiment curieux que, dans le cas de la Yougoslavie, le Parti libéral nous exhorte à une intervention militaire plus vigoureuse étant donné qu'il ne voulait pas d'une intervention militaire en Iraq. Cette attitude est pour le moins incohérente, sinon hypocrite.

Mme Stewart: Non, ce n'était pas du tout le cas. C'est faux.

[*Text*]

Mrs. McDougall: I don't want to get into that either on your side or on my side, but you have used the word any number of times, so you'll forgive me for trying to clarify that.

Secondly, I have gone into the difference between the former Yugoslavia and the Iraq situation sufficiently that it should be clear to most people. Somalia once again is presenting a different kind of problem, and once again Canada was fairly early.

One of the important things to keep in mind is that I raised Somalia with the Secretary General when I first saw him in January. He didn't raise it with me; I raised it with him in my first meeting with him. He obviously has an interest and we discussed it, and I said at that point that Canada would be prepared to do whatever it could to assist in the situation in Somalia. The donor countries or the participating member countries need the UN to set the plan of action.

• 1640

We have been in the forefront of humanitarian assistance, as you know. In terms of Somalia, we've given 8.8% of all donor pledges within the whole Horn of Africa on the humanitarian side.

Mrs. Stewart: What other assistance?

Mrs. McDougall: Can I just finish, please? We moved in advance, to the extent that we could, of UN action. The Prime Minister has written to some of his G-7 colleagues urging stronger action on the part of the Security Council and the United Nations in Somalia. As Mr. McLean was pointing out, if there are no social structures in Yugoslavia, there are even fewer in Somalia. An example of the kind of difficulty we've run into, and one reason there's been a kind of stop-and-start approach to—

Mr. Axworthy: She answers questions like—

Mrs. McDougall: Are you ready for me to continue? I wanted the hon. member to hear the answer. She might be interested in this.

The United Nations, for example, had to cease some humanitarian efforts through some of its own people because the local security forces left, and the reason was that they were being paid more by the press corps that was there, something like ten times more, than the UN was paying for the security people. So then you have to rebuild that. You run into problems in the society there, and you just have to keep at it and at it and at it. We are attempting to do that.

Mrs. Stewart: I understand that, and Canada's response has been good. I would be more interested in how you see it resolving itself, but I have a particular concern on the refugee issue as well, before the time runs out.

[*Translation*]

Mme McDougall: Je ne veux pas que nous nous engagions ici dans un débat, mais vous avez utilisé le terme à de nombreuses reprises, alors, vous voudrez bien me pardonnez d'essayer de tirer la chose au clair.

Deuxièmement, j'ai donné suffisamment d'explications sur les différences entre le cas de l'ancienne Yougoslavie et celui de l'Iraq pour que la plupart des gens comprennent. Le problème qui se présente en Somalie est toutefois différent, et le Canada a, encore une fois, été un des premiers à intervenir.

Il ne faut pas oublier que j'ai abordé la question de la Somalie avec le secrétaire général quand je l'ai premièrement rencontré en janvier. C'est moi qui l'ai abordé, pas lui, lors de la première rencontre que j'ai eue avec lui. Il s'intéresse, bien sûr, au cas de la Somalie, et nous en avons discuté. Je lui ai alors dit que le Canada serait disposé à faire tout son possible pour aider à régler cette situation. Les pays donateurs ou les états participants ont besoin d'un plan d'action dressé par les Nations Unies.

Nous sommes aux premiers rangs pour les secours humanitaires, comme vous le savez. Pour ce qui est de la Somalie, nous avons fourni 8,8 p. 100 de tous les secours de toutes les contributions annoncées pour l'ensemble des secours humanitaires à l'intention de la Corne d'Afrique.

Mme Stewart: Quels autres secours avons-nous fournis?

Mme McDougall: Puis-je terminer ce que j'avais à dire? Nous avons fait tout ce que nous pouvions en attendant que les Nations Unies arrêtent leur plan d'action. Le premier ministre a écrit à certains de ses collègues du G-7 pour demander l'intervention plus vigoureuse de la part du Conseil de sécurité et des Nations Unies en Somalie. Comme l'a fait remarquer M. McLean, s'il n'existe pas de structures sociales en Yougoslavie, il en existe encore moins en Somalie. Voici un exemple du genre de problèmes auxquels nous nous heurtons, et cela explique en partie l'approche en dents de scie...

M. Axworthy: Elle répond aux questions comme...

Mme McDougall: Je peux peut-être continuer, si vous avez terminé? Je tiens à ce que la députée entende ma réponse. Cela pourrait l'intéresser.

Les Nations Unies ont dû, par exemple, mettre fin aux secours humanitaires qu'elles avaient commencées à fournir, parce qu'elles ne pouvaient plus compter sur les forces de sécurité locales, à qui les journalistes en poste là-bas versaient une rémunération plus élevée, 10 fois plus élevée dans certains cas, que celle versée par les Nations Unies. En pareil cas, il faut mettre en place de nouvelles structures. Voilà le genre de problèmes auxquels nous nous heurtons là-bas, et nous ne pouvons les résoudre qu'à force de persévération. C'est donc ce que nous essayons de faire.

Mme Stewart: Oui, je comprends tout cela, et je sais que le Canada a fait ce qu'il pouvait. Mais ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment vous pensez que la situation pourra être réglée, et je voudrais aussi que vous répondiez aux observations que j'ai faites sur la question des réfugiés avant que le temps soit écoulé.

[*Texte*]

Mrs. McDougall: Obviously I'm not going to stray too far into the territory of my colleague, the Minister of Immigration. Canada has accepted, I think, something like 15,000 refugees in the last couple of years, around 10,000 within the last year from Somalia. We will continue to have a refugee policy that is consistent with our humanitarian efforts. I think refugee boards are accepting over 90%. Beyond that, it is not really my purview.

We also have the dilemma that the UNHCR resists resettlement. They see it only as a final solution. Essentially, they want people resettled in the region, and they want them ultimately to be able to go home.

I think our record is legitimately humanitarian. But I don't want to get into any further detail on the immigration side. I know the member's particular interest in these issues, and I respect her for accepting that.

The Chairman: Mr. McLean, I think, has some questions on Somalia.

Mr. McLean: Just a supplementary on Somalia and the lack of structures, which creates great difficulty for the distribution of food. Can you tell us if Canadian assistance is targeted through UN agencies or the UN presence?

Canadian churches and non-governmental groups were suggesting, since they do have some partners on the ground even though they're very fragile, that they might help in the delivery of food in this emergency. Are we trying to utilize those or are we relying solely on UN agencies for the delivery of humanitarian assistance?

Mrs. McDougall: Well, it's not just UN agencies. The international relief organizations do have the experience and people in place on the ground.

I realize that certainly in this particular case there are connections to churches and perhaps some other organizations. We would not stand in the way of organizations that want to put together their own particular program. We are not in a position, however, to assist them in delivering or in putting together a program or a package and sending it, first of all, in terms of how one defines it, limits it, contains it, assesses the need and the capacity. I think the taxpayers would want to know that, whether it was a religious organization or any other organization. The policy in Somalia is the same as it is in other countries.

[*Traduction*]

Mme McDougall: Vous comprendrez que je ne veuille pas m'aventurer trop loin dans le champ de compétences de mon collègue, le ministre de l'Immigration. Si je ne m'abuse, le Canada a accueilli quelque 15 000 réfugiés depuis deux ans, dont environ 10 000 Somaliens au cours des 12 derniers mois. Nous continuerons de faire en sorte que notre politique sur les réfugiés soit compatible avec nos efforts sur le plan humanitaire. Je crois que les conseils qui décident du statut de réfugié acceptent plus de 90 p. 100 des demandeurs. C'est vraiment tout ce que je peux vous dire sans empiéter sur le terrain de mon collègue.

Nous nous heurtons également à la résistance qu'oppose le haut-commissariat pour les réfugiés au réétablissement. Le haut-commissariat y voit uniquement une solution de dernir recours. Il préfère, dans l'ensemble, réétablir les gens dans leur région il veut qu'ils puissent retourner chez-eux au bout du compte.

Je crois que notre approche peut à juste titre être qualifié d'humanitaire. Mais je ne veux pas discuter en détail des questions d'immigration. Je sais que la députée s'y intéresse tout particulièrement, et je lui sais gré d'accepter cette explication.

Le président: Je crois que M. McLean a des questions en ce qui concerne la Somalie.

M. McLean: J'ai une question complémentaire sur la Somalie et l'absence de structures, qui nuit énormément à la distribution de vivres. Pouvez-vous nous dire si l'aide canadienne est envoyée par l'entremise d'organismes ou de représentants des Nations Unies?

Les églises et les ONGs canadiens semblaient dire que les partenaires qu'ils ont sur le terrain, si fragiles soient les structures en place, pourraient aider à la distribution de vivres dans cette situation d'urgence. Essayons-nous de faire appel à ces partenaires ou nous en remettons-nous uniquement aux organismes des Nations Unies pour l'apport de secours humanitaires?

Mme McDougall: Il ne s'agit pas uniquement d'organismes des Nations Unies. Les organismes de secours internationaux ont l'expérience voulue ainsi que des représentants sur le terrain.

Je sais qu'il existe déjà dans ce pays des contacts avec certaines églises et peut-être aussi avec certains autres organismes. Nous n'empêcherions pas les organismes qui le souhaiteraient de mettre sur pied leur propre programme d'aide. Nous ne sommes toutefois pas en mesure de les aider à mettre sur pied un programme d'aide ou à en assurer la prestation. Il faudrait, avant toute chose, voir comment on pourrait décider du programme à mettre en place, de ses limites, des besoins auxquels on veut répondre et des ressources dont on dispose. Je pense que le contribuable voudrait avoir des réponses à toutes ces questions, qu'il s'agisse d'un organisme religieux ou de quelque autre organisme. La politique que nous appliquons en Somalie est la même que pour les autres pays.

[*Text*]

• 1645

What we are trying to do is to get information as to how we think they can best assist and why the government cannot get directly involved with some of these private groups. We know Canadians want to be involved individually and through their own groups, and what we have been doing and will continue to do is to help them to do that in a way that we think is the most effective, but we cannot help finance it.

Mr. McLean: There's no doubt about it. I think there's general recognition that not only the UN agencies but also CARE and the other international NGOs that are there are doing a Herculean job. One of the questions everybody is struggling with is how you can get in where there are no structures and how you can make the delivery. The concern that was raised is that there are some fragile structures available from previous grassroots contacts with churches and NGOs on the ground in Somalia. The question was raised as to whether or not those channels could be used, because everybody's searching for channels in order to to save lives.

Mrs. McDougall: We would certainly be prepared to hear any case that some of those organizations would help to make, and you can have them get in touch with my staff or get in touch with the department.

Mr. McLean: Thank you.

Mrs. McDougall: I think at the end of the day it's unlikely we'd change the policy, but we might be able to facilitate some co-ordination with the organizations that we normally use. I don't know. I'd have to take a look at it. But with regard to the government's participation and funding, that policy is unlikely to change. Indeed, I have asked the department on other occasions, in other emergencies, to look at this particular process in a new way. How do we capture the goodwill and the resources of Canadians who want to contribute? It always comes back to the same thing: yhere really is very little that we can do beyond what we're doing now.

Mr. McLean: The commentary is being made that food is there and we can't get it to those who need it. The response is that the government is relying officially on UN agencies and other major NGOs that don't have the channels in the country. Those groups are saying that they have had some historic links. Could that policy be modified rather than being narrowly interpreted in that way?

Mr. Flis (Parkdale—High Park): I am picking up on the minister's comments that Canadians have goodwill and resources; it's how to put them to best use. I have a constituent who came up with an excellent idea of having the children involved in the Bosnia-Herzegovina conflict come to Canada for a year or two or three years, to take care of them while the killings are going on. The intention would be to take these children back once everything is settled and in

[*Translation*]

Ce que nous essayons de faire, c'est d'obtenir des renseignements afin d'expliquer à ces groupes le genre d'aide dont on a besoin et les raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas participer directement aux efforts de certains de ces groupes privés. Nous savons que certains Canadiens veulent faire leur part, individuellement et collectivement, et jusqu'à maintenant, nous avons essayé, et nous continuerons d'essayer, de les aider à le faire de la façon qui nous paraît la plus efficace, mais nous ne pouvons pas financer leurs efforts.

M. McLean: Cela ne fait aucun doute. On reconnaît généralement que, non seulement les organismes des Nations Unies, mais aussi l'organisme CARE et les autres ONG internationaux qui sont sur place font un travail colossal. Mais tous ces organismes se heurtent aux problèmes de savoir comment faire en l'absence des infrastructures nécessaires, comment s'assurer que les secours soient apportés à la population. La question qui a été soulevée à cet égard concernait les structures précaires qui sont toujours en place, c'est-à-dire ce qui reste des contacts établis précédemment par les églises et les ONG travaillant sur le terrain en Somalie. On demandait s'il serait possible d'utiliser ces canaux, parce que tout le monde est à la recherche de canaux qui permettraient de sauver des vies.

Mme McDougall: Nous serions certainement prêts à entendre les propositions qui pourraient être faites par ces organismes, et vous pouvez les inviter à communiquer avec les membres de mon personnel ou avec le personnel du ministère.

M. McLean: Je vous remercie.

Mme McDougall: Il est peu probable qu'au bout du compte notre politique soit modifiée, mais nous pourrions peut-être faciliter la coordination avec les organismes auxquels nous avons l'habitude de faire appel. Je ne sais pas. Il faudra que j'examine tout cela. Mais pour ce qui est de la participation ou de l'aide financière du gouvernement, notre politique ne changera sans doute pas. J'ai même demandé au personnel du ministère à deux ou trois reprises, à l'occasion de situations d'urgence, d'examiner la procédure en place sous un nouvel angle. Comment faire pour mettre à profit la bonne volonté des Canadiens et les ressources qu'ils sont prêts à contribuer? Nous en arrivons toujours à la même réponse: nous pouvons faire très peu de choses outre ce que nous faisons déjà.

M. McLean: Ces groupes disent que les vivres sont là et qu'on n'arrive pas à les livrer à ceux qui en ont besoin. La réponse qu'on leur fait, c'est que le gouvernement s'en remet officiellement aux organismes des Nations Unies et aux autres grands ONG qui n'ont pas de contacts dans le pays. Ces groupes répliquent qu'ils ont, pour leur part, des liens historiques. La politique pourrait-elle être modifiée, au lieu d'être interprétée de façon aussi étroite?

M. Flis (Parkdale—High Park): Je veux revenir sur ce qu'a dit la ministre en ce qui concerne la bonne volonté des Canadiens et les ressources qu'ils ont à contribuer; le problème, c'est de savoir comment en tirer profit. Une de mes électrices a fait une excellente suggestion: il s'agirait de faire venir au Canada, pour un, deux ou trois ans, les enfants qui sont pris dans ce conflit en Bosnie-Herzégovine, et de s'occuper d'eux tout le temps que durera la tuerie. Les

[*Texte*]

place. She doesn't care whether these children are Serbian children, Croatian children or whatever. She wants to do something humanitarian, something Canadian, as I call it. Is it a project that's worth pursuing? I have put her in touch with your ministry and with the Department of National Health and Health and so on. Is this a project worth pursuing or do you see just too many obstacles?

Mrs. McDougall: I think there probably are a lot of obstacles, but having said that, I would certainly be willing to see what comes out of the discussions between your constituent and the people either in my office or in the ministry. What I do think is that we have to bring some imagination to bear on this, and we did that during World War II with children who came to Canada.

Mr. Flis: I thought it was quite a Canadian thing to do. I'd like to help this constituent as soon as possible.

• 1650

Mrs. McDougall: We are certainly prepared to look at imaginative things that Canada could do, but I couldn't give you an answer today.

Mr. Flis: The second question is around diplomatic relations. Recently two ministers were here from Slovenia, but they were reluctant to meet with your department, I guess because we have not signed diplomatic protocol agreements yet.

Have we recognized Slovenia and Croatia as independent countries and then forgotten about them? Slovenia, for example, made a proposal since Air Canada can no longer fly into Belgrade. They said that they would be willing to have Air Canada fly into Ljubljana and thus serve the former Yugoslav area there. Air Canada did not seem to express any interest. Maybe a little pressure from your ministry... Since Air Canada is having such financial problems, I don't know why they wouldn't jump at the chance of new markets such as this.

Could you bring us up to date on the diplomatic situation? Who is the spokesman in Ottawa for Slovenians, Croatians, Macedonians, etc.?

Mrs. McDougall: Well, everybody seems to be, actually.

First of all, you will recall that when we recognized, we said we wanted to see some living up to some of the human rights commitments before we would establish diplomatic relations. We are very close to establishing diplomatic relations.

In terms of the functioning between our various countries, things continue to function. I meet with their foreign minister and I have met with their presidents, so that the lack of formal diplomatic relations has not stopped in any way our political contacts. Certainly their foreign ministers know what our position is on this. We are very close to doing this. It's not that big an issue.

[*Traduction*]

enfants seraient ensuite retournés chez eux lorsque la situation se serait normalisée. Peu lui importe qu'il s'agisse d'enfants serbes, croates ou que sais-je encore. Elle veut faire quelque chose d'humanitaire, quelque chose de canadien, si vous me permettez ce qualificatif. Ce projet est-il réalisable? Je l'ai invitée à communiquer avec le personnel de votre ministère, du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social et d'autres ministères. Le projet serait-il réalisable ou y a-t-il trop d'obstacles qui s'y opposent, selon vous?

Mme McDougall: Il y a sans doute de nombreux obstacles, mais cela dit, je serais certainement intéressée par le résultat des discussions que votre électrice aura eu avec le personnel de mon bureau ou du ministère. La situation exige que nous fassions preuve d'imagination, et c'est précisément ce que nous avons fait pendant la Seconde Guerre mondiale, quand nous avons fait venir des enfants au Canada.

M. Flis: Il me semblait que c'était quelque chose de tout à fait canadien. Je voudrais venir en aide à cette électrice le plus rapidement possible.

Mme McDougall: Nous sommes certainement prêts à examiner les idées novatrices quant à l'aide que le Canada pourrait apporter, mais je ne peux pas vous donner de réponse aujourd'hui.

M. Flis: Ma seconde question concerne les relations diplomatiques. Récemment, deux ministres de Slovénie sont venus ici, mais ils hésitaient à rencontrer les fonctionnaires du ministère, sans doute parce que nous n'avons pas encore signé d'entente protocolaire diplomatique.

Avons-nous reconnu la Slovénie et la Croatie comme des pays indépendants, pour ensuite les oublier? Le gouvernement slovène, par exemple, a proposé que les avions d'Air Canada, qui ne peuvent plus se poser à Belgrade, se posent plutôt à Ljubljana, pour desservir cette région de l'ex-Yougoslavie. Air Canada n'a pas semblé intéressé par la proposition. Peut-être que si votre ministère exercait certaines pressions... Étant donné les difficultés financières qu'éprouve Air Canada, je ne vois pas pourquoi la société ne saisirait pas l'occasion de s'assurer de nouveaux marchés, comme celui-là.

Pourriez-vous faire le point sur les relations diplomatiques avec ces pays? Qui représente les Slovènes, les Croates, les Macédoniens et les autres à Ottawa?

Mme McDougall: À vrai dire, il semble que ce soit tout le monde les représente.

Tout d'abord, vous vous souviendrez que, lorsque nous avons reconnu ces pays, nous avons précisé que nous attendrions de voir s'ils respectaient leurs engagements en matière de droits de la personne avant d'établir des relations diplomatiques avec eux. Nous sommes maintenant sur le point d'établir ces relations.

Pour ce qui est des liens entre ces pays et le Canada, ils continuent d'exister. J'ai rencontré leurs ministres des Affaires étrangères ainsi que leurs présidents, de sorte que l'absence de relations diplomatiques en bonne et due forme n'a pas freiné nos contacts politiques. Leurs ministres des Affaires étrangères savent quelle est notre position à cet égard. La chose est à la veille de se faire. Mais cela n'a pas une très grande importance.

[*Text*]

Mr. Flis: On the refugees from this area finding themselves on a visitor's visa in Canada, Madam Minister, you cancelled the self-exile program for east Europeans who were caught in that situation.

What is the process for processing the close to, I understand, 16,000 Croatians, Serbs, and whoever, who are found in Canada? Is it through the self-exile? Is it by way of Convention refugees? Is there going to be a lot of red tape in taking them through Buffalo and Detroit?

Mrs. McDougall: You will have to talk to the Minister of Immigration about that. I am not involved in the processes of immigration directly, although I don't walk away from or apologize for what our policies are or for actions we have taken. In terms of the technical aspects of the process, you will have to speak to the Minister of Immigration.

Ms Hunter: I also would like to turn to Somalia. There has been criticism about the rate of response in Somalia and also in the famine in southern Africa. Unlike the natural disasters that have recently occurred in Pakistan, aid workers predicted and gave early warnings of both of these instances. I wonder if you can tell the committee what Canada is doing or is planning to do in international fora to establish an early response mechanism for national disasters of this kind.

Mrs. McDougall: One of the things that has to be done... We were talking about changes at the UN, and I mentioned in passing that there were some other priorities besides peacekeeping. One of them is getting the humanitarian agencies in the UN to get their act together, co-ordinate better and anticipate better. We have been involved to some extent in those discussions and certainly have been urging the UN to do that.

In fact, when Mr. Eliasson was appointed, some of that was at Canada's urging. We will continue to try to do that, because I agree that there has to be a greater anticipation and quicker action.

Actually, I raised it in South Africa too, when I was there, with the South African government and with the African National Congress, because we need South Africa for the transport. It's much more efficient to do it through South Africa. At that point the South African government was prepared to assist. I think they still are, but their preoccupations are quite different.

• 1655

Ms Hunter: Finally, there was a September 12 article in *The Globe and Mail* about the UN and Somalia, and it points out the difference of a recommendation from Trevor Walker, head of the European Community's relief effort. He

[*Translation*]

M. Flis: En ce qui concerne les réfugiés de cette région qui séjournent au Canada avec un permis de visiteur, madame la ministre, vous avez annulé la catégorie désignée d'exilés volontaires pour les ressortissants de pays d'Europe de l'Est qui se trouvaient dans la même situation.

Quel est le traitement qui sera réservé aux demandes des quelque 16 000 Croates, Serbes et autres qui se trouvent au Canada? Seront-ils considérés comme des exilés volontaires? Seront-ils considérés comme des réfugiés au sens de la convention? Devront-ils se soumettre à toutes sortes de tracasserie administrative en passant par Buffalo et Détroit?

Mme McDougall: Vous devrez en parler avec le ministre de l'Immigration. Je ne m'occupe pas directement de la procédure en matière d'immigration, même si je ne me dissocie pas de notre politique en la matière ou des décisions que nous avons prises et que je ne m'en excuse pas non plus. Mais pour connaître les détails de la procédure en place, vous devrez vous entretenir avec le ministre de l'Immigration.

Mme Hunter: Je voudrais moi aussi parler du cas de la Somalie. On a critiqué la lenteur avec laquelle nous avons réagi à la situation en Somalie ainsi qu'à la famine en Afrique australe. À la différence des sinistres qui se sont abattus récemment sur le Pakistan, ces deux catastrophes avaient été prévues par les travailleurs des programmes d'aide, qui avaient sonné l'alarme bien avant qu'elles ne se produisent. Je me demande si vous pourriez dire au comité ce que le Canada a fait ou a l'intention de faire sur les tribunes internationales afin de mettre sur pied un mécanisme de réponse précoce en cas de sinistres comme cela.

Mme McDougall: Il faudra notamment... Nous parlions tout à l'heure de modifier les structures des Nations Unies, et j'ai dit qu'il existait des priorités autres que le maintien de la paix. Une de ces priorités consiste justement à amener les organismes d'aide humanitaire des Nations Unies à se concerter, à mieux coordonner leur intervention et à mieux prévoir les besoins. Nous avons participé dans une certaine mesure aux discussions sur le sujet et nous exhortons les Nations Unies à donner suite à cette priorité.

En fait, la nomination de M. Eliasson est due en partie aux pressions exercées en ce sens par le Canada. Nous poursuivrons nos efforts à cet égard, car je suis d'accord avec vous pour dire qu'il faut mieux prévoir les sinistres et passer plus rapidement à l'action.

J'ai d'ailleurs soulevé la question avec le gouvernement d'Afrique du Sud et avec le Congrès national africain, quand je me suis rendue dans ce pays, parce que nous avons besoin, pour des raisons d'efficacité, de faire passer les secours par l'Afrique du Sud. Le gouvernement d'Afrique du Sud s'était alors dit prêt à prêter son concours. Je crois qu'il l'est toujours, mais qu'il a maintenant des préoccupations d'un tout autre ordre.

Mme Hunter: Enfin, il y a eu dans le *Globe and Mail* du 12 septembre un article sur les Nations Unies et la Somalie qui soulignait des divergences. Il y avait tout d'abord une recommandation de Trevor Walker, qui dirige l'effort de

[*Texte*]

said there should be UN forces in there to look after the food and make sure there is security for the food on the docks. Then there was a counter-recommendation from the non-governmental organizations that said it would only increase the fighting.

I'm just wondering which recommendation you are going to be taking.

Mrs. McDougall: Once again, this touches on the point I made earlier that there are international organizations that think security is counter-productive. We'll have to take a look at it. I haven't come to any conclusion about it.

Mr. Axworthy: I wonder if we could clear up some points made in earlier comments by the minister.

You said earlier that Canada would consider any means necessary, or words to that effect. You haven't closed out any options, including the military one, I assume. I assume you are prepared then to say that some set of circumstances might generate Canadian support for a military option. Before that happens, I wonder if Canada would be prepared at the opening of the General Assembly next week to recommend the establishment of a military staff committee, as the Secretary General has recommended. It could take a look at what the military options are and what their costs are and what their involvement would be. We could have a serious assessment as to what the validity or the pros and cons would be of various forms of military involvement to stop the killing in Bosnia-Herzegovina.

Mrs. McDougall: What's the status of that? I'm aware it exists but do you know what the status of that is? Do you know?

First of all, I think it's important that the United Nations looks at all the options seriously. That would include looking at military options seriously. There has been some discussion of that. Certainly the wording of the Security Council resolution, which didn't exclude any measure, should ensure that the UN looks at what the implications are of all those actions.

I don't think I could give you a more detailed answer on that today but I would be prepared to get back to you if you want me to.

Mr. Axworthy: The reason I raise it, as you know, is because of one of the concerns we had during the Gulf War. Action was not taken then under the strict Charter requirements of Article 6 and Article 7; in fact, those were short-circuited. That is why it would be important to have the military staff committee, which is a clear step on the way towards military action. It would be registered as an action in that area.

I think it's important that we maintain the adherence to the Charter in these kinds of activities, and that's why we recommend it.

I have just one other question, which has to do with the sanctions issue. Last spring when you presented a bill dealing with the authorization of sanctions, there was a very strong case made for a parliamentary review. A commitment was made by your officials that this new bill would give Parliament the right to review any new sanctions or change in sanctions programs. We now discover that when we brought in the sanctions program in Yugoslavia, you and your

[*Traduction*]

secours de la Communauté européenne. Selon lui, les casques bleus devraient être là pour protéger les aliments sur les quais. Il y a ensuite eu une contre-recommandation des organisations non gouvernementales disant que cela ne ferait qu'aggraver les combats.

Je me demande simplement pour quelle recommandation vous allez opter.

Mme McDougall: Cela me ramène à ce que je disais précédemment, à savoir que certaines organisations internationales pensent que la sécurité a l'effet inverse de ce qui est recherché. Nous allons devoir y réfléchir. Je n'ai pas encore tranché là-dessus.

M. Axworthy: Pourrions-nous apporter quelques précisions sur les remarques de la ministre.

Vous avez dit que le Canada était prêt à envisager d'utiliser tous les moyens nécessaires, quelque chose comme cela. J'imagine que vous n'avez écarté aucune option, y compris l'option militaire. Je suppose que vous êtes prête à dire dans ces conditions que le Canada serait prêt à opter pour cette intervention militaire dans certaines circonstances. Avant cela, le Canada serait-il prêt à recommander, lors de l'ouverture de l'assemblée générale la semaine prochaine, la mise sur pied d'un état-major militaire comme l'a recommandé le secrétaire général. Cet état-major pourrait examiner les options militaires possibles et leur coût ainsi que leur portée. On pourrait ainsi sérieusement évaluer le pour et le contre des diverses interventions militaires possibles pour mettre fin à la tuerie en Bosnia-Herzegovine.

Mme McDougall: Où en est-on là-dessus? Je sais qu'il en est question, mais savez-vous où l'on en est?

Tout d'abord, je pense qu'il est important que les Nations Unies examinent sérieusement toutes les options, y compris l'option militaire. On en a déjà discuté. Il est certain que le texte de la résolution du Conseil de sécurité, qui n'écarte aucune possibilité, suppose que les Nations Unies examinent les conséquences de toutes ces mesures.

Je ne pense pas être en mesure de vous donner une réponse plus détaillée à ce sujet aujourd'hui, mais je reviendrai volontiers si vous le souhaitez.

M. Axworthy: Vous savez, si je vous pose cette question, c'est à cause des inquiétudes que nous avons eues lors de la guerre du Golfe. L'intervention ne s'est pas faite strictement en vertu des articles 6 et 7 de la Charte, et ces articles ont en fait été court-circuités. C'est pour cela que c'est important d'avoir ce comité d'état-major militaire avant de passer à l'intervention militaire. Ce serait considéré comme une action dans ce domaine.

Je pense qu'il est important de respecter strictement la Charte pour ce genre d'activités, et c'est pourquoi nous le recommandons.

J'ai une seule autre question à poser au sujet des sanctions. Au printemps dernier, quand vous avez présenté un projet de loi concernant l'autorisation des sanctions, on a très fortement insisté pour qu'il y ait un examen parlementaire. Vos hauts fonctionnaires nous ont donné l'assurance que ce projet de loi donnerait au Parlement un droit d'examen sur toutes nouvelles sanctions ou toutes modifications des programmes de sanctions. Nous constatons

[*Text*]

department evaded that bill and said that because it was under the United Nations Act then there is no requirement for parliamentary review. I'm sure that is just a mistake, because I am sure the intent was to have a sanctions program subject to that kind of public accountability.

Are you now prepared to follow the requirements of the bill that you yourself presented and have the sanctions that apply to Yugoslavia come under the auspices of the that act so there can be a parliamentary review of those sanctions programs?

Mrs. McDougall: The sanctions are already in place. This committee has the right to review and report to Parliament on anything it wants.

Mr. Axworthy: There is a very strict set of procedures about what the government has to do in supplying information and so on. In a one-hour meeting of the committee we can't do a full examination, particularly when we look at questions about where the arms are coming from, and fuel, and other areas. I'm simply saying as a matter of principle that if we are going to have a more open and democratic foreign policy in this country where there is accountability, then I think that should be adhered to in a very proper way.

• 1700

Mrs. McDougall: I certainly think that if anything has been open it has been our policy on Yugoslavia, because everything we have done has been consistent with the parliamentary debate last November. We haven't moved off that policy at all.

Mr. Axworthy: Ccould I have an answer to the question. Are you prepared to follow the requirements of the sanctions legislation as it relates to Yugoslavia?

Mrs. McDougall: I always follow my own legislation. I'll take a look at it.

Mr. Axworthy: Okay.

The Chairman: Let me ask the minister one question that I think was also of interest to some people. The way it was presented in the press was rather confusing. It was about the latest commitment of the UN. It stated that we would be paying for the new peacekeepers, but the Americans would not be contributing to the UN's cost of this round of peacekeeping or something. I didn't understand it and I think our constituents would want to know why we were doing that. If you need a written answer, we'd be happy to table it.

Mrs. McDougall: There is a long answer and a short answer. The short answer is that, yes, we will be financing this, and we are finalizing with the Minister of Finance and my colleagues just how that will be done. The Americans, of course, are behind on their payments to the United Nations. I raised this with Mr. Eagleburger when I saw him. They are paying the up-front costs of the conference in Geneva, the ongoing conference. This is something that is going to have

[*Translation*]

maintenant que, quand vous avez présenté le programme de sanctions en Yougoslavie, les fonctionnaires de votre ministère et vous-même avez contourné ce projet de loi en disant que cet examen parlementaire n'était pas nécessaire puisqu'il s'agissait d'une action parrainée par les Nations Unies. Je suis sûr qu'il s'agit d'une erreur, car il est clair pour moi que le but était d'exiger qu'un programme de sanctions soit justifié auprès du public.

Êtes-vous maintenant prête à respecter les exigences du projet de loi que vous avez vous-même présenté et à envisager les sanctions concernant la Yougoslavie dans le cadre de cette loi, c'est-à-dire à permettre un examen parlementaire de ces programmes de sanctions?

Mme McDougall: Les sanctions sont déjà en place. Votre comité a le droit d'examiner tout ce qu'il veut et de faire rapport au Parlement sur tout ce qu'il veut.

M. Axworthy: Il y a un ensemble rigoureux de procédures régissant les informations que le gouvernement doit fournir, etc. En une heure de réunion, notre comité ne peut pas faire le tour complet de la question, surtout quand il s'agit savoir d'où viennent les armes et le carburant, entre autres. Il s'agit simplement d'une question de principe: si nous voulons avoir une politique étrangère plus transparente et plus démocratique au Canada, il faut à mon avis respecter rigoureusement la procédure.

Mme McDougall: Je crois que si quelque chose a été transparent, c'est bien notre politique concernant la Yougoslavie, car nous avons toujours respecté la ligne du débat parlementaire de novembre dernier. Nous ne nous en sommes absolument pas écartés.

M. Axworthy: Pourrais-je avoir une réponse à ma question? Êtes-vous prête à respecter les exigences de la loi concernant les sanctions dans le cas de la Yougoslavie?

Mme McDougall: Je respecte toujours mes propres lois. Je jetterai un coup d'oeil sur le texte.

M. Axworthy: Bon.

Le président: J'aimerais poser à la ministre une question qui intéresse aussi d'autres personnes. Les choses n'ont pas été présentées de façon très claire à la presse. Il s'agissait du dernier engagement des Nations Unies. On a dit que nous allions payer la facture des nouveaux casques bleus mais que les Américains n'allaient pas participer aux frais de cette mission de maintien de la paix des Nations Unies, quelque chose comme cela. Je n'ai pas bien compris, et je pense que nos électeurs voudraient savoir pourquoi nous faisons cela. Si vous pensez devoir répondre par écrit, nous pouvons déposer la question.

Mme McDougall: Il y a une réponse longue et réponse courte. La réponse courte, c'est qu'effectivement nous allons financer cet effort, et que nous sommes en train de mettre au point les détails avec le ministre des Finances et mes collègues. Les Américains ont évidemment du retard dans leur paiement aux Nations Unies. J'ai abordé la question avec M. Eagleburger quand je l'ai rencontré. Ce sont les Américains qui assument les frais de la conférence de

[*Texte*]

to be resolved, and I will be discussing it next week. We've been fairly firm in trying to get the UN to accept its financial responsibilities, but we don't want people to die while we're sitting around arguing about money.

The Chairman: Minister, thank you very much coming. Mr. Axworthy will remember that he moved the motion at the CSCE parliamentary assembly in the spring that we thought it would be useful for parliamentarians, when the CSCE was involved in fact-finding missions, to involve some members of the CSCE parliamentary assembly in its work. This would encourage a better understanding and more publicity with regard to that kind of activity. So if there are to be more of those, I would be remiss if I didn't report to you that this was adopted unanimously by the assembly for your consideration and for the consideration of ministers.

On behalf of the committee, thank you very much for, as always, your courteous attention to us.

The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

Genève. Il va falloir régler cette question, et je vais en discuter la semaine prochaine. Nous avons essayé d'insister fermement pour que les Nations Unies acceptent leurs responsabilités financières, et nous n'avons pas envie de laisser mourir des gens pendant que nous sommes là à nous chamailler sur des questions d'argent.

Le président: Madame la ministre, merci beaucoup d'être venue nous rencontrer. M. Axworthy se souviendra qu'il avait présenté à l'assemblée parlementaire sur la CSCE du printemps une mention dans laquelle nous disions qu'il serait utile que des membres de l'assemblée parlementaire de la CSCE fassent partie des missions d'information de la CSCE. Cela devait permettre de faire mieux comprendre et connaître ce genre d'activité. Par conséquent, si d'autres missions de ce genre doivent avoir lieu, je me dois de vous signaler que cette motion a été adoptée à l'unanimité par l'assemblée à votre intention et à celle des ministres.

Au nom du comité, je vous remercie infiniment de la courtoisie que vous nous avez comme toujours manifestée.

La séance est levée.

MAIL POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid | Port payé

Lettermail | Poste-lettre

K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publications

House of Commons
Canada



THE FUTURE OF CANADIAN MILITARY GOODS PRODUCTION AND EXPORT

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

SUB-COMMITTEE ON ARMS EXPORT

The Honourable John Bosley, P.C., M.P.
Chairman

Peter McCreath, M.P.
Chairman of the Sub-Committee

October 1992

THE FUTURE OF CANADIAN MILITARY GOODS PRODUCTION AND EXPORT

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

SUB-COMMITTEE ON ARMS EXPORT

The Honourable John Bosley, P.C., M.P.
Chairman

Peter McCreath, M.P.
Chairman of the Sub-Committee

October 1992

HOUSE OF COMMONS
Issue No. 42

CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 42

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canadian arms production and export

INCLUDING:

The Sixth Report to the House

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la production et de l'exportation des armes canadiennes

Y COMPRIS:

Le Sixième Rapport à la Chambre

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25129—1

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice-Chairmen: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice-présidents: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

SUB-COMMITTEE ON ARMS EXPORTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Peter McCreath

Members

Lloyd Axworthy
John Bosley
John Brewin
Jean-Guy Guilbault
Pat Sobeski
Christine Stewart

(Quorum 4)

Jacques Lahaie

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DE L'EXPORTATION DES ARMES DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Peter McCreath

Membres

Lloyd Axworthy
John Bosley
John Brewin
Jean-Guy Guilbault
Pat Sobeski
Christine Stewart

(Quorum 4)

Le greffier du Sous-comité

Jacques Lahaie

Other Members of Parliament who participated in the study on the Future of Canadian Military Goods Production and Export:

Warren Allmand
Beryl Gaffney

Autres Membres du Parlement ayant participé à l'étude sur l'avenir de la production et de l'exportation de matériel militaire par le Canada:

Warren Allmand
Beryl Gaffney

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S

Members of the Sub-Committee



Peter McCreath, M.P.
(South Shore, Nova Scotia)
Chairman



John W. Bosley, P.C., M.P.
(Don Valley West, Ontario)
(Chairman of the Standing Committee)



Lloyd Axworthy, P.C., M.P.
(Winnipeg South Centre, Manitoba)



Jean-Guy Guilbault, M.P.
(Drummond, Quebec)



Christine Stewart, M.P.
(Northumberland, Ontario)



Pat Sobeski, M.P.
(Cambridge, Ontario)



John Brewin, M.P.
(Victoria, British Columbia)

The Standing Committee on External Affairs and International Trade has the honour to resent its

SIXTH REPORT

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), your Committee assigned to its **ub-Committee on Arms Export** the responsibility of enquiring into the subject of the future of anadian military goods production and export. The Sub-Committee has heard evidence from a wide nge of witnesses and reports its findings and recommendations.

Acknowledgements

Many acknowledgements are due for the successful completion of our task. On behalf of the Sub-Committee, I would like to thank our research staff—led by Nicholas Swales of the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade seconded by Jim Lee from the Library of Parliament and assisted by Katherine Baird also from the Parliamentary Centre—for their diligent efforts, particularly in the drafting of the report. Our great appreciation goes as well to the House of Commons staff, in particular the Clerks—most notably Jacques Lahaie—and the many interpreters, translators, technicians, secretaries and others who supported our work both in Ottawa and on the road.

I would also like to thank our special researchers—Ken Epps of Project Ploughshares, David Crenna from the Arms Control Centre, William Lemmon of Harwill Technologies and Sean Henry of Thrust Line International—whose studies added immeasurably to the value of our report.

Final thanks are extended to our witnesses, to the many individuals and organizations who took the time to prepare written submissions and to the several companies who agreed to allow us to tour their operations and borrow their facilities. Canada is well served by their interest and expertise.

Peter McCreath, M.P.
Chairman

Table of Contents

INTRODUCTION 1
The Issue of Canadian Arms Exports 1
Mandate and Activities of the Sub–Committee 2

CHAPTER 1: THE GLOBAL ARMS TRADE AND CANADA'S PARTICIPATION 5
The Structure of the Arms Trade 5
Canadian Defence Production and Trade 6

CHAPTER 2: DEFENCE MARKETS IN TRANSITION 9
International Efforts to Curb the Arms Trade 10

CHAPTER 3: THE ROLE OF DEFENCE PRODUCTION AND EXPORT IN CANADA 13
Defence Production and Regional Development 13
The Defence Industry and Self–Sufficiency 14
The Future Need for Military Goods 15
Defence Industry Competitiveness 17

CHAPTER 4: CURRENT CANADIAN EXPORT CONTROLS 19
Military Exports 20
Sub-systems and Components as Exports 22
Nuclear Exports 23

CHAPTER 5: THE FUTURE OF CANADIAN ARMS EXPORT CONTROLS 25
Improving Efficiency 25
Controlling Destinations 26
The Proposed New System 29
Proposed Canadian Export Control Process 30
Controlling Products 32
Controlling End–Use 32

CHAPTER 6: CONVERSION AND DIVERSIFICATION: THE RESPONSE TO MARKET TRANSITION 35
Competitive Impact 35
Challenge and Opportunity 35
A New Approach to the Defence Industrial Base 38
Preserving Technology 39
Supporting Conversion and Diversification 41

SUMMARY AND CONCLUSIONS 43

APPENDICES
A. Summary of Recommendations 45
B. Global Arms Trade Statistics 49
C. Dual–Use Diversification Options 57
D. List of Witnesses 67
E. List of Submissions 77

REQUEST FOR GOVERNMENT RESPONSE 81

INTRODUCTION

THE ISSUE OF CANADIAN ARMS EXPORTS

For decades, the legitimate right of nations to import military goods for their own defence and the pursuit by defence industries of new markets has seemed to contradict and defeat efforts to limit the international trade in arms. The August 1990 invasion of Kuwait by Iraq highlighted the excessive buildup of conventional weapons in that region, and led to many high-level public statements that the international arms trade required further restriction. Members of Parliament from all parties welcomed a set of Canadian Government proposals put forward in February 1991 to develop stronger controls on the arms trade and to hold an international political summit to demonstrate a commitment to curbing it.

The results were not encouraging. Within months, increasingly large deals were being announced between Western arms manufacturers and the countries in the Middle East most endangered by the Gulf War. As well, hopes that the transformation of Eastern Europe and the Soviet Union would take them out of the arms trade were dashed when it became evident that their need for exports and hard currency outweighed their concern for the future international order. Not long afterwards, Canadians themselves were to find that the issue of defence production and export was not so clear-cut.

In May 1991 the government introduced Bill C-6 to allow the export of automatic firearms. While Canada has an elaborate export control system to scrutinize military exports, anomalies in the Criminal Code meant that Canadian manufacturers of automatic weapons were under greater export restrictions than manufacturers of other military goods. The purpose of Bill C-6 was to remove the anomalies in the Criminal Code and allow Canadian manufacturers to become more competitive internationally. To critics, the fact that the government seemed to be loosening restrictions on Canadian military exports so soon after it had called for further restraint of the arms trade appeared hypocritical. The government pointed out that automatic weapons would still be subject to Canada's export control system, and that, without the changes, two Canadian firms would be unable to compete effectively for major contracts.

Raising the profile of the issue even further was the fact that one imminent sale affected by the C-6 amendments was for 1,117 light armoured vehicles to Saudi Arabia. As Trade Minister Michael Wilson said in the parliamentary debate on the bill:

> Due to our relatively small domestic market, Canadian defence industry must have access to selected legitimate foreign military markets. Like other Canadian producers and manufacturers, it needs to export to survive.[1]

The debate surrounding Bill C-6 turned on two seemingly contradictory points. On one hand, a defence industrial base is necessary in a world in which sovereign nations are responsible for their own defence, and once such defence industries are established, they become important to national economies. On the other hand, if all states were to create large defence industries, an overcapacity of defence production would result in a scramble for diminishing export markets, and would make further restraint of the international arms trade almost impossible.

While the Gulf War highlighted the danger of excessive arms buildups and the need for greater restraint in the arms trade, other changes are equally important for defence industries around the world. With the end of the Cold War and of several regional conflicts, the international demand for

---

[1] *House of Commons Debates,* May 30, 1991, p. 786.

arms has steadily decreased since the mid-1980s. As well, there are many calls to realize a "peace dividend"; to shift resources expended on defence to other concerns, such as repairing the environment or promoting global development. And even for resources that continue to be devoted to defence, with a growing emphasis being placed on confidence-building, arms control verification, peacekeeping and peacemaking, the types of military equipment required in the future may differ substantially from those in the past.

Although Canada is not a major player in the international arms trade it is a significant one, and Canada's defence industry will face increasing strain in the years to come. Given the apparently contradictory pressures to preserve the Canadian defence industry while at the same time restricting the export of military goods, Canada's military export control system has come under increasing criticism in recent years. While it is acknowledged that the Canadian system is one of the most restrictive in the world, it is criticised from both sides: industry representatives often claim that it represents a bureaucratic hurdle and unreasonably prevents sales, while arms control and other critics claim that in practice the system is not as restrictive as the government's arms export policy.

The combination of these pressures means that fundamental decisions concerning Canadian defence production and export must be made in the next few years. As Professor Keith Krause of the Centre for International and Strategic Studies at York University told the Committee in its first meeting:

> I think Canada is at or near a fairly decisive turning point with respect to its defence industrial base. It is similar in some respects to the situation Canada found itself in in the late 1950s and early 1960s, when the decision was taken largely around the Avro Arrow project — at least, that was the most high-profile one — to abandon the quest then to be a major producer of complete weapons systems using our own technology.
>
> Today the choices are different, but I think the major significance of the next few years is roughly the same. The decisions taken by the government and various other people are going to have a similar impact on the future shape of Canadian defence production, and therefore Canadian arms exports.[2]

MANDATE AND ACTIVITIES OF THE SUB-COMMITTEE

As a result of the debate surrounding Bill C-6 and the broader questions of Canadian defence production and export, the House of Commons Standing Committee on External Affairs and International Trade agreed to establish a Sub-Committee on Arms Export. This Committee was to hold public hearings on the issues of Canadian defence production and export, the new challenges facing the defence industry and the question of converting the industry to civilian production.[3] While the issue of nuclear, chemical, biological and other weapons of mass destruction is of great importance, the Committee focused on the production and export of conventional arms, which constitute the bulk of the international arms trade and virtually all of Canadian military production. The Committee began its hearings in Ottawa, in October 1991, and during the following months travelled to Victoria, Vancouver, Winnipeg, Montreal and Halifax, and heard from academics, government officials, industry spokespersons and concerned citizens. Dozens of written briefs were also submitted to the Committee. This report is the result of the Committee's hearings.

---

[2] *Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on Arms Export of the Standing Committee on External Affairs and International Trade*, October 10, 1991, p. 1:14 (hereafter referred to as *Proceedings*).

[3] For the "mandate" of the committee, see *House of Commons Debates*, June 18, 1991, p. 2030.

Reliable statistics on the global arms trade are notoriously difficult to obtain, and are usually not available until after a lapse of several years. In its work, the Committee has relied upon standard sources such as the yearbooks of the United States Arms Control and Disarmament Agency and the Stockholm International Peace Research Institute (SIPRI), as well as the testimony of experts. In terms of Canadian defence production and export, the statistics are better but still inadequate. While all military exports to non-United States destinations require an export permit, for reasons of "commercial confidentiality" only an aggregate of annual sales is published by the Department of External Affairs and International Trade. Even this is better than the information available on defence exports to the United States since, as a result of special arrangements between the two governments, no permits are required for such exports. The only information available in this case is based on voluntary reporting by the Canadian firms involved. Since the United States is the destination for over 70% of Canada's defence exports, this represents a serious gap in the information available.

In Chapter 1, the Committee describes the global arms trade, its size, principal exporters and importers and addresses some of their motivations. The Chapter also describes the structure of the Canadian defence industry and Canadian defence exports.

Chapter 2 identifies the factors which are acting to transform the global arms trade. The Chapter also describes multilateral efforts to control and limit conventional arms transfers.

Chapter 3 explains the role that the Canadian military goods production industry has played in supporting governmental economic and strategic policies. The Chapter further explains the context for future Canadian military goods exports and the consequent need for support and export control policies.

Chapter 4 explains the principle features of the current Canadian export control system and identifies a number of flaws which prevent the existing system from living up to the standards expected of it by the Canadian people. The Chapter also briefly addresses the issues of exports of nuclear materials and technology.

Chapter 5 outlines the Committee's proposals for changes to the military goods export control system which would plug the gaps and achieve the sought-after standard.

Chapter 6 explains how the government can help the Canadian defence production industry adapt to the new realities of changing markets and a modified export control system without forcing Canada to give up the industry's contribution to the economy.

Finally, the Committee summarizes its main points and draws some conclusions.

CHAPTER 1

The Global Arms Trade and Canada's Participation

The international arms trade is a monument to Cold War international relations. In the years following the Second World War, the superpowers increased their production of conventional weapons for their own use, and sold or otherwise transferred arms to their allies and client states as well. While the European members of NATO and the WTO developed their own weapons production capabilities, they still accounted for some 40% of the arms transferred in the early 1960s. Over the next several decades, the pattern of arms transfers shifted to the developing world, fuelled both by decolonisation and petrodollars. By 1977, some 80% of the arms transferred internationally were destined for the developing world, and by the latter half of the 1980s the list of major conventional arms importers in the developing world included: India, Saudi Arabia, Iraq, Afghanistan, North Korea, Egypt, Syria, Angola, South Korea and Iran. While this flow of arms had been apparent for years, it took the invasion of Kuwait by Iraq to bring home to many the dangers of a wide-open international arms trade.

In terms of dollar value, the international trade in arms has amounted to some $50 billion (U.S.) annually in recent years, and some estimates credit up to another $10 billion in "grey" and "black" market sales. In 1988 some 50 states exported arms and 120 imported them, but in reality the bulk of the arms trade is much more concentrated. In recent years, the top five arms exporters (the USSR, the United States, Britain, France and Germany) have supplied more than 80% of the weapons, and the top ten importers have purchased more than half of them.

THE STRUCTURE OF THE ARMS TRADE

It is important to realize that producers and importers of arms have different motivations. For the recipient countries, the reasons are usually national security and regional tensions. By definition, states which feel threatened have the most basic motivation to buildup their arsenals. For this reason, it is obvious that although the arms trade can be addressed on its own, it is only a symptom of the international and regional political climate of the time. In fact, the $50 billion in arms production transferred represents only about one sixth of the estimated $300 billion spent annually on military production world-wide; the vast majority of arms are designed for use by the producing nations themselves.

The motivation of exporters varies among the states involved. Traditionally, the most useful way to group arms exporters has been into three "tiers". In the first tier are Russia (formerly the Soviet Union) and the United States, superpowers able to produce and export any weapons system they desire. Throughout the Cold War, both superpowers transferred arms to their allies on favourable terms, and for ideological reasons supplied the hardware for proxy wars between their client states. Together, the superpowers accounted for some 60% of the arms transferred in the past decade. The second tier of arms producers is composed of states such as Britain, France, Germany and, until recently, Czechoslovakia. While these states have important national defence industries, their domestic markets are not large enough to allow them to benefit from economies of scale, and so they are highly dependent on the export of their products to survive and remain competitive. The exports of these states are almost entirely based on commercial considerations, and they account for some 25% of annual global arms exports. The third and final tier is composed of countries such as China, Brazil, India and Israel, which are capable of producing large quantities of less sophisticated but still functional (and cheap) weapons on short notice. These "wildcards" account for the balance of the international arms trade.

The quantity of weapons traded has attracted the most attention over the decades but it is important to consider their quality as well. Supplier states often chose not to provide their front-line equipment to developing states. Nevertheless, the sophistication of the weapons transferred has risen dramatically over the years. As an example, in 1960 one country in the developing world had supersonic aircraft, six had missile technology and thirty-two had tanks. By the mid-1980s these numbers had changed to fifty-five, seventy-one and sixty respectively.[4] While most of these weapons were imported, a growing number of developing nations have also built up their own basic military production capacity.

CANADIAN DEFENCE PRODUCTION AND TRADE

Canada is neither a major player in the international arms trade, nor is it a negligible one. Canada ranks about eighth on the list of global arms producers, producing approximately $3 billion worth of military goods per year, or about 1% of the world total.[5] According to SIPRI, Canada was the fourteenth largest exporter of major conventional weapons in the world for the period 1986-1990.[6] Canada is situated at the bottom of the second tier of suppliers with states such as Sweden, Switzerland, Italy and Spain, and is at least as dependent on exports as the others given its small domestic market for defence products.

The current shape of the Canadian defence industrial base can be traced back to the decisions, in the late 1950s, to cancel the CF-105 Avro Arrow interceptor aircraft and to negotiate the Defence Production Sharing Agreement with the United States. While the Canadian-designed Arrow grew more and more impressive as new capabilities were added, it was finally decided that given the changing strategic situation and the lack of guaranteed export sales, the aircraft was simply too expensive to produce for Canadian use alone. Not content to equip Canada's military with only cheaper second-rate equipment in the future, the government entered into special Defence Production and, later, Defence Development Sharing Agreements (DD/DPSA) with the United States over the next several years. These events amounted to an acknowledgement that Canada was not going to design, develop and produce complete weapon systems and thereby maintain any sort of self-sufficient defence industry. Instead, Canadian industry would contribute to supplying components and sub-systems, and filling niches in the global market for weapons production, from which Canada would then buy larger defence systems.

The DD/DPSA arrangements did not technically constitute "free trade" in defence equipment, but they did guarantee Canadian defence firms special access to the huge US market in return for a Canadian commitment to purchase American weapons systems. From the Canadian government's point of view, these arrangements permitted the maintenance of a Canadian defence industrial base while also providing the military with access to the most sophisticated weapons at a reasonable cost. According to a later agreement between the two states, over the long term total purchases were to be in "rough balance", although Canada's cumulative deficit now stands at some $4 billion.

---

[4] *Proceedings of the House of Commons Standing Committee on National Defence and Veterans Affairs*, February 28, 1991, p. 55:6.

[5] Keith Krause, "Arms Transfers and International Security: The Evolution of Canadian Policy", in *Canada Among Nations 1992-93: A New World Order?*, edited by Fen Hampson and Christopher Maule, Ottawa: Carleton University Press, 1992; p. 294.

[6] Stockholm International Peace Research Institute, *SIPRI Yearbook 1991: World Armaments and Disarmament*, Oxford University Press, 1991, p. 198.

Several industry representatives expressed the view to the Committee that, in spite of the DD/DPSA, the United States defence market remains very difficult to penetrate on a large scale, due to a variety of small-scale protectionist measures. Canada currently provides only 0.7% of annual Department of Defence purchases (around $900 million per year), approximately equivalent to the DoD sales of the state of Nebraska.[7] Nevertheless, industry generally accepted that the agreements were better than nothing.

As a result of the special defence production sharing arrangements with the United States, Canada's defence industry has taken on a unique character over the past thirty years. In the words of Ken Epps of Project Ploughshares:

> If you were to try to present an average or typical Canadian military producer, you would say that it is an aerospace or electronics component manufacturer located in either Ontario or Quebec, with about an even chance of being foreign owned.[8]

Like other Canadian industries, the defence industry is concentrated in Ontario and Quebec, although an increasing percentage is based in Western Canada and, in the case of shipbuilding and related production, Atlantic Canada. Over the years the Canadian defence industry has developed particular expertise in the areas of aerospace, electronics and communications components, and is one of the more high-technology and research-intensive sectors of the Canadian economy. It is difficult to specify where the "defence" industry begins and ends, given that most defence firms also produce civilian goods, but the Canadian industry is probably composed of some 1,000 firms employing 60,000-80,000 people directly and indirectly for which defence is an important part of their operations. Robert Gillespie, the Assistant Deputy Minister (Materiel) in the Department of National Defence, told the Committee:

> There are estimated to be something like 100,000 people directly and indirectly working in the Canadian defence industry. Although the average skill level is high, the impact of the defence industrial base is in fact limited in terms of its percentage of the GNP, its percentage of trade and, indeed, its share of employees in the Canadian work force.
>
> Our industry is composed of only a few large companies with sales in excess of $100 million per year. The vast majority of firms are, in fact, quite small and very few of those produce purely military products. The industry is over 50% foreign-owned, with U.S. companies dominating the group, and is very heavily dependent on the export market. Some estimates have almost 70% of our production going offshore and of that amount something like 80% goes to the U.S. Our industry is, therefore, very sensitive to changes in the U.S. defence market.[9]

Of the $3 billion worth of annual defence production in Canada in recent years, some $1.5 billion is exported, with $1 billion going to the United States and the rest to other countries. Canadian military exports have declined steadily from a peak of $1.9 billion in 1985. In 1990, Canada exported approximately $1.04 billion worth of military equipment, with $885 million going to the United States, $119 million going to NATO/OECD countries and $39.6 million going to the developing world. In 1991, the totals were $726 million to the United States, $131.5 million to NATO/OECD members, and $57.7 million to the developing world, for a grand total of $915.2 million.

---

[7] *Proceedings*, 2:27.

[8] *Proceedings*, 1:16.

[9] *Proceedings*, 2:4-5.

Firms such as Bristol Aerospace, Computing Devices Co. and Canadian Marconi are among the largest of the traditional aerospace-electronics-communications firms in Canada, and all have ranked high on the list of military prime contractors in recent years. Internationally, Canadian firms have recognized expertise in such areas as unmanned air vehicles, flight simulators, inertial navigation systems and satellite sub-systems. These niche markets will be very important in the years to come, since, as a result of the increasing sophistication and soaring cost of modern weapons, the international arms market has focused more on the production of high-tech components and upgrade packages in recent years.

It should be evident by now that Canadian defence products do not fit the traditional image of what "arms" exporting is all about. Canada does not export tanks, artillery guns, fighter aircraft, bombs, missiles or most of the things that are brought to mind by the word "arms". Rather, Canada produces "military goods" and components; the vast range of other equipment, often built to unique and demanding military specifications, which is required to allow the tanks, guns and fighter aircraft to perform their military roles.

CHAPTER 2

Defence Markets In Transition

The international defence market went through a boom period that began in the mid-1970s, but the situation has changed dramatically since the mid-1980s. While international arms transfers peaked at some $62 billion (U.S.) in 1987, the arms trade has declined by some 4% annually since the middle of the decade, and the 1989 total of $45 billion represented a ten year low. The primary reason for this decline in the late 1980s was that debt-ridden developing nations could no longer afford to import arms at their previous rates. Also, with the end of the Iran-Iraq war, a major source of demand disappeared. In the last half of the 1980s, the imports of weapons into the developing world declined by some 3.6% annually, and their total imports fell by $6.6 billion in 1989 alone. The changes in supply and demand resulting from the Gulf War may modify these numbers for 1990-91, but will not reverse the long-term trend. Initial estimates from SIPRI on that total sales have fallen by 25% in 1991.

The end of the Cold War is likely to be even more significant for international defence markets than the decline in developing world imports. For decades the military production of the superpowers has been the backbone of international military production and transfers. With the implosion of one of the rival blocs and the end of the Cold War, a serious overcapacity in military production exists world-wide. Apart from this overcapacity, many nations are beginning to seek "peace dividends" through the reduction of their military forces and weapons purchases, and this decline in demand is likely to continue for the foreseeable future. As the international arms market contracts, competition is increasing for the remaining markets, and greater protectionism is a real possibility as governments act to preserve their own domestic industries. Robert Gillespie summarised the situation for the Committee as follows:

> The global defence market in which Canadian firms must participate these days is increasingly subject to a number of dramatic phenomena: overcapacity, intense competition, smaller production runs, increased risk associated with R and D, and not least of all protectionist policies of other nations affecting our export potential.[10]

With the global market contracting, the major conventional weapons suppliers are all responding in different ways. The former Soviet Union is in the unenviable position of needing to convert massive segments of its defence production to the civil sector, while at the same time foregoing sales of one of the few competitive commodities it can produce.

In Europe, the trend in the past few years has been towards co-operation in multinational production in an attempt to reduce costs and develop a common Western European defence base and market. Individual firms have also paid great attention to the need to diversify their activities away from strictly defence production. There have been fears expressed that European states might adopt a "Fortress Europe" approach to future defence development, production and procurement, but events such as the recent German decision not to participate in the new European Fighter Aircraft program suggest that this is unlikely in the short-term.

In the United States, decades of military spending have created an enormous defence industrial base, but may also have contributed to the economy's low productivity, large deficits and negative trade balance in manufactured goods. In response to the shrinking international market, the large U.S.

---

[10] *Proceedings*, 2:5.

defence industrial base is likely to become smaller and more concentrated in the years to come. Whether or not a "Military-Industrial Complex" exists in the United States, it is likely that the written and unwritten rules which govern relations between the defence industries, the military services and elements of the political system will have to change as well. While fears of future European protectionism exist in the United States, the Bush Administration has opposed overtly protectionist measures to shelter the U.S. defence industry. The responses of the American defence industrial base to the contraction of the international market are particularly important for the Canadian defence industry, which depends to a great extent on exports to the United States. Under the Defence Production Sharing Arrangements, Canadian firms are effectively treated as part of the United States' defence industrial base but some Canadians fear that as the American market continues to contract, the U.S. Administration will come under greater pressure to use U.S. suppliers rather than foreign ones.

A further trend is that the arms trade is shifting increasingly towards technology transfer and transfers of components rather than shipments of complete weapons systems. This is the result of globalization of industrial production, but also of countries and companies pooling their expertise to win shares of shrinking military markets. Controlling trade in military components, and especially in the end-use of technology with military and civilian applications, is difficult and is likely to be a growing problem.

INTERNATIONAL EFFORTS TO CURB THE ARMS TRADE

A final factor influencing the future size and shape of international defence markets is renewed multilateral and national efforts to limit the conventional arms trade. While progress has been made over the years in nuclear and other areas of arms control, the trade in conventional weapons has remained untouched. Despite attempts at bilateral Conventional Arms Transfer (CAT) talks between the superpowers in the 1970s, it effectively took the Gulf War and the end of the Cold War to put the issue back on the international agenda.

Over the years, progress has been made in restricting access to strategic technology through multilateral arrangements such as the Coordinating Committee for Multilateral Export Controls (COCOM) and the Missile Technology Control Regime (MTCR). Both of these arrangements involve some mechanisms for arms transfer control but they have had selective memberships and have focused on high profile strategic and dual-use goods. In effect, the relatively low-technology trade in conventional arms was paid less attention than these other areas by arms control advocates, and the major arms suppliers had little reason to advance proposals for restraint.

Toward the end of the Gulf War the Government of Canada released a broad set of Post Hostilities Proposals. While the package included suggestions for limiting the proliferation of weapons of mass destruction, it also made specific recommendations for action on the conventional arms trade. Prime Minister Brian Mulroney pointed out that the five permanent members of the United Nations Security Council had provided most of Iraq's military equipment. Among other measures, Canada proposed a World Summit on the Instruments of War and Weapons of Mass Destruction to demonstrate the political will to address the issue. The response of the United States and the other major suppliers to this Canadian initiative was less than encouraging, but the Committee is convinced that the government was right in stressing the importance of action on the conventional arms trade through transparency, consultations and restraint. Therefore:

1. **The Committee endorses the efforts to date of the government to achieve tighter multilateral controls on weapons proliferation and recommends that those efforts be redoubled.**

Efforts are currently underway to address the conventional arms trade through intergovernmental organizations such as the European Communities, the G-7, the Organization of American States, the five permanent members of the United Nations Security Council (P-5) and the United Nations itself. Private initiatives are also being undertaken to mobilize support for arms trade control, for example a resolution circulated by the British American Security Information Council. In the most significant development, after years of study and debate, the United Nations member states voted in 1991 to create a global arms register to promote greater transparency in the international arms trade and hopefully contribute to its further restriction. While the registry at the moment is limited to the voluntary disclosure of certain weapons imports and exports by member states, the resolution creating it also "invited" member states to provide information on their national production, procurement and holdings of military equipment as a confidence-building measure. As the report of the experts group which studied the registry concept for the United Nations makes clear, increased transparency is perhaps the key to stemming the arms trade, and the Committee is convinced that it should be vigorously pursued. Therefore:

2. **The Committee recommends that the government continue to support efforts to expand the United Nations arms registry, with a view to including eventually all global trade in military goods and components, and all national military goods inventories.**

Whether or not these multilateral efforts to limit the arms trade are successful in the short-term, they will contribute to a further contraction of the changing international defence markets Canadian and other firms must compete for in the future.

CHAPTER 3

The Role of Defence Production and Export in Canada

Defence production has served a number of purposes in the Canadian context. The industry came into existence as a result of the Second World War when it contributed to the combined allied production necessary to prosecute the war. At the end of the war, Canada had an arms production industry sufficiently large that it did amount to a real defence industrial base; a strategic asset able to supply almost all the principle needs of the Canadian Armed Forces in time of war. As time passed, however, it became increasingly evident that Canada was not going to be able to maintain such a level of defence industrial activity. This fact was officially recognized, as has been noted, when the Avro Arrow project was cancelled.

The result has been a defence industrial base in Canada which is more dependent for its structure and profitability on the marketplace than is common, at least among Canada's allies. This has not prevented the government from attempting to use the defence industrial base to promote its own policy objectives as well.

DEFENCE PRODUCTION AND REGIONAL DEVELOPMENT

In Canada, industrial and regional considerations have figured prominently in matters of procurement and in support of the defence industry. In fact, many Canadians consider defence production to be a tool of regional development. And, as certain provinces rely heavily on the presence of both the armed forces and defence industry to provide employment opportunities and to generate wealth, this is not an unreasonable expectation. The problem is that short-term decisions to maintain regional economic activity can have unexpected long-term effects.

An example of this approach is provided by the Canadian Patrol Frigate contract. It has been estimated that the decision to divide the construction of the first six ships among three shipyards in New Brunswick and Quebec added $58 million to the purchase price of those ships.[11] The end result, from a defence industrial perspective, as the Committee was told in Halifax, is that Canada is now internationally competitive in the construction of frigates, but not civilian vessels, and is primed to export. However, most of Canada's likely customers have naval shipbuilding capabilities of their own that they protect (for strategic and employment reasons), and export sales are likely to be few and far between, even if permits are provided, while domestic procurement will inevitably slow down after such a large initial project. Canada now has a large defence industrial asset whose ongoing economic viability is open to question.

In the long-term, the Canadian defence industry is too small, relative to the Canadian economy, and too unstable, subject to a boom and bust cycle, to be a viable prop for economically depressed regions.

In fact, as has been noted, Canadian defence and defence-related industries are estimated to provide direct and indirect employment for 60,000 to 80,000 people. This amounts to little more than 1% of the Canadian workforce and of Canadian Gross Domestic Product. However, it is also true that

[11] Laurie Watson, "Building Frigates in Canada Cost the Country a Huge Premium," *Forum: Journal of the Conference of Defence Associations*, Fall 1991, p. 14.

the percentage of economic activity, sales and employment generated by the defence trade differ significantly between industrial sectors. For example, defence production amounts to approximatel 30% of Canadian aerospace sales whereas the shipbuilding industry relies on Canadian defenc procurement for 70% of its activity. Also, the fact that certain industrial sectors, such as aerospace an defence electronics, are so dependent on defence production and on the export of the goods the produce highlights the fact that it is difficult to speak in general terms about the significance of th defence industrial base and its impact on the Canadian economy. In the end, as Professor Joh Treddenick, from the Royal Military College of Canada, pointed out:

> Defence planning is difficult enough without further encumbering it with the necessity to make choices with respect to economic policy goals. That we should even attempt to do so is surprising, given the rather insignificant presence of defence industries in the economy.[12]

That said, the fact that Canada's defence industry does have a role to play in the short-term ir meeting "a wider agenda of political, economic and social benefits"[13] means that some care must g into any discussion of its future.

THE DEFENCE INDUSTRY AND SELF-SUFFICIENCY

It is important to realize that whereas a "classic" defence industrial base would be one designed to meet the military equipment needs of the producing nation, since the 1950s, Canada's defence industry has been shaped almost totally by the component needs of the U.S. industry. It has not been designed to meet Canadian needs, therefore, and according to Robert Gillespie, the Canadian industry "is not at all capable of providing for the total Canadian Forces' operational equipment requirements".[14]

Nevertheless, the government has, in recent years, begun to pursue a defence industrial preparedness policy. Under this policy, the government seeks to ensure that the supply of certain goods, identified as critical to the capability of the Canadian Forces to sustain operations, is assured in time of crisis or war. The results of this in terms of the defence industry and defence expenditure can be demonstrated by two examples. According to information supplied to the Committee by the Department of National Defence, Canada paid 26.1% more to establish a small arms manufacturing capacity in Canada than it would have to buy the same number and type of weapons abroad. Similarly, Canada pays a premium of approximately 35% to buy ammunition in Canada rather than overseas. Both companies involved are identified as strategic assets and centres of excellence. However, both companies are now finding it difficult to stay in business on the basis of Canadian procurement alone, leading to pressures to relax some aspects of Canada's arms export policy.

Ernie Regehr, Research Director of Project Ploughshares, pointed out the unsustainability of such a policy in the future. He argued that supporting the defence industry in Canada in the face of diminishing sales amounts to bad planning in the long-term. As he put it:

> In the last half dozen years, military export sales have dropped by about 50%, [thus] it gets down to the industrial strategy which says that we need to maintain military industry functioning in the long-term, such as the manufacture of light armoured vehicles, so that we can resupply our own needs and we will not be caught with a shortage of supply. . .

---

[12] *Proceedings*, 6:10.

[13] *Proceedings*, 12:27.

[14] *Proceedings*, 2:5.

> That strikes me as an utterly unworkable strategy because you cannot have that strategy unless you can export these military commodities. Then the question is... is every country... going to adopt that strategy?[15]

In fact, Canadian industry, supported in some measure by government, has not attempted to become entirely self-sufficient in its quest to achieve sustainment during periods of relative stability. As Robert Gillespie argued:

> The question of self-sustainment is not a question of total self-reliance. It is a goal we would never pursue because it would just be totally unachievable. I think as we look at the problem it's a question of where we invest our scarce resources in R & D and in our acquisition budget to foster Canadian capability. We certainly look very heavily at what is most important to us and we also have an eye to what capabilities exist in Canada. It's in this respect that the question of exports becomes very important. There's no question that if the Canadian defence industry could not export then the number of companies we have in Canada that are available to provide support to the Defence Department would be drastically reduced. There are very few areas where the Canadian requirement alone is enough to sustain any kind of competitive industry in Canada.[16]

It is clearly debatable to talk about the Canadian defence industrial base as a strategic *Canadian* asset since it cannot be sustained without either exports or substantial government assistance. Furthermore, only a relatively small proportion of its production is for Canadian needs and, in turn, it only supplies a small proportion of Canadian defence needs. To the extent that it is a strategic asset, it is, in reality, an allied asset, at the same time as it is forced to compete with these same allies for survival. John Treddenick suggested a better approach over the long-term, "The best industrial preparation for mobilization in my mind is an economy that is flexible, adaptable and efficient—in other words, one that works well with as little as possible government direction."[17]

That is not to say that Canada should not be in the business of military goods production, but that our participation should be based on Canada's security requirements and on reasonable and responsible market opportunities.

THE FUTURE NEED FOR MILITARY GOODS

In light of changing international realities, the question of the continuing need to sustain Canadian defence requirements at all was raised by several witnesses. Specifically, the continuing need to export and import defence related goods to supply the Canadian Armed Forces was an issue raised within the context of the shifting international market and the need for military goods world-wide. Garry Rutledge, President of the NATO Industrial Advisory Group, noted that Canada's defence industry faces an uncertain future in light of reduced defence budgets world-wide, geographic trading blocs restricting Canadian trade, new competitive industrial alliances and the possibility of new government policies further restricting Canada's ability to export defence products. He argued that, "the export restrictions under which we presently operate in Canada are, for the most part, much

---

[15] *Proceedings*, 3:23.

[16] *Proceedings*, 5:25-26.

[17] *Proceedings*, 6:29.

more limiting than those imposed by other nations where our competitors are located."[18] Making th case as to why Canada should be in the business of exports, he stated, "there is no question. The fac that we are in the export business is supporting the rest of our defence business, and we are majo contributors to the economy."[19]

As was noted in Chapter 2, the traditional Cold War arms market is shrinking, but it is als important to note that it is undergoing changes in term of defence requirements rather than entirel disappearing. This point was expanded on by Brian Schumacher, Assistant Deputy Minister for Trad Development and Chief Trade Commissioner within External Affairs, when he stated:

> We foresee continuing market opportunities in some of the following areas... surveillance equipment, training and simulation equipment, electronic warfare, upgrading of older aircraft, as for instance the CF-5 aircraft that Bristol Aerospace in Winnipeg has developed into a very effective package for upgrading, anti-submarine warfare, narcotics interdiction, international peacekeeping.[20]

John Lamb, Executive Director of the Arms Control Centre, made the case as to why there wil continue to be a need for military goods in Canada when he argued:

> In this post-Cold War period, Canada's capacity to monitor its own territory, to deal with illegal fishing, drug smuggling, environmental disasters, to assert a presence in the Arctic, and as the recent Hercules tragedy suggests, to carry out effective search and rescue operations there, to participate in international peacekeeping missions and even to help verify arms reduction agreements, will depend on the military. Canadian industry, I believe, especially the high-tech sector, has a role to play in helping meet the current and evolving needs of the Canadian Armed Forces.[21]

Even many of those witnesses less sympathetic to a continuing Canadian role in military production recognized that Canada continues to have legitimate defence requirements, Marion Frank from the Canadian Peace Alliance echoed Mr. Lamb's concerns about the maintenance of national and international peace and security when she stated, "Certainly as far as peacekeeping commitments are concerned the Canadian Peace Alliance fully supports proposals that are put forward. We also feel very strongly about the importance of maintaining sovereignty, maintaining patrolling [of] Canadian waters, defending Canada [and] search and rescue."[22] As well, Bill Singleton, the Executive Director of Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War, indicated that "We're not suggesting the production and export of arms be stopped completely. We are, however, urging that arms manufacture in Canada be directed to supporting the activities of Canadian forces engaged in peacekeeping underthe auspices of the United Nations."[23] And, Mr. Caspar Davis, Treasurer of the World Federalists of Canada remarked, "I certainly don't think we'd have any problem with exports that were earmarked for United Nations peacekeeping forces."[24]

---

[18] *Proceedings*, 4:13.

[19] *Proceedings*, 4:17.

[20] *Proceedings*, 2:13.

[21] *Proceedings*, 6:11.

[22] *Proceedings*, 7:14.

[23] *Proceedings*, 9:11.

[24] *Proceedings*, 11:24.

The Committee is generally in agreement that, for the time being, there are areas where legitimate defence requirements will have to continue to be met and, in order to do this, industry will have to receive government support as well as be allowed to export. However, we are also convinced that the areas within which Canada will contribute to the arms market will reflect more benign patterns, such as surveillance and verification equipment. This concern was underscored by Mr. Gillespie's assurance that, "there is a change in the general orientation of the [defence] procurement program. There are areas where I expect industry will find it much easier to use our defence procurement opportunity as a basis for building on other non-military applications, and surveillance is one area."[25]

DEFENCE INDUSTRY COMPETITIVENESS

In order to continue to supply legitimate defence industry needs in Canada, certain requirements of defence production must be addressed. To stay viable and competitive in international markets, defence industries need, on the one hand, government support, and on the other, an export policy that is not so restrictive as to be unworkable. Industry representatives stressed that an export system should be stringent yet flexible to meet diverse, difficult-to-predict scenarios in a world of international competitiveness as, according to Robert Little, Assistant Deputy Minister Personnel, Finance and Administration in Industry, Science and Technology Canada:

> the current industry environment is characterized by relatively high commercial, technical and financial risk, and by foreign firms, which are heavily supported, directly and indirectly, by their respective governments.[26]

Canada's "narrow" defence industry[27] is heavily dependent on the export market, with some 60% of total production being exported. In particular, in areas such as defence electronics and aerospace, exports amount to 70-80% of total shipments. Also, of Canadian exports, up to 85% is exported to the United States.

It is difficult to judge the overall competitiveness of the Canadian industry in the face of rising costs, shorter production runs and tougher competition without considering the assistance given to the industry through government support programs and export promotion. All producing nations support their defence industries in some fashion, though according to figures provided to the Committee by the Aerospace Industries Association, Canada is at the low end of the scale.[28]

In order to remain competitive, defence industries must continue to receive government support. One type of support, the Defence Industry Productivity Program (DIPP), helps drive the defence industry's research and development programs and supports defence related technologies. According to Mr. Little, "the objective of DIPP is to develop and maintain strong defence related industries across Canada which are capable of competing successfully over the long-term in both domestic and

---

[25] *Proceedings*, 2:31.

[26] *Proceedings*, 2:9.

[27] In other words industries producing specialized military equipment — in the Canadian context, Aircraft and Parts, Motor Vehicles, Shipbuilding and Repair, Communications Equipment and Chemical Products — as opposed to the broad defence industrial base composed of all goods bought by military customers.

[28] The AIAC pointed out that government provides 20% of aerospace research and development funding in Canada, compared with a minimum of 26% in the European Community and 75% in the United States. *Proceedings*, 8:15.

particularly export markets."[29] Because many Canadian exports have both commercial and defenc applications they are considered "dual-use" and are also sold to the commercial, non-defence secto Thus, the DIPP contributes to the promotion of technologies that form part of the civilian economy This is especially true in the case of the aerospace industry, where some DIPP awards are used fo civilian projects within the context of maintaining a military production capability. As Willian Weston, Vice-President of the Aerospace Industries Association pointed out, "it is difficult to separat purely defence applications from aerospace development programs, primarily because of the many dual-use technologies involved."[30] Commenting on the impact the aerospace industry has o Canadian industry in general, Mr. Little made the following observations before the Committee:

> The aerospace and defence industry investment makes a significant impact and contribution to Canada's science and technology base, and to the high technology infrastructure necessary for Canada's future prosperity. The aerospace and defence-related industry's R & D expenditures account for 21% of Canada's manufacturing R & D. The industry's investment in research and development, at 9.7% of sales, is higher than other manufacturing sectors. . . I would like to point out that DIPP investments drive the industry research and development, which in turn correlates strongly with sales.[31]

According to a study conducted for the Committee by Project Ploughshares, direct subsidies and other forms of public support (including DIPP) for Canadian military industry amounted to $416 million in 1990-91. This was a low estimate since it covers only Federal and Ontario and Quebec programs, does not include any municipal programs and does not include several programs for which figures are unavailable. The most important programs were the DIPP, research contracts from DND's Chief of Research and Development and the Shipbuilding Industry Assistance Program. Compared to total Canadian defence industry output of $3 billion, this is a not insubstantial amount of support.

Thus, it is apparent that, although defence and defence-related industries amount to little over 1% of Canadian GDP, the high-tech component of the industry coupled with its dual-use nature means that many of these industries are important contributors to Canada's manufacturing base. As such, the Canadian government continues to have a role to play in supporting certain aspects of the defence industry that contribute to regional and economic development, promote commercial research and development spin-offs and supply legitimate national and international security requirements.

Given that there appears to be continued justification for the support of a defence industrial base in Canada and that this industrial base relies on exports for its survival, the need for an export control system is obvious.

3. **The Committee therefore recommends that, as long as Canada continues to produce military goods, the Government of Canada continue to operate a military goods export control system.**

---

[29] *Proceedings*, 2:9.

[30] *Proceedings*, 8:15.

[31] *Proceedings*, 2:9.

CHAPTER 4

Current Canadian Export Controls

One of the key issues that faced Committee members is the seemingly fundamental incompatibility between reducing the arms trade and maintaining employment when certain key industrial sectors rely on arms exports for their survival. This also led to the consideration of how to resolve the conflict between arms control objectives and arms export promotion activities. In his paper, *Profit to Losses: The International Arms Trade and Canada's Military Export Policy*, Ernie Regehr highlighted the question that most occupied members during their deliberations:

> If it is true that there will continue to be specific requirements for military equipment in the interests of security, and if it is also true that most countries will continue to rely on foreign sources, and that it will continue to be a better use of resources to seek efficiencies in shared production programs,. . . what are the conditions under which Canada should participate in military transfers as a supplier?[32]

Responding to the question of why Canada's export policy should be reviewed, Ernie Regehr made the following observations:

> [There are] two important reasons why this policy should be tightened. . .the evidence shows. . . that there has been a certain laxness in applying the restrictions on exports to conflict zones in the past, and second, the international community is calling for tighter controls. . . The official policy guideline is to closely control exports to regions of armed hostilities; yet I am suggesting that the evidence shows that a significant level of military commodities nevertheless goes to these countries, and that is one of the important reasons for tightening that guideline.[33]

> [T]he international community is challenging us all to be more restrictive. . . This has created a political opportunity for us to rewrite our own export guidelines and to do it better. We are not the worst. We are amongst the best. Some will always complain until there is perfection, so we will always have something to complain about, but we have an opportunity to improve. That has been created by events in the international community that our own political leadership helped to shape. We had to take advantage of that opportunity.[34]

Mr. Regehr's observations found widespread support among individuals representing peace organizations across Canada. The Committee was therefore concerned that, although Canada is not a primary exporter of military goods, the current export policy may not be as stringent in controlling the sale of arms as it could be. And, if this is the case, then our arms export policy will not engender confidence among the Canadian people as it will not be seen to reflect their values.

Currently, Canadian export controls are administered by the Department of External Affairs and International Trade under the Export and Import Permits Act, in conjunction with the Departments of National Defence, Revenue Canada and Supply and Services. Canada's current policy on export controls was established after review in 1986.

---

[32] Ernie Regehr, *Profits to Losses: The International Arms Trade and Canada's Military Export Policy*, Ploughshares Working Paper, 91-4, p. 17.

[33] *Proceedings*, 3:5.

[34] *Proceedings*, 3:22.

The Export and Import Permits Act empowers cabinet to establish Export and Import Contro Lists, which identify specific goods which are controlled, and an Area Control List, which identifie countries to which all exports are controlled. Since the passing of Bill C-6, an Automatic Firearm Country Control List has also been established. The list identifies those countries to which Canadia firms can export automatic weapons and can only include countries with which Canada concludes a intergovernmental defence research, development and production agreement. Companies mus obtain permits to export to countries on the Arm Control List, to export goods on the Export Contro List, and to export automatic firearms to countries on the Automatic Firearms Country Control List

Ernie Regehr commented that it remains unclear why special measures should apply t automatic firearms but not to equally or more lethal weapons, such as rockets, which Canada also exports. According to Mr. Regehr:

> Ironically, I think we have a model of a system for arms export control in Bill C-6. We have in that bill a legislated provision that before you can sell an automatic weapon to a country, it needs to go through some hoops and be placed on a list of eligibility. That strikes me as a reasonable principle, but it is unreasonable that this is directed toward automatic weapons and not anything else.[35]

Exports that are controlled through the Export Control List (ECL) are now divided into eight groups: industrial goods (Group 1); munitions (Group 2); atomic energy (Group 3); nuclear related technology (Group 4); miscellaneous goods (Group 5); goods agreed upon by the Missile Technology Control Regime (Group 6); chemical and biological equipment (Group 7); and chemicals for the production of illicit drugs (Group 8). The vast majority of items on the ECL stem from Canada's international commitments to control the proliferation of weapons and to deny potential adversaries access to military and strategic goods. The commitments include: the Coordinating Committee on Multilateral Export Controls (COCOM), comprising all NATO members, except Iceland, plus Japan and Australia; the Nuclear Non-Proliferation Treaty (NPT); the Missile Technology Control Regime (MTCR) which aims to prevent the spread of ballistic missile technology; and the Australia Group, which seeks to control the export of chemicals for use in biological and chemical weapons.

MILITARY EXPORTS

Military exports (defined as Group 2 of the ECL, comprising goods and technologies that are specifically designed or modified for military purposes, plus ECL line item 5500, automatic firearms) are more tightly controlled than other strategic goods. Some confusion was evident concerning the definition of an "arm" or an "offensive weapon", and witnesses before the Committee were divided on the validity of the existing definition of military goods. Some argued that the existing list was too restrictive, that it defined too many things as military goods.[36] Others argued that the list was basically adequate.[37] Still others felt that the list was not restrictive enough.[38] In particular, critics pointed out that almost anything can be used for military purposes, from civilian engines in crop-spraying helicopters used for riot control to toilet paper on long-range bombers, and that perhaps some means should be devised to control that.

---

[35] *Proceedings*, 3:20.

[36] Submission to the Sub-Committee on Arms Export by the SNC Group, January 20, 1992, p. 10.

[37] *Proceedings*, 3:17.

[38] *Proceedings*, 12:43.

The Committee believes, however, that what is more at issue is the criteria for choosing countries to which military goods should be closely controlled.

The government has established criteria to determine countries to which exports of Canadian military goods must be closely controlled. The criteria are: (1) countries which pose a threat to the security of Canada and its allies, (2) countries involved in or under imminent threat of hostilities, (3) countries under United Nations Security Council sanctions, and (4) countries whose governments have a persistent record of serious violations of the human rights of their citizens, unless it can be demonstrated that there is no reasonable risk that goods might be used against the civilian population. Exports of offensive military goods, defined in the policy as particular line items within ECL Group 2, or cases that officials feel are contentious under any of the above four criteria, are referred to the Secretary of State for External Affairs for final approval.

The difficulty with the established criteria is that, according to Project Ploughshares, as well as various disarmament organizations and Church groups, Canadian arms exports are finding their way into countries where there is deemed to be "frequent, official violence against citizens."[39] In fact, current military export guidelines do not prohibit military sales to countries engaged in human rights violations or involved in armed conflict. While the guidelines are supposed to "closely control" Canadian military exports to these trouble-spots, according to several witnesses it is possible that the extent of shipments being exported to countries engaged in armed conflict or where there are serious violations of human rights is understated. According to Project Ploughshares, between one quarter and one third of all Canadian military exports to the Third World have been to conflict areas. Ploughshares also estimates that during the last three years, almost 43% of the countries to which Canada exported military commodities were "frequent" in their use of violence against citizens.

The Committee is aware of the difficulty inherent in attempting to determine exact figures for Canadian exports. Not only can statistics vary according to certain methodological assumptions, but there remain definitional problems surrounding such terms as "Third World countries", "armed conflicts" and "frequent violence against citizens". According to the *First Annual Report of Exports of Military Goods from Canada*, in 1990, non-OECD countries received about 4% of the total value of Canadian military goods exported for that year. In any case, according to Mr. Tom MacDonald, Director General of the Export and Import Permits Bureau with External Affairs, military goods for export to these countries must meet specific criteria and each permit is assessed on a case-by-case basis.[40] This, then, is the process by which exports are "closely controlled".

Appearing before the Sub-Committee, Mr. MacDonald explained the process whereby an export permit application is assessed and issued or denied. It is worth explaining this process in some detail in view of the criticisms that have been levelled against it.[41]

All export applications are filed with the Export Controls Division of the Special Trade Relations Bureau where they are first assessed by technical experts. These experts are tasked with examining the technical aspects of the proposed export products and identifying under which item number of the ECL they fall. In the case of military goods, the application is then passed to a permit officer whose task it is to initiate consultations within External Affairs and with other government departments. The permit application is reviewed by the Bureau of International Security, Arms Control and CSCE

---

[39] *Proceedings*, 3:6.

[40] *Proceedings*, 3:35.

[41] *Proceedings*, 3:33-34.

Affairs, by the International Human Rights Division, by the appropriate geographic division, by t International Defence Programs Division, as well as by the Department of National Defence a Industry, Science and Technology Canada.

At this stage, the permits are assessed according to the four 1986 criteria which were outlin earlier. If any of the consultative bodies raises serious concerns, the permit application is either deni at the level of officials, or the matter is conveyed to the Minister. If any proposed export falls within t four criteria, the decision to issue the permit can only be made by the Secretary of State for Exter Affairs. As well, permits for offensive military equipment require the approval of the SSEA for destinations except NATO countries and a few other friendly countries such as Sweden, Switzerlar Australia, New Zealand, Japan and Mexico. In 1990, 1,200 permits were approved for exports military goods. About 58% of the permits issued were used.

Although it seems to be the case that the permit application process is a rigorous one, it is al apparent that there is room for considerable judgement and, potentially, ambiguity. While t Committee takes the point that exports to potential trouble-spots might be small in relation to tot exports, and that the military commodities exported could be considered non-offensive, there seems be enough evidence to suggest that these are unacceptable mitigators.[42]

Mr. Regehr urged Committee members to consider some important points. Given the fact that n permits are required for military sales to the United States, and that the *Annual Report* focuses o military sales to OECD states, most of which are Canada's NATO allies, the figures presented b External Affairs are inadequate in measuring the effectiveness of Canada's screening process. This especially significant considering that export permits are routinely provided to these countries.[43] order to present a clearer picture of Canada's export screening process, Mr. Regehr suggested that th data collected should reflect that group of countries, i.e. Third World countries, for which th screening process is more directly relevant.[44]

Ultimately, the Committee believes that there should exist within Canada's export control polic more effective control on sales in particular to areas of conflict and human-rights-violator countrie The Committee also agrees with the proposition that there should be a process through which "regio of tension", "excessive buildups" and "areas of conflict" can actually be defined and made operativ

SUB-SYSTEMS AND COMPONENTS AS EXPORTS

Another weakness in the current export control process is the fact that it does not adequatel control the ultimate destination of components or sub-systems of military goods. End-use documentation of various types is required for military goods export permits indicating that suc goods will not be re-exported from the destination country. In the case of components, however, th country of final manufacture is considered to be the end-user. The final product into which th component is integrated can then be exported at will. This represents a significant loophole i Canada's export control system, especially considering the importance of components in Canadia military goods production. The Committee was assured during its hearings that Canadia

---

[42] *Proceedings*, 3:6, 7:7, 12:36.

[43] *Proceedings*, 3:51-53.

[44] Letter from Ernie Regehr to Peter McCreath, MP, Chairman of the Sub-Committee on Arms Export, February 11, 199 p. 2.

omponents were rarely (if ever) re-exported to countries to which they could not be directly exported.[45] On the other hand, nothing in the present system prevents such re-export and we cannot have a high confidence that it does not happen.[46] As Ken Epps noted:

> The Canadian industry, because it is oriented more toward production of components and sub-systems, is more prone to this situation of indirect exports, much more so than other countries involved in the arms trade, by and large. It is the uniqueness of the Canadian industry that raises the issue of indirect sales, of components being built here and transferred to another country where they are integrated into a weapons system that is then transferred to a third country.[47]

This "third country" issue becomes even more apparent when one considers that the bulk of Canada's military goods is exported to the United States—a destination for which no Canadian export permit is required for military goods. Without such a permit system, according to Mr. Regehr, Canada cannot fulfil its obligations to the international community, as defined by the United Nations in the new conventional arms register, [because] we don't have a way to tabulate the level of exports from Canada."[48] Some witnesses did suggest, however, that the restrictive export control policy of the United States should alleviate some of the fear that Canadian components are being shipped as finished goods to unauthorized countries. As Dr. James Fergusson argued:

> Most of Canadian production goes for American interests, for American demands, and that reflects the high-technology nature of Canadian industry,. . .[as well,] among the allies, among all the western allies, including Canada, the United States has the most restrictive export controls. It is the United States that is constantly being taken to task by her European allies, and by Canada as well, to loosen up their export controls.[49]

Although it is apparent that the current export policy needs to be tightened, some witnesses before the Committee raised concerns about the extent to which we depend on the United States' market for our exports. As Keith Krause put it, "the more stringent your end-user certificates, the more sales you lose".[50] As the Canadian defence industry relies very heavily on its ability to export to survive, this is a legitimate concern. Industry representatives responded to this concern by suggesting that, given this dependence on the United States' markets, the application of more stringent export controls to countries other than the United States would not adversely affect the industry as a whole.

NUCLEAR EXPORTS

Although outside of the mandate of the Committee, the issue of exports of nuclear materials and technology was raised by various witnesses. Their testimony was disturbing enough to convince committee members that the issue merited further consideration.

Witnesses before the Committee pointed out that, not only does Canada provide components for nuclear weapon delivery systems, but we also produce and supply nuclear reactors which raises questions about the nature of our export control system as it relates to the sale of nuclear component parts, as well as nuclear-related materials such as uranium and plutonium.

---

[45] *Proceedings*, 12:37.

[46] Indeed, in his 1987 book *Arms Canada* (James Lorimer & Company, publishers), Ernie Regehr provides several examples of such re-export, as well as an extensive appendix of possible Canadian re-exports, pp. 143-146, 218-230.

[47] *Proceedings*, 1:18-19.

[48] *Proceedings*, 9:31.

[49] *Proceedings*, 12:38-40.

[50] *Proceedings*, 1:18.

Ken Epps indicated that "there are many examples of Canadian components for both nucle weapon systems in the United States and nuclear-capable weapon systems, such as fighter or bomb aircraft that are designed to carry either conventional or nuclear weapons."[51] As well, Maggie Helw representing Act for Disarmament, suggested that "the CANDU nuclear reactor has to be consider a form of weapons technology, [as it] produces very large quantities of weapons-grade plutonium." Finally, Fred Knelman of the Greater Victoria Disarmament Group, argued that "there is son Canadian uranium in many of the thermonuclear weapons of France and Great Britain, [and] a lit Canadian uranium... in nearly all weapons of the United States."[53]

These concerns were raised on several separate occasions before the Committee and v considered them important enough that they be included in our report. However, the Committee w not in a position to consider the issues adequately under its existing mandate and did not hear from a sides of the question. Therefore:

4. **The Committee recommends that the nature, results and controls over exports of nuclear-related materials, systems, technology and components be the subject of a parliamentary study in the near future.**

---

[51] *Proceedings*, 1:20.

[52] *Proceedings*, 7:8.

[53] *Proceedings*, 11:9.

CHAPTER 5

The Future of Canadian Arms Export Controls

It is clear from the preceding discussion that, while the Canadian military goods export control system is one of the most restrictive in the world, it has been criticised on the one hand by industry as unreasonably preventing export sales, and on the other by arms control and other critics who claim that it fails to prevent exports to unacceptable customers.

The export control permit system in Canada is, for the most part, much more restrictive than those operated by other OECD countries, including our major competitors. Canadian military exports tend to be components. The Canadian system controlling the export of military goods seeks to take into account not only a thorough assessment of the situation in the destination country, but also a careful consideration of the nature and potential end-use of the specific goods in question. The enforcement of controls requires vigilance and good intelligence by officials administering the policy and close international co-operation between governments. The system also requires honest disclosure by exporters in reporting their proposed and actual exports. In the circumstances, Canada's record, in terms of adhering to export control commitments, is probably as good as or better than that of any arms exporter in the world.

Nevertheless, in the changing international environment, the Committee believes that the export control system still falls short of the expectations of Canadians. The Committee's objective is to ensure that the sale of Canadian military equipment abroad is controlled more effectively. Canadian manufacturers must not be placed at a competitive disadvantage in that small part of the international market to which the Export and Import Permits Act quite properly limits their access.

IMPROVING EFFICIENCY

Since industry expressed concerns about the amount of time it can take to process an Application to Export, the Committee makes the following recommendations:

5. **The Committee recommends that the Department of External Affairs undertake a comprehensive review of the Export Control Permit application process, with the objective of providing better turnaround times to industry when measured against turnaround times in other NATO countries.**

6. **The Committee further recommends that a two-week approval process be developed for Canadian exporters who are only seeking a temporary export permit to send a very limited number of samples of their product for demonstration or testing purposes to prospective buyers.**

The Committee is very supportive of the government's decision to begin publishing an *Annual Report on the Export of Military Goods from Canada*, and a further report on some of the details of the operations of the export control system. Nevertheless, we believe that the existing reports are not as complete as they can or should be. The Committee feels that other information currently available from the existing export control permits should be made available in summary format on an annual basis. The current *Annual Report* lists only successful export sales but the Canadian public should also be conscious of potential sales and of trends developing in particular countries or regions. Therefore:

7. **The Committee recommends that the *Annual Report of Exports of Military Goods from Canada* be expanded to report the following information already provided on the current application for permit to export goods:**
   - **the total value of outstanding, unused export control permits at the end of the calendar year by country of destination;**
   - **the total value of unused export control permits that expired during the past calendar year by country of destination.**

   As well, the report should include all details of exports by amount, line item and country for the past four calendar years.

The above recommendations represent points on which all members of the Committee were ab to agree. They aim to improve the efficiency and transparency of the military goods export contr system and could be implemented without substantially overhauling the current approach.

While some members of the Committee believed that such limited modifications within th current system would be sufficient, several others felt that they had to be included in a more comple overhaul. Recommendations 8-12 outline a new Canadian military goods export control syste supported by a majority of Committee members.

CONTROLLING DESTINATIONS

The system outlined below only applies to Export Control List Group 2 and line item 5500. A well, where changes are not specified, the system would continue to follow current procedures.

As has already been noted, the Canadian military goods industry indicated that they wanted system which operated more quickly and with a greater degree of certainty. Therefore:

8. **The Committee recommends that the government establish a Munitions Country Control List. The list would replace the Automatic Firearms Country Control List. The list would indicate countries to which exports of items on the Export Control List Group 2 (munitions) are considered approved in principle. Exports could not be made to countries not on the Munitions Country Control List. Exporters would still be required to submit an export permit application and report on exports made under the permit, for the purposes of data collection, but permits would be issued without delay except under the most unusual circumstances. The United States would be placed on the list automatically and export permits and reports would be required for the purposes of data collection, but would be granted as a matter of course.**

This recommendation would add certainty to the system by clearly establishing destinations to which exports of military goods could be made. Because, as is explained below, much of the analysis o conditions in the destination country, which is currently conducted on a permit applicatio case-by-case basis, would have been done to place countries on the MCCL, only limited further revie would be required of the application itself. However, since it is recognized that not all situations can be foreseen, the government should retain the right to deny an export permit application even for a Group 2 item to a country on the MCCL. Such a denial would, however, only occur under unusua circumstances.

Several Committee members believe that placing the United States on the MCCL would also increase transparency by ensuring that exports there are recorded and could be included in Canada's *Annual Report of Exports of Military Goods* and be reported to the United Nations under its arms

egister. Considering that exports to the United States represent approximately 85% of total Canadian nilitary goods exports, this would be a significant and important improvement considering Canada's ole in initiating and promoting that multilateral initiative.

There was a difference of view among those Committee members who favoured an overhaul of he export control system on the mechanism for placing countries on an MCCL, particularly on the ole Parliament should play in the process. The majority believed that Parliament should perform a eviewing function. Therefore:

9. The Committee recommends that additions to or deletions from the Munitions Country Control List be made by the government. Such additions or deletions must then be tabled in Parliament and referred to a parliamentary committee not later than five sitting days after they are made public, for consideration within sixty sitting days. A country would be removed from the MCCL after six months, unless the government concluded an intergovernmental defence, research, development and production arrangement with the country, in which case it would remain on the list until deleted or suspended. The government would retain the right to suspend countries from the list on short notice, thereby cancelling or suspending all outstanding permits to that country, pending review by Parliament.

One member of the Committee took the position that the list and additions to it should be subject to parliamentary approval before coming into force. In such circumstances, Parliament would be obliged to act promptly on government proposals for the list.

Involving Parliament in the process of adding to and subtracting from the MCCL would add further transparency to the system, and would permit public input. Nevertheless, not all recommendations for inclusion on the MCCL would be controversial enough to warrant parliamentary review, so Parliament would have to take a proactive role if it considered a country merited further investigation.

Once a country was placed on the MCCL, the government would have to take a further step if it believed that Canada should have an ongoing military goods production and export relationship with the country. An intergovernmental defence, research, development and production agreement is already required with countries to which Canada wishes to export automatic firearms. This provision in the recommendation would extend the requirement to all military goods destination countries. If the government did not think it was worthwhile to maintain an ongoing relationship with a country, or had doubts that it was going to continue to be an appropriate destination for Canadian military goods exports, then an intergovernmental agreement would not be concluded and the country would lapse from the list. Permits granted while the country was on the list would continue to be valid until they reached their expiry date after one year, as per the current export control policy.

Presence on the MCCL accompanied by an intergovernmental agreement would not confirm permanent acceptability as a destination for Canadian military goods exports. Events could occur quite rapidly which would call into question a country's acceptability, for example a military coup, the start of a conflict or the discovery of gross human rights violations. In such circumstances, the government must retain the right to suspend countries from the MCCL and cancel outstanding export permits.

At any time, of course, Parliament could initiate a review of the MCCL, or of a country's participation, but any recommendations coming out of such a self-initiated review would be advisory only.

The current export control system establishes formal criteria to guide decisions on granting o denying export permits, criteria which have come under considerable criticism. Under th recommended system, since the focus is on the acceptability of a country, such criteria should b applied to the MCCL ratification decision. Therefore:

10. The Committee recommends that, in making their decisions, the government and Parliament be guided by the following criteria:
- **whether military exports to the country contribute to international security under the United Nations Charter;**
- **whether the country represents a threat to Canada or to Canada's allies;**
- **whether the country is under United Nations sanctions;**
- **whether the country participates in the United Nations arms register;**
- **whether the country is involved in, or under imminent threat of hostilities;**
- **the country's contribution to increased security in its region;**
- **whether the country is engaged in an excessive arms buildup;**
- **the country's human rights record;**
- **the nature of goods likely to be exported.**

11. The Committee further recommends that the provisions for establishing the MCCL, for adding to and subtracting from it, and the minimum issues to be addressed when considering adding to or subtracting from the list, be established in legislation.

Official definitions of concepts such as "human rights" or "excessive arms buildup" would be valuable.

One committee member strongly believes that recommendations related to establishing a Munitions Country Control List will produce undesirable results.

The member argues that, to merge the items on the Export Control List Group 2 with the rules to establish a country on the Automatic Firearms Country Control List will not produce a stable and transparent public policy environment and will place Canadian business at a competitive disadvantage. The proposed Munitions Country Control List would initially consist of only 10 countries, since only Belgium, Denmark, France, Germany, Italy, the Netherlands, Norway, Sweden, the United Kingdom and the United States have concluded intergovernmental defence, research, development and production arrangements with Canada.

The proposed MCCL process would establish a process that tells Canadian companies to expect a permit to be issued without delay to sell bombs, torpedoes, rockets and missiles to Denmark, but could deny the sale of transport aircraft spare parts to Kenya. This could have meant that, in 1990, exports to Brazil of underwater detection devices, to India of electronic generators, to Kuwait of bomb disposal suits, to Morocco of aircraft flight simulators and to Singapore of fire control systems, might not have been possible. It could also have meant that in 1991, exports of military goods to Australia, Japan, the Republic of Korea, New Zealand, Portugal, Saudi Arabia, Spain and Switzerland, which represented 30% of controlled Canadian sales from ECL Group 2 might not have taken place.

The member further argues that a formula process cannot be used, as each case must consider the present climate in the country of destination, the goods to be exported and the potential end-use. The current export control system already addresses every application as having a possible unique circumstance.

In addition, the proposed MCCL process would place Canadian firms in a difficult position. No foreign purchaser would place any order until its country is placed on the MCCL. Therefore, the MCCL would prevent Canadian firms from obtaining the opportunity to even bid on contracts. Foreign purchasers would, instead, buy their legitimate military requirements from our allied partners.

The member does not believe that Canadians want to see the denial of military equipment to friendly countries for their legitimate security purposes.

THE PROPOSED NEW SYSTEM

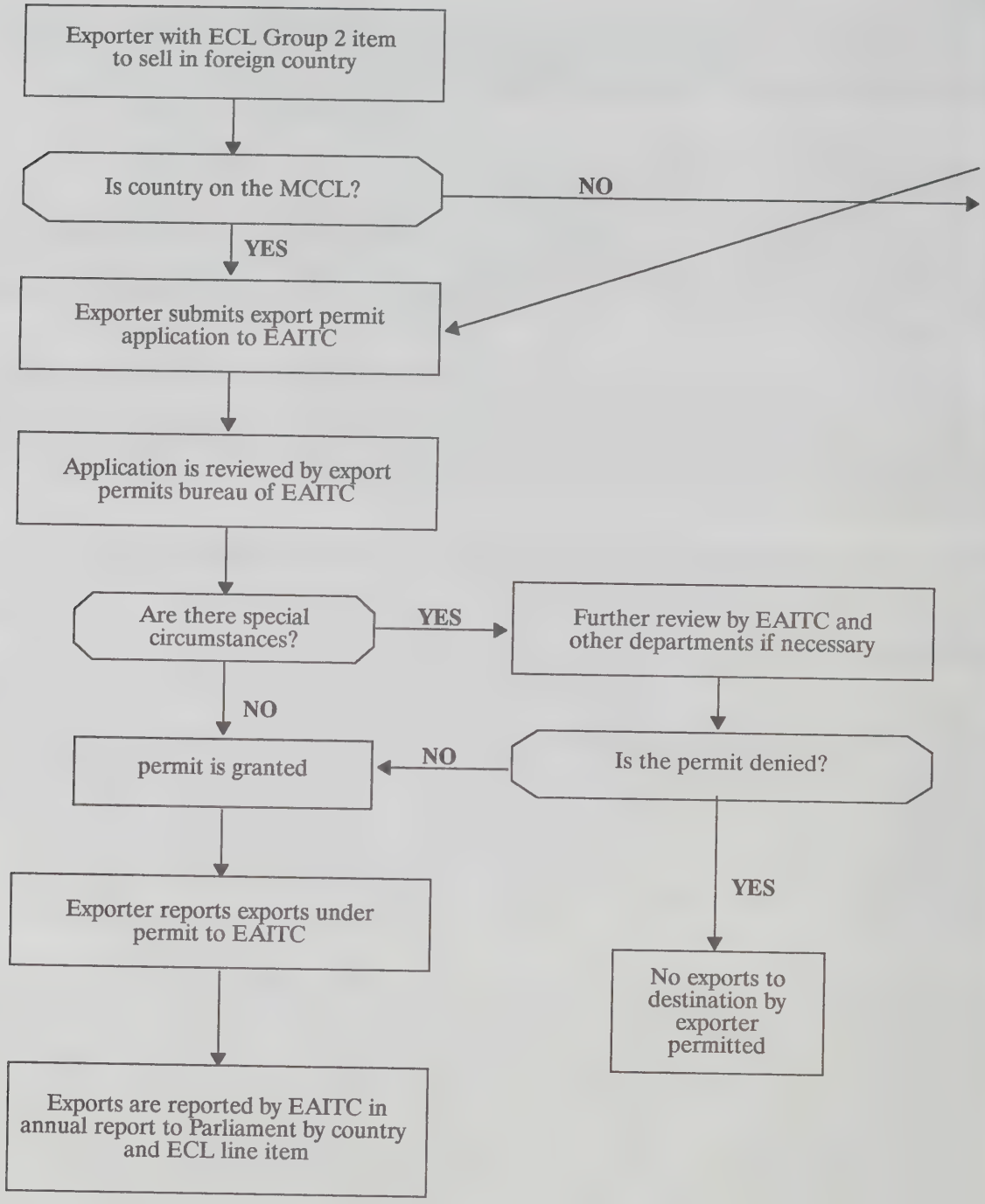
The preceding description is complicated and involved. In order to provide greater clarity concerning how the overhauled system would operate in practice, the following flow chart has been prepared to identify the principal processes and questions that a military goods export decision would have to follow.

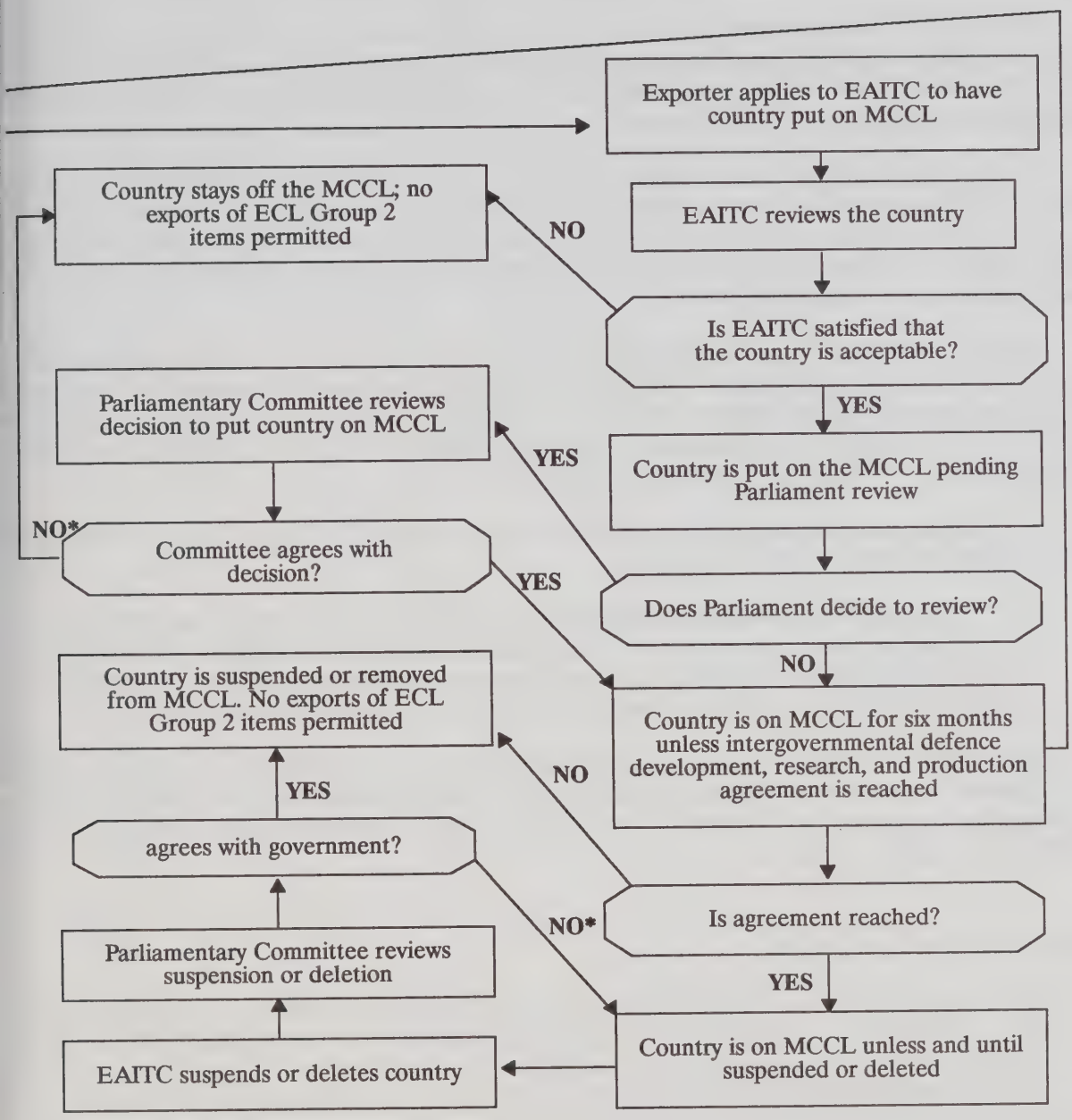
While it seems complicated, in fact most export decisions would simply follow the flow down the left hand side of the chart, proceeding to the rapid granting of the export permit if the destination country is on the MCCL, and if there are no unusual circumstances surrounding the permit itself, for example unique technical specifications. Once the permit is granted, what remains is the stringent reporting system requirements.

More complicated is the situation that obtains if the proposed destination country is not on the MCCL, in which case the decision process flows down the right hand side of the chart. But again, if the country is not controversial, then it should rapidly be approved onto the MCCL and the export permit would be granted shortly afterwards.

The process becomes more complicated if there is some disagreement about the acceptability of putting a country on the MCCL, in which case it may be turned down, or it may only end up on the list temporarily. The decision to suspend a country would initiate another possible review process.

PROPOSED CANADIAN EXPORT CONTROL PROCESS





* Under recommendation 9, since Parliament would not ratify the government's decision, a negative parliamentary opinion would not necessarily result in overturning the government's decision unless the government changes its position as a result of the parliamentary opinion.

CONTROLLING PRODUCTS

The above procedures determine destinations which are acceptable for military goods. There also the question of which products should be controlled. The existing definition of military goods provided, as has been explained, by Group 2 (munitions) of the Export Control List. This group largely defined on the basis of definitions established by COCOM and other internation undertakings.

There is a problem of non-military goods being used for military purposes by recipient countrie The Committee recognized that this cannot be controlled by the Export Control List or system Nevertheless, such use should be monitored and be taken into account in Canada's ongoing relatio with recipient countries.

At the same time some Committee members are not persuaded by the approach in the existin system which suggests that there is a meaningful distinction between types of military goods, i particular between "offensive" and "non-offensive" goods. The separation in the existing system seem largely arbitrary and, in any case, all exports of military goods contribute to the capabilities of foreig armed forces or law enforcement services.

Under the overhauled control system outlined above, if the government is not persuaded that a ongoing defence trade relationship in all goods is desirable, but particular exports may be, then country can be put on the list for six months, more than long enough to issue a permit. That status ca then be allowed to lapse without an intergovernmental defence research and production agreemer until another acceptable export opportunity comes along.

Nevertheless, it is possible that there are military goods which Canada would not want to expor even to countries on the MCCL. Therefore:

12. The Committee recommends that the government and Parliament review Export Control List Group 2 with a view to establishing a list of particularly sensitive items which will not be exported under any circumstances, including MCCL provisions. This list should include, at a minimum, components for nuclear weapons.

One committee member believes Canada must maintain her responsible position regardin commitments to international agreements which control arms exports and urges the government not t implement any more exacting controls that are out of step with our NATO trading partners and the COCOM community.

CONTROLLING END-USE

The Committee remains concerned about the issue of the end-use of military component exports Government officials appearing before the Committee argued that it was not possible to control the ultimate end-use (after remanufacture) of Canadian-made components because it would represent an attempt to apply Canadian laws extra-territorially. They also noted that the United States does attempt to control the re-export of items with American components, but with limited success and at considerable cost. The Committee believes that this question must be given another look. Therefore:

13. The Committee recommends that the government identify and implement the most cost-effective procedure possible for tracking military component exports, with a view to ensuring that they are not re-exported to destinations to which they could not be directly exported.

Any new procedure should provide reasonable assurances that Canadian export control laws and olicies will not be circumvented by the re-export of Canadian components. This may involve, among ther measures, ensuring that countries which receive Canadian components have themselves an ffective and restrictive military goods export control system.

Finally, the Committee recognizes that all systems and procedures must be flexible and prepared o move with the times. Therefore, following the example of the Canadian Security Intelligence Service \ct:

14. The Committee recommends that a comprehensive review of the provisions and operation of the military goods export control system should be undertaken by a parliamentary committee after five years, with a report and recommendations submitted to Parliament.

CHAPTER 6

Conversion and Diversification: The Response to Market Transition

COMPETITIVE IMPACT

The modified export control systems outlined in the previous Chapter will obviously alter the market opportunities and competitive position of Canadian companies for certain goods and in some export markets. While we cannot be certain until an improved system is in operation, it is probable that a new system will reduce Canadian companies' ability to compete in Third World markets for military goods. This will probably have something of a knock-on effect since, as the Committee was told by the industry, the loss of a particular sale can, by itself, reduce the interest of other customers.

Similarly, any new requirements to obtain permits and report exports of military goods to the United States will add certain administrative and reporting costs to companies doing business with that country, even though permits will be granted as a matter of course. Finally, any system devised for tracking the end-use of military components will also add costs. On the other hand, if changes result in added certainty and efficiency with regard to more established markets, this should reduce some costs of business.

In their presentation to the Committee, the Canadian Exporters Association suggested that a competitive impact assessment be conducted before final decisions are taken on these export control initiatives. The Committee believes that such an assessment would be a good idea to ensure that unintended effects of the policy change are identified and mitigated. As well, the competitive impact assessment should guide efforts by government to assist adjustment by Canadian industry to a new export control system by, amongst other things, identifying sectors and industries likely to be most affected by the new export control system. Therefore:

15. The Committee recommends that the government conduct a competitive impact assessment on the implementation of any modified export control system.

CHALLENGE AND OPPORTUNITY

As has also been explained in earlier Chapters, defence markets are already in a state of transition due to dramatic changes in demand, military requirements and public attitudes. The Committee believes that in this transition lies great opportunity as well as considerable challenge to Canadian industry and, consequently, to Canadian society and the economy, which will have to bear the burden of unemployment and losses of activity and productivity if the transition is not effectively managed. The Committee also believes that strategic support from Canadian governments, provincial and local as well as federal, can assist in realizing the opportunity.

Several witnesses before the Committee argued that, both for moral reasons and in the face of declining and changing markets, the Canadian military goods production industry should be converted to the production of socially-useful, environmentally-friendly civilian goods. Some went so

far as to suggest that companies be required, by law, to establish conversion committees composed industry, labour and local government representatives to assess company capabilities, exami alternative markets, and develop plans for conversion.[54]

Representatives of military goods producing companies, on the other hand, argued th conversion as such was not very practical. They argued that restructuring ought to be left in the han of industry, to the extent possible, with a minimum of government intervention. Industry wou inevitably respond to the dictates of a declining international arms market. They suggested that wh was needed was diversification into non-military production lines, rather than outright and enforc conversion. They further argued that the revenues from existing military markets and governme support programs like DIPP were an essential base upon which to explore new markets. As well, as w explained in Chapter 3, there will continue to be legitimate defence markets in Canada and overse for self-defence, verification, peacekeeping and peace enforcing; markets in which Canadian indust should continue to participate.

The Committee was presented with several sets of figures which suggested that expenditures in variety of fields other than military production, such as nursing, teaching and hostels, would genera more employment per dollar or billion dollars spent.[55] The implication presented was that the would be an economic benefit from transferring expenditures from one purpose to the other. Th reality is that defence production is a high-wage, high-skill, capital-intensive activity which creat export opportunities. Transferring expenditures to lower wage, service industry jobs will create mor employment, but at the expense of Canada's high technology competitiveness and eventually ou standard of living. What is needed is a diversification and conversion approach which finds broad opportunities in high-wage, high-skill economic activity, a process which is likely to be difficult an slow.

It was pointed out to the Committee that, by some measures, significant progress has alread been made in diversification and conversion. Companies inevitably respond to market forces and ar switching products as they can in response to changing markets. According to figures provided to th Committee by the Department of Industry, Science and Technology, in 1991, 70% of the aerospace an defence industry production was for civilian markets and only 30% for military markets, the reverse o the ratio obtained in 1963. The trend is expected to continue until only 20% of production is for defenc markets by 1994. Canadian defence firms are, in general, much less dependent on defence contract alone than, for example American and European defence companies, which provides a measure o built in diversification. Only 10 of the top 20 Canadian military prime contractors are more than 50% dependent on defence sales.

In spite of such progress, it remains difficult for companies to switch from military to civilia production, and even to integrate and combine military and civilian activities.

In the first place, since many Canadian defence production industries are quite dependent or exports, particularly to the United States, they face the spill-over from American barriers to diversification and conversion. In the United States, firms supplying the Department of Defens virtually segregate their civilian and military sectors in order to protect the former from regulatory and legislative rules which would render them commercially unviable. These rules include unique accounting requirements which require a separate bookkeeping system, excessively detailed military specifications and particularly high standards, loss of technical data rights and unique contract

---

[54] *Proceedings*, 7:10, 12:30.

[55] *Proceedings*, 7:10, 12:28, 12:36.

requirements. Canadian suppliers must adhere to the same rules and therefore cannot competitively apply their accounting, quality control and contract practices to the civilian sector. Also, Canadian companies which are subsidiaries of, or suppliers to major American defence firms often lack the adaptive resources of their parents and face the inclination of those parents to preserve their own resources before, and at the expense of, their Canadian suppliers and subsidiaries.

Canadian procurement policies and regulations are not as involved as their United States counterparts, but again defence supplier firms find themselves with accounting, quality control and other systems which are not optimized for civilian markets. The emphasis on regional development again down-plays the importance of normal commercial business terms for defence companies.

The focus of government research, development and industrial incentive policies towards military production also presents companies with the choice of converting and losing all such support, or remaining in the defence production field. The Committee was told by representatives of one company that they had become involved in defence production precisely to gain access to R & D and other support funds which were only available for defence-related work. In this regard, the Free Trade Agreement and the Defence Development and Defence Production Sharing Arrangements all provide defence manufacturers with special terms and access to the American market which it would be difficult and costly for firms to lose.

Ultimately, what seems to have resulted is a different culture in the defence production industry than in civilian industry, a culture which must be overcome.

It must not be forgotten as well that any firm which converts or diversifies into an existing civilian market may well threaten the continuing viability of firms already serving that market. If they are forced out of business by the new competitor, then ultimately little has been accomplished for the economy as a whole by the conversion effort.

The Committee believes that increased diversification is essential and that therefore these barriers must be overcome, and further believes that certain government actions can go a long way to help achieve this. In that context, establishing conversion or diversification committees within companies, composed of executives, labour representatives and community representatives, seems like a useful idea. The process of diversification and conversion will of course be much easier and more effective if it is carefully planned, and it is reasonable to expect that people beyond company executives may have constructive contributions to make. The Committee wishes to encourage the establishment of such committees.

Planning may also be of some benefit at the national level. In 1982, the United Nations General Assembly requested member countries to take steps nationally to follow up a UN report of a group of governmental experts on the relationship between disarmament and development. In effect, the point was to assess how national resources devoted to defence preparations could be reallocated to assist national and international development, in a word, conversion. To date only Sweden has prepared such a report, which was published in 1984 and updated in 1988. The Committee believes that Canadian efforts at diversification and conversion would benefit also from such a national assessment, though it should not take the form of a binding national plan. Therefore:

16. The Committee recommends that the government act upon the 1982 request of the United Nations General Assembly to prepare a national assessment of the relationship between disarmament and development in Canada.

A NEW APPROACH TO THE DEFENCE INDUSTRIAL BASE

Canadian defence procurement can have an impact on the future directions of the Canadian defence production industry. Although 70-80% of the output of some sectors, such as aerospace and defence electronics, is exported, the 20-30% sold in Canada is a significant quantity. Canadian sales are a much higher percentage in certain other sectors, notably defence shipbuilding (70% dependent on domestic defence expenditures).[56] As well, the Committee was told when it visited Canadian defence firms that the willingness of the Canadian Forces to buy a military good greatly assists efforts to export the good. Finally, since product development costs are usually absorbed by the first few units of a product line, a Canadian government purchase at that point can greatly assist the competitiveness of a good by absorbing those development costs. This adds up to substantial leverage for government on the future direction of Canadian defence industries.

In its procurement decisions, the Department of National Defence, through the Department of Supply and Services, generally aims to acquire the best value possible for the money spent. In fact, though, this approach is subject to two very important caveats which were explained in Chapter 4. First, the government's defence industrial preparedness policy results in a willingness to pay a premium to source goods in Canada. Second, the government makes use of government procurement to support regional development, which also manifests itself as a willingness to pay more for products sourced in disadvantaged or multiple regions.

The Committee recognizes that it is difficult to fault the government for taking the progression of decisions under the rubric of those policies which led, for example, to the establishment of defence industrial capabilities in small arms, ammunition and frigates, to which could be added low level air defence, in the context of the time the decisions were taken. Defence budgets were rising, defence exports were booming, defence industrial preparedness was perceived as a real need, and regional development is an ongoing Canadian requirement. Each activity seemed to have a future. Nevertheless, it is also obvious that each of these examples was definitely a weapon and therefore both likely to be more difficult to export under the Canadian export system, and, perhaps more importantly, of limited civilian applicability.

Furthermore, the Committee also believes that it is reasonable to pay a small premium to source equipment for the Canadian Forces in Canada, and to attempt a certain degree of regional equity in such acquisitions. However, 25-30% or more seems like a high premium.

The essential problem with the above examples is that the procurement and industrial support decisions were too narrow. The Committee believes that the changing nature of defence needs, in particular the shift towards verification, peacekeeping and sovereignty protection capabilities, offers an opportunity to concentrate Canadian defence industrial efforts towards less lethal products. Canada has developed a well-deserved international reputation for its efforts and research in the fields of verification and peacekeeping and is also at the leading edge of developments in relevant technologies, such as remote sensing, helicopters and militarized vehicles. These technologies are not directly lethal and have obvious civilian application. If military orders dry up, continuing sales can still be sought in the civilian marketplace. Canadian defence procurement can play a role in encouraging a shift towards a Canadian defence industry geared to supply those kinds of requirements. Therefore:

---

[56] Industry, Science and Technology Canada, *Aerospace Industry Profile 1990-91*, p. 2; Industry, Science and Technology Canada, *Defence Electronics Industry Profile 1990-91*, p. 2; and P. H. Wall, *The Economic Impact of Canadian Defence Expenditures FY 1989-90 Update*, National Defence College Centre for Studies in Defence Resources Management, Fall 1991, p. 13.

17. The Committee recommends that Canadian defence procurement policy aim to foster a leading edge and innovative industrial capability in civilian as well as military high-technology products in areas such as surveillance and monitoring, verification, sovereignty protection and peacekeeping, which represent the military requirements of the future and reflect Canadian values.

In other words, if the government is faced with a choice of, for example, paying a premium to buy a state-of-the-art radar system in Canada rather than offshore, or paying a premium to buy an anti-tank system in Canada rather than offshore, the government should look more favourably on buying the radar system in Canada. To the extent that the decision to produce the radar in Canada could be used to assist regional development, again without an enormous premium, and through civilian spin-offs reduce regional dependence on defence spending and defence production, then it should do so.

The Committee believes that a significant factor in the future of the Canadian military goods industry will be dual-use technology, in other words the development of technologies and products which have civilian applications and markets to complement their military ones. Indeed, it now seems to be increasingly true that much leading-edge technology is developed in the civilian sphere and transferred to the military, rather than the other way round as was conventionally believed to be the case. In view of this, the Committee commissioned a study of areas in which military and civilian research and development, products and services are closely related and could therefore provide opportunities for diversification or integrated production. The results of this preliminary study were a startling variety of possibilities which are outlined in Appendix C.

An integrated civilian-military defence industrial base seems to be the way of the future, especially in countries like Canada which cannot afford to maintain a significant domestic defence industrial base for strategic purposes. Ernie Regehr observed that, "what we have to do is develop the competence to convert civilian production into military when the need arises."[57]

At the same time, reductions in the defence market and consolidations of defence production firms are making it increasingly difficult for any country or group of countries, even the United States and the European Community, to be self-sufficient in defence production. A future of strategic alliances between countries and companies on defence production and preservation of defence industrial bases is already emerging. This should lead to a recognition that a certain amount of specialization is inevitable, a recognition that should suit the Canadian industry well with its focus on niche markets. Canadian government and industry efforts should seek to promote greater integration among the defence industrial capabilities of our allies and attempt to overcome nationalistic inclinations to preserve a full range of defence industrial capabilities at home, under the guise of strategic necessity, at any cost.

PRESERVING TECHNOLOGY

It is in this context that the Committee believes the future of the Defence Industry Productivity Program administered by the Department of Industry, Science and Technology, should be considered. DIPP has played a significant role in promoting technology development in Canada. While focused on the military sphere, it has also contributed to the development of civilian technology. Witnesses from industry argued that it should be retained and even increased back to the level of a few years ago

[57] *Proceedings*, 3:24.

(current disbursements are approximately 60% of their level in 1989-90). They also pointed out that th level of research and development support provided by government is much lower in Canada than i other countries, particularly in aerospace, and therefore the existing level of funding is inadequate t maintain Canadian competitiveness.

Critics of the program argued that DIPP supports the wrong sort of economic activity and shoul therefore be eliminated or transformed wholesale into a conversion and diversification program t provide necessary incentives and support for the conversion process.[58]

The Committee believes that DIPP remains an important source of funds for technolog development and that future technology development in Canada is important both in the military a well as the civilian sector. The Committee further notes that the United States is going to considerabl efforts to maintain its research and development expenditures as other components of the American defence budget are drawn down. As a result, the Committee believes that the purpose of DIPP shoul not be completely changed, but that it should be broadened and refocused. Therefore:

18. The Committee recommends that the mandate of the Defence Industry Productivity Program be expanded to assist conversion and diversification, and that it focus primarily on technologies with significant civilian spin-off potential or which assist the integration of military and civilian production.

19. Where contracted DIPP funds are required to be refunded to the Receiver General as a result of a recipient defence industry closure, the Committee recommends that the government provide equivalent funds to convert associated capital and human resources in consultation with the affected community.

Through this approach, the DIP Program could be another mechanism for the government to assist and encourage diversification and conversion, without interfering unduly with the operation of market forces. Projects chosen for assistance through the broadened DIP Program should demonstrate a reasonable ability to generate an ongoing return to the seed-money investment made by the government, as is required by the existing DIPP approach.

It is worth noting, however, that dual-use technology is a problem area for arms export control. There is no ultimate solution to the problem short of requiring export permits for all goods, since any good could be put to military use. The problem is currently controlled by the fact that military goods, even when derived from or closely related to civilian goods, often are specially redesigned or modified for military purposes. The ECL Group 2 is designed to catch such modifications. Constant review of the ECL Group 2 will help to limit the unwanted export of militarized dual-use goods. Placing more of the focus of the export control system on the destination, would also help.

[58] *Proceedings*, 7:9, 12:30, 12:37.

SUPPORTING CONVERSION AND DIVERSIFICATION

The Committee was struck by the fact that little or no thought or planning is being given to diversification and conversion by the Canadian government. This contrasts markedly with the United States where several reports have recently been completed.[59] Similarly, while corporations are being forced by market conditions to adjust, their focus tends to be narrow and short-term. Furthermore, as has been noted above, diversification and conversion are not necessarily easy and straightforward.

Several witnesses suggested that a centre should be established to focus efforts to assist defence industrial diversification and conversion. The Committee saw this idea as another valuable tool:

> **20. The Committee recommends that the government support the establishment of a Canadian Diversification and Conversion Resource Centre. The Centre should gather and disseminate data on diversification and conversion efforts in Canada and overseas, on federal, provincial and municipal programs which might assist diversification and conversion efforts, and on new products and markets. The Centre should also monitor Canadian and international defence production, defence industry support and military goods export control policies, and encourage the establishment of conversion committees.**

Some members of the Committee saw merit in establishing the centre within a government department, perhaps in Industry, Science and Technology Canada in conjunction with the modified DIP Program, to ensure that the issues remained on the government agenda. Others felt that an arms-length approach might be more appropriate since it would then be easier for a variety of groups to contribute to the centre's work on a broader range of issues.

It was evident to the Committee that developing a capability and expertise in Canada in reducing the reliance of companies and even economies on military goods production had a marketability of its own. Eastern Europe and in particular the countries of the former Soviet Union all have economies highly distorted by the production of military goods. Proportionally smaller but nonetheless significant transformations are also required in the United States and among Canada's European allies as defence budgets are reduced in the post-Cold War era.

---

[59] See for example the Report of the Structure of the U.S. Defense Industrial Base Panel of the House Armed Service Committee, *Future of the Defense Industrial Base*, April 1992; Report of the CSIS Steering Committee on Security and Technology, *Integrating Commercial and Military Technologies for National Strength*, Washington Center for Strategic and International Studies, March 1991; and Congress of the United States Office of Technology Assessment, *Redesigning Defense: Planning the Transition to the Future US Defense Industrial Base*, July 1991.

SUMMARY AND CONCLUSIONS

Arms export policy is an unusually difficult arms control issue for Canadians. Most Canadians do not think of their country as heavily militarized. Direct military threats are remote. Our armed forces are small in number and often stationed away from the general population, which, as a result, rarely sees a military uniform or vehicle. We do not usually have any difficulty taking the high ground and pushing our allies and others towards increasingly bold arms control steps.

We are also very aware of the problems caused by militarization through our involvements in the Third World. We are constantly confronted with the results of armed conflict, the dead and wounded, and the cycle of poverty brought on by the destruction caused by warfare and by overspending on arms.

It therefore seemed appropriate to Canadians for their government to try to take the initiative to control weapons proliferation after the Gulf War had highlighted the problems of unrestrained global arms exports. And following that initiative, it was an uncomfortable surprise to Canadians to be confronted, during the Bill C-6 process, with the reality that military production is of some importance to the Canadian economy. And further to realize that our military production industries contribute significantly to necessary and important national economic goals such as regional economic development and high technology competitiveness.

Canada is the seventh or eighth largest military producer in the world, and exports a considerable proportion of its military production. This is not because Canada is particularly bent on being a global arms marketer but because, in large part, of our limited domestic market coupled with a close relationship with the United States. At times, the Canadian government has focused defence procurement efforts, regional development policies and defence industrial preparedness policies on the Canadian defence production industry which has helped to sustain it and to develop new capabilities. United States procurement has further helped sustain it during some of the leaner periods. Over the years since the cancellation of the Avro Arrow project in 1959, the products of the Canadian industry have changed as well, moving away from producing weapon systems and platforms towards producing components and "non-lethal" defence equipment, such as electronic systems, often at the leading edge of technology.

It is essentially the relationship with the United States which makes Canada the fourteenth largest military exporter in the world, and partly the structure of the international arms market which heavily concentrates production in the top five countries and imports in the top 10. It is, however, natural for companies to seek opportunities in other markets, and as a result, exports of Canadian defence goods made their way to over 60 countries in 1991. Equally natural have been the efforts of the Canadian government to exercise control over this type of trade because military products are not the same as all other goods.

The controls put in place by the government through the Export and Import Permits Act and refined over the years, most recently by the 1986 policy review and the provisions of Bill C-6, are recognized as among the most restrictive in the world, as Canadians would expect. However, they seem to please few Canadians. Industry feels that the controls are too restrictive and arbitrary, which places them at an unfair disadvantage compared to their principal competitors, which tend to be Canada's allies. They argue that it takes too long to get an export permit, and that decisions are often inconsistent. The industry is clearly prepared to fulfil the requirements of any system established by the Canadian government, but believes that it should be rapid, efficient, clear and consistent. They warn that if the system does not give Canadian companies reasonably comparable access to markets with their competitors, then they will go out of business and Canada will lose jobs, economic opportunities and industrial capabilities.

Large numbers of other Canadians interested in the issue argue that the existing system is to loose. Military goods produced in Canada end up in destinations which they believe they should not. I particular, Canadian military goods occasionally end up in the hands of governments which violat human rights. In general, they recognize that such outcomes are quite rare in comparison with the tota of Canadian military goods exports, but feel that this should not happen at all. Some accept, howeve that there is a legitimate future for a limited and controlled arms trade in accordance with, for exampl United Nations requirements, while others feel that Canada should withdraw from the trad altogether. There is a general concern that with substantial reductions in the traditional markets fo the vast majority of Canadian military goods, namely OECD countries, there will be pressures to rela Canadian arms export control policies. The result, concerned Canadians believe, will be mor Canadian products going to destinations which do not respect Canadian values, especially with regar to the sanctity of human life and human rights. Finally, many interested Canadians are also concerne about the possible arbitrariness of the system; that all decisions are made behind closed doors on th basis of criteria which are deliberately designed to be flexible. This decision-making approach doe not inspire confidence.

The Committee does not believe that the solution is to cut off Canadian military goods exports Canada, its allies and friends have legitimate defence needs and Canada can participate in supplying them. Moreover, military requirements of the future, in areas such as surveillance, verification sovereignty protection, peacekeeping and peacemaking offer opportunities for innovation and leading edge capabilities of a sort more easily reconciled with Canadian values and interests. Military production industries are an important source of economic activity, at least for the time being, and of leading edge technology. Furthermore, the defence production industry is already seeing its markets change and is responding accordingly. The Committee believes that the key is to ensure that Canada's defence production industries evolve in the right direction through, on the one hand, restrictions imposed by an efficient, transparent and fair export control system in which the public can have confidence, and on the other hand, through support and incentive programs which encourage diversification and conversion.

We believe that the proposals outlined in this report, if implemented, would be a valuable step in that direction.

APPENDIX A

Summary of Recommendations

1. **The Committee endorses the efforts to date of the government to achieve tighter multilateral controls on weapons proliferation and recommends that those efforts be redoubled.** (p. 10)

2. **The Committee recommends that the government continue to support efforts to expand the United Nations arms registry, with a view to including eventually all global trade in military goods and components, and all national military goods inventories.** (p. 11)

3. **The Committee therefore recommends that, as long as Canada continues to produce military goods, the Government of Canada continue to operate a military goods export control system.** (p. 18)

4. **The Committee recommends that the nature, results and controls over exports of nuclear-related materials, systems, technology and components be the subject of a parliamentary study in the near future.** (p. 24)

5. **The Committee recommends that the Department of External Affairs undertake a comprehensive review of the Export Control Permit application process, with the objective of providing better turnaround times to industry when measured against turnaround times in other NATO countries.** (p. 25)

6. **The Committee further recommends that a two-week approval process be developed for Canadian exporters who are only seeking a temporary export permit to send a very limited number of samples of their product for demonstration or testing purposes to prospective buyers.** (p. 25)

7. **The Committee recommends that the Annual Report of Exports of Military Goods from Canada be expanded to report the following information already provided on the current application for permit to export goods:**
   - **the total value of outstanding, unused export control permits at the end of the calendar year by country of destination;**
   - **the total value of unused export control permits that expired during the past calendar year by country of destination.**

   As well, the report should include all details of exports by amount, line item and country for the past four calendar years. (p. 26)

8. **The Committee recommends that the government establish a Munitions Country Control List. The list would replace the Automatic Firearms Country Control List. The list would indicate countries to which exports of items on the Export Control List Group 2 (munitions) are considered approved in principle. Exports could not be made to countries not on the Munitions Country Control List. Exporters would still be required to submit an export permit application and report on exports made under the permit, for the purposes of data collection, but permits would be issued without**

delay except under the most unusual circumstances. The United States would be placed on the list automatically and export permits and reports would be required for the purposes of data collection, but would be granted as a matter of course. (p. 26)

9. **The Committee recommends that additions to or deletions from the Munitions Country Control List be made by the government. Such additions or deletions must then be tabled in Parliament and referred to a parliamentary committee not later than five sitting days after they are made public, for consideration within sixty sitting days. A country would be removed from the MCCL after six months, unless the government concluded an intergovernmental defence, research, development and production arrangement with the country, in which case it would remain on the list until deleted or suspended. The government would retain the right to suspend countries from the list on short notice, thereby cancelling or suspending all outstanding permits to that country, pending review by Parliament.** (p. 27)

10. **The Committee recommends that, in making their decisions, the government and Parliament be guided by the following criteria:**
    - **whether military exports to the country contribute to international security under the United Nations Charter;**
    - **whether the country represents a threat to Canada or to Canada's allies;**
    - **whether the country is under United Nations sanctions;**
    - **whether the country participates in the United Nations arms register;**
    - **whether the country is involved in, or under imminent threat of hostilities;**
    - **the country's contribution to increased security in its region;**
    - **whether the country is engaged in an excessive arms buildup;**
    - **the country's human rights record;**
    - **the nature of goods likely to be exported.** (p. 28)

11. **The Committee further recommends that the provisions for establishing the MCCL, for adding to and subtracting from it, and the minimum issues to be addressed when considering adding to or subtracting from the list, be established in legislation.** (p. 28)

12. **The Committee recommends that the government and Parliament review Export Control List Group 2 with a view to establishing a list of particularly sensitive items which will not be exported under any circumstances, including MCCL provisions. This list should include, at a minimum, components for nuclear weapons.** (p. 32)

13. **The Committee recommends that the government identify and implement the most cost-effective procedure possible for tracking military component exports, with a view to ensuring that they are not re-exported to destinations to which they could not be directly exported.** (p. 32)

14. **The Committee recommends that a comprehensive review of the provisions and operation of the military goods export control system should be undertaken by a parliamentary committee after five years, with a report and recommendations submitted to Parliament.** (p. 33)

15. **The Committee recommends that the government conduct a competitive impact assessment on the implementation of any modified export control system.** (p. 35)

16. **The Committee recommends that the government act upon the 1982 request of the United Nations General Assembly to prepare a national assessment of the relationship between disarmament and development in Canada.** (p. 37)

17. **The Committee recommends that Canadian defence procurement policy aim to foster a leading edge and innovative industrial capability in civilian as well as military high-technology products in areas such as surveillance and monitoring, verification, sovereignty protection and peacekeeping, which represent the military requirements of the future and reflect Canadian values.** (p. 39)

18. **The Committee recommends that the mandate of the Defence Industry Productivity Program be expanded to assist conversion and diversification, and that it focus primarily on technologies with significant civilian spin-off potential or which assist the integration of military and civilian production.** (p. 40)

19. **Where contracted DIPP funds are required to be refunded to the Receiver General as a result of a recipient defence industry closure, the Committee recommends that the government provide equivalent funds to convert associated capital and human resources in consultation with the affected community.** (p. 40)

20. **The Committee recommends that the government support the establishment of a Canadian Diversification and Conversion Resource Centre. The Centre should gather and disseminate data on diversification and conversion efforts in Canada and overseas, on federal, provincial and municipal programs which might assist diversification and conversion efforts, and on new products and markets. The Centre should also monitor Canadian and international defence production, defence industry support and military goods export control policies, and encourage the establishment of conversion committees.** (p. 41)

APPENDIX B

Global Arms Trade Statistics

Figure 1
Total World Arms Transfers
($ 1989 U.S. millions)

1979	51,110
1980	52,800
1981	59,860
1982	61,950
1983	60,850
1984	63,900
1985	55,430
1986	56,310
1987	62,690
1988	55,430
1989	45,430

Source: United States Arms Control and Disarmament Agency, *World Military Expenditures and Arms Transfers 1990*, Washington, 1991, p. 89.

Figure 2
Leading exporters of major conventional weapons 1986-90
($ 1985 U.S. millions)

		1986	1987	1988	1989	1990	1986-90
1	USSR	14,731	14,916	12,559	12,220	6,373	60,799
2	USA	10,304	12,596	10,503	11,669	8,738	53,811
3	France	4,096	3,011	2,300	2,577	1,799	13,783
4	UK	1,500	1,817	1,401	1,816	1,220	7,752
5	China	1,463	2,553	1,868	874	926	7,684
6	Germany, FR	1,120	676	1,270	716	963	4,745
7	Czechoslovakia	497	570	548	437	355	2,408
8	Netherlands	240	265	532	725	152	1,915
9	Sweden	324	489	575	311	115	1,813
10	Italy	457	389	471	169	96	1,582
11	Brazil	150	507	356	152	24	1,189
12	Israel	269	340	127	318	39	1,094
13	Spain	172	139	199	506	74	1,090
14	Canada	317	265	106	54	60	802
15	Egypt	159	194	216	65	33	668
	Others	656	1,047	735	900	760	4,097
Total		36,453	39,777	33,767	33,509	21,726	165,232

Leading importers of major conventional weapons 1986-90
($ 1985 U.S. millions)

		1986	1987	1988	1989	1990	1986-90
1	India	3,729	4,582	3,382	3,754	1,541	16,989
2	Japan	1,780	1,768	2,176	3,163	2,083	10,971
3	Saudi Arabia	2,413	2,400	2,046	1,427	2,553	10,838
4	Iraq	2,484	4,440	2,155	1,177	59	10,314
5	Afghanistan	692	768	1,009	2,183	1,091	5,742
6	Spain	1,039	1,513	1,580	794	639	5,565
7	Korea, North	1,019	631	1,458	1,276	516	4,900
8	Poland	1,057	1,007	1,147	1,179	330	4,719
9	Egypt	1,645	2,379	348	139	206	4,717
10	Czechoslovakia	1,077	964	1,054	1,055	422	4,571
11	Turkey	465	1,028	1,219	1,037	623	4,372
12	Syria	1,511	1,172	1,172	336	0	4,191
13	Angola	980	1,140	889	74	508	3,592
14	Korea, South	287	604	987	997	249	3,125
15	Greece	156	93	783	1,367	613	3,012
	Others	16,119	15,287	12,361	13,552	10,293	67,612
Total		36,453	39,777	33,767	33,509	21,726	165,232

Source: Stockholm International Peace Research Institute (SIPRI), *SIPRI Yearbook 1991: World Armaments and Disarmament*, Oxford University Press, 1991, p. 198-199. (These numbers are not directly comparable to those in Figure 1 due to different counting methods used by SIPRI and the Arms Control and Disarmament Agency).

Figure 3
Canadian military exports 1959-1991
(current $ million)

Year	US	Europe	Other *	Total
1959–69	2,418.8	439.8	207.0	3,065.6
1970	226.5	41.2	68.5	336.2
1971	216.3	67.2	53.0	336.5
1972	175.0	73.7	51.7	300.4
1973	198.8	72.8	37.6	309.2
1974	150.0	45.6	84.9	280.5
1975	188.5	58.6	33.7	280.8
1976	191.1	113.1	31.9	336.1
1977	314.1	76.0	163.9	554.0
1978	267.0	129.6	87.9	484.5
1979	367.7	145.6	55.0	568.3
1980	481.7	142.1	97.9	721.7
1981	826.6	149.4	174.8	1,150.8
1982	1,027.9	157.8	248.4	1,434.1
1983	1,207.4	128.6	145.2	1,481.2
1984	1,360.5	243.1	149.8	1,753.4
1985	1,644.2	154.0	104.5	1,902.7
1986	947.0	196.2	244.8	1,388.0
1987	1,281.0	351.0	169.0	1,801.0
	US	**NATO / OECD**	**Third World**	**Total**
1988	900.0	121.7	60.8	1,082.5
1989	966.0	218.2	54.9	1,239.1
1990	885.0	119.2	39.6	1,043.8
1991	726.0	131.5	57.7	915.2

* Primarily represents sales to the Third World

Source: Dept. of External Affairs, adapted from Ernie Regehr, *Profits to Losses: The International Arms Trade and Canada's Military Export Policy*, Ploughshares Working Paper 91-4, 1991, p. 11.

Figure 4
Canadian Military Exports
(To countries other than the United States)
(page 1 of 2)

Destination	1991	1990	1989	1988
Algeria	3,749,396	710	—	—
Argentina	28,532	—	—	—
Australia	7,104,620	5,268,663	3,786,481	1,907,902
Austria	268,227	189,591	5,140	17,580
Bahrain	33,955	—	—	—
Bangladesh	—	—	—	400
Belgium	855,726	676,431	1,333,910	1,838,742
Brazil	991,694	4,342,918	797,517	2,138,204
Brunei	38,902			
Cameroon	766,603	30,489	1,845,548	429,098
Chile	371,974	148,512	—	105,000
China *	—	6,395	—	—
Cuba	—	—	—	1,050
Denmark	4,075,209	1,039,599	145,998	888,120
Ecuador	123,313	216,938	250,447	42,015
Egypt	1,004,069	488,748	1,563,424	344,865
Ethiopia	185			
Finland	89,041	50,694	26,852	280,715
France	5,910,380	697,845	2,763,894	2,222,955
Germany	40,737,431	67,527,295	—	—
Germany (West)	—	—	95,136,708	44,163,033
Greece	845,420	420,200	540,375	2,859,252
Greenland	1,700	11,587	—	—
Guyana	—	—	500	449
Hong Kong	9,339	42,554	—	2,333
India	487,787	561,506	151,464	—
Indonesia	27,963	—	100,000	—
Ireland	1,470	—	—	—
Israel	23,457	63,959	82,056	12,900
Italy	16,398,775	5,191,780	4,009,384	8,194,441
Ivory Coast	—	1,896	250	—
Japan	2,288,227	4,575,552	1,358,920	2,108,542
Kenya	466,491	790,907	1,132,438	511,823
Kuwait	145,080	14,740	—	5,016
Luxembourg	952,072	194,095	416,798	2,378,031
Malaysia	67,443	13,495	151,122	219,025
Mali	—	—	97	—
Mauritania	23,070	1,940	8,343	332
Mexico	1,435	247,299	33,536,724	38,877

Figure 4
Canadian Military Exports
(To countries other than the United States)
(page 2 of 2)

Destination	1991	1990	1989	1988
Morocco	230,629	162,584	577,906	28,604
Namibia	18,731	—	—	—
Netherlands	13,049,419	11,892,521	61,999,985	13,520,156
New Zealand	174,423	348,167	1,782,551	733,863
Norway	1,873,464	461,665	1,010,901	7,719,294
Oman	1,553,763	102,694	1,284,308	276,131
Pakistan	25,141	4,418,081	11,000	93,693
Peru	88,852	5,875	387,335	—
Philippines	2,910	115,224	5,792	—
Portugal	12,242,668	515,652	125,000	3,260,187
Saudi Arabia	18,362,069	10,069,897	850,000	32,383,418
Singapore	735,400	934,666	1,011,766	355,958
South Korea	22,667,949	11,916,129	2,082,419	11,510,144
Spain	3,354,149	1,774,092	1,112,439	1,992,389
Sri Lanka	—	152,529	600	300,000
Sudan	—	—	2,070,236	107,272
Sweden	2,368,891	979,597	771,743	6,004,088
Switzerland	7,469,351	2,930,764	2,740,399	845,519
Tanzania	681,491	2,477,517	274,030	312,241
Thailand	3,025,846	1,821,740	4,467,116	8,476,000
Togo	89,791	81,470	46,669	358,358
Trinidad	—	—	2,970	—
Tunisia	77,561	—	—	—
Turkey	2,820,739	1,880,518	4,538,273	12,320,569
United Arab Emirates	1,366,868	146,348	1,043,772	1,681,436
United Kingdom	8,634,013	12,606,749	34,637,940	8,679,417
Uruguay	27,700	60,931	—	—
Venezuala	332,059	8,225	316,845	81,000
Yugoslavia	—	9,165	—	—
Zaire	12,866	—	447	802,285
Zambia	39,038	136,751	793,406	—
Zimbabwe	484	—	—	—
Totals	**189,215,251**	**158,825,871**	**273,071,104**	**182,552,722**

* The Committee was informed by Officials of the Department of External Affairs and International Trade that no sales to China occurred in 1990, and this statistic was included in the 1990 Annual Report by mistake.

Source: Dept. of External Affairs, as adopted from Ernie Regehr, *Profits to Losses: The International Arms Trade and Canada's Military Export Policy*, Ploughshares Working Paper 91-4, 1991, p. 13.

Figure 5

Estimated Public Support to the Canadian Military Industry 1990–91[1]

I: Military Support Programs	
A: DIRECT SUBSIDIES TO THE MILITARY INDUSTRY	
1. Industry, Science and Technology Canada	
(a) Defence Industry Productivity Program (DIPP)	$ 214,354,8
2. Department of National Defence	
(a) Chief, Research and Development (CRAD)	$ 122,730,0
(b) Defence Industrial Research Program (DIRP)	7,692,0
B: GOVERNMENT DEPARTMENTAL SERVICE COSTS	
1. External Affairs and International Trade Canada	
(a) Aerospace and Defence Programs Division	110,00
(b) High Technology Export Conference (HiTEC)	81,45
2. Department of National Defence	
(a) CRAD technology transfer from DRE's	N/
(b) International and Industry Programs Division	N/
3. Industry, Science and Technology Canada	
(a) Capital Goods and Service Industries Sector	N/
4. Canadian Commercial Corporation	$ 13,100,00
II: General Support Programs available to Military Industry	
A: DIRECT SUBSIDIES TO THE MILITARY INDUSTRY	
Federal Government	
1. External Affairs and International Trade Canada	
(a) Program for Export Market Development (PEMD)	N/
(b) Technology Inflow Program (TIP)	N/
2. Industry, Science and Technology Canada	
(a) Various industrial programs including Shipbuilding Industry Assistance Program (SIAP)	$ 24,296,3
3. Western Economic Diversification Program	8,543,9
4. Atlantic Canada Opportunities Agency	795,6
5. Revenue Canada	
(a) Scientific Research and Experimental Development (SRED)	N/
(b) DDPSA customs duties remissions	5,505,7
6. Export Development Corporation	N/
Provincial Government (Ontario and Quebec)	
1. Ontario Technology Fund	$ 5,358,9
2. Ontario Development Corporations	N/
3. Quebec Industrial Development Corporation (SDI)	
(a) Assistance to Bell Helicopter Textron	13,082,9
(b) Other programs	N/
4. Quebec Ministry of External Trade and Technology Development	563,9

[1] Figures quoted for the Province of Quebec are taken from the 1988–89 Public Accounts, the latest available.

3: GOVERNMENT DEPARTMENTAL SERVICE COSTS

Provincial (Ontario)

1. Ministry of Industry, Trade and Technology (MITT)
   Promotional materials — N/A

Municipal

1. Economic Development Corporations
   Various regional/municipal promotional programs — N/A

ESTIMATED TOTAL — **$ 416,216,264**

/A Not available
Estimated.

Notes on Figure 5

Canadian military industry received direct subsidies and other forms of public support valued at n estimated $416 million during FY 1990-91. The total includes Federal, as well as Ontario and)uebec, program figures and should be regarded as a low estimate (since relevant figures for several rograms are unavailable, only two provinces could be surveyed and no values have been attached to unicipal programs).

Public support to the military industry in Canada has been divided into two broad categories. he first, detailed in Section I of Figure 5, is programs specifically intended to support military roduction, and the second category (Section II) is general programs to which military producers also ave access. The first category is exclusively federal programs, while the second includes all three levels f government.

Procurement by the Department of National Defence is not included, except for contracts warded by the DND Chief of Research and Development (CRAD), see Section I.A.2. In fact, owever, the premiums paid in some instances by DND in order to buy from Canadian sources (as pposed to buying cheaper imports), are a form of direct subsidy. Examples include the purchase of ifles from Diemaco Inc. in Kitchener, and patrol frigates from Saint John Shipbuilding. In an overall domestic procurement bill of over $1 billion, these subsidies could be significant, but we have not tried o estimate their value.

Public support programs specifically directed toward military industry account for almost 90% f the total cost of public support to military industry and are provided by three Federal Departments and one Crown Corporation. Of these, the Industry, Science and Technology Department program, Defence Industry Productivity at $214 million is the largest. Next is the Department of National Defence, whose research and development programs add another $130 million, while the cost of External Affairs Canada's *Aerospace and Defence Programs Division* is estimated at $190,000. (None of hese department costs and estimates include salaries of personnel.) The costs of military-related services by the crown corporation, the Canadian Commercial Corporation, are estimated at about $13 million.

General industrial support programs provided at least $58 million in subsidies and support services to Canadian military industries in FY 1990-91. About two-thirds of this also came from the Federal Government, primarily through the Shipbuilding Industry Assistance Program. The rest came from the only two provincial governments surveyed: Ontario at just over $5 million, and Quebec at more than $13 million. Municipal programs are identified, but no specific figures, or even reliable estimates, of the costs of these are available.

In general, the estimates of the costs of subsidy and support must be considered conservative d to the lack of detailed data (time permitted a survey of only two provinces, the value of municip support programs could be estimated only with much more extensive research, and the Ann describes a variety of programs which support military production but for which no figures a available). On the other hand, in some cases the total figures given may be over-estimated in the sen that the recipient military industry firms also produce for the civilian market (some DIPP fun support civilian programs, and general support for military firms, e.g. through provinci governments, may in fact support non-military production). In the case of military-specific prograr like DIPP, however, it should be noted that while they may support civilian production, their bas function is to support a continuing military production capability.

Source: *Public Sector Support to the Canadian Military Industry 1990-91*, Report prepared for the Sub-Committee on Arms Export by Project Ploughshares, May 1992.

APPENDIX C

Dual-Use Diversification Options

[AJOR AREAS OF POTENTIAL DIVERSIFICATION

Areas of potential diversification exist in military research and development, production devoted the defence market and services provided to the defence market. In each of these areas, take the rm of producing alternative civilian products and services, producing dual-use technologies, or pplying a military product or service to a commercial market. New products or services may also be cquired through corporate purchase specifically for the commercial market.

In a few cases, diversification may take the form of applying an existing commercial product or rvice to the defence market. A number of possible areas of R&D military products and ilitary-focused services are identified for potential diversification in the accompanying table. These stings are not complete and can be expanded in scope and degree of detail as required for specific ctivities or studies. The following discussion of potential diversification follows a sectoral approach nd is intended as an overview for policy review, assessment and development.

ircraft and Aerospace

Most Canadian manufacturing in the aircraft and aerospace sector is for systems, sub-systems nd components. For the majority of these companies, military business is smaller than civilian usiness and diversification would involve expanding the civilian side of their business. There are two ossible exceptions. Bell Helicopter Textron (Textron Canada), is the only military aircraft anufacturer in Canada at the present time even though part of their business is in the civilian market. he recent contract for 100 helicopters for the Armed Forces is an example of a dual-purpose pproach. These military helicopters will be modified civilian designs. The logical diversification for ell is the increased manufacture of civilian helicopters. The degree of their diversification will depend n the helicopter market, which is presently weak, and the policies of their parent in the United States.

Canadair manufactures some unmanned military surveillance vehicles but this is a small portion f their overall business. Canadair has also manufactured some components for military aircraft, also minor part of their present business. Repair and overhaul services for military aircraft represent a arger portion of their business and may be an area where more civilian business is possible. However, he only significant possibilities would be to provide repair and overhaul services for Air Canada nd/or Canadian Airlines. It is unlikely that this would occur.

CAE Electronics produces flight simulators for both military and civilian markets. While they roduce other aerospace electronic systems, such as display systems, the flight simulators are their nain products. The company is one of the largest manufacturers of flight simulators in the world for oth military and civilian applications. While the company has made efforts in the past to enter other product areas, the flight simulators remain the key products. Diversification for CAE would likely nean obtaining more civilian business at the expense of their competitors.

A number of firms, such as Bristol Aerospace, are subsidiaries of US or European companies. Many of these firms have been set up to serve the Canadian defence market and are heavily dependent on defence business. A key question for these firms is whether the parent company will allow the Canadian subsidiary to have world product mandates and/or diversify into civilian product or market areas.

Pratt and Whitney has substantial defence business but their civilian business is considerab greater. Pratt and Whitney already have a world product mandate for their jet engines and, with th current market share, will have to continue to market their products into global civilian markets. Th could be considered to have already diversified into civilian markets.

Menasco Aerospace Ltd. (Colt Industries) produces landing gear systems and flight contr actuation systems for both defence and civilian markets, mostly export. Their viability depends obtaining contracts from aircraft manufacturers for their systems. Since they already serve bo markets, there is little scope for diversification unless they add new products for the aerospace or oth markets. There is a trickle-down effect in this case. Some of their landing gear component precisi machining is sub-contracted to local machine shops. These companies have made substanti investments in equipment and will be impacted by Menasco's decisions. If Menasco's landing ge system sales decrease and Menasco diversifies into other products that do not require simil machining capability, the sub-contractors will suffer. Therefore, it is in the interests of t sub-contractors to plan for diversification also.

The smaller companies in this industry, both Canadian-owned and foreign-owned, tend manufacture and supply systems or components to the larger firms. In some cases the defence mark is their major market and in other cases it is a minor market. The foreign-owned companies a generally constrained by the policies of their parent companies. Some companies have attempted diversify in the past, Fleet being an example where diversification did not work and the compar divested many of its acquisitions. In many cases the Canadian-owned companies may not have th resources to diversify.

The lowest-risk diversification for firms in the aircraft and aerospace industry is to becom sub-contractors and/or component suppliers to major firms already in the civilian marke Considering the competition already in this market on a global basis, it will be necessary for firms identify niche products or market segments where they not only are price-competitive but also hav other advantages over their competition.

Communications, Navigation and Radar

There are a large number of companies in the defence market in this industry sector ranging fro large subsidiaries of foreign companies to small Canadian companies.

Litton Systems Canada Ltd. is an example of a foreign-owned subsidiary in this sector. Litto produces navigation instruments and equipment, radar, aerospace equipment and systems an displays (cathode ray tube, LED, liquid crystal) for both defence and civilian markets. The compan also has a division manufacturing metalworking tools, drills and dies for the civilian market. Furthe diversification is likely to occur in Canada only if the parent company decides that it is in the bes interests of the overall company. Most of the new product research and development is carried out i the United States so it is unlikely that the Canadian subsidiary will receive new products to produc unless there are distinct advantages for them to do so.

Canadian Marconi is another foreign-owned company that serves both the defence and civilia markets. Their products include avionics instruments and displays, instrument landing systems, rada systems, navigation instruments and systems and telecommunications equipment. The company has research facility in Canada. Diversification would involve the development and/or acquisition of ne products for the civilian market. Again, the decision to further diversify will be made by the paren company based on their business and strategic plans.

Rockwell International's Collins Canada Division is also foreign-owned and manufacture communications systems for military and civilian markets. Rockwell's other divisions in Canad manufacture products and components for the automotive industry, meters and telecommunication

roducts with virtually no military sales. Therefore, Rockwell is already diversified and only the ollins Division may have potential for further diversifications. Their approach to diversification will e determined by their parent company in the United States.

Com Dev Ltd. is a Canadian company that produces microwave, radar and telecommunications quipment and components for both the military and civilian markets. However, the majority of their ales are civilian sales, minimizing their diversification needs.

The above examples are typical of the Canadian industry. Because of the small Canadian market, ıost firms in this area have to produce a range of products for a number of markets to attain easonable size in the domestic market. In some cases this has been detrimental and in others avourable to expansion in the export markets.

A few relatively small firms are more dependent on the military market and, therefore, are more ulnerable to the decline. Many of these firms will not have the resources to diversify away from the nilitary market.

Engineering

There are two types of engineering firms involved in the military market. The first type is the consulting engineering firms that design and project-manage construction of a wide range of buildings e.g. Marshall, Macklin, Monaghan Ltd.), highways (e.g. Procter & Redfern Ltd.), harbours (e.g. Fenco-Lavalin) and airports (e.g. Beauchemin Beaton Lapointe Ltd.). The military component of the sales for these firms is small. They would consider military construction projects in the same sense as civilian construction projects and no diversification would be necessary.

The second type of engineering firms is those firms that do contract engineering and, often, some research, prototype and one-off manufacture for specific military or government projects. W.R. Davis Engineering carries out these types of activities for aircraft and helicopters, specialized truck and van bodies, control systems, electro-mechanical assemblies and component manufacture for both military and civilian applications. A typical project was the design and fabrication of infra-red suppressors for the frigate funnels.

Canadian Astronautics Ltd. is a similar firm specializing in space, communications, search and rescue and radar product areas. They also carry out specific projects under government contract, including military projects, although their military business has been declining.

These companies develop expertise in specific areas and disciplines and obtain engineering contracts based on their expertise. Whether the contracts are military or civilian does not have much significance. Diversification for this group is limited by their expertise.

Marine

Shipbuilding is the most visible component of the marine industry sector. The major defence-oriented shipbuilding contracts are for the construction of new frigates and the mid-life conversion and modernization of other naval vessels. There is also substantial contract repair work.

The major shipyards (e.g. Saint John Shipbuilding and MIL Davie) are the prime contractors for the major warship construction. Smaller shipyards build smaller naval vessels and boats and do sub-contract work for the large shipyards. At the present time, defence contracts represent a large portion of the sales of the larger shipyards although defence work has been very cyclical in the past several decades.

In general, the Canadian shipyards are not commercially competitive with the maj international shipyards, especially in Japan and Korea, and there is no sign that this will chang However, Canadian shipyards can be competitive in some niche market areas. The construction fishing vessels is one such market but, with the currently depressed Atlantic deep-sea fishing industr there is little demand for new fishing vessels. The industry has the skills and expertise to be competiti in niche markets such as passenger ferries and vessels for Arctic operation. These are limited marke and limit the opportunities for diversification.

A second area in the marine industry sector is that of navigation and sonar applications. Whi there are some of the larger subsidiaries of foreign companies in this field, there are a number Canadian firms who are important players. Hermes Electronics is one such firm manufacturing wat traffic signals, sonar, navigation, meteorological and communications equipment. Defence sales a an important part of Hermes' overall sales. Diversification for Hermes would likely mean th acquisition or development of new products and the development of new markets.

C-Tech produces sonar equipment for both military and fishing industry markets and associate electronic components and assemblies. Diversification for C-Tech would probably have to follow th same route as for Hermes although the product ranges would differ.

Motor Vehicles

There are no firms dedicated to the manufacture of military motor vehicles in Canada. Thre firms have supplied military vehicles in recent years.

The Diesel Division of General Motors has produced light armoured vehicles for both th Canadian Armed Forces and for export. This plant was built to manufacture diesel and diesel-electri locomotives. General Motors acquired the design for a light armoured vehicle and won the contract t supply the Canadian Armed Forces. The production of this type of vehicle fit easily into thei production facilities. This was a form of diversification to supplement the production of locomotive for the civilian market.

Bombardier followed a similar pattern in the production of the Iltis jeep for the Canadian Arme Forces. This was Bombardier's first venture into the military vehicle market and fit into their strateg to be a major company in the transportation market. With their experience in building snowmobile and railway and subway equipment, the production of this vehicle was not a significantly differen venture for Bombardier.

The third military vehicle project was the heavy military truck production by UTDC for th Canadian Armed Forces. Again, the design was acquired. UTDC manufactures buses, transit vehicle and commuter passenger cars. The manufacture of the heavy trucks fit into their manufacturin operations and added work for their facilities.

Some civilian vehicles are also provided by the car manufacturers and specialty-vehicl manufacturers but these are generally acquired on a commercial basis and are considered a dual-us application of a civilian product. Examples include passenger vehicles, buses, fire trucks and ligh trucks.

The balance of the military motor vehicle production in Canada for military use is concentrate in the after-market supply of repair parts, tires, batteries and similar products. With the exception o non-standard repair parts supplied by the original manufacturers, most of this production would be dual-use application of civilian products.

A limited number of special-purpose vehicles are manufactured or modified from commercial ehicles. Most of this work is done either by engineering firms, as discussed earlier, or by commercial rms specializing in custom-built vehicles.

Since the supply of military equipment or components is a minor part of their business or has een an opportunistic sale, the majority of the firms in this sector have little or no need to consider iversification from military business.

Veapons, Munitions and Fire Control Equipment

Oerlikon Aerospace Inc. is an example of a wholly-owned subsidiary of a foreign firm with omplete dependence on the military market. Oerlikon is producing an advanced anti-aircraft and nti-tank guided missile system (ADATS) for the Canadian Armed Forces with a global mandate from ts parent company. To date there have been no export sales. Oerlikon (Canada) is a classic example of company with a single product in a single market. As such, diversification is virtually impossible nless the parent company transfers the world mandate for a similar product to Canada or the Canadian subsidiary acquires another product or products from another company. In this case neither option is likely. The parent company has had financial losses since 1985 and has a heavy debt oad. The military division accounts for more than a third of the parent company's sales but has been osing money in recent years. The company has been unable to sell the military division and has now set he objective of shrinking the division by half. There is unlikely to be very much additional financial support for the Canadian firm by its parent, which effectively eliminates any significant diversification program.

M.E.L. Defence Systems Ltd. is another single-product, single-market company with foreign ownership. It was set up to supply the Canadian Armed Forces with some export potential. The company produces electronic warfare systems and also carries out some related research. It is difficult to identify diversification options for this company unless the parent company's strategic plan includes diversification in Canada. While there may be some compatible products that the company could produce, the company has very limited contact with and experience in the civilian market and would require a significant change in its sales and marketing organization.

Westinghouse Canada has an Information & Defence Technologies Division that has been heavily dependent on military sales. The defence-oriented electronic equipment and systems include sonar equipment and command and control systems. The defence portion of this division is not a large contributor to Westinghouse Canada sales and the company is likely to increase its emphasis on information technology, which could be considered a form of diversification.

Computing Devices Company, a subsidiary of Control Data Canada Ltd., produces weapons control systems and other electronic products for military use. The company also produces some products for the civilian market but the defence market is larger. If defence sales decline, Control Data is likely to follow the same path as Westinghouse and replace at least part of the defence business with other civilian business. Computing Devices represents only a part of Control Data Canada's sales and the non-Computing Devices sales are virtually all civilian. Again, the final decision will be made by the parent company in the United States.

Diemaco produces small arms and weapons for the military and civilian markets, the military market often exceeding the civilian market. The company also does custom machining and produces parts for weapons and other products. Although the company has a reliance on the military market, many of its products are dual-purpose and part of the military market loss can be made up from its existing civilian markets or by adding new products that are compatible with their existing product-mix.

Ingersoll Machine and Tool and its subsidiaries produce shell casings, forgings and parts fo large-calibre ammunition. Since the manufacturing plant and equipment are not dedicated to thes military products, the company can expand its civilian sales to make up for any loss of military sale depending on the state of the economy and the competitiveness of the company.

Canadian Arsenals Ltd. owned by engineering giant SNC, produces explosives and propellant for large-calibre munitions and loads the munitions. This is a specialized activity that has no rea counterpart in the civilian market. While Canadian Arsenals may be able to diversify into som speciality explosives production, it is unlikely that this would provide sufficient sales volume to enabl the company to remain viable.

Possible Areas of Military R&D and Potential Civilian Applications

MILITARY R&D	POTENTIAL CIVILIAN APPLICATIONS
Military research in physiology, pathology and nutrition	Nutritional problems Health hazards of climate Arctic survival techniques Occupational hazards and personal protection Readaptation processes Mental health research Environmental health monitoring
Military vehicles research	Design of vehicles adapted to the needs of developing countries Design of multi-purpose vehicles for peace-keeping and policing activities Effects on people of noise and vibration Design of special-purpose vehicles for Arctic use
Communications research	Improved communications technology for Arctic use Appropriate communications technology for the needs of developing countries Communications technology for use in remote areas or under adverse conditions (e.g. noise, vibrations, etc.)
Marine and marine engineering research	Ship design for ice conditions Offshore drilling rig and production platform design for ice conditions Design of un-sinkable, self-righting lifeboats Offshore oil exploration and production Ocean shipping and ports, especially for Arctic conditions
Food supply research	Long-term storage and preservation of food products Emergency survival rations, especially for Arctic use
Navigation research	Improved navigation technology for marine and Arctic applications Improved navigation aids and ground location transponders for search and rescue, especially for adverse conditions as in the Arctic Low-cost satellite navigation technology
Civil and engineering research	Appropriate designs for roads, railroads, airports, docks for developing countries, disaster emergencies and adverse terrain and climate conditions Research on building and construction materials especially for low-cost, prefabricated buildings for housing and commercial use
Logistics research	Logistics management for commercial and industrial applications, peace-keeping and policing actions, disaster emergencies

MILITARY R&D	POTENTIAL CIVILIAN APPLICATIONS
Military vehicles	Special-purpose vehicles for Arctic use Special-purpose, off-road vehicles for forestry, mining construction and oilfields use in developing and industrialized countries Components and sub-assemblies for commercial vehicles
Marine and ship building	Specialized life boats for offshore oil and gas drilling and production facilities, especially for cold weather and ice conditions Patrol boats for police, fisheries enforcement, coast guard and similar agencies, especially ocean-going Components and equipment for boats and ships
Sonar and other underwater detection equipment	Fishing industry for location of fish Construction industry for identification and delineation of damage to underwater structures and monitoring of repairs Locating underwater obstacles and hazards to navigation
Communications equipment	Communications equipment for Arctic use Communications equipment for remote or inhospitable terrain in developing and industrialized countries
Navigation equipment and systems	Vehicle navigation (satellite) equipment and systems for Arctic use and for remote or inhospitable areas in developing and industrialized countries Light-weight, low-cost navigation (satellite) equipment and systems for small, mobile groups such as mineral exploration teams, survey teams, forestry workers and trappers
Radar, electronic warfare and similar systems	Aircraft collision warning equipment and systems Air traffic controller equipment and systems Ice collision warning equipment and systems for fishing and other commercial vessels in icy waters
Aerospace equipment, components and systems	Components, sub-assemblies and sub-systems for commercial aircraft
Logistical support services	Provide logistical support software and services to manufacturers, government organizations, distribution organizations and others Provide consulting services for logistical support
Command and control support services	Apply command and control sofware systems, management systems and support systems to civilian organizations including police, fire-fighting and emergency response
Training services	Apply training software systems to civilian applications, especially in technical retraining of adults Provide specialized training services to businesses and other organizations involved in training Development of specialized training programs
Medical services	Provide medical services in civilian groups

MILITARY R&D	POTENTIAL CIVILIAN APPLICATIONS
Engineering services	Provide specialized engineering services in construction, vehicle and aerospace design and other engineering areas
Maintenance and repair services	Provide maintenance and repair services for buildings, vehicles, aerospace and similar areas, especially for Arctic or inhospitable conditions

Source: Diversifying Canada's Defence Industrial Base: An Alternative to the Arms Trade?, Report prepared for the Sub-Committee on Arms Export by The Arms Control Centre, June 1992.

APPENDIX D

List of Witnesses

Associations and Individuals	Issue	Date
ıct for Disarmament Maggie Helwig, Spokesperson.	7	Thursday, February 6, 1992
ıerospace Industries Association of Canada William Weston, Vice–President, Administration.	8	Thursday, February 27, 1992
ıngliican Church of Canada Rev. Garth Bulmar, Past Chairperson of the Public Social Responsibility Unit; David Pollock, Consultant, Economic, Justice and Peace Making.	9	Thursday, March 12, 1992
Arms Control Centre John Lamb, Executive Director.	6	Thursday, December 12, 1991
Bristol Aerospace Limited Trevor Murch, President; R. Campbell Barr, Vice–President, Aerocomponents Division; J.R. Chisholm, Vice–President, Government Relations; Dan Davies, President, Local 3005, Canadian Auto Workers; Georges Klowak, Vice–President, Local 3005, Canadian Auto Workers.	12	Wednesday, April 1st, 1992
Canadian Exporters' Association James Taylor, President.	8	Thursday, February 27, 1992

Associations and Individuals	Issue	Date
Canadian Commercial Corporation Obed Ivan Matthews, Executive Vice–President; Jean–Pierre Cloutier, General Counsel and Secretary.	10	Thursday, March 26, 1992
Canadian Council of Churches Sister Kathleen Cyr.	9	Thursday, March 12, 1992
Canadian Defence Preparedness Association Lt. Gen. (Ret'd) Charles Belzile, President.	5	Thursday, December 5, 1991
Canadian Institute for International Peace and Security Jean–François Rioux, Research Fellow.	12	Tuesday, April 7, 1992
Canadian NATO Industrial Advisory Group Garry Rutledge, President.	4	Thursday, November 28, 1991
Canadian Peace Alliance Marion Frank, Member, Steering Committee.	7	Thursday, February 6, 1992
Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War Bill Singleton, Executive Director.	9	Thursday, March 12, 1992
Coalition to Oppose the Arms Trade Richard Sanders, Coordinator.	7	Thursday, February 6, 1992
Conference of Defence Associations Institute B. Gen. W.J. Yost.	10	Thursday, March 26, 1992
Department of External Affairs and International Trade Brian Schumacher, Assistant Deputy Minister, Trade Development and Chief Trade Commissioner.	2	Thursday, November 7, 1991

Associations and Individuals	Issue	Date
Department of External Affairs and International Trade Tom MacDonald, Director General, Export and Import Permits Bureau; Mark Moher, Director General, International Security, Arms Control, and CSCE Affairs; Jean–Michel Roy, Director, Export Controls Division.	3 13 13	Thursday, November 21, 1991 Thursday, April 9, 1992 Thursday, April 9, 1992
Department of External Affairs and International Trade Donald W. Campbell, Deputy Minister.	13	Thursday, April 9, 1992
Department of Industry, Science and Technology Robert Little, Assistant Deputy Minister, Personnel, Finance and Administration.	2	Thursday, November 7, 1991
Department of National Defence R.D. Gillespie, Assistant Deputy Minister, (Materiel).	2 5	Thursday, November 7, 1991 Thursday, December 5, 1991
Department of National Defence Catherine Kerr, Director General, International and Industry Programs.	3	Thursday, November 21, 1991
Department of Supply and Services Jeff Carruthers, Assistant Deputy Minister, Corporate Policy and Planning Services; Charles Stedman, Assistant Deputy Minister, Supply Operations Service.	10	Thursday, March 26, 1992
End the Arms Race Hugh Dempster, Vice–President.	11	Monday, March 30, 1992

Associations and Individuals	Issue	Date
Greater Victoria Disarmament Group Dr. Fred Knelman, Spokesperson; Al Rycroft, Spokesperson.	11	Monday, March 30, 1992
Halifax Board of Trade Alan Barkhouse, Senior Vice–Chairman; Michael J. Garvey, IMP Aerospace Limited.	12	Monday, April 6, 1992
Halifax City Hall Moira Ducharme, Mayor; Graham Downy, Alderman; Tom Abraham, Executive Assistant to the city manager (Resource Person).	12	Monday, April 6, 1992
Halifax–Dartmouth Industries Andrew McArthur, President & CEO; Vice–Admiral Porter, R.C.N. (Ret'd), Special Assistant to the President; Allan Proctor, Business Agent, Industrial Union of Marine and Shipbuilding Workers' of Canada; Les Hallway, Marine Workers' Federation.	12	Monday, April 6, 1992
International Security, Arms Control and CSCE Affairs Bureau Mark J. Moher, Director General.	13	Thursday, April 9, 1992

Associations and Individuals	Issue	Date
MacDonald Dettwiler and Associates Ltd. Bernie Clark, Director of Sales; Dan Friedmann, Executive Vice–President; Murray MacDonald, Space and Defence; Karen Vanturennout, Director, Strategic Planning; Timothy Bult, Employee Representative.		Tuesday, March 31, 1992
Mennonite Central Committee Edwin Epp, Coordinator, Peace and Social Concerns.	12	Wednesday, April 1, 1992
Mennonite Conference of Eastern Canada (Peace Justice and Social Concerns Committee) Gary Leis, Member; Maurice Martin, Chair of the Theological Concern Committee; Jean Goulet, Chair of Missions.	9	Thursday, March 12, 1992
Montreal Chamber of Commerce Marco Genoni, Vice–President.	12	Tuesday, April 7, 1992
Montreal City Hall Robert Letendre, Partnership Relations Officer, Economic Development Committee; Richard Artaud, Planning Officer, Planning and Policy Division.	12	Tuesday, April 7, 1992
Naval Association of Canada Rear–Admiral Fred Crickard, (Ret'd); Derick McGilvry.	12	Monday, April 6, 1992
Physicians for Prevention of Nuclear War Dr. Earl Morris.	11	Monday, March 30, 1992

Associations and Individuals	Issue	Date
Project Peacemakers Lynn Grinke, Chair of the Board of Directors; Weldon Epp, Staff; Chad Sherman, Staff.	12	Wednesday, April 1st, 1992
Project Ploughshares (Lunenburg) Margery Dahn, Coordinating Secretary.	12	Monday, April 6, 1992
Project Ploughshares (Montreal) Irene Munt; Ed Napier; Jacques Langlais, WCRP Canada, Observer.	12	Tuesday, April 7, 1992
Project Ploughshares (N.S.) John Osborne; Wally Wason; Ruth Smith.	12	Monday, April 6, 1992
Project Ploughshares Ken Epps, Program Associate.	1	Thursday, October 31, 1991
Project Ploughshares Ernie Regehr.	3	Thursday, November 21, 1991
Queen's University Alistair Edgar, Graduate Fellow, Centre for International Relations.	4	Thursday, November 28, 1991
Royal Military College of Canada John Treddenick.	6	Thursday, December 12, 1991

Associations and Individuals	Issue	Date
SNC Inc. Claude Daignault, Vice-President, Human Resources and Administration; Pierre Bélanger, Vice-President and Director General; Jeremy Barry, Legal Counselor; Lorne Zakaib, Chairman, Chief Executive Officer; Lt. Gen. (ret'd) Charles Belzile; Fernand Boyer, Vice-President, Marketing.	12	Tuesday, April 7, 1992
Union of Spiritual Community Polly Malekow, Member of the Working Group on Disarmament and Peace; Dan Voykin, Member of the Working Group on Disarmament and Peace.	11	Monday, March 30, 1992
Unitarian Church of Winnipeg Cecil Muldrew.	12	Wednesday, April 1st, 1992
United Church of Canada Shirley Jackson, Chairperson; Ralph Arrowsmith, Member.	11	Monday, March 30, 1992
University of Manitoba James Fergusson, Program in Strategic Studies.	5 12	Thursday, December 5, 1991 Wednesday, April 1st, 1992
Vancouver City Hall Special Advisory Committee on Peace Professor Michael Wallace, Professor of International Relations, University of British Columbia; Roger Sweeny, Commander (Rt'd), (Naval Officer), Member of Veterans Against Nuclear Arms.	12	Tuesday, March 31, 1992
Vancouver Island Conversion Committee Sunshine Goldstream, Spokesperson.	11	Monday, March 30, 1992

Associations and Individuals	Issue	Date
Veterans Against Nuclear Arms Tom K. Guilford, Nova Scotia Branch President; Ray Creery, Vice–Chairman.	12	Monday, April 6, 1992
Veterans Against Nuclear Arms (B.C.) Gladys Kennedy, Member; Rev. Michael Piddington, Member.	11	Monday, March 30, 1992
Victoria Voice of Women Theresa Padgham, Chair; Maria K. Abbott, Treasurer.	11	Monday, March 30, 1992
Voice of Women Marie Hammond, Coordinator; Barbara Taylor, Coordinator.	12	Monday, April 6, 1992
Professor Michael Wallace, Professor of International Relations, University of British Columbia.	11	Monday, March 30, 1992
Winnipeg Chamber of Commerce Dr. Ossawa Abouzied, Central Canadian Structures.	12	Wednesday, April 1st, 1992
Winnipeg City Hall Doreen Demare, Councillor.	12	Wednesday, April 1st, 1992
Winnipeg Coordination Committee for Disarmament Len Grier, Member.	12	Wednesday, April 1st, 1992
Winnipeg Economic Conversion Committee Doreen Plowman, Chairperson; Bruce Mackay, Committee Member, Representative from the Manitoba Federation of Labour.	12	Wednesday, April 1st, 1992
World Federalists of Canada Menno Klassen, Board Member.	12	Wednesday, April 1st, 1992

Associations and Individuals	Issue	Date
World Federalists of Canada (B.C.) Jack Drummond, Past President; Me. Caspar Davis, Treasurer.	11	Monday, March 30, 1992
York University Keith Krause, Deputy Director, Centre for International and Strategic Studies.	1	Thursday, October 31, 1991
York University Martin Shadwick, Research Associate, Centre for International and Strategic Studies.	4	Thursday, November 28, 1991

APPENDIX E

List of Submissions

Name / Organization

Act for Disarmament

Aerospace Industries Association of Canada

Amnesty International

Anglican Church of Canada

Arms Control Centre

Canadian Commercial Corporation

Canadian Council of Churches

Canadian Defence Preparedness Association

Canadian Exporters' Association

Canadian Labour Congress

Canadian Peace Alliance

Canadian Peace Congress

Canadian Institute for International Peace and Security

Canadian NATO Industrial Advisory Group

Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War (B.C)

Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War (Ontario)

Citizens' Inquiry into Peace and Security

Coalition to Oppose Arms Trade

Community Forum

Concerned Citizens of Manitoba

Conference of Defence Associations

Department of External Affairs and International Trade

Department of External Affairs and International Trade
International Security, Arms Control and CSCE Affairs Bureau

Department of External Affairs and International Trade
Export and Import Permit Bureau

Department of Industry, Science and Technology

Department of National Defence

Department of Supply and Services
Corporate Policy and Planning Services

Alistair Edgar, Graduate Fellow
Centre for International Relations,
Queen's University

End The Arms Race

James Fergusson, Research Associate,
Program in Strategic Studies,
University of Manitoba

General Motors of Canada

Isabelle George

Greater Victoria Disarmament Group

Keith Krause, Deputy Director,
Centre for International and Strategic Studies,
York University

Andrew Latham, Research Associate,
Program in Strategic Studies,
University of Manitoba

Laurentian University

Mennonite Central Committee

Mennonite Conference of Eastern Canada

Naval Officers Association of Canada

Project Peacemakers

Project Ploughshares (Lunenburg)

Project Ploughshares (Montreal)

Project Ploughshares (N.S.)

Project Ploughshares (Vancouver)

Project Ploughshares (Waterloo)

Royal Military College of Canada

SNC Industrial Technologies Inc.

Trenton Town Council

Union of Spiritual Community

Unitarian Church of Winnipeg

United Church of Canada (B.C.)

United Church of Canada (Hamilton)

Vancouver City Hall Special Advisory Committee on Peace

Vancouver Island Conversion Committee

Veterans Against Nuclear Arms (B.C.)

Veterans Against Nuclear Arms (N.S.)

Voice of Women (Nova Scotia)

Voice of Women (Victoria)

Winnipeg Co-odinating Committee for Disarmament

Winnipeg Economic Conversion Committee

World Federalists of Canada (B.C.)

World Federalists of Canada (Winnipeg)

Request for Government Response

Pursuant to Standing Order 109, your Committee requests that the Government table a comprehensive response to this Report within 150 days.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on Arms Exports (*Issues Nos. 1 to 14 and Issue No. 41 of the Standing Committee on External Affairs and International Trade which includes this report*) is tabled.

Respectfully submitted,

JOHN BOSLEY, P.C., M.P.
Chairman

PETER MCCREATH, M.P.
Chairman
Sub-Committee on Arms Export

Minutes of Proceedings

THURSDAY, APRIL 30, 1992
(19)

Text]

The Sub-Committee on Arms Exports of the Standing Committee on External Affairs and nternational Trade met *in camera* at 9:42 o'clock a.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Peter McCreath, presiding.

Members of the Sub-Committee present: John Brewin, John Bosley, Beryl Gaffney, Jean-Guy Guilbault, Peter McCreath, Pat Sobeski.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Jim Lee, Researcher. *From he Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Nicholas Swales and Katherine Baird, Research Officers.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of Canadian arms production and export.

The Sub-Committee proceeded to consider its draft report.

At 11:02 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MAY 7, 1992
(20)

The Sub-Committee on Arms Exports of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met *in camera* at 9:20 o'clock a.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Peter McCreath, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Lloyd Axworthy, John Brewin, Beryl Gaffney, Jean-Guy Guilbault, Peter McCreath, Pat Sobeski.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Jim Lee, Researcher. *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Nicholas Swales and Katherine Baird, Research Officers.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of Canadian arms production and export. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Thursday, October 31, 1991, Issue No. 1*).

The Sub-Committee resumed consideration of its draft report.

At 10:52 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Jacques Lahaie
Clerk of the Sub-Committee

THURSDAY, MAY 21, 1992
(21)

The Sub-Committee on Arms Exports of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met *in camera* at 9:35 o'clock a.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Peter McCreath, presiding.

Members of the Sub–Committee present: Lloyd Axworthy, John Brewin, Beryl Gaffney, Pete McCreath, Pat Sobeski.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Jim Lee, Researcher. *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Katherine Baird, Research Officer.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub–Committee resumed consideration of Canadia arms production and export. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Thursday, October 31 1991, Issue No. 1*).

The Sub–Committee resumed consideration of its draft report.

At 11:07 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Stephen Knowles
Committee Clerk

THURSDAY, JUNE 11, 1992
(22)

The Sub–Committee on Arms Exports of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met *in camera* at 9:34 o'clock a.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Peter McCreath, presiding.

Members of the Sub–Committee present: Lloyd Axworthy, John Brewin, John Bosley, Bery Gaffney, Peter McCreath, Pat Sobeski.

Other Members present: Benno Friesen.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Jim Lee, Researcher. *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Nicholas Swales and Katherine Baird, Research Officers.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub–Committee resumed consideration of Canadian arms production and Export. (*See Minutes of Proceeding and Evidence, dated Thursday, October 31, 1991, Issue No. 1*).

The Sub–Committee resumed consideration of its draft report.

At 10:53 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, JUNE 18, 1992
(23)

The Sub–Committee on Arms Exports of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met *in camera* at 9:40 o'clock a.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Peter McCreath, presiding.

Members of the Sub–Committee present: Lloyd Axworthy, John Brewin, Peter McCreath, Pat Sobeski.

Acting Members present: Christine Stewart for Beryl Gaffney.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Jim Lee, Researcher. *From e Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Nicholas Swales and Katherine Baird, esearch Officers.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub–Committee resumed consideration of Canadian rms production and export (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Thursday, October 31, 991, Issue No. 1*).

The Sub–Committee resumed consideration of its draft report.

At 10:15 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Jacques Lahaie
Clerk of the Sub–Committee

HURSDAY, SEPTEMBER 10, 1992
24)

The Sub–Committee on Arms Exports of the Standing Committee on External Affairs and nternational Trade met *in camera* at 9:24 o'clock a.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Peter McCreath, presiding.

Members of the Sub–Committee present: Lloyd Axworthy, John Brewin, Jean–Guy Guilbault, Peter McCreath, Pat Sobeski and Christine Stewart.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Jim Lee, Research Officer. *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Nicholas Swales and Katherine Baird, Research Officers.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub–Committee resumed consideration of Canadian rms production and export. (*See minutes of Proceedings and Evidence, dated Thursday, October 31, 991, Issue No.1*).

The Sub–Committee resumed consideration of its draft report.

It was agreed,—That additional comments as accepted by the Sub–Committee be submitted to he staff for inclusion in the report.

It was agreed,—That the Chairman be authorized to make such typographical and editorial hanges as may be necessary without changing the substance of the draft report.

It was agreed,—That the draft report, as amended, be adopted as the Committee's First Report nd that the Chairman be instructed to present the report to the Standing Committee on External Affairs and International Trade.

At 11:00 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Stephen Knowles
Committee Clerk

Membres du Sous-comité présents : Lloyd Axworthy, John Brewin, Jean-Guy Guilbault, Pete McCreath, Pat Sobeski.

Aussi présents : *Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement* : Jim Lee, attaché d recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur* : Nichola Swales et Katherine Baird, chargés de recherche.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité reprend l'étude de l production et de l'exportation d'armes canadiennes, (*voir les Procès-verbaux et témoignages du jeu 31 octobre 1991, fascicule nº 1*).

Le Sous-comité poursuit l'étude de son projet de rapport.

Il est convenu,—Que les exposés additionnels acceptés par le Sous-comité soient inclus dans l rapport.

Il est convenu,—Que le président soit autorisé à apporter au texte du rapport des changement d'ordre typographique et grammatical, selon les besoins, sans en modifier le fond.

Il est convenu,—Que le projet de rapport modifié soit adopté (premier rapport du Sous-comité et que le président le présente au Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieu

À 11 heures, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité

Stephen Knowles

Membres du Sous-comité présents : Lloyd Axworthy, John Brewin, John Bosley, Beryl Gaffney, Peter McCreath, Pat Sobeski.

Autre député présent : Benno Friesen.

Aussi présents : *Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement* : Jim Lee, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur* : Nicholas Swales et Katherine Baird, chargés de recherche.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité reprend l'étude de la production et de l'exportation d'armes canadiennes, (*voir les Procès-verbaux et témoignages du jeudi 31 octobre 1991, fascicule nº 1*).

Le Sous-comité poursuit l'étude de son projet de rapport.

À 10 h 53, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

E JEUDI 18 JUIN 1992
3)

Le Sous-comité de l'exportation des armes du Comité permanent des affaires étrangères et du ommerce extérieur se réunit à *huis clos* à 9 h 40 dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la résidence de Peter McCreath (*président*).

Membres du Sous-comité présents : Lloyd Axworthy, John Brewin, Peter McCreath, Pat Sobeski.

Membre suppléant présent : Christine Stewart remplace Beryl Gaffney.

Aussi présents : *Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement* : Jim Lee, attaché de cherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur* : Nicholas vales et Katherine Baird, chargés de recherche.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité reprend l'étude de la oduction et de l'exportation d'armes canadiennes, (*voir les Procès-verbaux et témoignages du jeudi octobre 1991, fascicule nº 1*).

Le Sous-comité poursuit l'étude de son projet de rapport.

À 10 h 15, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Jacques Lahaie

JEUDI 10 SEPTEMBRE 1992
)

Le Sous-comité de l'exportation des armes du Comité permanent des affaires étrangères et du mmerce extérieur se réunit à *huis clos* à 9 h 24 dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la sidence de Peter McCreath (*président*).

Le Sous-comité reprend l'étude de son projet de rapport.

À 10 h 52, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Jacques Lahaie

LE JEUDI 21 MAI 1992
(21)

Le Sous-comité de l'exportation des armes du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à *huis clos* à 9 h 35 dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la présidence de Peter McCreath (*président*).

Membres du Sous-comité présents : Lloyd Axworthy, John Brewin, Beryl Gaffney, Peter McCreath, Pat Sobeski.

Aussi présents : Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement : Jim Lee, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur* : Katherine Baird, chargée de recherche.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité reprend l'étude de la production et de l'exportation d'armes canadiennes, (*voir les Procès-verbaux et témoignages du jeudi 31 octobre 1991, fascicule nº 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude de son projet de rapport.

À 11 h 07, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité

Stephen Knowles

LE JEUDI 11 JUIN 1992
(22)

Le Sous-comité de l'exportation des armes du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à *huis clos* à 9 h 34 dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la présidence de Peter McCreath (*président*).

E JEUDI 30 AVRIL 1992
9)

Traduction]

Le Sous-comité de l'exportation des armes du Comité permanent des affaires étrangères et du ommerce extérieur se réunit à *huis clos* à 9 h 42 dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la résidence de Peter McCreath (*président*).

Membres du Sous-comité présents : John Brewin, John Bosley, Beryl Gaffney, Jean-Guy Guilbault, eter McCreath, Pat Sobeski.

Aussi présents : Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement : Jim Lee, attaché de cherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur* : Nicholas vales et Katherine Baird, chargés de recherche.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité poursuit l'étude de la oduction et de l'exportation d'armes canadiennes.

Le Sous-comité examine son projet de rapport.

À 11 h 02, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

E JEUDI 7 MAI 1992
0)

Le Sous-comité de l'exportation des armes du Comité permanent des affaires étrangères et du mmerce extérieur se réunit à *huis clos* à 9 h 20 dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la ésidence de Peter McCreath (*président*).

Membres du Sous-comité présents : Lloyd Axworthy, John Brewin, Beryl Gaffney, Jean-Guy uilbault, Peter McCreath, Pat Sobeski.

Aussi présents : Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement : Jim Lee, attaché de cherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur* : Nicholas vales et Katherine Baird, chargés de recherche.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité reprend l'étude de la oduction et de l'exportation d'armes canadiennes, (*voir les Procès-verbaux et témoignages du jeudi octobre 1991, fascicule nº 1*).

Demande de réponse du gouvernement

Conformément à l'article 109 du Règlement, le Comité prie le gouvernement de déposer dans les 50 jours une réponse globale à ce rapport.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité de l'exportation des armes *(fascicules n^os 1 à 14 et le fascicule n^o 41 du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur qui comprend le présent rapport)* est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président,

JOHN BOSLEY, c.p., député

PETER MCCREATH, député
Président
Sous-comité de l'exportation des armes

roject Ploughshares (Montréal)

roject Ploughshares (Vancouver)

roject Ploughshares (Waterloo)

nion of Spiritual Community

nitarian Church of Winnipeg

niversité Laurentian

ncouver Island Conversion Committee

lle de Vancouver, Comité consultatif spécial sur la paix

innipeg Co-ordinating Committee for Disarmament

innipeg Economic Conversion Committee

End the Arms Race

Enquête populaire sur la paix et la sécurité

James Fergusson, attaché de recherche,
programme d'études stratégiques,
Université du Manitoba

General Motors du Canada

Isabelle George

Greater Victoria disarmament Group

Groupe consultatif canadien de l'industrie sur l'OTAN

Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales

Keith Krause, directeur adjoint,
Centre d'études internationales et stratégiques,
Université York

Andrew Latham, attaché de recherche,
Programme d'études stratégiques,
Université du Manitoba

La Voix des femmes (Nouvelle-Écosse)

La Voix des femmes (Victoria)

Les Technologies Industrielles SNC Inc.

Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire (C.-B.)

Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire (Ontario)

Ministère de la Défense nationale

Ministère de l'Industrie, des Sciences et de la Technologie

Ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur

Ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur,
Bureau des permis d'exportation et d'importation

Ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur,
Sécurité internationale du contrôle des armements et des affaires du CSCE

Ministère des Approvisionnements et Services,
Secteur de la politique et de la planification ministérielles

Mouvement canadien pour une fédération mondiale (C.-B.)

Mouvement canadien pour une fédération mondiale (Winnipeg)

Project Peacemakers

Project Ploughshares (Nouvelle-Écosse)

Project Ploughshares (Lunenburg)

ANNEXE E

Liste des mémoires

om / Organisme

ct for Disarmament

lliance canadienne pour la paix

mnistie Internationale

nciens combatants contre les armes nucléaires (B.C.)

nciens combatants contre les armes nucléaires (N.-É.)

ssociation canadienne de la préparation à la défense

ssociation des exportateurs canadiens

ssociation des industries aérospatiales du Canada

ssociation des officiers de marine du Canada

ntre pour le contrôle des armements

alition to Oppose Arms Trade

llège militaire royal du Canada

mité central Mennonite du Canada

nseil canadien des Églises

mmunity Forum

ncerned Citizens of Manitoba

nférence des mennonites de l'Est du Canada

ngrès des associations de la défense

ngrès du travail du Canada

nseil canadien pour la paix

nseil de ville de Trenton

rporation commerciale canadienne

stair Edgar, boursier diplômé,
Centre de relations internationales,
Université Queen's

ise anglicane du Canada

ise unie du Canada (C.-B.)

ise unie du Canada (Hamilton)

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Professeur Michael Wallace Professeur des relations internationales, Université de Colombie-Britannique.	11	Le lundi 30 mars 1992
Winnipeg Coordination Committee for Disarmament Len Grier, Membre.	12	Le mercredi 1er avril 1992
Winnipeg Economic Conversion Committee Doreen Plowman, Présidente; Bruce Mackay, Membre du Comité, Représentant de la Fédération du travail du Manitoba.	12	Le mercredi 1er avril 1992
World Federalists of Canada Menno Klassen, Membre du Conseil d'administration.	12	Le mercredi 1er avril 1992
World Federalists of Canada (B.C.) Jack Drummond, Président sortant; Me Caspar Davis, Trésorier.	11	Le lundi 30 mars 1992

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Veterans Against Nuclear Arms Tom K. Guilford, Président, Division de la Nouvelle-Écosse; Ray Creery, Vice-président.	12	Le lundi 6 avril 1992
Victoria Voice of Women Theresa Padgham, Présidente; Maria K. Abbott, Trésorier.	11	Le lundi 30 mars 1992
Ville de Halifax Moira Ducharme, Maire; Graham Downy, Conseiller; Tom Abraham, Assistant exécutif du Directeur, (Personne ressource).	12	Le lundi 6 avril 1992
Ville de Montréal Robert Letendre, Agent des relations, Comité du développement économique; Richard Artaud, Agent de planification, Division de la politique et de la planification.	12	Le mardi 7 avril 1992
Ville de Vancouver, Comité spécial pour la paix Professeur Michael Wallace, Professeur des Relations internationales, Université de Colombie-Britannique. Roger Sweeny, Commandant (Marine) à la retraite, Membre, Anciens combattants contre les armes nucléaires.	12	Le mardi 31 mars 1992
Ville de Winnipeg Doreen Demare, Conseillère.	12	Le mercredi 1er avril 1992
Voice of Women Marie Hammond, Coordinatrice; Barbara Taylor, Coordinatrice.	12	Le lundi 6 avril 1992

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Project Ploughshares (N.-É.) John Osborne; Wally Wason; Ruth Smith.	12	Le lundi 6 avril 1992
Project Ploughshares Ken Epps, Conseiller en programmes.	1	Le jeudi 31 octobre 1991
Project Ploughshares Ernie Regehr.	3	Le jeudi 21 novembre 1991
Project Ploughshares (Montréal) Irene Munt; Ed Napier; Jacques Langlais, WCRP Canada, Observateur.	12	Le mardi 7 avril 1992
Shadwick, Martin Associé de recherche, Centre d'études internationales et stratégiques, Université York	4	Le jeudi 28 novembre 1991
SNC Inc. Claude Daignault, Vice-président, Ressources humaines et administration; Pierre Bélanger, Vice-président et directeur général; Jeremy Barry, Conseiller légal; Lorne Zakaib, Président et chef de la direction; Gén. Charles Belzile; Fernand Boyer, Vice-président, Marketing.	12	Le mardi 7 avril 1992
Union of Spiritual Community Polly Malekow, Membre du groupe de travail sur le désarmement et la paix; Dan Voykin, Membre du groupe de travail sur le désarmement et la paix.	11	Le lundi 30 mars 1992
Unitarian Church of Winnipeg Cecil Muldrew.	12	Le mercredi 1er avril 1992
Vancouver Island Conversion Committee Sunshine Goldstream, Représentante.	11	Le lundi 30 mars 1992

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur Brian Schumacher, Sous-ministre adjoint, Expansion du commerce extérieur et délégué commissaire en chef.	2	Le jeudi 7 novembre 1991
Ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur	3	Le jeudi 21 novembre 1991
Tom MacDonald, Directeur général, Licences importations-exportations; Mark Moher, Directeur général, Sécurité internationale, Contrôle des armes et Affaires du CSCE;	13	Le jeudi 9 avril 1992
Jean-Michel Roy, Directeur, Contrôle des exportations.	13	Le jeudi 9 avril 1992
Ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur Sécurité internationale du contrôle des armements et des affaires de la CSCE Mark J. Moher, Directeur général.	13	Le jeudi 9 avril 1992
Ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur Donald W. Campbell, Sous-ministre.	13	Le jeudi 9 avril 1992
Ministère des Approvisionnements et Services Jeff Carruthers, Sous-ministre adjoint, Politiques, programmation et planification; Charles Stedman, Sous-ministre adjoint, Opérations des approvisionnements.	10	Le jeudi 26 mars 1992
Project Peacemakers Lynn Grinke, Présidente du Conseil d'administration; Weldon Epp, Personnel; Chad Sherman, Personnel.	12	Le mercredi 1er avril 1992
Project Ploughshares (Lunenburg) Margery Dahn, Secrétaire.	12	Le lundi 6 avril 1992

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Institut international pour la paix et la sécurité Jean-François Rioux, Recherchiste.	12	Le mardi 7 avril 1992
Keith Krause, Directeur adjoint, Centre d'études internationales et stratégiques, Université York	1	Le jeudi 31 octobre 1991
MacDonald Dettwiler et associés Ltée Bernie Clark, Directeur des ventes; Dan Friedmann, Vice-président administratif; Murray MacDonald, Défense et Espace; Karen Vanturennout, Directeur, Planification stratégique; Timothy Bult, Représentant des employés.		Le mardi 31 mars 1992
Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire Bill Singleton, Directeur administratif.	9	Le jeudi 12 mars 1992
Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire Dr. Earl Morris.	11	Le lundi 30 mars 1992
Mennonite Central Committee Edwin Epp, Coordonnateur Peace and Social Concerns.	12	Le mercredi 1er avril 1992
Ministère de l'Industrie, des Sciences et de la Technologie W.E. Robert Little, Sous-ministre adjoint, Finances, gestion du personnel et administration.	2	Le jeudi 7 novembre 1991
Ministère de la Défense nationale R.D. Gillespie, Sous-ministre adjoint (matériel).	2 5	Le jeudi 7 novembre 1991 Le jeudi 5 décembre 1991
Ministère de la Défense nationale Catherine Kerr, Directrice générale, Programmes internationaux et industriels.	3	Le jeudi 21 novembre 1991

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Église anglicane du Canada Révérend Garth Bulmar, Ancien président du Comité sur la responsabilité sociale; David Pollock, Expert–conseil, Économie, justice et paix.	9	Le jeudi 12 mars 1992
Église unie du Canada Shirley Jackson, Représentante; Ralph Arrowsmith, Membre.	11	Le lundi 30 mars 1992
End the Arms Race Hugh Dempster, Vice–président.	11	Le lundi 30 mars 1992
Fergusson, James Programme d'études stratégiques, Université du Manitoba	5 12	Le jeudi 5 décembre 1991 Le mercredi 1er avril 1992
Greater Victoria Disarmament Group Dr. Fred Knelman, Représentant; Al Rycroft, Représentant.	11	Le lundi 30 mars 1992
Groupe consultatif canadien de l'industrie sur l'OTAN Garry Rutledge, Président.	4	Le jeudi 28 novembre 1991
Halifax Board of Trade Alan Barkhouse, Premier vice–président; Michael J. Garvey, IMP. Aerospace Limited.	12	Le lundi 6 avril 1992
Halifax–Dartmouth Industries Andrew McArthur, Président et chef de la direction; Vice–amiral Porter, M.R.C. (retraité), Assistant spécial du président; Allan Proctor, Agent, Industrial Union of Marine and Shipbuilding Workers' of Canada; Les Hallway, Fédération des travailleurs de la construction navale.	12	Le lundi 6 avril 1992

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Canadian Defence Preparedness Association Lieut. gén. (à la retraite) Charles Belzile, Président.	5	Le jeudi 5 décembre 1991
Centre pour le contrôle des armements John Lamb, Directeur administratif.	6	Le jeudi 12 décembre 1991
Chambre de commerce de Winnipeg Dr. Ossawa Abouzied, Mécanismes du centre du Canada.	12	Le mercredi 1er avril 1992
Chambre de commerce de Montréal Marco Genoni, Vice-président.	12	Le mardi 7 avril 1992
Coalition to Oppose the Arms Trade Richard Sanders, Coordonnateur.	7	Le jeudi 6 février 1992
Collège militaire royal du Canada John Treddenick.	6	Le jeudi 12 décembre 1991
Conférence des Mennonites de l'Est du Canada (Comité de la paix, de la justice et des problèmes sociaux) Gary Leis, Membre; Maurice Martin, Président de la Commission des questions théologiques; Jean Goulet, Président de la Commission des Missions et des Services.	9	Le jeudi 12 mars 1992
Congrès des associations de la défense B. gén. W.J. Yost.	10	Le jeudi 26 mars 1992
Conseil canadien des Églises Soeur Kathleen Cyr.	9	Le jeudi 12 mars 1992
Corporation commerciale canadienne Obed Ivan Matthews, Vice-président exécutif; Jean-Pierre Cloutier, Conseiller général et secrétaire.	10	Le jeudi 26 mars 1992
Edgar, Alistair Boursier diplômé, Centre de relations internationales, Université Queen's	4	Le jeudi 28 novembre 1991

ANNEXE D

Liste des témoins

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Act for Disarmament Maggie Helwig, Porte-parole.	7	Le jeudi 6 février 1992
Alliance canadienne pour la paix Marion Frank, Membre, Comité directeur.	7	Le jeudi 6 février 1992
Anciens combattants contre les armes nucléaires Gladys Kennedy, Membre; Rév. Michael Piddington, Membre.	11	Le lundi 30 mars 1992
Association canadienne des exportateurs James Taylor, Président.	8	Le jeudi 27 février 1992
Association des industries aérospatiales du Canada William Weston, Vice-président, Administration.	8	Le jeudi 27 février 1992
Association navale du Canada Contre-amiral Fred Crickard, (retraité); Derick McGilvry.	12	Le lundi 6 avril 1992
Bristol Aerospace Limited Trevor Murch, Président; R. Campbell Barr, Vice-président, Division des composantes aériennes; J.R. Chisholm, Vice-président, Relations gouvernementales; Dan Davies, Président, Local 3005, Canadian Auto Workers; Georges Klowak, Vice-président, Local 3005, Canadian Auto Workers.	12	Le mercredi 1er avril 1992

R & D MILITAIRE	APPLICATIONS CIVILES ÉVENTUELLES
Équipement, composants et systèmes aéronautiques	Composants, assemblages et sous-systèmes pour les aéronefs commerciaux
Services de soutien logistique	Fourniture de logiciels et de services de soutien logistique à des manufacturiers, des organisations gouvernementales et de distribution ou autres Fourniture de services de consultation en soutien logistique
Services de soutien de commandement et de contrôle	Application de systèmes informatiques de commande et de contrôle, de systèmes de gestion et de soutien, à des civils, notamment la police, les pompiers et l'aide d'urgence
Services de formation	Application de systèmes informatiques de formation à des fins civiles, notamment le recyclage des adultes Fourniture de services spécialisés de formation aux entreprises et autres organisations présentant des programmes de formation Élaboration de programmes spécialisés de formation
Services médicaux	Fourniture de services médicaux à des groupes civils
Services d'ingénierie	Fourniture de services spécialisés d'ingénierie dans les domaines de la construction, de la conception de véhicules et aéronautique ou autres domaines d'ingénierie
Services d'entretien et de réparation	Fourniture de services d'entretien et de réparation de constructions, de véhicules, d'aéronefs ou autres domaines similaires, surtout pour l'Arctique ou les conditions inhospitalières

ource: *Diversifing Canada's Defence Industrial Base: Une alternative au commerce des armes?*, rapport préparé à l'intention du Sous-comité de l'exportation des armes par le Centre pour le contrôle des armements, juin 1992.

R & D MILITAIRE	APPLICATIONS CIVILES ÉVENTUELLES
Recherche civile et d'ingénierie	Conception appropriée de routes, chemins de fer, aéroports et docks destinés aux pays en développement, aux urgences en cas de catastrophes et aux mauvaises conditions de terrain et de climat Recherche de matériaux de construction, surtout pour des édifices préfabriqués bon marché d'hébergement ou commerciaux
Recherche logistique	Gestion logistique d'applications commerciales et industrielles, d'activités de maintien de la paix et de surveillance, et d'urgences en cas de catastrophe
Véhicules militaires	Véhicules à utilisation spéciale pour l'Arctique Véhicules tout-terrain spéciaux pour l'exploitation forestière, minière, pétrolifère ou la construction dans les pays en développement ou industrialisés Pièces et assemblages pour véhicules commerciaux
Construction navale	Embarcations spécialisées de sauvetage pour les installations de haute mer de forage et de production de pétrole et de gaz, surtout dans les zones d'eau froide ou glacée Navires de patrouille pour la police, la surveillance des pêches, la garde côtière ou des agences similaires, surtout opérant en mer Composants et équipement de bateaux et de navires
Sonar et autres équipements de détection sous-marine	Repérage du poisson pour l'industrie de la pêche Repérage et délimitation des dommages aux structures sous-marines et surveillance des réparations pour l'industrie de la construction Localisation d'obstacles et de risques sous-marins pour la navigation
Équipement de communications	Équipement de communication pour l'Arctique Équipement de communication pour les zones éloignées ou inhospitalières dans les pays en développement ou industrialisés
Équipement et systèmes de navigation	Équipement et systèmes de navigation des véhicules (satellites) pour l'Arctique ou les zones éloignées ou inhospitalières dans les pays en développement ou industrialisés Équipement et systèmes de navigation légers et bon marché des véhicules (satellites) pour des petits groupes mobiles comme des équipes d'exploration minière, d'arpentage, les travailleurs de l'industrie forestière ou les trappeurs.
Radar, systèmes de guerre électronique ou similaires	Équipement et systèmes d'avertissement des collisions aériennes Équipement et systèmes de contrôle du trafic aérien Équipement et systèmes d'avertissement des collisions avec la glace pour les bateaux de pêche et commerciaux dans les eaux glacées

Domaines possibles de R&D militaire et applications civiles éventuelles

R & D MILITAIRE	APPLICATIONS CIVILES ÉVENTUELLES
Recherches militaires en physiologie, pathologie et nutrition	Problèmes de nutrition Risques de santé dûs au climat Techniques de survie dans l'Arctique Risques et protection personnelle au travail Méthodes de réadaptation Recherches sur la santé mentale Surveillance environnementale de la santé
Recherches sur les véhicules militaires	Conception de véhicules adaptés aux pays en développement Conception de véhicules polyvalents pour des activités de maintien de la paix et de surveillance Effets du bruit et des vibrations sur les êtres humains Conception de véhicules adaptés à l'Arctique
Recherches en communications	Amélioration de la technologie de communications pour l'Arctique Technologie de communications adaptée aux besoins des pays en développement Technologie de communications adaptée aux régions éloignées, aux mauvaises conditions (ex. bruit, vibration, etc.)
Recherches maritimes et d'ingénierie maritime	Conception de bateaux pour les zones glacées Conception de plates-formes de forage de pétrole et de production de haute mer pour les zones glacées Conception d'embarcations de sauvetage non submersibles et inchavirables Exploration et production pétrolifère en haute mer Expédition maritime et ports, surtout dans les conditions de l'Arctique
Recherches en réserves de nourriture	Entreposage et préservation à long terme des produits alimentaires Rations d'urgence de survie surtout pour l'Arctique
Recherches en navigation	Amélioration de la technologie de navigation pour des applications maritimes et de l'Arctique Aides à la navigation et transpondeurs au sol améliorés pour la recherche et le sauvetage, surtout dans des conditions difficiles comme celles de l'Arctique Technologie de navigation de satellites bon marché

dernières années. L'entreprise n'a pas réussi à vendre la division militaire et elle a maintenant comme objectif de réduire sa taille de moitié. Il est peu probable que la maison mère apporte une aide financière à sa filiale canadienne, ce qui élimine à toutes fins pratiques tout programme important de diversification.

M.E.L. Defense Systems Ltd. est une autre entreprise uniproduit et unimarché sous contrôle étranger. Elle a été créée dans le but de fournir aux Forces armées canadiennes certaines possibilités d'exportation. Elle produit des systèmes électroniques de guerre et effectue des recherches connexes. I est difficile de circonscrire des options de diversification pour cette entreprise à moins que le plan stratégique de la maison mère ne prévoie une diversification au Canada. Même si l'entreprise pouvai produire certains produits compatibles, elle n'a que des relations et une expérience limitées avec le marché civil et cela entraînerait donc une modification importante de l'organisation de ses ventes et de sa commercialisation.

La division des technologies de défense et d'information de Westinghouse Canada dépendai beaucoup des ventes militaires. Les équipements et systèmes électroniques en matière de défense qu'elle produit incluent de l'équipement sonar et des systèmes de commande et de contrôle. La partie de cette division consacrée à la défense ne contribue pas beaucoup aux ventes de Westinghouse et l'entreprise va probablement mettre davantage l'accent sur la technologie de l'information, ce qu'on peut considérer comme une forme de diversification.

Computing Devices Company, une filiale de Control Data Canada Ltd., produit des systèmes de contrôle d'armes et d'autres produits à utilisation militaire. L'entreprise produit aussi certains produits destinés au marché civil, mais la part qu'elle consacre au marché militaire est plus importante. Si ses ventes pour la défense diminuent, Control Data suivra probablement la même démarche que Westinghouse et elle remplacera au moins une partie de ses ventes à la défense par d'autres affaires civiles. Computing Devices ne représente qu'une partie des ventes de Control Data Canada dont les autres ventes sont pratiquement toutes civiles. Là encore, la décision finale sera prise par la maison mère américaine.

Diemaco produit de petites armes pour les marchés militaire et civil, souvent davantage pour le premier que pour le second. L'entreprise fait aussi de l'usinage sur mesure et elle produit des pièces pour des armes et pour d'autres produits. Même si l'entreprise dépend du marché militaire, nombre de ses produits sont bivalents et elle peut compenser une perte d'une partie du marché militaire en augmentant sa part du marché civil ou en ajoutant de nouveaux produits compatibles avec leur gamme de production.

Ingersoll Machine and Tool et ses filiales fabriquent des douilles et des carénages d'obus, ainsi que des pièces pour des munitions de gros calibre. Son usine et son équipement de fabrication n'étant pas uniquement consacrés à ces produits militaires, l'entreprise peut augmenter ses ventes civiles pour compenser toute diminution de ses ventes militaires, en fonction de sa situation financière et concurrentielle.

Canadian Arsenals Ltd. propriété du géant SNC, produit des explosifs et des charges propulsives pour des munitions de gros calibre, ainsi que des charges de munitions. Il s'agit d'une activité spécialisée qui n'a pas d'équivalent réel dans le marché civil. Même si Canadian Arsenals peut se diversifier vers la production de certains explosifs spécialisés, le volume de ses ventes serait probablement insuffisant pour que l'entreprise demeure viable.

La division diesel de General Motors a produit des véhicules blindés légers tant pour les Forces armées canadiennes que pour l'exportation. L'usine a été construite pour fabriquer des locomotives diesel et diesel-électriques. General Motors a acheté la conception d'un véhicule blindé léger, puis remporté le contrat d'approvisionnement des Forces armées canadiennes. La production de ce type de véhicule cadre facilement avec ses installations de production. Il s'agissait d'une forme de diversification visant à compléter la production de locomotives pour le marché civil.

Bombardier a procédé de manière semblable pour la production de la jeep Iltis pour les Forces armées canadiennes. Il s'agissait du premier projet de Bombardier dans le marché des véhicules militaires, qui cadrait dans leur stratégie de devenir une entreprise principale du marché des transports. Grâce à son expérience dans la construction d'autoneiges et d'équipement ferroviaire et de métro, la production de ce véhicule n'a pas constitué un projet très nouveau pour Bombardier.

Le troisième projet de véhicule militaire a été la production de camions militaires lourds pour les Forces armées canadiennes par UTDC. Là aussi, la conception a été achetée. UTDC fabrique des cars, des véhicules de transit et des véhicules de transport de passagers. La fabrication de camions lourds cadre avec ses opérations de fabrication et elle a apporté du travail supplémentaire à ses installations.

Certains véhicules civils sont aussi fournis par les fabricants d'automobiles et par les fabricants de véhicules spécialisés, mais ils sont généralement achetés sur une base commerciale et on les considère comme une utilisation bivalente d'un produit civil. Par exemple les véhicules pour passagers, les cars, les camions de pompiers et les camions légers.

Le reste de la production de véhicules à moteur militaires au Canada destinés à une utilisation militaire réside principalement dans la fourniture postmarché des pièces de réparation, des pneus, des batteries et de produits similaires. À l'exception des pièces de réparation non normalisées qui sont fournies par les fabricants originaux, la plupart de cette production constituerait une application bivalente de produits civils.

Un nombre limité de véhicules à utilisation spéciale est fabriqué ou produit en modifiant des véhicules commerciaux. La plupart de ce travail est effectué soit par des entreprises d'ingénierie, mentionnées ci-dessus, soit par des entreprises commerciales qui se spécialisent dans les véhicules faits sur mesures.

La fourniture d'équipement ou de composants militaires constituant une partie mineure de leurs affaires, ou ayant représenté une occasion de vente, la plupart des entreprises de ce secteur n'ont pas ou peu besoin d'envisager de se diversifier par rapport aux contrats militaires.

Armes, munitions et équipement de conduite du tir

Oerlikon Aerospace Inc. est un exemple de filiale d'entreprise étrangère, sous contrôle étranger total, qui est complètement dépendante du marché militaire. Oerlikon produit un système de guidage avancé de missiles antiaériens et antitanks (ADATS) pour les Forces armées canadiennes dans le cadre d'un mandat global de l'entreprise mère. Jusqu'à présent, elle n'a fait aucune exportation. Oerlikon (Canada) est un exemple classique d'une entreprise uniproduit et unimarché. À ce titre, sa diversification est pratiquement impossible à moins que la maison mère ne transfère le mandat mondial d'un produit similaire au Canada ou que la filiale canadienne n'acquière un ou plusieurs autres produits d'une autre entreprise. Dans le cas présent, aucune de ces options n'est probable. La maison mère a encouru des pertes financières depuis 1985 et elle a une forte dette. Sa division militaire représente plus d'un tiers des ventes de la maison mère, mais elle a été déficitaire au cours des

systèmes de contrôle, de la fabrication d'assemblages et de composants électro-mécaniques tant en vue d'applications militaires que civiles. Un exemple typique de ce genre de projet est la conception et la fabrication de suppresseurs à infra-rouge pour les cheminées des frégates.

Canadian Astronautics Ltd. est une entreprise semblable qui se spécialise dans les domaines de l'astronautique, des communications, de la recherche et du sauvetage, et des produits radar. Elle entreprend aussi des projets précis dans le cadre de contrats gouvernementaux, notamment des projets militaires, même si cette part de leur exploitation diminue.

Ces entreprises acquièrent des compétences dans des domaines et des disciplines précis et elles obtiennent des contrats d'ingénierie en fonction de ces compétences. Que ces contrats soient militaires ou civils n'a pas beaucoup d'importance. La diversification des entreprises de ce type est limitée par leurs compétences.

Marine

La construction navale est la composante la plus visible du secteur de l'industrie de la marine. Les principaux contrats de constructions navales dans le domaine de la défense sont la construction de nouvelles frégates et la reconversion à mi-parcours et la modernisation d'autres vaisseaux. Les contrats de réparation sont également importants.

Les principaux chantiers navals (comme Saint John Shipbuilding et MIL Davie) sont les principaux contractants pour la construction des grands navires de guerre. Les plus petits chantiers navals construisent de plus petits vaisseaux et bateaux et font des sous-contrats pour les plus grands chantiers navals. Actuellement, les contrats de la défense représentent une large portion des ventes des plus grands chantiers navals, bien que leur niveau ait été très cyclique au cours des quelques dernières décennies.

Dans l'ensemble, les chantiers navals canadiens ne sont pas concurrentiels sur le plan des tarifs avec les principaux chantiers navals internationaux, surtout les japonais et les coréens, et il n'y a aucune indication que cette situation va changer. Toutefois, les chantiers navals canadiens peuvent être compétitifs dans certains secteurs spécialisés. La construction de bateaux de pêche en est un, mais la demande de bateaux de pêche neufs est faible à cause de la récession qui affecte actuellement la pêche en haute mer dans l'Atlantique. L'industrie possède les compétences et les talents nécessaires pour être concurrentielle dans des secteurs spécialisés comme les traversiers pour passagers ou les vaisseaux d'opérations dans l'Arctique. Il s'agit là de marchés limités, ce qui limite les occasions de diversification.

Un second domaine de l'industrie maritime est celui des systèmes de navigation et de sonar. Même si certaines des plus grandes filiales d'entreprise sous contrôle étranger oeuvrent dans ce secteur, plusieurs entreprises canadiennes y jouent un rôle important. Hermes Electronics en est un exemple. Elle fabrique des signaux de circulation maritime, ainsi que de l'équipement sonar, de navigation, météorologique et de communications. Les ventes pour la défense constituent une partie importante des ventes totales d'Hermes. La diversification de cette entreprise passera probablement par l'acquisition ou l'élaboration de nouveaux produits et la conquête de nouveaux marchés.

C-Tech produit de l'équipement sonar pour les marchés militaire et de l'industrie de la pêche ainsi que des composants et des assemblages électroniques connexes. La diversification de C-Tech sera probablement similaire à celle d'Hermes, même si la gamme de produits est différente.

Véhicules automobiles

Aucune entreprise canadienne ne se consacre à la fabrication de véhicules automobiles militaires. Au cours des récentes années, trois entreprises ont fourni des véhicules militaires.

diversification au Canada ne risque probablement de se produire que si la maison mère décide que cela bénéficie à la compagnie dans son ensemble. La plus grande partie de la recherche et du développement de nouveaux produits a lieu aux États-Unis, il est donc peu probable qu'on confie la production de nouveaux produits à la filiale canadienne, à moins que la maison mère ne pense qu'elle retirera des avantages particuliers en procédant de la sorte.

Canadian Marconi est un autre exemple d'entreprise sous contrôle étranger qui dessert les marchés civil et de la défense. Elle produit entre autres des instruments et des appareils d'affichage pour avions, des instruments de systèmes d'atterrissage, des systèmes de radar, des instruments et des systèmes de navigation et de l'équipement de communications. L'entreprise possède un établissement de recherches au Canada. Sa diversification doit passer par l'élaboration et/ou l'achat de nouveaux produits destinés au marché civil. Ici encore, la décision de se diversifier davantage sera prise par la maison mère en fonction de ses propres plans stratégique et d'affaires.

La division Collins Canada de Rockwell International est aussi sous contrôle étranger et elle fabrique des systèmes de communications pour les marchés militaire et civil. Les autres divisions de Rockwell au Canada fabriquent des produits et des composants pour l'industrie de l'automobile, des produits de mesure et de télécommunications dont la vente sur le marché militaire est pratiquement inexistante. Par conséquent, Rockwell s'est déjà diversifiée et seule sa division Collins présente un potentiel de plus ample diversification. La maison mère américaine décidera de leur approche de diversification.

Com Dev Ltd. est une entreprise canadienne qui produit de l'équipement et des composants de radar et de télécommunications à micro-ondes, tant pour le marché militaire que civil. Mais la plus grande partie de ses ventes sont sur le marché civil, ce qui réduit au minimum ses besoins de diversification.

Les exemples ci-dessus sont typiques de l'industrie canadienne. Étant donné la petitesse du marché canadien, la plupart des entreprises de ce secteur doivent produire une gamme de produits destinés à plusieurs marchés pour pouvoir atteindre une taille raisonnable dans le marché canadien. Dans certains cas, cela a nui à l'expansion au marché de l'exportation et dans d'autres cas cela l'a favorisée.

Quelques entreprises relativement petites dépendent davantage du marché militaire et sont par conséquent plus vulnérables à un déclin. La plupart d'entre elles n'ont pas les ressources nécessaires pour se diversifier hors du marché militaire.

Ingénierie

Il y a deux types d'entreprises d'ingénierie participant au marché militaire. Le premier est celui des entreprises de conseils en ingénierie qui conçoivent et dirigent la construction d'une gamme importante d'édifices (comme Marshall, Macklin, Monaghan Ltd.), des routes principales (comme Procter & Redfern Ltd.), des ports (comme Fenco-Lavalin) et des aéroports (comme Beauchemin Beaton Lapointe Ltd.). La proportion de ventes militaires de ces entreprises est petite. Elles envisageraient des projets de construction militaires de la même manière que des projets de construction civils et aucune diversification n'est nécessaire.

Le deuxième type d'entreprise d'ingénierie est celui des entreprises qui engagent des ingénieurs et, souvent, des chercheurs, pour fabriquer des prototypes ou des produits exceptionnels pour des projets précis, militaires ou gouvernementaux. W.R. Davis Engineering exécute ce type de projets dans le domaine des aéronefs et des hélicoptères, des cabines de camions et de camionnettes spécialisés, des

Plusieurs entreprises comme Bristol Aerospace sont des filiales de compagnies américaines ou européennes. Beaucoup de ces entreprises ont été établies pour desservir le marché canadien de la défense et elles dépendent étroitement de ce secteur. Une des questions clés que se posent ces entreprises est de savoir si la maison mère permettra à sa filiale canadienne d'obtenir des mandats mondiaux pour ses produits et/ou de se diversifier dans des domaines de produits ou de marchés civils.

Pratt et Whitney a beaucoup de contrats dans le domaine de la défense, mais son volume d'affaires civiles est beaucoup plus important. Pratt et Whitney vend déjà partout au monde ses moteurs à réaction et, étant donné sa part actuelle du marché, elle continuera de mettre en marché ses produits dans le marché civil d'envergure mondiale. On peut considérer que cette entreprise s'est déjà diversifiée vers les marchés civils.

Menasco Aerospace Ltd. (Industries Colt) produit des systèmes d'atterrissage et de commandes de contrôle de vol, tant pour le marché de la défense que civil, et surtout pour l'exportation. Leur viabilité dépend de l'obtention de contrats de fabricants aéronautiques achetant ses systèmes. Puisque l'entreprise dessert déjà les deux marchés, il ne reste que peu de place pour la diversification à moins qu'elle n'ajoute de nouveaux produits pour les marchés aéronautique ou autres. Dans ce cas, il se produit un effet d'enchaînement. L'entreprise sous-traite à des ateliers locaux l'usinage de précision de certains composants de leur équipement d'atterrissage. Ces entreprises ont fait d'importants investissements en équipement et les décisions de Menasco les affecteront beaucoup. Si les ventes de systèmes d'atterrissage de Menasco diminuent et que Menasco se diversifie vers d'autres produits qui n'exigent pas les mêmes capacités d'usinage, les sous-traitants en souffriront. Par conséquent, les sous-traitants ont aussi intérêt à planifier leur diversification.

Les entreprises plus petites oeuvrant dans ce secteur, qu'elles soient des propriétés canadiennes ou étrangères, ont tendance à fabriquer des systèmes ou des composants et à les fournir aux plus grandes entreprises. Dans certains cas, leur marché principal est celui de la défense, dans d'autres c'est pour elles un marché secondaire. Les entreprises sous contrôle étranger sont généralement assujetties aux politiques de leur maison mère. Plusieurs d'entre elles ont déjà essayé de se diversifier. Fleet est un exemple dans lequel la diversification n'a pas fonctionné et l'entreprise s'est débarrassée de ses acquisitions. Dans de nombreux cas, les entreprises canadiennes n'ont pas les moyens de se diversifier.

Pour les entreprises de l'industrie aéronautique, la diversification qui présente le moins de risques consiste à devenir sous-traitant et/ou fournisseur de composants pour les entreprises principales déjà établies sur le marché civil. Étant donné la concurrence qui existe déjà au niveau d'ensemble au sein de ce marché, les entreprises devront circonscrire des produits ou des segments de marché très spécialisés pour lesquels non seulement elles sont très concurrentielles en ce qui concerne les tarifs, mais où elles possèdent aussi d'autres avantages sur leurs concurrents.

Communications, navigation et radar

Il existe de nombreuses entreprises desservant le marché de la défense dans ce secteur de l'industrie, allant de grandes filiales d'entreprises étrangères à des petites entreprises canadiennes.

Litton Systems Canada Inc. est un exemple de filiale de ce secteur sous contrôle étranger. Elle produit des instruments et de l'équipement de navigation, des radars, de l'équipement aéronautique et des systèmes et appareils d'affichage (tube à rayonnement cathodique, DEL, cristaux liquides), tant pour le marché de la défense que pour le marché civil. L'entreprise possède aussi une division qui fabrique des outils, des foreuses et des filières à métaux pour le marché civil. Une plus amp

ANNEXE C

Options de diversification d'utilisation bivalente

PRINCIPAUX DOMAINES DE DIVERSIFICATION ÉVENTUELLE

Il existe des domaines de diversification éventuelle dans la recherche et le développement militaires, la production consacrée au marché de la défense et les services fournis à ce marché. Dans chacun de ces domaines, la diversification peut consister à produire des biens et services civils ainsi que des technologies bivalentes, ou à appliquer un produit ou service militaire à un marché commercial. De nouveaux produits ou services peuvent également être achetés précisément pour le marché commercial. Dans quelques cas, la diversification peut consister en l'application d'un produit ou service commercial existant au marché de défense. On trouvera dans le tableau qui suit un certain nombre de domaines de diversification éventuelle en ce qui concerne la R&D militaire. Ces listes ne sont pas complètes et on peut élargir leur portée et leur degré de détail en fonction des besoins des activités ou des études précises effectuées. La discussion ci-dessous portant sur les diversifications éventuelles suit une approche sectorielle et elle est présentée à titre de résumé en vue de servir à l'examen, l'évaluation et l'élaboration de politiques.

Aéronefs et aéronautique

La plupart des activités canadiennes de fabrication dans le secteur de l'aéronautique et de l'aérospatiale visent des systèmes, des sous-systèmes et des pièces. Pour la majorité des entreprises en question, le marché militaire est plus réduit que le marché civil, et la diversification supposerait l'expansion de la partie civile de leurs opérations. Il y a deux exceptions possibles. La compagnie Bell Helicopter Textron (Textron Canada) est actuellement le seul fabricant d'aéronefs militaires au Canada, bien qu'elle consacre une partie de sa production au marché civil. Le contrat récent de 100 hélicoptères pour les Forces armées est un exemple d'approche bivalente. Ces hélicoptères militaires seront des versions modifiées d'aéronefs civils. La diversification logique pour Bell est l'augmentation de la fabrication d'hélicoptères civils. Le degré de diversification dépendra du marché des hélicoptères, qui est faible actuellement, et des politiques adoptées par la maison mère américaine.

Canadair fabrique certains véhicules militaires de surveillance sans opérateur, mais cela ne représente qu'une petite partie de ses opérations. Canadair a aussi fabriqué plusieurs composants d'aéronefs militaires, représentant également une petite partie de ses opérations actuelles. Par contre les services de réparation et de révision des aéronefs militaires représentent une partie plus importante de leur chiffre d'affaires et c'est un domaine qui peut être ouvert à davantage de contrats civils. Toutefois, les seuls projets d'envergure consisteraient à fournir des services de réparation et de révision à Air Canada ou aux Lignes aériennes Canadien International et cela a peu de chances de se produire.

CAE Electronics produit des simulateurs de vol tant pour le marché militaire que civil. Même si l'entreprise produit d'autres systèmes électroniques aéronautiques comme des systèmes d'affichage, les simulateurs de vol sont ses produits principaux. L'entreprise est l'un des plus grands fabricants de simulateurs de vol du monde, tant pour les applications militaires que civiles. Ils demeurent sa principale production malgré les efforts de l'entreprise pour pénétrer le marché d'autres produits. Pour CAE, la diversification passerait probablement par l'obtention de plus nombreux contrats civils au détriment de ses concurrents.

essentiellement par l'entremise du Programme d'aide aux constructeurs de navires. Le reste venait de deux seuls gouvernements provinciaux étudiés : l'Ontario, qui contribue un peu plus de 5 millions d dollars, et le Québec, un peu plus de 13 millions de dollars. Les programmes municipaux ont ét recensés, mais nous ne disposions pas de données précises ni même de données estimatives fiables su leurs coûts.

En règle générale, le coût estimatif des subventions et du soutien doit être tenu pour prudent e raison du manque de données détaillées. (Par manque de temps, l'étude n'a porté que sur deu provinces; et pour évaluer les programmes d'aide municipaux il aurait fallu faire de la recherch beaucoup plus détaillée. L'annexe décrit divers programmes d'appui à la production militaire pou lesquels nous n'avons pas de données.) Par contre, les totaux donnés pourraient parfois avoir ét surévalués en ce sens que les entreprises bénéficiaires de l'industrie produisent aussi des biens à de fins civiles (certains fonds du Programme de productivité de l'industrie sont versés à des programme civils, et l'appui général d'entreprises militaires, par exemple par des gouvernements provinciau pourrait en fait appuyer une production non militaire). Dans le cas des programmes expressémen militaires comme le Programme de productivité de l'industrie, cependant, il faudrait noter que bie qu'ils appuient peut-être une production civile, leur fonction essentielle demeure d'aider à souten une capacité de production militaire.

Source: *Public Sector To the Canadian Military Industry, 1990-1991*, Rapport préparé pour le Sous-comité de l'exportation d armes par le projet Ploughshares, mai 1992.

4. Ministère du Commerce extérieur et du Développement de la technologie du Québec	563 952
B : FRAIS DE SERVICE DES MINISTÈRES	
Provincial (Ontario)	
1. Ministère de l'Industrie, du Commerce et de la Technologie Matériel publicitaire	S/D
Municipal	
1. Sociétés de développement économique Divers programmes de publicité régionaux et municipaux	S/D
TOTAL ESTIMATIF	**416 216 264 $**

D Sans données.
Données estimatives

Notes de la figure 5

L'industrie canadienne du matériel militaire a touché des subventions directes et d'autres formes aide publique évaluées à quelque 416 millions de dollars durant l'exercice 1990-1991. Ce montant clut des données des programmes fédéraux de même que des programmes de l'Ontario et du uébec. Il s'agit donc d'un total estimatif prudent (puisque les données pertinentes pour plusieurs rogrammes ne sont pas connues, que seules deux provinces pouvaient être étudiées et que les rogrammes municipaux recensés n'étaient assortis d'aucune valeur).

Au Canada, l'aide publique à l'industrie du matériel militaire se divise en deux grandes ıtégories : dans la première, décrite dans la première partie de la figure 5, on trouve les programmes ɔnçus expressément pour appuyer la production militaire alors que la seconde (partie II) regroupe les rogrammes généraux auxquels peuvent avoir recours les producteurs de matériel militaire. La remière catégorie regroupe des programmes exclusivement fédéraux, tandis que la seconde ɔmprend les trois ordres de gouvernement.

Les acquisitions du ministère de la Défense nationale ne sont pas incluses, sauf pour les marchés ljugés par le chef de la Recherche et du Développement de la Défense nationale (voir la partie I.A.2). n fait, les primes parfois versées par la Défense nationale pour acheter de sources canadiennes (par ɔposition à des importations moins chères) représentent toutefois une forme de subvention directe. insi, on pense à l'achat de fusils de Diemaco Inc., de Kitchener, et de frégates de la Saint John ıipbuilding. Quand la facture d'achats intérieurs atteint plus d'un milliard de dollars, ces ıbventions peuvent représenter un apport important, mais nous n'avons pas tenté de les évaluer.

Les programmes d'aide publique particulièrement axés sur l'industrie du matériel militaire présentent presque 90 p. 100 du coût total de l'aide publique à l'industrie du matériel militaire et sont fferts par trois ministères fédéraux et une société d'État. De ceux–ci, le programme du ministère de ndustrie, des Sciences et de la Technologie intitulé Productivité de l'industrie du matériel de défense t le plus important, offrant une aide de 214 millions de dollars. Il est suivi par les programmes de cherche et de développement du ministère de la Défense nationale qui ajoutent 130 millions de ɔllars, tandis que le coût de la Division des programmes de défense et de l'aérospatiale des Affaires térieures est évalué à 190 000 $. (Aucun des chiffres donnés sur les ministères ne comprend les laires.) Le coût des services de nature militaire assurés par la société d'État Corporation mmerciale canadienne est évalué à environ 13 millions de dollars.

Les programmes généraux d'appui industriel ont permis d'offrir au moins 58 millions de dollars subventions et en services d'appui à l'industrie canadienne du matériel militaire durant l'exercice 90-1991. Environ les deux tiers de ce montant venaient également du gouvernement fédéral,

Figure 5
Aide publique estimative consentie à l'industrie canadienne du matériel militaire, 1990–1991[1]

I : Programmes d'appui à l'industrie du matériel militaire	
A: SUBVENTION DIRECTE DE L'INDUSTRIE DU MATÉRIEL MILITAIRE	
1. Industrie, Sciences et Technologie Canada	
a) Programme de productivité de l'industrie du matériel de défense	214 354 880
2. Ministère de la Défense nationale	
a) Chef, Recherche et Développement (CR Dév)	122 730 000
b) Directeur — Programmes de recherche industrielle (DPRI)	7 692 000
B : FRAIS DE SERVICE DES MINISTÈRES	
1. Affaires extérieures et Commerce extérieur Canada	
a) Direction des programmes de défense et de l'aérospatiale	110 000
b) Conférence sur les exportations de haute technologie	81 450
2. Ministère de la Défense nationale	
a) Transfert technologique de DRE au CR Dév	S/D
b) Direction des programmes internationaux et industriels	S/D
3. Industrie, Sciences et Technologie Canada	
a) Secteur des industries de biens d'équipement et de services	S/D
4. Corporation commerciale canadienne	13 100 000
II : Programme d'aide générale dont bénéficie l'industrie du matériel militaire	
A : SUBVENTION DIRECTE DE L'INDUSTRIE DU MATÉRIEL MILITAIRE	
Gouvernement fédéral	
1. Affaires extérieures et Commerce extérieur Canada	
a) Programme de développement des marchés d'exportation (PDME)	S/D
b) Programme d'apports technologiques (PAT)	S/D
2. Industrie, Sciences et Technologie Canada	
a) Divers programmes industriels y compris le Programme d'aide aux constructeurs de navires	24 296 39
3. Programme de diversification de l'économie de l'Ouest	8 543 98
4. Agence de promotion économique du Canada atlantique	795 61
5. Revenu Canada	
a) Recherches scientifiques et développement expérimental	S/D
b) Remises de droits de douanes DDPSA	5 505 79
6. Société pour l'expansion des importations	S/D
Gouvernement provincial (Ontario et Québec)	
1. Fonds de technologie de l'Ontario	5 358 98
2. Société de développement de l'Ontario	S/D
3. Société pour le développement industriel du Québec	
a) Aide à Bell Helicopter Textron	13 082 99
b) Autres programmes	S/D

[1] Les données relatives à la province de Québec sont tirées des Comptes publics de 1988-1989, dernière année pour laqu ces données sont connues.

Figure 4
Exportations canadiennes de matériel militaire
(Sauf aux États-Unis)
(page 2 de 2)

Destination	1991	1990	1989	1988
Mauritanie	23 070	1 940	8 343	332
Mexique	1 435	247 299	33 536 724	38 877
Maroc	230 629	162 584	577 906	28 604
Namibie	18 781	—	—	—
Nouvelle-Zélande	174 423	348 167	1 782 551	733 863
Norvège	1 873 464	461 665	1 010 901	7 719 294
Oman	1 553 763	102 694	1 284 308	276 131
Pakistan	25 141	4 418 081	11 000	93 693
Pays-Bas	—	11 892 521	61 999 985	13 520 156
Pérou	88 852	5 875	387 335	—
Philippines	2 910	115 224	5 792	—
Portugal	12 242 668	515 652	125 000	3 260 187
Royaume-Uni	8 634 013	12 606 749	34 637 940	8 679 417
Singapour	735 400	934 666	1 011 766	355 958
Soudan	—	—	2 070 236	107 272
Sri Lanka	—	152 529	600	300 000
Suède	2 368 891	979 597	771 743	6 004 088
Suisse	7 469 351	2 930 764	2 740 399	845 519
Tanzanie	681 491	2 477 517	274 030	312 241
Thaïlande	3 025 846	1 821 740	4 467 116	8 476 000
Togo	89 791	81 470	46 669	358 358
Trinidad	—	—	2 970	—
Tunisie	77 561	—	—	—
Turquie	2 820 739	1 880 518	4 538 273	12 320 569
Uruguay	27 700	60 931	—	—
Venezuela	332 059	8 225	316 845	81 000
Yougoslavie	—	9 165	—	—
Zaïre	12 866	—	447	802 285
Zambie	39 038	136 751	793 406	—
Zimbabwe	484	—	—	—
Totaux	**189 215 251**	**158 825 871**	**273 071 104**	**182 552 722**

* De hauts fonctionnaires du ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur ont informé le Comité que le Canada n'a pas vendu de matériel militaire à la Chine en 1990 et que cette donnée statistique avait été incluse dans le rapport annuel de 1990 par erreur.

urce : Ministère des Affaires extérieures, données adaptées de Ernie Regehr, *Profits to Losses: The International Arms Trade and Canada's Military Export Policy,* Document de travail 91-4 de Ploughshares, 1991, p. 13.

Figure 4
Exportations canadiennes de matériel militaire
(Sauf aux États-Unis)
(page 1 de 2)

Destination	1991	1990	1989	1988
Algérie	3 749 396	710	—	—
Allemagne	40 737 431	67 527 295	—	—
Allemagne (Ouest)	—	—	95 136 708	44 163 033
Arabie Saoudite	18 362 069	10 069 897	850 000	32 383 418
Argentine	28 532	—	—	—
Australie	7 104 620	5 268 663	3 786 481	1 907 902
Autriche	268 227	189 591	5 140	17 580
Bahreïn	33 955	—	—	—
Bangladesh	—	—	—	400
Belgique	855 726	676 431	1 333 910	1 838 742
Brésil	991 694	4 342 918	797 517	2 138 204
Brunéi	38 902			
Cameroun	766 603	30 489	1 845 548	429 098
Chili	371 974	148 512	—	105 000
Chine *	—	6 395	—	—
Corée du Sud	22 667 949	11 916 129	2 082 419	11 510 144
Côte d'Ivoire	—	1 896	250	—
Cuba	—	—	—	1 050
Danemark	4 075 209	1 039 599	145 998	888 120
Émirats arabes unis	1 366 868	146 348	1 043 772	1 681 436
Équateur	123 313	216 938	250 447	42 015
Égypte	1 004 069	488 748	1 563 424	344 865
Espagne	3 354 149	1 774 092	1 112 439	1 992 389
Éthiopie	185			
Finlande	89 041	50 694	26 852	280 715
France	5 910 380	697 845	2 763 894	2 222 955
Grèce	845 420	420 200	540 375	2 859 252
Groenland	1 700	11 587	—	—
Guyane	—	—	500	449
Hong Kong	9 339	42 554	—	2 333
Inde	487 787	561 506	151 464	—
Indonésie	27 963	—	100 000	—
Irlande	1 470	—	—	—
Israël	23 457	63 959	82 056	12 900
Italie	16 398 775	5 191 780	4 009 384	8 194 441
Japon	2 288 227	4 575 552	1 358 920	2 108 542
Kenya	466 491	790 907	1 132 438	511 823
Koweït	145 080	14 740	—	5 016
Luxembourg	952 072	194 095	416 798	2 378 031
Malaisie	67 443	13 495	151 122	219 025

Figure 3
Exportations canadiennes de matériel militaire, 1959-1991
en millions de $ courants

Année	É.-U.A.	Europe	Autres *	Total
1959–69	2 418,8	439,8	207,0	3 065,6
1970	226,5	41,2	68,5	336,2
1971	216,3	67,2	53,0	336,5
1972	175,0	73,7	51,7	300,4
1973	198,8	72,8	37,6	309,2
1974	150,0	45,6	84,9	280,5
1975	188,5	58,6	33,7	280,8
1976	191,1	113,1	31,9	336,1
1977	314,1	76,0	163,9	554,0
1978	267,0	129,6	87,9	484,5
1979	367,7	145,6	55,0	568,3
1980	481,7	142,1	97,9	721,7
1981	826,6	149,4	174,8	1 150,8
1982	1 027,9	157,8	248,4	1 434,1
1983	1207,4	128,6	145,2	1 481,2
1984	1 360,5	243,1	149,8	1 753,4
1985	1 644,2	154,0	104,5	1 902,7
1986	947,0	196,2	244,8	1 388,0
1987	1 281,0	351,0	169,0	1 801,0
	É.-U.A.	**OTAN / OCDE**	**Tiers-Monde**	**Total**
1988	900,0	121,7	60,8	1 082,5
1989	966,0	218,2	54,9	1 239,1
1990	885,0	119,2	39,6	1 043,8
1991	726,0	131,5	57,7	915,2

Représente essentiellement les ventes au Tiers-Monde.

urce : Ministère des Affaires extérieures, données adaptées de Ernie Regehr, *Profits to Losses: The International Arms Trade and Canada's Military Export Policy*, Document de travail de Ploughshares 91-4, 1991, p. 11.

Figure 2
Principaux exportateurs des grandes armes classiques, 1986–1990
en millions de $ US (1985)

		1986	1987	1988	1989	1990	1986-90
1	URSS	14 731	14 916	12 559	12 220	6 373	60 799
2	É.–U.A.	10 304	12 596	10 503	11 669	8 738	53 811
3	France	4 096	3 011	2 300	2 577	1 799	13 783
4	Royaume–Uni	1 500	1 817	1 401	1 816	1 220	7 752
5	Chine	1 463	2 553	1 868	874	926	7 684
6	Allemagne, République fédérale	1 120	676	1 270	716	963	4 745
7	Tchécoslovaquie	497	570	548	437	355	2 408
8	Pays–Bas	240	265	532	725	152	1 915
9	Suède	324	489	575	311	115	1 813
10	Italie	457	389	471	169	96	1 582
11	Brésil	150	507	356	152	24	1 189
12	Israël	269	340	127	318	39	1 094
13	Espagne	172	139	199	506	74	1 090
14	Canada	317	265	106	54	60	802
15	Égypte	159	194	216	65	33	668
	Autres	656	1 047	735	900	760	4 097
Total		36 453	39 777	33 767	33 509	21 726	165 232

Principaux importateurs de grandes armes classiques, 1986–1990
en millions de $ US (1985)

		1986	1987	1988	1989	1990	1986-90
1	Inde	3 729	4 582	3 382	3 754	1 541	16 989
2	Japon	1 780	1 768	2 176	3 163	2 083	10 971
3	Arabie Saoudite	2 413	2 400	2 046	1 427	2 553	10 838
4	Iraq	2 484	4 440	2 155	1 177	59	10 314
5	Afghanistan	692	768	1 009	2 183	1 091	5 742
6	Espagne	1 039	1 513	1 580	794	639	5 565
7	Corée du Nord	1 019	631	1 458	1 276	516	4 900
8	Pologne	1 057	1 007	1 147	1 179	330	4 719
9	Égypte	1 645	2 379	348	139	206	4 717
10	Tchécoslovaquie	1 077	964	1 054	1 055	422	4 571
11	Turquie	465	1 028	1 219	1 037	623	4 372
12	Syrie	1 511	1 172	1 172	336	0	4 191
13	Angola	980	1 140	889	74	508	3 592
14	Corée du Sud	287	604	987	997	249	3 125
15	Grèce	156	93	783	1 367	613	3 012
	Autres	16 119	15 287	12 361	13 552	10 293	67 612
Total		36 453	39 777	33 767	33 509	21 726	165 232

Source : Institut international de recherche sur la paix de Stockholm (SIPRI), *SIPRI yearbook 1991: World Armaments a Disarmament*, Presses universitaires d'Oxford, 1991, p. 198-199. (Ces chiffres ne sont pas directement comparabl ceux de la Figure 1 en raison des méthodes de dénombrement différentes utilisées par le SIPRI et l'Arms Con and Disarmament Agency.)

ANNEXE B

Statistiques sur la production et le commerce des armes dans le monde et au Canada

Figure 1
Total des transferts mondiaux d'armes
en millions de $ US (1989)

1979	51 110
1980	52 800
1981	59 860
1982	61 950
1983	60 850
1984	63 900
1985	55 430
1986	56 310
1987	62 690
1988	55 430
1989	45 430

urce : United States Arms Control and Disarmament Agency, *World Military Expenditures and Arms Transfers 1990*, Washington, 1991, p. 89.

14. **Le Comité recommande qu'un comité parlementaire procède, au terme d'une période de cinq ans, à un examen exhaustif des dispositions régissant le système de contrôle des exportations de matériel militaire ainsi que de son mode de fonctionnement et qu'il présente un rapport assorti de recommandations au Parlement.** (p. 37)

15. **Le Comité recommande que le gouvernement procède à une évaluation de l'incidence que l'application de tout système modifié de contrôle des exportations pourrait avoir sur la compétitivité.** (p. 39)

16. **Le Comité recommande que le gouvernement donne suite à la demande formulée par l'Assemblée générale des Nations Unies en 1982 et produise une évaluation nationale du rapport entre le désarmement et le développement au Canada.** (p. 42)

17. **Le Comité recommande que la politique canadienne d'acquisition de matériel de défense vise à favoriser une supériorité de pointe et une capacité industrielle innovatrice dans le domaine des produits civils et militaires de haute technologie, pour des utilisations comme la surveillance, la vérification, la protection du territoire et le maintien de la paix, utilisations qui représentent les besoins militaires de l'avenir et reflètent les valeurs canadiennes.** (p. 43)

18. **Le Comité recommande que le mandat du Programme de productivité de l'industrie du matériel de défense soit élargi de façon à comprendre l'aide à la conversion et à la diversification, et qu'il mette principalement l'accent sur les technologies qui offrent des possibilités de retombées importantes pour le secteur civil ou qui facilitent l'intégration de la production militaire et civile.** (p. 45)

19. **Le Comité recommande que, si la fermeture d'une industrie de défense bénéficiaire entraîne la remise de fonds du PPIMD au receveur général, le gouvernement fournisse un montant équivalent pour la réorientation des ressources humaines et financières connexes, en consultation avec la collectivité touchée.** (p. 45)

20. **Le Comité recommande que le gouvernement appuie la création d'un Centre canadien d'information sur la diversification et la conversion. Ce centre recueillerait et diffuserait de l'information sur les efforts de diversification et de conversion déployés au Canada et à l'étranger, sur les programmes fédéraux, provinciaux et municipaux pouvant faciliter les efforts de diversification et de conversion, de même que sur les nouveaux produits et les nouveaux marchés. Le Centre aurait également pour mission de surveiller la production de matériel de défense canadien et étranger, le soutien accordé à l'industrie de défense et les politiques de contrôle des exportations de matériel militaire, ainsi que d'encourager la formation de comités de conversion.** (p. 46)

sont approuvées en principe. Aucun produit ne pourrait être exporté vers les pays qui ne figurent pas sur la LCMP. Les exportateurs seraient néanmoins tenus de présenter une demande de licence d'exportation et de soumettre un rapport sur les exportations effectuées en vertu de cette licence, aux fins de la compilation de données. Les licences seraient délivrées sans délai, sauf dans des cas exceptionnels. Les États-Unis seraient automatiquement inclus dans la liste; des demandes de licences et des rapports d'exportation seraient nécessaires aux fins de la compilation des données, mais les licences seraient automatiquement accordées. (p. 30)

9. **Le Comité recommande que les inscriptions sur la liste de contrôle des munitions par pays et les radiations incombent au gouvernement. Tout projet d'inscription ou de radiation doit être présenté au Parlement et renvoyé, au plus tard cinq jours de séance après avoir été rendu public, à un comité parlementaire chargé de l'étudier en deçà de soixante jours de séance. Après six mois, le pays en cause serait rayé de la LCMP, à moins que le gouvernement n'ait conclu un arrangement bilatéral de défense, de recherche, de développement et de production, auquel cas le pays resterait inscrit sur la liste jusqu'à une éventuelle radiation ou suspension. Le gouvernement se réserverait le droit de suspendre tout pays inscrit sur la liste, moyennant un court préavis, et cette mesure aurait pour effet d'annuler ou de suspendre toute licence non utilisée, jusqu'à la réalisation d'un examen par le Parlement.** (p. 31)

10. **Le Comité recommande que le gouvernement et le Parlement prennent leurs décisions en s'inspirant des critères suivants :**
    - **les exportations militaires au pays en cause contribuent–elles à la sécurité internationale aux termes de la Charte de l'ONU?**
    - **le pays représente-t-il une menace pour le Canada ou pour ses alliés?**
    - **le pays fait-il l'objet de sanctions de la part des Nations Unies?**
    - **le pays participe-t-il au registre des armes des Nations Unies?**
    - **le pays est–il engagé dans des hostilités ou sur le point de l'être?**
    - **le pays contribue-t-il à l'amélioration de la sécurité dans sa région du monde?**
    - **le pays procède-t-il à une accumulation excessive d'armements?**
    - **le pays respecte-t-il les droits de ses citoyens?**
    - **quelle est la nature des produits qui seront vraisemblablement exportés?** (p. 32)

11. **Le Comité recommande en outre que les modalités d'établissement de la LCMP, les méthodes d'ajout et de suppression de pays ainsi que les questions minimales à prendre en considération au moment de déterminer s'il y a lieu d'ajouter ou de retrancher des pays, soient énoncées dans la loi.** (p. 32)

12. **Le Comité recommande que le gouvernement et le Parlement examinent la Liste des marchandises d'exportation contrôlée (Groupe 2) en vue de dresser la liste des produits de nature particulièrement critique qui ne seront exportés sous aucun prétexte, même aux pays figurant sur la LCMP. Cette liste devra comprendre au moins les composants d'armes nucléaires.** (p. 36)

13. **Le Comité recommande que le gouvernement détermine et mette en oeuvre la procédure la plus rentable permettant de suivre les exportations de composants militaires, en vue de s'assurer qu'ils ne sont pas réacheminés vers des pays où ils n'auraient pu être exportés directement.** (p. 37)

ANNEXE A

Résumé des recommandations

1. **Le Comité appuie les mesures prises à ce jour par le gouvernement dans le but de resserrer les contrôles multilatéraux en ce qui a trait à la prolifération des armes, et il recommande au gouvernement de redoubler d'ardeur.** (p. 11)

2. **Le Comité recommande au gouvernement de continuer à appuyer les efforts visant l'expansion du registre des armes des Nations Unies, afin qu'il comprenne toutes les activités du commerce mondial des produits et des composants militaires, ainsi que tous les répertoires nationaux de matériel de défense.** (p. 11)

3. **Le Comité recommande au gouvernement du Canada de maintenir son système de contrôle des exportations de produits militaires tant que le Canada continuera de fabriquer des produits militaires.** (p. 19)

4. **Le Comité recommande que la nature, les résultats et le contrôle des exportations de matières, de systèmes, de technologie et de composants nucléaires fassent l'objet d'une étude parlementaire dans un avenir rapproché.** (p. 27)

5. **Le Comité recommande que le ministère des Affaires extérieures entreprenne un examen détaillé du mécanisme de demande de licences d'exportation en vue d'améliorer le temps de traitement par rapport à celui des autres pays de l'OTAN.** (p. 29)

6. **Le Comité recommande en outre l'établissement d'un mécanisme d'approbation de deux semaines pour les exportateurs canadiens qui réclament seulement une licence temporaire en vue d'envoyer un nombre très restreint d'échantillons de leur produit à d'éventuels acheteurs, à des fins de démonstration ou d'essai.** (p. 29)

7. **Le Comité recommande que le rapport annuel sur les exportations de produits militaires du Canada fournisse désormais les renseignements suivants, qui peuvent déjà être tirés de l'actuelle demande de licence d'exportation :**
   - **la valeur totale des licences d'exportation non utilisées à la fin de l'année civile, par pays destinataire;**
   - **la valeur totale des licences d'exportation non utilisées, échues durant l'année civile écoulée, par pays destinataire.**

   Par ailleurs, le rapport devrait comporter tous les détails concernant les exportations, en fonction de la quantité, de l'article d'approvisionnement et du pays, pour les quatre années civiles précédentes. (p. 30)

8. **Le Comité recommande au gouvernement de dresser une liste de contrôle des munitions par pays (LCMP). Cette liste remplacerait la liste de contrôle des armes à feu automatiques par pays. Elle ferait état des pays vers lesquels les exportations des produits du groupe 2 de la liste des marchandises d'exportation contrôlée (munitions)**

loi C-6) sont reconnues comme les plus restrictives au monde, comme les Canadiens s'y seraien attendus. Or, ces mesures ne semblent plaire qu'à un petit nombre d'entre eux. Les milieux industriel trouvent les contrôles trop astreignants et arbitraires, ce qui les désavantage injustement par rapport à leurs principaux concurrents qui ont tendance à être des pays alliés. Les intéressés soutiennent que l délai d'obtention d'une licence d'exportation est trop long et les décisions aussi souvent incohérentes Ils se disent tout à fait disposés à répondre aux exigences de tout système institué par le gouvernemen canadien, à condition qu'il soit rapide, efficace, clair et cohérent. Ils affirment que, si le système n donne pas aux entreprises canadiennes un accès aux marchés raisonnablement comparable à celu dont bénéficient leurs concurrents, ils seront contraints de fermer leurs portes et le Canada perdra de emplois ainsi que des capacités économiques et industrielles.

Beaucoup d'autres Canadiens qui s'intéressent au dossier soutiennent, au contraire, que l système actuel est trop souple. Le matériel militaire produit au Canada aboutit dans des pays où, selo eux, il ne devrait pas se trouver. Ainsi, il tombe parfois entre les mains de gouvernements qui violent le droits de la personne. En règle générale, ces Canadiens admettent que de pareils cas sont assez rare compte tenu du volume de nos exportations de matériel militaire, mais ils estiment néanmoins qu'un telle situation ne devrait jamais se produire. Certains admettent toutefois qu'un commerce des arme limité et contrôlé conformément aux exigences des Nations Unies, par exemple, a un avenir, tandis qu d'autres estiment plutôt que le Canada devrait abandonner complètement ce genre d'activité. Pa ailleurs, on craint, dans l'ensemble, qu'avec le rétrécissement des marchés auxquels se destina traditionnellement le gros de la production militaire canadienne, à savoir les pays de l'OCDE, de pressions ne manqueront pas de s'exercer en faveur d'un assouplissement des politiques canadienne de contrôle des exportations d'armes. Il en résultera, estime-t-on, une augmentation de la quantité d matériel canadien qui se retrouvera dans des pays qui ne respectent pas les valeurs canadienne notamment le caractère sacré de la vie humaine et les droits de la personne. Enfin, beaucoup d Canadiens intéressés craignent également que le système soit arbitraire et que les décisions soie prises à huis clos en fonction de critères souples à dessein. Ce type de processus décisionnel n'inspi pas confiance.

Le Comité ne croit pas que la solution consiste à mettre fin aux exportations canadiennes d matériel militaire. Le Canada, ses alliés et ses amis ont des besoins légitimes en matière de défense et Canada peut contribuer à répondre à ces besoins. De plus, les exigences militaires de demain dans d domaines comme la surveillance, la vérification, la protection de la souveraineté, le maintien l'instauration de la paix offrent la possibilité d'innover et de mettre au point des équipements d pointe, plus facilement conciliables avec les valeurs et les intérêts du Canada. Les entrepris productrices de matériel de défense constituent une source précieuse d'activité économique, du moi pour le moment, et de technologies de pointe. De plus, l'industrie de la défense voit déjà ses marchés transformer et réagit en conséquence. Le Comité estime que l'élément clé consiste à s'assurer que l entreprises canadiennes évoluent dans la bonne direction, par la mise en place, d'une part, restrictions imposées dans le cadre d'un système de contrôle des exportations efficace, transparent équitable dans lequel la population peut avoir confiance, et par l'adoption, d'autre part, programmes de soutien et d'encouragement qui favorisent la diversification et la conversion.

Nous croyons que la mise en oeuvre des propositions énoncées dans ce rapport constituerait u grand pas dans cette voie.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

La politique d'exportation d'armes constitue un dossier exceptionnellement difficile pour les anadiens, dans le contexte du contrôle de l'armement. La plupart d'entre eux ne voient pas le Canada omme un pays fortement militarisé. Les menaces militaires directes sont faibles, nos forces armées ne ont pas grandes et sont souvent stationnées loin de la population, qui, par conséquent, a rarement ccasion de voir un uniforme ou un véhicule militaire. Nous n'avons habituellement aucun mal à endre l'initiative et à inciter nos alliés ainsi que d'autres pays à prendre des mesures de plus en plus udacieuses à l'égard du contrôle de l'armement.

Nous sommes aussi très conscients, en raison de notre intervention dans les pays du iers-Monde, des problèmes que provoque la militarisation. Nous sommes constamment confrontés ux conséquences des conflits armés, aux morts et aux blessés qu'ils causent, ainsi qu'au cycle de auvreté qu'engendrent les ravages de la guerre et les dépenses excessives consacrées à l'armement.

Il semblait par conséquent opportun aux yeux des Canadiens, que le gouvernement de leur pays nte de prendre l'initiative d'un contrôle de la prolifération des armes, après que la guerre du Golfe ıt fait ressortir les problèmes engendrés par des exportations d'armes effrénées à l'échelle de la anète. Or, après cette initiative, les Canadiens ont été à la fois surpris et mal à l'aise de constater, au oment de l'étude du projet de loi C-6, que la production de matériel militaire revêt une certaine nportance pour l'économie canadienne et que nos entreprises qui fabriquent ce matériel contribuent ppréciablement à la réalisation d'objectifs économiques nationaux à la fois nécessaires et nportants, comme le développement économique régional et la compétitivité des entreprises de aute technologie.

Le Canada vient au septième ou au huitième rang dans le monde pour la production de matériel ilitaire et une large part de cette production est exportée. Ce n'est pas que notre pays veuille rticulièrement devenir un marchand d'armes mondial, mais parce que notre marché intérieur est nité et que nous avons des liens étroits avec les États-Unis. Il est arrivé que le gouvernement nadien axe les acquisitions de matériel militaire, les politiques de développement régional et celles i ont trait à la préparation de l'industrie de défense sur l'industrie canadienne de défense, ce qui a ntribué à la soutenir et à lui donner de nouvelles capacités. Les acquisitions effectuées par les ats-Unis ont par ailleurs aidé ce secteur à survivre pendant les périodes de vaches maigres. Au fil des nées, soit depuis l'annulation du projet de l'avion Avro Arrow, en 1959, l'industrie canadienne de fense s'est également transformée, passant de la production de systèmes d'armement et de ates-formes à celle de composants et d'équipement de défense inoffensifs, tels les systèmes ectroniques, qui sont souvent à la fine pointe du progrès.

C'est essentiellement la relation qu'il entretient avec les États-Unis qui fait du Canada le atorzième exportateur de matériel militaire en importance dans le monde et en partie aussi la ructure du marché international des armes qui a pour effet de fortement concentrer la production ns les cinq principaux pays et les importations, dans les dix premiers. Il est toutefois naturel que les treprises cherchent des débouchés sur d'autres marchés, et c'est ce qui explique pourquoi nous ons exporté du matériel de défense dans plus de 60 pays en 1991. Il est donc tout aussi naturel que le uvernement canadien ait cherché à exercer un contrôle sur ce commerce, parce que le matériel litaire diffère des autres produits.

Les mesures de contrôle que le gouvernement a mises en place, aux termes de la *Loi sur les ences d'exportation et d'importation,* et auxquelles il a apporté des améliorations au fil des ans (les us récentes étant intervenues lors de l'examen de la politique, en 1986, et du dépôt du projet de

Plusieurs témoins ont proposé l'établissement d'un centre qui serait chargé de regrouper le efforts visant à faciliter la diversification et la conversion de l'industrie de défense. Le Comité a vu dans cette proposition la possibilité de créer un autre outil précieux :

20. Le Comité recommande que le gouvernement appuie la création d'un Centre canadien d'information sur la diversification et la conversion. Ce centre recueillerait et diffuserait de l'information sur les efforts de diversification et de conversion déployés au Canada et à l'étranger, sur les programmes fédéraux, provinciaux et municipaux pouvant faciliter les efforts de diversification et de conversion, de même que sur les nouveaux produits et les nouveaux marchés. Le Centre aurait également pour mission de surveiller la production de matériel de défense canadien et étranger, le soutien accordé à l'industrie de défense et les politiques de contrôle des exportations de matériel militaire, ainsi que d'encourager la formation de comités de conversion.

Certains membres du Comité ont jugé qu'il conviendrait que le Centre fasse partie d'u ministère, peut-être Industrie, Sciences et Technologie, tout comme le PPIMD modifié, afin qu'on ai l'assurance que les questions de diversification et de conversion figureront toujours au programme d gouvernement. D'autres ont estimé plutôt que la création d'un centre autonome serait peut-être plu opportune, étant donné que des groupes divers pourraient ainsi plus facilement collaborer aux travau du Centre sur un plus large éventail de dossiers.

Le Comité a reconnu, à l'évidence, que l'acquisition par le Canada de moyens et de compétence visant à réduire la dépendance des entreprises, voire des économies, à l'égard de la production d matériel militaire offre des possibilités commerciales en soi. La production de matériel militaire provoqué de graves distorsions dans l'économie des pays de l'Europe de l'Est, et plus particulièremen ceux de l'ancienne Union soviétique. Les États-Unis et certains des alliés européens du Canada on également besoin de transformations proportionnellement moindres, mais néanmoins appréciable en raison de la réduction des budgets de défense occasionnée par la fin de la Guerre froide.

Le Comité estime que le PPIMD demeure une bonne source de capitaux pour le développement le la technologie et que l'avenir de cette activité au Canada revêt de l'importance tant pour les secteurs ivil que militaire. Le Comité note en outre que les États-Unis déploient des efforts considérables afin le maintenir leur budget de recherche et de développement alors que les autres volets du budget méricain de la défense subissent des compressions. Le Comité estime donc qu'il n'y a pas lieu de nodifier complètement l'objectif du PPIMD, mais qu'il faut plutôt l'élargir et le réorienter. Par onséquent :

18. Le Comité recommande que le mandat du Programme de productivité de l'industrie du matériel de défense soit élargi de façon à comprendre l'aide à la conversion et à la diversification, et qu'il mette principalement l'accent sur les technologies qui offrent des possibilités de retombées importantes pour le secteur civil ou qui facilitent l'intégration de la production militaire et civile.

19. Le Comité recommande que, si la fermeture d'une industrie de défense bénéficiaire entraîne la remise de fonds du PPIMD au receveur général, le gouvernement fournisse un montant équivalent pour la réorientation des ressources humaines et financières connexes, en consultation avec la collectivité touchée.

Grâce à cette approche, le PPIMD pourrait donner à l'État un moyen de plus pour soutenir et avoriser la diversification et la conversion, sans nuire indûment au fonctionnement des forces du arché. Les projets retenus dans le cadre du PPIMD élargi devraient manifestement offrir la ossibilité d'un rendement continu de l'investissement consenti par l'État au départ, comme l'exige le rogramme à l'heure actuelle.

Il convient de souligner toutefois, que les technologies à double usage posent un problème pour le ontrôle des exportations d'armes. Il n'existe pas de solution parfaite à cet égard, si ce n'est d'exiger es licences d'exportation pour tous les produits, étant donné qu'ils pourraient tous servir à des fins ilitaires. Le problème se trouve actuellement circonscrit en quelque sorte par le fait que, même rsque du matériel est dérivé de produits à usage civil ou s'en rapproche beaucoup, il doit souvent être pensé ou modifié pour être utilisé à des fins militaires. Le Groupe 2 de la Liste des marchandises exportation contrôlée est conçu de façon à saisir ces modifications. L'examen continu des produits u Groupe 2 contribuera à limiter l'exportation indésirable de produits à double usage adaptés à des ns militaires. Le fait d'axer davantage le système de contrôle des exportations sur la destination des oduits serait également utile à cet égard.

OUTENIR LA CONVERSION ET LA DIVERSIFICATION

Le Comité a été frappé par le fait que le gouvernement canadien ne consacre pas d'effort — ou ors très peu — à la diversification et à la conversion. Cette situation contraste fortement avec celle ui a cours aux États-Unis où plusieurs rapports ont été récemment produits[59]. Parallèlement, alors ue les conditions du marché forcent actuellement les entreprises à s'adapter, celles-ci ont tendance à concentrer sur des objectifs limités et à court terme. En outre, comme on l'a vu plus haut, la versification et la conversion ne sont pas forcément des opérations faciles et simples.

Voir par exemple le rapport du groupe chargé d'étudier la structure de l'infrastructure industrielle de défense des États-Unis au sein du comité des forces armées de la Chambre des représentants, rapport intitulé *Future of the Defence Industrial Base*, publié au mois d'avril 1992; le rapport du comité directeur du CSIS chargé de la sécurité et de la technologie, intitulé : *Integrating Commercial and Military Technologies for National Strength*, Washington, Center for Strategic and International Studies, mars 1991; et le rapport du service d'évaluation de la technologie du Congrès américain, intitulé : *Redesigning Defence: Planning the Transition to the Future US Defence Industrial Base*, juillet 1991.

l'habitude de penser. Compte tenu de ce phénomène, le Comité a commandé une étude des domaines où la recherche et le développement, les produits et les services militaires et civils sont étroitement liés et pourraient par conséquent offrir des possibilités de diversification ou de production intégrée. Les résultats de cette étude préliminaire ont permis de constater qu'il existe une foule étonnante de possibilités décrites à l'annexe C.

Une base industrielle de défense civile et militaire intégrée semble constituer la voie de l'avenir, spécialement dans des pays, comme le Canada, qui n'ont pas les moyens de maintenir une infrastructure industrielle de défense importante à des fins stratégiques. Ernie Regehr a fait observer que «nous devons développer des compétences pour convertir la production civile en production militaire au besoin»[57].

Parallèlement, le rétrécissement des marchés de défense et les regroupements d'entreprises productrices de matériel de défense font qu'il est de plus en plus difficile pour n'importe quel pays ou groupe de pays, même les États-Unis et la Communauté européenne, de se suffire à eux-mêmes en matière de production de défense. On voit déjà poindre à l'horizon des alliances stratégiques entre pays et entreprises relativement à la production de matériel militaire et à la préservation des infrastructures industrielles de défense. Ce phénomène conduira probablement à prendre conscience du fait qu'une certaine spécialisation est inévitable, ce qui devrait convenir à l'industrie canadienne qui est axée sur certains créneaux commerciaux. Il conviendrait que l'État et l'industrie canadienne portent leurs efforts sur la promotion d'une plus grande intégration de la capacité industrielle de défense de nos alliés et cherchent à surmonter les tendances des différents pays à préserver à tout prix une infrastructure industrielle de défense complète, sous prétexte qu'il s'agit d'une nécessité stratégique.

PRÉSERVATION DE LA TECHNOLOGIE

C'est dans cette optique, estime le Comité, qu'il convient d'envisager l'avenir du Programme de productivité de l'industrie du matériel de défense (PPIMD) qu'administre le ministère de l'Industrie des Sciences et de la Technologie. Ce programme a joué un grand rôle dans la promotion du développement de la technologie au Canada. Bien qu'il soit axé sur le secteur militaire, le programme a également contribué au développement de technologies civiles. Des témoins représentant l'industrie de la défense ont soutenu qu'il convient de maintenir ce programme et d'en porter le budget au niveau qu'il atteignait il y a quelques années (le budget actuel du programme équivaut à environ 60 p. 100 de celui de 1989-1990). Ils ont également souligné que le soutien qu'apporte l'État à la recherche et au développement, notamment dans le domaine aérospatial, est beaucoup moins important au Canada qu'ailleurs et que le niveau de financement actuel est par conséquent insuffisant pour permettre au Canada de maintenir sa compétitivité.

Les détracteurs du PPIMD ont fait valoir que l'activité économique soutenue par ce programme n'est pas celle qui convient et qu'il faudrait par conséquent éliminer le PPIMD ou le transformer radicalement en un programme de conversion et de diversification destiné à apporter les mesures d'incitation et de soutien nécessaires à la conversion[58].

---

[57] *Procès-verbaux*, p. 3:24

[58] *Procès-verbaux*, p. 7:9, 12:30, 12:37.

Le Comité reconnaît qu'il saurait difficilement reprocher au gouvernement d'avoir pris, conformément à ces politiques, les décisions qui ont par exemple conduit à l'implantation d'industries dans les secteurs des armes légères, des munitions et des frégates (auxquels on pourrait ajouter la défense aérienne à basse altitude), compte tenu du moment où ces décisions ont été prises. À cette époque, le budget de la Défense suivait une courbe ascendante, les exportations de matériel militaire montaient en flèche et la préparation de l'industrie de défense était perçue comme une nécessité réelle, tandis que le développement régional constitue toujours une nécessité au Canada. Chaque activité paraissait avoir un avenir. Néanmoins, il est évident également que chacun de ces produits constituait bel et bien une arme qui risquait d'être à la fois plus difficile à exporter en vertu du système canadien de contrôle des exportations et, chose peut-être plus importante encore, d'avoir une application limitée dans le domaine civil.

Le Comité estime de plus qu'il est raisonnable de verser une petite prime afin de trouver au Canada des sources d'approvisionnement pour les Forces canadiennes et d'essayer, par la même occasion, d'assurer une certaine équité entre les régions. Toutefois, verser 25 à 30 p. 100 de plus pour de l'équipement canadien semble excessif.

Le problème fondamental en ce qui concerne les exemples donnés ci-dessus tient au fait que les décisions relatives aux acquisitions et au soutien industriel se sont faites dans un cadre trop étroit. Le Comité estime que l'évolution des besoins liés à la défense, et notamment la tendance à la mise en place de moyens de vérification, de maintien de la paix et de protection de la souveraineté, offre l'occasion de concentrer l'activité de l'industrie canadienne de défense sur des équipements à caractère non offensif. Le Canada a acquis une réputation internationale bien méritée pour ses efforts et ses recherches dans les domaines de la vérification et du maintien de la paix, et il se situe également à la ine pointe du progrès dans certaines technologies, comme la télédétection, les hélicoptères et les véhicules militaires. Ces technologies qui ne sont pas, en soi, meurtrières, ont des applications évidentes dans le domaine civil. Si les commandes militaires tarissent, les entreprises pourront oujours chercher à conclure des ventes sur le marché civil. Les acquisitions canadiennes de matériel militaire peuvent favoriser l'adaptation de l'industrie canadienne de défense à ce type de besoins. Par onséquent :

17. Le Comité recommande que la politique canadienne d'acquisition de matériel de défense vise à favoriser une supériorité de pointe et une capacité industrielle innovatrice dans le domaine des produits civils et militaires de haute technologie, pour des utilisations comme la surveillance, la vérification, la protection du territoire et le maintien de la paix, utilisations qui représentent les besoins militaires de l'avenir et reflètent les valeurs canadiennes.

En d'autres termes, si le gouvernement a le choix, par exemple, entre verser une prime pour cquérir un système radar dernier cri, (ou un système anti-char) au Canada plutôt qu'à l'étranger, il evrait favorablement considérer l'achat du radar canadien. Dans la mesure où la décision de roduire le radar au Canada pourra contribuer au développement régional (là encore, sans verser une rime énorme) et, grâce aux retombées sur le secteur civil, réduire la dépendance des régions à l'égard es budgets de défense et de la production de matériel militaire, voilà l'option que l'État devrait avoriser.

Un des domaines qui, de l'avis du Comité, est appelé à jouer un rôle significatif dans l'industrie anadienne du matériel de défense est celui des technologies à double usage, c'est-à-dire les echniques et les produits pour lesquels il existe aussi des applications et des marchés civils. En fait, il emble qu'une proportion de plus en plus grande des techniques de pointe soit mise au point dans le ecteur civil, puis transférées au domaine militaire, et non l'inverse, contrairement à ce qu'on avait

cadres, de représentants syndicaux et de membres de la collectivité semble une idée utile. La diversification et la conversion seront évidemment beaucoup plus faciles et plus efficaces si elles sont planifiées avec soin, et il est raisonnable de penser que des personnes autres que les dirigeants d'entreprise puissent avoir une contribution positive à apporter. Le Comité préconise la formation de tels comités.

La planification peut également comporter des avantages à l'échelle du pays. En 1982, l'Assemblée générale des Nations Unies a demandé aux pays membres de prendre des mesures au niveau national afin de donner suite à un rapport présenté à l'organisation mondiale par un groupe de spécialistes gouvernementaux sur la relation entre le désarmement et le développement. Il s'agissait en fait d'évaluer de quelle façon les ressources que les pays consacraient aux préparatifs de défense pouvaient être affectées plutôt au développement national et international; en un mot, à la conversion. Jusqu'à maintenant, seule la Suède a produit un tel rapport qui a été rendu public en 1984 et mis à jour en 1988. Le Comité estime que les efforts canadiens de diversification et de conversion profiteraient également d'une telle évaluation nationale, sauf que celle-ci ne devrait pas revêtir la forme d'un plan national exécutoire. Par conséquent :

16. Le Comité recommande que le gouvernement donne suite à la demande formulée par l'Assemblée générale des Nations Unies en 1982 et produise une évaluation nationale du rapport entre le désarmement et le développement au Canada.

NOUVELLE APPROCHE CONCERNANT L'INFRASTRUCTURE INDUSTRIELLE DE DÉFENSE

Les acquisitions canadiennes de matériel de défense peuvent avoir une incidence sur l'orientation future de l'industrie canadienne de défense. Bien que 70 à 80 p. 100 de la production de certains secteurs tels que l'aérospatiale et l'électronique de défense soit exportée, la part destinée au Canada, soit 20 à 30 p. 100, demeure néanmoins importante. Dans d'autres secteurs, comme celui de la construction navale de défense (tributaire des budgets nationaux de défense dans une proportion de 70 p. 100)[56], la part des ventes canadiennes est beaucoup plus importante encore. De plus, le Comité s'est fait dire, lorsqu'il a visité des entreprises canadiennes de défense, que l'acquisition d'un produit militaire quelconque par les Forces armées canadiennes facilite beaucoup l'exportation de ce produit. Enfin, comme la production des premières unités d'une gamme de produits absorbe habituellement les coûts de développement, le fait que le gouvernement canadien se porte acquéreur du produit à ce stade peut en accroître appréciablement la compétitivité du fait qu'il assume lui-même ces coûts. L'influence du gouvernement sur la direction que prendront les industries de défense canadiennes s'en trouve de beaucoup accrue.

Lorsqu'il procède à des acquisitions, le ministère de la Défense nationale (par l'intermédiaire du ministère des Approvisionnements et Services) s'efforce généralement d'optimiser son investissement. Dans les faits, cependant, cette façon de procéder comporte deux aléas très importants qui ont été décrits au chapitre 4. Premièrement, la politique gouvernementale sur l'état de préparation de l'industrie de défense fait en sorte que l'on est disposé à verser une prime pour faire l'acquisition de matériel d'origine canadienne. Deuxièmement, le gouvernement se sert des acquisitions de l'État pour soutenir le développement régional, ce qui se traduit également par une volonté de payer davantage afin d'acquérir des produits de régions défavorisées ou de plusieurs régions.

---

[56] Industrie, Sciences et Technologie Canada, *Profil de l'industrie aérospatiale 1990-1991*, p. 2; Industrie, Sciences et Technologie Canada, *Profil de l'industrie de l'électronique de défense 1990-1991*, p. 2; et P. H. Wall, *The Economic Impact of Canadian Defence Expenditures FY 1989/90, Update*, Collège de la Défense nationale, Centre d'études sur la gestion des ressources de la Défense, automne 1991, p. 13.

tributaires des seuls contrats de défense que les entreprises américaines ou européennes, par exemple, ce qui laisse place à une certaine diversification d'office. Seulement 10 des 20 plus grands entrepreneurs canadiens du secteur de la défense dépendent, pour plus de 50 p. 100, des ventes de matériel militaire.

En dépit de ces progrès, il est toujours difficile pour les entreprises de passer d'une production militaire à une production civile, voire d'intégrer et de combiner activités militaires et activités civiles.

Premièrement, étant donné qu'un grand nombre d'entreprises canadiennes de matériel de défense sont passablement tributaires des exportations, surtout vers les États-Unis, elles subissent les contrecoups des obstacles à la diversification et à la conversion de l'industrie militaire américaine. Aux États-Unis, les entreprises qui approvisionnent le département de la Défense séparent à toutes fins utiles leurs secteurs civil et militaire afin de protéger le premier contre des mesures législatives et réglementaires qui en compromettraient la rentabilité. Parmi ces règles, mentionnons des exigences comptables spéciales qui nécessitent la tenue d'une comptabilité distincte, des cahiers de charges extrêmement détaillés et des normes particulièrement rigoureuses, la perte des droits sur les données techniques et des exigences contractuelles uniques. Les fournisseurs canadiens, soumis aux mêmes règles, sont par conséquent dans l'impossibilité d'appliquer d'une manière concurrentielle leurs méthodes comptables, contractuelles et de contrôle de la qualité au secteur civil. De même, les entreprises canadiennes qui sont des filiales ou des fournisseurs des grandes entreprises américaines de défense possèdent rarement les mêmes moyens d'adaptation que leurs sociétés mères et, à l'instar de ces dernières, elles ont tendance à préserver leurs propres ressources aux dépens de leurs filiales et de leurs fournisseurs canadiens.

Les politiques et règlements du Canada régissant les marchés ne sont pas aussi compliqués qu'aux États-Unis, mais là encore, les fournisseurs se voient contraints d'adopter des systèmes de comptabilité, de contrôle de la qualité, etc., qui ne sont pas optimisés pour les marchés civils. De plus, le fait que l'accent soit mis sur le développement régional diminue l'importance des conditions commerciales normales pour les entreprises de défense.

De plus, le fait que les politiques gouvernementales de recherche, de développement et de stimulation industrielle soient axées sur la production de matériel militaire oblige également les entreprises soit à se convertir, et perdre du même coup tout ce soutien, soit à continuer de produire du matériel de défense. Les représentants d'une entreprise ont déclaré au Comité qu'ils s'étaient orientés vers la production de matériel de défense précisément pour avoir accès aux subventions de R et D et aux autres programmes offerts uniquement pour des projets liés à la défense. À cet égard, l'Accord de libre-échange et les dispositions sur le partage du développement industriel pour la défense et de la production de défense offrent aux fabricants de matériel militaire des conditions spéciales ainsi que l'accès au marché américain dont il serait difficile et coûteux de se priver.

Tout compte fait, il semble en avoir résulté, dans le secteur de la production de défense par rapport à l'industrie civile, une culture différente qui doit être surmontée.

Il ne faut pas oublier non plus qu'en se convertissant ou en se réorientant en fonction d'un marché civil, une entreprise risque de menacer la survie de celles qui desservent déjà ce marché. Si le nouveau concurrent les oblige à fermer leurs portes, la conversion n'aura pas servi à grand-chose pour l'ensemble de l'économie.

Le Comité estime qu'une diversification accrue est indispensable, qu'il faut par conséquent surmonter ces obstacles et que certaines interventions de l'État peuvent jouer un grand rôle à cet égard. Dans ce contexte, la formation, dans les entreprises, de comités de conversion composés de

devront porter le poids du chômage et d'une chute de l'activité et de la productivité si la transition n'est pas gérée de manière efficace. Le Comité estime également que l'appui stratégique des trois ordres de gouvernement (fédéral, provincial et municipal) peut contribuer à la réalisation des possibilités que nous venons d'évoquer.

Plusieurs témoins ont soutenu, à la fois pour des raisons d'ordre moral et à cause du rétrécissement et de l'évolution des marchés, que le secteur canadien du matériel de défense devrait se convertir à la production de biens civils à la fois utiles à la société et sans danger pour l'environnement. Certains ont même proposé que les entreprises soient légalement tenues de former des comités de conversion composés de représentants des milieux industriels et syndicaux ainsi que des administrations locales, qui auraient pour mandat d'évaluer les capacités des entreprises, d'étudier de nouveaux marchés et d'élaborer des plans de conversion[54].

Les représentants des entreprises produisant du matériel de défense ont, pour leur part, soutenu que la conversion ne constituait pas, comme telle, une solution très pratique. Ils ont affirmé que la responsabilité de la restructuration devrait être laissée aux entreprises, dans la mesure du possible, et que l'intervention de l'État devrait être réduite au minimum. Inévitablement, l'industrie réagirait à tout fléchissement du marché international des armes. Ils ont laissé entendre qu'il fallait diversifier les gammes de produits non militaires plutôt que d'imposer directement une conversion. Ils ont en outre soutenu que les recettes tirées des marchés militaires existants et des programmes de soutien gouvernemental, tels que le Programme de productivité de l'industrie du matériel de défense (PPIMD), constituaient une base indispensable pour la prospection de nouveaux marchés. En outre, comme on l'a dit au chapitre 3, il continuera d'y avoir, au Canada et à l'étranger, des marchés de défense légitimes en matière d'auto-protection, de vérification, de maintien de la paix et d'imposition des mesures pacificatrices, marchés auxquels notre pays devrait continuer de participer.

Le Comité a été saisi de plusieurs séries de chiffres montrant que les sommes affectées à des domaines autres que la production de matériel de défense, comme les soins infirmiers, l'enseignement et les centres d'hébergement, créeraient plus d'emplois par dollar ou par milliard de dollars investi[55]. On en concluait qu'il serait économiquement avantageux de prodéder à une réorientation des dépenses. Or, en réalité, le secteur de la production de matériel de défense est une industrie de capital qui emploie des travailleurs qualifiés, verse des salaires élevés et crée des possibilités d'exportation. Le transfert des fonds à des entreprises de services offrant des salaires plus bas créera des emplois, mais aux dépens de la compétitivité du Canada dans les secteurs de pointe et, éventuellement, de notre niveau de vie. Ce dont nous avons besoin, c'est une méthode de diversification et de conversion qui permette de trouver de plus larges débouchés dans un secteur d'activité faisant appel à une main-d'oeuvre qualifiée et hautement rémunérée. Or, cette démarche risque d'être lente et difficile.

Certains intervenants ont fait remarquer au Comité qu'à certains égards, des progrès importants avaient déjà été accomplis dans le sens de la diversification et de la conversion. Les entreprises réagissent inévitablement aux forces du marché et changent leur production comme elles le peuvent en réaction à l'évolution des marchés. Selon les chiffres que le ministère de l'Industrie, des Sciences et de la Technologie a communiqués au Comité en 1991, 70 p. 100 de la production du secteur militaire et aérospatial étaient destinés aux marchés civils et seulement 30 p. 100, aux marchés militaires, ce qui représente une inversion des proportions constatées en 1963. On s'attend à ce que cette tendance se poursuive jusqu'à ce que seulement 20 p. 100 de la production soient consacrés à la défense, en 1994. Les entreprises canadiennes de matériel de défense sont, en règle générale, beaucoup moins

[54] *Procès-verbaux*, p. 7:10, 12:30.

[55] *Procès-vebaux*, p. 7:10, 12:28, 12:36.

CHAPITRE 6

Conversion et diversification : la réaction à la transition que connaît le marché

INCIDENCE SUR LA CONCURRENCE

Les systèmes modifiés de contrôle des exportations décrits au chapitre précédent auront manifestement pour effet de modifier les débouchés potentiels et la position concurrentielle des entreprises canadiennes par rapport à certains produits et à certains marchés d'exportation. Bien que nous ne puissions rien affirmer avec certitude tant qu'un système amélioré n'aura pas été mis en place, il est probable qu'un nouveau régime réduira la capacité des entreprises canadiennes de matériel militaire de rivaliser de concurrence sur les marchés du Tiers-Monde. Ce phénomène aura probablement un certain effet multiplicateur, comme l'ont dit au Comité les représentants de ce secteur d'activité, puisque la perte d'une vente en particulier peut, en soi, réduire l'intérêt des autres clients.

Parallèlement, toute nouvelle obligation d'obtenir une licence pour exporter du matériel militaire aux États-Unis et de rendre compte de ces exportations entraînera des coûts administratifs supplémentaires pour les entreprises canadiennes qui font affaire avec ce pays, malgré le fait que les licences seront accordées d'office. Enfin, tout système visant à suivre jusqu'à leur utilisation finale les composants de matériel militaire accroîtra forcément les coûts. Par contre, si les changements accroissent la certitude et l'efficience pour ce qui est des marchés établis, il devrait en résulter la réduction de certains coûts pour les entreprises.

Dans l'exposé qu'ils ont présenté au Comité, les représentants de l'Association des exportateurs canadiens ont laissé entendre qu'il y aurait lieu, avant de prendre une décision finale sur ces mesures de contrôle des exportations, de procéder à une évaluation de leur incidence sur la compétitivité. Le Comité estime qu'une telle évaluation permettrait d'inventorier et d'atténuer les effets involontaires du changement de politique. De plus, l'évaluation en question devrait orienter les efforts que déploiera le gouvernement afin d'aider l'industrie canadienne à s'adapter à un nouveau système de contrôle des exportations, en déterminant notamment les secteurs et les industries qui risquent d'être les plus touchés par le nouveau système. Par conséquent :

15. Le Comité recommande que le gouvernement procède à une évaluation de l'incidence que l'application de tout système modifié de contrôle des exportations pourrait avoir sur la compétitivité.

DÉFI ET POSSIBILITÉS

Comme on l'a expliqué aux chapitres précédents, les marchés du matériel de défense sont déjà en phase de transition, en raison de la transformation radicale de la demande, des besoins militaires et des attitudes du public. Le Comité estime que cette transition offre de grandes possibilités, doublées d'un important défi à l'industrie et, par conséquent, à la société canadienne et à l'économie, lesquelles

13. Le Comité recommande que le gouvernement détermine et mette en oeuvre la procédure la plus rentable permettant de suivre les exportations de composants militaires, en vue de s'assurer qu'ils ne sont pas réacheminés vers des pays où ils n'auraient pu être exportés directement.

Tout nouveau mécanisme devrait garantir dans une mesure raisonnable que les lois et les politiques canadiennes de contrôle des exportations ne pourront être contournées au moyen de la réexportation de composants canadiens. Il pourrait s'agir, entre autres mesures, de vérifier si les pays qui achètent les composants canadiens sont eux-mêmes pourvus d'un système efficace et rigoureux de contrôle des exportations militaires.

Enfin, le Comité reconnaît que tous les systèmes et procédures doivent être souples et de nature à évoluer avec le temps. Par conséquent, conformément au modèle établi en vertu de la *Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité* :

14. Le Comité recommande qu'un comité parlementaire procède, au terme d'une période de cinq ans, à un examen exhaustif des dispositions régissant le système de contrôle des exportations de matériel militaire ainsi que de son mode de fonctionnement et qu'il présente un rapport assorti de recommandations au Parlement.

CONTRÔLE DES EXPORTATIONS DE MATÉRIEL MILITAIRE

Les procédures énoncées plus haut permettent de déterminer dans quel pays on peut exporter du matériel militaire. Il faut également savoir quels articles devraient faire l'objet d'un contrôle. La définition actuelle de matériel militaire figure, comme on l'a vu, en regard du Groupe 2 (munitions) de la Liste des marchandises d'exportation contrôlée. La composition de ce groupe repose en grande partie sur des définitions établies par le COCOM et d'autres organisations internationales.

Il se pourrait que des pays destinataires utilisent des produits non militaires à des fins militaires. Le Comité a reconnu que ni le système de contrôle ni la liste des marchandises d'exportation contrôlée n'y pouvaient rien. Cependant, une telle utilisation devrait être surveillée et prise en ligne de compte dans les relations du Canada avec les pays en cause.

Par contre, certains membres du Comité ne sont pas convaincus du bien-fondé de l'approche actuelle qui suppose une distinction significative entre les différents types de matériel militaire, notamment entre le matériel à caractère «offensif» et celui à caractère «non offensif». Cette distinction paraît largement arbitraire et, quoi qu'il en soit, toute exportation de matériel militaire accroît les moyens dont disposent les forces armées ou les services policiers du pays importateur.

En vertu du système de contrôle des exportations remanié décrit plus haut, le gouvernement pourra, s'il n'est pas convaincu de l'opportunité d'établir avec un pays donné des relations commerciales générales et suivies en matière de défense, inscrire ce pays sur la liste pour une période de six mois, laquelle est plus que suffisante pour la délivrance d'une licence. Il sera prévu que ce statut prendra fin, à défaut d'accord intergouvernemental sur la recherche et la production de défense, jusqu'à ce qu'une autre possibilité d'exportation acceptable se présente.

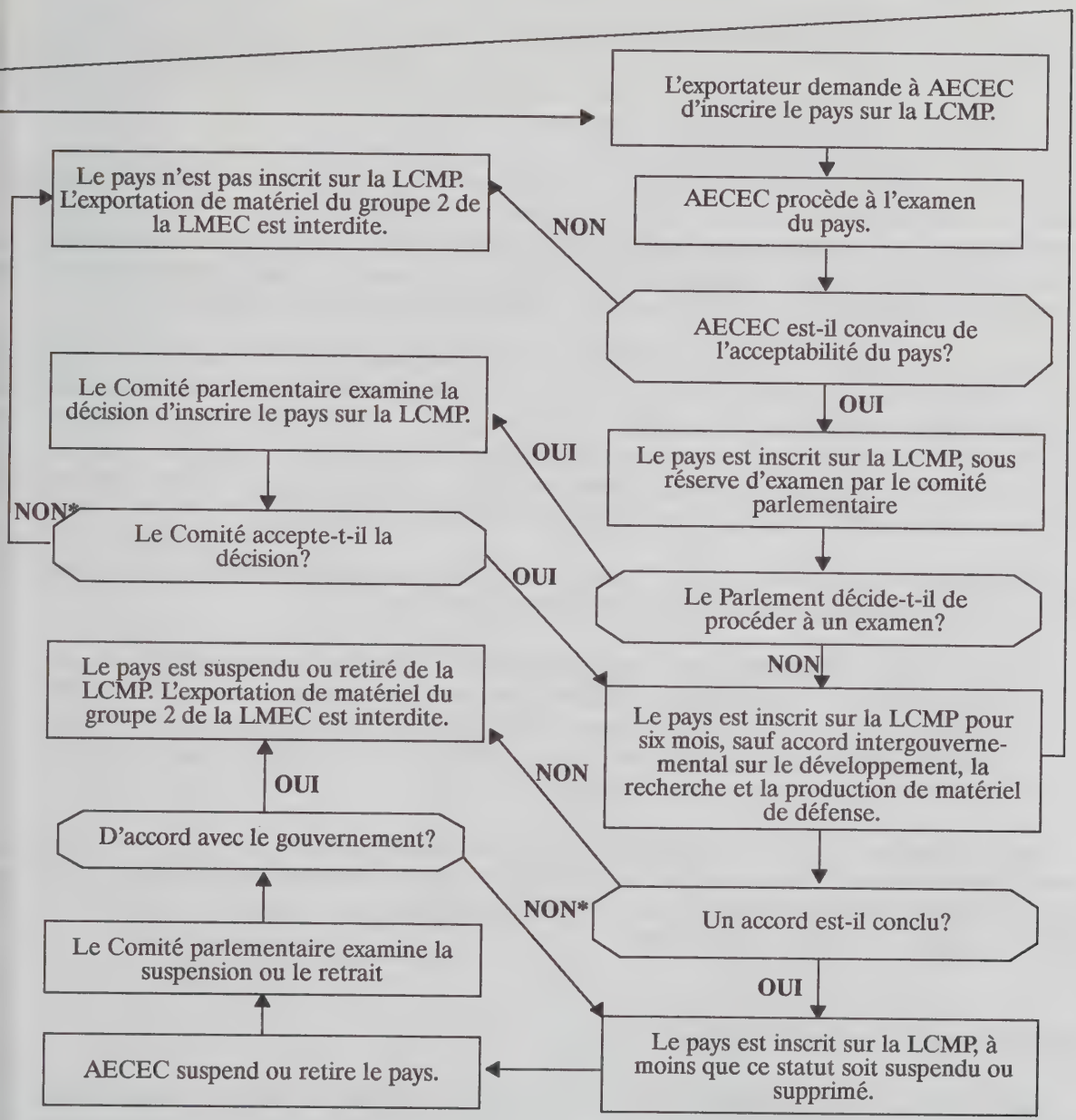
Il pourra néanmoins arriver que le Canada ne souhaite pas exporter certains types de matériel militaire même à des pays figurant sur la LCMP. Par conséquent :

12. Le Comité recommande que le gouvernement et le Parlement examinent la Liste des marchandises d'exportation contrôlée (Groupe 2) en vue de dresser la liste des produits de nature particulièrement critique qui ne seront exportés sous aucun prétexte, même aux pays figurant sur la LCMP. Cette liste devra comprendre au moins les composants d'armes nucléaires.

L'un des membres du Comité soutient que le Canada doit respecter les engagements pris aux termes d'accords internationaux sur les exportations d'armes, et il exhorte le gouvernement à ne pas adopter d'autres mesures contraignantes, sinon de concert avec nos partenaires commerciaux de l'OTAN et avec les membres du COCOM.

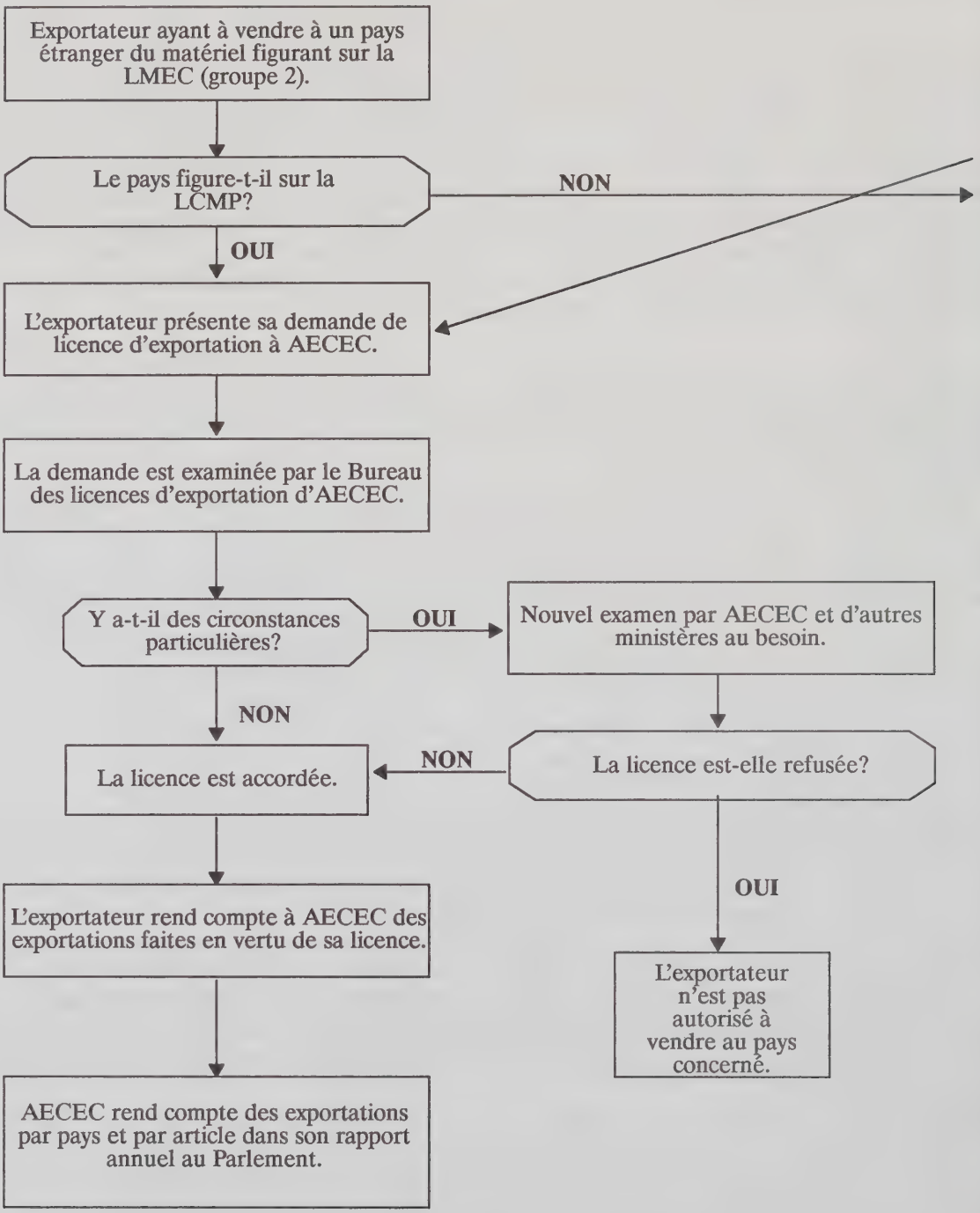
CONTRÔLE DE L'UTILISATION FINALE

Le Comité demeure préoccupé par la question de l'utilisation finale des exportations de composants de matériel militaire. Les représentants gouvernementaux qui ont comparu devant le Comité ont soutenu qu'il n'était pas possible de surveiller l'utilisation ultime (après transformation) des composants de fabrication canadienne, car ce serait une façon de vouloir appliquer les lois canadiennes à l'extérieur du territoire canadien. Ils ont également fait remarquer que les États-Unis s'efforcent de contrôler la réexportation de produits renfermant des composants de fabrication américaine, mais que ces efforts, dont le coût est élevé, ne connaissent qu'un succès mitigé. Le Comité estime qu'il faut revoir la question. Par conséquent :



* Conformément à la recommandation 9, étant donné que le Parlement ne ratifierait pas la décision du gouvernement, une opinion négative de sa part n'aurait pas nécessairement pour effet de renverser cette décision à moins que le gouvernement ne modifie sa position à la lumière de l'opinion ainsi exprimée.

SYSTÈME PROPOSÉ POUR LE CONTRÔLE DES EXPORTATIONS CANADIENNES



officielle et agira au détriment de l'entreprise canadienne. La liste de contrôle des munitions par pays qui est proposée ne comptera initialement que dix pays étant donné que seuls la Belgique, le Danemark, la France, l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas, la Norvège, la Suède, le Royaume-Uni et les États-Unis ont conclu avec le Canada des ententes intergouvernementales de défense, de recherche, de développement et de production.

La LCMP établirait un mécanisme selon lequel les sociétés canadiennes pourraient s'attendre à obtenir sans délai une licence pour vendre au Danemark des bombes, des torpilles, des roquettes et des missiles, mais ce même mécanisme pourrait bloquer la vente de pièces de rechange pour aéronefs de transport au Kenya. Ainsi, en 1990, l'exportation au Brésil d'appareils de détection sous-marins, à l'Inde, de générateurs électroniques, au Koweït, de combinaisons de déminage, au Maroc, de simulateurs de vol et, à Singapour, d'installations de lutte contre les incendies aurait peut-être été impossible. Il aurait pu en être de même, en 1991, pour l'exportation de matériel militaire à l'Australie, au Japon, à la République de Corée, à la Nouvelle-Zélande, au Portugal, à l'Arabie Saoudite, à l'Espagne et à la Suisse, ce qui a représenté 30 p. 100 des ventes canadiennes contrôlées du groupe 2 de la LMEC.

Le membre avance en outre que le principe de la formule ne peut être utilisé, car chaque cas doit faire l'objet d'une étude de la conjoncture dans le pays destinataire, des produits à exporter et de leur utilisation potentielle. L'actuel système de contrôle traite déjà chaque demande comme représentant une situation unique possible.

Par ailleurs, la LCMP mettrait les entreprises canadiennes dans une position difficile. Aucun acheteur étranger ne passera de commande si son pays n'est pas sur la liste. Par conséquent, les entreprises canadiennes n'auront même pas l'occasion de soumissionner. Les acheteurs étrangers combleraient donc auprès de nos partenaires alliés leurs besoins légitimes en matériel militaire.

Le membre ne croit pas que les Canadiens veulent voir des pays amis privés de l'équipement militaire nécessaire à leur sécurité légitime.

LE NOUVEAU SYSTÈME PROPOSÉ

La description qui précède est touffue et complexe. Afin d'élucider le mode de fonctionnement du système remanié, nous avons établi le diagramme ci-après où figurent les principaux processus et interrogations dont il faudrait tenir compte pour exporter, à bon escient, du matériel militaire.

Bien que le diagramme semble compliqué, en fait, dans la plupart des cas, le processus décisionnel suivrait les étapes figurant du côté gauche du diagramme, ce qui aboutirait à l'octroi rapide d'une licence d'exportation vers tout pays figurant sur la LCMP, en l'absence de toute circonstance exceptionnelle, comme des caractéristiques techniques tout à fait spéciales, par exemple. Une fois la licence accordée, il ne resterait plus qu'à répondre aux rigoureuses exigences du système de comptes rendus.

La situation se complique lorsque le pays destinataire ne figure pas sur la LCMP, auquel cas le processus décisionnel suivrait les étapes indiquées du côté droit du diagramme. Là encore, s'il s'agit d'un pays ne prêtant pas à controverse, il serait rapidement inscrit sur la LCMP et la licence d'exportation serait accordée peu après.

Le processus se complique aussi en cas de désaccord sur l'opportunité d'inscrire un pays sur la LCMP, auquel cas le pays se verrait refuser ce statut ou ne serait inscrit sur la liste que provisoirement. La décision de retirer un pays de la liste pourrait donner lieu à un réexamen du dossier.

l'exportation de tous les produits militaires vers des pays acheteurs. Si le gouvernement estime qu'il n'y a pas lieu de continuer à entretenir des relations commerciales avec un pays, ou s'il a des doutes quant au bien-fondé de cette destination pour les produits militaires canadiens, il ne conclurait pas d'accord intergouvernemental avec ce pays, et celui-ci serait rayé de la liste. Les licences délivrées pendant que le pays figure sur la liste resteraient valides jusqu'à ce qu'elles arrivent à échéance, soit au bout d'un an, conformément à la politique actuelle en matière de contrôle des exportations.

Même si un pays figure sur la LCMP et si un accord intergouvernemental a été conclu entre le Canada et ce pays, cela ne signifie pas que le pays en question constituerait une destination toujours acceptable pour les exportations de produits militaires canadiens. Il pourrait survenir des événements qui remettent en question l'admissibilité d'un pays, notamment un coup d'État, l'éclatement d'un conflit ou le non-respect des droits de la personne. En pareils cas, le gouvernement doit se réserver le droit de suspendre un pays de la LCMP et d'annuler les licences d'exportation en vigueur.

Bien entendu, le Parlement pourrait procéder en tout temps à une révision de la LCMP ou de la participation d'un pays, mais toute recommandation découlant d'une telle révision aurait une nature consultative seulement.

Le système actuel de contrôle des exportations prévoit des critères officiels pour orienter les décisions liées à la délivrance ou au refus de licences d'exportations; ces critères font l'objet de nombreuses critiques. En vertu du système recommandé, puisque l'accent est mis sur l'admissibilité d'un pays, de tels critères devraient être appliqués à la décision de ratification de la LCMP. Par conséquent :

10. Le Comité recommande que le gouvernement et le Parlement prennent leurs décisions en s'inspirant des critères suivants :
- **les exportations militaires au pays en cause contribuent-elles à la sécurité internationale aux termes de la Charte de l'ONU?**
- **le pays représente-t-il une menace pour le Canada ou pour ses alliés?**
- **le pays fait-il l'objet de sanctions de la part des Nations Unies?**
- **le pays participe-t-il au registre des armes des Nations Unies?**
- **le pays est-il engagé dans des hostilités ou sur le point de l'être?**
- **le pays contribue-t-il à l'amélioration de la sécurité dans sa région du monde?**
- **le pays procède-t-il à une accumulation excessive d'armements?**
- **le pays respecte-t-il les droits de ses citoyens?**
- **quelle est la nature des produits qui seront vraisemblablement exportés?**

11. Le Comité recommande en outre que les modalités d'établissement de la LCMP, les méthodes d'ajout et de suppression de pays ainsi que les questions minimales à prendre en considération au moment de déterminer s'il y a lieu d'ajouter ou de retrancher des pays, soient énoncées dans la loi.

La définition de certaines notions, comme les «droits de la personne» ou «l'accumulation excessive d'armements», serait utile.

L'un des membres du Comité est convaincu que les recommandations relatives à l'établissement d'une liste de contrôle des munitions par pays aura des résultats indésirables.

Il maintient que de regrouper les inscriptions du groupe 2 de la liste des marchandises d'exportation contrôlée et les règles présidant à l'adjonction d'un pays sur la liste de contrôle des armes à feu automatiques par pays ne sera pas propice à la stabilité et à la transparence de la politique

Cette recommandation permettrait d'accroître le degré de fiabilité du système en établissant clairement les destinations vers lesquelles des exportations de produits militaires pourraient être effectuées. Puisque, tel qu'indiqué ci-dessous, la majeure partie de l'analyse des conditions existant dans le pays acheteur, qui est actuellement réalisée pour chaque demande de licence, aurait été faite avant d'inscrire les pays sur la LCMP, seul un examen sommaire serait nécessaire au moment de la présentation de la demande proprement dite. Cependant, on ne saurait prévoir toutes les situations; c'est pourquoi le gouvernement devrait se réserver le droit, dans des circonstances exceptionnelles, de rejeter une demande de licence, même dans le cas des pays inscrits sur la LCMP.

Plusieurs membres du Comité sont d'avis que le fait d'inscrire les États-Unis sur la LCMP aurait également pour effet d'augmenter la transparence du système puisque les exportations seraient alors consignées et pourraient être incluses dans le rapport annuel du Canada sur les exportations de produits militaires et être déclarées dans le registre des armes des Nations Unies. Étant donné que les exportations vers les États-Unis représentent approximativement 85 p. 100 du total des exportations militaires canadiennes, il s'agirait là d'une amélioration importante, étant donné le rôle qu'a joué le Canada dans la promotion d'une telle initiative multilatérale.

Il n'y a pas eu consensus parmi les membres du Comité qui préconisent un remaniement du système de contrôle des exportations pour ce qui est du mécanisme d'inclusion des pays dans la LCMP, particulièrement en ce qui a trait au rôle du Parlement dans le processus. La majorité pense que le Parlement devrait exercer une fonction d'examen. Par conséquent :

9. Le Comité recommande que les inscriptions sur la liste de contrôle des munitions par pays et les radiations incombent au gouvernement. Tout projet d'inscription ou de radiation doit être présenté au Parlement et renvoyé, au plus tard cinq jours de séance après avoir été rendu public, à un comité parlementaire chargé de l'étudier en deçà de soixante jours de séance. Après six mois, le pays en cause serait rayé de la LCMP, à moins que le gouvernement n'ait conclu un arrangement bilatéral de défense, de recherche, de développement et de production, auquel cas le pays resterait inscrit sur la liste jusqu'à une éventuelle radiation ou suspension. Le gouvernement se réserverait le droit de suspendre tout pays inscrit sur la liste, moyennant un court préavis, et cette mesure aurait pour effet d'annuler ou de suspendre toute licence non utilisée, jusqu'à la réalisation d'un examen par le Parlement.

Selon l'un des membres du Comité, la liste et les nouveaux ajouts devraient être approuvés par le Parlement avant d'entrer en vigueur. Ainsi, ce dernier aurait à prendre une décision rapide à la suite de propositions du gouvernement relatives à la liste.

En faisant participer le Parlement à l'inscription et à la radiation des pays sur la LCMP, on donnerait davantage de transparence au système et l'on permettrait au public de participer au processus. Les recommandations en vue d'inscrire un pays ne seraient quand même pas toutes suffisamment controversées pour justifier un examen parlementaire, de sorte que le Parlement interviendrait seulement s'il juge qu'un pays mérite de faire l'objet d'une enquête plus approfondie.

Une fois un pays inscrit par l'un ou l'autre des deux mécanismes décrits ci-dessus, le gouvernement interviendrait une fois de plus s'il juge que le Canada devrait maintenir des liens avec le pays en question pour la fabrication et l'exportation de produits militaires. Un accord intergouvernemental est déjà nécessaire pour la défense, la recherche, le développement et la production dans le cas des pays vers lesquels le Canada désire exporter des armes à feu automatiques. Cette disposition de la recommandation ferait en sorte qu'un tel accord devrait être conclu pour

que les comptes rendus existants ne sont pas aussi complets qu'ils pourraient ou qu'ils devraient l'être Le Comité croit que d'autres renseignements qu'il est actuellement possible de tirer des actuelle licences d'exportation devraient faire l'objet d'une diffusion annuelle sous une forme résumée. En c moment, le rapport annuel n'énumère que les exportations qui ont effectivement eu lieu, mais le publi canadien devrait être mis au courant des ventes possibles et des tendances qui se développent dan différentes régions ou dans des pays particuliers. Par conséquent :

7. **Le Comité recommande que le rapport annuel sur les exportations de produits militaires du Canada fournisse désormais les renseignements suivants, qui peuvent déjà être tirés de l'actuelle demande de licence d'exportation :**
   - **la valeur totale des licences d'exportation non utilisées à la fin de l'année civile, par pays destinataire;**
   - **la valeur totale des licences d'exportation non utilisées, échues durant l'année civile écoulée, par pays destinataire.**

   Par ailleurs, le rapport devrait comporter tous les détails concernant les exportations, en fonction de la quantité, de l'article d'approvisionnement et du pays, pour les quatre années civiles précédentes.

Ces recommandations sont celles sur lesquelles tous les membres du Comité sont parvenus s'entendre. Elles ont pour objet d'améliorer l'efficacité et la transparence du système de contrôle de exportations de produits militaires, et leur application pourrait se faire sans changement substantiel la méthode actuelle.

Si certains membres du Comité croient que ces quelques modifications au système actuel son suffisantes, plusieurs autres sont d'avis qu'elles devraient s'inscrire dans un remaniement plu complet. Les recommandations 8 à 12 qui suivent décrivent le nouveau système canadien de contrôl des exportations militaires que préconisent un nombre majoritaire de membres.

CONTRÔLE DES DESTINATIONS

Le système exposé ci-dessous s'applique uniquement au groupe 2 de la liste des marchandise d'exportation contrôlée ainsi qu'à l'article 5 500. De même, lorsque aucune modification n'es spécifiée, le système continuerait de respecter les procédures actuelles.

Comme il a déjà été fait mention, l'industrie canadienne des produits militaires voudrait u système qui fonctionne de façon plus rapide et plus fiable. Par conséquent :

8. **Le Comité recommande au gouvernement de dresser une liste de contrôle des munitions par pays (LCMP). Cette liste remplacerait la liste de contrôle des armes à feu automatiques par pays. Elle ferait état des pays vers lesquels les exportations des produits du groupe 2 de la liste des marchandises d'exportation contrôlée (munitions) sont approuvées en principe. Aucun produit ne pourrait être exporté vers les pays qui ne figurent pas sur la LCMP. Les exportateurs seraient néanmoins tenus de présenter une demande de licence d'exportation et de soumettre un rapport sur les exportations effectuées en vertu de cette licence, aux fins de la compilation de données. Les licences seraient délivrées sans délai, sauf dans des cas exceptionnels. Les États-Unis seraient automatiquement inclus dans la liste; des demandes de licences et des rapports d'exportation seraient nécessaires aux fins de la compilation des données, mais les licences seraient automatiquement accordées.**

CHAPITRE 5

L'avenir du système de contrôle des exportations d'armes canadiennes

Comme on peut en déduire de ce qui précède, le système canadien de contrôle des exportations e matériel militaire, l'un des plus rigoureux du monde, s'est attiré les critiques tant de l'industrie, omme constituant un obstacle déraisonnable à la vente, que des tenants du contrôle des armes et utres opposants, selon lesquels il ne réussit pas à empêcher l'exportation de produits aux clients nacceptables.

En règle générale, le système de licence d'exportation appliqué au Canada est beaucoup plus estrictif que ceux d'autres pays de l'OCDE, parmi lesquels se retrouvent nos principaux concurrents. es exportations militaires du Canada ont tendance à consister en des composants. Le mécanisme anadien servant à contrôler l'exportation des produits militaires fait prendre en considération non eulement une évaluation approfondie de la situation dans le pays destinataire, mais aussi une étude ttentive de la nature du matériel en cause et de son utilisation finale possible. L'application des ontrôles exige de la vigilance et un bon jugement de la part des responsables, de même qu'une étroite ollaboration entre les gouvernements. L'honnêteté des exportateurs pour ce qui est de rendre compte es transactions prévues et réalisées est également nécessaire. Dans les circonstances, le dossier du anada au chapitre du contrôle des exportations est probablement aussi bon, sinon meilleur que celui e n'importe quel exportateur d'armes au monde.

Néanmoins, le Comité est d'avis que, dans le contexte international changeant, le système ne épond toujours pas aux attentes des Canadiens. L'objectif du Comité est de voir à ce que la vente de natériel militaire canadien à l'étranger fasse l'objet d'un contrôle plus efficace. Les fabricants anadiens ne doivent pas être placés en désavantage dans cette petite portion du marché à laquelle la *oi sur les licences d'exportation et d'importation* limite judicieusement leur accès.

MÉLIORATION DE L'EFFICACITÉ

Étant donné que l'industrie s'est plainte de la durée du traitement des demandes d'exportation, le omité formule les recommandations suivantes :

5. **Le Comité recommande que le ministère des Affaires extérieures entreprenne un examen détaillé du mécanisme de demande de licences d'exportation en vue d'améliorer le temps de traitement par rapport à celui des autres pays de l'OTAN.**

6. **Le Comité recommande en outre l'établissement d'un mécanisme d'approbation de deux semaines pour les exportateurs canadiens qui réclament seulement une licence temporaire en vue d'envoyer un nombre très restreint d'échantillons de leur produit à d'éventuels acheteurs, à des fins de démonstration ou d'essai.**

Le Comité se réjouit de ce que le gouvernement ait décidé de publier un rapport annuel sur exportation de produits militaires du Canada ainsi qu'un autre rapport concernant certains aspects es opérations relatives au système de contrôle des exportations. Néanmoins, les membres sont d'avis

onné qu'il] produit de très grandes quantités de plutonium utilisable dans des armes[52].» Enfin, I. Fred Knelman, porte-parole du *Greater Victoria Disarmament Group*, a déclaré que «... l'on trouve de l'uranium canadien dans de nombreuses armes thermonucléaires françaises et ritanniques [et] un peu d'uranium canadien dans presque toutes les armes américaines»[53].

Ces préoccupations ont été soulevées à plusieurs occasions lors des audiences tenues par le omité, et nous estimons qu'elles sont suffisamment importantes pour les inclure dans notre rapport. ependant, le Comité n'était pas en mesure de les examiner de façon appropriée dans le cadre de son andat actuel, et il n'a pas entendu tous les arguments. Par conséquent :

4. **Le Comité recommande que la nature, les résultats et le contrôle des exportations de matières, de systèmes, de technologie et de composants nucléaires fassent l'objet d'une étude parlementaire dans un avenir rapproché.**

Procès-verbaux, p. 7:8.

Procès-verbaux, p. 11:9.

de délivrance de permis, «. . .le Canada ne peut pas s'acquitter de ses obligations envers communauté internationale, telles qu'elles sont définies dans le nouveau registre des armes classiqu des Nations Unies [parce que] nous n'avons aucun moyen d'établir le niveau des exportatio canadiennes»[48]. Certains témoins ont toutefois exprimé l'avis que la politique restrictive d États-Unis pour le contrôle des exportations devrait apaiser quelques-unes des craintes voulant q les composants canadiens soient exportés à titre de produits finis vers des pays non autorisés. Comm l'a indiqué M. James Ferguson :

> L'essentiel de la production canadienne est destiné à des entreprises américaines, . . . ce qui montre qu'on a affaire à une industrie canadienne de haute technologie . . . [et] de tous nos alliés occidentaux, le Canada y compris, ce sont les États-Unis qui ont les contrôles les plus sévères en matière d'exportations. Ce sont les alliés européens et le Canada qui demandent sans cesse aux États-Unis de rendre leurs contrôles moins sévères[49].

Même s'il est évident que la politique actuelle en matière de contrôle des exportations exige u resserrement, certains témoins comparaissant devant le Comité se sont dits inquiets de voir jusqu quel point nous sommes tributaires du marché américain pour ce qui est de nos exportations. Comm l'indique M. Keith Krause, «plus vos certificats d'utilisation finale sont restrictifs, plus vous perdez ventes»[50]. Étant donné que la survie de l'industrie canadienne de défense est largement tributaire sa capacité d'exporter ses produits, il s'agit là d'une préoccupation légitime. Les représentants l'industrie ont rétorqué que, compte tenu de cette dépendance face au marché américain, l'exercice contrôles plus rigoureux sur les exportations vers des pays autres que les États-Unis ne devrait p avoir d'incidence néfaste sur l'industrie dans son ensemble.

EXPORTATION D'ARMES NUCLÉAIRES

Bien qu'elle ne soit pas du ressort du Comité, la question des exportations d'armes et technologie nucléaires a été soulevée par divers témoins. Leur témoignage a été suffisamme alarmant pour convaincre les membres du Comité que la question méritait un examen plus pouss

Les témoins comparaissant devant le Comité ont déclaré que non seulement le Canada fourn des composants pour les systèmes de lancement d'armes nucléaires, mais que nous produisons fournissons également des réacteurs nucléaires, ce qui met en cause la nature de notre système contrôle des exportations en ce qui a trait à la vente de composants nucléaires ainsi que de matéria nucléaires tels l'uranium et le plutonium.

M. Ken Epps a fait savoir qu'«il y a bien des exemples, de composants canadiens qui entrent da la fabrication des systèmes d'armes nucléaires aux États-Unis, ainsi que des vecteurs nucléaires, t les chasseurs et les bombardiers conçus pour transporter à la fois des armes nucléaires et des arm classiques[51].» De même, M^me^ Maggie Helwig, porte-parole de *Act for Disarmament*, a proposé q «. . . le réacteur nucléaire CANDU [soit considéré] comme une forme de technologie militaire [éta

---

[48] *Procès-verbaux*, p. 9:31.

[49] *Procès-verbaux*, p. 12:38-12:40.

[50] *Procès-verbaux*, p. 1:18.

[51] *Procès-verbaux*, p. 1:20.

M. Regehr a incité les membres du Comité à tenir compte de certaines questions importantes. omme aucune licence n'est requise pour l'exportation de produits militaires vers les États-Unis et mme le «premier rapport annuel» met l'accent sur la vente de produits militaires aux pays membres e l'OCDE, qui sont pour la plupart des alliés du Canada au sein de l'OTAN, les données fournies par s Affaires extérieures ne permettent pas de mesurer l'efficacité du processus d'examen adopté par le anada. Cette question est particulièrement importante puisque des licences d'exportation sont uramment délivrées à ces pays[43]. Pour donner une image plus claire du processus d'examen des emandes de licences d'exportation, M. Regehr a suggéré que les données recueillies tiennent compte u groupe de pays, c'est-à-dire les pays du Tiers-Monde, pour lesquels le processus d'examen est plus rectement pertinent[44].

En fin de compte, le Comité estime que la politique du Canada en matière d'exportation devrait révoir un contrôle plus efficace, particulièrement dans le cas des zones de conflit et des pays qui nfreignent les droits de la personne. Le Comité est également d'accord avec la proposition selon quelle il faudrait mettre en place un processus permettant de définir les régions où il règne une nsion élevée et où il y a une accumulation excessive d'armes ainsi que des conflits.

XPORTATION DE SOUS-SYSTÈMES ET DE COMPOSANTS

Une autre faiblesse du processus actuel de contrôle des exportations est le fait qu'il ne permet pas e contrôler adéquatement la destination ultime des composants ou sous-systèmes de produits ilitaires. Pour la délivrance de licences d'exportation de produits militaires, on exige divers types de rtificats d'utilisateur précisant que le pays destinataire ne réexportera pas les produits en question. ans le cas des composants, toutefois, le pays qui fabrique les produits est considéré comme tilisateur. Le produit fini dans lequel le composant est intégré peut ensuite être exporté au gré du bricant. Cette procédure représente une lacune importante du système de contrôle des exportations, incipalement si on considère l'importance des composants dans la fabrication des produits ilitaires canadiens. On a assuré le Comité, lors de ses audiences, que les composants canadiens sont rement (voire jamais) réexportés vers des pays auxquels ils ne pourraient pas être exportés rectement[45]. D'autre part, rien dans le système actuel n'empêche une telle réexportation et nous ne uvons pas être assurés que cela ne se produira pas[46]. Comme l'a fait remarquer M. Ken Epps :

> . . . l'industrie canadienne, orientée davantage vers la production des composants et sous-systèmes, est plus exposée aux exportations indirectes que d'autres pays qui se livrent au commerce des armes. C'est le caractère unique de l'industrie canadienne qui soulève la question des ventes indirectes, des éléments construits ici et exportés vers des pays où ils sont intégrés dans un système d'armes qui est à son tour transféré à un pays tiers[47].

La question de «pays tiers» devient encore plus apparente lorsqu'on tient compte du fait que la ajorité des produits militaires du Canada sont exportés vers les États-Unis — pays destinataire où n peut exporter des produits militaires sans licence. D'après M. Regehr, en l'absence d'un système

---

Procès-verbaux, p. 3:51-3:53.

Lettre de M. Ernie Regehr adressée à M. Peter McCreath, député et président du Sous-comité des exportations d'armements, le 11 février 1992, p. 2.

Procès-verbaux, p. 12:37.

En fait, dans son livre paru en 1987 et intitulé *Arms Canada* (James Lorimer & Company, éditeurs), Ernie Regehr fournit quelques exemples d'une telle situation, ainsi qu'une annexe exhaustive des réexportations canadiennes possibles, p. 143-146, 218-230.

Procès-verbaux, p. 1:18-1:19.

Le Comité sait pertinemment qu'il est difficile de déterminer le nombre exact d'exportation canadiennes. D'une part, les statistiques peuvent varier selon certaines présomption méthodologiques et, d'autre part, la définition des expressions «pays du Tiers-Monde», «conflit armés» et «violence fréquente contre les citoyens» pose des problèmes. D'après le premier rappor annuel sur les exportations canadiennes de produits militaires, présenté en 1990, environ 4 p. 100 de exportations canadiennes totales de produits militaires ont été expédiées dans des pays non membre de l'OCDE au cours de cette année. Quoi qu'il en soit, d'après M. Tom MacDonald, directeur généra du Bureau des licences d'exportation et d'importation des Affaires extérieures, les produits militaire exportés dans ces pays doivent respecter des critères spécifiques, et chaque licence est évalué individuellement[40]. Il s'agit donc là du processus en vertu duquel les exportations sont «étroitemen contrôlées».

Témoignant devant le Sous-comité, M. MacDonald a expliqué le processus en vertu duquel un demande de licence d'exportation est évaluée puis délivrée ou refusée. Il convient d'expliquer c processus étant donné les critiques qui ont été formulées à son égard[41].

Toutes les demandes de licences d'exportation sont soumises à la Direction des contrôles l'exportation de la Direction générale des relations commerciales spéciales, où elles sont évaluée d'abord par des experts techniques. Ces derniers ont le mandat d'examiner les aspects techniques de produits d'exportation proposés, puis de déterminer à quel groupe de la liste des marchandise d'exportation contrôlée ils appartiennent. Dans le cas des produits militaires, la demande est ensuit soumise à un préposé aux licences dont la tâche consiste à entreprendre des consultations avec l ministère des Affaires extérieures et avec d'autres ministères fédéraux. La demande de licence es examinée ensuite par la Direction générale de la sécurité internationale, et du contrôle des armement par la Division internationale des droits de l'homme, par la division géographique compétente, par l Direction des programmes internationaux de défense, ainsi que par le ministère de la Défens nationale et par le ministère de l'Industrie, des Sciences et de la Technologie.

À ce stade, les demandes de licence sont évaluées en fonction des quatre critères établis en 1986 énoncés précédemment. Si l'un des organismes consultatifs formule des objections, la demande d licence est rejetée par les fonctionnaires, ou alors elle est soumise au ministre. Si la demande de licenc d'exportation respecte les quatre critères établis, la délivrance ne peut être autorisée que par l secrétaire d'État aux Affaires extérieures. De même, les demandes de licence d'exportation d'arme offensives exigent l'approbation du SEAE pour tous les pays acheteurs, sauf les pays membres d l'OTAN et quelques autres pays amis tels la Suède, la Suisse, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japo et le Mexique. En 1990, on a approuvé 1 200 licences pour l'exportation de produits militaires environ 58 p. 100 de ces licences ont été utilisées.

Même si le processus d'examen des demandes de licence semble rigoureux, il laisse une larg place au pouvoir discrétionnaire et peut créer des situations ambiguës. Le Comité reconnaît que le exportations vers des points chauds sont peu nombreuses par rapport à l'ensemble des exportations que les produits militaires exportés pourraient être jugés non offensifs, mais il semble y avo suffisamment de preuves voulant qu'il ne s'agisse pas là de circonstances atténuantes valables[42].

---

[40] *Procès-verbaux*, p. 3:35.

[41] *Procès-verbaux*, p. 3:33-3:34.

[42] *Procès-verbaux*, p. 3:6, 7:7, 12:36.

EXPORTATION DE PRODUITS MILITAIRES

Les exportations de produits militaires (définis comme étant le groupe 2 de la liste des marchandises d'exportation contrôlée (LMEC) comprenant les produits et la technologie conçus ou modifiés spécifiquement dans le but de répondre à des objectifs militaires, plus l'article 5 500 de la liste, armes à feu automatiques) sont contrôlées de plus près que les exportations d'autres produits stratégiques. Il existait de toute évidence une certaine confusion en ce qui a trait à la définition d'une «arme» ou d'une «arme offensive», et les témoins comparaissant devant le Comité étaient partagés quant à la pertinence de la définition actuelle de «produits militaires». Certains ont fait valoir que la liste actuelle est trop restrictive, qu'elle inclut un trop grand nombre de produits dans la définition de «produits militaires»[36]. D'autres estiment que la liste est foncièrement correcte[37]. D'autres encore pensent que la liste n'est pas suffisamment restrictive[38]. Les détracteurs ont signalé en particulier qu'à peu près n'importe quel produit peut être utilisé à des fins militaires, depuis les moteurs civils utilisés dans les hélicoptères-pulvérisateurs, jusqu'au papier de toilette dans les bombardiers à longue portée, et qu'on devrait peut-être trouver un moyen de remédier à cette situation.

Le Comité estime toutefois qu'il est plus important de s'attarder aux critères pour le choix des pays auxquels les produits militaires sont exportés.

Le gouvernement a établi des critères pour déterminer les pays vers lesquels l'exportation de produits militaires canadiens doit être étroitement contrôlée. Ces critères sont les suivants : (1) les pays qui présentent une menace pour la sécurité du Canada, (2) les pays qui participent à des conflits ou qui sont menacés par un conflit imminent, (3) les pays frappés de sanctions par le Conseil de sécurité des Nations Unies et (4) les pays où le gouvernement ne respecte pas les droits de ses citoyens, à moins de pouvoir démontrer qu'il n'y a pas de risque raisonnable que les produits soient utilisés contre la population civile. Les exportations d'armes offensives (que la politique énumère en tant qu'articles particuliers du groupe 2 de la liste), ou les cas que le gouvernement juge dangereux en vertu de l'un ou l'autre des quatre critères susmentionnés, sont soumis au secrétaire d'État aux Affaires extérieures pour fins d'approbation définitive.

Le problème avec les critères établis réside dans le fait que, selon le projet Ploughshares et selon diverses organisations de désarmement et divers groupes religieux, les armes canadiennes exportées se retrouvent dans des pays où «...le gouvernement use fréquemment de violence contre les citoyens»[39]. En fait, les lignes directrices actuelles en matière d'exportation de produits militaires n'interdisent pas la vente de ces produits à des pays qui enfreignent les droits de la personne ou qui participent à des conflits armés. Bien que les lignes directrices aient pour but de «contrôler étroitement» les exportations de produits militaires canadiens vers ces points chauds, il se peut, après plusieurs témoins, que l'importance des livraisons de produits militaires à destination de pays engagés dans des combats armés ou de pays qui enfreignent les droits de la personne soient minimisée. Selon les responsables du projet Ploughshares, entre un quart et un tiers de tous les produits militaires exportés vers le Tiers-Monde le sont à des pays en crise. Ces derniers estiment également que, durant les trois dernières années, près de 43 p. 100 des pays auxquels le Canada a exporté des produits militaires usaient «fréquemment» de violence contre leurs citoyens.

Présentation au Sous-comité de l'exportation des armes par le Groupe SNC, le 20 janvier 1992, p. 10.

Procès-verbaux, p. 3:17.

Procès-verbaux, p. 12:43.

Procès-verbaux, p. 3:6.

peut-être pas aussi rigoureuse qu'elle devrait l'être pour contrôler la vente d'armes. Et, si tel est le cas notre politique en matière d'exportation d'armes n'obtiendra pas l'appui de la population canadienne car elle ne sera pas perçue comme une politique reflétant ses valeurs.

À l'heure actuelle, le contrôle des exportations canadiennes est assuré par le ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur en vertu de la *Loi sur les licences d'exportation et d'importation*, de concert avec les ministères de la Défense nationale, du Revenu et des Approvisionnements et Services. La présente politique du Canada en matière de contrôle des exportations a été adoptée après un examen de la situation, en 1986.

La *Loi sur les licences d'exportation et d'importation* confère au Cabinet le pouvoir de dresser des listes des marchandises d'importation et d'exportation contrôlées faisant état des marchandises particulières qui sont contrôlées, ainsi qu'une liste des pays visés par un contrôle faisant état des pays où toutes les exportations sont contrôlées. Depuis l'adoption du projet de loi C-6, une liste des pays visés par un contrôle des armes à feu automatiques a également été dressée. Cette liste fait état des pays auxquels les entreprises canadiennes peuvent exporter des armes à feu automatiques, et ne peut inclure que les pays avec lesquels le Canada conclut une entente intergouvernementale en matière de recherche, de développement et de production de matériel de défense. Les sociétés doivent obtenir des licences pour faire des exportations vers les pays visés par contrôle, pour exporter des produits paraissant sur la liste des marchandises d'exportation contrôlée et pour envoyer des armes à feu automatiques aux pays visés par un contrôle en la matière.

Ernie Regehr ne comprend pas pourquoi de telles mesures spéciales devraient s'appliquer aux armes à feu automatiques, mais non à des armes tout aussi dangereuses, sinon plus, notamment les fusées, que le Canada exporte également. D'après M. Regehr :

> Chose ironique, je pense que nous disposons d'un système modèle pour le contrôle des exportations d'armes dans le projet de loi C-6. Nous avons dans ce projet de loi une disposition selon laquelle, avant de pouvoir vendre une arme automatique à un pays, il faut que ce pays réponde à certains critères et figure sur une liste d'admissibilité. Cela me paraît être un principe raisonnable, mais il ne m'apparaît pas raisonnable que cela s'applique seulement aux armes automatiques et à rien d'autre[35].

Les exportations contrôlées par le biais de la liste des marchandises d'exportation contrôlée sont maintenant divisées en huit groupes, soit : les produits industriels (groupe 1), les munitions (groupe 2), l'énergie atomique (groupe 3), la technologie reliée à l'énergie nucléaire (groupe 4), les produits divers (groupe 5), les produits convenus par le biais du régime de contrôle de la technologie des missiles (groupe 6), l'équipement biologique et chimique (groupe 7) et les produits chimiques utilisés pour la fabrication de drogues illicites (groupe 8). La vaste majorité des marchandises figurant sur la liste des marchandises d'exportation contrôlée s'y trouvent en raison des engagements pris par le Canada envers la communauté internationale, en vue de contrôler la prolifération d'armes et de refuser aux adversaires potentiels l'accès à des produits militaires et stratégiques. Ces engagements comprennent la création du Comité de coordination du contrôle des échanges stratégiques, formé de tous les membres de l'OTAN, sauf l'Islande, le Japon et l'Australie, la signature du traité de non-prolifération des armes nucléaires, l'adoption du régime de surveillance de la technologie de missiles, qui a pour but de prévenir la prolifération de la technologie des missiles balistiques, et la formation du Groupe de l'Australie, qui a pour mission de contrôler l'exportation de produits chimiques utilisés pour la fabrication d'armes biologiques et chimiques.

---

[35] *Procès-verbaux*, p. 3:20.

CHAPITRE 4

Le contrôle actuel des exportations canadiennes

L'une des questions clés étudiée par les membres du Comité tient à l'apparente contradiction ondamentale entre chercher à réduire le commerce des armes et maintenir les emplois, lorsque la urvie de certains grands secteurs industriels dépendant de l'exportation de ces produits. Cette ituation a également amené le Comité à s'interroger sur la manière de résoudre le conflit entre les bjectifs en matière de contrôle des armes et les activités de promotion de l'exportation des armes. Dans son document intitulé *Profit to Losses : The International Arms Trade and Canada's Military Export Policy*, Ernie Regehr met en relief la question qui a le plus préoccupé les membres du Comité urant leurs délibérations :

> S'il est vrai que le matériel de défense continuera d'être nécessaire pour assurer la sécurité, et s'il est vrai également que la plupart des pays continueront de faire appel à des sources étrangères, et que le fait de poursuivre un objectif d'efficience par le biais de programmes de production partagés continuera de constituer une meilleure utilisation des ressources . . . quelles sont les conditions dans lesquelles le Canada devrait participer à des transferts de produits militaires en tant que fournisseur[32]? (traduction)

En réponse à la question de savoir pourquoi la politique du Canada en matière d'exportation evrait être révisée, Ernie Regehr a formulé les observations suivantes :

> . . . deux facteurs importants motivent un resserrement de la politique. Le premier est qu'il est démontré . . . que les restrictions sur les exportations dans des régions en proie à des conflits ont été appliquées par le passé avec un certain laxisme. Le second, c'est que la communauté internationale réclame des contrôles plus rigoureux . . . La ligne directrice officielle prescrit un contrôle rigoureux des exportations vers les régions engagées dans des hostilités; cependant, les données montrent que des quantités importantes de produits militaires sont exportées vers ces pays. C'est l'une des raisons importantes pour lesquelles il faut rendre plus rigoureuse la ligne directrice[33].
>
> [L]a communauté internationale nous implore tous d'imposer plus de restrictions. . . Cela a créé un climat politique qui nous a permis de repenser et d'améliorer nos lignes directrices régissant l'exportation. Le Canada ne comptait pas parmi les pires, il comptait parmi les meilleurs. Certains persisteront à se plaindre tant qu'on n'aura pas atteint la perfection absolue, donc nous aurons toujours quelques sujets de plaintes, mais nous avons la chance de nous améliorer. Cette chance nous a été donnée par les événements que nos propres dirigeants politiques ont contribué à façonner sur la scène internationale. Il nous fallait profiter de cette chance[34].

Les observations de M. Regehr ont obtenu l'appui de la plupart des représentants des groupes acifistes au Canada. Par conséquent, le Comité s'est inquiété du fait que, bien que le Canada ne soit as un exportateur majeur de produits militaires, la politique actuelle en matière d'exportation n'est

---

Ernie Regehr, *Profits to Losses: The International Arms Trade and Canada's Military Export Policy*, document de travail de Ploughshares, 91-4, p. 17.

Procès-verbaux, p. 3:5.

Procès-verbaux, p. 3:22.

> défense représentent 21 p. 100 du budget total de R et D de notre secteur manufacturier. Avec des investissements en recherche et en développement représentant 9,7 p. 100 du chiffre d'affaires, l'industrie se classe au premier rang du secteur manufacturier sur ce plan. . . je tiens à souligner que ce sont les investissements effectués au titre du PPIMD qui stimulent la recherche et le développement de l'industrie, ce qui se reflète très nettement dans les chiffres d'affaires. . .[31]

D'après une étude menée par le projet Ploughshares pour le compte du Comité, les subventions directes et autres formes d'aide publique (y compris dans le cadre du PPIMD) consenties à l'industrie de défense canadienne atteignaient 416 millions de dollars en 1990-1991. C'est là une estimation modeste qui comprend le programme fédéral et les programmes québécois et ontarien, mais non les programmes municipaux ni divers programmes pour lesquels aucune donnée n'est disponible. Parmi les plus importants, signalons le PPIMD, les contrats de recherche conclus avec le chef de la Recherche et du Développement du MDN et le Programme d'aide aux constructeurs de navires. Cette aide est relativement importante si l'on tient compte du fait que la production totale de l'industrie canadienne de défense atteint trois milliards de dollars.

Par conséquent, il semble que, même si l'industrie de défense et les industries connexes représentent à peine plus de 1 p. 100 du PIB du Canada, le volet de haute technologie de l'industrie, avec son double usage, et bon nombre des entreprises intéressées contribuent dans une large mesure à l'infrastructure du secteur manufacturier au Canada. Le gouvernement du Canada continue d'avoir un rôle à jouer pour ce qui est d'appuyer certains secteurs de l'industrie de défense qui contribuent au développement économique et régional, à la promotion des retombées commerciales de la recherche et du développement et au respect des exigences nationales et internationales légitimes en matière de sécurité.

Puisqu'une infrastructure industrielle de défense semble avoir sa raison d'être au Canada et comme la survie de cette infrastructure est fondée sur les exportations, la nécessité d'un système de contrôle des exportations ne fait aucun doute.

3. **Le Comité recommande au gouvernement du Canada de maintenir son système de contrôle des exportations de produits militaires, tant que le Canada continuera de fabriquer des produits militaires.**

---

[31] *Procès-verbaux*, p. 2:9.

> À l'heure actuelle, le milieu dans lequel évolue l'industrie est caractérisé par des risques techniques et financiers relativement élevés et par la présence d'entreprises étrangères qui sont fortement financées, directement et indirectement, par leurs gouvernements respectifs[26].

L'industrie «restreinte» de défense canadienne[27] est largement tributaire du marché de l'exportation : quelque 60 p. 100 de sa production totale est exportée. Dans le cas des composants électroniques et aérospatiaux, les exportations représentent entre 70 et 80 p. 100 des exportations totales. Par ailleurs, jusqu'à 85 p. 100 des exportations du Canada sont destinées aux États-Unis.

Il est difficile d'évaluer la compétitivité globale de l'industrie canadienne en présence de coûts à la hausse, de périodes de production plus courtes et d'une concurrence accrue sans tenir compte de l'aide accordée à l'industrie par le biais des programmes gouvernementaux et de la promotion des exportations. Tous les pays producteurs appuient leur industrie de défense d'une façon quelconque bien que, d'après les données fournies au Comité par l'Association des industries aérospatiales, le Canada se situe au bas de l'échelle[28].

Pour rester compétitives, les industries de défense doivent continuer de recevoir de l'aide du gouvernement. Un des programmes d'aide, le Programme de productivité de l'industrie du matériel de défense (PPIMD), stimule la recherche et le développement de l'industrie, et appuie les technologies afférentes à la défense. D'après M. Little, le PPIMD a comme objectif «. . . de créer et de maintenir des industries liées au secteur de la défense qui soient fortes et capables de réussir, à longue échéance, sur le marché intérieur et, surtout, sur les marchés à l'exportation»[29]. Étant donné que bon nombre d'exportations canadiennes ont des applications sur le plan du commerce et de la défense, elles sont considérées comme des exportations à «double usage» et sont vendues au secteur strictement commercial. Par conséquent, le PPIMD contribue à la promotion de technologies qui font partie de l'économie civile. C'est particulièrement le cas de l'industrie aérospatiale, où certaines subventions versées en vertu du PPIMD sont utilisées pour la réalisation de projets civils, dans le contexte du maintien d'une infrastructure de production militaire. Comme l'a fait remarquer M. William Weston, vice-président de l'Association des industries aérospatiales du Canada, «. . .il est difficile de distinguer les applications intéressant purement la défense des programmes de développement de l'aérospatiale, surtout en raison du grand nombre de technologies à double usage»[30]. Lorsqu'il a commenté l'incidence de l'industrie aérospatiale sur l'industrie canadienne en général, M. Little a adressé les observations suivantes au Comité :

> . . . les investissements dans l'industrie aérospatiale et du matériel de défense apportent une grande contribution à l'infrastructure technologique et scientifique canadienne, ainsi qu'à l'infrastructure de haute technologie dont le Canada a besoin pour sa prospérité future. Les dépenses de R et D dans les industries liées à l'aérospatiale et au matériel de

---

[26] *Procès-verbaux*, p. 2:9.

[27] En d'autres termes, il s'agit des industries produisant de l'équipement militaire spécialisé—dans le contexte canadien, avions et pièces de rechange, véhicules à moteur, construction et réparation de navires, matériel de communications et produits chimiques—par opposition à la vaste infrastructure industrielle de défense qui se compose de produits achetés par les militaires.

[28] L'Association des industries aérospatiales du Canada a souligné que le gouvernement fournit 20 p. 100 des fonds consacrés la recherche et au développement au Canada, comparativement à un minimum de 26 p. 100 dans la Communau européenne et de 75 p. 100 aux États-Unis. *Procès-verbaux*, p. 8:15.

[29] *Procès-verbaux*, p. 2:9.

[30] *Procès-verbaux*, p. 8:15.

respecter les ententes de désarmement. Selon moi, l'industrie canadienne, et tout particulièrement l'industrie de haute technologie, a un rôle à jouer pour nous aider à combler les besoins actuels et changeants des Forces armées canadiennes[21].

Bon nombre des témoins peu enclins à appuyer le maintien d'une production militaire au Canada ont quand même reconnu que le pays continue d'avoir des besoins légitimes en matière de défense. M^me^ Marion Frank, de l'Alliance canadienne pour la paix, a fait écho aux préoccupations de M. Lamb au sujet du maintien de la paix et de la sécurité à l'échelle nationale et internationale : «L'Alliance canadienne pour la paix est pleinement en faveur des propositions relatives au maintien de la paix. . . Nous sommes persuadés qu'il importe d'affirmer notre souveraineté, de patrouiller les eaux canadiennes, de défendre le Canada, d'effectuer des opérations de recherche et de sauvetage. . .»[22]. En outre, M. Bill Singleton, directeur administratif de Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire, a déclaré ce qui suit : «. . . nous ne proposons pas de mettre fin tout à fait à la fabrication et à l'exportation d'armes. Nous demandons toutefois instamment que la fabrication d'armes au Canada vise à soutenir les activités des Forces canadiennes participant à des opérations de maintien de la paix sous les auspices des Nations Unies. . .»[23]. M. Caspar Davis, trésorier du Mouvement canadien pour une fédération mondiale, a fait remarquer ce qui suit : «Je ne pense pas que nous serions contre des exportations spécifiquement destinées aux forces de maintien de la paix de l'ONU»[24].

Dans l'ensemble, le Comité reconnaît que, pour le moment, il existe des domaines où des exigences légitimes en matière de défense doivent continuer d'être respectées et, dans cette optique, l'industrie devra recevoir l'aide du gouvernement et être autorisée à exporter ses produits. Cependant, nous sommes également convaincus que les domaines où le Canada continuera de contribuer au marché des armes traduira des tendances moins agressives, notamment l'équipement de surveillance et de vérification. Cette préoccupation a été soulignée par M. Gillespie lorsqu'il a déclaré «. . . il ne fait aucun doute que l'orientation générale du programme d'approvisionnement militaire est en train de changer. Dans certains secteurs — entre autres, la surveillance — je m'attends à ce que l'industrie de la défense puisse profiter beaucoup plus du programme d'acquisition militaire pour trouver des applications non militaires»[25].

LA COMPÉTITIVITÉ DE L'INDUSTRIE DE DÉFENSE

Pour continuer à satisfaire les besoins légitimes de l'industrie canadienne de défense, il faudra que certaines exigences en matière de production soient respectées. Pour rester viable et compétitive sur les marchés internationaux, une industrie de défense doit, d'une part, recevoir de l'aide de son gouvernement et, d'autre part, être assujettie à une politique d'exportation qui n'est pas exagérément restrictive. Les représentants de l'industrie ont insisté sur le fait qu'un système d'exportation devrait être rigoureux quoique suffisamment souple pour se plier à des conditions diversifiées et difficiles à prédire dans un contexte de compétitivité internationale où, d'après M. Robert Little, sous-ministre adjoint, Personnel, Finances et Administration, d'Industrie, Sciences et Technologie Canada :

---

[21] *Procès-verbaux*, p. 6:11.

[22] *Procès-verbaux*, p. 7:14.

[23] *Procès-verbaux*, p. 9:11.

[24] *Procès-verbaux*, p. 11:24.

[25] *Procès-verbaux*, p. 2:31.

LE BESOIN FUTUR DE PRODUITS MILITAIRES

Compte tenu de la situation internationale changeante, plusieurs témoins ont soulevé la question de la nécessité même de continuer à soutenir l'industrie de défense canadienne. Plus précisement, la nécessité de continuer à importer et à exporter des produits liés à l'industrie de défense, en vue d'approvisionner les Forces canadiennes, a été soulevée dans le contexte du marché international en évolution et du besoin de produits militaires dans le monde entier. M. Garry Rutledge, président du Groupe consultatif industriel de l'OTAN, a fait remarquer que l'avenir de l'industrie de défense canadienne est incertain étant donné la réduction des budgets de défense dans le monde entier, la création de blocs commerciaux géographiques limitant le commerce canadien, la conclusion de nouvelles alliances industrielles compétitives et la possibilité de nouvelles politiques gouvernementales ayant pour but de limiter encore davantage la capacité du Canada d'exporter son matériel de défense. Il a fait savoir que «. . .les restrictions à l'exportation qui caractérisent à l'heure actuelle le Canada sont en grande partie bien plus sévères que celles que s'imposent d'autres nations qui sont nos concurrentes»[18]. Pour ce qui est de savoir si le Canada devrait exporter, il a déclaré que «. . . c'est évident. Nos activités à l'exportation viennent renforcer le reste de notre exploitation dans le domaine de la défense et, à mon avis, nous contribuons largement à la richesse de notre économie»[19].

Tel qu'indiqué au chapitre 2, le marché des armes qui existait au moment de la guerre froide rétrécit, mais il est également important de signaler qu'il va changer plutôt que disparaître complètement. Cette question a été abordée longuement par M. Brian Schumacher, sous-ministre adjoint à l'Expansion du commerce extérieur et délégué-commissaire en chef aux Affaires extérieures, lorsqu'il a déclaré ce qui suit :

> Nous entrevoyons le maintien de débouchés dans certains des domaines suivants . . . le matériel de surveillance, le matériel de formation et de simulation, le matériel de guerre électronique, le perfectionnement des avions de modèle ancien, comme par exemple le CF-5 pour lequel Bristol Aerospace à Winnipeg a mis au point un programme fort bien pensé de rééquipement, la lutte anti-sous-marine, la lutte contre les drogues et le maintien de la paix dans le monde[20].

M. John Lamb, directeur exécutif du Centre pour le contrôle des armements, a indiqué pourquoi le besoin de produits militaires se maintiendra au Canada :

> En cette période d'après-guerre froide, de nombreuses activités demeurent tributaires d'une force militaire, dont la capacité du Canada de surveiller son propre territoire, de lutter contre la pêche illicite, la contrebande de stupéfiants et de faire face aux catastrophes environnementales, d'assurer une présence dans l'Arctique et, comme ce fut le cas récemment lors de l'écrasement d'un Hercules, d'effectuer des recherches et des opérations de sauvetage dans cette région susceptibles de porter fruits, de participer à des missions de maintien de la paix à l'échelle internationale et même d'aider à faire

---

[18] *Procès-verbaux*, p. 4:13.

[19] *Procès-verbaux*, p. 4:17.

[20] *Procès-verbaux*, p. 2:13.

es deux trouvent maintenant difficile de rester en affaires pour approvisionner uniquement le Canada, ce qui a donné lieu à des pressions en vue d'assouplir certains aspects de la politique canadienne en matière d'exportation d'armes.

M. Ernie Regehr, directeur de la recherche du projet Ploughshares, a signalé l'impossibilité de maintenir une telle politique. Il a fait savoir que le soutien de l'industrie canadienne de défense, malgré la diminution des ventes, constitue une mesure de planification inadéquate à long terme. Comme il l'a indiqué :

> Dans les six dernières années, les exportations militaires ont chuté d'environ 50 p. 100 . . . Il s'agit là d'une stratégie industrielle, selon laquelle nous avons besoin de maintenir en vie des industries militaires, par exemple la fabrication des véhicules blindés légers, afin que nous puissions répondre à notre propre demande et que nous évitions toute pénurie . . .
>
> Cela me paraît être une stratégie parfaitement inopérante parce que cette stratégie est intenable sans exportation de produits militaires. D'où la question . . . cette stratégie sera-t-elle adoptée par tous les pays . . .[15]?

En fait, l'industrie canadienne, qui reçoit une certaine aide de la part du gouvernement, n'a pas essayé de devenir entièrement autonome dans sa quête en vue d'assurer sa survie durant les périodes de stabilité relative. D'après M. Robert Gillespie :

> La question de la soutenabilité ne repose pas sur l'autonomie totale. Nous n'essaierons jamais d'y parvenir, car ce serait totalement impossible. En fin de compte, le problème est de répartir nos rares ressources entre la recherche et le développement et les acquisitions, et cela, de façon à encourager le développement de la production canadienne. Nous nous intéressons particulièrement aux choses qui sont importantes pour nous et nous tenons toujours compte des possibilités qui existent au Canada. C'est à cet égard que la question des exportations revêt une importance particulière. Il ne fait aucun doute que si l'industrie canadienne de défense n'avait pas les moyens d'exporter une partie de sa production, le nombre d'entreprises canadiennes en mesure de fournir le ministère de la Défense nationale diminuerait considérablement. Il n'y a que très peu de domaines où des entreprises peuvent vivre des seules commandes passées par les Forces canadiennes[16].

Il n'est certainement pas acquis que notre infrastructure industrielle de défense soit un actif stratégique *canadien* étant donné qu'elle ne peut pas subsister sans exportations ou sans une aide gouvernementale substantielle. Qui plus est, seule une partie relativement petite de sa production vise à combler des besoins canadiens et, parallèlement, elle ne répond qu'à une faible proportion des besoins de défense du Canada. Dans la mesure où il s'agit d'un actif stratégique, il faut la considérer comme un actif allié, qui doit cependant concurrencer ses propres alliés pour sa survie. M. John Treddenick a proposé une meilleure approche à long terme : «Pour moi, la meilleure préparation industrielle à la mobilisation est une économie souple, adaptable et efficiente — autrement dit, une économie qui fonctionne bien avec très peu d'interventions de la part du gouvernement»[17].

Il ne faut pas en conclure que le Canada devrait se retirer de la production de matériel militaire, mais que notre participation devrait se fonder sur les besoins du Canada en matière de sécurité et sur les possibilités commerciales raisonnables et avisées.

---

[5] *Procès-verbaux*, p. 3:23.

[6] *Procès-verbaux*, p. 5:25, 5:26.

[7] *Procès-verbaux*, p. 6:29.

Pour ce qui est de l'avenir, l'industrie de défense du Canada est trop petite, par rapport à l'économie canadienne, trop instable et sujette à des cycles prospérité-récession pour être un suppor viable dans les régions économiquement languissantes.

En fait, tel que mentionné précédemment, on estime que 60 000 à 80 000 personnes travaillent directement ou indirectement, pour l'industrie de défense et les industries connexes, ce qui représente un peu plus de 1 p. 100 du produit intérieur brut du Canada et de sa population active. Cependant, i est également vrai que le pourcentage de l'activité économique, des ventes et de l'emploi découlant du commerce de défense varie considérablement selon le secteur industriel. Par exemple, la production de défense représente environ 30 p. 100 des ventes de l'aérospatiale canadienne, tandis que l'industrie de la construction navale compte sur l'acquisition du matériel de défense pour 70 p. 100 de ses activités En outre, comme certains secteurs industriels, notamment l'aérospatiale et l'électronique, dépenden beaucoup de la production du matériel de défense et de l'exportation des biens qu'ils produisent, on comprend pourquoi il est difficile d'aborder en termes généraux l'importance de l'infrastructure industrielle de défense et son incidence sur l'économie canadienne. En bout de ligne, comme l'a fai remarquer le professeur John Treddenick, du Collège militaire royal du Canada :

> La planification de la défense s'avère déjà une activité difficile sans qu'il soit nécessaire de la rendre encore plus complexe en nous obligeant à prendre des décisions en fonction des objectifs de la politique économique. Le seul fait de tenter d'agir de la sorte est déjà surprenant compte tenu de l'importance plutôt négligeable des industries de défense dans l'économie. . .[12]

Cela dit, puisque l'industrie canadienne de défense a un rôle à jouer, à brève échéance, «. . . dans la concrétisation du vaste programme politico-socio-économique du Canada. . .[13]», il faut faire attention lorsqu'on discute de son avenir.

L'INDUSTRIE DE DÉFENSE ET LA QUÊTE DE L'AUTONOMIE

Une infrastructure industrielle de défense «classique» est censée répondre aux besoins d'équipement militaire du pays producteur. Or, depuis les années 50, l'industrie de défense du Canada a été façonnée presque exclusivement en fonction des besoins de l'industrie américaine en matière de composants. Elle n'a pas été conçue pour satisfaire les besoins du Canada et c'est pourquoi, d'après M. Robert Gillespie, elle «. . .n'est absolument pas en mesure de répondre à l'ensemble des besoins en matériel opérationnel des Forces armées canadiennes»[14].

Malgré tout, le gouvernement a entrepris ces dernières années l'application d'une politique de préparation industrielle de défense. Cette politique a pour but d'assurer l'approvisionnement de certains produits jugés essentiels pour soutenir les opérations des Forces canadiennes en période de crise ou de guerre. L'incidence de cette politique pour ce qui est de l'industrie et des frais de défense peut être illustrée à l'aide de deux exemples. D'après les renseignements fournis au Comité par le ministère de la Défense nationale, il en a coûté 26,1 p. 100 plus cher au Canada pour fabriquer lui-même de petites armes que s'il avait acheté la même quantité et le même type d'armes à l'étranger De même, le Canada paie environ 35 p. 100 plus cher pour acheter des munitions chez lui. Les deux sociétés touchées sont désignées comme des actifs stratégiques et des centres d'excellence. Cependant,

---

[12] *Procès-verbaux*, p. 6:10.

[13] *Procès-verbaux*, p. 12:27.

[14] *Procès-verbaux*, p. 2:5.

CHAPITRE 3

Le rôle de la production et de l'exportation de matériel de défense au Canada

La production du matériel de défense a servi à diverses fins au Canada. L'industrie est apparue ans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, pour contribuer à la production combinée des forces lliées nécessaire à la poursuite de la guerre. À la fin de la guerre, le Canada disposait d'une industrie 'armement suffisamment grande pour constituer une vraie infrastructure industrielle de défense, une ntreprise stratégique capable de répondre à la quasi-totalité des besoins des Forces armées anadiennes en période de guerre. Au fil du temps, toutefois, il est devenu de plus en plus évident que e Canada ne serait pas en mesure de maintenir un tel niveau d'activité industrielle de défense. Tel u'indiqué précédemment, cette situation a été officiellement reconnue au moment où le projet Avro rrow a été annulé.

En conséquence, la base militaro-industrielle du Canada a, pour sa structure et sa rentabilité, ne plus grande dépendance à l'égard du marché que ce qui se retrouve ailleurs, du moins chez ses lliés. Cela n'a pas empêché le gouvernement d'essayer d'utiliser son infrastructure industrielle de éfense également pour promouvoir ses propres objectifs en matière de politique.

A PRODUCTION DU MATÉRIEL DE DÉFENSE ET LE DÉVELOPPEMENT ÉGIONAL

Au Canada, les considérations industrielles et régionales ont constitué un élément majeur du outien de l'industrie de défense et des questions d'acquisition. En fait, bon nombre de Canadiens onsidèrent la production de défense comme un outil de développement régional. Étant donné que ertaines provinces comptent énormément sur la présence des forces armées et de l'industrie de éfense pour offrir des possibilités d'emploi et générer des recettes, il ne s'agit pas là d'une attente éraisonnable. Le problème est que les décisions à court terme ayant pour but de maintenir l'activité conomique régionale peuvent entraîner, à longue échéance, des effets inattendus.

Le contrat de construction des frégates canadiennes constitue un exemple de cette approche. On stime que la décision de confier la construction des six premiers navires à trois chantiers maritimes u Nouveau-Brunswick et du Québec en a augmenté le coût de 58 millions de dollars[11]. Comme on l'a it au Comité à Halifax, il s'ensuit, du point de vue de l'industrie de défense, que le Canada est aintenant compétitif sur la scène internationale dans le domaine de la construction de frégates, mais on de navires civils, et qu'il est prêt à exporter. Cependant, la plupart des compétiteurs raisemblables du Canada disposent de leurs propres chantiers maritimes qu'ils protègent (pour des isons de stratégie et d'emploi), et les ventes à l'exportation risquent d'être peu nombreuses même si es licences sont délivrées, alors que les achats nationaux diminueront inévitablement après un projet itial aussi important. Le Canada dispose maintenant d'un important actif industriel de défense dont viabilité économique reste douteuse.

Laurie Watson, «Building Frigates in Canada Cost the Country a Huge Premium», *Forum : Journal of the Conference of Defence Associations*, automne 1991, p. 14.

Vers la fin de la guerre du Golfe, le gouvernement du Canada a formulé un vaste ensemble de opositions consécutives aux hostilités. Ces propositions renfermaient des suggestions en vue de streindre la prolifération des armes de destruction massive, mais elles comprenaient également des commandations précises en ce qui a trait au commerce des armes conventionnelles. Le premier nistre du Canada, M. Brian Mulroney, a fait remarquer que les cinq membres permanents du nseil de sécurité des Nations Unies avaient fourni la plupart du matériel de défense à l'Iraq. Le nada a proposé, entre autres choses, d'organiser un sommet mondial sur les instruments de guerre sur les armes de destruction massive, afin de bien montrer la volonté politique de trouver une lution. La réaction des États-Unis et des autres grands fournisseurs face à cette initiative nadienne a été loin d'être encourageante, mais le Comité est d'avis que le gouvernement a bien fait souligner l'importance d'une intervention dans le domaine du commerce des armes nventionnelles, en assurant la transparence, en organisant des consultations et en imposant des strictions. Par conséquent :

1. **Le Comité appuie les mesures prises à ce jour par le gouvernement dans le but de resserrer les contrôles multilatéraux en ce qui a trait à la prolifération des armes, et il recommande au gouvernement de redoubler d'ardeur.**

On s'efforce actuellement de régler la question du commerce des armes conventionnelles grâce à s tribunes intergouvernementales telles que la Communauté européenne, le Groupe des Sept (G-7), Organisation des États américains, le Conseil de sécurité des Nations Unies (P-5) et l'Organisation s Nations Unies proprement dite. Des initiatives privées sont également tentées dans l'espoir de bilisér des appuis pour le contrôle du commerce des armes; c'est par exemple le cas d'une solution qu'a mise en circulation le *British American Security Information Council*. Le progrès le plus toire est que les membres des Nations Unies ont décidé en 1991, après des années d'étude et de bat, d'établir un registre mondial des armes afin d'accroître la transparence et, espérons-le, de ntribuer à restreindre encore davantage le commerce. Pour le moment, le registre se limite aux clarations volontaires des pays membres sur certaines importations et exportations d'armes, mais la solution ayant mené à sa création «invitait» également les membres à fournir des renseignements sur ur production nationale, leurs achats et leur matériel de défense, afin d'augmenter le niveau de nfiance. Comme l'indique clairement le rapport du groupe d'experts qui a étudié le concept du gistre pour les Nations Unies, la transparence accrue constitue peut-être la clé du commerce des mes, et le Comité est convaincu qu'il y a lieu de poursuivre activement cet objectif. Par conséquent :

2. **Le Comité recommande au gouvernement de continuer à appuyer les efforts visant l'expansion du registre des armes des Nations Unies, afin qu'il comprenne toutes les activités du commerce mondial des produits et des composants militaires, ainsi que tous les répertoires nationaux de matériel de défense.**

Que ces efforts multilatéraux réussissent ou échouent à court terme, ils accentueront encore le récissement des marchés de défense internationaux sur lesquels les entreprises, canadiennes et tres, devront se livrer concurrence.

beaucoup d'attention à la nécessité de diversifier leurs activités en dehors de la production de défens proprement dite. On a craint que les pays européens n'adoptent une approche de «forteresse Europe pour le développement, la production et l'acquisition de produits de défense, mais certain événements tels la décision de l'Allemagne de ne pas participer au nouveau programme europée d'aide à la construction d'avions de combat, montrent que ces craintes sont peu fondées à court term

Aux États-Unis, des décennies d'investissement dans le secteur militaire ont permis d'établir un énorme infrastructure industrielle de défense, mais cela peut avoir contribué à la faible productivité d l'économie, à l'augmentation des déficits et à une balance commerciale négative dans le secteur d fabrication. En réponse au rétrécissement du marché international, l'imposante infrastructu militaro-industrielle américaine devrait, dans les années à venir, perdre de son ampleur et devenir plu concentrée. Peu importe s'il existe un «complexe militaro-industriel» aux États-Unis, il est probab que les règles, écrites ou non, qui régissent les relations entre les industries de défense, les service militaires et les éléments du régime politique doivent également changer. Même si les États-Un craignent que l'Europe n'adopte des mesures protectionnistes, l'administration Bush s'oppos ouvertement à toute mesure ayant pour but de mettre l'industrie de défense américaine à l'abri. Le réactions de l'infrastructure industrielle de défense américaine face à la contraction du marc international revêtent une importance particulière pour l'industrie de défense canadienne, qui dépen dans une large mesure des exportations vers les États-Unis. En vertu des accords sur le partage de production de défense, les entreprises canadiennes sont considérées comme faisant partie d l'infrastructure industrielle de défense américaine, mais certains Canadiens craignent que, à mesu que le marché américain rétrécit, l'administration américaine soit de plus en plus sollicitée d'avo recours à des fournisseurs américains plutôt qu'à des fournisseurs étrangers.

Une autre tendance veut que le commerce des armes se déplace de plus en plus vers le transfe technologique et les transferts de composants, comparativement à l'envoi de systèmes d'arm complets. Cet état de choses résulte de la mondialisation de la production industrielle, mais il vie également du fait que les pays et les entreprises mettent en commun leurs connaissances po s'approprier des parts d'un marché militaire décroissant. Il est difficile de contrôler le commerce d composants de matériel militaire et particulièrement l'utilisation finale de la technologie ayant d applications militaires et civiles, et il est probable qu'il s'agisse là d'un problème croissant.

EFFORTS INTERNATIONAUX DE LIMITATION DU COMMERCE DES ARMES

Un dernier facteur influençant la taille et la constitution futures des marchés internationaux d défense réside dans les efforts nationaux et multilatéraux renouvelés en vue de limiter le commerce d armes conventionnelles. Bien que des progrès aient été réalisés au fil des ans dans le contrôle d armes nucléaires et autres, le commerce des armes conventionnelles est resté intact. Il y a eu d tentatives de pourparlers bilatéraux sur le transfert des armes conventionnelles entre l superpuissances, dans les années 70, mais il a fallu la guerre du Golfe et la fin de la guerre froide po remettre la question à l'ordre du jour des discussions internationales.

On a réussi, au cours des années, à limiter l'accès à la technologie stratégique par le bia d'arrangements multilatéraux tels que le Comité de coordination du contrôle des échang stratégiques (COCOM) et le Régime de surveillance de la technologie des missiles. Ces deux typ d'arrangements sous-entendent certains mécanismes de contrôle du transfert des armes, mais ils caractérisent par une composition sélective et mettent l'accent sur des produits de premier pla stratégiques et à double usage. Le commerce des armes conventionnelles faisant appel à u technologie restreinte a reçu moins d'attention que ces autres domaines de la part des tenants d contrôle des armes, et les principaux fournisseurs d'armes étaient donc peu incités à proposer d mesures de limitation.

CHAPITRE 2

Marchés de défense en transition

Le marché international de la défense a connu une période faste qui a débuté au milieu des nées 70, mais la situation a considérablement changé vers 1985. Si les transferts d'armes sur la scène ternationale ont atteint un sommet d'environ 62 milliards de dollars (US) en 1987, le commerce a minué de près de 4 p. 100 par année à partir du milieu de la décennie, et le total atteint en 1989, soit milliards de dollars, représentait le plus faible montant en dix ans. La raison principale du déclin la fin des années 80 réside dans le fait que les pays en voie de développement, criblés de dettes, ne uvaient plus se permettre d'importer des armes aux coûts antérieurs. De plus, avec la fin de la guerre tre l'Iraq et l'Iran, une demande majeure a disparu. Dans la dernière moitié des années 80, les portations d'armes par les pays en voie de développement ont diminué de quelque 3,6 p. 100 par née, leurs importations totales baissant de 6,6 milliards de dollars en 1989 seulement. Les ctuations de l'offre et de la demande résultant de la guerre du Golfe pourraient venir modifier ces nnées pour 1990-1991, mais elles ne réussiront pas à renverser la tendance à long terme. Les timations initiales de SIPRI sur les ventes totales ont chuté de 25 p. 100 en 1991.

La fin de la guerre froide aura vraisemblablement une plus grande incidence encore sur les archés internationaux de la défense que n'en a eu la chute des importations des pays en voie de veloppement. Pendant des décennies, la production militaire des superpuissances a constitué la erre angulaire de la production et des transferts militaires internationaux. Avec l'implosion d'un des ocs rivaux et la fin de la guerre froide, on assiste à une surcapacité importante de la production litaire dans le monde entier. En outre, bon nombre de pays sont en train de chercher des ividendes de la paix» par le biais de la réduction de leur force militaire et de leurs achats d'armes, et fléchissement de la demande risque de se poursuivre dans un avenir rapproché. Pendant que le arché international des armes rétrécit, la concurrence augmente sur les autres marchés, et ccroissement du protectionnisme est une réelle possibilité, les gouvernements prenant des mesures ur préserver leur propre industrie. M. Robert Gillespie a résumé ainsi la situation devant le Comité :

> Le marché international de la défense, sur lequel les entreprises canadiennes doivent être présentes, est de plus en plus caractérisé par des phénomènes extrêmes : surcapacité de production, concurrence serrée, petites séries de production, accroissement des risques associés à la R et D, et, enfin, multiplication des politiques protectionnistes adoptées par les autres pays, et qui touchent directement notre potentiel d'exportation[10].

Comme le marché international rétrécit, les principaux fournisseurs d'armes conventionnelles agissent tous de façon différente. L'ancienne Union soviétique se trouve dans une situation peu viable, étant donné qu'elle doit transférer de nombreux segments de sa production de défense au cteur civil, tout en renonçant à la vente d'une des rares marchandises concurrentielles qu'elle est en esure de produire.

En Europe, la tendance des dernières années a consisté à participer à la production ltinationale, dans le but de réduire les coûts et d'élaborer une infrastructure et un marché de fense commun pour l'Europe de l'Ouest. Les entreprises individuelles ont également accordé

Procès-verbaux, p. 2:5.

> On estime à environ 100 000 le nombre de personnes qui travaillent directement et indirectement pour l'industrie de la défense canadienne. Bien qu'appartenant à un secteur d'activité hautement technique, l'infrastructure industrielle de défense n'a en fait qu'une contribution limitée au PNB, au commerce extérieur ainsi qu'au niveau d'emploi considéré à l'échelle nationale.
>
> Notre industrie ne comprend que quelques grandes sociétés dont le chiffre d'affaires est supérieur à 100 millions de dollars par an. La vaste majorité des entreprises du secteur sont en fait relativement petites et rares sont celles qui sont exclusivement spécialisées dans la production militaire. En outre, l'industrie est contrôlée, pour moitié, par des entreprises étrangères, les Américains venant nettement en tête, et elle dépend grandement des marchés à l'exportation. D'après certaines estimations, près de 70 p. 100 de notre production est déjà destinée aux marchés étrangers, dont 80 p. 100 de ce volume au marché américain. Par conséquent, notre industrie est très sensible aux changements survenant sur le marché américain de la défense[9].

Ces dernières années, la production de défense au Canada a atteint annuellement la valeur d trois milliards de dollars et, de ce montant, les exportations ont représenté environ 1,5 milliard répar comme suit : un milliard vers les États-Unis et le reste vers d'autres pays. Les exportation canadiennes de produits militaires ont diminué graduellement après avoir atteint un sommet de 1, milliard de dollars en 1985. En 1990, le Canada a exporté pour quelque 1,04 milliard de dollars d matériel de défense, 885 millions vers les États-Unis, 119 millions vers les pays membres d l'OTAN/l'OCDE, et 39,6 millions vers les pays en voie de développement. En 1991, les totaux ont été d 726 millions de dollars vers les États-Unis, 131,5 millions vers les pays membres de l'OTAN/l'OCDE e 57,7 millions vers les pays en développement, ce qui représente en tout 915,2 millions de dollars.

Les sociétés comme Bristol Aerospace, Computing Devices Co. et Canadian Marconi compter parmi les principales entreprises traditionnelles d'aérospatiale, d'électronique et de communication au Canada, et elles se sont toutes trois classées ces dernières années à un niveau élevé parmi les grand entrepreneurs du secteur militaire. Sur la scène internationale, les entreprises canadiennes jouisser d'une expertise reconnue dans des domaines tels les véhicules aériens sans équipage, les simulateur de vol, les systèmes de navigation par inertie et les sous-systèmes satellites. Ces créneaux seront trè importants au cours des années à venir car, en raison du perfectionnement et du coût élevé des arme modernes, le marché international des armes s'est davantage concentré depuis quelque temps sur l production de composants de haute technologie et sur les programmes de rééquipement.

Il devrait maintenant être évident que le matériel de défense canadien ne correspond pas à l'idé qu'on se fait ordinairement des exportations d'«armes». En effet, le Canada n'exporte pas de cha d'assaut, de pièces d'artillerie, de fusils, d'avions de combat, de bombes, de missiles, ni la plupart de autres produits considérés comme des «armes». Il fabrique plutôt des produits et des composan «militaires», c'est-à-dire la vaste gamme de pièces d'équipement, souvent construites en fonction d spécifications militaires uniques et rigoureuses, permettant aux chars d'assaut, aux fusils et aux avion de combat de jouer leur rôle dans un contexte militaire.

---

[9] *Procès-verbaux*, p. 2:4-2:5.

ilitaire du Canada de l'équipement de qualité inférieure, moins dispendieux, le gouvernement a nclu avec les États-Unis, au cours des années qui ont suivi, un accord spécial sur le partage de la oduction de défense puis des accords sur le partage du développement industriel pour la défense. es types d'accords reconnaissaient que le Canada n'allait pas concevoir, élaborer et produire des stèmes d'armes complets, ce qui aurait permis à l'industrie d'assurer son autosuffisance. L'industrie nadienne contribuerait plutôt à l'approvisionnement en composants et en sous-systèmes, mplissant ainsi des créneaux sur le marché mondial de la production d'armes d'où le Canada devait suite acheter des systèmes de défense plus complets.

Les accords susmentionnés ne constituaient pas, du point de vue technique, des accords de bre-échange» dans le domaine du matériel de défense, mais ils garantissaient aux entreprises de fense canadiennes un accès spécial à l'énorme marché américain, en échange de quoi le Canada ngageait à acheter des systèmes d'armes américains. Du point de vue du gouvernement du Canada, s accords permettaient le maintien d'une infrastructure industrielle de défense, tout en offrant au cteur militaire l'accès aux armes les plus perfectionnées qui soient, et ce, à un coût raisonnable. après un accord subséquent conclu entre les deux pays, les achats totaux à long terme devaient teindre un équilibre approximatif, même si le déficit cumulatif du Canada se situe actuellement tour de quatre milliards de dollars.

Plusieurs témoins représentant l'industrie se sont dits d'avis que, en dépit des accords, la nétration du marché de défense des États-Unis demeure très difficile en raison de diverses petites esures protectionnistes. Le Canada répond actuellement pour 0,75 p. 100 des achats annuels du nistère de la Défense américain (environ 900 millions de dollars par année), soit à peu près quivalent des ventes du Nebraska à ce même ministère[7]. Malgré tout, les représentants de l'industrie t généralement convenu que les accords valaient mieux que rien.

En raison des accords spéciaux sur le partage de la production de défense conclus avec les ats-Unis, l'industrie de défense canadienne a pris un aspect unique au cours des 30 dernières nées. D'après M. Ken Epps, du projet Ploughshares :

> . . . si l'on voulait tracer un portrait type du producteur militaire canadien, on dirait qu'il s'agit d'un fabricant de composantes aérospatiales ou électroniques situé en Ontario ou au Québec qui aurait une chance sur deux d'appartenir à des étrangers[8].

Tout comme d'autres industries canadiennes, l'industrie de défense se concentre en Ontario et au uébec, même si l'on retrouve un pourcentage de plus en plus élevé d'entreprises dans l'Ouest du nada et, pour ce qui est de la construction de navires et de la production connexe, dans les provinces l'Atlantique. Au fil des ans, l'industrie de défense canadienne a acquis une expertise particulière en qui a trait à ses composants de l'aérospatiale, de l'électronique et des communications, et elle résente un des secteurs de l'économie canadienne les plus fortement axés sur la haute technologie et la recherche. Il est difficile de déterminer où commence et où finit l'industrie de «défense», étant nné que la plupart des entreprises de défense produisent également des biens civils, mais on estime e l'industrie de défense canadienne est probablement formée de quelque 1 000 entreprises et que de 000 à 80 000 personnes y travaillent directement ou indirectement. Comme M. Robert Gillespie, us-ministre adjoint (Matériel) au ministère de la Défense nationale, l'a expliqué au Comité :

Procès-verbaux, p. 2:27.

Procès-verbaux, p. 1:16.

À elles seules, les superpuissances ont été à l'origine d'environ 60 p. 100 des transferts au cours de la dernière décennie. Le deuxième tiers des producteurs d'armes est formé de pays comme la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et, jusqu'à tout récemment, la Tchécoslovaquie. Ces pays sont dotés d'imposantes industries nationales de défense, mais leur marché intérieur n'est pas suffisamment grand pour leur permettre de réaliser des économies d'échelle, et c'est pourquoi leur survie et le maintien de leur compétitivité dépendent dans une large mesure de l'exportation de leurs produits. Les exportations de ces pays sont presque entièrement fondées sur des considérations commerciales, et elles représentent plus ou moins 25 p. 100 des exportations annuelles mondiales d'armes. Le troisième tiers est formé de pays comme la Chine, le Brésil, l'Inde et Israël, qui sont en mesure de produire de grandes quantités d'armes moins perfectionnées mais quand même fonctionnelles (et peu dispendieuses), en peu de temps. Ces «cartes de remplacement» complètent le tableau du commerce international d'armes.

C'est la quantité d'armes vendues qui a reçu le plus d'attention au fil des décennies, mais il est important de tenir également compte de la qualité . Les pays qui fournissent les armes choisissent souvent de ne pas offrir leur équipement de première ligne aux pays en voie de développement. Malgré tout, la complexité des armes transférées a augmenté de façon draconienne au fil des ans. Ainsi, en 1960, un pays en voie de développement avait des avions supersoniques, six possédaient la technologie des missiles et trente-deux comptaient des chars d'assaut. Au milieu des années 80, ces chiffres étaient passés à 55, à 71 et à 60 respectivement[4]. La plupart de ces armes étaient importées, mais un nombre croissant de pays en voie de développement avaient également accru leur capacité de production militaire.

LA PRODUCTION ET LE COMMERCE DU MATÉRIEL DE DÉFENSE AU CANADA

Le Canada n'est pas un intervenant majeur dans le commerce international des armes, mais il n'est pas non plus une quantité négligeable. Il vient à peu près au huitième rang mondial des producteurs d'armes, produisant pour environ trois milliards de dollars de matériel militaire par année, soit approximativement 1 p. 100 de la production mondiale[5]. D'après SIPRI, le Canada était le quatorzième exportateur d'armes conventionnelles principales pour la période allant de 1986 à 1990. Il vient au dernier rang du deuxième tiers de fournisseurs, avec des pays comme la Suède, la Suisse, l'Italie et l'Espagne, et il dépend au moins autant des exportations que ces derniers, compte tenu de son marché intérieur restreint pour le matériel de défense.

La situation actuelle de l'infrastructure industrielle de défense canadienne découle des décisions d'annuler, vers la fin des années 50, la construction de l'avion d'interception Avro Arrow CF-105 et de négocier l'accord sur le partage de la production de défense conclu avec les États-Unis. Même si l'avion Arrow, conçu par le Canada, devenait de plus en plus impressionnant à mesure qu'il se dotait de nouvelles fonctions, on a finalement décidé que, compte tenu du changement de la situation stratégique et de l'absence de ventes à l'exportation garanties, l'avion coûtait tout simplement trop cher à produire pour être utilisé uniquement par le Canada. Mécontent de devoir fournir à la force

---

[4] *Procès-verbaux du Comité de la défense et des affaires des anciens combattants de la Chambre des communes,* le 28 février 19 p. 55:6.

[5] Keith Krause, «Arms Transfers and International Security : The Evolution of Canadian Policy», tiré de *Canada Am Nations 1992-1993 : A New World Order?*, Fen Hampson and Christopher Maule, Ottawa : Carleton University Press, 19 p. 294.

[6] Institut international de recherche sur la paix de Stockholm (SIPRI), annuaire de 1991 : *World Armaments and Disarmam* Oxford University Press, 1991, p. 198.

CHAPITRE 1

La participation du Canada au commerce international des armes

Le commerce international des armes est un monument aux relations internationales dans le cadre de la guerre froide. Dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, les superpuissances ont accru leur production d'armes conventionnelles à leurs propres fins, et vendu ou transféré des armes à leurs alliés et à leurs clients. Les pays européens membres de l'OTAN et de l'OTV se sont dotés de leur propre capacité de production d'armes mais, au début des années 60, ils répondaient quand même pour environ 40 p. 100 de la totalité des armes transférées. Au cours des décennies suivantes, le transfert d'armes s'est tourné vers les pays en voie de développement, intensifié par la décolonisation et le phénomène des pétrodollars. En 1977, quelque 80 p. 100 des armes transférées sur la scène internationale étaient destinées aux pays en voie de développement et, à la fin des années 80, la liste des principaux importateurs d'armes conventionnelles dans les pays en voie de développement comprenait l'Inde, l'Arabie Saoudite, l'Iraq, l'Afghanistan, la Corée du Nord, l'Égypte, la Syrie, l'Angola, la Corée du Sud et l'Iran. Ce trafic d'armes était apparent depuis des années, mais il a fallu l'invasion du Koweït par l'Iraq pour que plusieurs prennent conscience des risques d'un trafic international sur une grande échelle.

En termes de dollars, le commerce international d'armes s'élève à quelque 50 milliards de dollars (US) par année ces dernières années, et certains estiment que 10 milliards de dollars supplémentaires sont venus s'ajouter par le biais des ventes sur les marchés «noir» ou «gris». En 1988, une cinquantaine d'États exportaient des armes et 120 autres les importaient mais, en réalité, la majeure partie du commerce des armes est beaucoup plus concentrée. Ces dernières années, les cinq principaux pays exportateurs (l'URSS, les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne) ont fourni plus de 70 p. 100 des armes et les dix principaux importateurs en ont acheté plus de la moitié.

LA STRUCTURE DU COMMERCE DES ARMES

Il est important de prendre conscience du fait que les producteurs et les importateurs d'armes ont des motivations différentes. Les importateurs sont généralement motivés par la sécurité nationale et les tensions régionales. Par définition, les pays qui se sentent menacés sont très motivés à renforcer leurs arsenaux. Pour cette raison, il est évident que, même si le commerce des armes peut être examiné comme une entité, il ne représente qu'un symptôme du climat politique régional et international du moment. En fait, les 50 milliards de dollars d'armes transférées représentent seulement environ un vingtième des quelque 300 milliards de dollars consacrés chaque année à la production de matériel de défense dans le monde entier; la vaste majorité des armes sont produites en vue d'être utilisées par les pays qui les produisent.

La motivation des exportateurs varie d'un État à l'autre. De tout temps, la façon la plus utile de regrouper les exportateurs d'armes a été sous forme de «tiers». Dans le premier tiers, on retrouve la Russie (anciennement l'Union soviétique) et les États-Unis, deux superpuissances capables de produire et d'exporter tous les systèmes d'armes qu'elles désirent. Tout au long de la guerre froide, les deux superpuissances ont transféré des armes à leurs alliés à des conditions avantageuses et, pour des raisons idéologiques, elles ont fourni du matériel pour des guerres par procuration entre leurs clients.

Le chapitre 4 explique les principales caractéristiques du système canadien de contrôle d exportations et indique quelques-unes des lacunes qui font que le système ne respecte pas les norm auxquelles s'attend la population canadienne. Ce chapitre aborde également la question l'exportation de matériel nucléaire et de la technologie connexe.

Dans le chapitre 5, le Comité énonce les modifications proposées au système de contrôle d exportations de produits militaires en vue de combler les lacunes et d'atteindre la norme espérée

Le chapitre 6 montre comment le gouvernement peut aider l'industrie canadienne de la production défense à s'adapter aux nouvelles réalités des marchés changeants ainsi qu'à un système modifié contrôle des exportations, sans obliger le Canada à renoncer à la contribution de l'industrie l'économie.

Enfin, le Comité résume ses principaux arguments et tire quelques conclusions.

MANDAT ET ACTIVITÉS DU SOUS-COMITÉ DE L'EXPORTATION DES ARMES

Par suite du débat entourant le projet de loi C-6, et en raison des questions générales de la production et de l'exportation du matériel de défense du Canada, le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur de la Chambre des communes acceptait de créer un sous-comité de l'exportation des armes. Ce Comité devait tenir des audiences publiques sur la production et l'exportation du matériel de défense, sur les nouveaux défis auxquels fait face l'industrie canadienne de la défense, et sur la conversion de l'industrie à des fins civiles[3]. Bien que la question des armes nucléaires, chimiques, biologiques et autres armes de destruction massive revête une grande importance, le Comité a mis l'accent sur la production et l'exportation d'armes conventionnelles, qui forment la majeure partie du commerce international d'armes et la quasi-totalité de la production militaire canadienne. Le Comité a commencé à tenir ses audiences à Ottawa en octobre 1991 et, au cours des mois qui ont suivi, il s'est rendu à Victoria, à Vancouver, à Winnipeg, à Montréal et à Halifax; il a entendu les témoignages d'universitaires, de fonctionnaires, de porte-parole de l'industrie et de citoyens préoccupés par la question. En outre, des dizaines de mémoires lui ont été soumis. Le rapport que voici fait suite aux audiences du Comité.

C'est un fait notoire, il est difficile d'obtenir des statistiques fiables sur le commerce international des armes, et ces statistiques ne sont généralement pas disponibles avant que ne se soient écoulées quelques années. Dans le cadre de ses travaux, le Comité s'est fondé sur des sources normalisées telles que les annuaires de la Arms Control and Disarmament Agency des États-Unis et de l'Institut international de recherche sur la paix de Stockholm (SIPRI), ainsi que sur le témoignage d'experts. Pour ce qui est de la production et de l'exportation du matériel de défense canadien, les statistiques sont plus nombreuses, mais elles restent insuffisantes. Bien que toutes les exportations de produits militaires vers des pays autres que les États-Unis exigent une licence d'exportation, le ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur, pour des raisons de «confidentialité commerciale», ne publie qu'un condensé des ventes annuelles. Même ce condensé est plus utile que les données compilées sur les exportations du matériel de défense vers les États-Unis étant donné que, conformément aux accords spéciaux conclus entre les deux pays, aucune licence n'est requise pour ces exportations. Les seules données qui existent sont compilées à partir des déclarations volontaires effectuées par les entreprises canadiennes visées. Étant donné que plus de 70 p. 100 des produits de défense canadiens sont exportés vers les États-Unis, cette situation représente une lacune importante sur le plan des données compilées.

Au chapitre 1, le Comité décrit le commerce global des armes, son envergure, les principaux exportateurs et importateurs, ainsi que quelques-unes de leurs motivations. Il décrit également la structure de l'industrie canadienne de la défense et le matériel de défense exporté.

Le chapitre 2 énumère les facteurs qui contribuent à transformer le commerce international des armes. Il décrit également les efforts multilatéraux déployés dans le but de contrôler et de limiter les transferts d'armes conventionnelles.

Le chapitre 3 explique le rôle que l'industrie canadienne de la production militaire a joué pour ce qui est de l'application des politiques gouvernementales de nature économique et stratégique. Il y est aussi question du contexte dans lequel seront effectuées les exportations à l'avenir et du besoin connexe de politiques de soutien et de contrôle.

---

[3] Pour connaître le «mandat» du Comité, consulter les *Débats de la Chambre des communes*, 18 juin 1991, p. 2030.

défense est établie, elle devient importante pour l'économie nationale. Deuxièmement, si tous les pay se dotaient d'une grande industrie de défense, il s'ensuivrait une surcapacité de production q donnerait lieu à un embrouillamini lorsque viendrait le temps de réduire les marchés d'exportation, qui rendrait une limitation accrue du commerce international des armes à peu près impossible.

Bien que la guerre du Golfe ait permis de prendre conscience des risques d'une accumulatio excessive d'armes et de la nécessité d'un contrôle plus rigoureux du commerce des armes, d'autre modifications sont tout aussi importantes pour les industries de défense du monde entier. Avec la f de la guerre froide et de plusieurs conflits régionaux, la demande internationale d'armes graduellement diminué à partir du milieu des années 80. Par ailleurs, de nombreux appels ont é lancés en faveur du transfert à d'autres activités des ressources réservées à la défense, notamment protection de l'environnement ou la promotion du développement mondial. Même dans le cas d ressources encore consacrées à la défense, étant donné l'importance accrue accordée à l'établisseme d'un climat de confiance, à la vérification du contrôle des armes, au maintien de la paix et à pacification, les types d'équipement militaire requis à l'avenir pourraient différer considérableme de l'équipement requis par le passé.

Le Canada n'est pas un intervenant majeur dans le commerce international des armes, mais il e néanmoins un intervenant important, et l'industrie de défense du Canada fera face à une tensio croissante au cours des années à venir. Vu les pressions apparemment contradictoires visant préserver l'industrie de défense canadienne tout en limitant l'exportation de produits militaires, système de contrôle des exportations militaires du Canada a fait l'objet de critiques accrues c dernières années. Bien que le système canadien soit reconnu comme étant l'un des plus restrictifs monde, il est attaqué par les deux parties rivales : les représentants de l'industrie allèguent souve qu'il constitue un fardeau bureaucratique et qu'il empêche les ventes de façon déraisonnable, alo que les tenants du contrôle des armes et d'autres observateurs prétendent que, dans la pratique, système n'est pas aussi restrictif que la politique gouvernementale en matière d'exportation des arme

Devant ces pressions, il ne fait aucun doute que des décisions fondamentales concernant production et l'exportation de défense du Canada devront être prises au cours des prochaines année Comme l'indiquait le professeur Keith Krause du Centre pour les études internationales stratégiques de l'université York, lors de la première audience du Comité :

> Je crois que l'industrie de la défense canadienne est sur le point d'atteindre un point tournant. À certains égards, le Canada se retrouve dans une situation semblable à celle de la fin des années 50 et du début des années 60, quand il a décidé d'abandonner le projet Avro Arrow — c'était du moins la décision qui a fait le plus de bruit — renonçant par là à devenir un grand producteur de systèmes d'armes complets dont la technologie aurait été strictement canadienne.
>
> Aujourd'hui, les choix sont différents, mais je crois que les prochaines années revêtiront tout autant d'importance. Les décisions prises par le gouvernement et d'autres intervenants auront la même incidence sur la configuration future de l'industrie de la défense canadienne, et par conséquent, sur les exportations d'armes canadiennes[2].

---

[2] *Procès-verbaux du Sous-comité de l'exportation des armes du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extér* le 10 octobre 1991, p. 1:4 (appelés ci-après *Procès-verbaux*).

INTRODUCTION

L'EXPORTATION D'ARMES CANADIENNES

Pendant des décennies, le droit légitime d'un pays d'importer des produits militaires pour assurer sa propre défense, ainsi que la poursuite de nouveaux marchés par les industries de défense ont semblé miner les efforts déployés dans le but de limiter le commerce international d'armes. L'invasion du Koweït par l'Iraq, en août 1990, a permis de prendre conscience de l'accumulation excessive d'armes conventionnelles dans la région, et elle a donné lieu à de nombreuses déclarations publiques de haut niveau selon lesquelles le commerce d'armes international exigeait de plus amples restrictions. Les députés de tous les partis politiques ont accueilli favorablement une série de propositions du gouvernement canadien présentées en février 1991, prévoyant un contrôle plus rigoureux du commerce des armes et l'organisation d'un sommet politique international qui devait montrer le sérieux des résolutions de réduction des activités commerciales.

L'initiative n'a pas produit de résultats encourageants. Une année ne s'était pas écoulée qu'on annonçait des transactions de plus en plus importantes entre des fabricants d'armes occidentaux et les pays du Moyen-Orient les plus menacés par la guerre du Golfe. En outre, on s'est vite rendu compte que la transformation de l'Europe de l'Est et de l'Union soviétique n'avait pas entraîné leur retrait espéré du commerce des armes : leur besoin d'exporter des biens et d'obtenir des devises fortes l'emportait sur leur préoccupation en matière de paix internationale. Peu de temps après, les Canadiens ont eux-mêmes été en mesure de constater que la question de la production et de l'exportation du matériel de défense n'était pas si simple.

En mai 1991, le gouvernement déposait le projet de loi C-6, dans le but de permettre au Canada d'exporter des armes à feu automatiques. Bien que le Canada dispose d'un système perfectionné pour le contrôle des exportations militaires, certaines anomalies du Code criminel rendaient l'exportation plus difficile pour les fabricants d'armes à feu automatiques que pour les fabricants d'autres produits militaires. Le projet de loi C-6 avait pour but de remédier à la situation et de permettre aux fabricants canadiens de devenir plus compétitifs sur le marché international. Selon les opposants au projet de loi, le gouvernement semblait vouloir assouplir les restrictions imposées à l'exportation militaire canadienne alors qu'il venait de recommander un contrôle plus rigoureux du commerce des armes. Le gouvernement a fait savoir que les armes automatiques restaient assujetties au système canadien de contrôle des exportations et que, sans les modifications proposées, deux entreprises canadiennes seraient incapables de concurrencer pour l'obtention de gros contrats.

La question a été encore davantage mise en évidence du fait que les modifications prévues dans le projet de loi C-6 touchaient la vente imminente de 1 117 véhicules blindés légers à l'Arabie Saoudite. Comme l'a fait remarquer le ministre du Commerce, M. Michael Wilson, lors du débat parlementaire sur le projet de loi C-6 :

> Étant donné que notre marché intérieur est relativement petit, nos entreprises doivent avoir accès à certains marchés militaires étrangers tout à fait légitimes. À l'instar des autres producteurs et fabricants canadiens, ils ont besoin d'exporter pour survivre[1].

Le débat entourant le projet de loi C-6 portait principalement sur deux questions apparemment contradictoires. Premièrement, une infrastructure industrielle de défense est essentielle dans un monde où les pays souverains doivent assurer leur propre défense et, une fois qu'une industrie de

---

[1] *Débats de la Chambre des communes*, le 30 mai 1991, p. 786.

Table des matières

INTRODUCTION 1
L'exportation d'armes canadiennes 1
Mandat et activités du Sous-comité de l'exportation des armes 3

CHAPITRE 1 : LA PARTICIPATION DU CANADA AU COMMERCE INTERNATIONAL DES ARMES 5
La structure du commerce des armes 5
La production et le commerce du matériel de défense au Canada 6

CHAPITRE 2 : MARCHÉS DE DÉFENSE EN TRANSITION 9
Efforts internationaux de limitation du commerce des armes 10

CHAPITRE 3 : LE RÔLE DE LA PRODUCTION ET DE L'EXPORTATION DE MATÉRIEL DE DÉFENSE AU CANADA 13
La production du matériel de défense et le développement régional 13
L'industrie de défense et la quête de l'autonomie 14
Le besoin futur de produits militaires 16
La compétitivité de l'industrie de défense 17

CHAPITRE 4 : LE CONTRÔLE ACTUEL DES EXPORTATIONS CANADIENNES 21
Exportation de produits militaires 23
Exportation de sous-systèmes et de composants 25
Exportation d'armes nucléaires 26

CHAPITRE 5 : L'AVENIR DU SYSTÈME DE CONTRÔLE DES EXPORTATIONS D'ARMES CANADIENNES 29
Amélioration de l'efficacité 29
Contrôle des destinations 30
Le nouveau système proposé 33
Contrôle des exportations de matériel militaire 36
Contrôle de l'utilisation finale 36

CHAPITRE 6 : CONVERSION ET DIVERSIFICATION : LA RÉACTION À LA TRANSITION QUE CONNAÎT LE MARCHÉ 39
Incidence sur la concurrence 39
Défi et possibilités 39
Nouvelle approche concernant l'infrastructure industrielle de défense 42
Préservation de la technologie 44
Soutenir la conversion et la diversification 45

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS 47

ANNEXES 49
A. Résumé des recommandations 49
B. Statistiques sur la production et le commerce des armes dans le monde et au Canada 53
C. Options de diversification d'utilisation bivalente 61
D. Liste des témoins 71
E. Liste des mémoires 79

DEMANDE DE RÉPONSE DU GOUVERNEMENT 83

Remerciements

Nombreux sont les collaborateurs qui ont contribué au succès de notre travail. Au nom du Sous-comité, je voudrais remercier le personnel de recherche qui, sous la direction de Nicholas Swales, du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur, secondé par Jim Lee, de la Bibliothèque du Parlement, et aidé par Katherine Baird, aussi du Centre parlementaire, est largement responsable de la rédaction du rapport. Je dois aussi remercier les employés de la Chambre, les greffiers, Jacques Lahaie notamment, les nombreux interprètes, traducteurs, techniciens, secrétaires et autres, qui ont oeuvré à Ottawa et en tournée.

Nos conclusions n'auraient pu être aussi pertinentes sans l'apport de nos chargés de recherches, Ken Epps, du Projet Ploughshares, David Crenna, du Centre de contrôle des armements, William Lemmon, de Harwill Technologies, et Sean Henry, de Thrust Line International.

Enfin, nos remerciements aux témoins, les particuliers et organismes qui se sont donné la peine de rédiger un mémoire, et les entreprises qui nous ont accueillis dans leurs locaux et fait visiter leurs installations. Le Canada profite bien de leur compétence.

Peter McCreath, député
Président

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a l'honneur de présenter son

SIXIÈME RAPPORT

Conformément au mandat que lui confère l'article 108(2) du Règlement, le Comité permanent a chargé le **Sous-comité de l'exportation des armes** du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur d'étudier l'avenir de la production et de l'exportation de matériel militaire par le Canada. Le Sous-comité a entendu des témoignages d'une grande variété de témoins et fait rapport de ses conclusions et recommandations.

Membres du Sous-Comité



Peter McCreath, député
(South Shore, Nouvelle-Écosse)
Président



John W. Bosley, c.p., député
(Don Valley-Ouest, Ontario)
(Président du Comité permanent)



Lloyd Axworthy, c.p., député
(Winnipeg-Sud-Centre, Manitoba)



Jean-Guy Guilbault, député
(Drummond, Québec)



Christine Stewart, députée
(Northumberland, Ontario)



Pat Sobeski, député
(Cambridge, Ontario)



John Brewin, député
(Victoria, Colombie-Britannique)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIR AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

SOUS–COMITÉ DE L'EXPORTATION DES ARMES DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Peter McCreath

Membres

Lloyd Axworthy
John Bosley
John Brewin
Jean–Guy Guilbault
Pat Sobeski
Christine Stewart

(Quorum 4)

Le greffier du Sous–comité

Jacques Lahaie

SUB–COMMITTEE ON ARMS EXPORTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIR AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Peter McCreath

Members

Lloyd Axworthy
John Bosley
John Brewin
Jean–Guy Guilbault
Pat Sobeski
Christine Stewart

(Quorum 4)

Jacques Lahaie

Clerk of the Sub–Committee

Autres Membres du Parlement ayant participé à l'étude sur l'Avenir de la production et de l'exportation de matériel militaire par le Canada:

Warren Allmand
Beryl Gaffney

Other Members of Parliament who participated in the stu the Future of Canadian Military Goods Production and E

Warren Allmand
Beryl Gaffney

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 42

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 42

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la production et de l'exportation des armes canadiennes

Y COMPRIS:

Le Sixième Rapport à la Chambre

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canadian arms production and export

INCLUDING:

The Sixth Report to the House

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

25129—1

L'AVENIR DE LA PRODUCTION ET DE L'EXPORTATION DE MATÉRIEL MILITAIRE PAR LE CANADA

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

SOUS-COMITÉ DE L'EXPORTATION DES ARMES

L'honorable John Bosley, c.p., député
Président

Peter McCreath, député
Président du Sous-comité

Octobre 1992

Chambre des communes
Canada

L'AVENIR DE LA PRODUCTION ET DE L'EXPORTATION DE MATÉRIEL MILITAIRE PAR LE CANADA

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

SOUS-COMITÉ DE L'EXPORTATION DES ARMES

L'honorable John Bosley, c.p., député
Président

Peter McCreath, député
Président du Sous-comité

Octobre 1992

A1
XC11
-E91

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 43

Tuesday, November 17, 1992

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 43

Le mardi 17 novembre 1992

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in South and Southern Africa.

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude des conditions en Afrique du Sud et en Afrique Australe.

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25147

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, NOVEMBER 17, 1992
(52)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 9:30 o'clock a.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Benno Friesen, André Harvey, Ricardo Lopez, Svend Robinson, Christine Stewart and Walter Van De Walle.

Acting Members present: Girve Fretz for Howard Crosby; Walter McLean for J.-G. Guilbault; Francis Leblanc for Jesse Flis and Bob Speller for Roy MacLaren.

Other Members present: Stan Hovdebo and Alex Kindy.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer. *From the Parliament Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Karen McBride, Researcher.

Witness: From the Inkatha Freedom Party: Dr. Mangosuthu Buthelezi, Head of the Inkatha Freedom Party and Chief of Kwazulu.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee commenced consideration of conditions in South and Southern Africa.

Dr. Buthelezi made an opening statement and answered questions.

At 10:45 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 17 NOVEMBRE 1992
(52)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 9 h 30, dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Benno Friesen, André Harvey, Ricardo Lopez, Svend Robinson, Christine Stewart et Walter Van De Walle.

Membres suppléants présents: Girve Fretz remplace Howard Crosby; Walter McLean remplace J.-G. Guilbault; Francis Leblanc remplace Jesse Flis; Bob Speller remplace Roy MacLaren.

Autres députés présents: Stan Hovdebo et Alex Kindy.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur:* Karen McBride, chargée de recherche.

Témoin: Du Parti Inkatha Freedom: Mangosuthu Buthelezi, Chef du *Inkatha Freedom Party* et Chef de Kwazulu.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité examine la situation en Afrique du sud et en Afrique australe.

M. Buthelezi fait un exposé et répond aux questions.

À 10 h 45, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, November 17, 1992

• 0931

The Chairman: Our order of reference today is pursuant to Standing Order 108.(2), consideration of conditions in South and southern Africa. Our witness and guest today is from the Inkatha Freedom Party, well known internationally, of course, Dr. Mangosuthu Buthelezi, who is President of the Inkatha Freedom Party and Chief Minister of KwaZulu.

Dr. Buthelezi, welcome to this committee. We would like to hear what you have to say about conditions in your country, and then I'm sure our members will have lots of questions for you.

Chief Mangosuthu Buthelezi (President, Inkatha Freedom Party): Mr. Chairman, I apologize. I've picked up a cold in your great capital.

The Chairman: Early winter does that.

Chief Buthelezi: I hope you'll forgive me, because I come from the sunshine of Africa into your cold and bleak weather.

Thank you, sir, ladies and gentlemen, for taking the time to listen to me. I would like this to be a two-way encounter. I also seek the wisdom, of course, of your own experiences and of your own journeys into fulfilling the democratic aims and aspirations of all the people of Canada. I travel abroad as I do not only to impart the views of the Inkatha Freedom Party and our perceptions of what we believe to be the right policies for the new South Africa, but I have come to learn, too, because simply put, South Africa cannot afford to make any mistakes as we chart our course, finally, to freedom.

Time and circumstances weigh very heavily against us. In my country we are emerging politically from decades of apartheid and racist rule, as you are aware. Many of you have read about it. Some of you may fleetingly have experienced it at first hand. To have lived in apartheid for nearly half a century, as I and millions of my countrymen have, is a horror story of virtually indescribable dimensions.

Families and communities have been torn apart by apartheid, lives have been shattered, and the entire fabric of society in South Africa has been dislocated. We live in the midst of fear, in the midst of anger, in the midst of hatred. We live in the midst of mistrust and deprivation. The struggle for and against apartheid has so divided the country that even in the anti-apartheid movement deep polarization has resulted today in the oppressed killing each other on the basis of differences purely in strategies each particular formation follows. It is sickening, and the implications for our country are frightening.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 17 novembre 1992

Le président: Notre ordre de renvoi aujourd'hui est, conformément à l'article 108.(2) du Règlement, étude de la situation en Afrique du Sud et en Afrique australe. Notre témoin et invité aujourd'hui est un personnage internationalement connu, M. Mangosuthu Buthelezi, qui est président de l'Inkatha Freedom Party et ministre en chef de KwaZulu.

Monsieur, bienvenue devant le comité. Nous aimerions entendre ce que vous avez à nous dire sur la situation dans votre pays et je suis sûr que les députés auront ensuite beaucoup de questions à vous poser.

M. Mangosuthu Buthelezi (président, Inkatha Freedom Party): Monsieur le président, je suis désolé mais j'ai attrapé un rhume dans votre belle capitale.

Le président: C'est ce qui arrive au début de l'hiver.

M. Buthelezi: J'espère que vous m'excuserez car la transition est difficile entre le soleil de l'Afrique et votre temps froid et maussade.

Merci, mesdames et messieurs, de bien vouloir prendre le temps de m'écouter. J'aimerais que cette rencontre soit un échange. Car je voudrais également apprendre auprès de vous ce que vous ont appris l'expérience et vos efforts pour satisfaire les objectifs démocratiques et aspirations de toute la population du Canada. Si je vais à l'étranger, ce n'est pas simplement pour présenter le point de vue de l'Inkatha et notre perception de ce que devrait être les politiques gouvernant la nouvelle Afrique du Sud, mais également pour apprendre, parce qu'il est évident que l'Afrique du Sud ne peut pas se permettre de commettre d'erreurs sur le chemin de la liberté.

Le temps et les circonstances sont contre nous. Dans mon pays, du point de vue politique, nous sortons à peine de décennies d'apartheid et de gouvernements racistes, comme vous le savez. Beaucoup d'entre vous ont lu des choses à ce sujet. Certains d'entre vous en ont peut-être eu une expérience directe, bien que fugitive. Avoir vécu dans l'apartheid pendant près d'un demi-siècle, comme des millions de mes concitoyens et moi-même l'avons fait, est une horreur presque indescriptible.

L'apartheid a déchiré des familles et des collectivités entières. L'apartheid a brisé d'innombrables vies et tout le tissu de la société sud-africaine a été déchiqueté. Nous vivons au milieu de la terreur, de la colère et de la haine. Nous vivons au milieu de la méfiance et des privations. La lutte pour et contre l'apartheid a tellement divisé le pays que même dans le mouvement anti-apartheid, une profonde polarisation a mené les gens à s'entre-tuer pour des divergences purement stratégiques. Cela fait mal au coeur et les implications pour notre pays sont effrayantes.

[*Texte*]

In the region in which I serve as Chief Minister of KwaZulu, where we fought apartheid as a way of life, brother is killing brother, sister is killing sister. In South Africa today in some areas we have what can accurately be described as a low-intensity civil war. Hardly a day goes by in which we do not bury our dead. Vicious struggles for political power and supremacy rage fiercely.

• 0935

I want no part of death and destruction, or of power-mongering. I am appalled that members and supporters of my own party have been drawn into this conflict. I have spent the greater part of my life working for peaceful change, for constructive negotiations, and for a positive and united way forward, and I will continue to do so.

Meanwhile, our economy, Mr. Chairman, teeters on the brink of disaster. South Africa's economic growth record over the past decade is one of the worst in the world. The average annual real GDP increase for the period 1982 to 1992 is not 0.7%. It is estimated that the real GDP for 1992 will be -1.5%, taking South Africa into its third year of negative growth.

More than 43% of our economically active population is unemployed, and retrenchments continue at a very high level.

Labour costs in South Africa are reported to be 42% higher than Germany; 58% higher than Australia; 31% higher than Hong Kong; 172% higher than Singapore; and 210% higher than Thailand.

The cost of capital in South Africa is said to be, on average, 31% higher than in other countries.

South Africa needs to build 198,000 houses every year for the next 10 years in order to eliminate the housing backlog. Drought continues to ravage rural communities, causing urban explosions.

In the past, black people as you know, had no mobility in their country as a result of which, after the removal of the pass laws and control regulations, there was a deluge of people into the cities, to the extent that the greatest city in the region in which I am, which is Durban, is probably today the fastest growing city in the world after Mexico City.

Millions live in what are termed informal settlements surrounding cities, to which they pour in in search of survival. Few, if any, have any infrastructure whatsoever. Our infant mortality rate is 72 per 1,000 infants under one year of age. Our population growth is nearly 4% now.

Poverty is always an enemy of democracy. Look at Africa, ladies and gentlemen, as I have; the lessons are there for all of you to see.

I have come here today to plead with you to back democratic development in South Africa as best as you can. It is a road you have travelled for a longer time than we have. I'm asking you to encourage healthy multi-party political activity in South Africa as best you can.

[*Traduction*]

Dans la région que je représente à titre de ministre en chef de KwaZulu, où nous nous sommes toujours battus contre l'apartheid, les frères se tuent entre eux et les soeurs aussi. En Afrique du Sud aujourd'hui, dans certaines régions, il y a ce que l'on peut appeler une guerre civile à faible intensité. Il se passe rarement un jour sans que nous enterrions nos morts. Des luttes féroces pour le pouvoir et la suprématie politiques font rage.

Je ne veux pas prendre part à ces tueries et à cette destruction ni à cette lutte pour le pouvoir. Je suis ahuri de voir des membres et partisans de mon propre parti se laisser entraîner dans ce conflit. J'ai passé la plus grande partie de ma vie à travailler pour une évolution pacifique, pour des négociations constructives et pour une démarche positive qui fassent l'unité. Je continuerai dans ce sens.

Entre-temps, notre économie chancelle dangeureusement. La croissance économique de l'Afrique du Sud au cours de la dernière décennie est l'une des pires du monde. La hausse annuelle réelle du PNB a été en moyenne d'à peine 0,7 p. 100 entre 1982 et 1992. On estime que le PNB réel pour 1992 sera de moins de 1,5 p. 100, ce qui fait que l'Afrique du Sud connaîtra pour la troisième année une croissance négative.

Plus de 43 p. 100 de notre population économiquement active est au chômage et la situation empire très rapidement.

Les coûts de main-d'oeuvre en Afrique du Sud seraient de 42 p. 100 supérieurs à ceux d'Allemagne; de 58 p. 100 supérieurs à ceux de l'Australie; de 31 p. 100 supérieurs à ceux de Hong Kong; de 172 p. 100 supérieurs à ceux de Singapour et de 210 p. 100 supérieurs à ceux de la Thaïlande.

Le coût du capital en Afrique du Sud serait en moyenne de 31 p. 100 supérieur à ce qu'il est dans d'autres pays.

L'Afrique du Sud doit construire 198 000 logements chaque année pendant les 10 prochaines années afin d'éliminer le retard dans ce secteur. La sécheresse continue à ravager les régions rurales, ce qui provoque une explosion urbaine.

Par le passé, comme vous le savez, les Noirs ne pouvaient pas se déplacer dans leur pays. C'est ainsi qu'après la suppression des lois de passage et des règlements de contrôle, il y a eu un déluge de monde dans les villes, à tel point que la plus grande ville de la région où j'habite, qui est Durban, est probablement aujourd'hui la ville qui connaît la plus forte expansion du monde après Mexico.

Des millions vivent dans ce que l'on appelle des villages de fortune autour des villes, où ils tentent de survivre. Rares sont les cas où il existe une infrastructure quelconque. Notre mortalité infantile est de 72 pour 1 000 enfants de moins de 1 an. Notre croissance démographique est maintenant de près de 4 p. 100.

La pauvreté est toujours un ennemi de la démocratie. Regardez l'Afrique, mesdames et messieurs, comme je le fais; c'est trop éloquent.

Je suis venu ici pour vous demander de soutenir le développement démocratique du mieux que vous le pouvez. Vous suivez cette voie depuis plus longtemps que nous. Je vous demande d'encourager au maximum un saine activité politique favorisant le multipartisme en Afrique du Sud.

[*Text*]

Please do not tilt the scales of democracy in favour of one party organization at the expense of other parties. There is a perception, Mr. Chairman, true or false, that influential political elements in your country have already taken sides. They have already chosen whom they wish to see leading new South Africa. They are, of course, free to support whomever they wish.

However, I put it to you, Mr. Chairman, ladies and gentlemen, that South Africa at this critical stage in its political development needs a multiplicity of democratic endeavours to triumph so we can achieve true reconciliation and national unity at the end of the day.

So, Mr. Chairman, I beg you to support our country's economic development as best you can and to eschew sanctions that are hitting the poorest of the poor, who are black South Africans.

Hear me, ladies and gentlemen, when I say that the formal sector in South Africa is only able to absorb a mere 7% of all new labour market entrants. Fifty percent of all black South Africans are merely young people of 15 years and under. We have a huge population bulge in the country heading towards the marketplaces where there are just no jobs. If ever there was a recipe for a potential revolution, there you have it.

Expectations are high in South Africa. Times of political transition are times of opportunity but also they are times of danger. Can the first post-apartheid government of my country deliver the goods that so many millions will expect of it?

Help us help ourselves. Help us become a shining example of democratic, social, and economic development in Africa. Bold, courageous, and honest steps are required.

Tragically, as long as South Africa can't make it, then Africa can't make it. The old sub-continent of Africa consists of economies that are inextricably interwoven with the economy of South Africa.

The Inkatha Freedom Party believes South Africa needs an economic constitution just as much as it needs a political constitution and a social and cultural constitution.

• 0940

The word "democracy", ladies and gentlemen, means to us, in addition to equality in the voting booth, equality of economic opportunity for all South Africans.

My party, the Inkatha Freedom Party, firmly endorses an enterprise-driven economy for South Africa. I have always supported a free market system. We have turned our backs on socialist ideologies unequivocally.

We seek a federal solution for South Africa, and our constitutional principles demand, as set forth in numerous documents, that our future legal system and foreign policy will conform to the norms of international law and cooperation.

The Inkatha Freedom Party seeks a new South Africa in which there will be recognition and guarantees of all human rights, civil, political, social, cultural, religious and economic.

[*Translation*]

N'allez pas faire basculer l'équilibre en faveur d'un parti au détriment des autres. On a l'impression, monsieur le président, à tort ou à raison, que des éléments politiques influents dans votre pays ont déjà pris parti. Ils ont déjà choisi qui ils voulaient voir diriger la nouvelle Afrique du Sud. Ils sont évidemment libres d'appuyer qui ils veulent.

Toutefois, je dois vous dire, monsieur le président, mesdames et messieurs, que l'Afrique du Sud à cette étape critique de son histoire politique a besoin d'une multiplicité de tendances démocratiques pour triompher, si nous voulons parvenir à une véritable réconciliation et à l'unité nationale au bout du compte.

Aussi, monsieur le président, je vous supplie de soutenir le développement économique de notre pays du mieux que vous pourrez et d'éviter des sanctions qui frappent les plus pauvres parmi les pauvres, c'est-à-dire les Sud-Africains noirs.

Soyez à l'écoute, mesdames et messieurs, lorsque je vous dis que le secteur structuré en Afrique du Sud ne peut absorber que 7 p. 100 de tous les nouveaux candidats au marché du travail. Cinquante pour cent des Sud-Africains noirs ne sont que des jeunes de 15 ans et moins. Nous avons dans notre pays une explosion de la population active sur des marchés où il n'y a tout simplement pas d'emplois. S'il existait une recette pour fomenter une révolution, elle serait tout trouvée.

Les attentes sont très élevées en Afrique du Sud. Les périodes de transition politique sont des périodes qui offrent certaines perspectives, mais ce sont également des périodes de danger. Le premier gouvernement post-apartheid de mon pays peut-il réaliser ce que tellement de millions attendent de lui?

Aidez-nous à faire ce que nous devons. Aidez-nous à devenir un exemple brillant de développement démocratique, social et économique. Il faut prendre des mesures hardies, courageuses et honnêtes.

Malheureusement, tant que l'Afrique du Sud ne s'en sortira pas, l'Afrique ne s'en sortira pas. Le vieux sous-continent d'Afrique est fait d'économies qui sont inextricablement liées à l'économie de l'Afrique du Sud.

Le parti Inkatha croit que l'Afrique du Sud a besoin d'une constitution économique tout autant que d'une constitution politique et d'une constitution sociale et culturelle.

Pour nous, mesdames et messieurs, le mot «démocratie», c'est plus que l'égalité dans l'isoloir, c'est aussi, pour tous les Sud-Africains, une chance égale de participer à la vie économique du pays.

Mon parti, le parti Inkatha, préconise vivement un système économique fondé sur la libre entreprise pour l'Afrique du Sud. J'ai toujours appuyé le système de marché libre. Nous avons résolument tourné le dos aux idéologies socialistes.

Nous cherchons des solutions fédérales pour l'Afrique du Sud et nos principes constitutionnels, tels qu'énoncés dans de nombreux documents, exigent que notre système juridique et notre politique étrangère respectent à l'avenir les normes de la coopération et du droit internationaux.

Le parti Inkatha souhaite une nouvelle Afrique du Sud où l'on reconnaîtra et où l'on garantira tous les droits humains, civiques, politiques, sociaux, culturels, religieux et économiques.

[*Texte*]

Are you sufficiently aware, ladies and gentlemen, that some high profile political organizations and politicians in South Africa today seek failed socialist-type solutions for our country and a highly centralized state? The grinding poverty that surrounds us is providing a highly fertile breeding ground for their "take from the rich and give to the poor" rhetoric.

Now I turn to an issue, Mr. Chairman, which is in tandem with political and economic realities, and deserves, I think, specific attention. It is a social area with which the people of Canada are not unfamiliar. Your country has devoted considerable and commendable energies to the resolution of your own particular prevailing circumstances in this regard.

South Africa, like Canada, is a plural society. It is crucial, as we move towards finally writing a new constitution for our country, that political, social and ethnic pluralism be protected. National, linguistic, cultural and native identities, practices and traditions should be protected and in fact promoted. Special attention should in fact be given to the needs and aspirations of indigenous peoples.

For many years the Inkatha Freedom Party has been presenting a very simple but inescapable equation, which is that freedom and democracy equals social and cultural pluralism; a free market economy equals social and cultural pluralism; territorial and personal self-determination federalism equals social and cultural pluralism.

Historically in South Africa concepts of ethnic groups have not been used to protect rights and to enhance human conditions but to entrench unacceptable situations of minority racial privilege. They have been used to condemn the majority of the population to the horrors of under-development and segregation.

I think it is time we came to grips with understanding and developing social and cultural pluralism and minority rights as a condition of democracy and freedom. It is time we worked together in the realization that democracy, free market economics, and freedom in South Africa and Africa are best served by eliminating minority and cultural conflicts.

It is time political thinking that supports the protection of minority rights and cultural autonomies, as checks and balances and limitations to centralized authority, was encouraged.

I am convinced, Mr. Chairman, that the social conditions that allow for the flourishing of free enterprise and competition are the same conditions that also require the acknowledgement that federalism is better than centralism, and that there are areas that must be left outside the role and the powers of any government.

I believe in devolution. I believe in devolution of power, not from the top downwards but from the bottom upwards with the central state, central government, having residual powers from the states. I believe that because of the

[*Traduction*]

Savez-vous bien, mesdames et messieurs, que certaines organisations politiques et certains dirigeants politiques très en vue en Afrique du Sud aujourd'hui préconisent pour notre pays des solutions de type socialiste dont on sait qu'elles mènent à l'échec et un État très centralisé? La pauvreté écrasante qui nous entoure est un terrain très fertile pour leurs beaux discours qui promettent de «prendre aux riches pour donner aux pauvres».

J'en viens maintenant, monsieur le président, à une question qu'on ne saurait dissocier des réalités politiques et économiques et qui mérite, à mon avis, une attention particulière. C'est une question sociale que connaît bien la population du Canada. Vous avez fait des efforts considérables et louables pour trouver des solutions aux difficultés que vous posait à cet égard votre situation particulière.

L'Afrique du Sud, comme le Canada, est une société pluraliste. Il est crucial pour nous, au moment où nous nous apprêtons enfin à donner une nouvelle constitution à notre pays, que soit protégé le pluralisme politique, social et ethnique. Les identités, les pratiques et les traditions nationales, linguistiques, culturelles et autochtones doivent être protégées, voire encouragées. Enfin, il faudrait accorder une attention spéciale aux besoins et aux aspirations des peuples autochtones.

Depuis de nombreuses années, le parti Inkatha met de l'avant une équation très simple mais inévitable, à savoir que la liberté et la démocratie vont de pair avec le pluralisme social et culturel; qu'une économie de libre marché va de pair avec le pluralisme social et culturel; qu'un fédéralisme fondé sur l'autodétermination territoriale et personnelle va de pair avec le pluralisme social et culturel.

Historiquement, les notions de groupes ethniques n'ont pas servi en Afrique du Sud à protéger les droits et à améliorer les conditions de vie mais plutôt à enraciner d'inacceptables privilèges pour une minorité raciale. Elles ont servi à condamner la majorité de la population aux horreurs du sous-développement et de la ségrégation.

Je pense que le temps est venu de comprendre et de faire valoir que le pluralisme social et culturel et les droits des minorités sont une condition permettant à la démocratie et à la liberté de règner. Le temps est venu de travailler ensemble, sachant que le meilleur moyen d'assurer la démocratie, l'économie de libre marché et la liberté en Afrique du Sud et sur le continent africain est d'éliminer les conflits entre minorités et groupes culturels.

Le temps est venu d'encourager une pensée politique qui appuie la protection des droits des minorités et l'économie culturelle pour contre-balancer et limiter le pouvoir centralisé.

Je suis convaincu, monsieur le président, que les conditions sociales qui favorisent l'essor de la libre entreprise et de la concurrence exigent en outre que l'on reconnaisse que le fédéralisme est supérieur au centralisme et que certains secteurs doivent être à l'abri de l'influence et du pouvoir de tout gouvernement.

Je crois à la dévolution. Je crois à la dévolution du pouvoir, pas du sommet vers la base, mais de la base vers le sommet avec un État central, un gouvernement central, qui exercerait les pouvoirs résiduels que lui auraient confiés les

[*Text*]

experience we have had with a central system in South Africa, where we had a unitary system. . .and we saw how a provincial system was destroyed by a monolithic government in the last 40 years.

There are areas that should be left to the autonomy or self-determination of people, considered both as individuals and as members of social and ethnic formations to which they belong.

Governments are created to support the personal and social growth of people as men or women, as Zulus or Xhosas, as Sothos or Tswanas, as Vendas of Shanganes, as Afrikaners and as Indians, as Chinese, French, German, Japanese or whatever. They are created to serve parents and pupils, to serve employers and employees, to serve the young and old, those who are literate and illiterate. From the characterization of the people should derive the functions of government.

We in South Africa have an historic opportunity, ladies and gentlemen, to create an advanced social model based on pluralism, freedom and democracy, where group and minority protection can co-exist with a free market economy, privatization, democratic participation, and personal and territorial autonomies.

All over the world group rights are now being discussed as the fourth generation of human rights. A solution can be found in South Africa which will be an example for the constitutionalism of the next century. We need to be courageous, and we need to be enlightened.

• 0945

A chance for poetic justice, Mr. Chairman, is being offered to South Africa at this time. Our country was cut off from the international community and the society of civilized nations because of the indecency and brutality of its social, economic, and constitutional injustice. We are being offered by history the opportunity not only to return to the society of civilized nations, like yours, but also to lead the course of world history by pioneering new dimensions of social justice and human rights.

It is to this that I and my party are committed, and we seek the partnership of Canada in doing so. Whatever assistance Canada gives in the development of democracy in South Africa should, I argue, be channelled through the peace structure set up by the National Peace Accord. These structures not only attend to the whole question of violence and what needs to be done for reconciliation and peace, but also undertake the very important role of social and economic reconstruction at the local level.

There is a lot of devastation in South Africa. People's houses have been burned down, whole neighbourhoods have been destroyed through the violence that has taken place.

[*Translation*]

États. J'y crois en raison de l'expérience qu'a vécue l'Afrique du Sud avec un système centralisé, un système unitaire. Nous avons vu un gouvernement monolithique détruire un système provincial au cours des 40 dernières années.

Il y a des secteurs qui doivent relever de l'autonomie ou de l'auto-détermination des personnes, à la fois comme individus et en tant que membres des groupes sociaux et ethniques auxquels elles appartiennent.

Les gouvernements sont créés pour encourager la croissance personnelle et sociale des hommes et des femmes, des Zoulous, ou des Xhosas, des Sothos ou des Tswanas, des Vendas ou des Shangaans, des Afrikaners ou des Indiens, des Chinois, des Français, des Allemands, des Japonais ou des autres. Ils existent pour servir les parents et les étudiants, pour servir les employeurs et les employés, pour servir les jeunes et les vieux, les personnes instruites et les analphabètes. Les fonctions du gouvernement doivent découler des caractéristiques de sa population.

En Afrique du Sud nous avons une occasion historique, mesdames et messieurs, pour créer un modèle social moderne fondé sur le pluralisme, la liberté et la démocratie, où la protection des groupes et des minorités peut coexister avec une économie de libre marché, la privatisation, la participation démocratique et l'autonomie personnelle et territoriale.

Dans le monde entier on parle des droits des groupes comme d'une quatrième génération de droits de la personne. Nous pourrons, en Afrique du Sud, trouver une solution constitutionnelle qui sera un modèle pour le XXI^{e} siècle. Il nous faudra du courage et un esprit éclairé.

Monsieur le président, l'Afrique du Sud se voit offrir la chance de donner un exemple de justice idéale. Notre pays a été banni de la communauté internationale et de la société des nations civilisées à cause de l'indécence et de la brutalité de ses injustice sociales, économiques et constitutionnelles. L'histoire nous offre la possibilité non seulement de reprendre notre place dans la société des nations civilisées, comme la vôtre, mais d'orienter le cours de l'histoire mondiale en explorant de nouvelles dimensions de la justice sociale et des droits de la personne.

C'est vers cet idéal que mon parti et moi tendons, et nous demandons au Canada d'être notre partenaire. L'aide que le Canada apporte au progrès de la démocratie en Afrique du Sud devrait, à mon avis, être canalisée au moyen des structures prévues dans l'Accord de paix nationale. Ces structures ont été mises en place non seulement pour mettre fin à la violence et permettre la réconciliation et le rétablissement de la paix mais elles jouent également un rôle très important dans la reconstruction sociale et économique au niveau local.

L'Afrique du Sud a subi une grande dévastation. Des maisons ont été brûlées, des quartiers au complet ont été détruits par les actes de violence qui se sont produits.

[*Texte*]

We are deeply aware of how the horrors of mass poverty exacerbate political violence, and how criminal violence and grab-as-you-can-grab violence among the poorest of the poor is so easily mistaken for political violence. This breeds counter-violence and finally invites revenge violence. In some cases, where the violence has become so endemic, we have pre-emptive violence as well.

Now, the National Peace Secretariat is going to be deeply involved in looking at the social-economic redevelopment in areas torn apart by the violence. The national peace process has already benefited by one million rand collected and donated to it by the American Chamber of Commerce in South Africa. Hundreds of millions of rands will have to go into social development and upliftment schemes.

I would like to further argue that as we put negotiations back on track and, as hopefully, the negotiation process becomes more and more intertwined with the peace process, we will have more and more opportunities for the international community to make substantial financial allocations, which will help secure the negotiating process and reduce violence so that elections may be held.

I would like very briefly to give you an Inkatha Freedom Party perspective of the present impasse, and then I would like to talk fairly confidently about the resumption of negotiations.

We do not have to think of anything new when we talk about the negotiating process and putting the negotiations on track. While involved in the process, we have really come a long way, and despite the difficulties that we have experienced, it will take us right through to a new South Africa. The process began with the release of Dr. Mandela and other political prisoners from jail and the unbanning of the African National Congress and other organizations on February 2, 1990.

The ANC then returned to South Africa and finally a call for a multi-party conference was held and the state President, Mr. de Klerk, organized a conference on violence and intimidation in May last year. That conference spawned a continuation committee and a facilitation committee. These two committees, Mr. Chairman, worked and finally produced a peace process, which established the Peace Preparatory Committee.

The Peace Preparatory Committee broke up into four groups and produced reports and recommendations, which were later combined in compiling what is now called the National Peace Accord.

This work finally led to the National Peace Convention, which we all attended on September 14, 1991. The initial peace accord was accepted. Signatories to the accord were involved in further bilateral and multilateral negotiations and another preparatory committee finally met at the end of November 1991. It was at this preparatory committee that CODESA was born.

[*Traduction*]

Nous sommes profondément conscients du fait que les horreurs de la pauvreté généralisée exacerbent la violence politique et que la violence criminelle, la violence de chacun pour soi entre les plus pauvres des pauvres, est facilement assimilée à tort à la violence politique. Cela engendre la contre-violence et, finalement, appelle la vengeance. Dans certains cas, où la violence est devenue endémique, nous sommes également témoins de violence préventive.

Le Secrétariat pour la paix nationale participera étroitement aux programmes de reconstruction socio-économique dans les régions déchirées par la violence. Le processus de paix nationale a déjà reçu plus d'un million de rands amassés et offerts par la Chambre de commerce américaine d'Afrique du Sud. Des centaines de millions de rands devront être consacrés au développement social et aux programmes de reconstruction.

En outre, lorsque les négociations reprendront leur cours et que ce processus deviendra, je l'espère, de plus en plus étroitement lié au processus de paix, nous aurons de plus en plus besoin d'une aide internationale considérable pour assurer le succès du processus de négociation et réduire la violence afin que des élections puissent avoir lieu.

J'aimerais très rapidement vous dire comment le parti Inkatha voit l'impasse actuelle et vous parler ensuite de la reprise des négociations, que j'envisage avec passablement de confiance.

Il n'est pas nécessaire de trouver de nouvelles idées pour le processus de négociation et pour remettre celui-ci en marche. Depuis que nous participons à ce processus, nous avons fait des progrès considérables et, malgré les difficultés que nous avons rencontrées, il nous mènera jusqu'à la création d'une nouvelle Afrique du Sud. Le processus a commencé par la libération de M. Mandela et des autres prisonniers politiques et la levée de l'interdiction du Congrès national africain et d'autres organisations le 2 février 1990.

L'ANC est alors revenu en Afrique du Sud et un appel a été lancé pour la tenue d'une conférence multi-latérale, et le président, M. de Klerk, a organisé une conférence sur la violence et l'intimidation, l'année dernière au mois de mai. Lors de cette conférence, deux comités ont été chargés d'assurer la continuité et de faciliter le processus. Monsieur le président, ces deux comités se sont mis à la tâche pour produire, finalement, un processus de paix qui a été mis en place par le Comité de préparation de la paix.

Le Comité de préparation de la paix s'est divisé en quatre groupes et a préparé des rapports et des recommandations qui plus tard ont servi à la préparation de ce que nous appelons maintenant l'Accord de paix nationale.

Ces travaux ont finalement abouti à la conférence sur la paix nationale du 14 septembre 1991, à laquelle nous avons tous participé. Nous avons accepté l'accord de paix initial. Les signataires de l'accord ont ensuite pris part à d'autres négociations bilatérales et multilatérales et un autre comité préparatoire s'est réuni à la fin de novembre 1991. C'est à ce comité préparatoire que nous devons la CODESA, Convention pour une Afrique du Sud démocratique.

[*Text*]

On September 20 CODESA I began its work, and work groups were set up and reported to a plenary session of CODESA II in May. That is where the logjam occurred, the deadlock occurred.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Mr. Chairman, I am sorry to interrupt, but I wonder if we could get some indication of the timing. I am sure that Mr. Buthelezi will understand that there are a number of questions we want to raise.

Chief Buthelezi: Yes, I appreciate that.

Mr. Robinson: Could we get some indication, Mr. Chairman, through you, of—

The Chairman: Yes, I have explained to our guest that we are under a limited time today.

Chief Buthelezi: He told me about it. I will finish in good time.

Before the whole world Dr. Mandela stood up at CODESA II to say that, if the ANC recommendations for constitutional arrangements as were tabled then in working group II were not accepted, the ANC would withdraw from all agreements made in all other working groups.

That is what he said before international TV cameras, and that is precisely what the ANC did. The ANC was defeated democratically in working group II when Dr. Mandela made his play for the acceptance in CODESA II of that which was rejected in working group II. He was again defeated democratically when CODESA II refused to bow to the ultimatum.

• 0950

Whatever he said about the withdrawal of the ANC from CODESA, those are the bare bones of the matter.

The ANC did subsequently withdraw, with its South African Communist Party allies and other allies. This left CODESA without a quorum. That's how the deadlock happened. It was not very difficult to do, because we had set two-thirds of a quorum to ensure that every meeting in which major steps were taken was fully representative.

It is now history, ladies and gentlemen, that the ANC then developed a crippling 14-point ultimatum, which it presented to the government. It is history that the ANC then embarked on a mass-action program and took issues which should have been debated in the negotiation process to the streets. It also is now history that the South African government desperately sought to show the world that it was still in charge of the reform process and was still capable of participating in negotiations that should bring a new South Africa into being. The government's need for international acceptance was so great that it began developing an appeasement policy towards the ANC and began dealing with it bilaterally, outside the negotiation process.

Finally the state president, Mr. de Klerk, held bilateral discussions with Mr. Mandela and ended up producing what was called a "Record of Understanding" on September 26. This was rejected across a wide spectrum of political opinion.

[*Translation*]

Le 20 septembre, la CODESA I s'est mise à la tâche; des groupes de travail ont été créés et ont présenté leur rapport à une séance plénière de la CODESA II en mai. C'est à ce moment-là que s'est produit l'impasse.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Monsieur le président, je m'excuse d'interrompre, mais j'aimerais avoir une idée de notre horaire. Je suis sûr que M. Buthelezi comprendra que nous avons beaucoup de questions à lui poser.

M. Buthelezi: Oui, je comprends cela.

M. Robinson: Serait-il possible, monsieur le président, d'obtenir, par votre entremise, une idée...

Le président: Oui, j'ai expliqué à notre invité que nous n'avons pas beaucoup de temps aujourd'hui.

M. Buthelezi: Il m'en a parlé. Je vais terminer rapidement.

Devant le monde entier, M. Mandela s'est levé à la CODESA II pour dire que si les recommandations sur les ententes constitutionnelles que l'ANC avait déposées au groupe de travail n'étaient pas acceptées, l'ANC rejetterait toutes les ententes intervenues dans tous les autres groupes de travail.

C'est ce qu'il a annoncé devant les caméras de télévision du monde entier et c'est exactement ce que l'ANC a fait. L'ANC a subi une défaite démocratique au groupe de travail II lorsque M. Mandela a manoeuvré pour faire accepter par la CODESA II les recommandations qui avaient été rejetées par le groupe de travail II. Il a, de nouveau, été défait démocratiquement lorsque la CODESA II a refusé de se soumettre à son ultimatum.

Quoi qu'il ait dit au sujet du retrait de l'ANC de la CODESA, c'est ainsi que les choses se sont passées.

L'ANC s'est retirée par la suite, avec ses alliés, dont ceux du parti communiste sud-africain. Avec leur départ, la CODESA a perdu le quorum. De là l'impasse. Ca n'a pas été très difficile, car nous avions établi le quorum à deux tiers pour assurer une pleine représentation à chaque réunion où d'importantes étapes seraient franchies.

Mesdames et messieurs, l'ultimatum en 14 points que l'ANC a présenté au gouvernement et qui a paralysé le processus appartient maintenant à l'histoire. Le fait que l'ANC s'est ensuite lancé dans un programme d'action populaire et qu'il est descendu dans la rue pour mener un combat qui devrait se livrer à la table des négociations appartient maintenant à l'histoire. Mais l'histoire retiendra également que le gouvernement d'Afrique du Sud a essayé désespérément de montrer au monde entier qu'il dirigeait toujours le processus de réforme et qu'il était encore capable de participer aux négociations qui doivent engendrer une nouvelle Afrique du Sud. Le gouvernement avait tellement besoin de l'approbation internationale qu'il a cherché les moyens d'apaiser l'ANC et a entamé des discussions bilatérales, en dehors du processus de négociation.

Enfin, le président, M. de Klerk, a eu, avec M. Mandela, des discussions bilatérales qui ont abouti à un protocole d'entente le 26 septembre. Ce protocole d'entente a été rejeté par des groupes appartenant aux tendances politiques les plus diverses.

[*Texte*]

The rejection of the Record of Understanding was finally a blessing in disguise, in my opinion. President de Klerk had gone too far in having bilateral discussions with Mr. Mandela and then immediately acting on them to make decisions in the Record of Understanding binding on all South Africans by passing laws and issuing proclamations. President de Klerk went too far. It has been brought home to him and to South Africa, and now at last notice has been served that bilateral negotiations between the government and the ANC are of only limited utility.

In the climate that is now emerging in South Africa we have real prospects of convening a multi-party conference. The ANC ought now to know that it has pushed Mr. de Klerk too far and he cannot remain where he is, let alone be pushed any further. Mr. de Klerk now knows that the best he and the ANC can do together will be insufficient. Other parties in South Africa now know there must now be multi-party negotiations if we are going to establish a new, democratic South Africa.

At this multi-party conference we must bring the whole negotiations process, which began in Mr. de Klerk's now famous address to Parliament on February 1990, and the whole peace process that started in May 1991, under review. Both must be reviewed. Negotiations at the moment lie in tatters, and the peace structures set up by the National Peace Accord are not succeeding in quelling the violence. It is now time for reviewing, for thinking, and for starting again. I'm confident that will happen. There is nothing else for us to do.

The ANC is just not strong enough to go it alone, wreck negotiations, create ungovernability, seize power, and then finally dictate the modalities of handing over power to it. All parties need negotiations to get back on track, and no party can reach final objectives other than through the elimination process.

I anticipate that 1992-93 will be a year of dynamic achievement in the negotiating process itself, and it will be a year in which western and North American governments, with the resources at their command, will be able to make substantial contributions to the stabilization process in South Africa and the creation of the climate necessary for free and fair elections.

The Chairman: Thank you very much, Dr. Buthelezi. I'm not sure, given our achievements constitutionally, we should loan you our skills. But I appreciate the concerns you raise.

Mr. Axworthy.

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): We appreciate the presence of Chief Buthelezi. It's a way of having a better understanding of some of the developments in the country of South Africa. I would just say in response that all Canadians are deeply concerned about how we can help that country achieve a peaceful solution to its problems, and also a democratic solution to its problems. I don't think there's any inherent bias in what is being done. We're just trying, as part

[*Traduction*]

À mon avis, le rejet de ce protocole d'entente a été un bien malgré les apparences. Le président de Klerk était allé trop loin en tenant des discussions bilatérales avec M. Mandela et en leur donnant suite immédiatement pour rendre exécutoires les décisions du protocole d'entente permettant d'adopter des lois et des décrets qui se seraient appliqués à tous les Sud-Africains. Le président de Klerk était allé trop loin. Il l'a maintenant compris, comme toute l'Afrique du Sud, et il a enfin déclaré que les négociations bilatérales entre le gouvernement et l'ANC n'étaient que d'une utilité restreinte.

Dans le climat qui commence à s'installer en Afrique du Sud, nous avons de véritables chances de convoquer une conférence multilatérale. L'ANC doit savoir qu'il a poussé M. de Klerk à aller trop loin, que celui-ci ne peut pas en rester là et encore moins être poussé à aller plus loin. M. de Klerk sait maintenant que les meilleurs résultats qu'il pourra obtenir avec l'ANC seront insuffisants. D'autres partis en Afrique du Sud savent maintenant qu'il faut qu'il y ait des négociations multilatérales si nous voulons créer une nouvelle Afrique du Sud démocratique.

À cette conférence multilatérale nous devrons réexaminer tout le processus de négociation qui a débuté lors du discours maintenant célèbre que M. de Klerk a fait devant le Parlement en février 1990, ainsi que tout le processus de paix qui a démarré en mai 1991. Il faut revoir les deux. Le processus de négociation est en ruine, les structures de paix établies dans l'Accord de paix nationale ne réussissent pas à mettre fin à la violence. Le temps est venu de revoir ce que nous avons fait, de réfléchir et de repartir à nouveau. J'ai confiance qu'on y arrivera. Il n'y a pas d'autre solution.

L'ANC n'est pas assez fort pour agir seul, pour saboter les négociations, créer une situation ingouvernable, saisir le pouvoir et enfin dicter les modalités de transfert du pouvoir à l'ANC. Tous les partis ont intérêt à ce que les négociations reprennent leur cours et seul le processus d'élimination leur permettra de réaliser leurs objectifs finals.

Je prévois qu'en 1992-1993 le processus de négociation produira des résultats dynamiques et que les gouvernements des pays occidentaux et nord-américains, avec les ressources dont ils disposent, pourront contribuer de façon importante au processus de stabilisation de l'Afrique du Sud et à la création du climat nécessaire pour la tenue d'élections libres et justes.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Buthelezi. Je ne suis pas sûr, étant donné nos réalisations constitutionnelles, que nous ayons de conseils à vous donner. Mais je comprends les préoccupations que vous soulevez.

Monsieur Axworthy.

M. Axworthy (Winnipeg-Sud-Centre): Nous sommes très heureux d'accueillir le chef Buthelezi. Il nous aidera à mieux comprendre certains des événements qui se sont produits en Afrique du Sud. J'aimerais simplement lui répondre que tous les Canadiens sont très préoccupés de ce que nous pouvons faire pour aider son pays à trouver une solution pacifique et démocratique à ses problèmes. Je ne pense pas que nos actions reflètent un parti pris inhérent. Nous essayons

[*Text*]

of the international community, to do what is best to help the people in South Africa achieve their own solutions.

I would really like to start where you ended, and that is on the question of violence. It seems to me there will not be any serious negotiation, discussion, while the outbreaks continue and the conflict emerges. You can certainly comment on why your own position on some of the measures that appear to try to ease the conflict seems to be opposed to that; for example, the use of weapons in public places, the retention of weapons and the use of them. The support for the continued use of traditional weapons in public seems to be one of the causes. In my mind, that is not a move that helps to bring about the end of violence.

• 0955

You talked about your own rejection of the record of understanding and the need to have multi-party conferences, but, as I understand as well, there's a refusal to meet with Mr. Mandela and have serious discussions—

Chief Buthelezi: I refuse.

Mr. Axworthy: —so that violence can come to an end, and to sit down and work out some arrangements.

I'd be interested in knowing as well whether there is agreement on your part to have some kind of a third party peace force, if you like, an international monitoring system. I think there were proposals for a multi-party peace force to come into the areas where the violence is most rampant and most dangerous to try to provide a third-party mediation in these areas.

I'd really like to know more how you see the violence coming to an end and what moves you are prepared to take, as a leader of national stature, to build some bridges and to try to get that atmosphere of conflict and violence over with so the negotiations can continue.

Chief Buthelezi: It's such a long question that I don't know where to start.

Mr. Axworthy: Well, let's start with the last question: what are you prepared to do in your position as chief and as a leader?

Chief Buthelezi: I've done a lot of things. I've done quite a lot.

Mr. Axworthy: So far it hasn't worked. There is still a lot of violence in the area, so what—

Chief Buthelezi: Well, there's a lot of violence in South Africa, sir. There's a lot of violence in the whole of southern Africa, as you know. There's violence in Mozambique. Half a million people have died—

Mr. Axworthy: No, I'm talking about South Africa.

Chief Buthelezi: It's tied together. It's the same thing. If you are not prepared to look at it like that, then I cannot explain it to you, because the whole of southern Africa is plagued by violence because of the armed struggle. When the

[*Translation*]

simplement, comme membre de la communauté internationale, d'aider de notre mieux la population de l'Afrique du Sud à trouver ses propres solutions.

J'aimerais commencer là où vous avez terminé, c'est-à-dire par la question de la violence. Il me semble qu'il n'y aura aucune discussion ou négociation sérieuse tant que les flambées de violence et les conflits se poursuivront. J'aimerais que vous nous expliquiez pourquoi vous avez choisi de vous opposer à certaines mesures qui semblent susceptibles d'atténuer les conflits. Je songe, entre autres, au recours aux armes dans les lieux publics, au port d'armes et à leur utilisation. Vous appuyez la tradition concernant le port d'armes en public, qui semble être l'une des causes du problème. À mon avis, ce n'est pas une position susceptible d'aider à mettre un terme à la violence.

Vous avez mentionné votre rejet du protocole d'entente, ainsi que la nécessité de tenir des conférences multilatérales. Cependant, je crois savoir également que vous refusez de rencontrer M. Mandela et d'avoir des discussions sérieuses. . .

M. Buthelezi: Je refuse.

M. Axworthy: . . .afin de mettre un terme à la violence. Vous refusez de vous asseoir avec lui et d'en venir à certains arrangements.

Je voudrais savoir également si vous accepteriez une force externe de maintien de la paix ou, si vous voulez, un système de surveillance international. Il y a déjà eu des propositions en vue d'envoyer une force multilatérale de maintien de la paix dans les régions où la violence est la plus répandue et la plus dangereuse afin d'y offrir la médiation d'une tierce partie.

J'aimerais vraiment savoir comment vous envisagez de vous y prendre pour éliminer la violence. À titre de chef d'un parti national, quelles mesures envisagez-vous prendre pour jeter des ponts et mettre derrière vous cette atmosphère de conflit et de violence pour permettre aux négociations de se poursuivre.

M. Buthelezi: La question est tellement longue que je ne sais pas par où commencer.

M. Axworthy: Commencez par le dernier volet: qu'êtes-vous disposé à faire à titre de chef et de leader?

M. Buthelezi: J'ai fait des tas de choses. J'ai déjà fait beaucoup.

M. Axworthy: Jusqu'ici, cela n'a pas porté fruit. Il y a toujours beaucoup de violence dans la région, et. . .

M. Buthelezi: Il y a énormément de violence en Afrique du Sud, monsieur. Comme vous les savez, la violence est très répandue dans toute l'Afrique australe. La violence règne au Mozambique. Un demi-million de personnes sont mortes. . .

M. Axworthy: Je vous parle de l'Afrique du Sud.

M. Buthelezi: Tout cela est lié. C'est la même chose. Si vous ne voulez pas adopter cette perspective, je ne peux pas vous fournir d'explication. C'est toute l'Afrique australe qui est sous l'empire de la violence en raison de la lutte armée.

[*Texte*]

doctrine of the authentic five was accepted by the OAU and the United Nations, when they accepted that, in the case of Mozambique, President Samaro Machel would shoot his way into power in Mozambique and then Dr. Neto would do so with the MPLA in Angola, then it was accepted that in the case of Petroduke Frandeens they were the authentic voice, and in the case of SWAPO they were taken to be the only authentic voice, and in the case of South Africa it was the ANC, and to an extent the PAC.

You are not understanding. When you start from the armed struggle and whoever is conducting it is a government in waiting, that's when the problem starts. That's the trouble we have. We're in trouble because the whole of southern Africa is blighted by the armed struggle.

When the armed struggle turned into a people's war in the 1980s, messages were beamed from Radio Freedom asking young people to band together to kill all those whom they designated as collaborators, which included anyone who didn't support violence.

Mr. Axworthy: I'm very interested in the history of it, but we have only a limited amount of time.

May I ask you this specific question: why are you opposed to the ban on traditional weapons?

Chief Buthelezi: Because it's nonsense to—

Mr. Axworthy: That's part of the problem, so why wouldn't you oppose—

Chief Buthelezi: Because it's nonsense, and it's propagandistic, because the statistics of the Institute of Race Relations, which has a track record of fighting apartheid for over 50 years, have shown that most of the violence comes from gun power and that most of the people who have died have not died by so-called cultural weapons.

Actually, those who are making propaganda for the ANC divert attention from the real problem of the guns; in the case of southern Africa, the AK-47, which is the one that has decimated people throughout southern Africa and in South Africa today. People have not died by the so-called traditional weapons. Statistics of both the police and the institute show that most of the deaths occurred because of the gun power, which comes from the guns, which is the AK-47, which the military wing of the ANC takes as its assault rifle.

• 1000

Mr. Axworthy: Okay. Let's assume, however, that at least a willingness to deal with a ban on traditional weapons would be—

Chief Buthelezi: No, but the violence doesn't come—

Mr. Axworthy: May I be allowed to complete my question and then you can certainly answer in the full length of time. Certainly it would be the right kind of gesture to try to develop an atmosphere in which the violence could come to an end. If you are concerned, as I'm sure everybody is, about the use of other kinds of weapons, would you be in agreement to having a third-party force, some kind of a peacemaking force, allowed into these areas of conflict, into

[*Traduction*]

Lorsque la doctrine des cinq organisations authentiques a été acceptée par l'Organisation de l'unité africaine et les Nations Unies, on a vu dans le cas du Mozambique le président Samaro Machel se hisser au pouvoir dans ce pays par les armes. Ensuite, Dr Neto a fait la même chose avec le MPLA en Angola, et il a été ensuite admis que le groupe Petroduke Frandeens était le porte-parole authentique. C'est d'ailleurs la même chose pour la SWAPO qu'on a jugé être la seule voix authentique et, dans le cas de l'Afrique du Sud, cela a été l'ANC et, dans une certaine mesure, le PAC.

Lorsqu'on considère que quiconque déclenche la lutte armée est un gouvernement en puissance, c'est là que les problèmes commencent. Et c'est précisément ce qui nous arrive. Nous sommes dans de beaux draps parce que c'est toute l'Afrique australe qui est investie par la lutte armée.

Lorsque la lutte armée s'est transformée en guerre civile dans les années 80, Radio Freedom diffusait des messages invitant les jeunes gens à former des bandes pour tuer tous ceux qui étaient qualifiés de collaborateurs, ce qui englobait quiconque n'était pas en faveur de la violence.

M. Axworthy: Je porte un vif intérêt à la genèse du problème, mais nous n'avons que peu de temps.

Permettez-moi de vous poser une question précise: pourquoi vous opposez-vous à ce qu'on interdise le port des armes traditionnelles?

M. Buthelezi: Parce qu'il est stupide de...

M. Axworthy: Cela est un volet du problème. Pourquoi donc vous opposez-vous...

M. Buthelezi: Parce que c'est idiot. C'est de la propagande. D'ailleurs, les statistiques de l'Institut des relations interraciales, qui lutte contre l'apartheid depuis plus de 50 ans, montrent que la violence est perpétrée à l'aide de fusils et que la plupart des personnes qui ont été tuées ne l'ont pas été avec des armes dites traditionnelles.

En fait, ceux qui répandent cette propagande pour l'ANC détournent l'attention du véritable problème, qui est celui des fusils. Dans le cas qui nous occupe, c'est le AK-47 qui a déciminé des tas de gens partout en Afrique australe et en Afrique du Sud. Ces personnes n'ont pas été tuées par des armes dites traditionnelles. Les statistiques de la police et de l'Institut montrent que la plupart de ces pertes de vie sont attribuables à des blessures par balle, donc à des fusils. En l'occurrence, il s'agit de l'AK-47, dont l'aile militaire de l'ANC se sert comme fusil d'assaut.

M. Axworthy: D'accord. On pourrait supposer, cependant, que le fait d'accepter que l'on interdise les armes traditionnelles...

M. Buthelezi: Non, la violence n'est pas attribuable...

M. Axworthy: Si je peux terminer ma question, vous aurez ensuite tout le temps voulu pour répondre. Il est indéniable que ce serait le geste approprié à poser si l'on voulait créer une atmosphère où la violence pourrait s'apaiser. Si le recours à d'autres types d'armes vous inquiète—et je suis sûr que cela inquiète tout le monde—accepteriez-vous d'accueillir dans les zones de conflit, dans les townships, une force impartiale, une force de maintien de

[*Text*]

the townships so that they can provide mediation and provide that kind of control? I gather you haven't agreed to that kind of proposal.

Chief Buthelezi: I haven't agreed to what?

Mr. Axworthy: To having monitoring—

Chief Buthelezi: But it's a lie.

Mr. Axworthy: —or a new kind of third-party force come in because there is real suspicion of the use of the traditional—

Chief Buthelezi: But that is a lie, sir, with respect. This is a blatant lie.

Mr. Axworthy: Okay, tell me what the truth is then.

Chief Buthelezi: I was at the United Nations on July 15 and 16, as a result of which the United Nations Security Council passed a resolution asking for monitors. I have been in constant communication with Dr. Boutros-Ghali. The United Nations monitors are in South Africa; they are in communication with us. Just before I left home, Chief Anyaoku, the Commonwealth Secretary General, was in touch with me. His team is in South Africa already and they are in communication with us. There is not a meeting or whatever or demonstration that they don't attend. During the cultural weapons demonstration that took place, even Miss King, the chairman of the United Nations monitors, was with us and went right through with us, and they were satisfied that there was no violence from us. To say therefore that I've not agreed is just cheap propaganda, which I think is unbecoming to us. It is not related to any truth at all.

Mr. Axworthy: So you say you'd be in agreement that a joint peacekeeping force could go into these townships to stop the violence. I think it was a proposal that was written in *The Star*. So you're in agreement with that then?

Chief Buthelezi: Peacekeeping forces from whom, from where?

Mr. Axworthy: Well, it could be made between the police and the—

Chief Buthelezi: But there has been no such proposal yet.

Mr. Axworthy: There have been proposals, sir.

Chief Buthelezi: But from whom?

Mr. Axworthy: It was in *The Star*.

Chief Buthelezi: But there is no such proposal. Are you aware of a proposal? People who come from South Africa, are you aware of that? I'm not aware of it.

Mr. Axworthy: Then we'd be glad to pass that information on to you.

Chief Buthelezi: The United Nations monitors, the Commonwealth monitors, the OAU monitors, all of these are cooperating with us, and I endorsed it from the very beginning.

[*Translation*]

la paix qui pourrait assurer une médiation et exercer un certain contrôle? Je crois savoir que vous n'êtes pas d'accord avec cette proposition?

M. Buthelezi: Je ne suis pas d'accord avec quoi?

M. Axworthy: Avec l'intervention d'une force de surveillance. . .

M. Buthelezi: Mais c'est un mensonge.

M. Axworthy: . . .ou d'un nouveau type de force impartiale, étant donné que l'on soupçonne fortement l'utilisation d'armes traditionnelles. . .

M. Buthelezi: Mais c'est un mensonge, monsieur, cela dit avec tout le respect que je vous dois. C'est un mensonge flagrant.

M. Axworthy: D'accord, dites-moi alors la vérité.

M. Buthelezi: J'étais aux Nations Unies les 15 et 16 juillet, et c'est pourquoi le Conseil de sécurité des Nations Unies a adopté une résolution demandant l'envoi d'équipes de surveillance. D'ailleurs, je suis constamment en contact avec M. Boutros-Ghali. Les équipes de surveillance des Nations Unies sont en Afrique du Sud et elles sont en contact avec nous. Juste avant de partir, j'ai parlé avec le chef Anyaoku, secrétaire général du Commonwealth. Son équipe est déjà en Afrique du Sud et en communication avec nous. Il n'y a pas de réunion ou de manifestation à laquelle il n'assiste pas. Au cours de la manifestation qui a eu lieu pour défendre le port des armes culturelles, même M^lle^ King, la présidente des équipes de surveillance des Nations Unies, était avec nous. Ces équipes étaient là et elles ont constaté, à leur satisfaction, que nous n'étions pas des fauteurs de troubles. En conséquence, ce n'est que basse propagande que d'affirmer que je n'étais pas d'accord, ce que je trouve assez inconvenant. Cela n'a rien à voir avec la vérité.

M. Axworthy: Vous affirmez donc être d'accord avec l'envoi d'une force mixte de maintien de la paix qui pourrait intervenir dans les townships pour stopper la violence. Je pense que c'est une proposition qui figurait dans *The Star*. Si j'ai bien compris, vous êtes d'accord avec cela?

M. Buthelezi: Des forces de maintien de la paix composées de qui, qui viendraient d'où?

M. Axworthy: Elles pourraient réunir des représentants de la police et. . .

M. Buthelezi: On n'a encore jamais rien proposé de tel.

M. Axworthy: Il y a eu des propositions en ce sens, monsieur.

M. Buthelezi: De qui?

M. Axworthy: Cela figurait dans *The Star*.

M. Buthelezi: Il n'y a aucune proposition de ce genre sur la table. Êtes-vous au courant d'une telle proposition? Et vous, qui venez de l'Afrique du Sud, êtes-vous au courant de cela? En tout cas, pas moi.

M. Axworthy: Dans ce cas, nous nous ferons un plaisir de vous informer.

M. Buthelezi: Les envoyés des Nations Unies, du Commonwealth et de l'Organisation de l'unité africaine collaborent tous avec nous, et j'ai souscrit à leur participation depuis le début.

[*Texte*]

The Chairman: Mr. Axworthy, I'm going to parcel the time as best we can. Let me add only that there are some Canadians as part of the Commonwealth monitoring. One of the things we may do is invite them when they come back to come and see us and tell us what they saw.

Mr. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): Chief Buthelezi, you mentioned in your remarks that members of the Inkatha Freedom Party, in your words, have been drawn into the conflict. Here in North America we are captive largely to news reports of what is happening in South Africa and we have seen the conflicts in which ANC members as well as Inkatha Party members were taking part.

• 1005

Have you repudiated the behaviour of your own party members as they have engaged in activities, which we have seen on television, that would be considered inhuman, and so forth? Have you personally repudiated that?

Chief Buthelezi: In fact I started by saying that I've always believed in non-violence. First of all, because I'm a Christian I don't support violence purely from the point of view of my philosophy. Secondly, I did not even support the armed struggle because, from a pragmatic point of view, it was a non-starter from the beginning. So I've always eschewed violence in any shape or form.

In the case of the violence, Mr. Friesen, that is taking place in South Africa, just as you have in Northern Ireland and Lebanon, violence gains its own momentum. The difference between the IFP and the ANC is that it has never been our policy to espouse violence. In the case of the ANC it has always been their policy. The armed struggle and the people's war were their struggle.

When the violence took place, then some members of the IFP have, without any directive from us, participated in the violence either to revenge, either to pre-empt what is suspected as attacks, and that has gained its own momentum. I have always condemned all violence. I've never encouraged my people to revenge.

If, for instance, I said to my people they must get on with the violence, you would not have seen anything yet.

Mr. Friesen: Whether or not it is party policy, you yourself have said that some of your party members have been drawn into it.

Chief Buthelezi: Yes, because they've been attacked and then they counter-attack; then they revenge attack. Then you get feud violence in locations, completely out of direction from the leadership of the IFP.

Mr. Friesen: What has been your response within the party to that kind of behaviour? Have any of the party members been disciplined or corrected or interrogated for that kind of behaviour?

Chief Buthelezi: Some of the people involved in the violence have been arrested, some of them have been convicted, just as members of the ANC have been arrested and convicted, and just now the state president has this

[*Traduction*]

Le président: Monsieur Axworthy, je vais essayer de répartir le temps du mieux que je peux. Permettez-moi seulement d'ajouter que certains Canadiens font partie de la force de surveillance du Commonwealth. À leur retour, nous pourrions peut-être les inviter à comparaître et à nous rapporter ce qu'ils ont vu là-bas.

M. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): Chef Buthelezi, vous avez mentionné dans vos remarques, pour reprendre vos propos, que les membres de l'Inkatha Freedom Party avaient été entraînés dans le conflit. Ici, en Amérique du Nord, nous dépendons énormément des médias pour savoir ce qui se passe en Afrique du Sud et il nous a été donné de voir des luttes à lesquelles ont participé tant les membres de l'ANC que du parti Inkatha.

Avez-vous répudié le comportement des membres de votre propre parti qui ont pris part à des activités, que nous avons vues à la télévision, que l'on pourrait qualifier d'inhumaines? Avez-vous personnellement dénoncé cela?

M. Buthelezi: En fait, j'ai commencé par dire que j'avais toujours cru en la non-violence. Premièrement, comme je suis chrétien, je n'accepte pas la violence d'un stricte point de vue doctrinaire. Deuxièmement, je n'ai jamais même appuyé la lutte armée car, sur le plan pratique, j'ai jugé, dès le début, que cela ne mènerait nulle part. J'ai donc évité la violence sous toutes ses formes.

Au sujet de la violence, monsieur Friesen, je peux vous dire qu'à l'instar de celle qui règne en Irlande du Nord et au Liban, la violence qui a cours en Afrique du Sud a sa propre dynamique. La différence entre l'IFP et l'ANC, c'est que notre politique n'a jamais été d'épouser la violence, alors que cela a toujours été le cas pour l'ANC. La lutte armée et la guerre populaire ont toujours fait partie des objectifs de l'ANC.

Lorsque la violence a éclaté, certains membres de l'IFP y ont participé, sans aucune directive que ce soit de la part de la direction du parti, soit pour se venger ou pour contrer d'éventuelles attaques. La violence a fait tache d'huile. Personnellement, j'ai toujours condamné toute violence et je n'ai jamais encouragé mes adeptes à chercher vengeance.

Si, par exemple, je disais à mes partisans de s'adonner à la violence, ce que vous avez vu jusqu'à maintenant ne serait rien comparativement à ce qui se passerait alors.

M. Friesen: Qu'il s'agisse ou non de la politique du parti, vous avez dit vous-même que certains membres de votre parti avaient été entraînés dans la violence.

M. Buthelezi: Oui, parce qu'ils ont été attaqués et qu'ils ont contre-attaqué. Ils ont cherché à se venger. C'est ainsi que naît la violence intestine dans certains endroits, indépendamment des directives des leaders de l'IFP.

M. Friesen: Quelle a été la réaction de votre parti face à ce genre de comportement? Les membres de votre parti ont-ils eu à répondre de leurs actes? Ont-ils été réprimandés ou sanctionnés?

M. Buthelezi: Certaines personnes impliquées dans la violence ont été arrêtées et d'autres ont été condamnés, tout comme des membres de l'ANC ont été arrêtés et condamnés. D'ailleurs, en ce moment-même, le président de l'État a

[*Text*]

indemnity period whereby they are trying to say that all people convicted for violence emanating from political circumstances must be given indemnity, whether they are ANC, whether they are IFP, whether they are security forces.

Mr. Friesen: In the experience of South Africa and other countries where there is repression, it is obvious that there will be immediate polarization going on within society, and there are blocks of interest groups between the opposition and government and so forth.

Chief Buthelezi: Quite correct.

Mr. Friesen: The deeper that polarization is entrenched, the more difficult it is to build a base of what I would call reconciliation afterwards, and sooner or later when apartheid is completely eradicated there will have to be a coming together of all the peoples of South Africa in order to build a peaceful nation. How do you go about moving from a very polarized society with deep-seated antipathies? How do you move from that kind of polarization to a reconciliation where people learn to accept each other as equals?

Chief Buthelezi: When the statement was made by Dr. Mandela at the United Nations where he accused the IFP of being a surrogate of the government, members of the IFP then complained to the peace committee because there was a contravention of the provisions of the peace committee. So we proposed then that Dr. Kaunda and Dr. Nyerere should come and arbitrate. Dr. Nyerere was not able to come and arbitrate, but ex-President Kaunda came down and was given the aid of a judge of the Supreme Court just two weeks ago. After the hearings, on the basis of which he was supposed to arbitrate, he decided to ask me to come up to Johannesburg. He said that he and the judge feel they cannot give an arbitration one way or the other because they are concerned about this very thing you mentioned of reconciliation, because if they gave an arbitration one way or the other there would be no reconciliation.

He then offered that he was prepared to mediate if I agreed to mediation, sorting out this surrogacy accusation. He said that for the sake of the people who are dying and the violence would I agree that he mediate, and meet the president of the ANC, Dr. Mandela, and I said yes, I was prepared to do that for the sake of reconciliation.

Later he came down to my office—Dr. Kaunda—and he told me he had seen Dr. Mandela and he had agreed to talk to me too, that we should talk, we should have a meeting. Kaunda then said that since we had a peace secretariat, which has all the machinery to work out the program, he was leaving the whole process in the hands of Mr. John Hall, who is the chairman of the peace committee.

• 1010

John Hall also came to see me in Ulundi, and he said that the previous day he had seen Dr. Mandela, who had agreed that we should have a meeting and that he should work on an agenda for the meeting. A couple of days afterwards, Dr. Mandela reneged and said, no, he was not prepared to see me. He would only see me if there was a general meeting of all leaders; in other words, if I came with other leaders.

[*Translation*]

instauré cette période de grâce en vertu de laquelle toutes les personnes condamnées pour des actes violents attribuables à la situation politique bénéficieraient d'une immunité, qu'il s'agisse de membres de l'ANC, de l'IFP ou des forces de sécurité.

M. Friesen: En Afrique du Sud et dans d'autres pays où la répression a cours, il est évident qu'il se crée immédiatement une polarisation au sein de la société et qu'il se crée des groupes d'intérêt entre l'opposition et le gouvernement.

M. Buthelezi: C'est exact.

M. Friesen: Plus cette polarisation est profonde, plus il est difficile de jeter les bases d'une réconciliation future. Et tôt ou tard, lorsque l'apartheid disparaîtra complètement, il faudra que tous les peuples de l'Afrique du Sud s'unissent pour ériger une nation pacifique. Comment évoluer à partir d'une société extrêmement polarisée où les antipathies sont profondément enracinées? Comment dépasser cette polarisation pour en arriver à une réconciliation fondée sur la reconnaissance de l'égalité des peuples?

M. Buthelezi: Lorsque M. Mandela a accusé l'IFP d'être un substitut du gouvernement dans l'allocution qu'il a prononcée aux Nations Unies, les membres de l'IFP se sont plaints au comité pour la paix car cela allait à l'encontre des dispositions régissant ce comité. Nous avons donc proposé l'arbitrage de messieurs Kaunda et Nyerere. M. Nyerere n'était pas en mesure de venir faire un tel arbitrage, mais l'ex-président Kaunda a accepté et il a reçu l'aide d'un juge de la Cour suprême il y a deux semaines. Après les audiences, audiences sur lesquelles il devait fonder son arbitrage, il m'a demandé de venir à Johannesburg. Il m'a confié que ni lui ni le juge ne pouvaient rendre un arbitrage en faveur d'une partie ou d'une autre précisément parce qu'ils s'inquiétaient des possibilités d'une réconciliation future. Selon eux, toute décision favorisant l'une ou l'autre partie minerait toute possibilité de réconciliation.

Il m'a alors offert de jouer le rôle de médiateur, avec mon aval, pour aller au fond de cette allégation. Compte tenu du nombre de morts violentes déjà survenues, il m'a demandé si j'accepterais sa médiation et une rencontre avec le président de l'ANC, M. Mandela. Je lui ai dit que pour donner une chance à la réconciliation j'étais disposé à accepter.

Plus tard, il est venu me voir à mon bureau et il m'a dit qu'il avait vu M. Mandela et que ce dernier avait aussi accepté de s'entretenir avec moi. Il a proposé d'organiser une rencontre. M. Kaunda a alors dit que puisque nous avions un secrétariat de la paix, doté de tous les mécanismes nécessaires pour mettre en oeuvre le programme, il laissait tout le processus entre les mains de M. John Hall, président du comité pour la paix.

John Hall est également venu me voir à Anundi, et il a dit que la veille il avait vu M. Mandela, qui avait convenu que nous devrions tenir une réunion et qu'il devrait préparer un ordre du jour pour cette réunion. Quelques jours plus tard, M. Mandela a changé d'avis, disant qu'il n'était pas disposé à me voir. Il me verrait seulement dans le cadre d'une réunion générale de tous les chefs; autrement dit, si je venais avec d'autres chefs.

[*Texte*]

The main violence comes out of clashes between members of the ANC and IFP, but now he says that he can only see me in the presence of other leaders, who are not involved in the violence. While on the one hand I am prepared for the sake of reconciliation to see him without any conditions, he has said, no, he is not prepared to see me.

The caucus of the KwaZulu legislative assembly passed a resolution about a week ago, saying that if he is not prepared to see me on a one-to-one basis, then we should meet as we did last year: he would be with members of the executive office of the ANC and I would be with members of my central committee. He has not agreed to that, and that is where the matter rests.

Mr. Friesen: You said in your remarks that the ANC is not strong enough to go it alone. Would you enlarge on that?

Chief Buthelezi: I think the general media problem and views in certain countries are that negotiations in South Africa are bipolar. All that needs to happen is for the government and the ANC to agree and hey, presto, everything will be fine. That is not the case, because Africa is a country with a lot of different societies, different ethnic groups, different political parties. It is very clear that if you work under the fundamental law of any country, you should have an all-inclusive negotiation, in which all parties, big and small, participate.

It is not just the ANC and the government, that they are going to sort out things between themselves and then everything is fine.

Mr. Friesen: But you make it sound as though the ANC is a minority group in South Africa. Is that what you intend to convey to us?

Chief Buthelezi: Did I say so, Mr. Friesen? I never said so.

Mr. Friesen: No, no, you said it was not—

Chief Buthelezi: It doesn't represent all the people in South Africa. That is a fact. It does not necessarily mean that it is a minority group, but it is not big enough to be representative of all the people of South Africa.

Mr. Robinson: I'd like to come back to the question of violence, but I must say that of course, in view of the record of Chief Buthelezi over the years on a number of issues of fundamental justice affecting the black majority in South Africa, I have some difficulty in accepting his current prescriptions. I recall vividly Chief Buthelezi's arguments against economic sanctions, suggesting that somehow this was not an effective way to influence the policies of the Government of South Africa. Fortunately, that advice was ignored, although it fell on very receptive ears with Ronald Reagan and Margaret Thatcher. I know that they were delighted to find a black leader who was prepared to agree with them with respect to the impact of sanctions.

Perhaps I could put my questions on the record, Mr. Chairman, and then Chief Buthelezi can respond to them. I'd like to ask a question first of all with respect to the commitment that the chief made to "healthy, multi-party activity in South Africa".

[*Traduction*]

La violence éclate principalement lors d'affrontements entre membres de l'ANC et de l'IFP, mais il dit maintenant qu'il ne peut me voir qu'en présence d'autres chefs, dont les groupes ne participent pas à ces événements violents. Pour ma part, en vue de favoriser la réconciliation, je suis disposé à le rencontrer sans poser de conditions, mais il dit qu'il n'est pas prêt à me voir.

Il y a environ une semaine, le caucus de l'assemblée législative du KwaZulu a adopté une résolution disant que s'il n'est pas disposé à me rencontrer seul à seul, nous devrions nous rencontrer comme nous l'avons fait l'an dernier, c'est-à-dire qu'il serait accompagné de membres de l'exécutif de l'ANC, tandis que je serais accompagné de membres de mon comité central. Il n'a pas accepté et c'est là où en sont les choses.

M. Friesen: Vous avez dit dans votre déclaration que l'ANC n'est pas un parti assez fort pour tout faire seul. Pourriez-vous nous donner des explications?

M. Buthelezi: Malheureusement, les médias et certains pays pensent que les négociations en Afrique du Sud sont bipolaires. Il suffit, pense-t-on, que le gouvernement et l'ANC tombent d'accord pour que soudainement tout aille bien. Ce n'est pas le cas, car l'Afrique du Sud est un pays où vivent de nombreuses sociétés différentes, des groupes ethniques différents, des partis politiques différents. Il est tout à fait évident que la loi fondamentale de tout pays exige que les négociations soient globales, c'est-à-dire que tous les partis, petits et grands, y participent.

Il ne suffit pas que seuls l'ANC et le gouvernement règlent les choses entre eux pour que tout aille bien.

M. Friesen: Mais vous semblez sous-entendre que l'ANC est un groupe minoritaire en Afrique du Sud. Est-ce bien ce que vous voulez nous dire?

M. Buthelezi: Est-ce que j'ai dit cela, monsieur Friesen? Je ne l'ai jamais dit.

M. Friesen: Non, mais vous avez dit qu'il n'était pas...

M. Buthelezi: Il ne représente pas toute la population de l'Afrique du Sud. C'est un fait. Cela ne signifie pas nécessairement qu'il s'agit d'un groupe minoritaire. Mais il n'est pas assez important pour représenter toute la population d'Afrique du Sud.

M. Robinson: J'aimerais revenir à la question de la violence, mais je dois d'abord dire qu'étant donné les opinions exprimées dans le passé par le chef Buthelezi sur un certain nombre de questions de justice fondamentale concernant la majorité noire en Afrique du Sud, j'ai de la difficulté à accepter ce qu'il recommande maintenant. J'ai encore à la mémoire les arguments du chef Buthelezi contre les sanctions économiques, quand il disait que ce n'était pas une manière efficace d'influencer les politiques du gouvernement d'Afrique du Sud. On a heureusement ignoré ses conseils, mais Ronald Reagan et Margaret Thatcher les ont accueillis favorablement. Je sais qu'ils étaient ravis de trouver un chef noir qui partageait leur opinion au sujet de l'influence des sanctions.

Je pourrais peut-être poser toutes mes questions, monsieur le président, et donner ensuite au chef Buthelezi l'occasion d'y répondre. Ma première question porte sur l'engagement du chef en faveur d'une saine activité politique favorisant le multipartisme en Afrique du Sud.

[*Text*]

I want to ask Chief Buthelezi to what extent he is prepared to practice what he preaches in KwaZulu, and whether he is prepared to permit all political parties and movements to be active, to hold meetings, to be actively involved politically in KwaZulu. That would of course include the PAC, the ANC, the ACP and other groups. To what extent is he prepared to implement those noble words of healthy, multi-party activity within KwaZulu?

Second, Mr. Chairman, with respect to the question of arms, my colleague Mr. Axworthy has already referred to the record of understanding and the Chief's opposition, as I understand it, to the record of understanding. We all know that he led a march of about 15,000 I think of his supporters through the streets of Johannesburg two or three weeks ago. They were carrying axes, spears, clubs—

Chief Buthelezi: That's rubbish.

• 1015

Mr. Robinson: Mr. Chairman, certainly he can answer that.

He has said these are traditional weapons, so that has to continue. But one of the Goldstone recommendations was on fencing of hostels. I'd like to ask why he opposes that recommendation, if indeed he continues to oppose that recommendation.

Also on the question of weapons, could he respond to the allegations by a former Inkatha negotiator at CODESA, Bruce Anderson, who has alleged that arms and ammunition were smuggled to Inkatha by South African military intelligence? We've all heard in the past of "Inkatha-gate" and the allegations of a very close and intimate relationship between the Government of South Africa and Inkatha, but this is a very serious allegation, I'm sure Chief Buthelezi would agree, suggesting arms were channelled through to Inkatha from RENAMO by one of his former negotiators. I wonder how he would respond to that.

Chief Buthelezi: It's all rubbish; absolute balderdash.

Mr. Robinson: The final question is on the issue of power-sharing. Chief Buthelezi's prescriptions for the future of South Africa sound remarkably similar to those of de Klerk, in terms of power-sharing, regional strength, and so on. I wonder whether the Chief could enlighten us on his views about de Klerk's proposals for power-sharing, as opposed to what some of us would argue is true democracy there. I know the Chief's party, at least according to recent opinion polls, is somewhere between 1% and 3% in the national polls, so he may have some interest in the outcome of a truly democratic election in terms of the strength of his movement. But could he comment on the proposals for power-sharing and what alternatives he has to those particular suggestions?

[*Translation*]

Je voudrais savoir dans quelle mesure le chef Buthelezi est disposé à mettre en pratique ce qu'il prêche au KwaZulu, et s'il est prêt à autoriser tous les partis et mouvements politiques à exercer leurs activités, à tenir des réunions, à participer activement au processus politique au KwaZulu. Cela comprendrait bien sûr le PAC, l'ANC, l'ACP et d'autres groupes. Dans quelle mesure est-il disposé à mettre en pratique ces belles paroles, c'est-à-dire à promouvoir une saine activité politique favorisant le multipartisme au sein du KwaZulu?

Deuxièmement, monsieur le président, en ce qui concerne la question des armes, mon collègue M. Axworthy a déjà fait allusion au protocole d'entente et à l'opposition du chef à ce protocole, si j'ai bien compris. Nous savons tous qu'il y a deux ou trois semaines, il a mené une marche dans les rues de Johannesburg, à laquelle participaient environ 15 000 de ses partisans. Il portait des haches, des lances, des gourdins...

M. Buthelezi: Ce sont des absurdités.

M. Robinson: Monsieur le président, il peut certainement répondre à cette question.

Il a dit qu'il s'agissait d'armes traditionnelles, de sorte qu'elles doivent être permises. Cependant, l'une des recommandations du rapport Goldstone était de clôturer les foyers. J'aimerais savoir pourquoi il s'oppose à cette recommandation, du moins s'il y est toujours opposé.

À propos des armes, pourrait-il répondre aux allégations faites par un ancien négociateur de l'Inkatha à la CODESA, Bruce Anderson, qui prétendait que des armes et des munitions de contrebande étaient fournies à l'Inkatha par le service de renseignement militaire de l'Afrique du Sud? Nous avons tous déja entendu parler de «l'Inkatha-gate» et des allégations selon lesquelles il existe des rapports très étroits entre le gouvernement de l'Afrique du Sud et l'Inkatha, mais c'est une allégation très grave que porte l'un de ses anciens négociateurs, le chef Buthelezi en conviendra sûrement, car il est question d'armes transmises à l'Inkatha à partir de Ranamo. Je me demande s'il pourait répondre à cette question.

M. Buthelezi: Ce ne sont que des absurdités, de pures balivernes.

M. Robinson: Ma dernière question porte sur le partage du pouvoir. Le chef Buthelezi semble voir l'avenir de l'Afrique du Sud d'un oeil étonnamment semblable à celui de de Klerk, en ce qui concerne le partage du pouvoir, la force des régions et ainsi de suite. Je me demande si le chef ne pourrait pas nous faire part de son opinion sur les propositions de de Klerk en matière de partage du pouvoir, car ces propositions diffèrent de ce que certains d'entre nous considèrent comme la véritable démocratie. Je sais que d'après de récents sondages d'opinions, le parti du chef se situe entre 1 p. 100 et 3 p. 100 dans les sondages nationaux, ce qui devrait l'intéresser, car cela indique la force de son mouvement, advenant des élections vraiment démocratiques. Pourrait-il nous donner son opinion sur les propositions relatives au partage du pouvoir et nous faire part des solutions de rechange qu'il voudrait proposer.

[*Texte*]

Chief Buthelezi: Mr. Chairman, I wish the hon. member had asked one question at a time, because frankly, I don't remember where he started any more. It has been a long half-tirade that he has delivered.

Mr. Robinson: I'm sorry. Perhaps if you had pencil and paper, Chief Buthelezi, to take note...

The Chairman: Order.

Chief Buthelezi: But why should I take notes? Why can't you just ask the chairman to give you an opportunity to put questions one at a time?

I would say first of all, I don't apologize to you or to anyone for my attitude on the sanctions, because part of the violence we have in South Africa is caused by socio-economic problems. It's not even political violence any more. The sanctions have had a finger in the violence we're having. As I described in my presentation, there's a lot of poverty in South Africa at present, partly contributed by the sanctions. So I don't apologize to anybody for that.

And to say I was just a black leader Mrs. Margaret Thatcher and Mr. Reagan were pleased with...in fact, many surveys were taken which showed the majority of black people did not support UN sanctions.

Mr. Kindy (Calgary Northeast): That's right.

Chief Buthelezi: Now, you refer to the fact that Anderson said he was delivering guns to us. I've just asked my secretary if there is an affidavit, which I think he has among his papers, where Anderson by his own submission admits he has more than one passport. He has been involved in Rhodesia and so on. We didn't know anything about that. In fact, Anderson in his statement did say I was not informed. He said I was being "protected" because I was not informed. He claims he dealt with one member of the IFP, as far as that is concerned.

So it amazes me to hear a person who is discredited like that, merely because he throws stones at me, suddenly become a knight in shining armour and everything that falls from his lips is gospel truth; a completely discredited person who has admitted he was involved in drugs and so on, and before that had a long criminal record in Britain.

Mr. Robinson: I asked you about the question of political activity in—

Chief Buthelezi: Yes, I'm coming to that. I can't talk about two issues at the same time.

It is absolutely a question of people allowing themselves to be conned, to talk about KwaZulu as if it's a separate state like Bophuthatswana or Ciskei. Because of my stand, because I'm the one who crushed apartheid by standing against independence for the largest single nation in South Africa, white or black...that is why Governor Relly, the chairman of the Anglo, said I was the anvil on which apartheid shattered. If I had gone along with the government like the others and accepted independence, then there'd be apartheid in South Africa today.

[*Traduction*]

M. Buthelezi: Monsieur le président, j'aurais préféré que le député pose une seule question à la fois, car j'avoue franchement que je ne me souviens plus de la première de ses questions. C'est une assez longue diatribe qu'il nous a servie.

M. Robinson: Je suis désolé. Si vous aviez un crayon et du papier, chef Buthelezi, vous pourriez prendre des notes...

Le président: A l'ordre.

M. Buthelezi: Mais pourquoi devrais-je prendre des notes? Pourquoi ne pouvez-vous pas tout simplement demander au président la permission de poser vos questions une à la fois?

Je tiens à dire tout d'abord que je n'ai pas à m'excuser de mon attitude au sujet des sanctions, parce qu'une partie de la violence qui sévit en Afrique du Sud est causée par des problèmes socio-économiques. Il ne s'agit même plus de violence politique. Les sanctions ont eu des répercussions en ce qui concerne la violence qui sévit dans mon pays. Comme je l'ai dit dans mes remarques, il y a actuellement énormément de pauvreté en Afrique du Sud, en partie à cause des sanctions. Je n'ai donc pas du tout à m'excuser de mon opinion à ce sujet.

Et que le député dise que j'étais simplement un chef noir que Margaret Thatcher et M. Reagan étaient ravis de... En fait, de nombreux sondages ont montré que la majorité des Noirs n'appuyaient pas les sanctions des Nations Unies.

M. Kindy (Calgary-Nord-Est): C'est exact.

M. Buthelezi: Vous avez fait allusion au fait que selon Anderson, il nous livrait des armes. Je viens de demander à mon secrétaire s'il n'a pas de déclaration assermentée, dans ses documents, dans laquelle Anderson reconnaît de son propre chef qu'il possède plus d'un passeport. Il a exercé ses activités en Rhodésie et dans d'autres pays. Nous n'en savions rien. En fait, Anderson dit dans sa déclaration que je n'étais pas informé. Il dit que je suis «protégé» parce que je n'étais pas informé. Il prétend qu'il a eu affaire à un membre de l'Inkatha, c'est tout.

Je suis donc étonné de voir qu'une personne qui a si mauvaise réputation devienne tout à coup un redresseur de tort et qu'on accepte tout ce qu'il dit comme parole d'évangile, simplement parce qu'il me jette la pierre; c'est une personne de mauvaise réputation qui a admis avoir fait notamment le trafic de la drogue, et qui avait déjà un long dossier criminel en Grande-Bretagne.

M. Robinson: Je vous ai posé une question au sujet de l'activité politique au...

M. Buthelezi: Oui, j'y viens. Je ne peux pas parler de deux questions en même temps.

Les gens se laissent tout simplement duper, on leur fait parler du KwaZulu comme s'il s'agissait d'un État distinct comme le Bophuthatswana ou le Ciskei. À cause de la position que j'ai prise, parce que c'est moi qui ait mis fin à l'apartheid en prenant position contre l'indépendance de la plus grande nation représentée en Afrique du Sud, blanche ou noire... c'est pourquoi le gouverneur Riley, président de l'ANGLO, a dit que j'étais l'enclume sur laquelle l'apartheid s'était écrasé. Si j'avais été d'accord comme les autres avec le gouvernement et accepté l'indépendance, l'apartheid existerait encore aujourd'hui en Afrique du Sud.

[*Text*]

• 1020

To ask now, because people don't know or they're ignorant, is there any freedom in KwaZulu... KwaZulu is part of South Africa. In fact, there have been demonstrations since 1990 by the ANC. They have carried out demonstrations in Kwamashu, and the case was reported. They've carried out demonstrations in Duzuma. These are some of our big townships. They have carried out demonstrations in fact in Umlazi.

In fact, the mystery, Mr. Chairman, is this: our members that are killed are actually killed in KwaZulu. People ask whether there is any freedom in KwaZulu when our own members have no freedom in KwaZulu. They are being killed for being members of the IFP.

In South Africa today, ladies and gentlemen, there is a question of intolerance, which must be dealt with—the cult of intolerance. The first thing, for instance, I would like to point out is that a couple of years ago, Helen Suzman, who is a doughty fighter and a champion of human rights with a track record, was prevented from speaking at Witwatersrond by some pro-ANC elements. Mr. de Klerk went to Mitchell's Park and was prevented from speaking there.

Mr. Robinson: I asked you about power-sharing as well.

Chief Buthelezi: I am just dealing with the question of intolerance, because you are distorting things. It is true, I am complaining to you that we have a problem of intolerance in South Africa. I am pointing out examples. We show that in the whole of South Africa we have this problem of intolerance.

Mr. Robinson: I asked you specifically about power-sharing and your formula for a genuine democracy.

Chief Buthelezi: I believe in one person, one vote. I have already stated in my presentation that I believe in a federal formula on the basis of adult suffrage. I don't know what more you expect me to say.

The Chairman: I think that seems to have provided answers to the four questions.

Mr. McLean (Waterloo): The subject of violence, Chief Buthelezi, was very much a part of the hearings of the subcommittee of this committee dealing with Canada's relations with southern Africa.

In our recommendations to the government, we expressed considerable concern about Canada's seeking to support measures to end violence. You've just spoken to us of a low-intensity civil war, of the effects of violence on the economy and economic development and reconstruction and on the many social needs, housing, drought and employment.

I am wondering in the light of the endemic violence whether you would encourage Canada at the United Nations to build on Resolution 772, which provided for observers from both the United Nations and the Commonwealth, a more

[*Translation*]

Et maintenant, par ignorance, on demande si la liberté existe au KwaZulu... Le KwaZulu fait partie de l'Afrique du Sud. En fait, l'ANC y organise des manifestations depuis 1990. Il en a organisé notamment à Gwmashu, et l'on en a parlé dans les médias. Il en a aussi organisé à Duzooma, ainsi qu'à Bungany. Ce sont là nos grandes cités noires.

En fait, monsieur le président, il y a un mystère, en ce sens que quand nos partisans se font tuer, c'est au KwaZulu. Les gens demandent si la liberté existe au KwaZulu, quand nos propres partisans n'ont pas de liberté au KwaZulu. On les tue parce qu'ils appartiennent au parti Inkhata.

À l'heure actuelle, mesdames et messieurs, l'une des grandes questions à régler en Afrique du Sud est l'intolérance—le culte de l'intolérance. Par exemple, je tiens à signaler d'abord qu'il y a deux ou trois ans, des éléments partisans de l'ANC ont empêché Helen Suzman, vaillante activiste et championne des droits de la personne qui a obtenu de bons résultats, de prendre la parole à Vitz. M. de Klerk est allé à Mitchell's Park et on l'a également empêché de prendre la parole.

M. Robinson: Je vous ai également posé une question au sujet du partage du pouvoir.

M. Buthelezi: Je tenais simplement à parler de la question de l'intolérance, parce que vous déformez les faits. Je déplore devant vous le fait que nous avons un problème d'intolérance en Afrique du Sud. Je vous donne des exemples. Je tiens à vous démontrer que dans toute l'Afrique du Sud, nous souffrons de ce problème d'intolérance.

M. Robinson: Je vous ai posé une question précise au sujet du partage du pouvoir et de la formule que vous proposez pour une démocratie véritable.

M. Buthelezi: Je crois au suffrage universel. J'ai déclaré dans mon exposé que je suis en faveur d'une formule fédérale fondée sur le droit de vote de tous les adultes. J'ignore ce que vous voulez que j'ajoute à cela.

Le président: Il semble que le témoin ait répondu aux quatre questions.

M. McLean (Waterloo): La question de la violence, monsieur Buthelezi, a fait l'objet de nombreuses discussions lors des séances de notre sous-comité sur les relations du Canada avec l'Afrique australe.

Dans les recommandations que nous avons faites au gouvernement, nous avons dit que nous tenions énormément à ce que le Canada s'efforce d'appuyer des mesures en vue de mettre fin à la violence. Vous venez de nous parler d'une guerre civile de faible intensité, des effets de la violence sur l'économie, le développement économique et la reconstruction, ainsi que sur la possibilité de répondre à de nombreux besoins sociaux découlant de la sécheresse ainsi que de la pénurie de logements et d'emplois.

Étant donné la violence endémique qui sévit, je me demande si vous encourageriez le Canada à proposer aux Nations Unies une plus grande intervention que ce que recommande la résolution 772, qui permet l'envoi

[*Texte*]

interventionist role. The United Nations is presently involved in the former Yugoslavia. It is involved in new modes in Somalia, given the long-term nature of the violence. Secondly, given the fact that there seems to be no internal dynamic to end it, should there be more proactive international assistance?

Chief Buthelezi: I have already said that I have supported Resolution 772. I have already described to you the various monitoring teams that have been sent to cooperate with us in terms of the peace accord. That I support.

Of course, South Africa is a sovereign state just like Canada. Mr. de Klerk is a head of state, even if I didn't elect him, but he is recognized as the head of state by Canada. They have an embassy here. Of course, you recognize him as such. For me to say that I would support an intervention by a force from here... I cannot say a thing like that. I don't think Canada itself would accept sorting out the problems within Quebec and the rest of Canada by sending a peace force here.

Mr. McLean: To the outside world, Chief Buthelezi, the failure of wide participation in the negotiations, your failure to be a part of those negotiations, and the increased violence leaves people with a sense that it is difficult to try to assist in terms that you in your intervention to us ask for assistance. Those of us outside need some signals that there are non-violent efforts under way.

• 1025

Are you prepared, for example, at an early stage, to try to deal with some of the outstanding differences that you've described to us and see that the negotiating process is re-energized? What is there that Canada can do to encourage you to return to the negotiating table?

Chief Buthelezi: Again, sir, with due respect, I think people allow themselves to be conned by the press of propagandists of the ANC. It is the ANC, in fact, that walked out of negotiations; it isn't me. It is the ANC that froze CODESA II by walking out of the negotiations, and immediately I proposed to President de Klerk that we should have a multi-party conference of review, which I have stated in my presentation, straightaway.

Immediately I consulted other concerned South Africans, on October 6, with a meeting in Johannesburg. We set up a steering group of the committee, which has been communicating. I think three times already they have had meetings with ministers of Mr. de Klerk on how to get back to multi-party negotiations.

Because I've been so demonized by the media and demonized by propagandists of the ANC in countries such as Canada, people always want to put me in a negative light, as if I'm the problem. I'm not the problem in South Africa; I've never walked out on negotiations.

In fact, it was very difficult for me to encourage the IFP delegation to participate in CODESA, because the state president, Mr. de Klerk, agreed with the Zulu nation, which represented CODESA, because in the IFP we've never

[*Traduction*]

d'observateurs des Nations Unies et du Commonwealth. Les Nations Unies interviennent actuellement dans ce qui fut la Yougoslavie. Elles interviennent également d'une façon différente en Somalie, parce que la violence y perdure. Deuxièmement, étant donné qu'il ne semble pas y avoir de mouvement interne pour mettre fin à la violence, l'aide internationale devrait-elle prendre une forme plus active?

M. Buthelezi: J'ai déjà dit que j'étais en faveur de la résolution 772. Je vous ai déjà parlé des diverses équipes de surveillance qui ont été envoyées en vue de coopérer avec nous pour amener la paix. Je suis d'accord.

L'Afrique du Sud est bien sûr un État souverain comme le Canada. M. de Klerk est un chef d'État, même si je n'ai pas voté pour lui, mais il est reconnu par le Canada comme le chef de l'État. Le Canada y a une ambassade. Vous le reconnaissez évidemment ainsi. Je ne peux pas dire que je serais en faveur de l'intervention d'une force d'ici. Je ne pense pas que le Canada accepterait qu'on envoie ici des forces de maintien de la paix pour régler les problèmes qui existent entre le Québec et le reste du Canada.

M. McLean: Pour le reste du monde, monsieur Buthelezi, le fait que tous les partis ne négocient pas, que vous n'ayez pas participé à ces négociations et que la violence monte, donne aux gens l'impression qu'il est difficile d'essayer de vous aider de la façon dont vous nous avez demandé dans votre exposé. Il faut au reste du monde des indices montrant que des groupes non violents sont déjà à l'oeuvre.

Par exemple, pensez-vous pouvoir régler le plus tôt possible les différends que vous nous avez mentionnés et vous assurer que le processus de négociation est relancé? Que peut faire le Canada pour vous encourager à reprendre votre place à la table de négociation?

M. Buthelezi: À nouveau, monsieur, et avec déférence, je dois vous signaler qu'il me semble qu'on se laisse tromper par les communiqués de presse des propagandistes de l'ANC. En effet, c'est l'ANC qui a cessé de négocier, ce n'est pas moi. C'est l'ANC qui a bloqué la CODESA II en abandonnant les négociations, et j'avais alors immédiatement proposé au président de Klerk d'organiser sans délai une conférence d'examen de la situation, réunissant les divers partis, comme je l'ai mentionné dans mon exposé.

Sans perdre de temps, j'ai consulté le 6 octobre, à Johannesburg, diverses personnalités sud-africaines. Nous avons alors organisé un comité directeur qui a permis d'établir des communications. Je crois qu'il a déjà rencontré à trois reprises des ministres du cabinet de M. de Klerk afin de voir comment reprendre les négociations multilatérales.

Parce que les médias et les propagandistes de l'ANC m'ont fait paraître sous un si mauvais jour dans des pays comme le Canada, on me prête toujours de mauvaises intentions, comme si j'étais la source des difficultés. Ce n'est pas moi qui est à la source des difficultés en Afrique du Sud; je n'ai jamais abandonné les négociations.

En fait, il m'a été très difficile d'encourager la délégation de l'Inkhata Freedom Party à participer à la CODESA, parce que le président de Klerk était d'accord avec la nation zoulou qui représentait CODESA, car l'Inkhata n'a jamais prétendu

[*Text*]

claimed to represent just Zulus or in fact all Zulus. We're not a Zulu party; we've got whites, Indians, and people of other language groups in the IFP. In spite of that, I encouraged the IFP to participate—in spite of the fact that the Zulu nation, which is the largest nation in South Africa, was excluded.

Yet the Xhosas of Transkei were represented as Xhosas. The Xhosas of Ciskei were represented as Xhosas. The Vendas of Venda were represented as Vendas. The Tswanas of Bophuthatswana were represented as Tswanas. In spite of that, I said that I would not create a problem between myself and my Zulu constituency at the regional level by going there in spite of their exclusion when other people were represented.

But we participated fully and I was fully consulted during all the deliberations of CODESA.

Mr. McLean: I have one last question on the matter of violence, Chief Buthelezi. Last night the BBC reported findings by Judge Gladstone—

Chief Buthelezi: Goldstone.

Mr. McLean: —I'm sorry, Goldstone—with reference to a Mr. Barnard. His findings alleged that the existence of a dirty-tricks squad—as the report gives it—suggests that there's a third force at work, and the judge suggests a high-level conspiracy to threaten the possibility of elections, of multi-party, of a peaceful resolution, which you suggest is the way to go.

I wonder if you have any comments on this whole accusation that the violence is being fuelled by a third-party force.

Chief Buthelezi: There have been allegations of a third force for quite some time, but in fact the Goldstone commission, in its findings, said that there was no evidence of it. But if that was later discovered, of course... In the other response I got, from the person who should be answerable for that, President de Klerk, so far he has denied it, of course. If there is the existence of such a thing, then of course it indicates how difficult the road ahead is, if there is a department of dirty tricks that the government is using in that way to sabotage the negotiations.

Mrs. Stewart (Northumberland): Yesterday I had the opportunity of speaking with Chief Buthelezi, and we brought up the topic of the Chief meeting with Mandela, because there's some concern that this will be necessary in order to address the issue of violence.

I wonder if you could explain your position vis-à-vis meeting with Mr. Mandela.

Chief Buthelezi: I feel that I have already explained it very laboriously today. I did say that Dr. Kaunda came down and suggested, instead of an arbitration, a mediation, and appealed to me to abandon the arbitration issue and to talk to Dr. Mandela for the sake of reconciliation, and I agreed. Kaunda then came to my office and told me that Dr. Mandela had agreed also that we should talk.

[*Translation*]

ne représenter que les zoulous ou, d'ailleurs, tous les zoulous. Nous ne sommes pas un parti zoulou, nous comptons des Blancs, des Indiens, et des gens d'autres groupes linguistiques parmi nos membres. Malgré cela, j'ai tout de même encouragé l'Inkhata à participer—alors même que la nation zoulou, la plus nombreuse en Afrique du Sud, était exclue.

Et pourtant, les Xhosas du Transkei étaient représentés en tant que Xhosas, et ceci est également vrai des Xhosas du Ciskei. Les Vendas du Venda étaient représentés en tant que Vendas. Les Tswanas du Bophuthatswana étaient aussi représentés en tant que Tswanas. J'ai alors dit qu'en dépit de cette situation, je ne voulais pas créer de difficulté m'opposant à mon peuple zoulou au niveau régional en me présentant devant ce groupe d'où les Zoulous étaient exclus alors que d'autres nations étaient représentées.

Nous avons donc pleinement participé et j'ai été consulté tout au long des délibérations de la CODESA.

M. McLean: Une dernière question au sujet de la violence, monsieur Buthelezi. Hier soir, la BBC a parlé des constatations du juge Gladstone.

M. Buthelezi: Goldstone.

M. McLean: Je m'excuse, Goldstone—au sujet d'un M. Barnard. Le juge parle d'une escouade des basses oeuvres—c'est ce que l'émission a dit—et prétend qu'il pourrait exister une troisième force et qu'il pourrait y avoir un complot, à un niveau très élevé, qui menacerait la possibilité d'avoir des élections auxquelles participeraient plusieurs partis politiques, et d'arriver à une solution pacifique, ce que vous considérez être la bonne voie.

J'aimerais entendre vos commentaires au sujet de cette accusation qu'une troisième force attiserait la violence.

M. Buthelezi: Cela fait déjà quelque temps que l'on allègue la présence d'une troisième force, mais la commission Goldstone a conclu qu'il n'y avait pas de preuve en ce sens. Naturellement, si on a découvert ensuite de nouveaux faits... D'autre part, le seul autre commentaire à ce sujet vient du président de Klerk, qui devrait d'ailleurs assumer la responsabilité d'une telle situation et qui jusqu'à présent a nié, naturellement l'existence d'une telle force. Si tierce force il y a et si le gouvernement a recours à une unité de basses oeuvres pour saboter les négociations, vous avez là une indication des difficultés qui nous attendent.

Mme Stewart (Northumberland): J'ai eu hier l'occasion de rencontrer M. Buthelezi et nous avons parlé de la possibilité d'une rencontre entre M. Buthelezi et M. Mandela car on peut penser que cela serait nécessaire pour régler la question de la violence.

Je me demande si vous pourriez préciser votre position au sujet d'une rencontre avec M. Mandela.

M. Buthelezi: Je crois avoir déjà donné des explications détaillées à ce sujet. J'ai signalé que M. Kaunda est venu et a suggéré une médiation, au lieu d'un arbitrage, et m'a prié de retirer une demande d'arbitrage et de parler à M. Mandela afin d'avancer vers une réconciliation; j'ai donné mon accord. M. Kaunda est ensuite venu me voir pour me dire que M. Mandela pensait lui aussi que nous devrions nous rencontrer.

[*Texte*]

• 1030

Kaunda said then that the peace secretariat had just got all the apparatus for implementing what we agreed to do, that is to talk, and he asked Mr. John Hall, who is the chairman of the peace committee, to actually work on a program.

I said Mr. John Hall came to my office and told me he had talks the previous day with Dr. Mandela and Dr. Mandela had agreed that we should meet. But then a couple of days later on, Dr. Mandela reneged on that and said, no, he was not prepared to see me. If there was a meeting of all other leaders, that he could tolerate, but he would not see me on a one-to-one basis.

The caucus of the Assembly of KwaZulu said that if it was difficult for him, we should meet as we did last year, he with the national executive members and I with the central committee members. I am quite prepared to do that. But he is the one who has a problem. It is not I who has a problem about meeting with Dr. Mandela.

Dr. Mandela is a friend of mine, you know. He's a friend of the family. Dr. Mandela and I were in the ANC together. Dr. Mandela kept in communication with me right through the time he was in jail. We're not just colleagues in the ANC but we're close friends, family friends.

Then for a whole year—when he was released on the 11th, on the 17th he phoned me wanting to come and see me at home and asked me to accompany him to see the Zulu king, and I agreed. But, you know, then the violence flared up in Pietermaritzburg. He phoned me and said we should go up there to address a joint peace meeting of our followers, and I agreed with alacrity. But two days before we were due to go there I heard he was not going there. I phoned him and said, "What has happened now?" He said, "No, no, no. A busload of members of the ANC came to me and said that if I agreed to go with you to address a joint peace rally there would be a bloodbath, so I am not going any more."

Later on some chiefs were to ask him, when he visited his area of Transkei where he came from, why he and I did not meet, because when he was in jail he had always been telling them when they went to see him that one of the first things he would do was to come to see me. So he said, "Men, I was almost throttled." He said, "The ANC members almost throttled me." That's why he couldn't come and see me. Now he's the one. They are making him more captive than he was in jail by almost throttling him and limiting his scope of movement and latitude.

[*Traduction*]

M. Kaunda m'a alors indiqué que le secrétariat de la paix nationale venait de mettre au point les mécanismes pour la réalisation de ce que nous avions accepté, c'est-à-dire d'avoir une rencontre, et qu'il avait demandé à M. John Hall, le président du comité pour la paix, d'élaborer un ordre du jour.

J'ai dit que M. John Hall était venu à mon bureau et m'avait informé qu'il avait rencontré M. Mandela la veille et que M. Mandela avait donné son accord à une rencontre. Toutefois, deux jours plus tard, M. Mandela est revenu sur ce qu'il avait dit et a déclaré qu'il ne désirait pas me voir, en précisant toutefois que s'il s'agissait d'une rencontre réunissant tous les autres leaders, cela lui serait acceptable, mais qu'il ne voulait pas me rencontrer en tête-à-tête.

Le caucus de l'Assemblée de KwaZulu a pensé que si cette rencontre posait des difficultés à M. Mandela, nous pourrions procéder comme nous l'avions fait l'an dernier, c'est-à-dire qu'il serait accompagné de membres de son bureau national et que des membres de notre comité central seraient également présents. Je suis tout à fait disposé à procéder ainsi, mais c'est lui qui a des difficultés. Ce n'est pas moi qui s'oppose à rencontrer M. Mandela.

D'ailleurs, M. Mandela est l'un de mes amis. C'est un ami de la famille. Nous avons tous deux été ensemble membres de l'ANC. Tout au long de son emprisonnement, M. Mandela a été en rapport avec moi. Nous n'étions pas tout simplement des collègues au sein de l'ANC, mais nous sommes très proches, des amis de famille.

Ensuite, pendant toute une année—il a été libéré le 11, et le 17 il m'a téléphoné pour me dire qu'il voulait me rencontrer chez moi et pour me demander de l'accompagner chez le roi des Zoulous, ce que j'ai accepté. Mais, quand la violence a éclaté à Pietermaritzburg, il m'a téléphoné pour me dire que nous devrions nous rendre sur place pour convoquer nos partisans à une réunion conjointe de paix; j'ai immédiatement signifié mon accord. Mais, deux jours avant la date prévue de notre départ, j'ai appris qu'il ne viendrait pas. Je l'ai appelé et lui ai demandé: «Que ce passe-t-il». Il m'a répondu: «Non, vraiment non. Tout un car de membres de l'ANC sont venus me voir et m'ont dit que si j'acceptais d'aller avec vous pour parler à un rassemblement conjoint pour la paix, cela se terminerait dans un bain de sang, donc j'ai décidé de ne pas y aller.»

Plus tard, lors de la visite d'une région du Transkei, dont il est originaire, plusieurs chefs lui ont demandé pourquoi il ne m'avait pas rencontré; en effet, lors de son emprisonnement, il leur disait fréquemment, quand ils venaient le visiter, que l'une des premières choses qu'il ferait serait de me rencontrer. Il a répondu: «Eh bien, on m'a presque étranglé.» Il ajouta: «Ce sont des membres de l'ANC qui m'ont pratiquement étranglé.» Et c'est pour cela qu'il n'est pas venu me voir. Maintenant c'est lui qui a des difficultés. Plus que lors de son emprisonnement, il est captif, mais maintenant il l'est de son entourage qui le paralyse presque et limite sa liberté d'action et de mouvement.

[*Text*]

I have no problem with protocol. I also am a democrat. I listen to what my followers say. I have been like all of you politicians; you cannot ignore your constituencies. But I am not as trapped as he is.

Mr. Kindy: I would like to welcome you. I was at the first meeting when you appeared before the joint Senate-House of Commons committee in 1986, I think. Then I met you at Mr. Black's reception when you launched your book. It was a very, very impressive thing. I would recommend to some members that they read your book because I think it was excellent.

Mr. Robinson: Which Black was that? Conrad?

Mr. Kindy: Conrad Black, yes. He had Mr. Buthelezi at the Toronto Club. At that time I think some members were invited, but they refused to come. I think it's a shame that they didn't.

Chief Buthelezi: They're the great democrats, yes. They do not want to be confused with facts.

Mr. Kindy: I think if they had listened to you, things might have changed in South Africa. I'm glad that you've been invited by the chairman of this committee.

Do you see any easy resolution in South Africa if you are not included in the process?

Chief Buthelezi: As I said, I believe that in any country, which is not exceptional to our country, the constitution is the fundamental law of the country. Then I think its hallmark should be universality.

I believe that if any parties, either big or small, are excluded, then that universality would be missing. Therefore, I have always said that CODESA itself was flawed, precisely because there were people who did not represent CODESA. On the right what was then the opposition party in Parliament, the Conservative party, and other white parties to the right were not represented. On the left the PAC, AZAPO, and other parties were not represented. The Zulu nation was not represented.

• 1035

There are always these interesting figures that people quote about polls and so on, which amuse me, because they con themselves rather than con the other people. If you are in a country like South Africa, where you are actually killed for being a member of either the ANC or the IFP, and then you conduct a poll and say you are going to get the truth, it's laughable. And in any case I live in southern Africa. I remember that your intelligence here, the American intelligence, the CIA, the intelligence in South Africa, the intelligence in Britain, and all the polls in what was then Rhodesia said that Dr. Nkomo was going to win hands down, but it just didn't happen.

[*Translation*]

Les questions de protocole ne me posent aucune difficulté. Moi aussi, je suis démocrate et j'écoute mes partisans. Comme vous, et comme tout autre politicien, je ne peux pas ignorer mes commettants, mais je ne suis pas emprisonné comme il l'est.

M. Kindy: Je vous souhaite, monsieur, la bienvenue. J'étais présent lors de votre première visite, quand vous vous êtes présenté devant un comité mixte de la Chambre des communes et du Sénat; c'était je crois en 1986. Ensuite, je vous ai rencontré à la réception organisée par M. Black à l'occasion du lancement de votre livre. C'est extrêmement impressionnant. J'en recommanderais la lecture à certains députés car je l'ai trouvé excellent.

M. Robinson: De quel Black s'agit-il? Conrad Black?

M. Kindy: Oui, Conrad Black. Il avait invité M. Buthelezi à une réception au Toronto Club. Je crois que plusieurs députés avaient été invités, mais qu'ils avaient refusé de venir, ce que j'estime très regrettable.

M. Buthelezi: Oui, ce sont de vrais démocrates; ils ne veulent pas que la connaissance des faits vienne troubler leur raisonnement.

M. Kindy: Je crois que s'ils vous avaient écouté, les choses auraient évolué en Afrique du Sud. Je suis heureux que vous ayez été invité par le président de notre comité.

Pensez-vous que l'Afrique du Sud puisse facilement résoudre ces difficultés, si vous ne participez pas au processus?

M. Buthelezi: Comme je l'ai dit, je suis convaincu que toute constitution est la loi fondamentale d'un pays; cela n'est pas propre au mien. L'universalité est un élément fondamental d'une constitution.

Je crois que si un parti est exclu, que ses adhérents soient nombreux ou pas, le principe de l'universalité est sacrifié. Par conséquent, j'ai toujours dit que la CODESA présentait une lacune, précisément parce que certains en étaient exclus. Le parti Conservateur, un parti de droite qui constituait alors l'opposition au Parlement, ainsi que d'autres partis de droite représentant la population blanche n'étaient pas représentés. Le Congrès panafricaniste, l'AZAPO et d'autres partis n'étaient pas représentés. La nation zoulou n'était pas représentée non plus.

On cite souvent des données provenant de sondages, ce qui m'amuse beaucoup, car ces gens se leurrent eux-mêmes. Dans un pays comme l'Afrique du Sud, où on peut être assassiné parce qu'on est membre de l'ANC ou de l'IFP, il est ridicule de croire qu'on peut mener un sondage pour trouver la vérité. Mais quoi qu'il en soit, moi, j'habite en Afrique australe. Je me souviens que les rapports de renseignement de votre pays, des États-Unis, de la CIA, de l'Afrique du Sud et de la Grande-Bretagne, et tous les sondages menés dans le territoire qu'on appelait autrefois la Rhodésie, affirmaient que le Dr NKomo battrait ses adversaires à plate couture, ce qui n'a pas été le cas.

[*Texte*]

So I believe therefore that it is really a recipe for more conflict to say that any party... And to say that the Zulu people, who are the largest single ethnic group in South Africa, could be excluded, and that we are going to bring about a constitution of a country which excludes large segments of the population, such as the others I have mentioned apart from the Zulus...

Mr. Kindy: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Before I go to Mr. Robinson, Dr. Buthelezi, there's a question I want to pursue with you. What do you mean by power-sharing, and what do you mean by the necessity of one man, one vote? There is a confusion among Canadians as to what is the right policy for the rest of us to be supporting to help. Our traditional view of democracy is always that systems should not be based upon anything other than one man, one vote. But we have a sense, as we listen from here to the debates between those who were involved in the South African constitutional development, that there are at least some people who are pursuing a different agenda, for I assume good reasons in their own minds, that there needs, at least in the first go-around, to be some division of seats in the Parliament not based on one man, one vote, but based on something else.

If we have misunderstood, I would appreciate it if you would clear that up. Can we have your sense of what makes sense for your country?

Chief Buthelezi: I really don't know, Mr. Chairman. I have already said that there were some good principles, that certain work groups were CODESA-accepted. Now, the deadlock that took place at CODESA II was over percentages. The ANC wanted 66% for alteration of boundaries of states, which we did not accept. We said it should be 80%. As a compromise we went down to 70%, but they wanted it to be 66%. Secondly, they also wanted the same percentages for the changing of the Bill of Rights. We said no. In fact, in...the Bill of Rights is not even amendable. Then we wondered why anyone would want to amend the Bill of Rights.

Those were the differences. That is what caused the deadlock at CODESA.

Those people who have their own agendas can speak for themselves. But I've stated my own agenda, and I can only speak for my own agenda. I would say that at CODESA agreements have been clarified whether there is any consensus on the constitutional principles. I think we should agree first of all, before anyone drafts the constitution, on the constitution principles themselves, on the rule of law, on the Bill of Rights, and all those things. That's my view.

The Chairman: But is it Inkatha's position that the first elections in South Africa after the constitutional agreements should not be based on seats reserved for specific groups for specific parties but should be based on one man, one vote?

[*Traduction*]

Voilà pourquoi j'estime qu'on ne fait que provoquer de nouveaux conflits en disant qu'un parti... En disant que le peuple zoulou, le groupe ethnique le plus nombreux d'Afrique du Sud, puisse être exclu, et que l'on élaborera une constitution en excluant d'importantes parties de la population, tel les groupes que j'ai déjà mentionnés outre les Zoulous...

M. Kindy: Merci, monsieur le président.

Le président: Avant de passer la parole à M. Robinson, monsieur Buthelezi, j'aimerais vous poser une question. Qu'entendez-vous par partage du pouvoir et par la nécessité de tenir un suffrage égalitaire? Au Canada, il y a confusion quant à la politique que nous devrions adopter pour vous aider. Selon notre vision traditionnelle de la démocratie, tous les systèmes doivent se fonder sur le suffrage égalitaire. Mais d'après ce qui ressort des débats entre ceux qui participent à l'élaboration d'une constitution en Afrique du Sud, il semble que certains poursuivent leurs propres objectifs pour des raisons qui leur semblent justes, je présume, et qui estiment qu'au premier tour de scrutin à tout le moins, on devrait distribuer les sièges du Parlement non pas de façon égalitaire, mais autrement.

Si je me trompe, je vous saurais gré de me le dire. Qu'est-ce qui vous semble le plus indiqué pour votre pays?

M. Buthelezi: Je l'ignore, monsieur le président. J'ai déjà dit que certains principes et certains groupes étaient bons et avaient été acceptés par la CODESA. Pendant la CODESA II, on a pu s'entendre sur les pourcentages. L'ANC demandait 66 p. 100 pour la modification des frontières des États, ce que nous avons refusé. Nous estimions que cette proportion devait être de 80 p. 100. En guise de compromis, nous avons suggéré 70 p. 100, mais l'ANC a insisté pour que ce soit 66 p. 100. L'ANC voulait les mêmes pourcentages pour la modification de la Déclaration des droits. Nous avons refusé. En fait dans... La Déclaration des droits ne peut même pas être modifiée. Nous nous sommes d'ailleurs demandé pourquoi on voudrait modifier la Déclaration des droits.

C'était là la nature de notre différend et ce qui a causé l'impasse à la CODESA.

Ceux qui poursuivent leurs propres objectifs pourront s'exprimer eux-mêmes. Moi, j'ai décrit mon programme et je ne peux parler que de ce que j'ai l'intention de faire. Pendant la CODESA, on a clarifié des ententes en vue d'un consensus sur les principes constitutionnels. Mais je crois qu'avant de rédiger une constitution, nous devrions d'abord nous entendre sur les principes, sur la règle de droit, sur la Déclaration des droits, et ainsi de suite. C'est mon opinion.

Le président: Dans l'Inkatha, est-on d'avis que les premières élections qui se tiendront en Afrique du Sud après la signature des ententes constitutionnelles devraient se faire selon un suffrage égalitaire et qu'on ne devrait pas réserver des sièges à des groupes particuliers?

[*Text*]

Chief Buthelezi: No. What has happened is the ANC, once they have a constituent assembly, which will also be a constitution-making body... We object to that definitely; we're not accepting a constituent assembly that is elected during this current violence. Any party or parties that are in the majority are going to draft the constitution for the rest of the country. That would be a recipe for conflict.

The Chairman: But in your view that's at the level of developing the constituent or constitutional assembly, not necessarily thereafter.

Chief Buthelezi: Quite so. I'm talking about the constituent assembly. But that is as far as we have gone. I've already said that there is no consensus on the constitutional principles.

The Chairman: I just want us to be clear, sir, on what your view is so that we understand.

Mr. Robinson.

Mr. Robinson: I think, Mr. Chairman, I asked Chief Buthelezi for his response to the Goldstone recommendation with respect to fencing of hostels. Perhaps he could come back to that.

Chief Buthelezi: The people in the hostels themselves object to that, and I agree with them. We can't have people placed in concentration camps where those who oppose them can mow them down easily. They themselves have no right to a system where those people are going to be first in the hostels. In fact, the Goldstone commission has revised its view as well on that issue.

• 1040

Mr. Robinson: My final question for Chief Buthelezi is with respect to another form of violence—the violence of poverty, the appalling poverty in the townships, Soweto and elsewhere. I am wondering specifically, Chief Buthelezi, through Mr. Chairman, what do you have to offer? What does the Inkatha Freedom Party have to offer with respect to dealing with the violence of poverty in South Africa, specifically in the areas of land reform and fundamental economic redistribution of wealth? You've spoken about the great free market system, your friend in the Anglo Corporation and so on—

Chief Buthelezi: Of course.

Mr. Robinson: What do you have to offer that would assist in redistribution of wealth in South Africa and in land reform?

Chief Buthelezi: I've stated ad nauseam, on many platforms, that I do not accept intervention in the economy by the state. But in South Africa, where we have disparities of the kind that we have, there will for some years have to be intervention by the state, for instance per capita expenditure on education, on health, on welfare, on everything that black people... There has been a sliding scale, with blacks getting almost nothing.

I say that therefore there will have to be an intervention, even if I don't accept as a principle that the state should intervene in the economy, but there will have to be because of the disparities of the past to bridge those gaps in the disparities.

[*Translation*]

M. Buthelezi: Non. Voici ce qui s'est passé: une fois qu'une assemblée constituante aura été créée, cette assemblée ayant le pouvoir de rédiger la constitution, l'ANC... Nous nous opposons fermement à cela; nous n'accepterons pas qu'une assemblée constituante soit élue pendant la période actuelle de violence. Tout parti qui obtiendra la majorité pourra rédiger la constitution au nom de tout le pays. Ca ne ferait que provoquer des conflits.

Le président: Mais vous estimez que c'est à cette étape que se situe la création de l'assemblée constituante ou constitutionnelle, pas nécessairement plus tard.

M. Buthelezi: Précisément. Je parle d'une assemblée constituante. Nous en sommes encore là. On ne s'est toujours pas entendu sur les principes constitutionnels, je le répète.

Le président: Je tenais simplement à ce que votre point de vue soit bien clair, monsieur.

Monsieur Robinson.

M. Robinson: Monsieur le président, j'ai déjà demandé au chef Buthelezi de nous faire part de sa réaction aux recommandations de M. Goldstone en ce qui concerne l'idée de clôturer les foyers. Peut-être voudrait-il nous en reparler.

M. Buthelezi: Ceux qui habitent dans ces foyers s'opposent à cette idée, et j'abonde dans le même sens. Nous ne pouvons accepter que ces gens se retrouvent dans des camps de concentration, là où leurs opposants pourront les faucher sans obstacle. Ils ne peuvent d'ailleurs se prévaloir eux-mêmes d'un système qui leur permettrait d'avoir accès à ces foyers en priorité. De fait, la Commission Constant est revenue sur sa position à cet égard.

M. Robinson: La dernière question que j'aimerais poser au chef Buthelezi porte sur une autre forme de violence, celle de la pauvreté, de la pauvreté scandaleuse qui existe dans les townships, à Soweto et ailleurs. J'aimerais savoir, monsieur le président, si le chef Buthelezi a des solutions à proposer. Qu'est-ce que l'Inkatha compte faire pour s'attaquer à la violence engendrée par la pauvreté en Afrique du Sud, plus particulièrement au chapitre de la réforme agraire et de la redistribution fondamentale des richesses? Vous avez parlé du marché libre, de votre ami de la Anglo Corporation, et ainsi de suite...

M. Buthelezi: Tout à fait.

M. Robinson: Que comptez-vous faire pour contribuer à la redistribution des richesses en Afrique du Sud et à l'égard de la réforme agraire?

M. Buthelezi: J'ai déclaré ad nauseam, sur toutes les tribunes, que je n'approuve pas l'intervention de l'État dans l'économie. Mais, en Afrique du Sud, les disparités sont telles que l'intervention de l'État sera nécessaire pendant quelques années, par exemple, dans le domaine des dépenses per capita pour l'éducation, la santé, le bien-être social, partout où les Noirs... Il y avait une échelle mobile et les Noirs n'ont presque rien obtenu.

Il faudra donc que l'État intervienne, même si je m'oppose au principe de l'intervention de l'État dans l'économie, car cela sera nécessaire pour qu'on puisse combler le fossé résultant des disparités historiques.

[*Texte*]

Mr. Robinson: And land reform?

Chief Buthelezi: There is no formulation of land reform because we're hardly around the table now, but I've stated ad nauseam at home, and people from South Africa here can bear me out, that black people need access to land—because they are denied access to land—in order to be able to produce just food.

Mr. Axworthy: Chief Buthelezi, in response to Mr. Bosley's question, you said that you do not agree with a constituent assembly based upon one person, one vote because that wouldn't—

Chief Buthelezi: I didn't use one person, one vote. I said whatever its basis, whether it is one person—

Mr. Axworthy: Okay, whatever the basis, you don't agree with it because you don't think it should be elected in a climate of violence. You have told us this morning that you are not prepared to take any steps to stop the violence, so it seems to me what you are doing is preaching a call for a form of stalemate—

Chief Buthelezi: Mr. Chairman, I said—

Mr. Axworthy: —the economy of KwaZulu—

Chief Buthelezi: Mr. Chairman, let me speak for myself. I said that—

Mr. Axworthy: Let's put the cards on the table. What you are really saying is that you want to have an evolution in South Africa that would lead to the autonomy or the independence of KwaZulu under your control, because you are not prepared to stop the violence that would lead to a constituent assembly that would lead to a new formulation of a federal state in South Africa. That seems to me what you are saying.

Chief Buthelezi: What a cockeyed deduction.

Mr. Axworthy: Well, you are the one who made it, sir.

Chief Buthelezi: I'm astounded! A cockeyed deduction!

Mr. Axworthy: It may be cockeyed, but you're the one who made it, so that's why I want to know what it is—

Chief Buthelezi: You are distorting it in front of me. I said that we can't have a constitution-making body. I apologize to no one. You cannot, in a climate of this kind, where people are using violence to bully people, have an election of a constituent assembly—

Mr. Axworthy: Then why don't you use your vote to stop the violence?

Chief Buthelezi: —and make that a constitution-making body. A constitution must be produced by an all-inclusive discussion. You can't have just some parties that are in the majority writing the constitution for the rest of the population.

Mr. Axworthy: Then use your persuasive powers to stop the violence. But you don't seem to be prepared to take any steps to do that.

[*Traduction*]

M. Robinson: Et en ce qui concerne la réforme agraire?

M. Buthelezi: Rien n'a encore été fait à cet égard car nous venons à peine de nous asseoir à la même table, mais je ne cesse de le répéter chez moi, et les Sud-Africains présents ici ne m'en voudront pas de le faire encore une fois, le peuple noir doit avoir accès à la terre—car on leur refuse l'accès à la terre—afin de pouvoir produire ne serait-ce que des denrées alimentaires.

M. Axworthy: Chef Buthelezi, en réponse à la question de M. Bosley, vous avez dit que vous n'approuviez pas le principe d'une assemblée constituante fondée sur un suffrage égalitaire, car cela ne pourrait...

M. Buthelezi: Je n'ai pas parlé de suffrage égalitaire. J'ai dit que quel que soit le fondement de cette assemblée, que l'on accorde une voix à chacun ou non...

M. Axworthy: Très bien, quel que soit le fondement de cette assemblée constituante, vous vous y opposez car vous ne croyez pas qu'elle devrait être élue dans le climat actuel de violence. Or, ce matin, vous nous avez dit que vous n'êtes pas disposé à prendre des mesures qui pourraient amener la fin de la violence. Il me semble donc que vous préconisez l'impasse...

M. Buthelezi: Monsieur le président, j'ai dit...

M. Axworthy: ...l'économie de KwaZulu...

M. Buthelezi: Monsieur le président, j'aimerais pouvoir répondre. J'ai dit que...

M. Axworthy: Jouons cartes sur table. En fait, ce que vous dites, c'est que vous préconisez une évolution de l'Afrique du Sud qui mènerait à l'autonomie ou à l'indépendance du KwaZulu sous votre égide, car vous n'êtes pas disposé à mettre fin à la violence pour permettre l'élection d'une assemblée constituante et, du coup, la création d'un nouvel État fédéral en Afrique du Sud. Il me semble que c'est là ce que vous dites.

M. Buthelezi: C'est une déduction tout à fait saugrenue.

M. Axworthy: Mais c'est vous qui avez fait cette déduction, monsieur.

M. Buthelezi: J'en suis abasourdi! C'est une déduction absurde!

M. Axworthy: Peut-être, mais c'est la déduction que vous avez faite. Voilà pourquoi j'aimerais savoir ce que...

M. Buthelezi: Vous déformez mes propos devant moi. J'ai dit que nous ne pouvions à l'heure actuelle élire un organisme qui élaborerait une nouvelle constitution. Je n'ai d'excuse à faire à personne. On ne peut, dans un climat comme celui qui prévaut à l'heure actuelle, dans un climat de violence, tenir des élections pour une assemblée constituante...

M. Axworthy: Pourquoi ne prenez-vous donc pas des mesures pour mettre fin à la violence?

M. Buthelezi: ...qui aurait le pouvoir de formuler une constitution. Toute constitution doit découler de discussions incluant tous les partis. Il serait inacceptable que seuls les partis de la majorité rédigent une constitution pour toute la population.

M. Axworthy: Alors, usez de votre pouvoir de persuasion pour faire cesser la violence. Vous ne semblez pas prêt à prendre des mesures en ce sens.

[*Text*]

Chief Buthelezi: It is good for you sitting here in Ottawa to pontificate like that and to judge me and say I am not using my persuasive power. It is very good for you sitting pretty here to talk like that.

Mr. Axworthy: You haven't given us any measures of what you are going to do.

The Chairman: Okay.

Chief Buthelezi: It is nice of you to pontificate about things that you know nothing about, propagandizing for your friends.

The Chairman: On that cheerful note, I'm afraid we will have to end. On behalf of the committee, sir, thank you for coming. I'm sure you know that there is this long-standing interest in your country in Canada, and I'm glad we were able to have this meeting, sir.

The committee stands adjourned.

[*Translation*]

M. Buthelezi: Il est facile pour vous, ici, à Ottawa, de pontifier, de me juger et de déclarer que je ne me sers pas de mon influence. Il est facile pour vous de tenir de tels propos.

M. Axworthy: Vous ne nous avez donné aucune indication de ce que vous comptez faire.

Le président: Merci, messieurs.

M. Buthelezi: Comme il est facile de pontifier au sujet de questions dont vous ne connaissez rien, de faire de la propagande pour vos amis.

Le président: J'ai bien peur que nous ne devions terminer sur ces paroles réjouissantes. Au nom du comité, monsieur, je vous remercie d'être venu. J'espère que vous savez que le Canada s'intéresse depuis longtemps à votre pays et je suis heureux que nous ayons pu vous rencontrer.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the Inkatha Freedom Party:

Dr. Mangosuthu Buthelezi, Head of the Inkatha Freedom Party and Chief of Kwazulu.

TÉMOIN

Du Parti Inkatha Freedom:

Mangosuthu Buthelezi, Chef du *Inkatha Freedom Party* et Chef de Kwazulu.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

XC11
-E91

Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 44

Wednesday, November 18, 1992

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 44

Le mercredi 18 novembre 1992

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canada's role in the United Nations

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude du rôle du Canada auprès des Nations Unies

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25157—1

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, NOVEMBER 18, 1992
(53)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:35 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: John Bosley, Benno Friesen, Jean-Guy Guilbault, André Harvey, Ricardo Lopez and Svend Robinson.

Acting Members present: Marcel Prud'homme for Lloyd Axworthy; Larry Schneider for Gabrielle Bertrand; Allan Koury for Howard Crosby; Roger E. Simmons for Jesse Flis; and Walter McLean for Walter Van De Walle.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vince Rigby, Research Officer. *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Bob Miller, Research Consultant.

Witnesses: From the Department of National Defence: Rear-Admiral Larry Murray, Associate Assistant Deputy Minister, (Policy and Communications); and Colonel John Bremner, Director, International Policy. *From the Department of External Affairs:* John Noble, Director General, International Organizations Bureau.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee commenced consideration of Canada's role in the United Nations.

John Noble, Rear-Admiral Murray made opening statements and, with Colonel John Bremner, answered questions.

By unanimous consent, the Committee proceeded to consider the Committee's business.

On motion of Walter McLean, it was agreed unanimously,—That, the Committee seek a supplementary budget of up to $15,000.00 from the Budget Sub-Committee to permit advertising in select newspapers across Canada of the hearings to be held on NAFTA.

Walter McLean moved,—That, the Committee resume consideration of its motion of September 15, 1992 concerning the NAFTA study and budget and that the budget amount specified in that motion be amended to read $141,800.00.

Svend Robinson moved in amendment,—That, the travel budget request be increased to permit the Sub-Committee on International Trade to hold hearings on NAFTA in every province and territory in Canada.

And debate arising thereon;

By unanimous consent, the amendment was withdrawn.

By unanimous consent, the motion was adopted.

Svend Robinson moved,—That, the Standing Committee seek a supplementary budget for travel from the Budget Sub-Committee in order to permit the Sub-Committee on International Trade to hold hearings on NAFTA in every province and territory in Canada.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 18 NOVEMBRE 1992
(53)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 15 h 35, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: John Bosley, Benno Friesen, Jean-Guy Guilbault, André Harvey, Ricardo Lopez, Svend Robinson.

Membres suppléants présents: Marcel Prud'homme remplace Lloyd Axworthy; Larry Schneider remplace Gabrielle Bertrand; Allan Koury remplace Howard Crosby; Roger E. Simmons remplace Jesse Flis; Walter McLean remplace Walter Van De Walle.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vince Rigby, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur:* Bob Miller, consultant en recherche.

Témoins: Du ministère de la Défense nationale: Contre-amiral Larry Murray, sous-ministre adjoint associé, Politiques et communications; Colonel John Bremner, directeur, Politique internationale. *Du ministères des Affaires extérieures:* John Noble, directeur général, Direction générale des organisations internationales.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité examine le rôle du Canada auprès des Nations Unies.

John Noble et le Contre-amiral Murray font un exposé puis, avec le Colonel Bremner, répondent aux questions.

Avec le consentement unanime, le Comité délibère de ses travaux.

Sur motion de Walter McLean, il est convenu à l'unanimité,—Que le Comité demande au Sous-comité du budget des fonds supplémentaires ne dépassant pas 15 000 $ afin d'annoncer dans certains journaux la tenue d'audiences sur l'ALÉNA.

Walter McLean propose,—Que le Comité reprenne l'étude de sa motion du 15 septembre 1992 portant sur l'étude de l'ALÉNA et que le montant du budget indiqué dans la motion soit porté à 141 800 $.

Svend Robinson propose l'amendement suivant,—Que le budget de déplacement soit accru de manière à ce que le Sous-comité du commerce extérieur puisse tenir des audiences sur l'ALÉNA dans toutes les provinces et territoires.

Sur quoi, un débat s'ensuit.

Du consentement unanime, l'amendement est retiré.

Du consentement unanime, la motion est adopté.

Svend Robinson propose,—Que le Comité permanent demande au Sous-comité du budget des fonds supplémentaires de manière à ce que le Sous-comité du commerce extérieur puisse tenir des audiences sur l'ALÉNA dans toutes les provinces et territoires.

And the question being put on the motion, it was, by a show of hands, negatived: Yeas: 2; Nays: 5.

It was agreed unanimously,—That, the Standing Committee on External Affairs and International Trade undertake a study of multilateralism and Canada's role in the United Nations, and that the Chairman be authorized to request a budget for travel in the amount of $6,500.00 and undertake the appropriate request for travel to New York for the purpose of visiting the United Nations, on the assumption that all Members who have available frequent flyer points will use them and that expenditure would be greatly reduced.

On motion of Walter McLean, it was agreed unanimously,—That, the Chairman be authorized to pay the hospitality expenses incurred during the travel to eastern Europe and western Europe during April and May, 1992, by the Standing Committee on External Affairs and International Trade and the Sub-Committee on International Trade.

At 5:15 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

La motion, mise aux voix à main levée, est rejetée par 5 voix contre 2.

Il est convenu à l'unanimité,—Que le Comité permanent fasse une étude du multilatéralisme et du rôle du Canada auprès des Nations Unies, et que le président soit autorisé à demander des fonds de déplacement au montant de 6 500 $ ainsi que la permission de se rendre à New York pour visiter les Nations Unies; qu'il soit entendu que les députés qui ont des points de voyage voudront s'en servir, ce qui réduira considérablement les frais prévus.

Sur motion de Walter McLean, il est convenu à l'unanimité,—Que le président soit autorisé à payer les frais d'hospitalité engagés par le Comité permanent ainsi que par le Sous-comité du commerce extérieur, lors du voyage dans l'est et dans l'ouest de l'Europe, en avril et mai 1992.

À 17 h 15, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Texte*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, November 18, 1992

• 1534

The Chairman: I call this meeting to order. Our order of reference today is further consideration of Canada's role in the United Nations. With us today from the Department of National Defence is Admiral Larry Murray. Who else do you have with you from the department?

• 1535

Rear Admiral Larry Murray (Associate Assistant Deputy Minister, Policy and Communications, Department of National Defence): Colonel John Bremner is with me.

Mr. John Noble (Director General, International Organizations Bureau, Department of External Affairs): I have Lieutenant-Colonel Anderson and Mr. Bill Gusen.

The Chairman: From CIDA we have Mr. Art Wright, vice-president of the Multilateral Programs Branch. Welcome, Mr. Wright.

I gather, Mr. Noble, you are going to start and then the admiral.

Mr. Noble: Thank you, Mr. Chairman. It is a pleasure for, me along with Rear Admiral Murray, Colonel Bremner, and Art Wright from CIDA, to speak to members of the standing committee concerning Canada's response to Secretary-General Boutros-Ghali's agenda for peace.

I think it's fair to say my task is made an awful lot easier because the Secretary of State for External Affairs devoted a large portion of her speech to the General Assembly last September to spelling out Canada's response. In addition, our ambassador to the United Nations, Louise Fréchette, elaborated further on the Canadian response in a statement to the General Assembly on October 9. I have tabled copies of these speeches with the clerk, as well as copies of the Secretary-General's paper, which I understand members have already had the opportunity to look at.

First of all, I want to say that there is a long-standing and very close cooperation between the Department of External Affairs and International Trade and the Department of National Defence in the development of Canadian policy with respect to international peace and security. The fact that Lieutenant-Colonel Anderson is seconded to the department's international security and defence relations division is part of a long-standing policy that he is in charge of the operational part of peacekeeping operations in the department and maintains a close liaison with DND.

In keeping with this well-established practice, Admiral Murray and I will comment on various aspects of the Canadian response to the report. As committee members will recall, when the UN Security Council met at the heads of

[*Traduction*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 18 novembre 1992

Le président: La séance est ouverte. Aujourd'hui, nous poursuivons notre étude du rôle du Canada auprès des Nations Unies. Nous accueillons aujourd'hui l'amiral Larry Murray du ministère de la Défense nationale. Pouvez-vous nous présenter les personnes qui vous accompagnent?

Le contre-amiral Larry Murray (sous-ministre adjoint associé, politiques et communications, ministère de la Défense nationale): Le colonel John Bremner est avec moi.

M. John Noble (directeur général, Direction générale des organisations internationales, ministère des Affaires extérieures): Je suis accompagné du lieutenant-colonel Anderson et de M. Bill Gusen.

Le président: De l'ACDI, nous accueillons M. Art Wright, vice-président, direction générale des programmes multilatéraux. Bienvenue, monsieur Wright.

Si j'ai bien compris, monsieur Noble, vous allez commencer et l'amiral prendra la parole après vous.

M. Noble: Merci, monsieur le président. Le contre-amiral Murray, le colonel Bremner, Art Wright de l'ACDI et moi-même sommes heureux de pouvoir informer les membres du comité permanent de la réponse du Canada à l'agenda pour la paix du secrétaire général Boutros-Ghali.

Je pense pouvoir dire que ma tâche est d'autant plus facile que la secrétaire d'état aux Affaires extérieures a consacré à la réaction du Canada une bonne part de son discours devant l'Assemblée générale en septembre dernier. En outre, notre ambassadeur aux Nations Unies, Louise Fréchette, a détaillé davantage la réaction du Canada dans une déclaration à l'Assemblée générale le 9 octobre. J'ai déposé auprès de la greffière des exemplaires de ces discours, ainsi que des exemplaires du rapport du secrétaire général que les députés, je pense, ont déjà eu l'occasion de parcourir.

Premièrement, je tiens à dire que le ministère des Affaires extérieures et du Commerce international et le ministère de la Défense nationale collaborent étroitement et depuis longtemps à l'élaboration de la politique canadienne en matière de paix et de sécurité internationale. Le détachement du lieutenant-colonel Anderson auprès de la direction de la Sécurité internationale et des relations de défense du ministère s'inscrit dans une politique de longue date selon laquelle il est responsable de l'aspect opérationel des opérations de maintien de la paix au ministère et il entretien d'étroites relations avec le ministère de la Défense.

Conformément à cette pratique bien établie, l'amiral Murray et moi-même commenterons des aspects différents de la réponse canadienne au rapport. Les membres du comité se rappelleront que lorsque le Conseil de sécurité des Nations

[*Text*]

state level on January 31 of this year, it invited the Secretary-General to prepare for circulation to members of the United Nations, by July 1, "an analysis and recommendation on ways of strengthening and making more efficient within the framework and provisions of the Charter the capacity of the United Nations for preventative diplomacy, for peacemaking and for peacekeeping".

The Secretary-General submitted his report, entitled *Agenda for Peace*, in June. The report lays down an ambitious and detailed set of proposals, and the Secretary-General has recommended that this reform program be completed by 1995, the UN's 50th anniversary.

I would like to review briefly what we believe are the major recommendations in the report and Canada's response to them. However, first of all I would like to point out that while the Secretary-General did not ask for national inputs to the report, many countries, including Canada, provided them.

Among the suggestions included in the joint paper submitted by Canada, Australia, New Zealand and the Nordic countries on April 10 of this year were the following recommendations:

First, that all member states must pay their assessed contributions to both the regular and peacekeeping budgets in full, on time and without condition.

Second, with respect to preventative diplomacy, there was a need for an early warning system on potential conflicts and anticipatory discussions by the Security Council.

Third, with respect to peacemaking, that the Secretary-General be provided with the necessary political support and adequate resources. There was a need to improve internal UN coordination, a need to determine the most appropriate division of labour between the UN and regional bodies in peacemaking and peacekeeping, a need to integrate peacemaking efforts with civilian components, that a stand-by pool of qualified civilian personnel be established, and the inclusion of UN guards in humanitarian relief operations.

Fourth, with respect to peacekeeping, the option of early deployment as a deterrent to armed conflict should be examined. There was also a need to streamline the secretariat's operations, to establish a peacekeeping reserve fund, the need for peacekeeping to be established on a secure and sound basis, and again that member states must pay their assessed contributions for peacekeeping on time and in full.

• 1540

I should say, Mr. Chairman, that we are very pleased the Secretary-General felt that most of our propsoals were valuable and he incorporated them into his paper. I've made available today copies of this joint paper to the clerk. I don't think this document has been circulated before and it may be that members of the committee may be interested in reading it. You will note, of course, that our comments back in April were grouped under the headings preventative diplomacy, peacemaking, and peacekeeping.

[*Translation*]

Unies s'est réuni au niveau des chefs d'état le 31 janvier 1992, il a invité le secrétaire général «à élaborer une étude des recommandations», à remettre aux états membres avant le 1er juillet 1992, «sur le moyen de renforcer la capacité de l'organisation dans les domaines de la diplomatie préventive, du maintien et du rétablissement de la paix, et sur la façon d'accroître son efficacité, dans le cadre des dispositions de la Charte».

Le secrétaire général a présenté son rapport, intitulé *Agenda pour la paix*, en juin. Le rapport contient un ensemble ambitieux et détaillé de propositions et le secrétaire général a recommandé que ce programme de réforme soit terminé pour le cinquantième anniversaire des Nations Unies, en 1995.

J'aimerais passer en revue rapidement les recommandations de ce rapport qui nous semblent les plus importantes et vous faire part de la réaction du Canada à celles-ci. Cependant, j'aimerais d'abord vous signaler que bien que le secrétaire général n'ait pas demandé de contributions nationales à la préparation de ce rapport, de nombreux pays, dont le Canada, en ont fait.

Parmi les suggestions que contenait le document présenté conjointement par le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les pays nordiques, le 10 avril 1992, il y avait les recommandations suivantes:

Premièrement, que les états membres versent leurs quotes-parts au budget ordinaire et au budget de maintien de la paix en entier, à la date prévue et sans condition.

Deuxièmement, la diplomatie préventive exige un système d'alerte rapide sur les conflits potentiels et des discussions préventives au sein du Conseil de sécurité.

Troisièmement, le rétablissement de la paix exige que le secrétaire général soit doté de l'appui politique nécessaire et de ressources suffisantes. Il faut améliorer la coordination interne aux Nations Unies, déterminer la meilleure répartition des tâches entre les Nations Unies et les organismes régionaux de rétablissement et de maintien de la paix, intégrer les opérations de rétablissement de la paix et les mesures civiles, créer une réserve de personnel civil qualifié et faire participer les gardes des Nations Unies aux opérations d'aide humanitaire.

Quatrièmement, en ce qui a trait au maintien de la paix, il faudrait examiner l'option d'un déploiement préventif pour empêcher l'éclatement des hostilités. Il faudrait également que les opérations du secrétariat soient rationalisées, que soit créé un fonds de réserve pour le maintien de la paix, que les opérations de maintien de la paix soient établies sur une base sûre et solide et, à nouveau, que les états membres versent leurs quotes-parts pour le maintien de la paix en entier et en temps opportun.

Je dois dire, Monsieur le président, que nous sommes très heureux que le secrétaire général ait jugé utile la plupart de nos propositions et qu'il les ait intégrées dans son rapport. J'ai remis, aujourd'hui même, des exemplaires de ce rapport conjoint à la greffière. Je ne pense pas que ce document ait été distribué auparavant et il est possible que les membres du comité aient envie de le lire. Vous remarquerez, bien sûr, que les observations que nous avons faites en avril étaient regroupées sous les titres «diplomatie préventive», «rétablissement de la paix», et «maintien de la paix».

[*Texte*]

I also want to signal the ongoing work of the Special Committee on Peacekeeping Operations, the so-called Committee of 34, which has been chaired over the past four years by the former deputy permanent representative of Canada, Ambassador Philippe Kirsch. This committee is the only UN organ, aside from the General Assembly, where member states which are not members of the Security Council can have influence on the UN's activities in the field of international security and peace.

Canada's new deputy permanent representative, David Malone, is carrying on this activist tradition in the Committee of 34, and he is at this very moment negotiating and has introduced into the special political committee a draft resolution on the follow-up to *Agenda for Peace*, which will be considered in the special political committee and ultimately by the General Assembly later this fall. Ambassador Fréchette is an active participant in the working group of permanent representatives who have been charged with following up the proposals contained in *Agenda for Peace*.

Turning to the document, I want to draw the hon. members' attention to the definitions contained in *Agenda for Peace* contained on pages 11 and 12 of the English document and pages 12 and 13 of the French document. The terms are preventative diplomacy, peacemaking, peacekeeping, and peacebuilding. You will note that peacemaking is defined as "an action to bring hostile parties to agreement, essentially through peaceful means as those foreseen in Chapter 6 of the UN Charter".

Later in his report, on pages 24 to 27 in English and pages 27 to 29 in French, the Secretary-General treats the whole question of the use of military force under chapter 7 of the UN Charter. It's also under the peacemaking heading. That has led to some confusion as to what in fact is meant by the term "peacemaking".

In Canadian parlance and that of the UN, peacemaking does not involve the use of force under the enforcement provisions of chapter 7. The Secretary of State for External Affairs, Mrs. McDougall, reiterated the clear Canadian commitment to ensuring that the United Nations is empowered and equipped to meet modern-day collective security needs in the speech she delivered to the 47th session of the General Assembly on September 24.

Let me remind you of some of the proposals to which Canada brought its support. We commended the Secretary-General's emphasis on preventative diplomacy and peacemaking as the preferred options and encouraged him to continue to use all of the means at his disposal to defuse crises. This would range from fact-finding missions to mediation.

[*Traduction*]

Je tiens également à attirer votre attention sur les travaux en cours du Comité spécial sur les opérations de maintien de la paix, qui est connu sous le nom de Comité des 34, dont le président, depuis quatre ans, est l'ancien représentant permanent adjoint du Canada, l'ambassadeur Philippe Kirsch. Ce comité est le seul organe des Nations Unies, mais à part l'Assemblée générale, où les États membres qui ne siègent pas au Conseil de sécurité peuvent exercer une influence sur les activités de l'organisation dans le domaine de la sécurité de la paix internationale.

Le nouveau représentant permanent adjoint du Canada, David Malone, maintient cette tradition d'activisme au Comité des 34 et il est, en ce moment même, en train de négocier un projet de résolution pour donner suite à *l'Agenda pour la paix*, résolution qui a été déposée auprès du comité politique spécial qui l'étudiera avant que l'Assemblée générale n'en soit saisie plus tard cet automne. L'ambassadeur Fréchette est un membre actif du groupe de travail des représentants permanents à qui on a confié la tâche d'assurer le suivi des propositions contenues dans *l'Agenda pour la paix*.

Je passe maintenant à ce document et j'attire l'attention des députés sur les définitions que contenait *l'Agenda pour la paix* et qui se trouvent aux pages 11 et 12 du document anglais et aux pages 12 et 13 du document français. Les expressions définies sont «diplomatie préventive», «rétablissement de la paix», «maintien de la paix» et «consolidation de la paix». Vous y lirez que «le rétablissement de la paix vise à rapprocher les parties hostiles, essentiellement par des moyens pacifiques tels que ceux prévus au chapitre 6 de la charte des Nations Unies».

Plus loin dans ce rapport, de la page 24 à la page 27 de l'anglais et de la page 27 à la page 29 du français, le secrétaire général traite de l'emploi de la force militaire conformément au chapitre 7 de la charte des Nations Unies. Cela se trouve sous le titre «rétablissement de la paix». Cela a engendré une certaine confusion quant à la nature du «rétablissement de la paix».

Dans le langage du Canada et dans celui des Nations Unies, le rétablissement de la paix ne comporte pas l'emploi de la force en vertu des dispositions d'application du chapitre 7. La secrétaire d'État aux Affaires extérieures, M^me^ McDougall, a réitéré l'engagement clair du Canada de veiller à ce que les Nations Unies aient les pouvoirs et les moyens nécessaires pour répondre aux besoins modernes de sécurité collective dans le discours qu'elle a fait à la 47^e^ session de l'Assemblée générale, le 24 septembre.

Permettez-moi de vous rappeler certaines des propositions que le Canada a appuyées. Nous avons félicité le secrétaire général d'avoir insisté sur le fait que la diplomatie préventive et le rétablissement de la paix sont les options privilégiées et nous l'avons encouragé à continuer à utiliser tous les moyens dont il dispose pour désamorcer les crises. Ces moyens vont des missions d'établissement des faits jusqu'à la médiation.

[*Text*]

We support the concept of preventative peacekeeping and urge the Security Council to adopt this option when lives can be saved, confrontation averted or democracy stabilized. We support the creation of a peacekeeping reserve fund and increased spending authority for the Secretary-General in response to peacekeeping mandates of the Security Council.

We recognize the need to secure the financial wherewithal to meet the increasing demands on the UN.

We strongly support improved cooperation between the UN and regional arrangements and agencies as envisaged in chapter 8 of the UN Charter.

We agree that the Secretary-General should continue to use mediation and negotiation to facilitate the process of peace and that the Security Council should avail itself of appropriate measures for dispute settlement.

We agree there is a need for a broad role for the International Court of Justice and for the Secretary-General to be authorized to take advantage of the advisory competence of the court.

Canada is in the process of confirming arrangements, through an exchange of letters with the Secretary-General of the UN, to the effect that we maintain a battalion on stand-by for UN peacekeeping operations. This is in response to a specific recommendation from the Secretary-General for a commitment, which from a Canadian point of view has in fact been a longstanding policy.

We agree with the need to make human rights monitors, electoral officials, refugee and humanitarian specialists and police when the situation calls for it.

• 1545

Nous appuyons la recommandation du secrétaire général voulant que le Conseil économique et social soit «invité à fournir des rapports conformément à l'article 65 de la charte sur les situations nouvelles d'ordre économique et social qui risquent, si l'on ne prend pas des mesures pour y remédier, de mettre en danger la paix et la sécurité internationales».

Le Canada se félicite que le secrétaire général ait pris l'initiative de soulever, au paragraphe 40, la question de l'absence de dispositif adéquat permettant d'engager un effort collectif du système onusien en vue d'un règlement pacifique d'un conflit devant le comité administratiif de coordination, l'ACC.

Le Canada encourage le secrétaire général à étudier, comme il l'a lui-même suggéré à l'ACC, les méthodes qui permettraient à l'ensemble du système onusien de contribuer plus efficacement au règlement pacifique des différends; l'ECOSOC devrait également jouer un rôle à cet égard.

Le rapport du secrétaire général a, de façon générale, reçu un accueil assez enthousiaste. Le Canada a, en particulier, choisi de lui donner tout l'appui possible afin d'en faire un document de référence sur lequel le Conseil de sécurité et l'Assemblée générale se pencheraient. Cette étape est maintenant franchie et nous pouvons maintenant pousser la réflexion plus loin.

[*Translation*]

Nous appuyons le concept du maintien de la paix préventif et incitons le Conseil de sécurité à adopter cette option lorsqu'il est possible d'épargner des vies, d'éviter des confrontations ou de stabiliser une démocratie. Nous sommes en faveur de la création d'un fonds de réserve pour le maintien de la paix et de l'accroissement du pouvoir de dépenser du secrétaire général en réponse au mandat de maintien de la paix du Conseil de sécurité.

Nous reconnaissons la nécessité de donner aux Nations Unies les moyens financiers de répondre aux demandes sans cesse plus nombreuses.

Nous appuyons fermement le renforcement de la collaboration entre les Nations Unies et les dispositions et organismes régionaux, tels que prévus au chapitre 8 de la charte de l'organisation.

Nous sommes d'accord pour dire que le secrétaire général doit continuer à avoir recours à la médiation et à la négociation pour favoriser le processus de paix et que le Conseil de sécurité devrait se prévaloir des moyens adéquats de règlement des litiges.

Nous convenons que la Cour internationale de justice doit jouer un rôle plus important et que le secrétaire général doit être autorisé à profiter des compétences consultatives de la cour.

Le Canada est en train de confirmer, par un échange de lettres avec le secrétaire général des Nations Unies, des ententes en vertu desquelles il maintiendra un bataillon de réserve pour les opérations de maintien de la paix des Nations Unies. Cela fait suite à une recommandation précise du secrétaire général qui demandait un engagement qui, pour le Canada, est en fait une politique de longue date.

Nous reconnaissons la nécessité de fournir des observateurs ayant pour fonction de veiller au respect des droits de l'homme, du personnel chargé des élections, des spécialistes des réfugiés et de l'aide humanitaire ainsi que des policiers lorsque les circonstances l'exigent.

We support the Secretary General's recommendation to the effect that the Economic and Social Council be invited "to provide reports, in accordance with Article 65 of the Charter, on those economic and social developments that may, unless mitigated, threaten international peace and security".

Canada is pleased that the Secretary General took the initiative of pointing out in paragraph 40, to the administrative committee on coordination, the lack of an adequate mechanism to engage the collective efforts of the United Nations system for the peaceful resolution of a conflict.

Canada encourages the Secretary General to examine, as he himself suggested to the ACC, mechanisms that would help the United Nations system to contribute more efficiently to the peaceful resolution of conflicts, ECOSOC should also play a role in this area.

In general, the Secretary General's report was received quite enthusiastically. Canada, specifically, chose to fully support this report so that it could be used as a reference document by the Security Council and the General Assembly. This stage is now completed and we can now consider this issue further.

[*Texte*]

Les concepts peu familiers d'imposition et de consolidation de la paix devront notamment faire l'objet de plus amples recherches. Nous réfléchissons avec les autres membres des Nations Unies pour trouver un juste équilibre entre, par exemple, les notions de souveraineté nationale et de menaces à la paix et à la sécurité internationales lorsqu'elles s'opposent. Certains pays sont particulièrement sensibles à cette dimention du rapport du secrétaire général. Ils craignent en effet de faire les frais de ce qu'ils perçoivent être une ingérence dans les affaires intérieures.

De même, la suggestion de désigner, en rapport avec l'article 43 de la charte, des troupes pour l'imposition de la paix soulève des problèmes très importants, y compris celui du consentement des États, de leur capacité à participer à la prise de décision, du rôle du Comité militaire et de la capacité des Nations Unies de réellement commander et contrôler de telles opérations. Nous sommes d'accord avec le secrétaire général pour dire qu'une telle force ne sera vraisemblablement pas opérationnelle avant quelque temps. Pour le moment, nous préférons consacrer nos énergies à d'autres suggestions plus immédiatement réalisables pour le renforcement des capacités de prévention et de gestion des conflits.

Malheureusement, le talon d'Achille de l'Organisation des Nations Unies est son problème financier. Toutes les réformes, en particulier dans le domaine du rétablissement et du maintien de la paix, seront vaines si plusieurs États membres continuent de négliger de payer leurs contributions. De même, nous croyons que toutes les opérations de paix doivent être financées équitablement par les membres des Nations Unives. Le Canada poursuivra sa campagne à cet égard.

En terminant, permettez-moi de souligner que le multilatéralisme continuera de refléter notre intérêt national et qu'il est susceptible d'apporter une réponse adéquate aux problèmes de ce temps. C'est pourquoi nous appuyons sans réserve les efforts visant à renforcer la capacité de l'Organisation des Nations Unies dans les domaines de la diplomatie préventive, du maintien et du rétablissement de la paix.

Je vous remercie, monsieur le président.

The Chairman: Before I move on, would you go back to the beginning where you mentioned the pages you were referring to, please, so I know precisely what they were?

Mr. Noble: I was speaking with respect to definitions in the blue document, which I'm told you have all received.

The Chairman: But we have it in a different format.

Mr. Noble: All right. If you'd like, then—Bill, do we have copies of this document available? Does the clerk have them?

A voice: Yes, but in the original format, not as the blue document.

Mr. Noble: I'm sorry. I can identify the definitions, which are found in paragraph—I can tell you where they are.

The Chairman: I think I've found them. There was a contextual... They are the definitions you were referring to under peacemaking and peacekeeping.

[*Traduction*]

The lesser known concepts of peace enforcement and peacebuilding should be the subject of much more research. We have been considering with other members of the United Nations how to find the proper balance between the concept of national sovereignty and threats to international peace and security, when these conflict with each other. Some countries are particularly sensitive to this aspect of the Secretary General's report. In fact, they fear that they will pay for what they perceive to be an intrusion in their domestic affairs.

Furthermore, the suggestion that, under article 43 of the Charter, armed forces be designated for peace enforcement could entail very significant problems, including the consent of the states concerned their ability to participate in decision making, the role of the Military Committee and the ability of the United Nations to truly command and control such operations. We agree with the Secretary General that such a force would probably not be operational for a while. For now, we prefer to focus on other suggestions that could be put into effect in the shorter term in order to strenghten our conflict prevention and management capacity.

Unfortunately, the Achille's heel of the United Nations is its financial problems. All reforms, particularly in the area of peacemaking and peacekeeping, will come to nothing if several member states continue not to pay their assessments to the UN. Furthermore, we believe that all peace operations should be funded equitably by all UN members. Canada will continue to work toward this end.

In conclusion, allow me to point out that multilateralism will continue to reflect our own national interest and may provide viable solutions to current problems. That is why we wholeheartedly support efforts to strenghthen the United Nations capacity in the areas of preventative diplomacy, peacekeeping and peacemaking.

Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Avant de poursuivre, pourriez-vous retourner au début et préciser à nouveau les pages auxquelles vous faisiez référence.

M. Noble: Je faisais référence aux définitions dans le document bleu qui, me dit-on, vous a été distribué.

Le président: Mais nous l'avons sous un format différent.

M. Noble: D'accord. Si vous voulez, alors—Bill, avons-nous d'autres exemplaires de ce document? Le greffier en a-t-il?

Une voix: Oui, mais sous le format originel, non le document bleu.

M. Noble: Je suis désolé. Je peux vous montrer les définitions, qui se trouvent au paragraphe—je peux vous montrer où elles se trouvent.

Le président: Je crois que je les ai trouvées. Il s'agissait d'un contexte particulier... Ce sont les définitions auxquelles vous faisiez allusion sous la rubrique du rétablissement de la paix et du maintien de la paix.

[*Text*]

Mr. Noble: That's right, the definitions at the beginning, on page—

The Chairman: On page 6 in this document.

Mr. Noble: That's right. Then you have the whole question of—

The Chairman: It's the section later on you're referring to.

• 1550

Mr. Noble: That's right, of the report dealing with peacemaking, where at the end of the peacemaking section the Secretary-General talks about enforcement, which we don't look upon as in fact enforcement. Those are paragraphs 42 to 45 of the report. I assume you have numbers beside the paragraphs.

The Chairman: That's a better way to put it, the paragraphs.

Mr. Noble: I'm sorry that there was this confusion.

The Chairman: No, we want to get that clear rather than get lost in it. Thank you.

Admiral.

RAdm Murray: Thank you, Mr. Chairman. Ladies and gentlemen,

je suis heureux de pouvoir comparaître devant votre Comité pour parler d'Agenda pour la paix du point de vue du ministère de la Défense nationale. À l'instar de M. Noble, je crois que ce rapport du secrétaire général fera époque et j'espère que mes observations sauront éclairer vos importantes délibérations sur l'avenir du multilatéralisme.

Toutes les idées incorporées dans ce rapport ne sont pas nouvelles. Cependant, nous reconnaissons l'importance de consolider toutes ces idées dans un même document. Ce fait unique a permis à la communauté internationale de se pencher sur l'importance grandissante des Nations Unies durant la période suivant la guerre froide.

There is much in the report that reflects Canada's long-held views on the vital role of the United Nations in contributing to international peace and security. Indeed, Canada, in conjunction with Australia, New Zealand, and the Nordic countries, substantively contributed to an agenda for peace through the submission of a report earlier this year on ways of strengthening the capacity of the UN for preventive diplomacy, peacemaking, and peacekeeping. There are accordingly, as Mr. Noble has indicated, many Canadian views expressed in the report.

We have long recognized that preventive measures represent the most desirable and efficient way to deal with conflict. We are already, for example, involved with confidence-building, monitoring, and fact-finding. Obviously we have formal commitments that derive from Canada being a signatory to the Treaty on Conventional Forces in Europe, the Vienna Document, and the Open Skies Treaty; but we have also sought to build confidence with our former

[*Translation*]

M. Noble: C'est exact, les définitions au début, à la page...

Le président: À la page 6 du document.

M. Noble: C'est exact. Alors vous avez toute la question de...

Le président: Vous faites allusion à la partie qui vient plus tard.

M. Noble: C'est exact, ça se trouve dans le rapport du secrétaire général, à la fin de la partie sur le rétablissement de la paix où il est question des mesures d'imposition, qui ne sont pas, à notre avis, de véritables mesures d'imposition. Il s'agit des paragraphes 42 à 45 du rapport. Je suppose que dans le document que vous avez les paragraphes sont numérotés.

Le président: C'est plus simple de nous indiquer le numéro des paragraphes.

M. Noble: Je suis désolé de cette confusion.

Le président: Non, nous voulions nous éclairer sur ce point pour ne pas nous perdre dans les documents. Merci.

Amiral.

Cam Murray: Merci, monsieur le président. Mesdames et messieurs,

I am pleased to appear before your committee to speak to you about the Agenda for peace from the perspective of the Department of National Defence. Like Mr. Noble, I believe that this report by the Secretary General is of the utmost importance and I hope my comments will help you in your important debate on the future of mutlilateralism.

The ideas contained in this report are not all new. However, we recognize the importance of consolidating all these ideas into a single document. This single fact has enabled the international community to reflect on the increasing importance of the United Nations in the post Cold War era.

De nombreux éléments du rapport reflètent l'opinion qu'a depuis longtemps le Canada quant au rôle vital des Nations Unies en matière de paix et de sécurité internationales. En effet, le Canada, de concert avec l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les pays nordiques a contribué de façon importante à l'agenda pour la paix en présentant un rapport au début de l'année sur les moyens de renforcer la capacité des Nationas Unies dans les domaines de la diplomatie préventive, du maintien et du rétablissement de la paix. Par conséquent, comme M. Noble l'a mentionné, ce rapport exprime de nombreuses opinions canadiennes.

Nous reconnaissons depuis longtemps que les mesures préventives constituent le moyen le plus souhaitable et le plus efficace de régler des conflits. Nous avons déjà, par exemple, participé aux mesures visant à renforcer la confiance et aux missions de surveillance et d'établissement des faits. Bien sûr, le Canada a des obligations officielles en tant que signataire du Traité sur les forces armées conventionnelles en Europe, du document de Vienne, et du traité «Ciels

[*Texte*]

adversaries in eastern Europe through our participation in the Vienna military doctrine seminars, the North Atlantic Co-operation Council, or NACC, process, as well as a growing program of bilateral military contacts with former Warsaw Pact countries.

An example of monitoring is our continuing commitment of military personnel to the CSCE-sponsored, European Community-led monitoring mission in the territories of the former Yugoslavia. We are also considering contributing military officers to what the Conference on Security and Co-operation in Europe, or CSCE, has described as missions of longer duration, which are essentially fact-finding missions sent to areas of conflict in order to provide the CSCE with a better understanding of the principal issues involved.

Most of the Secretary-General's recommendations concerning peacekeeping fit well with current Canadian views. The broad definition of the term used in *Agenda for Peace* seems appropriate to the changing nature of peacekeeping operations.

Some observers have suggested that the broader definition leaves open to question the traditional requirement that peacekeeping operations have the consent of all parties involved. We are not significantly concerned about this, as the report later states that the basic conditions for success of peacekeeping, including the cooperation of the parties to the dispute, remain unchanged.

If the UN does wish to adopt a more assertive approach to peacekeeping in the future, various aspects of operating under conditions of partial consent will need to be worked out, including the questions of how heavily we arm peacekeeping forces, command and control arrangements, and rules of engagement.

The Secretary-General identified certain difficulties in obtaining commitments by member states to provide personnel for peacekeeping. Canada, however, maintains forces on stand-by for peacekeeping operations and has consistently encouraged other states to do the same.

The Secretary-General recommends that arrangements be reviewed and approved for training peacekeeping personnel. The Canadian forces program of training for peacekeeping has been kept under review in these changing times. That our methods are successful is evident in the effectiveness of our peacekeepers serving abroad.

While we hold to the basic principle that the best peacekeeper is a well-trained soldier, sailor, airman, or airwoman, we do conduct specialized training for peacekeeping. Units tasked for peacekeeping operations undergo special two-task training before departure to the theatre of operations, and officers selected as UN military observers attend a special training course. This training is conducted in accordance with United Nations training guidelines and has proven very effective.

[*Traduction*]

ouverts», mais nous avons également cherché à créer un climat de confiance avec nos anciens adversaires de l'Europe de l'Est en participant au colloque de Vienne sur la doctrine militaire, au processus du Conseil de coopération de l'Atlantique-nord et en établissant un nombre croissant de contacts militaires bilatéraux avec des pays de l'ancien Pacte de Varsovie.

Comme exemple de cette activité de surveillance, nous continuons à envoyer du personnel militaire pour la mission de surveillance dans les territoires de l'ancienne Yugoslavie dirigée par la Communauté européenne et parrainée par la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, la CSCE. Nous envisageons également de fournir des officiers pour ce que la CSCE a décrit comme des missions de plus longue durée, qui sont essentiellement des missions d'établissement des faits, dans des zones de conflit pour fournir à la CSCE des renseignements qui lui permettront de mieux comprendre les principaux problèmes.

La plupart des recommandations du Secrétaire général sur le maintien de la paix reflètent bien les opinions. Le sens large donné au terme utilisé dans *Agenda pour la paix* semble convenir à la nature changeante des opérations de maintien de la paix.

Certains observateurs ont dit que cette large définition remet en question l'exigence traditionnelle selon laquelle toutes les parties intéressées doivent consentir aux opérations de maintien de la paix. Cela ne nous inquiète pas beaucoup, car plus loin dans le rapport il est dit que les conditions fondamentales qui déterminent le succès des opérations, y compris la coopération des parties au conflit, restent inchangées.

Si l'ONU veut, à l'avenir, adopter une attitude plus autoritaire en matière de maintien de la paix, il faudra régler de nombreux aspects pour le déroulement d'opérations lorsque celles-ci n'ont reçu qu'un consentement partiel, y compris les questions d'armement des forces de maintien de la paix, y compris les questions de l'importance de l'armement des forces de maintien de la paix, des arrangements de commandement et de contrôle et des règles d'engagement.

Le secrétaire général a identifié certaines difficultés qu'il a rencontrées pour obtenir que les états membres s'engagent à fournir du personnel pour les opérations de maintien de la paix. Or, le Canada maintien une réserve de forces pour ce genre d'opération et a toujours encouragé les autres états à en faire de même.

Le secrétaire général recommande que les arrangements relatifs à la formation du personnel de maitien de la paix soient revus et approuvés. Le programme de formation des forces canadiennes fait l'objet d'un examen permanent en cette période changeante. La valeur de nos méthodes est attestée par l'efficacité de nos forces de maintien de la paix en mission à l'étranger.

Nous souscrivons au principe fondamental que les meilleurs gardiens de la paix sont des soldats, des marins, des aviateurs, hommes et femmes, bien formés, nous assurons aussi une formation spécialisée pour les opérations de maintien de la paix. Les unités chargées de ces missions reçoivent une formation spécialisée avant leur départ pour le théâtre des opérations et les officiers choisis comme observateurs militaires des Nations Unies suivent une formation spéciale. Cette formation est conforme aux directives des Nations Unies et s'est révélée très efficace.

[*Text*]

• 1555

Canada also responds to requests to provide advice and assistance to other nations on peacekeeping policy, operations, and training. In the last three years we have dispatched training assistance teams to more than twenty states, and we also conduct annual seminars on peacekeeping.

The UN is in the process of redefining UN peacekeeping training and doctrine requirements. It does not believe there is a need for extensive infrastructure to support peacekeeping training. However, a centralized program of training the trainers, possibly conducted by an institution such as the International Peace Academy, may be established. This could be enhanced by a decentralized program conducted by UN contingents or by individual countries. We are presently reviewing these training concepts and in fact supporting the UN review in this area.

Le secrétaire général a cerné certaines lacunes au niveau de la planification logistique. Nous reconnaissons depuis un certain temps que les Nations Unies n'ont pas de doctrine logistique cohérente et que leur approche plutôt fragmentée exerce des pressions de plus en plus lourdes sur un secrétariat déjà surchargé. Le Canada a proposé un programme d'action pour améliorer l'aspect logistique. Il s'agit de former un groupe de travail multinational qui aurait pour mandat d'établir un ensemble cohérent de procédures opérationnelles logistiques à l'usage des Nations Unies. Le secrétariat a indiqué qu'il compte demander au Canada de piloter le projet en son nom. La France s'est dite prête à participer au projet par l'entremise du Comité franco-canadien de coopération militaire.

Les Forces canadiennes détachent souvent auprès du secrétariat de l'ONU des officiers chargés d'aider à la planification des opérations de maintien de la paix. Nous continuerons de le faire à la demande des Nations Unies et nous sommes même disposés à accroître notre aide au besoin.

Canada accepts the concept of peacebuilding as a necessary requirement beyond the fulfilment of the specific mandate of a peacekeeping force. There must be formal structures put in place to aid nations in the critical post-resolution period to deal with underlying economic, social, cultural, and humanitarian problems.

As part of peacebuilding, the Secretary-General stresses the need for de-mining operations following a conflict. An example of Canadian Forces work already done in this area can be found in our contribution to the UN-sponsored mine awareness and clearance training program conducted in Pakistan between 1989 and 1990. Some 50 Canadian Forces engineers participated in this highly successful project. Members of the Canadian Forces have also been deployed on missions in a nation-building role, for example in Namibia in 1989, and presently in Cambodia.

[*Translation*]

Le Canada répond en outre aux demandes de conseil et d'aide d'autres pays en ce qui a trait à la politique, aux opérations et à la formation relatives au maintien de la paix. Au cours des trois dernières années, nous avons envoyé des équipes dans 20 pays pour les aider dans leurs programmes de formation et nous organisons également des colloques annuels sur le maintien de la paix.

L'ONU est en train de redéfinir sa doctrine et ses besoins en matière de formation pour le maintien de la paix. L'organisation ne croit pas avoir besoin d'une vaste infrastructure pour faciliter la formation en matière de maintien de la paix. Toutefois, il se peut que soit créé un programme de formation centralisé pour les instructeurs, peut-être sous la direction d'un institut comme l'Académie mondiale pour la paix que viendrait compléter un programme décentralisé sous la direction de contingents des Nations Unies ou de certains pays. Nous sommes en train de revoir ces concepts de formation et, en fait, nous appuyons l'examen de cette question par les Nations Unies.

The Secretary General has identified certain gaps in the UN's logistical planning. We have recognized for some time that the UN does not have a coherent logistical doctrine and that its rather fragmented approach is bringing increasing pressure to bear on an already overworked secretariat. Canada has proposed a plan of action to improve the logistical aspect. It involves creating a multinational working group to establish a set of coherent logistical operational procedures for the UN. The secretariat has indicated that it intends to ask Canada to pilot this project on its behalf. France has indicated that it is willing to participate in the project through the Franco-Canadian military cooperation committee.

The Canadian forces often second officers to the UN secretariat to help it in the planning of peacekeeping operations. We will continue to do so at the request of the UN and we are even willing to increase our help as needed.

Le Canada accepte le concept de la consolidation de la paix comme étant une exigence nécessaire qui va au-delà de l'exécution d'un mandat précis par une force de maintien de la paix. Il faut qu'il y ait des structures officielles pour aider les nations qui doivent trouver des solutions aux problèmes économiques, sociaux, culturels et humanitaires sous-jacents dans la période critique qui suit la fin d'un conflit.

Le secrétaire général souligne l'importance du déminage dans les activités de consolidation de la paix, après un conflit. Un exemple des activités des Forces canadiennes dans ce domaine est notre participation au Programme d'entraînement de la reconnaissance des mines et au déminage parrainé par les Nations Unies mis en oeuvre au Pakistan en 1989 et 1990. Quelque 50 ingénieurs des Forces canadiennes ont participé à ce projet qui a été couronné de succès. Des membres des Forces canadiennes ont également été déployés lors de missions de développement d'un pays, notamment en Namibie en 1989 et au Cambodge à l'heure actuelle.

[*Texte*]

The Secretary-General encourages regional organizations to cooperate with the UN in preventive diplomacy, peacemaking, peacekeeping, and peacebuilding. Canada supports this concept, while believing that the UN will continue to play a central role.

Within NATO Canada has been active in encouraging the alliance to adapt its structures to the challenges of the post-Cold War security environment. We believe the alliance can contribute effectively to conflict prevention and resolution. Some important steps have already been taken in this direction, including the establishment of the North Atlantic Co-operation Council, which I mentioned earlier, and NATO's stated willingness and ongoing studies in the area of peacekeeping operations.

There are a few areas in which we consider the Secretary-General's proposals need further review and development. As part of his discussion of preventive diplomacy, the Secretary-General calls for preventive deployments of peacekeeping forces. As John Noble has said, we normally use the term "preventive peacekeeping" to describe this concept.

In general, Canada supports the concept of preventive deployments including the establishment of demilitarized zones. However, we do see some potential difficulties in the use of UN forces in a deterrent role with the consent of only one of the parties to the dispute. In our view, this could undermine the perception of impartiality of the peacekeepers and could place them at significant risk under certain circumstances. The UN currently lacks the infrastructure to rapidly deploy follow-on forces in sufficient strength to restore a situation if deterrence or the trip-wire fail. Thus we believe that although the concept is sound and warrants further study, great care will be needed in the assessment of any specific proposal for preventive deployment.

• 1600

With regard to the use of military force for major enforcement actions, the Secretary-General recommends the activation of article 43 of the UN Charter. The mission of forces under article 43 would be to respond to outright aggression, imminent or actual. The Secretary-General admits that such forces are not likely to be available for some time to come. Indeed, at this juncture in time there is no indication that any nation is willing to supply troops on this basis in current circumstances, owing among other considerations to the inherent lack of national political control over whether forces would be deployed in any particular set of circumstances. Even if national decision-making were incorporated into the concept, it would be imperative for there to be adequate command and control arrangments—

Mr. Simmons (Burin—St. George's): On a point of order, Mr. Chairman, I am new to this committee, so maybe you could give me some guidance here. Are there some parameters as to how long the witnesses take to make their

[*Traduction*]

Le secrétaire général encourage les organismes régionaux à collaborer avec les Nations Unies en matière de diplomatie préventive, de rétablissement, de maintien et de consolidation de la paix. Le Canada appuie ce concept, tout en croyant que les Nations Unies continueront à jouer un rôle central.

Le Canada a activement encouragé ses alliés de l'OTAN à adapter les structures de cette organisation au défi des nouvelles conditions de sécurité de l'après-guerre froide. Nous croyons que l'alliance peut contribuer efficacement à la prévention et au règlement des conflits. Certaines mesures importantes ont déjà été prises en ce sens, dont la création du Conseil de coopération de l'Atlantique Nord, que j'ai déjà mentionné, ainsi que les études que mène l'OTAN sur les activités de maintien de la paix et sa volonté déclarée de participer à ces opérations.

Nous estimons que certaines des propositions du secrétaire général doivent être examinées à nouveau et précisées. Dans la partie de son rapport sur la diplomatie préventive, le secrétaire général préconise le déploiement préventif des forces de maintien de la paix. Comme John Noble l'a mentionné, nous utilisons d'habitude l'expression «maintien de la paix préventif» pour décrire ce concept.

Le Canada appuie, de façon générale, le concept des déploiements préventifs, y compris la création de zones démilitarisées. Toutefois, nous pensons que l'utilisation des forces des Nations Unies dans un rôle dissuasif avec le consentement d'une seule des parties en conflit pourrait créer des difficultés. À notre avis, cela nuirait à la réputation d'impartialité des forces de maintien de la paix et leur ferait courir des risques graves dans certaines circonstances. À l'heure actuelle, les Nations Unies n'ont pas l'infrastructure nécessaire pour déployer rapidement des forces de premier renfort suffisamment puissantes pour rétablir la situation en cas d'échec de la dissuasion ou du fil tendu. Nous croyons donc que même si ce concept est sain et mérite d'être examiné plus à fond, il faudra évaluer très soigneusement toute proposition précise de déploiement préventif.

En ce qui concerne l'utilisation de la force militaire dans le cadre d'importantes opérations d'imposition de la paix, le secrétaire général recommande d'appliquer l'article 43 de la Charte des Nations Unies. Les forces prévues à l'article 43 auraient pour mission d'intervenir en cas d'agression caractérisée, en cours ou imminente. Le secrétaire général admet qu'il est peu probable qu'on dispose de telles forces pendant quelque temps encore. En fait, pour le moment aucun pays n'a indiqué qu'il était prêt à fournir des troupes pour des opérations de ce genre dans les circonstances actuelles, en raison, notamment, du manque inhérent de contrôle politique nationale sur le déploiement des forces dans des circonstances particulières. Même si l'on intégrait à ce concept un processus de décisions nationales, il serait impératif d'avoir des arrangements de commandement et de contrôle appropriés.

M. Simmons (Burin—St. George): J'invoque le Règlement, monsieur le président. Je suis nouveau à ce comité et j'aimerais que vous me donniez certains éclaircissements. Y a-t-il des limites de temps pour la durée

[*Text*]

preliminary remarks? We would like to have some time to ask questons. As well, is there a statement that we could have? There is no need... After all, most of us can read. If the witness had done the courtesy of bringing a statement, we could take it as read. If this thing ends at 5 p.m., we should be given some opportunity, Mr. Chairman. I don't want to crowd your agenda, but what are the parameters here? Does the witness have unlimited time to do this?

The Chairman: The witness has the time that the witness takes. That is our usual practice. We ask witnesses to be as brief as they think they can be while giving us the information they want to give.

Mr. Simmons: I appreciate that, but I would like to tell the witnesses that if they could be reasonably brief, we will have time to put some questions. I have some and I am sure other members do too.

The Chairman: I think we will get to questions, and I think we will get there quicker if we just carry on.

Mr. Simmons: I thank you for your assurances.

Mr. McLean (Waterloo): Mr. Chairman, the steering committee of the committee agreed to start a series of meetings to examine the background of this information. It was understood that we needed some information on the table before we began to wrestle with these issues. A number of people are committed over a number of weeks to following this through, not on a day-by-day basis but on an overall approach. I think it may be helpful for the witnesses and others to know what our intention is.

Mr. Prud'homme (Saint-Denis): I well understand Mr. McLean's point of view, but if a lot of documents are to be put to our attention and we start deliberating...if there is anything ready in some department, it would be nice if we could get it.

The Chairman: The documents being referred to were circulated to all members some weeks ago.

Mr. Prud'homme: Yes, I know, but I mean any document, because of what Mr. McLean said... He said all kinds of documents will be coming in the future.

Mr. Simmons: Mr. Chairman, that's the answer I wanted. The documents have been circulated. Next time perhaps the witnesses could just summarize and assume that the committee members have seen the documents.

The Chairman: No, the document that the admiral and the department are referring to is the UN's document.

Mr. Simmons: Which we have. All right.

The Chairman: Admiral, please carry on.

RAdm Murray: Even if national decision-making were incorporated in the concept, it would be imperative for there to be adequate command and control arrangements for missions to be properly planned and coordinated, for units to

[*Translation*]

des déclarations préliminaires des témoins? Nous aimerions avoir le temps de poser des questions. Aussi, est-ce que nous pourrions avoir un exemplaire de la déclaration? Il n'est pas nécessaire—Après tout, la plupart d'entre nous savons lire. Si le témoin avait eu la courtoisie d'apporter des exemplaires de sa déclaration, nous aurions pu la publier comme si elle avait été lue. Si cette séance finit à 17 heures, il faudrait nous donner le temps, monsieur le président, de poser des questions. Je ne veux pas bousculer votre ordre du jour, mais y a-t-il des paramètres? Est-ce qu'un témoin peut prendre tout le temps qu'il veut pour sa déclaration?

Le président: Le témoin prend le temps qu'il lui faut. C'est ainsi que les choses se passent d'habitude. Nous demandons aux témoins d'être aussi brefs qu'ils pensent pouvoir l'être tout en nous donnant les renseignements qu'ils sont venus nous communiquer.

M. Simmons: Je comprends cela, mais j'aimerais dire aux témoins s'ils pouvaient être raisonnablement rapides, nous aurions le temps de poser quelques questions. J'ai des questions à poser et je suis sûr que d'autres députés en ont aussi.

Le président: Je pense que nous aurons le temps de poser des questions et que nous y viendrons plus rapidement si nous poursuivons.

M. Simmons: Je vous remercie de ces garanties.

M. McLean (Waterloo): Monsieur le président, le comité directeur a accepté de tenir quelques réunions pour étudier la documentation sur cette question. Il était entendu qu'il nous fallait des renseignements avant de nous attaquer à ces questions. Un certain nombre de personnes se sont engagées à bien mener cette tâche au cours des prochaines semaines, non pas au jour le jour mais de manière générale. Je pense qu'il serait utile que ces témoins et les autres sachent ce qui est notre intention.

M. Prud'homme (Saint-Denis): Je comprends bien le point de vue de M. McLean, mais si nous devons recevoir des tas de documents et que nous commençons à discuter—si certains ministères ont des documents qui sont prêts ce serait bien qu'ils nous les fournissent.

Le président: Les documents dont il est question ont été distribués à tous les membres il y a déjà quelques semaines.

M. Prud'homme: Oui, je sais, mais je veux dire tous les documents, car M. McLean disait que nous allons recevoir beaucoup de documents à l'avenir.

M. Simmons: Monsieur le président, c'est la réponse que je cherchais. Les documents ont été distribués. La prochaine fois les témoins pourraient peut-être se contenter de nous présenter un résumé et tenir pour acquis que nous avons déjà reçu les documents.

Le président: Non, le document dont parlent l'Amiral et les représentants du ministère est un document des Nations Unies.

M. Simmons: Que nous avons. Très bien.

Le président: Amiral, veuillez continuer.

Cam Murray: Même si l'on intégrait au concept un processus de décisions nationales, il serait impératif d'avoir des arrangements de commandement et de contrôle suffisants pour que les émissions soient bien planifiées et coordonnées,

[*Texte*]

train together in advance, and for an appropriate logistics infrastructure to be in place. None of these conditions currently exist, and we believe, as Mr. Noble has said, that we might be better to focus our energies on more immediate prospects for enhancing UN conflict management and prevention activities.

The *Agenda for Peace* also discusses peace enforcement units, which would be troops more heavily armed than conventional peacekeepers and be used, for example, to restore a ceasefire that had broken down. While we believe that the concept of peace enforcement units is a useful one, it does require further elaboration. The fundamental problem is the lack of any clear operational concept for such units. It is not clear in the concept if they would act impartially, as in peacekeeping, or partially, as in enforcement or in aid to the civil power; whether they would be national or multinational in nature; how they would relate to peacekeeping units already deployed in theatre; or how they would be financed. All of these factors would crucially affect the composition and training of such units, their support requirements, and their command and control arrangements for their use.

• 1605

We believe for the present the UN would be best served by countries designated UN stand-by units in accordance with needs identified by the United Nations, as Canada has done for many years. These units can be rapidly deployed for a variety of tasks and can effectively contribute to prevention and peaceful resolution of conflict under most circumstances.

En conclusion, je rappelle que le ministère de la Défense nationale a favorablement accueilli le rapport du secrétaire général et que nous appuyons sans réserve la majorité de ses propositions ouvertes sur l'avenir. Nous reconnaissons que le monde est en pleine évolution et que nous devons contribuer à la recherche de nouveaux mécanismes de prévention et de règlement des conflits.

Bien que les principes du maintien de la paix restent les mêmes, des concepts nouveaux sont apparus qui peuvent rendre plus efficace le règlement pacifique des différends. Nous continuons, dans la mesure du possible, à contribuer à la recherche de la paix et à appuyer les efforts déployés par les Nations Unies pour tirer parti des possibilités créées par le nouvel ordre international.

That concludes my statement, Mr. Chairman. Thank you.

The Chairman: Thank you.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Mr. Chairman, I am sorry, I got here a little late. Is there going to be any statement from the CIDA representative?

[*Traduction*]

pour que les unités puissent s'entraîner ensemble avant d'être déployées et pour qu'une infrastructure logistique appropriée soit mise en place. Aucune de ces conditions n'est remplie à l'heure actuelle et nous croyons, comme le disait M. Noble, qu'il serait peut-être préférable de concentrer nos énergies sur les possibilités plus immédiates d'amélioration des activités des Nations Unies en matière de gestion et de prévention des conflits.

Dans le rapport «Agenda pour la paix» il est également question d'unités d'imposition de la paix, qui seraient des troupes plus lourdement armées que les forces de maintien de la paix traditionnelles et qui seraient utilisées, par exemple, pour rétablir un cessez-le-feu qui n'aurait pas été respecté. Nous croyons que le concept des unités d'imposition de la paix est utile mais qu'il doit être mieux défini. Le problème fondamental est qu'il n'y a pas de concept opérationnel clair pour de telles unités. Celles-ci agiraient-elles de manière impartiale, comme dans les opérations de maintien de la paix, ou de manière partiale, comme dans les opérations d'imposition ou si elles porteraient main forte aux pouvoirs civils? Nous ne savons pas si elles seraient nationales ou multinationales, quels rapports elles auraient avec les unités de maintien de la force déjà déployée dans le théâtre des opérations ni comment elles seraient financées. Tout ces facteurs influenceraient de manière cruciale la composition et la formation de telles unités, leurs exigences au niveau du soutien et les dispositions régissant le commandement et le contrôle en cas d'emploi.

L'ONU pourrait accomplir sa mission, croyons-nous, en faisant appel aux unités de réserve des pays désignés selon les besoins identifiés par les Nations Unies, comme le fait le Canada depuis plusieurs années. Ces unités pourraient être déployées rapidement pour une foule de missions et pourraient contribuer à la prévention et au règlement pacifique des conflits dans la plupart des circonstances.

To conclude, may I remind you that the Department of National Defence has welcomed the Secretary General's report and that we wholeheartedly support the majority of his proposals with respect to future operations. We realize that the world is rapidly changing and that we must contribute to the quest for new means to ensure the prevention and peaceful resolution of conflicts.

Although peacekeeping principles remain the same, new concepts have emerged which can make the peaceful resolution of conflicts more effective. We continue, to the best of our ability, to contribute to the search for peace and to support efforts made by the United Nations to take advantage of the opportunities created by the new international world order.

Voilà qui conclut mon exposé, monsieur le président. Je vous remercie.

Le président: Merci.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Monsieur le président, j'ai un peu de retard, veuillez m'excuser. Le représentant de l'ACDI compte-t-il faire une déclaration?

[*Text*]

The Chairman: There is no statement from the CIDA representative. If Mr. Wright feels he has something to add or wants to intervene, he is welcome to do so, but he has not prepared an opening statement.

Mr. Robinson: But he is prepared for questions?

The Chairman: I assume so.

Mr. Prud'homme: First, I hope I will find in the record the assurance that you gave us that CIDA is not—these comments are always interesting.

Thank you very much for having started this inquiry. I think it is going to be extremely interesting in years to come. I have been involved in this with many of you in the past and will be much more involved in the future, Mr. Chairman.

There is a role for Canada if we know how to handle it. I trust our military. They know how. It is the politicians that worry me. But there is a great role for Canada to play in this renewed United Nations, and especially in these new responsibilities that will be given to certain countries. I know we are well prepared, and I have a great deal—I want to be on record clearly—of respect for the extraordinary good work done by our military. Everywhere in the world they have been called upon to serve and sometimes on such short notice. They are a credit to Canada. We do not talk enough about the positive.

Even if I only say a few things like this today and not question too much, I want to be on record, and I know every member will agree with me on this, that they are an extraordinary credit to Canada. The role they play and their reputuation and their popularity make me proud to be a Canadian. We do not say enough about that, so I would like to say it today.

Of course, in the new world that we are entering, not necessarily the new world order as defined by. . .I will not say the late Mr. Bush. In the new world that we see, of course the United Nations will be totally different and the peacekeeping that we are used to will be more and more known as peacekeeping. There is a big difference between peacekeeping and peacemaking, and we will have to look into that together.

• 1610

Third, what is the role of Canada? I will ask a short question so we can have more questions. I want to give time to my colleagues from all parties. I am one of those who believes that we need some Canadian forces to make sure we have every instrument necessary in Canada for our own purposes of security and for peacekeeping among various regions and people. I always thought, and it was a dream many years ago, that Canada could easily be asked by the United Nations to be the centre for training for peacekeeping, for quick immediate action, at the service of the security service of the United Nations. When they need someone they know in Canada we're ready.

[*Translation*]

Le président: Le représentant de l'ACDI n'a aucune déclaration à faire. Si M. Wright juge bon d'intervenir ou d'ajouter quelque chose, il est libre de le faire, mais il n'a pas de texte à lire.

M. Robinson: Mais est-il disposé à répondre à nos questions?

Le président: J'imagine que oui.

M. Prud'homme: D'abord, j'espère trouver dans le procès-verbal l'assurance que vous nous avez donnée que l'ACDI n'est pas. . . Ces observations sont toujours intéressantes.

Je vous serai gré d'avoir pris l'initiative de cet examen. Je pense que les années à venir seront extrêmement intéressantes. J'ai collaboré avec nombre d'entre vous à ces dossiers par le passé, et je compte y accorder encore plus d'attention à l'avenir, monsieur le président.

Le Canada a un rôle à jouer si nous savons comment nous y prendre. J'ai confiance dans notre armée. L'armée sait ce qu'elle fait. Ce sont plutôt les politiciens qui m'inquiètent. Mais le Canada a un grand rôle à jouer au sein des Nations Unies renouvellées, particulièrement au chapitre des nouvelles responsabilités qui seront confiées à certains pays. Je sais que nous sommes bien préparés, et j'ai—et je tiens à ce que le procès-verbal en fasse une mention claire—le plus grand respect pour le zèle extraordinaire de notre armée. On a fait appel à ses services aux quatre coins du monde, parfois avec un préavis très court. Cette armée honore le Canada. Nous ne le disons pas assez souvent.

Même si je ne tiens que quelques propos de ce genre aujourd'hui, sans poser trop de questions, je tiens à déclarer officiellement, et j'ai la certitude que tous les députés ici présent sont d'accord avec moi, que notre armée est un des plus beaux fleurons du Canada. Je suis fier d'être Canadien lorsque je vois le rôle qu'elle joue, sa réputation et la popularité. Nous ne le disons pas assez souvent, et c'est pourquoi je tiens à le dire aujourd'hui.

Bien sûr, dans le nouveau monde où nous nous apprêtons à entrer, qui n'est pas nécessairement le nouvel ordre mondial défini par. . . Je n'ose pas dire feu M. Bush. Dans ce nouveau monde qui émerge, l'organisation des Nations Unies sera bien sûr tout à fait différente, et les opérations de maintien de la paix auxquelles nous sommes habitués seront de plus en plus fréquentes. Il y a une différence considérable entre maintenir la paix et faire la paix, et nous devons nous pencher sur cette question ensemble.

Troisièmement, quel est le rôle du Canada? Je vais poser une question brève pour que nous puissions avoir davantage de questions. Je tiens à ce que mes collègues de tous les partis aient du temps eux aussi. Je suis de ceux qui croient que nous avons besoin de nos forces armées si nous voulons que le Canada ait tous les moyens voulus d'assurer sa propre sécurité et de prendre part aux opérations de maintien de la paix dans les diverses régions du monde. J'ai toujours cru, et j'en rêvais il y a de cela plusieurs années, que le Canada pourrait aisément devenir un centre de formation pour le maintien de la paix à la demande des Nations Unies, afin que nous puissions intervenir sans délai dans les opérations de sécurité des Nations Unies. Si on a besoin de quelqu'un, on saura que le Canada est prêt.

[*Texte*]

I'm thinking of Bagotville and other places in Alberta for air force training. I'm thinking of Halifax and Vancouver for ship operations. I'm thinking of various bases that we have in New Brunswick and Quebec and other places, but especially these two for the military. We have every facility needed, and maybe that's where we should look. I'm glad you hinted at that, and I would like to know how active this is.

Second, *est-ce qu'on n'est pas en train, par contre, au début de...* How do you say it? We may not have enough people. We're so popular we're being asked to sit in everywhere.

How actively are we asking those countries that owe so much, hundreds of millions of dollars to the United Nations, especially the United States, to pay up? I read that Mrs. McDougall, for whom I have a great deal of respect, said she has done it. She made a speech on that. But how actively are we pursuing this to make sure that people reimburse first what they owe? Canada is always first paying its dues. We even pay before they are due. On January 1 Canada pays what it owes for the year. It's a great credit to Canada too, because otherwise the United Nations might not be able to function. But we're not alone on this planet. How active are we in this matter?

Last, but not least, I am very concerned about the situation in Cyprus when I hear that because of a multiplicity of reasons, because many calls are being made for us to serve somewhere else, we may withdraw troops from Cyprus. I know we've been there a long time. But most of our colleagues here know the situation there. It wouldn't take much to have an explosion occur, and that would be very embarrassing for NATO.

When I see NATO getting involved more and more in the Balkans I become worried, because we know what Turkey has just done to the Kurds in the north of Iraq, pushing the poor Kurds who we want to protect. At least that's what I was told in a multiplicity of speeches. They're said to be protected in the north, because they can't go into the south where they would probably be exterminated by the Iraqis. They're stuck there, and they are being kindly pushed all around by Turkey, supposedly for their protection against the Iraqis.

I think the committee chairman was wise to suggest holding some meetings to discuss what will happen in this new world and what our role will be. I wish Canadians would understand that maybe that's the greatest role for us to play. We don't need an army except for protection. But having Canada at the service of the United Nations, what a thrilling example for our youth, what a thrilling example for the rest of the world to know that they can depend on this country as they have always done.

[*Traduction*]

Pour la formation aux forces aériennes, je pense à Bagotville et à certaines localités de l'Alberta. Pour les opérations navales, je pense à Halifax et à Vancouver. Je pense à diverses bases que nous avons au Nouveau-Brunswick, au Québec et ailleurs, mais particulièrement à ces deux provinces. Nous avons toutes les installations voulues, et c'est peut-être de ce côté que nous devons regarder. Je suis heureux que vous en ayez parlé, et j'aimerais savoir ce que nous faisons sur ce plan.

Deuxièmement, *are we not, on the other hand, at the beginning of a...* comment dire? Nous n'avons peut-être pas assez de gens. Nous sommes tellement populaires qu'on nous demande de siéger à tous les comités.

Dans quelle mesure pressons-nous ces pays qui doivent tant, des centaines de millions de dollars aux Nations Unies, particulièrement les États-Unis, de s'acquitter de leurs responsabilités? J'ai lu quelque part que M^me^ McDougall, pour qui j'ai beaucoup de respect, s'était prononcée sur cette question. Elle a fait un discours à ce sujet. Mais dans quelle mesure pressons-nous ces pays de payer d'abord leurs dettes? Le Canada est toujours le premier à payer sa cotisation. Nous payons même avant l'échéance. Le 1^er^ janvier, le Canada verse sa contribution pour l'année. Cela fait honneur au Canada, car autrement, les Nations Unies ne pourraient s'acquitter de leurs tâches. Mais nous ne sommes pas seuls sur cette planète. Dans quelle mesure pressons-nous les autres pays de faire leur part aussi?

Dernière question, et non la moindre, la situation à Chypre m'inquiète beaucoup lorsque j'entends dire que pour une foule de raisons, parce qu'on demande au Canada d'intervenir à plusieurs autres endroits, que nous devrons peut-être retirer notre contingent de Chypre. Je sais que nous y sommes depuis longtemps. Mais la plupart de nos collègues ici présents connaissent la situation là-bas. Il faudrait peu de choses pour qu'il y ait une explosion là-bas, et cela embarrasserait beaucoup l'OTAN.

Je m'inquiète lorsque je vois l'OTAN s'engager de plus en plus dans les Balkans, parce que nous savons ce que la Turquie vient de faire aux Kurds du nord de l'Iraq, la Turquie qui a refoulé ces pauvres Kurds que nous voulons protéger. Du moins c'est ce qui s'est dit dans une foule de discours. On dit qu'on les protège au nord, mais ils ne peuvent se déplacer vers le sud car ils seraient probablement exterminés par les Iraquiens. Ils sont coincés là-bas, et ils sont malmenés par la Turquie, supposément pour les protéger des Iraquiens.

Je crois qu'il était sage de la part du président du comité de proposer la tenue de quelques rencontres pour discuter de l'avenir de ce monde nouveau et du rôle que nous y aurons. Je souhaite que les Canadiens comprennent que c'est peut-être là le plus grand rôle que nous ayons à jouer. Nous n'avons pas besoin d'armée sauf pour notre propre protection. Mais que le Canada soit au service des Nations Unies, quel exemple exaltant pour notre jeunesse, quel exemple exaltant pour le reste du monde qui saura que l'on peut compter sur notre pays comme cela a toujours été le cas par le passé.

[*Text*]

I may not have come as well prepared as possible, because my colleague, who's the first critic for our party, only asked me very late in the afternoon to replace him. He's busy and he would not miss such an important meeting unless he had a good reason. I apologize for his absence.

That's my feeling. I'm proud. Are we spreading ourself too thin? Are we going to get out of Cyprus because we're being asked to serve somewhere else? I'd rather stay there and continue to do a good job in case the situation explodes, because if it explodes it will explode everywhere else around the area. To be frank, I am extremely worried about the situation and this rumour that Canada may withdraw from Cyprus.

• 1615

RAdm Murray: Mr. Chairman, I will answer the first two questions in relation to peacekeeping training and how thin on the ground we are spread, and Mr. Noble will answer the latter two.

In relation to peacekeeping training, we are very active in terms of discussions with a variety of nations. As I mentioned in my opening statement, Mr. Prud'homme, the United Nations is looking into this question as well. We are engaged in their approach to training and training doctrine. We have, as I have said, sent teams out to about 20 nations. And in the multilateral or bilateral discussions we have with various nations... For example, this week I am involved in discussions with the Russians, and a full day of that program is discussions and exchanges on peacekeeping training.

In terms of our own training, I don't think I need to cover the ground on that again. We are very comfortable with how we train our people. And there are also a variety of other organizations in Canada. York University, with support from a variety of organizations, including ourselves and External Affairs, runs an excellent seminar that attracts people from all over the world.

So we are prepared and are participating on all fronts on this one. But at the moment, in terms of requirement, we have no indication and no nations coming to us to ask us to train their peacekeepers. If they did, as we do in other areas, we would certainly take that under very favourable consideration and look into it. But we have not been directly approached for pure peacekeeping training, beyond exchanging ideas.

In terms of your second question as to how thin on the ground we are, in a few weeks time, if one includes the crew of HMCS *Preserver*, we will have over 4,600 Canadians deployed abroad in a variety of peacekeeping or peacekeeping-related operations. As General de Chastelain has said on a number of occasions in the last few weeks, we can in the Canadian Forces still cover all the missions that have been assigned. We are not stretched thinner than we

[*Translation*]

Je ne suis pas aussi préparé aujourd'hui que je l'aurais voulu, parce que mon collègue, qui est le porte-parole attitré de notre parti, m'a demandé seulement en fin d'après-midi de le remplacer. Il est pris ailleurs et il n'aurait jamais manqué une rencontre de cette importance sans une bonne raison. Je vous prie d'excuser son absence.

Tel est mon sentiment. Je suis fier. Mais dispersons-nous trop nos ressources? Allons-nous quitter Chypre parce qu'on nous demande d'intervenir ailleurs? Je préférerais que l'armée canadienne y reste et y poursuive son oeuvre pour le cas où la situation exploserait, parce qu'il s'il y a explosion là-bas, il y aura des explosions dans toute la région environnante. Je serai franc avec vous: la situation m'inquiète beaucoup, ainsi que cette rumeur selon laquelle le contingent canadien pourrait se retirer de Chypre.

Cam Murray: Monsieur le président, je vais répondre aux deux premières questions qui portent sur la formation au maintien de la paix et sur l'insuffisance des ressources, et M. Noble répondra aux deux dernières.

Pour ce qui est de la formation au maintien de la paix, nous sommes en pourparlers très sérieux avec plusieurs pays. Comme je l'ai dit dans mon allocution d'ouverture, monsieur Prud'homme, les Nations Unies examinent la question également. Le Canada participe à l'élaboration des principes et des modalités de formation des Nations Unies. Comme je l'ai dit, nous avons envoyé des équipes dans environ 20 pays. Pour ce qui est des discussions multilatérales ou bilatérales avec les divers pays... par exemple, je suis en pourparlers cette semaine avec les Russes, et une journée entière de ce programme est consacrée à des discussions et à des échanges portant sur la formation au maintien de la paix.

Pour ce qui est de notre propre formation, je ne crois pas nécessaire de répéter ce qui a été dit à ce sujet. Nous sommes très satisfaits de la façon dont nous formons nos gens. Il y a aussi une foule d'autres organisations à l'oeuvre en ce domaine au Canada. Avec le soutien de plusieurs organisations, dont nous-mêmes et les Affaires extérieures, l'Université York dirige un excellent séminaire qui attire des gens du monde entier.

Nous sommes donc préparés et nous participons sur tous les fronts en ce domaine. Mais pour le moment, pour ce qui est de nos besoins, aucun pays ne nous a encore demandé de former ses gardiens de la paix et nous n'avons aucune indication en ce sens. Si on nous en faisait la demande, comme c'est le cas dans d'autres domaines, nous accorderions à la question un intérêt extrême. Mais au-delà de l'échange d'idées, on ne nous a pas encore demandé expressément de prodiguer une formation au maintien de la paix.

Pour ce qui est de votre deuxième question sur la façon dont nos ressources sont dispersées, d'ici quelques semaines, si au cours de l'une d'entre elles l'équipage du NCSM *Preserver* intervient, plus de 4 600 Canadiens seront à l'oeuvre à l'étranger dans une foule d'opérations de maintien de la paix ou liées au maintien de la paix. Comme l'a déclaré à plusieurs reprises le général de Chastelain ces dernières semaines, les Forces canadiennes sont encore en mesure de

[*Texte*]

had expected to be. Military advice has been very much a part of this entire process, and we are not at the moment stretched thinner than we expected to be in relation to these commitments, nor what current defence policy calls for, which is the ability to deploy in the case of land forces a brigade group abroad. But quite frankly, with something in the order of 4,300 folks of that nature generally abroad, we are at about that point. Then the question becomes one of sustainment.

We can certainly meet the commitments we have up to now in relation to the existing mandates. However, if those were to extend beyond the existing mandates, then we would have to take action, which we are currently studying, to expand our numbers in some areas, probably through the use of our total force concept, bringing reservists on strength in full-time service and training them adequately. We are quite confident that would work since we have something in the order of 500 to 600 reservists serving abroad in both Cyprus and Yugoslavia at this time.

Mr. Prud'homme: When I congratulated the army, I also think it would be fair if we add our pride and thanks to the RCMP, because they are joining in. That is exactly what my concept is. It could be all kinds of people. It could be non-military, but affiliated with the military, for certain jobs within these peacekeeping operations.

The Chairman: We need to discuss these concepts among ourselves later, but now we will get to Mr. Noble's answer.

Mr. Noble: Twenty-six years ago, when Mr. Prud'homme and I first went to the General Assembly, I think it was the fall of 1966, the UN at that time was not in the same situation it is now. Obviously I share his enthusiasm at the prospect that the United Nations, which was the original collective security agreement... If if you go back and read the charter, that is what it is all about: it is a collective security agreement. And you know the history of why it couldn't play that role and why we had to develop regional security arrangements such as NATO, etc. But now it is a possibility. And it is very important for everyone to realize that if it is going to be a collective security institution, to be effective it has to be financed. That's the key.

• 1620

You asked how active we are on this. As I mentioned, we've been active with respect to the submission Canada made to the Secretary-General. The minister has made it very clear on several occasions not only that everyone should pay their outstanding debts but also that she intends to raise this with the American Secretary of State at the earliest possible moment. I would also refer you to the very long statement the Prime Minister made in his speech in Montreal

[*Traduction*]

s'acquitter de toutes les missions qui leur ont été imparties. Nous avons suffisamment de ressources pour répondre à nos prévisions. Les conseils de l'Armée ont été pris en compte au cours de tout ce processus, et nous avons pour le moment les ressources voulues pour nous acquitter de ces engagements, nous avons les moyens d'appliquer notre politique de défense, à savoir la faculté de déployer, dans le cas des forces terrestres, une brigade à l'étranger. Mais pour être franc avec vous, avec près de 4 300 militaires canadiens à l'étranger, nous avons à peu près atteint notre limite. La question qui se pose alors est celle de la maintenance en mission.

Nous avons certainement les moyens de nous acquitter de nos engagements dans le cadre des mandats existants. Toutefois, s'il fallait déborder les mandats existants, il nous faudrait alors prendre des mesures, que nous sommes en train d'étudier, pour élargir nos forces dans certaines régions, probablement en faisant intervenir notre concept de la force totale: c'est-à-dire qu'il faudrait intégrer les réservistes à notre effectif permanent et les former en conséquence. Nous avons la certitude que cela fonctionnerait étant donné que nous avons entre 500 et 600 réservistes à Chypre et en Yougoslavie au moment où nous nous parlons.

M. Prud'homme: Ayant félicité l'Armée, je crois qu'il ne serait que justice d'ajouter notre gratitude à la GRC qui intervient elle aussi. Cela répond parfaitement à mon idée. Il faut que toutes sortes de gens interviennent. Ces intervenants n'auraient pas besoin d'être militaires, mais ils relèveraient de l'Armée pour certaines fonctions liées à ces opérations de maintien de la paix.

Le président: Il nous faudra discuter de ces idées entre nous plus tard, mais pour le moment, laissons répondre M.Noble.

M. Noble: Il y a 26 ans, lorsque M. Prud'homme et moi-même avons assisté pour la première fois à l'Assemblée générale, je crois que c'était à l'automne de 1966, l'ONU de l'époque était aux prises avec une situation entièrement différente d'aujourd'hui. De toute évidence, je partage son enthousiasme pour l'idée qui fait des Nations Unies, je pense à l'accord de sécurité collective initiale... si vous remontez en arrière et lisez la charte, vous verrez que c'est de cela qu'il s'agit: il s'agit d'un accord de sécurité collective. Et vous savez pourquoi l'ONU n'a pu jouer ce rôle, et pourquoi il a fallu conclure des accords de sécurité régionaux comme l'OTAN, etc. Mais c'est devenu aujourd'hui une possibilité. Et il est très important que chacun comprenne que si l'ONU doit devenir une institution vouée à la sécurité collective, elle doit avoir les moyens financiers voulus pour jouer ce rôle. Toute la question est là.

Vous voulez savoir ce que nous faisons sur ce plan. Comme je l'ai dit, nous avons pris l'initiative pour ce qui concerne les suggestions faites par le Canada au secrétaire général. La ministre a déclaré sans équivoque en maintes occasions que non seulement chacun doit payer sa dette, mais aussi qu'elle entend discuter de cette question avec le secrétaire d'État américain dès que possible. J'aimerais rappeler également la fort longue déclaration à ce sujet que

[*Text*]

on May 24 last year. He made it quite clear that the Secretary-General of the UN, the holder of one of the most important offices in the world, should not be treated as a modern-day mendicant forced to wander around wealthy capitals imploring his decision-makers to pay their bills.

Mr. Prud'homme: Was it at the Jeanne Sauvé...?

Mr. Noble: It was. He also said it was the firm policy of the Government of Canada to pay our assessments on the day they are due. He called upon leadership of the debtor countries to pay their assessments in full and on the due date.

I think we are very active in that respect. We hope the new administration in Washington will look at this. There have been encouraging signs. The Americans have a policy of paying back their arrears on a fixed basis. It's not as quick as we would like to do it, but they are doing it. We hope the new administration in Congress will be able to accelerate that. That's something we can look at.

There's a question on Cyprus. Of course, any decision with respect to Cyprus will be announced by the government. It's not going to be announced by any official in this room. You will be aware that both the Secretary of State for External Affairs and the Secretary-General of the United Nations in recent comments over the past year have made very clear that they doubt the continuing viability of UNFICYP for a whole variety of reasons. It's been in force for 28 years now, going on 29 years, at a time when there are a tremendous number of other demands on peacekeeping. Is it viable or has it become, as previous Secretaries of State have declared, part of the problem rather than part of the solution?

Mrs. McDougall went to the region, to Cyprus. She went to Athens and so on. She has looked at this. There are a whole variety of factors in play. We're aware there is a parliamentary delegation going to the area in the very near future. The normal renewal mandate of six months comes up on December 15. I would think it's in that timeframe that any announcement would be made. I wouldn't want to prejudge that announcement.

Mr. Robinson: Mr. Chairman, I would like to join my colleague and friend, Mr. Prud'homme, in thanking the witnesses. I take this opportunity to underline the point he made with respect to the pride Canadians feel in the contribution peacekeepers from Canada have made over the years. The tragic reality is that I believe 87 Canadian peacekeepers have also lost their lives in the course of serving not only Canada but also the world. All of us owe an enormous debt of gratitude to them.

It's also clear that the risk facing Canadian peacekeepers is far greater in the new circumstances they're now being put into, whether it be in Somalia, where you have tribal warfare and no effective civil society, or whether it be in Bosnia.

[*Translation*]

contenait le discours qu'a fait le premier ministre à Montréal le 24 mai l'an dernier. Il a déclaré sans ambages que le secrétaire général des Nations unies, qui détient l'une des charges les plus importantes du monde, ne devrait pas être traité comme un mendiant monétaire, contraint de faire le tour des capitales riches pour supplier les décideurs de payer leur écot.

M. Prud'homme: Était-ce à l'événement où Jeanne Sauvé...?

M. Noble: Oui. Il a également déclaré que le gouvernement du Canada avait pour politique ferme de payer sa contribution à l'échéance prescrite. Il a demandé aux dirigeants des pays débiteurs de régler leur contribution au complet et à l'échéance voulue.

Je crois que nous sommes très actifs sur ce plan. Nous espérons que la nouvelle administration à Washington examinera la question. Nous voyons des signes encourageants. Les Américains ont pour politique de régler leurs arriérés à date fixe. Ce n'est pas aussi rapide qu'on le voudrait, mais du moins ils paient. Nous espérons que les nouveaux dirigeants du Congrès pourront accélérer les choses. C'est une possibilité que nous pouvons envisager.

Vous aviez une question sur Chypre. Bien sûr, c'est le gouvernement qui prendra l'initiative d'annoncer toute décision ayant trait à Chypre. Aucun fonctionnaire ici présent ne fera de déclaration à ce sujet. Vous savez que la secrétaire d'État aux Affaires extérieures et le secrétaire général des Nations unies ont déclaré sans ambages au cours de la dernière année qu'ils doutaient de la viabilité de l'UNFICYP pour une foule de raisons. Le contingent est en place depuis maintenant 28 ans, presque 29 ans, à l'heure où la nécessité de forces de maintien de la paix augmente sensiblement. Le contingent est-il viable ou, comme l'ont déclaré des prédécesseurs de l'actuelle secrétaire d'État, contribue-t-il aux problèmes plutôt qu'à sa solution?

M^me^ McDougall s'est rendue dans la région, à Chypre. Elle s'est rendue à Athènes aussi. Elle a examiné la situation. Une foule de facteurs entrent en jeu. Nous savons qu'une délégation parlementaire se rendra dans la région très bientôt. Normalement, le renouvellement du mandat de six mois a lieu le 15 décembre. J'imagine que c'est vers cette date qu'on fera une déclaration. Je ne tiens pas à préjuger de cette déclaration.

M. Robinson: Monsieur le président, je tiens à me joindre à mon collègue et ami, M. Prud'homme, pour remercier les témoins. Je profite de l'occasion pour souligner ce qu'il a dit au sujet de la fierté que ressentent tous les Canadiens à l'égard des soldats de chez nous qui maintiennent la paix dans le monde depuis de nombreuses années. Mais la réalité tragique, à mon avis, c'est que 87 gardiens de la paix canadiens ont également perdu la vie en servant non seulement le Canada mais également le monde. Nous sommes tous fort endettés envers eux.

Il est également clair que le risque que courent les gardiens de la paix canadiens est beaucoup plus considérable dans les nouvelles circonstances où ils sont appelés à intervenir, qu'il s'agisse de la Somalie, où les guerres tribales font rage et où la société civile s'est effondrée, ou de la Bosnie.

[*Texte*]

I'm wondering if we could get some indication from Admiral Murray or Mr. Noble or others as to what role they see the United Nations playing and what role they see Canada playing in that context, in humanitarian intervention in circumstances in which there is not external aggression. This is a difficult issue. Where there is gross and systemic violation of humans rights within a country, no external invasion or external aggression, does the world stand by as it has done historically and say this is a matter of internal politics, or does the United Nations play a role?

Certainly Perez de Cuellar had some strong views on this issue and suggested that we have to re-examine the role of state sovereignty. I would be interested to know what the views are of our witnesses, Mr. Chairman, on this issue and the extent to which the United Nations should be playing a more vigorous role with respect to peacemaking in the context of very gross and systemic violations of human rights within the borders of a state.

We've only recently started to address the issue of domestic violence inside people's homes. For too long we were told that this was private property, sacred, and terrible violence took place as police and others stood by. The same thing is happening internationally. Should Canada be playing a leading role in calling for re-examination in this area?

• 1625

Mr. Noble: I'll answer that question. In terms of the more philosophical one, the answer is clearly yes.

A year ago, at the end of September 1991, when Prime Minister Mulroney spoke to Stanford University, he made very clear that invocations of national sovereignty as an excuse for not doing anything were as outdated as precisely the concept of a man saying his home was his castle and therefore he could beat his wife. Therefore he was calling—and has consistently called, I think, since that time—for a re-examination of this.

The first manifestation of it probably came through in northern Iraq, when we in fact set up an operation there. There were special circumstances in that situation, of course, because a United Nations coalition had defeated Iraq and it basically had few options.

The situation in the former Yugoslavia and the situation in Somalia are clearly... I don't want to get into whether Yugoslavia is purely internal or not, but it certainly is internal in the traditional concept of Yugoslavia. What is quite clear in situations such as in Somalia and Yugoslavia, as the Secretary-General said in his report to the General Assembly this fall, is that it's not a question of a capacity to deliver, but it's a question of the security situation preventing the international community from involvement.

That is why, both in the case of Yugoslavia with UNPROFOR-2 and in the case of the UNOSOM, the operation in Somalia, the Canadian government decided to participate in those, and the basic role in those two

[*Traduction*]

Je me demande si l'amiral Murray, M. Noble ou d'autres pourraient nous dire le rôle qu'ils envisagent pour les Nations unies et le Canada dans ce contexte, quel genre d'intervention humanitaire pourrait avoir lieu dans des circonstances où il n'y a aucune agression externe. C'est une question épineuse. Lorsqu'il y a violation flagrante et systémique des droits de la personne dans un pays, et qu'il n'y a aucune invasion ou agression externe, le monde doit-il se croiser les bras comme il l'a toujours fait et se contenter de dire qu'il s'agit d'une question de politique interne, ou est-ce que les Nations Unies peuvent jouer un rôle?

On sait que M. Perez de Cuellar avait des vues très précises sur la question et qu'il a déclaré qu'il nous fallait repenser l'idée de la souveraineté nationale à cet égard. Monsieur le président, j'aimerais savoir quelles sont les vues de nos témoins à ce sujet et qu'ils nous disent si les Nations unies devraient intervenir plus énergiquement lorsqu'il y a violation flagrante et systémique des droits de la personne à l'intérieur des frontières d'un état.

Ce n'est que récemment que nous nous sommes penchés sur la question de la violence familiale. Pendant trop longtemps, on nous disait que le domicile était propriété privée, sacrée, la police et les autorités demeurant impuissantes devant les violences terribles qui déchiraient les familles. C'est la même situation sur le plan international. Le Canada devrait-il prendre l'initiative d'un ré-examen dans ce domaine?

M. Noble: Je répondrai à cette question de nature plus philosophique. La réponse est clairement oui.

Il y a un an, à la fin de septembre 1991, le premier ministre Mulroney a prononcé un discours à l'Université Stanford dans lequel il a bien dit qu'on ne pouvait pas invoquer le prétexte de la souveraineté nationale pour ne pas agir, car ce principe est aussi dépassé que celui qui consistait à croire qu'un homme était roi chez lui et que par conséquent il pouvait battre sa femme. Il réclamait donc à ce moment—et il a continué de le faire—le réexamen du principe de la souveraineté nationale.

Le problème s'est d'abord posé au sujet de l'opération lancée dans le nord de l'Irak. Il s'agissait évidemment d'un cas particulier, l'Irak n'ayant pas d'autre choix, son armée ayant été vaincue par la coalition des Nations Unies.

La situation dans l'ancienne Yougoslavie et en Somalie est clairement... Je ne veux pas lancer un débat quant à savoir si les combats qui font rage en Yougoslavie constituent une question purement interne, car ce serait sûrement le cas si la Yougoslavie qu'on connaissait existait toujours. Comme l'a fait remarquer le secrétaire général dans son rapport à l'Assemblée générale cet automne, ce qui ressort clairement du cas de la Somalie et de la Yougoslavie, c'est que ce qui empêche la communauté internationale d'intervenir n'est pas sa capacité à le faire, mais qu'elle craint ainsi de mettre en péril davantage la sécurité des habitants.

Voilà pourquoi le gouvernement canadien a décidé de participer à la FORPRONU-2 en Yougoslavie et à l'opération des Nations Unies en Somalie, car dans les deux cas, il s'agit d'offrir un soutien à l'aide humanitaire. Nous ne

[*Text*]

operations, UNPROFOR-2 and UNOSOM, is in fact to facilitate the delivery of humanitarian relief. So we are not only engaged in principle in saying the United Nations has to be involved in it, but that in fact is what the roles of our forces are in Somalia and in UNPROFOR-2.

In UNPROFOR-1, it's a different role. It's a more traditional peacekeeping type of role. But UNPROFOR-2 is basically in fact to escort humanitarian relief.

The short answer is that we very much think this is very important. It's a hot topic of debate in the UN, because some countries are very sensitive to Article 2.7 of the charter, which says that there shall be no interference in domestic affairs. But I think we've moved a long way from the 1970s, when you had the war in Biafra, when there basically was a decision and the world sat by and watched that happen. The times have changed.

Mr. Robinson: Let me just ask an extension of this, then. It's in the context of the former Yugoslavia. We've said that it's acceptable for us to be ensuring that humanitarian aid, presumably both food and medical aid, gets through to people who need it desperately, but what about beyond that?

It's been suggested that we look at the concept—and the Security Council just passed a resolution suggesting that we at least examine the concept—of some sort of protected enclaves so that those who are fleeing so-called ethnic cleansing at least have somewhere where they can live and survive. Obviously those would have to be safeguarded by military strength.

The other specific question is concentration camps. The world has watched in horror the scenes, the images, and the reality of emaciated bodies, people living in concentration camps, women being raped on a massive scale. We saw these concentration camps not so long ago in Germany, and the world did not intervene then. What about this? Does Canada believe that it is appropriate for us to say that in a civilized society we will not accept the existence of concentration camps and that we are prepared to take military action to ensure that people are liberated from those camps?

Mr. Noble: I don't think anyone doubts the horror and the tragedy of what's going on in Yugoslavia and the unacceptability, which have been reflected in various resolutions by the Security Council and by the London Conference and by the General Assembly in a special debate at the end of August about the unacceptability of concepts of ethnic cleansing and the accountability that Mrs. McDougall has made clear on several occasions.

We will hold individuals who commit such crimes accountable, and we have proposed the creation of an international criminal court. We're pushing that. We're running into some difficulties in that. There are a lot of countries that don't necessarily like that idea. Clearly it's not something that's going to be created tomorrow.

[*Translation*]

nous sommes donc pas tout simplement contentés d'adhérer au principe d'une intervention des Nations Unies, mais nous avons décidé de participer aux opérations de façon concrète.

La situation est différente dans le cas de la FORPRONU-1. Elle doit jouer un rôle plus traditionnel de maintien de la paix. La FORPRONU-2, quant à elle, doit escorter l'aide humanitaire.

Nous attachons beaucoup d'importance à ces opérations. Le sujet a fait l'objet d'un vif débat aux Nations Unies parce que certains pays tiennent au respect de l'article 2.7 de la Charte qui interdit l'ingérence dans les affaires internes d'un pays. La situation a cependant beaucoup évolué depuis les années 1970 lorsque le monde a décidé de ne pas intervenir dans la guerre qui sévissait au Biafra. Les temps ont changé.

M. Robinson: Permettez-moi de poser une question qui va dans le même sens et qui porte sur l'ancienne Yougoslavie. Tout le monde s'entend pour dire qu'il faut faire en sorte que l'aide humanitaire, c'est-à-dire la nourriture et les médicaments, parvienne à ceux qui en ont désespérément besoin, mais ne pourrait-on pas faire davantage?

Certains suggèrent d'envisager la possibilité—et le Conseil de sécurité vient d'adopter une résolution en vue d'au moins étudier le principe—de créer des enclaves protégées à l'intention de ceux qui cherchent à échapper à ce qu'on appelle la purification ethnique. Il faudrait évidemment protéger ces enclaves de façon militaire.

J'aimerais aussi poser une question au sujet des camps de concentration. Nous avons tous vu avec horreur à la télévision ces images de gens affamés qui vivent dans des camps de concentration et de femmes qu'on viole par centaines. Le monde n'est pas non plus intervenu lorsque des camps de concentration sont apparus en Allemagne il n'y a pas si longtemps. Que faut-il penser de tout cela? Le Canada n'est-il pas prêt à reconnaître qu'une société civilisée ne peut pas accepter l'existence de camps de concentration et doit intervenir militairement au besoin pour libérer les prisonniers de ces camps?

M. Noble: Personne ne conteste l'ampleur des atrocités qui sont commises en Yougoslavie ainsi que le sort tragique des victimes de celles-ci. Le Conseil de sécurité, la Conférence de Londres ainsi que l'Assemblée générale, dans un débat spécial tenu à la fin d'août, ont dénoncé la pratique de la purification ethnique. M^me^ McDougall a clairement affirmé à plusieurs reprises qu'on tiendra responsables ceux qui permettent ces atrocités.

Nous avons proposé la création d'un tribunal criminel international pour juger ceux qui auront commis ce genre de crimes. Nous appuyons cette idée, mais certains s'y opposent. Beaucoup de pays n'aiment pas cette idée. De toute évidence, ce tribunal ne sera pas créé demain.

[*Texte*]

• 1630

On the question of full-scale military intervention to deal with eradication of concentration camps, etc., there is no easy solution to that question. I'm not a military expert, but you'll recall in the Second World War there were 14 German divisions in Yugoslavia, and they were in fact not able to control the territory.

This is not a simple military operation. It's a very complex one. There would be a large number of Canadians killed. I guess I would put the question back to you: how many Canadian soldiers' lives are you prepared to put at risk in this situation? I don't know what the answer is to that. I think that is the fundamental issue at stake.

Also, it is quite clear that when Resolution 770 of the Security Council was passed in August, the "all measures" resolution, it was quite clear the United States was not prepared to take all measures necessary. The French volunteered 1,100 troops; the British volunteered 1,800 troops; Canada offerred 1,200. That's not anywhere near enough troops to carry out what you're looking for.

The situation is that there is not the collective will of the international community. Had there been a large willingness by a lot of other countries, major countries, major powers to participate in this, I think the response of the Canadian government would have been commensurate. I think in Yugoslavia Canada has responded far beyond what would be considered equitable burden-sharing.

Mr. Robinson: Thank you very much. Obviously it's not just a hypothetical question as we face a winter that could involve disaster. It's also, I think, a question of deterrence for other people who are contemplating similar atrocities. If they know that the international community is in fact prepared to intervene, presumably that would deter similar actions in the future. If they know they can get away with it then they're more likely to embark on those. I recognize the concerns you raise—all of us do—with respect to the lives, not only of Canadians, but of others who would be participating.

I wanted to come back to the question Mr. Prud'homme asked with respect to peacekeeping training. It has been suggested by some that we keep the Canadian military base at Lahr open to serve perhaps as a United Nations peacekeeping training centre. I wonder, Admiral Murray, if you could comment on that suggestion. By the way, it's not one to which I subscribe, but I'd be interested to know what your response is to the suggestion that we keep Lahr, or Baden presumably. I think the suggestion specifically was that we keep Lahr open as kind of a peacekeeping training centre. If not that, what about the other suggestion that has been made a little closer to home with respect to CFB Cornwallis?

The Chairman: Lahr was my suggestion. You know where it came from. It was a motion I put to this committee a long time ago that we ask Lahr...

Mr. Robinson: I wasn't necessarily going to put a name to that suggestion, Mr. Chairman.

The Chairman: However, go ahead. I do support that, sir. I want you to know that the chairman of the committee supports that, whatever Mr. Robinson thinks. Go ahead.

[*Traduction*]

Quant à savoir s'il faudrait intervenir de façon militaire pour libérer les prisonniers des camps de concentration, il s'agit là d'une question difficile. Je ne suis pas un spécialiste militaire, mais vous vous souviendrez que les 14 divisions allemandes qui se trouvaient en Yougoslavie lors de la Seconde Guerre mondiale ne sont pas parvenues à contrôler le territoire.

Il ne s'agit pas d'une opération militaire simple. Elle est très complexe. Elle entraînerait la mort d'un grand nombre de Canadiens. C'est à moi de vous poser la question suivante: combien de soldats canadiens êtes-vous prêt à sacrifier? Je ne sais pas quelle réponse on peut donner à cette question. Or, c'est le noeud du problème.

Lorsque le Conseil de sécurité a adopté la résolution numéro 770 en août dernier permettant le recours à «toutes les mesures nécessaires», il était bien évident que les États-Unis n'étaient pas prêts à aller aussi loin. Les Français ont offert 1 100 militaires, les Britanniques, 1 800 et le Canada, 1 200. Cela ne suffit pas pour une opération du type à laquelle vous songez.

Tous les membres de la communauté internationale ne sont pas sur la même longueur d'ondes à ce sujet. Si beaucoup de pays, et notamment des pays importants, avaient été prêts à agir de la sorte, le gouvernement canadien aussi aurait accepté d'intervenir. En Yougoslavie, je crois que le Canada a fait plus que sa part.

M. Robinson: Je vous remercie. De toute évidence, il ne s'agit simplement d'une question hypothétique à mesure qu'approche un hiver qui pourrait être désastreux. Il s'agit aussi de dissuader ceux qui seraient tentés de commettre des atrocités semblables. Si on savait que la communauté internationale est prête à intervenir dans ce genre de situations, cela aurait peut-être un effet dissuasif. Or, quand on sait qu'on a rien à craindre, on peut être tenté de le faire. Je comprends votre préoccupation, que nous partageons tous, au sujet des risques que cela pose pour la sécurité des Canadiens et des autres militaires qui participeraient à cette opération.

J'aimerais revenir à la question qu'a posé M. Prud'homme au sujet de la formation relative aux opérations de maintien de la paix. Certains ont proposé de faire de la base militaire de Lahr un centre de formation des forces de maintien de la paix des Nations Unies. Qu'en pensez-vous, amiral Murray? Je ne suis pas forcément d'accord avec cette suggestion, mais j'aimerais savoir ce que vous pensez de cette idée d'utiliser les bases militaires de Lahr ou peut-être de Baden à cette fin. On a spécifiquement proposé que la base militaire de Lahr devienne un centre de formation des forces de maintien de la paix. Il a même été question que la BFC de Cornwallis serve à cette fin. Qu'en pensez-vous?

Le président: C'est moi qui ai fait cette suggestion au sujet de Lahr. J'ai proposé une motion en ce sens au comité il y a déjà longtemps...

M. Robinson: Je ne voulais pas préciser qui était l'auteur de cette suggestion, monsieur le président.

Le président: Vous pouvez répondre à la question. Quoi que pense M. Robinson de cette idée, je voulais souligner le fait que le président du comité l'appuie.

[*Text*]

RAdm Murray: To be honest, Mr. Robinson, as I said in response to Mr. Prud'homme's question, we have been engaged with more than twenty nations on these discussions, more on an operational level, exchanging ideas, providing our thoughts on peacekeeping training, which we think are correct, and generally shared. In none of these discussions and in nothing we have received have we received any indication from any nation, quite frankly, that they have a requirement to train their forces for peacekeeping at locations other than in their own national borders. They agree and see a great deal of merit in exchanging ideas and so on, but that suggestion simply has not been identified to us.

The way the UN now appears to be going on this one is to attempt to improve and sort out their UN peacekeeping training doctrine and probably some much smaller-scope exercise. Again the UN has indicated they have no need for infrastructure; it's more to ensure that all nations engage in "train the trainers" activity.

Quite frankly, from a Canadian Forces perspective, were this need to be shown by other nations, we have lots of capability in our existing base structures. We now train our peacekeepers in Petawawa, in Montreal, and in other bases in the country. We really have no requirement for a base dedicated to this purpose since, as I said at the outset, our vision of the vast majority of peacekeeping training is producing a well-disciplined, well-trained soldier, sailor, airman or airwoman to do the job, and then fleshing that out through a variety of mechanisms, but in situ.

• 1635

On the concept of Lahr, quite frankly, I can't think of why we would wish to keep a base open in Lahr, in Germany, to do that if there is not any indicated requirement from any other nation to use that facility. Quite frankly, if there was, transportation to Canada is quite possible to do it. From our perspective at least, we see no need for that facility.

Mr. McLean: I join in thanking our guests for coming.

Last week or the week before, during the parliamentary visitors' week to the UN, we met with Marrack Goulding's deputy, Kofi Annan. He described to us in graphic detail what was being presented in terms of peacekeeping actions, that the UN had old models for a new day. He encouraged us to encourage Canada to be on the leading edge of innovative models and of developing innovative models. He said almost everything we are now being asked to do doesn't fit the traditional peacekeeping mould.

If that's an accurate characterization, I think our holding of these meetings suggests that we rather think that things are changing rapidly. Calls for a special session of the General Assembly of the UN have been made, devoted to a discussion on international peace and security, to try to show that this is not just a matter for the Security Council nations. There's a commitment needed of a wider nature toward developing new instruments. I wonder whether Canada is

[*Translation*]

Cam Murray: Comme je le disais à M. Prud'homme, monsieur Robinson, nous avons entamé des discussions à ce sujet, à un niveau opérationnel, avec 12 pays et nous leur avons fait part de nos vues éclairées sur la question de la formation des forces de maintien de la paix, vues qui, à notre avis, sont d'ailleurs généralement bien accueillies. Aucun pays ne nous a dit qu'il croyait nécessaire de former ces forces de maintien de la paix à l'extérieur des frontières nationales. Tous les pays voient l'intérêt que présentent les échanges de vues sur cette question, mais cette idée n'a pas été avancée.

Pour l'instant, les Nations Unies semblent vouloir mettre de l'ordre dans leur doctrine de formation des forces de maintien de la paix en les faisant participer à des opérations de beaucoup plus petite envergure. Les Nations Unies ne semblent pas ressentir la nécessité de se doter d'une infrastructure. On semble préférer s'occuper de la formation des formateurs.

Si les autres pays avaient besoin d'aide à cet égard, les Forces canadiennes seraient certainement en mesure de la leur offrir parce que cette formation a déjà lieu sur nos bases. Nous formons à l'heure actuelle les militaires qui participent aux forces de maintien de la paix à la base de Petawawa, à Montréal, et dans d'autres bases du pays. Nous ne voyons pas vraiment la nécessité de réserver une base aux fins de formation et, comme je le faisais remarquer au début de mon exposé, cette formation vise à donner aux marins, aux soldats, et aux aviateurs les moyens de remplir efficacement leur rôle. À cette formation de base s'ajoute une formation sur le terrain.

Très honnêtement, je ne vois pas pourquoi nous conserverions la base de Lahr pour servir à la formation des forces de maintien de la paix si nous sommes le seul pays que cela intéresse. Si un tel besoin existait, on pourrait transporter les intéressés à une base située au Canada. Nous ne voyons pas l'utilité de ce centre d'installation à Lahr.

M. McLean: Je voudrais remercier nos témoins de leur présence.

La semaine dernière ou la semaine précédente, la délégation parlementaire qui s'est rendue aux Nations Unies a rencontré M. Kofi Annan, l'adjoint de M. Marrack Goulding. Il nous a décrit très concrètement ce qu'étaient les opérations de maintien de la paix, et nous a dit que les Nations Unies ne s'étaient pas adaptées aux défis de l'heure. Il a encouragé le Canada à faire preuve d'innovation. Selon lui, ce qu'on exige à l'heure actuelle des forces de maintien de la paix n'a pas grand'chose à voir avec les opérations de maintien de la paix traditionnelles.

Si c'est exact, nous devrions réclamer lors de ces réunions que la situation change rapidement. On a réclamé la tenue d'une session spéciale de l'Assemblée générale des Nations Unies pour discuter de la paix et de la sécurité internationales, car il s'agit d'une question qui intéresse beaucoup plus de pays que ceux qui siègent au Conseil de sécurité. Il faut que les membres des Nations Unies s'engagent à se donner de nouveaux instruments. Je me

[*Texte*]

inclined to support that as a confidence-building and energizing mechanism.

Second, as we review the report in *Agenda for Peace*, there's a vague idea about a peace enforcement unit or units. It's not spelled out very much. In talking with Mr. Petrovsky about it, he was not overly clear. I'm wondering, as we study the document, what our best thinking is as to what the concept means. You already had some comments in your introduction about preventive peacekeeping and some of the capacities of satellites and other instruments that might provide early warning. Someone has suggested that if the agenda for peace had been implemented, the conflict in the Middle East could have easily been prevented from escalating into a full-scale war. I would be interested to know what we see as Canada's contribution in that area of preventive peacekeeping.

Also, we had reference to the peacekeeping reserve fund. The Secretary-General suggests $50 million. I wonder if we've contributed. For example, he suggests that funding come from defence budgets rather than External Affairs, from the Pentagon, in the American case, not from the State Department. If you look at $90 million operation per month in the gulf... With regard to the question of funding and where it will come from, are we beginning to look at this as a defence expenditure?

In terms of this kind of deployment, in the discussion we talked about a stand-by battalion. Supposing we had it, have we begun to have a look at the mechanism for rapid deployment? One of the criticisms we're now hearing is that by the time the UN gets operational, it's too late. If we have, as you suggested, a battalion on stand-by, what limits have we set? At present, what risks are we able or prepared to take?

• 1640

Mr. Noble: Perhaps I can cover a couple of the questions.

Old models for a new day? Well, I guess that's probably true, but I think the UN has in fact demonstrated a remarkable degree of resiliency and flexibility in adapting existing models to carry out the day. If you look at the new types of operations, which involve not simply military but civilian advisers... Take UNTAC in Cambodia, for example. There you have a military operation, but you also have administrative functions, electoral functions. It's the same thing with ONUSAL in El Salvador, where it's far more than simply an operation. Even in Yugoslavia we have 45 Mounties. We do not just have our military there, we have the Mounties.

I think the Secretary-General, in paragraph 112 of his report to the General Assembly, says—and maybe he's just saying this to make people feel good—that the established principles and practices of peacekeeping have responded flexibly to new demands. Of course, the most notable feature, he says, of the change in dealing with regional conflicts is that peacekeeping is no longer solely a military function.

[*Traduction*]

demande si le Canada est prêt à appuyer ce genre de mesure pour redonner confiance aux intéressés et les encourager à faire davantage.

Le rapport «Agenda pour la paix» aborde vaguement la question des unités de maintien de la paix. Rien n'est précisé. J'ai abordé la question avec M. Pétrovsky, mais il est demeuré vague. Je me demande si nous pouvons parvenir à définir le concept. Vous avez parlé dans votre introduction des opérations préventives de maintien de la paix et vous avez envisagé la possibilité de se servir de satellites et d'autres moyens techniques de pré-alerte. Certains pensent que si «l'Agenda pour la paix» avait été mise en oeuvre, on aurait pu empêcher que le conflit du Moyen-Orient ne dégénère en véritable guerre. Je me demande quel pourrait être le rôle du Canada en ce qui touche les opérations préventives de maintien de la paix.

La caisse de réserve pour le maintien de la paix est également mentionnée. Le secrétaire général propose qu'elle s'élève à 50 millions de dollars. Je me demande quelle a été notre contribution. Il propose que la contribution provienne du budget de dépenses plutôt que du budget des Affaires extérieures et que dans le cas des États-Unis, ce sera le Pentagon et non le State Department qui contribue à la caisse. Quand on songe que l'opération menée dans le Golfe a coûté 90 millions de dollars par mois... commence-t-on donc à considérer que les opérations de maintien de la paix sont une dépense liée à la défense?

Dans le cours de la discussion, il a été question d'un bataillon de réserve. À supposer que nous en ayons un, comment pourrait-on le déployer rapidement? On entend souvent dire que les forces des Nations Unies mettent trop de temps à être opérationnelles. Si nous avions un bataillon de réserve, comme vous le proposez, quelles limites fixerions-nous à son intervention? À l'heure actuelle, quels risques pouvons-nous prendre ou sommes-nous disposés à prendre?

M. Noble: Je peux peut-être répondre à deux des questions.

Quant à savoir si les modèles des Nations Unies sont désuets, c'est sans doute le cas, bien qu'à mon avis, les Nations Unies se soient adaptées avec beaucoup de souplesse aux besoins du jour. Je songe aux nouveaux types d'opérations auxquelles participent non seulement des militaires, mais des conseillers civils... Prenons l'exemple de l'APRONUC, c'est-à-dire l'Autorité provisoire des Nations Unies au Cambodge. Il s'agit d'une opération militaire qui comporte aussi un aspect administratif dans la mesure où il s'agit aussi de surveiller des élections. La même chose vaut pour l'ONUSAL au Salvador. En Yougoslavie, outre des militaires, nous avons aussi envoyé 45 membres de la GRC.

Le secrétaire général, dans le paragraphe 112 de son rapport à l'Assemblée générale affirme—et il le dit peut-être pour rassurer les gens—les principes à la base du maintien de la paix ainsi que les opérations elles-mêmes ont permis de répondre avec souplesse aux nouveaux besoins. Il fait ressortir le fait que les opérations d'un maintien de la paix n'ont plus seulement une fonction militaire dans le cas des conflits régionaux.

[*Text*]

We have not detected a large swell of need for a special session of the General Assembly to deal with this. I think, as I mentioned, we have a long, ongoing affiliation with the leadership of the peacekeeping committee, of the Committee of 34. That is still going on. We're active participants. I don't think there's a fundamental need to change basically the *modus vivendi* of the operations. What there obviously is a need for is to put in place various other concepts that were identified in *Agenda for Peace*. We certainly support them.

What are we doing with respect to the concept of preventative peacekeeping? I think it has two concepts. Preventative diplomacy has two parts to it: one is the diplomatic part, whereby we participate in various operations in Kosovo and other parts of Yugoslavia under a CSCE banner, in having missions out there observing them; and the other is the concept of preventative deployment, prior to the outbreak of hostilities. Such a force would have to be credible. Admiral Murray has mentioned some of the concerns the military naturally has in such a deployment—absence of rules.

Funding is the basic issue. Peacekeeping is becoming very expensive. It's a problem for a troop-furnishing country like Canada, which is a problem for DND, and I'll let Admiral Murray talk about that. It's also a problem for the assessed contributions from the point of view of External Affairs, where we have gone from $8 million in contributions on an annual basis to something between $80 and $90 million this year, and it's going upwards.

Now, wherever you put that in, the External Affairs budget or the defence budget, it's a charge against the Treasury. There's a pie, so I don't think there's any particular reason why in Canada we should transfer that bill from External Affairs to National Defence. There may be some financial wizards in External Affairs who would like to transfer it elsewhere, simply because in any budget of External Affairs it looks as though it has been given $100 million more money, when in fact it hasn't. It's simply acting as a post office with the money going through. So there's a real issue for people to look at. But it obviously is a problem in a period of restraint.

A peacekeeping fund has not yet been set up. Certainly Canada would be prepared to contribute its share of the peacekeeping fund the instant it is set up, and as Mrs. McDougall made clear in her speech, we're fully supportive of that operation.

RAdm Murray: In relation to the first question, in relation to Marrack Goulding's concern, I would like to underline further what John has said, that we are in every area possible trying to contribute in meaningful ways, on the logistics side, on the peacekeeping training side, on sorting out some kind of an effective functioning military staff structure in support of the Secretary-General for peacekeeping operations. I think we are trying to do a fair amount in that area.

On the question of stand-by forces, we do maintain in Canada a stand-by battalion, stand-by air transport units and stand-by communication elements. The stand-by battalion is normally our airborne regiment, our airborne battalion, which

[*Translation*]

On ne semble pas réclamer à grands cris une session spéciale de l'Assemblée générale sur le sujet. Comme je l'ai mentionné, nous entretenons depuis longtemps des liens avec les pays les plus influents du comité du maintien de la paix, soit le Comité des 34. Nous continuons de jouer un rôle actif au sein de ce comité. Je ne pense pas qu'il soit vraiment nécessaire de changer le *modus vivendi* des opérations. Il convient cependant de concrétiser les idées qui sont avancées dans l'«Agenda pour la paix». Nous les appuyons.

Que faisons-nous en ce qui touche les opérations préventives de maintien de la paix? Cela fait intervenir deux concepts. La diplomatie préventive, d'une part, au nom de laquelle nous participons à diverses opérations à Kosovo et dans d'autres parties de la Yougoslavie sous la bannière de la CSCE et le déploiement préventif, d'autre part, qui se manifeste avant le déclenchement des hostilités. Une force de ce genre doit être crédible. L'amiral Murray a mentionné certaines des préoccupations des militaires au sujet d'un tel déploiement comme l'absence de règles.

La question qui importe, c'est le financement. Les opérations de maintien de la paix sont devenues très coûteuses. Les pays qui fournissent des troupes comme le Canada le savent et c'est un problème pour le ministère de la Défense nationale. Je laisserai l'amiral Murray vous en parler. Ces contributions grèvent aussi le budget des Affaires extérieures, car elles sont passées de huit millions de dollars par année à entre 80 et 90 millions de dollars cette année. Et cela augmente.

Que les fonds soient tirés du budget des Affaires extérieures ou du budget de la Défense nationale, c'est toujours le Trésor qui paie. Je ne vois donc pas vraiment de raison de faire payer la note au ministère de la Défense nationale plutôt qu'aux affaires extérieures. Peut-être que certains génies financiers des Affaires extérieures préfèreraient que ce soit le cas puisque certains ont peut-être l'impression que le ministère reçoit 100 millions de dollars de plus, mais en réalité, ce n'est pas le cas. Le ministère joue simplement le rôle d'intermédiaire. Ce genre de contribution est cependant onéreuse en période de restrictions.

On n'a pas encore créé de caisse de maintien de la paix. Le Canada y contribuerait certainement comme M^me^ McDougall l'a clairement affirmé dans son discours.

Cam Murray: Quant à la question portant sur la préoccupation de M. Marrack Goulding, j'aimerais souligner comme l'a fait John que notre contribution prend diverses formes et qu'elle se situe tant au plan logistique qu'au plan de la formation des forces de maintien de la paix pour que celles-ci soient en mesure de participer aux opérations relevant du secrétaire général. Je crois que nous faisons notre part dans ce domaine.

Le Canada a un bataillon de réserve, des unités de transport de réserve ainsi que des éléments de communication de réserve. Il s'agit normalement du régiment aéroporté qui est prêt à être déployé dans un délai de 72

[*Texte*]

is ready to move within 72 hours. The problem is not our ability to get from point A to point B, the problem is the process, the difficulties and the challenges of highly complex situations, as Mr. Robinson has alluded to.

• 1645

In terms of our ability to move with political direction, we can move very quickly. Canada has been a strong advocate of the stand-by force concept because it retains national political control and provides a much more flexible response mechanism, particularly when one looks at the sort of response that Canada has made since the Gulf War—medical units to northern Iraq, engineers to Kuwait, logistics and naval personnel to Cambodia, combat arms units, military engineers, etc. You really need to be able to draw on the whole spectrum, so we think the stand-by force approach is the way to go.

I could comment on the budget issue if you want more information in that area.

Mr. McLean: The peace enforcement units, do you have any thoughts on what that—

RAdm Murray: As I mentioned in my statement, the peace enforcement unit is an aspect of the report that we support in concept, but it does require more development and more examination. It is being examined in the General Assembly, and reviews by committees such as yours are invaluable.

What the Secretary-General envisages for the peace enforcement unit, I believe, is something between the standard peacekeeping force—in other words, more heavily armed and more highly trained but not at the point of a major enforcement unit. . .along the lines of an article 43 or 42, a thing such as in a gulf-type operation.

We need to have greater dialogue and discussion in this area through the UN, because there is some need to clarify exactly what is intended and what is the concept of operations for a force such as this. The way it's described, it would arrive in an area after a ceasefire breaks down when there are already peacekeeping forces on the ground. How does that impact on the peacekeeping forces? What are the command and control arrangements? How can we have two forces supposedly working towards the same end?

So it is a valid concept, but it is one of those areas in the report that needs to be studied. We need to assist the UN in coming to some resolution on exacxtly what is intended here and what would be the various command and control arrangements and structures and so on.

The Chairman: I'm going to go to Mr. Simmons and I would ask members not to leave. The NAFTA subcommittee has passed a motion requesting supplementary funds for advertising its hearing. We are the parent committee and

[*Traduction*]

heures. Ce n'est pas que nous ne soyons pas capables de nous déplacer du point A au point B. Le problème réside plutôt dans les difficultés et les défis que présentent des situations extrêmement complexes, comme l'a dit M. Robinson.

Je dirais également que nous sommes capables de nous adapter très rapidement aux changements d'orientation politique. Le Canada s'est fait le champion de la force de réserve, car cette notion assure à un État le contrôle sur le plan politique et lui laisse une marge de manoeuvre beaucoup plus grande. Prenons les diverses mesures que le Canada a choisi de prendre depuis la guerre du Golfe—par exemple, l'envoi d'unités médicales dans le nord de l'Irak, d'ingénieurs au Koweït, de personnel de la logistique et de la marine au Cambodge, d'unités des armes de combat, d'ingénieurs militaires, et j'en passe. Un pays doit pouvoir puiser à toutes les ressources qui existent et c'est pourquoi nous croyons que la force de réserve est la solution qui s'impose.

Je peux vous donner des précisions sur la question du budget si vous voulez plus de renseignements à ce sujet.

M. McLean: Qu'en est-il des unités d'imposition de la paix?

Cam Murray: Comme je l'ai dit dans ma déclaration, les unités d'imposition de la paix sont un aspect du rapport que nous appuyons en principe, mais la question mérite plus ample réflexion. Elle fait actuellement l'objet d'un examen à l'Assemblée générale, et les études de comités comme le vôtre sont un outil inestimable.

Si je ne m'abuse, le secrétaire général croit que l'unité d'imposition de la paix devrait se situer à mi-chemin entre les forces régulières de maintien de la paix—autrement dit, être plus lourdement armées et mieux entraînées—et les forces d'imposition de la paix qui pourraient être constituées en vertu de l'article 43 ou 42, du genre de celles qui pourraient servir dans le cas d'une crise comme celle du Golfe.

Il faut poursuivre le dialogue et la discussion à l'échelle des Nations Unies pour arriver à préciser exactement ce qu'on attend de telles forces et quel serait leur mode d'opération. De la façon dont elles sont décrites, elles seraient déployées après rupture d'un cessez-le-feu dans une région où des forces de maintien de la paix sont déjà en place. Quelles seraient les répercussions pour les forces de maintien de la paix? Quels seraient au juste les arrangements en ce qui concerne le commandement et le contrôle? Comment des forces de deux types différents pourraient-elles travailler à la réalisation du même but?

C'est un concept valable, mais c'est l'un des points du rapport qui mérite d'être approfondi. Nous devons aider les Nations Unies à en arriver à une décision au sujet de ce qu'on veut dire exactement et de ce que serait, par exemple, les divers arrangements et structures sur le plan du commandement et du contrôle.

Le président: Je vais céder la parole à M. Simmons et je demanderais aux membres de ne pas quitter la salle. Le sous-comité chargé d'étudier l'ALÉNA a adopté une motion par laquelle il a demandé des fonds supplémentaires pour faire

[*Text*]

thus have to pass that motion ourselves. Those who are members should stay, because we are waiting for enough people to deal with that motion and transmit it. We may deal with a couple of other business matters as well.

Mr. Simmons: First of all, I too want to thank the witnesses for coming. I also want to join Mr. Prud'homme and Mr. Robinson in saluting the work of our peacekeeping units. We all take great pride in the way they discharge their responsibilities and acquit themselves abroad in Canada's name.

I have a couple of specific questions. I'm not a rocket scientist when it comes to external affairs. I'm here pinch-hitting for Christine Stewart today, so I'll wisely skate clear of much of the philosophy which underpins what you've been talking about today. Instead I'll deal with a couple of specific issues that are of interest to me.

One relates to an issue raised by a colleague a few moments ago in terms of the capability to meet the various demands of the various peacekeeping missions abroad. Admiral Murray, in your response you said that you can cover all the missions. I also heard your reference to the reservists. I gather you were indicating that this was a hypothetical possibility. I was given to understand as recently as last week that indeed that plan has been actioned, that there is already an effort going on in Atlantic Canada to get I believe 300 militia people to become involved in the peacekeeping effort. Where is it? Is it, as you suggested earlier, just something that's been thought about, or is that activity now indeed ongoing? Could you indicate to us what kind of training those militia people, those reservists have already, and what kind of additional training they would get before being dispatched overseas to those areas where we're involved? Would there be a distinction made in the kind of activity these people would be involved in, compared to regular force people?

• 1650

The other question I have relates to the living conditions of our peacekeeping forces. I chatted with a mother in a small community just last Friday, I believe, who'd heard from her daughter who's over there. This may just be an isolated example, but the description I got from the mother concerning the living conditions was not completely complimentary, to put it that way. Maybe the admiral might want to indicate to the committee what living conditions apply there.

The Chairman: What country?

Mr. Simmons: In Sarajevo itself. Maybe he'd want to comment on the water, the climatic conditions there right now and what kinds of accommodations they have.

RAdm Murray: I'll say a few words in response to your question related to the total force, and then I'll ask Colonel Bremner, as an infantry officer, to flesh out a little bit the sorts of training we're talking about.

[*Translation*]

l'annonce de ses audiences. Ce sous-comité relève de notre comité et nous devons donc adopter cette motion nous-mêmes. Ceux qui sont membres du comité devraient demeurer ici parce que nous attendons d'avoir suffisamment de gens pour adopter cette motion et la transmettre. Nous pourrions également étudier une ou deux autres questions.

M. Simmons: Tout d'abord, je tiens à remercier les témoins d'avoir bien voulu nous rencontrer. Je me joins également à messieurs Prud'homme et Robinson pour féliciter nos unités de maintien de la paix de leur excellent travail. Nous sommes tous très fiers de la façon dont elles s'acquittent de leurs responsabilités à l'étranger au nom du Canada.

J'avais une ou deux questions précises à vous poser. Je suis loin d'être un spécialiste des affaires étrangères. Je remplace Christine Stewart aujourd'hui, et je m'en tiendrai donc à des questions assez précises et terre-à-terre.

Un de mes collègues s'interrogeait il y a quelques mois sur la capacité du Canada de participer à toutes les missions de maintien de la paix à l'étranger. Vous avez indiqué, amiral Murray, que vous pouviez participer à toutes les missions. Vous avez aussi parlé des réservistes. J'ai alors crû comprendre que vous parliez d'une situation hypothétique. Pas plus tard que la semaine dernière, on m'a donné à entendre que ce plan avait déjà été mis en branle, que des efforts étaient mis en oeuvre dans la région de l'Atlantique pour inciter 300 miliciens, je pense, à participer aux opérations de maintien de la paix. Quelle est au juste la situation? S'agit-il, comme vous l'avez déjà dit, d'une idée tout simplement, ou des mesures concrètes ont-elles déjà été prises? Pourriez-vous nous dire quel genre d'entraînement ces miliciens, ces réservistes ont déjà reçu, et quel type d'entraînement supplémentaire ils recevront avant d'être déployés outre-mer dans les zones où nous avons déjà des forces? Seraient-ils appelés à prendre part à des activités différentes de celles auxquelles prennent part les membres des forces régulières?

Mon autre question a trait aux conditions de vie de nos forces de maintien de la paix. J'ai parlé vendredi dernier, je pense, avec une résidente d'un petit village qui avait eu des nouvelles de sa fille qui est à l'étranger. C'est peut-être un cas isolé, mais la description que m'a faite cette mère des conditions dans lesquelles vivent nos militaires était loin d'être élogieuse. L'amiral pourrait peut-être donner au comité une idée des conditions de vie qui y règnent.

Le président: Dans quel pays?

M. Simmons: À Sarajevo. Il pourrait peut-être nous parler de la qualité de l'eau, des conditions climatiques et du logement.

Cam Murray: Je vais tout d'abord répondre brièvement à votre question au sujet de la force totale et je demanderai ensuite au colonel Bremner, à titre d'officier d'infanterie, de vous donner un peu plus de détails sur l'entraînement en question.

[*Texte*]

As you'll recollect, in the defence policy of last September there was a downsizing of the regular force heading toward 75,000 from at that time 84,000, and the regular army going in fact from where they were at 22,000 or 23,000 down to just over 19,000. Accompanying this though was an increase in our overall total force. As that impacts on the army militia they will go from where they are currently, at about 22,000, to 29,000. Total force or the marriage of the regular and the reserve forces vary. The Canadian Forces must become an effective total force organization in the navy, army, and air force, and we're working very hard towards achieving that.

In that context we have in fact been working for the last few years to ensure that the reservists serve where the regular force serves, and that includes peacekeeping operations. For the last two to three years we have been very successful in having one of the three companies of the battalion in Cyprus made up of reservists from across Canada. In the case of Yugoslavia, the first group that went in, the Royal Vandoos M regiment, was basically all regular; the second group, the third battalion, Princess Patricia's Canadian Light Infantry, also have a large number of reservists. I think they equate to roughly a company as well, although I may have my numbers slightly wrong.

We are working very hard to use our reserve forces as we use our regular forces. They receive training to enable them to perform exactly the same functions in the operations in which they find themselves. As I said, I think we have about 500 to 600 at the moment.

Should the government decide, at the UN's request, to maintain in the long term all these commitments, the requirement for which we are currently recruiting reservists would go up, to enable us to meet and sustain those requirements and still have our forces have some time at home between deployments and so on.

In terms of the recruiting that's going on in Atlantic Canada, some of this recruiting has been going on for some time. It is in relation to the sustainment of commitments, but there is and there has been an ongoing requirement for this for some time.

Mr. Simmons: I just need some help on the timeframes. If a reservist from say Atlantic Canada gets called up, how long a timeframe, from the time they're called up to active duty until they go overseas?

• 1655

RAdm Murray: I will let Colonel Bremner talk to that, but we are talking of training of I think about two to three months, and we are talking about militia personnel in Canada who do receive training as militia persons.

Mr. Simmons: Then how long would they be overseas?

RAdm Murray: They would go for the same rotation as the regular force unit to which they are attached.

Mr. Simmons: Which is what, six or seven months, or. . .?

[*Traduction*]

Vous vous souviendrez que, selon la politique de défense de septembre dernier, le nombre des membres des forces régulières qui était alors de 84 000 devait passer à 75 000 et celui des membres de l'armée régulière de 22 000 ou 23 000 à un peu plus de 19 000. Cette diminution des effectifs devait par contre s'accompagner d'une augmentation de notre force totale. Le nombre des miliciens qui est de 22 000 à peu près actuellement devrait donc grimper à 29 000. La force totale ou l'ensemble des forces régulières et de réserve varie. Les Forces canadiennes doivent devenir une force totale efficace, qu'il s'agisse de la marine, de l'armée de terre ou des forces aériennes, et nous cherchons par tous les moyens à atteindre cet objectif.

Dans ce contexte, nous avons cherché au cours des dernières années à nous assurer que les réserves servent aux mêmes endroits que la force régulière, ce qui inclut donc les opérations de maintien de la paix. Depuis deux ou trois ans, une des trois compagnies du bataillon en poste à Chypre se compose de réservistes de toutes les régions du Canada. Le premier groupe qui est allé en Yougoslavie, le Royal Vandoos M Regiment, se composait essentiellement de membres des forces régulières; le deuxième groupe, soit le troisième bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry, se composait d'un grand nombre de réservistes. Je pense que leur nombre équivalait grosso modo à celui d'une compagnie.

Nous cherchons par tous les moyens à utiliser nos forces de réserve de la même manière que nos forces régulières. Elles reçoivent un entraînement qui devrait leur permettre d'exercer exactement les mêmes fonctions sur le terrain. Comme je l'ai dit, je pense que nous avons entre 500 et 600 réservistes qui participent à ces opérations à l'heure actuelle.

Si le gouvernement décidait, à la demande des Nations Unies, de maintenir tous ces engagements à long terme, nous serions obligés de recruter un plus grand nombre de réservistes pour pouvoir nous acquitter de nos obligations et permettre en même temps à nos forces de passer un peu de temps au Canada entre les déploiements.

Il y a déjà un certain temps que nous recrutons dans les provinces de l'Atlantique: il nous faut recruter, c'est vrai, pour respecter nos engagements, mais le recrutement permanent est aussi en cours depuis quelque temps déjà.

M. Simmons: J'aimerais que vous me donniez une idée du temps qu'il faut. Si un réserviste de la région de l'Atlantique est appelé à servir dans l'armée, combien de temps s'écoule-t-il entre le moment où il est appelé à le faire et celui où il est envoyé outre-mer?

Cam Murray: Je vais laisser le colonel Bremner répondre à cette question, mais je dirais que l'entraînement dure de deux à trois mois, et nous parlons de miliciens qui reçoivent au Canada une formation en tant que tels.

M. Simmons: Et combien de temps sont-ils en poste à l'étranger?

Cam Murray: Ils y demeurent aussi longtemps que l'unité des forces régulières à laquelle ils sont attachés.

M. Simmons: Donc, six ou sept mois?

[*Text*]

RAdm Murray: It is normally a six-month tour. John, perhaps you could talk about the specific training.

Colonel John Bremner (Director of International Policy, Department of National Defence): In the case of the reservist, usually the reservists are very well trained in their basic individual skills and can join a unit without much difficulty. But they are not accustomed, because reserve units are small, to working within the formed units that will have to go overseas, platoons, companies and battalions.

As Admiral Murray mentioned, before a unit is deployed overseas, it takes some special-to-task training, and that training usually is a period of about 60 to 90 days. What happens is a group of reservists, somewhat larger than the group that is actually required to go abroad, is brought in from the local area. They join the unit and they undergo that period of special-to-task training that the unit takes. The unit commanding officer has a chance to look at the total number of reservists brought in, select those who are the best of the group that has been brought in, and identify those that can join the unit, who are suitable to proceed overseas.

The reservists, once they are accepted into the unit, come in; there is no distinction made between a reservist and a regular solider. They deploy with the unit abroad after the 60-to-90-day training period and normally, as Admiral Murray has said, stay abroad for the full period deployment, which is usually six months. So their total time in regular service will be nine months to a year in most cases. We do have them serving abroad in Cypress at the moment, in Croatia with 3 PPCLI, and they are deploying into Bosnia-Herzegovnia with the RCR battalion that is going there.

RAdm Murray: You could also add there, also serving in ships such as *Preserver* and so on in a routine manner.

Mr. Simmons: The question of the living conditions.

RAdm Murray: The living conditions. I don't have the specifics of what the living conditions might be in Sarajevo at the moment. I can find out. But I would say that we do, within the art of the possible, strive very hard, recognizing we are dealing with combat arms units, to achieve a level of accommodation that is suitable. That is part of the reason why we conduct reconnaissance into areas before we deploy the units. For example, we had a very careful look at the area around Banja Luka to determine what sort of accommodation we could set up. It is, however, not uncommon for our combat arms units—for example, the unit going to Somalia—to live in tents for a period of time until we sort things out and can do better, if possible.

Generally these are areas of considerable turmoil and so on, so the conditions are very spartan. I don't think there is any question about that. Conditions can be extremely difficult. The first engineers we sent into mine-clearing in

[*Translation*]

Cam Murray: L'affectation est habituellement de six mois. John, vous pourriez peut-être parler de l'entraînement comme tel.

Le colonel John Bremner (directeur, Politiques internationales, ministère de la Défense nationale): Les réservistes reçoivent habituellement un très bon entraînement dans leur domaine de spécialisation et peuvent s'intégrer à une unité sans trop de difficulté. Ils ne sont cependant pas habitués, du fait que les unités de réserve sont petites, à travailler dans des unités organisées qui seront appelées outre-mer, des peletons, des compagnies et des bataillons.

Comme l'a dit l'amiral Murray, avant qu'une unité ne soit déployée à l'étranger, il faut un certain entraînement spécialisé et celui-ci s'échelonne habituellement sur une période de 60 à 90 jours. Voici comment les choses se passent. Un groupe de réservistes des localités environnantes, un peu plus gros que le groupe qui sera envoyé outre-mer, est rassemblé. Ces réservistes se joignent à l'unité et reçoivent l'entraînement spécialisé auquel l'unité est soumise. Le commandant d'unité peut ainsi choisir, parmi tous les réservistes rassemblés, ceux qui sont les meilleurs et qui peuvent être envoyés outre-mer avec l'unité.

Une fois qu'ils ont été acceptés au sein d'une unité, aucune distinction n'est faite entre les réservistes et les membres des forces régulières. Ils sont déployés à l'étranger avec leur unité après une période d'entraînement de 60 à 90 jours et, normalement, comme l'a indiqué l'amiral Murray, ils y demeurent en poste pendant toute la période de déploiement, c'est-à-dire six mois habituellement. Dans la plupart des cas, ils servent dans les forces régulières entre neuf mois et un an. Il y en a à Chypre pour l'instant, d'autres font partie du troisième bataillon de la PPCLI, en Croatie, et d'autres encore seront déployées en Bosnie-Herzégovine avec le bataillon du RCR qu'on se propose d'y envoyer.

Cam Murray: D'autres aussi servent à bord de navires comme le *Preserver*. Cela fait partie de leurs fonctions.

M. Simmons: Passons aux conditions de vie.

Cam Murray: Je ne pourrais pas vous dire quelles sont à l'heure actuelle les conditions de vie à Sarajevo. Je peux m'informer. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous faisons tout ce que nous pouvons, et il ne faudrait pas oublier qu'il s'agit d'unités des armes de combat, pour loger convenablement nos soldats. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous envoyons des missions de reconnaissance sur le terrain avant d'y déployer des unités. Par exemple, nous avons étudié très soigneusement la région proche de Banja Luka pour déterminer quelle sorte de logement nous pourrions offrir. Il n'est cependant pas rare que nos unités des armes de combat—comme celle qui a été envoyée en Somalie—vivent sous des tentes jusqu'à ce que nous ayons trouvé une meilleure solution, s'il en existe une.

Habituellement, les régions où elles sont envoyées sont très perturbées et les conditions de vie y sont très rudimentaires. Je crois que cela ne fait aucun doute. Les conditions peuvent être extrêmement difficiles. Les premiers

[*Texte*]

Kuwait were initially living in conditions of 55 degree temperatures, and they were working long hours clearing mines in those conditions. That is a fact of life; that is a reality of the Canadian forces in peacekeeping operations. But within that context, we do try very, very diligently to provide the best possible conditions and support we can under the prevailing circumstances.

The Chairman: Thank you, Admiral. Mr. Hovdebo, you had a brief last question.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Yes, one brief question. Gentlemen, it would seem that that UNOSAL and UNTAC, the Cambodian and Caribbean model, are probably the direction, at least in the minds of many people, in which we are going, or the direction of future peacekeeping, or peacemaking. I would like you to comment on whether you think that is so and your feelings on it.

Second, in those circumstances, what about our kind of policy, or the policy that is at least accepted by most Canadians, that we control the movement of our own troops into whatever circumstances we decide on? Would that be lost in that kind of situation? What is going to happen in the UNTAC AND UNOSAL situation as far as our troops are concerned?

RAdm Murray: I will talk to that one initially and Mr. Noble may want to talk later. In terms of command and control arrangements for all UN operations, command and control of our troops on the ground—in Cambodia, for example, the naval observers and the transport company and so on—they are functioning within a United Nations chain of command. The Canadian government makes these troops available. Their chain of command is the United Nations chain of command, back to New York and the Secretary-General.

• 1700

Having said that, in the National Defence operations centre here in Ottawa we do maintain very close contact on what is happening. In the case of each contingent out there, in the 15 operations in which we find ourselves at the moment, we do have a Canadian contingent commander who forwards regular reports and is in frequent contact with the National Defence headquarters. But it's important to realize that we are functioning under United Nations command and United Nations operations. In the case of an operation such as the Europe Community monitoring mission, we are functioning within their chain of command. If we have a concern, we go through the Department of External Affairs to New York, but they are within the UN chain of command. Quite frankly, from our perspective, that's the only way it can work. They can't work with two bosses.

Mr. Noble: With respect to the question as to whether we're looking at more comprehensive, embracing operations, that has to be seen case by case. We may be, in certain instances. Certainly there seems to be a large number of

[*Traduction*]

ingénieurs que nous avons affectés au déminage du Koweït ont dû supporter des températures de 55 degrés pendant de longues heures. C'est là une réalité de la vie, une des réalités avec lesquelles les forces canadiennes de maintien de la paix doivent composer. Mais il reste que, dans ce contexte, nous essayons par tous les moyens dont nous disposons d'offrir à nos soldats les meilleures conditions de vie possibles, malgré les circonstances.

Le président: Merci, amiral. Monsieur Hovdebo, vous aviez une dernière question.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Oui, une toute petite. Messieurs, il semblerait que l'ONUSAL et l'APRONUC, le modèle du Cambodge et des Antilles, indiquent la voie, du moins dans l'esprit de nombreuses personnes, dans laquelle nous nous sommes engagés, ou la direction des efforts futurs de maintien ou de rétablissement de la paix. J'aimerais savoir si c'est ce que vous pensez vous-même et quelles sont vos vues à ce sujet.

Dans ces circonstances, qu'en est-il de notre politique, ou de la politique qui est du moins acceptée par la plupart des Canadiens, à savoir que nous contrôlions les déplacements de nos propres troupes dans les circonstances dont nous pourrions nous-mêmes décider? Qu'advient-il d'une telle politique? Qu'arrivera-t-il dans le cas de l'APRONUC et de l'ONUSAL en ce qui concerne nos troupes?

Cam Murray: Je vais répondre à cette question et M. Noble voudra peut-être lui aussi vous dire ce qu'il en pense. En ce qui concerne toutes les opérations des Nations Unies, le commandement et le contrôle de nos troupes sur le terrain—je pense, par exemple, au Cambodge, aux observateurs de la marine et à la compagnie affectée au transport—font partie de la chaîne de commandement des Nations Unies. Le gouvernement canadien envoie des troupes. Leur chaîne de commandement est celle des Nations Unies et elles relèvent de New-York et du secrétaire général.

Cela étant dit, au quartier général des opérations de la Défense nationale, ici à Ottawa, nous suivons de très près ce qui se passe. Chacun des contingents envoyés dans le cadre des 15 opérations auxquelles nous participons actuellement ont, à leur tête, un commandant canadien qui nous envoie régulièrement des rapports et communique fréquemment avec le quartier général de la Défense nationale. Cependant, il ne faut pas oublier que nous sommes sous le commandement des Nations Unies et qu'il s'agit d'opérations des Nations Unies. Dans le cas de l'opération que constitue la mission de surveillance de la Communauté européenne, c'était la même chaîne de commandement. Si un problème se pose, nous nous adressons à New York par l'entremise du ministère des Affaires extérieures, mais c'est toujours la chaîne de commandement des Nations Unies. Nous croyons honnêtement que c'est la seule solution possible. Il est important qu'il n'y ait qu'un seul patron.

M. Noble: Quant à la question de savoir si nous envisageons des opérations plus globales, je répondrais qu'il faut aller au cas par cas. Oui, dans certains cas. Cela semble être la tendance pour le moment, mais cela ne veut pas

[*Text*]

these new comprehensive ones being created, but that is not necessarily going to be the accepted model. We may get back to the traditional peacekeeping context. It depends on each case. One of the fundamentals of peacekeeping from a Canadian perspective in the UN is that we have to treat each case on a case-by-case basis.

One of the challenges for Canada is how we provide the civilian personnel. The RCMP is not staffed with a large number of surplus individuals who don't have jobs to do in Canada. By definition, the military has a large number of people available to do a specific job, but normally they aren't involved in a war. The same goes for Elections Canada. They have a job to do in this country. We have been lucky to rely on them to a very large extent in this area. We now have a few Revenue Canada officials who have volunteered to go to Yugoslavia, or parts of former Yugoslavia, to set up border controls.

Mr. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): I have a few more I can send.

Mr. Noble: These are the challenges. We haven't worked out the modalities of dealing with the civilian part of these new types of operations. To the same extent we have the modalities well established on the military side. They have existed since 1956.

RAdm Murray: I wonder if I could make one other point, Mr. Chairman. I think it is important. When I said we work within the UN chain of command, we have had concerns for a number of years with regard to the ability of the UN to cope with these operations, particularly the sorts of operations we are getting into now, particularly on the military staff planning side where there is one officer supported by a staff of five.

Agenda for Peace raises these issues, acknowledges that they have to be addressed in a positive way. I think it is an extremely important document. Among other reasons, it does provide a mechanism for us in Canada and other nations to actually influence where the UN is heading in this area to ensure that, among other things, the UN command and control chain I referred to gets the support it needs and we do progress. That is why a review by committees such as yours and other nations is exceedingly important. It is an exceedingly important document to provide a positive mechanism to rectify some of these shortcomings.

The Chairman: Thank you, Admiral, Mr. Noble, all of these who are with you. I am going to excuse you, if that is all right, and ask the committee to stay for a couple of minutes to do some housekeeping business. I appreciate your testimony. We are going to be at this for a while.

[*Translation*]

nécessairement dire que c'est le modèle qui prévaudra. Il se pourrait que nous revenions à des opérations plus traditionnelles de maintien de la paix. Pour le Canada, l'un des principes fondamentaux du maintien de la paix par les forces des Nations Unies est que nous devons examiner chaque cas séparément.

L'un des défis pour le Canada consiste à trouver un personnel civil. La GRC ne compte pas de nombreux employés supplémentaires qui n'ont rien à faire au Canada. Par définition, l'armée comprend un grand nombre de personnes capables de faire un travail particulier, mais il est rare qu'elles soient appelées à partir en guerre. Il en est de même d'Élections Canada. Tout organisme a un travail à faire ici. Nous avons été chanceux de pouvoir tant compter sur lui à cet égard. Nous avons maintenant quelques employés de Revenu Canada qui se sont portés volontaires pour aller établir en Yougoslavie, ou dans des régions de l'ancienne Yougoslavie, des contrôles à la frontière.

M. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): Il y en a d'autres que je pourrais envoyer.

M. Noble: Ce sont là les défis à relever. Nous n'avons pas encore réglé les problèmes que pose la participation de civils à ces nouveaux types d'opérations. Aucun problème ne se pose dans le cas des militaires. Des mesures sont en place dans leur cas depuis 1956.

Cam Murray: J'aurais une autre observation à ajouter, monsieur le président. Je pense qu'elle est importante. J'ai dit que nous travaillons à l'intérieur de la chaîne de commandement des Nations Unies, mais je dois ajouter que nous nous interrogeons depuis un certain nombre d'années sur la capacité de cette organisation de s'occuper de ces opérations, surtout celles qui gagnent maintenant en popularité, en ce qui concerne plus particulièrement l'aspect planification du personnel militaire au cas où un officier est secondé par un personnel de cinq personnes.

Ces questions sont soulevées dans *Agenda pour la Paix* et l'on y reconnaît qu'elles doivent être abordées de manière positive. Je pense que c'est un document extrêmement important. Il propose, entre autres, un mécanisme par lequel le Canada et d'autres pays pourraient en fait influer sur l'orientation que prennent les Nations Unies afin que la chaîne de commandement et de contrôle dont j'ai parlée reçoive l'appui voulu et que nous puissions progresser. C'est pourquoi, un examen par des comités comme le vôtre et ceux d'autres pays est extrêmement précieux. Il s'agit d'un document des plus importants qui devrait permettre de régler certaines de ces lacunes.

Le président: Merci à vous, amiral, à monsieur Noble et à tous les autres. Je vais vous laisser partir, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, et demander au comité de rester ici quelques minutes pour que nous puissions nous occuper de certaines affaires courantes. Je vous remercie de votre témoignage. Nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet.

[*Texte*]

The committee is not adjourned. It will now turn to a series of motions I have provided. Some of them are written out. The first one is actually a motion passed this afternoon by the NAFTA committee, a subcommittee of this committee. We must now deal with it if it is to get to the budget subcommittee tomorrow.

Their motion is that a supplementary budget of up to $15,000 be submitted to the subcommittee on the budget of the liaison committee for advertising purposes. Therefore Mr. McLean has moved that the committee seek a supplementary budget of up to $15,000 from the budget subcommittee to permit advertising in select newspapers across Canada of the hearings to be held on NAFTA.

• 1705

Mr. Robinson: Where does this motion originate, in the subcommittee?

The Chairman: It originates in the subcommittee. Mr. Guilbault was there. I can assure you this is the motion that was in dispute yesterday and it has now been accepted today. I know the committee has a list of the newspapers.

Mr. Robinson: What I'm trying to establish, Mr. Chairman, is whether this motion was actually adopted yesterday by the subcommittee.

The Chairman: Yes, by the subcommittee about an hour ago.

Mr. Robinson: It was just today that it was adopted. Oh, fine.

The Chairman: Today. Yes, but in order for it to get to the budget subcommittee tomorrow it has to be adopted here.

Mr. Robinson: Right.

The Chairman: Hang on, come on, we've got more.

An hon. member: We're not doing this one.

The Chairman: Okay. There's a small package of motions, if I may.

Mr. Robinson: Let's do them one at a time.

The Chairman: Yes, let's do them one at a time. It was moved by Mr. McLean that the committee resume consideration of its motion of September 17, 1992, concerning the NAFTA study and budget and that the budget amount specified in that motion be amended to read $141,800. Let me explain that if I may.

When we adopted a motion in September, prior to the House adjourning for the referendum, we thought the budget request would be $126,000 roughly. Various changes agreed to by the three parties in terms of adding cities to travel to in the break period were added by unanimous agreement among the parties. The actual budget that went to the budget subcommittee on Monday for its consideration totalled $141,800. It did not approve all of it. There are various parts that are in deferral and so forth, but this makes our records conform with what was sent to them on Monday.

[*Traduction*]

La séance n'est pas levée. Je vais maintenant passer aux motions que je vous ai distribuées, du moins celles qui sont sur papier. La première est en fait une motion qui a été adoptée cet après-midi par le comité chargé d'étudier l'ALENA, un sous-comité de notre comité. Nous devons l'adopter pour que le sous-comité des budgets puisse en être saisi demain.

La motion veut qu'un supplément budgétaire pouvant atteindre 15 000$ soit soumis pour approbation au sous-comité des budgets du comité de liaison pour des fins publicitaires. M. McLean a donc proposé que le comité demande au sous-comité des budgets des crédits supplémentaires de 15 000$ pour faire passer des annonces dans divers journaux canadiens au sujet des audiences qui porteront sur l'ALENA.

M. Robinson: D'où vient cette motion, du sous-comité?

Le président: Elle vient du sous-comité. M. Guilbault y était. Je peux vous assurer que c'est la motion sur laquelle on n'était pas d'accord hier, mais elle a été adoptée aujourd'hui. Je sais que le comité a une liste des journaux.

M. Robinson: Ce que je veux savoir, monsieur le président, c'est si cette motion a en fait été adoptée hier par le sous-comité.

Le président: Oui, par le sous-comité, il y a à peu près une heure.

M. Robinson: Donc, Elle n'a été adoptée qu'aujourd'hui. Parfait.

Le président: Aujourd'hui oui, mais nous devons l'adopter pour qu'elle puisse être soumise demain au sous-comité des budgets.

M. Robinson: Parfait.

Le président: Un instant, ce n'est pas la seule.

Une voix: Passons à une autre.

Le président: D'accord. J'ai ici un petit paquet de motions.

M. Robinson: Passons les une à une.

Le président: Oui, passons-les une par une. M. McLean a proposé que le comité reprenne l'étude de sa motion du 17 septembre 1992 portant sur l'étude de l'ALENA et que le montant du budget indiqué soit porté à 141 8000$. Permettez-moi de vous expliquer ce qu'il en est.

Lorsque nous avons adopté une motion en septembre, avant que la Chambre ne s'ajourne pour le référendum, nous pensions que la somme de 126 000$ allait suffire. Durant l'intersession, des changements comprenant de nouvelles villes où le comité devrait se rendre ont été adoptés à l'unanimité par les trois partis. Le budget qui a été soumis lundi au sous-comité des budgets est donc de 141 800$. Il ne l'a pas approuvé en totalité. L'étude de diverses parties du budget a été remise à plus tard, mais il nous faut adopter cette motion pour que nos dossiers soient conformes à ce qui a été envoyé au comité lundi.

[*Text*]

The Clerk of the Committee: Can I just make one comment? This is supposed to say September 15.

The Chairman: It's supposed to say September 15, 1992. I apologize.

Mr. Robinson: Again, Mr. Chairman, I wonder if we could have some clarification. Would this figure—

The Chairman: This is the motion we adopted in this committee, not in the subcommittee.

Mr. Robinson: No, I understand, in September, right. There has been an evolution of positions since then, as the chair will understand.

Does this figure in fact include provision for travel to Mexico and Washington in the event that the committee decides to do that?

The Chairman: The original request included travel to Washington and Mexico. That request is still before the liaison committee.

Mr. Robinson: I assume that this figure would not include funds sufficient to enable the committee to travel to those provinces and territories that are not currently on its agenda.

The Chairman: Correct. If you defeat this, the committee will not travel at all.

Mr. Robinson: I understand that. In view of that, Mr. Chairman, I think you'll understand why I would take this position. While I fully respect the fact that this was a decision that was made in September, the position that my colleagues have taken on the subcommittee, as you're aware, is that the committee should in fact be travelling to each of the provinces of Canada and the territories.

I would therefore, Mr. Chairman, propose an amendment to this motion that would add the following words: "and that additional funds be requested to permit the subcommittee to travel to each Canadian province and territory."

The Chairman: Mr. Robinson, that motion I accept as being in order. I would remind you that the original budget was the unanimous request of all three parties. All of the planning that's been done up to this point had the complete and absolute support of the New Democratic Party's representatives. What has been going on this week, I remind you therefore, is an attempt to somehow revisit the history of the last few weeks on the part of those who have been planning what is a very concise and difficult set of hearings because of the timeframe.

If the new game is going to be to come back after the fact and try to say we never did agree to what in fact was agreed to as a party, Mr. Robinson, then we have a different kind of arrangement from what I'm used to around here.

Mr. Robinson: Mr. Chairman, let's be very clear here. I'm not suggesting that the original agreement was in any way anything other than you have stated it. I wasn't personally a party to that, as you recall, but I fully accept what you said. That was the agreement and the understanding in September, quite clearly.

The Chairman: No, and last Thursday.

[*Translation*]

La greffière du comité: Puis-je faire une observation? Il faudrait lire le 15 septembre.

Le président: Donc, le 15 septembre. Je m'excuse.

M. Robinson: Une fois de plus, monsieur le président, je vous demanderai de nous donner des précisions.

Le président: C'est la motion qui a été adoptée par le comité, et non par le sous-comité.

M. Robinson: Non, je comprends, en septembre, d'accord. Les positions ont changé depuis, ce qui ne devrait pas surprendre la présidence.

Ce chiffre comprenait-il les crédits qu'il faudrait pour les déplacements au Mexique et à Washington si le comité décidait de s'y rendre?

Le président: La demande originale prévoyait un voyage à Washington et au Mexique. Elle est encore devant le comité de liaison.

M. Robinson: Je suppose que le comité n'aurait pas les fonds voulus pour visiter les provinces et territoires qui ne figurent pas actuellement sur sa liste.

Le président: C'est exact. Si vous rejetez cette motion, le comité ne se déplacera pas du tout.

M. Robinson: Je comprends cela, mais je vous demanderais, monsieur le président, d'essayer de saisir mon point de vue. Je sais parfaitement bien qu'une décision a été prise en septembre, mais vous n'ignorez sans doute pas que mes collègues étaient d'avis que le comité devrait en fait se rendre dans chaque province et territoire du Canada.

Je proposerais donc, monsieur le président, d'amender cette motion et d'y ajouter: «Et que des crédits supplémentaires soient accordés au sous-comité pour qu'il se rende dans chaque province et territoire.»

Le président: Monsieur Robinson, la motion est réglementaire. Je tiens à vous rappeler les trois parties étaient à l'origine unanimement d'accord sur le budget. Toute la planification qui a été faite jusqu'à maintenant a été entièrement approuvée par les députés néo-démocrates. On a en fait, cette semaine-ci, remis en question les efforts de planification des dernières semaines pour en arriver à un calendrier très concis des audiences en raison des délais.

Si le jeu consiste dorénavant à dire après coup qu'il n'y a jamais eu d'entente, alors que les trois partis étaient effectivement arrivés à s'accorder, monsieur Robinson, je vous dirais que je ne suis pas habitué à ce genre d'arrangement.

M. Robinson: Monsieur le président, ne nous méprenons pas. Je n'ai jamais dit que l'accord original ne correspondait pas à la description que vous en avez fait. Je n'ai personnellement pas participé aux travaux, comme vous le savez sans doute,mais j'accepte ce que vous dites. C'était là l'entente intervenue en septembre, soit.

Le président: Et ce sur quoi on était toujours d'accord jeudi dernier.

[*Texte*]

Mr. Robinson: It may very well have been the understanding last Thursday, Mr. Chairman.

The Chairman: This is why the budget went to the budget subcommittee in this specific number that I'm referring to.

Mr. Robinson: Again, Mr. Chairman, I was not a party to those discussions. I'm not questioning that. The reality this week is that the position my colleagues have taken with respect to travel by the committee is that it should be broadened. I think I have an obligation to reflect that current position of my colleagues before the full committee.

The Chairman: I'm thinking through what I've said about whether it's in order or not. Here's my procedural problem. Let me take off the hat of all the agreements we've been having this week. Here's what the clerk intended with this motion.

• 1710

Mr. Robinson, let me ask you to rephrase your amendment and treat it as a separate motion and ask that this committee seek a supplementary budget, which is exactly the motion Mr. Barrett put yesterday at the subcommittee. Because this is a motion to tidy up the request that went forward on Monday and to make it conform to what the committee did in September, as opposed to... This is the budget that went to the subcommittee. It is impossible for us to go back and modify a motion—if I haven't lost you on this—to change what we actually did. We sent the motion forward asking for $141,800. We therefore need to recognize that we did that and approve our clerk having done that in the absence of a committee meeting being available.

Mr. Robinson: Mr. Chairman, I don't want to get tied up in procedural niceties—

The Chairman: So I'm therefore going to ask you, if you don't mind, I think your motion has to be to the effect that the committee seek a supplementary budget.

Mr. Robinson: I'm quite prepared to withdraw an amendment, Mr. Chairman, if that is in order.

The Chairman: I think that is the only way for the motion to come to the table. I therefore have the motion moved by Mr. McLean.

Motion agreed to

Mr. Simmons: For my edification, the committee that approved this an hour ago—

The Chairman: It is the subcommittee of this committee that deals with international trade—

Mr. Simmons: Who was representing my party there?

The Chairman: Mr. MacLaren.

Mr. Simmons: Did you have his concurrence?

The Chairman: I assume so, since it was carried unanimously.

[*Traduction*]

M. Robinson: Peut-être bien, monsieur le président.

Le président: Et c'est la raison pour laquelle le chiffre que j'ai mentionné est celui qui figure dans le budget qui a été envoyé au sous-comité des budgets.

M. Robinson: Je le répète, monsieur le président, je n'ai pas participé à ces discussions. Je ne mets pas votre parole en doute. Ce que j'essaie de vous dire, c'est que mes collègues ont dit cette semaine que le comité devrait visiter un plus grand nombre de villes. Je crois avoir l'obligation de faire valoir à tout le comité les vues actuelles de mes collègues.

Le président: Je me demande maintenant si cette motion est réglementaire ou non. Voici mon problème de procédure. Laissons de côté pour l'instant tous les accords intervenus cette semaine et cherchons plutôt à découvrir un sens que la greffière a voulu donner à cette motion.

Monsieur Robinson, je vous prierais de formuler votre amendement dans des termes différents et de le considérer comme une motion distincte et je demanderais au comité de chercher à faire approuver un supplément budgétaire, ce que visait exactement la motion proposée par M. Barrett hier au sous-comité. Parce qu'il s'agit d'une motion ayant pour objet de préciser la demande qui a été faite lundi et de la rendre conforme à ce que le comité a fait en septembre, par opposition à... C'est le budget qui a été soumis au sous-comité. Il nous est impossible de revenir en arrière et de modifier une motion—et j'espère que vous me suivez—ou revenir sur ce qui a été fait. Nous avons envoyé la motion dans laquelle nous demandions 141 800$. Il nous faut donc reconnaître que nous l'avons fait pour approuver ce qu'a fait notre greffière puisque le comité ne pouvait pas se réunir.

M. Robinson: Monsieur le président, je ne voudrais pas qu'on se perde en détails de procédure...

Le président: Je vous demanderais donc, si vous le voulez bien, de rédiger votre motion pour qu'elle dise que le comité demande un supplément budgétaire.

M. Robinson: Je suis tout à fait prêt à retirer un amendement, monsieur le président, si c'est réglementaire.

Le président: Je pense que c'est la seule manière que vous avez de présenter la motion. Je mets donc aux voix la motion proposée par M. MacLean.

La motion est adoptée

M. Simmons: Si je comprends bien, le comité qui a approuvé cette motion il y a une heure...

Le président: C'est notre sous-comité chargé de l'étude du commerce international...

M. Simmons: Qui y représentait mon parti?

Le président: M. MacLaren.

M. Simmons: Était-il d'accord?

Le président: Je le suppose, puisque la motion a été adoptée à l'unanimité.

[*Text*]

Mr. Simmons: No, no, there's no need to be smart, Mr. Chairman.

The Chairman: I'm not trying to be smart.

Mr. Simmons: I don't have any instruction, so if you want to be smart about it I can just vacate the room until I talk to Roy. I can't reach him. I'm asking you, in the absence of being able to reach him, whether you have his concurrence. If so, it makes my decision easier.

The Chairman: I assume so, Mr. Simmons. I can't tell you anything more than that.

Mr. Simmons: I wasn't in the room. You know it was unanimous; you know who was there.

The Chairman: Mr. Guilbault was there. I can assure you that this is the result of several discussions today to try to get over an impasse.

I have a supplementary motion from Mr. Robinson for the moment. He moves that the committee seek an additional supplementary budget sufficient to allow the subcommittee to travel to those provinces to which it is not now travelling.

Mr. Robinson: Provinces and territories.

The Chairman: On what days would you like the committee to travel between now and December 11? Because that's the travel motion.

Mr. Robinson: Mr. Chairman, I'm not specifying the dates in the motion. The motion is as you have put it.

The Chairman: A motion to the budget subcommittee has to have days and dates attached. This is the dilemma we're in, Svend. I'm not trying to be tricky about it.

Mr. Robinson: With respect, in order for the motion to be in order it does not need to have dates attached. I'm sure the clerk will confirm that.

The Chairman: Well in order for the budget subcommittee to hear it the motion must have dates attached. We're going to go through this all again then. This is why this was all done last week.

Mr. Robinson has moved a motion that I have no reason to rule out of order, except to advise him and the committee that the budget subcommittee likes these matters to include more detail.

Mr. Friesen: The easy way to solve the matter is to come back again next week and have another change, then we'll screw it up some more.

The Chairman: Well, Mr. Robinson's motion is in order, I think, so I have to put it.

Motion negatived

The Chairman: I have a couple of other motions.

It is moved that the Standing Committee on External Affairs and International Trade undertake a study of multilateralism—that is what we've been doing, beginning today—and Canada's role in the United Nations and that the chairman be authorized to request a budget for travel in the amount of $6,500 and undertake the appropriate request for travel to New York for the purposes of visiting the United Nations.

[*Translation*]

M. Simmons: N'essayez pas de faire le malin, monsieur le président.

Le président: Je n'en avais pas du tout l'intention.

M. Simmons: Personne ne m'a dit quoi que ce soit et si vous ne voulez pas me donner d'explications, je reviendrai vous voir lorsque j'aurai parlé à Roy. Je ne peux pas le rejoindre. Je vous demanderai donc de me dire s'il était ou non d'accord. Dans l'affirmative, la décision sera, pour moi, plus facile à prendre.

Le président: Je le suppose, monsieur Simmons. C'est tout ce que je peux vous dire.

M. Simmons: Je n'y étais pas. Vous savez que la motion a été adoptée à l'unanimité; vous savez qui était là.

Le président: Monsieur Guilbault était présent. Je peux vous assurer que c'est le résultat de plusieurs discussions qui ont eu lieu aujourd'hui pour arriver à sortir de l'impasse.

J'ai pour l'instant une motion supplémentaire de M. Robinson. Il propose que le sous-comité demande les crédits supplémentaires voulus pour que le sous-comité puisse se rendre dans les provinces où il ne va pas aller.

M. Robinson: Les provinces et les territoires.

Le président: Quels jours aimeriez-vous que le comité se déplace d'ici au 11 décembre? Je vous demande cela, parce que c'est la motion qui l'autorise à se déplacer.

M. Robinson: Monsieur le président, je ne tiens pas à préciser de dates. La motion est celle que vous venez de lire.

Le président: Une motion au sous-comité du budget doit comporter des jours et des dates. C'est là le dilemme dans lequel nous nous trouvons, Svend. Je n'essaie pas de vous jouer des tours.

M. Robinson: Soit dit sans vouloir vous offenser, il n'est pas nécessaire pour qu'une motion soit règlementaire qu'elle comporte des dates. Je suis certain que la greffière pourra vous le confirmer.

Le président: Le sous-comité des budgets n'étudie que les motions qui comportent des dates. Il faudra tout reprendre à zéro. C'est pourquoi tout a été fait la semaine dernière.

Monsieur Robinson a proposé une motion que je ne peux pas déclarer irrecevable, mais je tiens à préciser à tous les membres du comité que le sous-comité des budgets tient à avoir plus de détails.

M. Friesen: La meilleure façon de régler le problème est de revenir la semaine prochaine avec d'autres changements et de compliquer les choses encore plus.

Le président: La motion de M. Robinson étant recevable, je vais donc la mettre aux voix.

La motion est rejetée

Le président: J'ai ici deux autres motions.

Il est proposé: Que le Comité permanent des Affaires étrangères et du Commerce extérieur fasse une étude du multilatéralisme—et nous l'avons d'ailleurs entamée aujourd'hui—et du rôle du Canada auprès des Nations Unies, et que le président soit autorisé à demander des fonds de déplacement au montant de 6 500$ ainsi que la permission de se rendre à New-York pour visiter les Nations Unies.

[*Texte*]

That draft motion is before the party critics. I've added an amendment, as follows: on the assumption that all members who have available frequent flyer points will use them and that expenditures would thereby be appropriately reduced. That is what we had agreed to.

Mr. McLean: I so move.

Motion agreed to

The Chairman: Finally, the committee did some work last spring and the clerk needs to pay for the books, pins, and other items that were distributed, so she has asked for a motion.

Mr. McLean moves that the chairman be authorized to pay the hospitality expenses incurred during the travel to eastern and western Europe during April and May 1992 by the Standing Committee on External Affairs and International Trade and by the subcommittee on international trade.

Motion agreed to

• 1715

The Chairman: I thank members of the committee for their indulgence. The committee is adjourned.

[*Traduction*]

Ce projet de motion a été présenté aux porte-paroles des partis. Je l'ai amendé de la manière suivante: Étant entendu que tous les membres ayant accumulé des points grands voyageurs les utilisent et que les dépenses soient réduites en conséquence. C'est ce dont nous avions convenu.

M. McLean: Je le propose.

La motion est adoptée

Le président: Enfin, le comité a fait certains travaux au printemps dernier et la greffière doit payer les livres, épinglettes et autres articles qui ont été distribués, et elle a donc demandé une motion.

Monsieur McLean propose que le président soit autorisé à payer les frais d'hospitalité engagés par le Comité permanent des Affaires étrangères et du Commerce extérieur ainsi que du Sous-comité du Commerce extérieur, lors du voyage dans l'est et l'ouest de l'Europe, en avril et mai 1992.

La motion est adoptée

Le président: Je remercie les membres du comité de leur indulgence. La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of National Defence:

Rear-Admiral Larry Murray, Associate Assistant Deputy Minister, (Policy and Communications);

Colonel John Bremner, Director, International Policy.

From the Department of External Affairs:

John Noble, Director General, International Organizations Bureau.

TÉMOINS

Du ministère de la Défense nationale :

Contre-amiral Larry Murray, sous-ministre adjoint associé, (Politiques et communications);

Colonel John Bremner, directeur, Politique internationale.

Du ministère des Affaires étrangères :

John Noble, directeur général, Direction générale des organisations internationales.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 45

Tuesday, December 1, 1992

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 45

Le mardi 1er décembre 1992

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canada's role in the United Nations

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude du rôle du Canada auprès des Nations Unies

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY JAN 4 1993 University of Toronto

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25202

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 1, 1992
(54)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 11:10 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Howard Crosby, Jesse Flis, Jean-Guy Guilbault, André Harvey, Ricardo Lopez, Svend Robinson and Christine Stewart.

Other Member present: Stan Hovdebo.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer. *From the Parliament Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Bob Miller, Research Consultant.

Witnesses: From Queen's University: David Cox, Department of Political Science. *From the Canadian Centre for Global Security:* Tariq Rauf, Senior Research Associate. *As individual:* William Barton, Former Ambassador to the United Nations.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of Canada's role in the United Nations. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, November 18, 1992, Issue No. 43*).

The witnesses made opening statements and answered questions.

At 12:35 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 1er DÉCEMBRE 1992
(54)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 11 h 10, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Howard Crosby, Jesse Flis, Jean-Guy Guilbault, André Harvey, Ricardo Lopez, Svend Robinson et Christine Stewart.

Autre député présent: Stan Hovdebo.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur:* Bob Miller, consultant en recherche.

Témoins: De l'Université Queen's: David Cox, Département de science politique. *Du Centre canadien pour la sécurité mondiale:* Tariq Rauf, associé de recherche principal. *À titre particulier:* William Barton, ancien ambassadeur auprès des Nations Unies.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité examine le rôle du Canada auprès des Nations Unies (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 18 novembre 1992, fascicule n° 43*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 12 h 35, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, December 1, 1992

• 1109

The Chairman: I call the committee to order. Our reference today is again the consideration of Canada's role in the United Nations.

From Queen's University, Department of Political Science, we have David Cox. Welcome. We've met Tariq Rauf before. He's from the Canadian Centre for Global Security. How are you, sir?

• 1110

It says here that Mr. William Barton, our former ambassador to the United Nations, is here as an individual. That's an interesting way to put it. He's fairly well known to this committee.

Welcome, all three of you. Is that an agreeable order?

Mr. William Barton (Individual Presentation): Mr. Chairman, we're rather inclined that I should lead, followed by Mr. Cox and then by Mr. Rauf.

The Chairman: We'll take a motion for unanimous consent to overturn the chairman one more time. Done. Please go in the order in which you'd like to do it.

Mr. Barton: I'll start by saying that I'm here as an individual because the Canadian Parliament did away with the Canadian Institute for International Peace and Security, so I can't claim an affiliation with it.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Shameful.

Mr. Barton: The notes that I circulated—I believe you all have them—were prepared a couple of weeks ago. Since that time, I had an opportunity to attend a first-class seminar organized by the World Federalists of Canada last Thursday, Friday and Saturday. If I'd had the benefit of that seminar, I might have couched these things slightly differently, although I don't think my basic message would be different.

I don't propose to take your time covering all the points in my notes. If you haven't read them, perhaps the discussion today will pique your interest. However, there are a couple of things I would like to touch on, which I think are pretty fundamental.

First, the UN is moving into new territory in the so-called peacekeeping of today. This is evidenced by the situation that they find themselves in in Yugoslavia and Cambodia and now in Somalia.

I think we have to watch out. The more the U.S. intervenes, or the UN rather—that's a Freudian slip—the more it is going to run into a clash of cultures. I don't know whether to call them cultures or not. Certainly a great many

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 1er décembre 1992

Le président: La séance est ouverte. Nous avons de nouveau à notre programme aujourd'hui l'étude du role du Canada aux Nations Unies.

Nous accueillons M. David Cox, du Département de sciences politiques de l'Université Queen's. Bienvenue. Nous avons déjà rencontré Tariq Rauf. Il appartient au Centre canadien pour la sécurité mondiale. Comment allez-vous?

On dit ici que M. William Barton, notre ex-ambassadeur auprès des Nations Unies, est venu témoigner à titre personnel. C'est une façon intéressante de présenter les choses. Le comité le connaît assez bien.

Bienvenue à tous les trois. Êtes-vous d'accord pour procéder dans cet ordre?

M. William Barton (témoignage à titre individuel): Monsieur le président, nous préférerions plutôt que je commence, et que je sois suivi par M. Cox puis M. Rauf.

Le président: Nous allons demander une motion de consentement unanime pour renverser une fois de plus la décision du président. C'est fait. Allez-y dans l'ordre que vous avez choisi.

M. Barton: Je commencerai par vous dire que je suis ici à titre personnel car le Parlement canadien a mis fin à l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales, donc je ne peux plus prétendre y être affilié.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Quelle honte.

M. Barton: Les notes que je vous ai fait distribuer, et que vous avez tous reçues je crois, ont été préparées il y a quelques semaines. Depuis, j'ai eu l'occasion de participer à un colloque de très haut niveau organisé par le Mouvement canadien pour une fédération mondiale, jeudi, vendredi et samedi derniers. Si j'avais pu participer précédemment à ce colloque, j'aurais pu présenter les choses de façon un peu différente, encore que mon message fondamental demeurerait à peu près le même.

Je ne vais pas vous faire perdre votre temps à revenir sur tous les points de mes notes. Si vous ne les avez pas lues, peut-être le débat d'aujourd'hui attisera-t-il votre intérêt. Toutefois, il y a une ou deux choses assez fondamentales sur lesquelles j'aimerais m'étendre un peu.

Tout d'abord, les Nations Unies s'aventurent dans un nouveau territoire avec ce qu'on appelle les initiatives contemporaines de maintien de la paix. On le constate dans leur situation en Yougoslavie, au Cambodge et maintenant en Somalie.

Je crois qu'il faut faire attention. Plus les États-Unis interviennent, ou plutôt les Nations Unies—c'est un lapsus freudien—plus elles sont confrontées à un choc de cultures. Je ne sais pas s'il faut vraiment parler de cultures ou non. De

[*Texte*]

nations are very, very hesitant about the UN undertaking to intervene in the internal area of an individual country. I think that stems from two reasons. The first is that they fear the great powers, and the second is that they fear the techniques that great powers use to achieve their interests. I guess it's a residue of the old colonialism.

That, in my mind, doesn't gainsay the fact that I think in certain circumstances this kind of intervention is essential in terms of humanity. Somalia is a good example. However, I think that we've got to go through sort of a cultural adjustment.

The UN has done this before. I can pick as a classic example the debate they had over a period of eight or nine years on the definition of aggression before they finally reached an understanding as to what they all meant by it. I would think that the time is coming when perhaps the General Assembly should consider seriously launching an investigation as to just exactly what is meant in terms of the capacity of the UN to intervene in situations such as they find themselves now.

I've always been one who tends to try to work within the system to achieve what I consider are the useful goals. I guess for me it's like when the Lord spoke to Saint Paul and told him not to kick against the pricks. At the UN I always tried to gain my objectives by working within the system. This leads me to perhaps take too sceptical a view of those who have more revolutionary approaches. I don't really oppose efforts to make these revolutionary changes, but I feel that we shouldn't allow them to pre-empt what you can do within the system. I can give you some very good examples of what can be done within the system.

I can remember, in 1964, when the need was great to set up a peacekeeping operation in Cyprus. At that time, the UN was locked in a critical debate over the question of financing peacekeeping operations, and the withdrawal of both the Russians and the French was threatened. Yet the Security Council found ways to address the practical and get on with setting up the peacekeeping operation in Cyprus notwithstanding this. I think there are all sorts of things that can be done that way.

• 1115

In the late 1970s, some of us launched a great initiative behind the scenes—it never appeared in the newspapers—to reform the rules of procedure of the General Assembly. And by carefully working within the system, we succeeded in getting a substantial improvement in those rules approved. I think that's a kind of exercise that needs to be done about every 10 years. So perhaps it's time they did it again. Those are the kinds of things that attract me.

[*Traduction*]

très nombreuses nations sont très très réticentes à voir les Nations Unies intervenir dans leurs affaires intérieures. Je pense que cela tient à deux raisons. Tout d'abord, elles craignent les grandes puissances, et deuxièmement, elles ont peur des techniques que les grandes puissances utilisent pour parvenir à leurs fins. Je crois que c'est une rémanence du colonialisme.

À mon avis, cela n'empêche pas que, dans certaines circonstances, ce genre d'intervention est essentielle pour des raisons humanitaires. La Somalie en est un bon exemple. Je pense cependant qu'il faut procéder à une sorte d'ajustement culturel.

Les Nations Unies l'ont déjà fait. Je pourrais vous donner comme exemple classique le débat qu'elles ont eu pendant huit ou neuf ans sur la définition d'agression avant de finir par s'entendre sur ce terme. J'imagine qu'il va être temps que l'Assemblée générale envisage de faire une enquête pour savoir exactement ce qu'on entend par la capacité des Nations Unies d'intervenir dans des situations comme celles où elles se trouvent plonger actuellement.

J'ai toujours eu tendance à nager avec le courant vers ce que je considère comme des objectifs utiles. Je pense que je suis un peu le conseil du Seigneur à Saint-Paul quand il lui disait de ne pas s'obstiner. Aux Nations Unies, j'ai toujours essayé d'atteindre mes objectifs en travaillant avec le système. Cela m'incite peut-être à être un peu trop sceptique vis-à-vis de ceux qui ont des formules plus révolutionnaires à proposer. Je ne suis pas vraiment opposé à ces efforts de révolution, mais je crois qu'il ne faut pas leur donner le pas sur ce que l'on peut faire de l'intérieur du système. Je peux vous donner quelques excellents exemples de ce genre de choses justement.

Je me souviens qu'en 1964, il fallait absolument mettre sur pied une opération de maintien de la paix à Chypre. À l'époque, les Nations Unies étaient plongées dans un débat critique sur la question du financement des opérations de maintien de la paix, et les Russes et les Français menaçaient de se retirer. Pourtant, le Conseil de sécurité a trouvé moyen de mettre sur pied cette opération de maintien de la paix à Chypre. Je pense qu'on peut faire une foule de choses de cette manière.

À la fin des années soixante-dix, certains d'entre nous ont lancé une grande initiative en coulisses—il n'en a jamais été question dans les journaux—pour réformer le Règlement intérieur de l'Assemblée générale. En travaillant soigneusement de l'intérieur du système, nous avons réussi à faire approuver des améliorations importantes à apporter au Règlement. Je pense que c'est le genre d'exercice qu'il faut faire tous les 10 ans environ. Il serait donc peut-être temps de recommencer. C'est le genre de choses qui m'attirent.

[*Text*]

That's when I run into people who want to get on with implementing articles 43 to 47 of the charter, in terms of setting up these peacekeeping operations under the Security Council. I see the difficulties, and I express scepticism. You'll see what I have to say, if you've read my notes. All I want to do is correct any impression that I'm opposed to making these big attempts. I'm not; it's just that my instincts are defensive.

I thought the last thing I'd like to talk about is what I might call the "how you get there from here", which relates to both contributions of resources and the financial wherewithal to carry them out.

The UN is getting into some major, major commitments, of a scale we haven't been into... I guess the nearest thing to it was the Congo operation. The thing is there is not just one but a series of them. If you remember that nine-tenths of the cost of these operations is borne by a group of about 20 countries, you'll realize the impact of this on the way the UN runs and its financing. I think there's a great danger that governments are going to reach the point where they simply feel they can't afford any more. We've seen that reflected in Canadian terms in the military resources we can make available.

But it's not only the military resources, it's the financial resources. In addition to what we've been talking about in terms of peacekeeping, there are additional costs that are related. For instance, the UN is about to set up a very large organization to verify the possibility of chemical weapons. That's going to be extremely costly. Personally, I have some scepticism about the cost-effectiveness of it. But that doesn't change the fact that key governments are in favour of it and it's going to go ahead and it's going to have a large infrastructure.

So we have to anticipate that just at a time when governments are feeling most constrained, these costs are going to go up enormously, but I hope not at the expense of the social and economic activities of the organization.

Secondly, I'm discouraged by the unwillingness or inability of the organization, and the Security Council in particular, to grapple with the requirement for assessing costs so they're shared fairly between the members. I know Mrs. McDougall has stressed this point numerous times in the UN. I think it's of vital importance.

If the UN won't come to grips with this, which really means that the great powers don't want to come to grips with this, then I think we should take the position, for example, that we're going to leave Europe to the Europeans to solve, and put our limited resources toward helping peacekeeping operations in parts of the world where the resources are not so great.

[*Translation*]

Et c'est là que je trouve des gens qui veulent mettre à exécution les articles 43 à 47 de la Charte, et organiser ces opérations de maintien de la paix sous l'égide du Conseil de sécurité. Je vois les difficultés que cela peut présenter, et je manifeste un certain scepticisme. Vous voyez ce que je veux dire si vous avez lu mes notes. Tout ce que je veux faire, c'est prendre soin de ne pas donner l'impression que je suis opposé à ces grandes tentatives. Ce n'est pas le cas, c'est simplement qu'instinctivement, j'ai tendance à avoir une attitude défensive.

La dernière chose dont je voudrais vous parler, c'est la «manière de procéder du point A au point B», qui concerne à la fois l'apport de ressources et les contributions financières nécessaires.

Les Nations Unies sont en train de prendre des engagements massifs sur une échelle sans précédent... Je pense que ce qui s'en approcherait le plus, c'est l'opération qui avait été menée au Congo. Le problème, c'est qu'il n'y a pas seulement une opération, mais plusieurs. Sachant que les neuf dixièmes du coût de ces opérations sont assumés par un groupe d'une vingtaine de pays, vous comprenez bien les conséquences que cela a pour le fonctionnement et le financement des Nations Unies. Je pense qu'il y a un très grand risque de voir les gouvernements en arriver à dire qu'ils n'ont plus les moyens. Nous l'avons déjà vu pour ce qui est des ressources militaires fournies par le Canada.

Mais il ne s'agit pas seulement des ressources militaires; il y a aussi des ressources financières. À tout ce que nous avons dit au sujet du maintien de la paix viennent s'ajouter d'autres coûts supplémentaires. Par exemple, les Nations Unies sont sur le point de mettre sur pied une vaste organisation chargée de vérifier la présence éventuelle d'armes chimiques. Cela va coûter très cher. Personnellement, je doute de la rentabilité de l'opération. Il n'empêche que les principaux gouvernements y sont favorables, qu'on va le faire et que cela va nécessiter une infrastructure considérable.

Il faut donc s'attendre à un accroissement énorme de ces coûts au moment où les gouvernements sont le plus pris à la gorge, et j'espère que cela ne se fera pas au dépens des activités économiques et sociales de l'organisation.

Deuxièmement, je suis déçu de constater que l'organisation, et le Conseil de sécurité en particulier, ne veut pas ou ne peut pas procéder à une évaluation des coûts pour pouvoir les répartir équitablement entre ses membres. Je sais que M^me^ McDougall a maintes fois soulevé cette question aux Nations Unies. Je crois qu'elle est d'une importance fondamentale.

Si les Nations Unies ne veulent pas s'attaquer à ce problème, ce qui signifie en fait que les grandes puissances ne veulent pas le faire, j'imagine que nous devrons en arriver par exemple à dire que nous allons quitter l'Europe et laisser les Européens s'occuper de leur région, pour consacrer nos ressources limitées aux opérations de maintien de la paix dans d'autres régions du monde où les ressources sont encore plus rares.

[*Texte*]

When I was at the UN I tried hard to convince our fellow troop contributors to Cyprus that we should stand together and simply tell what I used to call "the big boys" that if they didn't come through in a more equitable manner, we were all going to go home. I could never get them to stand with me and do this, but I think maybe the time is approaching when this will be necessary.

I don't propose to talk any more. The quicker we get on to discussion, the better.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Barton.

Professor Cox.

Professor David Cox (Department of Political Science, Queen's University): Thank you, Mr. Chairman.

I'm going to focus my comments on the peacekeeping proposals in the Secretary General's report. I want to begin by noting that in the report the peacekeeping proposals are embedded in a comprehensive approach to international security, which stresses the primacy of diplomatic and socio-economic policies, not military solutions to international problems. I am well aware of that even though the rest of my comments will be about peacekeeping.

• 1120

In general, the peacekeeping proposals in the report are significant because they mark a shift away from the traditional UN premise of neutrality and the norms of consensus and UN negotiation, if necessary, on the spot with parties to a dispute.

In summary, the peacekeeping proposals can be seen as a layered approach to peacekeeping and to peace enforcement. Starting, as it were, from the least ambitious to the most ambitious, I want to identify four key recommendations in the report.

The first concerns the efforts that were first made in 1990 to get member states to indicate what forces they would make available to peacekeeping missions. Those efforts should be renewed. We're in a situation in which most states did not even answer the 1990 Secretary General's request to indicate what forces would be available. The report states that the Secretary General will repeat that request, and it's evident that for old-timers in the peacekeeping field, including Canada, the lack of response to that request is obviously frustrating and it makes the traditional peacekeepers wonder what the point is in going to more ambitious recommendations if even that first basic step cannot be taken.

Nevertheless, there are more ambitious proposals in the report, and I want to discuss some of them under the title "Preventive Deployments".

The report indicates certain situations in which, according to the Secretary General, the United Nations should act where previously it has been reluctant to act. These are first to help stabilize a national crisis where the government

[*Traduction*]

Quand j'étais aux Nations Unies, j'ai tout fait pour convaincre les autres pays qui fournissaient des casques bleus à Chypre de nous unir et de dire à ce que j'appelais «les grands» que s'ils n'adoptaient pas une attitude plus équitable, nous allions tous rentrer chez nous. Je n'ai jamais réussi à les convaincre, mais je pense qu'il faudra peut-être y arriver bientôt.

Je vais m'arrêter-là. Mieux vaut passer le plus rapidement possible à la discussion.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Barton.

Monsieur Cox.

M. David Cox (professeur, Département de sciences politiques, Université Queen's): Merci, monsieur le président.

Je vais me concentrer sur les propositions de maintien de la paix énoncées dans le rapport du Secrétaire général. Je commencerai par souligner que les propositions de maintien de la paix exposées dans ce rapport s'inscrivent dans une démarche globale en vue d'assurer la sécurité internationale qui insiste sur la primauté des politiques diplomatiques et socio-économiques et non des solutions militaires pour régler les problèmes internationaux. J'en suis bien conscient, même si le reste de mes remarques portera sur le maintien de la paix.

D'une manière générale, les propositions de maintien de la paix du rapport sont importantes car elles s'écartent du principe traditionnel de neutralité des Nations Unies et des normes de consensus et de négociations ponctuelles menées au besoin par l'ONU avec les parties au conflit.

En résumé, ces propositions de maintien de la paix peuvent être considérées comme une démarche étagée de maintien de la paix et d'imposition de la paix. En partant en quelque sorte de la moins ambitieuse pour arriver à la plus ambitieuse, je vais dégager quatre recommandations clé de ce rapport.

La première concerne les efforts réalisés initialement en 1990 pour inciter les États membres à faire savoir quelles forces ils seraient prêts à fournir pour des missions de maintien de la paix. Il faut renouveler ces efforts. La plupart des États n'ont même pas répondu à cette demande que leur avait adressée le Secrétaire général en 1990. Le rapport dit qu'il va renouveler cette demande. Pour les vieux habitués du maintien de la paix, notamment le Canada, cette absence de réponse est évidemment frustrante, et ceux qui s'intéressent depuis toujours au maintien de la paix en arrivent à se demander si cela vaut la peine de passer à des recommandations plus ambitieuses si l'on ne peut même pas obtenir quelque chose d'aussi élémentaire.

Quoi qu'il en soit, le rapport comporte des propositions plus ambitieuses, et j'aimerais en aborder quelques-unes regroupées sous le titre «déploiements préventifs».

Le rapport mentionne certaines situations où, d'après le Secrétaire général, les Nations Unies devraient intervenir alors qu'elles hésitaient naguère à le faire. Il s'agit tout d'abord d'aider à stabiliser une situation de crise nationale à

[*Text*]

requests or, as the report puts it—and I think the phrase is well intended—with the consent of all the concerned parties "to help to alleviate suffering and to limit or control violence". The Secretary General is suggesting that the UN could respond to a report from several protagonists in an interstate conflict if the requests were from all of them.

It also suggests that the UN should help to resolve interstate disputes when the early presence of a UN force on both sides of a border would discourage conflict. It goes beyond that and it suggests that the UN might help resolve an interstate conflict by deploying on one side of a border only, thereby indicating the first inroad into the principle of consent, which has governed peacekeeping operations to this point.

The next point is on the proposal for peace enforcement units.

The report suggests that the UN could undertake a task currently lacking in UN peacekeeping; namely, to constitute units that would be available as a ready deployment force for the United Nations and specifically for the Secretary General to deploy before a crisis got out of control or even preferably before violence occurred. It is a rapid reaction force with more strongly armed and combat capable troops and units than regular peacekeeping forces have had.

If one were to take that recommendation in its literal sense, the Secretary General appears to be proposing a halfway house between peacekeeping as we have known it, resting on consensus and on negotiation, and the enforcement provisions of the charter.

It is significant that in the report the article of the charter that is cited is article 40, which deals with so-called preliminary measures, not with the follow-on enforcement measures that are discussed thereafter in chapter 7 of the charter.

• 1125

The report is clearly vague on how that force would be constituted and who would participate. For example, what would be the size of such a force, how could it function as a combat unit, in what specific circumstances might it be used, what additional military support at headquarters would the Secretary General need, and would it be constituted of individuals as volunteers or of units seconded by national governments? There are no clear answers to those questions, but in my view the drafters of the report at the outset had in mind that the United Nations would constitute a legion of volunteers much along the lines once suggested by the first Secretary General of the United Nations, Trygve Lie.

There are a lot of questions to be raised about that proposal, even though in my view it's the one that has been the most eye-catching of the recommendations in the report. I want to say here that so far the traditional peacekeepers,

[*Translation*]

la demande du gouvernement ou, comme le dit le rapport—et je pense que la formule est délibérée—avec le consentement de toutes les parties concernées «pour contribuer à atténuer la souffrance et à limiter ou contrôler la violence». Selon le Secrétaire général, les Nations Unies pourraient répondre à une demande de plusieurs protagonistes dans un conflit inter-États s'ils sont unanimes pour présenter cette demande.

Le rapport dit aussi que les Nations Unies devraient intervenir pour résoudre des conflits inter-États si une intervention précoce des casques bleus des deux côtés d'une frontière peut permettre de désamorcer un conflit. Il va même plus loin en suggérant que les Nations Unies pourraient contribuer à résoudre un conflit inter-États en se déployant seulement d'un côté de la frontière, et en manifestant ainsi un premier pas vers le principe du consentement qui a toujours régi les opérations de maintien de la paix jusqu'à présent.

Le point suivant concerne la proposition de mise sur pied d'unités d'imposition de la paix.

Selon le rapport, les Nations Unies pourraient se charger d'une tâche actuellement absente de ses opérations de maintien de la paix, à savoir fournir des unités qui pourraient servir de force de déploiement rapide des Nations Unies et que le Secrétaire général pourrait déployer avant qu'une crise ne dégénère, ou même de préférence avant que la violence n'éclate. Il s'agit d'une force de réaction rapide constituée de troupes et d'unités plus solidement armées et prêtes au combat que les casques bleus traditionnels.

Si l'on devait prendre cette recommandation à la lettre, cela signifierait que le Secrétaire général propose une formule intermédiaire entre le maintien de la paix tel que nous l'avons connu jusqu'à présent, et qui repose sur le consensus et la négociation, et les dispositions d'imposition prévues par la Charte.

Il est important de souligner que l'article de la Charte mentionné dans le rapport est l'article 40, qui traite de ce qu'on appelle les mesures préliminaires, et non des mesures d'exécution de suivi dont il est question ensuite au chapitre 7 de la Charte.

Le rapport est manifestement vague sur la façon dont cette force serait constituée et sur ses participants. Par exemple, quelle serait sa taille, comment fonctionnerait-elle comme unité de combat, dans quelles circonstances exactes interviendrait-elle, de quel soutien militaire supplémentaire au quartier général le Secrétaire général aurait-il besoin, et serait-elle constituée de volontaires ou d'unités détachées par les gouvernements nationaux? Le rapport ne répond pas clairement à ces questions, mais à mon avis les rédacteurs pensaient au départ que les Nations Unies allaient se constituer une légion de volontaires un peu comme celle qu'avait proposée le premier Secrétaire général des Nations Unies, Trygve Lie.

Il y a beaucoup de questions à poser sur cette proposition, même si à mon avis c'est la plus attrayante des recommandations du rapport. Je dois dire ici que ceux qui s'intéressent depuis toujours au maintien de la paix, et j'y

[*Texte*]

and I include Canada in that, have been sceptical. For good reasons they point to the problems of finances, operational control, the lack of political will at the international level, but at the same time the recommendation has received very strong support in influential editorials, in *The New York Times* for example, among some policy analysts. I should add that in one of his rare speeches on foreign policy during the election campaign, President-elect Clinton appeared to endorse that idea or some variation of it. It may therefore come to the fore as the new administration in the United States settles in.

My next point emerging from the peacekeeping proposals in the report are the article 43 agreements. I want to deal with this very briefly. Bill Barton has already said that he's a sceptic about such agreements, and I must say that most people are. The Secretary General's report is somewhat ambivalent on this point, saying that the time has come to pursue article 43 agreements and suggesting that the actual conclusion of those agreements will be off in the future.

My conclusion is that in reality there's little or no movement on that question, and the best that can be accomplished for now is for private organizations, think tanks if you want, to design model article 43 agreements that will be useful when the time comes that the United Nations takes up that key charter provision.

Before coming to some conclusions I want to talk about enforcement actions. The report dwells very little on full-scale enforcement actions of the kind attempted in the gulf, and I think we can assume that any such actions in the future would be on the same basis as those conducted in the gulf and essentially in Korea 40 years prior to that.

A full-scale enforcement action against a state that is able to deploy large armies with high-tech weapons can only be conducted by individual states acting probably collectively but acting only on the basis of a general authorization from the United Nations Security Council and not in any sense acting under the command and control of the Security Council or the Secretary General.

However, since I initially formulated that for the brief I prepared for the committee, things have changed somewhat. I would direct your attention to the situation now with regard to the United Nations force in Somalia, where the United States has offered to place forces in Somalia that would, if necessary, conduct an enforcement action. Apparently it wishes those forces to remain under national control so that we can envisage that not too far from now in Somalia there will be two United Nations forces operating. One will be the United States, operating with a general authorization from the Security Council, and the other will be the existing United Nations peacekeeping force in Somalia, of which, as you know, Canada is a participant. If that happens, how those two very different forces will cooperate with each other and how they will be distinguished as being different by the belligerents in Somalia is, I think, at the moment, anybody's guess.

[*Traduction*]

inclus le Canada, sont sceptiques. Ils soulignent à juste titre le problème des finances, du contrôle opérationnel, de l'absence de volonté politique au niveau international, mais d'un autre côté la recommandation a été fortement appuyée dans les éditoriaux de publications influentes telles que le *New York Times*, et par divers analystes de politiques. J'ajoute que, dans un de ses rares discours sur la politique étrangère durant la campagne électorale, le président élu Clinton a donné l'impression d'être favorable à cette idée ou à quelque chose du genre. Elle pourrait donc revenir à la surface lorsque la nouvelle administration américaine s'installera.

Ma remarque suivante concernant ces propositions de maintien de la paix présentées dans le rapport porte sur les ententes en vertu de l'article 43. Je voudrais en parler pendant quelques instants. Bill Barton a déjà dit qu'il était sceptique sur ce genre d'accord, et je dois dire que la plupart des gens le sont aussi. Le rapport du Secrétaire général est assez ambivalent à cet égard, puisqu'il dit qu'il est temps de poursuivre les accords prévus à l'article 43 et qu'il laisse entendre que ces accords ne pourront se conclure qu'assez loin dans l'avenir.

J'en conclus qu'en fait les choses évoluent assez peu sur cette question, et que le mieux qu'on puisse faire pour l'instant, c'est de laisser des organisations privées, des groupes de réflexion, élaborer des ententes modèles en vertu de l'article 43 qui pourront s'avérer utiles le jour où les Nations Unies décideront d'aller de l'avant avec cette disposition clé de la Charte.

Avant d'en arriver aux conclusions, j'aimerais vous dire quelques mots des mesures d'imposition de la paix. Le rapport parle très peu d'initiatives massives d'imposition de la paix comme celle qui a été tentée dans le Golfe, et je pense qu'on peut partir du principe que ce genre d'actions à l'avenir sera mené de la même façon que l'opération du Golfe et celle de Corée 40 ans auparavant.

Une offensive massive d'imposition de la paix à un État capable de déployer de vastes armées avec un armement de pointe ne peut être menée que par des États individuels agissant probablement collectivement, mais seulement sur la base d'une autorisation générale du Conseil de sécurité des Nations Unies, et non sous le commandement et le contrôle de ce Conseil de sécurité ou du Secrétaire général.

Toutefois, depuis que j'ai élaboré cette théorie pour le mémoire que j'ai préparé à votre intention, les choses ont quelque peu évolué. J'aimerais attirer votre attention sur la situation des forces des Nations Unies en Somalie, où les États-Unis ont proposé d'envoyer des troupes chargées au besoin de faire respecter la paix. Les Américains souhaitent apparemment conserver le contrôle de ces troupes, de sorte qu'il n'est pas exclu qu'on voit sous peu deux forces des Nations Unies opérer simultanément en Somalie. Il y aurait d'une part les troupes américaines agissant avec l'accord général du Conseil de sécurité, et d'autre part les forces actuelles de maintien de la paix des Nations Unies en Somalie, dont le Canada fait partie comme vous le savez. Si c'est la cas, je crois que personne pour l'instant n'est en mesure de savoir comment ces deux forces très différentes collaboreront et comment les belligérants de Somalie pourront les distinguer.

[*Text*]

• 1130

I come therefore to my conclusions.

I say again that the recommendations on peacekeeping in the Secretary General's report must be set in context. And I put the question, is the present succession of brutal, local conflicts, of natural and man-made disasters, that we see at the moment also a vision of the future? If so, there will be a need for a concerted international effort to restrain such conflicts and respond both to their causes and to their consequences.

Most people agree that there is no alternative organization to the United Nations as a global authority; therefore, debate will continue to focus on ways to improve the peacekeeping capacities of the United Nations. And if that is correct, it does in my view lead us to think very carefully about future Canadian policy. I comment here, by virtue of our peacekeeping record, and the universal respect with which Canada is held at the United Nations, that Canada has a lot to contribute to this debate. We must be careful, however, not to be too conditioned by previous experience. Change is taking place at the United Nations. In regard to peacekeeping, we should make sure we're on the leading edge of that change.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Professor Cox.

Mr. Rauf.

Mr. Tariq Rauf (Senior Research Associate, Canadian Centre for Global Security): Thank you, Mr. Chairman.

This is the first time that a member of the Canadian Centre for Global Security has been invited to speak before this committee after the centre changed its name from the Canadian Centre for Arms Control and Disarmament. I've taken the liberty of bringing some literature on our new mandate. And I'd like to add that our doors are always open to distinguished individuals such as Mr. Barton.

During the Cold War, a major requirement for international security was to stabilize the arms race at lower levels of armaments and to keep it under some semblance of control until political circumstances permitted genuinely deep arms reductions. Our centre was established nearly a decade ago to support a vigorous Canadian role in that arms control effort.

The ending of the Cold Was has created a new and much broader security agenda, and for some time already our centre has been broadening its mandate to include innovative programs on, for example, Arctic and North Pacific regional security cooperation, military-industrial conversion, and the future of multilateral peacekeeping. The director of our peacekeeping project is Professor David Cox, and this project is funded by the New York-based Ford Foundation.

[*Translation*]

J'en viens maintenant à mes conclusions.

Je répète qu'il faut replacer dans son contexte les recommandations du Secrétaire général en matière de maintien de la paix. Et je pose la question: la succession actuelle de conflits locaux brutaux, de catastrophes naturelles et artificielles auxquelles nous assistons sont-ils aussi des signes précurseurs de l'avenir? Si c'est le cas, il faudra organiser un effort international concerté pour maîtriser ces conflits et réagir à la fois à leurs causes et à leurs conséquences.

La plupart des gens conviennent qu'il n'y a pas d'autre autorité que les Nations Unies à laquelle on puisse recourir sur le plan international; le débat va donc continuer à être axé sur l'amélioration des capacités de maintien de la paix des Nations Unies. Si c'est la cas, nous allons à mon avis être amenés à repenser très soigneusement l'avenir de la politique canadienne. Je dis ici qu'étant donné nos antécédents en matière de maintien de la paix et le respect universel dont jouit le Canada aux Nations Unies, nous avons beaucoup à apporter à ce débat. Il faut cependant faire attention à ne pas être trop conditionnés par notre expérience passée. Les Nations unies sont en train d'évoluer. Nous devons prendre soin d'être à la pointe de cet évolution en matière de maintien de la paix.

Merci monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Cox.

Monsieur Rauf.

M. Tariq Rauf (attaché de recherche principal, Centre canadien pour la sécurité mondiale): Merci, monsieur le président.

C'est la première fois qu'un membre du Centre canadien pour la sécurité mondiale est invité à s'adresser à ce comité depuis qu'il a pris ce nouveau nom en remplacement de centre canadien pour le contrôle des armements et le désarmement. J'ai pris la liberté d'apporter quelques documents sur notre nouveau mandat. J'ajoute que nos portes sont toujours ouvertes à des personnages distingués tels que M. Barton.

Durant la guerre froide, l'un des grands objectifs en matière de sécurité internationale a été de stabiliser la course aux armements afin de limiter ces armements et de les contrôler plus ou moins jusqu'au moment où l'évolution politique permettrait de les réduire véritablement. Notre centre a été créé il y a presque dix ans pour appuyer un rôle énergique du Canada dans cet effort de contrôle des armements.

Avec la fin de la guerre froide, le programme de sécurité s'est énormément élargi, et depuis un certain temps notre centre a aussi élargi son mandat pour y inclure des programmes novateurs, par exemple en matière de coopération pour la sécurité régionale dans l'Arctique et le Pacifique Nord, de conversion du complexe militaro-industriel, et des perspectives du maintien de la paix multilatéral. Le directeur de notre projet du maintien de la paix est M. David Cox, et son projet est financé par la fondation Ford située à New York.

[*Texte*]

I will be speaking today with particular emphasis on avenues for Canadian initiatives as regards the themes of globalism and regionalism in the context of the UN Secretary General's reports, the first one entitled *An Agenda for Peace*, and a more recent report entitled *New Dimensions of Arms Regulation and Disarmament in the Post-Cold War Era*, which was released on October 23, 1992.

On the international system first, Mr. Chairman, for the first time since 1945 it is possible for the international community to speak of constructing a new world order, and for the first time since 1919 it is possible that we might succeed. Paradoxically, though, we are also living in a time whose essential characteristics are flux and indeterminacy.

On the negative side, the Third World remains economically dominated by the advanced industrial powers and their transnational corporations and has largely been left out of the global prosperity. Thus it remains a prime source of war, instability, and class conflict. As well, the resurgence of nationalism, in many cases militant nationalism, based on the idea that political and cultural maps of the world should be congruent, poses a major challenge to the political and economic arrangements of international security.

• 1135

Militarily, the new nationalism and religious fervour together pose two main challenges to international order.

First, nationalist and/or religious conflicts within multi-ethnic states can spill over state frontiers as ethnic or religious sympathizers in adjoining countries bring pressure to bear on their own governments to intervene.

Second, the unprecedented level of cooperation in the UN Security Council that climaxed during the Gulf War has reopened the question of legitimate outside intervention, not only to deter aggression across recognized frontiers, but possibly also in the event of serious infringements of human rights, as now seems likely in Somalia.

Multilateralism. In the emerging new world order, or perhaps more properly disorder in the short term, the importance of multilateralism beyond that of the UN system lies in the challenge of devising mechanisms to relieve the UN of carrying the entire burden of managing the growing spectrum of broader security problems.

The UN faces the clear danger of being overloaded, with the demands being placed upon it surpassing its new-found capacity to manage. We might already be seeing signs of this in the area of peacekeeping and humanitarian assistance.

It is useful to conceptualize multilateralism as having global and regional dimensions. At the global level, we have areas such as peace and security and basic human needs, while at the regional level we have regional groupings governing a variety of issue areas.

[*Traduction*]

Je vais parler plus particulièrement aujourd'hui des possibilités d'initiatives pour le Canada sur le plan mondial et régional dans le contexte des rapports du Secrétaire général des Nations Unies, le premier intitulé *Agenda pour la paix* et un autre, plus récent, intitulé *Nouvelles dimensions de la réglementation des armements et du Désarmement dans la période de l'après-guerre froide* qui a été publié le 23 octobre 1992.

Tout d'abord, en ce qui concerne le régime international, monsieur le président, la communauté internationale peut, pour la première fois depuis 1945, parler de construction d'un nouvel ordre mondial, et pour la première fois depuis 1919 il se peut que nous puissions y parvenir. Le paradoxe, c'est que nous vivons aussi à une époque dont les caractéristiques fondamentales sont le flou et le changement.

Sur le plan négatif, le tiers monde est toujours dominé économiquement par les grandes puissances industrielles et leurs sociétés transnationales, et il reste en marge de la prospérité générale. Il demeure donc une des principales sources de guerres, d'instabilité et de conflits de classes. Parallèlement à cela, la réémergence du nationalisme, et bien souvent d'un nationalisme militant reposant sur l'idée que les cartes politiques et culturelles du monde devraient se superposer, remet sérieusement en question les dispositions politiques et économiques en matière de sécurité internationale.

Sur le plan militaire, le nouveau nationalisme et la nouvelle ferveur religieuse constituent les deux principaux défis à relever pour assurer de l'ordre international.

Tout d'abord, les conflits nationalistes ou religieux au sein d'un État multiethnique peuvent dépasser les frontières lorsque des sympatisants ethniques ou religieux des pays voisins font des pressions sur leur propre gouvernement afin qu'il intervienne.

Ensuite, le niveau sans précédent de collaboration au sein du Conseil de sécurité de l'ONU qui a atteint son apogée pendant la guerre du Golfe a réouvert la question des interventions légitimes de l'extérieur, non seulement pour décourager les agressions au-delà des frontières reconnues, mais peut-être également dans l'éventualité de violations graves des droits de la personne, comme cela semble être le cas à l'heure actuelle en Somalie.

Le multilatéralisme. Dans le nouvel ordre mondial qui émerge, ou peut-être est-il plus juste de parler du nouveau désordre à court terme, le défi consiste à trouver des mécanismes en vue de soulager l'ONU, organisme sur lequel repose tout le fardeau des problèmes de sécurité qui ne cessent de croître, d'où l'importance du multilatéralisme au-delà du système de l'ONU.

Il est clair que l'ONU risque de se trouver surcharger, alors car l'on exige de cet organisme un effort qui dépasse sa nouvelle capacité de faire face à la situation. Nous en voyons peut-être déjà des signes dans le domaine du maintien de la paix et de l'aide humanitaire.

Il est utile de conceptualiser le multilatéralisme comme ayant des dimensions à la fois régionales et globales. Au niveau global, il s'agit des domaines comme celui de la paix et de la sécurité et des besoins humains fondamentaux, tandis qu'au niveau régional, il s'agit des regroupements régionaux régissant toute une gamme de domaines.

[*Text*]

In outlining possible avenues for Canadian initiatives multilaterally in the peace and security domain, I will deal with global issues first and then regional issues.

Global Security. Since the late 1950s, stabilizing the nuclear and conventional balance of forces between east and west has been the focus of arms control efforts. While several bilateral U.S./Soviet and multilateral treaties were implemented over the past 25 years, only recently have major arms reductions become possible.

The Gulf War highlighted that advanced conventional and unconventional weapons have spread beyond the former Cold War adversaries to politically volatile regions such as the Middle East and South Asia, and sophisticated conventional weapons and weapon technologies have been transferred to many countries.

In reality, these developments pose a new challenge for arms control, which hereafter needs greater focus on proliferation control and regional security cooperation, particularly in the Middle East, South Asia, and the North Pacific, and greater resources devoted to military-to-civil conversion in Europe and North America.

The current agenda for both global and regional arms control deals with the proliferation of four categories of weapons: nuclear, chemical, conventional, and ballistic missiles. The Secretary General's October report recognizes these challenges and calls for:

> integration, globalization and revitalization. . .[as] the foundation-stones of an enhanced international effort in the field of disarmament and arms regulation.

The functioning of the UN's disarmament machinery consisting of three multilateral arms control and disarmament bodies—the First Committee, which is one of the six main committees of the UN General Assembly; the United Nations Disarmament Commission, which is a deliberative organ; and the Conference on Disarmament, the world's only multilateral negotiating forum—must all be reassessed and their activities better coordinated with the Office of Disarmament Affairs at the UN headquarters, such that the latter occupies the key position in the revitalized UN role in international peace and security.

In the post-Cold War world, cooperative arms control—based on intensive dialogue, military transparency, and rules of behaviour—is required in order to reduce and eliminate the military overhang of the Cold War, and such control must rely on both negotiated and unilateral reciprocated actions.

[*Translation*]

Pour vous donner un aperçu des initiatives canadiennes possibles sur le plan multilatéral dans le domaine de la paix et de la sécurité, je vais tout d'abord vous parler des questions globales, puis des questions régionales.

La sécurité globale. Depuis la fin des années cinquante, les efforts de contrôle des armements ont surtout porté sur la stabilisation de l'équilibre des forces nucléaires et conventionnelles entre l'Est et l'Ouest. Bien que plusieurs traités multilatéraux et bilatéraux entre les États-Unis et l'Union soviétique aient été mis en oeuvre au cours des 25 dernières années, ce n'est que récemment qu'une réduction importante des armements est devenue possible.

La guerre du Golfe a mis en lumière le fait que les armes classiques et non classiques perfectionnées ne sont plus uniquement entre les mains des anciens pays adversaires de la guerre froide mais se retrouvent également dans les régions politiquement volatiles comme le Moyen-Orient et l'Asie du Sud, et les armes et les technologies classiques perfectionnées ont été transférées à bon nombre de pays.

En réalité, ces développements représentent un nouveau défi pour le contrôle des armements, et par conséquent, les efforts doivent être axés davantage sur le contrôle de la prolifération des armements et la coopération en faveur de la sécurité régionale, particulièrement au Moyen-Orient, en Asie du Sud et dans le Pacifique Nord, et il faut consacrer davantage de ressources à la conversion du militaire au civil en Europe et en Amérique du Nord.

L'agenda actuel pour le contrôle régional et global des armements porte sur la prolifération de quatre catégories d'armes: les armes nucléaires, chimiques, classiques, et les missiles balistiques. Dans son rapport publié en octobre, le Secrétaire général reconnaît ces défis et dit que:

> l'intégration, la globalisation et la revitalisation. . . constituent les bases d'un plus grand effort international dans le domaine du désarmement et de la réglementation des armes.

Le fonctionnement du dispositif des Nations Unies pour le désarmement qui est composé de trois organismes multilatéraux de désarmement et de contrôle des armements—la Première Commission, qui est l'une des six principales commissions de l'Assemblée générale des Nations Unis; la Commission du désarmement des Nations Unies qui est une organisation délibérante; et la Conférence sur le désarmement, la seule tribune de négociations multilatérales au monde—doit être réévalué et il faudrait mieux coordonner les activités de ces trois organismes et celles du Bureau des questions de désarmement au siège social des Nations Unies, afin que ce dernier puisse devenir un intervenant de premier plan à mesure que l'ONU assumera la rôle redynamisé qui lui incombe dans le domaine de la sécurité et de la paix internationales.

Au lendemain de la guerre froide, le contrôle coopératif des armements—fondé sur un dialogue intensif, la transparence militaire et des règles de conduite—est nécessaire si l'on veut réduire et éliminer le legs militaire de la guerre froide, et un tel contrôle doit reposer à la fois sur des mesures réciproques unilatérales et sur des mesures négociées.

[*Texte*]

What can Canada do? Now is not the time to consider cutting back on assistance to eastern Europe and the newly independent states in the territories of the former Soviet Union or on contributions to UN peacekeeping and overseas development assistance.

• 1140

Paradoxically, the ending of the Cold War will not see much in terms of the much wanted peace dividend as the cost of arms control implementation, weapons dismantlement and ecological restoration of military sites will consume significant resources. Major savings, though, will accrue in the longer term, resulting from foregone military research and development and other armaments construction.

In the meantime, however, Canada should oppose pursuit of arms sales as an alternative to conversion. This applies equally to western countries as to the newly independent states and eastern Europe. It should also set a high standard itself. Selling patrol frigates and armoured personnel carriers to Saudi Arabia or air defence anti-tank systems to the gulf states sends precisely the wrong message.

Moving on to regional security, even before the end of the Cold War there was growing recognition that global approaches to international security needed to be buttressed by regional approaches. As the Cold War classes melted, new opportunities for conflict resolution began to emerge in a number of regions, and, together with the UN, regional organizations, freed of the crushing weight of the Cold War, now have the potential of contributing to conflict resolution and establishing new norms of behaviour.

Of particular interest to Canada is the circumpolar Arctic. Thus far, Canada has preferred to look at the Arctic through the lens of the Cold War confrontation and has been a follower rather than a leader in NATO in dealing with the Arctic region.

Our centre, in contrast, as well as other non-governmental organizations and this committee, in its June 1992 report, *Strategic Choices*, has urged broader multilateral and bilateral approaches. On the security side, our centre is finalizing a follow-up to our October 1989 report, entitled *Security Co-operation in the Arctic: A Canadian Response to Murmansk*.

Since its release, a number of its recommendations have already been acted upon. The former Soviet government stated on the record that it would not send submarines into waters of the Canadian Arctic archipelago and that Moscow was prepared to discuss with Washington limitations and strategic bomber flights, particularly in the Arctic.

[*Traduction*]

Qu'est-ce que le Canada peut faire? Ce n'est pas le moment d'envisager de réduire l'aide aux pays de l'Europe de l'Est et aux nouveaux États indépendants dans les territoires de l'ancienne Union soviétique, ni les contributions au maintien de la paix des Nations Unies et l'aide au développement.

Paradoxalement, la fin de la guerre froide ne nous permettra pas de retirer les dividendes de la paix attendus parce que le coût de la mise en oeuvre du contrôle des armements, du démantèlement des armes et de la restauration écologique des sites militaires nécessitera des ressources importantes. Il sera cependant possible de faire des économies considérables à long terme, grâce à l'élimination de la R et D militaire et de la construction d'autres armements.

Entre temps, cependant, le Canada devrait s'opposer à la poursuite des ventes d'armes comme solution de rechange à la conversion. Cela s'applique tant aux pays occidentaux qu'aux nouveaux pays indépendants et aux pays de l'Europe de l'Est. Le Canada devrait en outre donner lui-même l'exemple. La vente de frégates de patrouille et de véhicules blindés de transport de troupes à l'Arabie Saoudite ou de systèmes antichars aux États du Golfe envoie précisément le mauvais message.

En ce qui concerne la sécurité régionale, même avant la fin de la guerre froide, on commençait à reconnaître de plus en plus que les actions globales en matière de sécurité internationale devaient être appuyées d'actions régionales. Avec la fin de la guerre froide, de nouvelles perspectives de règlement de conflits ont commencé à émerger dans un certain nombre de régions et, de concert avec les Nations Unies, les organismes régionaux, libérés du poids écrasants de la guerre froide, ont maintenant la possibilité de contribuer au règlement des conflits et d'établir des nouvelles normes de conduite.

L'Arctique circumpolaire présente un intérêt particulier pour le Canada. Jusqu'à présent, le Canada a préféré voir l'Arctique dans le contexte de la confrontation de la guerre froide et a suivi plutôt que dirigé les pays au sein de l'OTAN sur les questions concernant la région de l'Arctique.

Par contre, notre centre, à l'instar d'autres organismes non gouvernementaux et de votre comité, dans son rapport publié en juin 1992 intitulé *Choix stratégiques*, recommande vivement des actions bilatérales et multilatérales plus générales. En ce qui concerne la sécurité, notre centre est en train de mettre la dernière main à un rapport qui fait suite à notre rapport de 1989 intitulé *Security Co-operation in the Arctic: A Canadian Response to Murmansk*.

Depuis la publication de ce rapport, on a déjà donné suite à un certain nombre de ses recommandations. L'ancien gouvernement soviétique a déclaré qu'il n'enverrait pas de sous-marin dans les eaux de l'archipel de l'Arctique canadien et que Moscou était prêt à négocier avec Washington certaines restrictions et les missions de bombardiers stratégiques, plus particulièrement dans l'Arctique.

[*Text*]

Secretary of State for External Affairs, Joe Clark, modified Canada's position to permit discussions, though not negotiations, with the former Soviet Union on security issues. Our new report, entitled *Arctic Security After the Thaw: A Post-Cold War Reassessment*, will be released later in December, and we would be pleased to send you copies.

On the civilian side, in 1990, heeding non-governmental recommendations, Canada formally proposed the establishment of an Arctic council for the eight circumpolar Arctic states. In early 1990 our centre, together with the Inuit Circumpolar Conference and the Canadian Arctic Resources Committee, with funding from the Walker and Duncan Gordon Charitable Foundation, established a non-governmental Arctic council panel, which has produced a number of reports on the functioning of such a panel.

An Arctic council can serve several important functions: encourage shared solutions to common problems; provide an economical way of fostering cooperation and development in the north; help manage and resolve conflicts; help end the marginalization of the region. The agenda for the council should be open and unencumbered and arrived at by consensus.

From a Canadian perspective, furthering multilateralism regionally would encourage countries, particularly the U.S., to deal with their national Arctic territories in new ways. Each of the Arctic countries would then need to develop an integrated national policy in order to discuss Arctic issues multilaterally. This is one way of helping to relieve the UN of dealing with the broader security agenda.

Finally, talking about security cooperation in the Pacific region, in its 1992 edition of *Strategic Survey*, the International Institute of Strategic Studies in London warns that if current trends do not change, the 1930s could well become the pattern for relations in the Asia/Pacific region in the 1990s. In particular, it warns that the absence of any institutional forum for security dialogue in the region increases the danger that local disputes will escalate out of control and lead to widespread conflict.

• 1145

In mid-1990, Canada proposed a North Pacific cooperative security dialogue to discuss regional concerns. Although it was well-received initially, the governments of the region were not supportive. Therefore, Canada adopted a two-track position encouraging non-governmental contacts in conjunction with limited official informal discussions.

[*Translation*]

Joe Clark, lorsqu'il était secrétaire d'État aux Affaires extérieures, a modifié la position du Canada afin de permettre des pourparlers, non pas des négociations, avec l'ancienne Union soviétique sur les questions de sécurité. Notre nouveau rapport intitulé *Arctic Security After the Thaw: A Post-Cold War Reassessment* sera publié plus tard en décembre, et nous serons heureux de vous en faire parvenir des exemplaires.

En ce qui concerne l'aspect civil, en 1990, afin de donner suite à des recommandations non gouvernementales, le canada a officiellement proposé la mise sur pied d'un conseil de l'Arctique pour les huit États de l'Arctique circumpolaire. Au début de 1990, notre centre, conjointement avec la Conférence circumpolaire inuit et le Comité canadien des ressources arctiques, a mis sur pied un groupe spécial non gouvernemental du conseil de l'Arctique, grâce au financement de la Walker and Duncan Gordon Charitable Foundation, et ce groupe spécial a préparé un certain nombre de rapport, sur le fonctionnement d'un tel groupe.

Un conseil de l'Arctique peut remplir plusieurs fonctions importantes: encourager des solutions partagées aux problèmes communs; fournir un moyen économique d'encourager la coopération et le développement dans le Nord; aider à faire face aux conflits et à les résoudre; aider à mettre fin à la marginalisation de la région. Le programme du conseil devrait être transparent, souple et établi à la suite d'un consensus.

D'un point de vue canadien, en favorisant le multilatéralisme sur le plan régional, on encouragera les pays, notamment les États-Unis, à changer leur façon de traiter leurs territoires nationaux dans l'Arctique. Chacun de ses pays de l'Arctique devrait alors élaborer une politique nationale intégrée en vue de négocier multilatéralement les questions qui concernent l'Arctique. Ce serait là une façon d'aider à soulager les Nations Unies d'une partie de ses responsabilités en matière de sécurité.

Enfin, en ce qui concerne la coopération en faveur de la sécurité dans la région du Pacifique, dans son numéro de 1992 de *Strategic Survey*, l'Institut International d'études strategiques à Londres fait une mise en garde en disant que si la tendance actuelle se poursuit, les relations dans la région de l'Asie et du Pacifique risquent de ressembler à ce qu'elles étaient dans les années trente. L'institut signale notamment que l'absence de tout mécanisme institutionnel pour favoriser le dialogue sur la sécurité dans la région accroît le risque que des disputes locales puissent dégénérer en conflit généralisé.

Au milieu de l'année 1990, le Canada a proposé la tenue d'un dialogue sur la sécurité coopérative dans le Pacifique nord en vue de discuter de préoccupations régionales. Même si elle a été bien accueillie à l'origine, la proposition n'a pas été appuyée par les gouvernements de la région. Par conséquent, le Canada a adopté une position à deux volets, encourageant d'une part les contacts non gouvernementaux et favorisant d'autre part la poursuite de discussions informelles limitées entre les gouvernements.

[*Texte*]

The NGO approach managed by York University has succeeded in establishing a non-governmental network. In separate developments, the ASEAN countries have now come to appreciate the need for an institutional framework for discussing broader security issues. Japan, now that it's engaging in limited peacekeeping operations, is also interested in some sort of a forum where it could explain its policies.

We believe that the non-governmental policy must be continued since it provides an important avenue for Canadian involvement in an area of increasing political security and economic importance.

The region remains entirely bereft of any institutional fora for considering security issues, and there are no multilateral regional mechanisms for advancing regional security through arms control or confidence-building measures.

This is partly due to historical reasons, but in no small part is this a consequence of U.S. and Japanese fears that multilateral bodies in the region would serve to undermine the complex web of bilateral western security alliances constructed during the Cold War. Essentially, these alliances served as an alternative to multilateral fora. These alliances now face an uncertain future in the post-Cold War era.

In the absence of a multilateral regional security forum, the Asian Pacific could well descend into a period of dangerous instability and conflict. Thus, Canada should remain engaged and continue with its two-track policy of official contacts and non-governmental contacts. We should be looking to our traditional partners in the region, Japan, Australia and New Zealand, to work toward creating the political support needed to set up a multilateral mechanism for discussing regional security and also to educate the new U.S. administration in Washington about the benefits of such an approach.

In conclusion, Mr. Chairman, promoting multilateralism regionally could contribute to the creation of a new world order by helping to develop mechanisms, promoting confidence and security-building measures and serving to bolster preventative diplomacy. Instead of waiting for crises to erupt and then expecting the UN to utilize its limited resources in firefighting, the economics of security dictate that regional approaches could create political frameworks for governments to cooperate on a full range of issues. This, in turn, would contribute to building cooperative security.

[*Traduction*]

La démarche non gouvernementale gérée par l'Université York a permis d'établir un réseau de contacts non gouvernementaux. Par ailleurs, les pays de l'ANASE en sont venus à reconnaître le besoin d'un cadre institutionnel pour discuter de questions de sécurité générale. Le Japon, maintenant qu'il participe de façon limitée à des opérations de maintien de la paix, souhaite lui aussi la création d'une tribune qui lui permettrait d'expliquer ses politiques.

Nous croyons qu'il faut poursuivre l'approche non gouvernementale, puisqu'elle ouvre la voie à la participation du Canada dans une région de plus en plus importante sur le plan politique, économique et de la sécurité.

La région n'est toujours pas dotée d'une tribune internationale pour l'examen de questions relatives à la sécurité, et il n'existe pas de mécanismes régionaux multilatéraux pour favoriser la sécurité régionale par le contrôle des armements ou par des mesures destinées à renforcer la confiance.

Cette situation s'explique en partie par des raisons historiques, mais il s'agit également en grande partie d'une conséquence des craintes des États-Unis et du Japon qui s'inquiètent que la mise sur pied d'organismes multilatéraux dans la région aurait pour effet de compromettre la toile complexe d'alliances bilatérales de sécurité qui s'est tissée entre les pays occidentaux pendant la guerre froide. Ces alliances servaient essentiellement de substitut à des tribunes multilatérales, mais dans l'après-guerre froide, leur avenir paraît dorénavant incertain.

En l'absence de tribune multilatérale pour la sécurité régionale, la région du Pacifique asiatique pourrait très bien s'enfoncer dans une période d'instabilité et de conflit périlleux. Le Canada devrait donc maintenir sa participation, en poursuivant sa politique à deux volets, basée sur les contacts aux niveaux gouvernemental et non gouvernemental. Nous devrions nous tourner vers nos partenaires traditionnels dans la région, le Japon, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, pour essayer d'obtenir les appuis politiques nécessaires afin d'établir un mécanisme multilatéral pour discuter de la sécurité régionale et pour essayer également de sensibiliser la nouvelle administration américaine à Washington aux avantages d'un tel mécanisme.

En conclusion, monsieur le président, les efforts pour promouvoir le multilatéralisme dans la région pourraient contribuer à la création d'un nouvel ordre mondial, puisqu'il serait ainsi plus facile de mettre sur pied des mécanismes, de faire adopter des mesures destinées à renforcer la confiance et la sécurité et de consolider la diplomatie préventive. Les considérations économiques relatives à la sécurité exigent l'adoption d'approches régionales qui permettraient d'établir des cadres politiques afin d'assurer la collaboration entre les gouvernements sur une gamme complète de questions, au lieu que chaque nouvelle crise prenne les parties au dépourvu et que l'on s'attende à ce que l'ONU utilise ses ressources limitées pour éteindre les feux. On contribuerait ainsi à renforcer la sécurité coopérative.

[*Text*]

As well, regional approaches to controlling weapons proliferation will help bolster international norms and the role of the UN in garnering greater support for multilateral treaties such as the non-proliferation treaty, the new chemical weapons convention, and the UN arms trade register.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Mr. Axworthy.

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): Thank you, Mr. Chairman. I welcome our guests and appreciate their comments.

I just have two questions. The first relates to the agenda for peace and the proposals that are offered against what I guess you would call the rapidly escalating reality curve that we're seeing in Yugoslavia and Somalia. They're almost. . .I wouldn't say out of date but certainly as you mention yourself, Professor Cox, being put into a new dimension each time that ad hoc decisions are being made by the Security Council.

My question comes down to this. It appears that what is emerging—and I'm not sure I like it very much—is a case where the United Nations, under the Security Council is introduced into situations such as we have in Yugoslavia and in Somalia where they are tied by the traditional constraints of the old peacekeeping philosophy.

This means that you must work on the cooperation of all the parties in those states, Thus, you have to negotiate with some Serbian warlords to cross a bridge, or whatever it may be. But when you then move on to the more, as you said, advanced peace enforcement issues, you rely upon the United States and its armies, and they will do it only under international control.

• 1150

You said there will be two UN armies. We are also setting up two sets of principles, two sets of working agendas, two sets often that are quite contradictory in terms of the development of institutions. I haven't heard Canada say anything about that one way or the other. We've been kind of silent on that issue.

How do we get out of that conundrum? Are you prepared to say, or should we be saying as a country, that we are prepared to put our own troops at some considerable risk in order to be part of peace enforcement initiatives, and that there has to be a different decision-making mechanism in the UN to make sure these things work effectively? Or are we going to get ourselves caught into the UN doing the housekeeping and looking embarrassed by doing it all the time, as it has for the last several months, and when it really comes down to solving the conflict you turn it over to the Americans? That is the first question.

[*Translation*]

En outre, le recours à des approches régionales pour contrôler la prolifération des armes contribuera à renforcer les normes internationales et le rôle de l'ONU pour ce qui est d'obtenir l'appui d'un plus grand nombre de pays à la signature de traités multilatéraux, comme le Traité sur la non-prolifération des armes, la nouvelle convention sur les armes chimiques et le Registre des transferts d'armements de l'ONU.

Merci, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie.

Monsieur Axworthy.

M. Axworthy (Winnipeg-Sud-Centre): Merci, monsieur le président. Je tiens à souhaiter la bienvenue à nos invités et à les remercier de leurs observations.

J'ai deux questions seulement à poser. La première concerne l'agenda pour la paix et les propositions qui sont présentées dans le contexte de la situation qui dégénère rapidement en Yougoslavie et en Somalie. Ces propositions sont presque. . . Je ne dirai pas qu'elles sont périmées, mais comme vous l'avez dit vous-même, professeur Cox, elles sont placées sous un nouvel éclairage chaque fois que le Conseil de sécurité prend une décision en réaction à de nouvelles conditions qui surviennent.

Ma question est la suivante. Il semble que ce qui se produit de plus en plus—et je ne pense pas qu'il devrait en être ainsi—c'est que l'ONU, sous l'égide du Conseil de sécurité, se retrouve dans des situations comme celles qui ont cours en Yougoslavie et en Somalie, sans pouvoir sortir du carcan des principes traditionnels du maintien de la paix.

Ces principes l'obligent à obtenir la collaboration de toutes les parties en cause. Il lui faut donc négocier avec des seigneurs de guerre serbes, par exemple, pour pouvoir traverser un pont ou pour effectuer quelque autre opération. Mais quand il s'agit, non plus de maintenir la paix, mais de l'imposer, il faut s'en remettre aux États-Unis et à leurs forces armées, qui n'interviendront que sous l'égide de la communauté internationale.

Vous dites que l'ONU aura deux armées. Nous sommes également en train d'établir deux ensembles de principes différents, deux plans de travail différents, qui, bien souvent, sont très contradictoires sur le plan du développement des institutions. À ma connaissance, le Canada ne s'est prononcé ni dans un sens ni dans l'autre sur cette question. Nous avons été assez muets à ce sujet.

Comment pouvons-nous résoudre ce problème? Êtes-vous disposés à dire, ou devrions-nous dire en tant que pays, que nous sommes prêts à exposer nos troupes à des risques considérables du fait de notre participation à des initiatives visant à imposer la paix et qu'il devrait y avoir un mécanisme de prise de décision distinct à l'ONU pour assurer le bon fonctionnement de ces initiatives? Ou ne sommes-nous pas en train de reléguer l'ONU au rôle d'administrateur chargé des menues tâches quotidiennes, qui a toujours l'air de s'excuser, comme c'est le cas depuis plusieurs mois, alors que, quand vient le temps de résoudre le conflit, on s'en remet aux Américains? C'est là ma première question.

[*Texte*]

Prof. Cox: What am I prepared to say? I think we should take the opportunity that I think now exists, though I am well aware of all the difficulties, including especially the financial difficulties, and try to move the United Nations beyond its existing limits of consensus, negotiation with the parties, neutrality. How far can it go? I do not believe that it can go in any foreseeable timeframe to the kind of operations that took place in the gulf, and I think it would be beyond the United Nations to conduct a large-scale enforcement action in Yugoslavia, for example, to disarm the belligerent groups.

However, it would be possible in Somalia. I personally, in principle, welcome the United States' decision to go about that, but it would be much better if it were under the full control of the United Nations. Therefore, I believe that the recommendations for peace enforcement units—I'm talking about the recommendations in the report for the establishment of peace enforcement units, better armed than existing peacekeeping forces but not necessarily going out to fight full-scale pitch battles, the creation of an operations centre at the United Nations, which it does not at the present time have, the activation of the Military Staff Committee or some functional equivalent of the Military Staff Committee. These measures would permit the United Nations, given the political will of its members and especially of the Security Council, to do much more. I entirely agree that the situation that may now emerge in Somalia is potentially very unfortunate for the United Nations. For example—

Mr. Axworthy: I'm trying to figure out the politics of this whole thing, because the things you mention—activating the Military Staff Committee, an operations committee, getting a different system—have been apparent for quite a while. Yet people are blocking this from happening. Some of the great powers simply don't want it to take place. Yet we will see the initiative that takes place in Somalia, and it may be the only way to resolve it.

The difficulty with that is you are having a lot of Muslim countries saying, if you can do it in Somalia and you can do it in the gulf, why the hell can't you do it in Bosnia where Muslims are being exterminated? You are finding that we are creating two different standards, depending again on the geopolitical interest of one or two large countries. How do we get out of that conundrum?

Prof. Cox: I will just say one more thing and pass it over. The simple answer to that is that it is possible to do it in Somalia but it is not possible to do it in Bosnia.

Mr. Axworthy: You mean it is just too complicated militarily?

Prof. Cox: It is too complicated militarily.

The Chairman: Or it is too expensive militarily.

[*Traduction*]

M. Cox: Que suis-je disposé à dire? Eh bien, il me semble que nous devrions saisir l'occasion qui se présente, même si je suis très conscient de toutes les difficultés qui en découlent, notamment des difficultés financières, pour essayer d'amener l'ONU au-delà de ses limites actuelles, fondées sur le consensus, la négociation avec les parties et la neutralité. Jusqu'où peut-elle aller? Je ne pense pas que, dans un avenir prévisible, elle puisse s'engager dans le genre d'opérations qui a eu lieu dans le Golfe, et je ne crois pas non plus qu'elle soit en mesure de lancer une opération d'envergure pour imposer la paix en Yougoslavie, par exemple, et désarmer les belligérants.

Elle pourrait, cependant, le faire en Somalie. Pour ma part, je me réjouis, en principe, de la décision des États-Unis d'agir en ce sens, mais il vaudrait beaucoup mieux que ce soit les Nations Unies qui assument l'entière responsabilité de l'opération. Je considère, par conséquent, que les recommandations visant la création d'unités chargées d'imposer la paix—je parle ici des recommandations du rapport qui proposent la création d'unités chargées d'imposer la paix, qui soient mieux armées que les forces actuelles de maintien de la paix, mais qui ne seraient pas nécessairement envoyées livrer bataille à un adversaire, la mise sur pied aux Nations Unies d'un centre des opérations, qui n'existe pas à l'heure actuelle, la mise en service du Comité d'état-major ou de quelque organisme équivalent. Ces mesures permettraient à l'ONU, en supposant qu'il existe une volonté politique en ce sens de la part de ses membres et surtout des membres du Conseil de sécurité, de faire beaucoup plus. Je suis entièrement d'accord pour dire que la situation qui pourrait se produire en Somalie risque d'avoir des conséquences très néfastes pour les Nations Unies. Ainsi...

M. Axworthy: J'essaie de comprendre le rôle de la politique dans tout cela, car les mesures dont vous parlez—mise en service du Comité d'état-major, création d'un comité des opérations, instauration d'un système distinct—sont envisagées depuis déjà longtemps. Pourtant, certains s'opposent à leur mise en oeuvre. Certaines des grandes puissances ne veulent tout simplement pas que l'on donne suite à ces recommandations. Toujours est-il que nous verrons les résultats de l'initiative qui sera prise en Somalie, et il se peut bien que ce soit la seule façon de résoudre le problème.

La difficulté vient de ce que beaucoup de pays musulmans diront: si vous pouvez intervenir ainsi en Somalie et que vous avez pu le faire dans le Golfe, pourquoi diable ne pouvez-vous pas le faire en Bosnie, ou l'on est en train d'exterminer les Musulmans? Il semble que nous soyons en train de créer deux poids deux mesures, selon l'intérêt géopolitique d'une ou deux grandes puissances. Comment pouvons-nous résoudre ce problème?

M. Cox: J'ajouterai une dernière observation, puis je céderai la parole. La réponse à votre question est simple: il est possible d'effectuer ce genre d'intervention en Somalie, mais pas en Bosnie.

M. Axworthy: Vous voulez dire que c'est trop compliqué sur le plan militaire?

M. Cox: Oui, c'est trop compliqué sur le plan militaire.

Le président: Ou bien c'est trop onéreux sur le plan militaire.

[*Text*]

Mr. Barton: Basically I would say the same thing as David. I think the Secretary General's proposal about peace enforcement units was an attempt to stake out that area of territory that the Americans are now proposing to occupy in Somalia, because he makes it very clear that what he is talking about is something that comes under his administration. He makes the same point in his report, that he believes the traditional peacekeeping operation should remain under the control of the Secretary General.

• 1155

I suspect that if you could get him to talk behind the scenes, he would regard what the Americans are now proposing as undermining his proposal.

Mr. Axworthy: Yes.

Mr. Barton: But I can't prove that.

There's another point. You've got to consider...I guess it's the geopolitics of the area. I think that, under any circumstances, it is difficult to conceive of us getting involved in the use of force in Bosnia. The only way you could control the situation there is the way the Austrians did a hundred years ago and the way Tito did after World War II: in effect, you saddle that area with an iron-fisted administration that forces these varying dissident groups, who've been trying to kill each other for several hundred years and who would resume tomorrow if you gave them the chance, to behave. I think that's not an operation for an international organization to get into.

I share your concern about the way it's coming out, because it seems to me that the ultimate solution is going to be that, on the one hand, the Serbs push the Muslims out and into refugee camps and ultimately, presumably, the world will be faced with a territory that has been taken over by Serbs and the Muslims will become another great refugee community, like the Armenians, or the Israelis for a long time. However, I just don't think it would have been feasible, under any circumstances, whether or not we had article 43 in effect, for the UN to get involved in a practical sense in Yugoslavia.

In the situation in Somalia, what you've got is a group of tribal warlords who've been fighting for hundreds of years and periodically one of them gets strong enough to subdue the others and they work together, but their whole society is a vastly different, semi-nomadic, society. I had some experience with that when I served on the Refugee Status Advisory Committee and we dealt with these cases. I think the circumstances there are quite different.

Mr. Axworthy: I'd like to pursue that, but I just want to ask one other line of questioning.

It seems to me that the import of your remarks, however, is that if Canada is to respond to the Secretary General's various recommendations, and also take up what should be, in our own security interest, a different role, then we're going to have to revamp substantially both our strategic thinking and the practical operations of our defence department.

[*Translation*]

M. Barton: Dans l'ensemble, je suis du même avis que David. En proposant la création d'unités chargées d'imposer la paix, le Secrétaire général a voulu, il me semble, se réserver le champ de compétence que les Américains se proposent maintenant d'occuper en Somalie, puisqu'il indique bien clairement que ces unités seraient soumises à son autorité. Il dit également dans son rapport que les opérations traditionnelles de maintien de la paix devraient continuer à être soumises à l'autorité du Secrétaire général.

Je soupçonne que, si vous pouviez l'amener à vous livrer le fond de sa pensée, il vous dirait que l'opération que proposent maintenant les Américains tend à compromettre sa proposition.

M. Axworthy: En effet.

M. Barton: Mais je ne peux pas le prouver.

Il y a aussi autre chose. Il faut tenir compte de la géopolitique dans cette région. Quelles que soient les circonstances, il est presque inconcevable que nous puissions participer à une opération exigeant le recours à la force en Bosnie. La seule façon de maîtriser la situation là-bas, ce serait de faire comme les Autrichiens l'ont fait il y a 100 ans et comme Tito l'a fait après la Seconde Guerre mondiale: il faudrait imposer à la région une administration à la main de fer qui obligerait les groupes dissidents, qui essaient de s'entre-tuer depuis des centaines d'années et qui recommenceraient aussitôt s'ils en avaient l'occasion, à bien se comporter. Je ne pense pas que ce soit le genre d'opération qui conviennent à un organisme international.

Je m'inquiète, comme vous, de ce qui semble se produire, car il me semble que les Serbes finiront par faire sortir les Musulmans, qui se retrouveront dans des camps de réfugiés, de sorte que le territoire appartiendra dorénavant aux Serbes qui l'auront pris de force et que les Musulmans deviendront une autre grande diaspora, comme les Arméniens ou comme les Israéliens l'ont été pendant bien longtemps. Cependant, je ne crois tout simplement pas qu'il aurait été possible, quelles qu'aient été les circonstances et même si l'article 43 avait été en vigueur, que les Nations Unies interviennent de façon concrète en Yougoslavie.

En Somalie, par contre, on est aux prises avec un groupe de seigneurs de guerre tribaux, qui se bagarrent depuis des centaines d'années et qui, périodiquement, parviennent à s'entendre pour travailler ensemble après que l'un d'eux devient suffisamment fort pour mater les autres, mais il s'agit d'une société semi-nomade, qui a des caractéristiques bien particulières. Je me suis quelque peu familiarisé avec la situation en Somalie lorsque j'ai siégé au Comité consultatif sur le statut de réfugié, où nous avions à traiter avec des membres de cette société. Les circonstances dans ce pays sont très différentes.

M. Axworthy: J'aimerais bien pouvoir poursuivre la discussion là-dessus, mais je veux aborder une autre question.

Il me semble que ce qui ressort de vos observations, c'est que si le Canada décide de donner suite aux diverses recommandations du Secrétaire général et d'assumer un rôle différent dans l'intérêt de sa sécurité nationale, il nous faudra changer considérablement, non seulement notre orientation stratégique, mais aussi le fonctionnement de notre ministère de la Défense.

[*Texte*]

The kind of nonsense we're going through now is that we don't have enough money to do peacekeeping, but we do to do a bunch of other things. It appears to me that it simply means that we've got really to rethink whether peacekeeping, peace-making, peace-enforcing, is a strategic centre of our foreign and defence policies, as opposed to an appendage, and that will require a substantial reorganizing of both the department and the way in which we procure equipment and train people and do the rest of it. Is that not correct?

Mr. Barton: That's what we have a Parliament for. I think you're right.

Prof. Cox: It seems evident that when we come to the end of our resources after putting 4,300 personnel in the field, and we spend $12 billion or $13 billion a year in defence, something is wrong with the posture and the preparations of the military.

I actually believe that we should now undertake a fundamental look at the armed forces, but I would just emphasize that when we do, we have to come to that first big decision: is what we're seeing, this series of really horrendous local conflicts and the breakdown of states, the future? If it is, then we had better start moving to just what we'll do to take it into consideration.

Mr. Axworthy: What's your answer to that?

Prof. Cox: My view is that it is the future.

• 1200

Mr. Robinson: First I would like to follow up on Mr. Axworthy's questioning and ask the witnesses to elaborate on their answers, and perhaps hear from Mr. Rauf as well, about the situation in Bosnia, because I'm still not convinced the world should simply stand by or just provide humanitarian aid—food and clothing—while we witness something many of us had hoped we'd never see again in Europe: concentration camps, ethnic cleansing, the shelling of civilians, the rape and sexual assault of women. Are the witnesses saying in fact a military strategy, a multilateral strategy, for example to liberate concentration camps, to take out artillery positions that are shelling civilians, for example, from the outskirts of Sarajevo, Mostar, and elsewhere, is simply not strategically possible, or are they saying adequate resources are not available, or there isn't the political will to make that possible? What is it they're telling the committee? Is it possible for us, if the political will were there, collectively to take some enforcement action to minimize, at least, the impact of this enormous tragedy?

Mr. Rauf: First of all, the political will is lacking to commit enough resources, both militarily and economically, to deal with the problems in the former Yugoslavia. When it comes to NATO countries, they have the problem that

[*Traduction*]

Nous nous trouvons actuellement dans la situation ridicule de ne pas pouvoir financer nos opérations de maintien de la paix, alors que nous finançons une foule d'autres activités. Il faudra donc que nous repensions notre rôle, qu'il s'agisse de maintien, de rétablissement ou d'imposition de la paix, pour décider s'il s'agit d'un élément, non pas secondaire, mais primordial de notre politique extérieure et de notre politique de défense, auquel cas il faudra restructurer de fond en comble le ministère et adopter de nouvelles modalités pour l'achat d'équipements, la formation de personnel et tout le reste. N'est-ce pas?

M. Barton: C'est là le rôle du Parlement. Je crois que vous avez raison.

M. Cox: Si nous sommes à bout de ressources après avoir envoyé 4 300 soldats sur le terrain, alors que nous consacrons 12 ou 13 milliards de dollars par an à la défense, il est clair que nos moyens militaires ne sont pas ce qu'ils devraient être.

Je suis d'avis que le moment est effectivement venu d'entreprendre un examen en profondeur de nos forces armées, mais je veux bien insister sur le fait qu'avant de faire quoi que ce soit en ce sens, nous devrons répondre à cette question importante: la multiplication des conflits locaux tous plus horribles les uns que les autres et le démantèlement des États sont-ils ce que nous réserve l'avenir? Si oui, il faudra prendre les mesures qui conviennent pour en tenir compte dans notre planification.

M. Axworthy: Quelle est votre réponse à cette question?

M. Cox: Je crois que c'est effectivement ce que nous réserve l'avenir.

M. Robinson: Je veux tout d'abord revenir à une des questions abordées par M. Axworthy et demander aux témoins de nous dire de façon plus détaillée—peut-être M. Rauf peut-il répondre également cette fois-ci—ce qu'ils pensent de la situation en Bosnie, car je ne suis toujours pas convaincu que la communauté internationale devrait simplement rester là à ne rien faire ou se contenter de fournir de l'aide humanitaire, des aliments et des vêtements, face à cette situation que beaucoup d'entre nous avaient espéré ne jamais revoir en Europe: des camps de concentration, des mesures d'épuration ethnique, le bombardement de civils, des actes de viol et d'agression sexuelle contre les femmes. Devons-nous comprendre d'après ce que nous disent les témoins qu'une stratégie militaire, une stratégie multilatérale, visant par exemple à libérer les camps de concentration, à détruire les postes d'artillerie qui bombardent les civils, depuis les banlieues de Sarajevo, de Mostar et d'autres localités, n'est tout simplement pas possible, ou nous disent-ils que nous n'avons pas les ressources voulues ou encore qu'il n'existe pas la volonté politique pour ce faire? Que nous disent-ils au juste? Est-il possible, à condition que nous ayons la volonté politique de le faire, d'intervenir collectivement pour minimiser, à tout le moins, les conséquences de cette horrible tragédie?

M. Rauf: Tout d'abord, nous n'avons pas la volonté politique d'engager suffisamment de ressources, tant militaires qu'économiques, pour régler les problèmes de l'ex-Yougoslavie. Aux yeux des pays de l'OTAN, il se pose un

[*Text*]

Yugoslavia is out of the area for the traditional operations of NATO armies. Unless a decision is taken within NATO to empower NATO forces to go out of their area, it is very difficult for NATO countries, as NATO, to get involved in the former Yugoslavia. At the moment NATO seems to be the only organization that has the level of multilateral cooperation already existing to allow for the deployment of multilateral forces in a situation like Yugoslavia and then to take part in military action against the various combatants. This is not a justification for continuing with NATO. It's just a fact of life.

On the other hand, it is also a fact of life that the U.S. is the only country today that has the capability militarily and economically to insert large numbers of troops into far-flung areas such as Somalia or Yugoslavia. Even the British, the Germans, the Japanese, and the French do not have the capability to sustain these numbers of troops for any length of time. It's only the U.S. that has the strategic airlift and the sealift available. Thus far the U.S. administration has not felt compelled to authorize an active military intervention. We are seeing the beginning of a change in Somalia.

Finally, I would say many people have suggested a variety of military solutions, but no country thus far feels it has the responsibility to risk the lives of its troops to enforce that type of military action. Not enough countries today are prepared to engage in that kind of military operation. I'm not sure whether, if the question were brought before the Canadian Parliament, there would be a unanimous consensus, particularly if there were a possibility of some casualties being incurred.

Prof. Cox: I would try to distinguish among certain situations. As the matter now stands, UNPROFOR II, the second leg of the United Nations operation, is operating under a quite permissive definition of self-defence. They are entitled to use force to fulfil the mission to provide humanitarian relief. So that itself is a step forward from where the operation began.

But second, if what you mean is that the international community should set out to pacify Bosnia, basically by disarming the belligerents, on that point military opinion, so far as I can see, is virtually unanimous that it would not be possible without massive casualties, and in any case with no guarantee you could actually do it.

Third, though, we can see a halfway point emerging that I think might be quite encouraging, which is to use force to provide sanctuaries within Bosnia, to create fortified towns or whatever, and there does seem to be a significant military professional agreement that this could be done without engaging in a blood bath.

[*Translation*]

problème du fait que la Yougoslavie dépasse le cadre des opérations traditionnelles des armées de l'OTAN. À moins que l'OTAN ne décide d'autoriser ses forces armées à dépasser le cadre de ses opérations traditionnelles, les pays membres peuvent difficilement intervenir dans l'ex-Yougoslavie. À l'heure actuelle, l'OTAN semble être la seule organisation qui possède déjà le niveau de coopération multilatérale nécessaire pour permettre de déployer des forces multilatérales en Yougoslavie et à entreprendre ensuite une action militaire contre les divers combattants. Il ne s'agit pas ici d'un plaidoyer pour le maintien de l'OTAN, mais d'une simple constatation.

Par ailleurs, force est de constater également que les États-Unis sont, à l'heure actuelle, le seul pays qui ait les moyens militaires et économiques d'envoyer un grand nombre de troupes dans des régions éloignées, comme la Somalie ou la Yougoslavie. Même les Britanniques, les Allemands, les Japonais et les Français n'ont pas les moyens d'engager un nombre aussi important de troupes dans une action prolongée. Seuls les États-Unis ont les moyens stratégiques d'assurer le transport aérien et maritime des troupes nécessaires. Jusqu'à maintenant, le gouvernement américain ne s'est pas senti contraint d'autoriser une intervention militaire active. Sa position commence toutefois à changer en ce qui concerne la Somalie.

Enfin, je dirais que bien des gens ont proposé diverses solutions militaires, mais que, jusqu'à maintenant, aucun pays ne considère qu'il lui incombe de mettre en péril la vie de ses troupes pour appliquer ces solutions. Les pays qui sont prêts à entreprendre ce genre d'opération militaire aujourd'hui sont trop peu nombreux. Si la question était soumise au Parlement canadien, je ne suis pas sûr non plus que l'on obtiendrait le consentement unanime pour ce genre d'opération, surtout si nos forces armées devaient y participer au péril de leur vie.

M. Cox: À mon avis, il faut distinguer entre les divers types de situations. Ainsi, l'intervention onusienne au titre de FORPRONU II, la deuxième étape de l'opération des Nations Unies, repose sur une définition très libérale de ce qui constitue une légitime défense. Les casques bleus sont autorisés à utiliser la force pour s'acquitter de leur mission de fournir un secours humanitaire. Il s'agit donc d'un élargissement de leur mandat par rapport à ce qu'il était lors du déclenchement de l'opération.

Par ailleurs, si vous voulez laisser entendre que la communauté internationale devrait tenter de ramener la paix en Bosnie, essentiellement par le désarmement des belligérants, les militaires, à ce que je sache, seraient presque unanimes à dire qu'une telle opération ne pourrait être réalisée sans des pertes énormes et que, de toute façon, le succès de l'opération ne serait aucunement garanti.

Il semble toutefois qu'une position mitoyenne soit en train de faire son chemin, qui pourrait être très prometteuse, à savoir que l'on pourrait utiliser la force afin d'aménager des sanctuaires en Bosnie, qu'il s'agisse de villes fortifiées ou de quelque autre type de zone protégée, et, de façon générale, les autorités militaires semblent être d'accord pour dire qu'une telle opération pourrait être réalisée sans trop faire couler de sang.

[*Texte*]

• 1205

Mr. Robinson: But still a lack of political will to do it.

Prof. Cox: But there is still a lack of political will to do that, yes.

Mr. Robinson: Ambassador Barton.

Mr. Barton: I repeat that my concern is not just the points David has made but what happens supposing you could achieve this as a temporary... You're then confronted with the long-term situation. Are you going to sit there forever, because the instant you relax that control the thing goes up again? I wouldn't want to push the analogy too hard, but look at the situation in Ireland; these things go on forever. I can't imagine an international organization being prepared to do that over a long period of time or that the governments concerned would want to get involved in it. You'd become part of the problem instead of the solution.

Sure, I think the existing situation is tragic. What you're doing when you set up these confined areas is you're giving up the territory that they lived in before, and you're never going to get it back. Is the end result a realistic solution? I'm sceptical. I guess my views were probably presented more effectively by General MacKenzie, who I think appeared before you. I think he was bang on.

Mr. Robinson: One other area of questioning, Mr. Chairman, and that's with respect to perhaps one of the most radical recommendations or areas of recommendation by Boutros-Ghali in his agenda for peace, and that is a fundamental re-evaluation of the whole question of national sovereignty and the role of national sovereignty, and the suggestion that behind the wall of national sovereignty profound injustice and gross violations of human rights can continue without any form of international response.

If there are to be changes in this area, and certainly I, for one, welcome his recommendations that we re-examine this issue... I wonder if the witnesses, Mr. Chairman, might like to comment with respect to any suggestions that they have for guidelines as to how we might in fact implement these changes. I know that, for example, Mr. Barton has said we may have to look at international guidelines and so on, and of course we will, but I wonder if any of the witnesses might be prepared to take us a step further and make some suggestions as to (a) whether they agree, first of all, with this suggestion by the Secretary General, and (b) what would trigger that international involvement. Would it be the bloody overthrow of a democratically elected government, as we've seen in the case of Haiti, for example, and ongoing human rights violations in Haiti? Would massive and sustained violations of human rights by a dictatorial regime, as we've

[*Traduction*]

M. Robinson: Mais il y a toujours un manque de volonté politique pour faire cela.

M. Cox: Oui, il y a toujours un manque de volonté politique pour le faire.

M. Robinson: Ambassadeur Barton.

M. Barton: Je répète que ce n'est pas seulement ce dont a parlé David qui me préoccupe mais aussi ce qui arrivera en supposant que l'on parvienne a une solution temporaire... Il faut penser à la situation à long terme. Va-t-on rester là éternellement, car dès qu'on relâche ce contrôle, tout risque de recommencer. Je ne voudrais pas pousser l'exemple trop loin, mais regardez ce qui se passe en Irlande; ces conflits durent éternellement. Je ne peux imaginer un organisme international qui soit prêt à faire cela à long terme et je ne pense pas que les gouvernements voudraient s'engager dans un tel conflit. On finit par faire partie du problème plutôt que de la solution.

Naturellement, je pense que la situation actuelle est tragique. Lorsqu'on établit ces zones restreintes, il faut en fait renoncer au territoire où l'on a déjà habité et l'on ne pourra jamais le récupérer. Le résultat final constitue-t-il une solution réaliste? Cela me laisse sceptique. Le général Mackenzie qui a comparu devant votre comité a sans doute mieux réussi que moi à vous présenter le point de vue que je défends. Je pense qu'il avait tout à fait raison.

M. Robinson: Un autre point que j'aimerais aborder, monsieur le président, concerne l'une des recommandations peut-être les plus radicales contenues dans l'agenda de la paix de M. Boutros-Ghali, et je veux parler d'une réévaluation fondamentale de toute la question de la souveraineté nationale et du rôle de la souveraineté nationale, et de sa suggestion selon laquelle derrière le mur de la souveraineté nationale, des injustices profondes et des violations flagrantes des droits de la personne peuvent se poursuivre sans qu'il y ait quelque intervention internationale que ce soit.

Si des changements doivent être apportés dans ce domaine, et personnellement, je me réjouis de sa recommandation selon laquelle nous devrions réexaminer toute la question... Monsieur le président, je me demande si les témoins voudraient faire des observations en ce qui concerne la façon dont nous pourrions en fait mettre en oeuvre de tels changements. Je sais que, par exemple, M. Barton a dit qu'il faudrait peut-être examiner les lignes directrices internationales et, nous le ferons, naturellement, mais je me demande si l'un des témoins serait prêt à aller un peu plus loin et nous dire a) s'il est d'accord, tout d'abord, avec ce que dit le Secrétaire général et b) qu'est-ce qui déclencherait cette intervention internationale. L'élément déclencheur serait-il le renversement sanglant d'un gouvernement élu démocratiquement comme nous avons vu dans le cas de Haïti, par exemple, et le non-respect des droits

[*Text*]

seen in too many countries, trigger that involvement? Just what exactly would the threshold be before the international community would involve itself in matters that have traditionally been considered matters of national sovereignty?

Mr. Barton: I'm just guessing. I think it could be any one of those things, but my personal suspicion is it's the kind of thing that we're going to get involved in in Somalia apparently. In other words, the UN gets itself involved and then tries to figure out what the hell it's going to do about it. That's why I came up with the point that I felt you're going to have to deal with a real collision of cultures on this, and it's going to take a long time to get governments to reach a meeting of minds as to what they think they're talking about. That's why I suggested another one of these great debates like they had on the definition of aggression. It's time-consuming, it takes years, but eventually they do arrive at some sort of an understanding.

In a way it's like what went on over the question of human rights and the policies that ultimately have forced the South Africans to change their tune. These things takes years. The trouble is we want answers the day before yesterday and they don't come that fast.

Another example is the Middle East. The Egyptians finally saw the uselessness of what they had been doing and changed their tune. I think there are indications now that the Syrians are getting the message. So you have to allow maybe 10 years, 20 years, maybe longer before you come to some sort of meeting of minds on these sorts of basic issues.

Mr. Robinson: Mr. Cox.

• 1210

Prof. Cox: I have to say with Bill that this is an incredibly complicated problem. But you asked for a threshold. In the early discussions of the Secretary General's report, when there was a quasi-public discussion of it, some of the issues were out and there were consultations, there was an attempt made to define a threat to international security, and the definition that was used for a while as a working definition was the threat of mortal harm to peoples. That definition might come close to the threshold that you are seeking. It is not in the final draft of the Secretary General's report. Therefore, I should add that if you take that threshold or any such one, you immediately face this problem that the desire to prevent these situations developing within states runs smack into the divide between the developed states and the less developed states. It will not be to the advantage of the United Nations as an institution if in the near future, as this discussion goes on, the security issues are allowed to exacerbate that divide.

I can't go further because I don't know the answer.

[*Translation*]

de la personne à l'heure actuelle en Haïti? Est-ce que des violations soutenues et massives des droits de la personne par un régime dictatorial, comme nous l'avons vu dans un trop grand nombre de pays, déclencheraient une telle intervention? Je voudrais savoir exactement qu'est-ce qui pourrait déclencher l'intervention de la communauté internationale dans des questions qui ont toujours été considérées comme étant des questions de souveraineté nationale?

M. Barton: Je ne fais que des suppositions. Je pense que cela pourrait être n'importe quelle de ces situations, mais personnellement je soupçonne qu'il s'agit de situation comme celle que l'on connaît à l'heure actuelle en Somalie. En d'autres termes, l'ONU intervient et essaie ensuite de décider ce qu'elle va faire pour remédier à la situation. C'est pourquoi j'ai dit qu'à mon avis il y aura un choc réel des cultures, et qu'il faudra beaucoup de temps pour que les gouvernements finissent par s'entendre. C'est pourquoi j'ai proposé un autre de ce grands débats comme celui qu'on a eu sur la définition du terme agression. Cela prend beaucoup de temps, des années, mais à un moment donné on en arrive à une sorte d'entente.

D'une certaine façon, c'est comme ce qui s'est passé dans le cas des droits de la personne et des politiques qui ont finalement obligé les Sud-Africains a changer d'attitude. Cela a pris des années. Le problème c'est que nous voulons avoir des réponses tout de suite, mais elles ne sont pas faciles à trouver.

Un autre exemple est celui du Moyen-Orient. Les Égyptiens ont finalement compris la futilité de ce qu'ils faisaient et ils ont changé leur attitude. Je pense qu'il semble maintenant que les Syriens ont compris le message. Il faut donc attendre dix ou 20 ans, et peut-être même davantage avant d'en arriver à une sorte d'entente sur ce genre de questions fondamentales.

M. Robinson: Monsieur Cox.

M. Cox: Je dois dire comme Bill qu'il s'agit d'un problème extrêmement complexe. Mais vous avez demandé ce qui suffirait à déclencher une intervention. Au début des discussions concernant le rapport du Secrétaire général, lorsqu'il y a eu un débat presque public sur cette question, il y a eu des consultations, et on a tenté de définir ce qui constituait une menace pour la sécurité internationale. La définition que l'on a utilisée pendant un certain temps en tant que définition de travail était la menace de dangers de mort pour les gens. Cette définition se rapproche peut-être de l'élément déclencheur dont vous parlez. Cette définition ne se trouve pas dans l'ébauche finale du rapport du Secrétaire général. Par conséquent, je dois ajouter que si l'on prend cette définition de l'élément déclencheur ou tout autre définition, on se retrouve immédiatement devant le problème suivant: le désir d'empêcher que de telles situations ne se produisent dans les pays se heurte à l'écart qui existe entre les pays développés et les pays moins développés. Ce ne sera pas à l'avantage des Nations Unies en tant qu'institution si dans un avenir rapproché, dans le cadre de ce débat, on permet aux questions de sécurité de venir accentuer cet écart.

Je ne peux en dire davantage car je ne connais pas la réponse.

[*Texte*]

Mr. Crosby (Halifax West): Mr. Chairman, gentlemen, I have three items that I would like to bring to your attention. I don't know if they are in the nature of questions or comments, but just to review them briefly, there is the question of the regional approach to conflict resolution as opposed to a global approach. That would seem to mesh with an item in the agenda for a peace report, where there is an indication that they would like a greater increase in activity on the part of regional organizations and the whole area of preservation of peace and security.

The second point I wanted to bring to your attention was the national cost considerations for international peacekeeping. Comments by our Minister of External Affairs and others have focused attention on cost sharing. They are talking internationally about the burden of peacekeeping, but it impacts nationally because people are beginning to realize that there is a major cost in sending peacekeeping units to Somalia or some other place, and it is causing political waves within Canada.

The third point is, and Mr. Axworthy mentioned this briefly, domestic military policy. How are we going to relate our new attitudes toward international peacekeeping to domestic military policy? Right now we are building patrol frigates when what we need for peacekeeping measures are supply ships like the *Protecteur* to aid and assist peacekeeping initiatives. I don't know to what extent that can be changed without major reorganization.

Let me put the last question to you first. Across Canada, particularly in my province of Nova Scotia, there is a renewed interest in peacekeeping as a military activity, forget about the international diplomatic area. It is seen as a military activity, and there are those who would expend the peace dividend, if it can be characterized as such, on reorganization of the military into a different kind of force. There are proposals, for example, for training centres and conversion of military bases like CFB Cornwallis in Nova Scotia to train people for peacekeeping roles. I don't know just how much interest there is in that among the military or the diplomatic force, but I would like you to comment on that if you would.

Mr. Barton: First of all, dealing with the basic question of cost sharing, bear in your minds that even under the best of circumstances 95% of the cost is going to fall on about 15 countries. You are right, there's a limit to what they can do under the best of circumstances. I think the UN will find itself in the position where it will have to apply priorities.

• 1215

So far the solution has been to turn to individual governments and say you do it, we don't have the money. I don't think that's an answer, and I'm opposed to that approach.

In terms of our national policy, I think there's a major policy set. There's a conviction among certain policy thinkers that we mustn't write off the east-west confrontation too quickly, that things could change, that we should do this

[*Traduction*]

M. Crosby (Halifax-Ouest): Monsieur le président, messieurs, il y a trois choses que j'aimerais porter à votre attention. Je ne sais pas s'il s'agit de questions ou d'observations, mais brièvement, il y a la question de l'approche régionale pour le règlement des conflits, par opposition à l'approche globale. Cela me semble concorder avec un point abordé dans l'agenda pour la paix, où l'on dit qu'on aimerait voir davantage d'activités de la part des organismes régionaux et dans tout le domaine de la préservation de la paix et de la sécurité.

Le deuxième point que je voulais porter à votre attention est celui du coût national du maintien de la paix internationale. Notre ministre des Affaires extérieures et d'autres ont parlé du partage des coûts. On parle du fardeau du maintien de la paix à l'échelle internationale, mais cela a des conséquences à l'échelle nationale car les gens commencent à se rendre compte qu'il y a un coût important lié à l'envoi de casques bleus en Somalie ou ailleurs, et cela crée des remous politiques au pays.

Le troisième point est celui de la politique militaire canadienne que M. Axworthy a abordée brièvement. Comment allons-nous concilier notre nouvelle attitude vis-à-vis du maintien de la paix internationale et notre politique militaire nationale? Nous construisons à l'heure actuelle des frégates de patrouille alors que nous avons plutôt besoin de navires de revitaillement comme le *Protecteur* pour les initiatives de maintien de la paix. Je ne sais pas dans quelle mesure il est possible de changer cela sans une réorganisation majeure.

Je vous pose donc ma dernière question en premier. Dans tout le Canada, notamment dans ma province en Nouvelle-Écosse, il y a un intérêt renouvelé pour le maintien de la paix en tant qu'activité militaire, et on se désintéresse du domaine diplomatique international. Le maintien de la paix est perçu comme une activité militaire, et certains voudraient utiliser les dividendes de la paix, si on peut en parler dans ces termes, pour réorganiser totalement les forces militaires. Par exemple, il a été proposé de mettre sur pied des centres de formation et de convertir des bases militaires comme celle de Cornwallis en Nouvelle-Écosse pour donner une formation dans le domaine du maintien de la paix. Je ne sais pas jusqu'à quel point les militaires ou les forces diplomatiques sont intéressés à l'affaire, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Barton: Tout d'abord, pour ce qui est du partage des coûts, n'oubliez pas que même dans les meilleures circonstances 95 p. 100 des coûts retombent sur environ 15 pays. Vous avez raison, i y a une limite à ce qu'ils peuvent faire dans les meilleures circonstances. Je pense que les Nations Unies finiront par être obligées d'établir des priorités.

Jusqu'à présent, l'ONU se tournait vers les divers gouvernements et disait: «allez-y, nous n'avons pas l'argent.» Je ne pense pas que ce soit une solution, et je suis contre cette approche.

En ce qui concerne notre politique nationale, je pense qu'on a établi une politique importante. Certains stratèges sont convaincus que nous ne devons pas mettre trop vite une croix sur la confrontation est-ouest, que les choses peuvent

[*Text*]

gradually. Others I think, and I would put myself in this category, believe we could move much more quickly towards reconstructing our forces to meet the kinds of needs we've been seeing in the last year or two. But that's a Canadian public opinion position that in the final analysis will be settled right here.

The other thing you have to bear in mind is the way in which we use these resources. To the extent to which we have one ion—what's that phrase they use, the industrial benefits?—will cause real trouble. I can make an argument for those helicopters for peacekeeping, but I'm not sure it was the most intelligent way to spend that much money.

You raised the question about setting up peace training centres. The Canadian Forces long ago took the position that what you need for a good peacekeeper is a well-trained soldier. I don't disagree with that, but I think there are special skills that you can develop. Canadians have developed these skills in places like Cyprus.

It has been suggested we should offer these training facilities to other countries, and set up a base at some place like Cornwallis. Maybe that would work, but I think you would have to be prepared to meet all the costs, perhaps including the costs of having some of the others come there. A lot of countries that want their peacekeepers trained don't have enough money to send them. In fact, they use the UN as a method of helping to get their troops paid. So if the Canadian government wants to take on that as a contingent liability, that's fine, but I'm not sure it's the best use of our resources.

Mr. Rauf: In terms of the divide between regional and global, there is a move back to the time when the UN was first set up and the notions of collective security and preventative diplomacy were first considered. The idea was that regional organizations would be created, and these would be the first line of defence in dealing with regional crises. If that failed they would then go to the UN, where essentially they would be internationalized and multilateralized in a broader sense.

Because of the Cold War and the politics and the military dynamics between the two superpowers, the regional organizations never really were able to develop this function of regional conflict resolution and preventative diplomacy. Now they're suffering from the legacy of the Cold War, and some organizations are slightly better placed than others—the OAS, for example. Thus far the OAU has not been very successful, but I think it will take a certain amount of time.

[*Translation*]

changer, que nous devrions y aller progressivement. D'autres comme moi estiment que nous devrions réorganiser nos forces beaucoup plus rapidement afin de répondre aux besoins que nous connaissons depuis un an ou deux. Mais c'est de l'opinion publique canadienne qui devra trancher avant longtemps.

Une autre chose qu'il ne faut pas oublier, c'est la façon dont nous utilisons ces ressources. Dans la mesure où nous avons le moindrement de retombées industrielles—c'est bien ainsi qu'on les appelle?—cela peut causer de vrais problèmes. Je peux prétendre que ces hélicoptères sont nécessaires pour les activités de maintien de la paix, mais je ne suis pas certain que c'était la façon la plus intelligente de dépenser cet argent.

Vous avez soulevé la question de la mise sur pied de centres de formation pour les activités de maintien de la paix. Les Forces canadiennes ont depuis longtemps adopté la position selon laquelle pour avoir un bon casque bleu, il faut avoir un soldat bien formé. Je ne suis pas en désaccord avec cela, mais je pense que l'on peut développer des compétences spéciales. Les Canadiens ont développé ces compétences dans des endroits comme Chypre.

On a laissé entendre que nous devrions offrir à d'autres pays d'utiliser ces centres de formation, et mettre un tel centre sur pied à un endroit comme Cornwallis. Cela pourrait peut-être fonctionner, mais je pense qu'il faudrait alors être prêts à en assumer tous les coûts, peut-être même y compris le coût de l'utilisation de ce centre par d'autres pays. Bon nombre de pays qui veulent former leurs casques bleus n'ont pas assez d'argent pour les envoyer ici. En fait, ils se servent des Nations Unies pour les aider à payer leurs troupes. Donc, si le gouvernement canadien veut se charger de cette responsabilité, c'est très bien, mais je ne suis pas certain que ce soit la meilleure façon d'utiliser nos ressources.

M. Rauf: En ce qui concerne l'écart entre les actions régionales et globales, il y a un mouvement en vue de revenir à l'époque où les Nations Unies ont été créées et où l'on a envisagé pour la première fois les notions de sécurité collective et de diplomatie préventive. L'idée consistait à créer des organismes régionaux qui constitueraient la première ligne de défense lors de crises régionales. En cas d'échec, ces organismes régionaux passeraient alors à l'ONU, et ils prendraient un aspect international et multilatéral.

Mais à cause de la guerre froide, de la politique et de la dynamique militaire entre les deux superpuissances, les organismes régionaux n'ont jamais pu développer ce rôle de règlement des conflits régionaux et de diplomatie préventive. Ils souffrent donc aujourd'hui du legs de la guerre froide, et certains d'entre eux sont légèrement mieux placés que d'autres—l'OEA, par exemple. L'OUA n'a pas eu beaucoup de succès jusqu'à présent, mais je pense que cela prendra un certain temps.

[*Texte*]

On the second question about the cost of peacekeeping, it always amazed me that while the Cold War was on, countries were willing to spend tens of billions of dollars to engage in military preparations. A few years ago we were quite prepared to spend $10 billion to $20 billion on a fleet of submarines, and were thinking of an equipment acquisition program of $35 billion to $50 billion over the next 15 years.

Suddenly the Cold War has ended and we no longer require that equipment. Fortunately, many of these purchases have been cancelled, yet there is a lot of concern about spending $200 million—or whatever the figure is—on peacekeeping.

I think there needs to be a better level of thinking both at the political and the official levels, particularly in developed countries, because as Mr. Barton has said, that is where the majority of the funding will come from. Once you really consider this as long-term investment in securing a peaceful world order, trading countries like Canada can grow and prosper.

• 1220

Finally, there needs to be a move in the Canadian Armed Forces away from a NATO-type mission. We still have not moved away from that configuration, which is one of the reasons why, by sending somewhere around 4,300 troops abroad, the forces are already strained in terms of sending personnel. They can still send ships and helicopters and so on, but in terms of trained personnel, 4,300 or 4,500 is not a very large number. This, however, is dictated by the fact that we are still organized along lines to fight the high-intensity, high-tech war on the central front in Europe. Instead of sitting in the middle of Europe on bases at Lahr or Baden, we have withdrawn these forces to sit in Canada and be available for global deployment at a moment's notice.

Mr. Crosby: I would like to comment that it's not hard to understand the attitude toward the cost factor. The Cold War was perceived as being a life or death situation and every effort had to be made to prevent outbreaks of war. Now the international scene, I think, is seen by many people in a different context. It's not life or death, it's maintenance of an appropriate and proper social level in various parts of the world.

However, I just want to get a further comment on the regionalization. Is anybody recommending or suggesting that we could move in any evolutionary way toward the regionalization of peacekeeping so that we can foresee in one's lifetime—not mine, but somebody else's—organizations like the OAS being primarily responsible for peacekeeping, say, in North, South and Central America?

Mr. Barton: I would guess that that may develop in the OAS, although the Latins have always had a tradition of trying to avoid these sorts of things. I've seen signs of this in the most recent activities in Central America and so on, with

[*Traduction*]

En ce qui concerne la deuxième question au sujet du coût du maintien de la paix, j'ai toujours été étonné de constater que pendant la guerre froide, les pays étaient prêts à dépenser des dizaines de milliards de dollars pour se préparer à des opérations militaires. Il y a quelques années, nous étions tout à fait disposés à dépenser de 10 à 20 milliards de dollars pour acheter des sous-marins, et nous envisagions un programme d'acquisition de matériels qui auraient coûté de 35 à 50 milliards de dollars au cours des 15 prochaines années.

Tout à coup, la guerre froide a pris fin et nous n'avons plus besoin de ce matériel. Heureusement, bon nombre de ces commandes ont été annulées, mais pourtant on hésite à dépenser 200 millions de dollars—je n'ai pas le chiffre exact—pour le maintien de la paix.

Je pense qu'il faudra revoir notre façon de penser tant au niveau politique que gouvernemental, particulièrement dans les pays développés, car, comme M. Barton l'a dit, c'est de ces pays que proviendra la majorité des fonds. Il faut considérer ces dépenses comme un investissement à long terme pour assurer la paix mondiale qui permettra à des pays comme le Canada de croître et de prospérer.

Enfin, les Forces armées canadiennes doivent s'éloigner des missions du genre de celles de l'OTAN. Nous ne nous sommes toujours pas éloignés de ce genre de configuration, et c'est l'une des raisons pour lesquelles, en envoyant quelque 4 300 troupes à l'étranger, les Forces commencent à manquer de personnel. Elles peuvent toujours envoyer des navires et des hélicoptères, mais pour ce qui est du personnel entraîné, 4 300 ou 4 500 soldats, ce n'est pas si considérable. Cependant, le fait est que nous sommes toujours organisés pour combattre sur le front central en Europe dans une guerre de haute technologie, de grande intensité. Plutôt que de laisser les troupes au milieu de l'Europe sur des bases comme celles de Lahr ou de Baden, nous les avons retirées pour les ramener au Canada afin de pouvoir les déployer n'importe où au monde à peu de préavis.

M. Crosby: J'aimerais dire qu'il n'est pas difficile de comprendre l'attitude à l'égard du facteur coûts. La guerre froide était perçue comme étant une situation de vie ou de mort et par conséquent, il fallait faire tous les efforts possibles pour empêcher que n'éclate une guerre. Aujourd'hui, je pense que bien des gens voient la scène internationale dans un contexte différent. Ce n'est plus une question de vie ou de mort, il s'agit de maintenir un niveau social adéquat dans diverses régions du monde.

Cependant, j'aimerais poser une autre question concernant la régionalisation. Est-ce que l'un d'entre vous recommande ou laisse entendre que nous devrions nous diriger progressivement vers la régionalisation du maintien de la paix de sorte qu'un jour—pas de mon vivant, mais un jour—un organisme comme l'OEA pourrait être le principal responsable du maintien de la paix en Amérique du Nord, en Amérique du Sud et en Amérique centrale?

M. Barton: Je pense que c'est ce qui arrivera dans le cas de l'OEA, même si les Latins ont toujours essayé d'éviter ce genre de choses. Mais on a pu constater une certaine évolution en ce sens lors des activités les plus récentes en

[*Text*]

the help of the UN and of the United States. The trouble in Europe is that the only mechanism that I can foresee that might develop this capacity is the CSCE and it's perhaps moving in that direction.

Mr. Crosby: I don't want to quote you, but you indicated that perhaps we should leave European security and peacekeeping to the Europeans.

Mr. Barton: I'm doing that because I think it's time they started to pay the shot. That's my main concern. I think they've been getting a free ride. I didn't mean that it wouldn't be done under UN umbrellas; I meant that they pay the tab.

Mr. Crosby: No, no, I appreciate that.

Mr. Barton: That's on the understanding that we don't get the Security Council adopting financing resolutions the way it should do. However, the CSCE doesn't yet have that capacity, and whether it will develop it or not, I don't know. Certainly there are strong doubts expressed by certain members of the CSCE that it should move in that direction.

Mr. Crosby: Excuse me, I'm missing something here. I had the idea that it was better for Canadians to go to an area where they weren't previously involved, as opposed to being in the area where they are clearly involved. That was one of the elements of a peacekeeping force.

The Chairman: Somalians, for instance, are not sure that they would like an African regional group involved in Somalia.

Mr. Crosby: Exactly.

Mr. Barton: The African regional group, or the OAU, is an organization that I think was deliberately set up to make sure that it would be ineffective. They have tried a couple of times to mount operations, and in fact they've got one going now in Liberia which is having a very sticky time.

The Chairman: Can I ask you all a separate question? If we had a lot of people robbing banks, we probably wouldn't talk about how you armed the guys to go in and get the bank robbers. We would at some point talk about how you charge a guy for robbing a bank so that you can have some deterrent against people doing it again.

Mr. Barton talks about the World Court in his notes. When we're talking through these things, we never talk about how you get a system of penalties. You have these guys pushed back by a peacekeeping operation and they've been in violation of a UN order. Is there ever any talk about "laying a charge" and finding a way to take a warlord and say, that's it, you're in jail for 10 years, as a punitive measure so that somebody else doesn't try it? Do we ever talk like that in these discussions?

Mr. Barton: Yes, there's been some talk going on just in the last few days. I read about it in the newspaper. It's the idea of setting up a court that would hold them responsible for, in effect, a sort of 1992 version of the Nuremburg trials. Whether that will happen or not, I don't know.

The UN Human Rights Commission has been meeting this last week on basically examining some of the things that have been going on in Bosnia.

[*Translation*]

Amérique centrale, avec l'aide de l'ONU et des États-Unis. Le problème en Europe, c'est que le seul mécanisme qui pourrait développer une telle capacité est la CSCE, et c'est ce qui est en train de se produire peut-être.

M. Crosby: Je ne veux pas vous citer, mais vous avez dit que l'on devrait peut-être laisser la sécurité et le maintien de la paix en Europe aux Européens.

M. Barton: Je pense qu'il est temps qu'ils commencent à payer leur part. Voilà ce qui me préoccupe. Je pense que le moment est venu pour eux de payer la facture, et je ne voulais pas dire que cela ne pouvait pas se faire sous l'égide de l'ONU.

M. Crosby: Non, je comprends cela.

M. Barton: Et c'est en supposant que le Conseil de sécurité n'adoptera pas les résolutions financières qu'il devrait adopter. Cependant, la CSCE n'a pas encore cette capacité, et je ne sais pas si elle développera cette capacité. Certains membres de la CSCE ont dit douter fortement que cela arrivera.

M. Crosby: Excusez-moi, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Je croyais qu'il était préférable que les Canadiens aillent dans une région où ils ne sont jamais allés auparavant, plutôt que de se rendre dans la région où ils sont déjà intervenus. C'était l'une des caractéristiques de la force du maintien de la paix.

Le président: Par exemple, il n'est pas certain que les Somaliens aimeraient qu'un groupe régional africain intervienne en Somalie.

M. Crosby: Exactement.

M. Barton: Le groupe régional africain, ou l'OUA, est un organisme qui a été créé délibérément pour être inefficace. Ils ont tenté à quelques reprises de monter des opérations et en fait, ils ont une opération en cours à l'heure actuelle au Libéria qui leur donne beaucoup de difficultés.

Le président: J'aimerais vous poser à tous une question tout à fait à côté du sujet. S'il y avait beaucoup de voleurs de banque, nous ne discuterions sans doute pas de la façon dont on armerait les policiers pour aller les arrêter. Un moment donné, on parlerait plutôt de la pénalité que l'on imposerait à un voleur de banque afin de les dissuader de recommencer.

M. Barton parle du Tribunal mondial dans ses notes. Lorsque nous parlons de ces choses, il n'est jamais question d'un système de pénalités. Ces seigneurs de guerre sont repoussés par une opération de maintien de la paix, et ils contreviennent à une ordonnance des Nations Unies. N'est-il jamais question de «porter des accusations» et de trouver un moyen de jeter un seigneur de guerre en prison pour 10 ans, afin de le punir et dissuader quiconque de faire pareil? En est-il jamais question lors de ces discussions?

M. Barton: Oui, on en a parlé justement au cours des derniers jours. J'ai lu quelque chose à ce sujet dans le journal. L'idée consiste à mettre sur pied un tribunal qui les traduira en justice, en fait une sorte de version 1992 du procès de Nuremburg. Je ne sais pas cependant si cela se réalisera.

La Commission des droits de l'homme des Nations Unies s'est réunie la semaine dernière pour examiner les événements qui se sont déroulés en Bosnie.

[*Texte*]

• 1225

The Chairman: The Security Council thinks it is reasonable to say to somebody, stop shooting—I mean a specific leader of a specific side. Then he doesn't. What's the point? What is the sanction for the next guy?

Prof. Cox: I don't think the Security Council has the authority to conduct trials or whatever.

The Chairman: Should it have?

Prof. Cox: It should have. I am not completely certain about this. I think it might get you into the sticky question of charter reform.

What I hope might be a practical response to your question is that at a lesser level one can imagine attempting to impose financial penalties on the parties that cause the need for a peacekeeping force in the first place.

For example, in Cyprus, it has been suggested, and I still don't know why it has not been pursued, that there should be a series of penalties imposed on the two sides. To begin, a graduated transfer of the cost of the peacekeeping operation is one. So they know that next year they will have to pay 25% and the year after that 50%, and so on and so forth.

The Chairman: An incentive to settle.

Prof. Cox: Yes, an incentive to settle. One could imagine many variations.

The Chairman: A free market incentive to settle. I hadn't thought of the principles applied that way.

Mrs. Stewart (Northumberland): I was going to ask a further question on Somalia. The Security Council tomorrow has to deliberate on the U.S. offer of 30,000 troops. I was intrigued by the notion that you expressed, David Cox, that there would be two lines of UN intervention in Somalia. I can't imagine that working out. I would have thought it would have been more logical that the UN initiative in which Canada is involved would be sucked into the larger UN-U.S. headed proposal.

I wanted you to comment on the logic and the strategy of the U.S. offering 30,000 troops. To me that seems like overkill. You talked about peace enforcement units, and I could see as you were talking that maybe Somalia would be a type of an initiative under the proposed peace enforcement. How do you analyse the U.S. offer in relation to that?

Prof. Cox: I did see Somalia as the made-to-measure case for peace enforcement units. If the forces did constitute a rapid deployment force, they could have moved in at a very early stage, they could have disarmed these gangs, and they could have pacified the country. How many would it take? I think when people have looked at the idea of peace enforcement, something like a ready deployment force of 10,000 comes to mind, although it hasn't been worked out in detail as far as I know.

Why the overkill with the 30,000? My judgment is that the United States intends to disarm those groups and believes that 30,000 troops will be necessary. What is it going to do to the force, unless the Security Council manages to reconcile

[*Traduction*]

Le président: Le Conseil de sécurité juge raisonnable de dire aux dirigeants d'une faction particulière d'arrêter de tirer. Mais ses exhortations restent vaines. À quoi bon? Quelle sera la sanction la prochaine fois?

M. Cox: Je ne pense pas que le Conseil de sécurité soit habilité à tenir des procès.

Le président: Devrait-il l'être?

M. Cox: Il devrait l'être. Mais je ne suis pas entièrement sûr que cela soit possible. Cela risque de soulever la question épineuse de la réforme de la Charte.

On pourrait envisager comme solution pratique à votre question l'imposition de sanctions financières aux parties qui font en sorte que l'intervention d'une force de maintien de la paix soit nécessaire en premier lieu.

Ainsi, dans le cas de Chypre, on a proposé d'imposer des sanctions aux deux côtés, et j'ignore pourquoi cela ne s'est pas concrétisé. La première étape consiste en un transfert graduel du coût des opérations de maintien de la paix. Ainsi, les parties en cause savent que l'année suivante elles devront payer 25 p. 100, l'année d'après 50 p. 100, et ainsi de suite.

Le président: C'est un incitatif pour régler le différend.

M. Cox: Oui. On peut d'ailleurs imaginer toutes sortes de variations.

Le président: C'est un incitatif économique pour en arriver à un règlement. Je n'avais jamais pensé qu'on pourrait appliquer de cette façon le principe du libre marché.

Mme Stewart (Northumberland): Je voulais poser une autre question au sujet de la Somalie. Demain le Conseil de sécurité doit discuter de l'offre américaine d'envoyer 30 000 soldats là-bas Il y a une chose qui m'a intriguée dans ce que vous avez dit, soit qu'il y aurait deux avenues d'intervention onusienne en Somalie. Je ne peux pas m'imaginer que cela fonctionnera. À mon sens, il aurait été plus logique que l'initiative onusienne à laquelle participe le Canada soit intégrée à la proposition américaine qui a plus d'envergure.

Je voudrais savoir ce que vous pensez de la logique de la stratégie américaine consistant à offrir 30 000 soldats. Cela me semble quelque peu exagéré. Vous avez parlé d'unités d'imposition de la paix, et j'ai cru comprendre que la Somalie pourrait bénéficier de ce genre d'initiative. Comment percevez-vous l'offre américaine dans ce contexte?

M. Cox: Je considère effectivement la Somalie comme le cas idéal pour l'envoi d'unités d'imposotion de la paix. Si l'on avait constitué une force de déploiement rapide, celle-ci aurait pu être envoyée sur place très tôt dans le conflit, elle aurait pu désarmer ces gangs et pacifier le pays. Combien de soldats faudrait-il? Les experts qui ont examiné cette initiative envisagent une force de déploiement rapide de 10 000 soldats bien qu'à ma connaissance, on n'ait pas encore précisé les détails.

Pourquoi envoyer une force massive de 30 000 soldats? À mon avis, c'est que les États-Unis ont l'intention de désarmer ces groupes et qu'ils estiment que 30 000 soldats seront nécessaires. Quel incidence cela aura-t-il sur la force

[*Text*]

this in the next few days? I think there will be widespread concern among, for example, the missions in New York of the peacekeeping-contributing countries, because those United States forces are certainly going to expose, make more vulnerable, the peacekeeping forces that are not as heavily armed, that are still seeking to negotiate. They're going to make very vulnerable the refugee workers and so on who are going to be sitting ducks for reprisals.

I should just point out finally that this issue has already arisen in the former Yugoslavia where there is great concern that if the British, the French, the Spanish and so on in UNPROFOR II choose to use force to deliver a humanitarian relief convoy, there will be retaliations, and those retaliations might be against the blue helmets, which are much more vulnerable. Unfortunately, Yugoslavia came too soon for the United Nations in its reformist mode, and I fear Somalia might have come too soon too.

• 1230

Le président: Madame Bertrand.

Mme Bertrand (Brome—Missisquoi): Dans cette étude du document, on parle de maintien de la paix, d'imposition de la paix, ou on parle de rétablissement de la paix; mais tout cela suppose des pays ou des situations où il n'y a pas de guerre, où on peut prévenir la guerre. Or, actuellement nous faisons face à un problème humanitaire, que ce soit en Somalie, en Yougoslavie et ailleurs dans le monde, et la population en général, devant les images et les récits d'horreur qu'on entend, nous pousse à agir. Il est même trop tard pour agir, à mon sens. Dans le mandat des Nations Unies, entre son rôle humanitaire et le rôle politique ou interventionniste, où est la ligne? En un mot, est-ce que les Nations Unies, dans l'exercice de leur mandat, ont de la difficulté à tirer cette ligne de façon adéquate?

Prof. Cox: The problem in the former Yugoslavia is that the United Nations has undertaken a number of different tasks. In the first phase of the operation where United Nations forces are basically acting on the borders of Croatia and Serbia, they are essentially conducting a classical peacekeeping operation, and I am quite certain they know exactly what they are doing. They are providing a kind of buffer. They are giving confidence to local people that there is an authority in the area. I think all of those things have gone relatively well, or as well as one can expect.

It is in the second stage where the United Nations has a mandate to deliver humanitarian relief, using force if necessary to ensure that relief is delivered, that they are on the margin of a traditional peacekeeping operation and risk

[*Translation*]

onusienne si cela se concrétise, à moins que le Conseil de sécurité ne réussisse à concilier les deux approches dans les prochains jours? Au sein des missions des pays participant au maintien de la paix représentés à New York, je pense que l'inquiétude règne. En effet, les forces américaines vont certainement exposer, rendre plus vulnérables les forces de maintien de la paix qui ne sont pas fortement armées et qui cherchent encore à négocier. Elles vont rendre très vulnérables notamment le personnel qui vient en aide aux réfugiés. Ce seront des cibles faciles pour les représailles.

Enfin, je tiens à signaler que cette question a déjà été soulevée dans l'ex-Yougoslavie. En effet, on craint énormément que si les Britanniques, les Français et les Espagnols qui composent la force onusienne FORPRONU II choisissent de recourir à la force pour frayer un chemin aux convois d'aide humanitaire, il y aura des représailles et que ces représailles viseront les casques bleus, qui sont les plus vulnérables. Malheureusement, les déchirements en Yougoslavie se sont produits trop tôt pour le mouvement réformiste aux Nations Unies, et je crains que ce soit la même chose pour la Somalie.

The Chairman: Mrs. Bertrand.

Mrs. Bertrand (Brome—Missisquoi): This study deals with peacekeeping, peace enforcement, but presumably this is possible in countries or situations where there is no war, where war can still be avoided. Right now we are facing a humanitarian problem, whether in Somalia, in Yugoslavia or elsewhere in the world, and with the images that are brought to us and the horror stories that we hear, people expect us to do something. In my opinion, it might even be too late to intervene. Considering the terms or reference of the United Nations, where do you draw the line between its humanitarian role or its political or interventionist role? In the implementation of their mandate, are the United Nations having problems to draw this line adequately?

M. Cox: Pour ce qui est de l'ancienne Yougoslavie, le problème tient au fait que les Nations Unies ont entrepris diverses tâches. Au cours de la première phase de l'opération, les forces des Nations Unies ont été essentiellement déployées le long des frontières de la Croatie et de la Serbie, donc ce qu'il convient d'appeler une opération de maintien de la paix classique, et je suis certain que les participants ont une idée très claire de leur mandat. Ils constituent une espèce de tampon. Les forces onusiennes rassurent la population locale en leur montrant qu'il existe une autorité dans la région. Je pense que tout cela s'est relativement bien passé, ou en tout cas aussi bien que l'on pouvait l'espérer.

C'est la deuxième phase qui pose des problèmes. Ainsi, les Nations Unies ont le mandat de fournir une aide humanitaire, en ayant recours à la force si nécessaire pour s'assurer que cette aide est bien acheminée à ceux qui en ont

[*Texte*]

getting involved in some heavy fire-fights. If that happens and if there are losses, my fear is that the United Nations itself, in terms of its own capacities in New York, will not be able to manage the operation, and I think that fear is fairly widely shared in New York.

Can they keep a clear sense of where their function ends? On the borders of Croatia and Serbia, I think yes. But in the humanitarian relief they are doing now and as they move down into those contested areas of Bosnia, I do not think anybody can say that they will be able, on a day-to-day basis, to maintain this fine line between peacekeeping and full-fledged fire-fights.

The Chairman: I thank you all and I thank our three panellists for a most interesting morning.

This committee stands adjourned until 3:30 p.m. this afternoon.

[*Traduction*]

besoin. Et c'est ce qui les amène à repousser les limites d'une opération de maintien de la paix traditionnelle. C'est dans ce contexte que les forces onusiennes risquent d'être impliquées dans des combats où elles feront face à des tirs nourris. Si cela se produit, et s'il y a des pertes de vies humaines, je crains que compte tenu de ses ressources à New York, l'ONU elle-même ne soit pas en mesure de gérer l'opération. D'ailleurs, je pense que cette crainte est très répandue à New York.

Les forces onusiennes peuvent-elles conserver une idée claire des limites de leur mandat? Le long des frontières de la Croatie et de la Serbie, je le crois. Mais dans le contexte des efforts d'aide humanitaire actuellement déployés, à mesure que les forces s'avancent vers les régions contestées de la Bosnie, je ne pense pas que qui que ce soit puisse dire qu'elles seront en mesure de maintenir dans leurs activités quotidiennes cette ligne ténue entre le maintien de la paix et la participation à d'authentiques combats.

Le président: Je vous remercie tous et je remercie aussi nos trois invités grâce auxquels notre matinée a été fort intéressante.

La séance est levée jusqu'à 15h30 cet après-midi.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Queen's University:

David Cox, Department of Political Science.

From the Canadian Centre for Global Security:

Tariq Rauf, Senior Research Associate.

As individual:

William Barton, Former Ambassador to the United Nations.

TÉMOINS

De l'Université de Queen:

David Cox, Département de sciences politiques.

Du Centre canadien pour la sécurité mondiale:

Tariq Rauf, recherchiste associé sénior.

À titre d'individu:

William Barton, ancien ambassadeur auprès des Nations Unies.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CA1
XC11
-E71

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 46

Tuesday, December 1, 1992

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 46

Le mardi 1er décembre 1992

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canada's role in the United Nations

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude du rôle du Canada auprès des Nations Unies

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
JAN 7 1993

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25217—1

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice-Chairmen: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice-présidents: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 1, 1992
(55)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:38 o'clock p.m. this day, in Room 237-C, Centre Block, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Howard Crosby, Jesse Flis, André Harvey, Ricardo Lopez and Christine Stewart.

Acting Member present: Stan Hovdebo for Svend Robinson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer. *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Bob Miller, Research Consultant.

Witnesses: From the Canadian Institute of Strategic Studies: Alex Morrison, Executive Director. *From Guelph University:* Henry Wiseman, Department of Political Studies. *From Project Ploughshares:* Ernie Regehr, Research and Policy Director.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of Canada's role in the United Nations. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, November 18, 1992, Issue No. 43*).

The witnesses made opening statements and answered questions.

At 5:25 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 1er DÉCEMBRE 1992
(55)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 15 h 38, dans la salle 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Howard Crosby, Jesse Flis, André Harvey, Ricardo Lopez et Christine Stewart.

Membre suppléant présent: Stan Hovdebo remplace Svend Robinson.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur:* Bob Miller, consultant en recherche.

Témoins: De l'Institut canadien d'études stratégiques: Alex Morrison, directeur exécutif. *De l'Université de Guelph:* Henry Wiseman, Département d'études politiques. *Du Projet Ploughshares:* Ernie Regehr, directeur, Recherche et politiques.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité examine le rôle du Canada auprès des Nations Unies (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 18 novembre 1992, fascicule n° 43*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 17 h 25, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, December 1, 1992

• 1539

The Chairman: The meeting is called to order, resuming its consideration of Canada's role in the United Nations. From the Canadian Institute for Strategic Studies, Alex Morrison, Executive Director; from Guelph University, Professor Henry Wiseman, Department of Political Studies; and from Project Ploughshares, someone who's never been to Parliament before in his life, Ernie Regehr. Welcome, Ernie.

Am I supposed to just pick one to go first, or do you have any understanding among yourselves? I'll go on the order they're on the sheet then. That's the safest way. I don't get in any difficulty that way. Alex, you lose. I mean, you're first.

• 1540

Mr. Alex Morrison (Executive Director, Canadian Institute of Strategic Studies): Thank you very much, Mr. Chairman. I'm very happy to be here today to speak to you as you consider Canada and multilateralism in the 1990s.

One of the great challenges for Canada and for Canadians in the years ahead as we move into the 21st century is to ensure that Canada remains the multilateral internationalist country that it is. There are those who say that Canada is looking inwards to an alarming degree, even exhibiting tendencies in the direction of isolationism. Any moves in that direction are not at all in keeping with Canadian tradition and practice and ought to be resisted and fought with all of our national will and resources.

Your study is focusing on the United Nations, and more specifically on Secretary-General Boutros Boutros-Ghali's seminal document, *An Agenda for Peace*. As I have noted in my written submission, copies of which are now in your possession, your work is essentially one of clarification and suggestion. All Canadians look to you for reference and for guidance. Bringing together, as you have, so many people to speak with you is an excellent way to stimulate a frank and candid exchange of views and to provide a firm base for future action.

Under the auspices of our Pearson Peacekeeping Project, the Canadian Institute of Strategic Studies has been examining an agenda for peace for the past number of months and we have reached a number of conclusions, some of which I would like to relate to you today.

In the ten minutes I have been alloted I will cover six subject areas. As you are well aware, ten minutes are barely sufficient time to introduce issues. It is not enough time to discuss them, and thus I hope we will have an opportunity to do that during the question and answer period.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 1er décembre 1992

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons l'examen du rôle du Canada à l'ONU. Nous recevons M. Alex Morrison, directeur exécutif de l'Institut canadien des études stratégiques; le professeur Henry Wiseman du département des études politiques à l'Université de Guelph, et enfin quelqu'un qui n'a jamais mis les pieds au Parlement de sa vie, Ernie Regehr, du Projet Ploughshares. Bienvenue, Ernie.

Est-ce à moi de choisir qui prendra la parole en premier, ou vous êtes-vous entendus entre vous? Je vais suivre l'ordre dans lequel vous figurez sur la feuille. C'est ce qu'il y a de plus sûr. De cette façon, je ne ferai pas d'impair. Alex, vous avez perdu—enfin, je veux dire que c'est à vous de commencer.

M. Alex Morrison (directeur exécutif, Institut canadien des études stratégiques): Merci beaucoup, monsieur le président. Je suis très heureux d'être ici aujourd'hui pour présenter mon témoignage dans le cadre de votre étude sur le Canada et les rapports multilatéraux dans les années 1990.

L'un des grands défis pour le Canada et sa population dans les années à venir, à l'aube du 21e siècle, consistera à veiller à ce que le pays continue d'être la nation internationaliste multilatérale qu'el est. D'après certains, le Canada se replie sur lui-même à un degré alarmant et montre même des tendances à l'isolationnisme. Ce mouvement ne concorde aucunement avec la tradition et les actions du Canada, et il faut le combattre avec toute notre force et tous les moyens dont le pays dispose.

Votre étude porte sur l'ONU, et plus précisément sur le document fondamental du Secrétaire général, M. Boutros Boutros-Ghali, intitulé *Un Agenda pour la paix*. Comme je l'ai signalé dans mon mémoire, dont un exemplaire vous a été remis, vos travaux visent essentiellement à éclaircir la situation et à faire des propositions. Tous les Canadiens et les Canadiennes se tournent vers vous pour guider leur conduite. Vous avez su rassembler un grand nombre d'intervenants pour discuter avec eux, et c'est là une excellente façon d'engager un échange de vues franc et direct et de jeter des bases solides pour les mesures à prendre ultérieurement.

Dans le cadre du projet Pearson pour le maintien de la paix, l'Institut canadien des études stratégiques se penche depuis quelques mois sur un programme d'action en faveur de la paix, et il est parvenu à un certain nombre de conclusions. J'aimerais vous faire part de certaines d'entre elles aujourd'hui.

Dans les 10 minutes qui me sont accordées, j'aborderai six thèmes. Comme vous le savez, 10 minutes suffisent à peine pour présenter les sujets. Ce n'est pas suffisant pour en discuter, et c'est pourquoi j'espère que nous aurons l'occasion de le faire pendant la période de questions.

[*Texte*]

The six areas on which I will speak are, first, the establishment of the United Nations; second, the Military Staff Committee as envisaged in the Charter of the United Nations; third, some observations on the conduct of peacekeeping operations; fourth, the summit Security Council meeting on January 31 of this year; fifth, a standing military force; and sixth, peacekeeping education and training.

First, the founding of the United Nations. It is essential, I think, when discussing international peace, security, and stability to understand exactly why the United Nations was founded. In the words of the preamble of the charter: "We the peoples of the world determined to save succeeding generations from the scourge of war", and it then goes on. What the charter goes on to say is that international peace, security, and stability will be ensured by the use of force or the threat of use of force by an international military force to be under the direction of the Security Council. Thus, it was quite clear that the victors of the Second World War were to ensure that there would not be another world war, and the way they were to do that was to use the military power that they had amassed.

In the charter is provision for a Military Staff Committee composed of representatives of the five permanent members of the Security Council. In the early days of the United Nations it was seriously envisaged that the UN would have at its disposal a military force of some two million soldiers, thousands of airplanes, hundreds of ships, and even at one time serious consideration was given to having the United Nations have its own atomic arsenal. If a country not one of the five permanent members of the council threatened the peace, then this two million person force, with the ships and airplanes, was to be deployed to ensure that it did keep the peace. That was how the United Nations was going to save succeeding generations from the scourge of war.

• 1545

The United Nations was not set up to bring in an era of let's all hold hands, play in the sandbox, and we will enjoy peace, harmony, and tranquility. It was brought in to ensure let's all hold hands and play in the sandbox, and if you don't play according to my rules, then I'm going to make sure that you do.

Third, the evolution of peacekeeping. As we all know, peacekeeping was invented by Canada. Mr. Pearson was awarded the 1957 Nobel Peace Prize for his 1956 invention of peacekeeping, and indeed in 1988 all United Nations peacekeepers were awarded the Nobel Peace Prize.

There are many these days who discuss various aspects of peacekeeping and whether it ought to be considered as peacekeeping, peace-building, peacemaking, peace enforcement, peace-restoring, or peace establishment. I really think that by quibbling over the semantics we diffuse the effect of what we're doing and what has been done since Canada invented peacekeeping.

[*Traduction*]

Les voici. Premièrement, la raison pour laquelle l'ONU a été créée; deuxièmement, le fonctionnement du Comité d'état-major tel qu'il est envisagé dans la Charte de l'ONU; troisièmement, quelques observations sur le déroulement des opérations de maintien de la paix; en quatrième lieu, la réunion au sommet du Conseil de sécurité, tenue le 31 janvier 1992; puis, l'idée d'une force militaire permanente; et, enfin, la formation et l'instruction en matière de maintien de la paix.

Commençons par la fondation de l'ONU. Dans toute discussion sur la paix, la sécurité et la stabilité internationales, il faut bien comprendre pourquoi l'ONU a été fondée. Je reprends les termes du préambule de la Charte: «Nous, peuples des Nations Unies, résolus à préserver les générations futures du fléau de la guerre...» Plus loin dans la Charte, il est déclaré que la paix, la sécurité et la stabilité internationales seront garanties par le recours à la force ou par la menace du recours à la force par une formation militaire internationale placée sous la direction du Conseil de sécurité. Il était donc très clair dans l'esprit des vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale qu'il ne devait plus y avoir une autre guerre mondiale et que la réalisation de cet objectif supposait l'usage de la puissance militaire qu'ils avaient acquise.

Une disposition de la Charte prévoit la constitution d'un Comité d'état-major composé de représentants des cinq membres permanents du Conseil de sécurité. Dans les premiers temps qui ont suivi la création de l'ONU, on a sérieusement envisagé de mettre à sa disposition une force militaire de deux millions de soldats, de milliers d'avions et de centaines de navires; à une certaine époque, on a même vraiment songé à doter l'ONU de son propre arsenal atomique. Si un pays autre que les cinq membres permanents du Conseil menaçait la paix, cette force de deux millions de combattants, munie de navires et d'avions, devait être déployée pour le tenir en échec. C'est de cette façon que l'ONU devait préserver les générations futures du fléau de la guerre.

Quand l'ONU a été créée, il n'était pas question d'ouvrir une ère de cordialité ou de candeur bon enfant dans la paix, la quiétude et l'harmonie. Non! L'ONU a été fondée pour instaurer la bonne entente, mais à la moindre violation de ses règles, elle allait rappeler le délinquant à l'ordre.

Troisièmement, l'évolution du concept de maintien de la paix. Comme nous le savons tous, le maintien de la paix est une invention canadienne. M. Pearson s'est vu décerner le prix Nobel de la paix en 1957 pour avoir façonné ce concept; en fait, en 1988, tous les soldats de l'ONU chargés du maintien de la paix ont mérité le prix Nobel de la paix.

Nombreux sont ceux aujourd'hui qui discutent de divers aspects du maintien de la paix et qui demandent quelle expression il convient mieux d'employer pour décrire la notion: maintien de la paix, édification de la paix, pacification, respect des accords de paix, rétablissement ou établissement de la paix? Cette propension à vouloir couper les cheveux en quatre affaiblit ce que nous faisons et ce que le Canada fait depuis qu'il a inventé la formule.

[*Text*]

I tend to look at peacekeeping as being under a large umbrella, and under the umbrella we have all of the traditional missions: from observers, the interpositional model, such as in Cyprus, to helping a colony become a nation, as in Namibia, to governing a country, as in Cambodia, to what happened during the Iraq-Kuwait war and now what's going on in Yugoslavia and in Somalia.

So I see, yes, that peacekeeping has evolved, but I think the activities carried on in the name of or under the authority of the United Nations ought to continue to be described as peacekeeping.

Fourth is the January 31 summit meeting of the Security Council at the level of head of state and head of government and the invitation to the Secretary General to produce what eventually was to be called an agenda for peace. At that summit meeting, France obtained a lot of publicity by saying that it was ready to put 1,000 soldiers at the disposal of the Secretary General and another 1,000 within a week if necessary. What didn't receive publicity, of course, is that Canada and other countries had been doing that for many decades.

In the middle of June, Mr. Boutros Boutros-Ghali released his report, *An Agenda for Peace*. It attracted much publicity and of course added immensely to his reputation as an activist Secretary General. His report certainly provided a lot of food for enthusiastic thought. The Secretary General of the United Nations is not one who speaks all the time in diplomatic, measured tones. Indeed, I think the initiatives he has taken have gone a long way toward charting the future path of peacekeeping.

Fifth, a standing military force. A number of people have said that if only the United Nations had an army ready to ride to the rescue, things would be wonderful. There are really three topologies, I think, to a standing military force. First, that is where the UN has its own force under the direct authority of either the Security Council or the Secretary General; the second is where the United Nations has priority call on national contingents; and the third is an enhancement of the current system under which countries declare themselves more ready to provide forces to the United Nations when the United Nations wants them.

There are two aspects of these three topologies that we ought to bear in mind. The first is that countries will not act contrary to their national interests, and I cannot think it practical that a country will give thousands of its armed forces personnel to the United Nations for the United Nations to do with them what it wills when it wills. Second, if we want the United Nations to have a standing military force that can be used effectively, efficiently, and quickly, then we are saying the United Nations ought to have a military czar or a supreme warlord who has that ultimate authority. If we are not saying that, then we are saying we want the present system.

Sixth, education and training. There are four essential ingredients to peacekeeping: personnel, financing, *matériel* and equipment, and education and training, which of course includes research. Canada's contribution to peacekeeping has

[*Translation*]

Pour moi, le maintien de la paix recouvre un large éventail de missions traditionnelles: l'observation, la force tampon, comme à Chypre; l'aide fournie à une colonie pour qu'elle accède au rang de nation, comme en Namibie; la direction d'un pays, comme au Cambodge; l'intervention pendant la guerre entre l'Iraq et le Koweit et, aujourd'hui, dans les dossiers yougoslave et somalien.

Je dirai donc que le concept de maintien de la paix a effectivement évolué, mais qu'il faut continuer à désigner par l'expression «maintien de la paix» les actions menées au nom ou sous l'autorité de l'ONU.

Quatrièmement, une réunion au sommet s'est tenue le 31 janvier 1992 entre les chefs d'État et de gouvernement des pays membres du Conseil de sécurité, sur l'invitation du Secrétaire général, et elle a abouti à ce que l'on a fini par appeler *Un Agenda pour la paix*. À cette occasion, la France a beaucoup retenu l'attention pour avoir déclaré qu'elle était prête à mettre 1 000 soldats à la disposition du Secrétaire général et 1 000 autres en moins d'une semaine s'il le fallait. Ce qui n'a pas retenu l'attention, évidemment, c'est que le Canada et d'autres pays font cela depuis des décennies.

À la mi-juin, M. Boutros Boutros-Ghali a publié son rapport intitulé *Un Agenda pour la paix*. Le document a fait beaucoup de bruit et a solidement conforté la réputation d'activiste qu'avait le Secrétaire général. Chose certaine, le rapport a été reçu avec enthousiasme et il a fourni ample matière à réflexion. Le Secrétaire général de l'ONU n'est pas homme à s'exprimer en tout temps en propos mesurés et diplomatiques. Je crois d'ailleurs que les initiatives qu'il a prises ont dans une large mesure défini l'avenir du concept de maintien de la paix.

en cinquième lieu, une force militaire permanente. Certains disent que, si seulement l'ONU disposait d'une armée prête à venir à la rescousse, tout irait pour le mieux. Pour moi, il y a trois cas de figure lorsque l'on parle de forces militaires permanentes. Le premier, c'est que l'ONU disposerait de sa propre force militaire qui relèverait directement soit du Conseil de sécurité, soit du Secrétaire général; le deuxième, c'est que l'ONU ait un droit de demande prioritaire sur les contingents nationaux; le troisième, c'est le renforcement du système actuel, de sorte que les pays soient prêts plus rapidement à fournir des forces à l'Organisation lorsqu'elle les demande.

Il faut avoir deux aspects présents à l'esprit lorsque l'on étudie ces possibilités. D'abord, les pays n'agiront pas à l'encontre de leur intérêt national, et il m'apparaît peu probable qu'un pays cède des milliers de ses militaires à l'ONU pour qu'elle s'en serve à sa guise. Deuxièmement, si nous voulons doter l'ONU d'une force militaire permanente qu'elle puisse employer vite et bien, autant dire que nous voulons la munir d'un *leader supremo*, détenteur de tous les pouvoirs. Dire non à cette idée, c'est dire oui au système actuel.

Sixièmement, la formation et l'instruction. Il y a quatre éléments essentiels au maintien de la paix: le personnel, le financement, le matériel, et l'instruction et la formation, ce qui inclut la recherche, évidemment. Le Canada a beaucoup

[*Texte*]

been enormous and has been significant. However, it may well be, because of governmental priorities, that our contribution in the future will be as great overall but might be focused in other areas; that is, in the future we might not provide as many personnel but we might provide a lot of experience and a lot of education and a lot of training.

• 1550

So the Canadian Institute of Strategic Studies, under its Pearson Peacekeeping Project, is actively considering and looking at the possibility, first of all, of establishing in Canada a peacekeeping college, by means of which we could teach the world, educate the world, and train the world, so more people could be involved. We are also looking at the possibility of developing a peacekeeping automated training system. We publish *Peacekeeping and International* Relations, a journal of which you have copies. We have cooperated extensively with a number of former eastern European and Soviet satellites in the area of peacekeeping. We have developed very effective teacher and student programs and seminars, which we conduct as we are requested.

An Agenda for Peace, the report of the Secretary General, is an effective document. There are suggestions in there with which I agree. There are some with which I do not agree. The one with which I most emphatically do not agree is the move toward a standing military force on the part of the United Nations.

I believe it is essential Canada continue to contribute to peacekeeping, although the emphasis may shift, because contributing to peacekeeping is in the national interest of our country and is certainly in the interests of international peace, security, and stability.

The Chairman: Thank you. Professor Wiseman.

Professor Henry Wiseman (Department of Political Studies, Guelph University): I appreciate the opportunity to come to express my views to you.

We all know, from our own perceptions and often from our own agonies, for those who witness it on television or have been in place, that the world is undergoing a very radical process of transformation. The Cold War meltdown has released all kinds of latent dangers, and they have all come to the fore at once: excessive and rampant nationalism, violations of human rights, flows of refugees, and many other calamities that are occurring in just about every sector of the world.

These tragedies are occurring at the same time as the global community is facing other crises, crises of the latter part of the 20th century that will not go away: environmental degradation, global warming, structural adjustment. On the latter, structural adjustment, we are now discovering this is not something that affects just the Third World. We here in the First World are now subject to structural adjustment that is releasing a lot of people from employment who may never

[*Traduction*]

contribué au maintien de la paix. Toutefois, il se peut bien qu'à cause de l'ordre des priorités du gouvernement, notre contribution à l'avenir revête d'autres formes, sans pour autant perdre de son ampleur. Par exemple, dorénavant, nous ne fournirons peut-être pas un personnel aussi nombreux, mais nous mettrons à la disposition de l'ONU une grande expériences et de fortes capacités de formation et d'instruction.

Donc, dans le cadre de son projet Pearson pour le maintien de la paix, l'Institut canadien des études stratégiques envisage sérieusement de créer, tout d'abord, un collège du maintien de la paix au Canada, ce qui nous permettrait de former des représentants de tous les pays du monde afin d'augmenter le nombre des participants aux opérations. Nous songeons aussi à mettre au point un système de formation automatisé pour le maintien de la paix. Nous vous avons, d'ailleurs, remis quelques exemplaires de notre publication *Peacekeeping and International Relations*. Je vous signale que nous avons coopéré activement dans le domaine du maintien de la paix avec des pays d'Europe de l'Est, autrefois membres du bloc soviétique. Nous avons mis au point des programmes et des colloques, tant pour les enseignants que les participants; ils se sont révélés très efficaces, et nous en organisons quand on nous le demande.

Le Secrétaire général des Nations Unies a présenté *Un Agenda pour la paix* que nous trouvons excellent. Il contient des idées auxquelles je souscris et d'autres avec lesquelles je ne suis pas d'accord. Plus particulièrement, je m'oppose carrément à la création d'un corps militaire permanent qui relèverait des Nations Unies.

Selon moi, il est essentiel que le Canada continue à contribuer aux activités de maintien de la paix, même si l'ordre des priorités change dans l'avenir, car cela répond à l'intérêt de notre pays et favorise certainement la paix, la sécurité et la stabilité internationales.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Wiseman, vous avez la parole.

M. Henry Wiseman (professeur, Département des études politiques, Université de Guelph): Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de vous présenter mes opinions.

Nos propres perceptions et nos propres angoisses, quand nous écoutons la télévision ou que nous nous rendons sur place, nous font comprendre que le monde est en train de subir une transformation radicale. La fin subite de la Guerre froide a fait surgir toutes sortes de dangers qui, auparavant cachés, occupent maintenant, tous en même temps, le devant de la scène: un nationalisme excessif et exacerbé, le mépris des droits de la personne, une marée de réfugiés, et toutes sortes de calamités tous les coins du monde.

Ces tragédies surviennent parallèlement à d'autres crises qui touchent notre globe en cette fin du vingtième siècle et qui ne vont pas disparaître: dégradation de l'environnement, réchauffement de la planète, ajustement structurel, etc. Nous découvrons d'ailleurs maintenant que les ajustements structurels m'influent pas uniquement sur le tiers-monde. Nous aussi, dans le premier monde, sommes soumis à un ajustement structurel qui met au chômage bien des personnes

[*Text*]

find employment again in the kinds of industrial and management jobs they held before.

All these issues and crises and tragedies are converging all at once. That is why, I think you would agree, the world is undergoing a very critical stage of transformation. It's global systems overload. If we are trying to assess the situation and look into the future, unfortunately the current vision is of volcanic eruptions of conflict, with many non-state parties erupting in various parts of the world, where the parties do not even have a modicum of the rules and norms of behaviour of states but go their own way and are not subject, or have not been subject to this very time, to the means of conflict-management and resolution that have been utilized to date, not always successfully. The nature of the game has changed considerably.

My colleague Alex Morrison talked about the beginnings of the United Nations. I too would like to speak about the phrase "international peace and security". At the outset of the United Nations, international peace and security was the avoidance of war, the management of conflict, or the repression of aggression, when that occurred. He described quite vividly the kind of two million-strong international force that was supposed to take care of that.

That particular phrase, in its minimal meaning of 1945 and throughout the Cold War, to me is no longer adequate, and to many no longer adequate. The current phrase, "common security", one that relates to these numerous crises and issues, I think is a very much better description of what the world, the UN, and we in Canada face.

• 1555

What does it mean for Canada? And here I'd like to offer some particular views about the policy in a multilateral world, and of course support fully Alex's comments about being involved in as a wide an area of activity as we have in the past, and to maintain it.

In my own particular field, peacekeeping and the management of conflict, I think Canada should continue to be in the forefront. That does not mean that Canada should participate in every operation. I think the number of operations and types of operations are becoming so differentiated and complex that we ought to be more selective.

Canada has all too often in the past made prior commitments of what we ought to do if and when things occur in Angola. And at one time there was talk of further activity in southeast Asia or in other parts of the world. I don't think we ought to be making those kinds of statements. Every issue should be examined on its merits at the time and in terms of Canadian capability.

I doubt very much that a recent suggestion that Canada's peacekeeping efforts should be concentrated in the provision of logistics is adequate, or what Canada can do or would be appropriate for the multi-tasks and the multi-capabilities of

[*Translation*]

qui risquant de ne jamais retrouver, dans l'industrie et le secteur de la gestion, des emplois similaires à ceux qu'ils occupaient auparavant.

Tous ces problèmes, toutes ces crises, toutes ces tragédies convergent simultanément. C'est pourquoi, et je pense que vous serez d'accord avec moi là-dessus, on peut dire que le monde traverse une période critique de transformations. Les systèmes planétaires sont surchargés. Si nous essayons d'évaluer la situation et d'envisager l'avenir, nous constatons malheureusement que de multiples conflits éclatent auxquels sont parties des groupes non constitués en État. Les participants à ces conflits ne respectent pas, même dans une certaine mesure, les règles et comportements acceptés par les États, mais ils agissent à leur guise et ne sont pas soumis, ou tout au moins n'ont pas été soumis jusqu'à présent, aux règles de gestion des conflits et de règlement des différends auxquels le monde a eu recours jusqu'à présent, mais pas toujours avec succès. Les règles du jeu ne sont plus du tout les mêmes.

Mon collègue, M. Alex Morrison, a parlé des débuts des Nations Unies. Je voudrais revenir sur l'expression «la paix et la sécurité internationales». Quand l'ONU a vu le jour, préserver la paix et la sécurité internationales, c'était éviter la guerre, gérer les conflits et réprimer les agresseurs, le cas échéant. Il a décrit avec éloquence la force militaire de deux millions de soldats qui allait être chargée de cette mission.

Quant à moi, et bien d'autres pensent ainsi, cette définition est dépassée, tout comme le sens minimaliste que l'on donnait à cet objectif en 1945 et pendant toute la Guerre froide. On parle actuellement de «sécurité commune» quand on évoque les nombreux problèmes et crises de l'heure et, à mon avis, cette expression décrit bien mieux ce qui confronte maintenant le monde, les Nations Unies, et le Canada.

Comment cela touche-t-il le Canada? À ce sujet, je voudrais vous présenter quelques notions particulières sur les politiques adaptées à un monde multilatéral et, naturellement, apporter tout mon appui à Alex au sujet de la participation du Canada à un vaste éventail d'activités dans le passé et du maintien de cette participation.

Mes connaissances portent sur le maintien de la paix et la gestion des conflits; dans ce domaine, j'estime que le Canada devrait demeurer au premier rang. Cela ne signifie pas que le Canada doit participer à toutes les opérations de maintien de la paix. En effet, celles-ci deviennent si nombreuses, si complexes et si diverses qu'il nous faudra être plus sélectifs.

Dans le passé, le Canada a trop souvent pris des engagements anticipés concernant ce qu'il lui faudrait faire, si par exemple, la conjoncture évoluait en Angola. À un moment donné, on parlait également de nouvelles activités dans le sud-est asiatique, ou dans d'autres régions du monde. Je ne pense pas que les déclarations de ce genre soient indiquées. Il faut examiner les mérites de chaque situation quand elle se produit, et compte tenu des possibilités du Canada.

On a récemment dit que la contribution du Canada au maintien de la paix devrait se limiter au soutien logistique, mais cela me paraît insuffisant; il faut tenir compte de ce que le Canada peut faire ou de ce qui correspondrait aux

[*Texte*]

the Canadian military forces. I don't think that's a particularly good idea. My own view, with some reluctance, is that Canada ought to resist, at least to think very carefully, about participation in enforcement actions. This smacks too much of what I see as a new world order, and I don't particularly care for the manner in which that is being brought onto the international agenda.

Contrary to my colleague's view about peacekeeping as being an umbrella and the multitude of activities, I have some observations: provision of law of order, assurance of the respect of human rights, demilitarized zones, governmental actions, elections, etc. They are not all the same things. The public is confused. Very often we ourselves are confused. When we elect to do something, I think we ought to know specifically what we are involved in, and I think we ought very much to differentiate between one and the other and to know precisely what we ought to do.

I think we ought to be supporting the Secretary General in most of the aspects that were presented in *An Agenda For Peace*. Specifically, I think the United Nations requires an independent information-intelligence, advance-warning capability that it does not now have. It depends too much on the crisis of the moment. It doesn't have enough advance information and is often led by a perception of crisis from information that comes also blessed with the perception of national self-interest. I prefer to see, as the Secretary General has proposed, some kind of an international agency to conduct these sorts of intelligence gathering.

International training for peacekeeping, I fully endorse that. I've often felt that Canada should take a lead. I'm glad to see what the institute is doing. Perhaps that's the way it ought to break out and develop. Canada should definitely take a lead in that particular area.

There are numerous kinds of activities under the umbrella of peacekeeping, from observation to electioneering to monitoring of human rights, and many civilians participate in these operations. I think peacekeeping, although inherently, in historical terms, a military operation and now growing into all these many areas, involves non-military personnel, and the training and coordination should respect that need, and the strict psychology of military intervention should be enhanced by fuller research and integration of non-mililtary components, both in training and in the participation Canada will in the future offer to UN peacekeeping operations.

There are many other areas I think this committee should address. One of them is nuclear disarmament and disarmament in general, and the provision of a UN verification system. This has been resisted by many countries,

[*Traduction*]

capacités variées des Forces canadiennes. Je ne pense pas que cette notion soit particulièrement bonne. Je crois personnellement, avec en peu d'hésitation, que le Canada doit résister aux invitations de participer à des opérations coercitives, ou tout au moins, y réflechir soigneusement. Cela ressemblerait beaucoup trop à un nouvel ordre mondial; or, je n'aime pas du tout la façon dont ce dernier est introduit dans les relations internationales.

Je ne partage pas le point de vue de mon collègue selon qui le concept de maintien de la paix recouvre une multitude d'activités diverses; le maintien de l'ordre, le respect des droits de la personne, la protection des zones démilitarisées, l'adoption de mesures gouvernementales, la surveillance d'élections, etc., voilà autant de missions qui sont loin d'être identiques! Le public ne s'y retrouve pas, et c'est souvent aussi notre cas. Quand nous choisissons d'intervenir, il me semble que nous devrions connaître exactement la nature de notre participation, établir une distinction très nette entre les différentes activités, et savoir exactement ce que nous devrions faire.

Nous devrions appuyer la plupart des idées présentées dans le rapport du Secrétaire général intitulé *Un Agenda pour la paix*. Plus particulièrement, je crois que les Nations Unies devraient posséder un service de renseignement indépendant (des mécanismes d'alertes, en quelque sorte) ce dont elles ne disposent pas actuellement. L'ONU est trop à la merci de la crise du moment; elle n'obtient pas suffisamment à l'avance les renseignements pertinents et elle croit souvent qu'il y a crise d'après les données qui lui parviennent sous l'éclairage des intérêts nationaux. Comme le Secrétaire général l'a proposé, je préférerais que l'on charge une agence internationale de rassembler les renseignements.

J'appuie par ailleurs sans réserves la mise sur pied d'un système de formation pour le maintien de la paix internationale. J'ai souvent pensé que le Canada devrait montrer la voie à cet égard. Je suis heureux de noter ce que l'Institut fait en ce sens, et c'est peut-être l'orientation à retenir. Le Canada devrait sans aucun doute être le chef de file sur ce plan.

La notion de maintien de la paix désigne de nombreuses activités diverses allant de l'observation, à la surveillance des processus électoraux et à la protection des droits de la personne, activités qui demandent la participation de nombreux civils. Historiquement, le maintien de la paix a essentiellement été une activité militaire, mais il s'étend maintenant à de nombreux domaines où du personnel civil intervient. Tout programme de formation et de coordination devrait tenir compte de cet aspect. Une psychologie limitée à l'intervention militaire devrait être complétée par une recherche plus approfondie et par l'intégration des éléments non militaires, tant en ce qui concerne la formation que la participation du Canada aux opérations à venir de maintien de la paix menées par les Nations Unies.

En outre, votre comité devrait s'intéresser à bien d'autres domaines, dont le désarmement nucléaire, le désarmement en général, et l'établissement d'un régime de vérification sous les auspices de l'ONU. De nombreux pays se sont opposés à

[*Text*]

but now will take place in the chemical and biological field through a very magnificent agreement that has come to the fore. I think we should seize on the opportunity and try to extend it into every other area of arms manufacture and distribution.

Thank you.

• 1600

The Chairman: Thank you. Mr. Regehr.

Mr. Ernie Regehr (Research and Policy Director, Project Ploughshares): Thank you very much, Mr. Chairman. It's also a great pleasure for me to participate in these hearings and to join my colleagues at the table.

I want to focus on a very particular issue, and that is the role of non-governmental organizations as a complement to governmental and UN peacekeeping, conflict management, and resolution processes. I want to introduce that, if I may, by a brief review of current armed conflicts in the world today, and make a couple of points about their nature and character, which then leads me to the issue of the importance of non-governmental involvement in the resolution of some of these conflicts.

We do a survey in our office annually of current world conflicts, relying on a variety of sources, including the public media, of course. Depending on your definition of an armed conflict—and they do vary—our count currently is of 37 armed conflicts around the world that have a significant military component to them. These are military conflicts that are unresolved. They can be intermittent—that is, there isn't a high level of military activity in each of them every year—but they are continuing military activity unresolved so are in that category of an armed conflict.

Virtually all current armed conflicts are intra-state as opposed to inter-state conflicts. They're virtually all civil wars. I think Armenia-Azerbaijan and India-Pakistan are conflicts between states over a particular piece of territory that have clear international elements to them. But the overwhelming majority of wars are civil wars, and they divide about half and half into either state-controlled wars or state-formation wars.

In roughly half the wars, the issue is primarily who controls the state: revolutionary movements are trying to overthrow a current government and put in a more representative one, or we'll do it better. The issue is who controls the state.

About half the current conflicts are about the formation of the state: the actual form the state takes is itself the fundamental issue in the war. In Sudan the key question for most of the rebels is not who's in power in Khartoum, but the separation of southern Sudan from Khartoum to create a different state. In some cases, of course, there are elements of both in a conflict.

[*Translation*]

cette formule, mais celle-ci a cependant été retenue en ce qui concerne les armes chimiques et biologiques dans le cadre d'une excellente entente. Je crois que nous devons saisir l'occasion et nous efforcer d'assujettir à ces mécanismes les autres secteurs de la fabrication et de la distribution des armes.

Merci.

Le président: Merci. Monsieur Regehr, vous avez la parole.

M. Ernie Regehr (directeur de la recherche et des politiques, projet Ploughshares): Merci beaucoup, monsieur le président. C'est pour moi aussi un vif plaisir que de participer à ces audiences et de m'associer ici à mes collègues.

Je voudrais traiter d'une question très précise, il s'agit du rôle des organismes non gouvernementaux venant compléter l'action des gouvernements et des Nations Unies pour assurer le maintien de la paix, gérer les conflits et régler les différends. En guise de préface, je voudrais passer rapidement en revue les conflits armés qui font actuellement rage dans le monde et souligner un ou deux aspects de leur nature, ce qui m'amènera à traiter de l'importance des intervenants non gouvernementaux dans le règlement de certains de ces conflits.

Chaque année, nos services font un relevé des conflits en cours dans le monde, et ils utilisent pour cela diverses sources, y compris, naturellement, les médias. Selon la définition retenue pour décrire un conflit armé—et il existe plusieurs définitions—il y a actuellement dans le monde 37 conflits armés qui comportent un volet militaire important. Il s'agit d'affrontements militaires qui n'ont pas été résolus; ils peuvent être intermittents en ce sens que le niveau des opérations militaires n'est pas toujours le même d'une année à l'autre, mais comme les activités militaires se poursuivent sans aboutir à une solution, on parle de conflits armés.

Pratiquement tous les conflits armés actuels sont des guerres intestines et non internationales. Il s'agit donc presque toujours de guerres civiles. Les conflits qui opposent l'Arménie à l'Azerbaidjan et l'Inde au Pakistan sont des affrontements entre États qui concernent un territoire précis et présentent des éléments internationaux évidents. Dans la très grande majorité des cas, cependant, il s'agit de conflits civils qui se partagent à peu près à égalité entre les guerres pour la maîtrise de l'État et les guerres au sujet de la création d'un État.

Dans à peu près la moitié des cas, il s'agit essentiellement de savoir qui va diriger l'État: des mouvements révolutionnaires s'efforcent de renverser le gouvernement en place pour le remplacer par un gouvernement plus représentatif, ou parce que les révolutionnaires pensent pouvoir faire mieux. La maîtrise de l'État constitue donc l'enjeu du conflit.

Dans l'autre moitié des cas, le conflit a pour objet la création d'un nouvel État. L'enjeu fondamental de la guerre est donc d'établir ce que sera l'État. Au Soudan, les rebelles ne cherchent pas à renverser le gouvernement de Khartoum; ils veulent plutôt que le sud du Soudan se sépare, s'affranchisse de Khartoum et forme un État différent. Dans certains cas, naturellement, le conflit présente des éléments des deux situations mentionnées.

[*Texte*]

It's significant, I think, that half our state formation questions—and that element of state conflict is growing, by the way, and has some pretty important implications for the sovereignty question... In state control conflicts the issue is the legitimacy of government, is this an illegitimate government or not, but the actual legitimacy of the state is not the question. In state formation conflicts the question is is the state itself legitimate.

That creates very big problems for the international community to intervene in something approaching an objective manner. If the international community intervenes in a state formation conflict where sovereignty itself is one of the issues of dispute, you're perceived as taking one very clear side. You're perceived as taking the side of those who reject the legitimacy of sovereignty over the entire state in the first place.

I think that points to one of the reasons the United Nations will have continuing and increasing difficulty to come to political consensus on intervention in a conflict in which there is not a direct invitation to intervene. It will be very difficult for the Security Council to reach consensus when that issue of state of the legitimacy of sovereignty itself is a partisan element of the dispute, which is also why I think in the vast majority of cases international peacekeeping and intervention will continue to be essentially with the consent of the parties involved. There will be very few and only dramatic and extraordinary circumstances in which there'll be any measure of consensus to intervene when there is not consent of the parties involved.

• 1605

Two characteristics of current conflicts are also important. One is that of marginalization. A large number of those 37 conflicts we haven't heard about. People in this room would know about them if we reminded each other about them, but they certainly don't make the newpapers on a daily basis. They are marginalized. Out of sight, out of mind.

The rebel movements have enough capacity to continue a record of disturbing the peace, but certainly not the capacity to actually overthrow or to meet their objectives. Central governments have the capacity militarily to keep the rebellion at bay in marginalized areas outside of the commercial and main centres of the country, but don't have the military or political backing needed to actually settle the thing once and for all, and to undermine the... These are conflicts that go on for decades, literally, protected by obscurity. They thrive on anonymity. I'll get back to the point of that when I talk about the role of NGOs in the conflict management and conflict resolution process.

Of course the second characteristic, which is now well understood and recognized, is that of ethnicity or identity, wars in which the issue or the political and social viability of a particular group, as a group, is a central issue in the conflict. About two-thirds of those 37 current wars are identity conflicts; that is, they are about the right of the Armenians in Azerbaijan to be recognized as a group, socially.

[*Traduction*]

Quand il s'agit de la création d'un État, il convient de noter—et c'est là un aspect de plus en plus important dans les conflits mettant l'État en cause, et il n'est pas sans avoir des conséquences importantes pour la souveraineté... Les conflits dont l'objet est la maîtrise de l'État posent la question de la légitimité du gouvernement, mais la légitimité de l'État n'est pas en cause. Les conflits visant à créer un État mettent en cause la légitimité de l'État même.

Cela soulève des problèmes très importants si la communauté internationale pense à intervenir d'une façon quelque peu objective. Quand elle décide de s'interposer dans un conflit visant à créer un État, et que la souveraineté même est l'un des aspects du conflit, l'intervention est perçue comme favorisant clairement l'une des parties. Les intervenants sont perçus comme se rangeant du côté de ceux qui refusent la légitimité de la souveraineté sur l'ensemble de l'État.

Je crois que c'est là une des raisons pour lesquelles les Nations Unies aurant de plus en plus de mal à en arriver à un consensus politique lorsqu'il s'agira d'intervenir dans un conflit en l'absence d'une invitation directe en ce sens. Il sera très difficile pour le Conseil de sécurité d'atteindre un consensus si la question de la légitimité de la souveraineté est elle-même un élément contesté du conflit; voilà également pourquoi je pense que, dans la grande majorité des cas, on continuera de ne pouvoir intervenir ou assurer le maintien de la paix au niveau international qu'avec l'assentiment des parties concernées. Ce ne sera que rarement, et seulement dans des circonstances particulières et extraordinaires, qu'un consensus pourra s'établir au sujet d'une intervention effectuée sans l'assentiment des parties concernées.

Deux caractéristiques des conflits actuels sont également importantes. On a d'abord la marginalisation. On ne sait rien d'une bonne partie de ces 37 conflits. Les personnes ici présentes sauraient de quoi il s'agit si on le leur rappelait, mais il n'en est certainement pas question tous les jours dans les journaux. Ils sont marginalisés. Loin des yeux, loin de l'esprit.

Les mouvements rebelles ont les moyens nécessaires pour continuer à troubler la paix, mais certainement pas pour prendre vraiment le pouvoir ou atteindre leurs objectifs. Les gouvernements centraux sont militairement en mesure de cantonner la rébellion dans des zones marginalisées loin des principaux centres commerciaux du pays, mais ils n'ont ni les forces militaires ni le soutien politique voulus pour régler le problème une fois pour toutes et pour ébranler le... Ce sont des conflits qui traînent pendant des décennies, favorisés en cela par le fait qu'ils restent dans l'ombre, dans l'anonymat. Je reviendrai là-dessus quand je parlerai du rôle des ONG dans les processus de gestion et de règlement des conflits.

La deuxième caractéristique, que l'on sait aujourd'hui comprendre et reconnaître est, bien sûr, celle de l'ethnicité ou de l'identité; il s'agit des guerres dont l'enjeu est la viabilité politique et sociale d'un groupe donné. Les deux tiers environ de ces 37 guerres appartiennent à cette catégorie; citons par exemple, le droit des Arméniens à être socialement reconnus comme un groupe autonome en Azerbaidjan.

[*Text*]

When we come to the reconciliation or to the conflict resolution process, one of the points *An Agenda for Peace* makes is that in the reconciliation process the fault lies first in the lack of political will of parties to seek a solution. That speaks very directly to the issue of identity disputes, because in those circumstances the welfare of persons is directly linked to the welfare or to the status of a particular group within a state.

There is a fundamental suspicion of the capacity of national institutions to advance the welfare of individuals linked to a particular group so that their appeal then becomes not to national institutions but to their particular tribe or ethnic group or religious group as being the body that will have the best chance of meeting their particular needs. This means there exists a level of deep suspicions between communities. That's the nature of identity conflicts: deep suspicions between communities at the community level. These are not conflicts that are amenable to negotiations by élites and deal-making and settlement-making, because the leaders themselves cannot bring the community along. As soon as the leaders start to make a deal with the enemy, they lose the confidence of the community of people who believe that their own welfare is related not to making a deal, but to the status of their particular group.

• 1610

This means that the process of resolving conflict must have as part of it a very deep and fundamental process of reconciliation between communities. This is one of those areas that is becoming much more prominent in armed conflicts and in conflicts in which imminent hostilities are there, and I think it is amenable to non-governmental movements and groups to respond. It's within churches, with extensive international linkages, that there is some possibility for the development of links and bridges between communities at the community level.

The conflict-resolving process involves essentially...at all times it must involve a strong element of confrontation. For blacks in South Africa, in order to be able to deal at all with the whites, they first need to go through the process of identifying what the problem in society is, and that inevitably means villainizing the white man to a certain extent. Well, that's an essential part of conflict management and resolution, but it needs its counterpart. That having taken place, there now needs to be a process of reconciliation, of de-demonizing the enemy and creating opportunities for interchange and the resolution of conflict between communities.

That speaks to a process, track-two diplomacy, and I will give one very brief example if I may. In our institute we've had a fairly long-term program with a group of expatriate Somalis. These are Somalis who are refugees from the conflict in Somalia. They now live primarily in North America, but also draw on Somalis coming from the country itself.

[*Translation*]

Quant à la réconciliation ou au règlement du conflit, *Un Agenda pour la paix* signale notamment que la réconciliation est compromise surtout parce que les parties concernées n'ont pas la volonté politique de trouver une solution. Cela est directement relié à la question des litiges relatifs à l'identité, car, dans de tels cas, le bien-être des personnes dépend directement du bien-être ou du statut d'un groupe donné à l'intérieur d'un État.

On se demande toujours si les institutions nationales sont en mesure de favoriser des personnes ayant des liens avec un groupe donné, si bien qu'elles perdent la préséance au profit d'une tribu ou d'un groupe ethnique ou religieux qui suscitent chez une partie de la population l'impression que nul mieux que lui ne répondra à ses besoins. Il existe donc une profonde méfiance entre les différentes communautés. Telle est la nature des conflits d'identité: une vive méfiance entre les différentes communautés au niveau local. Des conflits de ce type ne se prêtent guère aux négociations entre des élites, avec marchandage et établissement d'un compromis, parce que les dirigeants eux-mêmes ne peuvent pas garantir l'assentiment de leur communauté. Dès qu'ils commencent à s'entendre avec l'ennemi, ils perdent la confiance de leur communauté qui considère que son bien-être ne dépend pas de la réalisation d'une entente, mais de son statut au sein de l'État.

Cela signifie qu'un conflit ne peut pas se résoudre sans une réconciliation profonde et fondamentale entre les communautés concernées. C'est là un des éléments qui figurent de plus en plus au premier plan dans les conflits armés et dans les différends où le déclenchement des hostilités est imminent. Je pense que les groupes non gouvernementaux ont ici des chances de réussite. C'est à l'intérieur des églises, avec leurs vastes ramifications internationales, que l'on peut espérer établir des liens et des passerelles entre les communautés directement au niveau de celles-ci.

Le processus de règlement des conflits comprend principalement... l'affrontement doit toujours en constituer un important élément. En Afrique du Sud, si les Noirs veulent pouvoir véritablement faire face aux Blancs, il leur faut d'abord cerner la nature du problème inhérent à leur société, c'est-à-dire qu'ils doivent, dans une certaine mesure, voir l'homme blanc comme un épouvantail. Il s'agit là d'un élément essentiel de la gestion et du règlement des conflits, mais il y faut un contrepoids. Cela fait, il convient de passer à la réconciliation, de cesser de voir dans l'ennemi un pur démon, et de susciter des occasions d'échange et d'apaisement entre les communautés.

Cela correspond à ce que l'on peut appeler une diplomatie parallèle; je vais vous en donner un bref exemple. Notre institut s'occupe d'un programme à long terme concernant un groupe de Somaliens expatriés, des réfugiés qui ont fui le conflit déchirant leur pays. Ils vivent maintenant surtout en Amérique du Nord; mais ils sont également en rapport avec des Somaliens venant directement de leur patrie.

[*Texte*]

The process here is one of consultation with representatives of the Somali community, representatives from all the warring factions or clans within the Somali community coming together, sitting down and exploring alternative futures for Somalia. To put it very briefly, the idea is that when the leadership goes to the table in order to negotiate new constitutional arrangements and new settlements, they have to be able to draw from a bank of ideas of credible possibilities.

There need to have been prior thought given to a range of credible options, and somebody has to be putting ideas into that bank from which the leadership draws. Part of the point of an effective track-two diplomacy process is diplomacy at an informal level, including all the parties to the dispute, generating alternative possibilities for the future, which then the leaders can work at.

In citizen diplomacy, in preventive diplomacy, early warning, fact-finding missions, there is a whole range of ways in which the NGO community I think needs to be considered in the conflict resolution process...parallel with the role of the NGO communities in the development process. There's a well-established recognition that while governments are fundamentally there to promote economic development, there are some elements of that activity that are best done by the private sector, by the NGO sector. I think the same holds true for the conflict resolution sector. I think the United Nations would be strengthened by a more formal recognition of that and integration of that into the official processes.

Thank you.

• 1615

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): I may be going a little further than any of you have gone, in the sense that... What are the circumstances where intervention is acceptable to you, and how does the United Nations...if it were going to establish those requirements, what would it look at and say okay, this is a situation, whether it's human rights or civil war or aggression? When is it acceptable for them to establish some kind of structure that would allow them to go in and intervene?

Prof. Wiseman: That decision is made by the Security Council. It's made by the permanent members, who have a veto, and the other members, who consider the gravity of the situation and whether or not they view it as a threat to international peace and security. But as I've indicated earlier, threats to international peace and security are also ones where humans are being deprived of their rights—where they are being violated—where there are local wars that are vicious. It depends on the views, then, of the Security Council and whatever leadership the Secretary General may take. He is now taking very affirmative leadership and providing for the criteria.

The criteria for intervention have evolved over time. They began with the consent of the parties in conflict willingly to allow an UN interpositary force, to keep ceasefire parties at bay. It's evolved into many, many activities, as you see have been going on in Namibia, Cambodia, and Yugoslavia. They're not all easy decisions. They are political decisions, at last.

[*Traduction*]

Il s'agit là de consulter des représentants de la communauté somalienne: Des représentants des différentes factions rivales et des clans composant cette communauté se réunissent et étudient les possibilités d'avenir de leur pays. Leurs dirigeants disposent ainsi de toute une banque d'idées ou de possibilités crédibles lorsqu'ils se présentent à une négociation concernant les dispositions constitutionnelles et de nouvelles ententes.

Il faut avoir auparavant réfléchi à toute une gamme d'options crédibles, et il faut que quelqu'un ait placé des idées dans cette banque dans laquelle puiseront les dirigeants. Pour être efficace, cette diplomatie parallèle doit se faire sans formalisme, et toutes les parties au conflit doivent y participer afin de définir pour l'avenir différentes orientations que les dirigeants pourront ensuite essayer de préciser.

La diplomatie populaire, la diplomatie préventive, les avertissements préalables et les missions d'enquête, voilà autant de moyens parmi bien d'autres par lesquels les ONG peuvent jouer un rôle dans le règlement des conflits... parallèlement à leur rôle dans le processus de développement. Il est aujourd'hui bien établi que, si les gouvernements ont principalement pour tâche de favoriser le développement économique, certaines des activités correspondantes devraient plutôt être prises en main par le secteur privé et les ONG. Il en va de même pour le règlement des conflits. Je pense que les Nations Unies verraient leur influence renforcée si l'on reconnaissait plus formellement cette situation et si on l'intégrait aux processus officiels.

Merci.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): J'irais peut-être un petit peu plus loin que vous ne l'avez fait, en ce sens que... Dans quel cas une intervention vous paraît-elle acceptable et comment les Nations Unies... si cette organisation devait définir ces exigences, sur quoi s'appuierait-elle pour cerner la situation, la ranger dans la catégorie des droits de la personne, des guerres civiles ou des agressions? Quand pourrait-elle mettre sur pied une structure qui lui permettrait d'intervenir directement?

M. Wiseman: C'est le Conseil de sécurité qui prend la décision. Les membres permanents, qui ont un droit de veto, et les autres étudient la gravité de la situation pour voir si elle menace la paix et la sécurité internationales. Mais, comme je l'ai dit précédemment, quand la paix et la sécurité internationales sont en péril, on a également des êtres humains qui sont privés de leurs droits—ceux-ci sont carrément violés—et l'on assiste à des guerres locales très cruelles. Tout dépend alors de la décision du Conseil de sécurité ou des initiatives prises par le Secrétaire général, qui est actuellement très dynamique et définit bien les critères à suivre.

Les critères d'intervention ont en fait évolué au fil des ans. Au départ, les belligérants autorisaient de plein gré la mise en place d'une force tampon pour faire écran entre eux et protéger le cessez-le-feu. On en est passé maintenant à toute sorte d'activités comme on le voit aujourd'hui en Namibie, au Cambodge, en Yougoslavie. Les décisions ne sont pas toujours faciles; mais enfin, ce sont des décisions politiques.

[*Text*]

I'll defer to my colleagues, who may add to that.

Mr. Morrison: The military has a saying: "depending on the ground and the tactical situation". What that means is virtually each situation is unique. However, some guidelines have evolved over time, and one of them is most certainly the invasion of one country by another. We saw concerted and concentrated and cooperative UN action in the case of Korea and in the case of the Iraqi invasion of Kuwait.

Also, when a country is treating its citizens to such an abominable degree that the international community considers the traditional concepts of sovereignty ought not to be observed and honoured in that particular situation...and indeed, since the end of the Cold War, since the world has been free to concentrate on other geographic and functional areas, it's become quite clear many of the United Nations countries are not at all backward about coming forward and carrying out actions that in previous years would have been considered as interfering in the internal affairs of a state.

I think in the future, granted each situation will be unique, there are some guidelines that can be followed, and I do think we will find the United Nations becoming much more interventionist.

Mr. Regehr: I think the decision of when to intervene will remain political, by definition. That is to say, it's a political situation and requires a political choice. No legal definition will be available, but at the same time a certain automation or "automaticity" can be introduced into the process. This relates to the Secretary General's capacity for intelligence-gathering and information-gathering. There needs to be a process such that when certain levels of human rights violations are recorded, that then kicks in an automatic process of fact-finding mission, of a Secretary General's report; things that escalate the political and diplomatic response to a situation.

• 1620

Then, of course, there are extreme situations like an invasion, which obviously put it right on to the agenda. But there needs to be a way of getting it on the agenda at much earlier stages. That will not be likely to happen if that is an entirely political decision, so there needs to be within the Secretary General's office some measure of automaticity or...it's not automation. I don't know what the word is, but I think you get my meaning.

Mr. Hovdebo: Just to take that a little further, all three of you are suggesting that traditional sovereignty should be ignored, at least considerably more than it has in the past, and that the idea of consent is long gone.

Mr. Morrison: I would think that the notion by means of which the United Nations would not consider taking action which might be construed as interference in the internal affairs of states will certainly receive less attention in the

[*Translation*]

Je cède la parole à mon collègue, qui pourra ajouter quelques précisions. .

M. Morrison: On dit dans l'armée que les choses dépendent de l'état du terrain et de la situation tactique, ce qui signifie que deux situations ne sont jamais vraiment identiques. Certaines lignes directrices se sont néanmoins précisées au fil du temps, notamment en ce qui concerne l'invasion d'un pays par un autre. L'ONU a pris des mesures concertées et concentrées de coopération entre ses membres dans le cas de la Corée et quand le Koweït a envahi l'Irak.

Il peut également arriver qu'un pays maltraite ses propres citoyens à un point tel que la communauté internationale décide de ne pas s'en tenir au concept traditionnel de la souveraineté face à la gravité de la situation... et d'ailleurs, depuis la fin de la Guerre froide, depuis que le monde a pu porter son attention sur d'autres régions géographiques, sur d'autres types de problèmes, il est apparu clairement que de nombreux pays membres des Nations Unies n'hésitent pas à prendre des initiatives qui auraient été naguère considérées comme étant de l'ingérence dans les affaires internes d'un État.

Chaque situation est unique et certaines lignes directrices doivent être respectées, mais je pense qu'à l'avenir les Nations Unies deviendront de plus en plus interventionnistes.

M. Regehr: Je crois que toute décision relative à une intervention restera politique, par définition. Je veux dire par là qu'une situation politique doit susciter un choix politique. Aucun statut juridique ne pourra être défini, mais on pourra parallèlement introduire dans ce processus un certain automatisme, une «automaticité». Cela tient aux possibilités dont dispose le Secrétaire général pour le rassemblement d'informations plus ou moins secrètes. Il faut établir un processus dans le cadre duquel une mission d'enquête serait automatiquement mise sur pied dès que les droits de la personne auraient été violés au-delà d'un certain stade; on aurait ensuite un rapport du Secrétaire général pour formuler, à un niveau supérieur, la réponse politique ou diplomatique qu'exigerait la situation.

On a ensuite bien sûr des situations extrêmes, comme une invasion, dans lesquelles il n'est pas question d'attendre pour intervenir. Il faut toutefois disposer d'un moyen d'étudier le problème aux stades antérieurs. Cela n'a guère de chance de se produire si la décision est entièrement politiques; il faudrait donc que le fonctionnement du Bureau du Secrétaire général prévoie un certain degré d'«automaticité» ou... d'automatisme. Je ne sais pas quel mot employer, mais vous comprenez ce que je veux dire.

M. Hovdebo: Allons un peu plus loin. Vous êtes tous les trois d'avis qu'il ne faut pas tenir compte de la souveraineté traditionnelle, tout au moins pas comme on le faisait par le passé; par ailleurs, vous pensez qu'il n'est plus nécessaire d'avoir l'assentiment des parties.

M. Morrison: Je pense que le principe suivant lequel les Nations Unies ne devraient pas envisager de prendre des mesures susceptibles d'être interprétées comme de l'ingérence dans les affaires intérieures d'un État perdra

[*Texte*]

future than it has in the past, because many citizens in many countries are realizing that to allow governments to treat their citizens in that way, to allow governments to deprive their citizens of the basic necessities of life, renders those countries which stand aside virtual accomplices.

However, there is also the condition we have to take into account, that countries are as logical and as reasonable and as objective as are individuals in their day-to-day dealings, and we ought not to expect the United Nations to be any more perfect than individuals.

Mr. Regehr: I don't think I would characterize it in quite the way in which you did. Sovereignty is a fundamental, honourable principle which makes possible the pursuit of self-determination of a community.

I don't think the international community will quickly allow—at least I hope not—the principle of sovereignty to erode. That's a fundamental requirement for the protection of the rights of people. It is within a sovereign community that you must have the capacity to respond to the needs and wishes of your people in a democratic society without undue interference. Of course we are recognizing, and it is overdue, that this is not an absolute principle. There are certain minimum international standards, which states must, by definition, or should by definition adhere to, human rights and that sort of thing.

I wish to say just one other thing. By virtue of the fact that sovereignty remains an important principle, I think consent will be central to United Nations action in the future. There will be exceptional circumstances in which consent is ignored or overridden, but I think in large measure consent will still play a very prominent role in permitting the UN to act in the affairs of individual states.

Mrs. Stewart (Northumberland): I think I recently heard people who would challenge your comments about sovereignty as a concept.

We talked this morning in committee about the need for some way to impose sanctions on human rights abusers. Certainly in the former Yugoslavia they're beginning to talk about the notion of an equivalent of the Nuremberg trials process. I belong to an organization of parliamentarians called Global Action, which is stressing the importance of trying to make an international court a more meaningful body. That is considered to be possible in areas like the former Yugoslavia, where sovereignty is up in the air, and in Somalia, where it's also up in the air. It would be another formula for dealing with international conventions and the lack of adherence. I wouldn't mind your comments on that.

• 1625

All of you talk to some degree about education and training in peacekeeping and the fact that this will become a more important role in the thought that it would also apply to bringing non-government organizations into the process of

[*Traduction*]

certainement de l'importance dans l'avenir; en effet, de nombreux citoyens dans bien des pays se rendent compte que, s'ils autorisent un gouvernement à traiter ses propres citoyens de cette façon et à les priver des nécessités fondamentales de la vie, les pays qui ferment les yeux devant la situation se font en quelque sorte complices du premier.

Il faut néanmoins tenir compte du fait que les pays sont aussi logiques, aussi raisonnables, aussi objectifs que les particuliers dans leurs activités quotidiennes, et l'on ne peut donc pas s'attendre à ce que les Nations Unies soient plus parfaites que n'importe quel individu.

M. Regehr: Je ne présenterai pas tout à fait les choses comme vous le faites. La souveraineté est un principe fondamental et honorable qui permet à une communauté de façonner elle-même son destin.

Je ne pense pas que la communauté internationale laisse rapidement se détériorer le principe de la souveraineté; tout au moins, j'espère que non. C'est à l'intérieur d'une collectivité souveraine qu'une société démocratique doit pouvoir, sans interférence injustifiée, répondre aux besoins et aux souhaits de sa population. Nous reconnaissons bien sûr, et il était temps de le faire, que cela ne saurait être un principe absolu. Les États doivent, ou devraient, par définition, respecter certaines normes internationales minimales en matière de droits de la personne, par exemple.

Je voudrais simplement ajouter une chose. Du fait que la souveraineté reste un principe important, je pense que l'assentiment des partis concernés continuera d'être un élément clé dans les initiatives que prendront désormais les Nations Unies. Dans certains cas, on pourra passer outre à cet assentiment, mais je pense que, dans une large mesure, c'est un principe qui continuera de peser beaucoup dans la balance quand l'ONU décidera s'il faut ou non intervenir dans les affaires des États.

Mme Stewart (Northumberland): J'ai récemment entendu des gens qui contesteraient votre interprétation du concept de souveraineté.

Nous avons parlé en comité ce matin de la nécessité d'imposer des sanctions à ceux qui portent atteinte aux droits de la personne. On commence à envisager de tenir l'équivalent du procès de Nuremberg dans l'ancienne Yougoslavie. J'appartiens à Global Action, une organisation de parlementaires qui insistent sur la nécessité de donner plus de poids aux tribunaux internationaux. Cela devrait être possible dans une région comme l'ancienne Yougoslavie où la notion de souveraineté devient très confuse, comme c'est également le cas en Somalie. Il s'agirait d'appliquer une autre formule pour ce qui a trait aux conventions internationales et au non-respect de celles-ci. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Vous parlez tous à des degrés divers d'éducation et de formation relatives au maintien de la paix et du fait que c'est une activité dont le rôle va croître, notamment parce que les organisations non gouvernementales devraient également y

[*Text*]

peacekeeping. Perhaps I'm putting in the juxtaposition. Around here I think there are a lot of people who think that track two diplomacy training would be helpful right here, but I wondered if each of you could elaborate a little bit more on the role you think non-government organizations can take.

I was recently at the United Nations and my sense was that they have all the questions but the political answers are very difficult for the United Nations to take. From listening to a few people speak, I sensed that they also felt that non-government organizations had an important role to take, and perhaps that they were even looking for those organizations to take some lead in action that the United Nations could support that would be easier for them to do than taking very direct primary political decisions.

Prof. Wiseman: I think we who live in Canada, who are dependent upon international trade and whose communications are overwhelmed by the channels coming in from our friend and neighbour to the south, are well aware of the erosion of sovereignty.

On the quesion of human rights and when to intervene, the individual is more and more becoming an interested subject of international law, and the subject of international law. International law is not quite there yet. It deals with states, but not with individuals.

When we talk about human rights, we're talking about individuals, and what's happening in Yugoslavia has affronted the whole world. There, it's a question not only of repeating the Nuremburg trial, but of establishing the criteria with which anyone who is involved in these kinds of activities should be accused and, if guilty, condemned.

There is some talk about the establishment of an international criminal court to deal with these kinds of issues. I know that in the agenda of history it's premature, but it has begun.

On the role of NGOs, no, I don't think you have to take a lead. They're not there yet, though I have deep respect for many of my colleagues and their work and the Red Cross and Amnesty International, etc. I think their participation is extremely important. They are out in the field; they are witnesses to all kinds of violations; they know of avenues of support and of information-gathering. Formal military structures, notwithstanding their tremendous intelligence capability, are not deeply enough into the community.

On the question of training, I think this is essential. It was initially and necessarily... It still is necessarily military, but not exclusively. The UN Institute for Training and Research is now preparing educational videos on peacekeeping. I'm a member of the advisory board, and they deal with negotiations, but I think—and I've spoken to Colonel Harleman in New York—inadequately. This is a skill that soldiers ought to evolve more in terms of training and

[*Translation*]

participer. C'est peut-être moi qui ajoute cette idée de juxtaposition. Je pense qu'il y a autour de nous beaucoup de gens selon qui une formation en diplomatie parallèle serait très utile à cet égard, mais j'aimerais que chacun de vous nous donne des précisions supplémentaires sur le rôle que pourraient assumer les organisations non gouvernementales.

Je me suis récemment rendu aux Nations Unies et j'ai eu l'impression que l'on savait toutes les questions qu'il fallait poser, mais que les réponses comportaient de sérieux problèmes politiques pour l'Organisation. Après avoir entendu les explications de quelques personnes, j'en ai déduit que, pour elles, les organisations non gouvernementales devaient assumer un rôle important. Ces personnes s'attendaient même à ce que les ONG prennent l'initiative de certaines mesures dans des situations où elles pourraient s'engager plus facilement que les Nations Unies qui, tout en les appuyant, se trouveraient bloquées par des nécessités politiques fondamentales.

M. Wiseman: Nous vivons au Canada, nous dépendons du commerce international, et nos communications sont envahies par les chaînes de télévision qui nous arrivent de notre cher voisin du Sud. Nous connaissons donc bien le problème de l'érosion de la souveraineté.

En ce qui a trait aux droits de la personne et au moment approprié pour intervenir, la personne humaine est de plus en plus au centre des préoccupations du droit international, même si l'on en n'est pas encore tout à fait là, puisque le droit international concerne les États et non pas les particuliers.

Quand on parle de droits de la personne, on parle d'individus, et les événements de Yougoslavie choquent le monde entier. Il ne s'agit pas là seulement de rééditer le procès de Nuremberg, mais également d'établir des critères en fonction desquels on pourrait poursuivre toute personne engagée dans ce type d'activités et, en cas de culpabilité, la condamner.

Certains parlent de mettre sur pied un tribunal criminel international qui s'occuperait des causes de ce type. La situation n'est peut-être pas encore assez mûre du point de vue historique, mais cela ne saurait tarder.

Par contre, pour ce qui est du rôle des ONG, je ne crois pas que vous deviez prendre l'initiative. Les ONG n'en sont pas encore là, même si je respecte profondément nombre de mes collègues, leur travail et celui de la Croix-Rouge, d'Amnistie internationale, etc. Leur participation me paraît extrêmement importante. Ces gens-là sont sur le terrain, ils observent toutes sortes de violations des droits, ils savent comment trouver un appui, ou rassembler des renseignements. Malgré toutes leurs capacités propres en matière de collecte de renseignements, les structures militaires officielles n'ont pas assez de ramifications au sein de la communauté.

Par ailleurs, la formation me paraît essentielle. À l'origine il fallait nécessairement... L'élément militaire est toujours indispensable, mais non d'une façon exclusive. L'Institut des Nations Unies pour la formation et la recherche est en train de préparer des bandes vidéo éducatives sur le maintien de la paix. Je fais partie du comité consultatif, et ces bandes abordent la question des négociations, mais d'une façon qui ne me paraît pas

[*Texte*]

negotiation, and in discussion with NGOs, while continuing with the discipline that's required for the military to do their most effective job when they go into the peacekeeping operations.

Mr. Morrison: The question of the erosion of sovereignty of course is a very interesting one. Indeed, each of us, in the interest of the common good, gives up a fair degree of our sovereignty. By belonging to international organizations, countries acquiesce in the fact that they will not have 100% sovereignty and they give that up willingly for the common international good.

It may be also, of course, that countries that are so derelict in their responsibilities towards their citizens automatically forfeit the right to 100% of full sovereignty. Indeed, it may well also be that some of them deserve by one means or another to have it taken away from them.

With regard to education and training for peacekeeping, of course it is undisputed that one of the reasons why Canadians are so respected is that the men and women who wear the uniform of the Canadian Armed Forces are professional, they are trained to a basic combat capability level, and they have a vast reservoir of experience, expertise, and knowledge on which to draw when they are presented with the unexpected. I can tell you from first-hand experience, I can tell you from helping to represent Canada at the United Nations for six years, and I can tell you from visiting peacekeeping operations, when push comes to shove, when there's a crunch, when there's a crisis, the commanders of the forces call on Canadians, those who are professional.

• 1630

There is a need, however, to educate and train armed forces from other countries, to ensure the peacekeeping load is spread evenly.

There is a certain place for non-governmental organizations in the formulation of policy. There is a place for NGOs in the suggestion of policy and for carrying out initiatives governments might not be able to carry out. However, I do know many of our fellow citizens who have been members of non-governmental organizations have become Members of Parliament. Indeed, I would think they are the ones who are best able to comment on who is more efficient at ensuring the objectives we seek, non-governmental organizations or national and international parliaments.

Mr. Regehr: A comment on the erosion of sovereignty. It's important to make the distinction between sovereignty and independence. There has been a radical erosion of the independence of nation-states. That is to say, there has been a radical increase in interdependence. Free trade and so forth—these are all forms of increasing interdependence between states, not the erosion of sovereignty. There is still the fundamental right to legislate. As states become more

[*Traduction*]

satisfaisante; j'en ai d'ailleurs parlé au colonel Harleman. Les militaires devraient approfondir leurs connaissances en matière de formation et de négociations, notamment en en parlant avec des ONG tout en préservant la discipline nécessaire aux soldats pour qu'ils puissent effectuer leurs activités de maintien de la paix avec un maximum d'efficacité.

M. Morrison: La question de l'érosion de la souveraineté est bien sûr très intéressante. En fait, pour le bien commun, nous renonçons tous à une bonne partie de notre souveraineté. En appartenant à des organisations internationales, les pays acceptent de ne plus posséder à 100 p. 100 leur souveraineté, mais ils consentent à ce sacrifice pour le bien-être de la communauté internationale.

Les pays qui négligent totalement leurs responsabilités envers leurs propres citoyens risqueraient aussi de perdre automatiquement le droit d'exercer leur souveraineté de façon absolue. Certains mériteraient même peut-être qu'on leur retire leur souveraineté d'une façon ou d'une autre.

Pour ce qui concerne l'éducation et la formation en matière de maintien de la paix, nul ne contestera bien sûr que le grand respect dont jouissent les Canadiens tient notamment au fait que les hommes et les femmes portant l'uniforme de nos forces armées sont des professionnels dotés des capacités fondamentales voulues pour aller au combat et possédant une expérience, un savoir-faire et des connaissances assez vastes pour leur permettre de faire face à toute situation inattendue. Ayant personnellement représenté le Canada aux Nations Unies pendant six ans, je peux vous parler en toute connaissance de cause; j'ai pu constater sur place dans les opérations de maintien de la paix que, quand les choses se corsent, quand il y a un pépin, en cas de crise, les commandants font appel aux Canadiens parce que ce sont des professionnels.

Il est toutefois nécessaire d'éduquer et de former les forces armées d'autres pays afin que les tâches de maintien de la paix soient réparties équitablement.

Les organisations non gouvernementales ont également un mot à dire dans la formulation des politiques. Elles peuvent présenter des propositions et entreprendre certaines initiatives dans lesquelles les gouvernements ne pourraient pas s'engager. Je connais cependant plusieurs de nos concitoyens, anciennement d'organisations non gouvernementales, qui sont devenus députés. Ce sont eux qui, en fait, sont sans doute le mieux à même de nous dire qui peut le mieux atteindre les objectifs que nous recherchons: les organisations non gouvernementales, les parlements nationaux ou internationaux.

M. Regehr: Quelques mots sur l'érosion de la souveraineté. Il est important de faire la distinction entre souveraineté et indépendance. L'indépendance des États-nations s'est fortement érodée; en d'autres termes, l'interdépendance s'est beaucoup accrue. Le libre-échange, etc.—ce sont là des manifestations d'une intensification de l'interdépendance entre des États, et non de l'érosion de la souveraineté. Les États gardent le droit fondamental de

[*Text*]

interdependent, more legislative authority is transfered to collective institutions, but it's an important distinction, and the erosion of sovereignty ought to be linked to the building of international instruments, such as conventions on human rights and so forth, so there is a legal basis in those elements to which states are themselves accountable.

On the role of NGOs, there is a role for NGOs in all elements, from preventive diplomacy, relating to fact-finding missions and early warning, to peacemaking, the two-track diplomacy I was talking about, observer monitoring missions, and that sort of thing. Peacekeeping has become very much a civilian task as well, as my colleagues said. Peacekeeping requires work with refugees, election monitoring, human rights monitoring. These are all areas in which NGOs have established expertise as well as international networks for information-gathering and peace-building, humanitarian intervention, and rehabilitation.

I am not sure I caught exactly what Alex meant by the question of which is more efficient, international government and institutions or NGOs, but clearly there are roles each does more effectively. In development, there are some roles NGOs in grass-roots community-level development bear effectively in a way governments can't. The same thing is true in the reconciliation and conflict-management and resolution process.

M. Lopez (Châteauguay): Je souhaite la bienvenue à nos témoins; je suis certain qu'ils vont nous aider à éclaircir un certain nombre de points. Merci de votre présence.

Depuis la création des Nations Unies jusqu'à aujourd'hui, leur mission illustrée par vos commentaires est très loin de se traduire sur le plan pratique. Vous parliez de 2 millions de soldats à l'époque. Avec les changements nucléaires, nous sommes très loin de ce compte.

• 1635

Est-ce que les Nations Unies ne devront pas repenser leurs nouvelles missions? Il semblerait qu'il y a un grand nombre de choses qui n'atteignent pas du tout leur objectif. Je ne sais pas si vous avez écouté les nouvelles ces jours-ci, mais on a appris que les forces canadiennes, à Chypre, s'y trouvent depuis une vingtaine d'années, depuis les années soixante-dix. À l'époque, on croyait pouvoir régler ce problème en quelques mois. Il semble qu'aujourd'hui, aux dires de certains spécialistes, ces troupes ne font même pas partie des solutions, mais elles font partie des problèmes.

J'aimerais bien que vous fassiez quelques commentaires sur ce sujet pour savoir si vous partagez cette vision-là des faits.

[*Translation*]

légiférer même si, au fur et à mesure qu'augmente l'interdépendance, ils transfèrent des pouvoirs législatifs plus importants aux institutions collectives. Il est néanmoins important de bien comprendre que l'érosion de la souveraineté doit s'accompagner de l'établissement d'instruments internationaux, comme des conventions sur les droits de la personne, afin que l'on dispose d'éléments à fondement juridique en fonction desquels les États devraient rendre des comptes.

Pour leur part, les ONG ont un rôle à jouer à tous les niveaux, qu'il s'agisse de la diplomatie préventive, des missions d'enquête, du repérage des signes précurseurs, du maintien de la paix, de la diplomatie parallèle dont je parlais tout à l'heure, des missions de contrôle et d'observation, etc. Comme mes collègues l'ont dit, le maintien de la paix est devenu également l'affaire des civils. Il nécessite un travail auprès des réfugiés, la surveillance d'élections, la vérification du respect des droits de la personne, etc. Dans tous ces domaines, les ONG possèdent une solide expérience et elles ont également établi des réseaux internationaux leur permettant de rassembler les renseignements nécessaires et de jouer leur rôle dans l'édification de la paix, les interventions humanitaires et la réinsertion de certains groupes.

Je ne sais pas si j'ai bien compris ce que voulait dire Alex quand il se demandait qui était le plus efficace: les gouvernements et les institutions internationales, ou les ONG? Chacun d'entre eux excelle plus particulièrement dans certains domaines. En matière de développement, les ONG peuvent être actives à la base, au niveau local, d'une façon qui n'est pas à la portée des gouvernements. Il en va de même quant aux processus de réconciliation ou de gestion et de règlement des conflits.

Mr. Lopez (Châteauguay): I welcome our witnesses; I am sure that they will help us clarify various points. I thank you for being here with us.

During all the years that have gone by since the creation of the United Nations, it has not really put into practice the ideas that make up its mission as you described it. You are referring to 2 million soldiers. With the changes in the nuclear area, the actual situation is very different.

Should not the United Nations think over its new missions? But there seems to be a number of efforts which never bear fruit. I do not know if you listened to the news lately, but we learned that the Canadian Forces in Cyprus have been there for some 20 years, ever since the 70s. We then thought that the problem could be solved in a matter of months, apparently. According to some specialists, these troups do not seem to be part of the solution today but they are rather part of the problem.

I would like to hear your comments on the matter and see if you have the same perspective on those facts.

[*Texte*]

Prof. Wiseman: We are all very familiar with the process of development and constitutional evolution and constitutional change. There are now 178 members of the United Nations. To attempt a constitutional revision of the charter that is fundamental, or an alteration of its basic goals and objectives, I think is just not on.

The UN, however, has evolved over time. The number of operations, the kinds of intervention, the concerns with human rights and everything else is an indication I think of its progressive evolution. I think that's where we're going to have to depend for development and change primarily, in which you as Members of Parliament and foreign affairs here in Canada may have some influence of what takes place. I hope you do.

On the question of Cyprus, as in many areas of the world and problems, there are some that are simply intractable and do not lend themselves easily to resolution, even when you spend from 1964 to today waiting for the Greek and Turkish members of Cyprus to get together. We should leave something to them I think and live with the consequences.

M. Lopez: Est-ce que les forces canadiennes sont une source de problèmes aujourd'hui? J'aimerais bien que vous commentiez cela.

Mr. Morrison: The causes of the problems are political in nature. International peacekeeping under the United Nations and not under the United Nations has been eminently successful. Peacekeepers from Canada and scores of other countries have carried out their duties admirably well, and have done all that is required of them.

What happens, of course, after the Security Council authorizes, establishes, and deploys a peacekeeping force, is that many of the diplomats and, dare I say, some of the politicians enter what I call the era of the long sigh, the era of the long pause. They pat themselves on the back and say, what good people we have been; we have established a peacekeeping force. We have sent the nice soldiers off in their uniforms to monitor the peace and now we can go on vacation. There are certain indications of that with regard to Cyprus and other situations where peacekeeping forces have been deployed for long periods of time.

The question we have to ask ourselves is this: if a peacekeeping force is withdrawn 100%, will the situation be better or will it be worse than it was before the withdrawal? I think certainly in the case of Cyprus, if the United Nations were to disappear entirely from the island, the situation would probabaly be worse.

Mr. Regehr: I have a brief comment on that. I think we need to keep in mind the question of scale here. It certainly tries the patience of Canada and other countries to have 500 or more people stationed in Cyprus for almost 30 years. But we have had 10 times more than that stationed in another peacekeeping assignment in Europe, and for longer than that in NATO. Collectively, we understood that to be an essential element of maintaining international peace.

[*Traduction*]

M. Wiseman: Nous sommes tous très au courant du processus de développement, d'évolution constitutionnelle et de modification de la constitution. Les Nations Unies comptent actuellement 178 membres. Une tentative de révision constitutionnelle de la Charte, qui est fondamentale, ou une modification des principaux objectifs y étant énoncés, ne me semble pas de mise.

Mais les Nations Unies ont toutefois évolué avec le temps. Le nombre des opérations, le type d'interventions, le souci des droits de la personne, etc. montrent, je crois, une évolution progressive. C'est de cette tendance que nous devrons attendre le développement et le changement essentiellement. En tant que députés et membres du Comité des affaires extérieures, ici au Canada, vous avez sans doute une certaine influence sur ce qui se passe. C'est du moins ce que j'espère.

Pour Chypre, comme dans de nombreuses régions du monde et pour de nombreux problèmes, il y en a certains qui sont tout simplement insolubles, ou qui ne se prêtent pas facilement à une solution, même si vous attendez depuis 1964 que les communautés grecque et turque de Chypre se réunissent. Je crois qu'il nous faut leur laisser certaines responsabilités et accepter les conséquences.

Mr. Lopez: But are the Canadian Forces part of the problem today? I would like your comments on that.

M. Morrison: L'origine des problèmes est de nature politique. Le maintien de la paix par la communauté internationale, que ce soit sous l'égide des Nations Unies ou non, a connu un succès remarquable. Les membres des forces de maintien de la paix du Canada et de nombreux autres pays se sont admirablement acquittés de leurs devoirs et ont fait tout ce qu'on leur demandait.

Il se trouve, bien sûr, une fois que le Conseil de sécurité a autorisé, créé et déployé une force de maintien de la paix, que de nombreux diplomates, et j'irais même jusqu'à dire certains politiciens, se laissent aller à une longue période de répit ou de pause. Ils se félicitent mutuellement d'avoir créé une telle force. Ils disent qu'ils ont envoyé de braves soldats en uniforme pour assurer la paix et qu'ils peuvent maintenant se mettre au repos. Cela semble être en partie le cas pour Chypre et d'autres endroits où des contingents de maintien de la paix ont été déployés pendant des périodes prolongées.

Nous devons nous poser la question suivante: si nous retirons entièrement la force de maintien de la paix, la situation s'améliorera-t-elle ou va-t-elle se détériorer? Je crois que, dans le cas de Chypre, si les Nations Unies devaient quitter l'île, la situation empirerait sans doute.

M. Regehr: J'aurais une brève remarque à faire à cet égard. Je crois que nous devons en l'occurrence garder présente à l'esprit la question de l'échelle. Le fait que 500 personnes ou davantage soient postées à Chypre depuis près de 30 ans met sans doute à rude épreuve la patience du Canada et d'autre pays. Mais nous en avons eu 10 fois plus qui ont été postées en Europe dans le cadre d'une autre mission de maintien de la paix, et pour plus longtemps que cela avec l'OTAN. Nous avons collectivement compris que c'était un élément essentiel du maintien international de la paix.

[*Text*]

The cost of Cyprus is a fraction of the cost of that other assignment. I think the point is well taken. But the scale of operations in peacekeeping are so small and minuscule compared to the scale of military preparedness that we maintain that I think we have some distance to go yet before they rob us of all patience and economic viability.

• 1640

M. Lopez: Il me semblerait que la participation du Canada au maintien des forces de la paix est de l'ordre d'à peu près 10 p. 100 des effectifs des Nations Unies. Le Canada, ce n'est même pas 1 p. 100 de la population mondiale. Et pour ce qui est de payer, ce n'est pas du tout compatible non plus avec la part qui devrait être celle du Canada. Ne croyez-vous pas que nous devrions peut-être réduire notre effort pour être un peu plus réalistes?

Mr. Morrison: Of course Canada, with a bit less than 1% of the world's population, provides at present 10% of the world's peacekeepers, but I would hate to see the vital subject of peacekeeping reduced to one of mere mathematics whereby each country was expected to contribute a certain proportion of its armed forces, regardless of all the other factors that go into making up a UN peacekeeping force.

I think we also have to bear in mind that there are countries much larger than ours who participate in peacekeeping in many other ways and receive very, very little or no credit in public eyes at all. One, for example, is the United States, which flies peacekeepers to virtually every mission in the world, provides enormous amounts of logistical and administrative support. There are other countries as well who do that very vital function. I think it ought to be a source of pride to Canada that a country with such a small population has been entrusted with such a large share of the preservation of international peace, security, and stability.

M. Lopez: Sur quelle base, selon vous, devrait-on fixer notre participation? Est-ce qu'il y a une base quelconque sur laquelle on peut se fonder pour connaître le nombre de soldats que nous devrions envoyer dans le cadre de notre participation?

Mr. Morrison: I don't have any ballpark figures, but I think we ought to depend first of all on the wisdom of the United States in asking Canada to participate, and second on what resources the government of the day has provided the Canadian Armed Forces, bearing in mind that the Canadian Armed Forces have a number of other vital functions to perform. If in the opinion of the military planners and the Minister of National Defence the department is unable to take on the task, then I think that ought to be a very vital consideration when the government makes a decision.

M. Harvey (Chicoutimi): Merci beaucoup, monsieur le président. Permettez-moi de remercier nos témoins pour la qualité de leurs interventions et pour nous faire prendre conscience avec autant de précision des effets de la mondialisation. Effectivement, on assiste et on participe un peu à la mondialisation de tous les dossiers, à la fois positifs et négatifs. Il est évident que les Nations Unies doivent récupérer rapidement le leadership dans des dossiers où leur

[*Translation*]

Le coût de la mission à Chypre ne représente qu'une infime partie de cette autre opération. Je pense que vous avez raison, mais les contingents de maintien de la paix sont si réduits et minuscules, comparativement aux forces qui sont maintenues en état d'alerte préventive, que nous ne sommes pas près d'épuiser toute notre patience et toute notre viabilité économique.

Mr. Lopez: I would think that the participation of Canada in the peacekeeping forces represents approximately 10% of the United Nations' strength. Canada does not even have 1% of the world population. As for what we pay, it is not at all in keeping with the contribution we should make. Do you not think that we could perhaps reduce our effort in order to be a little more realistic?

M. Morrison: Bien sûr, le Canada, avec un peu moins de 1 p. 100 de la population mondiale, fournit actuellement 10 p. 100 des forces de maintien de la paix, mais je refuse qu'un sujet aussi essentiel que le maintien de la paix soit ramené à un simple calcul selon lequel chaque pays doit fournir une partie de ses forces armées, indépendamment de tous les autres facteurs qui entrent en compte quand est créée une force de maintien de la paix des Nations Unies.

Je pense qu'il ne faut pas oublier que des pays plus grands que le nôtre participent de bien d'autres manières au maintien de la paix, car la reconnaissance publique à leur égard est infime, voire inexistante. Je veux notamment parler des États-Unis qui assurent le transport aérien des forces de maintien de la paix pour pratiquement toutes les missions qui existent dans le monde, et qui fournissent un soutien logistique et administratif énorme. D'autres pays assurent aussi ce rôle tout à fait essentiel. Ce devrait être une source de fierté pour le Canada qu'un pays si peu peuplé se voit confier un si grand rôle aux chapitres du maintien de la paix, de la sécurité et de la stabilité internationales.

Mr. Lopez: On what basis would you decide on our participation? Is there any means of knowing how many soldiers we should be sending?

M. Morrison: Je n'ai pas de chiffres globaux, mais je crois qu'il nous faut avant tout miser sur la sagesse des États-Unis lorsqu'ils demandent au Canada de participer et ensuite sur les ressources que le gouvernement du moment accordent aux Forces canadiennes, sachant que celles-ci ont de nombreux autres rôles essentiels à assumer. Si les stratèges militaires et le ministre de la Défense nationale estiment que le Ministère ne peut assumer cette tâche, ce devrait être une des toutes premières considérations aux yeux du gouvernement, au moment où il prendra sa décision.

Mr. Harvey (Chicoutimi): Thank you very much, Mr. Chairman. Let me thank our witnesses for the quality of their presentations and for making us aware of the effect of globalization in such detail. It is true that we are seeing and participating somewhat in the globalization of all issues, whether this is positive or negative. Clearly the United Nations must quickly regain the leadership needed in some areas where their expertise was almost none existent 10 or 15

[*Texte*]

expertise était quasi inexistante il y a 10 ou 15 ans. Donc, c'est certainement un défi majeur pour le monde, je pense, et je vous remercie de nous avoir fait prendre conscience de cette réalité-là.

Soyez assuré, M. Morrison, que les 40 pages que vous avez déposées, je les lirai avec plaisir en fin de semaine en retournant tranquillement dans mon comté. Je suis persuadé que cela enrichira ma réflexion, monsieur le président.

J'aimerais vous demander quel est le budget des Nations Unies. Dans quel ordre les 178 pays versent-ils régulièrement leurs subventions pour le fonctionnement des Nations Unies?

Mr. Morrison: The operating budget of what we generally think of as the United Nations, the building on the East River, excluding the dozens of agencies and other organizations under the UN, is somewhere in the vicinity of $750 million a year. Each country contributes to that budget in accordance with a formula. Canada contributes somewhere over 3 1/3% of the operating budget, which makes it the seventh or eighth largest contributor in the world to the UN operating budget. In terms of the Canadian contribution to the whole of the UN, the operating budget in all the agencies, Canada is very much closer to the top than seventh or eighth in terms of cash contribution and goods in kind.

• 1645

With regard to contributing to peacekeeping, there are three methods of financing peacekeeping organizations. One is as part of the regular budget. The truce supervision organization in the Middle East gets its money from the regular budget. The second is from voluntary contributions. Cyprus, UNFICYP, is raised through voluntary contributions. Unfortunately, countries are not contributing enough and that force is somewhere in the area of $150 million in the red. Countries such as Canada are paid 10 years in arrears in inflated dollars, and without interest for the amounts we claim from the UN, which are very small indeed.

The third method of financing peacekeeping forces is through a special assessment formula under the terms of which the five permanent members of the Security Council pay approximately two-thirds of the cost, another 20 countries pay somewhere around 25% of the cost, and there's another little group of countries, but at the bottom end 100 members of the UN together pay 1% of the cost. Each one of those countries pays 1/100 of 1% of the cost of financing peacekeeping operations.

M. Harvey: Pour quelle raison des pays développés refusent-ils leur participation annuelle? Est-ce que c'est pour des raisons de contestation envers certaines politiques des Nations Unies? Y aurait-il un moyen de rendre les versements statutaires, obligatoires?

Mr. Morrison: Contributions are mandatory. However, the only United Nations rule is that if a country falls more than two years behind in its dues it loses its vote in the General Assembly. What a number of countries do when they reach the two-year point is, figuratively speaking, pay $1 which brings them under the point and there's nothing that can be done.

[*Traduction*]

years ago. So this is certainly a major challenge for the world and I thank you for making us aware of that reality.

Rest assured, Mr. Morrison, that I will be reading with delight the 40 pages you tabled, on my way back to my riding during the weekend. I am sure that they will give me food for thoughts, Mr. Chairman.

I would like you to tell me what the budget of the United Nations is. How regularly are the 178 member countries paying their contribution for the operations of the United Nations?

M. Morrison: Le budget de fonctionnement de ce que nous considérons généralement comme étant les Nations Unies, c'est-à-dire le bâtiment situé sur East River, à l'exclusion des douzaines d'institutions spécialisées et autres organisations des Nations Unies, est de l'ordre de 750 millions de dollars par an. Chaque pays participe à ce budget selon une formule. Le Canada fournit un peu plus de 3,33 p. 100 du budget de fonctionnement, ce qui en fait le septième ou huitième cotisant mondial. Pour ce qui est de la participation de notre pays à l'ensemble des Nations Unies, au budget de fonctionnement de la totalité des institutions, le Canada se situe plus haut dans l'échelle que la septième ou la huitième place, pour ce qui est des contributions en espèces et en nature.

Pour ce qui est de contribuer au maintien de la paix, il y a trois méthodes pour financer les organisations de maintien de la paix. La première, c'est d'en faire un poste du budget ordinaire. C'est ainsi que l'on finance l'organisme chargé de surveiller le respect de la trêve au Moyen Orient. La deuxième est celle des contributions volontaires. Le financement de la mission de Chypre, l'UNFICYP, provient de contributions volontaires. Malheureusement, la participation n'est pas suffisante, et le budget de cette force accuse un déficit de l'ordre de 150 millions de dollars. Des pays comme le Canada sont remboursés avec 10 ans de retard en dollars courants, et sans intérêt pour les montants réclamés aux Nations Unies et qui sont très faibles.

La troisième méthode de financement des forces de maintien de la paix repose sur une formule d'évaluation spéciale selon laquelle les cinq membres permanents du Conseil de sécurité payent environ les deux tiers des coûts, 20 autres pays payent environ 25 p. 100 des coûts, et il y a un autre groupe de pays, mais en définitive 100 membres des Nations Unies, payent à eux tous 1 p. 100 des coûts. Chacun de ces pays paye un centième de 1 p. 100 des coûts du financement des opérations de maintien de la paix.

Mr. Harvey: What are the reasons given by developped countries to refuse to pay their annual contributions? Is it because they challenge some United Nations policies? Would there be a means of making those payments compulsary?

M. Morrison: Les contributions sont obligatoires. Toutefois, la seule règle existante aux Nations Unies stipule que, si un pays a plus de deux ans de retard dans ses paiements, il perd son droit de vote à l'Assemblée générale. Lorsqu'ils arrivent à cette limite de deux ans, de nombreux pays versent un dollar, ce qui les ramène en deçà de cette limite, et l'on ne peut plus rien faire.

[*Text*]

Second, far be it for me to speculate why other countries don't pay their dues. However, there are a number of reasons. One of them is that particular countries don't agree with the policies of the UN. Indeed, Prime Minister Mulroney has publicly called the Americans the financial deadbeats of the United Nations because the Americans owe a sum of money to the UN almost equal to one full year of its operating budget.

Indeed, Canada and a few other countries are quick off the mark. If you're standing on First Avenue in New York on January 1 you had better get out of the way, because there's a representative of the permanent mission of Canada to the UN running down First Avenue to the UN with his cheque in his hand trying to beat the other countries that are running down First Avenue trying to be the first to pay.

Other countries say "we cannot pay until we have received that for which we are billed", so they don't pay until the end of the year. Other countries say "we cannot even institute parliamentary action to pay our bills until we've received the goods", so they don't bring it to parliament until a year after. I am always quite impressed by the imagination of national parliaments in devising ways to avoid paying bills.

M. Harvey: Monsieur Morrison, dans le domaine sportif, dans une équipe de hockey par exemple, il y a toujours un plan de match, et le joueur qui participe plus que les autres au succès de l'équipe, normalement, occupe beaucoup de place dans le plan de match.

Je n'ai pas eu l'occasion de lire votre texte sur le fonctionnement prévu du Comité d'état-major tel qu'il est envisagé dans la charte de l'ONU, mais comment envisagez-vous le fonctionnement de l'état-major des Nations Unies dans une perspective où il pourrait bénéficier d'une façon régulière de forces nationales réunies sous le parapluie de l'ONU? Trouvez-vous légitime que les États-Unies puissent vouloir jouer un rôle extrêmement déterminant dans cet état-major-là? Cela m'apparaît un petit peu logique qu'ils veuillent bien jouer un rôle majeur, mais quel est votre point de vue?

Vous m'excuserez, mais je viens malheureusement de recevoir votre document juste avant la réunion et je n'ai pas eu le temps de le lire.

Prof. Wiseman: If that's the committee of 34 that I think Alex is referring to, perhaps he wants to answer it. I'm not sure if that's the question.

Le président: Monsieur Harvey, à quel comité vous référez-vous?

M. Harvey: Au Comité d'état-major qui aurait pour responsabilité d'articuler l'intervention militaire.

The Chairman: The Military Staff Committee.

Mr. Morrison: The Military Staff Committee was set up under chapter 7 of the United Nations Charter and was the subject of a great deal of the negotiations of the San Francisco conference that led to the actual drafting of the UN Charter.

[*Translation*]

Deuxièmement, loin de moi l'idée d'essayer de voir pourquoi d'autres pays ne payent pas leur contribution. Il y a cependant de nombreuses raisons à cela. Il est vrai que certains pays ne sont pas d'accord avec les politiques des Nations Unies. Il est vrai que le premier ministre Brian Mulroney a publiquement appelé les Américains les mauvais payeurs des Nations Unies, parce qu'ils doivent à cette organisation à peu près l'équivalent du budget de fonctionnement d'une année entière.

Certes, le Canada et quelques autres pays ne perdent pas de temps. Si vous vous trouvez sur la 1re Avenue à New York un 1er janvier, vous avez intérêt à vous pousser, car un délégué de la mission permanente du Canada aux Nations Unies va descendre en courant la 1re Avenue jusqu'au siège des Nations Unies avec son chèque à la main en essayant de battre à la course les autres pays qui font la même chose pour être les premiers à payer.

D'autres pays disent: «Nous ne pouvons pas payer tant que nous n'avons pas reçu l'objet de la facture.» Ils ne payent donc pas avant la fin de l'année. D'autres pays disent encore: «Nous ne pouvons même pas prendre des mesures parlementaires pour payer nos factures tant que nous n'avons pas pris livraison des marchandises.» Ils ne présentent donc pas le dossier au parlement avant l'année suivante. Je suis toujours impressionné par l'imagination des parlements nationaux lorsqu'il s'agit des moyens à prendre pour éviter de payer les factures.

Mr. Harvey: Mr. Morrison, in sports, before every game for instance, a hockey team has a strategic plan and the player who contributes more than the others to the success of the team normally gets a more important role in that game plan.

I did not have a chance to read your text on the operation of the Military Staff Committee as seen in the U.N. Charter, but how would you see the operation of the U.N. military staff if it were to take regular advantage of the national forces brought together under the U.N. umbrella? Would you consider it legitimate that the United States should want to play a very important role in such a military staff? That they should want to play a major role does make some sense, but what do you think of it?

You will have to excuse me because I only received your document before coming to the meeting, unfortunately, and I did not have time to read it.

M. Wiseman: Si c'est du Comité des 34 dont parle Alex, peut-être souhaite-t-il répondre à la question. Je ne suis pas sûr que ce soit la question.

The Chairman: Mr. Harvey, what committee were you referring to?

Mr. Harvey: I was referring to the Military Staff Committee which would be responsible for setting the military intervention.

Le président: Le Comité d'état-major.

M. Morrison: Le Comité d'état-major a été créé en vertu du chapitre 7 de la Charte des Nations Unies, et il a fait l'objet d'une bonne partie des négociations de la conférence de San Francisco, qui ont abouti à la rédaction effective de la Charte des Nations Unies.

[*Texte*]

• 1650

The Military Staff Committee has but five members, the chiefs of staff of the five permanent members of the Security Council. Indeed, one of my objections to the working of the Military Staff Committee is that I do not want the armed forces of my country to be subject to the direction of only the chiefs of the armed forces of five other countries, notwithstanding that they are acting under the umbrella of the United Nations Military Staff Committee.

The Military Staff Committee has never functioned except for two years after the founding of the United Nations, but then in 1947 it was unable to agree on a report.

The Military Staff Committee, however moribund it is, remains in existence, meets for two or three minutes every second Friday, and although I have never been at one of the meetings, the order of proceedings is roughly the following: the meeting is called to order, the minutes of the previous meeting are read, any new business, no new business, the meeting adjourns. The Military Staff Committee has functioned that way since 1947, and I hope if it is not abolished that it continues to function that way.

Prof. Wiseman: I share Alex's view on that. The Military Staff Committee adjourns to the bar.

I think there is danger in viewing the United Nations as the instrument of the victors of the Second World War, the permanent members. When I talk about common security, when we recognize the UN as an institution of 178 states, we ought to find the mechanisms to move it toward a more democratic character—not as a parliament, as we know it, within the nation-state.

Participants in peacekeeping should come from many countries. Countries such as our own should take the lead, and we should not allow peacekeeping in all its manifestations to be subsumed by one of the permanent members. That would distort the historical and contemporary purpose and the future need of the United Nations.

Our contributions are significant. They are extremely important not only as a source of pride but as a contribution to the common security of ourselves and the entire international community. If we were to withdraw that would be a black day, I think, for Canada, and it would be a demoralizing act in the international community.

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): Mr. Chairman, I would like to follow up on those points, and I apologize to our guests. I had to go out to participate in a debate in the House.

There seems to be a glitch in the reasoning I am hearing. You all rightly pointed to the anachronisms of the decision-making system at the United Nations, the obsolescence of the Military Staff Committee, the Security Council not being representative, and the substantial problems those create in ensuring that any peacemaking effort of the United Nations represents the interests of all members and is not seen, as it was during the Gulf War, as in the interest of only a certain

[*Traduction*]

Le Comité d'état-major comprend cinq membres, soit les chefs d'état-major des cinq membres permanents du Conseil de sécurité. L'une des objections que j'ai effectivement à l'endroit du travail du Comité d'état-major, c'est que je ne souhaite pas que les forces armées de mon pays dépendent des directives des chefs des forces armées de cinq autres pays uniquement, même s'ils agissent sous l'égide du Comité d'état-major des Nations Unies.

Le Comité d'état-major n'a jamais fonctionné à part au cours des deux premières années qui ont suivi la création des Nations Unies, mais en 1947, il n'a pas réussi à s'entendre sur un rapport.

Le Comité d'état-major, même s'il est moribond, existe toujours; il se réunit pendant deux ou trois minutes toutes les deux semaines, le vendredi, et bien que je n'aie jamais participé à l'une des réunions, la séance se déroule à peu près comme suit: la séance est ouverte, on donne lecture du procès-verbal de la réunion précédente, on demande s'il y a de nouvelles questions à inscrire à l'ordre du jour, et s'il n'y a pas de nouvelles questions, la séance est levée. Le Comité d'état-major fonctionne ainsi depuis 1947 et je souhaite, s'il n'est pas aboli, qu'il continue à fonctionner de la sorte.

M. Wiseman: Je partage l'avis d'Alex à ce sujet. Le Comité d'état-major lève la séance pour se retrouver au bar.

Je crois qu'il y a quelques dangers à considérer les Nations Unies comme étant l'instrument des vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, soit les membres permanents. Lorsque je parle de sécurité commune, lorsque nous admettons que les Nations Unies comptent 178 États membres, nous devrions trouver des mécanismes pour leur donner un tour plus démocratique—non pas un système parlementaire comme nous le connaissons dans l'État-nation.

Les participants aux forces de maintien de la paix devraient provenir de nombreux pays. Des pays comme le nôtre devraient prendre la tête, et nous ne devrions pas permettre que le maintien de la paix, quelles qu'en soient les formes, soit subsumé par l'un des membres permanents. Cela constituerait une déformation de l'objectif traditionnel et actuel des Nations Unies ainsi que de leurs besoins futurs.

Nos contributions sont importantes. Elles sont extrêmement importantes non seulement en tant que sources de fierté, mais aussi comme contribution à notre sécurité commune et à celle de toute la communauté internationale. Si nous devions nous retirer, ce serait un triste jour pour le Canada, à mon avis, et ce serait un geste démoralisant pour l'ensemble de la communauté internationale.

M. Axworthy (Winnipeg-Sud-Centre): Monsieur le président, j'aimerais revenir sur ces questions, et je demande à nos invités de m'excuser, car j'ai dû sortir pour participer à un débat à la Chambre.

Il me semble qu'il y a un défaut dans le raisonnement que j'entends. Vous avez à juste titre signaler les anachronismes du processus décisionnel des Nations Unies, la désuétude du Comité d'état-major, le fait que le Conseil de sécurité n'est pas représentatif, et les problèmes importants que cela crée lorsqu'on essaie de faire en sorte que les efforts de maintien de la paix des Nations Unies représentent les intérêts de tous les membres et ne soient pas considérés,

[*Text*]

class of members of the UN. At the same time, you say, professor Wiseman, that you don't agree with charter review or any attempt to change the organizational structure.

So do we simply throw up our hands and say sorry, we know the decision making system does not work, it is not competent in either being fully representative or efficient, but because there are 178 countries there is no point in even trying to get it reformed? I'm trying to square the box here, because you seem to be suggesting on the one hand that we need to reform it, but you do not think the reform is possible.

Now related to that are comments I think I heard from both of you about the different ways of enforcement. It is the same argument. We are already into some forms of enforcement action. The instructions now given, I think, by the French troops and Italians and Bosnians, which are to fire back, are getting into a form of enforcement. If we get into protecting sanctuaries and enclaves and other areas, we are beyond the traditional peacekeeping notion. Similarly, what is happening in Somalia is clearly moving into that area.

You say you do not want Canada involved, but if Canada is not involved, it means only the United States or other great powers can be involved, and that means—and we have seen the American thing—they will only get involved when their interests are there, and they want to control it all. That means the UN will only be acting where there is a great power interest favourable to being acted upon. Otherwise, we will again simply have to throw up our hands and say we shouldn't be involved in that.

• 1655

I may not be hearing you correctly, but I don't think there is a logical progression of views here.

Prof. Wiseman: Mr. Chairman, if I'm not entirely logical, I'm reflecting the issues and the crises in the international community. I don't accept personal guilt for that.

On the question of revision of the charter, let me backtrack. There's one area in which that might take place, and that's in the composition of the Security Council. Germany, Japan, India, Brazil, and Nigeria are seeking membership on the Security Council. The Security Council has this under active deliberation. I believe they would like to see a resolution by at least 1995, if not before.

The question is how many new members will be accepted, and whether they'll become permanent members. And if they are permanent members, will they have veto power? There's much discussion going on about this. It'll be a political resolution, but the council will undoubtedly be enlarged. I hope not more than about 19 or blackjack 21, otherwise, and the hon. member is well aware of what happens in a cabinet and in a large committee in terms of making decisions, ultimately it will be political.

[*Translation*]

comme ce fut le cas pendant la guerre du Golfe, comme représentant l'intérêt d'une seule catégorie de membres des Nations Unies. Vous dites parallèlement, Monsieur Wiseman, que vous ne souhaitez ni une révision de la Charte, ni une tentative quelconque pour changer l'organigramme.

Allons-nous nous contenter de lever les bras en signe d'impuissance en disant que nous savons que le processus décisionnel n'est pas bon, qu'il n'est ni entièrement représentatif ni efficace, mais que, comme il y a 178 pays, il est inutile d'essayer de le réformer. J'essaie d'y voir clair, car vous semblez dire, d'une part, qu'il est nécessaire de le réformer mais que vous ne pensez pas cette opération possible.

Dans ce même ordre d'idées, vous avez, je crois, fait tous deux des remarques sur les diverses manières dont on emploie la force. C'est le même argument. Nous avons déjà pris certaines mesures de coercition. Les instructions données, je pense par les troupes françaises, italiennes et bosniaques sont de répondre au feu par le feu et constituent une sorte de mesure de coercition. Si nous commencons à protéger des sanctuaires, des enclaves et d'autres secteurs, nous dépassons la notion traditionnelle du maintien de la paix. De même, ce qui se passe en Somalie va de toute évidence dans le même sens.

Vous dites que vous ne voulez pas que le Canada participe, mais si le Canada ne participe pas, cela veut dire que seulement les États-Unis et quelques autres grandes puissances peuvent le faire. Cela signifie—et nous avons vu les Américains à l'oeuvre—qu'ils ne vont participer que si leurs intérêts sont en jeux et qu'ils veulent tout contrôler. Cela signifie aussi que les Nations Unies n'interviendront que lorsque l'intérêt d'une grande puissance le dictera. Autrement, il va simplement nous falloir encore une fois lever les bras en signe d'impuissance et dire que nous ne devrions pas participer.

Je n'ai peut-être pas bien compris ce que vous disiez, mais je ne crois pas que ce soit là une suite logique.

M. Wiseman: Monsieur le président, si je ne suis pas tout à fait logique, c'est le reflet des problèmes et des crises de la communauté internationale. Je ne m'en sens pas personnellement responsable.

Pour ce qui est de la révision de la Charte, permettez-moi de revenir en arrière. Il y a un domaine où cela pourrait se faire, à savoir la composition du Conseil de sécurité. L'Allemagne, le Japon, l'Inde, le Brésil et le Nigéria ont demandé à devenir membres du Conseil de sécurité. Celui-ci est en train de débattre activement cette question. Je crois qu'une résolution devrait être adoptée au plus tard en 1995.

Il reste à savoir combien de nouveaux membres seront acceptés et s'ils vont devenir des membres permanents. Si c'est le cas, auront-ils le droit de veto? On en discute beaucoup. Il s'agira d'une résolution politique, mais le Conseil sera sans aucun doute élargi. J'espère que l'on s'en tiendra à 19 ou 21, comme le jeu de cartes, car le député sait très bien ce qui se passe dans un cabinet ou dans un gros comité pour ce qui est de prendre des décisions. En définitive, il s'agira d'une résolution politique.

[*Texte*]

On this question of participation of peacekeeping and enforcement, I argued earlier that there's a whole range of peacekeeping activities and that the differentiation is being blurred. There is a problem that some are classified as enforcement when in fact they are not enforcement. The use of military force to deliver humanitarian aid is not an enforcement measure. It is there that I think Canada may participate with caution and with careful examination of the situation. The use of the term "enforcement" is Desert Storm, $50 billion. I have grave doubts about the future use of that kind of mechanism and for the purposes it is used.

Mr. Axworthy: Colonel Morrison, you were pretty caustic about the Military Staff Committee, probably for good reason. Is there an alternative operational system that you foresee that would allow a UN control and command system that would be more broadly responsive and yet be able to do some of the anticipated work?

One of the problems I found frustrating about the whole debate about Bosnia and UN participation is there were lots of individual comments by individual field commanders, but no one seemed to be doing the work. No one at the UN seemed to know. I think Professor Wiseman said there's no intelligence-gathering system, but no one was doing the strategic planning, of how many troops to do what. As you well know, staff work is pretty essential in a military action. Is there an alternative that you could see in the UN structure that would be a more useful way of doing what the Military Staff Committee was originally conceived to do?

Mr. Morrison: Yes, sir, there certainly is. For many years the United Nations had no operational planning or conducting staff in the headquarters. One of the reasons was that the Soviets were embroiled with western countries over who should command and control peacekeeping missions. The Soviets wanted the Security Council to have day-to-day, almost hour-to-hour, command of peacekeeping forces, whereas we and the rest of the world thought that was best left to the Secretary General after the council had established, authorized, and deployed the mission. The Soviets, I am told by people who worked at UN headquarters, whenever they saw any evidence of advance planning would say you cannot plan more than six months down the road; the mandate for this mission is only six months, there is no authority for it beyond the six-month period, and you cannot plan. That is a violation of Security Council decisions. So the UN was hamstrung.

[*Traduction*]

Quant à la participation au maintien de la paix et aux mesures de coercition, j'ai dit plus tôt qu'il y a tout un éventail d'activités de maintien de la paix et que les différences sont en train de s'atténuer. Il se trouve que certaines opérations sont classifiées comme mesures coercitives, même si elles ne le sont pas en réalité. Recourir à la force militaire pour apporter une aide humanitaire, ce n'est pas une mesure de coercition. C'est là que le Canada pourrait, à mon avis, participer avec prudence et en étudiant attentivement la situation. Comme example d'une «mesure de coercition», citons Tempête du désert, qui a coûté 50 milliards de dollars. J'ai de sérieux doutes quant à l'utilisation ultérieure de ce genre de mécanismes pour les mêmes objectifs.

M. Axworthy: Colonel Morrison, vous vous êtes montré assez caustique à l'égard du Comité d'état-major et sans doute à juste titre. Verriez-vous un autre système opérationnel qui permettrait aux Nations Unies de contrôler et de commander, de mieux réagir sur demande de façon générale, et d'exécuter certains travaux prévus?

L'une des choses qui me déçoivent dans le débat concernant la Bosnie et la participation des Nations Unies, c'est qu'il y a eu de nombreuses remarques individuelles faites par les divers commandants des opérations, mais que personne ne semblait faire le travail. Aux Nations Unies, personne ne semblait savoir ce qu'il en était. M. Wiseman a dit, je crois, qu'il n'y avait pas de système pour la collecte des renseignements, mais que personne ne faisait la planification stratégique pour savoir quels effectifs étaient nécessaires pour telle ou telle opération. Comme vous le savez fort bien, le travail administratif d'état-major est tout à fait indispensable pour les opérations militaires. Envisageriez-vous une autre structure pour les Nations Unies qui constituerait un meilleur moyen d'exécuter ce dont le Comité d'état-major devait se charger au départ?

M. Morrison: Oui monsieur, il y en a certainement une. Pendant de nombreuses années, les Nations Unies n'avaient pas de personnel chargé de la planification ou du déroulement des opérations, au siège de l'Organisation. Cela était notamment dû au fait que les Soviétiques n'arrivaient pas à s'entendre avec les pays occidentaux sur le commandement et le contrôle des missions du maintien de la paix. Les Soviétiques voulaient que le Conseil de sécurité soit chargé jour après jour, presque heure après heure, de commander les forces de maintien de la paix, mais nous et le reste du monde pensions qu'il valait mieux laisser ce soin au Secrétaire général, une fois que le Conseil avait instauré, autorisé et déployé la mission. Les Soviétiques, m'ont rapporté certaines personnes qui travaillaient au siège des Nations Unies, disaient toujours lorsqu'ils avaient la preuve d'une planification préliminaire, que l'on ne pouvait pas planifier plus de six mois à l'avance, que le mandat de la mission n'était que de six mois, que l'on n'avait aucun pouvoir pour dépasser ce délai, et qu'en conséquence, on ne pouvait faire aucune planification. Cela allait à l'encontre des décisions du Conseil de sécurité. Les Nations Unies étaient donc entravées dans leur fonctionnement.

[*Text*]

Now that we're out of the Cold War, I have every expectation that the United Nations will establish an operations centre, will enlarge the uniformed and non-uniformed personnel who are able to plan for military operations.

During my six years at the Canadian mission, I recall a number of times when I went to the United Nations headquarters and said this operation is coming up, it's a certainty that the Security Council is going to establish it; please let us send some people down to help with the planning. And we were refused. So a number of times I would go over and say to the appropriate official: On Monday morning there are going to be three very capable Canadian Armed Forces officers, experts in these fields, sitting on the sidewalk outside UN headquarters; if you don't want them to get wet in the rain, if you don't want them to starve to death, if you don't want their pictures taken, you'd better invite them in and put them to work. And the UN would invite them in and put them to work.

• 1700

The UN staff has learned a lot from that, and I think that in the future we will see the establishment at UN headquarters of a proper planning and conducting staff that can carry out the very important tasks you mentioned.

Mr. Axworthy: I've read some of your materials that have been offered about the restructuring that must take place in our own armed forces to respond to this broader peacemaking mandate. One thing that doesn't come up very much, and on which I'd like your quick comments, is the role of naval peacekeeeping, naval peacemaking forces. We are concentrating very much on surface areas and sometimes even air. It seems to me that one of the potential areas of competence for Canadians might be naval peacemaking-peacekeeping and that we should be designing again the structuring of our priorities of equipment and so on to meet that requirement.

Do you have some thoughts about that?

Mr. Morrison: Yes, sir. Naval peacekeeping is a growth industry these days. We saw the importance of naval participation, of course, during the Iraq-Kuwait activities.

Mr. Peter Haydon of Halifax, who is a senior research fellow of the Canadian Institute of Strategic Studies, is currently engaged in research in that area. We will be putting out a number of publications in the near future discussing various aspects.

Prof. Wiseman: Very briefly, a paper has been written by an American naval officer on naval peacekeeping. It has been produced by the International Peace Academy in New York, and I'm one of the editors. That paper will be available very shortly and I'll send you a copy.

Mr. Axworthy: Could we have it referred to the committee and to the clerk?

Prof. Wiseman: Yes.

[*Translation*]

Maintenant que nous sommes sortis de la Guerre froide, j'ai bon espoir que les Nations Unies vont créer un centre des opérations et augmenter le personnel militaire et civil capable de planifier les opérations militaires.

Pendant mes six années à la Mission canadienne, je me rappelle qu'à plusieurs reprises, je suis allé au siège des Nations Unies en me disant que telle ou telle opération allait se faire et que le Conseil de sécurité allait certainement l'instaurer. «Permettez-nous d'envoyer de l'aide pour la planification». Et l'on nous le refusait tout le temps. À plusieurs reprises, je me suis adressé au fonctionnaire responsable en disant: lundi matin, il y aura trois éminents officiers des Forces canadiennes, experts en leur domaine, qui resteront assis sur le trottoir à l'extérieur du siège des Nations Unies. Si vous ne voulez pas qu'ils prennent la pluie, qu'ils meurent de faim, ou qu'on les prenne en photo, vous feriez mieux de les inviter à entrer et de les mettre au travail. Et l'ONU obtempérait!

Le personnel de l'ONU a tiré de nombreuses leçons de cette expérience, et je pense que nous allons assister à la création, au siège social des Nations Unies, d'un véritable service de planification et de coordination capable d'exécuter les tâches très importantes que vous avez mentionnées.

M. Axworthy: J'ai lu certains des documents portant sur la restructuration à laquelle devront procéder nos propres forces armées pour pouvoir assumer ce mandat plus vaste d'établissement de la paix. Il n'est pas beaucoup question des forces navales du maintien ou de l'établissement de la paix, et j'aimerais que vous me fassiez brièvement vos commentaires à ce sujet. Nous nous concentrons surtout sur les forces terrestres, et parfois même aériennes. Mais il me semble que les Canadiens ont les compétences nécessaires pour participer à une force navale de maintien et d'établissement de la paix et que nous devrions restructurer nos priorités, par exemple, en matière d'équipement, pour répondre à ce besoin.

Qu'en pensez-vous?

M. Morrison: Oui, monsieur. Les forces navales de maintien de la paix sont en pleine croissance ces temps-ci. Bien sûr, nous avons vu à quel point les forces navales ont été importantes au moment de la guerre entre l'Irak et le Koweit.

M. Peter Haydon de Halifax, qui est chercheur principal à l'Institut canadien des études stratégiques, même actuellement des travaux sur cette question. Nous allons publier très bientôt un certain nombre de documents sur divers aspects de la question.

M. Wiseman: Très brièvement, un officier de la Marine américaine a écrit un document sur les forces navales de maintien de la paix. Le document a été produit par l'Académie mondiale pour la paix, à New-York, et j'ai participé à sa rédaction. Il paraîtra très bientôt, et je vous en ferai parvenir un exemplaire.

M. Axworthy: Pourriez-vous l'envoyer au Comité et au greffier?

M. Wiseman: Oui.

[*Texte*]

Mr. Crosby (Halifax West): I apologize for not being here earlier to hear all your presentations, but I did read the briefing papers.

I have just two brief points to make. On the matter of peace enforcement, which appears to be a degree or two above peacekeeping and a degree or two below intervention to prevent aggression, I am wondering about the test of objectivity if anybody is going to talk about peace enforcement. I don't want to deal with the matter lightly, but I can see that peace enforcement in Somalia would be a proposition different from peace enforcement in Bosnia-Herzegovina. I wonder if you are concerned with the problem of objectivity. If you are going to have a concept such as peace enforcement, how do you apply it to the various situations that one can encounter?

Prof. Wiseman: I'll leave a good deal of the answer to my colleagues.

Peacekeeping, in its initial and continuing concept, is to be impartial, objective as best it can, some say neutral. It's very difficult, but that is its purpose. The moment you move towards any measure of enforcement, you have a specific objective that will infringe upon, or dictate to, one of the parties. Then the objectives change and you are no longer strictly neutral or objective in that kind of sense.

I will ask Alex or Ernie to continue.

Mr. Crosby: [*Inaudible—Editor*]. . .said it can't be objective, by definition.

Mr. Morrison: Peace enforcement, of course, as with all the other components under the peacekeeping umbrella, tries to be as objective as possible; but as we know, objectivity, as with beauty, many times is in the eye and in the mind of the beholder.

We also have to bear in mind that peacekeeping is not in any way a neutral activity. To my mind, peacekeeping is an objective activity during the conduct of which our armed forces personnel and those from around the world assess a particular situation and take the action they see fit. That is not 100% objectivity, but I think it is much closer to objectivity than it is to 100% subjectivity.

• 1705

Mr. Regehr: The fact remains that for the international community to become involved in a national dispute—and as we said before, most current armed conflicts are within a single state—requires a political decision. There aren't objective conditions that trigger the involvement of the international community. It's a very difficult, painstaking process to decide when you become involved and when you don't become involved.

If Canadian troops are deployed in the northeast of Somalia, for example, that's an operation that is not a peace-enforcement operation in that sense of the term, but it is nevertheless an operation in a very dangerous area. It's not

[*Traduction*]

M. Crosby (Halifax-Ouest): Excusez-moi de ne pas avoir été ici plus tôt, pour pouvoir entendre l'ensemble de vos exposés, mais j'ai quand même lu les mémoires.

Je voudrais seulement faire deux brèves observations. Je me pose notamment des questions sur les activités coercitives visant à faire respecter la paix, qui semblent se situer à un ou deux échelons au-dessus du maintien de la paix, et à un ou deux échelons en-deçà de l'intervention destinée à empêcher les agressions. Je me demande notamment comment il sera possible de garantir l'objectivité des participants à des activités de ce genre. Je ne veux pas prendre la chose à la légère, mais je conçois que les activités d'établissement de la paix ne seraient pas les mêmes en Somalie et en Bosnie-Herzégovine. Je me demande si ce problème de l'objectivité vous préoccupe aussi. Si l'on songe à adopter un concept de ce genre, comment peut-on l'appliquer dans les diverses situations possibles?

M. Wiseman: Je vais laisser en bonne partie à mes collègues le soin de répondre à cette question.

Le concept de maintien de la paix, tel qu'il a été formulé l'origine et tel qu'il continue d'être appliqué, suppose une certaine impartialité, une objectivité aussi grande que possible et, d'après certains, une complète neutralité. C'est très difficile, mais c'est le but de la chose. Dès que l'on prend des mesures coercitives précises pour faire respecter la paix, on poursuit un objectif précis qui limitera une des parties en cause ou qui lui dictera son comportement. Et puis, les objectifs changent, et l'on ne peut plus être strictement neutre ou objectif dans ce sens là.

Je vais demander à Alex ou à Ernie de continuer.

M. Crosby: [*inaudible—rédacteur*]. . .a dit qu'il ne pouvait être objectif, par définition.

M. Morrison: Les mesures coercitives visant à faire respecter la paix, comme tous les autres éléments du maintien de la paix, doivent tendre à la plus grande objectivité possible, mais comme vous le savez, tout comme la beauté, l'objectivité est souvent tout à fait subjective.

Il faut également se rappeler que le maintien de la paix n'est absolument pas une activité neutre. À mon avis, il s'agit d'une activité objective au cours de laquelle nos forces armées et celles d'autres pays évaluent une situation donnée et prennent les mesures qu'elles jugent nécessaires. Ce n'est pas objectif à 100 p. 100, mais je pense que c'est beaucoup plus proche de l'objectivité que de la subjectivité.

M. Regehr: Néanmoins, pour que la communauté internationale décide d'intervenir dans un conflit national (car, nous l'avons déjà dit, la plupart des conflits armés se déroulent à l'heure actuelle à l'intérieur d'un même État), il faut une décision politique. Cette décision n'est pas fondée sur des conditions objectives. Il est très difficile, et parfois même pénible, de décider quand il faut intervenir et quand il faut s'en abstenir.

Par exemple, si le Canada envoie des troupes dans le nord-est de la Somalie, il ne s'agit pas vraiment d'une opération coercitive visant à faire respecter la paix, dans le sens que l'on donne habituellement à ce terme, mais c'est

[*Text*]

keeping two opposing armed forces separated, either. It's more akin to operating the services a domestic police force would normally operate. So there can be peacekeeping operations that are nevertheless dangerous and involve the use of force and the potential use of force. But these are not peace-enforcement activities that are imposed contrary to the consent of the parties involved.

Mr. Crosby: That's becoming self-evident. Peacekeeping is seen in Canada as something where nobody's shooting at you. You might get hit by a stray bullet. But when there's any idea that somebody is going to shoot at you, it becomes different.

My other point of special interest is regionalization of peacekeeping. That was mentioned in *An Agenda for Peace*. It makes sense that you would regionalize peacekeeping, as opposed to keeping it on a global basis, when there's no clear global conflict as with the east-west confrontation.

I think the colonel mentioned something—and it's been mentioned before—about Canada's role. Part of the success of Canada's role in peacekeeping is we've gone to parts of the globe in which we were otherwise not known. We had no special interest. If you regionalize peacekeeping, it may assume a totally different aspect. Whereas we might be seen as being totally neutral in Cyprus, we might not be seen as being neutral in Cuba or Guatemala or some other part of the Western Hemisphere, or certainly the Americas.

Do you have any comment on that in terms of whether regionalization of peacekeeping is a desirable goal?

Prof. Wiseman: You're right about Canada's role and where we're perceived as being objective or impartial, and whether regional peacekeeping would be equally impartial when it's dealing with issues within its own political environment. I think the broad answer to that is that the regional organizations, the Organization of American States, the Organization of African Unity, the Islamic League, the Arab League, etc., simply do not have the competence to conduct peacekeeping operations. They have made efforts. The organization of African Unity is now in Liberia. It has been into Chad. It doesn't do it too well. I think there should be greater effort to utilize these organizations, but only in conjunction with UN activity.

Mr. Morrison: The point you raised about casualties in peacekeeping is very important, because of course almost 100 Canadians have been killed in peacekeeping, and many times Canadians have killed people during the course of peacekeeping operations.

[*Translation*]

quand même une opération menée dans un secteur très dangereux. Cette intervention ne viserait pas non plus à séparer deux armées adverses. Elle s'apparenterait plutôt à la conduite des opérations relevant normalement de la police nationale. Il peut donc y avoir des opérations de maintien de la paix qui sont tout de même dangereuses et qui supposent le recours réel ou potentiel à la force, mais il ne s'agit pas d'activités coercitives imposées sans le consentement des parties en cause.

M. Crosby: C'est de plus en plus évident. Au Canada, on s'imagine que personne ne tire sur vous quand vous participez à des opérations de maintién de la paix. Vous pouvez être atteint par une balle perdue, mais quand vous savez que quelqu'un va vous tirer dessus, cela change tout.

Je m'intéresse aussi tout particulièrement à la la régionalisation des opérations de maintien de la paix, dont il a été question dans le document intitulé *Un Agenda pour la paix*. Il semble logique de régionaliser les activités de maintien de la paix, plutôt que de continuer à procéder sur une base mondiale, lorsqu'il n'existe pas de conflit mondial évident, comme c'était le cas à l'époque des affrontements Est-Ouest.

Je pense que le colonel a mentionné quelque chose—qui avait d'ailleurs déjà été évoqué—au sujet du rôle du Canada. Si notre pays réusit si bien dans le domaine du maintien de la paix, c'est notamment parce qu'il est allé dans certaines régions du globe où il n'était par ailleurs pas connu. Il n'y avait aucun intérêt particulier. Mais si vous régionalisez les opérations de maintien de la paix, elles risquent de prendre un aspect tout à fait différent. Nous pouvons paraître tout à fait neutres à Chypre, mais ce ne serait peut-être pas la même chose à Cuba ou au Guatemala, ou dans une autre région de l'hémisphère occidental, ou en tout cas des Amériques.

Qu'avez-vous à dire à ce sujet? Pensez-vous que la régionalisation des opérations de maintien de la paix soit un objectif souhaitable?

M. Wiseman: Vous avez raison quand vous parlez du rôle du Canada et quand vous dites que nous sommes perçus comme étant objectifs ou impartiaux dans certaines régions; vous avez également raison de vous poser les questions sur l'impartialité de forces régionales de maintien de la paix qui seraient appelées à s'occuper de conflits dans leur propre zone politique. Pour répondre en général à cette question, je pense que les organisations régionales comme l'Organisation des États américains, l'Organisation de l'unité africaine, la Ligue islamique, la Ligue arabe, et ainsi de suite n'ont tout simplement pas les compétences nécessaires pour mener des opérations de maintien de la paix. Elles ont fait des efforts en ce sens. Par exemple, l'Organisation de l'unité africaine est actuellement au Libéria. Elle a également été au Tchad. Elle n'a pas obtenu de très bons résultats. Je pense qu'il faudrait faire appel davantage à ces organisataions, mais seulement dans le cadre des activités de l'ONU.

M. Morrison: Votre observation sur les pertes humaines occasionnées par les opérations de maintien de la paix est très importante; certes, près de 100 Canadiens ont été tués au cours d'opérations de ce genre, et les Canadiens ont également tué plusieurs personnes dans le cadre de telles opérations.

[*Texte*]

About regional peacekeeping initiatives, that refers not so much to countries going to other regions, although it does that, but also of course to regional organizations mounting peacekeeping operations themselves. As Henry Wiseman has pointed out, there is a matter of competence, which of course comes with experience and with practice, but there's also the very important point of financing. Many times regional organizations will come up with very good plans and will want to implement them themselves, but then go very quickly to the United Nations, because the United Nations is seen as having money and the regional organizations do not have any at all.

Mr. Regehr: In addition to competence and financing, there's also the question of interests. The Liberian case is a good example, in which Nigeria's role in the west African force... There is some confusion about what the real motives and ultimate purposes of Nigeria are in that conflict. That speaks to the wisdom of the involvement of countries not immediately from the community.

• 1710

Mr. Crosby: I'm a little at sixes here. You don't see the *An Agenda for Peace* report as recommending regional peacekeeping in the sense of the units within the region carrying out the functions so much as being organized on a regional basis.

Mr. Morrison: I think probably it's both. Of course, according to the United Nations Charter, parties to a dispute ought first of all themselves try to work it out and then proceed up the ladder through regional organizations and regional efforts, and then only as a last resort move to the UN itself.

The Chairman: I promised our witnesses they'd be out at a reasonable time, Mr. Flis, but I'm sure we can manage a couple of minutes.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): I would like to return to the Cyprus situation. It is my understanding that the Canadian government must give notice to the United Nations within 15 days whether we're going to continue our commitment or not. I'd be interested in our witnesses' advice that this committee might pass on to the government.

Just having returned from Cyprus and talking to our peacekeeping forces, talking to President Vassiliou, talking in Athens to the foreign affairs and defence committee, the counterpart of this committee, everyone we talked to is begging Canadians not to withdraw our UN peacekeeping forces. As you know, Canada has approximately 550 troops there. Denmark, Austria, and Britain have of course more.

The scenario is this. Turkey has 35,000 troops on northern Cyprus. Greek Cypriots are spending $1 million a day in purchasing arms and military equipment, recruiting, etc. If we pull out the troops now, the picture that was

[*Traduction*]

Quand on parle d'initiatives régionales de maintien de la paix, on ne veut pas tant parler des pays pouvant aller dans d'autres région (bien que ce soit un aspect de la question) que, bien sûr, de la mise sur pied d'opérations de maintien de la paix par les organisations régionales elles-mêmes. Comme l'a souligné Henry Wiseman, il y a le problème des compétences, qui viennent avec l'expérience et la pratique, mais il y a un autre élément très important, soit celui du financement. Il arrive souvent que les organisations régionales mettent au point des plans d'action très intéressants et qu'elles veuillent les mettre en oeuvre elles-mêmes; cependant, elles doivent très vite se tourner vers les Nations Unies, parce que celles-ci sont perçues comme ayant de l'argent et que les organisations régionales n'en ont pas du tout.

M. Regehr: Outre les questions des compétences et du financement, il y a également celle des intérêts. Le cas du Libéria en est un bon exemple; le rôle du Nigéria dans les forces d'Afrique de l'Ouest... Les véritables motifs ultimes du Nigéria dans ce conflit ne sont pas tout à fait clairs. C'est pourquoi il peut être sage de demander la participation de pays qui n'ont pas de liens immédiats avec les collectivités en cause.

M. Crosby: Attendez que je m'y retrouve. D'après vous, le rapport intitulé *Un Agenda pour la paix* recommande la régionalisation des opérations de maintien de la paix, pas tellement parce que ce serait des unités de la région qui assureraient ces opérations, mais plutôt parce qu'elles seraient organisées sur une base régionale.

M. Morrison: Les deux aspects sont probablement valables. Bien sûr, selon la Charte des Nations Unies, les parties en conflit doivent d'abord essayer de régler le problème elles-mêmes avant de passer aux organisations régionales et, en dernier ressort, à l'ONU.

Le président: J'ai promis à nos témoins que nous terminerions à une heure raisonnable, monsieur Flis, mais nous pouvons certainement continuer pendant quelques minutes.

M. Flis (Parkdale—High Park): Je voudrais en revenir au cas de Chypre. Si j'ai bien compris, le gouvernement canadien doit indiquer d'ici quinze jours aux Nations Unies s'il a l'intention ou non de maintenir ses troupes là-bas. J'aimerais savoir ce que nos témoins pensent de cette situation, pour que nous puissions transmettre leur avis au gouvernement.

Je viens de rentrer de Chypre. J'ai parlé aux membres de notre contingent, j'ai discuté avec le président Vassiliou, j'ai pris la parole à Athènes devant le Comité des affaires étrangères et de la défense, qui est l'homologue de notre comité. Tout le monde à qui nous avons parlé supplie le Canada de ne pas retirer ses forces onusiennes de maintien de la paix. Comme vous le savez, le Canada a environ 550 militaires là-bas. Bien sûr, le Danemark, l'Autriche et la Grande-Bretagne en ont davantage.

Le scénario est le suivant. La Turquie a un effectif de 35 000 militaires dans le nord de Chypre. Les Chypriotes grecs dépensent un million de dollars chaque jour pour acheter des armes et du matériel militaire, pour faire du recrutement, et

[*Text*]

painted to us is that the Turkish troops will try to occupy the buffer zone very quickly. Greek Cypriots just will not be allowed to allow that, so they will try to move in their troops. Britain has two bases. I'm sure they're going to get involved also.

This successful peacekeeping experience—and I'm not using 28 years, but I'm using at least since 1974, when Turkey invaded Cyprus—that investment could go down the drain with a full-blown war. Yes, it's costing Canadian taxpayers $14 million a year, but it's also costing the Cypriots $1 million a day. Surely if we could convince Turkey to pull out its troops, President Vassiliou said they can then stop spending $1 million a day on the purchase of arms, etc. They would even go so far as to use that money for development in the northern part of Cyprus.

We're talking about the role of the UN. The United Nations has started an excellent process, bringing Denktash and Vassiliou to the bargaining table and talking, and going on all summer, as you know. They've been stopped now because of presidential elections in February, but the talks will resume in March. They're begging, especially Canada, because Canada has such an excellent track record there, not to pull out our troops, at least until we see how the March talks go.

The Cypriot government is prepared to increase its share of the costs. They wouldn't give us a figure, but they're even saying up to tenfold from what they are contributing now. They're saying maybe they can get other countries to help. Cyprus, as you know, has a different funding. The countries that have their forces there are also funding it, instead of through the general UN.

I'd be interested in hearing any advice you have for the government. Should we give notice December 15 that we're pulling our troops out and maybe this'll speed up the negotiations? Should we pull out with reduced forces? Should we pull out with observer forces there? Or should we keep that investment going until we see how the March talks progress?

• 1715

Prof. Wiseman: I'll try to be very brief. One, the first call of the international community to attempt to keep the Cyprus conflict at bay went to NATO. They turned it down. They turned it to the UN. I think the time, fundamentally, has come to go to Europe, to the CSCE, to NATO, or the Western European Union. After all, Greece and Turkey are both members of NATO and members of the CSCE. None of these organizations is doing very well in Yugoslavia, so that's not much of a recommendation at the moment. Nonetheless, I think it is their primary responsibility.

[*Translation*]

ainsi de suite. Si nous retirons nos troupes maintenant, on nous a dit que les troupes turques essayeraient d'occuper la zone tampon très rapidement. Les Chypriotes grecs ne pourront tout simplement pas laisser faire cela et vont donc devoir déplacer leurs propres troupes. Les Britanniques ont deux bases là-bas. Je suis sûr qu'ils vont être obligés d'agir eux aussi.

Cette expérience de maintien de la paix, qui est un succès—et je ne veux pas parler des 28 dernières années, mais au moins de ce qui s'est passé depuis 1974, quand la Turquie a envahi Chypre—, cet investissement pourrait être entièrement gaspillé si la guerre éclatait. Évidemment, cela coûte aux contribuables canadiens 14 millions de dollars par année, mais les Chypriotes doivent aussi payer un million de dollars par jour. Si nous pouvions convaincre la Turquie de retirer ses troupes, le président Vassiliou a dit qu'il serait alors possible d'arrêter de dépenser cette somme pour acheter des armes, etc.. Il irait même jusqu'à se servir de cet argent pour développer la partie nord de Chypre.

Nous avons parlé du rôle de l'ONU. Elle a entamé un processus très intéressant en amenant MM. Denktash et Vassiliou à la table de négociations; les discussions se sont déroulées pendant tout l'été, comme vous le savez. Elles ont été interrompues en raison des élections présidentielles de février, mais elles vont reprendre en mars. Tout le monde demande au Canada, en particulier, puisqu'il bénéficie d'une excellente réputation là-bas, de ne pas retirer ses troupes, du moins jusqu'à ce que l'on sache comment les négociations se dérouleront en mars.

Le gouvernement chypriote est prêt à augmenter sa participation financière. Il ne veut pas nous donner de chiffres, mais il va jusqu'à dire qu'il serait disposé à multiplier sa contribution par dix. Il affirme qu'il pourra peut-être obtenir l'aide d'autres pays. Comme vous le savez, les opérations à Chypre ne sont pas financées comme les autres. Les pays qui ont des forces là-bas les financent également, au lieu de passer par le réseau de l'ONU.

J'aimerais savoir quels conseils vous donneriez au gouvernement à ce sujet. Devrions-nous annoncer le 15 décembre que nous retirons nos troupes, dans l'espoir que cela accélérera les négociations? Devrions-nous garder là-bas un contingent réduit? Devrions-nous laisser seulement des observateurs sur place? Ou devrions-nous nous maintenir cet investissement jusqu'à ce que nous voyons comment progressent les négociations au mois de mars?

M. Wiseman: Je vais essayer d'être très bref. Premièrement, c'est vers l'OTAN que la communauté internationale s'est tournée tout d'abord pour essayer de régler le conflit à Chypre. L'OTAN a refusé, et la demande a été soumise à l'ONU. Je pense qu'il est maintenant temps de se tourner vers l'Europe, vers la CSCE, vers l'OTAN ou vers l'Union de l'Europe occidentale. Après tout, la Grèce et la Turquie sont toutes deux membres de l'OTAN et de la CSCE. Ces deux organisations n'ont pas beaucoup de succès en Yougoslavie, et ce n'est donc pas une recommandation très intéressante pour le moment. Je pense toutefois que cela fait partie de leurs responsabilités essentielles.

[*Texte*]

Should Canada pull precipitously? No. I think we can afford to stay until March. If they want to pay for an international constabulary, call it UN peacekeeping, and they want to pay the shot, then we might stay a little longer. Otherwise, I think the time has come when the parties, in the context of the European scene, will have to find a resolution on their own.

Mr. Morrison: The problem of Cyprus is one of course that is very near and dear to all Canadians because we have now been there for almost 30 years. I do not believe Canada should withdraw 100% from the UN peacekeeping force because, if we do that, we will lose our seat at the troop contributors' table and we will lose our privileged entré, as it were, to the parties to the dispute. So I do not think we should remove everyone from Cyprus. On the other hand, however, the parties to the dispute have shown little or no inclination to bring their differences to an amiable close.

Mr. Flis: Correction, one party has.

Mr. Morrison: I would be interested in learning which party that is.

Mr. Flis: The Greek Cypriots have agreed to what is in the UN resolution, specifically the three contentious areas of territory, some sort of a federation, and looking after the displaced persons.

Mr. Morrison: I am glad to see that the situation has improved since I was a part of the Canadian delegation in New York. What would happen then, as soon as side one agreed, side two would disagree. The next day, perhaps by previous arrangement, they would change sides. So I am glad to see that is happening. However, I do not see in the near future a solution to the political problems in Cyprus. I do think that if the United Nations decide to reduce the strength of their forces there, they ought to maintain a very strong observer force on the island and the capability of moving back in in force if the situation becomes untenable. Thank you.

Mr. Regehr: The fundamental question when going in is whether intervention of this kind will contribute to the peace process? Will withdrawal contribute to the peace process or will it undermine the peace process? I take it that, to some extent, the presence there is viewed to be undermining, in the long run, getting at the peace process.

I think in most instances the involvement in an operation in any country is the result of consent and a negotiated agreement, and I think negotiated withdrawal ought to be on those same principles.

The Chairman: Mr. Hovdebo, did you want to get a question in before our witnesses leave?

Mr. Hovdebo: I have one short question. Assuming that the UN decides in the next day or two, or whenever it is on the agenda, to accept the movement of troops into Somalia, what do you think the chances of success are and under what circumstances?

The Chairman: Who wants to answer that?

[*Traduction*]

Le Canada devrait-il se retirer précipitamment? Non. Je pense que nous pouvons nous permettre de rester jusqu'en mars. S'ils veulent payer pour une force constabulaire internationale, qu'on l'appelle force de maintien de la paix de l'ONU ou autrement, nous pourrions rester un peu plus longtemps. Autrement, je pense que le temps est venu de laisser les parties trouver elles-mêmes une solution, dans le contexte européen.

M. Morrison: Le problème de Chypre est bien sûr très cher au coeur de tous les Canadiens parce que nous sommes là-bas depuis 30 ans maintenant. Je ne pense pas que le Canada doive retirer toutes les force de maintien de la paix qu'il maintient dans ce pays sous l'égide de l'ONU parce que, si nous faisons cela, nous allons perdre notre siège à la table des pays qui ont envoyé des troupes et, par le fait même, nos entrées privilégiées auprès des parties au conflit. Je ne pense donc pas que nous devions retirer toutes nos troupes de Chypre. En revanche, les parties au conflit ne semblent guère intéressées à régler leurs différends à l'amiable.

M. Flis: Pardon, une des parties l'est.

M. Morrison: J'aimerais bien savoir laquelle.

M. Flis: Les Chypriotes grecs ont accepté le contenu de la résolution des Nations Unies, c'est-à-dire les trois secteurs en litige, la création d'une sorte de fédération et le sort des personnes déplacées.

M. Morrison: Je suis content de voir que la situation s'est améliorée depuis que j'étais membre de la délégation canadienne à New York. À cette époque, dès qu'un côté acceptait quelque chose, l'autre côté exprimait son désaccord. Et le lendemain, peut-être après s'être concertés, ils changeaient de camp. Je suis donc heureux de voir que c'est ainsi que les choses se passent. Toutefois, je n'envisage pas pour un proche avenir de solution aux problèmes politiques de Chypre. Je crois que, si les Nations Unies décident de réduire leur effectif là-bas, elles devraient maintenir dans l'île un très fort contingent d'observateurs afin de pouvoir y retourner en force si la situation devient intenable. Merci.

M. Regehr: La question fondamentale qu'il faut se poser quand on se lance dans des opérations de ce genre, c'est si l'intervention pourra contribuer à rétablir la paix. Il faut se demander aussi si le retrait des troupes peut y contribuer, ou si cela nuirait à la paix. Dans une certaine mesure, la présence de troupes là-bas est considérée comme un obstacle, à long terme, à l'établissement de la paix.

Je pense que, dans la plupart des cas, la participation a des opérations de ce genre, dans quelque pays que ce soit, se fait par consentement et par entente négociée, et je pense qu'un retrait négocié devrait se dérouler selon les mêmes principes.

Le président: Monsieur Hovdebo, voulez-vous poser une question avant que nos témoins nous quittent?

M. Hovdebo: J'ai une brève question à poser. En supposant que l'ONU décide dans les jours qui viennent, ou lorsque la question sera à son ordre du jour, d'accepter l'envoi de troupes en Somalie, quelles sont, d'après vous, les chances de succès d'une opération de ce genre, et dans quelles circonstances?

Le président: Qui veut répondre à cette question?

[*Text*]

• 1720

Mr. Regehr: There are a couple of questions involved here. One, are there ways of entering into humanitarian relief or accelerating humanitarian relief operations by other means? I think there is some evidence that there are, that all of the means available to us have not been exhausted by the use of flights into the interior and so forth.

The big danger, as I see it, of a major intervention in the Mogadishu-Baidoa region, into that main region that is the main corridor of conflict, with its current dreadful humanitarian situation, is that it is now occupied by some fairly substantial warlords. With 30,000 troops coming in, I don't think those warlords are going to say, "Gee, glad you came. Here are my weapons. Now do what you have to do." They are also not likely to shoot back, because it is not in their immediate interests to do that, but what they are likely to do is withdraw. But if a Hawiye-based force withdraws out of the Mogadishu area you immediately get into the traditional regions of other clans. What I am afraid of are the implications of that kind of operation when indigenous military forces move from one part of the country into a neighbouring region. What will the impact be on the situation of stability, or instability, in that region?

A force of 30,000 isn't enough to patrol and maintain the entire country, which is not to say that there is not a need for the escorting of humanitarian relief to people in desperate situations, and that ought to be done. Presumably we will get from the Security Council a little more detail on just what the process is. There are some pitfalls.

The Chairman: Does anybody want to add to that?

Mr. Regehr: I want to say one other thing. One of the serious problems to be aware of is that this kind of a major intervention has the danger of increasing the demand for a quicker solution, because how long can these troops stay in? How long can international patience remain and allow that kind of intervention?

The Chairman: For 28 years.

Mr. Regehr: Pardon?

The Chairman: For 28 years.

Mr. Regehr: Well, not at 30,000, I doubt.

The UN has developed the plans for quite a constructive reconciliation process in the country that has the involvement of some NGOs. It is assumed to be based in the regions, regional reconciliation at the traditional level involving clan leaders and so forth, moving up and gradually building competence and stability and confidence in regional structures. That is a very long painstaking process, and I fear that there will be a certain impatience and need to go in and

[*Translation*]

M. Regehr: Cette question comporte plusieurs aspects. Premièrement, y a-t-il d'autres moyens d'acheminer ou d'accélérer l'aide humanitaire? À l'évidence, il semble y en avoir; j'ai l'impression que nous n'avons pas épuisé toutes les possibilités, par exemple l'organisation de vols vers l'intérieur.

À mon avis, le principal danger d'une intervention majeure dans la région de Mogadiscio-Baidoa, c'est-à-dire dans le principal corridor de conflits, où la situation est absolument épouvantable du point de vue humanitaire, c'est que cette zone est occupée par des seigneurs de la guerre assez importants. S'il y a 30 000 militaires qui arrivent, je ne pense pas que ces seigneurs de guerre disent tout simplement: «Nous sommes très contents de vous voir. Voici nos armes. Maintenant, faites ce que vous avez à faire». Ils ne risquent pas tellement non plus de tirer, parce que ce n'est pas dans leur intérêt immédiat, mais il est fort possible qu'ils se retirent. Toutefois, si les troupes de Hawiye se retirent de la région de Mogadiscio, elles se retrouvent immédiatement dans le secteur traditionnel des autres clans. Ce que je crains, ce sont les répercussions d'une opération au cours de laquelle les forces militaires indigènes se déplaceraient d'une région du pays à une autre. Quels effets cela pourrait-il avoir sur la stabilité, ou l'instabilité, de la région?

Un contingent de 30 000 militaires ne suffit pas pour patrouiller et surveiller l'ensemble du pays, ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas nécessaire d'escorter l'aide humanitaire acheminée aux gens qui en ont désespérément besoin; il faut que cela se fasse. Nous obtiendront probablement du Conseil de sécurité un peu plus de détails sur le processus qui prendra place. Mais il y a des risques.

Le président: Quelqu'un a-t-il autre chose à ajouter?

M. Regehr: J'ai une autre chose à dire. Un des graves problèmes dont il faut se rendre compte, c'est que ce genre d'intervention massive risque de créer des pressions accrues dans le sens d'une solution plus rapide parce qu'il faut se demander pendant combien de temps ces troupes pourront rester là. Pendant combien de temps la patience internationale permettra-t-elle ce genre d'interventions?

Le président: Pendant 28 ans.

M. Regehr: Pardon?

Le président: Pendant 28 ans.

M. Regehr: Eh bien, j'en doute, pas avec 30 000 personnes, en tout cas.

L'ONU a mis au point pour ce pays un processus de réconciliation assez constructif, qui fait appel à la participation de diverses ONG. La réalisation de ce plan d'action dépend d'abord des régions, la réconciliation régionale au niveau traditionnel englobant par exemple les chefs de clans, après quoi il devrait y avoir un mouvement vers le haut, au fur et à mesure que les compétences et la stabilité des structures régionales, et la confiance dans ces

[*Texte*]

do the job, get a national government established, and get out of there on to the next crisis. But it will be a national government which, like the last ones, will not have the confidence of the regions, so that the timing question is also a troubling one.

Prof. Wiseman: The United Nations should establish a mandate that is very clear in objectives, reasonably clear on the extent of the use of force, and very clear on the time constraints of the operation, subject to renewal and change at another meeting of the Security Council. If it simply authorizes the United States to go in and *carte blanche* take care of the situation, it could be, regrettably, a terrible swamp that will lie on the conscience and on the responsibility of the United Nations. The mandate is very important.

The Chairman: Hasn't it in fact authorized member countries, and the U.S. so far is the only one that has indicated any desire to go?

Prof. Wiseman: That's the problem, as I see it.

The Chairman: Whose problem?

Prof. Wiseman: The United Nations' problem.

• 1725

The Chairman: Let me thank our witnesses. We have run over our allotted time. I am sure they all have planes to catch, if they are like other witnesses. I appreciate their patience in going through this extra little bit of time.

The committee stands adjourned.

[*Traduction*]

structures se développent graduellement. C'est un processus très long et très difficile, et j'ai bien peur que certains se montrent impatients et souhaitent intervenir pour faire le travail, pour permettre la création d'un gouvernement national, afin que nous puissions passer ensuite à la crise suivante. Mais ce sera un gouvernement national qui n'aura pas la confiance des régions, comme les précédents; donc, la question du moment à choisir est également troublante.

M. Wiseman: Les Nations Unies devraient établir un mandat comportant des objectifs très clairs, ainsi que des dispositions raisonnablement claires sur la mesure dans laquelle la force peut être employée; il faut également que l'opération soit très clairement limitée dans le temps, même si ce mandat doit pouvoir être renouvelé et modifié au cours d'une autre séance du Conseil de sécurité. Si les États-Unis sont tout simplement autorisés à entrer en Somalie et qu'ils ont *carte blanche* pour redresser la situation, nous pourrions malheureusement nous enliser dans une situation extrêmement difficile, dont les Nations Unies seraient responsables et qui leur resterait sur la conscience. Ce mandat est donc très important.

Le président: L'ONU n'a-t-elle pas autorisé en fait ses pays membres à intervenir de cette façon, même si les États-Unis sont les seuls jusqu'ici à avoir annoncé leur intention de le faire?

M. Wiseman: À mon avis, c'est là qu'est le problème.

Le président: C'est un problème pour qui?

M. Wiseman: Pour les Nations Unies.

Le président: Permettez-moi de remercier nos témoins. Nous avons pris plus de temps que prévu. Je suis sûr qu'ils ont tous un avion à prendre, comme tous les autres témoins. Je les remercie donc d'avoir bien voulu nous accorder un peu plus de temps.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Institute of Strategic Studies:

Alex Morrison, Executive Director.

From Guelph University:

Henry Wiseman, Department of Political Studies.

From Project Ploughshares:

Ernie Regehr, Research and Policy Director.

TÉMOINS

De l'Institut canadien d'études stratégiques:

Alex Morrison, directeur exécutif.

De l'Université de Guelph:

Henry Wiseman, Département des études politiques.

Du Projet Ploughshares:

Ernie Regehr, directeur de la recherche et des politiques.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

XC11
-E91

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 47

Thursday, December 3, 1992

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 47

Le jeudi 3 décembre 1992

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canada's role in the United Nations

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude du rôle du Canada auprès des Nations Unies

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY JAN 2 1993 UNIVERSITY of TORONTO

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25229

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, DECEMBER 3, 1992
(56)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 9:39 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Acting Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Committee present: Jesse Flis, Ricardo Lopez, Svend Robinson and Christine Stewart.

Acting Member present: Walter McLean for John Bosley.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer. *From the Parliament Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Bob Miller, Research Consultant.

Witnesses: From Laval University: Albert Legault, Department of Political Science. *From Dalhousie University:* Peter Haydon, Centre for Foreign Policy Studies. *From the University of Ottawa:* Paul Normand Dussault, Director, Research Centre on International Organizations.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of Canada's role in the United Nations. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, November 18, 1992, Issue No. 44*).

The witnesses made opening statements and answered questions.

At 11:13 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 3 DÉCEMBRE 1992
(56)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 9 h 39, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président suppléant*).

Membres du Comité présents: Jesse Flis, Ricardo Lopez, Svend Robinson et Christine Stewart.

Membre suppléant présent: Walter McLean remplace John Bosley.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur:* Bob Miller, consultant en recherche.

Témoins: De l'Université Laval: Albert Legault, Département de science politique. *De l'Université Dalhousie:* Peter Haydon, Centre d'études des politiques étrangères. *De l'Université d'Ottawa:* Paul Normand Dussault, directeur, Centre de recherche sur les organismes internationaux.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité examine le rôle du Canada auprès des Nations Unies (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 18 novembre 1992, fascicule nº 44*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 11 h 13, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Thursday, December 3, 1992

• 0939

The Acting Chairman (Mr. McLean): I call the committee to order.

We're pleased this morning to have with us three guests to form a panel for ongoing discussions about the question of Canada and multilateralism in the 1990s. Within the committee we're putting a particular focus on the United Nations, particularly the Secretary General's report, *Agenda for Peace*. It was released last summer and is being debated by the General Assembly. Canada is taking part in that, and the committee hopes to put thoughts before the government in that process.

• 0940

As our guests will know, this is the fourth meeting. We had officials from External Affairs, DND and CIDA with us in an opening meeting, then Canada's former ambassador to the UN, Bill Barton, Professor David Cox and Tariq Rauf were with us in the second panel.

The third panel included Alex Morrison, Henry Wiseman and Ernie Regehr. We've asked for their perspectives, and as you know, there are varying views, which we find natural, but it is also very helpful to see the perspectives they bring to this fast-moving situation of reformation of the UN.

We're pleased today to welcome Albert Legault from the Laval Department of Political Science; Peter Haydon, Centre for Foreign Policy Studies at Dalhousie; and Paul Normand Dussault, Director of the Research Centre on International Organizations at the University of Ottawa.

I understand, Mr. Dussault, you're going to kick off. Thank you.

M. Paul Normand Dussault (professeur, directeur du Centre de recherche sur les organisations internationales, Université d'Ottawa): Merci, monsieur le président.

La perspective que je souhaiterais proposer ici porte essentiellement sur le multilatéralisme et la pratique qui s'est développée au sein des organisations internationales au cours des dernières années. Je crois qu'il est utile d'adopter une perspective critique à l'égard des interventions onusiennes, plus particulièrement au cours des dernières années.

Comme je l'ai indiqué dans le bref sommaire que je vous ai fait parvenir, il y aurait lieu d'identifier deux courants principaux au sein des organismes internationaux. J'inclus ici non seulement l'ONU en soi, mais également les institutions spécialisées.

Il a deux courants donc. Le premier, que j'ai appelé le préventisme, tente d'aménager la sécurité collective de manière à répondre aux besoins les plus pressants et à corriger au besoin les conflits qui peuvent éclater à un moment ou à un autre.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le jeudi 3 décembre 1992

Le président suppléant (M. McLean): La séance est ouverte.

Nous avons le plaisir ce matin d'accueillir trois invités pour discuter du Canada et du multilatéralisme dans les années 1990. Le Comité va se pencher surtout sur les Nations Unies et en particulier sur le rapport du Secrétaire général intitulé *Agenda pour la paix*. L'Assemblée générale est actuellement saisie de ce rapport qui a été publié l'été dernier. Le Canada participe à ces processus, et le Comité espère présenter ses réflexions au gouvernement au cours de ces processus.

Nos invités sont au courant qu'il s'agit de notre quatrième réunion. Nous avons discuté avec des représentants des Affaires extérieures, du ministère de la Défense nationale et de l'ACDI lors d'une réunion d'ouverture. À la deuxième réunion, nous avons discuté avec l'ancien ambassadeur canadien aux Nations Unies, M. Bill Barton, le professeur David Cox et M. Tariq Rauf.

Le troisième groupe comprenait MM. Alex Morrison, Henry Wiseman et Ernie Regehr. Nous leur avons demandé leurs points de vue. Comme vous le savez, il en existe de divers, ce qui est naturel, mais il nous est très utile de les connaître tous à l'égard de la réforme qui change si rapidement des Nations Unies.

Nous sommes heureux d'accueillir aujourd'hui Albert Legault du Département des Sciences politiques de l'Université Laval; M. Peter Haydon, du Centre des études des politiques étrangères à Dalhousie; et M. Paul Normand Dussault, directeur du Centre de recherches des organismes internationaux à l'Université d'Ottawa.

Si j'ai bien compris, monsieur Dussault, vous allez commencer. Merci.

Prof. Paul Normand Dussault (Director, Research Centre on International Organizations, University of Ottawa): Thank you, Mr. Chairman.

The perspective that I would like to outline today focuses essentially on multilateralism and the practice that has developed within international organizations over the past few years. I think that it is worthwhile taking a critical look at the United Nations interventions, especially over the past few years.

As I mentioned in the short brief that has been distributed, two schools of thought can be identified within international organizations. Here I include not only the United Nations itself, but also specialized institutions.

Thus, there are two schools of thought. The first, which I have called preventionism, focuses on structuring collective security such that it will be able to respond to the most pressing needs and to use corrective measures for explosive conflicts when necessary.

[*Texte*]

Cette conception est très bien présentée dans le document du secrétaire général Boutros Boutros-Ghali. Je pense qu'il faut surtout attirer l'attention, dans ce texte, sur la quatrième modalité que propose le secrétaire général, celle qui est intitulée «La consolidation de la paix après les conflits». Comme on peut le voir à la lecture de ce texte, l'intention ici est d'intervenir *post facto* pour corriger des situations qui sont dangereuses, qui ont débouché sur un conflit et qu'on veut corriger.

À l'opposé de cette conception, je résume brièvement une autre vision de la paix internationale, que j'appelle le mondialisme pacifique et qui se construit plutôt sur les interventions dans le domaine socio-économique dans le but d'atténuer et de prévenir les conflits avant que ceux-ci n'éclatent.

Le contexte actuel est assez difficile au sein des organisations internationales. La répartition actuelle des ressources à l'ONU favorise très nettement les interventions de nature humanitaire et de nature politique. Finalement, les sommes qui sont consacrées aux questions économiques et sociales sont relativement faibles par rapport au budget global des Nations Unies. Je vous rappelle tout simplement qu'en ce qui a trait aux dépenses onusiennes, dans le budget régulier, pour les questions économiques et sociales, c'est-à-dire ce qu'on appelle les titres 4 et 5 dans le budget de l'ONU—je vous donne la référence au budget de 1992-1993—, les montants prévus sont de 534 502 000$ sur un budget global qui, lui, est de l'ordre de 2,134 milliards de dollars. Cela représente uniquement le quart de l'ensemble des dépenses du budget régulier de l'ONU.

• 0945

Évidemment, à ces dépenses il faut ajouter l'ensemble des dépenses extraordinaires et des enveloppes spéciales qui sont consacrées, entre autres, aux opérations de maintien de la paix. On prévoit que la facture pour l'ensemble des interventions onusiennes dans le domaine de la paix internationale pour 1992 sera supérieure à 3 milliards de dollars. La portion des interventions onusiennes qui portent plus spécifiquement dans le domaine socio-économique et qui permettraient d'atténuer les conflits avant que ceux-ci n'éclatent, c'est la portion congrue.

Cette situation est d'autant plus préoccupante que l'attitude officielle véhiculée par les pays riches—je je me réfère ici particulièrement aux politiques qui ont été adoptées par le groupe de Genève qui regroupe, comme vous le savez, l'ensemble des pays industrialisés, ceux dont la contribution est la plus importante au fonctionnement des institutions internationales—, l'attitude officielle du groupe de Genève, dis-je, et des États industrialisés en général, c'est de promouvoir l'idée de budgets à croissance zéro au sein de toutes les institutions internationales. Or, dans un contexte où, inévitablement, les opérations de maintien de la paix vont gruger une portion encore plus importante des budgets, si on maintient ce principe de la croissance zéro, il faudra couper quelque part. Je crains que ces coupures ne se fassent dans des domaines qui sont tout à fait névralgiques pour maintenir les conditions sociales nécessaires à la paix.

[*Traduction*]

This idea is very clearly described in the Secretary General's, Mr. Boutros Boutros-Ghali's, document. I think the fourth concept that the Secretary General proposes, "Post-Conflict Peace-Building", is one that merits special attention. What the text is suggesting is a *ipso facto* intervention to correct dangerous situations that led to a conflict and that we want to correct.

I will quickly describe the opposite school of thought—another vision of international peace—called a peaceful world view. This concept focuses mainly on socio-economic interventions in order to alleviate and prevent conflicts before they degenerate into full scale wars.

The situation today in international organizations is a rather difficult one. The current distribution of the United Nations' resources very clearly favours humanitarian and political interventions. Finally, the amount of money that is allocated to economic and social concerns is relatively low compared to the overall budget of the United Nations. I would just like to remind you that United Nations spending on economic and social issues, under the regular budget, that is, items 4 and 5 in the United Nations budget—I'm referring to the 1992-93 budget—is $534 502 000 as compared to the overall budget, which is around $2.134 billion. This is only a fourth of all spending under the regular budget of the United Nations.

Of course, you have to add to that all the extraordinary expenditures and special envelopes that are allocated to things like peacekeeping operations. The 1992 bill for all United Nations interventions for international peace is expected to be over 3 billion dollars. The portion of UN interventions that deal specifically with socio-economic issues and that would prevent possible conflicts is minimal.

This situation is all the more worrisome, given the official attitude of the rich countries—and by that I mean the policies that were passed by the Geneva group which, as you know, is made up of all developed nations whose contribution to international institutions is the highest. The official attitude of the Geneva group and the developed states in general is to advocate zero-increase budgets for all international institutions. However, in a context where peacekeeping operations will inevitably eat up an even greater portion of the budgets, if the zero growth principle is maintained, cuts will have to be made somewhere. I am concerned that reductions will be made in areas that are crucial to ensuring favourable social conditions for peace.

[*Text*]

Ce qui doit retenir notre attention, ce sont les instruments qui permettraient de créer les conditions menant vers le mondialisme pacifique. Je pense qu'il y a un travail de réforme au sein des Nations-Unies qui doit être entrepris.

Au cours de la semaine dernière, nous avons réuni la Commission autonome sur l'avenir des Nations-Unies. Nous avons eu l'occasion de débattre pendant trois jours des différentes possibilités de réforme au sein du système des Nations Unies. Je peux dès maintenant vous annoncer que les recommandations provenant de la Commission seront rédigées dans une version définitive d'ici environ trois semaines. Nous serons en mesure de communiquer publiquement ces recommandations aussitôt qu'elles auront été rédigées dans leur version finale.

Au cours des discussions que nous avons eues portant sur l'ensemble de la réforme onusienne, un des points qui ont retenu notre attention est la nécessité de renforcer le rôle de coordination en général au sein du système onusien. Nous aurons un certain nombre de propositions qui seront présentées relativement à ce travail de coordination, qui était censé être fait par l'ECOSOC, mais qui n'a jamais été exécuté de façon satisfaisante.

Nous aurons un certain nombre de propositions à vous présenter qui permettraient d'assurer une meilleure coordination au niveau international, visant à la fois la formulation des politiques à mettre en oeuvre par l'ensemble des organismes et les correctifs qu'on doit apporter en cours d'exécution des programmes.

Pour résumer le message que je souhaiterais vous laisser ce matin, je crois qu'il ne faut pas perdre de vue que la vision que vous retrouvez dans l'ouvrage du secrétaire général se limite à une partie du rôle des Nations-Unies. L'exécution de ce mandat devrait absolument tenir compte de l'aspect socio-économique des interventions onusiennes. Je vous remercie.

• 0950

Le président suppléant (M. McLean): Merci pour cette importante réflexion. Monsieur Legault.

Professor Albert Legault (Department of Political Science, Laval University): Mr. Chairman, thank you for inviting me to Ottawa. It is both an honour and a privilege to be here. I won't read my paper. You have the text in front of you. I will try to focus on what I would call the most policy-oriented aspects of the paper.

I will say two words perhaps about the difference between peacekeeping, peacemaking and peace enforcement. I don't think in anybody's mind there is any problem understanding what is peacekeeping in the traditional sense. You do need the agreement of the whole state, and contracts have to be passed between states who are contributing troops at the United Nations. This is done under the participating states agreement. The mandate has to be clear. Most of the time you have no member of the Security Council, a member of these peacekeeping missions.

[*Translation*]

We must focus our attention on instruments to establish conditions that would result in a peaceful world context. I think work should be done to reform the United Nations.

Last week, we met with the Independent Commission on the Future of the United Nations. For three days, we discussed various options for reforming the UN system. I can tell you right now that the final draft of the Commission recommendations will be completed within approximately 3 weeks. Once it is finalized, we will be able to publicize the recommendations.

During our discussions on the overall UN reform, one of the points we focused on was the need to enhance coordination throughout the UN. We will make a number of proposals on coordination work, which was supposed to have been done by the United Nations Economic and Social Council, or ECOSOC, but was never done satisfactorily.

We will have a number of suggestions for you on ways to improve international coordination, which would entail both developing policies to be implemented by all of the organisations as well the corrective measures to be used during program delivery.

To summarize what I wanted to leave you with this morning, I think you must bear in mind that the vision proposed by the Secretary General is his report applies to only one aspect of the UN's role. When fulfilling that mandate, the socio-economic dimensions of the UN interventions must be considered. Thank you.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Thank you for those important thoughts. Mr. Legault.

M. Albert Legault (Département des sciences politiques, Université Laval): Monsieur le président, je vous remercie de m'avoir invité à Ottawa. C'est un honneur et un privilège d'être ici. Je ne vais pas lire mon mémoire. Vous avez le texte devant vous. J'essaierai de me concentrer sur les parties du mémoire qui portent davantage sur les politiques.

Je voudrais dire quelques mots à propos de la différence entre le maintien de la paix, le rétablissement de la paix et les mesures visant à faire respecter la paix. Je pense que tout le monde comprend ce qu'est le maintien de la paix, au sens classique du terme. Il faut obtenir l'accord de la totalité de l'État, et des contrats doivent être conclus entre les États qui envoient des troupes au nom des Nations Unies. Cela se fait en vertu de l'entente intervenue entre les États participants. Le mandat doit être clair. La plupart du temps, aucun membre du Conseil de sécurité ne participe à ces missions de maintien de la paix.

[*Texte*]

We have been used to this traditional notion. Two recent events have blurred the distinction between peacekeeping and peace enforcement. Oscar Shachter, who once was the legal adviser to Dag Hammarskjöld, used to say that peacekeeping was chapter 6-and-a-half of the UN charter. Chapter 7 is certainly absolutely no problem. It's when the Security Council takes the decision to use force based on articles 39, 40, 41 and 42...

We are in a situation now where because of the evolution of the United Nations, which tries to come to the help of people, humanitarian aid or to protect some minorities against genocide in their own countries...and there are two examples, the Shi'ites in the south of Iraq and the Kurds in the north of Iraq. We may come to a situation where in fact parts of a territory have to be sanctuarized. I would call that chapter 7 minus one-quarter.

This leads to interesting discussions. Anybody who has read *The Globe and Mail* this morning or who has read Barbara McDougall's two speeches, one before the Canadian Institute of International Affairs and the other one before the armed forces in Valcartier, will find that our position in Somalia has been delayed. We still don't know what the UN Security Council will do.

I will go to the conclusions of my paper. They are policy oriented. We don't have much time. I assume all of you prefer to throw questions to the people who have been invited here as witnesses.

I am worried about one future trend of the United Nations, the increased use of the Security Council. This has the capacity, the power and the ability to impose peace anywhere in the world if it so chooses. Therefore, I strongly support a Canadian position to the effect that everything in our power should be done to reinforce and strengthen the role of the UN Secretariat. We need something in between the Security Council and the small powers. This can only be the UN Secretariat. The more reinforced is the UN Secretariat, perhaps less likely can the Security Council impose its decision on everybody else in the world.

There is always a danger that the UN Security Council could be used to satisfy some of the great powers' interests at the expense of the international community. I do strongly support reinforcement of the UN Secretariat, providing them with the resources and capabilities to carry on peacekeeping and also to carry on preventive diplomacy if the Secretary General so chooses, basing his action on article 99 of the UN Charter.

• 0955

Second, Canada, as we've seen with Somalia, is caught between chapter 6 and a half and chapter 7 minus one-quarter, if you'll allow me this expression. I think there are situations where in fact you will have to sanitize part of the territories to make sure the humanitarian aid can go through. I have absolutely no objection if this is carried on at a multilateral level based on the UN Security Council. I actually have no objection to Canadian participation in those

[*Traduction*]

Nous sommes habitués à ce concept classique. Deux récents événements ont brouillé la distinction entre le maintien de la paix et les mesures visant à faire respecter la paix. M. Oscar Shachter, autrefois conseiller juridique de Dag Hammarskjöld, disait que le concept du maintien de la paix constituait le chapitre 6 et demi de la Charte des Nations Unies. Le chapitre 7 ne pose certainement aucun problème. Les difficultés surgissent quand le Conseil de sécurité décide d'utiliser la force en invoquant les articles 39, 40, 41 et 42...

Nous voilà dans une situation où les Nations Unies essaient désormais d'aider les gens, d'offrir de l'aide humanitaire ou de protéger des minorités contre le génocide dans leur propre pays. Je vous donne deux exemples: les Shiites dans le sud de l'Iraq et les Kurdes dans le nord de ce pays. Il est possible, en fait, que certaines parties du territoire doivent être érigées en sanctuaires. C'est ce que j'appellerais le «chapitre 7 moins un quart».

Cette situation engendre des discussions intéressantes. Quiconque aura lu *The Globe and Mail* ce matin ou les deux discours de M^me^ Barbara McDougall, dont l'un a été prononcé devant l'Institut canadien des affaires internationales, et l'autre devant les Forces armées à Val cartier, constatera que notre position vis-à-vis la Somalie tarde à se concrétiser. Nous ne savons toujours pas ce que le Conseil de sécurité fera.

Je passe maintenant aux conclusions de mon mémoire. Elles portent sur les politiques. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Je présume que vous préférez tous poser des questions aux témoins que vous avez invités ici.

Une des orientations des États-Unis m'inquiète, à savoir le recours accru au Conseil de sécurité. Celui-ci a la capacité, le pouvoir et les moyens d'imposer la paix n'importe où dans le monde s'il choisit de le faire. J'appuie donc fortement la position canadienne selon laquelle nous devons tout faire pour renforcer et accroître le rôle du Secrétariat de l'ONU. Il nous faut un intermédiaire entre le Conseil de sécurité et les petites puissances. Ce ne peut être que le Secrétariat de l'ONU. Plus celui-ci sera fort, moins il y aura de risque que le Conseil de sécurité impose sa décision à l'ensemble du monde.

Il existe toujours le danger que certaines grandes puissances utilisent du Conseil de sécurité à leurs propres fins, au dépens de la communauté internationale. Il convient certes de renforcer le Secrétariat de l'ONU, de lui donner les ressources et les capacités nécessaires pour poursuivre les activités de maintien de la paix, et de continuer à appliquer la diplomatie préventive si le Secrétaire général le désire, en justifiant ses gestes par l'article 99 de la Charte de l'ONU.

Deuxièmement, comme on a pu le constater à propos de la Somalie, le Canada est pour ainsi dire piégé entre le chapitre 6 et demi et 7 moins le quart. Il y a des cas où il s'imposera d'assainir une partie des territoires pour garantir que l'aide humanitaire arrive à bon port. Je n'y vois aucun inconvénient si cela est fait à un niveau multilatéral avec l'aval du Conseil de sécurité des Nations Unies. En fait je ne vois aucun inconvénient à ce que les Canadiens participent à

[*Text*]

types of missions. This is exactly what we are now doing in Yugoslavia, at least, and what we may be doing tomorrow in Somalia.

Of course, if the Americans want to go it alone, they can do it. I have certainly no objection if they really want to do that on a unilateral basis, but if it has to be done on a multilateral basis, I wish the Canadians would be consulted.

The third aspect, I assume, is participation in what I would call coercive action, like we've done in the gulf under the principle of collective security. If Canada is forced again or chooses to undertake these types of operations, I think we should limit our participation to naval and air contributions. We are a pretty high-tech country. I think we have the ability to fly aircraft and to navigate ships in safe areas that are pretty well controlled with the help of the Americans.

We can afford the luxury of losing one ship or a couple of aircraft, but we cannot afford the luxury of losing 4,000 troops. Therefore, in any situation where our poor human resources are involved, I would certainly not support any Canadian contribution that would undertake a coercive action with the help of a big number of Canadian troops on the ground. I think this is fair enough. I think we've indicated we can contribute ground troops to sanitize areas, if necessary, for humanitarian aid. I think we should limit our contribution to this ground contribution, with those caveats in mind. If the UN Security Council was to authorize the use of force for some reason or another in Yugoslavia, I think the Canadians should make their participation quite clear and say they would not participate in any coercive action in those circumstances.

It's a pretty fair summary in my paper of what the consequences are for Canada. I will leave it there because the essential points have been brought forward to the members of the committee. Once again, I thank you for having invited me here.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Thank you very much. We appreciate your perspective and your paper.

Commander Haydon.

Mr. Peter Haydon (Centre for Foreign Policy Studies, Dalhousie University): Thank you, Mr. Chairman. I'd like to thank the committee for this opportunity. I'm going to take a much narrower focus on the maritime dimension of this whole thing. I find that my remarks build on the remarks of my colleagues who have preceded me, and we have not colluded.

A quick thought about the *Agenda for Peace* as a document: from a maritime perspective it is essentially old wine in a new skin. The concepts of reconstruction, the controlled use of force, deterrence, coercion and diplomacy have been with us for centuries. I think it's a good thing. They're tried and true principles, and I would like to think that we in fact have a unique opportunity to make use of them.

[*Translation*]

ce genre de missions. C'est exactement ce que nous faisons aujourd'hui en Yougoslavie, du moins, et que nous ferons peut-être demain en Somalie.

Bien sûr, si les Américains veulent faire cavalier seul, libre à eux. Je ne vois certes aucun inconvénient à ce une action unilatérale, mais s'il faut une intervention multilatérale, je souhaiterais que les Canadiens soient consultés.

Je suppose que le troisième aspect serait une participation à ce que j'appellerais une action coercitive, comme celle que nous avons menée dans le Golfe guidés par le principe de sécurité collective. Si le Canada, parce qu'il y est forcé ou parce qu'il le choisit, entreprend ce genre d'opérations, je pense que nous devrions limiter notre participation à une contribution navale et aérienne. Notre pays est un pays qui possède une assez haute technologie. Il est capable de faire voler des avions ou naviguer des bâtiments dans des zones sans danger assez bien contrôlées avec l'aide des Américains.

Nous pouvons nous permettre le luxe de perdre un navire ou quelques avions, mais nous ne pouvons pas nous permettre celui de perdre 4 000 hommes. Par conséquent, dans toute situation où l'on ferait appel à nos maigres ressources humaines, je ne serais certainement pas favorable à une participation canadienne à des mesures coercitives dans lesquelles notre armée de terre serait engagée en grand nombre. Je pense être raisonnable. Nous avons signalé, il me semble, que nous pouvons, au besoin, fournir des forces terrestres pour assainir certaines régions afin que l'aide humanitaire puisse passer. Je pense que notre contribution sur place devrait se limiter à cela, étant donné les réserves que je viens d'énoncer. Si, pour une raison ou une autre, le Conseil de sécurité des Nations Unies autorisait le recours à la force en Yougoslavie, je pense que les Canadiens devraient bien préciser les limites de leur participation et refuser de prendre part à des mesures coercitives dans la situation présente.

Je viens de vous donner un bref résumé de mon article sur les répercussions pour le Canada. Je m'en tiendrai à cela parce que je viens de vous exposer l'essentiel. Encore une fois, merci de m'avoir invité.

Le président suppléant (M. McLean): Merci beaucoup. Votre point de vue, votre analyse, nous intéressent vivement.

Le commander Haydon.

M. Peter Haydon (Centre d'étude sur la politique étrangère, Université Dalhousie): Merci, monsieur le président. Je remercie les membres du Comité de m'avoir invité. Pour ma part, je limiterai mes remarques à la dimension maritime de toute cette situation. Ce que j'ai à vous dire est dans le prolongement de ce que mes collègues viennent de dire; nous ne nous sommes pourtant pas concertés.

Très brièvement, à propos de l'*Agenda pour la paix*, disons que du point de vue maritime, il s'agit d'un vieux vin vendu sous une étiquette neuve. Les notions de reconstruction, de recours mesurés à la force, de dissuasion, de coercition et de diplomatie existent depuis des siècles. C'est tout à fait approprié. Il s'agit de principes valables, éprouvés, et je pense que nous avons, en fait, une chance unique de nous en servir.

[*Texte*]

The important thing about this new approach is that it requires a great deal more definition before it can be implemented. I think the Secretary General has given us the political guidance to develop a new security regime. What we have to do next is to translate that guidance into a workable plan—what my military colleagues would call a concept of operations. I think this is where the factor of coordination is going to be so critical.

What I want to do in the next few minutes is just run you through a building process, using the maritime security dimension as an example. It's not to be all-inclusive, but it is just a good example.

• 1000

The world's oceans are as every bit unstable as the land masses they bound, and one has only to remember the five golden principles of this.

First, the oceans are still the trade routes on which most of the world's economy depends, and those trade routes are such now that any state or group of individuals can easily block passage of trade, and thus can hold the world economy for ransom. This has to be avoided.

Second, the 1982 UN Convention on the Law of the Sea gave states the right to administer their ocean territories for resource development out to 200 miles. Unfortunately, in the process they created a number of resource and boundary disputes. Because those resources do have the potential for generating wealth, those disputes also have the tendency to lead to confrontation.

Regulation and negotiation alone are not always going to solve those problems, particularly when many of the states have a tendency to take the law into their own hands. So the answer is that a boundary dispute or a resource dispute essentially comes into the agenda for peace. It cannot be overlooked.

Third, there has been a global proliferation of naval power, particularly in the former Third World. A lot of this has been fuelled by the lure of profit and is in some respects a by-product of the Cold War, but the point is that this weaponry—and you only have to think about the acquisition of very potent submarines by Iran. . .as to the destabilizing influence this can have. These must be dealt with, and somehow we will have to deal again with states that intend to misuse force.

One only has to think of the South China Sea, the area of concern for most of us in the maritime business. You have as many as seven nations all vying for ownership or right of exploitation over one body of water. The South China Sea has already become an armed camp. That dispute is an accident waiting for a place to happen.

Fourth, and I think this is a problem that we do not pay enough attention to, is the growing disregard for state and international law at sea. The instances of the illegal transporation of people and drugs is rising. In some cases, I

[*Traduction*]

L'élément essentiel de cette nouvelle approche est qu'elle exige d'être définie beaucoup plus précisément avant de pouvoir être concrétisée. À mon avis, le Secrétaire général nous a donné l'orientation politique nécessaire à la mise en oeuvre d'un nouveau régime de sécurité. La prochaine étape consistera à transformer cette orientation en un plan réalisable—ce que mes collègues du domaine militaire appeleraient en un concept opérationnel. Et c'est là que le facteur de coordination devient critique.

Permettez-moi maintenant de vous exposer en quelques minutes un processus d'élaboration pris sous l'angle de la sécurité maritime. Il n'est pas exhaustif, mais il constitue un bon exemple.

Les océans sont tout aussi instables que les masses continentales qu'ils délimitent. Il suffit pour s'en convaincre de se remémorer les cinq principes essentiels de cette réalité.

Premièrement, les océans demeurent les grandes voies commerciales dont dépend en majeure partie l'économie mondiale; or ces voies sont tracées de telle sorte qu'un État ou un groupe de particuliers peut facilement bloquer la navigation et ainsi tenir l'économie mondiale en otage. Il faut éviter pareille situation à tout prix.

Deuxièmement, la Convention des Nations Unies de 1982 sur le droit de la mer donne aux États le droit d'exploiter les ressources dans une zone maritime de 200 milles au-delà de leurs côtes. Malheureusement, cette Convention a créé nombre de différends au sujet des ressources et des frontières. Ces ressources pouvant être synonymes de richesses, les conflits risquent de dégénérer en affrontements.

La réglementation et les négociations ne peuvent pas à elles seules permettre de résoudre toutes les difficultés, surtout quand nombre d'États ont tendance à vouloir se rendre eux-mêmes justice. La solution à un différend frontalier ou à un litige visant des ressources passe donc essentiellement par l'Agenda pour la paix. Il ne faut pas l'oublier.

Troisièmement, on assiste à une prolifération de puissances navales, notamment dans ce qui était autrefois le tiers monde. Il s'agit dans une certaine mesure, d'un corollaire de la Guerre froide, mais ce phénomène est attisé par appât du gain. Toutefois, l'important est que ces armements—et il suffit de songer à l'acquisition par l'Iran de sous-marins très puissants—ont un effet déstabilisant. Il faut s'en inquiéter, et nous allons encore devoir trouver une façon de traiter avec des États qui ont l'intention d'utiliser la force à mauvais escient.

Prenons la région qui cause le plus de préoccupations du point de vue du commerce maritime, la mer de Chine méridionale. Il n'y a pas moins de sept nations qui en revendiquent la propriété ou le droit d'exploiter ses richesses. d'eau. La mer de Chine est déjà un camp fortifié. Une étincelle suffirait à y provoquer une explosion.

Quatrièmement, il est un problème dont on ne s'occupe pas assez; à savoir: le mépris croissant du droit international et des droits nationaux en mer. Le tranpsort illégal de personnes et de drogues prend de l'ampleur. Dans certains

[*Text*]

think, illegal immigration is an act of desperation, but in many cases the law is being broken for profit. Along with piracy and terrorism, these are issues that have to be dealt with. Fortunately, the International Maritime Organization, the IMO, is dealing with these as matters of very high priority. Again, this is something we have to support.

Last, and by no means least, is the threat to security posed by environmental damage. It happened yesterday off the coast of Spain. Massive oil spills, nuclear accidents, lack of control over nuclear waste and other contaminants, and old-fashioned environmental terrorism such as we saw in the Persian Gulf—all have the potential to cause irreparable damage to the oceans. These, I contend, will be international concerns in the near future, and are potential sources of instability that must be addressed by the United Nations.

In a nutshell, the potential for confrontation is much higher at sea than it has been at any time in the past, and I think the danger is that as land confrontation spills over into the ocean, we will just add another dimension to our problem. We are seeing it in the Adriatic and we saw it in the Persian Gulf, and unfortunately I fear we will be seeing it in the South China Sea very shortly.

Coming back to the Secretary General's *Agenda for Peace*, I think the implementation process lends itself to exploit experience, and this is experience that many nations have gained over the years in multinationalism. I think Canada stands high on the list in this respect.

Perhaps the secret lies in understanding the diagram you have in front of you, which is a very simplified approach to understanding the cycle of conflict management and crisis resolution at sea. The bottom line is that it allows you to understand the inherent flexibility that coast guards and naval forces have, and where the resources of the NGOs and the private sector come into play in the management of the oceans.

Unfortunately, we do not have time to go through the whole process. Perhaps we can get to this in the question period afterwards.

• 1005

As you can see from the diagram, it essentially addresses three of the five aims of the Secretary General's agenda: diplomacy, peacemaking, and peacekeeping, all of which are separate in time and place. These three deal largely with the restoration of stability. The other two aims in the Secretary General's agenda, peace-building and addressing the root causes of conflict, I maintain are functions of maintaining stability. So the object of the process is to keep a stable situation and, where it is destabilized, to restore it to stability as quickly as possible.

[*Translation*]

cas, à mon avis, l'immigration clandestine est un acte de désespoir, mais bien souvent, on enfreint la loi pour s'enrichir. Ces problèmes doivent être régler, tout comme celui de la piraterie et du terrorisme. Heureusement, l'Organisation maritime internationale, l'OMI s'occupe de ces questions en priorité. Rappelons-le encore une fois, il faut lui donner notre appui.

Enfin, et ce n'est pas ce qui est le moins inquiétant, il y a la menace à la sécurité que constituent les catastrophes écologiques. Hier, c'était sur les côtes de l'Espagne. Marées noires gigantesques, les accidents nucléaires, absence de contrôle sur les déchets nucléaires et autres contaminants et terrorisme écologique—comme ce dont nous avons été témoins dans le golfe Persique—, tout cela conjugé risque de polluer irrémédiablement les océans. À mon avis, ce seront là les toutes prochaines préoccupations internationales et, puisqu'il s'agit de sources potentielles d'instabilité, les Nations Unies doivent s'en occuper.

En résumé, les risques d'affrontement potentiel en mer sont beaucoup plus nombreux que jamais et le danger, à mon sens, est que, les affrontements terrestres prenant une dimension maritime, notre problème sera exacerbé. Nous avons pu le constater dans le golfe Persique et nous sommes en train de le constater dans l'Adriatique. Malheureusement, je crains fort que nous en soyons aussi témoins sous peu dans la mer de Chine méridionale.

Je reviens à l'*Agenda pour la* paix du Secrétaire général. Sa mise en oeuvre sera l'occasion de mettre à contribution l'expérience acquise par nombre de pays au cours d'années de multinationalisme. Selon moi, la contribution du Canada ne serait pas la moindre à cet égard.

Voyez le diagramme que vous avez sous les yeux. Il constitue une approche très simplifiée permettant de comprendre le cycle de gestion des conflits et de résolution des crises maritimes. Pour l'essentiel, il permet de comprendre la souplesse naturelle des gardes côtières et des forces navales et comment les ressources des ONG et du secteur privé peuvent être mises à contribution dans la gestion des océans.

Malheureusement, nous n'avons pas le temps de passer en revue tous les détails. Nous pourrons peut-être y revenir tout à l'heure pendant la période des questions.

Vous constatez que le diagramme prend en compte trois des cinq objectifs du Secrétaire général: la diplomatie, le rétablissement de la paix et le maintien de la paix, qui surviennent à des moments différents et à des endroits différents. Tous trois ont essentiellement trait à la restauration de la stabilité. Les deux autres objectifs de l'Agenda du Secrétaire général, l'édification de la paix et le règlement en profondeur du conflit sont, selon moi, des fonctions du maintien de la stabilité. Il s'agit de préserver une situation stable et, en cas de déstabilisation, de restaurer la stabilité le plus rapidement possible.

[*Texte*]

The peace-building and addressing the root causes call up many, many specialist resources. Invariably, from an ocean perspective, ocean management, resource management, regulation, and good practices are commonplace to those of us who have engaged in international trade for many years. Unfortunately, I would leave those alone. I would love to spend more time on it, but it is just not available to us.

The centre part of the model, the five segments, deals with the transition from theory to practice. They deal also with the various actions of military and paramilitary forces to resolve a conflict and are brought together under the single heading of "naval operations".

I am going to digress very slightly for a second, if you will forgive me. There is a tendency today, particularly among theorists, to wrongly champion naval peacekeeping as the great new mission of naval forces. This is a misperception that I think is largely due to the result of not understanding the mechanics of how naval forces operate. The tasks now being proposed as the key elements of naval peacekeeping missions are in fact the traditional naval tasks that have been undertaken by ships since the days of sail. The point is that the inherent flexibility of warships has always allowed them to change roles quickly and efficiently and in the process serve their parent state in a number of ways.

One of my fellow strategists once defined naval operations as having three broad dimensions: the diplomatic role; the military role, which is directly related to national and international security; and a policing or constabulary role. The point is that those three elements do not require three separate force structures. You can do it within a single force structure. In this respect the Canadian Navy, I think, is very interesting, because we have in the new ships that are being built the ideal vessel to exploit all of those three roles and thus they can be incredibly useful on the international scene in resolving crises.

So quickly I'll go through the model. In preventing a conflict at sea, naval forces can be required to conduct surveillance, monitor the use of the ocean, provide warning of a destabilizing situation or a tendency to greater instability, and gather information. And they can also be deployed into an area to deter aggression.

To move to the next one, warships can also be used to enforce economic sanctions, or quarantines, or blockades that may be imposed on belligerents. And in some situations this might require the use of force. The key to it is the very, very clear definition of when force may be used and under what circumstances it is liable to happen, and exactly how much force. These are known to those of us who deal with this as the rules of engagement, and it is, again, a function of coordination between participating states.

The most difficult role for a warship comes with the need to take action to contain a crisis and to protect the non-belligerents. A very good example there is the operations that took place in the Iran-Iraq war from 1980 to 1987 and how

[*Traduction*]

Pour édifier la paix et éliminer les causes fondamentales d'un conflit, il faut disposer de nombreuses ressources spécialisées. Du point de vue maritime, la gestion des océans et des ressources, la réglementation et une bonne conduite sont monnaie courante pour ceux d'entre nous qui pratiquent le commerce international depuis des années. Malheureusement, je ne peux m'attarder sur ces points, car nous n'en avons pas le temps, à mon grand regret.

La partie centrale du cercle, qui est divisée en cinq segments, illustre la transition de la théorie à la pratique. On y énumère sous le titre «opérations navales» les diverses mesures militaires et paramilitaires que l'on peut employer pour résoudre un conflit.

Permettez-moi une petite digression. Les théoriciens en particulier ont tendance, de nos jours, à croire à tort que le maintien de la paix constitue la nouvelle grande mission des forces navales. À mon sens, leur erreur s'explique, pour une bonne part, par une incompréhension du mécanisme des opérations navales. Les tâches que l'on se propose de donner aux forces navales dans les missions de maintien de la paix sont en fait de celles que des navires accomplissent depuis que la marine à voile existe. En fait, les bâtiments de guerre ont toujours été assez polyvalents pour changer de rôle rapidement et efficacement et ce faisant, ils servent leur pavillon de maintes façons.

Un de mes collègues stratèges a un jour défini les opérations navales en trois grands volets: le rôle diplomatique, le rôle militaire, qui est lié directement à la sécurité nationale et internationale; et enfin le rôle de gendarme. En fait, ces trois éléments n'exigent pas trois structures distinctes. Une seule structure suffit. La marine canadienne offre un aspect fort intéressant à cet égard, car les nouveaux navires en chantier seront idéaux pour remplir ces trois rôles et, par conséquent, ils pourront être extrêmement utiles sur la scène internationale dans la résolution des crises.

Permettez-moi de vous expliquer brièvement le modèle. Pour prévenir des conflits maritimes, des forces navales peuvent avoir à surveiller l'utilisation des océans, à donner rapidement l'alerte en cas de situation déstabilisatrice ou d'instabilité accrue, et elles peuvent avoir à recueillir des renseignements. Par ailleurs, elles peuvent être déployées dans une zone pour dissuader quiconque de passer à l'agression.

À l'étape suivante, les bâtiments de guerre peuvent servir à faire respecter des sanctions économiques ou des quarantaines ou encore des blocus décréter à l'encontre de belligérants. Dans certains cas, elles pourraient avoir à recourir à la force. Il est essentiel, alors, de définir très clairement les circonstances d'un recours à la force et d'en préciser l'ampleur. C'est ce que l'on appelle, entre spécialistes de la question, les règles d'engagement et, encore une fois, la coordination entre les États participants est importante.

Pour un bâtiment de guerre, le plus difficile est d'avoir à intervenir pour contenir une crise ou protéger les non-belligérants. Les opérations menées pendant la guerre entre l'Iran et l'Iraq, de 1980 à 1987, où l'on a constaté combien il

[*Text*]

difficult it was to interpose a warship between two fighting belligerents so you could protect third parties. It is very difficult indeed. That will only become more difficult as more and more ships become registered under flags of convenience rather than under the flag of a parent state.

• 1010

The fourth and next aspect is intervening in a crisis. Here, fortunately, it becomes less ambiguous and the role is fairly simple, provided the aims of that exercise or that operation are very clearly defined. Again, I cannot emphasize enough how important it is to build those criteria into the basic operation.

Finally, you come to a point where, after there has been a truce or a cease-fire, you return to the surveillence and the monitoring and the verifications procedures, which are very similar to the first part. So at the top of the diagram you have two areas where surveillence and presence and watchfulness are the guardians, and that is the point. It doesn't mean that every crisis has to go through the full cycle. It is hoped your actions will lead quickly to the maintaining and the monitoring of the truce that comes to pass.

The question that is always coming to mind from this is what types of vessels are best suited to those tasks, and here I've given you a very subjective table to look at. I'm not going to waste time looking at it. It's something you need to look at in an airplane when you have nothing better to read. It's highly subjective, as it must be at the moment. The lesson that can be drawn from it very quickly is that the general purpose vessel, the frigate, is best suited to most of these tasks.

How many nations of the world in fact are able to participate in multinational forces? The answer, I fear, is very few. I've categorized the navies into three groups that have the inherent ability to work together. The three nuclear navies of NATO—the United States, Britain, and France—are a separate group onto their own. The other NATO navies, the other 12, have practised working together for years and can still do it. After that there are only a handful of other navies—Australia, New Zealand, Argentina, perhaps India—that have the ability to do this.

You may wonder why I have excluded Russia and many of the other navies. The basic thing is that they are not able to operate with the other navies because of the lack of the ability to communicate and to exchange information. That is going to take time to pull together.

The other reservation I have on a lot of this is the use of the three nuclear navies in these operations. There's an ambiguity about a nuclear-armed warship that they neither confirm nor deny, which I do not think helps a peacemaking or a peacekeeping process. The ambiguity is confusing to all those around. I think this is a confidence-and security-building measure that needs to be taken into consideration when making plans to deploy a military force to an area to solve a problem.

[*Translation*]

était ardu d'interposer un navire de guerre entre les belligérants pour protéger des tiers, en sont un très bon exemple. C'est à vrai dire très difficile et cela le deviendra de plus en plus à mesure que des bateaux toujours plus nombreux battront pavillon de complaisance plutôt que de naviguer sous celui de leur pays d'origine.

Le quatrième aspect, c'est l'intervention en cas de crise. Heureusement, les choses deviennent ici moins ambiguës, et le rôle des forces navales est relativement simple, à condition que les objectifs de l'opération soient clairement définis. Je répète encore une fois combien il est important de prendre ces critères en compte dans l'opération même.

En terminant, après une trêve ou un cessez-le-feu, on revient à la surveillance, au contrôle et à la vérification, ce qui est très semblable à la première étape. Au haut du diagramme, on voit donc une fusion des rôles consistant à exercer une surveillance, et à assurer une présence. Il n'est pas dit que toutes les crises franchissent toutes les étapes du cycle. On espère que les mesures prises permettront d'accéder rapidement à la phase du maintien et de la surveillance de la trêve.

On se demande souvent quels types de navires sont les mieux à même de mener à bien les tâches de ce genre, et je vous présente un tableau très subjectif à cet égard. Je ne vais pas en parler davantage. Vous pourrez lire cela dans vos temps libres. Ce tableau est très subjectif et il ne peut en être autrement à ce stade-ci. On peut en conclure tout de suite que la frégate, navire polyvalent, est celui qui convient le mieux à la plupart des tâches.

Combien de pays peuvent effectivement participer à des forces multinationales? Très peu, je le crains. J'ai groupé les marines en trois catégories ayant toutes la capacité de travailler ensemble. Les trois forces navales nucléaires de l'OTAN—celle des États-Unis, de la Grande-Bretagne et de la France—constituent un groupe à part. Les autres forces navales de l'OTAN, et il y en a 12, mènent des manoeuvres ensemble depuis des années et peuvent donc collaborer encore. Ensuite, vous avez des forces navales d'autres pays comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Argentine et peut-être aussi l'Inde, qui pourraient aussi travailler ensemble.

Vous vous demandez sans doute pourquoi j'ai exclu la marine russe et bien d'autres forces navales. Si je l'ai fait, c'est parce qu'elles ne peuvent pas exécuter des opérations avec les autres marines du fait qu'elles n'ont pas la capacité de communiquer et d'échanger des renseignements. Il faudra du temps pour remédier à cela.

Je voudrais faire une mise en garde à propos du recours aux trois marines nucléaires pour ces opérations. On semble ne jamais vouloir confirmer ou infirmer l'existence d'armements nucléaires à bord des bateaux de guerre, et cela n'aide en rien à rétablir ou à maintenir la paix. Cela ne fait que créer la confusion dans l'esprit de tous. C'est là une mesure de confiance et de sécurité qu'il faut prendre en compte lorsque l'on envisage de déployer une force militaire dans une zone pour résoudre un problème.

[*Texte*]

I believe the *Agenda for Peace* provides us with a good opportunity to do something useful. I think Canada is uniquely placed to be a leader in those initiatives. Our experience in NATO, in multinational forces, puts us way ahead, and our temperament, that we have long been involved in these types of operations. Furthermore, I think on the naval side of it we have the right equipment to go out there and take that leadership role from theory to practice.

I think I've said more than enough. Thank you.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Thank you very much, Commander. Mrs. Stewart.

Mrs. Stewart (Northumberland): Thank you very much, Mr. Chairman.

Thank you very much for your three presentations, which were very interesting and complementary, in different ways.

I had a few questions. Perhaps one that's a little unrelated to the others is addressed to Professor Dussault. You spoke of this need for internal reform within the United Nations and of this committee that is meeting to discuss this, which will come out with a report. Was that in response to the Secretary General's own suggestion that there be reform within the United Nations and that the agencies of the United Nations, like the UNDP and the World Food Program, UNIFEM and UNICEF, work more closely together? There's some concern among those agencies with regard to the Secretary General's suggestions. They worry that if a diplomat in the field, for example, takes over the direction of determining how socio-economic agencies of the UN are to work in the field, they will lose their special mandate.

• 1015

That's one question. But if you don't mind, I'll take the opportunity to go on to some of the other concerns I have. One of the things that seems to be said during the hearings of this committee is that Canada must review its role in all areas of *Agenda For Peace*—peacekeeping, peacemaking, conflict resolution, and peace enforcement.

Canada in the past has been involved in every UN peacekeeping mission, and we as a nation are very proud of our involvement, and rightly so. We continue to want to be a part of every peacekeeping operation the UN undertakes.

Perhaps that isn't appropriate. I hear each one of you speaking about where Canada should be involved and shouldn't be involved. Professor Legault, you were saying that you have grave concerns about our being involved with ground troops and enforcement. Yet, that's very much the issue of today in the Security Council in relation to Somalia. I'm concerned about whether it's possible at all for Canadian peacekeepers to be involved in an operation in Somalia that's separate from an enforcement operation, if that's what the Security Council sanctions. I wouldn't mind your view on that.

[*Traduction*]

Je pense que l'Agenda pour la paix est un bon instrument pour accomplir quelque chose d'utile. Le Canada est très bien placé pour montrer la voie à suivre dans ces initiatives. Il connaît bien l'OTAN et les forces multinationales, et cela lui donne une bonne longueur d'avance. Grâce à notre tempérament, il y a longtemps que nous participons à ce genre d'opérations. En outre, sur le plan naval, nous avons l'équipement requis pour jouer un rôle de chef de file et transformer la théorie en pratique.

Je pense que j'ai assez parlé. Merci.

Le président suppléant (M. McLean): Merci beaucoup, commander Haydon. Madame Stewart.

Mme Stewart (Northumberland): Merci beaucoup, monsieur le président.

Merci beaucoup de vos trois exposés qui sont fort intéressants et qui se complètent à bien des égards.

J'ai quelques questions à poser. Il en est une que je voudrais adresser particulièrement au professeur Dussault. Vous avez parlé de la nécessité d'une réforme interne aux Nations Unies et du comité qui se réunit pour discuter de ces questions et qui doit présenter un rapport. Est-ce à la suggestion même du Secrétaire général que l'on envisage une réforme des Nations Unies et que l'on songe à instaurer une collaboration plus étroite entre les organismes des Nations Unies comme le PNUD, le Programme alimentaire mondial, l'UNIFEM et l'UNICEF? Les propositions du Secrétaire général ne sont pas sans soulever des inquiétudes chez ces organismes. Ils craignent, par exemple, qu'un diplomate envoyé sur le terrain décide des modalités de fonctionnement des organismes socio-économiques de l'ONU et que ceux-ci perdent ainsi leur mandat particulier.

Voilà ma première question! Mais, si vous le permettez, je vous ferai part de certaines de mes autres préoccupations. Les témoins qui ont comparu devant le Comité semblent dire que le Canada doit réexaminer son rôle en ce qui concerne tous les aspects de l'Agenda pour la paix: le maintien de la paix, le rétablissement de la paix, le règlement des conflits et les mesures coercitives visant à faire respecter de la paix.

Jusqu'à maintenant, le Canada a participé à toutes les missions de maintien de la paix de l'ONU, il en est très fier, et à juste titre, et il veut continuer à le faire.

Peut-être qu'il ne devrait pas en être ainsi. J'ai entendu l'un de vous parler des circonstances où le Canada devrait participer à ces opérations et de celles où il devrait s'en abstenir. Monsieur Legault, vous avez dit que vous aviez de sérieuses inquiétudes quant à notre participation à des opérations terrestres visant à imposer la paix. Pourtant, c'est la question de l'heure au Conseil de sécurité relativement à la Somalie. Je doute que nos troupes de maintien de la paix envoyées en Somalie puissent participer à une mission qui soit distincte d'une opération visant à imposer la paix, si tant est que le Conseil de sécurité approuve le recours à la force. Je voudrais savoir ce que vous pensez de tout cela.

[*Text*]

Commander Haydon, I found your presentation very interesting. It was one that we were anxious to hear, because there is talk, as you said, about new and more enhanced roles for navies in *Agenda For Peace* type of operations. Do you feel that with the resources we have available Canada could be putting more emphasis on marine peacekeeping, peacemaking, enforcement, and diplomacy actions, as you outline in your diagram?

Prof. Dussault: As you know, the reform of the United Nations is an ongoing process. Perhaps we could synthesize what has been done so far, particularly in the social and economic fields. It also has an impact on all the collective security aspects.

Some efforts have been devoted to administratively reorganize things. This has produced some interesting results because the Secretary General is now more devoted to key issues and more attuned to the preoccupations of the diplomats who want to see an efficient body.

However, the question of the role of the United Nations in terms of the overall coordination is still an outstanding issue. In order to tackle that one, we must now consider not only the administrative aspects but also the political aspects. Some changes have to be brought along that will particularly strengthen ECOSOC's role, which has been very much lacking. The debate now—and I think Canada should be taking a position on that issue—will be whether we want to revamp the ECOSOC or replace it with a body that will be more efficient.

One of the key issues we'll have to tackle in choosing between the two options concerns the type of coordination mechanism, which has been less than satisfactory in the past, particularly the administrative committee on coordination, which was described by a colleague of mine as "a bunch of barons". This is one of the issues that have to be tackled.

• 1020

One point you raise is, how are we going to mesh the role of the diplomats coming from the various countries and the role of the Secretary General and the international civil servants to work together to see how they can improve the actual mechanism? I think both have a very important role to play here in that reform endeavour. The revamping of certain of these mechanisms will have to get support from a good majority of the member states in the United Nations. This is where I think the traditional role of persuasion that Canada has played in the past at the UN is extremely useful.

I don't know if that answers your question.

Mrs. Stewart: No, that's fine, it helps.

Prof. Legault: Thank you. I think your questions, Mrs. Stewart, do raise two aspects, I would assume. One is a commitment or overcommitment of the Canadian Armed Forces as far as our missions are concerned, and the second one is where we go and under what conditions.

[*Translation*]

Commander Haydon, j'ai trouvé votre exposé très intéressant. Nous avions hâte d'entendre vos observations, puisque, comme vous l'avez dit, il est question de confier de nouvelles fonctions et un rôle élargi aux forces navales dans les opérations du type envisagé dans l'Agenda pour la paix. Croyez-vous, compte tenu des ressources dont le Canada dispose, qu'il devrait mettre davantage l'accent sur le rôle de la marine dans les opérations de maintien et de rétablissement de la paix, dans les actions coercitives visant à faire respecter la paix, ainsi que dans les initiatives diplomatiques, comme vous l'indiquez dans votre diagramme?

M. Dussault: Vous n'êtes pas sans savoir que la réforme de l'ONU se poursuit de façon continue. Peut-être que nous pourrions résumer ce qui a été fait jusqu'à maintenant, notamment dans le domaine socio-économique. Les changements apportés sur ce plan ont également une incidence sur tous les aspects de la sécurité collective.

Certains efforts ont été consacrés à une réorganisation administrative. Ils ont donné des résultats intéressants, puisque le Secrétaire général s'occupe maintenant davantage de questions fondamentales et qu'il est plus sensible aux préoccupations des diplomates souhaitant traiter avec un organisme efficace.

Cependant, la question du rôle des Nations Unies quant à la coordination globale est toujours en suspens. Pour la résoudre, il faut se pencher non seulement sur les aspects administratifs, mais aussi sur les volets politiques. Certains changements s'imposent pour renforcer en particulier le rôle de l'ECOSOC, dont la présence fait gravement défaut. Il faudra maintenant décider—je pense que le Canada doit prendre position sur cette question—si nous voulons réformer l'ECOSOC en profondeur ou le remplacer par un organisme plus efficace.

Une des questions clés à examiner pour opérer un choix concerne la nature du mécanisme de coordination, qui s'est révélé peu satisfaisant dans le passé. Je songe tout particulièrement au comité administratif de coordination, décrit par un de mes collègues comme étant une «bande de barons». C'est une des questions auxquelles il faudra s'attaquer.

Vous soulevez notamment la question de savoir comment concilier le rôle des diplomates des divers pays et ceux du Secrétaire général et des fonctionnaires internationaux pour qu'ils puissent travailler ensemble afin d'améliorer le mécanisme existant? À mon avis, les deux groupes ont un rôle très important à jouer dans la réforme en cours. Les efforts pour réorganiser certains des mécanismes devront être sanctionnés par une forte majorité des États membres des Nations Unies. Le Canada pourrait jouer un rôle très utile à cet égard s'il usait de son traditionnel pouvoir de persuasion auprès des Nations Unies.

Je ne sais pas si cela répond à votre question.

Mme Stewart: Non, ça va, c'est utile.

M. Legault: Je vous remercie. Je vois deux éléments dans les questions que vous posez, Madame Stewart. Il y a, d'une part, la participation ou la «surparticipation» des Forces canadiennes aux missions de l'ONU et, d'autre part, la question de savoir où nous enverrons nos troupes et à quelles conditions.

[*Texte*]

When the government announced that we were going to withdraw our troops from Europe, we remained committed to a brigade group that could be sent abroad either within NATO or to undertake various responsibilities in the world. We now have about the equivalent of a full brigade deployed in peacekeeping operations. We will have 2,400 people in Yugoslavia, we will have 750 in Somalia. If you take the overall addition, it comes out to about 4,300 people, which is about one-tenth of the peacekeepers in the world. Of course, if the Americans send 20,000 or 30,000 people to Somalia, then our 10% will go down drastically.

I think we can maintain those resources for a year. I have heard the CDS, General de Chastelain, on TV the other day saying we're all right for a year but it may raise problems in the future. So I guess the armed forces are actually stretched to their limit, especially if you take other criticisms into account, such as the fact that Canada may have to face internal crises. If we send all our troops abroad, we may have problems at home.

I think we will have to be careful for other missions. I don't think we can participate in every mission. Why should we do so? We should raise questions, ask what the particular purposes are. If the mandate is very clear, fair enough, but there's also the question of cost. You heard Barbara McDougall in her speech before the General Assembly in New York, when the Secretary General established FOR PRO 2, which is to send troops in Bosnia instead of FOR PRO 1, which is really concentrated in Croatia. The Secretary General insisted on what he called—this is an old concept of his—the decentralization of peace. If you do decentralize peace, it does have some effects in terms of costs. They have asked not only the Canadians, but the other countries who participate with troops in Yugoslavia, to pay for their costs, too.

So the Canadians are stuck in a situation whereby they are in fact contributing troops to Yugoslavia and they also have to pay for their own troops, which is quite a lot. This is new. This is likely to make it more difficult for Canada than having a given number of troops deployed abroad. I think that's a question that has to be settled. If the Americans, I assume, want to make us pay for our withdrawal from NATO under another form, which is to say that we pay for our peacekeepers, well, the Canadian reaction is to tell the U.S. to pay their contributions to the UN so perhaps we can be refunded one day. That's the way the story goes, more or less.

• 1025

There's the question of Yugoslavia and Somalia. You raised Somalia. I think in my paper I make quite a clear distinction between the two operations. It's one thing to deploy troops on the ground in a country where, in fact, you

[*Traduction*]

Lorsque le gouvernement a annoncé le retrait de nos troupes d'Europe, il s'est engagé à maintenir l'équivalent d'un groupe-brigade qui pourrait être envoyé à l'étranger soit sous la bannière de l'OTAN, soit pour entreprendre diverses opérations dans le monde. Les troupes participant actuellement aux opérations de maintien de la paix équivalent à une brigade complète. Nous aurons 2 400 militaires en Yougoslavie et 750 en Somalie. Si l'on fait le calcul, cela donne environ 4 300 personnes en tout, soit le dixième de toutes les troupes de maintien de la paix dans le monde. Naturellement, si les Américains envoient 20 000 ou 30 000 soldats en Somalie, cette proportion de 10 p. 100 chutera de façon marquée.

Je crois que nous pouvons maintenir un tel engagement pendant un an. J'ai entendu l'autre jour le Chef d'état-major de la défense, le général de Chastelain, dire à la télévision que nous pouvions tenir le coup pendant un an, mais qu'il pourrait y avoir des problèmes dans l'avenir. Il semble donc que les forces armées aient atteint leurs limites, de déploiement, surtout si l'on tient compte des critiques qui disent, par exemple, que le Canada risque d'être confronté à des crises internes. Si nous envoyons toutes nos troupes à l'étranger, nous risquons d'avoir des problèmes chez nous.

Je crois qu'à l'avenir, il faudra choisir soigneusement les missions auxquelles nous participerons. Je ne pense pas que nous puissions participer à toutes les missions de l'ONU. Pourquoi le ferions-nous? Nous devrions poser des questions et demander quels sont les objectifs visés. Si le mandat est très clair, ça va, mais il y a aussi la question du coût. Vous avez entendu M^me^ Barbara McDougall, dans le discours qu'elle a prononcé devant l'Assemblée générale à New York, quand le Secrétaire général a créé la FORPRONU II, qui doit aller en Bosnie remplacer la FORPRONU I, qui est en réalité concentrée en Croatie. Le Secrétaire général a insisté sur ce qu'il appelle—c'est un concept qui lui tient à coeur depuis longtemps—la décentralisation de la paix, laquelle influe sur la répartition des coûts. Ainsi, l'ONU a demandé, non seulement au Canada, mais aussi aux autres pays qui envoient des troupes en Yougoslavie, d'assumer le coût de leurs opérations.

Le Canada envoie des troupes en Yougoslavie et il doit, en plus, en payer le déploiement, ce qui représente un coût considérable. C'est là un élément nouveau. Il sera sans doute plus difficile pour le Canada de participer à ce genre d'opérations que de déployer tout simplement un certain nombre de soldats à l'étranger. Cette question va devoir être réglée. Si les Américains, comme je le suppose—veulent nous faire regretter, à leur manière, d'avoir retiré nos troupes d'Europe en nous obligeant à assumer le coût de notre participation aux opérations de maintien de la paix, et bien, nous devrions exiger qu'ils paient leur quote-part aux Nations Unies pour que nous puissions peut-être un jour être remboursés. C'est ce qui se dit, grosso modo.

Il y a aussi la Yougoslavie et la Somalie. Vous avez soulevé la question somalienne. Je pense que je fais une distinction très claire entre ces deux opérations dans mon document. En effet, c'est une chose que de déployer des

[*Text*]

do have articulate armed forces that have been well trained to fight, who can fight for a long time and who have a huge arsenal of weapons and depots. This allows them to fight the war for another couple of years for sure, unless the embargo is so tight that they are going to be lacking spare parts after a while.

I think this is quite different. I think the Canadians there are only sanitizing some corridors and making sure that some flights can land in Sarajevo. This is not what I would call a cohesive operation.

In Somalia the situation is totally different. You'll have to fight a band of criminals and a few warlords. With the proper type of equipment, we can do our role pretty well without any danger, especially if the Americans come in with heavy equipment. At times, it does act—as Peter Haydon knows—as a deterrent effect. If you are pointing the cannon of a tank at someone who is blocking a road, he's likely to get off the road. This could play a role. I don't see any major problem in Somalia, myself.

If the Security Council does authorize the use of force, I assume it will be in the secure area to make sure that some areas are being sanitized and the humanitarian aid is being received. I can't see the use of force there to occupy a country. The purpose of the use of force is not to overthrow a government or occupy a territory. It will be strictly defined to fulfil some conditions within a UN resolution. I do not see any major problems for the Canadian troops in Somalia for the time being.

I would see a lot of problems if the Security Council were to authorize the use of force in Yugoslavia. That would be quite a different situation, I think.

Mr. Haydon: I'll just follow on from there and I hope I can answer your question in the process. I think one of the great factors of the new concept of restoration of stability—to use shorthand—is carefully planning the operation beforehand. I think we have to look at it as an operation. You have to do the analysis that tells you how best to restore stability to that region, that country, or whatever the case may be.

This goes back to the Secretariat. The Secretariat of the UN has to be capable of doing that. Rather than just relying on the assessment of a single country to do that, there must be a cooperative venture in understanding.

It may be that some of these crises can be resolved, first and foremost, by non-political methods such as the use of the resources of the scientific community or the legal fraternity, who will come back in. Very often regulation will solve some questions; other times it may be more difficult, and I think we should be looking at diplomacy as a very, very precise implement—perhaps a scalpel in the hands of a surgeon. The use of force should only be considered when all diplomatic undertakings and other measures have come to failure.

[*Translation*]

unités terrestres dans un pays où il existe des forces armées organisées et bien entraînées, qui peuvent se battre longtemps et qui disposent d'un énorme arsenal d'armes et de nombreux dépôts. Elles sont donc capables de poursuivre les hostilités pendant sûrement deux ans de plus, à moins que l'embargo soit si serré qu'elles commencent à manquer de pièces de rechange après un certain temps.

Je pense que cette situation-là est bien différente. À mon avis, les Canadiens que nous avons dépêchés en Yougoslavie ne font que dégager certains couloirs et s'assurer que certains avions puissent atterrir à Sarajevo. Ce n'est pas ce que j'appellerais une opération cohérente.

En Somalie, la situation est totalement différente. Il s'agira de combattre une bande de criminels et quelques seigneurs de la guerre. Avec l'équipement approprié, nous pouvons jouer notre rôle virtuellement sans danger, surtout si les Américains s'amènent avec du matériel lourd. Cela pourrait parfois avoir un effet dissuasif—Peter Haydon le sait bien. Quand on pointe le canon d'un char sur quelqu'un qui barre une route, il ne tarde pas à décamper. Cela pourrait donc avoir un effet dissuasif. Pour ma part, je ne prévois aucun problème grave en Somalie.

Si le Conseil de sécurité autorise effectivement le recours à la force, j'imagine que ce sera dans la zone protégée, pour y garantir la sécurité et pour s'assurer que l'aide humanitaire soit reçue. Je ne pense pas qu'il s'agisse ici d'occuper un pays par la force. Si l'on recourt à la force, ce ne sera pas pour renverser un gouvernement ou occuper un territoire, mais strictement pour appliquer certaines dispositions d'une résolution des Nations Unies. Je ne prévois aucun problème grave pour les troupes canadiennes en Somalie, pour le moment.

Par contre, j'en prévoirais beaucoup si le Conseil de sécurité devait autoriser le recours à la force en Yougoslavie. Je pense que la situation serait bien différente.

M. Haydon: Je vais enchaîner, et j'espère que je pourrai répondre à votre question en le faisant. Je crois que l'un des éléments les plus importants de cette nouvelle notion de rétablissement de la stabilité—j'abrège—consiste à planifier soigneusement l'opération. Je pense que nous devons envisager cette intervention comme une opération. Nous devons faire une analyse pour savoir quelle est la meilleure façon de rétablir la stabilité dans une région ou un pays donné, selon le cas.

Cela nous ramène au Secrétariat des Nations Unies; il doit pouvoir faire ce travail. Plutôt que de s'en remettre simplement à l'évaluation d'un seul pays, il faut que plusieurs pays se consultent pour en arriver à comprendre la conjoncture.

Certaines de ces crises peuvent sans doute se résoudre d'abord et surtout grâce à des méthodes non politiques, comme le recours aux ressources de la collectivité scientifique ou juridique, qui retrouvera ainsi un rôle. On peut très souvent régler des problèmes avec des règlements; parfois, ce peut être plus difficile, et je crois que nous devrions considérer la diplomatie comme un outil extrêmement précis, qu'il faut utiliser un peu comme le chirurgien manie le scalpel. Le recours à la force ne devrait être envisagé que quand la diplomatie et tous les autres mécanismes ont échoué.

[*Texte*]

In that very difficult transition between the diplomacy and the beginning of the use of force is where I and Albert Legault agree. The fact is that the warship is the perfect vehicle to express concern. Warships are of very, very considerable symbolic value. They are extensions of the sovereign state whose flag they fly and they have a unique status in this respect in international law. As we all found through our experience with the standing naval force, it's very easy to get a group of warships of several nations together to work cohesively and effectively and present a unified symbol of political authority and political concern.

• 1030

When the Soviets started fooling around with Afghanistan and almost the first of the Polish revolutions in 1980, the standing naval force was used politically to express concern to the Soviet Union that the west was unhappy with what they were doing. I see no reason why the same sort of signals cannot be sent by sending a small group of warships to replace the stand-off, to report, to watch, merely to be there. The cost is very small. The risk of danger and loss of life is also very small. Also, you're not running the risk of failure.

The problem with putting combat troups into Sarajevo or somewhere like that is that the risk of failure stands to put the UN's ability to maintain peace in jeopardy. I think, under UN operations, you cannot afford failure at that point. This is where the care and selection of the aim—to use the military term—has to be really put front and centre in the considerations.

The naval forces allow you flexibility. They allow you to buy time to consider how to deal with the problem. Again, I keep coming back to the experience we've gained in NATO. I think this is enormously useful. I think before we cast aside NATO as a redundant organization, we should think very carefully about some of the lessons we've learned from it. This has taught us how to coordinate and how to achieve things.

Eventually in crisis management the three pillars must come together, the political, the legal and the scientific, but until then, one of the functions of countries such as ours, I think, is to teach other countries how to join cooperative ventures. As I said earlier, there are really very few states that can actually be effective in a cooperative undertaking. We have a training role as well. That requires periodically forming together with other groups of navies and maybe just sailing once around the world to show goodwill. Enormous goodwill would be had by a small group of ships with different flags under the clearest of mandates of the United Nations. It would send a very strong signal. I'm not sure that a standing force is useful but certainly I think an occasional deployment like that would help the whole process.

M. Lopez (Châteauguay): Je voudrais souhaiter la bienvenue à nos experts d'aujourd'hui qui nous apportent des précisions très intéressantes. Je tiens à les remercier.

[*Traduction*]

Albert Legault et moi sommes d'accord sur ce qu'il faut faire dans la délicate période de transition entre l'échec de la diplomatie et le début du recours à la force. Le fait est que le navire de guerre est le meilleur moyen d'expression en pareil cas. Il a une valeur symbolique énorme. Les flottes navales sont le prolongement des pays souverains, dont ils battent pavillon; à cet égard, elles ont un statut unique en droit international. Comme le Canada l'a appris au sein de la force navale permanente de l'OTAN, il est très facile d'amener une flotte de navires de guerre de plusieurs pays à fonctionner de façon cohérente et efficace pour symboliser, dans l'unité, l'autorité et la détermination politiques.

Quand les Soviétiques ont mis le doigt dans l'engrenage afghan et qu'ils ont failli réprimer la première révolution polonaise, en 1980, l'Occident a utilisé politiquement la force navale permanente pour montrer à l'Union soviétique qu'il réprouvait ses agissements. Je ne vois aucune raison de ne pas faire de même avec la Yougoslavie et de ne pas envoyer sur place une flottille de navires de guerre qui observerait la situation, ferait des rapports, en bref, serait là. Le coût d'une telle opération est très minime, tout comme les dangers et les risques de pertes de vies. En outre, il n'y a pas grand risque d'échec.

Dépêcher des troupes de combat à Sarajevo ou dans un endroit similaire est dangereux, parce que le risque d'échec constitue une menace pour la capacité de maintien de la paix des Nations Unies. Or, je crois que ces dernières ne peuvent pas se permettre un échec à l'heure actuelle. C'est là que le choix de l'objectif—pour employer un terme militaire—doit être la principale préoccupation.

L'arme navale peut être employée avec plus de souplesse. Elle permet aux décideurs de gagner du temps pour trouver des solutions. Je reviens encore à l'expérience que nous avons acquise à l'OTAN. Je pense qu'elle nous est très utile. Je crois aussi qu'avant de rejeter l'OTAN, en disant qu'elle est dépassée, nous devrions beaucoup réfléchir à certaines des leçons qu'elle nous a permis d'apprendre. C'est au sein de l'Alliance que nous avons appris à coordonner nos efforts et à réaliser des objectifs.

Dans la gestion d'une crise, les trois piliers politique, juridique et scientifique doivent finir par conjuguer leurs efforts, mais jusqu'à ce qu'ils l'aient fait, un des rôles qu'un pays comme le nôtre peut jouer consiste, à mon avis, à montrer à d'autres pays comment participer à des opérations conjointes. Comme je le disais plus tôt, il y a vraiment très peu de pays qui sont capables de participer efficacement des opérations menées en coopération. Nous avons aussi un rôle de formateur à jouer. Il faudrait que, périodiquement, nous nous rassemblions à plusieurs forces navales et pourquoi pas, que nous faisions une fois le tour du monde en preuve de bonne volonté. Une flottille de navires battant différents pavillons et investis d'un mandat onusien des plus clairs serait une démonstration flagrante de bonne volonté. Le signal qu'elle enverrait serait extrêmement fort. Je ne suis pas sûr qu'une force permanente serait utile, mais il est certain qu'un déploiement occasionnel comme celui-là renforcerait toute cette démarche.

Mr. Lopez (Châteauguay): I wish to welcome today's experts, who brought us very interesting details. I want to thank them.

[*Text*]

J'ai une série de questions que je vais poser l'une à la suite de l'autre, et les témoins répondront de la façon qui leur convient.

Premièrement, le budget pour le maintien de la paix et la croissance zéro semblent les inquiéter. Est-ce qu'ils entendent recommander une augmentation globale ou plutôt un réaménagement des budgets?

Deuxièmement, je suis quelque peu étonné qu'on semble mettre en concurrence le Conseil de sécurité et le Secrétariat des Nations Unies. Je pensais que les deux allaient dans la même direction, en harmonie, mais il ne semble pas que ce soit la façon dont M. Legault voit les choses. Quelle sera la solution? Ils sont quand même appelés à travailler ensemble. Selon vous, le Secrétariat n'a pas assez de pouvoirs; le pouvoir est plutôt du côté du Conseil de sécurité.

Troisièmement, je crois que c'est M. Haydon qui a dit que nous avions tout l'équipement maritime qu'il nous fallait pour le maintien de la paix. Faites-vous allusion à l'équipement que nous avons en ce moment, ou si votre réflexion comprend ce qui est en construction actuellement? J'aimerais bien avoir cette précision-là. Merci.

• 1035

The Acting Chairman (Mr. McLean): Thank you. Maybe different members of the panel will pick up different thoughts that Mr. Lopez has put out.

M. Dussault: Peut-être pourrait-on commencer par les questions budgétaires, puisque c'était votre première question.

Comme vous le savez, il y a plusieurs enveloppes au sein des institutions internationales, si on prend l'ensemble des allocations non seulement de l'ONU comme telle, mais aussi des institutions spécialisées. La préoccupation que j'ai exprimée ici était que les États riches souhaitent geler des budgets, alors qu'un certain nombre d'items vont nécessairement devoir augmenter. Plus on ajoute aux différentes missions d'intervention de l'ONU, plus on va devoir utiliser les ressources du Secrétariat, de sorte qu'à la fois le budget régulier des Nations Unies et les allocations additionnelles vont devoir être augmentés. Ceci exerce une pression pour la réduction d'un certain nombre d'interventions onusiennes dans d'autres domaines. Entre autres, je mentionnais le secteur économique et social. Telle est la préoccupation que j'exprimais.

L'ensemble du budget ordinaire de l'ONU va devoir être scruté très attentivement de manière à ce qu'on puisse définir un certain nombre de priorités dans l'allocation des ressources. Je pense que la collaboration des États est absolument indispensable. Ce n'est pas un travail qui peut se faire uniquement par le Secrétariat. Ce sont les États membres qui, à travers la commission, doivent définir et suggérer les priorités qui doivent être adoptées globalement.

M. Lopez: Il s'agit de mieux partager et non d'augmenter.

M. Dussault: Pas nécessairement. Est-ce que cela répond à votre question?

M. Lopez: À celle-là, oui.

M. Legault: Monsieur le député, je vais vous répondre en français puisque vous m'avez fait le plaisir de poser la question en français.

[*Translation*]

I have a whole series of questions I will ask one after the other, and our witnesses will answer them as they wish.

First, they seem to be concerned by the peacekeeping budget and the zero growth. Do they intend to recommend an overall increase or a reallocation?

Second, I am somewhat surprised to hear that the UN Security Council and the Secretariat are seemingly presented as rival agencies. I thought both were shared the same purpose and worked inharmony, but Mr. Legault doesn't seem to agree with that view. What solution do you propose? They still have to work together. According to you, the Secretariat lacks authority, power being concentrated in the hands of the Security Council.

Third, I think Mr. Hayden said we have all the naval capacity needed for peacekeeping purposes. Are you talking about what we have right now, or do you include the ships being built? I would very much like to have an answer on that. Thank you.

Le président suppléant (M. McLean): Merci. Peut-être différents membres de notre groupe de témoins pourront-ils répondre aux questions de M. Lopez?

Mr. Dussault: Perhaps we might start with the budgetary issues, since that was your first question.

As you know, international institutions have several envelopes, if we take into account all allocations, not only those of the UN as such, but also those of the specialized agencies. The concern I expressed here was that the wealthy nations want to freeze the budgets, while a number of budgetary items will inevitably have to increase. The more we put into the UN intervention missions, the more we'll have to use the Secretariat's resources, which means that both the main UN budget and its supplementary allocations will have to be increased. This brings pressure to bear towards a reduction of a number of UN interventions in other areas. I mentionned the economic and social areas as an example. That was the concern I expressed.

The whole main budget of the UN will have to be very seriously scrutinized if we are to define a number of resource allocation priorities. In that regard, cooperation between member countries is absolutely necessary. It's not something that can be done by the Secretariat alone. Through the Commission, the member countries will have to define the priorities that must be generally agreed to.

Mr. Lopez: It is a matter of sharing resources better rather than increasing them.

Mr. Dussault: Not necessarily. Does that answer your question?

Mr. Lopez: That one, yes.

Mr. Legault: Honorable member, I will answer you in French, since you have been kind enough to ask your question in French.

[*Texte*]

Je ne pense pas que ce soit une question de clivage juridique ou de clivage institutionnel qui existe entre le Conseil de sécurité et le Secrétariat. C'est une question d'affectation et de répartition des ressources. Le principal reproche adressé par le secrétaire général aux membres du Conseil de sécurité a été de dire: Il y a 5 millions de personnes qui meurent en Somalie et tout ce qui vous intéresse, c'est la Yougoslavie.

Il y a eu ces perceptions qui opposent le Nord et le Sud, mais il y a aussi d'autres types de perceptions qui sont extrêmement importantes en matière de diplomatie préventive. Il est clair que le secrétaire général ne peut pas recommander des missions d'enquête, des missions d'observation ou des missions de diplomatie préventive s'il n'en a pas les moyens. C'est pour cela que je dis qu'il est important de renforcer les ressources du secrétaire général de façon à ce qu'il puisse s'acquitter de ses véritables responsabilités, selon les fondements juridiques et les pouvoirs juridiques qui lui sont accordés. Autrement, il pleure. C'est ce qu'il a fait en Somalie, jusqu'à ce que CNN, aux États-Unis, fasse passer des images terrifiantes de la famine qui ont touché le coeur du président Bush et que les Américains décident qu'il fallait faire quelque chose en Somalie. C'est un exemple.

Je peux vous donner d'autres exemples. Je pense que mon collègue Paul Dussault pourra vous parler plus longuement des membres permanents du Conseil de sécurité. Il y a eu une réorganisation du Secrétariat, notamment pour tout ce qui concerne les questions de désarmement. Akashi dirigeait les questions de désarmement. Maintenant qu'il a été nommé pour s'occuper de l'UNTAC au Cambodge, les membres du Conseil de sécurité se sont réservé toute la question des transferts des armes conventionnelles et toutes les questions qui touchent à la non-prolifération nucléaire.

Le seul point que je veux souligner ici, c'est qu'il est important de renforcer les pouvoirs du Secrétariat, de renforcer sa capacité organisationnelle et de mettre à sa disposition de meilleures structures de planification et de coordination, comme on le fait maintenant. Ceci est très conforme à ce que le Comité des 33, le fameux comité du *peacekeeping*, a essayé de faire durant 15 ans. Personne ne l'a véritablement fait, et je ne pense pas qu'on se rendra jusqu'à mettre sur pied une armée internationale, car les Américains n'en veulent pas. Mais je pense que ceci est important, aussi bien que la question des coûts.

• 1040

On the question of cost, people don't realize that this is a major problem, in the sense that as soon as you give the second protection force of the United Nations in Bosnia a different organization, which would be responsible in terms of command structure to the people who are participating in it, that means the Canadians would more or less be responsible to a European command. This establishes a great problem of liaison between the FOR PRO 1 and FOR PRO 2, and it is all related to cost. If we didn't have this problem, the whole command structure operation would be going through the United Nations. So we are facing very severe problems there, and I think the question of cost also comes into play.

[*Traduction*]

I don't think it is a case of there being any legal or institutional schism between the Security Council and the Secretariat. Rather, it is a matter of resource allocation and distribution. The main criticism the Secretary General addressed to the Security Council members was that there are five million people dying in Somalia, while all they are interested in is Yugoslavia.

There were those perceptions opposing the North and the South, but there also are other kinds of perceptions that are extremely important as far as preventive diplomacy is concerned. Clearly, the Secretary General cannot recommend fact-finding. observation or preventive diplomacy missions if he cannot afford them. That is why I'm saying it is important to increase his resources so that he can take on his true responsibilities, according to his legal mandate and powers. Otherwise, all he can do is cry about it. That's what he's done about Somalia until CNN started broadcasting in the US horrible scenes of starvation which touched President Bush's heart. Then, the US decided that something had to be done in Somalia. That is one example.

I can give you other examples. I think my colleague Paul Dussault can give you more details about the Security Council's permanent members. The Secretariat was reorganized, in the area of disarmement, amongst others. Mr. Akashi was in charge of disarmament issues. Now that he's been appointed to take charge of UNTAC in Cambodia, the Security Council members have taken over the whole area of conventional arms transfers and everything related to nuclear non-proliferation.

The only point I want to make here is that it's important to increase the Secretariat's powers, to reinforce its organizational capability and to provide it with better planning and coordination frameworks, which is what is being done now. This is very much in line with what the "33 Committee", the famous *peacekeeping* committee, tried to do for 15 years. Nobody has really done it, and I don't think we'll go as far as setting up an international army, because the Americans don't want to hear of it. I think that this is as important as the cost issue.

En ce qui concerne les coûts, les gens ne comprennent pas qu'il s'agit d'un problème important. en ce sens que, dès lorsque la Deuxième force de protection des Nations Unies en Bosnie sera réorganisée de façon à devoir rendre des comptes, au niveau du commandement, aux pays fournissant des contigents, les Canadiens relèveront d'une façon ou d'une autre d'un commandement européen. Il en résultera un problème épineux de liaison entre la FOR PRO 1 et la FOR PRO 2, problème lié aux coûts. Si nous n'avions pas ce problème, toute la structure de commandement passerait par les Nations Unies. Nous sommes donc confrontés à de très graves problèmes sur place, et je pense que la question des coûts n'y est pas étrangère.

[*Text*]

I don't know if I've made myself clear on all aspects, but there it is.

Mr. Haydon: On your very specific question—and it's a very good question—do you remember I mentioned the three classic roles: the diplomacy role, the security role with international and national levels, and the constabulary or the policing role? The Canadian naval force structure is designed to carry out all three tasks, and a balance between them is achieved so we can do all three tasks at the same time and do them reasonably well.

If there's a new requirement for an additional UN task, or something such as that, the task has to be undertaken at the expense of one of the other tasks. Either there will be less policing or less other support in the world as a whole. That is the decision that has to be made, and I contend that it is largely a political decision.

The military would advise, saying we can afford to send three of our ships but cannot afford to send a fourth because to do so won't leave us unable to do something else. The political decision may be to override that advice and say we must send four ships.

When the building program is finished in the middle of this decade, we will have a total of 16 frigates, two support ships, and a host of small coastal vessels. By analysis, that seems to be the bare minimum with which we can maintain a balance between the three types of task. You will find, I fear, that from a naval perspective we could probably carry out no more than two naval tasks at any one time. This task is quite an imposition, without jeopardizing some of the other work that has to be done.

This is where the difficulty will have to be transferred to the political process, to make that decision. You cannot have the size of forces you'd always like to have. In this respect it's the same argument as with the land forces. There is a point at which you say that you can no longer meet the commitments and must, at some point, say no.

I hope that answers your question, *monsieur.*

Mr. Flis (Parkdale—High Park): I have three questions; I don't want to take up all the time on one question. I'd like to have a discussion with our witnesses about looking at the role of the UN by defining aggression. The other issue I'd like to come back to is the Yugoslav issue, which Mrs. Stewart has mentioned. I've just returned from Cyprus, so I'd like some views from our witnesses about the Cyprus situation.

Let's start with aggression. I think our witnesses have shared with us their view that Canada cannot intervene everywhere the UN asks Canada to do so. Can we define our role through the types of aggression, perhaps?

There are certain types of aggression for which certain countries will say a situation is an internal matter and others are to stay out of it. Others will say that the aggression involves human rights violation, starvation and people dying

[*Translation*]

Je ne sais pas si j'ai été clair sur tous les points, mais voilà.

M. Haydon: Pour répondre à votre question très précise—et c'est une excellente question—, vous vous rappelez les trois rôles classiques dont j'ai parlé—le rôle de diplomate, le rôle de garant de la sécurité aux niveaux international et national et le rôle de gendarme ou de gardien de la paix? La structure des forces navales canadiennes doit leur permettre de jouer ces trois rôles, et nous avons établi un équilibre entre les trois de façon à pouvoir nous en acquitter raisonnablement bien en même temps.

S'il faut que les Nations Unies aient un rôle supplémentaire à jouer, ou quelque chose de ce genre, il devra l'être aux dépens d'une autre. Il faudra réduire l'importance des activités «policières» ou celle des autres activités d'aide internationale dans le monde entier. Telle est la décision qu'il faudra prendre, et j'estime qu'il s'agit d'une décision largement politique.

Les militaires pourraient jouer un rôle consultatif en disant que nous pouvons nous permettre d'envoyer trois de nos navires là-bas, mais que nous n'avons pas les moyens d'en dépêcher un quatrième, parce que nous ne serions plus en mesure de faire autre chose. La décision politique pourra consister à rejeter ces conseils, et à décréter qu'il faut envoyer quatre navires.

Quand le programme de construction des nouvelles frégates sera terminé, au milieu de la décennie, nous aurons 16 frégates, deux navires auxiliaires et de nombreux petits bâtiments côtiers. Après analyse, cela semble être le strict minimum pour conserver un équilibre entre les trois rôles. Je crains que, du point de vue naval, nous ne puissions probablement pas jouer plus de deux rôles en même temps. Le rôle qu'on nous demande de jouer est plus difficile, si nous ne voulons pas nous en acquitter au détriment des autres tâches qui s'imposent.

C'est à ce moment-là qu'il faudra renvoyer la balle dans le camp des politiques pour qu'ils prennent une décision. On ne peut pas toujours avoir des forces aussi puissantes qu'on le souhaiterait. À cet égard, l'argument est le même pour les forces navales que pour les forces terrestres. Il arrive toujours un moment où l'on s'aperçoit qu'on ne peut plus satisfaire aux engagements à l'appel et où il faut dire non.

J'espère que cela répond à votre question, Monsieur.

M. Flis (Parkdale—High Park): J'ai trois questions à poser. Je ne veux pas consacrer tout le temps à une seule question. J'aimerais parler avec nos témoins du rôle des Nations Unies en définissant ce qui constitue une agression.

J'aimerais aussi revenir au problème yougoslave, que M^me^ Stewart a soulevé. Comme je viens de rentrer de Chypre, j'aimerais que nos témoins nous disent ce qu'ils pensent de la situation là-bas.

Commençons par la définition de l'agression. Je crois que nos témoins nous ont fait comprendre que, selon eux, le Canada ne peut intervenir partout où les Nations Unies lui demandent de le faire. Nous pourrions peut-être définir notre

[*Texte*]

and so it's an international matter. Then there is the other type of aggression, where one state invades another state. What is the role? Can we look at the role of the UN through defining the different types of aggression we can address, can't address, or shouldn't address, or for which it's not our role to be involved? I'd like all three to address that one.

• 1045

Prof. Legault: I'll be the first. The question of defining aggression will be terribly difficult even if you send back the whole debate to the United Nations. What really counts is whether or not the Security Council decides to intervene with a decision based on chapter 7 or through a decision made through chapter 6 and a half or chapter 7 minus one-quarter. The question as to when the UN or the U.S. or the members of the Security Council will intervene cannot be answered theoretically through defining the question of aggression.

I'm aware of the debate among international lawyers, where the problem is. People will say you're not defending minorities in the given countries because they are minorities; it's because the situation in a given country may threaten international peace and security. If it does, article 39 must be invoked. If it is, then you are under chapter 7, and you can do what you want.

This would be the safest ground on which international lawyers would tend to base their condition. They would say that we have to come to the help of those people not because we suffer for them or because we love them but because the situation is threatening international peace and security. This will always be a political judgment.

I may be totally wrong, but I think that by sending the whole question before a UN committee or even a commission of lawyers, you're going to have a lot of fun. But I don't think it will settle the question. You're always open to the question of double standards. We've seen that in the Gulf War and in different types of resolutions of the United Nations or of the Security Council that are being implemented, observed, enforced.

This is always a question of perception, a question of political decision. This can only be taken once you have to face the situation. That would be my answer to your question.

M. Dussault: La définition formelle de l'agression qui a été adoptée par l'Assemblée générale demeure strictement un instrument formel. Je voudrais renchérir sur les propos de mon collègue, le professeur Legault. Finalement, c'est une décision où les éléments politiques sont prépondérants qui définit les modalités d'intervention du Conseil de sécurité.

[*Traduction*]

rôle en fonction des types d'agression? Dans certains types d'agression, des pays affirment qu'il s'agit d'une affaire intérieure et que les autres pays ne doivent pas s'en mêler. D'autres pays déclarent que l'agression porte atteinte aux droits de la personne, que la famine sévit et que des gens meurent, donc qu'il s'agit d'une affaire internationale. Il y a aussi un autre type d'agression, celui où un pays en envahit un autre. Quel rôle faut-il jouer? Pouvons-nous envisager le rôle des Nations Unies en fonction d'une définition des différents types d'agression auxquels nous pouvons réagir, auxquels nous ne devrions pas réagir ou qui ne nous regarde en rien? J'aimerais que les trois témoins répondent à cette question.

M. Legault: Je vais commencer. Il sera extrêmement difficile de définir l'agression, même si tout le débat est renvoyé devant les Nations Unies. Ce qui compte, en réalité, c'est que le Conseil de sécurité décide d'intervenir ou pas en se fondant sur le chapitre 7, ou sur le chapitre 6 «et demi», ou encore sur le chapitre 7 «moins un quart». Il est impossible, en définissant la notion d'agression, de répondre théoriquement à la question de savoir quand les Nations Unies, les États-Unis ou les membres du Conseil de sécurité vont intervenir.

Je suis au courant du débat auquel se livrent actuellement les spécialistes du droit international; c'est là que le problème se situe. Certains disent qu'on ne défend pas les minorités des pays en cause parce que ce sont des minorités, mais bien parce que la situation dans ces pays risque de menacer la paix et la sécurité internationales. Si c'est le cas, l'article 39 doit être invoqué; le chapitre 7 s'applique alors et, à partir de là, on peut faire ce que l'on veut.

C'est l'argument le plus sûr que les spécialistes du droit international invoqueraient sans doute pour justifier une intervention. Ils diraient que l'ONU est venue à l'aide de ces populations, non pas parce qu'elle est émue devant leurs souffrances ou qu'elle les aime, mais parce que la situation menaçait la paix et la sécurité internationales. Bref, ce sera toujours un jugement politique.

Je peux me tromper carrément, mais je pense qu'en renvoyant toute cette question devant un comité des Nations Unies, voire devant une commission d'avocats, nous risquerions de nous amuser beaucoup, mais nous ne trancherions pas la question. Nous sommes toujours vulnérables à l'argument des «deux poids, deux mesures». Nous n'y avons pas échappé pendant la guerre du Golfe, et l'on retrouve la même ambivalence dans différentes résolutions des Nations Unies ou du Conseil de sécurité qui sont mises en oeuvre, observées et appliquées.

C'est toujours une question de point de vue, une décision politique que l'on ne peut prendre qu'en fonction d'une situation donnée. C'est ce que je répondrais à votre question.

Mr. Dussault: The formal definition of aggression that the General Assembly agreed to remains strictly a formal instrument. I would like to add to Professor Legault's statement. When all is said and done, it is a decision in which political factors prevail that defines the Security Council's pattern of intervention.

[*Text*]

À partir du moment où le Conseil de sécurité constate une rupture de la paix, que ce soit en vertu des dispositions du chapitre VI ou VII ou entre eux deux, dans les mécanismes mêmes prévus à la Charte, la responsabilité de tous les États, non seulement des États membres de l'ONU, mais de tous les États, est engagée collectivement. Le mécanisme formel que constitue cette définition de l'agression est un point de référence qui permet d'organiser les débats et de faciliter un consensus à l'intérieur du Conseil de sécurité. Lorsque la décision est prise par le Conseil de sécurité, ce qui devient l'élément clé, c'est évidemment l'exécution des voeux du Conseil, des décisions du Conseil. C'est là que nous entrons dans la sphère critique.

La mise en oeuvre des décisions du Conseil suit des pratiques qui sont assez aléatoires selon l'état de la situation internationale ou selon le pouvoir que peuvent exercer différentes grandes puissances. Bref, il y a quelque chose d'aléatoire dans la manière dont l'affaire se règle, dans la mise en oeuvre.

Actuellement, on aperçoit une tendance aux Nations Unies, tendance qui se reflète assez bien dans les décisions du Conseil de sécurité, à déplacer, dans certaines situations, le fardeau de la responsabilité du Secrétariat général de l'ONU vers un exécutant majeur qui se trouve être une grande puissance.

• 1050

Il y a actuellement cette tendance qui, à mon avis, est très dangereuse. La délégation, par le Conseil de sécurité, de la responsabilité de mise en oeuvre de ses décisions à l'un des appareils militaires de ses membres permanents est, à mon avis, une tendance qui comporte un certain nombre de difficultés. Je pense que dans la situation somalienne en particulier, il faudrait insister pour que la responsabilité entière, complète, et la conduite des opérations demeurent entièrement entre les mains du secrétaire général, de manière à assurer la cohésion la plus forte possible entre l'autorité exécutant le mandat et celle qui doit décider de l'ensemble des mesures à prendre.

Je pense que confier l'exécution de forces d'intervention aux États-Unis constitue un danger à cet égard.

Mr. Haydon: I think you have asked probably one of the most difficult questions it is possible to ask. From another perspective, I can see if I can help a little bit.

I think a number of clearly defined thresholds of aggression and the breaking of law exist. Some of these thresholds, I think, are defined by law. For instance, the 1907 The Hague Convention on the Law of War clearly states what behaviour is permissible and what is not permissible. You saw this come into play in 1916 and 1917 when the Germans moved to a policy of unrestricted submarine warfare. The international community as a whole was outraged, and that triggered the decision for the United States to come into that war and take action in that way.

There was the 1939 invasion of Poland. The international community as a whole was outraged at that action. Yet in the 1935 Italian invasion of Abyssinia the old League of Nations decided not to do anything and not to intervene because

[*Translation*]

As soon as the Security Council is aware of a breach of peace, be it under Chapter 6, Chapter 7 or both, the very instruments created by the Charter involve every country, and I mean every country, non only UN member states. The formal instrument that the definition of aggression represents is a reference which allows the UN to organize the debates and to facilitate a consensus within the Security Council. Once this body has reached a decision, the key factor of course becomes the enforcement of the Council's wishes or decisions. At this point, we reach a critical area.

The implementation of the Council's decisions is rather uncertain, depending on the international situation or on the pressure that can be brought to bear by various major powers. In short, there is something very chancy in the way a crisis is settled and the Council's decisions implemented.

At this time, there is within the United Nations a tendency that is reflected quite clearly in the Security Council's decisions a tendency, in some situations, to transfer the UN General Secretariat's responsibility to a major intervening party, which happens to be a major power.

I believe this trend we are faced with now to be extremely dangerous. I feel that the delegation by the Security Council's of the responsibility to implement its decisions to the military arm of one of its permanent members tends to raise a number of problems. I'm of the opinion that, particularly in the Somalian crisis, we should insist that the full and total responsibility for managing the operations remain completely within the control of the General Secretary, in order to ensure maximum consistancy between the implementing agency and the one that must globally decide what steps to take.

I think that letting the United States set up the intervention forces is risky in that regard.

M. Haydon: Je pense que vous avez probablement posé l'une des questions les plus difficiles qui soient, mais je vais essayer d'y apporter des éléments de réponse.

Je pense qu'il existe un certain nombre de seuils d'agression et d'infraction au droit international clairement définis. Certains de ces seuils sont même définis juridiquement, je crois. Par exemple, la Convention de La Haye de 1907 sur le droit de la guerre précise quels comportements sont admis ou interdits. On en a vu le résultat en 1916 et en 1917, quand les Allemands ont opté pour une guerre sous-marine à outrance. L'opinion internationale tout entière s'est indignée, ce qui a poussé les États-Unis à entrer dans cette guerre pour répliquer au Kayser.

En 1939, l'opinion internationale outée a dénoncé d'une seule voix l'invasion de la Pologne. Pourtant, quand l'Italie avait envahi l'Abyssinie, en 1935, la vieille Société des Nations avait décidé de ne rien faire, faute de partisans d'une

[*Texte*]

there was not sufficient support for it and there was no consensus within the league at that particular time. The difficulty is that when you have no precedent in law or no laws to guide you, you have to come to consensus somehow that this act steps over the bounds of reasonable behaviour.

One of the more possible scenarios we have building at the moment is the acquisition of the submarines by Iran. If Iran, for some reason known unto itself, suddenly decides to declare a blockade and enforce that blockade on the Persian Gulf, which is the only reason any of us can see for acquiring those submarines, that in itself is an act of war. The international community would be absolutely right to take action against this and hopefully would say this is an act against humanity and the good order of the world as a whole.

I think it is very difficult for this reason to try to draw precise lines. I think we have to go on a case-by-case basis and hope and pray that we have people with the right judgment and ability to make the decisions on behalf of the community of nations in the Security Council or in the General Assembly. Only time will tell, I am afraid.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Part of my job is to be policeman. We have five minutes more. In the time that is available, there are one or two areas... There may be others who want to put something on the table, and then maybe we can let you have a last kick at the can.

Mr. Lopez, you wanted to put a question. If you have another one, we will put the questions out and then we will let you respond to them. Rather than feeling that all of you have to respond to each question, maybe you can pick and choose who will make use of the last few minutes we have.

• 1055

Mr. Flis: That's why I cautioned you, Mr. Chairman. May I put my other two?

The Acting Chairman (Mr. McLean): I'm coming back to you in a moment. You had ten minutes.

Mr. Lopez.

M. Lopez: En écoutant le professeur Legault, il me semble que nous sommes devant une contradiction de la part des États-Unis. D'un côté, ils refusent de payer leur quote-part et de l'autre, ils se portent volontaires pour une grande force d'intervention, surtout en Somalie. Il me semble qu'il y a un peu de contradiction entre les deux. S'ils sont si généreux pour régler les conflits, ils devraient peut-être commencer par payer leur facture avant de laisser des pourboires.

Voici une deuxième réflexion. C'est aussi une question qu'ont soulevée nos experts. Il semble que l'intervention actuelle ne soit pas efficace, ni dans l'ancienne Yougoslavie ni en Somalie. Il semble y avoir certaines difficultés à acheminer l'aide humanitaire.

D'un autre côté, les témoins disent que si jamais il y avait une intervention par la force, nous devrions nous abstenir. Il me semble qu'il y a là un peu de contradiction de votre part. J'aimerais bien que vous m'éclairiez davantage sur votre façon de penser.

[*Traduction*]

intervention de consensus en son sein. Le problème, c'est qu'en l'absence de jurisprudence ou de lois qui nous guident, il vous faut obtenir l'assentiment général pour pouvoir déclarer pouvoir qu'un acte quelconque dépasse les bornes du comportement raisonnable.

L'un des scénarios les plus vraisemblables qui se dessinent à l'heure actuelle touche à l'acquisition de sous-marins par l'Iran. S'il fallait que ce pays décide soudain, pour des raisons qui lui sont propres d'imposer un blocus dans le golfe Persique, —et c'est la seule raison que nous trouvions tous à cet achat de sous-marins —, ce serait un acte de guerre. La collectivité internationale aurait absolument raison de prendre des mesures de rétorsion et de proclamer qu'il s'agit l'Iran coupable d'un crime contre l'humanité et contre l'ordre mondial dans son ensemble.

C'est pourquoi j'estime qu'il est très difficile d'essayer d'adopter des définitions précises. Je pense que nous devons procéder de façon ponctuelle, en espérant qu'il y aura des gens qui auront la sagesse et la capacité de prendre des décisions au nom de la communauté des nations, au Conseil de sécurité ou à l'Assemblée générale. Je crains que seul le temps nous le dira.

Le président suppléant (M. McLean): Je dois vous rappeler à l'ordre. Il ne reste que cinq minutes. Pendant ce temps, il y a un ou deux points... Peut-être d'autres personnes qui veulent-elles s'exprimer; après, nous pourrons peut-être vous donner une dernière fois la parole.

Monsieur Lopez, vous vouliez poser une question. Si vous en avez une autre, nous allons vous laisser la poser, et puis laisser les témoins vous répondre. Messieurs, plutôt que de penser que vous devez tous répondre à chacune des questions, peut-être pourriez-vous décider qui d'entre vous utilisera les quelques minutes qu'il nous reste.

M. Flis: C'est pour cette raison-là que je vous ai prévenu, Monsieur le président. Puis-je poser mes deux autres questions?

Le président suppléant (M. McLean): Je vous reviendrai dans un moment. Vous aviez dix minutes.

Monsieur Lopez.

Mr. Lopez: While listening to Professor Legault, I realised that the United States seems to be contradicting itself. On the one hand, the US refuses to pay its contributions, while on the other hand, it volunteers to set up a large intervention force, particularly in Somalia. It seems to me that there is a contradiction here. If the US is so generous, when it is a matter of settling conflicts, maybe it should start by paying its bill before tipping.

I had another thought. It also concerns an issue raised by our experts. It seems that the present intervention is not efficient either in the former Yugoslavia or in Somalia. We seem to have also some problems getting the humanitarian aid to its final destination.

On the other hand, our witnesses state that we should not get involved in a potential armed intervention. In my view, you seem to contradict yourself there. I would appreciate some explanations on this matter.

[*Text*]

The Acting Chairman (Mr. McLean): I think we'll allow someone to pick that one up. Mrs. Stewart, you wanted to put a question before Mr. Flis. We'll put them on the table, and then we'll allow you to pick them up.

Mrs. Stewart: *Agenda for Peace* speaks about a role for the regional security groupings—the OAS, and you refer to NATO, and the OAU, etc. I was interested that Commander Haydon spoke so strongly about Southeast Asia problems, where there isn't a strong security body. Would you set that as a priority of what needs to be achieved?

A second has to do with the Law of the Sea, which you stated has created some problems. Do you see ratification of the Law of the Sea as a helpful measure?

Mr. Flis: I would like our witnesses to use their models, their theories, etc., and maybe give the Canadian government some advice on the Cyprus situation. I don't know why, but the international media and our American media are not paying attention to something that could blow up into a full-scale war. We talk about prevention, but we don't do a damned thing about it.

I have just returned from Cyprus, and there are 35,000 Turkish troops on the northern side. On the southern side the Greek Cypriots are spending $1 million a day on purchasing arms and what have you. The question now comes up that Denmark has already declared that it will be pulling its troops out by December 15. We're waiting for our government to make a decision, and I understand that by December 15 that decision will be made.

If the UN troops are pulled out after being there for 28 years—and I agree that's too long—the Turks would love this. I can just see the Turkish army moving into the buffer zone. The Greeks are not going to allow that, and neither are the Brits. Then all of a sudden, after 28 years of investment, we have a full-blown war. We have a sleeper here on the soccer field.

So using the theories and the models we've heard about here, how can we bring that conflict to a feasible resolution in view of the fact that one side is accepting most of the recommendations of the latest UN resolution and the other side is not; it is saying absolutely no? How does the United Nations then force the one side that is saying no to bring this to a peaceful resolution?

The Acting Chairman (Mr. McLean): At the UN about two weeks ago, at the end of a day of discussion on this theme with members of Parliament from some 25 countries, Sir Brian Urquhart, who had been the resource person for the day, in trying to sum up, said he felt that the priorities in response to the *Agenda for Peace* included, first of all, early warning. He said he felt this ought to be the number one priorit.

[*Translation*]

Le président suppléant (M. McLean): Je pense que je vais laisser quelqu'un répondre à cette question. Madame Stewart, vous vouliez poser une question avant M. Flis. Nous allons vous laisser la formuler, et puis nous laisserons les témoins y répondre.

Mme Stewart: Il est question dans l'*Agenda pour la paix* d'un rôle que les organismes régionaux de sécurité comme l'OEA pourraient jouer; vous avez parlé de l'OTAN, et il y a aussi l'OUA, et ainsi de suite. Le commander Haydon a tenu des propos éloquents sur les problèmes du Sud-Est asiatique, où il n'y a pas d'organisme de sécurité puissant. Diriez-vous que l'établissement d'un tel organisme est capital?

J'ai une deuxième question au sujet du Droit de la mer, lequel poserait certains problèmes, selon vous. À votre avis, la ratification de la Convention sur le droit de la mer servirait-elle à quelque chose?

M. Flis: J'aimerais que nos témoins se servent de leurs modèles, de leurs théories et de leur savoir pour donner au gouvernement du Canada des conseils sur la situation à Chypre. Je ne sais pas pourquoi la presse internationale et la presse américaine ne s'intéressent pas à cette situation, qui risque de dégénérer en une véritable guerre. Nous parlons de prévention, mais nous ne faisons strictement rien dans ce domaine.

Je viens de rentrer de Chypre et je sais qu'il y a 35 000 soldats turcs dans le Nord de l'île. Du côté sud, les Chypriotes grecs achètent chaque jour pour un million de dollars d'armes et d'autres matériels de guerre. Le Danemark a déjà déclaré qu'il allait retirer ses troupes de Chypre d'ici le 15 décembre. Nous attendons que notre gouvernment prenne une décision, et je crois savoir qu'il le fera d'ici cette date.

Si les troupes des Nations Unies sont retirées de Chypre après y être restées pendant 28 ans—et c'est trop long, je le reconnaît—les Turcs seront ravis. Je vois déjà l'armée turque envahir la zone tampon. Les Grecs ne les laisseront pas faire, pas plus d'ailleurs que les Britanniques. Du jour au lendemain, après avoir maintenu la paix pendant 28 ans, nous aurons provoqué une guerre totale. Le dragon qui dormait se sera réveillé.

Par conséquent, je vous le demande, est-ce que les théories et les modèles dont vous nous avez fait part nous permettraient de résoudre ce conflit, compte tenu du fait que l'une des parties a accepté la plupart des recommandations de la dernière résolution des Nations Unies, tandis que l'autre les a rejetées catégoriquement. Dans ces conditions, comment les Nations Unies peuvent-elles inciter cette partie-là à entendre raison pour trouver une issue pacifique au conflit?

Le président suppléant (M. McLean): Il y a deux semaines, aux Nations Unies, à la fin d'une journée de discussions sur ce thème avec des parlementaires d'environ 25 pays, M. Brian Urquhart, qui était la personne-ressource ce jour-là, a tenté de résumer les débats en disant que la première priorité citée dans l'*Agenda pour la paix* était qu'il fallait trouver des mécanismes permettant de déceler tôt les signes avant-coureurs des crises. À son avis, ce devait être la première priorité.

[*Texte*]

• 1100

Number two was that the staff committee ought to be instituted. The discussion of joint standing committees and standing military forces were very secondary to the implementing of the charter's provisions, which, because of the Cold War, had never been implemented. And we've talked today about the need for coordination.

Third, he said there is a priority for the world criminal court, so that there's somewhere where people can go and have some acceptance and some resources.

Fourth, he mentioned actions to make the planet habitable, which has been touched upon today, the whole socio-economic side. He mentioned poverty, population, environment, and arms flows as areas that needed to be touched on.

The report of the *Agenda for Peace* says virtually nothing on the economic and social role, and the Secretary General appears to be turning that over to the IFIs, the World Bank and others, to say, you, on behalf of the north... Some believe this is a very dangerous area in terms of the United Nations and the representation on these issues of the least-developed countries, to say nothing of the vast number.

On the questions of sovereignty, in that discussion members of Parliament raised the question, why are academics and others so preoccupied with sovereignty? We gave up an enormous amount of sovereignty during the Cold War; we gave up our intelligence, we gave up all sorts of provisions. But now we're back as if sovereignty had some special magic to it. There is the question as to why this sudden doctrinaireness about sovereignty over and against where we were until recently. In the light of the world summit in Rio on the environment, is there a case to be made for this kind of return to the old pre-Cold War doctrines of sovereignty?

We'll invite each of you to pick and choose from this smorgasbord of questions. I know you have other commitments, so we should try to wrap up in about seven minutes. Perhaps we could take two or three minutes each, just to touch on one or two of these.

Prof. Dussault: First I will take Urquhart's priorities. I don't know if I would put them in that order, but they certainly would be on my list. On the question you raised last, the one on sovereignty, I would not give too much importance to the necessity to preserve sovereignty, because I think we've gone beyond that. We've moved beyond a point where each member state has to jealously guard its sovereignty. I think the most important task now is to agree on at least two or three of the priorities, and I would put up for discussion Urquhart's list, which I think is large enough to include several of the elements. I would want to see on that list some of the social and economic issues that you mentioned earlier.

[*Traduction*]

La deuxième priorité devait être la formation du comité d'état-major. La discussion sur les comités mixtes permanents et sur les forces permanentes était très secondaire par rapport à l'application des dispositions de la Charte qui sont restées lettre morte à cause de la Guerre froide. Et quand je pense que nous avons parlé aujourd'hui d'un besoin de coordination!

Pour M. Urquhart, la troisième priorité était de constituer une Cour mondiale de justice pénale à laquelle les particuliers pourraient s'adresser et se faire entendre.

Quant à la quatrième priorité, ce serait de prendre des mesures pour que notre planète soit habitable. Il en a été question aujourd'hui avec tout l'aspect socio-économique. M. Urquhart a aussi cité la pauvreté, la population et l'environnement, ainsi que le commerce des armes, comme autant des domaines dans lesquels il faut agir.

Le rapport de l'Agenda pour la paix ne dit pratiquement rien du rôle économique et social, et le Secrétaire Général semble se tourner vers IFI, c'est à dire à la Banque Mondiale et à d'autres organismes, pour leur dire que c'est à eux, au nom de l'Hémisphère Nord de... Certains pensent qu'il s'agit d'un dossier dangereux pour les Nations Unies, compte tenu de la représentation à ce propos des pays les moins développés, pour ne rien dire de la vaste majorité des États membres.

Il a été question de la souveraineté lors de cette discussion; les parlementaires ont demandé pourquoi les théoriciens, entre autres, s'inquiétaient tant de la souveraineté. Nous avons renoncé à une très grande partie de notre souveraineté durant la Guerre froide; nous avons renoncé à nos services du renseignement et à toutes sortes de dispositions. Maintenant, nous nous comportons comme si la souveraineté avait quelque chose de magique. C'est pourquoi les parlementaires se sont interrogés sur cet engouement subit pour la souveraineté, malgré notre situation jusqu'à tout récemment.

Après le Sommet mondial de Rio sur l'environnement, peut-on vraiment justifier un tel retour aux doctrines de souveraineté d'avant la Guerre froide? Nous allons tous vous inviter à choisir parmi ces diverses questions. Je sais que vous avez d'autres engagements. Nous devrions donc essayer de terminer en six ou sept minutes. Prenons deux ou trois minutes chacun pour nous dire simplement quelques mots sur une ou deux de ces questions.

M. Dussault: Je voudrais commencer par revenir sur les priorités énoncées par M. Urquhart. Je ne sais pas si je les classerais dans le même ordre que lui, mais elle figureraient certainement sur ma liste. Au dernier point que vous avez soulevé, celui de la souveraineté, je dirais que je n'attacherais pas trop d'importance au besoin de préserver la nôtre, parce que je pense que nous n'en sommes plus là. Nous avons dépassé le stade où chaque État membre doit jalousement préserver la sienne. Je pense que le plus important maintenant, c'est de nous entendre sur au moins deux ou trois priorités, et je demanderais que l'on examine la liste de M. Urquhart; qui me semble assez longue pour comprendre plusieurs des éléments. J'aimerais toutefois y ajouter certaines des questions sociales et économiques dont vous avez parlé avant.

[*Text*]

On the matter of contradictions within the attitude of the United States government, I fully subscribe to that view.

En effet, les États-Unis prennent une attitude qui est tout à fait contradictoire à l'égard de tout le processus de la sécurité collective. Cette difficulté, elle est incontournable, parce que comme membre permanent, les États-Unis disposent d'une influence considérable au sein de l'organisme majeur. Je pense que c'est essentiellement par la persuasion que la délégation canadienne peut tenter d'influencer le processus.

Je ne voudrais pas prendre plus de temps pour laisser à mes collègues la possibilité de répondre à certaines des questions très intéressantes qui ont été soulevées.

• 1105

Prof. Legault: That's very kind of you. Thank you very much for giving me more time.

You raised a question, Mrs. Stewart, about efficiency in Yugoslavia. I don't think we can make much of a judgment about the efficiency of the operation. We're spinning our wheels, but we can go much further.

I think perhaps we have to think about a post-conflict situation. We have to maintain the embargo. We have to monitor with naval resources. By the way, we have both NATO ships and western European union ships in the Adriatic. We have to close the borders.

It's a very interesting question you raise, Mr. Chairman, about a world court. This has all been raised.

We're losing militarily, you know. We're losing on the ground. There's nothing we can do unless we want to wage war. Therefore, we have to think of the post-conflict situation with all those assets we have: control the border, monitoring, a maritime embargo, and a world court. Maybe we can force those people to give back what they took on the ground. I think we really have to think about that.

This raises your question about Cyprus. I'm very skeptical about the government wanting to withdraw its troops from Cyprus. Keep them there until we've come to a political settlement. You know that the Secretary General has sent his negotiator there. The negotiations collapsed two weeks ago and they will be resumed again in April. However, until they reach a compromise or some type of consensus, there's no way we should withdraw our troops from there. That's because, in fact, a conflict may erupt and we'll be called back to send them back. That's absolutely ridiculous, in my mind. We may as well wait, make the conditions precisely clear and hope that the Secretary General will succeed in making peace. As you know, however, there are very few instances where the UN has been successful. One of the very few successful examples has been perhaps in Camp David, when the U.S. put so much pressure on both the Egyptians and the Israelis that peace was imposed.

[*Translation*]

Par ailleurs, s'agissant des attitudes contradictoires du gouvernement des États-Unis, je suis entièrement d'accord avec ce qui a été dit.

If I say so, it is because the U.S. attitude is full of contradictions regarding the whole collective security process. This problem is unavoidable, given the fact that, as a permanent member, the U.S. has considerable influence within the UN's foremost agency. I believe the Canadian delegation main way to influence this process is through persuasion.

I would not want to take anymore time, in order to give my colleagues a chance to answer some of those very interesting questions.

M. Legault: Vous êtes bien aimable. Je vous remercie beaucoup de me donner un peu plus de temps.

Madame Stewart, vous avez posé une question sur l'efficacité des opérations en Yougoslavie. Je ne crois pas que nous puissions porter un jugement valable sur cette question. Nous piétinons, mais nous pouvons aller bien plus loin.

Je pense que nous devrions peut-être songer à ce qui se passera après le conflit. Nous devons maintenir l'embargo. Nous devons suivre l'évolution de la situation avec notre marine. Je vous signale d'ailleurs que nous avons dans l'Adriatique des navires de l'OTAN et de l'Union de l'Europe occidentale. Nous devons fermer les frontières.

Monsieur le président, vous avez soulevé une question très intéressante au sujet d'une cour internationale de justice pénale. On en a déjà parlé.

Vous savez que nous perdons la bataille sur le plan militaire. Nous perdons la bataille sur le terrain. Et nous n'y pouvons rien, à moins de décider de faire la guerre. Par conséquent, nous devons songer à l'après-conflit avec tous les moyens dont nous disposons: le contrôle des frontières, le suivi de la situation, l'embargo maritime, et une cour internationale. Peut-être pourrons-nous forcer ces groupes à rendre le terrain dont ils se sont emparés. Je pense que nous devons vraiment y penser.

Cela m'amène à votre question sur Chypre. Je doute fort que le gouvernement veuille retirer ses troupes de Chypre. Il faut qu'elles y restent jusqu'à ce qu'il y ait règlement politique. Vous savez que le Secrétaire général a dépêché son négociateur là-bas. Les négociations ont achoppé il y a deux semaines, mais elles reprendront en avril. Cela dit, tant que les parties ne se seront pas entendues sur une solution de compromis ou qu'il n'y aura pas un consensus quelconque, nous ne devrions absolument pas retirer nos troupes de l'île. Si nous le faisions, un conflit risquerait d'éclater, et nous nous ferions demander de renvoyer nos troupes là-bas. À mon avis, ce serait absolument ridicule. Aussi bien attendre, poser clairement nos conditions et espérer que le Secrétaire général réussira à faire la paix. Néanmoins, les Nations Unies ont une fiche très peu reluisante à cet égard. Les négociations de Camp David sont l'un de leurs très rares succès; à l'époque, les États-Unis avaient exercé de telles pressions sur les Égyptiens et sur les Israéliens qu'ils avaient réussi à leur imposer la paix.

[*Texte*]

If we can do the same with Cyprus, good enough. The Turks have sufficient reasons to be occupied elsewhere and would not want to begin a conflict in Cyprus. I think the conditions are right, but something has to be achieved before we pull out our troops.

What else do you want to know?

I didn't say we should abstain from any role in Yugoslavia. I think we're doing well. I said we should abstain if the Security Council asks for a ground troop deployment for coercive action. I don't think the Security Council will go toward this direction anyway.

I have one last point, Mr. Chairman. There's a fascinating discussion about the command and control of the operations. After UNEF-1, a few years after the beginning of the United Nations operations in the Near East, very rapidly there were two separate commands. One was for control and command of the military operations on the ground, and the other one was a political representative of the Secretary General. Therefore, the commander could report through his representative and not through, as it was formerly, his military adviser. This created an awful lot of troubles.

You can imagine Somalia if the UN Security Council authorized the use of force. I don't know if the command will be under whoever is the chief of staff of the operation in Somalia, or whether they will report to the special representative of the Secretary General, who will be Cyrus Vance, of course.

Mr. Haydon: I think I have the last few minutes. I'll try to tackle as many of the plates on the smorgasbord as I can.

Southeast Asia and regional security regimes again are a fascinating topic. I have some Australian colleagues who are deeply concerned with the trends in Southeast Asia. Their concern is that it's almost impossible to create a regional security regime now because of the diversity of views over certain territorial issues. The Australians are not in a position to exercise the leadership themselves, so they're going to have to look for help when the time comes.

China is an enormous problem, and nobody knows how to deal with that one at the moment.

As for ratification, I think at the moment that 43 of the necessary 60 votes have been cast. It's now been ten years, and most of the provisions of the 1982 UN Convention have passed into customary law and the International Court is quite comfortably dealing those.

[*Traduction*]

Si nous pouvons faire la même chose à Chypre, fort bien. Les Turcs sont suffisamment occupés ailleurs qu'ils ne voudraient pas se retrouver en guerre à Chypre. Je pense que les conditions sont favorables, mais il faut aboutir à quelque chose avant que nous retirions nos troupes de là.

Que voulez-vous savoir d'autre?

Je n'ai pas dit que nous devrions nous abstenir de jouer un rôle quelconque en Yougoslavie. Nous y faisons du bon travail. J'ai dit que nous devrions refuser d'accéder à la demande du Conseil de sécurité s'il veut obtenir des troupes terrestres pour mener une action coercitive. De toute façon, je ne crois pas que le Conseil de sécurité prenne des mesures en ce sens.

J'ai un dernier point à faire valoir, Monsieur le président. Nous assistons à des discussions fascinantes sur le commandement et le contrôle des opérations. Après la constitution de la FUNU-I, quelques années après le début des opérations des Nations Unies au Moyen-Orient, il y a très rapidement eu deux commandements distincts. Il y en avait un pour le contrôle et le commandement des opérations militaires sur le terrain, et un autre dirigé par un représentant politique du Secrétaire général. Le commandant pouvait donc faire rapport par l'intermédiaire de son représentant plutôt que par celui de son conseiller militaire, comme c'était le cas auparavant. Cette structure a causé d'énormes problèmes.

Vous pouvez imaginer ce qui se passerait en Somalie si le Conseil de sécurité autorisait le recours à la force. Je ne sais pas si les troupes relèveraient du chef d'état-major chargé des opérations en Somalie, ou du représentant spécial du Secrétaire général, qui sera Cyrus Vance, bien sûr.

M. Haydon: Je pense que je vais avoir la parole pour les dernières minutes. Je vais essayer d'aborder autant de questions que possible.

La situation dans le Sud-Est asiatique et les régimes régionaux de sécurité sont des sujets fascinants, une fois de plus. J'ai des collègues australiens qui s'inquiètent beaucoup de l'évolution de la conjoncture dans le Sud-Est asiatique, car ils savent qu'il est actuellement quasi impossible d'établir un régime régional de sécurité en raison de la diversité des points de vue sur certaines questions territoriales. Les Australiens ne sont pas en mesure d'assurer le leadership, de sorte qu'ils auront besoin d'aide le moment venu.

La Chine pose un gigantesque problème, et personne ne sait comment l'aborder pour le moment.

En ce qui concerne la ratification de la Convention sur le droit de la mer, je pense que 43 des 60 voix nécessaires sont acquises. En 10 ans, la plupart des dispositions de la Convention de 1982 ont été adoptées et font désormais partie du droit coutumier; elles ne posent aucun problème à la Cour internationale de justice.

[*Text*]

• 1110

The remaining contentious issue is seabed mining. Because that is so difficult to deal with, I think ratification has no purpose at the moment because that is the only issue that's going to be resolved by seabed mining. There's a preparatory commission being worked upon now to try to get this into perspective.

But I think we have the main provisions of the 1982 Convention, and we can use them. I think that is probably wise for the moment.

Cyprus I'm going to leave.

The International Court is another good one. I mentioned earlier the 1907 Hague Convention. The laws of warfare have not been properly addressed since 1907. Many thwarted attempts... This is a UN initiative I took part in a couple of years ago to try to see if it was possible to begin getting a mechanism together to revisit those 1907 provisions. In 1907 high technology in warfare was being able to throw a 2-tonne projectile from a battleship about 7,000 yards. Today we're concerned with throwing missiles 7,000 miles. Those laws desperately need updating and I think this is something that could be worked in as a parallel initiative, amongst many, with the Agenda for Peace.

We talk also of socio-economic concerns—and I see slightly more in the socio-economic issues in the *Agenda for Peace* than perhaps some of my colleagues do—in this business of addressing the root causes of conflict. To address the root causes of conflict you have to get to the socio-economic and humanitarian issues. There's no doubt about that at all.

Finally, amongst my boxload of experience over the years, I worked for NATO for four of those years. I'm still impressed with the NATO staff committee procedure and the way we were able to build consensus, the way that sovereignty was preserved through the consultation process. Again—my favorite theme, I'm afraid—I think there are lessons from NATO that are transferable today in many other directions. We shouldn't throw that baby out with the bath water yet.

The Acting Chairman (Mr. McLean): We want to thank you very much. Through our staff and others, as we try to pull some of our thoughts together, we may well come back to test some thoughts with you.

We touched on the financing at the end of our discussion last week. I think it was observed that the figure is some $4 billion in 1992 expended for all UN operations, peacekeeping and everything else. That is roughly the equivalent of two stealth bombers or half the resources of the late Robert Maxwell.

[*Translation*]

Le seul point litigieux qu'il reste à trancher est celle de l'exploitation minière sous-marine. Comme il s'agit d'une question extrêmement difficile, je pense que la ratification ne servirait à rien à l'heure actuelle, parce que c'est la seule qui sera tranchée par la pratique. On essaie en ce moment de constituer une commission préparatoire qui sera chargée de cerner le problème.

Je crois toutefois que nous devons penser aux principales dispositions de la Convention de 1982 et les utiliser. Je pense que c'est probablement sage, dans la conjoncture actuelle.

Je ne parlerai pas de Chypre.

La Cour internationale de justice pénale est une autre bonne idée. Je parlais tout à l'heure de la Convention de La Haye de 1907. On ne s'est pas vraiment penché sur les lois de la guerre depuis lors. Il y a eu de nombreuses tentatives qui n'ont pas abouti... Je me rappelle d'une initiative des Nations Unies à laquelle j'ai participé il y a deux ou trois ans. Il s'agissait de voir s'il serait possible de créer un mécanisme pour réviser ces dispositions de 1907. En 1907, les armes les plus perfectionnées étaient des canons avec lesquels un cuirassé pouvait tirer un projectile de deux tonnes à une distance d'environ 7 000 verges. Aujourd'hui, nous avons des engins d'une portée de 7 000 milles. Il faut à tout prix revoir les lois de la guerre, et je pense que nous pourrions y travailler, entre questions, parallèlement à l'Agenda pour la paix.

Nous parlons aussi de problèmes socio-économiques dans notre réflexion sur les moyens d'éliminer les causes des conflits, et pour ma part, j'estime que les aspect socio-économiques de l'*Agenda pour la paix* sont peut être un peu plus importants que certains de mes collègues ne le pensent. Cela dit, pour nous attaquer aux causes profondes des conflits, il faut aussi s'attaquer aux problèmes sociaux-économiques et humanitaires. Cela ne fait pour moi aucun doute.

Enfin, j'ai accumulée beaucoup d'expérience au fil des années, notamment en travaillant pour l'OTAN pendant quatre ans. La procédure du Comité d'état-major de l'OTAN m'impressionne encore, tout comme le fait que nous parvenions à de consensus et que nous réussissions à préserver la souveraineté des États membres grâce à la consultation. Je le répète—c'est mon thème favori, je le crains—je crois que nous pouvons tirer de notre expérience de l'OTAN des leçons qu'il serait possible d'appliquer aujourd'hui dans bien d'autres domaines. À mon avis, nous ne devrions pas encore rejeter tous les aspects de cette expérience.

Le président suppléant (M. McLean): Nous tenons à vous remercier beaucoup. Nous allons essayer de réfléchir et nous pourrions bien vous faire demander, par l'intermédiaire de notre personnel et d'autres personnes, de revenir partager vos idées avec nous.

La semaine dernière, nous avons parlé du financement des activités des Nations Unies à la fin de nos débats. Je pense qu'il avait été dit qu'en 1992, toutes les opérations des Nations Unies, y compris celles de maintien de la paix coûteraient environ 4 milliards de dollars. C'est à peu près l'équivalent de deux bombardiers furtifs ou de la moitié des biens de feu Robert Maxwell.

[*Texte*]

When you take a look at the resources of the world that are being deployed in terms of the future of finding global security, as a parliamentarian one still has to begin to look at the questions of sovereignty of budgets and the question of commitments in this area. We're just nibbling at the edges. There are other capacities.

We're going to continue our discussions, and I want to thank you very much for sharing your insights and your expertise with us.

The committee is adjourned.

[*Traduction*]

Quand on songe aux ressources mondiales limitées qui sont consacrées à la recherche de moyens qui permettront d'assurer la sécurité planétaire pour l'avenir, nous devons encore commencer, en notre qualité de parlementaires, par nous pencher sur la question de la souveraineté des budgets et sur celle des engagements en la matière. Nous ne faisons vraiment que commencer. Il y a d'autres possibilités.

Nous allons poursuivre nos discussions. Je tiens à vous remercier beaucoup de nous avoir fait bénéficier de vos réflexions et de vos compétences.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Laval University:

Albert Legault, Department of Political Science.

From Dalhousie University:

Peter Haydon, Centre for Foreign Policy Studies.

From the University of Ottawa:

Paul Normand Dussault, Director, Research Centre on International Organizations.

TÉMOINS

De l'Université Laval:

Albert Legault, Département de science politique.

De l'Université Dalhousie:

Peter Haydon, Centre d'études des politiques étrangères.

De l'Université d'Ottawa:

Paul Normand Dussault, directeur, Centre de recherche sur les organismes internationaux.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CA1
XC11
-E91

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 48

Tuesday, December 8, 1992

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 48

Le mardi 8 décembre 1992

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in the former Yugoslavia

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen des conditions de la Yougoslavie d'autrefois

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY 4 JAN 1993 UNIVERSITY OF TORONTO

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25251

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 8, 1992
(57)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 11:15 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Jesse Flis, Ricardo Lopez and Svend Robinson.

Other Members present: Stan Hovdebo and Walter McLean.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer. *From the Parliament Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Bob Miller, Research Consultant.

Witnesses: From the Republic of Bosnia and Herzegovina: Muhamed Sacirbey, Ambassador to the United Nations. *From the World Life Institute:* Tedd Weyman, Spokesperson on Bosnia-Herzegovina. *As individual:* Zdenka Gast, Co-Chairperson, Capitol Hill Advisory Board on Croatian Affairs. *From the Serbian Heritage Academy:* Nicholas Pasik, President.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of conditions in the former Yugoslavia. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated October 1, 1991, Issue No. 8*).

The witnesses made opening statements and answered questions.

At 12:46 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 8 DÉCEMBRE 1992
(57)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 11 h 15, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Jesse Flis, Ricardo Lopez, Svend Robinson.

Autres députés présents: Stan Hovdebo et Walter McLean.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur:* Bob Miller, consultant en recherche.

Témoins: De la République de Bosnie-Herzégovine: Muhamed Sacirbey, ambassadeur auprès des Nations Unies. *Du World Life Institute:* Tedd Weyman, porte-parole, Bosnie-Herzégovine. *À titre personnel:* Zdenka Gast, coprésident, Conseil consultatif du Capitol pour la Croatie. *De la Serbian Heritage Academy:* Nicholas Pasik, président.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité poursuit l'examen de la situation dans l'ancienne Yougoslavie (*voir les Procès-verbaux et témoignages du 1er octobre 1992, fascicule nº 8*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 12 h 46, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, December 8, 1992

• 1120

The Chairman: I call the committee to order. We are little late starting because Mr. McLean goes late whenever he has a meeting.

A voice: Abuse.

The Chairman: It is a long-standing parliamentary tradition to abuse Mr. McLean.

Our consideration today is of conditions in the former Yugoslavia, and we have four witnesses today: from the Republic of Bosnia-Herzegovina, Mr. Muhamed Sacirbey, Bosnia's ambassador to the United Nations; from the World Life institute, Mr. Tedd Weyman, described here as spokesperson on Bosnia-Herzegovina; an individual, Ms Zdenka Gast, co-chairperson of the Capitol Hill Advisory Board on Croatian Affairs; and from the Serbian Heritage Academy, its president, Mr. Nicholas Pasik.

I am sorry we are starting late. We will try to run a little late to accommodate everybody. What I was going to ask each of you to do, if you would, is give us a few opening comments and then we will go to questions from the members. As much time as you leave for members, the more they will appreciate you. That is the best advice I can give you.

Mr. Muhamed Sacirbey (Ambassador to the United Nations, Republic of Bosnia and Herzegovina): Since I am a guest here, I will keep my opening statement very brief and hopefully give us an opportunity to have an exchange of ideas.

Before I start, let me thank you, the committee members, for inviting me here. I obviously have no official position within the Canadian system. I am ambassador to the United Nations and I interact with the Canadian representatives, as will all other representatives of the United Nations. I might add that we interact on a relatively regular basis.

I think what you are really interested in here are what I perceive as solutions for Bosnia-Herzegovina and what are the impediments to that solution. We need to start out with the constitutional arrangement for Bosnia-Herzegovina as is being right now negotiated in Geneva. We are part of that process. We have actively encouraged it and we have confidence in the leadership of Lord Owen and Mr. Vance.

Most important, almost a month and a half ago now we accepted the constitutional framework outlined by Mr. Vance and Lord Owen as the basis for the future constitution for Bosnia-Herzegovina. This was a compromise arrangement, but nonetheless we felt it was absolutely necessary for us to step up and accept these proposals as unequivocally as possible in order to encourage a movement toward peace.

If I may, I will reiterate these proposals:

1. A secular constitutional democracy.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 8 décembre 1992

Le président: La séance est ouverte. Nous commençons avec un peu de retard parce que M. McLean arrive toujours en retard à ses réunions.

Une voix: C'est un outrage.

Le président: C'est une tradition parlementaire bien établie que d'outrager M. McLean.

Aujourd'hui, nous examinons la situation dans l'ex-Yougoslavie et nous accueillons quatre témoins: de la République de Bosnie-Herzégovine, M. Muhamed Sacirbey, ambassadeur de la Bosnie auprès des Nations Unies; du World Life Institute, son porte-parole sur la situation en Bosnie-Herzégovine, M. Tedd Weyman; à titre personnel, M^me^ Zdenka Gast, co-présidente du Conseil consultatif du Capitole en matière croate; et de la Serbian Heritage Academy, son président, M. Nicholas Pasik.

Je m'excuse de notre retard; nous allons essayer de rester un peu plus longtemps pour pouvoir entendre tout le monde. Je demanderais à chacun d'entre vous, si vous voulez bien, de faire un exposé d'ouverture, puis les députés vous poseront des questions. Plus vous laisserez de temps pour les questions des députés, plus ils en seront heureux. C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner.

M. Muhamed Sacirbey (ambassadeur auprès des Nations Unies, République de Bosnie-Herzégovine): Comme je suis un invité ici, mon exposé préliminaire sera très bref et j'espère que cela nous donnera le temps d'avoir un échange d'idées.

Avant de commencer, je tiens à remercier les membres du comité de m'avoir invité. Je n'ai évidemment aucun poste officiel au Canada. Je suis ambassadeur auprès des Nations Unies où j'ai des contacts avec les représentants canadiens, comme avec tous les autres représentants aux Nations Unies. J'ajouterai que nous nous rencontrons assez régulièrement.

Je pense que ce qui vous intéresse vraiment, ce sont les solutions que je conçois pour la Bosnie-Herzégovine et les obstacles qui entravent la mise en oeuvre de ces solutions. Le premier élément de solution sera l'entente constitutionnelle qui est actuellement négociée à Genève. Nous participons à ce processus. Nous l'avons encouragé activement et nous faisons confiance au leadership de Lord Owen et de M. Vance.

Un pas très important a été franchi il y a près d'un mois et demi maintenant lorsque nous avons accepté le cadre constitutionnel dont les grandes lignes ont été établies par M. Vance et Lord Owen comme fondement de la future constitution de Bosnie-Herzégovine. Il s'agissait d'un compromis, mais nous estimions néanmoins que nous devions absolument faire un pas et apporter à ces propositions un appui aussi clair que possible afin d'accélérer le mouvement vers la paix.

Si vous me le permettez, je vais vous répéter ces propositions:

1. Une démocratie constitutionnelle laïque.

[*Texte*]

2. A bicameral legislature, the second house of that legislature being based upon the parity of the three major ethnic groups in Bosnia-Herzegovina and where each of those ethnic groups would have, effectively, a veto power over any arrangement that would threaten or be perceived to oppress its cultural and ethnic interests.

3. To make sure that the constitution is appropriately applied and enforced in Bosnia-Herzegovina, we would have a supreme court.

This is somewhat unusual now. We are giving away part of our sovereignty. We would have a supreme court that is composed of nine members, three from within our republic, presumably Muslim, Serb, and Croat, and six from the outside. So what it amounts to is a supreme court controlled by jurists from outside our country, who presumably would be objective in their interpretation.

• 1125

Fourth is a decentralized government. Our country would be divided into anywhere from six to ten regions.

Fifth, the divisions would not be based on ethnic lines. Historically, that was never possible. Our populations were intermixed, intermingled. But the division or regionalization of our country would be based on cultural, historical, economic, and geographic as well as ethnic reasons.

Sixth is the reversal of ethnic cleansing; that is, the right of all refugees to return to their homes.

We certainly believe these principles are worthy of support. We are now actively seeing how they can be implemented.

Now that I have mentioned the term "implementation", I want to say I think that is what is really lacking in Bosnia and Herzegovina. I am afraid those forces that oppose us on the battlefield did not start this war because they had any respect for constitutional principles. I am afraid those forces who conduct ethnic cleansing, who engage in murder against their citizens, are not the type of forces that are likely to accept constitutional principles based on democracy and tolerance. Therefore we have come to an impasse.

The third thing I think needs to be done for Bosnia and Herzegovina is that a war crimes tribunal needs to be established and its work should start as soon as possible, justice allowing. This war crimes tribunal will not have as its main objective revenge. Rather, it would be, first, to act as a precedent, a deterrent; second, to give victims a sense of justice so in fact revenge is not undertaken and lawlessness does not rule our country; third, to allow refugees and displaced persons to feel comfortable in going back to their homes; and fourth, to exonerate the innocent by prosecuting the guilty.

[*Traduction*]

2. Un corps législatif bicaméral dont la deuxième Chambre serait constituée de manière à assurer l'égalité des trois grands groupes ethniques de Bosnie-Herzégovine et où chacun de ces groupes ethniques aurait un réel droit de veto sur toute mesure qui pourrait menacer ou qui semblerait opprimer ses intérêts culturels et ethniques.

3. Une Cour suprême qui veillerait à ce que la Constitution soit bien appliquée et respectée en Bosnie-Herzégovine.

Cette institution serait assez inhabituelle car elle nous obligerait à renoncer à une partie de notre souveraineté. Cette Cour suprême serait composée de neuf juges, trois de notre République, sans doute un musulman, un Serbe et un Croate, et six de l'extérieur. Cela veut dire que la Cour suprême serait contrôlée par des juristes étrangers qui vraisemblablement seraient objectifs dans leur interprétation.

Quatrièmement, un gouvernement décentralisé. Notre pays serait divisé de manière à créer de six à dix régions.

Cinquièmement, ces divisions ne seraient pas établies en fonction des concentrations ethniques. Dans le passé, cela n'a jamais été possible. Nos populations sont très étroitement mêlées. Mais la division de notre pays en régions pourrait être fondée sur des raisons culturelles, historiques, économiques, géographiques et ethniques.

Sixièmement, renverser les effets de l'épuration ethnique, c'est-à-dire permettre à tous les réfugiés de retourner dans leurs foyers.

Nous sommes convaincus que ces principes méritent d'être appuyés. Maintenant, nous cherchons activement la façon de les appliquer.

Maintenant que j'ai parlé de «d'application», permettez-moi de vous dire ce qui fait vraiment défaut en Bosnie-Herzégovine. Je crains que les forces qui s'opposent à nous sur le champ de bataille n'aient pas déclenché cette guerre au nom de principes constitutionnels. Je crains que les forces qui se livrent à l'épuration ethnique, qui assassinent leurs citoyens, ne soient pas du genre susceptible d'accepter des principes constitutionnels fondés sur la démocratie et la tolérance. C'est pourquoi nous nous trouvons maintenant dans une impasse.

La troisième chose à faire, à mon avis, pour la Bosnie-Herzégovine est d'établir un tribunal qui commencerait à juger les criminels de guerre aussi rapidement que possible, dans le respect de la justice. Ce tribunal chargé de juger les crimes de guerre n'aura pas la vengeance comme premier objectif. Son rôle serait plutôt, premièrement, d'établir un précédent qui aurait un effet dissuasif, deuxièmement, de donner aux victimes un sentiment de justice pour éviter qu'elles ne décident de se faire justice elles-mêmes et que l'anarchie ne règne pas dans notre pays; troisièmement, de permettre aux réfugiés et aux personnes déplacées le sentiment qu'ils peuvent retourner dans leurs foyers en toute sécurité; quatrièmement, d'exonérer les innocents en poursuivant les coupables.

[*Text*]

At present, the Serb population is being identified by the international community as being guilty of genocide. I do not agree with that description, but I do believe significant segments of that population have undertaken measures that equate to war crimes, that in fact are genocide. We have many members of the Serb community within our government, within our armed forces. We have many who are neutral. We have many who are just rebels. That does not mean they deserve to be identified as war criminals.

What is the current situation in Bosnia and Herzegovina? Well, we had a cease-fire that was negotiated face to face between the military elements of all the parties involved. This cease-fire was largely unsuccessful, and it has become more clearly unsuccessful over the last few days. From the start, certain northern areas of Bosnia continued to be under Serbian extremist attack. Now Sarajevo and other major towns have come under increasing attack, to the point where, when I talked to our presidency this morning, they were sitting in their bunkers trying to avoid the grenades and shells falling on the centre of town.

More unfortunately, the relief shipments have been cut off from both the ground and the air. This constitutes a tremendous and very unfortunate humanitarian tragedy for our people. Even before this latest offensive started, there were estimates that in excess of 400,000 of our people will die from starvation, from exposure, from disease. Now that relief supplies are not getting to us as expected, many of them have been cut off, and we fear that the number will increase. We fear that many of our citizens are beyond being saved.

• 1130

I must add to this point that there are generally adequate supplies of relief around our borders. The problem is getting them in. That is the role of the so-called UN peacekeeping or UNPROFOR troops in Bosnia-Herzegovina. Unfortunately, that is a role that most of them are not very familiar with. The mandate is constantly changing; the rules of the game are changing. The UN and therefore the people of Bosnia-Herzegovina are constantly playing catch-up.

In particular, with respect to the Canadian troops in Bosnia-Herzegovina, we know it has taken them well over a month to move into their headquarters around the Banja Luka area. They are being delayed; they are being forced to pay exorbitant so-called bonds, and we think this precedent is one that will continue over the lifetime of this mandate.

Let me make two final comments. We welcome the involvement of Canadian and other peacekeeping troops in our country. We believe their work is needed to ensure that humanitarian aid flows to our people. Nonetheless, I think it is important to point out that several considerations need to be addressed here.

[*Translation*]

À l'heure actuelle, la communauté internationale accuse la population serbe de génocide. Je ne suis pas d'accord même si je crois que des segments importants de cette population ont commis des actes qui équivalent à des crimes de guerre, à un génocide. Il y a de nombreux membres de la communauté serbe dans notre gouvernement, dans nos forces armées. Il y en a beaucoup qui sont neutres. Il y en a beaucoup qui ne sont que des rebelles qui ne méritent pas d'être traités comme des criminels de guerre.

Quelle est actuellement la situation en Bosnie-Herzégovine? Eh bien, un cessez-le-feu a été négocié avec les dirigeants militaires de toutes les parties en cause. Ce cessez-le-feu n'a pas eu beaucoup de succès et son échec est devenu plus apparent au cours des derniers jours. Dès le début, des extrémistes serbes ont continué à attaquer certaines régions du Nord. Maintenant, Sarajevo et d'autres villes importantes sont les cibles d'attaques de plus en plus intenses, à un tel point que lorsque j'ai communiqué avec la présidence ce matin j'ai appris qu'elle s'était réfugiée dans son bunker pour essayer d'échapper aux grenades et aux projectiles qui pleuvent sur le centre de la ville.

Ce qui est plus malheureux encore, les livraisons d'aide par voies terrestre et aérienne ont été interrompues. C'est une tragédie humaine énorme et très malheureuse pour notre peuple. Même avant le début de cette dernière offensive, on estimait que plus de 400 000 des nôtres mourront de faim, de froid, de maladie. Maintenant que l'aide humanitaire que nous attendions n'est pas livrée, bien des personnes sont entièrement isolées et nous craignons que leur nombre augmente. Nous craignons qu'il n'y ait plus d'espoir de salut pour un grand nombre de nos citoyens.

Je me dois d'ajouter qu'il y a suffisamment d'approvisionnements à nos frontières en général. Le problème est de faire parvenir cette aide à ceux qui en ont besoin. C'est le rôle des forces de maintien de la paix des Nations Unies, la FORPRONU, en Bosnie-Herzégovine. Malheureusement, la plupart de ces troupes ne connaissent pas très bien le rôle qu'on leur demande de jouer. Leur mandat change constamment; les règles du jeu changent. Les Nations Unies et, par conséquent, la population de Bosnie-Herzégovine, essaient constamment de rattraper le cours des événements.

Nous savons, par exemple, que les troupes canadiennes en Bosnie-Herzégovine ont mis beaucoup plus qu'un mois avant de pouvoir s'installer dans leurs quartiers généraux dans la région de Banja Luka. Elles ont été retardées; elles ont été obligées de verser de prétendues cautions exorbitantes, et nous croyons que les effets de ce précédent se feront sentir pendant toute la durée du mandat.

Permettez-moi d'ajouter deux dernières observations. Nous nous réjouissons de la présence des Canadiens et des autres troupes de maintien de la paix dans notre pays. Nous croyons que leur participation est nécessaire pour assurer les livraisons d'aide humanitaire à notre peuple. Néanmoins, il importe, je pense, de signaler plusieurs considérations dont il faut tenir compte.

[*Texte*]

First, will in fact their commitment be adequate to address the needs of our people? From the perspective of their stated job of delivering humanitarian relief, I think the answer is clearly no. From the perspective of their need to deliver solutions to the causes of this conflict, I think the answer is even more clearly no, because their mandate right now does not even call for them to address the causes of this conflict.

Second, I think it is fair enough to say that the talk of a quagmire in Bosnia-Herzegovina is no longer talk. We are there; there is a quagmire. There are foreign troops with mandates and missions that are constantly changing and with an unlimited timeframe projected for their involvement. This is because, once again, causes are not being addressed.

Finally, I think we have to come to the question as to whether or not any good is being achieved. I think it is fair and honourable to say that, yes, some good is being achieved. Certainly people who may not have been fed or clothed or sheltered are being fed or clothed or sheltered, and they have another day to hope that peace will come to our country. But nonetheless, there seems to be very limited, if any, movement towards peace.

I will paraphrase the commander of the Sarajevo UNPROFOR troops who, over the weekend, made the statement that the UN mission in Bosnia-Herzegovina has failed, and that more resolute steps need to be mandated by the member states. I think at least part of the reason for this failure is that there continues to be no desire on the part of one side to live, co-exist, or to negotiate any acceptable settlement, even those proposed by the international community. Another reason is that this side is not resolutely faced by the international community, nor can it be confronted by the Government of Bosnia and Herzegovina, for that government never prepared for war and does not have the adequate weaponry to withstand the superior quantity and quality of weapons that the other side has thrown against our people.

• 1135

But let us not forget this point as we move on. Prime Minister Mazowiecki, a gentleman appointed by the Secretary General to investigate the humanitarian situation in Bosnia and Herzegovina, has made the two following comments, which I think are relevant. The first one is that ethnic cleansing is not the by-product but is the objective of this aggression. The second one is that the imbalance of power between the Serbian extremist forces and the government forces has in fact allowed ethnic cleansing to be intensified. If there are any two statements that I think address the plight of our people and our government, those do as good a job as any.

Mr. Tedd Weyman (Spokesperson on Bosnia-Herzegovina, World Life Institute): Mr. Chairman, my understanding is that the procedure for this committee is to emphasize question and answers rather than—

The Chairman: If you have something you want to say as an opening statement, we would be happy to hear it.

[*Traduction*]

Premièrement, est-ce que leur engagement sera suffisant pour répondre aux besoins de notre peuple? En ce qui a trait à la livraison d'aide humanitaire, leur rôle officiel, je pense que la réponse est clairement non. Pour ce qui est de la nécessité de trouver des solutions aux causes à l'origine de ce conflit, je pense que la réponse est encore plus clairement non, puisque, pour le moment, leur mandat ne mentionne même pas qu'elles doivent s'attaquer aux causes de ce conflit.

Deuxièmement, je pense avoir raison de dire que le risque que la situation en Bosnie-Herzégovine se transforme en bourbier est maintenant devenu une réalité. Les mandats et les missions des troupes étrangères changent constamment et la durée de leur participation n'a pas été définie. La raison en est, encore une fois, qu'on ne s'attaque pas aux causes du conflit.

Enfin, je pense que nous devons nous demander si cette intervention a des effets bénéfiques ou non. Je pense qu'il est juste et honorable de dire qu'il y a des effets positifs. Il est évident que des gens qui auraient été privés de nourriture, de vêtements ou d'abri sont maintenant nourris, vêtus ou logés et qu'ils bénéficient d'un court sursis dans l'espoir que la paix soit rétablie dans notre pays. Néanmoins, la paix semble toujours aussi lointaine.

Je vais paraphraser le commandant des troupes FORPRONU à Sarajevo qui disait, le week-end dernier, que la mission des Nations Unies en Bosnie-Herzégovine était un échec et que les pays membres devaient envisager une intervention plus musclée. En partie, du moins, cet échec tient au fait que l'une des parties n'a toujours aucune intention de vivre, de coexister ou de négocier une entente acceptable avec l'autre partie et qu'elle a même rejeté les ententes proposées par la communauté internationale. Également, la communauté internationale ne se montre pas résolue à l'égard de cette partie et le gouvernement de Bosnie-Herzégovine est impuissant puisqu'il ne s'est jamais préparé pour la guerre et qu'il n'a pas suffisamment d'armement pour tenir le coup face à l'armement supérieur, en quantité et en qualité, que l'autre partie a déployé contre notre peuple.

Il ne faut pas oublier cela. Le premier ministre Mazowiecki, qui a été choisi par le secrétaire général pour faire une enquête sur la situation humanitaire en Bosnie-Herzégovine, a fait deux observations qui me semblent pertinentes. La première est que l'épuration ethnique n'est pas l'effet mais l'objectif de cette agression. La deuxième est que le déséquilibre entre les forces des extrémistes serbes et celles du gouvernement a en fait permis l'intensification de l'épuration ethnique. Je pense que ces deux observations décrivent très bien le malheur de notre peuple et de notre gouvernement.

M. Tedd Weyman (porte-parole sur la situation en Bosnie-Herzégovine, «World Life Institute»): Monsieur le président, je crois savoir que dans ce comité vous préférez mettre l'accent sur les questions et les réponses plutôt que. . .

Le président: Si vous voulez faire un exposé préliminaire, nous serions heureux de vous entendre.

[*Text*]

Mr. Weyman: I have lots I'd like to say. Given that we have representatives of the situation who have recently toured through former Yugoslavia, I will keep mine short. I already made a statement yesterday to some of the members in this committee, so I'll shorten it down.

Thank you for inviting me here. I am representing an organization called the World Life Institute, which is an international non-profit organization that is chartered as an education, advocacy and relief organization. We have offices in the U.S. as well as in Canada. We are fully non-profit. All our efforts are voluntary. Ten days ago one of our directors returned from Bosnia and Herzegovina. We have had other persons travel there this fall three different times. On Sunday we just sent three more observers to that area. We're confident about our information being up to date and accurate.

I'm here today to speak also on behalf of this organization and as an individual Canadian. I'll make a brief statement and I would like to call some recommendations for the Government of Canada.

The Serbian policy of ethnic cleansing in Bosnia and Herzegovina has resulted in the single largest act of aggression and genocide in Europe since the holocaust of the Jews by Nazi Germany. To inform you of the severity and the magnitude of this situation, I wanted to give you three recent reports that actually came out of Serbia and came out of Belgrade.

The first one is from October 2. Serbian Archbishop Nichola Mrdja, in condemning the actions of his own people, stated that 120,000 Bosnian citizens had been murdered so far—this was October 2—and that 20,000 women had been raped. In the beginning of October the Canadian press was saying that 30,000 people had died in that situation.

• 1140

On October 17—and this was announced on Belgrade television and is contrary to some other people's views in this room—Serbian orthodox Patriarch Paul stated on television that 200,000 Bosnian citizens had been murdered and 50,000 women had been raped.

In mid-November the Serbian bishop of Sibenik said 326,000 Bosnia-Herzegovinians have been murdered by the Serbian-dominated Yugoslav army and by the Serbian Chetnik death squads in Bosnia-Herzegovina. These atrocities were perpetrated and continue to be perpetrated by such means as air strikes and gas attacks, naval and ground forces' artillery, forced starvation and torture in internment camps, and by night raids, sniper attacks and death squads.

Margaret Thatcher, the former Prime Minister of England, said in October that 2.5 million people have been removed from their homes, have actually been made refugees in their own country, and 150,000 children are missing and unaccounted for.

Generally Canadians aren't very well informed about this situation. I think our press coverage is just starting to get better in the last week or two. A month ago the press talked about 30,000 deaths, and I want briefly to demystify and give some facts on the situation.

[*Translation*]

M. Weyman: J'en aurais long à dire. Mais étant donné qu'il y a ici des gens qui se sont rendus récemment dans l'ex-Yougoslavie, je serai bref. J'ai déjà fait une présentation hier à certains membres de ce comité, je vais donc abréger.

Je vous remercie de m'avoir invité. Je représente un organisme qui s'appelle le «World Life Institute», un organisme international à but non lucratif enregistré comme organisme d'éducation, de défense des droits et de secours. Nous avons des bureaux aux États-unis et au Canada. Nous sommes à but non lucratif et tous nos efforts sont bénévoles. Il y a dix jours, l'un de nos directeurs est rentré de Bosnie-Herzégovine. Nous avons envoyé d'autres personnes là-bas cet automne. Trois autres observateurs sont partis dimanche pour se rendre dans cette région. Nous sommes sûrs que notre information est à jour et exacte.

Aujourd'hui, je représente cet organisme mais je suis également ici à titre personnel, comme citoyen canadien. Je vais faire un bref exposé et j'aimerais également faire certaines recommandations au gouvernement du Canada.

La politique serbe d'épuration ethnique en Bosnie-Herzégovine a donné lieu à un acte d'agression et à un génocide inégalés en Europe depuis l'extermination des Juifs par l'Allemagne nazie. Pour vous donner une idée de la gravité et l'ampleur de cette situation, je vais vous faire part de trois rapport récents qui proviennent de Serbie et de Belgrade.

Le premier remonte au 2 octobre. L'archevêque serbe Nichola Mrdja, condamnant les actions de son propre peuple, a déclaré que 120 000 citoyens bosniaques avaient été assassinés au 2 octobre et que 20 000 femmes avaient été violées. Au début d'octobre, la presse canadienne rapportait que ce conflit avait fait 30 000 victimes.

Le 17 octobre—et ceci a été annoncé à la télévision de Belgrade et contredit l'opinion de certaines personnes ici présentes: le patriarche orthodoxe serbe Paul a affirmé à la télévision que 200 000 citoyens bosniaques avaient été assassinés et 50 000 femmes violées.

À la mi-novembre, l'évêque serbe de Sibenik a déclaré que 326 000 citoyens de Bosnie-Herzégonine avaient été assassinés par l'armée yougoslave sous domination serbe et par les escouades de la mort des Tchetnicks serbes. Ces atrocités ont été commises et continuent à l'être au moyen de raids aériens, d'attaques au gaz, de l'artillerie des forces navales et terrestres, de la famine et de la torture dans les camps d'internement, de raids nocturnes, d'attaques des tireurs d'élite et des escouades de la mort.

Margaret Thatcher, ancien premier ministre de l'Angleterre, a affirmé en octobre que 2,5 millions de personnes ont été chassées de leurs foyers, pour devenir des réfugiés dans leur propre pays et que 150 000 enfants étaient disparus.

En général, les Canadiens sont très mal informés sur cette situation. Je pense que la couverture médiatique s'est améliorée depuis une semaine ou deux. Il y a un mois, la presse faisait état de 30 000 morts et je voudrais rapidement démystifier la situation et vous donner quelques faits.

[*Texte*]

One of the misconceptions that the world believes—and it is being perpetrated through Serbian propaganda—is that this is an ethnic or civil conflict and an internal problem. Of course, this is a good way to keep the world from acting, because when we are not familiar and close to situations, we don't like to go into internal problems.

But we have to make clear that this is not an internal conflict. This is clearly an invasion by an independent nation, Serbia or Yugoslavia, of a member nation of the United Nations, Bosnia-Herzegovina. It is a full-fledged independent member state in the United Nations. So this is not an internal conflict; this is an invasion by a neighbouring nation.

It is not an ethnic or civil war. This is very important also to stress here. Bosnia-Herzegovina is made up of several groups, nationalist groups that developed under the Tito regime. Croatians, Bosnians and non-aligned Serbian ethnics are all being murdered. It is not just Bosnians, in the ethnic sense, and it is not just Muslims.

It is one of the ways to keep the world confused. I talked to one member of the press before I came in here who stated that this is a religious war between Christians and Muslims. This is not a religious war or conflict. There are Jews, Muslims, Orthodox Christians and Catholics all under attack. This ethnic cleansing is targeting anybody who is not aligned with the Milosevic regime out of Serbia.

We are talking about a potential of 3 million people or 70% of Bosnia-Herzegovina who are potentially targeted for extermination. Calling it an accident of history has been one way to prevent the world from acting in this situation. In other words, they say that if the tables were reversed, the Bosnia-Herzegovinians would be cleansing the Serbs. Well, this is not relevant. It is a smokescreen, because this is a genocide situation. It is categorically wrong, and historical rationalizations are irrelevant.

I said yesterday when speaking, and I have said it many times before, we would be speaking on behalf of the Serbians if the situation were reversed, but right now we have a genocide being perpetrated specifically against Bosnia-Herzegovina.

To call this a local conflict that won't expand beyond the region, we know by recent press coverage, is also not true. Last year Serbia annexed 30% of Croatia. Albania, Voivodina, Kosovo are currently in conflict right now, and yesterday we had people speaking for other countries in the area, from missions and representatives of Canadian groups who are expatriates from other countries—Macedonia, Bulgaria and Romania—who say they are at risk. There are also NATO nations close to this area, and there is a high likelihood of their involvement by the spring.

The aggressor give the appearance of willingness to negotiate. Of course this is a ruse. We know they have broken cease-fires continuously. One way to manage world opinion is to keep going to the tables while at the same time your military forces are continuing to take.over more and more territory.

[*Traduction*]

Le monde croit à tort—et cette opinion a été répandue par la propagande serbe—qu'il s'agit d'un conflit ethnique ou civil et d'un problème interne. Bien sûr, c'est un bon moyen d'empêcher le monde d'intervenir car lorsque nous ne connaissons pas bien une situation qui ne nous touche pas de près, nous hésitons à nous mêler des problèmes internes d'un autre pays.

Mais il ne s'agit pas d'un conflit interne, il faut le dire. Il s'agit clairement de l'invasion d'un pays membre des Nations Unies, la Bosnie-Herzégovine, par une nation indépendante, la Serbie ou la Yougoslavie. La Bosnie-Herzégovine est un Etat indépendant, membre de plein droit des Nations Unies. Ce n'est donc pas un conflit interne; il s'agit d'une invasion par un pays voisin.

Ce n'est pas une guerre ethnique ou civile. Il est très important de le souligner. La Bosnie-Herzégovine est composée de plusieurs groupes, de groupes nationalistes qui sont nés sous le régime de Tito. On assassine des Croates, des Bosniaques, et des membres d'ethnies serbes non alignées. Il n'y a pas que des Bosniaques, au sens ethnique, il n'y a pas que des musulmans.

C'est l'un des moyens d'empêcher le monde d'y voir clair. Je parlais avec un journaliste avant d'arriver ici et il me disait qu'il s'agit d'une guerre religieuse entre Chrétiens et Musulmans. Ce n'est pas une guerre ou un conflit religieux. Les Juifs, les Musulmans, les Chrétiens orthodoxes et les Catholiques sont tous des cibles. L'épuration ethnique vise quiconque n'est pas aligné sur le régime serbe de Milosevic.

Trois millions de personnes, soit 70 p. 100 de la Bosnie-Herzégovine, sont menacées d'extermination. Dire qu'il s'agit d'un hasard de l'histoire est un moyen d'empêcher les autres pays d'intervenir. En d'autres mots, ils disent que si les rôles étaient renversés, ce sont les citoyens de Bosnie-Herzégovine qui chercheraient à exterminer les Serbes. Eh bien, cet argument n'est pas valable. C'est un écran de fumée car il s'agit bel et bien d'un génocide. C'est carrément un crime et les rationalisations historiques n'y changent rien.

Je disais hier, comme je l'ai déjà dit maintes fois, que si les rôles étaient renversés, nous prendrions la part des Serbes mais il y a, à l'heure actuelle, un génocide qui vise précisément les citoyens de Bosnie-Herzégovine.

Il est également faux de prétendre que c'est un conflit local qui ne s'étendra pas au-delà de cette région. L'an passé, la Serbie a annexé 30 p. 100 de la Croatie. L'Albanie, la Voïvodine, le Kosovo sont actuellement en état de conflit et hier, il y avait avec nous des gens qui vous ont parlé des autres pays de la région et qui y sont allés en mission et qui représentent des groupes de Canadiens formés de réfugiés de ces autres pays—la Macédoine, la Bulgarie, la Roumanie—qui se disent menacés. Il y a des pays membres de l'OTAN dans cette région et il est très probable qu'ils seront entraînés dans ce conflit d'ici le printemps.

L'agresseur fait semblant de vouloir négocier. Ce n'est évidemment qu'une ruse. Nous savons qu'il a constamment violé les cessez-le-feu. Une façon de manipuler l'opinion mondiale est de continuer à négocier d'un côté tout en procédant en même temps à des interventions militaires qui vous permettent d'agrandir votre territoire.

[*Text*]

• 1145

Finally, I want to make one important point about the strategy that the Serbians are using here when they embrace the UN peacekeeping troops. They have in fact invited us to provide them with hostages. This is a very unfortunate situation. Canada and several countries, inadvertently under the belief that there was a sincere intention to negotiate for peace, have provided hostages to Serbia, and we are afraid to take military action because of the risk to the hostages. It is very convenient for Serbia.

In conclusion, I want to make some recommendations for the committee. I hope you would take these to Parliament, discuss them, and recommend them to the Department of External Affairs.

First of all, we are speaking as outraged Canadians as well as on behalf of the World Life Institute, speaking on behalf of 3 million potentially to-be-exterminated Bosnia-Herzegovinians. We would ask you to consider seriously establishing immediately formal diplomatic relations with Bosnia-Herzegovina. The gentleman to do that with is present in this room right now.

Secondly, we ask you to break off immediately formal relations with Serbia-Montenegro, which is what was formally called Yugoslavia, to close their embassy in Canada, expel their mission personnel, to withdraw all Canadian mission personnel in Belgrade and to close our embassy over there right away.

Third, we ask you refuse, in all and any ways, to support an active effort for an international refugee program that will permanently remove Bosnia-Herzegovinians from their homeland. We will commit ethnic cleansing by proxy on the Serbians' behalf if we support a national refugee program. These people must be reinstated in their homeland.

We must lift the embargo on Bosnia-Herzegovina and allow these people to defend themselves. Prior to the Iraqi war when the U.S. intervened, Yugoslavia was stated by the Pentagon to have the fifth-largest army in the world. It now has the fourth-largest army in the world, and the third-largest cache of conventional weapons in the world. This army is backing Serbia, is controlled by Serbia.

The arms embargo is in their interest because they can fight for seven to eight, perhaps nine years without being resupplied. The embargo needs to be lifted on Bosnia-Herzegovina to allow them to receive arms.

Finally, institute military sanctions against Serbia, enforcing the over 20 UN resolutions, and establish, rather than a peacekeeping mission, a peacemaking mission for the United Nations.

I am sure you are all familiar with what was released in the papers in Canada, a poll showing that over 64% of Canadians believe that military intervention is necessary to solve these problems. Canadians are outraged, and they feel

[*Translation*]

Enfin, je voudrais préciser, et cela est très important, la stratégie des Serbes lorsqu'ils accueillent les troupes de maintien de la paix des Nations Unies. En fait, ils nous ont invités à leur fournir des otages. Il s'agit là d'une situation très malheureuse. Le Canada et plusieurs autres pays, sans vraiment le savoir et en pensant que les Serbes négociaient de bonne foi, leur ont en fait fourni des otages. Nous avons maintenant peur d'entreprendre des opérations militaires à cause de cela. C'est évidemment très pratique pour la Serbie.

En conclusion, j'aimerais présenter certaines recommandations au comité. J'espère que vous les transmettrez au Parlement, que vous en discuterez et que vous les recommanderez au ministère des Affaires extérieures.

Tout d'abord, nous parlons en tant que Canadiens outrés par cette situation; nous sommes également les porte-parole du «World Life Institute» et parlons au nom des 3 millions d'habitants de la Bosnie-Herzégovine qui risquent d'être exterminés. Nous vous demandons de penser sérieusement à établir immédiatement des relations diplomatiques officielles avec la Bosnie-Herzégovine. La personne avec qui établir ces relations se trouve ici dans cette pièce à l'heure actuelle.

Deuxièmement, nous vous demandons de couper immédiatement les relations officielles avec la Serbie, Monténégro—c'est comme cela que s'appelait auparavant la Yougoslavie—de fermer leur ambassade au Canada, d'expulser leur personnel en poste, de retirer tout le personnel canadien en poste à Belgrade et de fermer notre ambassade immédiatement.

Troisièmement, nous vous demandons de refuser de toutes les manières possibles de donner votre accord en vue d'établir un programme international pour les réfugiés qui déplacera pour toujours les habitants de la Bosnie-Herzégovine de leur propre patrie. Ce serait en effet se rendre responsable d'épuration ethnique par procuration au nom des Serbes que d'appuyer un tel programme. Ces personnes doivent au contraire pouvoir se réinstaller dans leur propre patrie.

Nous devons lever l'embargo sur la Bosnie-Herzégovine et permettre à sa population de se défendre. Avant que les États-Unis n'interviennent dans la guerre contre l'Irak, le Pentagone estimait que la Yougoslavie avait la cinquième armée au monde. À l'heure actuelle, elle dispose de la quatrième armée au monde et du troisième réservoir d'armes classiques au monde. Cette armée appuie la Serbie et est contrôlée par elle.

L'embargo sur les armes est dans leur intérêt, car la Serbie peut se battre pendant sept, huit peut-être même neuf ans sans avoir besoin d'être réapprovisionnée. L'embargo qui vise la Bosnie-Herzégovine doit être levé pour permettre à ce pays de recevoir des armes.

Enfin, il faut prendre des sanctions militaires contre la Serbie, appliquer la vingtaine de résolutions des Nations Unies et faire en sorte que les Nations Unies établissent non pas une mission de maintien de la paix mais des opérations de pacification.

D'après les sondages, plus de 64 p. 100 des Canadiens estiment qu'une intervention militaire est nécessaire pour résoudre les problèmes. Les Canadiens sont outrés et se sentent tout à fait impuissants, ils attendent des initiatives de

[*Texte*]

powerless to act. They are expecting their leaders to take some action. I believe the precedent that has been set recently in the last 48 hours in Somalia is a precedent that needs to be a platform for extending action into Yugoslavia. We really don't have any excuses not to act now.

If we are not prepared to act, then we have an obligation to remove our peacekeeping troops if we are not prepared to make them peacemaking troops, and allow those countries that will—and many have stated they will—to send arms and supplies and troops to help the Bosnia-Herzegovinians.

Thank you very much.

The Chairman: Thank you.

Ms Zdenka Gast (Co-Chairperson, Capitol Hill Advisory Board on Croatian Affairs): Thank you for having me here. I come from a little different perspective. I am a business woman from the United States specializing in building structural steel bridges. I dabble somewhat in American politics, and I sit on a congressional leadership council in Washington, D.C., among many other boards, business, labour, and so on.

About a year and a half ago my homeland of Croatia found itself in a war that it didn't want or need. People were dying. Nobody knew where Croatia was. Some Croatians across the world were asked to come in and help with all the connections, and I became the chairperson of the advisory board for Croatia in Washington, D.C., trying to coordinate the efforts and stop the war, and let the world see what was going on, because at that time all we knew—and it is so even to this day—was that Serbian propaganda was very hard and very strong.

• 1150

I have just returned from Croatia to attend these meetings. I arrived here at 7 p.m. Sunday, after being in Croatia for two days. I had met with the ambassadors and President Alija Izetbegovic, who came to me through the President of Croatia. The situation there is desperate. Sarajevo has almost fallen. It fell last night, and then one of the most strategy positions was recaptured. Without immediate intervention Sarajevo will fall. We watched that happen in Vukovar, the little town in Croatia, and the world said, we're not going to allow any more. Well, we have allowed a lot more. We have seen from the beginning of this war...

My own country, the United States, said, we have to preserve the integrity of Yugoslavia; Yugoslavia has to stay united. Our Secretary Baker had met with the President of Serbia, Slobodan Milosevic, and the army general of Yugoslavia was promised that in fact there would be no military intervention. Croatia, both Herzegovina-Slovenia and so on, all signed to try to have a peaceful resolution. Four days later all hell broke lose. The army attacked Slovenia, Croatia, moved down to Bosnia-Herzegovina, Kosovo, Macedonia—it's all pretty soon going to be in flames. What did we do? We stood by, we watched it.

[*Traduction*]

la part des hommes politiques. Les opérations en Somalie au cours des 48 dernières heures représentent un précédent; on pourrait agir de la même façon en Yougoslavie. Nous n'avons aucune excuse pour ne rien faire à l'heure actuelle.

Si nous ne sommes pas prêts à agir, nous avons l'obligation de transformer les troupes de maintien de la paix en troupes de pacification; nous devons permettre aux pays qui sont prêts, et beaucoup ont dit qu'ils l'étaient, à envoyer des armes, des approvisionnements et des troupes en Bosnie-Herzégovine pour aider les habitants de ce pays.

Merci.

Le président: Merci.

Mme Zdenka Gast (co-présidente, Conseil consultatif du Capitole en matière croate): Je vous remercie de me recevoir ici. Mon point de vue est quelque peu différent. Je suis une femme d'affaires américaine et je me spécialise dans la construction de ponts en acier. Je donne dans la politique américaine et je siège, de même que d'autres entreprises, organismes, conseils, membres de syndicats et du patronat, à un conseil sur le leadership du Congrès à Washington, D.C.

Il y a un an et demi environ ma patrie, la Croatie, s'est retrouvée mêlée à une guerre à laquelle elle ne voulait pas participer et dont elle n'avait certainement pas besoin. La population mourait, mais à cette époque personne ne savait où se trouvait la Croatie. On a demandé à des Croates de souche de venir aider et c'est comme cela que je suis devenue présidente du Conseil consultatif en matière croate à Washington, D.C., et que je vais essayer de coordonner les efforts, de mettre fin à la guerre, de faire comprendre au monde ce qui se passait dans cet endroit du monde car à l'époque toutes les nouvelles provenaient de la propagande serbe, ce qui est encore vrai à l'heure actuelle.

Je viens de rentrer de Croatie pour participer à ces réunions. Je suis arrivée ici à 19 heures dimanche après avoir passé deux jours en Croatie. J'ai rencontré l'ambassadeur Alya Izetbegovic qui m'a été présenté par le président de la Croatie. La situation là-bas est désespérée. La chute de Sarajevo est imminente. La ville est tombée hier soir, mais par la suite un des postes les plus stratégiques a été repris. Sans intervention immédiate, Sarajevo tombera. Nous avons assisté à la chute de Vukovar, cette petite ville de Croatie, et le monde a dit qu'il ne permettrait pas que ce genre de chose se reproduise, pourtant nous avons permis bien davantage. Nous avons depuis le début de cette guerre...

Mon propre pays, les États-Unis, a dit que nous devions préserver l'intégrité de la Yougoslavie, le secrétaire aux Affaires extérieures, M. Baker, a rencontré le président de la Serbie, Slobodan Milosevic, et on a promis au général yougoslave qu'il n'y aurait pas d'intervention militaire. La Croatie, l'Herzégovine-Slovénie et les autres ont toutes signé pour qu'on puisse trouver une solution pacifique au problème. Quatre jours plus tard, la situation était devenue incendiaire. L'armée attaquait la Slovénie, la Croatie s'engageait en Bosnie-Herzégovine, au Kosovo, en Macédoine—et qu'avons-nous fait? Rien.

[*Text*]

I happen to be one person—and I have to tell you nightmares are still there—who was given the evidence by the ITN in Washington, D.C. of the horror of camps in Bosnia-Herzegovina. I don't think I will ever forget it. I think some of you have seen it through CNN and other press coverage. I took that to the White House, to my own government. I met with everyone from Secretary Baker to General Scowcroft, to all the Security Council, to the President himself. Everyone has seen those pictures. The horror on their faces told the story. The next day, ladies and gentlemen, it was forgotten.

I think all of us are horrified. The next day we go to our homes and we forget. I tried to get the world not to forget. I grew up in a city of about 150,000 people. My own family, each and every one, stayed there defending their homeland. I went there to bring the world a firsthand experience, hoping that personally putting my life at stake would open the eyes of my own country.

I went to Croatia, to the city called Osijek, and I found to my horror who was defending it. As you know, Croatia had no army; for that matter, neither did Bosnia-Herzegovina. I found a battalion. . .I used to be in sports; I was a swimmer for the former Yugoslavia. To my horror, I found a sports battalion defending the toughest line in that city—the city attacked for the longest time and mostly destroyed. There were tennis players, soccer players, basketball players, their doctors and trainers. I saw a young women who was a paratrooper, former champion, 21 years old, with an Uzi in her hands. I saw the enemy with my bare arms, around 500 metres away. They saw us. We had seen them with tanks, with heavy artillery, and here we were with Uzi guns. I saw people blown up right next to me. I don't know how I survived—I guess by the grace of God.

I came back, went to CNN, ABC, NBC and all of our stations, and I said, here is your human story. It hit every newspaper and every television station in the U.S. I became a celebrity for all the wrong reasons. For days I was hounded by the press to tell my story, to show my film, which I have. The next day, again it was forgotten. I have been part of the U.S. resolutions, U.S. Senate, concerning possible military intervention. I attended sessions at the United Nations. I have seen cease-fires signed and broken. I have seen them to this day being arranged. As the ambassador just said, they're in Geneva again.

My own opinion is, ladies and gentlemen, that we are borrowing time, because the world doesn't know what to do. We have created another Saddam Hussein, and I don't think he's going to go away.

So what do we do now? Do we go through another negotiating process and watch 400,000 people starve to death in Sarajevo? Do we let the diseases spread? What is the guarantee that Italy, Austria and all the neighbouring

[*Translation*]

Le réseau ITN à Washington va montrer des images de tout cela et je peux vous dire que j'en ai encore des cauchemars, j'ai vu l'horreur des camps en Bosnie-Herzégovine. Je ne crois pas que je pourrai jamais l'oublier. Je sais que certains d'entre vous ont vu ce film sur le réseau CNN ou d'autres réseaux. J'ai moi-même montré le film à mon propre gouvernement, à la Maison-Blanche. J'ai rencontré toutes les personnalités, du secrétaire Baker au général Scowcroft, tous les membres du Conseil de sécurité et le président lui-même. Tout le monde a été horrifié, mais le lendemain tout était oublié.

Nous sommes tous horrifiés devant une telle situation et pourtant le lendemain nous oublions tout ce que nous avons vu et entendu. J'ai essayé que cela ne soit pas le cas. J'ai grandi dans une ville d'environ 150 000 habitants. Tous les membres de ma famille sont restés là pour défendre leur patrie. J'ai voulu montrer au monde ce qu'était la situation sur le terrain, j'ai pensé qu'en mettant en jeu ma propre vie, je pourrais ouvrir les yeux de mon pays sur ce qui se passe là-bas.

Je suis allée en Croatie, dans la ville d'Osieck et j'ai pu me rendre compte avec horreur de la façon dont celle-ci était défendue. Comme vous le savez, la Croatie ne dispose d'aucune armée pas plus que la Bosnie-Herzégovine. Lorsque j'étais en Yougoslavie, j'étais dans l'équipe nationale de natation. À ma grande horreur, je me suis rendu compte que le bataillon qui défendait l'endroit le plus névralgique de cette ville qui a été attaquée pendant si longtemps et est presque complètement détruite se composait de joueurs de tennis, de soccer et de basketball ainsi que des médecins et entraîneurs des équipes. J'ai vu une jeune femme, une ancienne championne de 21 ans, qui était parachutiste et tenait un Uzi. L'ennemi se trouvait à 500 mètres. Il nous a vu, il était armé d'artillerie lourde, de tanks et nous, nous étions là avec de simples Uzis. J'ai vu des gens sauter à côté de moi. Je ne sais vraiment pas comment j'ai survécu, je suppose que c'est par la grâce de Dieu.

Je suis revenue, je suis allée me présenter à CNN, ABC, NBC et toutes les autres stations pour leur raconter mon histoire. Tous les journaux en ont fait mention, toutes les stations de télévision des États-Unis également. Je suis devenue une célébrité, mais pas pour les raisons que je voulais. Pendant des jours, j'ai été poursuivie par la presse qui voulait que je raconte mon histoire, que je montre mon film. Je l'ai ici. Le jour suivant, tout était oublié. J'ai participé à des séances au Sénat en vue d'une intervention militaire possible, aux Nations Unies. J'ai assisté à la signature de traités de cessez-le-feu qui n'ont pas été respectés. Comme l'ambassadeur vient de le dire, ils sont de nouveau à Genève.

À mon avis, mesdames et messieurs, nous essayons tout simplement de gagner du temps; en effet, personne ne sait comment procéder. Nous avons créé un autre Saddam Hussein, mais je ne crois pas qu'il va se laisser démonter.

Que faire maintenant? Allons-nous procéder de nouveau à d'autres négociations et rester sans rien faire alors que 400 000 personnes meurent de faim à Sarajevo? Allons-nous permettre à cette maladie de se répandre comme une

[*Texte*]

countries will not be affected by both the disease and the aggression? How far do we go before we look at ourselves in the mirror and say, Canada is, as is the United States, one of the greatest, wealthiest democratic countries in the world. Where is our responsibility? Are we going to go around this table and negotiate?

• 1155

I'm glad you invited me here today so I can speak to you. I've been through many of these throughout the United States and many other countries. I give my testimony, people are shocked; I go away, they forget about it. I implore you today not to forget about it. We all have responsibility, and especially since Christmas is coming, we have to have some charity.

Speaking of charity, I was shocked to find out that Canada has not extended the wheat program to the refugees. From what I understand, Canada and the United States are the largest producers of wheat.

In Croatia alone there are about 1.2 million refugees facing starvation. I was there for two days; I saw the refugees. As a matter of fact, last night one of the largest actions took place in the United States. I was supposed to be there, but I chose to be here. Mr. Forsmman, one of the top financiers in the world, had gotten together the top leaders in the United States and the world, including the UN Secretary General, former Presidents of the United States. They all appealed for peace and that food be immediately taken to the refugees.

I implore you today to please act and make sure the food gets to refugees, to speed up your legislation and see what you can do.

As to my recommendation, I don't think I am speaking as a private citizen as easily as the ambassador is. I don't believe that any signed agreements are going to do the job. I believe the world should give the Yugoslav army—and it is a Serb-dominated Yugoslav army, whatever we choose to call them—72 hours to start withdrawing their heavy artillery and their MiGs from our homelands. We can take care of the rest.

We do not ask for Canadian peacekeepers on the ground or for your troops to come and fight, or for that matter any troops from around the world to come on the soil of Bosnia, Herzegovina, and Croatia. We have plenty of people willing to defend their homes and their lives. But we cannot with Uzis and small light arms go against MiGs and tanks.

If they do not do this, I would ask of you today to be part of the countries that would vote for military intervention to take out air strikes, naval strikes, the MiGs and the tanks. The rest, as I say, we'll take care of.

[*Traduction*]

épidémie? Qu'est-ce qui nous dit que l'Italie, l'Autriche et tous les autres pays voisins ne finiront pas par souffrir de cette même épidémie? Quand allons-nous nous regarder dans le miroir et nous dire que le Canada, comme les États-Unis d'ailleurs, est une des plus grandes et plus riches démocraties du monde. Où est notre responsabilité? Va-t-on continuer à négocier?

Je suis heureuse que vous m'ayez invitée aujourd'hui. J'ai participé à beaucoup de débats aux États-Unis et dans beaucoup d'autres pays. Lorsque je donne mon témoignage, les gens sont troublés, mais dès que je suis partie, tout est oublié. Je vous implore de ne rien oublier cette fois-ci. Nous sommes tous responsables et nous devons faire preuve de charité, surtout en cette période de Noël.

Puisque je parle de charité, je dois vous dire que j'ai été choquée de me rendre compte que le Canada n'a pas offert de blé aux réfugiés. Si je comprends bien, le Canada et les États-Unis sont pourtant les plus grands producteurs de blé au monde.

En Croatie seulement, environ 1,2 million de réfugiés sont au bord de la famine. J'y suis restée deux jours et j'ai vu les réfugiés. En fait, hier soir, une des initiatives les plus importantes en ce domaine a eu lieu aux États-Unis. J'étais censée y assister, mais j'ai préféré venir ici. M. Forsmman, un des plus grands financiers du monde, a réuni les personnalités les plus importantes des États-Unis et du monde, y compris le secrétaire général des Nations Unies, et d'anciens présidents des États-Unis. Ils ont fait un appel à la paix et demandé que de la nourriture soit immédiatement envoyée aux réfugiés.

Je vous implore aujourd'hui d'agir, de vous assurer que la nourriture est donnée aux réfugiés, je vous demande également d'accélérer l'adoption de mesures législatives en la matière et de voir ce que vous pouvez faire.

En ce qui concerne ma recommandation, je ne crois pas parler en tant que simple citoyen aussi facilement que l'ambassadeur. Je ne crois pas qu'une entente signée pourra réaliser quoi que ce soit. Je pense que la communauté internationale devrait donner à l'armée yougoslave, et cette armée yougoslave est dominée par les Serbes quoi que l'on en dise, 72 heures pour commencer à retirer son artillerie lourde et leurs MIG de notre patrie. Nous pourrons par la suite nous occuper du reste nous-mêmes.

Nous ne demandons pas des troupes de maintien de la paix canadiennes dans cette partie du monde, nous ne demandons pas non plus à vos troupes de venir se battre en Bosnie-Herzégovine et en Croatie, pas plus que toute autre armée au monde. Plein de gens sont prêts à défendre leur propre foyer et leur propre vie dans notre pays. Cependant, nous ne pouvons le faire avec des fusils et des petites armes légères alors que notre ennemi utilise des MIG et des tanks.

Si ce n'est pas possible, je vous demanderais d'être au nombre des pays qui seraient prêts à voter en faveur d'une intervention militaire qui permettrait de mettre fin aux attaques aériennes et navales, aux MIG et aux tanks. Quant au reste, comme je l'ai dit, nous pourrons très bien nous en occuper nous-mêmes.

[*Text*]

I thank you for listening to me, and I hope the questions and answers will further clarify.

The Chairman: Thank you.

Mr. Pasik.

Mr. Nicholas Pasik (President, Serbian Heritage Academy): I am President of the Serbian Heritage Academy. I've been in Canada for 40 years. As probably my friends here know, my grandfather was the Prime Minister who formed Yugoslavia. At that time the Croats joined in a joint constitution, and a monarchy was formed for democratic Yugoslavia. Then it was called Serbia and Croatia.

We didn't have at that time these ethnic problems, except for minority extremist groups who were mostly instigated from abroad. There were the Bulgarian extremists, the VMRO, and there were some Oustachi Croatian extremists. But generally these extremists didn't have the chance in Yugoslavia, before the First World War, to create a revolution or the dismemberment of the country.

It's the objective belief of many historians that had we not had a war, and had that country continued, we would have worked out some federal system instead of a centralist system, which was a mistake. It would be a democratic system, and we would build up something like a multicultural community such as Canada has.

One of the problems with Yugoslavia is that it has all the world problems concentrated in one country. We have ethnic problems. We have the division of civilizations in that area, which goes back to Byzantine times. We have of course the church division, and we have minorities, ethnic groups. In fact, the subject you're discussing today, Bosnia-Herzegovina, is a leopard skin.

• 1200

When External Affairs saw the picture, they just couldn't believe it. How can you work out a federal system in this leopard skin? I'll come back to the ambassador's suggestions of a compromise later on, if I may.

The war broke out. I was at Oxford as a student. I came back and hell was there. The country was divided into 11 parts. All the neighbours, who were revenged against the loss in World War I, Bulgarians, Hungarians, Italians—the Italians occupied Kosovo, as you know, and there was a great persecution of Serbs. We really were reduced to a small little Serbia occupied by the Germans, in which they shot 100 Serbs for every German killed.

On the Croatian side, you had this enormous independent state of Croatia that gobbled up the whole of Bosnia-Herzegovina, in which a system of such terror developed that present-day Croatians are very embarrassed even to talk about their past. Of course, as you know, they fought on the Nazi side. They never signed a peace treaty with the Allies. They got off the hook by incorporating themselves into Tito's Yugoslavia, which was recognized by the Allies and victors of the war.

[*Translation*]

Je vous remercie de m'avoir écoutée et j'espère pouvoir vous donner d'autres précisions au cours des questions.

Le président: Merci.

Monsieur Pasik.

M. Nicholas Pasik (président, Serbian Heritage Academy): Je suis président de la Serbian Heritage Academy. J'habite le Canada depuis 40 ans. Comme mes amis ici le savent, mon grand-père était premier ministre lors de la création de la Yougoslavie. À cette époque, les Croates ont adhéré à ce pays en signant une constitution conjointe, la monarchie a été instaurée dans une Yougoslavie démocratique qui s'appelait à ce époque la Serbie et la Croatie.

À cette époque, les problèmes ethniques actuels n'existaient pas, sauf pour quelques groupes minoritaires extrémistes qui étaient pour la plupart à la solde de l'étranger. Il y avait les extrémistes bulgares, les Véméraux et quelques extrémistes croates Oustachi. Mais avant la Première Guerre mondiale, ces extrémistes n'avaient pas la possibilité de provoquer une révolution ou de démembrer le pays.

Beaucoup d'historiens pensent très objectivement que s'il n'y avait pas eu de guerre, un système fédéral aurait remplacé le système centralisateur qui existait et qui n'était pas une bonne idée. On aurait donc eu un système démocratique au sein duquel pourraient vivre différentes collectivités de diverses cultures comme au Canada à l'heure actuelle.

Un des problèmes, c'est évidemment que la Yougoslavie connaît tous les problèmes que connaît le monde entier, mais de façon concentrée. Nous avons des problèmes ethniques, nous avons différents groupes qui remontent à l'époque byzantine. Nous avons évidemment les divisions religieuses, les minorités, les groupes ethniques. En fait, la question dont vous discutez aujourd'hui, la Bosnie-Herzégovine, c'est une véritable peau de léopard.

Quand le ministère des Affaires extérieures a vu le tableau, il n'a pas pu en croire ses yeux. Comment pourrait-on avoir un système fédéral dans une telle situation? Je reviendrai plus tard aux suggestions concernant un compromis qu'a faites l'ambassadeur, si vous le voulez bien.

La grande guerre a éclaté pendant que j'étais à Oxford en train de poursuivre mes études. Je suis revenu dans mon pays et je me suis rendu compte que c'était l'enfer. Le pays était divisé en 11 parties. Tous les voisins voulaient prendre leur revanche à la suite des pertes essuyées au cours de la Première Guerre mondiale, les Bulgares, les Hongrois, les Italiens—les Italiens occupaient le Kosovo comme vous le savez—et les Serbes étaient fortement persécutés. Les Allemands nous avaient réduits à une petite Serbie et chaque fois qu'un soldat allemand était tué, ils tuaient 100 soldats serbes.

En ce qui concerne la Croatie, il s'agissait d'un État indépendant très important qui englobait toute la Bosnie-Herzégovine. On y avait établi un tel système de terreur que les Croates à l'heure actuelle sont embarrassés lorsqu'ils repensent à leur passé. Comme vous le savez, les Croates se sont battus du côté nazi, ils n'ont jamais signé de traité de paix avec les alliés, mais n'ont pas dû rendre compte de leurs actions parce qu'ils se sont tout simplement intégrés à la Yougoslavie de Tito reconnue par les alliés et vainqueurs.

[*Texte*]

In my specific case, I wasn't so lucky, because I joined what we call the loyalists, or nationalist royalists, General Mihailovic's army, and for reasons that are extremely complicated, which I have studied and which are still here in the archives in Toronto—they haven't been touched yet—we lost and Tito won. So I came out to Canada to finish my studies, and I lived with all my family in this beautiful country.

We're crying when we hear these stories, because they apply to the Serbs as well as to the Muslims. One of the paradoxes is that Croatia has 1,200,000 refugees, which include nearly 20% of the Muslim population—you can check the figures later—and Serbia has over half a million refugees, which also include 20% of the Bosnian Muslim population.

So if ethnic cleansing is used now loosely and sounds horrible, and we're all against it—the Serbs have said officially they're against it. Why is it that both sides have the remainders of these cleansings? In fact, it's an extremely complicated civil war. It's easy for Mr. Weyman, who is there with his, no doubt, very humanistic group—I'd like to talk to him, because our problem of refugees in Serbia is absolutely catastrophic. We're getting no aid. Most of the aid, of course, is concentrated in any spot where there's publicity.

Sanctions are killing the population. They're losing their jobs, the children are without absolutely anything in the hospitals, anesthesia has disappeared for operations. We have 200,000 children, of whom 90,000 are orphans in Serbia, all from Bosnia and the Croatian side. I'm receiving horrible letters of appeal. We're trying to do the best we can, through the church, to help them. We don't have large organizations like the Catholics have and other organizations.

Because of this image that has been created of the Serbs, which I'd like to speak a little bit about, the west really doesn't understand the reality of the situation.

Canada has always stood for the rights of political freedom, national self-determination, and against religious and other political persecutions. That is why Canada has the respect and admiration of many nations, especially the smaller nations, and that is why its peacekeepers have been able to play such an important role in the conflict situations.

In Yugoslavia, one of the most colourful and most honest and most humanist men was General MacKenzie. But now you read—and you read it in *Saturday Night* last week—that the Bosnians, and that is both the officials and the Croat press, have started to lay charges against him, not only that he is a paid Serbian agent—it's as if we have all the money of the world, the biggest publicity, and we can even pay the Canadian peacekeepers—but that he may be even judged as a war criminal.

[*Traduction*]

Quant à moi, je n'ai pas eu autant de chance parce que j'avais rejoint le camp des loyalistes, les royalistes nationalistes, l'armée du général Mihailovic. Pour des raisons extrêmement complexes—que j'ai étudiées et dont l'explication se trouve encore dans les archives de Toronto—nous avons perdu et le camp de Tito a gagné. J'ai donc immigré au Canada, j'y ai poursuivi mes études et j'ai vécu avec toute ma famille dans ce magnifique pays.

Nous pleurons lorsque nous entendons toutes ces histoires car elles s'appliquent autant aux Serbes qu'aux musulmans. Un des paradoxes est que la Croatie compte 1 200 000 réfugiés dont presque 20 p. 100 de la population musulmane—vous pourrez vérifier les chiffres plus tard—et la Serbie, plus d'un demi-million de réfugiés, ce qui comprend également 20 p. 100 de la population musulmane de Bosnie.

Par conséquent, si l'on a recours à l'heure actuelle facilement à l'épuration ethnique—et nous sommes contre une telle chose, les Serbes ont dit officiellement qu'ils n'étaient pas d'accord avec cette pratique. Pourquoi les deux factions ont-elles les personnes qui ont échappé à cette épuration? En fait, il s'agit là d'une guerre civile extrêmement compliquée. C'est très facile pour M. Weyman et son groupe qui poursuit un but d'humanisme—j'aimerais lui parler car le problème des réfugiés en Serbie est absolument catastrophique. Nous ne recevons aucune aide. Et l'aide que l'on reçoit se concentre dans les endroits au sujet desquels on veut faire de la publicité.

Les sanctions représentent un arrêt de mort pour la population: les gens perdent leur emploi, les enfants manquent de soins dans les hôpitaux, il est impossible de procéder à des anesthésies. Sur 200 000 enfants, 90 000 sont des orphelins d'origine bosniaque et croate en Serbie. La correspondance que je reçois est vraiment pathétique. Nous essayons de faire tout ce que nous pouvons par l'intermédiaire de l'église. Nous n'avons pas de grandes organisations comme les catholiques ou d'autres.

Étant donné l'image que l'on a donnée des Serbes et dont j'aimerais parler quelque peu, l'Occident ne comprend pas vraiment en quoi consiste la situation.

Le Canada a toujours été en faveur de la liberté politique, de l'autodétermination des peuples et a milité contre toute persécution religieuse ou politique. C'est la raison pour laquelle le Canada fait l'objet du respect et de l'admiration de nombreux pays, spécialement les plus petites nations, et que ses troupes de maintien de la paix ont pu jouer un rôle aussi important dans des conflits.

En Yougoslavie, le général MacKenzie a été une des personnalités les plus hautes en couleur, très honnête; il possédait un très grand sens humanitaire. Pourtant, à l'heure actuelle, et vous pourrez le lire dans le *Saturday Night* de la semaine passée, la presse de Bosnie et de Croatie l'ont accusé d'être un agent à la solde de la Serbie—comme si nous avions tout l'argent au monde pour faire un tel battage publicitaire et même payer les forces de maintien de la paix canadiennes—et on a dit également qu'il pourrait être jugé comme criminel de guerre.

[*Text*]

• 1205

Now, the accusations came from a miserable psychopath and mentally defective individual called Erak. He was taken prisoner by the Bosnian Muslims and was given wide publicity in the Canadian press, and you've all read about it through John Burns, a reputable *New York Times* journalist.

At that time, the reporter Mr. Burns had already given great publicity to a shooting that happened—and all the world saw it—at the funeral of a small child. It was alleged to have been committed by the Serbs, whereas in fact later on it was found that the child was Serb and that the whole thing had been perhaps even staged, which is a horrible thing to imagine in the west.

Now, Burns told Pamela Wallen at the CBC that it was—these are his conclusions as a journalist, and they're very widespread in their effect—clear to him that there were thousands of such Eraks who "in the plan for the creation of a Serbian nationalist republic in Bosnia", were doing such dirty work, which means killing civilians, women and children.

After spending many hours with the prisoner—and it's unusual for a journalist to do so; perhaps he had the only privilege—he concluded that Erak, within the cause of Serbian nationalism, was "licensed, authorized and directed"—those are his words—in this work. Now it turns out that Erak was lying and spent most of the time covered by his history period in a Serbian prison as a petty criminal. Once the news gets out to the world, it is extremely powerful.

A classic example of staged publicity was the killing of Kuwaiti babies in incubators, staged by a PR firm, which was made just before the House of Representatives decided to go to war against Iraq. A similar staged PR event took place in Sarajevo when civilians were shot in bread lines and the United Nations voted, a day or two afterwards, for sanctions against Yugoslavia. The power of war propaganda is so effective that you can change the image of events completely, and the only real information that you could get is from your intelligence services, from the military, and from the diplomats. As far as I know, the Canadian diplomats have always been extremely objective.

So you have on the one hand this explanation of what is going on there, and on the other hand you have a propaganda that is extremely damaging, because it makes good-natured people, humanists, talk about the genocide of 3 million people as if it's absolutely a reality. Even the 400,000 starving in Sarajevo sounds horrible, but of course they'll open up the contacts. Serbia long ago opened up the lines of communication; they even gave the airport in order to get the communication. The fighting that's going on now is ethnic, it is religious, and it's vicious, and to try to represent it as a black and white situation is not only dangerous, but it leads many people to conclusions that may create an even worse situation.

[*Translation*]

Ces accusations proviennent d'un psychopathe, un homme misérable et mentalement malade du nom de Erak. Cet individu a été fait prisonnier par les musulmans de Bosnie, on lui a consacré pas mal de publicité dans la presse canadienne et John Burns, un journaliste de réputation du *New York Times*, en a parlé également.

Ce M. Burns avait déjà fait pas mal de publicité au sujet d'une fusillade qui s'était produite lors des funérailles d'un enfant. Tout le monde avait pu être témoin de ce qui s'était passé. Cette fusillade avait été attribuée aux Serbes, alors que plus tard on s'est rendu compte que l'enfant lui-même était serbe, que tout cet incident était une affaire montée.

M. Burns a dit à Pamela Wallen de CBC qu'il y avait des milliers d'autres Erak qui, afin de créer une république nationaliste serbe en Bosnie, s'acquittaient du sale travail qui consiste à abattre des civils, des femmes et des enfants. C'était la conclusion à laquelle était arrivé ce journaliste, conclusion qu'il avait claironnée partout.

Après avoir passé de nombreuses heures avec le prisonnier, ce qui est assez inhabituel pour un journaliste, il en a conclu que Erak avait reçu ses ordres des nationalistes serbes qui l'avaient autorisé à agir comme il le faisait. Or, il s'avère maintenant que Erak mentait, qu'il avait passé la plus grande partie du temps en question dans une prison serbe à purger des peines minables. Pourtant, quand ce genre de nouvelles est diffusée dans le monde entier, l'impact est considérable.

Un exemple classique de publicité montée est celui des prématurés que l'on a sorti des incubateurs pour les laisser mourir au Koweït. C'est une firme de relations publiques qui avait monté toute cette histoire cousue de fil blanc qu'on avait diffusée avant que la Chambre des représentants ne vote en faveur de la guerre contre l'Irak. Une autre manoeuvre du même genre est celle des civils de Sarajevo descendus alors qu'ils faisaient la file pour obtenir du pain et qui a précédé d'un jour ou deux le vote de sanctions contre la Yougoslavie par les Nations Unies. L'efficacité de la propagande de guerre est telle que l'on peut de cette façon modifier complètement la perception des choses et que la seule information réelle que l'on puisse avoir provient des services de renseignements, des militaires et des diplomates. Pour autant que je sache, les diplomates canadiens ont toujours été extrêmement objectifs.

Ainsi donc, il y a ces deux réalités, avec cette propagande extrêmement néfaste qui permet à des personnes ayant des sentiments humanitaires de parler du génocide de 3 millions de personnes comme s'il s'agissait d'une réalité absolue. Quand on parle de 400 000 personnes qui meurent de faim à Sarajevo, cela semble terrible, mais évidemment on va finir par savoir ce qu'il en est. La Serbie a ouvert il y a longtemps les lignes de communication, elle a même cédé l'aéroport pour que les choses soient bien claires. Les luttes qui ont lieu à l'heure actuelle sont des luttes ethniques et religieuses, il s'agit d'une situation tout à fait viciée et le fait de vouloir en parler comme s'il s'agissait d'une situation en noir et blanc est non seulement dangereuse, mais pousse les gens à des conclusions qui pourraient aggraver encore la situation.

[*Texte*]

This is where I have to bring to your attention that any military intervention in that country will provoke not only a Lebanization locally, but will spread immediately to the other countries. He's quite right that it may blow up in Kosovo, and it might blow up in Macedonia, but that's not the way to do it—by military intervention.

In fact, the man who was on the spot there, General MacKenzie, knew in fact he was in hot water with some of the people of the United Nations. He suggested that we should not even introduce military intervention for humanist purposes. They are not talking about this other intervention or becoming peacemakers. They talk about peacemakers as if this is a situation where we are going to go to war against Serbia.

• 1210

The image of the foreign media has created this very simple picture you have had from all your other witnesses: Serbian communist dictator Milosevic using brute force to subjugate the new fledgling democracies, one-third Croat republic and two-thirds of Bosnia, and also subjugating former autonomous provinces of Kosovo, with nearly a million Albanians, and Voivodina, 300,000 Hungarians. It looks very simple.

The image is promoted mostly by anti-Serb lobbies, anti-Serb diplomats—we can call them whatever you like, but basically it is an anti-Serb movement by those countries and interests that are trying to camouflage this civil war into intervention against Serbia as such. It's quite true that the Serbian people are suffering, the children are suffering, and we have compassion for all of them.

Yesterday the Liberal caucus held a round table on this, and we are very pleased to say that they gave the chance to the Serbs at the last minute. I haven't even had time to prepare the papers because I was only notified about this thing yesterday afternoon.

But to bring anti-Serb—I don't want to use the word "anti-Serb"—to bring those views that distort reality because they believe in something that in our view is a fiction is extremely dangerous, and the Canadian government will have to make up its own mind as to what the reality is and have a balanced approach. The only way they can have a balanced approach is to hear both sides. I am extremely grateful that you have given me the chance to speak on the Serbian side. There is a story there that has not had publicity in the west, and it needs to be told. I hope in the questions I will be able to help you in finding that story.

The Chairman: Thank you, Mr. Pasik.

I want to ask Mr. Pasik one question. I think, on behalf of the committee, that it might help.

Mr. Pasik, your case is that the argument is that somehow somebody will be making all of this an anti-Serbian case. Others are arguing that in order to bring this matter to some resolution it is time to put somebody military with

[*Traduction*]

C'est la raison pour laquelle je dois vous faire comprendre que toute intervention militaire dans ce pays provoquera non seulement une libanisation du pays, mais permettra au mal de s'étendre dans les pays voisins. La situation pourra devenir explosive au Kosovo et en Macédoine, mais il ne faut pas d'intervention militaire.

En fait, le général MacKenzie savait qu'il se trouvait dans une situation difficile avec certaines personnes aux Nations Unies. Il a dit que nous ne devrions pas intervenir militairement même pour des raisons humanitaires. Ils ne parlent pas de cette autre intervention ni de devenir des pacificateurs. Ils parlent de pacificateurs comme s'il s'agissait d'une situation où l'on allait faire la guerre à la Serbie.

L'image donnée par les médias étrangers a créé ce tableau très simpliste qui vous a été présenté par tous les autres témoins que vous avez entendus: le dictateur communiste serbe Milosevic utilise la force brute pour subjuguer les démocraties naissantes, le tiers de la République croate et les deux tiers de la Bosnie, ainsi que pour subjuguer les anciennes provinces autonomes du Kosovo, qui compte près d'un million d'Albanais, et de la Voïvodine, où vivent 300 000 Hongrois. Ça paraît très simple.

Ce sont principalement des lobbies anti-serbes, des diplomates anti-serbes, qui font la promotion de cette image—appelez-les comme vous voulez, mais il s'agit essentiellement d'un mouvement anti-serbe mené par ces pays et intérêts qui essaient de camoufler cette guerre civile en la présentant comme une intervention contre la Serbie en tant que telle. Il est vrai que le peuple serbe souffre, que les enfants souffrent, et nous avons beaucoup de compassion pour eux tous.

Hier, le caucus libéral a organisé une table ronde là-dessus et nous sommes très heureux de dire qu'ils ont donné une chance aux Serbes à la dernière minute. Je n'ai même pas encore eu le temps de préparer les documents, car je n'ai été averti qu'hier après-midi.

Mais faire intervenir des opinions anti-serbes—j'hésite à utiliser l'expression «anti-serbe»—qui déforment la réalité, parce qu'ils croient en quelque chose qui est, d'après nous, de la pure fiction, est extrêmement dangereux, et il faudra que le gouvernement canadien décide pour lui-même quelle est la réalité et qu'il ait une approche équilibrée. La seule façon pour lui d'avoir une approche équilibrée est d'entendre les deux côtés. Je vous suis extrêmement reconnaissant de m'avoir donné l'occasion de parler pour le côté serbe. Il y a là une histoire qui n'a pas fait l'objet de beaucoup de publicité dans le monde occidental, mais qui mérite néanmoins d'être racontée. J'espère que les questions que vous me poserez me permettront de vous aider à comprendre cette histoire.

Le président: Merci, monsieur Pasik.

J'aimerais vous poser une question, monsieur Pasik. Je pense que votre réponse à cette question rendrait service à tout le comité.

Ce que vous dites, monsieur Pasik, c'est que quelqu'un va profiter de tout cela pour monter un dossier anti-serbe. D'autres font valoir que pour régler cette question, il est temps d'envoyer en Bosnie-Herzégovine des militaires qui

[*Text*]

adequate resources into Bosnia-Herzegovina to make the situation stable and hopefully to put back into the control of the government of Bosnia and Herzegovina, with whatever resources are necessary, the capacity to make and maintain the peace. How could it possibly be anti-Serb to do that?

Mr. Pasik: In a civil war of this type, which is something like Lebanon, bringing in military force to help a government that has lost control of the situation, that is so desperate—well, first of all we will go back to basics. The recognition of Bosnia and Herzegovina, without the preliminary solving of the national problem, was the biggest mistake Europe made since the war, because that brought practically the whole thing to a boiling point. This was done, as we all know, by the pressure of Germany and the concessions made to Germany.

The ambassador is quite right when he says that there is an attempt by the United Nations and the EC to come to a formula, but the formula they are discussing has to be done round-table, and they have to work out their political situation in that country.

The Serbian side, as far as you know and as far as I know, has many times been prepared to negotiate. The question is why, every time we go to negotiate, something happens. They are putting the blame on the Serbs, the Serbs are putting the blame on the Muslims, and this can go on and on. Foreign intervention will only make it worse. Even General MacKenzie said he was handicapped when he was trying to get them to negotiate, when suddenly news came of an intervention from abroad, which gave the Bosnian Muslim side hope to continue the war.

• 1215

I think it's the reverse. I think Mr. Izetbegovic and the Muslim side are making difficulties. It's not the Serbian side. If you look at the whole problem, the problem again turns up to this map. The Croat side has—I don't use the term ethnic cleansing because it's not really that. Armies come in, they've been fighting each other, there have been some murders and killings, which is awful, and populations are afraid and escape.

This is a change of boundaries. What they're doing is trying in the most primitive and most undemocratic and most tragic way, by using hostages and civilian populations—and this applies to everyone—to change the boundaries for a federal state which was never meant to be created in this area. The Croats now even have their own money; they have everything in the Herzegovina Krajina.

They're immediately next to the Croat Republic so it's easy for them to join that into the republic. The Serbs are doing the same in their area, and because the accident of history was that the Muslims and Turks and Islamized Bosnians lived in the towns, they haven't an ethnic clear area. The tragedy is that nationalism at this extreme creates this hypnosis that you can create ethnic clear states.

[*Translation*]

disposent de suffisamment de ressources pour stabiliser les choses et pour rendre le contrôle de la situation au gouvernement de la Bosnie et de l'Herzégovine, avec les ressources nécessaires et la capacité de faire et de maintenir la paix. Comment cela pourrait-il être interprété comme étant anti-serbe?

M. Pasik: Dans une guerre civile de ce genre, qui est semblable à ce qui se passe au Liban, faire intervenir des forces militaires pour aider un gouvernement qui a perdu le contrôle de la situation est une initiative si désespérée... revenons, tout d'abord, aux éléments de base. La reconnaissance de la Bosnie et de l'Herzégovine, sans la résolution préalable du problème national, a été la plus grave erreur commise par l'Europe depuis la guerre, car cela a amené les choses au point critique. Comme nous le savons tous, cela a été amené par les pressions exercées par l'Allemagne et les concessions faites à celle-ci.

L'ambassadeur a tout à fait raison de dire que les Nations Unies et la Communauté européenne essaient d'en arriver à une formule, mais la formule dont elles discutent doit faire l'objet d'une table ronde, et elles doivent façonner une solution politique dans le pays.

Le côté serbe, comme vous le savez, comme je le sais moi-même, a maintes fois été prêt à négocier. La question est de savoir pourquoi, chaque fois que nous sommes prêts à négocier, il arrive quelque chose. Ils rejettent la responsabilité sur les Serbes, qui rejettent alors toute la responsabilité sur les musulmans, etc., etc. Une intervention étrangère ne fera qu'aggraver les choses. Même le général MacKenzie a dit avoir été handicapé lorsqu'il essayait d'obtenir d'eux qu'ils négocient lorsque tout d'un coup arriva la nouvelle d'une intervention étrangère, ce qui avait ravivé les espoirs du camp musulman bosniaque, les poussant à poursuivre la guerre.

Je pense que c'est l'inverse. Je pense que ce sont M. Isabegovic et le clan musulman qui créent des problèmes. Ce ne sont pas les Serbes. Et si vous examinez le problème dans son ensemble, vous le voyez bien, sur cette carte. Le clan croate a... Je ne voudrais pas parler d'épuration ethnique, car ce n'est pas vraiment cela. Des armées arrivent, elles se sont battues entre elles, il y a eu des meurtres et des tueries, ce qui est horrible, et les gens ont peur et s'enfuient.

Il y a un changement de frontières. Ce qu'ils font, c'est essayer, de la façon la plus primitive, la plus anti-démocratique, la plus tragique, en utilisant des otages et des civils—et cela s'applique à tout le monde—de modifier les frontières d'un État fédéral dont la création n'avait jamais été prévue dans cette région. À l'heure actuelle, les Croates ont leur propre monnaie; ils ont tout à Krajina.

Ils se trouvent juste à côté de la République croate, alors il est facile pour eux de se joindre à cette république. Les Serbes font la même chose dans leur région, et parce que l'histoire a fait que des mulsulmans, des turcs et des bosniens-islamiques vivaient dans ces villes, il n'y a jamais eu de zones ethniquement pures. La tragédie est que le nationalisme poussé à l'extrême que l'on sait crée cette hypnose qui vous convainc qu'il est possible de créer des États ethniquement «purifiés».

[*Texte*]

That's what the Croats did in the horrible genocide of the Second World War. They don't like to talk about that history. It's a tragic history, and let the historians talk about it. We're thinking about the young people here and the ambassador talks about the concessions and the Serbs physically owning about 50% of the land. In fact, the families and family-owned properties go even more than that, now occupying 70%. Do you understand?

It's a question of negotiation and not a question of bringing in new arms. Canada can play an enormous role in negotiating.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Mr. Chairman, yesterday we had a debate in the House of Commons about trying to solve the Somalian crisis, in which you have three warlords promoting tribal warfare and preventing food and other humanitarian aid to get to the starving. I know there's no comparison between the situation in Bosnia-Herzegovina and Somalia but we are looking at the role of the United Nations for the 1990s and beyond.

I have to disagree with the statement given to us this morning by the Canadian Croatian Information Congress, which says:

> Canada, along with the rest of the international community has done nothing to stop or suppress the genocide of the non-Serb civilians in Bosnia-Hercegovina or Serbian-occupied Croatian territory.

I think Canada has tried everything under the sun through various international organizations. The United Nations has tried, the EC has tried, the Western European Union has tried, NATO has tried.

Trying to put our personal differences aside now, I'd like to hear from the ambassador and Mr. Pasik. We're developing a role for the UN, a peacemaking role, a peacekeeping role, without arms. We heard yesterday that for Somalia the model will be that the U.S. will go in with force and the peacekeepers will come up behind.

We've heard from our witnesses yesterday and this morning that we should give Serbia 72 hours' notice, and if it does not pull out its heavy artillery, we should use air strikes and move it out. Is this really going to be the new role for the UN if one side doesn't agree to a UN resolution? We have the same thing in Cyprus, where Greek Cypriots are agreeing to a UN resolution but Turkish Cypriots are not. Will this be the future role of the UN, to bring in might, to bring in force? Do you honestly see that as the solution for the conflict in Bosnia-Herzegovina?

• 1220

Mr. Sacirbey: I think one needs to make a distinction between a relatively stable situation and a very volatile situation. The situation in Somalia is very volatile. People are dying by the hundreds, maybe thousands, every day from a

[*Traduction*]

C'est ce qu'ont fait les Croates dans l'horrible génocide de la seconde Guerre mondiale. Ils n'aiment pas en parler, de cette histoire. C'est une histoire tragique, et que les historiens en parlent. On pense aux jeunes gens là-bas, et l'ambassadeur parle des concessions et des Serbes qui sont propriétaires de 50 p. 100 des terres. En fait, les familles et les propriétés familiales accaparent aujourd'hui plus de 70 p. 100 du territoire. Comprenez-vous?

C'est une question de négociations. Elle ne se résume pas à faire venir de nouvelles armes. Le Canada peut jouer un rôle énorme dans la négociation.

M. Flis (Parkdale—High Park): Monsieur le président, hier nous avons eu un débat à la Chambre au sujet d'initiatives visant à résoudre la crise en Somalie, où il y a trois rois de la guerre qui font la promotion de guerres tribales et qui empêchent la distribution d'aliments et l'offre d'aide humanitaire à ceux qui meurent de faim. Je sais qu'il n'y a aucune comparaison entre la situation en Bosnie-Herzégovine et celle en Somalie, mais on parle du rôle des Nations Unies pour les années quantre-vingt-dix et au-delà.

Je dois me prononcer contre la déclaration faite ce matin par le *Canadien Croatian Information Congress*, où il est dit:

> Le Canada, et le reste de la communauté internationale, n'a rien fait pour arrêter ou contenir le génocide des civils non-serbes en Bosnie-Herzégovine ou sur le territoire serbe occupé par les troupes canadiennes.

Je pense que le Canada a fait tout son possible, par l'intermédiaire de diverses organisations internationales. Les Nations Unies ont essayé, la Communauté européenne a essayé, l'Union de l'Europe occidentale a essayé, l'OTAN a essayé.

Laissons maintenant de côté nos différences personnelles, J'aimerais entendre l'ambassadeur et M. Pasik. Nous sommes en train de définir pour les Nations Unies un rôle de pacificateur, sans armes. Nous avons entendu hier que pour la Somalie, le modèle choisi prévoit que les Américains y aillent en usant de force et que des pacificateurs les suivent.

Les témoins que nous avons entendus hier et ce matin nous ont dit que nous devrions donner à la Serbie un préavis de 72 heures, et que si celle-ci ne retire pas toute son artillerie lourde, nous devrions mener des raids aériens et déblayer le terrain. Est-ce que ce sera là le nouveau rôle pour les Nation Unies si un camp n'accepte pas une résolution des Nations Unies? Nous avons la même chose à Chypre, où les Chypriotes grecs acceptent une résolution des Nations Unies, mais où les Chypriotes turcs la refusent. Le nouveau rôle des Nations Unies sera-t-il de faire intervenir sa force, de frapper? Pensez-vous franchement que ce soit là une solution au conflit qui déchire la Bosnie-Herzégovine?

M. Sacirbey: Je pense qu'il importe de faire une distinction entre une situation relativement stable et une situation très explosive. La situation en Somalie est très explosive. Chaque jour, les gens meurent par centaines, peut-

[*Text*]

lack of food, and that's not because the food is not available, it's because it cannot be delivered due to bandit forces. That is a situation where discussions and negotiations went on for months, and during those negotiations and discussions thousands died.

I think the situation in Bosnia is the same, if not worse. It is a volatile situation. It's a situation where any delay causes death and, in this instance, where delay is viewed as appeasement and is therefore an invitation for further aggression.

It's not appropriate, I think, to compare those two particular situations to what's going on in Cyprus, in the Middle East or in Cambodia. In order for a peacekeeping effort to be successful, I think we need to have some peace to keep, and in order to have a peace to keep, you need to have a peacemaking effort. Peacemaking can be achieved only through two means or through a combination of the two—one is negotiations, the other one is implementation of some sort of solution.

We have both attempts in Bosnia-Herzegovina, but unfortunately the implementation is lacking. We have committed troops, but then we said that these troops will serve only a very limited purpose. Worst of all, we have said that these troops are a deterrent to more resolute action to bring about peace, so I would propose that in most instances—and I go through these discussions everyday at the UN—solutions will be found peacefully.

There are many crises that we don't even hear about in the papers, and they're negotiated away. However, there are some crises where the conflict is not one where two parties have a different view of a situation, a legitimate difference of opinion. This is a case where one party has a philosophy of expansionism, of fascism, and the other party wants coexistence. One party has all the arms and has the will and the might to use them, the other party has none.

That type of imbalance can only be dealt with through the force of international law. It is no different than the imbalance of a peaceful citizen sitting in his home and having his house broken into by masked gunmen with guns, knives and other weapons drawn.

Mr. Pasik: I have not been able to follow the diplomatic back-room negotiations in Washington and Europe, but I know that Mr. Hannay, the experienced British representative who has done a lot of work on Yugoslavia—in fact, he's done most of it—realizes that Yugoslavia is a new experiment for the United Nations. It is the first time the UN has faced this since the Cold War ended. He said this in a lecture the United Nations, which I was visiting with a group from Oxford. He said this experiment is in the form of a two-track approach—this is what the ambassador is saying too—the peacekeeping forces and the negotiations.

[*Translation*]

être même par milliers, faute de nourriture, et ce n'est pas parce que la nourriture n'est pas disponible. C'est parce qu'elle ne peut pas être livrée, à cause de bandits. C'est une situation où les discussions et les négociations ont duré pendant des mois, et pendant ces négociations et ces discussions, des milliers de personnes sont mortes.

Je pense que la situation en Bosnie est la même, sinon pire. C'est une situation explosive. C'est une situation où tout retard amène des morts et, dans ce cas-ci, où tout retard est perçu comme un affaissement et par conséquent une invitation pour de nouvelles agressions.

Je ne pense pas que l'on puisse comparer ces deux situations à ce qui se passe à Chypre, au Moyen-Orient ou au Cambodge. Pour qu'une initiative de paix réussisse, je pense qu'il faut qu'il y ait déjà une paix à maintenir, et pour qu'il y ait une paix à maintenir, il faut qu'il y ait une initiative de pacification. La pacification ne peut être réalisée que de deux façons, ou par une combinaison des deux: il y a la négociation et il y a la mise en oeuvre d'une solution.

Les deux choses ont été tentées en Bosnie-Herzégovine, mais malheureusement, la mise en oeuvre fait défaut. Nous avons engagé des troupes, puis nous avons dit que ces troupes ne joueront qu'un rôle très limité. Ce qui est pire, c'est que nous avons dit que ces troupes ont un effet dissuasif quant à la prise de mesures plus énergiques pour ramener la paix. Je dirais donc que dans la plupart des cas—et je participe à des discussions de ce genre tous les jours aux Nations Unies—les solutions viendront pacifiquement.

Il survient de nombreuses crises dont on n'entend jamais parler dans les journaux, qui sont réglées par voie de négociation. Il est cependant des crises où le conflit n'est pas tel que deux parties ont une vision différente d'une situation, où il y a divergence d'opinions légitime. C'est un cas où un camp a une philosophie axée sur l'expansionnisme ou le fascisme, et l'autre désire la coexistence. Un camp a toutes les armes, ainsi que la volonté et le pouvoir de s'en servir, et l'autre n'a pas d'armes du tout.

Ce genre de déséquilibre ne peut être résolu que par la force du droit international. La situation n'est pas différente de celle, tout à fait déséquilibrée, d'un citoyen tout à fait pacifique, qui est installé chez lui, et qui se fait cambrioler par des personnes masquées et armées de fusils, de couteaux ou d'autres armes.

M. Pasik: Je n'ai pas pu suivre les négociations diplomatiques qui ont été menées en coulisses à Washington et en Europe, mais je sais que M. Hannay, le représentant britannique chevronné qui a fait beaucoup de travail en ce qui concerne la Yougoslavie—en fait, c'est lui qui a fait le plus gros du travail—estime que la Yougoslavie est une nouvelle expérience pour les Nations Unies. C'est la première fois que les Nations Unies se trouvent confrontées à une telle situation depuis la fin de la guerre froide. C'est ce qu'il a dit lors d'un discours qu'il a prononcé aux Nations Unies, où j'étais en visite avec un groupe d'Oxford. Il a dit que cette expérience a pris la forme d'une approche sur deux fronts—c'est ce que dit l'ambassadeur également—avec les forces de maintien de la paix d'un côté et les négociations de l'autre.

[*Texte*]

• 1225

Because of Germany's bumbling terrible pressure of recognizing Bosnia before they even... Not only did they not even work out their own ethnic things, but you know how they proclaimed their independence with a majority of Croatian and Muslim votes overcoming the Serbian votes. In fact, Serbia said they always, by a 99% referendum, wanted to stay in Yugoslavia. Now, of course, that means stay within the state, but if you take that protection away from them, then what they are doing now, all of them—except the Muslims are in a terrible position because they can't really do that—is creating a federal state by force.

The Badinter Commission clearly said in Brussels that you can't change internal borders by force—and this is what they are trying to say—you have to stay within the borders of Tito's administrative internal borders, which have absolutely no legality whatsoever. They were created even without any parliament, without legislation. It was an internal Communist Party decision.

Mr. Flis: Where did the UN go wrong, if it did? Surely to goodness the size and the strength and the power of the international community should be able to resolve this conflict. Where did they go wrong?

Mr. Pasik: They have made the mistake...and I will explain it to you, because Mr. Hannay said at that time, which was October, that there were mistakes made by both sides. He admitted, of course, this recognition of Bosnia and Herzegovina was presumably done much too early and didn't give them a chance to solve their internal problems. But he thought that in the end things would work out unless, of course, nobody could control these three parties any more, which I think is the worst situation.

When I asked him what about Yugoslavia, the remainder, the rump of Yugoslavia, he said it was just a legal problem, that it was quite easy for them to work out amongst the lawyers, that they could get them as members of the United Nations. The way he was thinking at that time was that the Bosnians would somehow work out a deal amongst the Serb-Croatian-Muslims that the independent states of Bosnia and Croatia and Slovenia and Yugoslavia would be recognized in the United Nations and that they would stay for the time being, or even for a long time, within their frontiers and work out their differences.

Where they went wrong was that now you have foreign troops from the Muslim countries coming in. I have horrible pictures of Muhajeens cutting off Serbian heads and kicking them, kids, around in the yards. We have terrible stories on each side. You have a lot of military might coming into Herzegovina by the Croats. It is not true that we are talking about Uzis and tanks. What the Muslims feel is that if the Serbs try and consolidate their territory, then their idea of a civic state in which there would be no ethnic divisions or states will collapse.

[*Traduction*]

À cause des pressions terribles de l'Allemagne pour reconnaître la Bosnie avant même que... Non seulement ils n'ont pas réglé leurs problèmes ethniques, mais vous savez qu'ils ont proclamé leur indépendance avec une majorité de voix croates et musulmanes, écrasant les voix serbes. En fait, la Serbie a dit qu'elle a toujours voulu rester en Yougoslavie, invoquant un référendum où 99 p. 100 des voix se seraient prononcées en faveur de cela. Maintenant, bien sûr, cela veut dire rester au sein de l'État, mais si vous leur enlevez cette protection, alors ce qu'ils font maintenant, tous—à l'exception des musulmans qui sont dans une position terrible parce qu'ils ne peuvent pas vraiment faire cela—c'est créer par la force un État fédéral.

La Commission Badinter a clairement dit à Bruxelles que l'on ne peut pas modifier des frontières internes par la force—et c'est ce qu'ils essayent de dire—il faut rester à l'intérieur des limites administratives de Tito, qui ne sont pas du tout légales. Elles ont été créées sans Parlement, sans loi. C'était une décision interne du Parti communiste.

M. Flis: Où les Nations Unies se sont-elles fourvoyées, si c'est cela qui s'est passé? Il me semble que l'importance, la force et la puissance de la communauté internationale devraient suffire pour résoudre ce conflit. Où les Nations Unies se sont-elles trompées?

M. Pasik: Elles ont commis l'erreur... et je vais vous l'expliquer, car M. Hannay a dit à l'époque, c'est-à-dire en octobre, que des erreurs avaient été commises des deux côtés. Il a bien sûr admis que cette reconnaissance de la Bosnie et de l'Herzégovine était sans doute venue trop tôt et que cela ne leur avait pas donné l'occasion de résoudre leurs problèmes internes. Mais ils pensaient que les choses finiraient par s'arranger, à moins, bien sûr, que personne ne parvienne plus à contrôler ces trois parties, ce qui est je pense la pire situation.

Lorsque je l'ai interrogé sur la Yougoslavie, sur le reste, sur la croupe de la Yougoslavie, il a dit que c'était un problème purement juridique, qui pourrait être réglé entre juristes; qu'ils pourraient devenir membres des Nations Unies. Ce qu'il pensait à l'époque, c'est que les Bosniens parviendraient à une entente entre les Serbes, les Croates et les musulmans, de sorte que les États indépendants de la Bosnie et de la Croatie ainsi que la Slovénie et la Yougoslavie puissent être reconnus aux Nations Unies et rester pour lors, ou même pendant très longtemps, à l'intérieur de leurs frontières, et régler leurs conflits.

Le problème, est qu'il y a maintenant des troupes étrangères des pays musulmans qui arrivent. J'ai des images horribles de Moudjahiddines coupant des têtes de Serbes et tabassant des enfants. Nous avons des histoires épouvantables à raconter de part et d'autre. Les Croates amènent en Herzégovine une énorme puissance militaire. Ce n'est pas vrai qu'on parle d'Uzis et de chars. Ce que pensent les musulmans, c'est que si les Serbes essayent de consolider leur territoire, alors leur projet d'un État civil sans divisions ethniques et sans États s'effondrera.

[*Text*]

Karadzic said, we have occupied more than what our ethnic territory covers, and the negotiation behind the scenes was to make a deal that they can carve out Bosnia into perhaps three cantons. The Muslims realize that even if the Serbs give them 20% back—I mentioned that they occupy about 55% territorially—they still won't have a viable state because they are cut off from the Adriatic. They are put in a very awkward position.

The argument I am making and pleading is that these political solutions can be negotiated, and the parties there are prepared to negotiate them, and it's not true that you create monsters of communism and facism and Stalinism of the Serbs. They have to be given a chance to negotiate, and Canada is the first country that is able to help. In fact, Canada played a big role in the peacekeeping there, but didn't play a big role diplomatically.

Mr. Bissette sent lots of reports here to Canada, yet Canada—

The Chairman: Mr. Pasik, I am going to interrupt. I apologize. This answer is now taking too long.

Mr. Pasik: So that's the answer. Basically we have to find a political solution, not go through a military one.

• 1230

Mme Bertrand (Brome—Missisquoi): Merci, monsieur le président. Madame Gast, inutile de vous dire la sympathie que le peuple canadien éprouve pour ce qui se passe dans votre pays. Nous voyons tous les jours, et tous les soirs, des images qui nous chagrinent. Ensemble, nous essayons de trouver des solutions, sinon politiques, du moins humanitaires.

J'aimerais parler avec vous de solutions ou d'aide à court terme, parce qu'il y en a d'autres qui sont à moyen terme et à plus long terme. Quand vous parlez de négociations politiques, etc., c'est à moyen et à long terme, c'est pour des solutions plus lointaines. Mais à court terme, pour vos enfants, pour votre population vous avez dit quelque chose, si je ne me trompe, à savoir que vous ne souhaitez pas d'interventions militaires, mais que vous souhaiteriez une résolution par laquelle les Serbes n'auraient plus la possibilité de se servir de leurs tanks afin d'équilibrer les forces. M. Weyman, je pense, a parlé de réfugiés, ou quelqu'un a dit «nous ne voulons pas que notre population quitte le pays, on veut que les gens demeurent chez eux».

Est-ce qu'il n'y a pas là une espèce de paradoxe? D'accord, il y a beaucoup de pays qui ont fermé leurs frontières aux réfugiés, mais est-ce que chez vous, encore, il est possible de sauver des vies avec ces solutions à court terme?

N'importe qui peut répondre, monsieur le président.

Mr. Weyman: Please forgive me for not being able to respond in French. I was saying, regarding the refugee situation, that it is in the best interests of Serbia to support the world community in pulling off and taking care of refugees and in moving them to other countries. To create permanent refugees around the world saves them from having to commit ethnic cleansing and enables us, by proxy, to do their job. The policy of ethnic cleansing was stated by the Serbian leader, Slobodan Milosevic as a national policy towards the Bosnia-Herzegovinas.

[*Translation*]

Karadzic a dit: nous avons occupé plus que ce que recouvre notre territoire ethnique, et les négociations dans les coulisses avaient pour objet de déboucher sur une entente visant la séparation de la Bosnie en trois cantons. Les musulmans se sont rendu compte que même si les Serbes leur rendent 20 p. 100—j'ai mentionné qu'ils occupent environ 55 p. 100 du territoire—ils n'auraient toujours pas d'État viable, car ils seraient coupés de l'Adriatique. Ils se trouvent dans une situation très inconfortable.

Ce que je dis, c'est que ces solutions politiques peuvent être négociées, et les parties en présence là-bas sont prêtes à les négocier. Il n'est pas vrai que les Serbes sont des monstres du communisme, du fascisme et du stalinisme. Il faut leur donner l'occasion de négocier, et le Canada est le premier pays à pouvoir aider. En fait, le Canada a joué là-bas un important rôle dans le maintien de la paix, mais il n'y a pas joué un grand rôle sur le plan diplomatique.

M. Bissette a envoyé beaucoup de rapports au Canada, mais le Canada...

Le président: Monsieur Pasik, je vais vous interrompre. Je m'en excuse, mais la réponse commence à être longue.

M. Pasik: Alors c'est là la réponse. Il nous faut trouver une solution politique, et non pas militaire. C'est là l'essentiel.

Mrs. Bertrand (Brome—Missisquoi): Thank you, Mr. Chairman. Mrs. Gast, it goes without saying that Canadians are deeply affected by your country's plight. Every day and every night, we see images which sadden us. Together, we are striving to find solutions—if not political—then at least humanitarian.

I would like to talk about short-term solutions or short-term aid, as opposed to medium or long-term solutions. When you mention political negociations, you were referring to medium or long-term solutions. But in the short term, unless I'm mistaken, you said that in the interest of the children, of the population, you did not want military intervention, but rather that Serbian forces not be allowed to use their tanks anymore. This would level the playing field. I believe Mr. Wenman spoke of refugees, or someone else said that "we don't want the population to leave the country, we want people to stay home."

Isn't this contradictory? We know that many countries have closed their borders to refugees, but is it still possible to save people in your country with short-term solutions?

Any witness may answer, Mr. Chairman.

M. Weyman: Je m'excuse de ne pouvoir vous répondre en français. Je disais, en parlant des réfugiés, qu'il était dans l'intérêt de la Serbie d'appuyer la communauté internationale en s'occupant des réfugiés et en les renvoyant à l'étranger. Créer des réfugiés permanents dans le monde leur évite de procéder à l'épuration ethnique et nous permet, par procuration, de faire leur travail. Le leader serbe, Slobodan Milosevic, a déclaré que la politique d'épuration ethnique faisait partie de la politique nationale de la Bosnie-Herzégovine.

[*Texte*]

My recommendation, which is similar, I think, to some other points you identify, with Mrs. Gast, is that we have to reinstate these people in their homeland. If we allow them to leave they will never be reinstated and there will be no will to return them to their homeland.

The contradiction really lies in the policy of the Serbian position, which states that Serbs will work with the world in a humanitarian effort to get refugees out of that territory and into the rest of the world.

To summarize, our position is that Canada has done a lot in peacekeeping, does a lot in terms of refugees, and has agreed to take several refugees, but that if we help refugees it must be in their own territory; we must help to put them back in their homes.

As Margaret Thatcher said, approximately 2.1 million people have been removed from their homes, and their homes have been destroyed or they have been moved to internment camps or put into refugee camps in bordering countries. We must put people back in their homes and create a situation in which we help them with food and supplies.

This comes back to the previous question. The UN has only had a peacekeeping responsibility; its mission is not to shoot back, but only to withdraw when attacked. Being peacemakers, part of the responsibility is to restore the actual homes and the neighbourhoods to those people who have been removed from their homes. That is the only opportunity we will have to then come in and help them with medical supplies and food.

• 1235

Ms Bertrand: Are you happy with the policy of the High Commission for Refugees? Is it doing a good job there?

Mr. Sacirbey: If I may answer that question because I have come to know Mrs. Ogata quite well and I have come to know her aides quite well. They are wonderful people. In her own words, what the commission is doing is at best providing band-aids and no one is dealing with the causes, and it frankly walks around saying that it is embarrassed that in many instances it has to aid ethnic cleansing.

It is saying that as a humanitarian agency it has a primary responsibility to save lives and it is doing that in whatever way it has to, including if it may be abetting the long-term goals of the aggressor. On the other hand, it will do what is necessary to save lives but demands of the international community, of the member states of the UN, to take this terrible dilemma from its shoulders, which is this: does it save lives and aid ethnic cleansing, or does it do nothing and allow people to die as a result of either starvation or brutal death caused intentionally by the aggressor?

The Chairman: We are going to try to get one more question in before we break.

Ms Gast: I would really like to make a statement. I met with Tom Yates, a representative of the United States High Commission for refugees in Croatia, and basically he is of the same opinion. He is embarrassed for the United States. A lot has been done but unfortunately not enough.

[*Traduction*]

Ma recommandation qui, je crois, ressemble à ce que vous-même et M^me^ Gast avez dit, est que nous réintégrions ces gens dans leur pays. Si nous ne faisons rien pour les empêcher de partir, ils ne seront jamais rapatriés et personne n'aura la volonté de les ramener chez eux.

C'est la politique serbe qui est paradoxale. Selon cette politique, les Serbes, pour des raisons humanitaires, travailleront avec la communauté internationale pour faire sortir les réfugiés du territoire et les envoyer dans d'autres pays.

En résumé, le Canada a fait beaucoup pour le maintien de la paix et pour les réfugiés; il a même accepté d'en accueillir un certain nombre. Mais si nous voulons aider les réfugiés, il faudra que ce soit sur leur propre territoire; nous devons les rapatrier.

Comme l'a dit Margaret Thatcher, environ 2,1 millions de personnes ont dû quitter leurs foyers; ceux-ci ont probablement été détruits. Les personnes, elles, ont été soit placées dans des camps d'internement ou des camps de réfugiés dans des pays limitrophes. Il nous faut ramener ces personnes chez elles et créer un contexte propice à la distribution de nourriture et de fournitures.

Cela me ramène à la question précédente. Il incombe aux Nations Unies de maintenir la paix; la mission des soldats onusiens n'est pas de tirer si on ouvre le feu sur eux, mais simplement de se retirer s'ils sont attaqués. Puisqu'ils sont les gardiens de la paix, une de leurs tâches est d'aider les gens déplacés à réintégrer leurs maisons et quartiers. C'est le seul moyen de leur faire parvenir des médicaments et de la nourriture.

Mme Bertrand: Êtes-vous satisfait de la politique du Haut Commissariat pour les réfugiés? Est-ce qu'il fait du bon travail?

M. Sacirbey: J'aimerais répondre à la question car je connais M^me^ Ogata, ainsi que ses collaborateurs, relativement bien. Ce sont des gens remarquables. Selon M^me^ Ogata, le Haut Commissariat ne fait qu'appliquer des solutions intérimaires. Il ne s'occupe pas des causes du problème et a même admis être gêné du fait que dans plusieurs cas il a même contribué à l'épuration ethnique.

Le Haut Commissariat se veut une agence humanitaire et sa première responsabilité est de sauver des vies. Il déploie tous les efforts à cette fin, même si cela peut contribuer aux objectifs à long terme de l'agresseur. Par contre, en faisant le nécessaire pour sauver des vies, il demande que la communauté internationale et les États membres des Nations Unies lui enlèvent un grand fardeau, qui est de choisir entre les deux options suivantes: sauver des vies et ainsi contribuer à l'épuration ethnique, ou ne rien faire et, conséquemment, permettre aux gens de mourir soit de faim ou d'une façon cruelle infligée sciemment par l'agresseur.

Le président: Je permets qu'on pose une dernière question avant la fin de la séance.

Mme Gast: J'aimerais dire quelque chose. J'ai rencontré un représentant du Haut Commissariat des États-Unis pour les réfugiés, M. Tom Yates, en Croatie, et il partage cette opinion. Il est gêné de la position américaine. On a fait certaines choses mais malheureusement pas assez.

[*Text*]

I would like to address the situation that the member of Parliament has said here, the young Croatian group that is trying to promote itself in your political system, and rightfully so. Sometimes maybe young people can make a little mistake. I know Canada has tried to do a lot and many other nations have. I agree with the member also that the UN has tried. Everybody has tried. For a year and a half I have been watching them try, but we all know the result. The war is still horrifying. So it is not that nothing has been done but really that nothing has been achieved.

There is something I want to bring in, as far as what Mr. Pasik here is saying, and that is that we should go into more negotiation in Bosnia. Let's go back to what happened to Croatia. We have something like 14,000 UN troops. Not one mandate has been carried out. Not one refugee has gone home, not one road has been opened by air, sea or land. It was a total failure. The people are actually kept hostage.

During that time 35,000 Serbian people have come in and occupied homes. This is a fact. It is not fiction. It is being stated somewhere. What we are doing by having the peacekeeping forces in the state of Croatia is allowing the Serbian people to come in and literally occupy the homes of the Croatian people, fully furnished and so on.

The Government of Croatia has allowed me to say this. It will not renew the mandate of the UN peacekeeping forces because not a single one of its questions or points was carried out. In March of next year, we are facing war there, and to create the same situation in Bosnia-Herzegovina, if it has already failed in Croatia, simply we see no end to this.

I am not a war advocate. I have been there, and as I have said, I have seen people killed and it has affected me greatly. But I just don't see an end to this crisis without the heavy artillery being removed that shells the people of Bosnia-Herzegovina on a daily basis, 24 hours a day. It has to be stopped.

Mr. Robinson (Burnaby-Kingsway): I want to thank the witnesses for coming to the committee.

I met with Dr. Michael Priest in Vancouver on Friday and with Dr. Dilli from the Bosnian community who spoke in incredibly powerful terms of the genocide that is taking place now and the particular impact, if I might say, on women with torture and rape of women and girls—the *Übermensch* theory being implemented once again in Europe.

I have two questions and I will put them both.

• 1240

The first is to the Ambassador. Perhaps he could indicate the impact of the arms embargo on Bosnia in particular at this point. Why does he feel that it's important that the arms embargo be lifted to end the permanent state of imbalance in the military?

Second, perhaps one of the witnesses could comment with respect to the issue of safe havens; at the very least ensuring that people are not being pushed out of their homes and their villages and their communities, that the United

[*Translation*]

J'aimerais parler de la situation évoquée par le député lorsqu'il a dit qu'un jeune groupe croate tente—avec raison—d'attirer l'attention de notre classe politique. Les jeunes commettent parfois des erreurs. Je sais que le Canada, ainsi que plusieurs autres pays, a essayé de faire sa part. Je suis également d'accord avec la députée pour dire que les Nations Unies ont essayé d'aider. Chacun a fait un effort. Depuis un an et demi, j'ai observé tous ces efforts, mais nous savons tous ce qu'il en a été. La guerre sévit encore. On ne peut pas dire que rien n'a été tenté, seulement qu'on n'a rien accompli.

J'aimerais revenir à ce qu'a dit M. Pasik. Il faudrait avoir davantage de négociations en Bosnie. Revenons à ce qui s'est passé en Croatie. Il s'y trouve environ 14 000 soldats onusiens. Aucun objectif n'a été atteint. Pas un seul réfugié n'est retourné chez lui, aucun corridor aérien, maritime ou terrestre n'a été ouvert. L'opération est un échec total. La population est prise en otage.

Pendant cette période, 35 000 Serbes se sont installés dans les maisons. C'est un fait. Ce n'est pas un mythe. On le rapporte. En maintenant les gardiens de la paix en Croatie, nous permettons aux Serbes de pénétrer dans le territoire et d'occuper les maisons—d'ailleurs encore toutes meublées—appartenant aux Croates.

Le gouvernement croate m'a permis de tenir ces propos. Il ne renouvellera pas le mandat des forces de maintien de la paix des Nations Unies car aucun de ses objectifs n'a été atteint. En mars prochain, la guerre y éclatera et le même scénario qui existe en Croatie, où la stratégie des Nations Unies a connu un échec, se produira en Bosnie-Herzégovine. On ne voit pas de solution à cette situation.

Je ne défends pas la guerre. J'en ai déjà fait l'expérience et, comme je l'ai dit, j'ai vu des gens en train d'être abattus et cela m'a profondément affectée. Mais je ne crois pas que cette crise prendra fin à moins qu'on ne retire l'artillerie lourde qui bombarde quotidiennement, 24 heures sur 24, le peuple de Bosnie-Herzégovine. Il faut y mettre fin.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): J'aimerais remercier les témoins de leur présence.

Vendredi, j'ai rencontré le docteur Michael Priest à Vancouver et le docteur Dilli, de la communauté bosnienne. Celui-ci a tenu un discours émouvant sur le génocide actuel et sur les souffrances particulières des femmes et des jeunes filles—tortures et viols. Encore une fois, on assiste à l'application de la théorie de l'Übermensch en Europe.

J'aimerais poser deux questions.

La première question est destinée à l'ambassadeur. Peut-il nous décrire l'effet de l'embargo sur les armes sur la Bosnie à l'heure actuelle? Pourquoi est-il d'avis que l'embargo devrait être levé pour mettre fin à l'état permanent de déséquilibre entre les deux armées?

Un des témoins voudra peut-être répondre à ma deuxième question, qui porte sur les lieux sûrs. Les Nations Unies devraient-elles s'assurer qu'on n'expulse pas les personnes de leurs maisons, de leurs villages ni de leurs

[*Texte*]

Nations would be prepared to act in that way. If it's not prepared to use air strikes to cut supply lines from Serbia, or to knock out artillery batteries and aircraft that are slaughtering civilians, then at the very least, they could establish safe havens within Bosnia.

Those are the questions, Mr. Chairman, I would put to the witnesses.

Mr. Sacirbey: On the arms embargo, I think there are two very significant implications. Number one, we're facing an army, as has been pointed out, one of the largest armies in the world, with tremendous weapons. On the other hand, we have a government and a people who were never prepared for this war; in fact, they thought that this could all happen somehow peacefully. Now we find ourselves at a terrible disadvantage, and obviously the other side has no interest in negotiating, because there is nothing to confront them.

Number two, maybe a more dangerous long-term perspective here is fragmentation. If in fact a central government cannot fulfil it's primary objective of defending its people against aggression, then the loyalty of the citizens of that government will go to those people who can, and this means local bands, local warlords. We will have a much tougher time bringing that country to peace, because local interests, parochial interests, will rule rather than the interest of reason and a more centralized perspective.

If I may add something regarding the safe havens, we believe that there is a very dangerous aspect to the safe havens; that is, you are potentially providing ghettos for non-Serb populations, particularly the Muslim population. You are providing the basis for future ethnic divisions. However, things are pretty tough. Winter is going to kill hundreds of thousands. If this is the way to save people, then we are fully for it. We are now working on plans that would have both the short-term and the long-term desired impact.

Mr. Pasik: There is a route going from Belgrade to Sarajevo that is quite, as far as I know, possible. There were hold-ups, as you know. There was even a tragedy of Serbian women who had had their husbands slaughtered and killed in Muslim areas. They felt that they shouldn't give food to the Muslims at Srebrenica. These are all local fights. The basic thing is political. If the conditions of political agreements are such that they can bring in these things free, we don't need military enforcements. I feel that the crux of the issue has always been this: how are they going to create their federal boundaries within this thing? The way they're doing it is primitive, it's awful, but they're all doing it. This is my point. Unless they realize that's the wrong way to do it—and they will have to come to negotiations—there won't be a solution. But don't make it worse.

The Chairman: Mrs. Gast, and then Mr. Sacirbey. I intended it to be the last comments from each of you.

[*Traduction*]

communautés? Si les Nations Unies ne veulent pas faire des attaques aériennes pour couper les lignes d'approvisionnements qui ont leur origine en Serbie, ou si les Nations Unies ne veulent pas détruire des batteries d'artillerie et des avions qui servent à décimer la population civile, peuvent-elles au moins établir des lieux sûrs en Bosnie?

Voilà les questions que je pose aux témoins, monsieur le président.

M. Sacirbey: Je crois que l'embargo sur les armes a deux effets importants. Premièrement, comme nous l'avons mentionné, nous luttons contre une des plus grandes armées du monde et qui est d'ailleurs bien équipée. Ensuite, nous avons un gouvernement et un peuple qui n'ont pas anticipé cette guerre; en fait, ils ont cru que le pays allait se diviser dans la paix. Nous sommes maintenant dans une position très désavantageuse, et il est évident que l'autre côté n'a aucun intérêt à négocier, car rien ne lui résiste.

Deuxièmement, un danger plus grave qui nous guette est probablement la fragmentation. Si un gouvernement central ne peut pas s'acquitter de sa première responsabilité qui est de défendre sa population contre une agression, la population se tournera vers ceux qui pourront la protéger, soit des bandes locales ou des chefs de guerre locaux. Il sera d'autant plus difficile d'établir la paix car les bandes locales veilleront à leurs propres intérêts plutôt qu'à l'intérêt général.

J'aimerais ajouter un mot sur les lieux sûrs. Ceux-ci présentent un aspect très dangereux, soit qu'on court le risque de créer des ghettos pour les populations non serbes, en particulier la population musulmane. Cela revient à créer une situation propice à de futures luttes ethniques. Néanmoins, la situation est difficile. L'hiver va emporter des centaines de milliers de personnes. Si c'est la façon de sauver des gens, nous sommes pour. Nous sommes en train de travailler sur un plan qui apporterait des solutions à court et à long terme.

M. Pasik: D'après ce que je sais, il existe une route ouverte entre Belgrade et Sarajevo. Comme vous le savez, personne n'a été arrêté de force sur cette route. Puis il s'est produit un événement tragique pour les femmes serbes lorsque leurs maris ont été massacrés dans des régions musulmanes. Par la suite, elles n'ont pas voulu donner de la nourriture aux musulmans qui se trouvaient à Srebrenica. Il s'agit de combats locaux. La base est politique. Si les ententes politiques prévoient l'acheminement gratuit de vivres, il ne sera pas nécessaire d'avoir des renforcements militaires. D'après moi, le noeud du problème a toujours été le suivant: comment vont-ils dessiner les frontières fédérales avec ce conflit en arrière-plan? Leurs actions sont primitives et terribles, mais tous y souscrivent. Voilà ce à quoi je veux en venir. À moins qu'ils ne se rendent compte que leur approche est mauvaise—tôt ou tard ils vont devoir s'en remettre à la négociation—il n'y aura aucune solution. Mais il ne faut pas empirer la situation.

Le président: M^me^ Gast, suivie de M. Sacirbey. Nous terminerons sur vos propos.

[*Text*]

Ms Gast: As far as my opinion really goes, I go along with the ambassador. I believe by taking the people out of their homes to safe havens is really aiding the Serbs in the ethnic cleansing, because there are already a million displaced Muslims from Bosnia. On the one hand, if they are definitely facing certain death, which one will you choose? Obviously, as the ambassador said, we have to move the people because they will be dead. But on the other hand, if we move them, we aid the ethnic cleansing. So I think we're in a catch-22. What do we do?

Mr. Robinson: Maybe create the safe haven in their homes, protect their homes.

Ms Gast: That would be wonderful. Exactly. If we can protect those civilians, keep them in their homes, then we have found the solution.

Mr. Robinson: In Tuzla and other places.

Ms Gast: Anywhere, in Croatia, in Bosnia-Herzegovina. We have people all around the world.

• 1245

My last comment is that if we don't do something, when Kosovo and so on and Croatia are back in war in March or April, we will have mass exodus. I don't think we are prepared to deal with mass exodus of people across the world since the Second World War. If you can do something on that idea to have them safe in their homes, that would be God's blessing and the best Christmas present I can think of.

I thank you.

Mr. Weyman: Mr. Chairman and hon. members of Parliament, I think this morning we've had a clear example of the kind of posturing, rhetoric, polemics and historical rationalizations that maintain the delays that enable Serbia to continue its aggression and its genocide. We have to get over these polemics and histrionics and get beyond, to the facts of how many people are being killed. Peacekeeping is not adequate; peacemaking is required, and immediately.

Thank you very much.

The Chairman: I thank all our witnesses. It's not an easy subject to discuss in any amount of time, and I'm grateful to all of you for trying to manage it in the time available to us this morning.

The committee stands adjourned until 3:30 p.m.

[*Translation*]

Mme Gast: Je partage l'avis de l'ambassadeur. En évacuant les gens de leurs maisons pour les concentrer dans des lieux sûrs, on ne fait qu'aider les Serbes dans leur épuration ethnique. Il y a déjà un million de musulmans qui ont dû quitter la Bosnie. Mais si ces gens restaient chez eux, ils seraient tués. Que faire? Évidemment, comme l'a dit l'ambassadeur, il faut déplacer ces gens, sinon ils mourront. Il n'y a pas de solutions à ce dilemme. Que faire?

M. Robinson: On pourrait peut-être convertir leurs maisons en lieux sûrs.

Mme Gast: Exactement. Ce serait merveilleux. S'il nous était possible de protéger ces civils, de les protéger chez eux, on aurait trouvé la solution.

M. Robinson: À Tuzla et ailleurs.

Mme Gast: N'importe où en Croatie et en Bosnie-Herzégovine. Il y a des réfugiés dans le monde entier.

Finalement, si nous n'agissons pas, le Kosovo, le so on et la Croatie se trouveront de nouveau en état de guerre en mars ou avril, et nous connaîtrons d'énormes mouvements de population dans le monde comparables à ceux de la Seconde Guerre mondiale. Si vous pouviez donner suite à votre idée selon laquelle on pourrait les protéger chez eux, ce serait une bénédiction et le plus beau cadeau de Noël que je puisse m'imaginer.

Merci.

M. Weyman: Monsieur le président et honorables députés, ce matin, nous avons vécu un bel exemple de déclamation, de rhétorique, de polémique et d'apologie historique qui ne servent qu'à faire gagner du temps à la Serbie, lui permettant de poursuivre son agression et son génocide. Il nous faut cesser de faire de la polémique et du théâtre pour ne s'en tenir qu'au fait, au fait qu'on tue beaucoup de gens. Le maintien de la paix ne suffit pas; il faut procéder à la planification et ce, sans tarder.

Merci beaucoup.

Le président: Je remercie nos témoins. Il est difficile de discuter d'un tel sujet en peu de temps, et je vous remercie de l'avoir tenté dans le temps qui nous était alloué ce matin.

La séance est levée jusqu'à 15h30.

MAIL ➤ POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Republic of Bosnia and Herzegovina:

Muhamed Sacirbey, Ambassador to the United Nations.

From the World Life Institute:

Tedd Weyman, Spokesperson on Bosnia-Herzegovina.

As individual:

Zdenka Gast, Co-Chairperson, Capitol Hill Advisory Board on Croatian Affairs.

From the Serbian Heritage Academy:

Nicholas Pasik, President.

TÉMOINS

De la Bosnie et Herzégovine:

Muhamed Sacirbey, ambassadeur auprès des Nations Unies.

Du «World Life Instiute»:

Tedd Weyman, porte-parole, Bosnie-Herzégovine.

À titre personnel:

Zdenka Gast, co-président, Conseil consultatif du Capitol en matière Croate.

De la «Serbian Heritage Academy»:

Nicholas Pasik, président.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CA1
XC11
-E91

Governme
Publicatio

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 49

Tuesday, December 8, 1992

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 49

Le mardi 8 décembre 1992

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canada's role in the United Nations

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude du rôle du Canada auprès des Nations Unies

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25256

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice-Chairmen: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice-présidents: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle—(14)

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 8, 1992
(58)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:59 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: John Bosley, Jesse Flis, André Harvey and Svend Robinson.

Other Members present: Walter McLean.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer. *From the Parliament Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Bob Miller, Research Consultant.

Witnesses: From the Canada–Carribean–Central America Policy Alternatives: Lissa North. *From the Canadian Peace Alliance:* Gideon Forman, Co-ordinator.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of Canada's role in the United Nations. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, November 18, 1992, Issue No. 44*).

The witnesses made opening statements and answered questions.

At 5:12 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 8 DÉCEMBRE 1992
(58)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 15 h 59, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: John Bosley, Jesse Flis, André Harvey, Svend Robinson.

Autre député présent: Walter McLean.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur:* Bob Miller, consultant en recherche.

Témoins: De Canada–Carribean–Central America Policy Alternatives: Lissa North. *De l'Alliance canadienne pour la paix:* Gideon Forman, coordonnateur.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité examine le rôle du Canada auprès des Nations Unies (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 18 novembre 1992, fascicule n° 44*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 17 h 12, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, December 8, 1992

• 1556

The Chairman: I call the committee to order. There are sufficient numbers to hear witnesses.

We are continuing with our examination of Canada's role in the United Nations. Listed here is Ms Lissa North from the Canada-Carribean-Central America Policy Alternatives. That's the longest name we've had yet ever appear before us.

Ms Lissa North (Canada-Carribean-Central America Policy Alternatives): You've seen us before as the Central American Round Table.

The Chairman: You used to be called the Central American Round Table?

Ms North: We were the people who organized—

The Chairman: I don't think I've ever seen it written out. We also have with us this afternoon Mr. Gideon Forman, from the Canadian Peace Alliance.

You know our procedures. We'd like to hear your comments and then we'll ask you some questions based on this, if that suits you. You go ahead then, Ms North, please.

Ms North: I'm going to address the Secretary General's proposal itself, *An Agenda for Peace*. Of course I will only be able to address a few of the issues he raised there. It's a relatively long report. I will discuss the issues raised by the report from the vantage point of research in which I have been engaged with Stephen Baranyi. It's research concerning the United Nations peacemaking, peacekeeping, and peacebuilding efforts in Central America, specifically ONUCA, the UN observer force in Central America, and ONUSAL, the UN observer group in Salvador.

My remarks on the Secretary General's report are based on my acquaintance with the Central American missions. I do not pretend to any kind of general expertise on UN peacekeeping on global terms.

First of all, to begin with some points on resources, we could not agree more with the Secretary General concerning the urgent need for greater resources if the United Nations is to fulfil the responsibilities with which it is increasingly being charged. However, *Agenda for Peace* does not deal with certain resource questions that emerged from our work.

Among the needed resources, I would like to sing aloud the establishment of an operations centre at the United Nations Headquarters. The large number of missions and their coordination requires a permanent and experienced staff. This was a need expressed by several of the Canadian officers we interviewed concerning their experiences in Central America, and it has been noted by various observers of the current state of affairs.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 8 décembre 1992

Le président: La séance est ouverte. Nous sommes maintenant suffisamment nombreux pour entendre des témoins.

Nous poursuivons notre étude du rôle du Canada au sein des Nations Unies. Nous accueillons maintenant M^me^ Lissa North du Canada-Carribean-Central America Policy Alternatives. Il s'agit de l'association au nom le plus long qui ait jamais comparu devant nous.

Mme Lissa North (Canada-Carribean-Central America Policy Alternatives): Notre association a déjà comparu devant le comité sous le nom de Central American Round Table (Table ronde sur l'Amérique centrale).

Le président: C'était votre ancien nom?

Mme North: Nous sommes ceux qui ont organisé. . .

Le président: Je ne pense pas avoir jamais vu ce nom écrit en toutes lettres. Nous accueillons aussi cet après-midi M. Gideon Forman de l'Alliance canadienne pour la paix.

Vous savez déjà comment se déroulent nos séances. Je vous prie de faire d'abord votre déclaration, après quoi nous vous poserons des questions. Vous pouvez commencer, Madame North.

Mme North: Mon exposé va porter sur la proposition du Secrétaire général des Nations Unies, laquelle s'intitule *Agenda pour la paix*. Je devrai évidemment me contenter d'aborder quelques aspects seulement de ce rapport assez volumineux. Je me reporterai à cet égard aux recherches que j'ai menées avec Stephen Baranyi sur la contribution des Nations Unies à la réalisation, au maintien et à l'édification de la paix en Amérique centrale, en particulier par l'intermédiaire de l'ONUCA, le groupe d'observateurs des Nations Unies en Amérique centrale, et de l'ONUSAL, la mission d'observation des Nations Unies en El Salvador.

Les observations que je formulerai sur le rapport du Secrétaire général s'appuieront donc sur ma connaissance des missions onusiennes en Amérique centrale. Je ne me pose pas cependant, en spécialiste des opérations de maintien de la paix des Nations Unies.

J'aimerais d'abord relever quelques points au sujet des ressources. Le Secrétaire général a tout à fait raison de réclamer qu'on augmente d'urgence les ressources des Nations Unies pour leur permettre de s'acquitter des responsabilités accrues qui leur sont confiées. Or, l'*Agenda pour la paix* n'aborde pas cette question dont nos travaux soulignaient le caractère pressant.

Au nombre des ressources dont la nécessité se fait sentir, j'insiste sur la création d'un centre opérationnel au siège des Nations Unies. En effet, il conviendrait d'affecter un personnel permanent expérimenté à la coordination des nombreuses missions menées par les Nations Unies. Plusieurs fonctionnaires canadiens que nous avons interviewés au sujet des missions en Amérique centrale, ainsi que divers observateurs de la scène internationale ont d'ailleurs fait ressortir les avantages que présenterait la création d'un tel centre.

[*Texte*]

Secondly, there are questions that relate to the use of the resources already available or resources that may become available shortly. It seems to us that the salaries paid to peacekeeping personnel should be adjusted in some relationship to the living costs of the region to which they are assigned. Currently, there is one standard international salary no matter where the services are performed. Salaries adjusted in some relation to local cost of living, in addition to producing savings, we argue can actually improve UN public relations and credibility. To explain briefly, the lifestyles of UN mission members, particularly in poor countries, very often become sources of considerable resentment on the part of the local population. For example, in El Salvador today, the local population refers to ONUSAL as the "United Vacations".

• 1600

Third, in relation to resources comes the question of recruitment of personnel. In this regard, the use of personnel from highly repressive military institutions appears extremely worrisome to us. In the course of our study on Central America we encountered violations of norms of impartiality on the part of officers from Latin American countries who were assigned to ONUCA and ONUSAL. Consequently, we recommend exploring new regulations in this area, for example the non-use of military or police personnel for any command positions from institutions with records of gross and systematic human rights abuses for a period of 10 years after the return to democratic constitutional rule and the re-establishment of civil and human rights in the country that is providing the troops or the officers.

I would like to turn to some comments on peace-building. The Secretary General, of course, points out that peace-building is an extremely complex process, and we agree entirely. It involves, in most cases, the reform of domestic institutions, political institutions, traditional institutions, and even economic institutions such as land tenure structures. Consequently, peace-building raises questions about sovereignty that remain to be fully addressed by the member nations of the United Nations in some kind of collective fashion.

In addition, if you want to move coherently towards effective peace-building, the development assistance policies of donor nations would have to be coordinated with peace-building efforts. This is another area on which UN members, especially the donor countries, would need to reach some kind of agreement.

I think it is worth stressing that the reconstruction of post-World War II Europe and also parts of Asia was accomplished with generous international assistance, particularly from the United States. The reconstruction of currently war-torn areas will require similar assistance if we are going to have a peace that can endure.

What is particularly worrisome about the current situation, from our perspective, is that the conditionalities on aid and on loans imposed both by international financial institutions such as the IMF and the World Bank, and by

[*Traduction*]

Ensuite, l'affectation des ressources dont disposent déjà ou dont disposeront sous peu les Nations Unies soulève d'autres questions. À notre avis, les salaires versés au personnel qui participe aux opérations de maintien de la paix devraient être fonction du coût de la vie dans leur région d'affectation. À l'heure actuelle, les membres des forces onusiennes touchent le même salaire, où qu'ils soient affectés dans le monde. Si les salaires versés reflétaient le coût de la vie dans la région d'affectation, les Nations Unies pourraient non seulement réaliser des économies, mais aussi redorer leur blason et accroître leur crédibilité. À l'heure actuelle, le train de vie des membres des missions onusiennes, en particulier dans les pays pauvres, suscite très souvent beaucoup de ressentiment au sein de la population locale. Ainsi, au El Salvador, on parle des membres des «vacances unies» pour désigner les membres de l'ONUSAL.

Enfin, la question des ressources soulève évidemment celle du recrutement du personnel. À cet égard, nous nous préoccupons vivement du fait que l'ONU fait appel aux membres d'institutions militaires hautement répressives. Nous avons en effet pu constater que certains membres de l'ONUCA et de l'ONUSAL manifestaient un manque flagrant d'impartialité dans l'exercice de leurs fonctions en Amérique latine. Par conséquent, nous recommandons que l'ONU n'accorde pas de poste de commandement aux militaires ou aux policiers détachés par institutions coupables de bafouer systématiquement les droits de la personne dans leur pays d'origine, et ce, pour une période de dix ans après le retour à la démocratie et le rétablissement des droits civiques et des droits de la personne dans ces pays.

J'aimerais maintenant vous dire quelques mots au sujet de la réalisation de la paix. Nous convenons entièrement avec eux le Secrétaire général qu'il s'agit là d'un processus archicomplexe qui s'inscrit dans le cadre d'une réforme des institutions politiques et économiques du pays visé, telle que la réforme du régime foncier. En outre, la réalisation de la paix soulève certaines questions quant à l'application du principe de la souveraineté sur lesquelles doivent se prononcer l'ensemble des pays membres des Nations Unies.

En outre, toute intervention cohérente en vue de l'édification de la paix appelle la coordination des politiques d'aide au développement des pays donateurs. Voilà un autre aspect sur lequel les membres de l'ONU, notamment les pays donateurs, devraient s'entendre.

Je crois qu'il convient d'insister sur le fait que la reconstruction de l'Europe et de certaines parties de l'Asie après la Seconde Guerre mondiale a été l'aboutissement d'une aide internationale généreuse, en particulier de la part des États-Unis. La reconstruction des régions actuellement dévastées par la guerre exigera une aide semblable si l'on veut que la paix dure.

Ce qui nous inquiète tout particulièrement au sujet de la situation actuelle, c'est que les conditions fixées pour l'octroi d'aide et de prêts par les institutions financières internationales comme le FMI et la Banque mondiale, ainsi

[*Text*]

donor nations such as Canada, often appear to work at cross-purposes to peace-building. I am referring specifically to requirements to implement structural adjustment policies which undercut the living standards of the poorer sections of the populations of these countries.

Third, there are gender issues that need to be addressed, and they are not even mentioned in the Secretary General's report. But if indeed there is an actual movement from the peacekeeping operations we have seen in the past toward the kind of peace-building operations we are currently witnessing, including that of ONUSAL, which include human rights monitoring and other complex issues, such missions will involve greater use of civilian personnel, including larger proportions of women.

In addition to sensitive gender issues already present in the armed forces of the countries that are regular contributors to UN peacekeeping missions, additional gender relations issues will be raised by these new peace-building initiatives that involve the use of civilian personnel. The Secretary General, of course, addresses this question of greater use of civilian personnel.

By the way, we have already encountered some of these problems in the coordination between the police division, which is male, and the human rights division, which is approximately half female in the case of ONUSAL.

Fourth, a few remarks on training. *Agenda for Peace* refers to training with particular reference to police monitoring. However, we would like to stress that training should be considered in more general terms. In that regard, our work on Central America corroborates the importance of experience in peacekeeping in order to ensure success. Let me explain briefly.

• 1605

On the basis of our work, we concluded that the Canadian contribution to ONUCA was critical to the overall success of that mission. Canadians provided the necessary expertise and experience in that case, and this fact in turn suggests there is a history of norms and operations and so on from past missions that should be transmitted to the commanding personnel of armed forces that have not participated in peacekeeping missions before, or that have participated only marginally.

We would propose considering an academy dedicated to education in these matters. It's an academy whose curriculum should not be limited to purely military questions, nor should entrance be limited to merely military personnel only. Rather, we need education on issues related to human rights, and even gender issues, that pertain to peace-building of the type that has been taken by ONUSAL and other missions.

Peace-building, let me reiterate again, involves a very ambitious kind of effort. It includes questions ranging from the coordination of civilian and military personnel to coordination of human rights and police monitoring.

[*Translation*]

que par les pays donateurs comme le Canada, vont à contre-courant des efforts d'édification de la paix. Je songe, en particulier, à l'obligation faite aux pays bénéficiaires d'adopter des politiques d'ajustement structurel qui se traduisent par un abaissement du niveau de vie pour leurs citoyens les plus démunis.

Je me permets de faire remarquer que le rapport du Secrétaire général n'aborde nullement la question de la discrimination sexuelle. Or, si, comme c'est la tendance actuelle, on privilégie davantage les opérations d'édification de la paix que celles de maintien de la paix—y compris dans le cas de l'ONUSAL, mission notamment axée sur la surveillance des droits de la personne—, il est inévitable que l'on fera de plus en plus appel au personnel civil, et en particulier à un plus grand nombre de femmes.

Les forces armées des pays qui contribuent régulièrement des forces aux missions de maintien de la paix des Nations Unies sont déjà confrontées au problème de la discrimination sexuelle, mais ce problème s'accentuera à mesure de l'augmentation des initiatives d'édification de la paix auxquelles seront appelés à participer un nombre accru de civils. Dans son rapport, le Secrétaire général soulève évidemment la question du recours accru aux civils.

Soit dit en passant, ce problème de la discrimination sexuelle se pose déjà du fait que les membres de la division policière sont tous des hommes, alors que la moitié environ des membres de la division des droits de la personne sont des femmes.

J'aimerais maintenant vous dire quelques mots au sujet de la formation. L'*Agenda pour la paix* aborde la question en ce qui a trait, en particulier, à la surveillance policière. À notre avis, cependant, il convient d'aborder le sujet sous un angle plus général. Nous avons constaté en Amérique centrale que le succès des opérations de maintien de la paix dépend de l'expérience du personnel qui y est affecté. Permettez-moi de vous donner quelques brèves précisions à cet égard.

Nos recherches nous ont permis de conclure que le Canada a joué un rôle déterminant dans la mission de l'ONUCA. En effet, le succès des opérations est attribuable à la compétence et à l'expérience des Canadiens qui y ont participé. Nous en déduisons que l'intervention des militaires canadiens s'appuie sur des consignes et des normes qu'il conviendraient de porter à l'attention des commandants des forces armées n'ayant que peu ou pas participé jusqu'ici à des missions de maintien de la paix.

Nous proposons la création d'une académie dont le programme ne serait pas purement militaire et qui, d'ailleurs, ne serait pas réservé aux seuls militaires. Cette académie pourrait en effet dispenser une formation au respect des droits de la personne et à l'application du principe de l'égalité sexuelle dans le cadre d'opérations d'édification de la paix comme celles qui ont été menées sous l'égide de l'ONUSAL.

Je désire insister sur le fait que l'édification de la paix constitue une entreprise très ambitieuse dans la mesure où elle exige la coordination de diverses activités de nature civile et militaire de même que la coordination, notamment, des activités liées au respect des droits de la personne et à la surveillance des activités policières.

[*Texte*]

Fifth comes the question of the greater use of regional organizations in peacekeeping and peacebuilding suggested by the Secretary General. He refers to the Friends of the Secretary General in an ONUSAL case, but he also mentions the Organization of American States.

We would urge great caution in proceeding toward involving the OAS in peacekeeping activities in this hemisphere. The United Nations attempted to collaborate with OAS in Central America, specifically through a monetary mission, the CIAV, which was mandated to assist in the demobilization of the Contras in Nicaragua. However, the OAS component of that mission quickly became mired in political controversy, serious political controversy, due to its alleged lack of respect for norms of impartiality. So greater OAS involvement raises a number of serious questions, which range from the use of military personnel from countries with abusive military institutions, records of gross human rights violations, to questions of U.S. dominance within the OAS itself.

Sixth, we find the Secretary General's proposals concerning peace enforcement very worrisome. Our own reading of both the ONUCA and ONUSAL experience support the wisdom of established peacekeeping norms of non-enforcement. Both of these missions were established after a very long process of peacemaking or negotiations that the United Nations facilitated. In fact, it's possible to argue that in the case of El Salvador not only did the UN facilitate it, but the United Nations pushed it, and should be credited with the achievements that are there up to now. We are convinced that enforced demobilization would have led to continued fighting, loss of lives, including lives of UN peacekeeping personnel. Enforcement capacities in those situations would certainly have made any kind of a national political reconciliation process much more problematic afterwards.

Moreover, UN peacekeeping operations are necessarily highly politicized. That is, they are profoundly limited or shaped by the desires of the most powerful members of the Security Council and by host states. Classical peacekeeping operations are no different, but their lack of coercive capabilities ensured at least some adherence to the norms of impartiality and consent, which I think are critical for effective conflict resolution.

To conclude, I would like to emphasize that the peace process in Central America, no matter how problematic, still remains, and no matter what kinds of criticisms we may level against it, that peace process would not have advanced to the point it has reached without the participation of the United Nations. The UN has played a critical role in conflict de-escalation, and in general we support an expansion of the UN role.

Second, I would like to reiterate that the Canadian contribution to ONUCA was critical to the overall success of that mission. Canadians provided the necessary expertise and experience in that particular case. We don't yet know

[*Traduction*]

Abordons maintenant la question du recours accru aux organismes régionaux dans le cadre des opérations de maintien et d'édification de la paix, que propose le Secrétaire général. Celui-ci mentionne tout particulièrement ses amis pour ce qui est de l'ONUSAL, mais aussi l'Organisation des États américains.

Nous préconisons la plus haute prudence en ce qui touche la participation de l'OEA aux activités de maintien de la paix dans cet hémisphère. Les Nations Unies ont tenté de collaborer avec l'OEA en Amérique centrale dans le cadre, en particulier, d'une mission à caractère financier, la CIAV, dont le but était de faciliter la démobilisation des contras au Nicaragua. Or, la participation de l'OEA à cette mission a rapidement suscité une vive controverse politique en raison du parti pris dont on accusait à ses représentants. Le recours accru aux forces de l'OEA soulève donc plusieurs questions importantes, qui vont de la participation aux opérations de l'ONU de militaires détachés par des institutions militaires répressives et des pays coupables de violations flagrantes des droits de la personne, à la domination exercée par les États-Unis au sein de l'Organisation elle-même.

Nous avons aussi de sérieuses réserves au sujet des propositions du Secrétaire général quant aux mesures visant à faire respecter la paix. À notre avis, l'ONUCA et l'ONUSAL font plutôt ressortir le bien-fondé des opérations de maintien de la paix. Ces deux missions sont l'aboutissement d'un très long processus de négociations en vue de la réalisation de la paix mené par l'intermédiaire des Nations Unies. On peut même attribuer aux efforts onusiens l'accord de paix conclu en El Salvador. Nous sommes convaincus que la démobilisation forcée des troupes n'aurait fait qu'attiser les combats et se serait traduit par des pertes de vie, notamment au sein du personnel de maintien de la paix des Nations Unies. Dans une situation semblable, l'intervention des Nations Unies pour instaurer la paix par la force n'aurait fait que rendre plus difficile ensuite le processus de réconciliation nationale.

Qui plus est, les opérations de maintien de la paix des Nations Unies sont nécessairement très politisées. Voilà pourquoi elles prennent inévitablement la forme que souhaitent les membres les plus puissants du Conseil de sécurité et des États qui accueillent les troupes. Il est vrai qu'on peut en dire autant des opérations traditionnelles de maintien de la paix, mais le fait que les Nations Unies n'imposent pas leur intervention par la force assure une certaine impartialité et le respect du principe du consentement des belligérants dont dépend, à mon sens, le règlement des conflits.

En conclusion, j'aimerais insister sur le fait que sans l'intervention des Nations Unies, le processus de paix en Amérique centrale, si imparfait soit-il, aurait été voué à l'échec. En effet, il faut attribuer, en partie, la désescalade des conflits au rôle critique qu'ont joué les Nations Unies, et c'est pourquoi nous appuyons en principe l'intervention des forces onusiennes dans des situations de ce genre.

J'aimerais aussi réaffirmer le fait que le Canada joue un rôle déterminant dans le succès de l'ONUCA. Ce succès est en effet attribuable en grande partie à l'expérience et à la compétence des Canadiens qui ont participé aux opérations.

[*Text*]

whether we can say the same thing about ONUSAL, because the research in which we are engaged is still very much in midstream. We hope to conclude it between January and March of next year.

• 1610

The Chairman: Thank you very much. Please go ahead.

Mr. Gideon Forman (Co-ordinator, Canadian Peace Alliance): I'd like to begin by thanking the standing committee for the invitation to speak to you. I represent the Canadian Peace Alliance. I'm the co-ordinator of the alliance, and I'll keep my comments quite brief and focused on Mr. Boutros-Ghali's pamphlet, which I understand is the focus of your concern.

Let me begin by saying that we applaud the UN Secretary General's efforts to broaden the whole notion of security. We ourselves tried to do this in a project we undertook last year called the Citizens' Inquiry into Peace and Security.

Mr. Boutros-Ghali suggests that security is not merely a matter of military preparedness. He suggests, as we have, that security entails, among other things, a healthy environment, proper nutrition and adequate health care. I'll just quote, if I may, one passage that nicely encapsulates this, and he writes:

> A porous ozone shield could pose a greater threat to an exposed population than a hostile army...security must encompass matters beyond military threats...

That's something with which we're very much in agreement. We also applaud his concern with looking at the root causes of conflict. Peacekeeping and peacemaking, after all, are really a kind of admission of failure, an admission that we haven't extirpated or rooted out wars underlying sources. I think Mr. Boutros-Ghali is quite right when he says we must "address the deepest causes of conflict: economic despair, social injustice and political oppression". I think it kind of radical in the sense of getting at the root. This kind of analysis is crucial here, and we very much applaud it.

Addressing these deep causes of conflict and war I think is crucial. If we succeed fully in doing that, we make peacekeeping and peacemaking unnecessary, and I think that ultimately is our goal.

We as Canadians can tackle the very roots of war by prohibiting arms exports, by increasing foreign aid, which after all gets at many of the injustice and inequality issues that make war flourish. We should increase foreign aid particularly to small, popularly controlled development projects and also make redistribution of global wealth an absolute foreign policy imperative, if we're very serious about getting at the roots of war.

[*Translation*]

L'état actuel de nos recherches ne nous permet pas de nous prononcer de la même façon sur l'issue de l'ONUSAL. Nous espérons cependant être en mesure de le faire entre janvier et mars prochains.

Le président: Je vous remercie. Veuillez poursuivre.

M. Gideon Forman (coordonnateur de l'Alliance canadienne pour la paix): J'aimerais commencer par remercier le Comité permanent de m'avoir invité à comparaître. Je représente l'Alliance canadienne pour la paix, dont je suis le coordonnateur. Mon exposé portera exclusivement sur le sujet qui vous intéresse, soit le texte de M. Boutros-Ghali.

Permettez-moi de faire remarquer d'emblée que nous appuyons les efforts déployés par le Secrétaire général des Nations Unies afin d'élargir le sens du terme «sécurité». C'était d'ailleurs l'objet que s'était fixé notre association dans le projet qu'elle a mené l'an dernier et que nous avions appelé «Étude des citoyens sur la paix et la sécurité».

D'après M. Boutros-Ghali, la sécurité d'un pays ne repose pas simplement sur son état de préparation militaire. Pour lui, comme pour nous, la notion de sécurité n'a de sens que si un pays assure un milieu de vie, une alimentation et des services de santé adéquats à ses citoyens. Permettez-moi de citer un passage du texte du Secrétaire général qui résume très bien cette idée:

> l'appauvrissement de la couche d'ozone peut éventuellement poser plus de risques pour les habitants d'un pays que l'intervention d'une armée hostile... la notion de sécurité dépasse donc les menaces militaires...

Nous sommes tout à fait d'accord avec le Secrétaire général sur ce principe. Nous le félicitons également de se préoccuper des causes premières des conflits. Après tout, si les opérations de maintien et de rétablissement de la paix existent, c'est que nous n'avons pas réussi à résoudre les problèmes qui ont déclenché les guerres. M. Boutros-Ghali a tout à fait raison, à mon sens, de souligner qu'il faut «s'attaquer aux causes premières des conflits, soit au désespoir économique, à l'injustice sociale et à l'oppression politique». Il faut donc s'attaquer aux sources mêmes des problèmes. Nous louons donc la position adoptée par le Secrétaire général.

J'insiste donc sur le fait qu'il est impératif de s'attaquer aux causes profondes des conflits. Si nous parvenons à le faire, les opérations de maintien et de restauration de la paix deviendront inutiles, ce qui devrait être notre objectif ultime.

Le Canada peut s'attaquer aux causes mêmes des guerres en interdisant les exportations d'armes et en augmentant l'aide qu'il accorde aux pays étrangers. Ces mesures devraient permettre de corriger bon nombre des injustices et des inégalités qui sont à l'origine même des guerres. Nous devrions augmenter notre aide extérieure, en particulier pour la mise en oeuvre de petits projets de développement communautaires, et faire de la redistribution de la richesse un impératif de notre politique étrangère. Nous montrerions ainsi que nous sommes bien décidés à nous attaquer aux causes des guerres.

[*Texte*]

Of course, efforts to remove the sources of conflict don't always work. As you know, Mr. Boutros-Ghali presents four responses when we're unsuccessful in removing war. I'm not going to speak about all of them. I'd like to say a couple of words, if I may, about peacemaking and peacekeeping, and then I will wrap up.

Let me preface my remarks by saying that the Canadian Peace Alliance can only support non-violent dispute settlement mechanisms. These include diplomacy, arbitration to World Court and economic sanctions. We believe that even when combat is undertaken by the United Nations, it's not acceptable if it is truly combat.

Let me say a couple of words about peacemaking now, as Mr. Boutros-Ghali understands it. We welcome the Secretary General's support for the International Court of Justice as an instrument of peacemaking. Unfortunately, the world's most powerful country, the United States, doesn't accept the court's jurisdiction. This was mostly clearly shown in the case of Nicaragua. We urge the Canadian government and other governments to put pressure on the incoming Bill Clinton administration to accept the jurisdiction of the World Court and reverse Mr. Clinton's predecessor's policy in this area.

Perhaps the most disturbing section of an agenda for peace is that in which the Secretary General calls, in effect, for a UN standing army. The Canadian Peace Alliance can only accept such an army if its sole purpose is peacekeeping, that is, peacekeeping in the classical sense of mediating between two nations or two groups with the parties' consent. Peacekeeping, as we understand it, would not involve offensive actions, although peacekeepers would of course need to be given sufficient means to defend themselves, to protect themselves. It goes without saying that the peacekeepers would have to be under United Nations' and not any particular country's control.

We have some very deep concerns with Mr. Boutros-Ghali's whole notion that somehow military action maintains or restores international peace. It seems to us that this notion of militarism somehow promoting peace is extremely wrong. It's fallacious in the extreme. In which countries has it happened that militarism promoted peace? In Vietnam? In Bosnia? In Iraq?

• 1615

During the Gulf War the allies committed horrendous war crimes, we believe. They bombed shelters and bombed civilians. Did this action lead to peace, in any sense of the word? It reduced Iraq to medieval living conditions. Surely the lesson of this most bloody of centuries is that militarism only leads to more militarism, more suffering, and more death.

[*Traduction*]

On ne peut évidemment pas s'attendre à ce que tous nos efforts soient couronnés de succès. Comme vous le savez, M. Boutros-Ghali suggère quatre positions de repli. Je ne m'étendrai pas sur chacune d'elles. Je me contenterai de vous dire quelques mots au sujet de la restauration et du maintien de la paix.

J'aimerais d'abord faire la mise au point suivant: l'Alliance canadienne pour la paix ne peut appuyer que les mécanismes non violents de réglement des différends. Nous songeons à la diplomatie, à la médiation de la Cour mondiale et aux sanctions économiques. Nous nous opposons catégoriquement aux combats, même si ceux-ci sont menés sous l'égide des Nations Unies.

Permettez-moi de vous dire maintenant quelques mots au sujet de la façon dont M. Boutros-Ghali comprend les opérations de restauration de la paix. Nous nous félicitons du fait que le Secrétaire général appuie le rôle que la Cour internationale de justice peut jouer en ce qui touche à la restauration de la paix. Malheureusement, la première puissance au monde, les États-Unis, ne reconnaît pas la compétence de la Cour, comme l'a clairement démontré l'affaire du Nicaragua. Nous pressons le gouvernement canadien et ses alliés à faire pression auprès du nouveau président élu des États-Unis, M. Bill Clinton, pour qu'il reconnaisse la compétence de la Cour mondiale et ne suive pas la politique de son précédesseur à cet égard.

Le passage d'«Agenda pour la paix» qui est peut-être le pluspréoccupant, à notre sens, c'est celui où le Secrétaire général propose la création d'une armée permanente des Nations Unies. L'Alliance canadienne pour la paix ne pourrait donner son aval à la création d'une telle armée que si sa seule fonction est d'assurer le maintien de la paix, c'est-à-dire de servir d'intermédiaire entre deux pays ou deux groupes de belligérants à leur demande. Nous nous opposons à ce que les forces de maintien de la paix participent à des actions offensives, mais nous reconnaissons que les casques bleux doivent disposer des moyens voulus pour se protéger. Il va sans dire que ces forces doivent relever des Nations Unies et non du commandement d'un pays membre.

M. Boutros-Ghali semble croire que l'intervention militaire assure le maintien ou le rétablissement de la paix internationale. Nous avons de sérieuses réserves à cet égard. Pour nous, militarisme et promotion de la paix ne vont pas de pair. Il est tout à fait fallacieux de le croire. En effet, où le militarisme a-t-il servi la cause de la paix? Au Vietnam? En Bosnie? En Irak?

À notre avis, les alliés ont commis d'horribles crimes de guerre pendant la guerre du Golfe. Ils ont bombardé des abris remplis de civils. Cela a-t-il contribué un tant soit peu à ramener la paix? Non. Ces bombardements ont, en fait, ramené les conditions de vie en Irak à ce qu'elles étaient au moyen-âge. La leçon qu'il faut tirer du plus sanglant des siècles, c'est sûrement que le militarisme n'engendre que le militarisme, la souffrance et la mort.

[*Text*]

Even Major-General Lewis MacKenzie, a career soldier, has argued against military intervention, most famously in the case of Bosnia, of course. Speaking to a U.S. Senate committee, General MacKenzie said, in poignant words, "I do not, nor can I, accept killing a whole bunch of people to make peace". That's said by Major-General Lewis MacKenzie.

There are those who believe a UN standing army, which Mr. Boutros-Ghali calls for, in effect, could do no wrong precisely because it bears the UN stamp of approval. We disagree. If the UN standing army undertakes offensive operations, such as the Gulf War operation, Desert Storm, sanctioned by the UN, then we believe it would be just as guilty of war crimes as any national army. UN peackeeping, yes; UN attack and combat forces, no.

I'm just going to make a couple of brief final remarks, then I'll wind up. We very much support the UN Secretary General's call for member states to contribute more toward peacekeeping. We particularly like the fact that he calls upon the United States to pay for peacekeeping out of its defence budgets. We have long argued that the Department of National Defence should cancel Cold War hardware such as the EH-101 helicopter and the low-level air defence system, which is designed to protect our troops who are coming home. By cutting those items and shifting the funds to social, environmental, and peacekeeping operations, we could have all the peacekeeping and other valuable social programs that we need. Chop the choppers—that's a concise way of putting it—and we'd have all the money we need for peacekeeping operations.

The Peace Alliance particularly likes Mr. Boutros-Ghali's telling comparison between world military spending—which was approaching $1 trillion a year—and the amount the world spends on peacekeeping, which amounts to approximately $3 billion or 0.3% of the military budget.

Finally, let me just round out my comments by saying I think the Secretary General's comments on financing, which he makes in the last part of his book, are modest in the extreme. He proposes, for example, a UN working capital fund of $250 million, an endowment fund of $1 billion, and what he calls a peacekeeping reserve fund of $50 million. I think these amounts are so small that, for the important work they're doing, they're almost laughable.

Let's keep in mind that the peacekeeping reserve, at $50 million, would be financed by cutting less than one EH-101 helicopter, the helicopters being worth approximately $90 million each.

We come back to this point over and over again, but there's really no avoiding it: all the UN's peacekeeping efforts and other valuable work it does could be funded by cutting world military budgets. And I think the issue or the message for our own government is quite clear.

[*Translation*]

Jusqu'au major-général Lewis MacKenzie, un soldat de carrière, qui s'est élevé contre l'intervention militaire, dans le cas bien connu de la Bosnie. Prenant la parole devant un comité sénatorial des États-Unis, il a affirmé avec émotion: «Je refuse de sanctionner une tuerie pour faire la paix». Ce sont les propres mots du major-général Lewis MacKenzie.

D'aucuns croient que l'on ne pourrait rien reprocher à une armée permanente qui serait constituée sous l'égide des Nations Unies comme le réclame M. Boutros-Ghali. Nous ne sommes pas d'accord avec eux. Si l'armée permanente des Nations Unies devait entreprendre des opérations offensives comme l'opération Tempête du désert menée dans le Golfe, avec l'aval des Nations Unies, elle se rendrait coupable de crimes de guerre au même titre qu'une armée nationale. Oui à des forces de maintien de la paix des Nations Unies et non à des forces d'attaque et de combat des Nations Unies.

Permettez-moi quelques brèves remarques avant de conclure. Comme le Secrétaire général, nous pressons les États membres des Nations Unies de participer davantage aux opérations de maintien de la paix. Nous sommes particulièrement heureux du fait qu'il invite les États-Unis à prélever les sommes nécessaires aux opérations de maintien de la paix sur les budgets de la défense. Depuis longtemps, nous réclamons que le ministère de la Défense nationale annule les commandes d'équipements qu'on croyait nécessaires pendant la Guerre froide, comme les hélicoptères EH-101 et les systèmes de défense aérienne à basse altitude conçus pour protéger nos troupes qui sont rappelées au pays. Les fonds ainsi économisés pourraient nous permettre de nous payer tous les programmes sociaux et environnementaux voulus, ainsi que les meilleures opérations de maintien de la paix. Annulons donc ces commandes d'hélicoptères, et nous n'aurons plus à nous préoccuper de savoir où trouver les fonds à affecter aux opérations de maintien de la paix.

L'Alliance pour la paix félicite tout particulièrement M. Boutros-Ghali d'avoir mis en lumière le fait que le monde dépense près d'un billion de dollars par année à des fins militaires, mais seulement trois milliards de dollars environ, ou 0,3 p. 100 du budget militaire, pour le maintien de la paix.

J'aimerais conclure en faisant remarquer que le Secrétaire général ne se montre pas très exigeant dans son livre en ce qui touche au financement des Nations Unies. Il propose, par exemple, de leur accorder un fonds de roulement de 250 millions de dollars, un capital de dotation d'un milliard de dollars et une caisse de réserve pour les opérations de maintien de la paix de 50 millions de dollars. Compte tenu de l'importance des opérations des Nations Unies, nous nous étonnons grandement de ce que M. Boutros-Ghali réclame des sommes aussi modestes.

Il ne faut pas oublier que l'annulation d'un seul hélicoptère EH-101, dont le coût approximatif est de 90 millions de dollars, suffirait largement à alimenter la réserve pour les opérations de maintien de la paix (50 millions).

Nous revenons sans cesse sur le fait incontournable suivant: la réduction des budgets militaires mondiaux permettrait de financer toutes les opérations des Nations Unies, y compris les opérations de maintien de la paix. Notre gouvernement n'a qu'à tirer la conclusion qui s'impose.

[*Texte*]

Thank you.

The Chairman: As we spend almost less than everybody else in the world on military purposes, how do we loan helicopters to the UN for peacekeeping if we don't have any?

Mr. Forman: Our position, if I may just answer that question, is the Peace Alliance has never called for no helicopters. We've said that an adequate search and rescue capability is crucial. But we're against the gold-plated, $90-million-a-pop, EH-101 helicopter when we could upgrade the ones we already have for a tiny fraction of that figure and free up money for other important things.

The Chairman: Everybody agrees with you except the guys who fly them. They say the helicopters are a disaster and they're going to crash.

Mr. Forman: Well we certainly don't want to see that happen.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Mr. Chairman, you asked one of my questions.

Mr. Forman, you mentioned the need for the redistribution of global wealth. We have a problem in Somalia, where we cannot even distribute the basic needs of food and health supplies, and you heard debated yesterday in the House of Commons the model of the U.S. and Canadian troops going in. I suspect your alliance would be totally against that kind of operation. From your experiences in the Caribbean and Latin American countries, what recommedation would the alliance make to get the food to the starving day by day?

• 1620

Mr. Forman: I don't want to say that we're totally against what's happening in Somalia, the allies' effort. We think it's different from the Gulf War. Having said that, we have very grave concerns about sending in an enormous force, on the order of 30,000 to 40,000, with M-1 tanks and air and naval support which could be used for offensive purposes.

First, we would have preferred that weapons were not sold to Somalia. We think that's crucial. You've got to look at how the warlords got their weapons. We also would have preferred that there had been a fair distribution of wealth from day one so that the underlying causes of war hadn't been there.

Having said that, what do we do? Fair enough. What do we do at this point? We would say absolutely that food has to go in. Peacekeepers have to bring it in. We'd like to see the peacekeepers adequately outfitted to protect themselves, to defend themselves, but not to be in a position so that they're able to launch an attack.

Ms North: Can I say something on this? The thing that preoccupies me about Somalia—and I'm no expert on Africa, as I said earlier, I've worked in a systematic fashion only on the United Nations in Central America—but what we

[*Traduction*]

Merci.

Le président: Le Canada est déjà le pays du monde qui dépense le moins à des fins militaires. Comment pourrons-nous prêter des hélicoptères aux forces de maintien de la paix des Nations Unies si nous n'en avons pas?

M. Forman: Permettez-moi de répondre à cette question. L'Alliance pour la paix ne s'oppose pas à ce que le Canada possède des hélicoptères. Il nous en faut évidemment pour les opérations de recherche et de sauvetage. Nous nous opposons cependant à l'achat d'hélicoptères EH-101 au coût unitaire faramineux de 90 millions de dollars. Nous pourrions moderniser les hélicoptères que nous avons déjà pour une fraction de cette somme, et nous pourrions affecter les économies ainsi réalisées à d'autres dépenses importantes.

Le président: Tout le monde est d'accord avec vous, sauf les pilotes de ces hélicoptères, qui craignent de s'écraser.

M. Forman: Ce serait une véritable tragédie que nous ne souhaitions certes pas.

M. Flis (Parkdale—High Park): Monsieur le président, vous venez de me voler une de mes questions.

Monsieur Forman, vous vous êtes prononcé en faveur de la redistribution des richesses mondiales. En Somalie, on ne parvient même pas à assurer la distribution de denrées alimentaires de base et de fournitures médicales. La Chambre des communes a débattu aujourd'hui de l'envoi de troupes américaines et canadiennes en Somalie. Je suppose que votre Alliance s'opposerait totalement à ce genre d'opération. D'après les conclusions que vous avez tirées de vos recherches sur les Caraïbes et l'Amérique latine, comment votre Alliance suggère-t-elle de s'y prendre pour faire parvenir des aliments jour après jour aux Somaliens qui meurent de faim?

M. Forman: Je ne voudrais pas donner l'impression que nous nous opposons totalement aux efforts des alliés en Somalie. À notre avis, la situation n'est pas la même que lors de la guerre du Golfe. Cela étant dit, nous avons de sérieuses réserves au sujet de l'envoi d'un contingent de 30 000 à 40 000 hommes appuyés par des chars d'assaut M-1 et de forces aériennes et navales susceptibles d'être utilisés à des fins offensives.

Nous aurions évidemment préféré que l'on évite, d'entrée de jeu, de vendre des armes à la Somalie. C'est évidemment ce que l'on aurait dû faire. Il suffit de se demander comment les seigneurs de guerre ont obtenu leurs armes. À notre avis, une distribution équitable des richesses aurait aussi éliminé les causes premières de la guerre.

Cela étant dit, que proposons-nous de faire? Vous êtes en droit de nous poser cette question. Que faire, en effet? Il faut évidemment faire parvenir la nourriture à ceux qui meurent de faim. C'est aux forces de maintien de la paix de le faire. Nous sommes d'accord pour qu'elles disposent des armes voulues pour se protéger, mais non pour lancer une attaque.

Mme North: Puis-je intervenir? Comme je le faisais remarquer plus tôt, je ne suis pas une spécialiste de l'Afrique, car mes recherches sur l'activité des Nations Unies portent seulement sur l'Amérique centrale, mais ce qui me

[*Text*]

preoccupies me is that I see a lot of ad hoc and rapid decisions being made without consideration of what the peacekeepers will actually do and what it is they're supposed to set into place in order to permit normal food deliveries to function after they're gone.

The UN mediator who was there, Mohammed Sahnoun—

The Chairman: Sahnoun.

Ms North: I'm still mispronouncing it. He was withdrawn about five or six weeks ago. I've heard people wonder whether he should have been allowed to continue in a mediation capacity because he seemed to be achieving some success in getting agreements between local warlords.

Apparently at least some of the NGOs argue that there was the beginnings of the re-establishment of local grassroots government on the part of village elders, who were bringing the violence under control. They argue that process wasn't allowed to work itself out and wasn't promoted sufficiently in order to make food deliveries possible, and therefore negate the need for some kind of military intervention.

Yesterday in *The Globe and Mail* I saw something that made my hair stand on end. One of the Canadian officers was talking about where they were supposed to be deployed in Somalia in the first instance. It turned out that they were going to be wrongly deployed to an area in which there was no problem with food deliveries. They were going into an area in the north of Somalia from which there are actual food exports taking place.

I don't see the kind of systematic preparation that I'd like to see. I really fear that the way that the intervention has been conducted—I'm sure for the best of reasons in most cases and as a result of real humanitarian outrage at the way the situation is—could lead to more problems in the medium and longer term than it will actually resolve.

Mr. Flis: Could I ask Ms North a question? You mentioned that the IMF and the World Bank placed unreasonable conditions on various projects and so on. Can you give us some examples pertaining to Central America?

Ms North: The IMF structural adjustment package is more or less similar all over the place. As we know, the Latin American and Central American countries are also deeply in debt. In order to reschedule debt payments and bring fiscal deficits under control, the proposals always involve cutting back on public expenditures such as health care services, educational services, whatever there is.

Also, under the trade liberalization negotiations that are taking place, and these are also recommendations that are made by the IMF and the World Bank, they have to de-protect agricultural sectors. That has been done in Nicaragua, for example, to the detriment of local peasant agriculture, and by the way with the consequence of increasing world violence. The Contra may be gone, but what has appeared is a group that calls itself "Recontra", fighting for land and

[*Translation*]

préoccupe au sujet de notre intervention en Somalie, c'est que l'on semble prendre à la hâte et sans cohérence les décisions quant à ce que les forces de maintien de la paix feront effectivement et aux mécanismes qu'elles doivent mettre en place pour assurer l'acheminement normal des livraisons de nourriture après leur départ.

Le médiateur des Nations Unies en Somalie, M. Mohammed Sahnoun. . .

Le président: Sahnoun.

Mme North: Je n'arrive toujours pas à prononcer son nom. On a rappelé le médiateur il y a cinq ou six semaines. On s'est demandé si l'on n'aurait pas dû lui permettre de poursuivre ses efforts, étant donné qu'il semblait avoir réussi à susciter une certaine entente entre les seigneurs de guerre locaux.

Certaines ONG soutiennent du moins que l'on avait commencé à constater la réapparition de certains gouvernements locaux pris en charge par les aînés des villages ainsi qu'une atténuation de la violence. Ces ONG s'opposent à une intervention militaire dans la mesure où l'on n'a pas laissé au processus le temps de faire ses preuves, ce qui aurait certainement permis d'améliorer les livraisons de nourriture.

J'ai lu hier dans le *Globe and Mail* un article qui m'a fait dresser les cheveux sur la tête. Un officier canadien faisait observer que l'on avait failli déployer nos militaires en Somalie là où aucun problème de ravitaillement en nourriture ne se posait. En fait, on songeait à les déployer dans le nord de la Somalie, c'est-à-dire dans une région qui exporte actuellement de la nourriture.

Je n'ai pas l'impression que les militaires sont bien préparés pour remplir leur mission. Je crains que leur intervention, même si elle est motivée par les meilleures intentions au monde et qu'elle découle d'une indignation réelle face à l'horreur de la situation, suscite plus de problèmes à moyen et à long termes qu'elle n'en réglera.

M. Flis: Puis-je poser une question à M^me^ North? Selon vous, le FMI et la Banque mondiale ont imposé des conditions déraisonnables pour l'octroi d'aide dans le cas de divers projets. Pourriez-vous nous donner des exemples pour l'Amérique centrale?

Mme North: Les mesures d'ajustement structurel préconisé par le FMI sont plus ou moins les mêmes, quel que soit le pays visé. Comme vous le savez, les pays d'Amérique latine et d'Amérique centrale sont lourdement endettés. Pour leur permettre de rééchelonner leurs dettes et de maîtriser leur déficit fiscal, on leur demande toujours de réduire les dépenses du secteur public, notamment dans les domaines de la santé et de l'éducation.

Dans le cadre des négociations en vue de la libéralisation des échanges commerciaux, on demande aussi à ces pays de cesser de protéger leur secteur agricole, ce que leur recommandent également le FMI et la Banque mondiale. Cela s'est fait au Nicaragua, par exemple, au détriment de l'agriculture paysane locale et, d'ailleurs, cela a eu pour conséquence d'accroître la violence dans le monde. La Contra est peut-être disparue, mais il a surgi un groupe qui

[*Texte*]

better conditions for social development in their regions. The Sandinista army was demobilized down to about one-third of its size, but they have organized "Recompas". So there are two groups of military that came out of the old fighting forces, which are not under any larger political authority that I know of, fighting against each other and fighting against the government.

• 1625

There has been some success made in trying to demobilize this kind of conflict, which is essentially oriented to achieve land reform and agricultural support programs in the rural areas. There has been some success made in demobilizing it, but the situation is extremely delicate. It is equally delicate in El Salvador.

At this moment the government has about 20% of the land available that it needs in order to fulfil the obligations of the Chapultepec agreement concerning the resettlement of demobilized guerrilla forces and also demobilized military personnel, soldiers of the regular armed forces of El Salvador. Their government is hamstrung by international rules and regulations on trading, but also the international assistance that has been made available is not what has been promised. It is always less, and in situations like this a lot less can spell disaster in terms of the resurgence of conflict exactly around the same issues, or some permutation of the issues, that cause the wars in the first place.

I am relatively optimistic about Central America. I think that the role of the United Nations has been very positive, very good, but current economic policies and lack of coherent and coordinated development assistance policy I think is undermining the possibilities of making the peace accord and the demobilizations that have been achieved gel.

By the way, people who are looking for alternative economic opportunities in Central America and are very ambitious are turning to the drug trade. There is more of it than there was while the wars were going on. The place is just an armed camp. That sounds like a bad cliché, but in this case it happens to be true.

Mr. Flis: That leads me right into my next question. My riding of Parkdale—High Park is getting quite a reputation for substance abuse, hookers taking over the community, etc. Metropolitan Toronto Police have put in all the resources they can, from car patrol to horseback patrol to bicycle patrol to foot patrols. We are destroying community after community. We are looking at helping other countries without realizing our own communities are going down the drain. A lot of this is due to drugs coming from Colombia and other countries, etc. What role do you see the UN playing to stamp out the drug trade, the illicit drug trade?

Ms North: The country where there is the largest number of coca producers happens to be Peru. You are talking about 500,000 farmers who are engaged in coca production. Why do they engage in coca production? Because

[*Traduction*]

s'appelle lui-même la «Recontra», qui lutte pour obtenir des terres et de meilleures conditions de développement social dans les régions où il est implanté. Par suite de la démobilisation, l'armée sandiniste est réduite à un tiers de sa taille antérieure, mais elle a organisé la «Recompas». Il existe donc deux groupes de militaires issus des anciennes forces ennemies qui, à ma connaissance, ne relèvent d'aucune autorité politique supérieure et qui luttent l'une contre l'autre et contre le gouvernement.

On a réussi dans une certaine mesure à désamorcer ce genre de conflit, qui vise essentiellement à réaliser la réforme agraire et à instaurer des programmes d'appui des agriculteurs dans les régions rurales. On a donc fait un pas en avant sur le plan de la démilitarisation, mais la situation demeure extrêmement délicate. D'ailleurs, c'est la même chose en El Salvador.

À l'heure actuelle, le gouvernement a environ 20 p. 100 des terres dont il a besoin pour respecter l'accord de Chapultepec concernant la réinstallation des guérilleros et des militaires démobilisés, ces derniers étant des soldats de l'armée régulière du El Salvador. Leur gouvernement est coincé par les règles et règlements internationaux sur le commerce, mais le fait est que l'aide internationale qui a été versée ne correspond pas à ce qui a été promis. C'est toujours moins, et dans des situations comme celle-ci, cela peut être catastrophique et entraîner la réapparition du conflit précisément au sujet des mêmes problèmes, ou d'une variante des problèmes qui ont causé la guerre en premier lieu.

Je suis relativement optimiste au sujet de l'Amérique centrale. Je pense que le rôle des Nations Unies a été très positif, très valable, mais les politiques économiques actuelles et l'absence de politiques d'aide au développement cohérentes et cooordonnées minent la possibilité de consolider l'accord de paix et les efforts de démobilisation.

Soit dit en passant, des hommes d'affaires très ambitieux qui recherchent des débouchés économiques d'un autre type en Amérique centrale se tournent vers le commerce de la drogue. Ce commerce est plus florissant aujourd'hui qu'il ne l'était pendant la guerre. L'endroit est ni plus ni moins qu'un camp armé. Cela peut sembler un mauvais cliché, mais en l'occurrence, c'est la réalité.

M. Flis: Voilà qui m'amène directement à ma prochaine question. Ma circonscription de Parkdale—High Park a acquis toute une réputation à cause de la consommation de drogues, de l'invasion de la collectivité par les prostituées, etc. La police métropolitaine de Toronto a consacré à ce problème toutes les ressources possibles: patrouilles automobiles, patrouilles à cheval, patrouilles à bicyclette et à pied. Les collectivités sont détruites les unes après les autres. Nous envisageons d'aider les autres pays sans nous rendre compte que nos propres localités se dégradent constamment. Ce problème est attribuable en grande partie à l'afflux de drogues de la Colombie et d'autres pays. À votre avis, quel rôle pourrait jouer l'ONU pour enrayer le commerce illicite de la drogue?

Mme North: C'est le Pérou qui abrite le plus grand nombre de producteurs de coca. Il y a environ 500 000 agriculteurs qui participent à la production de coca. Pourquoi? Parce que les prix internationaux et les prix

[*Text*]

the international prices and the domestic prices for all alternative farm products do not allow them to make a subsistence living. The area that is under coca production in Peru right now is larger than the country of El Salvador, all of the country of El Salvador.

• 1630

I don't think the drug problem is going to be resolved without exactly the kinds of commodity agreements that the international coffee agreement represented, which dissolved in the last two or three years, and support for the prices for exports of Third World countries.

In that sense, I entirely agree that there has to be some kind of global negotiation that takes into consideration the desperate economic circumstances that exist in some of these countries. As long as those desperate circumstances exist, we are going to have drugs here and we're going to have wars there; the wars are going to produce refugees and migrants, and we are going to have conflicts about who is a real refugee and who can be admitted and who cannot be admitted.

I find the overall situation terribly worrisome. I haven't seen anything as bad as it has been in the 25 years—since 1966—I've been doing work on Latin American politics and economics.

Mr. Flis: Mr. Forman, you are pushing the holistic approach to international security.

Mr. Forman: Yes.

Ms North: Yes.

Mr. Flis: Our international security is described by the problem we have just entered. Using a holistic approach, again I would like to steer us back to the role of the UN. What role do you see the UN playing in undermining security through substance abuse?

Ms North: The UN undermining security?

Mr. Flis: Well, not undermining, but being helpless to do anything about it.

Mr. Forman: Do you want my thoughts on how the UN could approach the drug problem?

Mr. Flis: Through the holistic approach.

Mr. Forman: I think I share very much Ms North's understanding that you have to get at the roots of these things. Why do people turn to drugs? Why do the farmers use drugs? Why do people in Parkdale use drugs?

Ms North: Actually the farmers don't use them, they sell them.

Mr. Forman: Why do they produce them, why do they traffic in them, why do people in Parkdale turn to drugs? It's not just in Parkdale, but all over. You have to look at the roots of these things, and a lot of it has to do with social despair. If people were making better wages and people were living better lives they wouldn't turn to these things.

[*Translation*]

nationaux pour toute autre récolte ne leur permet pas d'assurer leur subsistance. À l'heure actuelle, la région péruvienne où l'on produit le coca est plus vaste que l'ensemble du El Salvador.

Je ne pense pas que le problème de la drogue sera résolu sans que l'on ait recours expressément, pour les produits de base, à des ententes semblables à celle que l'on avait conclue sur le café. Cette entente, qui a perdu de sa vigueur au cours des deux ou trois dernières années, visait à subventionner les exportations des pays du tiers-monde.

En ce sens, je conviens sans réserve que des négociations globales prenant en compte la situation économique désespérée qui existe dans certains de ces pays doivent avoir lieu. Tant qu'il n'y aura pas de changements sur le plan économique, le commerce de la drogue et la guerre feront des ravages. La guerre produira des réfugiés et des migrants, et nous aurons des conflits quant à savoir qui est véritablement un réfugié et qui peut être accueilli ailleurs à ce titre.

À mon avis, la situation dans son ensemble est affreusement inquiétante. Je n'ai jamais rien vu d'aussi grave depuis 25 ans que je travaille sur l'économie et la politique latino-américaines.

M. Flis: Monsieur Forman, vous préconisez une démarche globale en matière de sécurité internationale.

M. Forman: Oui.

Mme North: Oui.

M. Flis: La sécurité internationale est au coeur du problème que nous venons tout juste d'aborder. Dans une perspective d'ensemble, j'aimerais revenir au rôle des Nations Unies. À votre avis, quel rôle l'ONU pourrait-elle jouer pour enrayer le commerce de la drogue qui mine la sécurité.

Mme North: Vous dites que l'ONU mine la sécurité?

M. Flis: Non, je veux simplement dire qu'elle semble impuissante face au problème.

M. Forman: Vous voulez savoir comment, à mon avis, l'ONU pourrait aborder le problème de la drogue?

M. Flis: Oui, dans une perspective d'ensemble.

M. Forman: Je partage l'opinion de M^me^ North, selon laquelle il faut s'attaquer à la racine du mal. Pourquoi les gens consomment-ils de la drogue? Pourquoi les agriculteurs ont-ils recours à la drogue? Pourquoi les résidents de Parkdale se droguent-ils?

Mme North: En fait, les agriculteurs ne consomment pas de drogue. Ils en vendent.

M. Forman: Pourquoi en produisent-ils, pourquoi en font-ils le commerce, et pourquoi les habitants de Parkdale en consomment-ils? D'ailleurs, ce n'est pas uniquement à Parkdale que le problème sévit, mais partout. Il faut examiner les causes du problème, qui est énormément lié au désespoir social. Si les citoyens touchaient de meilleurs salaires et s'ils vivaient dans de meilleures conditions, ils n'auraient pas recours à ces substances.

[*Texte*]

If there were alternative crops in these very poor countries, people wouldn't be growing drugs. You've therefore got to look at the underlying causes. A lot of it has to do, we believe, with gross inequities and wealth in the world. I can't give you a quick fix.

The Chairman: I want to pick on something. Miss North, you just said something that amazed me. I spent Thursday, Friday, and part of Saturday morning in San Diego with the UNDP Latin American Human Development Conference, with Ruben Zamora, Sandinistas from Nicaragua, UN development officials, foreign ministers of half a dozen countries. Collectively, all said it has never been better in Latin America or Central America since 1965. And you've just said that it's never been worse.

Ms North: Since 1965.

The Chairman: You've just said that in your view it has never been worse than it has been in the last 25 years. Yet the UNDP people in terms of Latin America, in terms of their capacity. . .they're now talking about how you make things move towards the neediest of their societies and away from the élites, both in terms of political authority and economic benefits—that's what this conference was about—as the economies begin to grow in Latin America.

I'm confused. You just said that it's never been worse. The UN is saying and the people they bring together, such as Ruben Zamora, are saying it's never been better.

Ms North: I wonder why they said that, and whether or not they're talking about the hopefulness they have about the current peace processes in the Central America case. I said I am also hopeful about that.

In terms of the recovery, or the possibility of recovery from the so-called lost decade of the 1980s, living standards in these countries are back to levels of the 1960s and 1970s.

I am now talking also about personal security. A person who stays in small hotels in little towns, with the level of common, everyday violence, the lack of social cohesion in Latin American now is less than anything I have experienced. In my childhood in Venzuela in the 1940s and early 1950s. . . The level of the day-to-day insecurity that I experience is worse than anything that has existed before.

I can give you many little things. The hotel in which I stay in Ecuador every single year, Residencia Cumbres, is relatively close to the tourist district. Women used to be able to walk out alone in the evening to go to eat in the local restaurants. A woman alone in the evening can't do that any longer, she can't walk to the local restaurants without putting herself into a dangerous situation.

[*Traduction*]

S'il y avait des cultures de remplacement dans ces pays très pauvres, les agriculteurs ne feraient pas pousser des plantes illicites. Par conséquent, il importe d'analyser les causes sous-jacentes. À notre avis, le problème de la drogue est attribuable aux iniquités flagrantes et à la mauvaise répartition de la richesse dans le monde. Je ne peux pas vous offrir une solution miracle.

Le président: Je voudrais revenir sur une chose. Madame North, vous venez tout juste de tenir des propos qui m'ont stupéfié. Jeudi, vendredi et une partie de la matinée samedi, j'ai participé à San Diego à la Conférence latino-américaine sur le développement humain organisée par le Programme des Nations Unies pour le développement. Y ont participé Ruben Zamora, des Sandinistes du Nicaragua, des spécialistes du développement de l'ONU, ainsi que des ministre des Affaires étrangères d'une demi-douzaine de pays. Collectivement, ils ont dit que les choses n'ont jamais bien été en Amérique latine ni en Amérique centrale depuis 1965. Or, vous venez tout juste de dire que la situation n'a jamais été aussi grave.

Mme North: Depuis 1965.

Le président: Vous avez dit qu'à votre avis, la situation n'a jamais empiré tant au cours des 25 dernières années. Pourtant, les responsables du PNUD ont mentionné qu'en Amérique latine, il était possible. . . la grande question était de savoir comment s'y prendre pour répondre aux besoins des plus démunis de ces sociétés et faire en sorte que ce ne soit plus uniquement les élites qui profitent du pouvoir politique et des retombées économiques, au moment où la croissance démarre en Amérique latine. Voilà le thème de la conférence!

Je ne sais plus où j'en suis puisque vous venez de dire que la situation n'a jamais été aussi désespérée. Le personnel de l'ONU et les invités à la conférence, dont Ruben Zamora, affirme, eux, que la situation n'a jamais été meilleure.

Mme North: Je me demande pourquoi ils ont dit cela. Peut-être parlaient-ils de l'espoir suscité par les processus de paix amorcés en Amérique centrale. Cela me remplit d'espoir, moi aussi.

Pour ce qui est du redressement, ou de la possibilité de redressement à partir de la décennie perdue des années quatre-vingts, comme on l'appelle, le niveau de vie dans ces pays est retombé à ce qu'il était dans les deux décennies antérieures.

Je vais vous parler maintenant de sécurité personnelle. Une personne qui réside dans les petits hôtels, dans les petites villes est maintenant menacée, compte tenu du degré de violence quotidienne. Le manque de cohésion sociale qui existe maintenant en Amérique latine prend maintenant des proportions que je n'ai jamais vues. Au cours de mon enfance au Venezuela, dans les années quarante et au début des années cinquante. . . le niveau d'insécurité auquel je suis confrontée quotidiennement est pire que jamais.

Je peux vous donner de nombreux petits exemples. L'hôtel où je descends tous les ans en Équateur, la Residencia Cumbres, est relativement près du quartier touristique. Auparavant, une femme pouvait marcher seule le soir pour aller manger dans les restaurants locaux. Une femme ne peut plus déambuler seule le soir et aller au restaurant sans courir un danger.

[*Text*]

• 1635

That obviously isn't the result of a guerrilla group, but the level of social violence and social disintegration is phenomenal. It's also the case in El Salvador. You can buy a hand grenade in San Salvador right now for $1.25. There's a culture of violence that has emerged in the course of war which will take an entire generation to overcome. Yes, people are very hopeful because an armistice has been signed. It looks like there's some possibility of moving ahead.

I'm also hopeful, but that can also disintegrate, because the recovery that's in place is an extremely fragile one and it hasn't congealed anywhere at all.

The Chairman: All right. I wouldn't agree with that statement, as long as we agree that it's a recovery from the situation that existed.

Ms North: It's not clear that it's a recovery. Maybe a recovery in some countries—

The Chairman: Here's my problem. I can't find anybody in a UNDP conference from either side at any level who agrees with anything you've just said. That's my problem.

Ms North: If you're going to put it in those terms, I see UNDP officials all the time when I'm in Latin America. I talk with UNDP officials, I talk with university professors who do contract work for UNDP, I talk with Latin American faculty, with social science professors, and I work with women's groups that are involved in barrio social programs and so on, and they don't tell me that.

The Chairman: Okay.

Ms North: When I'm talking with them in private, and working on common projects.

The Chairman: It's just that I would have expected to hear that from someone like Ruben Zamora or the Sandanistas, who were there, if what you're saying is true.

You can imagine that it surprises me when those guys are saying to me that things are much better than they were, for instance, when we were down there in 1985 or 1986, and infinitely better than they remember in the last 25 years.

Ms North: Look, of course Rubén Zamora is going to say it's much better compared to 1985 or 1986. There has been a peace signed in El Salvador. The fighting war has stopped. The human rights abuses are down to proportions that were unimaginable a year ago. As I said, progress has been made. The situation is hopeful, but to say that you're in better shape in 1992 than you were in 1985 is not to say that you've recovered from the possibility of the reoccurrence of war.

The Chairman: What did you mean when you said that it's never been worse since 1966?

[*Translation*]

Manifestement, cela n'est pas la faute d'une guérilla. Le niveau de violence et de désintégration sociale est phénoménal. C'est également le cas en El Salvador. Dans ce pays, on peut maintenant acheter une grenade à main pour 1,25$. Il existe une culture de la violence qui a vu le jour au cours de la guerre, et il faudra sans doute une génération entière pour s'en défaire. C'est vrai que les gens sont très optimistes parce qu'un armistice a été signé. Il semble qu'un certain progrès soit possible.

Moi aussi je suis optimiste, mais cet optimisme peut se désintégrer, car le redressement est extrêmement fragile et qu'il n'est véritablement enraciné nulle part.

Le président: Très bien. Je ne suis pas nécessairement d'accord avec votre déclaration, mais l'important, c'est que nous nous entendions pour dire qu'il y a eu un redressement par rapport à la situation antérieure.

Mme North: Ce n'est pas vraiment un redressement. Peut-être est-ce le cas dans certains pays. . .

Le président: Voici mon problème. Il n'y a personne à la conférence organisée par le PNUD, de quelque côté que ce soit et à quelque niveau que ce soit, qui soit d'accord avec ce que vous venez de dire.

Mme North: Puisque vous posez le problème en ces termes, je peux vous dire que j'ai fréquemment des contacts avec les responsables de ce Programme lorsque je me rends en Amérique latine. Je discute avec eux et je parle aux professeurs d'université qui exécutent des contrats pour le PNUD. Je m'entretiens avec des enseignants d'Amérique latine, avec des professeurs de sciences sociales et avec des membres de groupes de femmes qui appliquent des programmes sociaux dans les quartiers pauvres, etc., et ce n'est pas le son de cloche que j'entends.

Le président: D'accord.

Mme North: Je m'entretiens avec ces personnes en privé, et nous travaillons à des projets communs.

Le président: C'est simplement que je me serais attendu à entendre cela de quelqu'un comme Ruben Zamora ou les Sandinistes, qui étaient là, si ce que vous dites est effectivement vrai.

Imaginez ma surprise quand j'entends ces personnes me dire que les choses vont beaucoup mieux qu'avant, notamment par rapport à notre dernière visite en 1985 ou 1986, et infiniment mieux qu'à n'importe quel moment depuis 25 ans.

Mme North: Écoutez, il est évident que Ruben Zamora va dire que les choses se sont beaucoup améliorées comparativement à 1985 ou 1986. La paix a été signée en El Salvador. Les combats ont cessé. Et les violations des droits de la personne se sont atténuées comme on n'aurait pu l'imaginer il y a un an. Comme je l'ai dit, on note des progrès, la situation est favorable, mais il y a une marge entre dire que les choses vont mieux en 1992 qu'en 1985 et affirmer que la guerre ne risque aucunement de reprendre.

Le président: Que vouliez-vous dire lorsque vous avez affirmé que la situation n'a jamais été pire depuis 1966?

[Text]

Ms North: I've lived in Latin America off and on since I was a child. I'm telling you that the social conditions that I see in the urban areas, in the barrios, the unemployment levels, the ordinary day-to-day violence on the streets and so forth, has never been as bad as it is today. I'm personally more insecure in Latin America today than I've ever been.

The Chairman: You're more insecure today in Salvador than you were in 1985? You've said "than ever". You're more secure today walking the streets of Salvador, you're less secure today walking the streets of—

Ms North: I didn't say Salvador. I said Latin America in general. I'm going to go to Salvador this January, which I wouldn't have done in 1985.

The Chairman: Exactly.

Ms North: Last summer I didn't go to Lima. I couldn't go—

The Chairman: Well anyway, I'm sorry, I'm just surprised that you say this.

Ms North: —because of the level of violence that's there.

The Chairman: Okay.

Ms North: In an overall perspective the situation—

The Chairman: It's not safer to go to Chile today than 15 years ago?

Ms North: There's no difference in the case of Chile.

The Chairman: It's not safer to walk around the streets of Chile today than in the Pinochet or Allende years?

Ms North: In the Pinochet years there was perfect law and order on the streets.

The Chairman: Oh, okay.

Ms North: Perfect law and order on the streets.

The Chairman: Okay, unless you were picked up.

Ms North: It was perfectly secure. In fact there's a hell of a lot more criminal violence in Santiago now than there was under the rule of the generals. It's like the old saying—

The Chairman: I'm sorry. I'm trying to grasp what it is you were trying to get at. As you can imagine, I was a little surprised at your comment after just hearing from the mouths of people I would regard as leftist leaders in Latin and Central America that [DELETED] they felt things were better.

• 1040

Ms North: Look, Ruben Zamora is very hopeful, and he should be very hopeful, but that does not mean the situation is somehow resolved. It is not. I happen to agree with what he writes.

The Chairman: That's a different statement, that it isn't resolved, from the statement it's never been worse. You said it's never been worse.

[Traduction]

Mme North: J'ai vécu en Amérique latine périodiquement depuis mon enfance. Je peux vous dire que les conditions sociales qui règnent dans les centres urbains et dans les barrios, le niveau de chômage, la violence quotidienne dans la rue, etc., tout cela n'a jamais été aussi pire qu'aujourd'hui. Personnellement, j'ai plus peur en Amérique latine maintenant que jamais auparavant.

Le président: Vous vous sentez moins en sécurité aujourd'hui en El Salvador qu'en 1985? Vous avez dit «que jamais auparavant». Vous vous sentez plus en sécurité aujourd'hui quand vous marchez dans les rues en El Salvador, vous vous sentez moins en sécurité...

Mme North: Je n'ai pas parlé de l'El Salvador. J'ai parlé de l'Amérique latine en général. D'ailleurs, je vais aller en El Salvador en janvier, ce que je n'aurais pas fait en 1985.

Le président: Précisément.

Mme North: L'été dernier, je ne suis pas allé à Lima. Je ne pouvais pas y aller...

Le président: Quoi qu'il en soit, je suis désolé. J'ai simplement été surpris par vos propos.

Mme North: ...compte tenu du niveau de violence qui règnait là-bas.

Le président: D'accord.

Mme North: Dans l'ensemble, la situation...

Le président: N'est-il pas moins dangereux d'aller au Chili aujourd'hui qu'il y a 15 ans?

Mme North: Il n'y a pas de différence dans le cas du Chili.

Le président: Il n'est pas moins dangereux de déambuler dans les rues du Chili aujourd'hui qu'à l'époque de Pinochet ou d'Allende?

Mme North: Sous Pinochet, la loi et l'ordre régnaient dans les rues.

Le président: Je vois.

Mme North: La loi et l'ordre régnaient.

Le président: D'accord, sauf si vous vous faisiez ramasser.

Mme North: La sécurité était sans faille. En fait, il y a beaucoup plus de violence criminelle à Santiago maintenant qu'à l'époque des généraux. Comme le veut le vieux proverbe...

Le président: Je suis désolé. J'essayais de saisir ce que vous vouliez dire. Comme vous pouvez l'imaginer, j'ai été quelque peu surpris par vos propos juste après avoir entendu des personnes que je considérerais comme des dirigeants de gauche en Amérique centrale et latine dire qu'ils estimaient, en toute franchise, que les choses allaient mieux.

Mme North: Ruben Zamora est [DELETED] mais cela ne signifie pas que les problèmes soient résolus. Ce n'est pas le cas. D'ailleurs, je vous signale que je suis d'accord avec ce qu'il écrit.

Le président: Il y a une différence entre dire que les problèmes ne sont pas résolus et dire que la situation n'a jamais été pire. Or, c'est ce que vous avez dit.

[*Text*]

Ms North: I am not talking only about Salvador, I am talking about the situation overall. I was asked a question—

The Chairman: Excuse me. Where is it that it's never been worse—not Salvador, not Chile? I'm sorry, I don't mean to pursue this at length, but it's your testimony.

Ms North: Look, I was asked a question about drug production. I was asked a question about how one dealt with this. In terms of a holistic approach, if you look at the United Nations statistics on the levels of absolute and extreme poverty, they are still higher in Latin America today than they were in the 1980s.

The Chairman: Absolutely.

Ms North: The violence in Bolivia, the violence in Peru, the violence in Ecuador are much greater than anything they have been since the 1960s. The violence in Colombia is extremely extensive. The country has now been in a state of siege and will continue to be so, if I remember correctly, for 90 more days. There's a war going on with the drug lords and there is a war going on with the guerrillas, who are bombing the oil wells in the Amazonian region. There are wars going on all over.

Mr. McLean (Waterloo): I welcome your comment. The discussion we've just been having is not unhelpful, because it underlines the fact that there has been some economic improvement. With the end of the Cold War in some areas and with the end of military juntas in other areas there's a whole culture of war or violence that is a part... In your comments you spoke about this culture. When looking at the *Agenda for Peace*, one of the criticisms of it is that on the socio-economic side of peace there's not an adequate balance to the peacekeeping, peacemaking side.

Now, one of the questions is what kinds of initiatives Canada should be pressing for in a renewed UN that gives some balance to the military side.

On my second question, you spoke of conflict resolution. The committee heard testimony from Ernie Regehr of Project Ploughshares and the Conflict Resolution Centre at the University of Waterloo. He told the committee he's working on models. One of the problems of preparing a proposal for the United Nations is what model to use for conflict resolution. He suggested reliance on NGOs, reliance on churches, other grassroots organizations should work in partnership. Have you some thoughts as to how we could shape some proposals on conflict resolution?

For my third question, at the moment we're faced with the need for intervention, or at least you made the comment that it seems to be all over the map. The UN officials and the Secretary General would be the first to say we're in an ad hoc situation. Part of this discussion, and the reason the committee is holding the hearings, is that we're trying to give some thought in response to the Secretary General's report, which had a fair parliamentary input and other Canadian input into it as a first draft.

[*Translation*]

Mme North: Je ne parle pas uniquement d'El Salvador. Je parle de la situation dans son ensemble. On m'a demandé...

Le président: Excusez-moi. Où avez-vous dit que les choses n'avaient jamais été pires? Pas au El Salvador ou au Chili? Je suis désolé, je n'avais pas l'intention de passer autant de temps sur le sujet, mais c'est votre témoignage.

Mme North: On m'a posé une question au sujet de la production de drogues. On m'a demandé ce qu'il convenait de faire pour lutter contre ce phénomène. De façon globale, si l'on regarde les statistiques des Nations Unies sur les niveaux de pauvreté extrême et absolue, ces derniers demeurent encore plus élevé en Amérique latine aujourd'hui qu'ils ne l'étaient dans les années quatre-vingts.

Le président: Absolument.

Mme North: La violence en Bolivie, la violence au Pérou, la violence en Équateur est plus répandue qu'elle ne l'a été depuis les années soixante. La violence est partout en Colombie. Le pays est maintenant en état de siège et il continuera de l'être, si je me souviens bien, pour 90 jours encore. Le gouvernement est en guerre contre les dirigeants des cartels de la drogue et contre les guérillas qui bombardent les puits de pétrole dans la région amazonienne. Il y a des guerres partout.

M. McLean (Waterloo): Je vous remercie de vos observations. La discussion que nous venons d'avoir n'est pas inutile puisqu'elle a permis de faire ressortir que la situation économique s'est améliorée. Avec la fin de la guerre froide dans certaines régions et la fin des juntes militaires dans d'autres, c'est toute une culture de la guerre ou de la violence qui fait partie intégrante... Tout à l'heure, vous avez parlé de cette culture. L'une des critiques que l'on fait à propos du document *Agenda pour la paix*, c'est que sur le plan socio-économique, il n'y a pas d'équilibre adéquat par rapport aux efforts de restauration et de maintien de la paix.

Voici ma première question. Quelles sont les initiatives que le Canada devrait inciter instamment la nouvelle ONU à prendre pour rétablir un certain équilibre sur le plan militaire?

Deuxième question. Vous avez parlé de règlement des conflits. Notre Comité a entendu le témoignage d'Ernie Regehr, du projet *Ploughshares* et du Centre de règlement des conflits de l'Université de Waterloo. Il nous a appris qu'il travaillait sur des modèles. Lorsque l'on prépare une proposition à l'intention des Nations Unies, le problème de savoir quel modèle utiliser pour résoudre les conflits se pose toujours. Il a suggéré, pour sa part, de recourrir aux ONG, aux églises et à d'autres organisations populaires qui travailleraient de concert. Avez-vous réfléchi à la façon dont nous pourrions formuler certaines propositions en matière de règlement des conflits?

Troisième question. À l'heure actuelle, nous sommes confrontés à la nécessité d'interventions. En tout cas, vous avez semblé dire que le problème était extrêmement répandu. Les fonctionnaires de l'ONU et le Secrétaire général seraient les premiers à dire que nous sommes dans une situation ponctuelle. Notre discussion—du moins en partie—et les audiences que tient le Comité font partie d'un effort de réflexion en vue de fournir au rapport du Secrétaire général une réponse qu'auront contribué à façonner les parlementaires et d'autres Canadiens dès le stade de la première ébauche.

[*Texte*]

• 1645

The officials at the UN tell us they know how to keep peace, but they don't know how to conflict-resolve or how to go into hot wars. It is faced with the reality of one superpower and one capacity to move quickly, the military committee does not operate, and there's no agreement to have a standing UN army.

Faced with high expectations, no money, no military capacity even to keep peace, and conflict in some 34 areas occurring, what kind of machinery ought to be put into place at the UN? If you say the standing army is only for peacekeeping, because otherwise it would be a potential victim for war crimes, when you now have ethnic conflict in 34 areas, what is your model to put into place. So that we can look at that model and say we have heard testimony from groups that say that, under no circumstances should we do that, so what do we do. . .?

Perhaps you can help us a bit with that, because we're trying to respond to a report and are trying to offer some creative ways. . . We know how to peacekeep, but that role is no longer fitting. The Secretary General has put out a few proposals; you and I would tend to agree that the socio-economic aspects have been vastly underplayed, including gender, but how do we do it?

Ms North: Let me just say one thing. I think the United Nations may be better at conflict resolution than we think, at least in the Central American case. The kind of role Iqbal Riza himself has played and the kind of team of people he pulled together and maintained, working together, following the entire Central American peace process—the Esquipulas II process—was extremely impressive. I think the United Nations deserves a great deal of the credit.

Iqbal Riza, Alvare de Soto, Marrack Goulding, Francec Vendrell, and all those people who personally intervened were all people who knew the region, were well connected institutionally there, and were well connected personally. Of course, the Secretary General at the time was, himself, a Latin American.

There's a lot more that can be done in the way of mediation, especially if the United Nations receives political backing from the principal states in the Security Council for trying to push these mediation functions forward.

In the Central American case, the Americans, under the Bush administration, decided they did not want to pursue the old agenda in Central America. They changed policy fundamentally in very important respects and have provided support in coordination with the United Nations for these initiatives.

For example, according to a publication in which Mr. Zamora is involved, the U.S. Southern Command has intervened on two or three occasions to back up the United Nations-led peace process in El Salvador in order to prevent

[*Traduction*]

Les fonctionnaires de l'ONU nous disent qu'ils savent maintenir la paix, mais qu'ils ignorent comment résoudre des conflits ou comment intervenir dans des situations de guerre ouverte. La réalité à laquelle l'ONU est confrontée, c'est qu'il existe une seule superpuissance dotée de la capacité d'intervenir rapidement; le Comité d'état-major ne fonctionne pas, et l'on ne s'entend pas pour créer une armée onusienne permanente.

On attend beaucoup de l'ONU, mais elle est sans le sou et sans les ressources militaires ne serait-ce que pour maintenir la paix, et aux prises avec des conflits dans environ 34 régions. Compte tenu de tout cela, quel mécanisme devrait-on y instaurer? Si l'on suppose que l'armée permanente ne servira qu'à des fins de maintien de la paix, parce qu'autrement elle risquerait d'être victime de crimes de guerre, quel modèle préconisez-vous, sachant qu'il existe maintenant des conflits ethniques dans 34 régions? Ainsi, nous pourrons prendre ce modèle et dire que nous avons entendu des témoignages de groupes selon qui, quelles que soient les circonstances, nous ne devrions jamais faire ceci ou cela. Que faire, donc?

Vous pourriez peut-être nous donner un coup de main, car nous essayons de répondre à un rapport et de présenter des solutions novatrices. . . Nous savons comment maintenir la paix, mais ce rôle ne convient plus. Le Secrétaire général a présenté quelques propositions. Vous et moi convenons que les aspects socio-économiques—et j'inclus le rôle des femmes—ont été énormément négligés. Mais comment nous y prendre pour remédier à la situation?

Mme North: Permettez-moi de vous dire une chose. Je pense que les Nations Unies sont plus aptes à résoudre les conflits que nous le pensons, du moins dans le cas de l'Amérique centrale. Le rôle que Iqbal Riza lui-même a joué et l'équipe qu'il a réunie autour de lui pour mener une action concertée à la suite du processus de paix centro-américain—le processus Esquipulas II—ont été extrêmement impressionnants. Je pense que les Nations Unies méritent énormément de crédit.

Iqbal Riza, Alvare de Soto, Marrack Goulding, Francec Vendrell et tous les autres qui sont personnellement intervenus connaissaient tous la région et avaient leurs entrées dans les institutions là-bas. Ils avaient aussi une myriade de contacts personnels. Évidemment, le Secrétaire général à l'époque était lui-même latino-américain.

On peut faire beaucoup plus sur le plan de la médiation, surtout si les Nations Unies ont l'appui politique des principaux États du Conseil de sécurité pour faire avancer les efforts de médiation.

Dans le cas de l'Amérique centrale, les Américains, sous le gouvernement Bush, ont décidé qu'ils ne voulaient pas s'en tenir à l'ancienne orientation là-bas. Ils ont donc modifié des aspects très importants de leur politique fondamentale et, de concert avec les Nations Unies, ils ont appuyé ces initiatives.

Ainsi, d'après une publication à laquelle contribue M. Zamora, le U.S. Southern Command est intervenu à deux ou trois reprises pour appuyer le processus de paix dirigé par les Nations Unies en El Salvador afin d'empêcher qu'un coup

[*Text*]

a coup from taking place, because there are about 100 officers who have been named for major human rights violations under the report of the ad hco commission. So a lot more can be done through conflict resolution than we think.

The question I had about Somalia was whether or not the UN mediator who was there had been given sufficient backing, time, and resources in order to pursue a conflict-resolution approach prior to committing troops to a situation in which they are going to try to engage in enforcement, rather than separation of forces and monitoring of the situation.

Mr. Forman: Can I jump in at this point? There are a couple of items with which I would take issue in Mr. McLean's statement.

First of all, on the claim that the UN has no money, the UN does have money, in a certain sense. As we know, and as Mr. Boutros-Ghali and Mrs. McDougall have said, a lot of countries are in arrears. One of the first things to be done—and I agree with the Secretary General here—is to get those countries to pay up. Doing so would result in a sizeable amount of money. It's not impossible to do.

There are a number of offenders. The U.S. is not the only offender, but a major offender. There is some hope that with the Clinton administration it may start to pay its dues. Canada could play a role by pressuring the United States to do so. That would make some more money available. So I'm not sure I buy that premise.

• 1650

With regard to the other statement you made, with regard to peacekeeping no longer being fitting, I am not sure if we agree with that either.

As Ms North has pointed out, there are some places in which peacekeeping has worked very well and I think there will be a continuing role for peacekeeping. So I am not sure we can conclude from this that peacekeeping is no longer fitting. That is certainly not the conclusion of the Secretary General.

The Chairman: Nor was it Mr. McLean's.

Mr. Forman: Oh, I thought you said peacekeeping seems to be no longer fitting.

An hon. member: In some cases.

Mr. McLean: All I'm saying is that we are trying to apply peacekeeping in situations where there is no agreement between the sides—

Mr. Forman: Yes, then we don't have peacekeeping; there is no peace to keep.

Mr. McLean: —and the world community, including Canadians, is saying tht someone should go and do something. You have to finally have a police force in situations where sometimes you have to go in and knock heads. Now, where there is a breakdown and we don't have any instruments we are into an ad hoc situation, period.

With due respect, I have been on our delegation to the UN for the last seven years, and if you think the UN isn't broke then you and I are living in different worlds. The amount of time our delegation spends in trying to lobby in

[*Translation*]

d'état ait lieu, car une centaine d'officiers ont été accusés d'avoir gravement violé les droits de la personne, dans le rapport de la Commission spéciale. On peut donc faire beaucoup plus que nous ne le pensons grâce au processus de règlement des conflits.

Au sujet de la Somalie, je me demandais si le médiateur des Nations Unies qui était là avait eu suffisamment de temps, d'appui et de ressources pour donner une chance au processus de règlement du conflit, avant de faire intervenir des troupes qui vont tenter d'imposer la paix, au lieu de séparer les factions ennemies et de surveiller la situation.

M. Forman: Puis-je intervenir? Je ne suis pas d'accord avec une ou deux choses qu'a dites M. McLean.

Premièrement, ce n'est pas vrai que les Nations Unies sont sans le sou. En un certain sens, elles ont des ressources. Comme nous le savons, et comme M. Boutros-Ghali et M^me^ McDougall l'ont dit, un grand nombre de pays n'ont pas versé toutes leurs contributions. L'une des premières choses à faire—et je suis d'accord là-dessus avec le Secrétaire général—, c'est d'amener ces pays à payer leurs dettes. Cela permettrait de recueillir des sommes considérables, et ce n'est pas impossible à faire.

Les coupables sont nombreux. Les États-Unis ne sont pas les seuls, bien que leur dette soit énorme. Certains espèrent qu'avec l'arrivée du gouvernement Clinton, les États-Unis commenceront à verser leurs contributions. Le Canada pourrait exercer des pressions en ce sens sur son voisin. De cette façon, il y aurait davantage d'argent. Par conséquent, je n'accepte pas vraiment cette affirmation.

Je ne suis pas entièrement en accord avec votre autre déclaration sur le maintien de la paix ou sur le fait que ce type d'opération ne convienne plus.

Comme M^me^ North l'a dit, le maintien de la paix a porté fruit dans certaines régions et je suis d'avis qu'il aura toujours sa place. Je ne crois donc pas qu'on puisse conclure que le maintien de la paix ne suffit plus. Le Secrétaire général n'est certainement pas arrivé à cette conclusion.

Le président: M. McLean non plus.

M. Forman: Oh, j'avais compris que vous aviez dit que le maintien de la paix ne suffisait plus.

Une voix: Dans certains cas.

M. McLean: Tout ce que je dis, c'est qu'on essaie de maintenir la paix dans des situations où les parties intéressées ne s'entendent pas. . .

M. Forman: Oui; dans ces cas-là, il ne s'agit pas de maintien de la paix puisqu'il n'y a aucune paix à maintenir.

M. McLean: . . .et la communauté internationale, y compris le Canada, réclame qu'on intervienne. Il est parfois nécessaire qu'une force de police intervienne pour ramener l'ordre. Mais dans les situations où il y a eu un effondrement total et nous ne disposons d'aucun mécanisme, il nous faut agir sur le tas. Un point c'est tout.

Sauf votre respect, j'ai été membre de la délégation canadienne aux Nations Unies ces sept dernières années. Si vous croyez que les Nations Unies n'ont pas de problèmes financiers, détrompez-vous. Si l'on songe que notre

[*Texte*]

support of payment of arrears, when the staff of the UN have been given notice and with what that does to staff morale... So we have a bit of a different interpretation. The fact that somebody owes and the fact that somebody pays are a little different.

Mr. Forman: Well, the money is there. In a certain sense we might call the arrears accounts receivable. In a certain sense the money is there; it just has to be released.

Mr. McLean: With due respect, if you want to market that approach, well and good. But there has been no decision to channel significant funds from national security resources of the major governments of the world to the UN, which would be an act of removal of sovereignty.

Mr. Forman: You asked us what we'd specifically like to see happen and I am saying that one of the things we could do is get the Canadian government to lobby the new Clinton administration to make those funds available. It doesn't seem to me that this is impossible.

Mr. McLean: It is being done.

Mr. Forman: Well, good. We may see some movement on that issue. You are asking me to come up with some specific suggestions and I am trying to do so.

Now, I think we have to take a short-term and a long-term approach. In the short term, when people are starving, you send in food; I think we all agree on that. But we also have to take a longer-term approach and there are some specific, concrete things Canada could do. One is to eliminate our arms trade.

We are not the only country, but we are one country that is supplying the Third World with arms. As Ernie Regehr has said—and he probably knows better than any of us—we supply approximately 60 countries, many of which are human rights violators. That elimination is something concrete that we could do to reduce the Somalias of the world.

We could also do some of the other things Mr. Boutros-Ghali suggests that would not involve the military. Greater use of the World Court would be one approach; greater use of economic sanctions, and we saw in South Africa that use of sanctions brought some results, although not as much as we would have wanted; the sort of preventative diplomacy he talks about, which I didn't have a chance to get into, but in which I think there is a lot of worth, in getting discussion going and trying to send UN negotiating teams to hot spots before things flare up.

So there are some long-term and short-term approaches and there are some very concrete things Canada could do that are not airy-fairy and not impossible, which would make a difference.

M. Harvey (Chicoutimi): Monsieur Forman, on discute beaucoup du rôle des Nations Unies. Je pense que c'est une institution qui va prendre de plus en plus d'importance dans le maintien de la paix et la réalisation de cette paix.

[*Traduction*]

délégation passe beaucoup de temps à exercer des pressions pour que soit payé les arriérés, que des membres du personnel des Nations Unies ont reçu des avis de mise à pied, ce qui n'a rien de bon pour le moral... Nous interprétons les faits différemment. Le fait que quelqu'un doit de l'argent et le fait que quelqu'un en paie sont quelque peu différents.

M. Forman: Les fonds existent. Les arriérés pourraient figurer sous «comptes à recevoir». Les fonds existent; il s'agit simplement de les libérer.

M. McLean: Je respecte le fait que vous souscrivez à cette approche, pourquoi pas. Mais aucune décision autorisant le transfert aux Nations Unies de sommes considérables d'argent, puisées à même les ressources de la sécurité nationale des divers gouvernements n'a été prise. De plus, cela porterait à atteinte à la souveraineté des pays concernés.

M. Forman: Vous nous avez demandé ce que nous préconisons, ce à quoi je répondrai que le gouvernement canadien devrait faire pression auprès du nouveau gouvernement Clinton pour qu'il libère des fonds. Cela ne m'apparaît pas comme une tâche impossible.

M. McLean: C'est déjà en train de se faire.

M. Forman: Tant mieux. On fera peut-être des progrès. Vous m'avez demandé de faire des suggestions précises et je m'y efforce.

Je crois qu'il nous faut adopter une démarche à court terme et une démarche à long terme. À court terme, en cas de famine, il nous faut acheminer des vivres; je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point. Mais il nous faut également adopter une démarche à long terme, et c'est ici que le Canada peut agir de façon concrète et précise. D'abord, il peut cesser son commerce d'armes.

Nous ne sommes pas le seul pays à vendre des armes, mais nous sommes néanmoins en train d'en procurer au tiers-monde. Comme Ernie Regehr l'a dit—il est probablement mieux placé que nous tous pour cela—nous fournissons des armes à une soixantaine de pays, dont bon nombre violent les droits de la personne. Arrêter de vendre des armes serait un geste concret de la part du Canada pour réduire le nombre de situations similaires à celle qui existe en Somalie.

Nous pourrions également recourir à des solutions non militaires, telles que celles suggérées par M. Boutros-Ghali. On pourrait faire davantage appel à la Cour internationale de justice et aux sanctions économiques. Celles-ci n'ont pas eu l'effet désiré en Afrique du Sud, mais elles ont néanmoins eu un certain effet. Le Secrétaire général a également parlé de diplomatie préventive. Je n'en ai pas encore parlé jusqu'à maintenant, mais j'estime que l'ouverture de pourparlers et l'envoi de groupes de négociateurs onusiens dans des points chauds de la planète avant que les choses dégénèrent sont des méthodes qui méritent d'être étudiées de plus près.

Il existe donc des approches à court et à long termes, et le Canada pourrait prendre des mesures concrètes et réalistes qui apporteraient des changements.

Mr. Harvey (Chicoutimi): Mr. Forman, everyone is talking about the role of the United Nations. I believe the UN will become increasingly important in peacekeeping and peacemaking operations.

[*Text*]

Vous, si vous étiez assis dans le sable en Somalie, et que votre famille venait d'être tuée, que vos voisins se faisaient tuer devant des tonnes de nourriture à quelques pieds de là et auxquelles vous n'auriez pas accès, qu'est-ce que vous demanderiez aux Nations Unies comme genre d'intervention: réconcilier les combattants ou une force d'intervention qui serait prête à mettre de l'ordre et à ramener au bon sens ces criminels-là?

Mettez-vous à la place d'un petit somalien qui serait assis dans la chaise, ici en avant, et qui vous entendrait discuter des nuances entre le maintien de la paix et la réalisation de la paix. Je peux vous dire une chose, c'est que si je mourrais de faim, je ne ferais pas beaucoup de distinction. Ne trouvez-vous pas qu'on aurait l'air de grands théoriciens ou de gens qui font de l'angélisme, mais qui ne sont pas réalistes du tout?

Je peux vous dire une chose: dans mon comté, les gens, avant Noël, ont hâte de voir les gens manger en Somalie. Ils ont hâte de voir nos soldats apporter de la nourriture aux jeunes qui meurent de faim.

• 1655

C'est de ça qu'ils ont hâte, et pas d'autre chose! C'est une des plus belles actions internationales jamais posée qui se passe en ce moment. Et les Américains, s'ils n'ont pas payé toute leur quote-part aux Nations Unies, je peux vous dire qu'avec l'action qu'ils se préparent à mener actuellement, ça va compenser en maudit pour leur compte à payer.

Qu'est-ce que vous feriez si vous étiez assis dans le sable, toute votre famille disparue, vos voisins tués? Qu'est-ce que vous attendriez des Nations Unies? Qu'ils discutent sur les nuances entre le maintien ou la réalisation de la paix? Je trouve ça un peu bizarre. Vous voulez faire la paix, vous ne parlez que de paix, mais finalement, quand c'est le temps de la faire, vous être contre. J'ai hâte de voir débarquer les *Marines* américains en Somalie. Je pense que tous les Canadiens seront contents.

Mr. Forman: With respect, we're not at all against making peace. All the work we do is directed toward social justice, peacemaking, and getting at the very roots of war so that there won't be future Somalias. We're as concerned as anyone in this room about starving people. In fact, we frequently lobby for things like more foreign aid.

Your government has cut foreign aid, which is shameful in our opinion, and even if it hadn't cut it, the amount of money given to foreign aid was minuscule. We spend four times as much each year on the Department of Defence as we do on ODA, official development assistance, so I think it's somewhat hypocritical for you to lecture us on starving people when we're lobbying for more money to go to development assistance.

I want to come back to your question, because I don't want to evade it. It's a difficult question. I want to meet it head on, and directly. When people are starving you give them food. We have to deliver food to the Somalis, and that

[*Translation*]

If you are sitting in the sand in Somalia, and your family has just been killed, and your neighbours were being killed in front of tons of food which were inaccessible to you, would you ask the UN to reconcile the warring factions or to intervene so that peace and order are restored?

Pretend you are a young Somali who is sitting at this table listening to you debate the differences between peacekeeping and peacemaking. All I can tell you is that if I were starving, I wouldn't care about the differences. Don't we think we'd look like a bunch of theoriticians sitting in an ivory tower and that we weren't being realistic at all?

I can tell you this, in my riding, people can't wait to see the people of Somalia eating again before Christmas. They can't wait to see our soldiers bring food to young starving Somalis.

That's what they're waiting for and nothing else! We currently are witnessing one of the most heart-warming international actions ever. In preparing their current mission, the United States is redeeming itself for not having paid its UN fees.

What would you do if you were sitting in the sand, your family had disappeared and your neighbours had been killed? What would you expect of the United Nations? Would you expect them to discuss the finer points of peacekeeping and peacemaking? I find that a little strange. You say you want peace, all you talk about is peace, but when it comes down to making peace, you're against it. I can't wait to see the American marines land on Somali soil. I think all Canadians will rejoice.

M. Forman: Sauf votre respect, nous ne sommes pas contre le maintien de la paix. Tous nos efforts se concentrent sur la justice sociale, sur le maintien de la paix et sur les causes de la guerre, pour que l'on puisse, à l'avenir, prévenir des situations comme celles qui existent en Somalie. Nous nous préoccupons de la famine comme n'importe qui dans cette salle. En fait, nous faisons souvent pression pour accroître l'aide internationale.

Votre gouvernement a réduit l'aide internationale, chose qui, à notre avis, est honteuse, et même si vous n'aviez pas réduit le budget de l'aide extérieure, il est quand même minuscule. Chaque année, nous affectons quatre fois plus d'argent au ministère de la Défense nationale qu'à l'APD, c'est-à-dire l'aide publique au développement. Par conséquent, je vous trouve hypocrite de nous faire la leçon sur la famine, puisque nous nous efforçons de libérer plus de fonds pour l'aide au développement.

Je reviens à votre question, car je n'ai pas l'intention de la contourner. C'est une question difficile. Je veux y répondre directement. Lorsque les gens meurent de faim, on leur donne de la nourriture. Nous devons acheminer de la

[*Texte*]

means adequately protecting our peacekeepers so that they can deliver that food to starving people. That's absolutely our position. That's very different from saying that we need an attack force to do it, and our concerns are that an attack force of 40,000 soldiers with M-1 tanks and naval and air support could endanger long-term peace. We're not the only organization that has said that.

Development organizations like the CCIC, the Canadian Council for International Cooperation, have also raised concerns about long-term peace if we go and do this invasion. So the answer is yes, you bring in food, but you do it in a way that doesn't, to the best of your ability, jeopardize long-term peace. If that doesn't answer your question, please ask me another.

A voice: How do you do it?

Mr. Forman: With a peacekeeping force that adequately protects itself, but that's different from an attack force.

The Chairman: What's the difference?

Mr. Forman: The difference is that you don't need M-1 tanks, you don't need heavy air supply. You need lightly armoured people who can defend themselves against bands. We're talking about people who are in a country with starving people. We're not talking about a huge army there.

The Chairman: Where do you get them?

Mr. Forman: Where do you get the peacekeepers?

The Chairman: Who's willing to go with this kind of force that you describe, that you know of?

Mr. Forman: The countries that have agreed to contribute to the peacekeeping forces.

The Chairman: What countries have agreed... The peacekeeping countries have not agreed to shoot back. So far only the Americans have indicated they're prepared to send troops under a command structure which would allow breaking through the roving bands. No Canadian so far, unless we agree to that structure...we don't have enough to go, so, I mean, be practical. Who's going to mount this force for you?

Mr. Forman: I don't see why the countries that have agreed to be part of the American force couldn't do that.

The Chairman: Because there aren't enough of them without the Americans, are there?

Mr. Forman: I don't know where you're getting that fact from, I don't know—

The Chairman: Because the Americans are some 30,000 of a total force.

Mr. Forman: Just because the United States likes things on the grand scale doesn't mean we couldn't do it with a smaller, less threatening force.

[*Traduction*]

nourriture aux Somaliens; pour cela, nous devons aussi bien protéger nos gardiens de la paix pour qu'ils puissent accomplir cette tâche. Voilà clairement notre position! Ce n'est pas la même chose que de dire que nous avons besoin d'une force d'attaque. Nous avons peur qu'une force d'attaque de 40 000 soldats, équipés de chars M-1 et soutenus par des éléments aériens et navals, mette en péril la paix à long terme. Nous ne sommes d'ailleurs pas les seuls à le dire.

Des organisations de développement, telles que le CCCI, soit le Conseil canadien pour la coopération internationale, ont également mis en doute les chances d'établir la paix à long terme si cette invasion se concrétise. La réponse est donc oui; il faut acheminer de la nourriture, mais de façon à ne pas, dans la mesure du possible, mettre en péril la paix à long terme. Si cela ne répond pas à votre question, posez m'en une autre.

Une voix: Comment réaliser ce que vous avez décrit?

M. Forman: Avec une force de maintien de la paix qui se protège bien, mais qui n'équivaut pas à une force d'attaque.

Le président: Quelle est la différence?

M. Forman: La différence, c'est qu'une force de maintien de la paix n'a pas besoin de chars M-1, ni d'un grand soutien aérien. Il lui faut des soldats légèrement armés qui puissent se défendre contre les bandes. Cette force se trouverait dans un pays où les gens meurent de faim. Elle n'a pas à affronter une immense armée.

Le président: Où trouver ces personnes?

M. Forman: Vous voulez dire les gardiens de la paix?

Le président: Qui serait prêt à contribuer à une force comme celle que vous décrivez? Connaissez-vous des pays qui seraient prêts à le faire?

M. Forman: Les pays qui ont accepté de contribuer aux forces de maintien de la paix.

Le président: Quels pays ont accepté... Les pays qui ont accepté d'envoyer des gardiens de la paix ont convenu de ne pas ouvrir le feu si l'on tirait sur ces derniers. Jusqu'à présent, seulement les Américains se sont dits prêts à envoyer des troupes qui relèveraient d'un commandement permettant de faire face aux bandes armées. Aucun Canadien, jusqu'ici, n'a... à moins de n'être d'accord avec l'instauration d'un tel commandement... De toute façon, nous n'en avons pas tout ce qu'il faut; soyons donc pratiques. Qui va créer cette force que vous décrivez?

M. Forman: Je ne vois pas pourquoi les pays qui ont accepté de faire partie de la force américaine n'accepteraient pas de jouer un tel rôle.

Le président: Leur nombre n'est pas suffisant sans les Américains, n'est-ce pas?

M. Forman: Je ne sais pas d'où vous tenez ce renseignement, je ne sais pas...

Le président: Car les soldats américains sont environ 30 000 au sein de l'effectif total.

M. Forman: Le fait que les États-Unis voient grand ne signifie pas que l'on ne pourrait pas accomplir la mission avec une force plus petite et moins menaçante.

[*Text*]

Ms North: Yes, but there are people there who are on the ground who have asked questions about this, and that's what concerns me. For example, along with this whole question of sending some people to the wrong place, because apparently they were going to be originally sent to a place where there was plenty of food available, there was the report in *The Globe and Mail* of the American ambassador in Kenya. He was reported as saying that this looks like another American quick-fix type of initiative, which hasn't been given sufficient forethought and planning to make sure it doesn't create more havoc rather than accomplishing its objectives, which should be to facilitate the food deliveries.

• 1700

I don't think anybody is talking about whether or not some intervention should not take place. The question is, in my mind at least, has this been prepared. I know that in the Central American case, in order to intervene effectively, the United Nations had to do leg work ahead of time. Agreements and channels of working had to be established in such a way that the impact of the UN presence would be positive and not negative.

The question is whether or not the mediator who was there might have accomplished more. I don't know, I don't know Somalia. All I know is just from that little bit of information I have available on the BBC World Service, the CBC News, and *The Globe and Mail*. Those are the only places I have followed Somalia. There have been serious questions raised by people on the ground, and who have experience with the situation about whether or not this was the best route to go. I hope it works out for the benefit of the Somalis.

The Chairman: With respect, it doesn't sound like you hope it works out. It sounds like you think it is going to fail and it is a deliberate American mistake. That is what is coming across from the two of you.

Ms North: I didn't say it wasn't—

Mr. Forman: With respect, that is not true at all. Consult the record, Mr. Bosley, with respect, and you will see the Canadian Peace Alliance, and I am sure Ms North's organization, have consistently called for development aid. We are certainly concerned about starvation and have taken the actions to back it. I dearly hope it will succeed and stop the starvation. I have grave doubts about it, but if it succeeds and there is very little bloodshed, great. I mean, look what you are accusing us of.

The Chairman: Do you think you can deliver food in Somalia without bloodshed? Do you believe that is possible?

Mr. Forman: I think it can be done with a minimum of bloodshed, yes.

The Chairman: What's a minimum? Tell me what you are going to benchmark this against.

[*Translation*]

Mme North: Certes, mais il y a des gens sur place qui ont soulevé les mêmes questions. Cela me préoccupe. Par exemple, on a dit que des soldats avaient été envoyés aux mauvais endroit... À l'origine, on allait les envoyer là où il y avait beaucoup de nourriture. Un article du *Globe and Mail* a cité l'ambassadeur américain au Kenya, selon qui, la mission en question ressemblait au genre de solutions rapides préconisées par les États-Unis, une mission à laquelle on n'a pas assez réfléchi et que l'on n'a pas assez planifiée. En effet, on préparent bien les choses, on évite d'empirer les choses et l'on atteint l'objectif visé, soit faciliter la distribution de la nourriture.

Je ne pense pas que l'on se demande si l'intervention devrait avoir lieu ou pas, mais moi je me demande si elle a été préparée. Je sais que, dans le cas de l'Amérique centrale, les Nations Unies avaient fait énormément de travail préliminaire pour pouvoir intervenir efficacement. Il avait fallu conclure des ententes et négocier des façons de faire pour que la présence de l'ONU ait des retombées positives et non pas négatives.

Je me demande si le médiateur qui était en place aurait pu accomplir davantage. Je l'ignore. Je ne connais pas la Somalie. Je puise mes maigres informations au BBC World Service, aux actualités de CBC et dans *The Globe and Mail*. C'est ainsi que j'ai suivi l'évolution de la situation en Somalie. Des gens qui sont sur place et qui vivent la situation ont soulevé des questions sérieuses quant à savoir si c'était la meilleure voie à suivre. J'espère que cela donnera des résultats positifs pour les Somaliens.

Le président: Sauf votre respect, vous n'avez pas l'air d'y croire. À vous entendre, on a l'impression que vous pensez que cette initiative est vouée à l'échec et que c'est une erreur délibérée des Américains. C'est ce que vous semblez dire tous les deux.

Mme North: Je n'ai pas dit que cela n'était pas...

M. Forman: Excusez-moi, mais cela n'est pas vrai du tout. Monsieur Bosley, je vous invite à bien vouloir consulter vos notes. Vous pourrez constater par vous-même que l'Alliance canadienne pour la paix et l'organisation de M^me^ North—j'en suis sûr—ont constamment préconisé l'aide au développement. La famine nous inquiète beaucoup et nous avons pris des mesures pour la combattre. J'espère sincèrement que cette opération aura du succès et qu'elle mettra fin à la famine. J'ai de sérieux doutes à ce sujet, mais si elle réussit sans qu'il y ait d'énormes effusions de sang, tant mieux. Je vous en prie, regardez de quoi vous êtes en train de nous accuser.

Le président: Pensez-vous être en mesure de livrer une aide alimentaire en Somalie sans effusion de sang? Pensez-vous que cela soit possible?

M. Forman: Je pense que cela peut se faire avec un minimum d'effusion de sang.

Le président: Qu'entendez-vous par minimum? Sur quel critère allez-vous fonder pour en juger?

[*Texte*]

Mr. Forman: I can't give you a number. I am talking about something much, much smaller than the Gulf War, for example. I am hopeful that it can be a much, much smaller loss of life than that.

Ms North: I would like to hear more about this guy in Kenya, the American ambassador in Kenya who has protested this. I want to hear more from the UN mediator. I want to hear more from those people on the ground, including Africa Watch personnel, who I have seen on the CBC. They are the ones who are raising questions. They are experienced with that situation. They know what is happening on the ground there, I don't.

The Chairman: The American ambassador in Kenya, so you know, doesn't think any Americans should go, under any circumstances. That is his position, because he is afraid it is an irresolvable situation, and the Americans will not be able to get out once they get in. That is not for the reasons you are concerned, but from an American point of view he is concerned. He doesn't believe they will be able to get back out.

Mr. Forman: It will be a quagmire.

The Chairman: He thinks there are not enough going in and that they are underarmed.

Mr. McLean: Mr. Chairman, in answer to Professor North's comment, which is a legitimate concern, a week ago I happened to have an extensive meeting with the Secretary General of the OAU. I raised with him the question as to whether or not the Organization of African Unity, at the time when it was being muted and there would be a coalition force led by the U.S., whether this was going to be acceptable to African nations. I said that if Canada is going to be involved with this I want to have some idea, given our extensive African connections and contacts, as to whether or not this is going to be seen as a colonialist or imperialist exercise. He was categorically in favour of American action.

The Chairman: It was African action.

Mr. McLean: Yes, African action. He said ideally we should have been involved regionally, as is the case with Liberia, where the ECOWAS and ECOMOG, a West African political organization, has a military presence. But he said the area that we are in has no indigenous connection, so we recognize the danger, or at least the less-than-desirable effect of having outsiders come into our continent. But they said we cannot tolerate what is happening.

When I met with the deputy director of the Economic Commission of Africa, he said, with tears in his eyes, what is going on is a disgrace to human kind. Both of these people representing major African instruments said by all means, Canada should support this exercise.

[*Traduction*]

M. Forman: Je ne peux pas vous donner de chiffres. Je pense à des pertes bien inférieures à celles de la guerre du Golfe, par exemple. J'espère qu'il y aura beaucoup moins de victimes.

Mme North: J'aimerais en savoir un peu plus long au sujet de cet ambassadeur américain au Kenya qui a protesté contre l'opération. J'aimerais entendre le médiateur de l'ONU s'exprimer davantage. J'aimerais aussi entendre plus les personnes qui sont sur place, y compris le personnel de l'Africa Watch, dont j'ai vu les porte-parole sur CBC. Ce sont eux qui soulèvent des questions, et ils connaissent bien la situation. Ils savent ce qui se passe sur les lieux, alors que moi, je ne le sais pas.

Le président: Comme vous le savez, l'ambassadeur des États-Unis au Kenya ne pense pas que les Américains devraient aller là-bas, quelles que soient les circonstances. C'est sa position. En effet, il craint qu'il ne s'agisse d'un problème insoluble et que les Américains ne puissent se retirer une fois qu'ils auront mis les pieds en Somalie. Il ne s'inquiète donc pas pour les mêmes raisons que vous, sa perspective étant strictement américaine. Il ne croit pas que le contingent américain pourra se retirer.

M. Forman: Ce sera un bourbier.

Le président: Selon lui, les troupes ne sont pas suffisamment nombreuses et elles sont sous-armées.

M. McLean: Monsieur le président, pour répondre à M^me^ North, qui exprime une inquiétude légitime, la semaine dernière, j'ai eu un long entretien avec le Secrétaire général de l'Organisation de l'unité africaine. À ce moment-là, l'OUA n'avait pas pris position, et je lui ai demandé si une force de coalition dirigée par les Américains serait acceptable aux yeux des nations africaines. Je lui ai dit que, compte tenu de ses nombreux contacts africains, le Canada, avant de prendre une décision, tenait à savoir si une telle opération serait perçue comme une manoeuvre impérialiste ou colonialiste. Il était catégoriquement en faveur d'une action américaine.

Le président: Vous voulez dire africaine.

M. McLean: Oui, une action africaine. Il a dit qu'idéalement, nous aurions dû intervenir de façon régionale, notamment au Libéria, ou l'ECOWAS et l'ECOMOG, un organisme politique d'Afrique de l'Ouest, assure une présence militaire. Mais il a ajouté que dans la région où nous sommes, on n'entretient aucun rapport avec des organismes indigènes, de sorte qu'il faut reconnaître le danger ou, à tout le moins, les conséquences indésirables que risque d'avoir la venue d'étrangers sur notre continent. Cela dit, il a affirmé qu'il était impossible de tolérer ce qui se passait en Somalie.

Lorsque j'ai rencontré le directeur adjoint de la Commission économique pour l'Afrique, il m'a dit, les larmes aux yeux, que la situation en Somalie était une disgrâce pour l'humanité. Ces deux personnes, qui représentent des organismes africains importants, nous ont déclaré que le Canada devait absolument appuyer cette opération.

[*Text*]

• 1705

Now, I am just saying, when you ask who is saying— Africans commissioned by their respective organizations feed that testimony, and have said so publicly. I say that the question of what the American ambassador says next door, at least in my experience in checking with African leaders on this particular case, they feel action should be taken.

Ms North: I really fear that it may become another one of those quagmires where a well-intentioned intervention winds up being counterproductive or should have been structured in some other kind of fashion. Like I said, I have lots of questions about it. I don't know Somalia, I can't tell you that.

I do know one interesting work, if it were in a question of peace and security or if we wanted to consider the question of famines and the kinds of problems those create, there is a very interesting work done by Amartya Sin from India, who is a professor at Harvard University, on how to deal with famine situations. If the committee is interested in that, I would suggest that you look at some of his proposals. I find him eminently sensible.

The Chairman: I am going to let Mr. Hovdebo ask a question.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): It is not to ask a question. I just want to make a statement, Mr. Chairman.

The Chairman: Okay, that's what I did.

Mr. Hovdebo: A group of 30 NGOs met in Ottawa on November 27 and 28. All of them are active in the Horn and are active in the providing of food. This is what they said in their communiqué at the end of the meeting:

> Yes, we agree that the intervention is necessary, but keep it to a minimum. Be sure it is monitored, recognize that it may endanger the long-term peace of the region, and take into consideration the conditions and the differences this region has.

They do not say anything about "don't do it". That is just a point I want to make.

The Chairman: I got it. I think we are intrigued by your comments, in the sense that there may be other reasons for not having the UN have a standing force. Notably, the testimony we have heard is that there is fear that you wouldn't be able to manage the process of decision-making within a standing force, and so on. Some of us believe, you see, that if you always have to rely on somebody else's troops to go, you are always going to be having this conversation about whether they went under the right structure, whether they went under the right rules.

If the Americans are going to shoot next week at somebody, it is inevitable once they are there, they are going to kill somebody. That is inevitable, it seems to me, in this conversation. They are going to be shooting at a warlord and they are going to kill somebody who is innocent. That is going to happen, we know that. The question is, are we going to focus on why they are there, or on who they killed? My guess is, given that CNN will be there filming the whole

[*Translation*]

Tout ce que je dis, lorsque vous me demandez qui a dit... Des Africains sont embauchés par leurs organisations respectives pour donner ce genre de témoignages; ils l'ont même admis publiquement. Ce que l'ambassadeur américain dans le pays voisin déclare—du moins, d'après ce que les leaders africains m'ont dit au sujet du cas qui nous concerne—m'amène à croire qu'ils veulent une intervention.

Mme North: J'ai peur que toute cette opération se transforme en bourbier. L'intention était bonne au départ, mais la mission risque d'être nuisible en fin de compte, elle qu'il aurait sans doute fallu structurer autrement. Comme je l'ai dit, je me pose beaucoup de questions. Je ne connais pas la Somalie; je ne peux donc pas vous dire que je la connaisse.

Si les questions de paix et de sécurité, les famines et les problèmes qui en découlent vous intéressent, je connais un livre très intéressant d'Amartya Sin, qui vient de l'Inde et qui est professeur à l'Université Harvard. Le livre traite de la famine. Si le Comité s'intéresse à ce sujet, je lui recommande de prendre note des propositions qui y figurent et que je trouve d'ailleurs très raisonnables.

Le président: M. Hovdebo va poser une question.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Je ne veux pas poser de question. J'aimerais simplement faire une déclaration, Monsieur le président.

Le président: Ça va, c'est aussi ce que j'ai fait.

M. Hovdebo: Trente ONG se sont réunies à Ottawa les 27 et 28 novembre. Toutes travaillent dans la Corne de l'Afrique et toutes procurent de l'aide alimentaire. Voici ce qu'elles ont dit dans leur communiqué à la fin de la réunion:

> Oui, nous convenons qu'il faut intervenir, mais le moins possible. L'intervention doit être surveillée, car il faut reconnaître qu'elle pourrait mettre en péril la paix à long terme dans cette région. Il faut aussi prendre en compte les différences et conditions particulières de la région.

Elles n'ont pas dit de ne pas intervenir. C'est tout ce que je voulais dire.

Le président: J'ai compris. Vos observations nous intéressent, car elles révèlent d'autres raisons pour ne pas doter l'ONU d'une force permanente. D'après ce que nous avons entendu, on craint de ne pas pouvoir maîtriser le processus décisionnel au sein d'une force permanente. Voyez-vous, certains d'entre nous croient que le débat quant au choix du bon commandement, de la structure et des bonnes règles serait interminable.

Si les Américains tirent sur quelqu'un la semaine prochaine—et c'est inévitable—, il y aura mort d'homme. C'est inévitable, il faut le reconnaître. Ils tireront sur un chef de clan; ils vont tuer des innocents. Cela se produira, c'est chose sûre. Débattrons-nous ensuite de la raison de leur présence ou parlerons-nous de ceux qu'ils auront tués? Puisque CNN sera sur la place pour tout filmer, j'imagine que l'attention sera portée sur le civil innocent qui a été tué,

[*Texte*]

thing, that we will wind up focusing on the innocent civilian who gets killed, not the reason they went in the first place. Until we get a UN force to do that for the UN, we are going to have to rely on somebody else's troops to do it. If the UN doesn't want to be a peacemaker, then the UN had better say that openly, because in the long-run this process is not going to deliver.

I think some of us think that way, and are therefore confused when you say there shouldn't be a UN force but the other guy should only be allowed in under somebody else's command and somebody else's rules of order. Why in the world would the American Congress ever agree to let their soldiers go under somebody else's command structure, somebody else's rules of engagement? Why would they? Why would we let our troops go under rules of engagement we don't subscribe to nationally?

Ms North: Now I am confused, because when Canada participates in UN peacekeeping missions, Canada is not necessarily—

The Chairman: Peacemaking is what I'm talking about, not peacekeeping.

Ms North: What?

The Chairman: Your guys are saying no UN military action, no UN military intervention, no peacemaking.

Ms North: I didn't say no. I said I am extremely worried about it. I find that on the basis of the study that we did in Central America, any kind of enforcement capacity probably would have been very counterproductive in that situation.

The Chairman: You had a different situation where peacemaking worked, or where peacekeeping worked.

Ms North: Okay. I'm not saying no, never can it happen. All I am saying is that to move away from those rules, one has to give it extremely careful consideration if you are moving into any kind of peacekeeping...well, beyond peacekeeping into peace enforcement, because peacemaking, at least the way the term has traditionally been used, is for negotiations and for mediation. This refers to what the Secretary General said about developing an enforcement capacity. I think this can be a very dangerous route and one has to give it very careful consideration. What are the circumstances under which one can do this?

• 1710

I thought that one thing already needed right now for UN operations in general is some kind of operation centre. We seem to have Mr. Marrack Goulding running to all points of the earth trying to keep fires out. I don't know when he sleeps or how he manages to be as effective as he actually is. I think there is institutional capacity at the United Nations that can be improved, an operations centre, training, training that involves maybe the setting up of some kind of

[*Traduction*]

et non sur la raison pour laquelle les Américains sont allés en Somalie. Tant que nous ne doterons pas les Nations Unies d'une force onusienne pour ce type d'intervention, il faudra s'en remettre à une autre force. Si les Nations Unies ne veulent pas rétablir la paix, qu'elles le disent ouvertement, car à long terme ce processus actuel ne réussira pas.

Je crois que certains parmi nous partagent cette opinion et ne comprennent donc pas que vous vous opposiez à une force onusienne tout en préconisant de permettre à certaines forces d'agir sous le commandement et d'après les règles d'une autre force. Pourquoi le Congrès américain autoriserait-il les soldats américains à obéir aux ordres de quelqu'un d'autre, de se soumettre aux règles d'engagement de quelqu'un d'autre? Pour quelle raison le ferait-il? Pourquoi le Canada permettrait-il à ses troupes de se soumettre à des règles d'engagement qu'il ne reconnaît pas?

Mme North: Je suis un peu confuse maintenant, car lorsque le Canada participe à des missions des Nations Unies, il n'est pas nécessairement...

Le président: Je parle de la restauration—et non du maintien—de la paix.

Mme North: Quoi?

Le président: Votre groupe refuse toute action militaire des Nations Unies, toute intervention militaire des Nations Unies et il refuse les opérations de restauration de la paix.

Mme North: Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que cela me préoccupe beaucoup. À partir de l'étude que nous avons faite en Amérique centrale, nous avons conclu qu'une intervention armée serait probablement néfaste dans le contexte actuel.

Le président: La situation était différente lorsque la restauration de la paix—ou plutôt le maintien de la paix—a porté fruit.

Mme North: Ça va. Je ne dis pas non, ni que cela ne pourrait jamais se produire. Tout ce que je dis, c'est que, si on déroge aux règles qui régissent le maintien de la paix, si on essaie d'imposer la paix, il faut être très prudent. Dans le sens traditionnel, le maintien de la paix équivaut à la négociation et à la médiation. C'est ce dont le Secrétaire général a parlé lorsqu'il faisait allusion à la constitution d'une force militaire. D'après moi, c'est là une démarche qui risque d'être très dangereuse et il faut bien réfléchir avant de la retenir. Dans quelles circonstances pouvons-nous l'adopter?

Les Nations Unies, à ce stade-ci, ont besoin d'un centre des opérations. M. Marrack Goulding semble être partout à la fois pour tenter de régler des conflits. Je ne sais pas comment il fait pour dormir ou comment il fait pour accomplir un aussi bon travail qu'il accomplit. Les institutions des Nations Unies peuvent être améliorées; on devrait avoir un centre des opérations, ainsi qu'une académie d'entraînement permanente non seulement pour le personnel

[*Text*]

permanent academy that involves not only military personnel but civilian personnel. If the UN moves into these building activities, it means there will be greater use of civilian personnel, as I said, and there will be greater use of women. All of that is going to raise a large number of issues.

So we are talking in one way or another about increasing the permanent institutional capacity of the United Nations. I didn't say no, never, to peacemaking. I said I am extremely worried about the notion and I find it very, very worrisome on the basis of the traditional norms that have been maintained.

The Chairman: I am going to thank you both, end this meeting, and go to our 5 p.m. steering committee meeting. We thank both of our witnesses very much.

This committee stands adjourned.

[*Translation*]

militaire mais aussi pour le personnel civil. Si les Nations Unies décident d'aller de l'avant avec ces projets, on fera davantage appel au personnel civil et, comme je l'ai dit, aux femmes. De plus, bon nombre de questions se poseront.

Il s'agit, en fait, de maximiser le potentiel institutionnel des Nations Unies. Je ne me suis jamais opposée aux opérations de restauration de la paix. J'ai dit que le concept m'inquiétait énormément, étant donné les normes traditionnelles appliquées jusqu'à présent.

Le président: Je vous remercie tous deux. Cette réunion est terminée. Je vais maintenant me rendre à la réunion de 17 heures du comité directeur. Je remercie nos deux témoins d'avoir comparu.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canada–Carribean–Central America Policy Alternatives:

Lissa North.

From the Canadian Peace Alliance:

Gideon Forman, Co-ordinator.

TÉMOINS

De Canada–Carribean–Central America Policy Alternatives:

Lissa North.

De l'Alliance canadienne pour la paix:

Gideon Forman, coordonnateur.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

XC11
-E91

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 50

Thursday, December 10, 1992

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 50

Le jeudi 10 décembre 1992

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canada's role in the United Nations

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude du rôle du Canada auprès des Nations Unies

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25267—1

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

REPORT TO THE HOUSE

Thursday, December 17, 1992

The Standing Committee on External Affairs and International Trade has the honour to present its

SEVENTH REPORT

In accordance with its general mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade has examined the subject of human rights. The Sub-Committee on Development and Human Rights has submitted its Second Report to the Committee. Your Committee has adopted this Report unanimously and without amendment. It reads as follows:

The Sub-Committee on Development and Human Rights expresses its deep concern at continuing reports of the violations of human rights in Iran and particularly the high number of executions, the practice of torture, the treatment of the Bahai'i community, the absence of guarantees of due legal process and other standards relevant to the administration of justice, and restrictions of freedom of expression, thought, opinion and press.

The Sub-Committee further deplores the imposition of the *fatwa* on Salman Rushdie and urges the Iranian Government to take the necessary steps to rescind the death order and to ensure the withdrawal of the bounty money without further delay.

In light of these concerns, the Sub-Committee urges the Government of Canada to seek the lifting of the *fatwa* on Salman Rushdie and to work with its international partners to vigorously pursue this case and the cases of all persons suffering human rights violations in Iran. The Sub-Committee recommends that resolution of these cases be sought in all relevant multilateral fora, in particular the United Nations Commission on Human Rights; and that the Government consider measures, in concert with other like-minded countries, to bring the Government of Iran before the International Court of Justice and to support further appropriate measures against the Government of Iran should further harm come to Salman Rushdie or those associated with his works.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on Development and Human Rights and of the Standing Committee on External Affairs and International Trade (*Issues Nos. 30 and 31 of the Sub-Committee on Development and Human Rights and Issue No. 50 of the Standing Committee on External Affairs and International Trade which includes this report*) is tabled.

Respectfully submitted,

Le président,

JOHN BOSLEY,

Chairman.

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le jeudi 17 décembre 1992

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a l'honneur de présenter son

SEPTIÈME RAPPORT

Conformément au mandat que lui confère l'article 108(2) du Règlement, le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a étudié le sujet des droits de la personne. Le Sous-comité du développement et des droits de la personne a présenté son deuxième rapport au Comité permanent. Celui-ci l'a adopté à l'unanimité et sans amendement. Il se lit comme suit :

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne est vivement préoccupé par les allégations répétées de violation des droits de la personne en Iran et, en particulier, par le nombre élevé d'exécutions, le recours à la torture, le traitement de la communauté baha'ïe, l'absence de garanties de procédure judiciaire et d'autres normes d'administration de la justice et par les restrictions de la liberté d'expression, de pensée, d'opinion et de la presse.

Le Sous-comité déplore en outre l'application du *fatwa* à Salman Rushdie et presse le gouvernement iranien de faire le nécessaire pour annuler l'arrêt de mort et retirer l'argent de la récompense sans délai.

Étant donné ces préoccupations, le Sous-comité presse le gouvernement du Canada de chercher à faire annuler l'application du *fatwa* à Salman Rushdie et de collaborer avec ses partenaires internationaux pour relancer vigoureusement ce cas et le cas de tous ceux qui souffrent des violations de la personne en Iran. Le Sous-comité recommande qu'on cherche à régler ces cas dans toutes les instances multilatérales compétentes, notamment la Commission des droits de l'homme des Nations Unies. Le Sous-comité recommande enfin que le gouvernement examine, de concert avec des pays de même mentalité, les mesures à prendre pour amener le gouvernement de l'Iran devant la Cour internationale de Justice et qu'il appuie toutes autres mesures appropriées pouvant être prises contre le gouvernement de l'Iran s'il arrivait quelque autre malheur à Salman Rushdie ou à ceux qui sont associés à ses ouvrages.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages pertinents du Sous-comité du développement et des droits de la personne et du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur (*fascicules n^os^ 30 et 31 du Sous-comité du développement et des droits de la personne et fascicule n° 50 du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur qui comprend le présent rapport*) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président,

JOHN BOSLEY,

Chairman.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, DECEMBER 10, 1992
(59)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 9:45 o'clock a.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, John Bosley, Jesse Flis, Benno Friesen, André Harvey and Christine Stewart.

Acting Members present: Suzanne Duplessis for Ricardo Lopez; Stan Hovdebo for David Barrett and Girve Fretz for Howard Crosby.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer. *From the Parliament Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade:* Bob Miller, Research Consultant.

Witnesses: From the United Nations Association in Canada: Geoffrey Grenville-Wood, President. *From the World Federalists of Canada:* Fergus Watt, Executive Director. *As individual:* Douglas Roche, Former Canadian Ambassador for Disarmament. *From the North-South Institute:* Maureen O'Neil, President. *From the Canadian Red Cross Society:* René DeGrace, National Director, International Services. *From CARE Canada:* Brian Hannington, Consultant on famine and peacekeeping. *From Horn of Africa Policy Group:* George Cram, Director. *From Somali Aid and Development – Canada:* Ahmed Farah, Treasurer.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of Canada's role in the United Nations. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, November 18, 1992, Issue No. 44*).

The witnesses made statements and answered questions.

By unanimous consent, the Committee proceeded to consider committee business.

The Chairman presented the Second Report of the Sub-Committee on Development and Human Rights.

On motion of Christine Stewart, it was agreed unanimously,—That, the Second Report of the Sub-Committee be adopted by the Committee as a Report to the House.

ORDERED,—That the Chairman present the Report to the House.

By unanimous consent, it was agreed,—That, the Committee approve a supplementary budget in the amount of $126,260 for travel by the Sub-Committee on International Trade for public hearings on the North American Free Trade Agreement, and advertising in the amount of $20,000, and that the Chairman be authorized to table the supplementary budget before the Budget Sub-Committee of the Liaison Committee.

By unanimous consent, it was agreed,—That, the Committee adopt an operating budget in the amount of $64,710, of which $45,000 is to be committed to a research contract with the Parliamentary Centre for Foreign Affairs

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 10 DÉCEMBRE 1992
(59)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 9 h 45, dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, John Bosley, Jesse Flis, Benno Friesen, André Harvey et Christine Stewart.

Membres suppléants présents: Suzanne Duplessis remplace Ricardo Lopez; Stan Hovdebo remplace David Barrett et Girve Fretz remplace Howard Crosby.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche. *Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur:* Bob Miller, consultant en recherche.

Témoins: De l'Association canadienne pour les Nations Unies: Geoffrey Grenville-Wood, président. *Du Mouvement canadien pour une fédération mondiale:* Fergus Watt, directeur exécutif. *À titre personnel:* Douglas Roche, Ancien Ambassadeur canadien pour le désarmement. *De l'Institut Nord-Sud:* Maureen O'Neil, présidente. *De la Société canadienne de la Croix Rouge:* René DeGrace, directeur national, Services internationaux. *De CARE Canada:* Brian Hannington, Consultant sur la famine et le maintien de la paix. *Du Groupe politique sur la corne de l'Afrique:* George Cram, directeur. *De Entraide et Développement en Somalie – Canada:* Ahmed Farah, trésorier.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité examine le rôle du Canada auprès des Nations Unies (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 18 novembre 1992, fascicule nº 44*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

Du consentement unanime, le Comité examine ses travaux.

Le président présente le Deuxième rapport du Sous-comité du développement et des droits de la personne.

Sur motion de Christine Stewart, il est convenu à l'unanimité,—Que le Deuxième rapport du Sous-comité soit adopté pour être présenté à la Chambre.

IL EST ORDONNÉ,—Que le président présente le rapport à la Chambre.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que le Comité adopte un budget supplémentaire totalisant 126 260$ pour les besoins de déplacement du Sous-comité du commerce extérieur qui tient des audiences publiques sur l'Accord de libre-échange nord-américain, ainsi que pour des frais de publicité de 20 000$; que le président soit autorisé à soumettre ce budget au Sous-comité du budget du Comité de liaison.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que le Comité adopte un budget de fonctionnement totalisant 64 710$ dont 45 000$ pour un contrat de recherche conclu avec le Centre parlementaire pour les affaires étrangères et

and Foreign Trade, dated January 1 to March 31, 1993, and the remaining $19,701 is to be used for all other committee expenses; and that the termination date of the research contract with the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade regarding the Sub-Committee on International Trade be extended to March 31, 1993.

By unanimous consent, the Committee resumed consideration of the Order of the Day.

The witnesses answered questions.

At 12:48 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

le commerce extérieur, valable du 1er janvier au 31 mars 1993, le reste, 19 701$, devrant couvrir divers frais du Comité; que l'échéance du contrat conclu par le Sous-comité du commerce extérieur avec le Centre parlementaire soit prolongé au 31 mars 1993.

Du consentement unanime, le Comité revient à son ordre du jour.

Les témoins répondent aux questions.

À 12 h 48, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Thursday, December 10, 1992

• 0941

The Chairman: The committee is called back to order, resuming its consideration of Canada's role in the United Nations.

We have three witnesses this morning. From the United Nations Association in Canada, Geoffrey Grenville-Wood, President; from the World Federalists, Mr. Fergus Watt, Executive Director; and—I always like this—as individual, Douglas Roche. That is what it says on the sheet, Doug: "As individual" and "Former Canadian Ambassador for Disarmament".

Mr. Douglas Roche (Individual Presentation): The publication of the UN Secretary-General Boutros Boutros-Ghali's report entitled *An Agenda for Peace: Preventive Diplomacy, Peacemaking and Peacekeeping* constitutes the first wave of United Nations reform in the post-Cold War era. The report detailing actions that can and are being taken without opening up the charter should be seen in the fullness of the Secretary-General's thinking.

As he said in his first annual report, issued September 11, 1992:

> Never before in its history has the United Nations been so action oriented, so actively engaged and so widely expected to respond to needs both immediate and pervasive. Clearly, it is in our power to bring about a renaissance to create a new United Nations for a new international era.

Mr. Chairman, the UN's intervention in Somalia, a dramatic humanitarian rescue mission supported around the world, has its basis in the peacemaking work envisioned in *An Agenda for Peace*. The haunting faces of starvation were undoubtedly a stimulus to action. That does not mean, however, that *An Agenda for Peace* will be accepted by the major states. Indeed, the debate under way reveals that the hesitation over accepting the document is caused by the recognition that it challenges national sovereignty and other outmoded concepts of security.

Full implementation of *An Agenda for Peace* would make the UN Security Council an extremely important instrument, able to intervene between disputants not only inter-state but intra-state, enforce disarmament and institute non-military solutions to conflict. National sovereignty, which is still jealously guarded, even though modern technology has swept by it, would be eroded still further. The larger states see in *An Agenda for Peace* lessened control over UN actions and greater costs to themselves. The smaller states see themselves cut out of decisions taken by the powerful permanent members of the Security Council.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le jeudi 10 décembre 1992

Le président: La séance est ouverte. Notre comité reprend son étude du rôle du Canada auprès des Nations Unies.

Nous entendrons trois témoins ce matin: de l'Association canadienne pour les Nations Unies, Geoffrey Grenville-Wood, président; du Mouvement canadien pour une fédération mondiale, M. Fergus Watt, directeur exécutif, et—cela me plaît—à titre personnel, Douglas Roche. C'est ce que dit cette feuille, Doug: «À titre personnel» et «Ancien ambassadeur pour le désarmement».

M. Douglas Roche (présentation individuelle): La publication du rapport du Secrétaire général de l'ONU, Boutros Boutros-Ghali, *Agenda pour la paix: Diplomatie préventive, rétablissement de la paix et maintien de la paix*, constitue le premier mouvement de réforme des Nations Unies depuis la fin de la guerre froide. Ce rapport, qui fait état des mesures que l'ONU peut prendre et qu'elle prend sans avoir à modifier la Charte, doit être envisagé dans la plénitude de la pensée du Secrétaire général.

Voici ce qu'il déclare dans son premier rapport annuel du 11 septembre 1992:

> Jamais dans son histoire l'ONU n'a été active et engagée à ce point. Jamais on n'a si largement compté sur elle pour répondre aux besoins tant immédiats que globaux. De toute évidence, il est en notre pouvoir de susciter une renaissance—de renouveler les Nations Unies en vue d'une nouvelle ère internationale.

Monsieur le président, l'intervention des Nations Unies en Somalie, une extraordinaire mission humanitaire qui jouit d'un large soutien international, s'appuie sur les activités de maintien de la paix envisagées dans *Agenda pour la paix*. Les visages ravagés par la famine ont sans doute poussé à l'action. Il ne s'ensuit pas pour autant qu'*Agenda pour la paix* sera accepté par les principaux États. En fait, le débat en cours révèle que, s'il y a hésitation à endosser le document, c'est parce qu'il remet en question la souveraineté nationale et les autres concepts démodés de sécurité.

La mise en oeuvre intégrale d'*Agenda pour la paix* ferait du Conseil de sécurité un instrument de première importance capable de s'interposer entre les parties en litige non seulement au sein d'un État, mais entre États, d'imposer le désarmement et d'instituer des solutions non militaires aux conflits. La souveraineté nationale, qui continue d'être jalousement gardée même si la technologie moderne l'a dépassée, s'éroderait davantage. Pour les grands États, *Agenda pour la paix* risque de diminuer le contrôle qu'ils exercent sur les actions de l'ONU et d'augmenter les frais qu'ils ont à supporter. Quant aux petits États, ils se voient exclus des décisions prises par les puissants membres permanents du Conseil de sécurité.

[*Texte*]

The clamour for a more representative permanent membership on the Security Council—the total absence of Africa and Latin America in this category is not only undemocratic but undermines its credibility—has already started. This of course means opening up the charter. Whether opening up the charter could be contained to the expansion question alone, as was done in 1965, is in my view doubtful. Today, in a much more volatile atmosphere, affected by a highly informed, non-governmental network, the pressure for reform is likely to grow to amending the veto power and demands for enforcement mechanisms to stop the development of nuclear weapons, enshrine a right to development and impose penalties on international polluters. These, of course, are the very issues the major powers have not so skilfully succeeded until now in sidestepping.

• 0945

In a relaxed world, charter reform could probably be put off until the early years of the next century, but the explosive nature of the problems that are today dramatically widening the chasm between north and south do not allow this luxury. That is why 1995, the 50th anniversary of the UN, is now targeted as the opportune moment to advance the concept of United Nations reform. A UN global conference in 1995 to review the charter and all the organization's activities would be at least a step in this direction.

Though charter reform carried out successfully would provide a new framework for international relations, it is equally true that steps to a new world order can be advanced by strengthening the UN's peace-building activities within the present charter. That is clearly the approach used by Mr. Boutros-Ghali, even while looking to future reforms. The implementation of his report to the Security Council would calm and stabilize the world scene so that some serious thinking about the relationships of the future could be started.

Canada's strong support of *An Agenda for Peace*, including the establishment of a permanent UN peacekeeping force, would be an important constructive step forward in Canadian foreign policy.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Roche.

Mr. Watt.

Mr. Fergus Watt (Executive Director, World Federalists of Canada): Thank you, Mr. Chairman.

The World Federalists of Canada is a national non-profit membership organization, with 2,500 members and supporters across Canada. One of our projects is the coordination of a national experts dialogue on UN reform issues, called the Independent Commission on the Future of the United Nations. Of course I don't speak for this commission, but we just had a very large and successful conference. It's nice to be informed through the views of these experts.

[*Traduction*]

On commence déjà à réclamer à cor et à cri plus de représentativité parmi les membres permanents du Conseil de sécurité (l'absence totale de l'Afrique et de l'Amérique latine parmi ces membres non seulement est antidémocratique, mais mine la crédibilité du conseil). Mais il faut, pour cela, modifier la Charte. Il est douteux qu'on puisse modifier la Charte dans le seul but d'élargir le Conseil de sécurité comme on l'a fait en 1965. De nos jours, dans un climat beaucoup plus instable, influencé par un réseau non gouvernemental très informé, la volonté de réforme ira sans doute jusqu'à demander qu'on modifie le droit de veto, qu'on institue des mécanismes de coercition propres à arrêter le développement des armes nucléaires, qu'on enchâsse un droit au développement et qu'on impose des sanctions aux pollueurs internationaux. Ce sont justement là les questions que les grandes puissances ont réussi jusqu'ici avec plus ou moins d'habileté à esquiver.

Dans un monde détendu, la réforme de la Charte pourrait sans doute être reportée aux premières années du prochain siècle. Mais c'est là un luxe que ne nous permet pas la nature explosive des problèmes qui creusent toujours davantage le fossé entre le Nord et le Sud. C'est pourquoi on a choisi 1995, année du 50e anniversaire de l'ONU, comme moment opportun pour lancer l'idée d'une réforme des Nations Unies. La tenue, en 1995, d'une conférence mondiale de l'ONU en vue de réexaminer la Charte et toutes les activités de l'organisation constituerait au moins un pas dans cette direction.

S'il est vrai que, bien menée, la réforme de la Charte renouvellerait le cadre des relations internationales, il n'en reste pas moins qu'on peut avancer sur la voie d'un nouvel ordre mondial en renforçant les activités de consolidation de la paix de l'ONU dans le cadre de la Charte actuelle. C'est de toute évidence l'option que retient M. Boutros-Ghali tout en envisageant des réformes ultérieures. La mise en oeuvre de son rapport au Conseil de sécurité calmerait et stabiliserait la scène internationale de manière qu'il soit possible de commencer à réfléchir sérieusement aux relations de l'avenir.

L'adhésion ferme du Canada à *Agenda pour la paix*, y compris l'établissement d'une force permanente de maintien de la paix de l'ONU, serait un grand pas en avant en matière de politique étrangère canadienne.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Roche.

Monsieur Watt.

M. Fergus Watt (directeur exécutif, Mouvement canadien pour une fédération mondiale): Merci, monsieur le président.

Le Mouvement canadien pour une fédération mondiale est un organisme national sans but lucratif qui compte 2 500 membres et partisans dans tout le Canada. Entre autres projets, nous coordonnons un collectif national d'experts qui étudient différentes questions liées à la réforme de l'ONU, la Commission indépendante pour l'avenir des Nations Unies. Je ne peux me faire le porte-parole de cette commission, mais nous venons de tenir une conférence importante, qui a connu un grand succès. Il a été très utile pour nous d'entendre les points de vue de ces experts.

[*Text*]

The World Federalists of Canada support the recommendations of the Secretary General in *An Agenda for Peace*. We hope this committee will do so also. We recommend that the proposals in *An agenda for Peace* be viewed as part of a broader process of reform. The Secretary General has already catalysed administrative reforms, reforms to ECOSOC procedures. Many countries are speaking openly about Security Council membership. And Doug has mentioned the possibility of a charter review conference in 1995.

The Secretary General's recommendations that received the least support of the UN are those pertaining to peace enforcement. Nevertheless, Security Council Resolution 794, adopted just last week, is to a great extent an example of peace enforcement. And three days ago we learned that the Secretary General has asked the Security Council to authorize a 10,000 member contingent to keep peace and prepare for elections in Mozambique. The point here is that even as *An Agenda for Peace* is under debate, it is already forming the foundation for UN decisions and operations.

Therefore, WFC's comments on the report are directed not only to the content of *An Agenda for Peace*, which of course we support, but also on next steps—priorities for the future for reform. And we hope this committee's report will do so as well.

Mr. Chairman, the committee's report will probably come out early next year. By that time formal debate at the UN over *An Agenda for Peace* may very well be completed. If the report is to have any lasting value for the future, it should deal with reform in a substantive way.

Some specifics on *An Agenda for Peace* are early warning, collection of information and analysis. This is very important. We note the need for re-equipping the UN to give the Secretary General independent sources of information. It could start with a formal UN organization to do this, or it may begin with elements of the UN Secretariat being pulled together in an information-monitoring and information-gathering organization.

• 0950

Command of UN military operations is another major problem. To date, the UN's expanded military operations rely excessively on one nation. That's unfortunate, but that's the way it is for now and that's the way it's going to be in the future. Ultimately we need to move towards an individually recruited, permanent United Nations military force.

For the practice of preventive deployment to realize its full value and potential, we feel these deployments must be reliable. Reliability is a function of decision-making concerning whether and how a preventive capacity will

[*Translation*]

Le Mouvement canadien pour une fédération mondiale appuie les recommandations du secrétaire général dans son *Agenda pour la paix*. Nous espérons que ce comité le fera aussi. Nous recommandons que les propositions contenues dans *Agenda pour la paix* soient considérées comme une partie d'un processus plus large de réforme. Le secrétaire général a déjà catalysé les réformes administratives, notamment dans le cas des modalités du Conseil économique et social. Bon nombre de pays s'expriment ouvertement sur l'adhésion au Conseil de sécurité. Et Doug a mentionné la possibilité que se tienne une conférence d'études de la Charte en 1995.

Les recommandations du secrétaire général qui jouissent du plus faible appui au sein de l'ONU sont celles portant sur l'établissement de la paix. Néanmoins, la résolution 794 qu'a adoptée la semaine dernière le Conseil de sécurité est, dans une grande mesure, un bon exemple d'établissement de la paix. Il y a trois jours, nous avons appris que le secrétaire général avait demandé au Conseil de sécurité l'autorisation d'envoyer un contingent de 10 000 personnes pour maintenir la paix et préparer des élections au Mozambique. Par conséquent, même pendant qu'on débat de l'*Agenda pour la paix*, ce programme constitue déjà le fondement des décisions et des opérations de l'ONU.

Les remarques du MCFM sur le rapport ne se limitent pas au contenu de l'*Agenda pour la paix*, que nous soutenons évidemment, mais portent aussi sur les prochaines étapes, les futures priorités en matière de réforme. Nous espérons que le rapport de votre comité traitera des mêmes sujets.

Monsieur le président, votre comité déposera vraisemblablement son rapport au début de l'an prochain. Déjà, à ce moment-là, l'ONU aura probablement mis fin à son débat sur l'*Agenda pour la paix*. Si nous voulons que ce rapport soit pertinent pour l'avenir, il devrait porter sur les questions de fond reliées à la réforme.

L'*Agenda pour la paix* traite plus particulièrement de la détection rapide, de la collecte d'information et de l'analyse. Ses effets sont très importants. Il faut que l'ONU soit mieux équipée pour fournir au secrétaire général des sources indépendantes d'information. Une organisation des Nations Unies pourrait peut-être jouer ce rôle. On pourrait aussi créer, à partir d'éléments du secrétariat de l'ONU, un organe de collecte et de contrôle de l'information.

Il y a aussi le problème du commandement des opérations militaires de l'ONU. Jusqu'à présent, les grandes opérations militaires des Nations Unies dépendent dans une trop grande mesure d'un seul pays. Cela est malheureux, mais il en est ainsi pour l'instant, et c'est ainsi que l'on procédera dans l'avenir. En dernière analyse, il faudra que l'ONU se dote d'une force militaire permanente dont les membres seront recrutés individuellement.

Pour que le déploiement préventif soit pleinement efficace, il doit être fiable. La fiabilité est fonction de la décision de faire appel ou non à des capacités préventives. À l'heure actuelle, les pays ne jouissent pas du droit de se

[*Texte*]

actually be used. At present, UN military services are offered not as a matter of legal right but on an ad hoc basis. That's another reason why we feel that ultimately the goal that must be established is a permanent UN force in order that UN deployments can be reliable.

Accountability of UN military operations speaks to the need for Security Council reform. We all know that the Security Council accords inordinate power to the World War II victorious powers. It must be more democratic and representative of international power relationships of the 1990s.

As for post-conflict peace-building, increasingly—for example, in Namibia, Cambodia, and eventually Somalia—the UN is being required to play a greater role after the cessation of hostilities in providing technical assistance to transform and rebuild deficient national structures and to strengthen democratic institutions. This role was not foreseen by the drafters of the charter. It is open to debate whether it's even the responsibility of the Security Council. We feel there's great merit in looking at reform of the UN Trusteeship Council to play a greater role in this area.

Finally, addressing the sources of conflict, the Secretary General quite correctly drew attention to the underlying sources of conflict: unchecked population growth, debt burdens, barriers to trade, disparities between rich and poor. Our view is that the state-to-state aid system has failed over the last four and a half decades. In the long run, if we're to achieve sustainable levels of development, the UN is going to have to play a stronger instrumental role in development. This means giving the UN independent sources of revenue, the ability to tax the international economy. There is a variety of proposals in this regard. It must be framed as a long-term goal as well. Independent revenue sources might also be required to finance UN peacekeeping operations as well as development.

Finally, we believe that *An Agenda for Peace* marks an important benchmark in the development of the UN, and we feel it's important for politicians to be involved. We're at a moment of systems transformation in the early 1990s. It's not sufficient just to leave up to bureaucrats many decisions about what we do at the UN. We think it's important that this committee conduct these hearings. I'm glad to know you're going to New York—

The Chairman: It hasn't been approved by the House yet. It's stuck in the House. The independent members are so far using their authority to block all travel.

Mr. Watt: The World Federalists will do a fundraising campaign for you.

The Chairman: Is that on tape?

Mr. Watt: The essential point here is that these are decisions requiring political leadership. We can't just leave questions of UN reform up to bureaucrats. Thank you, Mr. Chairman.

[*Traduction*]

prévaloir des services militaires de l'ONU; ces services ne leur sont offerts qu'à titre de mesures spéciales. Voilà pourquoi nous estimons que notre objectif à long terme devrait être la création d'une force permanente de l'ONU dont le déploiement serait fiable.

L'obligation pour l'ONU de rendre des comptes sur ses opérations militaires nous amène à parler de la nécessité de réformer le Conseil de sécurité. Nous savons tous que le Conseil de sécurité accorde des pouvoirs démesurés aux vainqueurs de la Deuxième Guerre mondiale. Il devrait être plus démocratique et représentatif des relations de pouvoir international des années quatre-vingt-dix.

En ce qui concerne la consolidation de la paix après les conflits, par exemple, en Namibie, au Cambodge et, dans un avenir plus ou moins rapproché, en Somalie, l'ONU est de plus en plus souvent appelée à apporter de l'aide technique pour transformer et reconstruire les structures nationales et consolider les institutions démocratiques après la fin des hostilités. Ce rôle n'avait pas été prévu par les rédacteurs de la Charte. On pourrait se demander s'il s'agit même d'une responsabilité du Conseil de sécurité. Nous estimons qu'il serait bon d'envisager une réforme du Conseil de tutelle de l'ONU afin que celui-ci joue un rôle accru à cet égard.

Enfin, pour ce qui est des sources de conflit, le secrétaire général les a soulignées avec grande justesse: la croissance effrénée de la population, le fardeau de la dette, les obstacles au commerce, les disparités entre les riches et les pauvres. Nous estimons que le système d'aide directe entre États qui existe depuis 45 ans a échoué. À long terme, si nous voulons atteindre des niveaux durables de développement, l'ONU devra être plus active à ce chapitre. Il lui faudra pour ce faire des sources indépendantes de revenu et le pouvoir d'imposer l'économie internationale. Différentes propositions ont été faites à ce sujet. Mais cela devra constituer un objectif à long terme. Les Nations Unies auront vraisemblablement besoin de sources de revenu non seulement pour le financement du développement, mais aussi pour les opérations de maintien de la paix.

En terminant, nous estimons que l'*Agenda pour la paix* constitue un jalon important de l'évolution des Nations Unies et que les politiques doivent y participer. En ce début des années quatre-vingt-dix, nos systèmes subissent de grandes transformations. Il ne suffit pas de laisser aux bureaucrates le soin de décider de ce qui se fera à l'ONU. Les audiences de votre comité revêtent une grande importance à nos yeux. Nous avons été heureux d'apprendre que vous allez à New York...

Le président: Ce voyage n'a pas encore été approuvé par la Chambre. Nous attendons l'aval de la Chambre. Les députés indépendants se servent de leur pouvoir pour empêcher tout voyage.

M. Watt: Le Mouvement canadien pour une fédération mondiale recueillera des fonds pour vous.

Le président: Cette promesse a-t-elle été bien enregistrée?

M. Watt: Ce qu'il est essentiel de souligner, c'est que ces décisions nécessitent un leadership politique. Nous ne pouvons laisser les bureaucrates s'occuper de la réforme de l'ONU. Merci, monsieur le président.

[*Text*]

The Chairman: That takes us right out of the UN into world government pretty quickly, doesn't it?

Mr. Grenville-Wood, go ahead please.

M. Geoffrey Grenville-Wood (président national, Association canadienne pour les Nations Unies): Merci, monsieur le président. Vous allez excuser ma voix, je l'espère, car je suis un peu malade aujourd'hui; je vais essayer de parler le plus fort possible.

• 0955

Nous vous sommes reconnaissants de nous avoir invités à venir ici, aujourd'hui, faire nos commentaires à propos de l'Agenda pour la paix. Ça démontre, je pense, l'intérêt qu'y attache le Parlement du Canada; il est très important de le souligner. Je suis d'accord avec ce que M. Watt vient de dire au sujet de l'application active des politiciens dans le processus de réforme des Nations Unies.

It is extremely important from our point of view that the political will behind the transformation of the United Nations be manifest and be continued on an ongoing basis. As Mr. Watt and Mr. Roche have said, we are going through a major era of transformation in the international community, and it cannot be left either to the few in terms of the powerful or to the few in terms of the bureaucratic structures. It has to be a public, open, political move to change the international institutions under which we all live and under which we will be increasingly subject.

I would like to comment—I know we have a limited amount of time in our introductory aspect to this hearing—basically on four aspects of the current situation.

First of all, I think it's important to note that resolution 794, which is the resolution that has authorized the action in Somalia, is perhaps by some coincidence the first step towards implementation of *An Agenda for Peace* in an active way. I put it that way because I draw a very sharp distinction between this resolution and the resolution that authorized the gulf situation. I know you and I, Mr. Chairman, and others here have entered into various discussions about that in the past.

But let me draw the committee's attention to a number of points of demarcation, if you want to put it that way. In resolution 794, paragraphs 12, 13, 14, 15, and 18 specifically outline a regime of accountability and answerability, and a regime of involvement of the Secretary General and the Security Council in the operations in Somalia.

You will note that paragraph 12 authorizes the Secretary General and member states concerned to make necessary arrangements for the unified command. So it's the Secretary General who is named and the member states concerned. The Secretary General has a de jure role in the command structure.

In paragraph 13 he and the member states—remember the phrase in resolution 678 which says, "the friends of Kuwait". Here member states, acting under paragraph 10, and the Secretary General have to establish appropriate mechanisms for co-ordination. So again the involvement of the UN machinery is clearly established.

[*Translation*]

Le président: Nous sommes passés rapidement des Nations Unies au gouvernement mondial, n'est-ce pas?

Monsieur Grenville-Wood, vous avez la parole.

Mr. Geoffrey Grenville-Wood (National President, United Nations Association in Canada): Thank you, Mr. Chairman. Please excuse my voice; I am a little ill today, but I will try to speak as loudly as possible.

We thank you for inviting us to make our comments on the Agenda for Peace. This shows, I believe, the interest of the Parliament of Canada in that matter, and that should be noted. I support what Mr. Watt has just said on the active involvement of politicians in the reform of the United Nations.

Il est extrêmement important pour nous que la volonté politique sur laquelle repose la transformation des Nations Unies soit manifeste et continue. Comme l'ont fait remarquer MM. Watt et Roche, la communauté internationale connaît une période de grandes transformations qui ne doivent pas être laissées aux mains de quelques-unes des nations les plus puissantes ou de quelques bureaucrates. Le changement doit être public, ouvert et politique et mener à une réforme des institutions internationales qui nous régissent, et ce, de plus en plus.

Je sais que nous avons peu de temps pour faire nos remarques liminaires, mais j'aimerais commenter quatre aspects de la situation actuelle.

Tout d'abord, il importe de noter que la résolution 794 autorisant l'intervention en Somalie constitue, et c'est peut-être une coïncidence, la première étape de la mise en oeuvre active de l'*Agenda pour la paix*. Une distinction marquée existe entre cette résolution et celle autorisant l'intervention dans le Golfe persique. Je sais que vous, monsieur le président, moi et d'autres avons eu de nombreuses discussions à ce sujet dans le passé.

J'aimerais donc attirer l'attention des membres du comité sur plusieurs différences. La résolution 794, dans ses articles 12, 13, 14, 15 et 18, décrit précisément le régime de reddition de comptes imposé au secrétaire général et au Conseil de sécurité en ce qui concerne les opérations en Somalie.

Vous remarquerez par ailleurs que l'article 12 autorise le secrétaire général et les États membres intéressés à prendre les arrangements nécessaires pour la création d'un état-major conjoint. On y mentionne donc nommément le secrétaire général et les États membres intéressés. Le secrétaire général jouit d'un rôle de droit dans la structure de commandement.

À l'article 13, le secrétaire général et les États membres—souvenez-vous de la phrase de la résolution 678 qui parlait des «amis du Koweit». Ici, aux termes de l'article 10, les États membres et le secrétaire général doivent établir des mécanismes de coordination. Encore une fois, la participation de la structure onusienne est clairement définie.

[*Texte*]

Under paragraphs 14 an ad hoc commission is established to report to the Security Council. So there's a clear statement of the requirement for active reporting back in the context, I would say, of accountability. Then there is in paragraph 15 a liaison staff between the existing UNOSOM forces and the unified command. Then, in paragraph 18, they talk about the deadlines for reporting back and the regular basis of reporting and so on.

So in those paragraphs there is a very clear regime, a step towards what we were criticizing the lack of in 678.

I would say that is really important because I think it indicates that some people have learned some of the lessons of the Gulf War, in the context of the future of the United Nations as an instrument for establishing and maintaining peace.

Now, the other aspect of this current situation in Somalia that is worth commenting on—and I think we feel it is certainly worth commenting on—is that we have been calling for a number of years for the use of the UN as a major instrument of foreign policy, as the cornerstone of foreign policy, as it has been for Canada, but for the other major states. We've often been in a position of criticizing the United States or the Soviet Union or others of the great powers on the basis that they were seeing the UN merely as just one other way of exercising their own national interests, foreign policy.

• 1000

I think it's clear to see that in Somalia this is perhaps the first international altruistic act. There is no—that I can discern—fundamental national interest at stake for the United States or for France, or for Canada. There is an international interest. That international interest stems from the extreme nature of the situation, and the extreme demand for action. Probably for the first time, I think the United States and those others involved are acting on purely altruistic terms. I think that is a very positive aspect we should note. I see it also, again, in the context of *An Agenda for Peace.*

The third point I wanted to raise is this whole question of sovereignty. Many people see the action taken in a country like Somalia, or the action taken in northern Iraq following the Gulf War, as invasions of soverignty. That is certainly the traditional way of seeing things and certainly the conventional wisdom, that soverignty is being breached.

But I think there is another train of thought that is worth pursuing. That train of thought sees sovereignty not as a natural right of states, that sovereignty is not the master; sovereignty, in fact, is the servant. In this train of thought, sovereignty must be seen as one of the other instruments for establishing and controlling, and advancing the rights and protection of individuals, or in another train of thought, of civil society. If you transform the context of international protection of those rights, those protections from the purely national situation, and if you look back at Hobbes and Locke, they would say that the context or reason for government was to protect either individuals in one case or civil society in the

[*Traduction*]

Aux termes de l'article 14, une commission spéciale est créée avec pour mandat de faire rapport au Conseil de sécurité. On définit donc clairement l'obligation de faire rapport dans le contexte de l'obligation de rendre des comptes. Aux termes de l'article 15, on doit assurer la liaison entre les forces existantes de l'ONUSOM et l'état-major conjoint. L'article 18 prévoit les dates d'échéance des rapports, la fréquence des rapports et ainsi de suite.

Avec ces articles, on crée un régime bien défini et on tente de combler la lacune de la résolution 678, qui avait fait l'objet de critiques.

Cela est très important, car cela prouve qu'on a tiré des leçons de la guerre du Golfe pour ce qui est de l'avenir de l'ONU comme instrument d'établissement et de maintien de la paix.

Il y a un autre aspect de la situation actuelle de la Somalie qui mérite qu'on s'y attarde, du moins à notre avis: depuis bon nombre d'années, nous soutenons que l'ONU devrait constituer pour tous les grands États un instrument important, sinon la pierre angulaire, de la politique étrangère, comme c'est le cas au Canada. Nous avons souvent accusé les États-Unis, l'Union soviétique ou d'autres grandes puissances de considérer l'ONU seulement comme une autre façon de promouvoir leurs intérêts nationaux, leur politique étrangère.

L'opération en Somalie est probablement le premier geste international vraiment altruiste. Il n'y a absolument pas là—que je sache—d'intérêt national fondamental en jeu pour les États-Unis, la France ou le Canada. Il y a seulement un intérêt international découlant de l'extrême gravité de la situation et de l'extrême urgence d'agir. Probablement pour la première fois, les États-Unis et les autres pays intéressés interviennent uniquement par altruisme. C'est un aspect très positif qu'il convient de noter. C'est une approche qui s'inscrit encore une fois dans le contexte du document *Agenda pour la paix.*

Mon troisième point a trait à la souveraineté de façon générale. D'aucuns voient l'opération en cours en Somalie ou celle qui a été entreprise dans le Nord de l'Irak à la suite de la guerre du Golfe comme des atteintes à la souveraineté. C'est la façon traditionnelle de voir les choses, la sagesse populaire.

Il y a cependant une autre école de pensée qui mérite notre attention. Cette école considère la souveraineté non pas comme un droit naturel pour les États, non pas comme une fin en soi, mais comme un moyen. Son principe de base, c'est que la souveraineté n'est qu'une autre façon d'établir, de contrôler et de promouvoir les droits et la protection des individus, ou, dans une autre optique, de la société civile. Si l'on transpose ces droits et cette protection du plan national au plan international, selon les principes de Hobbes et de Locke, on peut en déduire que la raison d'être d'un gouvernement est de protéger les individus dans un cas, la société civile dans l'autre. Donc, en appliquant le concept sur

[*Text*]

other. Well, you can transform that concept into the international sphere and say that the concept of sovereignty, which is in a way the external manifestation of government and social organization, is there to act as the protector of either the individuals or of civil society, or both.

In that context, when sovereignty is no longer able to provide those protections, surely it should not be the master of the situation. Surely there is an argument to make that sovereignty in that context is blocking and preventing the greater society from protecting those same interests. In that context, it's no longer a breach of sovereignty to move in from the international society and perform those acts of protection, but in fact it is permitting sovereignty to reassert itself as an instrument of protection in order for the individuals in the civil society to be re-established.

If you apply that kind of general analysis—and I don't say we've done all the thinking about it because there is a lot still to do, but if you begin to think about it in those terms, the whole concept of sovereignty, I would submit, takes on a totally different aspect. Of course, it throws up into the air a lot of things that have impact on Canadians and on others, but it reinforces the idea, it seems to me, that international society cannot stand idly by when things like Somalia are going on. It cannot stand idly by when things like Myanmar are going on, that there is a wider obligation in international society to act.

Now, clearly there are caveats and there are problems. But I would submit that the caveats and the problems with that kind of analysis are no more serious, no more difficult, than the caveats and problems we face when we create sovereignty as the master of the situation rather than as the servant of the people and of civil society.

• 1005

I would think that in this context we have some interesting work ahead of us in analysing *An Agenda for Peace*. The agenda doesn't come purely from Mr. Boutros-Ghali, and I'd like to read to you a quote from a speech by Perez de Guellar, made in 1991 at Bordeaux, France, when he said this much. He hasn't departed as far from traditional lines as I have, perhaps:

> But one could—and I would even say, should—inquire whether certain texts (other than the Charter)—

—and it's interesting that today is Human Rights Day—

> that were later adopted by the United Nations, do not implicitly call into question this inviolable notion of sovereignty. Has not a balance been established between the right of States, as confirmed by the Charter, and the rights of the individual, as confirmed by the Universal Declaration of Human Rights? We are clearly witnessing what is probably an irresistable shift in public attitudes towards the belief that the defence of the oppressed in the name of morality should prevail over frontiers and legal documents. (...) We must now ponder this issue in a manner that is at once prudent and bold. In a prudent manner, because the principles of sovereignty cannot be

[*Translation*]

le plan international on peut dire que la souveraineté, qui représente la manifestation externe du gouvernement et l'organisation sociale, existe pour la protection des individus, de la société civile, ou des deux.

Dans cette optique, lorsque la souveraineté n'est pas en mesure d'offrir la protection voulue, elle n'est plus l'élément déterminant. On peut certainement faire valoir l'argument selon lequel une telle souveraineté ne fait qu'empêcher la société dans son ensemble de réaliser ses intérêts. Dans ce contexte, la société internationale, en assurant la protection voulue, ne viole pas la souveraineté, mais lui permet de se réaffirmer comme instrument de protection des individus dans la société civile.

Si vous faites cette analyse générale... je ne prétends pas que la recherche soit terminée à cet égard, car il reste encore beaucoup à faire, mais si vous examinez la situation sous cet angle, vous pouvez constater que le concept de souveraineté prend un aspect très différent. C'est un exercice qui risque de remettre en cause beaucoup de choses auxquelles croient les Canadiens et d'autres, mais il renforce l'idée selon laquelle la société internationale ne peut pas se contenter de rester à l'écart devant des situations comme celle de la Somalie. Je ne peux pas rester les bras croisés devant ce qui se passe au Myanmar. Dans de tels cas, la société internationale a le devoir d'agir.

Il y a évidemment des mises en garde à faire, des problèmes possibles à signaler. Cependant, les problèmes possibles ne sont pas pires que ceux qui surviennent lorsque la souveraineté devient une fin en soi, et non plus un moyen de servir les gens et la société civile.

Il sera intéressant d'analyser le document *Agenda pour la paix* dans cette optique. Ce document ne contient pas que les idées de M. Boutros-Ghali. J'aimerais vous citer un extrait d'un discours que M. Perez de Guellar a prononcé en 1991 à Bordeaux, en France. Il s'est montré probablement un peu plus traditionaliste que moi:

> On pourrait—selon moi, on devrait—se demander si certains textes (autres que la Charte)...

...il convient de noter que c'est aujourd'hui la Journée des droits de l'homme...

> adoptés plus tard par les Nations Unies ne remettent pas implicitement en cause la notion inviolable de souveraineté. N'y a-t-il pas maintenant une sorte d'équilibre à respecter entre le droit des États, tel que confirmé par la Charte, et les droits individuels, tels qu'établis dans la Déclaration universelle des droits de l'homme? L'opinion publique tend de plus en plus à croire, et le mouvement semble maintenant irréversible, que la défense de l'opprimé, au nom de la morale, doit primer sur le respect des frontières et les documents juridiques (...) Nous devons adopter une attitude à la fois prudente et audacieuse face à cette question. Prudente,

[*Texte*]

radically challenged without international chaos ensuing. In a bold manner, because we have probably reached a stage in the ethical and psychological evolution of Western civilization in which the massive and deliberate violation of human rights will no longer be tolerated.

So I think *An Agenda for Peace* now sets out a system and a concept by which we are able to challenge some of these old notions, and we have to tread carefully. But it also sets forward, we would submit, a clearly delineated and defined program of action, which we would strongly recommend Canada play a strong role in moving forward.

We realize there are other states and members of the United Nations at a number of levels that have problems with this concept. One of the issues we have to consider is whether or not this whole program of greater interference and greater involvement, through the United Nations or the international community, might not be seen as a new form of economic colonialism, social colonialism, or cultural colonialism. That perception must be guarded against and assurances must be given.

One of the ways of doing so is, as my colleagues have mentioned, reform of the decision-making structures in the UN, such as the Security Council. There are many other ways—some of them short of fundamental charter reform.

Mr. Chairman and members of the committee, you have my written text, and I would be pleased to answer any questions you may have or to listen to any comments. Thank you very much.

The Chairman: Thank you. Thank you all.

There can be a more cynical view, that some of the items the UN adopted as the Universal Declaration of Human Rights might have been adopted in a context in which sovereignty was perceived as being so strong that there was never going to be a need for an intervention to enforce them, and that if the attempt is made to reverse the approach and to work up from the human rights declarations to a structure with which to enforce them you might find reform of the UN more difficult to achieve, if that's its stated objective. That may be a somewhat cynical view, but it's the other side of that same coin.

I'm sorry, I am sure somebody else has questions.

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): Mr. Chairman, I would like to thank our guests for their interesting interventions and comments. The notion that there is a demanding need for the United Nations to resurrect itself in a new type of being is one we share. My questions are directed to the "how to do" aspect.

Mr. Roche, you talked initially about the opposition to *An Agenda for Peace* coming primarily from large powers. The other witnesses have mentioned the same thing. Do you have any realistic strategy that a country like Canada might adopt to help move the procedure along? Is there a constituency in the United Nations and other countries that might be mobilized to support *An Agenda for Peace* or to take it a step further, to provide for some form of review of

[*Traduction*]

parce que le principe de la souveraineté ne peut pas être radicalement changé sans risque de chaos international. Audacieuse, parce que nous avons probablement atteint un stade de notre évolution morale et psychologique dans notre civilisation occidentale où nous ne pouvons plus tolérer la violation massive et délibérée des droits de l'homme.

Le document *Agenda pour la paix* établit un système et un concept qui doivent nous permettre de remettre en cause, avec circonspection, un certain nombre de notions anciennes. C'est un programme d'action bien défini auquel le Canada peut souscrire.

Nous savons très bien que d'autres États et membres des Nations Unies, à divers niveaux, acceptent mal cette idée. Nous devons nous demander, entre autres, si ce programme, qui suppose une plus grande ingérence et une plus grande participation des pays, par l'intermédiaire des Nations Unies ou de la communauté internationale, ne peut pas en venir à être considéré comme une nouvelle forme de colonialisme économique, social ou culturel. Nous devons éviter de créer cette impression et être prêts à donner les assurances nécessaires.

Nous pouvons entre autres, comme mes collègues l'ont suggéré, réformer les structures décisionnelles de l'ONU, le Conseil de sécurité, par exemple. Nous pouvons procéder de plusieurs façons—sans nécessairement modifier la Charte de façon fondamentale.

Monsieur le président, membres du comité, vous avez reçu mon texte écrit. Je suis maintenant disposé à répondre à vos questions et à écouter vos observations. Je vous remercie de votre attention.

Le président: Merci. Merci à tous.

Il y aurait une façon plus cynique de voir les choses. Certaines des dispositions adoptées par l'ONU dans la Déclaration universelle des droits de l'homme ont pu l'être dans le contexte d'une très forte souveraineté, excluant toute intervention. Toute tentative visant à renverser cette attitude pour en arriver, à partir de la Déclaration des droits de l'homme, à une structure permettant de les faire respecter risquerait de rendre la réforme de l'ONU plus difficile, si tel était l'objectif ultime. C'est un point de vue quelque peu cynique, mais qui représente l'autre côté de la médaille.

Je m'excuse auprès de mes collègues. Je suis sûr qu'ils ont des questions à poser.

M. Axworthy (Winnipeg-Sud-Centre): Monsieur le président, je tiens d'abord à remercier les invités du comité pour leurs exposés et leurs observations. Nous partageons l'idée selon laquelle les Nations Unies ont un urgent besoin de se renouveler. Mes questions visent à savoir «comment».

Monsieur Roche, vous avez fait remarquer au départ que l'opposition au document *Agenda pour la paix* était surtout venue de grandes puissances. Les autres témoins ont opiné dans le même sens. Avez-vous une stratégie réaliste à proposer à un pays comme le Canada pour faire avancer les choses? Y a-t-il des membres des Nations Unies, des mandants, ou d'autres pays qui peuvent se mobiliser en vue d'appuyer le document *Agenda pour la paix* ou de le faire

[*Text*]

the charter or the structure? I am aware that the Japanese and others are anxious to get on the Security Council. What would you see as the way in which Canada could conduct itself to help develop this new formation or this reformation of the system?

• 1010

The second part of that deals more explicitly with our own domestic foreign policy mix. As all three of you are aware, there has been some discussion in the last month or two about Canada coming to the limit of its peacekeeping resources, that there is no longer a capacity and we have to withdraw from certain situations. Even the intervention in Somalia has a certain unrealistic tone to it, that we can get in and out without a longer-term commitment. One thing is true, whether it's Somalia or Cyprus or Bosnia or wherever you are going to end up: these are not quick fixes. There is a real shortfall of resources both at the UN level and at the domestic level, unless some substantial reallocations go on.

Again, that's a practical question as to how our own government might reconstruct its priorities in defence and foreign policy to meet this challenge. Is it the priority versus the other kinds of externalities we have traditionally adhered to, the NATOs and the defensive national boundaries and all the rest of it? Where do you put this in and how do you sell to the Canadian people that sending Canadians in blue helmets off to some part of the world they haven't heard of to defend human rights justifies their maybe getting injured or killed or expending a lot of resources that could otherwise be used to build houses or to create jobs?

Mr. Roche: It's not uncommon for a whole lot of things to come together in consideration of such a vast topic. Let me attempt a coherent and brief answer.

On the first question, I support the use of your word "reformation" of the UN. You even said earlier that the UN could resurrect itself. I think those words describe what is going on—a resurgence of the United Nations now in the new era we have entered, which is truly a transformation moment in world society, of the magnitude of the change of the world into an agricultural age and then into an industrial age. We are passing through a momentous period of world history. Let's call it briefly the planetary civilization which is asserting itself, particularly in reference to Mr. Grenville-Wood's comments about how sovereignty is now seen in transnational terms and more in personal and human terms. That is going to be the essence of the new civilization.

The practical steps in the reform of the UN were set out, *inter alia*, other places, in the Stockholm initiative for common security in which the assemblage of world leaders, most of whom had participated in the Brandt, Palme and Brundtland world commissions of the 1980s, assembled to give an overview on common responsibility in the 1990s. Out of that has emerged a new commission co-chaired by the former Prime Minister of Sweden, Mr. Carlsson, and the

[*Translation*]

progresser, afin d'entraîner une révision quelconque de la Charte ou des structures? Je sais que les Japonais, entre autres, voudraient faire partie du Conseil de sécurité. À votre avis, que doit faire le Canada pour contribuer à cette nouvelle configuration ou à cette réforme du système?

Ensuite, j'aimerais avoir votre opinion au sujet de l'organisation de notre politique étrangère. Comme vous le savez tous les trois, depuis un mois ou deux, on entend dire que le Canada a atteint la limite de ses ressources sur le plan du maintien de la paix et que nous allons être forcés de nous retirer de certaines situations. Même en Somalie, il n'est pas tout à fait réaliste de penser que nous pouvons intervenir là-bas et en repartir sans engagement à long terme. Une chose est certaine, qu'il s'agisse de la Somalie, de Chypre, de la Bosnie, etc., on ne trouvera pas de solution instantanée. D'une façon générale, on manque terriblement de ressources, au niveau des Nations Unies et sur le plan intérieur, et la seule solution serait une réorganisation majeure de ces ressources.

Là encore, c'est une question d'ordre pratique: comment notre gouvernement peut-il réorganiser ses priorités de défense et de politique étrangère pour relever ces divers défis? Va-t-il falloir faire la part de ces priorités et des valeurs internationales auxquelles nous adhérons traditionnellement, comme l'OTAN, la défense des frontières nationales, etc.? Où se situe ce débat? Et comment convaincre les Canadiens que cela vaut la peine d'envoyer des casques bleus canadiens défendre les droits de la personne, même s'ils risquent de se faire blesser ou tuer, et que cela vaut la peine de dépenser ainsi tout cet argent qui pourrait servir à construire des maisons ou à créer des emplois?

M. Roche: Avec un sujet aussi vaste, il est fréquent de se heurter à de très nombreuses considérations. Je vais essayer de vous répondre d'une façon cohérente et brève.

Dans votre première question, vous parlez de «réforme» des Nations Unies, et je suis d'accord avec vous. Plus tôt, vous avez même parlé du renouvellement des Nations Unies. Ces termes-là décrivent bien la situation, une renaissance des Nations Unies dans cette ère nouvelle que nous abordons, une ère véritable de transformation de la société mondiale qu'on peut comparer au passage de l'ère agricole à l'ère industrielle. Nous traversons actuellement une période de l'histoire du monde qui sera lourde de conséquences. Nous assistons à l'établissement d'une civilisation planétaire, surtout si l'on considère les observations de M. Grenville-Wood au sujet de la souveraineté, qui est aujourd'hui considérée en termes transnationaux, individuels et humains. Voilà la base de cette nouvelle civilisation qui s'annonce.

Les mesures pratiques pour la réforme des Nations Unies ont été élaborées, entre autres, lors de l'initiative de Stockholm pour la sécurité, qui rassembla des dirigeants du monde entier, dont la plupart avaient participé aux commissions Brandt, Palme et Brundtland pendant les années quatre-vingts, et qui tentèrent de cerner les responsabilités communes pour les années quatre-vingt-dix. Tout cela aboutit à la création d'une nouvelle commission coprésidée par

[*Texte*]

former Secretary General of the Commonwealth, Mr. Ramphal. This commission is entitled "On Global Governance", which is the point of the Stockholm initiative, namely that the UN Security Council develop to a point where it is managing the affairs of planet Earth with the consent and cooperation of the governments—not least, the major governments.

Here it is the question of asserting that if you get into this technical business about the sovereignty question, it is not a question of nations giving up their sovereignty any more than they already have. It is rather a question of nations using their sovereignty to adapt and adopt the global strategies that have been asserted by the United Nations and continue to be.

• 1015

So the commission is calling for a charter review of the United Nations for 1995, their 50th anniversary. It comes at an important moment in history, as I've said. But it's also at a moment when we can see...after 50 years with the UN, what's the next 50 years going to be like? It's a good, opportune moment. I would certainly recommend that Canada go very strongly in support of this overview of how the charter can be adopted.

You've asked about other countries—what kind of constituency. There are two constituencies I want to draw respectfully to your attention. The first is the international constituency of other middle power states, and many of them want to do the same thing.

If you look, for example, at the Australia statement made on behalf of the Australia government in the UN debate on *An Agenda for Peace*, you will see there a very strong commendation of *An Agenda for Peace*, in which it is pointedly said that had the peacekeeping-peacemaking, not to mention preventive diplomacy, mechanisms recommended by the Secretary General been in place over the past few years, we might have avoided the Gulf War. Would we have avoided the Yugoslavia crisis? Would we not have avoided the present Somalia crisis? If a case can be put forward for that thesis, then how much more important it is to head off future crises that are coming in the republics of the former Soviet Union and other areas of the world, particularly in southeast Asia.

There is a constituency of other middle-power nations that I would name: Japan, the Nordic countries, Australia, New Zealand, the Netherlands. From my experience at the United Nations, I find that these like-minded countries' interests were subsumed or submerged in the Cold War years, in which the two superpowers did an overlay on everybody else and froze the system, as we know all too well. This new moment allows the middle-power countries to assert themselves. There is no middle-power country of a stronger capacity to do this than Canada, which is really a diplomatic switchboard for the world.

[*Traduction*]

l'ancien premier ministre de la Suède, M. Carlsson, et par l'ancien secrétaire général du Commonwealth, M. Ramphal. C'est la commission sur le gouvernement mondial, qui se penche sur le sujet même de l'initiative de Stockholm, la possibilité de faire du Conseil de sécurité des Nations Unies un organisme administrateur des affaires de la planète Terre, avec le consentement et la coopération des gouvernements, et surtout des principaux gouvernements.

Et cela nous ramène à cette question technique, celle de la souveraineté, et il ne s'agit pas de demander aux nations d'abandonner leur souveraineté plus qu'elles ne l'ont déjà fait. Au contraire, elles seraient appelées à utiliser leur souveraineté pour s'adapter et pour adhérer à des stratégies mondiales élaborées par les Nations Unies.

La commission demande donc une révision de la charte des Nations Unies à l'occasion du 50e anniversaire de cet organisme en 1995. C'est un moment important de l'histoire, comme je l'ai déjà dit, mais c'est également un point tournant: après 50 ans, à quoi pouvons-nous nous attendre pour les 50 prochaines années? C'est un moment bien choisi, un moment opportun. Je pense que le Canada devrait s'intéresser activement à la façon dont la charte peut être remaniée.

Vous m'avez parlé des autres pays... de groupes de mandants. J'aimerais attirer votre attention sur deux groupes de mandants, le premier étant celui des autres puissances moyennes qui sont nombreuses à vouloir la même chose.

Par exemple, si vous considérez la déclaration qui a été faite aux Nations Unies au nom du gouvernement australien à l'occasion du débat sur l'*Agenda pour la paix*, vous y trouverez une apologie très ferme de l'*Agenda pour la paix*. Dans la même intervention, les Australiens observent que si les mécanismes de maintien de la paix, pour ne pas parler de diplomatie préventive, recommandés par le secrétaire général avaient existé ces dernières années, on aurait peut-être évité la guerre du Golfe. Aurait-on évité la crise yougoslave? N'aurait-il pas été possible d'éviter la crise actuelle en Somalie? S'il est possible de défendre cette thèse, il est d'autant plus important d'éviter les crises qui s'annoncent dans les républiques de l'ancienne Union soviétique et dans d'autres régions du monde, en particulier dans le Sud-Est asiatique.

Cela dit, il y a un autre groupe de mandants, les nations intermédiaires telles que le Japon, les pays scandinaves, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Pays-Bas. Pour avoir travaillé aux Nations Unies, j'ai eu l'occasion de constater que les intérêts de ces pays, qui partagent souvent les mêmes positions, ont été ignorés ou écartés pendant les années de la guerre froide. En effet, à cette époque-là, les deux superpuissances écrasaient toutes les autres et immobilisaient tout le système, comme nous ne le savons que trop. L'ère qui s'annonce va permettre aux moyennes puissances de se réaffirmer, et parmi celles-ci, il n'y en a pas de mieux placée que le Canada, une véritable plaque tournante pour le reste du monde.

[*Text*]

The second constituency of which I speak is a domestic constituency. There are a lot of Canadians who want the Canadian government to move forward in this respect. I'd like respectfully to draw the attention of the committee to the report *A Canadian Vision of Common Security*, which is the report of the Citizens' Inquiry into Peace and Security. This resulted from 600 briefs of Canadians from across the country and, in one sentence, asserted that there's a wide constituency domestically in our country that wants Canada to play this realistic and proper role, which comes out of our history and our traditions, our culture. Canada can play this role in the international world today.

The second point you made with regard to the capacity, no quick fixes. Of course there are no quick fixes and there is no assurance that the various steps being contemplated are going to work. What is assured is that if we do nothing, if we do not change the structure of the Security Council, it is going to lose its credibility as we move forward.

The whole continent of Africa and the whole continent of Latin America are not going to stand still and be unrepresented in permanent seats in the Security Council. I think the clamour is under way now for Germany and Japan. If the Security Council permanent membership is enlarged for Japan and for Germany, which I support, I think it is totally unrealistic to do it without bringing in India, not to mention Brazil and Nigeria on behalf of Latin America and Africa.

So those are the questions that begin to be opened out by *An Agenda for Peace*. I would summarize my overall position by saying I think Canada should take an advanced, realistic position in, first of all, supporting the Secretary General's report, *An Agenda for Peace*, which includes permanent peacekeeping, and who but Canada can do this so well, leading on to other steps in concert with like-minded countries.

• 1020

Mr. Grenville-Wood: I support what Mr. Roche has said, but I want to take it one step further in terms of the domestic issue. It seems to us that the issue of peacekeeping is probably one of those issues that unites Canadians more than most others. When you get a lot of ambivalence about the role of the military in Canada, the role of the defence budget and the defence establishment, and all those things, you get a tremendous amount of ambivalence. But when you put it in the context of peacekeeping and the role Canada has played internationally, that ambivalence begins to dissipate and disappear. A tremendous amount of pride gets expressed.

It seems to me that one can extrapolate from that a very vibrant policy choice. And that is to say actively that the Canadian role internationally in terms of its military establishment is in the context of peacemaking and peacekeeping, actively train your military in that direction, actively seek your materiel and your equipment and so on to fulfil those functions. And the interesting result would be, I would think, a fair amount of support for the expenditures necessary, whether it be for things like Cyprus. But there is a limit to one's patience, I suspect.

[*Translation*]

Le second groupe de mandants joue un rôle sur la scène nationale. Beaucoup de Canadiens souhaitent voir le gouvernement agir dans ce sens. J'aimerais attirer l'attention du comité sur le rapport de l'Enquête populaire sur la paix et la sécurité, *Une vision canadienne de la sécurité commune*. Ce rapport se fonde sur les mémoires de 600 Canadiens de tout le pays et, dans une phrase, il affirme qu'il existe dans notre pays un large groupe de mandants qui tiennent à voir le Canada jouer le rôle réaliste qui lui revient, un rôle fondé sur notre histoire, nos traditions et notre culture. C'est un rôle que le Canada peut jouer aujourd'hui sur la scène internationale.

Vous avez posé une question au sujet de nos possibilités, ajoutant qu'il n'y avait pas de solution instantanée. Bien sûr qu'il n'y a pas de solution instantanée, pas plus qu'on ne peut être certain que les mesures prises serviront à quelque chose. La seule chose qui est certaine, c'est que si nous ne faisons rien, si nous ne changeons pas la structure du Conseil de sécurité, celui-ci va perdre de plus en plus de sa crédibilité.

Le continent africain entier et toute l'Amérique latine ne vont plus tolérer longtemps de ne pas avoir de sièges permanents au Conseil de sécurité. L'Allemagne et le Japon sont déjà bien décidés à obtenir des sièges, et si ces deux pays se joignent aux membres permanents du Conseil de sécurité, ce qui me semble logique, je ne vois pas comment on pourrait écarter l'Inde, pour ne pas parler du Brésil et du Nigeria au nom de l'Amérique latine et de l'Afrique.

Voilà donc des questions qu'on commence à poser dans le cadre de l'*Agenda pour la paix*. Je pourrais résumer ma pensée en vous disant que le Canada doit adopter une position réaliste et dynamique et commencer par promouvoir le rapport du secrétaire général, *Agenda pour la paix*, qui prévoit un maintien de la paix permanent. Et l'on ne saurait trouver de pays mieux placé que le Canada pour montrer l'exemple en compagnie d'autres pays qui partagent les mêmes idées.

M. Grenville-Wood: Je suis d'accord avec M. Roche, mais en ce qui concerne la question nationale, j'aimerais aller plus loin encore. Si l'ensemble des Canadiens sont d'accord sur une question et sont unis dans une position, c'est bien celle du maintien de la paix. Les avis sont très partagés quant au rôle de l'armée au Canada, quant au budget de la défense et à l'ensemble de l'appareil de défense, mais lorsqu'il s'agit de maintien de la paix et du rôle du Canada sur la scène internationale, cette ambivalence se dissipe et disparaît. C'est une question qui suscite une très grande fierté.

Pour cette raison, je pense que c'est un domaine où l'on dispose d'une grande richesse de choix politiques. En effet, on pourrait situer le rôle des Forces armées canadiennes dans le contexte du maintien et de la réalisation de la paix et axer toutes nos activités militaires, la formation, le matériel, l'équipement, sur ces activités. Dans ces conditions, il est probable que les Canadiens seraient en faveur des dépenses militaires nécessaires, et cela, même s'il s'agit des troupes envoyées à Chypre. Cela dit, il doit y avoir une limite à la patience des gens.

[*Texte*]

Certainly there is a tremendous well of support behind that kind of action, and it gives Canada an external role and a manifestation, which as we all know when we look inwards we always carp and snap and look at each other in very divisive terms. But when we look outwards, or when we look inwards from the outside, and see our international role, there is a different perspective. I think we have to use that as a positive instrument for policy-making.

That only answers it in kind of metaphysical terms.

In terms of the issue of financing, I think Boutros-Ghali makes it clear that there has to be an international source of funding for these kinds of operations. You cannot expect countries like Canada to go on paying the bill for 28 years without some kind of accountability to its own people, and so on and so forth. You can't expect to go in and pull out from a place like Somalia in six weeks and expect anything to be accomplished. So there has to be something more stable.

I would think Canada could justify to its people, and other like-minded states could justify to their people, that instead of only spending money internally for a defence establishment, you can also contribute money to an international pot that would be used for these purposes and would be turned back in if we actually provide either equipment or expertise or personnel. Then there is some kind of an accountability and justification for putting money into an international peacekeeping-peacemaking fund, which the Secretary General suggests. I think in that context there is a certain amount of opportunity available. And there are other countries, I'm sure, that would be interested in pursuing that role.

The major powers—read the United States, and probably France and Britain—have some reticence in this context. But here you have right today a tremendous example of those countries putting forward their troops and expending huge amounts of moneys in a totally altruistic action. It's a short step from where they are now to the next step, which is rather than necessarily taking the whole thing under your own authority, put the money in and let some other authority choose which offers you make regarding personnel or materiel be made available. I don't think it's a large step, because the commitment is made today. And it's very interesting that it was made in this altruistic nature. The defence against it is not as strong as it was two years ago.

I get the impression that you are not agreeing with me, so I would be happy to engage in a discussion.

The Chairman: I'm skeptical, and I think others are, that it's such a small step. It may be a long-term development for the UN. If you start from the premise that constituents are going to become folks and not countries, perhaps. But if you accept the premise that the constituents are going to be for a long time countries, it's a big step, I think.

• 1025

Mr. Grenville-Wood: Don't misunderstand me, Mr. Chairman. I'm not saying—and also in the context of what I was saying earlier about sovereignty—that we're looking at the dissolution of the nation-state. I'm not saying that at all.

[*Traduction*]

Il est certain, néanmoins, que ce type d'action est très bien perçue, et les Canadiens ont beau se disputer et se chamailler entre eux, à l'intérieur des frontières, quand ils se tournent vers l'extérieur, quand ils considèrent notre rôle international, leur perspective est très différente. À mon sens, c'est le type d'outil positif que nous devons utiliser pour parvenir à la réalisation de la paix.

Voilà pour une réponse quelque peu métaphysique.

En ce qui concerne le financement, M. Boutros-Ghali a expliqué clairement que ce type d'opérations exigeaient une source de financement internationale. On ne peut pas s'attendre à ce que des pays comme le Canada continuent à payer la facture pendant 28 ans sans rendre de compte à leur propre population, etc. On ne peut pas s'attendre à intervenir utilement en Somalie si l'on doit se retirer au bout de six semaines. Nous avons besoin de quelque chose de plus stable.

J'imagine que le Canada devrait pouvoir faire accepter à sa population, et d'autres États à leur population, de ne plus se contenter de consacrer des fonds à un appareil de défense nationale, mais de contribuer également à un fonds international qui servira à ces activités. Cette contribution pourrait également prendre la forme de matériel, d'expertise ou de personnel. De cette façon, on pourrait justifier l'alimentation de ce fonds international de maintien et de réalisation de la paix dont parle le secrétaire général. C'est une idée qui offre des possibilités certaines. D'un autre côté, je suis certain que d'autres pays seraient prêts à assumer ce genre de rôle.

Les grandes puissances, c'est-à-dire les États-Unis, et probablement la France et la Grande-Bretagne, ont certaines réticences à cet égard. Cela dit, on voit aujourd'hui des pays qui envoient leurs troupes et dépensent des sommes énormes d'une façon totalement altruiste. Nous ne sommes plus tellement éloignés de l'étape suivante: au lieu de prendre soi-même l'initiative, on pourrait apporter une contribution monétaire et laisser une autre autorité prendre des décisions en ce qui concerne l'utilisation du personnel ou du matériel. À mon sens, ce n'est pas un très grand pas à franchir, car les engagements sont déjà pris. Ce qui est intéressant, c'est qu'ils ont été pris d'une façon très altruiste. L'opposition n'est plus aussi ferme aujourd'hui qu'il y a deux ans.

J'ai l'impression que vous n'êtes pas d'accord avec moi, mais je serais heureux d'en discuter.

Le président: Je suis sceptique, je doute, et je ne suis probablement pas le seul, qu'il s'agisse d'un pas aussi facile à franchir. C'est peut-être une possibilité d'évolution à long terme pour les Nations Unies, si vous partez du principe que les mandants vont être des individus, et non plus les pays, peut-être bien. Mais si vous partez du principe que les pays vont rester les mandants pendant longtemps encore, à mon avis, c'est un très grand pas à franchir.

M. Grenville-Wood: Ne vous m'éprenez pas, monsieur le président. Je ne prétends pas—et cela me ramène à ce que je disais tout à l'heure au sujet de la souveraineté—que nous envisageons de faire disparaître les États-nations.

[*Text*]

I'm saying, in very limited circumstances, when there are gross violations of human rights, when there are gross attacks on the lives and ability to survive of large numbers of people, the issue of sovereignty should no longer become a barrier; it must the servant, not the master. In that context there is justification for international action. In that context international action can be easily justified on the basis of who can do the job best, who has the best material and the best personnel available. Again in that context, it isn't a long step from where we are today to setting up some kind of a regime.

If you're talking, on the other hand, of interference in the internal affairs, as you had in a number of situations led by a major state or something of that nature, I think we are a long way away from having the UN act in those kinds of situations.

The Chairman: These are certainly the issues. We're not quite sure how to get around them.

Mme Duplessis (Louis-Hébert): Merci, monsieur le président. Ma question s'adresse à M. Watt. Dans sa conclusion, mais il l'avait peut-être dit aussi une fois avant, il a surtout mentionné le fait qu'il ne fallait pas laisser la réforme des Nations Unies aux seuls bureaucrates. Il a dit qu'il aimerait voir davantage les politiciens s'impliquer. De quelle façon verrait-il les politiciens le faire? Est-ce que c'est en envoyant plus de députés travailler au sein de comités de l'ONU? J'aimerais qu'il précise un petit peu plus sa pensée là-dessus.

Mr. Watt: I think you can probably help with the answer to the question, but let me just give you one example.

On October 9, Canada's ambassador at the UN, responding to *An Agenda for Peace*, said, among other things, that the concept of peacemaking and peace enforcement requires further study and consultation with member states. Less than two months later we're sending troops to Somalia for this very type of peacemaking operation. This why I say that events are moving faster than suits the comfort level of bureaucrats.

We are in a period when UN roles in a wide range of international affairs are changing quickly and that's why it demands political leadership. Let's not just leave it to heads of state, certainly. Brian Mulroney has spoken about Security Council reform, but the issues are complex. A lot of thinking needs to be done.

First of all, I don't personally believe that these need necessarily be politically partisan issues, although I'm sure that in many cases they will be. Work, for example, in parliamentary associations with politicians from other countries is a very fruitful avenue. Within your caucus, what are party platforms for the next election? These are types of things.

I meant it sincerely; it wasn't just a gratuitous remark when I congratulated this committee for taking up this particular agenda of action. More needs to be done in this regard. Those are just a few suggestions.

[*Translation*]

Absolument pas. Ce que je dis, c'est que dans des circonstances très limitées, lorsqu'on assiste à des violations flagrantes des droits de la personne, à des attaques flagrantes contre l'existence et la survie de larges populations, la notion de souveraineté ne doit plus constituer un obstacle, elle doit s'effacer volontairement. Dans ce contexte-là, une action internationale est justifiée. Dans ce contexte-là, il s'agit alors de déterminer qui est le mieux habilité à faire le travail, qui dispose du meilleur matériel, du meilleur personnel. Dans ce contexte-là, le pas à franchir par rapport à la situation actuelle n'est plus tellement grand; il s'agit seulement de se mettre d'accord sur un régime d'action.

D'un autre côté, si vous pensez à une ingérence dans les affaires nationales, comme cela s'est produit à plusieurs reprises, une ingérence orchestrée par une grande puissance, nous sommes loin de voir les Nations Unies agir dans ce genre de situations.

Le président: Ce sont certainement les problèmes, mais nous ne savons pas très bien comment les surmonter.

Mrs. Duplessis (Louis-Hébert): Thank you, Mr. Chairman. My question is directed to Mr. Watt. In your conclusion, but you might have mentioned it before, you said that the reform of the United Nations should not be left solely to bureaucrats. You said that you would like to see politicians become more involved. How would you see this involvement of the politicians? Would you send more delegates to work within UN's committees? What is your thinking in that regard?

M. Watt: C'est une réponse à laquelle vous pouvez sans doute contribuer, mais je vais vous donner un exemple.

Le 9 octobre, l'ambassadeur du Canada aux Nations Unies, a déclaré, au sujet de l'*Agenda pour la paix*, que le concept de réalisation et d'établissement de la paix exigeait une étude et une consultation plus approfondies des États membres. Moins de deux mois plus tard, nous envoyons des troupes en Somalie dans le cadre d'une opération de réalisation de la paix tout à fait comparable. Pour cette raison, je pense que la situation évolue un peu trop rapidement pour les bureaucrates.

À l'heure actuelle, le rôle que les Nations Unies jouent sur la scène internationale évolue très rapidement, et il est indispensable que les dirigeants politiques ouvrent la voie. Évidemment, les chefs d'États ne doivent pas prendre toutes les décisions tout seuls. Brian Mulroney a parlé de la réforme du Conseil de sécurité, mais ce sont des questions complexes, qui exigent une réflexion approfondie.

Pour commencer, je ne pense pas qu'il s'agisse forcément de questions partisanes, bien que ce soit fréquemment le cas. Par exemple, les travaux des associations parlementaires qui regroupent des hommes politiques de plusieurs pays sont extrêmement utiles. Quels sont les programmes électoraux de votre caucus pour les prochaines élections? Voilà le genre de choses dont il est question.

J'ai félicité ce comité d'avoir adopté ce sujet d'étude, et je l'ai fait en toute sincérité; c'était loin d'être une remarque gratuite. Il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine. Ce sont quelques suggestions seulement.

[*Texte*]

Mme Duplessis: En tout cas, on peut dire que cette réforme-là va faire parler beaucoup. Monsieur Roche, vous avez dit que ça prendrait absolument une modification du Conseil de sécurité des Nations Unies. C'est, je crois, dans la deuxième page de votre exposé.

• 1030

Vous dites que les grandes puissances ont réussi jusqu'ici avec plus ou moins d'habileté à esquiver cette réforme-là et la modification à la Charte qui pourrait être apportée en 1995 après une étude en profondeur.

Considérez-vous le Canada comme une grande puissance? Non? Je sais que la secrétaire d'État aux Affaires extérieures, M^me^ MacDougall, a beaucoup insisté auprès des États-Unis; par exemple, elle a envoyé des messages aussitôt que M. Clinton a été élu, et elle lui a dit qu'il devait payer son dû, etc., et elle a demandé aussi des changements. Le Premier ministre aussi l'a demandé. Mais quels sont vraiment les pays qui tirent de l'arrière? Est-ce que vous pouvez les identifier?

Mr. Roche: Thank you very much, Madame Duplessis. The question is, is Canada a large power? That's a very interesting question. I would say that in the post-Cold War era, with all the changes that are being brought into the international system, Canada is indeed a large power in the United Nations family today. While it is true that in the world listing of countries we're only about thirtieth in terms of population size, we are about the fourth-largest overall contributor to the United Nations system, not to mention the geographical considerations of Canada's place and location in the world.

We have an opportunity to play a strong, determining role in the shape of the United Nations to come. We can't do this alone. I'm not suggesting we take a Superman approach to it, but there are a number of countries I named earlier that do want a progressive development of the UN to take place now that it is not in the clutches of the two antagonists who dominated the world scene for decades during the Cold War.

You asked for the states that are behind in their payments. In that context I would like to draw to the committee's attention, particularly the research department of the committee, the new publication called *Partners For Peace: Strengthening Collective Security for the 21st Century*. It is a report of the United Nations Association in the United States. Maybe you've already seen it.

In there, in answer to your question, Madam Duplessis, there is a listing of the unpaid peacekeeping and regular assessments that highlights the fact that the five permanent members of the Security Council are all delinquent in one aspect or another. It's frequently been said that the United States is derelict in its obligation to pay its dues and peacekeeping assessments, as if they were alone. While it is true that the United States has by far the largest indebtedness to the UN, Russia has a debt of about half the extent of the United States, and in lesser degrees the other three are behind.

[*Traduction*]

Mrs. Duplessis: In any case, there is going to be a lot of talk around this reform. Mr. Roche, you said that nothing less than a reformation of the Security Council would do it. I think it is on page 2 of your brief.

You are saying that the great powers have been more or less successful until now in avoiding that reform and a modification of the Charter which could be forthcoming after 1995 following an in-depth study.

Do you see Canada as a great power? No? I know that the Secretary of State for External Affairs, Ms MacDougall, has been pressing the United States. For example, as soon as Mr. Clinton was elected, she sent messages and told him that he had to pay his dues. She also requested some changes. The Prime Minister also sent requests. But which countries are really bringing up the rear? Can you identify them?

M. Roche: Merci beaucoup, madame Duplessis. Vous me demandez si le Canada est une grande puissance; c'est une question très intéressante. À mon avis, dans cet après-guerre froide et dans ce climat d'évolution rapide du système international, le Canada est effectivement une grande puissance dans la famille des Nations Unies. Il est vrai que sur le plan démographique nous sommes seulement au 30^e^ rang des pays du monde, mais si l'on considère les contributions au système des Nations Unies, nous sommes au quatrième rang, et je ne parlerai pas des considérations géographiques, de notre situation dans le monde, etc.

Nous avons la possibilité de jouer un rôle déterminant dans l'élaboration des Nations Unies de l'avenir. Nous ne pouvons pas le faire seul, et je ne veux pas que nous jouions à Superman, mais il y a d'autres pays que j'ai cités tout à l'heure qui veulent voir les Nations Unies se développer progressivement, maintenant que cet organisme n'est plus sous l'emprise des deux puissances antagonistes qui ont dominé la scène mondiale pendant toutes les décennies de la guerre froide.

Vous m'avez demandé quels États étaient en retard dans leurs paiements. À cet égard, j'aimerais attirer l'attention du comité, et en particulier l'attention du service de recherche du comité, sur une nouvelle publication, un rapport de l'Association des Nations Unies aux États-Unis intitulé *Partners For Peace: Strengthening Collective Security for the 21st Century* (Partenaires pour la paix: consolidation de la sécurité collective pour le 21^e^ siècle). Vous l'avez peut-être déjà vu.

Madame Duplessis, vous y trouverez une réponse à votre question, une liste des contributions au maintien de la paix et des cotisations ordinaires qui sont en souffrance. Dans cette liste, on voit que les cinq membres permanents du Conseil de sécurité sont tous en faute quelque part. On répète fréquemment que les États-Unis ne paient pas régulièrement leur contribution au maintien de la paix, et on pourrait penser que ce sont les seuls. Il est certain que les États-Unis ont, et de loin, la plus grosse facture en souffrance, mais la facture de la Russie est environ la moitié de celle des États-Unis, et les trois autres membres sont également en retard, bien qu'il s'agisse de sommes moins importantes.

[*Text*]

You mentioned the Clinton administration coming into power next month. The early indications are that the UN and indeed the world community may now legitimately anticipate a more supportive participation by the United States in the UN endeavours, in what I would call the three main areas that affect global security: the fields of disarmament, economic and social development, and environmental protection. I don't want to take up your time by going into the details of those three.

• 1035

If it turns out that the Clinton-Gore administration—I underline the word "Gore" and parenthetically draw the research department of the committee's attention once more to another document, the book of Vice-President-elect Gore. I am sure you have probably seen it. I consider it a profound analysis of the ecological crisis in the world related to the other aspects of security.

So the Clinton-Gore administration now has an opportunity, which I think they recognize, of participating in a supportive way in the United Nations' endeavours, ways that were not present in previous adminstrations.

Mme Duplessis: Donc, ça ne sera sûrement pas facile d'inciter toutes ces grandes puissances à payer leur dû à l'ONU. Je pense que parfois ça peut même avoir une incidence, et qu'on ne soit pas aussi efficace qu'on devrait l'être, puisque j'imagine que l'ONU, avec ce manque à gagner-là, doit avoir de gros problèmes.

C'est tout pour le moment, monsieur le président. Merci.

Mr. Roche: Mr. Chairman, as Madam Duplessis was speaking, in her latter intervention, my eye went down the page and I was reminded again of something I think the committee would very properly note. In the listing of unpaid peacekeeping and regular assessments that I spoke about in the UNAUSA publication, there is a long list of countries. But there is only one country in this list that owes no money to the United Nations for these purposes, and that is the country of Canada. That is something I think further supports my argument that the credibility of Canada in the international scene, in advancing the ideas of reform and so on, is all the more welcome, precisely because we have been so financially supportive of the UN.

The Chairman: Do you agree that your vote at the General Assembly or the Security Council shouldn't be cast unless you are paid up?

Mr. Roche: Under the charter, you are not supposed to be able to vote if you are more than two years delinquent in your fees, but I will say no more.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): I want to explore a little more the suggested definition of sovereignty or new definition of sovereignty. I see a thread running through all your presentations relative to the restructuring of the UN. I know that the present charter only in its initial statement says, "We, the people of the United Nations". After that it deals only with member states. The idea of individual sovereignty is not something you can find in the charter by looking at it that way.

[*Translation*]

Vous avez parlé de l'administration Clinton, qui doit prendre le pouvoir le mois prochain. D'après les premières indications, les Nations Unies et l'ensemble de la communauté mondiale peuvent s'attendre à une participation plus active des États-Unis aux entreprises des Nations Unies, et cela, dans les trois principaux domaines de la sécurité de la planète: le désarmement, le développement social et économique et la protection de l'environnement. Il serait trop long de développer en détail ces trois questions.

S'il s'avère que l'administration Clinton-Gore—je souligne le mot «Gore» en attirant encore une fois l'attention du service de recherche du comité sur un document, le livre du vice-président élu Gore. Vous l'avez sans doute vu; à mon sens, c'est une analyse très profonde de la crise écologique à laquelle le monde se heurte actuellement et des autres aspects de la sécurité qui s'y rattachent.

L'administration Clinton-Gore va donc avoir la possibilité, et je pense qu'ils le savent, de soutenir activement les entreprises des Nations Unies, une possibilité qui n'existait pas pour les administrations précédentes.

Mrs. Duplessis: So, you are saying that it will not be easy to get all those large powers to pay their dues to the UN. I sometimes think that this could even prevent the UN from being as efficient as it could be because this loss of revenue has to be an enormous problem for the UN.

That's all for now, Mr. Chairman. Thank you.

M. Roche: Monsieur le président, pendant que M^me^ Duplessis terminait son intervention, mes yeux se sont posés sur le bas de cette page, et cela m'a rappelé une chose qui devrait intéresser le comité. Dans la liste des contributions au maintien de la paix et des contributions ordinaires qui sont en souffrance, et qui figurent dans la publication de l'Association des Nations Unies aux États-Unis, on trouve un grand nombre de pays, mais il est intéressant de noter que dans cette liste, un seul pays ne doit pas d'argent aux Nations Unies pour ces activités-là, et ce pays, c'est le Canada. Cela renforce encore la crédibilité du Canada sur la scène internationale dont je parlais tout à l'heure. C'est justement parce que nous avons si bien soutenu les Nations Unies financièrement que nous sommes aujourd'hui particulièrement bien placés pour promouvoir des idées de réforme, etc.

Le président: Est-ce que vous pensez que les pays ne devraient pas être autorisés à voter à l'Assemblée générale ou au Conseil de sécurité tant qu'ils n'ont pas payé leurs contributions en souffrance?

M. Roche: Aux termes de la charte, si vous avez un retard de plus de deux ans, vous n'êtes pas censé voter, mais je n'en dirai pas plus.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): J'aimerais revenir sur cette définition, ou nouvelle définition, de la souveraineté dont on parle. Il y a une constante dans tout ce que vous dites, et c'est la restructuration des Nations Unies. Je sais que la charte actuelle commence par ces mots: «Nous, peuples des Nations Unies», après quoi on ne parle plus que des États membres. Ce n'est pas dans la charte que vous trouverez l'idée de la souveraineté individuelle.

[*Texte*]

You also suggested, Mr. Watt, that there is a need for external or independent financial structure. Implications of these things are that you are looking at a world parliament rather than a parliament of nations. Is the model of the European Parliament and so on something that runs through this kind of thinking, or are we so far from this that we still must have delegated responsibility of the people through the states?

• 1040

Mr. Watt: It also harks back to the chairman's earlier comment about world government. My answer is that, no, we're a long way from any kind of democratic world government. What we should be looking at is reforming the UN so that it can be adequate to the needs of the world community for the next fifty years, an international organization for the next century.

However, there are distinct areas where the individual can acquire status under international law. For example, in her speech to the General Assembly, Barbara McDougall spoke about an international criminal court. That's an idea worth exploring. The European Court of Human Rights allows individuals to bring cases against nations and seek redress.

The European Parliament, which you mentioned, is a model that has great potential for helping this transformation process at the UN. For example, it wouldn't even take charter reform to establish a consultative chamber of parliamentarians at the UN. Article 22 allows the General Assembly to create new organs. Just as the European Parliament started as a consultative body of politicians delegated from national parliaments, so too a UN parliamentary assembly could begin as a consultative chamber, and maybe decades from now it could be elected and then gradually acquire further powers. But we're a long way from affirming the sovereignty of the individual on a global basis.

I see this question of sovereignty as. . .you know, you can look at the glass as half full or half empty. Is our country giving up sovereignty or are we affirming the sovereignty of the whole, a more global sovereignty? We're not just citizens of Canada. This is an interdependent world we're living in. Our lives are affected by a global economy. We're world citizens, whether we like it or not. Strengthening the UN is a matter of strengthening our global citizenship and affirming the sovereignty of the international organization. I'm realistic about any kind of democratic world government. In terms of the extent to which we have to give individuals status under international law, we have to proceed gradually and incrementally.

The Chairman: I have a question for you after Mr. Hovdebo. Would you be in favour of a UN parliamentary assembly? That was on my list here.

[*Traduction*]

Vous avez dit également, monsieur Watt, que les Nations Unies avaient besoin d'une structure financière extérieure ou indépendante. Autrement dit, vous pensez à un parlement mondial, et non plus à un parlement de nations. Le modèle du Parlement européen est-il une idée sous-jacente à cette notion, ou en sommes-nous encore à ce point éloignés qu'il faut encore composer avec l'idée de la responsabilité déléguée par les États?

M. Watt: Cela se rattache aussi à l'observation qu'a faite le président, plus tôt, au sujet du gouvernement mondial. Ma réponse est non; nous sommes encore bien loin de toute espèce de gouvernement mondial démocratique. Nous devrions plutôt chercher à réformer l'ONU, de manière à l'adapter aux besoins de la collectivité mondiale pour les 50 prochaines années, à en faire une organisation internationale pour le siècle à venir.

Il y a toutefois un certain nombre d'éléments distincts qui peuvent permettre à l'individu d'acquérir un statut en droit international. Par exemple, au cours de son allocution devant l'Assemblée générale, M^me^ Barbara McDougall a lancé l'idée d'une cour criminelle internationale. L'idée vaut la peine d'être examinée. Le Tribunal européen des droits de la personne permet à des particuliers d'engager des poursuites contre des nations et de chercher à obtenir justice.

Le Parlement européen, que vous avez mentionné, est un modèle qui offre bien des possibilités pour favoriser ce processus de transformation à l'ONU. Par exemple, on ne serait même pas obligé de modifier la charte pour créer une chambre consultative de parlementaires à l'ONU. L'article 22 permet en effet à l'Assemblée générale de créer de nouveaux organismes. À l'instar du Parlement européen, qui était à l'origine un organisme consultatif de politiciens délégués par leurs parlements nationaux, une assemblée parlementaire de l'ONU pourrait aussi prendre la forme d'une chambre consultative, au départ, et peut-être dans quelques décennies, ses membres pourraient-ils être élus et acquérir progressivement de plus importants pouvoirs. Mais nous sommes encore bien loin de l'affirmation de la souveraineté de l'individu sur le plan mondial.

J'entrevois un peu cette question de la souveraineté comme. . . vous savez, on peut considérer qu'un verre est à moitié plein ou qu'il est à moitié vide. Notre pays abandonne-t-il la notion de souveraineté? Ou affirmons-nous plutôt la souveraineté de l'ensemble, une souveraineté à caractère plus mondial? Nous ne sommes pas que citoyens canadiens. Nous vivons dans un monde interdépendant. Nos vies sont affectées par une économie mondiale. Nous sommes citoyens du monde, que cela nous plaise ou non. En renforçant l'ONU, on renforce notre citoyenneté mondiale, et l'on affirme la souveraineté de l'organisation internationale. Je demeure toutefois réaliste au sujet de toute forme de gouvernement mondial démocratique. Nous devons procéder graduellement et par étapes au chapitre de la reconnaissance de l'individu en droit international.

Le président: J'ai une question à vous poser après M. Hovdebo. Seriez-vous en faveur de la création d'une assemblée parlementaire de l'ONU? Cette question figure sur ma liste.

[*Text*]

Mr. Grenville-Wood: I want to make a couple of brief comments. I think we are a long way, at least from our perspective today, from having a sovereign parliament, so to speak, where the world parliament would have legislative powers. One thing we're learning every day is that what we think is a long ways away suddenly hits us between the eyes and we just don't know any more.

Things are changing very fast. I think all of us around this table will ascribe to the theory that the nation-state is not fulfilling all its obligations vis-à-vis its citizens as it had been conceived as doing in the context of the economic factors, at any rate, and the social factors. We see that happening all over Europe. We see it happening in Africa. We see it happening in Asia. We see it happening wherever we want to look. So the nation-state per se, I think, is under a microscope.

• 1045

That doesn't mean to say that tomorrow morning the concept of national sovereignty is going to go out the window. We have this whole concept of ethno-sovereignty coming forward and causing greater problems. We have the whole question of the global economy we're constantly being bombarded about. All these forces are coming at each other from all sorts of different directions and colliding, and there isn't a simple answer.

But one of the things I'm putting forward is that in all of this maelstrom there are some fundamental things the international community must do. One of them is not to permit the nation-state, the concept of national sovereignty, to become a shield against action by that community to protect people and peoples from gross violations of their fundamental rights, because I think, in the hierarchy of rights, the right of the state, if you see it in the context of being the servant of the higher right of the individual and of society per se, then at one point something must give. I'm saying that in a sense there are situations where the concept of the nation-state will give. We see a perfect example in Somalia. And I would submit that we'll be seeing more examples of that nature soon.

That doesn't mean to say we're going to send Canadian troops into Los Angeles next month because there are riots about black versus—

The Chairman: Gretzky's back.

Mr. Grenville-Wood: You know what I mean. There is a gradualist approach to this thing.

But I think we're in a major period of transformation; and it's totally unpredictable where we're going to go, but I think you can identify some trends.

Mr. Hovdebo: Do you want to comment, Doug?

Mr. Roche: I support it.

[*Translation*]

M. Grenville-Wood: Permettez-moi de faire une ou deux brèves observations. Je pense que nous sommes encore bien loin, dans le contexte actuel en tout cas, de la reconnaissance d'un parlement souverain, dirons-nous, de l'idée d'un parlement mondial qui serait doté de pouvoirs législatifs. Nous savons toutefois par expérience que des idées que nous pensons souvent bien loin d'être sur le point de se réaliser deviennent tout à coup réalité, et nous ne savons tout simplement plus comment réagir.

Le monde évolue très rapidement. Nous reconnaissons tous que l'État-nation ne remplit pas toutes ses obligations envers ses citoyens comme il aurait dû le faire, sur le plan économique en tout cas, ainsi que sur le plan social. Nous en sommes témoins partout en Europe. Nous en sommes aussi témoins en Afrique et en Asie. Nous sommes à même de le constater partout où nous voulons bien nous donner la peine de regarder. Ainsi, le concept d'État-nation est, je crois, l'objet d'un examen minutieux.

Cela ne veut pas dire qu'on aura dès demain jeté aux oubliettes le concept de souveraineté nationale. Nous voyons naître le concept de souveraineté ethnique, qui cause des problèmes plus importants. Il y a toute la question de l'économie mondiale dont on nous parle inlassablement. Toutes ces questions arrivent de directions différentes, se rencontrent et se heurtent, et il n'y a pas de solutions simples.

Mais dans cette tourmente il y a un certain nombre de choses fondamentales que doit faire la communauté internationale. Notamment, elle ne doit pas permettre que l'État-Nation, le concept de souveraineté nationale, devienne un paravent derrière lequel se cacher pour ne pas avoir à protéger les populations dont les droits fondamentaux sont bafoués, car, dans la hiérarchie des droits, le droit de l'État doit être compris comme le serviteur du droit supérieur de l'individu et de la société. Il faut que l'un ou l'autre cède le pas. Dans certaines situations, le concept d'État-nation devra passer à l'arrière-plan. Nous en avons un parfait exemple en Somalie. Je crois que nous en verrons d'autres prochainement.

Cela ne veut pas dire que nous allons envoyer des troupes à Los Angeles le mois prochain parce qu'il y a des émeutes entre Noirs...

Le président: Gretzky est de retour.

M. Grenville-Wood: Vous me comprenez. Il faut procéder graduellement.

Nous vivons en pleine période de transformation; il est impossible de prédire l'avenir, mais certaines tendances se dégagent clairement.

M. Hovdebo: Voulez-vous ajouter quelque chose, Doug?

M. Roche: Je partage cet avis.

[*Texte*]

Mr. Hovdebo: The other question I want to ask is relative to the independent financing. Does any of you foresee a world taxation system that the United Nations would...? In the Auditor General's report last week we had an indication of a tremendous amount of bleeding of funds from Canada by international corporations who divert those funds on the high seas some place. Is that a possibility?

And one for you, Doug. You gave us Nigeria and Brazil. The reasons for putting those in to the Security Council was territorial. Japan and Germany, this is not so. Is there a greater argument for Brazil and Nigeria than there is for Japan and Germany, whose call is power?

Mr. Roche: On the first question on world taxation, the late chancellor of West Germany, Willy Brandt, in his report in 1981 on north-south issues, recommended a world tax to be addressed to the development question. That certainly didn't go very far. And I would be very hesitant to think the immediate future is going to bring such an enlightenment that there will be put into place some form of world taxation.

You have to consider that this is one of the problems for the United Nations as a whole. It can't enforce in any real way progressive steps. All it can do is enforce sanctions. And it doesn't have any money. It has to, as the Prime Minister of Canada described it, go around as a mendicant. So these questions have to be addressed

Boutros-Ghali, in the material surrounding *An Agenda for Peace*, is recommending that the money for peacekeeping come out of defence budgets rather than foreign affairs budgets. I think that is a solid suggestion that may, with enough push, become palatable and realistically raise the kind of money he needs for peacekeeping as a stepping-stone into a stronger mechanism for the world.

• 1050

Mr. Chairman, I would certainly hope that this committee will take under advisement that particular suggestion with respect to Canada. For the reasons I've alluded to earlier, it seems to me that Canada is in a very signal position to advance internationally the concept of paying for peacekeeping out of defence budgets.

On the second question, Mr. Hovdebo, when I say Nigeria and Brazil, and you then say that this was for territorial reasons, I suppose that's right. But I think it's deeper than that. It is unrealistic to think that the permanent membership of the Security Council, going into the next century, can disregard a whole section of the world populace that happens to live on two not unimportant continents of the world. In any expansion for the reason of bringing in more powerful states, of course, Japan is the first state that has a claim to membership in the Security Council, a permanent seat, although it's not there now.

[*Traduction*]

M. Hovdebo: Je voulais poser également une question à propos du financement autonome. Envisagez-vous un régime fiscal mondial grâce auquel les Nations Unies...? Dans le rapport du vérificateur général publié la semaine dernière, on fait état de sommes considérables détournées du Canada par des entreprises internationales vers des havres étrangers. Est-ce une possibilité?

J'ai également une question pour vous, Doug. Vous avez parlé du Nigeria et du Brésil. Ils ont été nommés au Conseil de sécurité pour des raisons territoriales. Ce n'est pas le cas du Japon et de l'Allemagne. L'argument en faveur du Brésil et du Nigeria pèse-t-il plus lourd que l'argument du pouvoir, qui est celui du Japon et de l'Allemagne?

M. Roche: En ce qui concerne un régime fiscal mondial, l'ancien chancelier de l'Allemagne de l'Ouest, Willy Brandt, dans son rapport de 1981 sur les relations Nord-Sud, recommandait la mise en place d'un impôt mondial pour le développement. L'idée n'est pas allée très loin, et j'aurais beaucoup de peine à imaginer que notre époque soit suffisamment éclairée pour instituer un impôt mondial.

Il ne faut pas oublier que c'est un des problèmes du système des Nations Unies. Il n'a pas les moyens de faire véritablement respecter ses mesures progressives. Il ne peut qu'imposer des sanctions. Il n'a pas d'argent. Comme le disait le premier ministre du Canada, les Nations Unies ne peuvent que tendre la main. Ce sont des problèmes qu'il faut résoudre.

M. Boutros-Ghali, dans les documents à l'appui de l'*Agenda pour la paix*, recommande que les opérations de maintien de la paix soient financées à même les budgets militaires plutôt que par les budgets des affaires étrangères. C'est une excellente idée, qui, si on insiste suffisamment, pourrait être acceptée et permettre d'obtenir les sommes dont il a besoin pour le maintien de la paix comme prélude à un mécanisme plus solide.

Monsieur le président, j'espère certes que le comité étudiera cette suggestion en ce qui a trait au Canada. Pour les raisons auxquelles j'ai fait allusion plus tôt, le Canada me semble en très bonne position pour promouvoir sur la scène internationale le concept du paiement des activités de maintien de la paix à même les budgets de défense.

Quant à la deuxième question, monsieur Hovdebo, lorsque je parle du Nigeria et du Brésil et que vous dites que c'était pour des raisons territoriales, je suppose que c'est juste. Je crois toutefois que les raisons sont plus profondes. Il est irréaliste de penser qu'à l'aube du 21e siècle, les membres permanents du Conseil de sécurité peuvent ne pas tenir compte d'une partie importante de l'humanité qui peuple deux continents importants du monde. Si l'on pousse plus loin la justification de l'adhésion d'États plus puissants, le Japon est bien entendu le premier État qui peut revendiquer un siège permanent au Conseil de sécurité, même s'il n'y siège pas à l'heure actuelle.

[*Text*]

Japan is a major contributor. It's about the third-largest contributor to the UN system. For reasons having to do with its own economy in relationship to the world and its foreign policy, Japan ought to be represented on the Security Council. I do not see a way in which the charter can be opened up to admit one state unilaterally. So the minute Japan comes in, Germany is going to insist on a seat.

That's going to be a fourth European seat. I don't see any signs that the U.K. and France will be magnanimous and step aside to have one European seat. I might be proved wrong. As my friend here, Mr. Grenville-Wood, said a moment ago, events are happening so fast that anybody who predicts the next couple of years, or even the next five years, would be a very rash person indeed.

We can't be sure what will happen, but certainly there are no signs now that the present occupants of the permanent seats of the Security Council are going to give them up. I think the only realistic way is to enlarge it. Some say you can't enlarge it too much, but how can you enlarge it if you don't do it in an equitable manner? Since India has a strong claim and India, after all, is going to be the largest country in the world in the early years of the next century, overtaking China in population, how can you ignore India?

It seems to me that as a minimum for expansion of the Security Council, you're looking at Japan, Germany, India, Brazil and Nigeria. That would give you 11 permanent members of the Security Council. With the 10 non-permanent members who are elected, it will give you a Security Council of 21. I don't think that's unmanageable at all. I would say there are solid reasons for moving in that direction.

The Chairman: All with vetoes?

Mr. Roche: On that, Mr. Chairman, my recommendation would be that the veto be amended.

The Chairman: Would it take two to veto?

Mr. Roche: It would take three to veto any given issue. At the UN today, there are many formulae that are now being discussed about this whole question of where the UN is going to go. But one of the things being specifically looked at is the question of whether a triple veto would be operative. I see no way in which those who have the veto will give up the veto. I see no way in which this will be done.

I do think that with the force of world opinion, and again the force of important governments, like the one in our surroundings here, calling for...and then through the charter reform mechanisms in 1995, I do think it is a realistic recommendation for Canada to make, to go to a triple veto.

The Chairman: That's only for Canada. It's important, because—

Mr. Roche: Excuse me, Mr. Chairman, I was putting this into the overall context of what the Canadian government might consider advancing into the international sphere.

[*Translation*]

Le Japon est un contributeur important, environ le troisième en importance pour le système des Nations Unies. Pour des raisons qui ont trait à sa propre économie par rapport au monde et à sa politique étrangère, le Japon doit être représenté au Conseil de sécurité. Je ne vois pas comment on pourrait ouvrir la charte pour admettre un État unilatéralement. C'est pourquoi, dès que le Japon entrera au conseil, l'Allemagne insistera pour y siéger aussi.

Cela représentera un quatrième siège européen. Je ne crois pas que le Royaume-Uni et la France fassent preuve de magnanimité et cèdent leur place pour qu'il y ait un seul siège Européen. Je pourrais me tromper. Comme l'a dit il y a un instant mon ami, M. Grenville-Wood, les événements se déroulent tellement rapidement que quiconque a des prédictions à formuler pour les deux ou même les cinq prochaines années serait très imprudent.

Nous ne pouvons savoir ce qui se passera, mais rien n'indique maintenant que les actuels occupants des sièges permanents au Conseil de sécurité vont céder leur place. Je crois que la seule solution réaliste consiste à grossir le nombre des membres. Certains affirment qu'on ne peut aller trop loin, mais comment grossir le conseil sans procéder équitablement? Comme l'Inde a une position solide et sera après tout le pays le plus peuplé du monde au début du 21e siècle et dépassera la Chine, comment ne pas en tenir compte?

Il me semble que si l'on veut grossir le Conseil de sécurité, il faut envisager d'y accueillir au moins le Japon, l'Allemagne, l'Inde, le Brésil et le Nigeria, ce qui porterait à 11 le nombre des membres permanents du Conseil de sécurité. Si l'on ajoute les dix membres non permanents qui sont élus, le Conseil de sécurité compterait 21 membres. Je ne crois pas que ce soit impossible à gérer. Je dirais que de solides raisons militent en faveur d'une telle solution.

Le président: Tous les membres auraient droit de veto?

M. Roche: À ce sujet, monsieur le président, je recommanderais qu'on modifie le veto.

Le président: Faudrait-il deux membres pour qu'il y ait veto?

M. Roche: Il en faudrait trois pour s'opposer à toute question. Aux Nations Unies, de nombreuses formules sont actuellement à l'étude sur toute cette question de l'orientation des Nations Unies. Une des questions que l'on examine plus particulièrement, c'est celle de l'applicabilité du veto triple. Je ne vois pas comment ceux qui ont un droit de veto le laisseraient tomber. Je ne vois vraiment pas.

Je pense qu'étant donné la force de l'opinion mondiale et de gouvernements importants comme celui-ci, qui demandent... et ensuite grâce à l'application des mécanismes de réforme de la charte en 1995, je pense qu'il est réaliste pour le Canada de recommander un veto triple.

Le président: C'est pour le Canada seulement. C'est important, parce que...

M. Roche: Veuillez m'excuser, monsieur le président, ma réponse s'inscrivait dans le contexte global de ce que le gouvernement canadien pourrait envisager de promouvoir sur la scène internationale.

[*Texte*]

The Chairman: That's not my question. My question is whether or not from your own knowledge of these things you perceive that the American Congress, within the next five or six years, could accept that notion.

Mr. Roche: I do not exclude the possibility that the American Congress, in association with a progressive administration... I do not exclude the possibility of American domestic political acceptance of a triple veto.

• 1055

The Chairman: I'm involved in the CSCE parliamentary assembly, as you know, as a vice-president. We can't get an agreement there to amend the consensus procedure at a meeting of the heads in order to plan the agenda, because neither the Americans nor the Brits... Only the American and the Brits demand that they retain the right to veto every single detail and comma. They won't even agree to a consensus minus one at an organization meeting of the parliamentary assembly.

Mr. Roche: I understand. I understand that, but there was a mentality present in the Cold War years, which the major powers exhibited, that certain individuals are carrying over into this new age. They haven't yet come into the new phase. Those individuals in their different areas of life—and they're not all in politics, by any means—need to be subjected to a leadership that is itself responsive to the realities of the new world.

Mrs. Stewart (Northumberland): I want to ask a question in response to what Mr. Watt was saying in relation to aid and the ineffectiveness of state-to-state aid dealing with the basic underlying sources of conflict—unchecked population growth, crushing debt burdens—and then going on in that context, to talk about the need for a new UN method of addressing these underlying problems, which is a multilateral method of addressing it.

Certainly it's my understanding—and I put this in context also of Geoffrey Grenville-Wood's notion of sovereignty and coming from the people—that multilateral attempts to eradicate the problems are no better than bilateral methods of dealing with these problems; in fact, worse. Where the best achievements have been made is through the non-governmental organizations that have a better representation of civil society within them. If you empower the United Nations to have some form of taxation, is it not going to be simply complicit in the problems that are out there right now?

I'd also like to ask a question about the issue of sovereignty as we're discussing it, and the fact that history is going faster than our policy-making, Somalia being a present-day example. We see that in a positive light—I certainly do—but putting it in juxtaposition to the former Yugoslavia, where we very quickly recognized the sovereignty of Slovenia and Croatia, we now have a very serious dispute in Bosnia. It appears that tension is going down into Kosovo and Macedonia, which has just dreadful implications for peace in the world, from everything I've heard; in fact, it threatens everything we have achieved to this point, that being Somalia.

[*Traduction*]

Le président: Là n'est pas ma question. Je veux savoir si votre connaissance de ces questions vous porte à croire que le Congrès américain pourrait accepter le concept d'ici à cinq ou six ans.

M. Roche: Je n'exclus pas que le Congrès américain puisse, de concert avec une administration progressiste... Je n'exclus pas la possibilité que les Américains acceptent le triple veto.

Le président: Comme vous le savez, je suis vice-président de l'assemblée parlementaire de la CSCE. Nous ne pouvons nous entendre sur la façon de modifier la procédure de consensus à une réunion des chefs afin d'organiser le calendrier, parce que ni les Américains, ni les Britanniques... Seuls les Américains et les Britanniques exigent de garder le droit de veto à l'égard du moindre détail et de la moindre virgule. Ils ne sont même pas d'accord pour qu'il y ait consensus moins un à une réunion d'organisation de l'assemblée parlementaire.

M. Roche: Je comprends, mais au cours de la période de la guerre froide, les grandes puissances avaient une attitude que l'on retrouve encore chez certaines personnes qui ne sont pas encore arrivées à la nouvelle époque que nous vivons. Dans leurs différentes sphères d'activité—et toutes ne font pas de la politique, loin de là—ces personnes doivent être dirigées par des chefs de file eux-mêmes sensibilisés aux réalités du nouveau monde.

Mme Stewart (Northumberland): J'aimerais poser une question à la suite de ce que M. Watt disait à propos de l'inefficacité de l'aide inter-États, qui ne réussit pas à contrer les causes sous-jacentes fondamentales de conflit—explosion démographique incontrôlée, endettement écrasant. Dans le même contexte, j'aimerais ensuite parler du besoin pour les Nations Unies d'une nouvelle façon de s'attaquer à ces problèmes sous-jacents, d'une intervention multilatérale.

Je crois certes savoir—et je place mes propos dans le contexte aussi du concept de la souveraineté émanant de la population dont a parlé Geoffrey Grenville-Wood—que les interventions multilatérales en vue de faire disparaître les problèmes ne sont pas meilleures que les méthodes bilatérales. Elles sont en fait pires. Ce sont les organisations non gouvernementales, où la société civile est mieux représentée , qui réussissent le mieux. Si l'on autorise les Nations Unies à imposer une taxe quelconque, cela ne compliquera-t-il pas simplement les problèmes actuels?

J'aimerais aussi poser une question sur la souveraineté, dont nous discutons, et sur le fait que l'histoire évolue plus rapidement que nos politiques, la Somalie constituant un exemple d'actualité. Nous sommes positifs à cet égard—du moins je le suis, certes—mais si l'on compare la situation à l'ancienne Yougoslavie, alors que nous avons reconnu très rapidement la souveraineté de la Slovénie et de la Croatie, nous sommes maintenant en présence d'un conflit très grave en Bosnie. La tension semble diminuer au Kosovo et en Macédoine, ce qui a des répercussions épouvantables sur la paix dans le monde, d'après tout ce que j'entends dire. Ces tensions menacent en fait tout ce que nous avons accompli jusqu'à maintenant dans le cas de la Somalie.

[*Text*]

I'd be interested in your comments.

Mr. Watt: First, on the sources of conflict and multilateral development and so on, I agree with the thrust of your question that certainly the record of multilateral agencies in Somalia has been less than glamorous. Also I believe that in general you get more bang for your buck when development aid is channelled through NGOs.

When we speak of the UN playing an instrumental role in development using independent sources of revenue, I don't mean that multilateral agencies would carry out the development projects, or that we'd create some huge bureaucracy. I'm saying that much more money needs to be devoted to this and that these must be global institutions that raise this money and spend it. They may work through national governments, national agencies, international organizations, including NGOs.

• 1100

My main point is that if we're going to stabilize the population and have half a hope of approaching sustainable development on this planet, we're going to need moneys in the order of $100 billion to $200 billion spent on development. That money is not going to come from national governments. Canada trumpets itself as number one on the UNDP index, yet we're cutting development aid right now.

Where is the money going to come from? We have to tax the international economy. There are many different proposals for this and I won't get into them here, but this is another area of empowering international institutions. Doug has said quite correctly that you don't just open up the charter and add one permanent member. When charter reform does come—and we don't know when it will come—the likelihood is that you open up a can of worms and create a larger global political bargain. This may be part of the bargain.

Mr. Grenville-Wood: Before I answer Mrs. Stewart's question, could I go back to the comments about the Security Council? As you may know, Malaysia has made some comments about the restructuring of the Security Council. . .a number of proposals that fall short of redistributing the veto. It's in the paper we've distributed, the suggestion of eight non-permanent seats to be reserved to Asia, Africa, Latin America, and then adding new categories of permanent members without a veto and semi-permanent members that would be there for five to six years. Then maybe you get to the point where you have within that larger context a forum for discussion of the triple veto idea.

I'm with Doug on this question. I think we have come through an era in the United States and in Britain and in parts of Europe of a very assertive, fairly aggressive view of the role of North America and western Europe in the international situation. That's going to change. That is no longer sustainable on economic grounds. It is probably no longer sustainable on all sorts of other grounds as well. There's going to be tremendous pressure to change those

[*Translation*]

J'aimerais bien entendre vos commentaires.

M. Watt: Tout d'abord, en ce qui a trait aux causes de conflit, au développement multilatéral, etc., je suis d'accord avec le sens de votre question: le bilan des agences multilatérales en Somalie est certes loin d'être brillant. Je crois aussi qu'on en obtient en général plus pour son argent lorsque l'aide au développement passe par les ONG.

Lorsqu'il est question pour les Nations Unies d'intervenir dans le développement grâce à des sources de revenu indépendantes, je ne veux pas dire que des agences multilatérales réaliseraient les projets de développement, ou que nous établirions une énorme bureaucratie. Il faut consacrer beaucoup plus d'argent à cette question, et l'argent doit être réuni et dépensé par des institutions mondiales. Elles peuvent passer par l'intermédiaire des gouvernements nationaux, d'agences nationales, d'organisations internationales, y compris les ONG.

Ce que je veux dire surtout, c'est que si nous voulons stabiliser la population et espérer le moindrement nous approcher du développement durable sur la planète, il faudra consacrer davantage au développement, soit de 100 à 200 milliards de dollars. Cet argent ne viendra pas des gouvernements nationaux. Le Canada se vante d'être au premier rang des participants au PNUD, mais nous réduisons actuellement l'aide au développement.

D'où viendra l'argent? Il faut taxer l'économie internationale. Les propositions à cet égard ne manquent pas, et je ne les aborderai pas ici, mais il s'agit d'un autre domaine où il faut autonomiser des institutions internationales. Doug a parfaitement raison de dire qu'il ne suffit pas d'ouvrir la charte et d'ajouter un membre permanent. Lorsqu'il y aura réforme de la charte—et nous ne savons pas quand cela se produira—il est probable que ce sera un véritable guêpier et que l'on déclenchera des négociations politiques mondiales de plus grande envergure. Cela peut faire partie des négociations.

M. Grenville-Wood: Avant de répondre à la question de M^me^ Stewart, permettez-moi de revenir aux commentaires sur le Conseil de sécurité. Comme vous le savez peut-être, la Malaisie a fait des commentaires sur la restructuration du Conseil de sécurité... et présenté un certain nombre de propositions qui ne vont pas jusqu'à la redistribution du veto. C'est dans le document que nous avons distribué: on suggère de réserver huit sièges non permanents à l'Asie, à l'Afrique et à l'Amérique latine, et d'ajouter ensuite de nouvelles catégories de membres permanents sans droit de veto et de membres semi-permanents qui siégeraient cinq ou six ans. Ce contexte élargi permettrait peut-être d'établir une tribune où il serait possible de discuter du concept du triple veto.

Je suis d'accord avec Doug à cet égard. Je crois que nous avons connu, aux États-Unis, en Grande-Bretagne et dans certaines régions d'Europe, une époque où l'on considérait comme très assuré et assez agressif le rôle de l'Amérique du Nord et de l'Europe de l'Ouest sur la scène internationale. La situation va changer, car ce n'est plus possible pour des raisons économiques. Et probablement pour toutes sortes d'autres raisons aussi. Les pressions qui s'exerceront en vue

[*Texte*]

attitudes. I don't think the British, for example, can fundamentally sustain an argument that they're entitled to a Security Council veto. They may be supported for a while by others, but people are going to start looking at them and asking why Britain, France and Germany don't exercise one veto. The same goes for the eastern Europeans and so on. The pressures are going to arise for that, and it's going to happen. I don't think you can sustain those kinds of arguments very much longer.

To come back to the other question, I had a brilliant idea which some parties may take up—the GGST, the global goods and services tax. Why don't we try that? There are lots of votes on this, I understand.

Joking aside, though, I think the bigger issue Mrs. Stewart raised is the question of the recognition in the break-up of Yugoslavia of those nation states. I take up what Doug said earlier that the Australians put forward. If *An Agenda for Peace* had been operational two or three years ago, and if the Secretary General of the UN or his emissaries had been on the scene with preventive diplomacy, and if there hadn't been a knee-jerk recognition of every little move towards national sovereignty in those former parts of Yugoslavia, we would be looking at a different situation today. The same argument can be made throughout eastern Europe.

• 1105

You need to look at all the component parts of the concept of sovereignty, not merely the fact that a group of people have drawn a boundary around themselves, then said, we are independent. Is that the only test, and does the community knee-jerk react to that and say yes? Is there some better way of looking at it? Should the international community, through the UN, establish some process for discussing the methods and reasons for these actions, what flows from them, what kinds of protections can be offered to minorities in those situations. Does the community, in this new concept of sovereignty, have a responsibility, and how can it be exercised?

I think we've learned through the last two or three years that merely because there is a government in charge of a certain territory and that asserts its claim to sovereignty, the international community in a knee-jerk kind of way must respond positively without any further questions asked—maybe that's a test that is no longer valid in today's world. Maybe there are other things, taking into account what I was saying earlier about whether sovereignty is in and of itself an instrument that can be a barrier, or whether it can be something a bit more positive in the context of protection of individual and community rights.

Mrs. Stewart: I guess my question is maybe a little more urgent than that.

The Liberal caucus had a round table this week on the former Yugoslavia. The problems were outlined to some extent, but the recommendations were, as I heard them, that we should simultaneously continue doing conflict resolution

[*Traduction*]

de modifier de telles attitudes seront énormes. Je ne crois pas que les Britanniques, par exemple, puissent soutenir un argument selon lequel ils ont droit à un veto au Conseil de sécurité. D'autres pays pourront peut-être les appuyer pendant un certain temps, mais on commencera à se demander pourquoi la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne n'exercent pas un seul veto. La même chose vaut pour l'Europe de l'Est, etc. Il s'exercera des pressions à cet égard. Je ne crois pas que l'on puisse soutenir de tels arguments pendant très longtemps encore.

Pour revenir à l'autre question, j'ai eu une brillante idée que certains pourront reprendre—la TIPS, soit la taxe internationale sur les produits et services. Pourquoi ne pas en faire l'essai? Je crois savoir qu'elle a de nombreux partisans.

Blague à part, toutefois, je crois que la question la plus importante qu'a soulevée M^me^ Stewart a trait à la reconnaissance des États—nations après la dissociation de la Yougoslavie. Je reprends ce que Doug a dit plus tôt au sujet de la proposition des Australiens. Si l'*Agenda pour la paix* avait été en vigueur il y a deux ou trois ans, si le secrétaire général des Nations Unies ou ses émissaires avaient été sur place pour exercer une diplomatie préventive et si l'on n'avait pas réagi par réflexe à la moindre tendance à la souveraineté nationale dans ces anciennes régions de la Yougoslavie, la situation serait différente aujourd'hui. On peut avancer le même argument pour toute l'Europe de l'Est.

Il faut examiner tous les éléments du concept de la souveraineté, et non pas simplement le fait qu'un groupe de personnes ont tracé une frontière autour d'elles pour proclamer ensuite leur indépendance. Est-ce là le seul critère, et la collectivité réagit-elle par réflexe à une telle attitude pour l'approuver? N'y a-t-il pas une meilleure façon d'aborder la question? La collectivité internationale ne devrait-elle pas, par l'intermédiaire des Nations Unies, établir un processus de discussion des façons de s'y prendre et des motifs de ces interventions, de leurs répercussions, du genre de protection que l'on peut assurer aux minorités dans de telles situations? Face à ce nouveau concept de souveraineté, la collectivité a-t-elle une responsabilité, et comment peut-elle l'exercer?

Je crois que nous avons appris, depuis deux ou trois ans, que simplement parce qu'un gouvernement se dit responsable d'un territoire donné et affirme sa souveraineté, la collectivité internationale doit réagir par réflexe et manifester son accord sans poser d'autres questions—il s'agit peut-être d'un critère qui ne vaut plus dans le monde d'aujourd'hui. Il y a peut-être d'autres facteurs, compte tenu de ce que je disais plus tôt quant à savoir si la souveraineté est en soi un instrument qui peut constituer un obstacle, ou s'il peut s'agir d'un facteur un peu plus positif dans le contexte de la protection des droits de la personne et de la collectivité.

Mme Stewart: Ma question est peut-être un peu plus urgente.

Le caucus libéral a tenu cette semaine une table ronde sur l'ancienne Yougoslavie. Les problèmes en ont été décrits jusqu'à un certain point, mais on a recommandé, sauf erreur, qu'il faudrait en même temps continuer de régler le conflit

[*Text*]

in Kosovo, which isn't working out to be terribly successful, and that we should do peacemaking or enforcement from the air, and the sea, and that we should do peacekeeping on the ground, as we are. All these would be done simultaneously, trying to keep the lid on that situation. If we don't do that right now, within a few weeks, they are saying we could have one awful disaster that could undermine everything that has been achieved so far in other areas of the United Nations peacekeeping efforts.

Mr. Grenville-Wood: I am not an expert on the Yugoslavian situation. You are probably more knowledgeable than I am. But I think conceptionally we have a major problem. In many ways we are trying to put the toothpaste back in the tube and it just doesn't work. We have heard from General Mackenzie, who said that in order to do a realistic peacemaking or peacekeeping operation you have to have as many troops as you had in the gulf in order to maintain that kind of thing. That is not a realistic objective, but I think there may be some...

The international community seems to have really dropped the ball in Yugoslavia at all sorts of levels, at the European level, the UN level and in the context of other major power groupings, NATO and so on. I just don't know what the answer is. It seems to me that we have to act at a multitude of levels. Maybe those recommendations are right. I don't know if we can realistically put 500,000 troops on the ground in that area in the foreseeable future, but maybe some greater air surveillance or some greater use of conflict resolution techniques will help. But without the threat of international intervention to protect human rights in the context of "never mind the sovereignty business, you can't go on with this", then those other instruments are not going to work.

We come back to what I'm sure Mr. Bosley will say, and that is, is that realistic? I don't know, but it seems to be the only thing we can do.

The Chairman: I don't know either, but it does go back to something I think you said earlier about the trusteeship council and its potential role eventually in conflict.

I'm going to intervene at this point and thank our witnesses. We do have a second set of witnesses waiting. This has been an interesting hour and a half.

I think we are probably going to pursue something in our conversation, so you know about our UN parliamentary association. We are all members of all sorts of multilateral organizations at the parliamentary level that probably would not be as important in the long term as a really effective UN one. Let me put it that way, as a former member of the IPU.

This session stands adjourned and we will reconvene in 30 seconds.

• 1108

[*Translation*]

au Kosovo, et ces efforts ne semblent pas avoir tellement de succès, et maintenir la paix ou l'imposer des airs, de la mer et au sol, comme nous le faisons actuellement. Toutes ces activités devraient être simultanées, et il faudrait essayer ainsi de contrôler la situation. Si nous n'agissons pas dès maintenant, certains affirment que nous pourrions être témoins d'ici à quelques semaines d'un désastre terrible qui pourrait détruire tout ce qui a été réussi jusqu'à maintenant dans d'autres secteurs d'activité de maintien de la paix des Nations Unies.

M. Grenville-Wood: Je ne suis pas expert de la situation en Yougoslavie. Vous vous y connaissez probablement plus que moi. Je crois toutefois que nous avons un problème majeur sur le plan conceptuel. À de nombreux égards, nous essayons de remettre le dentifrice dans le tube, mais en vain. Nous avons entendu le général Mackenzie affirmer que pour une opération réaliste de maintien de la paix, il faut disposer d'autant de troupes qu'il y en avait dans le Golfe. Ce n'est pas un objectif réaliste, mais il y a peut-être des...

La collectivité internationale semble avoir vraiment baissé les bras dans le cas de la Yougoslavie, à tous les niveaux: au niveau européen, à celui des Nations Unies et dans le contexte d'autres regroupements des grandes puissances comme l'OTAN, etc. Je ne connais tout simplement pas la réponse. Il me semble qu'il faut intervenir à toutes sortes de niveaux. Ces recommandations sont peut-être justes. Je ne sais pas si nous pouvons, de façon réaliste, débarquer 500 000 militaires dans cette région dans un avenir prévisible, mais un resserrement de la surveillance aérienne ou le recours plus poussé à des techniques de solution des conflits aideront peut-être. Toutefois, sans la menace d'une intervention internationale afin de protéger les droits de la personne sans tenir compte de la souveraineté, car la situation ne peut plus persister, ces autres moyens d'intervention ne donneront pas de résultats.

Nous revenons à ce que M. Bosley dira, j'en suis sûr: est-ce réaliste? Je ne sais pas, mais cela me semble la seule solution.

Le président: Je ne sais pas non plus, mais nous revenons à quelque chose que vous avez dit plus tôt au sujet du Conseil de tutelle et du rôle qu'il pourrait jouer un jour en cas de conflit.

Je vais intervenir ici pour remercier les témoins. Nous avons un deuxième groupe de témoins qui attendent. Nous avons passé une heure et demie intéressante.

Nous allons probablement poursuivre la discussion au cours de nos entretiens, et vous êtes donc au courant de notre association parlementaire des Nations Unies. Nous appartenons tous à toutes sortes d'organisations parlementaires multilatérales qui ne seraient probablement pas aussi importantes à long terme qu'une organisation des Nations Unies vraiment efficace. Permettez-moi de m'exprimer ainsi à titre d'ancien membre de l'UIP.

La séance est suspendue, et nous reprendrons dans 30 secondes.

[*Texte*]

• 1115

The Chairman: We are resuming consideration of the United Nations. Witnesses this morning are from the North-South Institute. The President of the North-South Institute is Maureen O'Neil.

Next, specifically because of his knowledge in relief activities, from the Horn of Africa Policy Group, will be George Cram, Director. Then we're going to go to Mr. Brian Hannington from CARE Canada. He is a consultant on famine and peacekeeping. We will also hear from René DeGrâce, National Director, International Services, the Canadian Red Cross Society.

Ms O'Neil.

Ms Maureen O'Neil (President, North-South Institute): Thank you, Mr. Chairman. Peace-building is the fourth element of Boutros-Ghali's *An Agenda for Peace*, and it comes after the very familiar trinity of preventive diplomacy, peacemaking, and peacekeeping.

Boutros-Ghali makes a number of suggestions from the very large P political, like disarmament, repatriating refugees, protecting human rights—he goes through a whole list of things—right down to youth programs and curriculum reform to forestall cultural and national tensions.

The danger I see for Canada is that having read *An Agenda for Peace*, we will say exactly, we all agree with it; this is what our foreign policy is now and this is what it has always been. The danger is that we will continue to do all of the good things, paying our dues to the UN, sending out high quality Canadians to work in international institutions, working away at improving international machinery. Indeed, we'll simply continue business as usual.

However, our economic situation and demoralized polity, perhaps with the exception of people in this room, keep most Canadians' eyes firmly on our own problems. As a consequence, we see CIDA's budget shrinking—

The Chairman: It's out of season to fish.

Ms O'Neil: It's out of season to fish? As a consequence, we have CIDA's programs shrinking under more and more cuts and only a handful of people at External Affairs allocated to the task of conceiving and managing those parts of our foreign policy directly related to human rights and democratic government, which are essential to peace-building. There is another handful juggling the requirements of thinking about and recommending policies for all of our UN participation.

[*Traduction*]

Le président: Nous reprenons le débat sur les Nations Unies. Nous accueillons ce matin des témoins de l'Institut Nord-Sud, présidé par Maureen O'Neil.

Nous entendrons ensuite George Cram, le directeur du Groupe politique sur l'Accord de l'Afrique, en raison de ses connaissances particulières des activités de ce cours. Nous passerons ensuite à M. Brian Hannington de CARE Canada, expert-conseil en matière de famine et le maintien de la paix. Nous entendrons aussi René DeGrâce, directeur national, services internationaux, de la Société canadienne de la Croix-Rouge.

Madame O'Neil.

Mme Maureen O'Neil (présidente, Institut Nord-Sud): Merci, monsieur le président. La consolidation de la paix est le quatrième volet d'*Agenda pour la paix* de Boutros-Ghali et s'inscrit dans la foulée de la trinité bien connue que sont la diplomatie préventive, l'établissement de la paix et le maintien de la paix.

Boutros-Ghali présentera un certain nombre de suggestions sur le Plan politique qui porte notamment sur le désarmement, le rapâtriement des réfugiés, la protection des droits de la personne—Il en a toute une liste—jusqu'au programme à l'intention des jeunes et à la réforme des programmes de cours afin de lutter contre les tensions culturelles et nationales.

Le danger que j'y vois pour le Canada, c'est qu'après avoir lu un *Agenda pour la paix*, nous nous dirons tous d'accord. Nous affirmerons que telle est notre politique étrangère à l'heure actuelle et que c'est ce qu'elle a toujours été. Le danger, c'est que nous continuerons de faire tout ce qu'il y a de bien, de payer nos cotisations aux Nations Unies, de déléguer des Canadiens de haut calibre dans des institutions internationales, de chercher à améliorer les rouages internationaux. En fait, nous continuerons tout bonnement, comme d'habitude.

En raison de la conjoncture économique et des gens démoralisés, à l'exception peut-être de ceux qui sont ici présents, la plupart des Canadiens ont les yeux fixés fermement sur leurs propres problèmes. C'est pourquoi nous voyons diminuer le budget de l'ACDI. . .

Le président: La saison de la pêche est fermée.

Mme O'Neil: La saison de la pêche est fermée? Il s'ensuit que les programmes de l'ACDI diminuent à cause de compressions de plus en plus importantes et qu'une poignée de gens seulement aux Affaires extérieures sont affectés à la conception et à la gestion des volets de notre politique extérieure qui ont trait directement aux droits de la personne et au gouvernement démocratique, essentiels à la consolidation de la paix. Nous en avons aussi plein les bras avec la conception et la recommandation de politiques sur notre participation aux activités des Nations Unies.

[*Text*]

Unfortunately, the world doesn't now and never will deal sequentially in an orderly way with problems. So we can't wait to redefine and strengthen Canada's commitment to peace-building until we have the deficit beaten. As we see when wars break out, as we see right now, if active peacekeeping is required, the defence account gets drawn down.

This implies then that we have to make a strategic commitment to peace-building. Quite clearly at the conceptual level, this is not a leap for Canada; this is already there. Mrs. McDougall has already spoken eloquently about that.

However, just two weeks ago, and I've attached this clipping to my brief, Doctors Without Borders cited 11 minorities and nationalities seriously threatened by warfare and oppression. Each of these could conceivably turn into the kind of situation we're now dealing with in Bosnia, or indeed in Somalia, or perhaps, if things aren't managed properly, in Sudan.

So we need a new global consensus on the primacy of peoples' well-being over the needs of the state. Thus, cherished notions such as sovereignty and self-determination must be redefined; some might say thrown out, but I do not think the world community is ready for that.

It's very easy to outline what might be done. However, if we look at reality, the last session of the United Nations Human Rights Commission failed to get agreement even to proceed with an emergency response mechanism.

There is a distressing north-south divide, animated at the moment by China, but supported by others, which blocks progress, whether on appointing a rapporteur to investigate violence against women, or to improve the UN's response to human rights violations.

• 1120

Clearly, countries that are resisting positive peace-building steps have their own agendas—arms sales, repression of their own population, to mention two, and China is actively involved in both—and they're able to garner support from other developing countries because the moral authority of the developed countries can be called into question, given the huge economic divide between rich countries and poor countries. And although we focused over the last decade in developing countries getting their national policies right, this divide, the external barriers they face, will remain until we in rich countries renew our commitment to actually achieving a fairer balance in trade, investment, and debt relief, and until we in the rich countries actually get serious about our own role in the international arms bazaar.

[*Translation*]

Malheureusement, le monde ne s'attaque pas et ne s'attaquera jamais aux problèmes dans l'ordre voulu. Nous ne pouvons donc attendre d'avoir réglé le problème du déficit pour redéfinir et renforcer l'engagement du Canada envers la consolidation de la paix. Comme on peut le voir lorsqu'une guerre éclate, comme on peut le voir en ce moment-même, alors que des activités de maintien de la paix s'imposent, on puise à même le budget de la défense.

Cela sous-entend alors que nous devons prendre un engagement stratégique envers la consolidation de la paix. Sur le plan conceptuel, ce n'est manifestement pas un bond en avant pour le Canada car nous y sommes déjà. M^me^ McDougall en a déjà parlé, fort éloquemment, d'ailleurs.

Il y a deux semaines à peine, toutefois, et j'ai joint cette coupure à mon document, l'organisme Médecins sans frontières a mentionné 11 minorités et nationalités gravement menacées par la guerre et l'oppression. Dans chaque cas, il se pourrait que la situation évolue pour ressembler à celle que nous connaissons maintenant en Bosnie, voire en Somalie, ou même au Soudan si la situation n'est pas réglée de façon appropriée.

Il nous faut donc un nouveau consensus mondial sur la primauté du bien-être des gens par rapport aux besoins de l'État. C'est pourquoi il faut redéfinir des notions qui nous tiennent à coeur, comme la souveraineté et l'autodétermination. Certains pourraient affirmer qu'il faut les rejeter, mais je ne crois pas que la collectivité mondiale y soit prête.

Il est très facile de décrire ce qu'il faudrait faire. Dans la réalité, toutefois, lors de la dernière session de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, on n'a même pas réussi à s'entendre pour mettre sur pied un mécanisme d'intervention d'urgence.

Il existe actuellement une scission nord-sud troublante, dirigée par la Chine mais appuyée par d'autres pays, qui enraye le progrès, qu'il s'agisse de nommer un rapporteur pour faire enquête sur la violence faite aux femmes, ou d'améliorer la réaction des Nations Unies aux infractions aux droits de la personne.

Il est évident que les pays qui s'opposent à des mesures positives de consolidation de la paix ont leurs propres programmes—vente d'armements, répression de leur propre population, pour n'en mentionner que deux, et la Chine est active dans ces deux domaines—et peuvent obtenir l'appui d'autres pays en développement parce que l'on peut remettre en question l'autorité morale des pays industriels, étant donné l'écart économique énorme qui sépare les pays riches des pays pauvres. Et même si, au cours de la dernière décennie, nous avons concentré nos efforts sur les pays en développement pour les amener à structurer leurs politiques nationales, cette scission, les obstacles extérieurs auxquels ils font face, persistera jusqu'à ce que les pays riches renouvellent leur engagement d'établir réellement un équilibre plus juste sur les plans du commerce, de l'investissement et de l'allègement de la dette, et jusqu'à ce que les pays riches prennent vraiment au sérieux leur rôle sur le marché international de l'armement.

[*Texte*]

So now what we need to do, and Bob Miller has referred to this in his interesting collection of articles—some authors of which are here; in fact I think at least three—his book *Aid as Peacemaker*, is rekindle the vision we last experienced after World War II, which led to the creation of the UN as we know it now and to the Bretton Woods institutions. While the latter are being called into question, there's no question in my mind that we need to refine and reform and enhance these supra-national institutions to manage much more effectively an economy that is even more complex than at the end of World War II and over which nation-states have less and less control.

So it may seem odd to call for international vision at a time when many citizens of rich countries are feeling, and some indeed are, much poorer than they were before, and at a time when citizens are worrying about whether or not their children are going to have jobs. But the fact is in Canada we're also suffering from a deficit of international economic regulation. When we think of the run on the dollar not long ago, I think many would agree.

Also, the resources for the international institutions we need require that we find a way of capturing some of the proceeds of global business that go uncaptured at the moment by any government. I heard, just as I came in, one of the last speakers referring, jokingly, to an international GST. But nonetheless the point remains that with the changed organization of the global economy, we have to think about how to regulate it and to capture the revenue that will keep global society peaceful.

If it was possible in the depths of World War II to create hope for peace and economic justice, then it should be possible now. But my worry is if we don't create a public understanding in Canada of these issues, then it will continue to be possible to eat away at the ODA budget and avoid a restructuring of the Department of National Defence to more effectively play a role as peacekeeper, peacemaker, and peace-builder. And we can't be simple-minded about it when we talk about defence budgets. But nonetheless, Boutros-Ghali's figures of global defence budgets of a trillion a year, while the international community expects to spend $3 billion this year on peacekeeping, do rather take the breath away. So controlling and taxing arms sales can't remain a Utopian vision.

My colleague, Gerry Schmitz, has noted in Bob Miller's collection of essays a variety of ways in which the aid program makes a contribution to peace-building, whether it's helping victims of violence or stressing respect for human rights and the need for policy dialogue, or indeed supporting the courageous work of those individuals and groups who operate at the grass-roots level to bring about change, and the equally courageous Canadians who help them, or

[*Traduction*]

Ce qu'il faut maintenant faire, et Bob Miller en a parlé dans son intéressant recueil d'articles—dont certains auteurs sont ici présents; je pense en fait qu'il y en a au moins trois—dans son ouvrage intitulé *Aid as Peacemaker*, c'est ranimer la vision que nous avons eue pour la dernière fois après la Deuxième Guerre mondiale et qui a donné naissance aux Nations Unies que nous connaissons actuellement et aux institutions qui ont émané de Bretton Woods. Même si l'on remet ces dernières en question, je suis persuadé qu'il faut redéfinir, modifier et améliorer ces institutions supra-nationales afin de gérer beaucoup plus efficacement une économie encore plus complexe qu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale et sur laquelle les nations-états ont de moins en moins de contrôle.

Il peut donc sembler bizarre d'évoquer une vision internationale alors que de nombreux citoyens de pays riches se sentent beaucoup plus pauvres que jamais auparavant, et certains le sont en réalité, et au moment où des citoyens se demandent si leurs enfants auront du travail ou non. Il reste toutefois que le Canada souffre lui aussi de lacunes au niveau de la réglementation économique internationale. Quand on pense à la récente ruée sur le dollar, beaucoup seront d'accord avec moi.

En outre, étant donné les ressources nécessaires aux institutions internationales dont nous avons besoin, il faut trouver le moyen de saisir une partie du fruit des affaires mondiales qu'aucun gouvernement n'a saisi pour le moment. A mon arrivée, j'ai entendu un des derniers intervenants parler à la blague d'une TPS internationale. Toutefois, il reste néanmoins que face à l'évolution de l'organisation de l'économie mondiale, il faut songer à des façons de la réglementer et de réunir les revenus qui permettront de maintenir la paix dans la société mondiale.

Si cela a été possible en plein coeur de la Deuxième Guerre mondiale de susciter l'espoir à l'égard de la paix et de la justice économique, cela devrait certes être possible maintenant. Ce qui m'inquiète, toutefois, c'est que si nous ne réussissons pas à faire comprendre ces questions au public canadien, on pourra toujours alors continuer de gruger le budget de l'aide officielle au développement et éviter de restructurer le ministère de la Défense nationale pour qu'il joue un rôle plus efficace en ce qui a trait au maintien, à l'établissement et à la consolidation de la paix. Lorsqu'il est question de budget de la défense, nous ne pouvons nous montrer naïfs. Les statistiques de Boutros-Ghali sur les budgets militaires mondiaux qui atteignent 1 billion de dollars par année, tandis que la collectivité internationale prévoit de consacrer 3 milliards de dollars cette année au maintien de la paix. . . cela coupe néanmoins le souffle. Le contrôle des ventes d'armements et l'imposition d'une taxe sur celles-ci ne peuvent donc demeurer du domaine de l'utopie.

Mon collègue, Gerry Schmitz, a souligné dans la collection de textes de Bob Miller toutes sortes de façons par lesquelles le programme d'aide contribue à la consolidation de la paix, que ce soit en aidant les victimes de la violence ou en insistant sur le respect des droits de la personne et le besoin de dialoguer au niveau des politiques, en appuyant le travail courageux des particuliers et des groupes qui agissent au niveau de la masse pour instaurer le changement, ainsi

[*Text*]

complementing the local, regional, and international efforts at conflict resolution. To that we can add now a continuing refinement and learning from the various small experiments of supporting new democracies, whether through the international centre in Montreal or through the bilateral programs proper.

We have levers we can use in a concrete way to contribute to peace-building at national levels, but that can only be effective if we're complementing that by refining and reforming international institutions.

• 1125

There's also a reference—and I'm drawing heavily this morning on what Bob Miller has said because I think everyone should buy his book—in which he's proposed a department of international security and has also referred to the glimpses of the future that can be seen in CARE Canada's collaboration with a retired senior officer in the Canadian Armed Forces to manage development projects in conflict situations. I hope we'll hear more about that collaboration today.

But we have lots of other ideas floating around now, for reform at the international level. Audrey McLaughlin's suggestion, from a speech she made last summer to the Socialist International Council, with a proposal that there be a UN development security council or, indeed, the proposal of Parliamentarians for Global Action for an international criminal court, or the Nordic countries' exhaustive review of the UN, or the Swedes' plan to establish an international and independent institute for electoral assistance. It's an extraordinarily fertile time for the exploration of new ideas. So far these discussions take place in the very pleasant circle of the insiders: people who are involved all the time in consideration of international questions.

So we have to find a way to propose a coherent Canadian agenda for peace-building, then engage in debate and discussion across the country, because such an agenda will require us to make serious adjustments in what we actually do in aid allocations, in support for trade, meaning export credits to various countries, or in defence. The decisions that would have to be made will have an impact on Canadians in different parts of the country.

We can't make policy choices without causing disruption somewhere, and if we want to contribute to a peace-building agenda there will have to be policy choices. But a question does hang over the issue, and that is whether our competitiveness and our prosperity agendas will trump human rights and peace-building in the end, when all is said and done.

What we have to do is bring our new Canadian vision of a new world order out of the briefing books and into public discussion. Hopefully, these committee hearings will be a step in that direction.

[*Translation*]

que les Canadiens tout aussi courageux qui les aident, ou encore d'appuyer les efforts locaux, régionaux et internationaux de règlement des conflits. Nous pouvons maintenant ajouter à cela une amélioration continue et des leçons tirées des diverses expériences limitées d'appui de démocraties nouvelles, que ce soit par l'intermédiaire du centre international à Montréal ou des programmes bilatéraux proprement dits.

Nous avons des moyens d'intervention auxquels nous pouvons recourir de façon concrète pour contribuer à la consolidation de la paix aux divers niveaux nationaux, mais ils ne seront efficaces que si nous les complétons par une réforme complète des institutions internationales.

Il y a aussi un passage—et je m'inspire fortement ce matin des propos de Bob Miller parce que je pense que tout le monde devrait acheter son livre—où il propose un service de la sécurité internationale. Il a en outre fait allusion aux créneaux sur l'avenir que l'on peut entrevoir dans la collaboration entre CARE Canada et un officier haut-gradé à la retraite des Forces armées canadiennes dans le domaine de la gestion de projets de développement en situation de conflit. J'espère que nous en entendrons davantage au sujet de cette collaboration aujourd'hui.

Il circule toutefois une foule d'autres idées de réforme au niveau international. Dans un discours qu'elle à prononcé l'été dernier devant le Conseil de l'international socialiste, Audrey McLaughlin a proposé la création d'un conseil de la sécurité et du développement des Nations Unies. Les «Parliamentarians for Global Action» ont proposé l'instauration d'une Cour criminelle internationale, les pays nordiques, une revue détaillée des Nations Unies, sans oublier les Suédois qui ont proposé de créer un institut international et indépendant d'aide électorale. Nous vivons actuellement une période extraordinairement fertile pour l'étude d'idées nouvelles. Jusqu'à maintenant, ces discussions se déroulent dans le cercle très agréable des initiés, soit de gens qui passent leur temps à étudier des questions internationales.

Il faut donc trouver un moyen de proposer un programme canadien cohérent de consolidation de la paix, puis amorcer des débats et des discussions dans tout le pays, parce qu'un tel programme nous obligera à apporter de sérieux rajustements à ce que nous faisons actuellement au niveau des budgets d'aide, de l'appui au commerce, c'est-à-dire des crédits à l'exportation vers divers pays ou de la défense. Les décisions à prendre auront des répercussions sur les Canadiens de différentes régions du pays.

On ne peut faire de choix de politiques sans provoquer de perturbations quelque part, et si nous voulons contribuer au programme de consolidation de la paix, il y aura des choix de politique à faire. Il y a toutefois une question qui se pose, c'est de savoir si, tout compte fait, nos programmes de compétitivité et de prospérité l'emporteront en bout de ligne sur les droits de la personne et les activités de consolidation de la paix.

Ce qu'il faut faire, c'est sortir notre nouvelle vision canadienne d'un nouvel ordre mondial des cahiers d'information et la lancer sur la scène publique. J'espère que les audiences du comité constitueront un premier pas dans cette voie.

[*Texte*]

Canada made a big difference in shaping world thinking about human rights and international organizations in 1945 and we must do so again. We cannot afford to do otherwise; and I'm not speaking metaphorically.

Thank you very much, Mr. Chairman.

Mr. George Cram (Director, The Horn of Africa Policy Group): Thank you, Mr. Chairman. There are two of us here this morning, myself as the coordinator for the Horn of Africa Policy Group, and Mr. Ahmed Farah, who is a steering committee member of the policy group and is also with the aid organization, SomAid, or Somali Aid.

We think it's a very appropriate moment for this committee to be looking at the UN and *An Agenda for Peace*; it probably couldn't have been more timely, as events of the last couple of weeks have shown us. We think it's important that the UN system be moved to being one in which an atmosphere of trust is inspired, not only by its efficiency, but also by its ability to represent the international community as a whole.

As the Horn of Africa Policy Group, we have been involved in looking at the various countries in the region of the Horn of Africa and have just completed, two weeks ago, a paper on Somalia, containing a Canadian NGO perspective, in trying to look at the question of long-term peace in the country. The paper was written before the intervention by the UN and before the offer of the U.S. to provide the troops necessary for that action.

As such, our paper, which I hope you'll have a chance to look at later, in some detail, tries to identify some principles for UN operation and tries to involve ourselves in looking at how do we help to bring about peace. I'll just quickly highlight what we think are some of those factors.

• 1130

The first is that UN action, whenever it is taking place in a peace area, must be accompanied by a comprehensive program of action. As Jan Eliasson, the Under-Secretary General for Humanitarian Affairs, has clearly said, it is not sufficient to maintain peace if you only give food aid. You must be involved with the seeds, the tools, the clean water, shelter, health, and rebuilding of an agricultural sector. Those are all critical components. One without the other is not going to end up giving us the stability or the peace that our actions require in either peacemaking or peacekeeping.

Second, we point out that it is important to have a coordination of efforts. The UN involvement in Somalia over the past year at times has facilitated the disintegration of Somalia rather than prevented it. There has been a fair degree of in-fighting between UN agencies. There have been personalities appointed to posts, with the process materially affected. The action of closing the offices, withdrawing all personnel, and prohibiting UN personnel from entering Somalia at certain points in the last two years has not helped matters. In fact, it has hindered it.

[*Traduction*]

Le Canada a joué un rôle important lorsqu'il s'est agi de façonner la pensée mondiale au sujet des droits de la personne et des organisations internationales en 1945, et il faut faire de nouveau la même chose. Nous ne pouvons faire autrement et sachez que je ne parle pas en théorie.

Merci beaucoup, monsieur le président.

M. George Cram (directeur, Groupe politique sur l'accord de l'Afrique): Merci, monsieur le président. Nous sommes deux ce matin: je suis coordonnateur du Groupe politique sur l'accord de l'Afrique et M. Ahmed Farah est membre d'un comité directeur du Groupe politique et oeuvre lui aussi au sein de l'organisation d'aide, SomAid ou Somali Aid.

Je crois que c'est un excellent moment pour le comité de se pencher sur les Nations Unies et sur l'agenda pour la paix. Le moment n'aurait probablement pu être mieux choisi, comme nous l'ont démontré les événements des deux dernières semaines. Nous croyons qu'il importe que le système des Nations Unies devienne un contexte qui inspire confiance non seulement par son efficience, mais aussi par sa capacité de représenter la collectivité internationale dans l'ensemble.

Le Groupe politique sur l'accord de l'Afrique a examiné les divers pays de la région en cause et vient de terminer il y a deux semaines un document sur la Somalie, où l'on trouve une perspective d'ONG canadiennes et où l'on entreprend d'aborder la question de la paix à long terme au pays. Le document a été rédigé avant l'intervention des Nations Unies et avant que les États-Unis offrent de fournir les troupes nécessaires à cette intervention.

J'espère que vous aurez l'occasion d'examiner plus tard en détail notre document où nous présentons quelques principes de fonctionnement des Nations Unies et offrons de déterminer comment nous pourrions aider à établir la paix. Je vais me contenter de souligner rapidement certains de ces facteurs.

Tout d'abord, toute intervention des Nations Unies dans une opération de paix doit être jumelée à un programme d'action complet. Comme l'a si bien dit Jan Eliasson, secrétaire général adjoint aux Affaires humanitaires, il ne suffit pas de maintenir la paix si l'on ne donne rien que de l'aide alimentaire. Il faut s'occuper des semences, des outils et machines agricoles, de la propreté de l'eau, de l'hébergement, de la santé et de la reconstruction d'un secteur agricole. Tous ces éléments sont critiques. L'un sans l'autre ne pourra nous donner la stabilité ou la paix que nous recherchons par nos interventions d'établissement ou de maintien de la paix.

Deuxièmement, nous soulignons qu'il importe de coordonner les efforts. L'intervention des Nations Unies en Somalie au cours de l'année écoulée a parfois favorisé la désintégration de la Somalie au lieu de l'empêcher. Il y a eu beaucoup de luttes intestines entre des organismes des Nations Unies. On a nommé des personnalités à des postes, ce qui a affecté énormément le processus. La fermeture de bureaux, le retrait de tout le personnel et l'interdiction imposée au personnel des Nations Unies d'entrer en Somalie à certains points au cours des deux dernières années n'a pas aidé. En fait, ces mesures ont nui.

[*Text*]

A failure to coordinate responses and planning with other humanitarian agencies, especially NGOs that have been on the ground for a long time, has not helped in this process. The need for coordination is highlighted in our report.

Third, we need to link with other societal elements. In Somalia this involves the elders system, not just the de facto rulers who happen to hold the guns. Somalis must be helped to progressively establish the long-term conditions for peace. This means we must involve ourselves with the other informal structures in the country.

Fourth, if the UN is going to be successful, if the UN is going to be able to act in these conflict situations, we need to develop some standards for state behaviour that would automatically bring down a response from the international community. In other words, one of the problems we have is that internationally we have not had a consistency of response to situations.

It already has been mentioned today, and probably has in other hearings as well, that there is a difference in the response of the UN system to the European Bosnian and the Somalian situations. If we are going to try to build a capacity in the UN system to respond, then we need the development of minimum standards, a consistency of response.

The fifth important point we mention in our paper is entitled "the speed factor". If we are going to be moving toward long-term peace and long-term stability, then it takes time. It takes time for broad consultations. It takes time to work from the ground up. A lasting peace in Somalia and in other situations will not be possible unless we are taking a longer-term view. The action of quick in/quick out is one that is unlikely to produce long-term results for us. Particularly in the Somalian situation, it will not be possible to work for a long-term solution from a central position in the capital of Mogadishu.

Our last point is that if we are going to move toward the establishment of stable communities, then protecting areas from armed bands or factions will be necessary. We wonder about the need to have protected areas, enclaves, if you like, or areas of a country in which it is possible to work on the long-term solutions so that in effect you would also work on the training of local police forces as part of a peacemaking and peacekeeping action. Other than just being there, being a presence, one has to be proactive in developing and assisting to have created the conditions for long-term peace.

• 1135

As we moved in the past week, and since our paper was written to look at the present intervention in Somalia, we have reflected upon the points that we made in the paper. We feel that at the moment some of the potential traps we identified are likely to be the case in the present Somalian situation.

We agree, as does, I think, just about everyone, that some form of humanitarian intervention was needed in Somalia. However, we worry very greatly about the effects on the long-term peace prospects and feel the intervention

[*Translation*]

L'omission de coordonner les interventions et la planification avec d'autres agences humanitaires, et particulièrement les ONG qui sont sur place depuis longtemps, n'a pas aidé non plus. Nous soulignons d'ailleurs le besoin de coordination dans notre rapport.

Troisièmement, il faut établir des liens avec d'autres éléments de la société. En Somalie, cela veut dire le système des anciens et non simplement les dirigeants de fait qui détiennent les armes. Il faut aider les Somaliens à établir progressivement la conjoncture à long terme nécessaire à la paix, ce qui signifie qu'il faut intervenir dans les autres structures non officielles du pays.

Quatrièmement, pour que les Nations Unies réussissent et puissent intervenir dans ces situations de conflit, il faut formuler des normes de comportement des états qui entraîneraient automatiquement une réaction de la collectivité internationale. Autrement dit, un de nos problèmes, c'est que nous n'avons pas réagi uniformément aux situations sur la scène internationale.

On a déjà dit aujourd'hui, et probablement au cours d'autres audiences aussi, que le système des Nations Unies n'a pas réagi de la même façon aux conflits en Bosnie qu'en Somalie. Si nous voulons intégrer une capacité de réaction dans le système des Nations Unies, il faut alors formuler des normes minimales et réagir uniformément.

Le cinquième point important que nous mentionnons dans notre document est ce que nous appelons le «facteur vitesse». Si nous voulons nous orienter vers la paix et la stabilité à long terme, il faut du temps, pour organiser des consultations générales en partant de zéro. Il n'y aura pas de paix durable possible en Somalie et ailleurs si nous n'adoptons pas une optique à long terme. Les interventions rapides ont peu de chances de donner des résultats à long terme. Dans le cas de la Somalie en particulier, il sera impossible d'établir une solution à long terme à partir de la capitale, Mogadishu.

Enfin, si nous voulons établir des communautés stables, il faudra alors protéger les régions contre les bandes ou les factions armées. Nous nous interrogeons sur la nécessité de zones ou d'enclaves protégées, de régions d'un pays où il est possible de travailler aux solutions à long terme et de former en fait des services locaux de police dans le cadre des activités d'établissement et de maintien de la paix. En plus d'assurer simplement une présence, il faut agir pro-activement et établir les conditions nécessaires à une paix durable et aider à les établir.

Quand les troupes sont entrées en Somalie la semaine dernière, nous avons réfléchi aux observations contenues dans notre document, qui porte sur l'intervention actuelle en Somalie. Nous avons l'impression en ce moment que certains des pièges que nous avions énumérés se sont probablement matérialisés, d'après ce qui se passe actuellement en Somalie.

Comme à peu près tout le monde, je pense, nous reconnaissons qu'une intervention humanitaire, sous une forme ou sous une autre, était nécessaire en Somalie. Cependant, nous nous inquiétons beaucoup des effets de

[*Texte*]

should have been more clearly limited in size to be probably no more than would have been needed to both ensure the delivery of aid and allow for the creation of protected areas, and to facilitate the long-term peace process.

When the group has gone into Somalia at a strength level of 30,000 with the intention to withdraw very quickly, we wonder whether or not the right patterns have been used. For example, if it was under a full UN control and established pattern for control, then at the point of withdrawal a command structure would have been in place. At this point, it seems that we are facing a one-command structure that shortly will then be turned over to another command structure. We are likely to have a period of somewhat instability in the midst of that transition.

If we are going to go from a short-term force of six to eight weeks at 30,000 and then suddenly reduce it to a continuing force or presence in Somalia of perhaps 10,000 coming from other nations and with a different command structure, that transfer will be extremely difficult. It may well engender the bringing out of hiding the guns and weapons that have been suddenly put into hiding in the last few days, and we will not have an easy transition.

It seems to us that the degree of force that is used at the beginning should have been seen in the framework of the continuing force that will be needed over the longer period of making the peace. We have an intervention that is designed to undertake certain goals and objectives, and they may well be achieved, but whether they achieve the long-term peace, which we all wish, remains to be seen.

We have had images the past few days of the cavalry going in and then leaving the marshals behind. If that is in fact the case, there will be some pressure on the high cost of the cavalry to be reduced rapidly to the lower cost of the marshals. Whether that will be sufficient to engender the process that's required is a real question for us.

There are a couple of structural problems which emerge, which have been mentioned in Boutros-Ghali's report *An Agenda for Peace* and which are illustrated by the Somalian situation. If the peacemaking costs are going to depend on the willingness of one or two member states to do the job, and that operation is dependent on that financing, then we will not be able to build the stability, the kind of standards, the long-term operation for peace, because it will depend on the whim of one or more and probably on the basis of the larger or more powerful members of the Security Council.

It also raises the question, which has come forward earlier this morning, and I'm sure from other people as well, of the need for Security Council reform. If in fact the process for peacemaking is going to be located in a small number of

[*Traduction*]

cette intervention sur les perspectives de paix à long terme et nous estimons que sa portée aurait dû être limitée plus clairement; il aurait probablement fallu se contenter des mesures nécessaires à la fois pour assurer l'acheminement de l'aide et permettre la création de zones protégées, ainsi que pour faciliter le processus de paix à long terme.

Un contingent de 30 000 hommes s'est rendu en Somalie avec l'intention d'en revenir très rapidement; nous nous demandons toutefois si c'est ainsi que les choses auraient dû se passer. Par exemple, si ces troupes avaient été placées sous le plein contrôle de l'ONU, selon des mécanismes précis, il y aurait eu une structure de commandement en place au moment du retrait des troupes. Pour le moment, il semble exister une structure de commandement unique qui sera bientôt transférée à une autre structure.

Il est donc probable que cette transaction suscite une certaine instabilité s'il doit y avoir pendant une courte période, c'est-à-dire six à huit semaines, un contingent de 30 000 hommes devant être réduit d'un seul coup à une force permanente en Somalie comptant environ 10 000 participants venant d'autres pays et obéissant à une structure de commandement différente, ce transfert sera extrêmement difficile. Il se pourrait fort bien que les fusils et les autres armes qui ont été cachés rapidement au cours des derniers jours soient sortis de leur cachette; la transition ne sera donc pas facile.

À notre avis, le recours à la force au début aurait dû être envisagé dans la perspective de la présence de troupes permanentes qui seront nécessaires à plus long terme pour rétablir la paix. Nous assistons à une intervention conçue pour atteindre certains buts et objectifs, et il est très possible que cela se fasse, mais quant à savoir si elle permettra d'assurer la paix à long terme, comme nous le souhaitons tous, cela reste à voir.

Nous avons vu ces derniers jours que la cavalerie motorisée débarque en premier, puis laisse derrière elle les services de logistiques. Si c'est effectivement le cas, il y aura des pressions pour que la logistique remplace cette cavalerie, qui coûte plus cher. Mais nous nous demandons vraiment si cela sera suffisant pour assurer le processus qu'il faut.

La situation en Somalie a mis en lumière un certain nombre de problèmes structurels, déjà mentionnés dans le rapport de Boutros-Ghali intitulé *An Agenda for Peace*. Si les coûts du maintien de la paix dépendent de la bonne volonté d'un ou deux États prêts à faire le travail, et que les opérations dans ce domaine sont fonction de ce financement, nous ne serons pas en mesure d'instaurer la stabilité nécessaire, les normes dont nous aurions besoin et les opérations permettant d'assurer la paix à long terme, parce que tout cela sera laissé à la discrétion de quelques États, qui seront probablement les membres les plus influents ou les plus puissants du Conseil de sécurité.

Il faut par ailleurs se poser une question qui a été soulevée ce matin, et que bien d'autres gens se posent également, celle de la nécessité d'une forme du Conseil de sécurité. Si le processus de rétablissement de la paix doit être

[*Text*]

members of the UN and not shared widely or participatory by the larger number of members of the UN, then we are more likely to get unstable interventions without the prospects for long-term peace. Security Council reform needs certainly to be one part of the equation.

• 1140

Mr. Ahmed Farah (Treasurer, Somali Aid): I agree with George, all of it, but I would like to add two things. As a Somali-Canadian, since my arrival in Canada I have been involved more to this in a preventive manner than the situation it is today. Nevertheless, today we are talking about the situation it is.

Somebody suggested last night on CNN that the simple phase has just been completed, the arrival of the troops. The second phase is where the difficulty lies, and that is going into the needy areas. We've seen a lot of images coming from the television that the warlords have been going into the interiors. Even the U.S. military said it's going to be very difficult for them to stop an ambush.

My concern, and what I'm adding here, is that the second phase which has been suggested by the UN and most of the international communities is the parallel peace process. As a Somali and as an insider of what's happening in Somalia, I know that is the most difficult part. We can achieve the first phase, which is delivery of food, but arriving at peace reconciliation among all the factions is very difficult. People are underestimating it, even though they are showing it as very optimistic in the first stage. But to put it into a functional structure is very difficult.

My concern particularly is the Canadian military. Their stand now is to pull out exactly at the same time as the Americans. That structure cannot be achieved within that period and the role of peacekeeping, which was fairly traditional for the Canadian military, will be left there without attending. . .and a structure that will work. My urge to this committee and to the Canadian government is that the Canadian military should be clearly changing their position of pulling out from the peacekeeping in that short period. That is the peace concept and the military.

The other point I would face is the four-point plan that Boutros Boutros-Ghali just stated. One of them is long-term development for the country. We can achieve all of these in a short-term period, but unless there is a development of relief, things will again come back to the same in a matter of four to five years. Therefore, all our aspirations of what we are doing today would not mean anything as an asset. I've been following this special debate on Somalia on television. Some of the members here have also said that Canada should be entrenching this program not only into the peace, but also into the development of relief. Thank you very much.

[*Translation*]

confié à un nombre restreint de pays membres de l'ONU, sans que l'ensemble des membres y participent véritablement, nous risquons davantage d'assister à des interventions qui n'auront pas la stabilité nécessaire et qui ne permettront pas d'assurer la paix à long terme. La réforme du Conseil de sécurité doit certainement être un des éléments de l'équation.

M. Ahmed Farah (trésorier, Somali Aid): Je suis d'accord avec tout ce que George a dit, mais je vais y ajouter deux choses. À titre de Canadien d'origine somalienne, je me suis occupé surtout de mesures préventives depuis mon arrivée au Canada, comparativement à ce qui se passe actuellement. Mais aujourd'hui, nous parlons de la situation telle qu'elle est.

Quelqu'un a laissé entendre hier à CNN que l'étape la plus simple venait d'être terminée, c'est-à-dire l'arrivée des troupes. La deuxième étape consistera à se rendre dans les régions de pénurie, et c'est cela qui sera difficile. La télévision nous a montré de nombreuses images des seigneurs de guerre, qui s'en vont vers l'intérieur du pays. Même les militaires américains ont dit qu'il leur serait très difficile d'éviter les embuscades.

Ce qui m'inquiète, et ce qui me pousse à ajouter un commentaire, c'est que cette deuxième étape suggérée par l'ONU et par la majeure partie de la communauté internationale est un processus de paix parallèle. À titre de Somalien, bien au courant de ce qui se passe en Somalie, je sais que c'est la partie la plus difficile. Nous pouvons réaliser la première étape, c'est-à-dire la livraison de nourriture, mais il sera très difficile de réconcilier toutes les factions en présence. Les gens sous-estiment ce problème, même s'ils se montrent très optimistes pour la première étape. Il sera vraiment difficile de concrétiser tout cela dans une structure fonctionnelle.

Ce qui me préoccupe surtout, ce sont les militaires canadiens, qui disent vouloir se retirer de la Somalie en même temps que les Américains. Cela ne sera pas possible en si peu de temps, et le rôle de maintien de la paix, qui est relativement traditionnel pour les forces armées canadiennes, sera laissé en plan. . . sans structures qui fonctionnent. Ce que je demande au comité et au gouvernement canadien, c'est d'inciter les forces canadiennes à modifier leur position au sujet de leur retrait des opérations de maintien de la paix à si court terme. Je veux parler ici à la fois des opérations de maintien de la paix et des opérations militaires.

Je voudrais également dire un mot au sujet du plan d'action en quatre points que vient d'énoncer Boutros Boutros-Ghali. Ce plan prévoit notamment le développement à long terme du pays. Nous pouvons atteindre tous ces objectifs en peu de temps, mais si l'aide humanitaire n'est pas mieux organisée, nous connaîtrons les mêmes problèmes qu'aujourd'hui dans quatre ou cinq ans. Par conséquent, tout ce que nous essayons de faire aujourd'hui sera perdu. J'ai suivi à la télévision tout le débat sur la Somalie. Certains des membres du comité ont dit par ailleurs que les efforts du Canada devaient porter non seulement sur la paix, mais aussi sur l'organisation des secours humanitaires. Merci beaucoup.

[*Texte*]

Mr. Brian Hannington (Consultant on Famine and Peacekeeping, CARE Canada): Chairman and members of the committee, the person who would normally be making this submission, the director of the CARE Canada humanitarian relief unit, Mike Mispelaar, is actually on the Somali-Kenyan border, in CARE Canada projects and camps, with the ex-director of peacekeeping at DND, Colonel Don Ethell, to investigate and analyse what is actually going on at the moment. In their absence I have been asked to make the statement and give the message from the experience of CARE Canada to this committee.

The message is simple: if our new peacemaking role in the Third World is to be pursued effectively and efficiently, there must be closer and more open cooperation between the Canadian military and front-line humanitarian NGOs.

With the end of the Cold War it is apparent to us at CARE Canada—and I use "us" as not the editorial or royal but the developmental "we"—that we are entering a new world that requires significant changes in the old ways of thinking, still very prevalent in NGOs, in the UN and in peacekeeping forces. An illustration is as follows.

We at CARE had great hopes that the end of the Cold War would give us a period of opportunity in the conflict-and famine-prone parts of the Third World where we have worked for many years. We knew the period of peace would be transitory and we would have to work quickly to reduce arms and to move ex-fighters into new types of employment to sustain their families. Any father will dig up an old weapon and go visit his neighbours and turn to banditry if that is the only way he can feed his family or protect them from starvation.

• 1145

To deal with this situation, CARE developed the concept of a food-for-guns swap. In November of 1991, we approached the Canadian military to discuss the possibility of military technical assistance in the design of that project. We wanted to know, with military expertise, what would be needed to make such a project work.

The response CARE received was bureaucratic and off-putting. We were not granted a meeting. We were politely told that a retired military officer might be able to provide the assistance we needed on a private basis, but that the Canadian military itself responded to peacekeeping-related requests only from External Affairs, which in turn received these requests from the UN in New York.

[*Traduction*]

M. Brian Hannington (consultant sur la famine et le maintien de la paix, CARE Canada): Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du comité, le directeur du service d'aide humanitaire de CARE Canada, Mike Mispelaar, qui devait normalement être ici pour vous présenter notre mémoire, se trouve en fait à la frontière de la Somalie et du Kenya, ou il fait une tournée des projets et des camps de CARE Canada avec l'ancien directeur des opérations de maintien de la paix à la Défense nationale, le colonel Don Ethell, afin d'examiner et d'analyser ce qui se passe actuellement. En leur absence, on m'a demandé de présenter une déclaration et de transmettre au comité un message dicté par l'expérience de CARE Canada.

Ce message est bien simple: si nous voulons jouer de façon efficace et efficiente notre nouveau rôle d'établissement de la paix dans les pays du Tiers monde, la coopération entre les militaires canadiens et les ONG qui assurent l'aide humanitaire en première ligne doit être plus étroite et plus ouverte.

Avec la fin de la Guerre froide, il nous est apparu à CARE Canada—et j'emploie ici un «nous» qui englobe toutes les agences d'aide au développement, et non un «nous» stylistique ou un «nous» de majesté—que nous assistons à l'émergence d'un monde nouveau dans lequel il faudra changer complètement les vieux trains de pensée qui existent encore dans les ONG, à l'ONU et dans les forces de maintien de la paix. En voici un exemple:

Nous, à CARE Canada, avions bon espoir que la fin de la Guerre froide nous ouvrirait des possibilités nouvelles dans les parties du Tiers monde vouées aux conflits et à la famine, où nous travaillons depuis des années. Nous savions que la période de paix serait transitoire et que nous devrions agir rapidement pour réduire le nombre d'armes en circulation et pour donner aux anciens combattants un nouveau genre de travail leur permettant de subvenir aux besoins de leurs familles. N'importe quel père de famille va ressortir une vieille arme, rendre visite à ses voisins et recourir au banditisme si c'est la seule façon de nourrir sa famille ou de l'empêcher de mourir de faim.

Pour résoudre ce problème, CARE a songé à un programme de distribution de nourriture en échange d'armes à feu. En novembre 1991, nous avons communiqué avec les militaires canadiens pour discuter de la possibilité qu'ils nous offrent de l'aide technique pour l'élaboration de ce programme. Nous voulions savoir ce qui serait nécessaire, d'après l'expérience des militaires, pour mener ce projet à bien.

Nous avons reçu une réponse de bureaucrates, tout à fait décevante. On n'a pas voulu nous voir. On nous a dit poliment qu'un officier à la retraite serait peut-être en mesure de nous fournir l'aide dont nous avions besoin à titre privé, mais que les Forces armées canadiennes elles-mêmes ne répondaient qu'aux demandes relatives au maintien de la paix émanant du ministère des Affaires extérieures, qui les recevait lui-même de l'ONU, à New-York.

[*Text*]

CARE, I believe, was not asking a great deal, simply the time of one or two qualified serving officers for a short-term assignment to examine the food-for-guns proposal and its operation in Third World projects.

But to the military, we believe this was like an outsider breaking into the chain of command that ran from the UN in New York to the Canadian United Nations mission, to External Affairs, to NDHQ. We were invited by our colleagues in the military to go down to the UN in New York and proceed through the appropriate chain of command. But no invitation was forthcoming to cross the street and talk to anyone in DND right here in our town.

We report this not to belittle a military mind-set, but to indicate that there are established ways of doing things that are in place now only because they have always been done that way. But in a period of rapid change, such as the one we are entering in the post-Cold War Third World, we have to find new ways of breaking these patterns, of thinking better, and of moving faster.

Similar fixed thinking does appear on the humanitarian NGO side. Perhaps because CARE has been out on the front lines in unravelling Third World contexts, we have been forced to confront these no longer appropriate ways of thinking earlier than some other groups. An example is the traditional CARE policy with regard to things military and things humanitarian. We have always considered those to be at opposite ends of the spectrum.

A typical humanitarian operation by CARE would include as a CARE policy an embargo against any uniformed personnel hitching a ride in a CARE vehicle. The policy was not the result of peacenik bloody-mindedness, rather it was there simply to underline in a graphic way to the local population a non-partisan and non-combatant status. Other agencies, the Red Cross in particular, I believe have more stringent policies in this regard.

But then things changed. CARE did not philosophically close any gap between things military and things humanitarian. Changing circumstances in the Third World simply forced us to change the way in which we worked. We never got the period of expected peace following the Cold War, which CARE was counting on to develop concepts like food for guns and to get on with the work of development and aid. What we found instead was that local factions,

[*Translation*]

Il me semble que CARE ne demandait pas grand'chose, seulement qu'on lui prête un ou deux officiers de l'active, compétents, pour un projet à court terme visant à examiner la proposition de distribution de nourriture en échange d'armes à feu, et son application dans divers pays du Tiers monde.

Mais pour les militaires, nous étions, je suppose, des intrus faisant irruption dans la chaîne de commandement qui va de l'ONU, à New-York, jusqu'au Quartier-général du ministère de la Défense nationale, en passant par la mission canadienne aux Nations Unies et le ministère des Affaires extérieures. Nos collègues des Forces armées nous ont invités à nous rendre à l'ONU, à New-York, et de soumettre une demande en suivant la chaîne de commandement. Or, personne ne nous a invités à traverser la rue et à venir en discuter avec quelqu'un du ministère de la Défense nationale, ici même dans notre ville.

Si je vous raconte cela, ce n'est pas pour dénigrer la mentalité militaire, mais pour vous faire comprendre que les choses se font actuellement selon certaines pratiques établies tout simplement parce que cela s'est toujours fait. Mais quand les choses changent rapidement, comme c'est le cas actuellement dans les pays du Tiers monde, en cette période d'après-guerre froide, nous devons trouver de nouvelles méthodes pour sortir de cette routine, pour trouver de meilleures idées et pour agir plus vite.

Cette pensée figée se constate également du côté des ONG s'occupant d'aide humanitaire. Peut-être parce que CARE se trouve en première ligne dans de nombreux conflits secouant le Tiers monde, nous avons pu nous rendre compte plus tôt que certains autres groupes qui ont cette façon de penser ne convenaient plus. Prenons par exemple la politique traditionnelle lde CARE au sujet de la séparation des opérations militaires et des opérations humanitaires. Nous avions toujours considéré que ces deux éléments étaient diamétralement opposés.

Pour une opération typique d'aide humanitaire entreprise par CARE, nous interdirions normalement la présence de tout passager en uniforme dans les véhicules de CARE. Si nous avons adopté cette politique, ce n'est pas parce que nous sommes des pacifistes qui veulent embêter tout le monde, mais uniquement pour bien faire comprendre à la population locale notre statut non partisan et non combattant. Je pense qu'il y a d'autres organismes, notamment la Croix-Rouge, qui ont des politiques encore pous strictes à cet égard.

Mais les choses ont changé. Ce n'est pas que CARE ait comblé le fossé idéologique entre les opérations militaires et humanitaires, mais l'évolution de la situation dans le Tiers monde nous a tout simplement obligés à changer notre façon de travailler. Nous n'avons pas eu la période de paix que nous avions prévue après la fin de la guerre froide et sur laquelle CARE comptait pour mettre sur pied des programmes comme la nourriture en échange d'armes à feu,

[*Texte*]

forced before to observe a two-sided discipline imposed by the superpowers, very quickly erupted into violent, widespread chaos. This chaos, at its worst, not only overthrew regimes, it ended government itself. Anarchy replaced the authoritarian regimes and organized repression that had existed before.

These developments had an immediate impact on CARE humanitarian programming policies. Our aversion to associating military personnel with our vehicles meant we lost our vehicles, with distressing regularity, to armed gunmen. Finally, having lost enough of these vehicles, renting rather than owning became the practical alternative. So now we rent our transportation from local Somalis, and not surprisingly they come to us armed to the teeth; furnished by the owner there are armed guards on the roof. These guards are there to protect locally owned capital investments, not the CARE staff. But so much for our aversion to things military.

From here it was a short step for CARE to employ hundreds of port guards in Mogadishu, police forces for our compound, and technicals, which are Toyotas with machine guns screwed onto the top, to protect our convoys that have been under attack. In short, the military and humanitarian dichotomy collapsed at CARE with the disintegration of local state structures.

• 1150

I want to turn to another example of old ways of thinking under new circumstances, which must be changed. The initial Canadian peacekeeping commitment to Somalia was for 750 troops to Bossasso. Anyone close to the front lines knew this was an inappropriate commitment at best. It represented an assignment of external security troops, badly needed in the south where chaos reigned, to a part of the country where relief requirements were light and civil order still intact.

Why was it maintained as the Canadian assignment for so many months? We believe the second United Nations technical mission to Somalia failed. With no Canadian participation and very little creative analysis, this mission concentrated on where peacekeepers would be accepted by local authorities rather than where they were needed to back beleaguered humanitarian relief efforts.

This Bossasso assignment also had appealing elements for Canadian military planners. It would probably put Canadian soldiers in a place where they would neither have to shoot nor be shot at to a great extent. But the truth is, the

[*Traduction*]

et pour poursuivre son travail d'aide et de développement. Nous nous sommes rendus compte au contraire que les factions locales, qui devaient jusque-là se ranger dans un camp ou dans l'autre et respecter une certaine discipline imposée par les grandes puissances, ont eu recours très vite à la violence, et le chaos s'est généralisé. Dans les pires cas, ce sont non seulement les régimes qui ont été renversés, mais aussi la notion de gouvernement elle-même. L'anarchie a remplacé les régimes autoritaires et la répression organisée qui existaient jusque-là.

Cette évolution a eu une incidence immédiate sur la politique de CARE au sujet des programmes humanitaires. Notre répugnance à faire monter du personnel militaire à bord de nos véhicules signifiait que nous perdions ces véhicules, avec une régularité décourageante, aux mains de bandits armés. Finalement, après en avoir perdu plus qu'assez, nous avons décidé qu'il serait plus pratique de les louer plutôt que de les acheter. Donc, nous louons maintenant nos moyens de transport des Somaliens qui, évidemment, nous arrivent armés jusqu'aux dents; le propriétaire des véhicules nous fournit même des gardes armés juchés sur le toit. Ces gardes sont là pour protéger les biens appartenant à des propriétaires locaux, pas au personnel de CARE. Mais c'en est bel et bien fini de notre aversion pour les activités militaires.

Il n'a ensuite fallu qu'un pas pour que CARE emploie des centaines de gardiens dans le port de Mogadischio, des agents de police pour nos installations et des véhicules techniques, c'est-à-dire des Toyotas ayant une mitrailleuse montée sur le toit, pour protéger nos convois, qui ont été attaqués. Bref, la dichotomie établie par CARE entre les opérations militaires et humanitaires s'est effondrée avec la désintégration structurelle des États locaux.

Je vais vous citer un autre cas où les circonstances avaient changé et où certaines personnes n'ont pas pour autant changé leur façon de penser. À l'origine, le contingent canadien de maintien de la paix en Somalie devait compter 750 militaires qui devaient être envoyés à Bossasso. Tout ceux qui se trouvent en première ligne savent que cela ne convenait pas du tout. Il s'agissait de l'affectation de troupes de l'extérieur, dont on avait cruellement besoin dans le sud où régnait le chaos, dans une région du pays où les besoins en matière d'aide humanitaire étaient minimes et où l'ordre civil était encore intact.

Pourquoi le Canada a-t-il été maintenu à engagement pendant plusieurs mois? Nous pensons que la deuxième mission technique des Nations Unies en Somalie a été un échec. Cette mission, qui ne comptait aucun Canadien et qui a gravement manqué de créativité dans son analyse, s'est concentrée sur les endroits où les forces de maintien de la paix seraient acceptées par les autorités locales, plutôt que sur ceux où elles étaient nécessaires pour soutenir les efforts d'aide humanitaire, qui devaient surmonter toutes sortes d'obstacles.

Cette affectation à Bossasso présentait en outre certains avantages pour les planificateurs militaires canadiens. Elle permettait d'envoyer les soldats canadiens à un endroit où ils n'auraient pas eu à tirer très souvent, et où on ne tirerait pas

[*Text*]

troops were never really needed in Bossasso at all. The logic of the closed chain of command—it went from the UN in New York to External Affairs in Ottawa to NDHQ—resulted in their being allocated without a critical analysis of their role. The military technical teams sent to implement the assignment knew it was not an appropriate assignment. Their mandate, however, was to implement orders, not to question their appropriateness.

From CARE's point of view we were desperate for the assignment of any external troops, proud that a Canadian commitment would be made, and afraid that if we made a fuss over Bossasso, the assignment might be cancelled rather than eventually moved to the south, where it was needed. We would have stated our concerns if consulted, but being on the outside of the UN–External–DND chain, we never were. We did, however, write an urgent letter to the Prime Minister requesting that he reconsider assignment of the troops. We then concentrated our efforts on working through the chain of command where it began, the United Nations.

The surprising element in this particular example is that the change in Canadian policy about where to send troops came, we believe, knowing something from the inside, from CARE USA. Phil Johnson, who came from Somalia, and Malcolm Fraser lobbied the Bush administration. The direct result was the assignment of a U.S. contingent, because of their inside knowledge. The U.S. contingent took one look at Bossasso and said it was ludicrous. They changed the UN policy, the UN plan. This then affected External here, which then affected the orders to NDHQ. We feel very odd that in CARE, with on–the–ground, front–line knowledge, it took Americans to change the UN policy to eventually affect the movement of Canadian troops.

Our conclusion is that in this new area of armed humanitarian intervention in the Third World, Canadian decisions would be better formulated if there was more openness and consultation with front–line NGOs. I think you will all be aware that to date, despite being a primary source of daily information and background intelligence for Canadian and international media in Somalia, we've never been contacted by DND or NDHQ about our operations, our plans or the situation in any regard.

[*Translation*]

non plus sur eux. Mais en réalité, ces troupes n'ont jamais été nécessaires à Bossasso. À cause de la logique de la chaîne de commandement fermée—qui allait de l'ONU à New York, aux Affaires extérieures à Ottawa puis au quartier général de la Défense nationale—elles ont reçu cette affectation sans que leur rôle ait fait l'objet d'une analyse critique. Les équipes techniques militaires envoyées pour préparer l'arrivée des troupes savaient que cette affectation n'avait aucun sens, mais elles étaient là pour exécuter les ordres, pas pour mettre en doute leur bien fondé.

Nous, à CARE Canada, nous attendions désespérément l'affectation de troupes de l'extérieur, nous étions fiers que le Canada ait pris cet engagement et nous craignions, en jetant les hauts cris au sujet de Bossasso, que cette affectation soit annulée plutôt que déplacée vers le sud, où les troupes étaient vraiment nécessaires. Nous aurions exprimé nos préoccupations si nous avions été consultés, mais nous ne l'avons pas été, vu que nous ne sommes pas un maillon de la chaîne ONU–Affaires extérieurs–ministère de la Défense. Nous avons toutefois écrit une lettre au premier ministre pour lui demander de toute urgence de reconsidérer l'affectation des troupes canadiennes. Nous avons ensuite concentré nos efforts sur le premier maillon de la chaîne de commandement, à savoir les Nations Unies.

Ce qu'il y a de surprenant dans cet exemple, c'est que, d'après de ce que nous savons de l'intérieur, le Canada a décidé d'envoyer ses troupes ailleurs à la suite de pressions de CARE USA. Phil Johnson, qui revenait de Somalie, et Malcolm Fraser, ont fait des pressions auprès de l'administration Bush. Grâce à leur connaissance privilégiée de la situation, il en a résulté directement l'affectation d'un contingent américain à qui il a suffi de jeter un coup d'oeil à l'emplacement de Bossasso pour décréter que cela n'avait aucun sens. Les Américains ont modifié la politique et le plan d'action de l'ONU. Cela a donc rejailli sur le ministère des Affaires extérieures, ici, qui a ensuite transmis ses ordres au quartier général du ministère de la Défense. Nous trouvons très étrange que, malgré les informations recueillies par CARE sur le terrain, en première ligne, les Américains ont dû modifier la politique de l'ONU pour que la destination des troupes canadiennes soit finalement modifiée.

Notre conclusion, c'est qu'en cette nouvelle ère d'interventions humanitaires armées au Tiers monde, les décisions canadiennes seraient plus éclairées s'il y avait une plus grande ouverture d'esprit et une meilleure consultation des ONG de première ligne. Vous savez sans doute que jusqu'ici, même si nous fournissons chaque jour des renseignements et des explications aux journalistes canadiens et internationaux présents en Somalie, il n'y a jamais personne au ministère de la Défense nationale, que ce soit au quartier général ou ailleurs, qui nous a posé des questions sur nos opérations, nos plans ou la situation, à aucun point de vue.

[*Texte*]

We'd like to make one final comment. The first concerns the cost-benefit ratio that applies to peacekeeping operations involving humanitarian assistance. In any time of reduced resources it is important that the question of cost is taken seriously. It is now literally a matter of life and death, dollars spent against lives saved. This is not only in the short term, but in the mid-and long-term views as well.

In relief efforts involving peacekeepers, UN agencies and private NGOs, the mix of Canadian resources going to all three groups should be closely examined, as well as the role and efficiency of the three sides in this humanitarian triangle. We believe this is not currently happening. In fact, the current Canadian system contains significant disincentives for humanitarian NGOs operating out of Canada compared with relatively generous support for the less efficient, but important, UN agencies.

• 1155

We're thankful for the support we do get from CIDA, but on the humanitarian side most of it does not come to us directly but through these UN channels. Through these channels we receive much more support from non-Canadian donors than we do from the Canadian government itself. I want to be clear that we're not arguing simply for more money for Canadian NGOs because they are Canadian. We are arguing that more Canadian resources must go directly to those agencies operating out of Canada on the front lines of Third World relief. There are, in fact, surprisingly few agencies involved which fall into this category.

As far as armed humanitarian operations are concerned, CARE respectfully submits that our peacekeepers have to develop new ways of thinking and new modes of operation to pursue their mission successfully. Specifically our military should bear in mind that its role on an armed humanitarian mission is a support role designed to allow NGOs to get on with their work, which they are ready and willing to do.

Progress must be made over an extended period in all these areas working in close cooperation if Somalia and similar situations are to be turned around. For this to happen all three types of organization must learn different ways of thinking, acting and cooperating, both among themselves and with local groups. Somalia and similar situations of armed humanitarian intervention require us to break with many well-established habits of our Cold War past.

As Ms Stewart has said, history is now moving faster than our policy-making. I think it might be extremely effective strategy to ensure that ongoing communication with groups such as CARE, which are on the ground and running in the sites where history is being made, become a more central feature of our policy development.

[*Traduction*]

Nous avons maintenant un dernier commentaire à faire. Je veux parler tout d'abord du ratio coûts-avantages applicable aux opérations de maintien de la paix touchant l'aide humanitaire. Lorsque les ressources sont limitées, il est important que la question des coûts soit prise en considération. Il s'agit maintenant littéralement d'une question de vie ou de mort, c'est-à-dire de savoir combien d'argent il faut dépenser pour sauver combien de vies. Cette question ne se pose pas seulement à court terme, mais aussi à moyen et à long terme.

Il faudrait examiner attentivement la répartition des ressources canadiennes parmi les forces de maintien de la paix, les organismes de l'ONU et les ONG privés qui participent aux travaux d'aide humanitaire, ainsi que le rôle et l'efficacité de ces trois groupes dans le triangle humanitaire. Nous pensons que cela ne se produit pas à l'heure actuelle. En fait, le système canadien en place est vraiment décourageant pour les ONG qui veulent envoyer de l'aide humanitaire à l'extérieur du Canada, comparativement au soutien relativement généreux accordé aux organismes de l'ONU, qui sont importants, mais moins efficaces.

Nous sommes reconnaissants à l'ACDI de l'aide qu'elle nous accorde, mais sur le plan humanitaire, la presque totalité de ce que nous recevons nous vient, non pas directement d'elle, mais par l'entremise des Nations Unies. Nous recevons ainsi beaucoup plus de donneurs étrangers que du gouvernement canadien lui-même. Loin de moi l'idée de demander plus d'argent pour les ONG canadiens pour la seule raison qu'ils sont canadiens. Ce que nous soutenons, c'est qu'une plus grande aide canadienne devrait aller à ces organismes qui oeuvrent à l'étranger, sur place, pour venir en aide au Tiers monde. Il y a, et c'est surprenant, très peu d'organismes qui entrent dans cette catégorie.

Pour ce qui est des opérations humanitaires armées, soit dit sans vouloir vous offenser, CARE est d'avis que nos responsables du maintien de la paix doivent en arriver à de nouvelles façons de voir et de procéder s'ils veulent que leur mission soit couronnée de succès. Nos militaires, surtout, ne devraient pas oublier que leur rôle dans ce cas-ci consiste à appuyer les ONG, à les aider à poursuivre leur travail, ce qu'ils sont tout à fait disposés à faire.

Il nous faudra arriver, à long terme, à travailler en étroite collaboration sur tous les plans, si nous voulons régler le problème de la Somalie et d'autres problèmes analogues qui pourraient survenir ailleurs. Pour cela, il faudra que les trois types d'organisations apprennent de nouvelles façons de voir, d'agir et de collaborer, entre elles et avec les groupes locaux. Le cas de la Somalie et toute autre intervention humanitaire armée du même genre nous obligent à rompre avec nombre de vieilles attitudes acquises au cours de la guerre froide.

Comme M^me^ Stewart l'a dit, l'histoire devance aujourd'hui le pas à l'élaboration de politiques. Je crois que nous aurions tout à fait raison de veiller à ce que la communication avec des groups comme CARE, qui sont sur le terrain, là où l'histoire est en train de se faire, soit partie intégrante du processus décisionnel.

[*Text*]

The Chairman: I'm going to interrupt before we go to our fourth witness. We have some business motions we must pass before the end of the day. This is the last meeting before we break. I'm going to lose two members in about two minutes, so I'm going to do this, if our witnesses will excuse us for two seconds.

Members have, I think, three documents. Yesterday the human development committee adopted a draft report as a result of its meeting with Mr. Rushdie. It is before you. I think Ms Stewart would be happy to move that motion on behalf of the subcommittee. Mr. Friesen, I know, was at that meeting. We will be transmitting that report on behalf of the subcommittee. That's to be tabled in the House. We will arrange for someone to table it tomorrow.

The trade subcommittee met this morning and has decided to carry on its hearings in January and February and has sent us the following motion: I apologize; it's in one language:

> That, the committee approve a supplementary budget in the amount of $126,260, for travel by the Sub-committee on International Trade for public hearings on the North American Free Trade Agreement and advertising in the amount of $20,000 and that the chairman be authorized to table the supplementary budget before the budget sub-committee of the liaison committee.

Motion agreed to

The Chairman: Finally:

> That the Committee adopt an operating budget in the amount of $64,710, of which $45,000 is to be committed to a research contract with the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade, dated January 1 to March 31, 1993,

That's Bob Miller, whom Maureen is talking about. Are we buying $45,000 copies of the book? What are we doing?

Mr. Flis (Parkdale—High Park): He just donated it to CARE.

The Chairman:

> and the remaining $19,701 to be used for all other committee expenses.

The following is an amendment that you don't have in your document:

> and that the research contract with the centre regarding the trade sub-committee study of NAFTA be extended to March 31, 1993.

That's not an additional sum of money for them for that purpose. That money is budgeted. It is to allow the contract to be extended so they can continue to serve the subcommittee.

Motion agreed to

The Chairman: We do things fairly quickly here when we have to. In this case we had to.

Monsieur Harvey, s'il vous plaît.

[*Translation*]

Le président: Je vais vous interrompre avant de passer à notre quatrième témoin. Nous avons devant nous des motions que nous devons adopter avant la fin de la journée. C'est la dernière séance avant l'ajournement. Deux membres vont nous quitter dans quelques minutes, et je vais donc passer tout de suite aux motions, si nos témoins veulent bien nous excuser un instant.

J'ai ici trois documents, je pense. Hier, le sous-comité du développement et des droits de la personne a adopté un projet de rapport à la suite de son entretien avec M. Rushdie. Vous l'avez devant vous. Je pense qu'il ferait plaisir à madame Stewart de proposer cette motion au nom du sous-comité. Je sais que monsieur Friesen était à cette réunion. Nous transmettrons ce rapport au nom du sous-comité. Il doit être déposé à la Chambre. Nous veillerons à ce que quelqu'un le dépose demain.

Le Sous-comité du commerce s'est réuni ce matin et a décidé de poursuivre ses audiences en janvier et en février. Il nous a envoyé la motion suivante. Je m'excuse, elle est dans une seule langue:

> Que le comité approuve un budget supplémentaire de 126 260$ pour les déplacements du Sous-comité du commerce international qui souhaite tenir des audiences publiques sur l'Accord de libre-échange nord-américain, et de 20 000$ pour les publications d'annonces, et que le président soit autorisé à déposer le budget supplémentaire devant le sous-comité des budgets du comité de liaison.

La motion est adoptée

Le président: Enfin:

> Que le comité adopte un budget opérationnel au montant de 64 710$, dont 45 000$ devraient être consacrés à un contrat de recherche avec le Centre parlementaire pour les Affaires étrangères et le commerce extérieur, en vigueur du 1er janvier au 31 mars 1993,

Il s'agit de Bob Miller, dont Maureen a parlé. Achetons-nous des exemplaires du document pour 45 000$? Qu'est-ce qui se passe?

M. Flis (Parkdale—High Park): Il vient d'en faire don à CARE.

Le président:

> Et le solde de celui-ci au montant de 19 701$ à être utilisé aux fins des autres dépenses du comité.

J'ai ici un amendement que vous n'avez pas dans votre document:

> et que le contrat de recherche avec le centre dans le cadre de l'étude de l'ALÉNA par le sous-comité du commerce soit prorogé jusqu'au 31 mars 1993.

Il n'est pas question de leur verser une somme supplémentaire. Ces crédits ont déjà été votés. Il s'agit seulement de prolonger le contrat pour que le centre puisse continuer à travailler pour le sous-comité.

La motion est adoptée

Le président: Nous pouvons travailler très vite quand il le faut. Dans ce cas-ci, il le fallait vraiment.

Mr. Harvey, please.

[*Texte*]

M. Harvey (Chicoutimi): Avant de poursuivre, monsieur le président, est-ce que ce sont tous des organismes qui ont des subventions de l'ACDI? Par exemple, pour le groupe Nord-Sud, vous recevez combien par année, madame O'Neil?

Mme O'Neil: On reçoit une contribution de un million de dollars par année?

Le président: Les autres sont des bénévoles, je pense.

M. Harvey: CARE Canada, est-ce que vous avez des subventions du gouvernement?

Mr. Hannington: From whom? I'm sorry.

Ms O'Neil: CIDA.

Mr. Hannington: Yes, very much so.

Mr. Harvey: How much?

Mr. Hannington: I don't know the figures. It's significant in the case of CARE.

• 1200

Mr. Cram: The policy group receives no public funds of any sort. It's totally financed by the NGO members.

M. Harvey: Je voulais demander une chose, monsieur le président: ces instituts-là déposent des documents, font la morale à tout le monde à travers le monde à propos du respect des droits de la personne, etc., mais ici, nous sommes au-delà de sept millions de francophones dans notre pays, et il n'y a pas un seul document de traduit. Je sais que madame la greffière ne peut pas prendre cette responsabilité-là si les documents ne sont pas déposés à temps. Vous nous déposez des documents extraordinaires, sans traduction, pour les sept millions de francophones du pays.

Je pense que si l'on veut donner des exemples du respect des droits de la personne à travers le monde entier, il faut d'abord commencer par respecter nos concitoyens canadiens. Il serait important qu'à l'avenir vous puissiez tenir compte de cette remarque-là. Je vous remercie.

À moins que vous ayez des traductions avec vous. Avez-vous les documents? Avec un million de subventions par année, monsieur le président!

Le président: Monsieur Harvey. Il y a un petit problème. C'est de notre faute, parce que nous avons changé les groupes qui devaient se présenter pour témoigner; c'est de notre faute donc, parce que nous avons changé les affaires très vite. Mais vous avez raison, normalement on demande qu'un témoin dépose le document le plus tôt possible pour que le greffier puisse le faire traduire. Mais pour ce cas-ci, ce n'était pas possible. Normalement, on demande aux députés de bien vouloir accepter le dépôt de documents, quand le problème existe et que c'est de notre faute. C'est ce qui s'est passé aujourd'hui. En principe, vous avez bien sûr raison. Je suis d'accord.

Monsieur DeGrâce.

M. René DeGrâce (directeur national, Services internationaux, Société canadienne de la Croix Rouge): Monsieur le président, je dois d'abord m'excuser parce que ma présentation est dans la langue de Shakespeare, car le

[*Traduction*]

Mr. Harvey (Chicoutimi): Before we go any further, Mr. Chairman, are these all organizations getting grants from CIDA? For example, how much a year do you get, Ms O'Neil, for the North-South Institute?

Ms O'Neil: Isn't it $1 million a year?

The Chairman: I think the others are volunteers.

Mr. Harvey: CARE Canada, do you get any grants from the government?

M. Hannington: De qui? Je n'ai pas compris.

Mme O'Neil: L'ACDI.

M. Hannington: Oui, bien sûr.

M. Harvey: Combien?

M. Hannington: Je ne sais pas trop au juste, mais il s'agit d'une somme importante dans le cas de CARE.

M. Cram: Le groupe de la politique ne reçoit pas de données publiques. Il est entièrement financé par les ONG.

Mr. Harvey: I wanted to ask you one thing, Mr. Chairman: those institutes table documents, lecture everybody in the world about the need to respect human rights, but here, we are over 7 million French-speaking Canadians, and there is not a single document that has been translated. I know that the clerk cannot be held responsible if documents are not tabled on time. You table extraordinary documents, that have not been translated, for the 7 million French-speaking people of this country.

I think that if one wants to talk about respecting human rights everywhere in the world, one should start by respecting our Canadian fellow citizens. I would hope that in the future, you will take my comments into consideration. Thank you.

Unless you have this translation with you. Do you have those documents? Just think, Mr. Chairman, that they get $1 million in grants!

The Chairman: Mr. Harvey. There is a slight problem. It is our fault because we have changed the order in which the witnesses were to be heard; this is our fault because we made the changes very quickly. But you are right. Normally, we ask witnesses to table their briefs as soon as possible so the clerk can have them translated. In this case, it was not possible. Normally, we ask the members to approve the tabling of the document, where there is a problem and we are responsible. This is what happened today. As a matter of principle, you're right. I agree with you.

Mr. DeGrâce.

Mr. René DeGrâce (National Director, International Services, Canadian Red Cross Society): Mr. Chairman, I would first like to apologize; my brief is in Shakespeare's mother tongue because we did not have time to have it

[*Text*]

temps ne nous a pas permis d'avoir une traduction pour aujourd'hui. La commande nous a été faite vendredi, et le document a été terminé ce matin. Je m'en excuse, au nom de la Croix Rouge canadienne.

Mr. Chairman, committee members, ladies and gentlemen, thank you for the opportunity of addressing you and commenting on the United Nations document, *An Agenda for Peace*.

I will focus my comments specifically on the issue of using the military and facilitating or delivering humanitarian assistance. There is a certain irony for the Red Cross in juxtaposing these two notions, the use of military resources on the one hand and delivering humanitarian assistance on the other hand.

Since its inception, the International Red Cross has carried out its work based on principles of humanity, impartiality, neutrality and independence, with the emblem of the Red Cross as its sole protection. The enormity of the humanitarian challenge in Somalia cannot be adequately described in words. For the first time in my Red Cross career, having been there a few weeks ago with an armed escort, I feel that the task of bringing humanitarian help to the innocent people in need is almost beyond the capacity of even the International Red Cross, which has more than 125 years of experience working in conflict situations.

There are three components that comprise the International Red Cross movement: the International Committee of the Red Cross, known as the ICRC, which responds to the needs of victims of conflict; the International Federation of Red Cross and Red Crescent Society, which respond to the needs of natural disaster victims; and 153 national Red Cross, Red Crescent societies, which address humanitarian needs within a country.

I will briefly look at the issue of using military resources to deliver humanitarian relief from these three perspectives. The position of the ICRC is found in international humanitarian law, in particular the Geneva conventions of 1949 and their additional protocols of 1977. Article I, common to the four Geneva conventions, calls upon the high contracting parties to undertake respect and ensure respect for international humanitarian law at all times.

• 1205

When a state that is at war violates the commitments it made in adhering to the conventions, all other states become answerable too if they do nothing to put a stop to such violations. I refer here to indiscriminate action against civilians, civilians' property, the use of starvation as a method of warfare, attacks against humanitarian relief agencies and personnel, and lack of respect for the protective nature of the Red Cross emblem.

On November 20, 1992, Dr. Cornelio Sommaruga, President of the International Committee of the Red Cross, in addressing the 47th session of the United Nations General Assembly, called for a general mobilization to promote

[*Translation*]

translated for today. We asked for the document on Friday, and we got it this morning. My apologies, on behalf of the Canadian Red Cross.

Monsieur le président, mesdames et messieurs, je vous remercie de l'occasion qui m'est offerte de prendre la parole devant vous et de commenter le document des Nations Unies, *Agenda pour la paix*.

Mes observations vont porter précisément sur le recours à l'armée et la prestation d'une aide humanitaire. Il est erroné que la Croix-Rouge juxtapose ces deux motions, l'utilisation de ressources militaires, d'une part, et la prestation d'une aide humanitaire, d'autre part.

Depuis sa création, la Croix-Rouge internationale s'est acquittée de sa tâche suivant des principes fondés sur l'humanité, l'impartialité, la neutralité et l'indépendance, avec, comme seule protection, son emblème. Je ne trouve pas les mots pour décrire comme il se doit l'énormité du défi que représente la Somalie sur le plan humanitaire. Pour la première fois de ma carrière avec la Croix-Rouge, l'expérience d'une escorte armée que j'ai vécue il y a quelques semaines me porte à croire que l'apport d'une aide humanitaire à des innocents qui en ont besoin est presque au-delà des forces de la Croix-Rouge internationale elle-même, qui a à son actif plus de 125 années d'expérience des conflits.

La Croix-Rouge internationale englobe trois éléments: le Comité international de la Croix-Rouge, connu sous le nom de CICR, qui répond aux besoins des victimes d'un conflit; la Fédération internationale de la Croix-Rouge et la société du Croissant Rouge qui répondent aux besoins des victimes d'un désastre naturel; et 153 sociétés nationales de la Croix-Rouge ou du Croissant Rouge qui répondent aux besoins humanitaires à l'intérieur d'un pays.

Je vais examiner brièvement la question du recours à l'armée pour assurer une aide humanitaire du point de vue de ces trois types d'organismes. La position du CICR a son fondement dans le droit humanitaire international, surtout les conventions de Genève de 1949 et les protocoles qui sont venus s'y ajouter en 1977. L'article 1, que reprend chacune des quatre conventions de Genève, exige des parties contractantes qu'elles s'engagent à respecter et à veiller à ce que soit respecté le droit humanitaire international en tout temps.

Lorsqu'un pays qui est en guerre revient sur les engagements qu'il a pris quand il a signé les conventions, tous les autres états peuvent également être tenus responsables s'ils n'interviennent pas. Je veux parler ici d'actes contre des civils, de dommages à leur propriété, du recours à la famine comme arme d'attaque contre des organismes et des particuliers apportant une aide humanitaire et de l'absence de respect pour l'emblème de la Croix-Rouge.

Le 20 novembre 1992, lorsqu'il a pris la parole devant la quarante-septième conférence de l'Assemblée générale des Nations Unies, M. Cornelio Sommaruga, président du Comité international de la Croix-Rouge, a demandé à tous

[*Texte*]

respect for international humanitarian law, as a matter of urgency. In order to avoid erosion of the law, which will weaken the very foundation of humanity, he urged states to be prepared to put pressure on other governments to ensure that the conventions are complied with, even outside their own borders.

However, the ICRC notes that in order to help the victims of the tragedy in Somalia, where there is no semblance of law and order, humanitarian aid alone is no longer enough. In Somalia, security conditions must be improved to enable the ICRC to carry out its mission satisfactorily. As such, the use of military forces in Somalia should be seen as an exception. In fact, the decision to intervene in this way should be made on a case-by-case basis.

With the need to alleviate the human suffering as the guiding criteria, the ICRC will continue making its own humanitarian contribution in accordance with its principle of neutrality and independence.

In addressing the UN General Assembly, Dr. Sommaruga voiced his opinion that humanitarian endeavours and political action must go their separate ways if neutrality and impartiality of humanitarian work is not to be jeopardized. He went on to say that in any situation in which humanitarian concerns become the overriding issue, it is dangerous to regard humanitarian action as just another political tool or, conversely, as an excuse for states to shirk their political responsibilities. To tie humanitarian activities too closely to political concerns is to run the risk of seeing humanitarian work rejected on political grounds.

It has proved necessary to use armed escorts to protect humanitarian convoys in the former Yugoslavia and now in Somalia. But this measure remains a temporary and exceptional one and should not be seen as an acceptable long-term solution.

The ICRC believes it is dangerous to link humanitarian activities aimed at meeting the needs of victims of conflict with political measures designed to bring about the settlement of disputes between the parties.

In light of the fact that the number of victims—and here I am passing on to different types of disasters, Mr. Chairman, and am referring to natural disasters—has increased from 100 million in 1980 to over 230 million in 1990, my comments will shift to military involvement in disaster relief and reflect some of the current thinking of the International Federation of the Red Cross and Red Cross societies.

The military has been increasingly involved in disaster relief in recent years. Arguments for the use of military resources by NGOs really hinge on the resources issue. Those against their use concentrate on the military aspect and ask whether an NGO can maintain its neutrality and independent role if it enters into standing arrangements with military forces and whether it can remain a true ally of disaster victims if it seeks such an alliance.

[*Traduction*]

les pays de se mobiliser pour promouvoir le respect du droit humanitaire international, de toute urgence. Pour préserver l'intégrité du droit et, par le fait même, les fondements de l'humanité, il a exhorté les états à être prêts à exercer des pressions sur d'autres gouvernements pour qu'ils respectent les conventions, même à l'extérieur de leurs propres frontières.

Cependant, de l'avis du CICR, l'aide humanitaire ne suffit plus à elle seule à secourir les victimes de la tragédie en Somalie, où il n'existe même pas de semblant d'ordre public. En Somalie, la sécurité devra être améliorée pour que le CICR puisse s'acquitter efficacement de sa mission. C'est pourquoi le recours à la force militaire en Somalie devrait être considéré comme une exception. En fait, la décision d'intervenir de cette façon devrait être prise au cas par cas.

Parce qu'il a pour mission première d'atténuer la souffrance, le CICR continuera à apporter sa contribution sur le plan humanitaire selon les principes de neutralité et d'indépendance qu'il s'est donnés.

Lorsqu'il a pris la parole devant l'Assemblée générale des Nations Unies, M. Sommaruga s'est dit d'avis que les entreprises humanitaires et l'action politique doivent suivre des voies distinctes si l'on tient à préserver la neutralité et l'impartialité des oeuvres humanitaires. Il a ajouté que dans des circonstances où les préoccupations humanitaires prennent le dessus, il faudrait se garder de considérer l'action humanitaire purement comme un autre outil politique ou, au contraire, comme une excuse, dans le cas d'un état, pour se soustraire à ses responsabilités politiques. Si les activités humanitaires sont liées de trop près à des préoccupations politiques, l'oeuvre humanitaire risque d'être rejetée pour des raisons politiques.

Il s'est avéré nécessaire de recourir à des escortes armées pour protéger les convois d'aide dans la ci-devant Yougoslavie et, aujourd'hui, en Somalie. Cette mesure demeure cependant temporaire et exceptionnelle et ne devrait pas être considérée comme une solution acceptable à long terme.

Le CICR croit qu'il est dangereux de faire un lien entre les activités humanitaires destinées à répondre aux besoins des victimes d'un conflit et les mesures politiques destinées à favoriser le règlement des différends entre les parties.

Étant donné que le nombre des victimes—et je vais passer ici à un autre sujet, monsieur le président, puisque je veux parler des catastrophes—est passé de 100 millions en 1980 à plus de 230 millions en 1990, je vais vous parler de la participation des militaires aux opérations de secours en cas de catastrophe et vous donner une idée des vues actuelles de la Fédération internationale de la Croix-Rouge et des sociétés de la Croix-Rouge.

Les militaires ont été appelés de plus en plus, ces dernières années, à intervenir en cas de catastrophe. Les ONG affirment y avoir recours parce qu'elles manquent de ressources. Ceux qui sont contre leur intervention s'attachent à l'aspect militaire et se demandent si un ONG peut maintenir sa neutralité et son indépendance s'il conclut des accords permanents avec les forces militaires, et s'il peut prétendre être un véritable allié des victimes s'il recherche une telle alliance.

[*Text*]

The military is generally expected to act first and foremost in defence of its own government's foreign policy, which will not always coincide with humanitarian needs. Military resources may be deployed in friendly countries, but not in enemy countries. If an NGO seeks partnership with such a partisan force, is it risking losing its independence and neutrality? The increased use of military resources and the higher profile being sought by donor institutions and relief operations also involve a degree of flag waving and competition that does not necessarily benefit the disaster victims.

• 1210

There are four potential roles for military resources. These are transportation and logistics, engineering and building, medical, and communications and information gathering. If an NGO wishes to use this type of resources regularly while maintaining its neutrality, then it must seek ways of disengaging the resources from the military through a formally agreed-upon understanding between the armed forces and the humanitarian organization concerned. NGOs should not reject help from the military simply for ideological reasons. If military resources can be used impartially and neutrally without adversely affecting the long-term prospect of the disaster victims, they should be welcome.

I will now focus briefly on the national society perspective of the use of military resources in humanitarian work. It must be recognized that, according to the Geneva conventions, as well as by national legislation, a national Red Cross or Red Crescent society is auxiliary to the medical units of the armed forces, and by this fact has a unique relationship with its government compared with any other NGO operational in any given country.

In terms of logistics support to the Canadian Red Cross Society relief operations, the Canadian Department of National Defence has been extremely supportive and has recently facilitated the delivery of relief supplies from Canada to such places as Turkey, the former Yugoslavia, Nicaragua, Ethiopia, and the former states of the Soviet Union. Such cooperation and assistance have been extremely valuable to the beneficiaries.

We welcome the opportunity of working with the Canadian Forces in great part due to the government's respect for the independent and neutral nature of our work. We recently entered into discussions with DND about the use of military medical personnel abroad as well as a further provision of military aircraft for the dispatching of relief supplies from Canada. We view this as a very positive working relationship and hope it will continue.

In conclusion, ladies and gentlemen, I will state that from a Red Cross perspective, the use of military resources in delivering humanitarian relief can and does contribute to saving lives and alleviating human suffering. It is important

[*Translation*]

On s'attend habituellement à ce que le rôle premier du ministère consiste à défendre la politique étrangère de son propre gouvernement, ce qui ne coïncide pas toujours avec les besoins humanitaires. Les ressources militaires peuvent être déployées dans des pays amis, mais pas dans des pays ennemis. Si une ONG recherche un partenariat avec une armée partisane, risque-t-elle de renoncer ainsi à son indépendance et à sa neutralité? Le recours plus fréquent à l'aide militaire et le profil accru que recherchent les institutions donatrices et les opérations de secours entraînent un certain cocardisme et une concurrence qui n'est pas nécessairement à l'avantage des victimes des catastrophes.

Les militaires peuvent jouer un rôle potentiel dans quatre domaines: le transport et la logistique, l'ingénierie et la construction, les soins médicaux, les communications et la cueillette d'informations. Un ONG qui souhaiterait avoir recours à ce type de ressources régulièrement tout en préservant sa neutralité devrait chercher le moyen de marquer la distinction entre ces ressources et le rôle militaire, en obtenant un protocole d'entente officiel avec les forces armées. Les ONG ne doivent pas refuser l'aide des militaires pour des raisons strictement idéologiques. Si les ressources militaires peuvent être utilisées en toute impartialité et neutralité sans avoir d'effets négatifs à long terme pour les victimes des catastrophes, elles doivent être acceptées.

Je vais maintenant parler brièvement de la perspective des sociétés nationales sur l'utilisation des ressources militaires dans le travail humanitaire. Il faut reconnaître que conformément aux conventions de Genève, ainsi qu'aux termes des lois nationales, une société nationale de la Croix-Rouge ou du Croissant Rouge est un organe auxiliaire des unités médicales des forces armées et de ce fait, entretient avec son gouvernement des relations privilégiées par rapport à d'autres ONG opérationnelles dans un pays donné.

En ce qui concerne le soutien logistique aux opérations de secours de la Société canadienne de la Croix-Rouge, le ministère de la Défense nationale s'est montré d'un grand secours et a récemment facilité la livraison de biens et de secours en Turquie, dans la ci-devant Yougoslavie, au Nicaragua, en Éthiopie, et dans les états de la ci-devant URSS. Cette coopération et cette aide ont été extrêmement importantes pour les récipiendaires.

Nous acceptons toujours bien volontiers de travailler avec les Forces canadiennes, et ce surtout parce que le gouvernement respecte notre indépendance et la neutralité de notre travail. Nous avons récemment entamé des négociations avec le MDN à propos de l'utilisation à l'étranger de personnel médical militaire, ainsi que d'une nouvelle utilisation des aéronefs militaires pour l'expédition d'approvisionnements de secours du Canada. De notre point de vue, les relations sont extrêmement positives et nous espérons qu'elles se maintiendront.

En conclusion, mesdames et messieurs, je dois dire que du point de vue de la Croix-Rouge, l'utilisation des ressources militaires pour la prestation de secours humanitaires peut grandement contribuer à sauver des vies et

[*Texte*]

to remember that it should not be seen as the solution but only as part thereof. Only after the eminent threat to life is eliminated does the long-term development process take place. However important a prompt and efficient response to an emergency might be, it is and will continue to be a bandage, and surely this is not enough.

To bring maximum benefit to the victims from military intervention it should be through humanitarian aid agencies that were there before the intervention and will remain after. Only recently we came to realize the importance of linking relief to development in order to ensure sustainability and reduction of vulnerability of populations at risk.

There are no quick fixes to the challenges presented by Somalia, the former Yugoslavia, Cambodia, or the Kurds. What is clear is that a long-term solution must be found. A global solution encompasses humanitarian assistance, a peacekeeping and peace-building element, and most important, a quest for a political resolution involving all local, regional decision-makers alongside the international community representatives. This requires the political goodwill of the authorities directly concerned as well as that of foreign governments.

• 1215

Mr. Chairman, thank you for this opportunity. If you wish, I would be pleased to respond to any questions in either of the official languages.

The Chairman: I have Mr. Harvey, Madam Duplessis, and I am sure Mr. Flis, and I am going to ask a question myself, Mr. DeGrâce.

If you have a relationship with the military that works in relief delivery, why are you not talking to CARE and why is CARE not talking to you about crossing a link between the military, through you, to them?

Mr. DeGrâce: Well, there is nothing that prevents that, Mr. Chairman. That can happen.

The Chairman: For CARE, would that be a useful way to go at it?

Mr. Hannington: I think it would be a reasonable beginning, and I am not sure in fact that it has not taken place in the past. The problem CARE is experiencing is a sort of brick wall. They feel they have some very valuable information that they would like to offer on the evolving, unfolding situation, and there is really no direct mechanism with the military to do that.

The Chairman: No, but my immediate reaction, when I think about it, is that the military will want one information pipeline and not several. If they have an NGO that they are used to dealing with, it is in your interest, it seems to me, and their interest, to use that pipeline and have it go both ways. That will eventually build the relationship you want without confronting the issue head-on, it seems to me.

[*Traduction*]

à atténuer la souffrance humaine. Il ne faut cependant pas oublier qu'elle ne saurait constituer à elle seule une solution, et qu'elle n'en est qu'un élément. Ce n'est que lorsque le risque imminent de mort est éliminé que peut intervenir le processus de développement à long terme. Quelle que puisse être l'importance d'une réaction rapide et efficace devant une situation d'urgence, elle n'est et ne restera qu'un palliatif, et cela ne saurait suffire.

Pour que l'intervention militaire profite au maximum aux victimes, elle doit se faire par l'entremise d'organismes d'aide humanitaire qui étaient là auparavant et qui resteront sur place après cette intervention. L'importance d'établir un lien entre secours et développement afin d'assurer la durabilité de ce dernier et de réduire la vulnérabilité des populations ne nous est apparue que tout dernièrement.

Il n'y a pas de solutions miracles aux problèmes que pose la Somalie, la ci-devant Yougoslavie, le Cambodge ou la situation des Kurdes. Ce qui est certain, c'est qu'il faut trouver une solution à long terme. Une solution globale doit comprendre l'assistance humanitaire, l'établissement de la paix et son maintien, et surtout, la recherche d'une solution politique avec la participation des décideurs locaux et régionaux, en même temps que des représentants de la communauté internationale. Il faut pour cela la bonne volonté politique des autorités directement concernées ainsi que celle des gouvernements étrangers.

Monsieur le président, je vous remercie de cette occasion qui nous est offerte. Je pourrai répondre à vos questions dans l'une ou l'autre des langues officielles, si vous le souhaitez.

Le président: J'ai sur ma liste monsieur Harvey, madame Duplessis, et certainement monsieur Flis, et je vais moi aussi vous poser une question, monsieur DeGrâce.

Si vous avez des rapports avec les forces armées qui fonctionnent bien pour la prestation des secours, pourquoi ne parlez-vous pas avec CARE de la possibilité de servir de lien entre l'armée et eux?

M. DeGrâce: Rien ne l'empêcherait, monsieur le président. Cela pourrait se faire.

Le président: Pour CARE, cela serait-il utile?

M. Hannington: Je crois que ce serait un début, et je ne suis pas certain que ce ne soit pas déjà arrivé par le passé. Le problème de CARE c'est que nous nous trouvons devant un mur. CARE estime avoir des renseignements extrêmement utiles qu'elle souhaite offrir sur l'évolution de la situation, mais il n'y a pas de mécanisme direct qui permettrait cette communication avec l'armée.

Le président: Non, mais lorsque j'y réfléchis, ma première réaction est que les militaires souhaiteront avoir une voie d'information, pas plusieurs. S'ils ont l'habitude de traiter avec un ONG, il est dans votre intérêt, me semble-t-il, et le leur, de vous servir de cette courroie de transmission dans les deux sens. Il me semble que cela vous permettra petit à petit d'établir les liens que vous souhaitez, sans attaquer le problème de front.

[*Text*]

Mr. Hannington: Yes, I think that's a worthy proposal. The issue becomes, what NGO is operating and what country is the emergency in.

The Chairman: I accept that. I was thinking of Somalia and the current situation.

Mr. Hannington: Yes, thank you.

M. Harvey: Une petite question à monsieur, de la Croix Rouge. Pensez-vous que les Nations Unies font quand même face à une crise budgétaire qui est assez importante, car beaucoup de pays participants ne donnent pas leur quote-part? Pensez-vous qu'il y aurait lieu de prendre une partie des budgets de l'aide extérieure dans plusieurs pays pour réaffecter ces ressources monétaires au fonds des Nations Unies pour des interventions internationales dans tous leurs secteurs d'activités?

Par exemple, si on prenait une partie du budget de l'ACDI que l'on transférait à une vocation peut-être plus globale des Nations Unies à travers le monde, est-ce que ça pourrait être une façon de régler leur problème budgétaire et d'avoir des interventions un peu plus structurées dans les pays en voie de développement? Parce que, semble-t-il, l'aide internationale n'est pas un grand succès au niveau de chacun des pays donateurs. Il y a eu des améliorations d'apportées chez-nous, mais on sait que ce n'est pas encore parfait. Est-ce réaliste de faire un transfert budgétaire automatique par le biais de notre programme d'aide? Sur les 3 milliards on pourrait peut-être en donner 5 p. 100 aux Nations Unies, après s'être entendus sur une vocation un peu plus générale de l'ONU. Pensez-vous que ça pourrait être une solution?

M. DeGrâce: Si vous me permettez, la question est d'envergure. Elle comprend d'énormes éléments. Si je ne m'abuse, je crois que déjà les gouvernements membres des Nations Unies contribuent pour un minimum de 5 p. 100 et plus de leur budget d'aide aux divers organismes de l'ONU. Ceci n'exclut pas la possibilité d'envisager d'autres approches de la part des Nations Unies et des ONG.

Une chose à éviter, c'est d'essayer de réinventer la roue, mais par contre de tirer au maximum des ressources qui sont déjà en place. Je pense ici, par exemple, au Comité international de la Croix Rouge qui, lui, a plus de 125 ans d'expérience dans des situations de conflits. Donc, si on demandait aux mandataires des Nations Unies de remplacer ce rôle du Comité international de la Croix Rouge, je ne suis pas convaincu que ce serait sage de procéder ainsi.

Mais pour maximaliser l'utilisation des ressources déjà en place, ce serait déjà un grand pas en avant.

M. Harvey: Sur la question budgétaire on se fait souvent parler du sept dixième de un pour cent du produit national brut, qui est un objectif à moyen et très, très long terme. Pensez-vous qu'on devrait plutôt consacrer nos prochaines années à essayer de rendre plus productifs nos programmes actuels, avec les budgets que nous avons, plutôt que de continuellement intervenir pour une hausse stupide du budget consacré à l'aide internationale? On sait très bien qu'il y a encore beaucoup de rationalisation à faire, et beaucoup de chemin à faire, sur la voie de la productivité?

[*Translation*]

M. Hannington: Oui, c'est une proposition intéressante. Cela dépend bien sûr de l'ONG qui est en place et du pays où intervient la situation d'urgence.

Le président: C'est vrai. Je songeais à la Somalie et à la situation actuelle.

M. Hannington: Oui, je vous remercie.

Mr. Harvey: I have one question for the Red Cross spokesperson. Do you think that the United Nations are indeed facing a rather major budgetary crisis because many member countries are not paying their contribution? Do you think that part of the ODA budgets of some countries should be redirected to the United Nation's fund for international interventions in all sectors of UN activity?

For example, if you took a part of CIDA's budget and transferred it to a maybe more global use through the United Nations, would it be a solution to that organization's budgetary problem and to ensure more structured interventions in developing countries? Because it does seem that foreign aid is not a qualified success for the individual donor countries. We have made some improvements but we know it is far from perfect. Would it be realistic to consider an automatic budget transfer through our ODA program? On a total of $3 billion maybe 5% could be paid to the United Nations if we have an agreement with the UN on a more general mandate. Do you think that could be a solution?

Mr. DeGrâce: It is a very broad question. It includes many facets. If I am not mistaken I believe that the governments of member countries contribute already a minimum of 5% of their aid budget to various UN organizations. That does not exclude the possibility to look at other approaches on the part of the United Nations and the NGOs.

What we must avoid is trying to reinvent the wheel; we should rather attempt to maximize existing resources. I am thinking, for example, of the international committee of the Red Cross which has over 125 years experience in conflicts. So I am not sure if it would be wise to ask United Nation agencies to replace the International Red Cross committee in that role.

But as far as maximizing the use of existing resoures it would be a great progress.

Mr. Harvey: We often hear that one objective in the medium and in the long, very long-term is to contribute to that budget a 0.7% of the GNP. Do you think that we should instead over the next few years, try to make our existing programs more efficient, within existing budgets, rather than to continually call for a ridiculous increase of ODA budgets? We know perfectly well that there still is much restructuring to be done and plenty of room for improvement on productivity.

[*Texte*]

M. DeGrâce: Je ne mets pas en question le fait qu'on peut probablement faire davantage avec les ressources qui existent déjà; cependant, si on regarde au niveau global, les besoins sont tels que les ressources affectées à l'aide officielle au développement ne sont pas suffisantes. Je crois qu'un pourcentage de 0,7 serait vraiment un mimimum que tous les États qui sont en mesure de le faire devraient se faire un devoir de donner. On parle d'un objectif qui a été fixé, si je ne m'abuse, en 1968 ou quelque chose du genre. En 1992, il y a très peu d'États qui en sont rendus là, et les États qui déjà y étaient il y a quelques années font marche arrière actuellement. Ceci, je crois, peut avoir des répercussions sur l'ensemble de la planète à très long terme, et le coût à payer risque d'être plus fort pour les générations à venir, que si vraiment on engageait des montants substantiels qui permettent de faire quelque chose qui vaille.

• 1220

Pour l'instant, les interventions sont trop souvent faites de façon ponctuelle et une fois qu'on est intervenu de façon ponctuelle on abandonne le pays, et les gens qui ont souffert du désastre sont les premières personnes, encore une fois, à souffrir du prochain désastre. Je crois qu'il y a beaucoup à faire de ce côté-là, énormément à faire, même.

M. Harvey: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Monsieur Flis.

M. Flis: Merci, monsieur le président.

Mr. Cram, you especially mentioned that whenever the United Nations intervenes, it must include all components to establish a more peaceful environment.

Maureen O'Neil, you talked about concern for greater resources and so on. From the other witnesses we heard how the military should probably play a more active role with all the red tape in delivering humanitarian aid and so on. Two questions grow out of this.

First, is the UN, in looking at its new role, looking at how it can better utilize other international bodies? Surely there are a lot of conflicts arising around the world that perhaps the OAS could handle, or the CSCE—although we heard from our chairman the troubles they have even in getting a consensus on the agenda. Maybe the EC should be worrying about that. I am just concerned that everything seems to be flooding to the UN, with limited resources.

Is the United Nations looking at using other international bodies more effectively than trying to solve all the problems itself?

Ms O'Neil: Mr. Chairman, just to respond to that question, one of the elements in *An Agenda For Peace* is the conviction on the part of Boutros-Ghali that the regional commissions. . .although he refers to the regional commissions of the United Nations. So the funding problem wouldn't diminish. For completely other reasons he is arguing that the regional commissions must play a much stronger role and be staffed in such a way that they can do that type of work.

[*Traduction*]

Mr. DeGrâce: I am not questioning the fact that it is probably possible to do more with existing resources. However, if you consider the global picture, needs are such that present ODA resources are insufficient. I think that member states who can afford it should really make a point to give at least 0.7%. I understand that this target was established around 1968. In 1992 very few states had reached it and those who had done it a few years ago are now backtracking. I feel that this could have very long term global consequences and that the cost might be much higher for future generations than if we committed today the substantial amounts necessary to really make a difference.

Right now interventions are still too often peace-mealed and once they are done we leave the country; the victims of that disaster will be the first ones to suffer the consequences of the next one. I think there is a lot to do in that area, an awful lot indeed.

Mr. Harvey: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Flis.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman.

Monsieur Cram, vous avez dit que lorsque les Nations Unies interviennent il faut inclure tous les éléments nécessaires à la pacification.

Maureen O'Neil, vous avez parlé de la nécessité d'accroître les ressources, et ainsi de suite. Les autres témoins nous ont dit que les forces armées devraient probablement jouer un rôle plus actif pour éliminer les tracasseries administratives à la livraison de l'aide humanitaire. Deux questions surgissent de tout cela.

Tout d'abord, il y a celle du nouveau rôle des Nations Unies, de la façon dont celles-ci pourraient mieux se servir des autres organismes internationaux. Il y a probablement à travers le monde beaucoup de conflits que pourrait régler l'OEA, ou la CSCE, même si le président nous a parlé des difficultés qu'ils éprouvent à s'entendre sur un ordre du jour. Il appartient peut-être à la CE de s'en inquiéter. Je m'inquiète un peu de voir que tout semble retomber sur les Nations Unies, dont les ressources sont pourtant limitées.

Les Nations Unies examinent-elles la possibilité d'utiliser plus efficacement les services d'autres organisations internationales, au lieu de vouloir résoudre elles-mêmes tous les problèmes?

Mme O'Neil: Monsieur le président, dans l'*Agenda pour la paix* l'un des éléments est justement la conviction de M. Boutros-Ghali que les commissions régionales. . . bien qu'il veuille parler des commissions régionales des Nations Unies, ce qui ne résoudrait pas le problème du financement. Pour des raisons tout à fait différentes, il fait valoir que les commissions régionales devraient jouer un rôle beaucoup plus important et être dotées en personnel de manière à pouvoir s'acquitter de ce genre de tâches.

[*Text*]

I think we have seen with Somalia that in the regional organizations in Africa there has not been the capacity to play that. It's a question of both staffing and resources, even though there is a broad general mandate that one could reach for. But I don't think the funding problem would be resolved by using those other agencies or organizations. In the end, they too are intergovernmental organizations. It falls back on the governments around the world to provide them with resources.

Mr. Flis: But we heard from previous witnesses, and it was sort of hinted at by you as well, that maybe peacekeeping funding should come from our defence budget. Would that change the attitude of our peacekeepers working along with Red Cross and CARE?

As well, does it really matter where that money is coming from? It's still coming from the Canadian taxpayer. When you ask the Canadian taxpayer what's the first to cut, they'll tell you what it is. It is, of course, defence, foreign affairs, and so on.

Ms O'Neil: It's of course—

Mr. Flis: Perhaps I could hear from other witnesses, such as Mr. Cram, who have run into problems in this area.

Mr. Cram: I think there are two or three issues. One of the issues in terms of financing is that if we continue to work in pockets, then we are unlikely to get the coordination needed for a long-term solution. So long as UNHCR, UNICEF and World Food Program and General Assembly and peacekeeping are all worked at in pieces, we will not get a coordinated response.

• 1225

If the peacekeeping operations are not funded in any kind of central way, but only at the will of an individual country around a particular issue, then we're unlikely to get the coordinated response towards peacekeeping we need. We will not have a consistent standard, we will not have a consistent response, which therefore means that those who are opposed to peace and who are in fact the bad boys of the international system will not expect sanctions because we do not have a consistent response. So we need to get our house in order and be able to see the financing in a way in which responses can be both coordinated and also consistent in their application.

The financing of the UN system is a major problem. I would hope that Canada, being one of the more consistent and faithful contributors to the UN system, would begin to take some initiatives to put some moral squeeze, if nothing else, on some of the more delinquent nations with whom we are very closely related.

Mr. Flis: I would like to hear from the others, but I know the chairman's going to cut me off right away, and I want to ask Mr. Farah a question.

[*Translation*]

Nous avons vu dans le cas de la Somalie que les organisations régionales en Afrique n'ont pas ce qu'il faut. C'est une question de dotation et de ressources, même si l'on pouvait viser un mandat plus large. Je ne pense pas que le recours à d'autres agences ou organisations règlerait le problème du financement, car ce sont aussi des organisations intergouvernementales. Il incombe aux gouvernements du monde entier de les financer.

M. Flis: Oui, mais d'autres témoins, et vous l'avez laissé entendre également, nous ont dit que le financement des opérations de maintien de la paix devrait provenir des budgets de la défense. Cela modifierait-il l'attitude des forces de maintien de la paix qui collaborent avec la Croix-Rouge et CARE?

En outre, la provenance de l'argent importe-t-elle vraiment? C'est toujours le contribuable canadien qui paie. Quand vous demandez aux contribuables canadiens quel budget devrait être réduit en premier, ils vous répondront toujours, bien sûr, la Défense, les Affaires extérieures, et ainsi de suite.

Mme O'Neil: C'est bien sûr. . .

M. Flis: Peut-être pourrions-nous avoir l'avis d'autres témoins, comme M. Cram, qui ont connu des problèmes dans ce domaine.

M. Cram: Il y a deux ou trois problèmes. Du point de vue du financement, il y a le fait que si nous continuons à travailler isolément, il est peu probable que nous atteignons le degré de coordination nécessaire pour arriver à une solution à long terme. Tant que le HCR, l'UNICEF, le Programme alimentaire mondial, l'Assemblée générale, les forces de maintien de la paix sont pris isolément, nous n'aurons jamais une réponse coordonnée.

Tant qu'il n'y aura pas un mécanisme central de financement pour les opérations de maintien de la paix, et que celles-ci continueront de dépendre de la bonne volonté d'un pays donné, sur une question particulière, il est peu probable que nous obtenions de degré de coordination nécessaire pour le maintien de la paix. Il n'y aura pas d'uniformité dans les normes, par d'uniformité dans la réaction, ce qui signifie que les opposants de la paix, les mauvais sujets du système international, n'auront pas à craindre de sanctions parce qu'il ne peut y avoir de réactions uniformes. Il nous faut donc faire de l'ordre chez nous et organiser le financement de façon à permettre des réactions coordonnées et uniformes dans leur application.

Le financement du système des Nations Unies est un gros problème. J'espère que le Canada, un des contributeurs les plus constants et les plus fidèles, commencera à exercer des pressions morales, pour le moins, sur certains pays moins empressés dont nous sommes très proches.

M. Flis: Je voudrais bien avoir l'avis des autres, mais je sais que le président va m'interrompre bientôt et je vais donc poser une question à monsieur Farah.

[*Texte*]

One of the roles of the UN is to be concerned about the refugees. The refugees from Somalia are I guess in Kenya and other neighbouring countries, but many of them are here in Canada. The refugees who have gotten out of Somalia. . .are you not concerned that really it's not the poor who have escaped as refugees, it's the well-educated, the ones who have the means who have gotten to the United States, to Canada and to the other countries? Is this not a financial and brain drain on Somalia, adding to the problems of Somalia?

Mr. Farah: Yes, it is. And you're right. But that's one element. Most of the people who come out of the country, even though they come to peaceful countries, don't stop their responsibilities right after they leave there. They use being in these peaceful countries to bring back what they would like their country to be.

I'll give you a good example. I came to Canada four years ago. Six months later, with the experience I had in NGOs internationally—when I was in Somalia I worked for CARE Somalia for four and a half years—I started, with Somali people who are here, to form what we have now, Aid and Development, Canada, which is a member of the steering committee of the Horn of Africa Policy Group. We have been doing those initiatives with locals in Canada, in the U.S., in London, everywhere we go.

Maybe in the short term it's true, but in the long term it's not.

Mr. Flis: As far as the lack of cooperation CARE and the Red Cross got from our peacekeeping troops, this is shocking to me, having just returned from Cyprus where we got glowing reports about our Canadian UN peacekeepers, how they work with the local communities on both sides. Our problem there is our troops are doing too good of a job and they don't want to release them.

Maybe there is a role for Canadian peacekeeping troops to set up the infrastructure, set up the communications, the rapport, use that as a training ground for the first two years, and then Canadians pull out and another country takes over. Rather than Canadian troops staying 28 years, as we have in Cyprus, we make a commitment to two years or four years, but then other countries come and take over once we've set up the infrastructure, the communications, and what have you.

Mr. Hannington: The difficulty the military had in making any other response than "well, you have to go through the UN" is in part because the way the military has had to think for a century is as a closed unit that is able to move at any one time in an emergency, be completely self-reliant, with all its own command structure, communication-gathering mechanisms, and logistical expertise. We now want the logistical expertise to work for us, but there is no way into the command structure in this kind of closed ball.

[*Traduction*]

Les réfugiés font partie du mandat des Nations Unies. Les réfugiés de la Somalie sont je crois au Kenya et dans les pays voisins, mais il y en a aussi beaucoup ici, au Canada. Les réfugiés qui ont pu quitter la Somalie... Cela ne vous inquiète-t-il pas que les réfugiés ne soient pas les pauvres, mais bien ceux qui avaient de l'instruction et les moyens de se rendre aux États-Unis, au Canada ou ailleurs? Cet exode des cerveaux et des capitaux n'ajoute-t-il pas aux problèmes que connaît la Somalie?

M. Farah: Oui, vous avez raison, mais ce n'est là qu'un aspect de la question. La plupart de ceux qui ont quitté le pays, même s'ils arrivent dans des pays où règne la paix, n'oublient pas leurs obligations dès qu'ils sont partis de là-bas. Ils profitent de leur présence dans ces pays-ci pour essayer de restaurer le leur.

Je vais vous donner un bon exemple. Je suis venu au Canada il y a quatre ans. Six mois plus tard, grâce à l'expérience que j'avais des ONG internationaux—j'avais travaillé en Somalie pour CARE Somalie pendant quatre ans et demi—j'ai lancé, avec d'autres Somaliens ici, l'organisation Aid and Development Canada. . ., membre du comité directeur du groupe politique sur la Corne de l'Afrique. Nous avons amorcé des initiatives avec des gens sur place au Canada, aux États-Unis, à Londres, partout où nous allons.

Peut-être que ce que vous dites est vrai à court terme, mais pas pour le long terme.

M. Flis: Je suis choqué d'apprendre que nos troupes de maintien de la paix font preuve de si peu d'esprit de collaboration avec CARE et la Croix-Rouge, car je viens d'arriver de Chypre où on nous a parlé en termes fort louangeurs des Canadiens parmi les forces de maintien de la paix des Nations Unies, et de leurs relations avec les populations locales des deux parties en présence. Nos troupes font même un si bon travail qu'on ne veut pas les voir partir.

Peut-être que les troupes canadiennes de maintien de la paix pourraient mettre en place l'infrastructure, établir les réseaux de communication, les liens, offrir une formation pendant les deux premières années, après quoi elles pourraient se retirer et laisser la place à un autre pays. Au lieu de laisser les troupes canadiennes sur place pendant 28 ans, comme nous l'avons fait à Chypre, nous pourrions nous engager pour une période de deux ou de quatre ans, après quoi, l'infrastructure, les communications, et le reste étant en place, d'autres pays viendraient prendre la relève.

M. Hannington: Si les militaires ont eu du mal à répondre autre chose que «Il faut passer par les Nations Unies», c'est en partie parce que depuis un siècle, les militaires fonctionnent en vase clos, comme une unité capable de réagir à n'importe quel moment devant une urgence, totalement autosuffisante, avec sa propre structure de commandement, ses mécanismes de communication et d'information et son expertise logistique. Nous voulons maintenant que cette expertise logistique nous serve, mais il n'y a pas moyen d'atteindre comme il se doit la structure de commandement.

[*Text*]

• 1230

One of the things that CARE would like to recommend, if a dialogue could be commenced, is that in peacekeeping operations there might well be other and very less expensive ways of conducting the operation than going in en masse and basically landing on the beach and forming a beachhead. It could be by secondment to groups such as the Red Cross or CARE, of logistical experts who can help us at a very cheap cost improve our own security operations so that we don't need that sort of thing. We could save taxpayers millions and actually more quickly and more efficiently get the food to the people who are starving to death. Unfortunately, we have no way to examine that possibility in a closed structure. I think this may be part of the problem.

The Chairman: Mr. DeGrâce, do you want to comment?

Mr. DeGrâce: If I may, Mr. Chairman, I would just like to reiterate that, from the Red Cross point of view, our collaboration with the Canadian Forces is nothing but excellent. We cherish that relationship greatly, and we do hope it will continue.

I would like to make another comment, Mr. Chairman. One aspect that has not been stressed strongly enough, in my view, is the importance of international law, from which international humanitarian law is derived. It seems that for as long as international law is not taken seriously by the international community, and as long as it is not brought out of universities and the legal community, it will continue to be a big problem. It needs to be more than motherhood. For the present time, it is nothing much more than motherhood when we talk about international law. There is no compelling reason for people, for example, in Somalia, who have been raised in conflict situations, to show any respect whatsoever for international humanitarian law when there is no teeth to it. I believe that is an important component.

The Chairman: Madam Duplessis is waiting. I think Mr. Hovdebo is now signalling. We will be as quick as we can.

Madame Duplessis.

Mme Duplessis: Merci, monsieur le président. En tout premier lieu, j'ai un commentaire à faire à M^me^ O'Neil, ensuite une question à poser à M. DeGrâce.

Madame O'Neil, à la suite de votre présentation que vous venez de nous faire, je voudrais vous rappeler très brièvement qu'en 1985, votre organisme ainsi que d'autres organismes non gouvernementaux, vous aviez comparu devant le Comité mixte des Affaires extérieures où je siégeais, le Comité Hockin. Bien souvent, les orgnismes non gouvernementaux avaient recommandé que l'argent devrait être envoyé par le biais de ces organismes-là pour que ça se rende vraiment à la population la plus démunie.

Après ça, ce fut M. Winegard avec son comité aussi qui a fait une autre revue de tout cela, et cette position s'est trouvée renforcée. Nous avions proposé une résolution dans notre rapport, demandant à ce que beaucoup plus d'aide donnée par l'ACDI, le soit par le biais des ONG parce qu'on avait vraiment conscience que c'était vraiment vous qui étiez le plus près de la population.

[*Translation*]

S'il était possible d'ouvrir le dialogue, CARE recommanderait que dans le cadre des opérations de maintien de la paix on envisage des solutions plus originales et moins coûteuses qu'un débarquement en masse et la mise en place d'une tête de pont. On pourrait envisager de détacher auprès de groupes comme la Croix-Rouge ou CARE des experts en logistique qui pourraient nous aider à améliorer notre propre sécurité, et ce à un coût très modique, et alors nous n'aurions pas besoin de ce genre d'intervention. Nous pourrions économiser des millions aux contribuables et faire parvenir la nourriture plus rapidement et plus efficacement aux affamés. Malheureusement, parce que la structure est impénétrable, cette possibilité n'est pas envisageable. C'est sans doute là un des éléments du problème.

Le président: Monsieur DeGrâce, voulez-vous faire une observation?

M. DeGrâce: Avec votre permission, je vais simplement réitérer que du point de vue de la Croix-Rouge, notre collaboration avec les Forces canadiennes est excellente. Nous tenons énormément à maintenir nos bons rapports avec elles.

Je dois ajouter encore une chose, monsieur le président. À mon sens, on n'a pas suffisamment souligné l'importance du droit international dont découle le droit humanitaire international. Il semble que tant que la communauté internationale ne prendra pas au sérieux le droit international, et tant que celui-ci restera dans l'univers clos des universités et des milieux juridiques, nous aurons toujours de graves problèmes. Il faut aller au-delà des belles déclarations de principes. Actuellement, le droit international n'est rien d'autre que cela. En Somalie, par exemple, rien n'oblige des gens qui ont été élevés dans un climat de conflit à faire preuve du moindre respect à l'égard du droit humanitaire international, puisque celui-ci n'a aucune force. Cela me paraît important.

Le président: M^me^ Duplessis attend son tour, et M. Hovdebo me fait signe également. Il va falloir nous dépêcher.

Mrs. Duplessis.

Mrs. Duplessis: Thank you, Mr. Chairman. I would like to begin with a comment to Mrs. O'Neil before I ask a question of Mr. DeGrâce.

Mrs. O'Neil, given the presentation you have just made I would like to remind you that in 1985 your organization, together with other NGOs, had appeared before the Joint Committee on External Affairs, the Hockin committee, of which I was a member. Many NGOs had recommended that the funds be channelled through them to ensure that they reach the most needy in the population.

Later the Winegard committee studied the question again and that position was reiterated and strengthened. In our report we had made the recommendation that a greater part of the aid money granted by CIDA be channelled through NGOs because we felt that you were really closest to the population.

[*Texte*]

Avec un certain recul, après avoir vu toutes ces années-là, et maintenant que je suis secrétaire parlementaire de M^me^ Landry, je peux voir qu'il y a eu vraiment un gros progrès de fait; on peut dire que l'ACDI travaille très étroitement avec les organismes non gouvernementaux et que vous faites de gros efforts pour être près de la population.

Je ne sais pas ce que les membres du Comité vont décider de retenir des recommandations qui ont été faites, mais je trouve que c'est une idée novatrice qu'il y a dans une de vos recommandations, ainsi que dans celles d'autres témoins ce matin: vous proposez que les forces armées devraient travailler beaucoup plus étroitement avec les organismes non gouvernementaux. Je pense que c'est sûrement une idée que le Comité pourra reprendre.

Dans le monde aujourd'hui, si on parle de la situation de l'Afrique, vous savez que l'ACDI a ciblé son aide; là, où il y a des manquements flagrants aux droits de la personne, il n'y a plus de fonds de versés pour une aide bilatérale à tel gouvernement, et la seule façon de pouvoir atteindre la population qui souffre, c'est de le faire par le biais des ONG.

Je pense qu'il y a eu des progrès de faits et que le cadre dans lequel les directives sont données est assez intéressant.

Maintenant, ma question est pour M. DeGrace. Monsieur DeGrace, vous avez dit que la coopération entre les militaires et les organisations humanitaires qu'on voit actuellement, comme en Bosnie-Herzégovine et en Somalie, est en fait une situation exceptionnelle, temporaire et qui ne devrait surtout pas être considérée comme une mesure à long terme. Pourquoi ne voyez-vous pas ça comme une mesure à long terme?

• 1235

Deuxième question: Pourquoi percevez-vous ce lien entre le militaire et l'humanitaire comme dangereux?

M. DeGrâce: Monsieur le président, si vous permettez, j'ai mentionné dans ma présentation que la Croix Rouge internationale avait toujours fonctionné avec l'unique protection de l'emblême de la Croix Rouge, sur fond blanc.

Pour vous donnez un exemple concret de cela, lors de la tragédie d'Oka, par exemple, j'étais la seule personne à ne pas porter de veste pare-balles lorsqu'on a traversé les lignes pour voir ce qui se passait à l'intérieur des barricades: uniquement un plastron avec une croix rouge. Et si nous faisons un bon travail d'information du public, d'information des forces armées, d'information des groupes cibles à l'intérieur de la société, ces gens devraient réaliser et accepter qu'il y a des organismes humanitaires qui ont un rôle à jouer dans l'intérêt de tous.

C'est une chose très importante. On ne peut pas avoir des forces de contrôle ou d'intervention dans les 40 endroits où il y a présentement des conflits. Dans l'ancienne URSS seulement, il y a dix endroits où on peut voir des conflits du genre se produire d'ici quelques mois, d'ici un an. Donc, ce serait difficile pour la communauté internationale d'avoir cette responsabilité d'étendre ses ressources à la grandeur du monde.

[*Traduction*]

With the passage of time, after all those years, and and now that I am Parliamentary Secretary to Mrs. Landry, I can see that a lot of progress has been made; we can really say that CIDA works very closely with non governmental organizations and that you try very hard to be close to the people.

I do not know what the committee will decide to keep from all the suggestions that it has heard, but I find an innovative idea in one of your recommendations, which has also been mentioned by other witnesses this morning: you suggest that the military work more closely with non governmental organizations. It is probably an idea that the committee could support.

As for the African situation, you know that CIDA has targeted its aid; there can be no bilateral aid to a government obviously guilty of human rights violations, and the only way to reach the people in need is through NGOs.

I feel that progress has been made and that the policy framework is rather interesting.

And now I have a question for Mr. DeGrâce. You said that the co-operation we are witnessing between the military and humanitarian agencies, such as we see in Bosnia-Herzegovina and in Somalia, is exceptional, temporary in nature and should absolutely not be considered as a long-term approach. Why not?

Secondly, why do you consider this link between the military and humanitarian agencies as dangerous?

Mr. DeGrâce: Mr. Chairman, with your permission, I said in my statement that the International Red Cross had always worked with the sole protection of a red cross on a white background.

As a concrete example, during the Oka tragedy, when we crossed the lines to see what was going on behind the barricades, I was the only person who wasn't wearing a bullet proof vest, but only a bib with a red cross. If we do a good job of informing the public, the armed forces, the target groups within society, everyone should understand and accept that there are humanitarian organizations which can play a role in everyone's interest.

It is very important. We cannot have military or intervention forces in all forty conflict zones. In the ex-USSR alone there are 40 areas where we might see conflicts within a few months or a year. It would be difficult for the international community to take on this responsibility and spread its resources world-wide.

[*Text*]

Si on insiste sur la formation du public en général, il est à souhaiter que des organismes comme CARE, la Croix Rouge et autres seront acceptés pour ce qu'ils sont. Et le danger de voir une association entre un organisme humanitaire et une force armée, ou une force militaire, c'est que les gens qui n'ont aucune conscience ou compréhension du rôle des organismes humanitaires associent les deux comme étant les mêmes.

Mme Duplessis: Ah! C'est dans ce sens-là, d'accord.

M. DeGrâce: C'est dans ce sens-là, oui. Ça répond à votre question?

Mme Duplessis: Ça répond à ma question, je vous remercie beaucoup.

Mr. Hovdebo: I want to ask a question relative to the main direction of our study here, on the reform or the restructuring of the United Nations and Canada's role. All of you seem to agree that military intervention into a country is acceptable if that's the only way you can deliver humanitarian aid. That is based to a great extent, I think, on the experience of Somalia.

In advocating that the United Nations change its policy in cases where it would have to breach the national sovereignty, or what is recognized as the national sovereignty of a country, are you advocating that their policy should be changed so that this would be an acceptable role for the United Nations where there is humanitarian need? I give as an example Turkey or Iraq, two countries where Kurdish groups are...human rights and humanitarian needs are at least reported to be necessary. Are you suggesting that one of the changes the United Nations should make is to develop into an institution that would have that kind of responsibility and be willing to use it?

Ms O'Neil: Mr. Chairman, I would say that within the proper conditions, yes—but we are a very, very long way away from that now. A point that is made often is that in particular situations, practices are accepted but the principles that lie behind them would never be accepted. Hence in Iraq it was possible to provide the kind of protection for the Kurds, but if the debate had been around the issue of sovereignty, there never would have been agreement to do that kind of thing. We are a long way away from accepting the idea that the principle of sovereignty should not remain a basic principle of international law.

I think reality, in the form of a concern for basic human rights, is weakening the idea that a state should be able to do whatever it wants to its own people. That is changing because people around the world no longer feel that is acceptable. I think, and Boutros-Ghali says this as well, that we have to look ahead to ways of dealing with massive abuse of human rights, which would mean that countries would, in a sense, come into what is almost a position of moral receivership with the United Nations to prevent further killing and bloodletting.

[*Translation*]

If we focus on public awareness, we can hope that organizations such as CARE, the Red Cross and others will be accepted for what they are. The danger in a relationship between a humanitarian organization and the military, or the armed forces, is that people will perceive them as one.

Mrs. Duplessis: Oh, in that sense, okay.

Mr. DeGrâce: Yes, in that sense. Does that answer your question?

Mrs. Duplessis: Yes, and I thank you very much.

M. Hovdebo: J'ai une question concernant l'orientation générale de notre étude, et la réforme ou la restructuration des Nations Unies et du rôle du Canada. Vous semblez tous d'accord pour dire que l'intervention militaire n'est justifiée que si elle est le seul moyen de faire parvenir l'aide humanitaire à destination. J'imagine que vous vous fondez pour dire cela essentiellement sur le cas de la Somalie.

Quand vous recommandez que l'ONU modifie sa politique dans les cas où elle aurait à passer outre à la souveraineté nationale, ou au principe que l'on reconnaît comme tel, recommandez-vous un changement qui justifierait un tel rôle pour les Nations Unies à des fins humanitaires? Prenons l'exemple de la Turquie ou de l'Irak, deux pays où les populations kourdes sont... on nous dit qu'il y a des violations des droits de la personne et des besoins humanitaires. Suggérez-vous une réforme des Nations Unies dans le sens d'une institution qui aurait ce genre de responsabilité, qui serait disposée à agir en ce sens?

Mme O'Neil: Monsieur le président, dans certaines circonstances oui, mais nous en sommes encore très, très loin. On dit souvent que dans certaines situations particulières, des décisions peuvent être justifiées, alors que les principes qui les inspirent ne sauraient être acceptés. Ainsi en Irak, il a été possible d'offrir une protection aux Kourdes, mais si le débat avait porté sur la question de la souveraineté, jamais on n'aurait pu s'entendre pour ce genre d'intervention. Nous sommes encore très loin d'accepter l'idée de renier le principe de la souveraineté nationale comme un des éléments de base du droit international.

En réalité, la situation des droits élémentaires de la personne ne fait qu'affaiblir la notion de l'entière liberté d'action d'un état envers sa population. Cette idée évolue parce qu'à travers le monde, les gens estiment que cela n'est plus acceptable. Comme M. Boutros-Ghali j'estime que nous devons prendre les devants et chercher les moyens de réagir devant les abus flagrants des droits de la personne, ce qui voudrait dire, en un sens, que certains pays seraient en quelque sorte placés sous la tutelle morale des Nations Unies, afin d'empêcher les carnages.

[*Texte*]

• 1240

It is easy to see how difficult it would be to come to that decision. It is also quite clear that, as long as we have the United States sitting on the Security Council, with the views held by its administration, it is unlikely that's going to happen. The historical example we have of something that is similar, although not exactly like that situation, would be Namibia, a country that was indeed under trusteeship for a long period of transition.

But I think in the end, if we believe people's lives are more important than state borders, we're going to have to find ways of dealing with this issue.

Mr. Cram: I would like to respond to the same question. I think on page 7 of our paper we try to make an argument that we need to begin to move in this kind of direction.

I think armed intervention is not the first avenue of response, and I don't think we would want to suggest it's the first stage. However, it's probably quite important, as we move into this new era in which the superpower police forces are not the over-arching impediment, that there be developed a code of conduct for international behaviour and of minimum standards, if you like, of state behaviour, at which point there are triggered responses.

The Horn region of Africa in particular has shown that when a state is beginning to impact heavily on other states, resulting in the massive numbers of refugees in Kenya and in Ethiopia, etc., for instance, and the massive flood of refugees from Sudan into its neighbouring countries, then at the point at which one state is actively almost creating a dysfunctioning state in others——

Mr. Hovdebo: You're limited to that?

Mr. Cram: No, but I am saying I think there are conditions and we need to articulate those conditions and spell them out because people need to know where the boundaries are. It seems to me that this is one of the places where we do have a piece of work to do.

We are now acting on an ad hoc basis with regard to the Kurdish question, the Somali question, and so on. We need to be more clear and have standards of conduct for international intervention. Then it seems to me we can begin to get away from the sovereignty question and begin to look at the question of when the international community is justified in taking actions. But we do need to spell out those conditions.

Mr. DeGrâce: If I may speak briefly, Mr. Chairman, just to return to the comments from the previous presenters, I believe it is not doing away with the sovereignty as much as looking at a redefinition of sovereignty, which takes into account obligations and rights of any states. In developing a code of conduct certain areas need to be thought through very well.

When a military force intervenes in a country, for relief purposes or other reasons, it should not be doing so as a military force, but as a logistical means, coming to assist civilians in conducting a relief operation. That point is very important.

[*Traduction*]

On comprend aisément combien il serait difficile d'en arriver à cette décision. Il est également clair que, tant que les États-Unis siégeront au Conseil de sécurité, il est peu probable que cela arrive, compte tenu du point de vue de son administration. Un exemple d'une situation semblable, sinon tout à fait identique, serait celui de la Namibie, pays qui a effectivement été sous tutelle pendant une longue période de transition.

Mais en fin de compte, si nous accordons plus d'importance à la vie humaine qu'aux frontières des États, il faudra trouver une solution.

M. Cram: Je vais moi aussi répondre à cette question. À la page sept de notre déclaration nous présentons un argument en ce sens.

L'intervention armée ne doit pas être la première réaction, et nous ne voulons pas suggérer qu'elle devienne une première étape. Toutefois, à l'approche d'une nouvelle ère où la force policière des super-puissances n'est plus un obstacle insurmontable, il est probablement important d'arrêter un code de conduite international, d'établir des normes strictes, en quelque sorte, de comportement des États, au-delà desquelles la communauté internationale réagirait.

La situation de la Corne et de l'Afrique, en particulier, montre que lorsque le comportement d'un État a des répercussions importantes sur d'autres États, par l'exode massif de réfugiés au Kenya, en Éthiopie, etc., par exemple, ainsi que l'arrivée massive de réfugiés en provenance du Soudan dans les pays avoisinants, lorsque par son action, un État met presque en péril ses voisins. . .

M. Hovdebo: Vous vous limiteriez à ces cas-là?

M. Cram: Non, mais je veux dire qu'il y a certaines conditions, qu'il faut définir, expliquer, car les gens doivent savoir où se situe la limite. Il me semble que dans ce domaine nous avons beaucoup à faire.

Nous agissons actuellement de façon ponctuelle pour les Kourdes, la Somalie, etc. Il faut avoir un code de conduite et des conditions plus claires à l'intervention internationale. Il me semble que nous pourrions alors laisser de côté la question de la souveraineté et voir quand une intervention de la communauté internationale est justifiée, mais il faut que les conditions soient énoncées clairement.

M. DeGrâce: Monsieur le président, avec votre permission, je vais intervenir brièvement à la suite des commentaires des autres témoins. Il me semble qu'il ne s'agit pas tant de renoncer à l'idée de souveraineté que de la redéfinir en tenant compte des obligations et des droits des États. L'élaboration d'un code de conduite nécessitera une réflexion approfondie sur certaines questions.

Lorsqu'une force armée intervient dans un pays, à des fins de secours humanitaire ou pour d'autres raisons, elle ne doit pas agir en tant que force armée, mais en tant qu'instrument logistique venu à l'aide des populations civiles en menant à bien des opérations de secours. Cela est extrêmement important.

[*Text*]

Very careful consideration has to be given when we establish, for example, corridors of peace—or other terms that amount to the same thing, such as areas of peace or of tranquillity—that the message is not perceived outside those corridors as a free-for-all outside the corridors. There are all kinds of elements such as that which really need to be thought through extremely carefully before any code of conduct or code of ethics is developed. There will be a danger of abuses on the part of states in overusing that right to intervene, for other than the best interests of the victims or the vulnerable people. That is the more dangerous element of this new code of ethnics or way of intervention.

Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Farah: I just want to add a quick comment to this discussion. The situation now present in Somalia has been caused by the same argument we are having today.

In 1988 Syad Barre was bombing people with his own airplanes and army. The entire international world ignored that situation for reasons of sovereignty. What is happening today is the price we are paying. Whether it's in the west or in the east or in Africa, any state that violates the rights of its own people. . .it means that sovereignty does not exist. The protection of the lives of children and wives and mothers who are innocent could override that issue. Thank you.

• 1245

The Chairman: I'm going to end it there and thank our witnesses. There is a question that we would love your advice on at some point. People talk about DND spending on peacekeeping, and Bob talks about merging DND and CIDA. It strikes me that it's not very far away... People are going to say, wouldn't it be easier if we just gave money to the UN and didn't have CIDA and didn't have peacekeeping operations? We could treat the UN as sort of the united appeal development peacemaking agency of the world. Then we have a whole other set of discussions about structures and so forth, whether that's just a way to avoid any responsibility. All of that is part of what we're trying to struggle with and we're grateful for your help on these questions. Thank you.

The committee stands adjourned.

[*Translation*]

Lorsqu'on veut établir, par exemple, des couloirs de paix, ou des zones de paix ou de tranquilité, comme on voudra, il faut faire bien attention que de l'extérieur on n'ait pas l'impression qu'en dehors de ces zones tout est permis. Ce sont là des questions qui nécessiteront une réflexion extrêmement approfondie avant qu'on ne puisse élaborer un code de conduite ou de déontologie. Certains États risquent d'abuser du droit d'intervention, et pas toujours dans l'intérêt des victimes ou des populations vulnérables. C'est là l'aspect le plus dangereux de ce nouveau code de déontologie ou d'intervention.

Merci, monsieur le président.

M. Farah: Je vais ajouter un petit mot. La situation dans laquelle se trouve la Somalie aujourd'hui est due précisément à ce genre de discussions que nous avons aujourd'hui.

En 1988, Syad Barré bombardait la population avec sa propre artillerie et sa propre aviation. La communauté internationale toute entière a fermé les yeux, invoquant la souveraineté et nous en payons aujourd'hui le prix. À l'ouest ou à l'est, en Afrique ou ailleurs, tout État qui viole les droits de son propre peuple. . . renonce à sa souveraineté. La protection des enfants, des femmes, des mères, de tout ces innocents doit primer. Je vous remercie.

Le président: Je vais mettre fin à la discussion en remerciant les témoins. Il y a une question sur laquelle nous voudrions avoir votre avis. On parle des dépenses du MDN pour les forces de maintien de la paix et Bob a parlé d'une fusion entre le MDN et l'ACDI. J'ai l'impression que cela approche... Les gens vont se dire qu'il serait plus simple de verser directement des fonds aux Nations Unies et d'éliminer l'ACDI et les opérations de maintien de la paix. Les Nations Unies deviendraient une sorte de Centraide internationale du développement et de l'établissement de la paix. Il faudrait alors parler de structures, de toutes sortes d'autres questions, et se demander si ce n'est pas une façon de nous décharger de nos responsabilités. Ce sont là des questions auxquelles nous nous efforçons de répondre et nous vous savons gré de l'aide que vous nous avez apportée. Merci.

La séance est levée.

MAIL ➤ POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the United Nations Association in Canada:

Geoffrey Grenville-Wood, President.

From the World Federalists of Canada:

Fergus Watt, Executive Director.

As individual:

Douglas Roche, Former Canadian Ambassador for Disarmament.

From the North-South Institute:

Maureen O'Neil, President.

From the Canadian Red Cross Society:

René DeGrace, National Director, International Services.

From CARE Canada:

Brian Hannington, Consultant on famine and peacekeeping.

From Horn of Africa Policy Group:

George Cram, Director.

From Somali Aid and Development – Canada:

Ahmed Farah, Treasurer.

TÉMOINS

De l'Association canadienne pour les Nations Unies:

Geoffrey Grenville-Wood, président.

Du World Federalists of Canada:

Fergus Watt, directeur exécutif.

À titre personnel:

Douglas Roche, ancien Ambassadeur canadien pour le désarmement.

De l'Institut Nord-Sud:

Maureen O'Neil, pPrésidente.

De la Société canadienne de la Croix-Rouge:

René DeGrâce, directeur national, Services internationaux.

De CARE Canada:

Brian Hannington, consultant sur la famine et le maintien de la paix.

Du Groupe politique sur la corne de l'Afrique:

George Cram, directeur.

De l'Entre-aide et du Développement en Somalie – Canada:

Ahmed Farah, trésorier.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

XC11
-E91

Publicatio

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 51

Tuesday, February 2, 1993

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 51

Le mardi 2 février 1993

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Orders 108(1)(a) and 108(2), discussion of the *Human Development Report 1992* of the United Nations Development Program

CONCERNANT:

Conformément aux articles 108(1)a) et 108(2) du Règlement, étude du *Rapport mondial sur le développement humain 1992* du Programme des Nations Unies pour le développement

APPEARING:

The Honourable John Fraser
Speaker of the House of Commons

WITNESS:

(See back cover)

COMPARAÎT:

L'honorable John Fraser
Président de la Chambre des communes

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

25296—1

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 2, 1993
(60)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade and its Sub-Committee on Development and Human Rights, the Standing Committee on the Environment, and the Sub-Committee on International Financial Institutions of the Standing Committee on Finance met at 9:40 o'clock a.m. this day, in Room 237-C, Centre Block, the Chairmen, John Bosley, David MacDonald and Steven Langdon, presiding.

Members of the Standing Committee on External Affairs and International Trade present: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Jesse Flis, Benno Friesen, Jean-Guy Guilbault, André Harvey, Ricardo Lopez, Svend Robinson, Christine Stewart and Walter Van De Walle.

Members of the Sub-Committee on Development and Human Rights present: Girve Fretz, Beryl Gaffney and Peter McCreath.

Members of the Standing Committee on the Environment present: Marlene Catterall, Lee Clark, Yvon Côté, David MacDonald, Brian O'Kurley and Ross Stevenson.

Acting Member present: Charles Caccia for Paul Martin.

Members of the Sub-Committee on International Financial Institutions present: Steven Langdon and Diane Marleau.

Other Members present: Stan Darling, Herb Gray, Dan Heap and Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Research Assistant. *From the Library of Parliament:* Anthony Chapman, Kristen Douglas, Stephanie Meakin, William Murray and Vincent Rigby, Researchers.

Appearing: Honourable John Fraser, Speaker of the House of Commons.

Witness: From the United Nations Development Program: Mr. Mahbub ul Haq, Special Adviser to the Administrator.

In accordance with their mandate under Standing Orders 108(1)(a) and 108(2), the Committees commenced consideration of the *Human Development Report 1992* of the United Nations Development Program.

The Honourable John Fraser, Speaker of the House of Commons, and Mahbub ul Haq made opening statements.

Mahbub ul Haq answered questions.

At 12:30 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 2 FÉVRIER 1993
(60)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur, le Sous-comité du développement et des droits de la personne, le Comité permanent de l'environnement et le Sous-comité de la législation sur les institutions financières du Comité permanent des finances, se réunissent à 9 h 40, dans la salle 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de John Bosley, David MacDonald et Steven Langdon (*présidents*).

Membres du Comité des affaires étrangères et du commerce extérieur: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Jesse Flis, Benno Friesen, Jean-Guy Guilbault, André Harvey, Ricardo Lopez, Svend Robinson, Christine Stewart et Walter Van De Walle.

Membres du Sous-comité du développement et des droits de la personne: Girve Fretz, Beryl Gaffney et Peter McCreath.

Membres du Comité permanent de l'environnement: Marlene Catterall, Lee Clark, Yvon Côté, David MacDonald, Brian O'Kurley et Ross Stevenson.

Membre suppléant présent: Charles Caccia remplace Paul Martin.

Membres du Sous-comité de la législation sur les institutions financières: Steven Landgon et Diane Marleau.

Autres députés présents: Stan Darling, Herb Gray, Dan Heap et Stan Hovdebo.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, adjointe de recherche. *Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Anthony Chapman, Kristen Douglas, Stephanie Meakin, William Murray et Vincent Rigby, attachés de recherche.

Comparaît: L'honorable John Fraser, Président de la Chambre des communes.

Témoin: Du Programme des Nations Unies pour le développement: M. Mahbub ul Haq, conseiller spécial auprès de l'Administrateur.

Conformément au mandat que leur confèrent l'alinéa 108(1)a) et le paragraphe 108(2) du Règlement, les Comités examinent le *Rapport mondial sur le développement humain 1992* du Programme des Nations Unies pour le développement.

L'honorable John Fraser, Président de la Chambre, ainsi que M. Mahbub ul Haq, font des déclarations.

Mahbub ul Haq répond aux questions.

À 12 h 30, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, February 2, 1993

• 0935

The Chairman (Mr. Bosley): Order.

For the record, this is a joint meeting of the external affairs committee; the human development subcommittee of the external affairs committee; the environment committee, chaired by the Hon. David MacDonald; and the financial institutions subcommittee of the finance committee, chaired by Mr. Langdon.

We are celebrating today Development Day and Development Week. We have a very special witness with us, and I think his résumé has been circulated to everybody. I think Dr. ul Haq is fairly well known to people, but this morning we're going to start this unusual procedure of a joint committee meeting with another welcome and important guest.

Because I know he has other meetings to get to as well, let me welcome the Hon. John Fraser, Speaker of the House of Commons.

Sir, this is your place. It is wonderful that you would come and be with us this morning, and we invite you to open this meeting.

L'honorable John Fraser (Président de la Chambre des communes): Merci bien, monsieur le président.

Chers collègues parlementaires, chers invités, je suis très heureux d'être ici aujourd'hui à l'occasion de la Semaine du développement, afin de présider une séance conjointe des Comités permanents des affaires étrangères et du commerce extérieur, des finances et de l'environnement.

En tant que Président de la Chambre des communes, je suis enchanté d'assister à cette primeur sur la scène parlementaire. Les frontières qui délimitent les différentes sphères de compétence gouvernementale s'estompent tous les jours un peu plus, et il est essentiel que les comités collaborent entre eux pour résoudre les problèmes qui lores sont communs.

Development Week in Canada originated with a recommendation of the external affairs committee. The intent of the week is simple and profoundly important: to remind us of the needs and interests of our neighbours throughout the world. It is especially important that we should do so in February 1993. In many parts of the world, from Somalia to Angola, from Bosnia to Cambodia, we are struggling with the symptoms of failed development.

The United Nations is focused at the moment on expanding its peacekeeping and peacemaking techniques to contain the cancerous spread of violence and conflict. This is essential work, but it forces us to ask, why? Why are so many nations failing? Why are so many people in the world turning to hatred and violence? Most important of all, how can we find a peaceful path of development that enhances human dignity and respects the natural environment?

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 2 février 1993

Le président (M. Bosley): Je déclare la séance ouverte.

J'aimerais qu'il soit consigné au procès-verbal qu'il s'agit d'une séance conjointe du Comité des affaires étrangères, du Sous-comité du développement du Comité permanent des affaires étrangères, du Comité de l'environnement sous la présidence de l'honorable David MacDonald, et du Sous-comité des institutions financières du Comité permanent des finances sous la présidence de M. Langdon.

Nous célébrons aujourd'hui la Journée du développement à l'occasion de la Semaine du développement. Nous accueillons un témoin très spécial dont le curriculum vitae, je pense, vous a été distribué. Je pense que vous connaissez tous bien M. ul Haq. Avant de lui céder la parole, j'aimerais commencer cette réunion exceptionnelle de plusieurs comités en souhaitant la bienvenue à un autre invité important.

Comme je sais qu'il a d'autres réunions qui l'attendent, commençons tout de suite en souhaitant la plus cordiale des bienvenues à l'honorable John Fraser, Président de la Chambre des communes.

Monsieur, vous êtes chez vous. Quel plaisir que vous ayez pu vous joindre à nous ce matin. Je vous invite à ouvrir la réunion.

Hon. John Fraser (Speaker of the House of Commons): Thank you very much, Mr. Chairman.

Fellow parliamentarians and guests, it is a pleasure for me to be here today on the occasion of Development Week to chair a joint meeting of the House of Commons Standing Committees on External Affairs, Finance, and Environment.

As Speaker, I am delighted to see this innovation in parliamentary procedure. The lines between fields of governmental responsability blur more each day and it is essential that committees work together to address issues of common concern.

Au Canada, la Semaine du développement a été instaurée par suite d'une recommandation du Comité des affaires étrangères. Son objectif est à la fois simple et extrêmement important: nous rappeler les besoins et les intérêts de nos voisins du monde entier. Cet événement revêt une importance toute particulière en ce mois de février 1993, alors que, au chapitre du développement, bien des pays du monde—de la Somalie à l'Angola, de la Bosnie au Cambodge—nous donnent des signes précurseurs de la défaite.

Pour le moment, les Nations Unies s'attachent à intensifier leurs opérations de maintien de la paix et de pacification afin d'arrêter la propagation fulgurante de la violence et des conflits. Bien qu'il s'agisse là d'un travail capital, nous devons nous poser des questions. Pourquoi tant de pays ne réussissent-ils pas à se développer? Pourquoi tant de gens se tournent-ils vers la haine et la violence? Et, ce qui importe plus que tout, comment peut-on développer pacifiquement un pays de façon à conférer une plus grande dignité à la personne humaine et à respecter l'environnement naturel?

[*Texte*]

Over the past generation no one has done more to confront those questions than our guest speaker this morning, Dr. Mahbub ul Haq. Dr. ul Haq has had a distinguished career at both the national and international levels.

He has served in the Government of Pakistan in a number of senior ministerial posts, most recently as the Minister of Finance and Planning. Dr. ul Haq has held key positions in the World Bank and the IMF, served as Eminent Adviser to the Brandt commission on north-south relations, and is currently a member of the United Nations Committee on Development Planning. He is also on the board of numerous international think-tanks.

Apart from these many professional activities, Dr. ul Haq has made friends wherever he has travelled throughout the world. Many Canadians, sir, consider it a privilege to count you among their friends.

Throughout his remarkable career, Mahbub ul Haq has been committed to global equality and justice. To use his own words, he has made it his mission "to jar the international conscience, to make people uncomfortable, to invite debate and to carry that debate from country to country".

• 0940

As director of the teams of experts, which have prepared the human development reports of the United Nations Development Program, Dr. ul Haq has probably succeeded in this mission beyond his wildest dreams. He has taken the sometimes doctrinaire and often narrowly self-interested world of development and shaken it up, although he has not always been thanked for his efforts.

The reports pose a simple question: what is the purpose of development? And they offer a simple answer: to improve human well-being in the fullest sense. And because both the question and the answer are addressed with the greatest possible intellectual rigour, the world has had to pay attention.

The reports have been attacked. Efforts have been made to suppress them entirely, but they continue to appear, altered in some respects, but essentially unbroken and unbowed. And after all the controversy, Dr. ul Haq and his colleagues have changed the way we think about development. They have forced us to recognize that development must serve humanity, not vice versa.

Dr. ul Haq is with us this morning to discuss the findings on recommendations of the 1992 *Human Development Report*. It presents the picture of a world in the shape of a champagne glass, a world in which 20% of the people at the top consume more than 80% of the world's wealth.

Developed nations, Canada included, are now 60 times better off than the poorest countries. The gap between rich and poor has doubled in the past 30 years and continues to grow rapidly.

[*Traduction*]

Personne n'a su mieux répondre à ces questions que notre conférencier invité de ce matin, M. Mahbub ul Haq. M. ul Haq a eu une carrière remarquable sur la scène tant nationale qu'internationale.

Il a rempli un certain nombre de fonctions ministérielles de premier plan au sein du gouvernement du Pakistan, la plus récente étant celle de ministre des Finances et de la Planification. Il a occupé des postes clés à la Banque mondiale et au Fonds monétaire international. Il a été conseiller spécial auprès de la Commission Brandt sur les relations Nord-Sud et il est actuellement membre du Comité de la planification du développement, aux Nations Unies. Il siège également au conseil d'administration de maints groupes de réflexion de réputation internationale.

Malgré ses multiples activités professionnelles, M. ul Haq a trouvé le temps de se faire des amis partout où il est allé. Nombreux sont les Canadiens qui considèrent comme un privilège de le compter parmi leurs amis.

Tout au long de sa remarquable carrière, Mahbub ul Haq a oeuvré pour l'égalité et la justice universelles. Il s'est donné pour mission de provoquer une prise de conscience collective, de nous décontenancer, de susciter la discussion et d'alimenter celle-ci d'un pays à l'autre.

En tant que directeur des équipes d'experts qui ont préparé les rapports mondiaux sur le développement humain présentés dans le cadre du Programme des Nations Unies pour le développement, M. Haq a probablement rempli sa mission d'une façon qui dépasse ses plus belles espérances. Il s'est quelquefois attaqué à la conception doctrinaire et souvent égocentrique du développement qu'avaient certains pays et on ne l'a pas toujours remercié de ses efforts.

Les rapports posent une question simple: À quoi sert le développement?; ils proposent une réponse non moins simple: À améliorer le bien-être de l'humanité dans son sens le plus large. Or, le fait que la question et la réponse aient été traitées avec la plus grande rigueur intellectuelle possible a obligé le monde entier à prêter attention à la situation.

Les rapports ont fait l'objet d'attaques; on a même tenté de les supprimer. Ils n'en continuent pas moins de paraître, modifiés à certains égards, mais essentiellement intacts et n'ayant rien perdu de leur intégrité. Par suite de ces controverses, M. ul Haq et ses collègues ont modifié notre conception du développement. Ils nous ont forcés à reconnaître que le développement doit servir l'humanité et non pas le contraire.

M. ul Haq est venu présenter les résultats et les recommandations dont fait état le *Rapport mondial sur le développement humain* de 1992. Ce document donne du monde une représentation en forme de «coupe à champagne», au sommet de laquelle 20 p. 100 de la population se partagent plus de 80 p. 100 des richesses de la terre.

Les pays industrialisés, y compris le Canada, sont maintenant 60 fois plus à l'aise que les pays les plus pauvres. Le fossé entre les deux s'est élargi du double au cours des 30 dernières années et le processus se poursuit à un rythme rapide.

[*Text*]

Earlier human development reports pointed to developing countries themselves as being primarily responsible for their own failed development. They recommended that Third World governments redirect money from military spending, prestige projects, and inefficient government enterprises into priority areas of human development, such as basic health care and primary education.

In the latest report, however, Dr. ul Haq and his team concentrate on the international dimensions of human development. They conclude that world trade and financial markets often present powerful barriers to development, trapping the poorest countries in cycles of poverty.

It is estimated that restricted access to world markets is costing developing countries $500 billion a year in lost earnings—roughly 10 times what they receive in foreign aid. By United Nations Development Program estimates, 20 out of 24 industrial countries are more protectionist than they were a decade ago.

The basic message is one that has been ignored for far too long. The most significant thing the north can do to help the south economically is to liberalize trade.

You will forgive me if I take a few moments to discuss an aspect of the 1992 report in which I have taken particular interest: sustainable development. On that subject the report has some hard but important truths to share with us.

The report does not gloss over the point that greater environmental awareness globally can generate many conflicts between north and south and between this generation and the next. It argues that for developing countries there can be no either-or choice between economic growth and environmental protection.

Growth is an imperative without which these countries and their peoples will sink into greater poverty, misery, and violence. The report documents in sobering detail that at the lower end of the income scale, poverty is as great an enemy of the environment as the misspent affluence of rich countries.

The issue for developing countries, therefore, is not whether there should be growth, but what form it should take. The report recommends that, to the extent possible, developing countries should adopt strategies that protect the environment. They should use technologies different from those used in the past by industrial countries, technologies that led to energy-intensive and environmentally destructive patterns of production and consumption.

[*Translation*]

Les rapports antérieurs avaient laissé entendre que les pays en voie de développement étaient les principaux responsables de leur situation. Ils recommandaient aux gouvernements du Tiers monde de consacrer leurs ressources financières au domaine prioritaire que constitue le développement humain, par exemple aux soins de santé fondamentaux et à l'enseignement primaire, plutôt que de financer des opérations militaires, des réalisations de prestige ou des entreprises gouvernementales inefficaces.

Par contre, dans le dernier rapport, M. ul Haq et les membres de son équipe ont surtout mis l'accent sur les dimensions internationales du développement humain. Ils ont conclu que le commerce et les marchés financiers internationaux élevaient de solides barrières contre le développement en emprisonnant les pays les plus nécessiteux dans le cycle de la pauvreté.

On évalue à 500 milliards de dollars les pertes annuelles de revenu subies par les pays en voie de développement, dont l'accès aux marchés mondiaux est restreint; ce chiffre est dix fois plus élevé que le montant de l'aide internationale dont ils bénéficient. Les données du Programme des Nations Unies pour le développement indiquent que 20 sur 24 pays industrialisés sont plus protectionnistes qu'ils ne l'étaient il y a une dizaine d'années.

Le message, que depuis bien trop longtemps l'on tente d'ignorer, est clair: d'un point de vue économique, la meilleure chose que pourrait faire le Nord pour aider le Sud serait de libéraliser le commerce.

Pardonnez-moi de consacrer quelques minutes à un aspect du rapport de 1992 qui me semble revêtir un intérêt particulier: la notion de développement durable. À ce sujet, le document nous livre un certain nombre de vérités, dures certes, mais d'une grande importance.

Le rapport ne passe pas sous silence le fait qu'une plus grande volonté, à l'échelle mondiale, de respecter l'environnement est susceptible de générer de nombreux conflits entre le Nord et le Sud et entre notre génération et celle qui nous suit. Il montre que les pays en voie de développement ne peuvent pas se permettre de faire un choix entre la croissance économique et la protection de l'environnement.

Pour eux, la croissance est un impératif car, sans elle, ils sombreraient dans une pauvreté, une misère et une violence encore plus grandes. Comme l'illustre le rapport par un certain nombre de détails qui nous obligent à regarder la réalité en face, au bas de l'échelle des revenus, la pauvreté est un ennemi de l'environnement aussi redoutable que les ressources des sociétés riches dépensées à mauvais escient.

Par conséquent, la question, pour les pays en voie de développement, n'est pas de remettre en question le principe de la croissance économique, mais plutôt de déterminer la forme que celle-ci doit prendre. Le rapport recommande aux pays en voie de développement d'adopter, dans la mesure du possible, des stratégies économiques respectueuses de l'environnement; c'est-à-dire qu'il leur conseille d'avoir recours à des moyens techniques différents de ceux qu'ont employés par le passé les pays industrialisés; en effet, ces méthodes ont mené à l'apparition de mécanismes de production et de consommation reposant sur une trop importante utilisation de l'énergie et causant la dégradation de l'environnement.

[*Texte*]

The report also reminds us that the responsibility for protecting the environment does not rest solely or even mainly with developing countries. It presents the familiar statistic of over-consumption in the industrialized world, about 25% of the world's population consuming 70% of its energy, 75% of its metals, 85% of its wood, and 60% of its food.

In 1988-89, Canada was one of the largest producers of greenhouse gases per capita, a statistic that probably did little to earn us our number one ranking for quality of life. The report offers a guiding principle for the development of the industrialized world which, if it were accepted, would turn our politics upside down. We must come to value the quality of our development over the quantity of economic growth.

• 0945

In offering these prescriptions, Dr. ul Haq and his colleagues do not mean to point fingers or to divide north against south. The report says that assigning blame is no longer important:

> The world cannot be made safe without the full collaboration of all—rich and poor, North and South. All countries must come together in joint action programs to combat some of the most serious global problems.

To quote John Donne, who wrote centuries ago, "No man is an island unto himself."

Colleagues, it gives me a great deal of pleasure to introduce one of our outstanding global collaborators in this great challenge, Dr. Mahbub ul Haq.

Dr. Mahbub ul Haq (Special Adviser to the Administrator, United Nations Development Program): Thank you so much. Mr. Speaker, Mr. Chairman, hon. members of the committee, let me first say how much I appreciate the remarks that the hon. Speaker has just made. I think in a way he has made a better presentation of the report than I can hope to do during the course of this morning. Therefore, instead of presenting the report, I'll focus more on the implications of it for you in Canada and us in the international community.

I come to Canada as a long-time friend, because I have always admired the advice of Canada in international fora. I think the advocacy of Canada of humanitarian concerns, of development and cooperation, in international fora has been one of the mainstays for many of us who have looked for inspiration and looked for guidance.

While you may have many problems in Canada, I can assure you as a non-Canadian that many countries in the world would like to inherit your problems. I think it is not without reason that Canada scored first in the human development index in our report last year. I'll come back to it later in the context of international comparisons.

[*Traduction*]

Le rapport nous rappelle que la responsabilité du respect de l'environnement ne repose pas uniquement, ni même principalement, sur les épaules des pays en voie de développement. Il cite à cet égard des chiffres que l'on connaît bien et qui ont trait à la surconsommation des pays industrialisés: environ le quart de la population mondiale se partage 70 p. 100 de l'énergie du globe, 75 p. 100 du métal, 85 p. 100 du bois et 60 p. 100 des ressources alimentaires.

En 1988-1989, le Canada a été au nombre des plus grands producteurs de gaz à effet de serre par habitant, élément qui n'a certainement pas contribué à lui faire décerner la palme des pays où il fait bon vivre! Si les pays industrialisés acceptent d'appliquer le principe de développement que leur propose le document, il leur faudra changer du tout au tout l'orientation de leur politique; ce principe est le suivant: la qualité du développement doit prévaloir sur l'importance de la croissance économique.

En présentant ses recommandations, M. ul Haq n'accuse personne, pas plus qu'il ne tente de diviser le Nord et le Sud. Comme l'indique le rapport, il n'importe plus de savoir à qui revient la faute.

> Les pays du monde entier devront participer à des programmes d'action communs fondés sur la reconnaissance du fait que la sécurité ne régnera sur notre Terre que si pays riches et pays pauvres, au Nord comme au Sud, s'allient pour combattre ensemble les problèmes les plus graves.

John Donne écrivait ceci il y a plusieurs siècles «L'homme n'est pas une île.»

Chers collègues, j'ai l'immense plaisir de vous présenter l'un de nos plus grands alliés dans cette grande bataille, M. Mahbub ul Haq.

M. Mahbub ul Haq (conseiller spécial auprès de l'administrateur, Programme des Nations Unies pour le développement): Merci beaucoup. Monsieur le Président de la Chambre, monsieur le président du comité, mesdames et messieurs du comité, permettez-moi tout d'abord de dire à quel point je suis reconnaissant à l'honorable John Fraser de ses remarques. Je pense qu'il a présenté le rapport mieux que je ne le saurais le faire au cours de cette réunion. Par conséquent, au lieu de vous parler du rapport, j'aimerais plutôt m'arrêter à ce que signifie ce rapport pour vous au Canada et pour nous dans les milieux internationaux.

Je viens au Canada comme ami de longue date puisque j'ai toujours admiré les conseils du Canada sur la scène internationale. La façon dont le Canada défend l'aspect humanitaire du développement et de la collaboration dans les milieux internationaux a servi de pilier à plusieurs d'entre nous qui cherchions l'inspiration et des conseils.

Bien que vous ayez de nombreux problèmes au Canada, comme non-Canadien, je peux vous assurer que de nombreux pays du monde souhaiteraient hériter de vos problèmes. Ce n'est pas sans raison que le Canada s'est placé au premier rang de l'indice du développement humain dans notre rapport de l'an dernier. Je reviendrai d'ailleurs à ce sujet lorsque je ferai des comparaisons entre pays.

[*Text*]

Let me say first that the last decade has brought us a number of opportunities, and also a number of potential dangers. If I were asked what was the most significant event of the 1980s, probably I will not name the collapse of communism, the end of the Cold War, or the fall of the Berlin Wall and reunification of Germany, significant as all these events were. I would suggest that behind all these events there was one movement which was the dominant feature of the 1980s. That movement was assertion of people over their economic and political rights, people wanting to take over, whether it was east Europe or Russia, whether it was Latin America where after a decade most places have elected governments, whether it was in Asia where martial laws in countries were changing over to parliamentary systems, whether it was Africa where single-party systems were becoming multi-party systems.

A restless urge of the people to control their own lives led to many events all over. In a true sense it has been, with all the difficulties and all the problems, a decade of the people.

• 0950

Out of that, I would say one lesson I'll draw is that the concept of security is beginning to change, even though our thinking is yet not geared to the new concepts. It's not just territorial security, it's also security for people. It's not just security through armaments, it's also security through human development and environmental improvement. It's not just land security, it's also food security, it's economic security, it's ecological security. It's security for people.

I think we have been geared for a long time to leaders shaking their fists and saying they shall defend every inch of their land. What I sense changing in our part of the world, in the Third World, is that more and more we shall protect every person in our country. Whether or not the leaders are yet geared to this thinking, this is what people are demanding. The conflicts of the future may well not be between nations but between people.

That's what's beginning to emerge in the Somalias, Bosnias, Sri Lankas, Liberias, Sudans, Indias, all over. Socio-economic lava is beginning to burst. This is a far more dangerous phase, in a way, but it also brings tremendous opportunities to do something, to bring new harmony, new peace, new development between people.

Let me say that during this phase also there are some new opportunities. One opportunity is that for the first time, military spending is beginning to go down all over the world—at least in our lifetime, when we saw military

[*Translation*]

Tout d'abord, mentionnons que la dernière décennie s'est avérée fertile en possibilités, mais également en dangers éventuels. Si on me demandait quel a été l'événement le plus marquant des années quatre-vingts, je ne parlerais probablement pas de l'effondrement du communisme, de la fin de la Guerre froide ni de la chute du mur de Berlin ou de la réunification des deux Allemagnes malgré l'importance de tous ces événements. Je dirais plutôt qu'en toile de fond à tous ces événements, il est trouvé un mouvement qui a constitué l'aspect marquant des années quatre-vingts. Je parle de l'affirmation par les peuples de leurs droits économiques et politiques; les peuples ont voulu prendre les choses en main, que ce soit en Europe de l'Est ou en Russie, que ce soit en Amérique latine où dix ans plus tard, la plupart des pays ont des gouvernements élus, que ce soit en Asie où la loi martiale se transforme en régime parlementaire dans certains pays, que ce soit en Afrique où les partis uniques sont remplacés par des régimes multipartites.

Le désir ardent et impatient des peuples de contrôler leur propre vie a conduit à de nombreux événements un peu partout. D'une façon très réelle, malgré toutes les difficultés et tous les problèmes, il s'est agi de la décennie des peuples.

À mon avis, il faut en conclure que le concept de la sécurité commence à évoluer même si notre façon de penser ne se conforme pas encore à ces nouveaux concepts. Il ne s'agit plus simplement de la sécurité territoriale; il s'agit également de la sécurité des gens. Il ne s'agit plus de la sécurité grâce aux armes; il s'agit également de la sécurité grâce au développement humain et à l'amélioration de l'environnement. Il ne s'agit plus simplement de la sécurité du territoire; il s'agit également de la sécurité des approvisionnements alimentaires, de la sécurité économique et de la sécurité écologique. Il s'agit de la sécurité des gens.

Pendant très longtemps, nous avons dû vivre avec des dirigeants qui serrent le poing et déclarent vouloir défendre chaque pouce de leur territoire. Le changement que je perçois dans notre partie du monde, dans le Tiers-Monde, c'est que de plus en plus, nous allons protéger chaque habitant de notre pays. Que les dirigeants pensent ainsi ou non, c'est ce qu'exigent les peuples. Les conflits de l'avenir n'auront peut-être plus lieu entre nations mais bien entre peuples.

C'est ce qui commence à se produire en Somalie, en Bosnie, au Sri Lanka, en Libye, au Soudan, en Inde, partout. La lave socio-économique commence à se répandre. C'est une étape beaucoup plus dangereuse, en passant, mais qui offre également l'énorme possibilité de faire quelque chose, d'instaurer une nouvelle harmonie, une nouvelle paix et de promouvoir un nouveau genre de développement entre peuples.

J'aimerais souligner que de nouvelles possibilités s'offrent également au cours de l'étape actuelle. En effet, pour la première fois, les dépenses militaires commencent à diminuer dans tous les pays du monde—du moins à notre époque, qui

[*Texte*]

spending budgets go up every year. The last five years marks a break. Since 1987 global military spending has gone down by $258 billion cumulatively. It's not a small figure. Of course, we still have to ensure that the resources released go into productive uses, human development.

Certainly military spending levels are coming down. Unfortunately, they're not coming down in the poorest parts of the world. They haven't come down in sub-Saharan Africa and they haven't come down in South Asia. In these poorest countries, which can least afford military spending, many countries are still spending two to three times as much on defence as on education and health of the people.

Again, potential danger happening during this period is globalization of poverty. We're so used to thinking of globalization of prosperity—how markets are getting unified, how trade is going across international frontiers, how $1 trillion moves across international frontiers within 24 hours every day, how markets are getting unified. These are symbols of prosperity.

One thing we need to think about very seriously is that at the same time, poverty is also getting globalized. Poverty anywhere is becoming now a threat to prosperity everywhere. Poverty travels. It respects no international frontiers. It carries no passport. Poverty travels, and travels in very unpleasant forms—drugs, AIDS, pollution, terrorism, instability and even migration.

People are sensing opportunities all over the world. If they don't get access to those opportunities, they're willing to just travel across international frontiers. Nothing can stop them.

• 0955

Our own analysis is that if people start travelling towards opportunities, you'll see in the 21st century unprecedented movements of people at a scale that will make you forget what happened when Canada was settled or the United States or Australia. You have already seen the beginning of it in eastern and central Europe. If you think about it, who dismantled the Berlin Wall? It was not the pressure from President Kennedy onwards. It was not the communist armies. It was the movement of people towards the wall. When people took it into their hands, well-trained communist armies, which can be quite bloody, with no conscience about firing on people, could not fire at that.

In a world that is getting drawn together by communication and fast travel, if people start moving in search of opportunities it becomes very difficult to stop. You don't see the quiet steps of migration yet in the industrial countries, but let me tell you that in the last decade, 75 million people are on the move in the developing countries in search of economic opportunities, not as political refugees. What are they doing? They go from their country to the next

[*Traduction*]

a vu les budgets militaires augmenter à presque chaque année. Les cinq dernières années constituent un revirement. Depuis 1987, les dépenses militaires globales ont diminué cumulativement de 258 milliards de dollars. Ce n'est pas peu. Évidemment, il reste encore à s'assurer que les ressources ainsi libérées serviront à des fins productives, au développement humain.

Incontestablement, le niveau des dépenses militaires diminue. Malheureusement, ce n'est pas le cas dans les régions les plus pauvres du globe. Les budgets n'ont pas diminué en Afrique sub-saharienne ni en Asie du Sud. Dans ces régions les plus pauvres qui peuvent difficilement s'offrir le luxe de dépenses militaires, de nombreux pays continuent à consacrer deux et trois fois plus à la défense qu'à l'éducation et à la santé de leur population.

Encore une fois, le danger éventuel, c'est qu'au cours de cette période, se produise une mondialisation de la pauvreté. Jadis, il était question de mondialisation de la prospérité—comment les marchés seraient unifiés, comment le commerce franchirait les frontières internationales; comment un billion de dollars peut traverser les frontières internationales en 24 heures tous les jours, comment les marchés deviennent unifiés. Voilà les symboles de la prospérité.

Ce qu'il ne faut surtout pas oublier, c'est que par ailleurs, la pauvreté aussi se mondialise. La pauvreté où que ce soit constitue maintenant une menace à la prospérité partout. La pauvreté se déplace, ne respecte pas les frontières internationales, n'a aucun passeport. La pauvreté voyage, et ce, sous des formes très désagréables—les stupéfiants, le sida, la pollution, le terrorisme, l'instabilité et même les migrations.

Les populations partout dans le monde sentent les possibilités qui s'offrent. Si elles n'ont pas accès à ces possibilités, elles sont tout à fait disposées à se déplacer, à franchir les frontières internationales. Rien ne les arrête.

D'après notre analyse, dans la mesure où les populations se déplaceront vers les occasions, on va constater, au XXI^{e} siècle, des mouvements de population sans précédent et d'une tout autre dimension que ceux qui ont eu lieu au moment de la colonisation du Canada, des États-Unis ou de l'Australie. Le phénomène est déjà amorcé en Europe de l'Est et en Europe centrale. En effet, à quoi doit-on attribuer la chute du mur de Berlin? Le mur n'est pas tombé à cause des pressions exercées depuis celles du président Kennedy, ni à cause des armées communistes. Le mur a été démoli par les mouvements de populations. Lorsque les gens ont pris l'affaire en main, ils n'ont pas pu être arrêtés par des soldats communistes bien entraînés et capables de tirer sans hésitation.

Dans un monde de plus en plus unifié par les communications et les déplacements rapides, il devient extrêmement difficile d'empêcher les gens qui veulent améliorer leur sort de se déplacer. Le phénomène migratoire se fait encore discret dans les pays industrialisés. Cependant, je puis vous dire que, dans les pays en développement, 75 millions de personnes se sont déplacées au cours de la dernière décennie, non pas à titre de réfugiés politiques, mais

[*Text*]

country because that's as far as they can go, or what they know about, and then they try to go to the next. If they are closer to a developed country, they try to get in illegally. This was beginning to happen via Mexico. It is not happening yet in Europe, except from eastern Europe, but the quiet steps of migration are all over the world.

At the same time, you have a common threat to human survival as symbolized by the Earth Summit—the concern about pollution. Pollution is something that respects no international frontiers. Global poverty is one of the major factors in the creation of pollution. People cut down trees because they have no alternative livelihood. They have open sewers because they don't have the resources to cover them. The lack of development really becomes the basis of a good deal of environmental degradation.

It is in this framework that we have been producing our *Human Development Report*, which you may have seen. The basic focus of this report is that ultimately development is for people. Certainly income is important, but income is not the sum total of human life. People make choices in all fields—in education, in health, in the physical environment, in community participation, in personal freedoms. As such, income is one of those choices. Economic growth is a means; ultimately, the objective is human development.

It is in that context that we developed what we call the human development index, which takes into account a lot of socio-economic indicators including life expectancy, educational attainment, basic purchasing power for people to have a decent living standard. It is on that human development index that Canada comes out on top. Canada is number 11 in the world according to its income, but number 1 according to the human development side because of very high life expectancy, high educational attainments. In fact, in terms of higher education, Canada does much better than most industrial countries. There are 257 scientists and technicians for every 1,000 people in Canada, whereas in industrial countries there are about 140. This is about twice as high as other industrial countries. In the United States, there are only 55 scientists and technicians per 1,000 people.

• 1000

Canada has done well in investing in its people in terms of education and health; 7.2% in education, 8.6% on health, only 2% on the military. Its military-social spending ratio is very good. Only about one-eighth as much is spent on the military as on education and health, whereas, as I was saying, in developing countries today, they are spending, on average, 1.5 times more on the military than on education and health. Some countries are spending two to three times; even

[*Translation*]

pour améliorer leur situation économique. Que font ces gens? Ils quittent leur pays pour le pays voisin, soit parce qu'ils ne peuvent aller plus loin, soit parce qu'ils ne connaissent rien d'autre. Puis, ils tentent de gagner le prochain pays. S'ils sont proches d'un pays industrialisé, ils tentent d'entrer illégalement. C'est ce qui était en train de se produire via le Mexique. Cela ne se produit pas encore en Europe, sauf à partir de l'Europe orientale, mais, à pas feutrés, les migrations voient le jour partout dans le monde.

Parallèlement, une menace commune à la survie de l'humanité, la pollution, a été mise en relief lors du Sommet de la terre. La pollution ne respecte aucune frontière. La pauvreté qui existe dans le monde est une des grandes causes de la pollution. Si les gens coupent des arbres, c'est parce qu'ils n'ont aucun autre moyen de gagner leur vie. S'ils ont des égouts à ciel ouvert, c'est parce qu'ils n'ont pas les ressources voulues pour les couvrir. L'insuffisance du développement devient finalement une cause majeure de la dégradation du milieu.

Voilà dans quel contexte nous avons rédigé notre rapport intitulé *Rapport Mondial sur le développement humain*, dont vous avez peut-être pris connaissance. L'idée maîtresse du rapport, c'est que le développement doit correspondre aux besoins des gens. Le revenu est important, évidemment, mais la vie humaine tient aussi à autre chose. Les gens font des choix. Dans toutes sortes de domaines—en matière d'éducation, de santé, d'environnement physique, de participation communautaire, de liberté personnelle. Le revenu correspond à l'un de ces choix. La croissance économique est un moyen mais l'objectif ultime, c'est le développement humain.

Voilà pourquoi nous avons élaboré ce que nous appelons l'indicateur composite de développement humain, qui englobe un grand nombre d'indicateurs socio-économiques, notamment l'espérance de vie, la scolarité, le pouvoir d'achat correspondant à un niveau de vie acceptable. C'est par rapport à cet indicateur de développement humain que le Canada arrive bon premier. Le Canada est au 11e rang mondial pour le revenu, mais au premier rang pour le développement humain, à cause de l'espérance de vie très élevée, de la forte scolarisation. En réalité, sur le plan de l'enseignement supérieur, les résultats du Canada sont bien meilleurs que ceux de la plupart des pays industrialisés. Au Canada, en effet, on compte 257 scientifiques et techniciens par 1 000 habitants, comparativement à 140 pour les pays industrialisés. Le rapport est deux fois plus élevé que pour les autres pays industrialisés. Aux États-Unis, on ne compte que 55 scientifiques et techniciens par 1 000 habitants.

Le Canada a été bien avisé d'investir dans l'éducation et la santé de sa population: 7,2 p. 100 pour l'éducation, 8,6 p. 100 pour la santé et seulement 2 p. 100 pour le secteur militaire. Le rapport dépenses militaires-dépenses sociales est excellent. Les dépenses militaires ne correspondent qu'au huitième des dépenses pour l'éducation et la santé tandis que, comme je le signalais, les pays en voie de développement dépensent toujours plus, en moyenne, 1,5 fois

[*Texte*]

industrial countries are doing that. I think Canada has a good record on these issues.

It has certain distressing features also, which we highlight in the report. It has a long way to go yet in some respects in human development, particularly in regard to women and development. When the Canadian human development index is adjusted for gender disparity, Canada comes down from number 1 to number 8 and the Nordic countries move up, particularly Sweden, Denmark, and Norway.

The reason is not so much a difference in education and in health. Between males and females, they are fairly close. The reason is employment. In the labour market, woman participate much less here than, say, in the Nordic countries. The wages of women for equal jobs are about two-thirds of what the males get. So there is an agenda there for change in terms of what needs to be done for women.

There are two other aspects in which, if I may point out as a friend, Canada has still a long way to go, because Canada is at the top in those two respects, and that is a dubious distinction. One is drug crimes, 308 drug crimes per 100,000 people. It is number 1 in the industrial world.

The second is road accidents. Maybe this is part of a good highway system, but there are 976 injuries and deaths in road accidents per 100,000 people. Again, this is number 1 in the industrial world.

There are certain signs of social distress. So I think one has to put Canadian human development achievements into perspective.

Let me say quickly what the comparison of income and human development does in understanding societies. You cannot understand societies just by GNP per capita. I will give you a few good comparisons. Take Saudi Arabia and Sri Lanka. Saudi Arabia has 15 times the income of Sri Lanka, but Saudi Arabia ha a lower literacy rate than Sri Lanka and a lower life expectancy.

Take Brazil and Jamaica. Brazil has twice the income of Jamaica, and you would think that everything would be twice as good. But in Brazil, child mortality—children dying before the age of five—is four times higher compared to Jamaica, because they haven't put the income into the health of the children.

Take the United States, next door. The United States normally is number 6 or so in the world in per capita income, but if you take child mortality, it is number 44 in the world. If you take infant mortality, Washington, D.C. is behind Sri

[*Traduction*]

plus pour le secteur militaire que pour la santé et l'éducation, Pour certains pays, c'est deux ou trois fois plus; c'est même le cas pour certains pays industrialisés. Il me semble que les résultats du Canada sont excellents à cet égard.

Par contre, certains indicateurs sont troublants et nous le signalons dans le rapport. Pour certains aspects du développement humain, il reste beaucoup à faire, surtout au chapitre de la place des femmes dans le développement. Correction faite à l'indicateur composite de développement humain pour l'écart entre les sexes, le Canada passe de la première à la huitième position et les pays nordiques, notamment, la Suède, le Danemark et la Norvège gagnent du terrain.

Le résultat est attribuable, non pas tant à des différences en matière d'éducation ou de santé, où on constate l'égalité des hommes et des femmes, à peu de choses près, mais plutôt à des écarts dans le domaine de l'emploi. En effet, la participation des femmes au marché du travail est beaucoup moindre ici que dans des pays comme les pays nordiques. À travail égal, le salaire des femmes correspond environ aux deux tiers de celui des hommes. Il est donc clair que des changements doivent intervenir en faveur des femmes.

Je signalerai également à titre d'ami du Canada, deux autres aspects où il reste encore beaucoup à faire puisque le Canada a l'honneur douteux d'être un chef de file en la matière. D'une part, pour les crimes liés à la drogue, le Canada arrive au premier rang du monde industrialisé, avec un taux de 308 crimes par 100 000 habitants.

En deuxième lieu, la question des accidents de la route. On constate pour le Canada, peut-être à cause de l'excellent réseau routier, 976 blessures et décès causés par des accidents de la route par 100 000 personnes. Ici encore, le Canada occupe le 1er rang parmi les pays industrialisés.

Il existe donc ici certains signes de difficultés sociales. Il convient donc de relativiser les résultats du Canada en matière de développement humain.

Permettez-moi de vous expliquer brièvement comment la comparaison du revenu et du développement humain nous permet de mieux comprendre les sociétés. On ne peut pas connaître une société simplement en connaissant son PNB par habitant. Voici quelques comparaisons intéressantes à cet égard. Prenons l'Arabie Saoudite et le Sri Lanka. Le revenu de l'Arabie Saoudite est de 15 fois supérieur à celui du Sri Lanka, mais le taux d'alphabétisation et l'espérance de vie sont plus faibles en Arabie Saoudite qu'au Sri Lanka.

Prenons maintenant le cas du Brésil et de la Jamaïque. Le revenu du Brésil étant supérieur de deux fois à celui de la Jamaïque, on pourrait supposer que les gens y vivent deux fois mieux. Pourtant, au Brésil, la mortalité infantile—le nombre d'enfants qui meurent avant l'âge de cinq ans—est quatre fois plus élevée qu'en Jamaïque, puisque les Brésiliens n'ont pas affecté de revenu à la santé des enfants.

Prenons maintenant les États-Unis, votre voisin. Pour ce qui est du revenu par habitant, les États-Unis occupent normalement à peu près le sixième rang à l'échelle mondiale. Cependant, pour ce qui est de la mortalité infantile, ils

[*Text*]

Lanka. I am glad. . .I just read that the American government is going to buy vaccine for the children. America is behind many developing countries in child vaccination, and in ensuring the full potential, the full development of the children.

Take the difference between blacks and whites, with all the development of the legislation that has happened. It will come in our next report. We are having a profile of America from the latest 1990 census, which gives good figures for all minorities. If you take the white population in America, they will rank number one in the world—they'll top Canada—but if you take the black population of the world and of America, they'll be number 35 in the international community.

• 1005

So it depends. As I said, if America were segregated, the white population would be on top of all of the other countries, even ahead of Canada—but only the white majority. It is because they are a multi-racial society that the averages go down and they rank seventh or so in the world. The black population would be ranked number 35 in the world.

So what the human development index does is make you understand the profile of societies, how they live and breathe. It makes you understand why the Los Angeles riots happened or why Sri Lanka disrupts itself, and what are the ethnic problems in various countries. In the next report we will give more profiles from within countries so that there is a better understanding of the issues.

Let me come to the main point that I want to make to all of you this morning. I want to bring certain proposals to your attention. In light of the analyses we have made in our reports, I believe five windows of opportunity have opened up internationally, and it is up to us to capitalize on those opportunities.

First, it is possible today to ask for a freeze in military spending, at least in the developing countries, which will release sufficient resources to finance the essential goals of the entire human development agenda. If there is a freeze on military spending in the developing countries, potentially that will release $50 billion over the next decade. That could put all the children in schools and finance primary health care, clean drinking water and family planning services for all, and end malnourishment. Essential human goals can be financed.

Can it be done? When there's an end to the Cold War and a reduction in military spending in the industrial countries, I think they would be in a position to ask for a freeze in military spending in the developing countries, but

[*Translation*]

occupent le 44e rang. Pour la mortalité infantile, Washington, D. C., se classe derrière le Sri Lanka. Je suis heureux d'avoir appris dernièrement que le gouvernement américain va acheter des vaccins pour les enfants. Les États-unis tirent de l'arrière par rapport à bon nombre de pays en développement en matière de vaccination des enfants et pour ce qui est de faire en sorte que les enfants réalisent leur plein potentiel.

Prenons la différence entre les Noirs et les Blancs, compte tenu de tous les progrès sur le plan législatif. Il en sera question dans notre prochain rapport. Le tableau que nous dressons pour les États-Unis d'après le dernier recensement de 1990 montre que les chiffres sont bons pour tous les groupes minoritaires. Quand il s'agit uniquement de la population blanche des États-Unis, ce groupe se classe au premier rang dans le monde—avant le Canada—, mais quand il s'agit de la population noire du monde et des États-Unis, ce groupe figure au 35e rang parmi la communauté internationale.

Ainsi, cela dépend. Comme je l'ai dit, si l'on isole la population blanche des États-Unis des autres groupes, celle-ci se trouve au premier rang par rapport à tous les autres pays, même par rapport au Canada—mais il ne s'agit que de la majorité blanche. C'est parce que les États-Unis constituent une société multiraciale que les moyennes tombent et que le pays se classe à peu près au septième rang dans le monde. S'il ne s'agissait que de la population noire, celle-ci se trouverait au 35e rang dans le monde.

Ainsi, l'indicateur composite de développement humain permet de comprendre le portrait des sociétés, de les saisir dans leur vécu quotidien. Cet indicateur nous éclaire sur l'origine des émeutes de Los Angeles et sur la tendance du Sri Lanka à s'autodétruire ainsi que sur les problèmes ethniques avec lesquels divers pays sont aux prises. Dans notre prochain rapport, nous présenterons davantage de portraits de pays vus de l'intérieur de manière à favoriser la compréhension des problèmes qui s'y posent.

Permettez-moi d'en venir maintenant au principal sujet dont je veux vous entretenir ce matin. Je veux porter à votre attention un certain nombre de propositions. Les analyses que nous présentons dans nos rapports montrent l'existence, au plan international, de cinq nouveaux créneaux qu'il nous incombe d'exploiter.

Premièrement, dans le contexte actuel, il est possible de demander un gel des dépenses militaires, du moins dans les pays en développement, qui permettrait de libérer les fonds nécessaires pour financer les objectifs essentiels de l'ensemble du programme de développement humain. Le gel des dépenses militaires dans ces pays pourrait libérer 50 milliards de dollars au cours des dix années à venir. On pourrait ainsi mettre tous les enfants sur les bancs d'école, financer les soins de santé essentiels, assurer l'approvisionnement en eau potable et l'accès universel aux services de planification familiale et mettre fin à la malnutrition. Il est possible de financer les objectifs essentiels du développement humain.

Cela est-il réalisable? Quand on sait que la guerre froide est maintenant chose du passé et que les pays industriels réduisent leurs dépenses militaires, il me semble que ceux-ci seraient en mesure de demander le gel des dépenses

[*Texte*]

they'll also then have to accept a lot of discipline. That means phasing out military assistance and phasing out military bases. That means putting restraints on the shipment of sophisticated military arms and drastically reducing subsidies to arms manufacturers and concessional suppliers.

By having new alliances for peace: Previously, during the Cold War, we were trying to find allies in the Third World to fight the Cold War by proxy. Now they'll have to lean on countries, whether in the Middle East, South Africa, India or Pakistan, to settle their differences around the negotiating table and have new alliances for peace.

That will be the real end of the Cold War. The Cold War may be over in terms of the east-west conflict, but it is not over in the Third World. Arms are still being sent to the Third World, conflicts are still going on, and military expenditures are still high. India and Pakistan, two of the poorest nations, are spending $18 billion a year on defence, and then they ask for every million dollars of aid.

• 1010

It is time to put it in a new perspective and say no more. If you are willing to engineer new alliances for peace, then you have to come around the negotiating table rather than have industrial countries giving higher subsidies to the military exporters, as is beginning to happen in many industrial countries.

There is a second window of opportunity, a tremendous scope today to restructure your aid levels, not increase them but restructure them, and put them where they're needed. We analysed the aid picture as it exists today and the cold fact is that the aid picture still carries the scars of the Cold War. The allocations are still made to allies on strategic considerations. Look at the evidence. Only one-fourth of the aid today, of the total bilateral order, is going to the poorest nations where there is real poverty. In the case of Canada, I gather a recent study by Andrew Clark and the North-South Institute shows that about 30% of Canadian aid goes to the poorest nations.

Look at the signal the aid gives. Does it go to high military spenders in the Third World or to low military spenders? Do you know what the evidence is? To date, twice as much aid per capita goes to the highest military spenders in the Third World compared to low military spenders. The signal is that if you spend more on the military you'll get more aid. This was part of the pattern of old alliances.

Take another aspect. Only less than 7% of aid today is going into human priority concerns: primary education, basic health care, family planning and nutrition. Of course we need highways, and we need power stations, and we need training

[*Traduction*]

militaires dasn les pays en développement, mais il leur faudrait aussi acepter de s'autodiscipliner. Il leur faudrait éliminer graduellement l'aide militaire et fermer progressivement les bases militaires. Il leur faudrait imposer des restrictions aux envois d'armements militaires de pointe et réduire considérablement les subventions destinées aux fabricants et aux fournisseurs d'armes.

Il leur faudrait créer de nouvelles alliances de paix. Par le passé, à l'époque de la guerre froide, ils essayaient de se trouver dans le Tiers monde des alliés qui leur permettaient de poursuivre le combat par procuration. Ils devront dorénavant exercer des pressions sur ces pays du Proche-Orient, de l'Afrique du Sud, de l'Inde ou du Pakistan pour qu'ils règlent leurs différends à la table des négociations et qu'ils forment de nouvelles alliances de paix.

C'est ainsi que l'on pourra vraiment mettre un terme à la guerre froide. Car, si le conflit s'est résorbé entre l'Est et l'Ouest, il persiste dans le Tiers monde. Les pays en développement continuent à recevoir des armes, à se livrer bataille et à consacrer une part importante de leurs budgets aux dépenses militaires. L'Inde et le Pakistan, deux des pays les plus pauvres au monde, dépensent 18 milliards de dollars par an au titre de la défense, pour ensuite demander l'équivalent sous forme d'aide.

Il est temps de voir les choses sous un nouveau jour et d'opposer une fin de non-recevoir aux demandes en ce sens. Si ces pays sont prêts à former de nouvelles alliances de paix, il faut qu'ils viennent à la table des négociations au lieu que ce soient les pays industrialisés qui augmentent les subventions accordées aux exportateurs de matériel militaire, comme cela commence à se produire dans bien des cas.

Il existe également un deuxième créneau pour les pays industrialisés, une occasion sans le précédent, non pas d'augmenter, mais bien de restructurer leurs niveaux d'aide de manière à répondre aux besoins. Nous avons analysé les tendances actuelles en matière d'aide et nous avons été obligés de conclure qu'elles continuent d'être marquées au coin des réalités de la guerre froide. L'aide continue d'être accordée en fonction de considérations stratégiques. Les chiffres le montrent bien. Un quart seulement de l'aide accordée à l'heure actuelle, du montant total d'aide bilatérale, est destiné aux pays les plus pauvres, aux besoins les plus pressants. Au Canada, d'après une récente étude d'Andrew Clark et de l'Institut Nord-Sud, quelque 30 p. 100 de l'aide au développement est destinée aux pays les plus pauvres.

Voyez le message qu'on envoie aux récipiendaires de l'aide. L'aide au Tiers monde va-t-elle aux pays qui ont le budget militaire le plus élevé ou le moins élevé? Savez-vous ce que montrent les chiffres? Jusqu'à maintenant, les pays du tiers monde qui ont un budget militaire élevé reçoivent deux fois plus d'aide par habitant que ceux dont le budget militaire est peu élevé. Le message qui en ressort est que le montant d'aide croît avec l'importance du budget militaire. C'est là une tendance qui caractérisait les anciennes alliances.

Examinons la situation sous un autre angle. Moins de 7 p. 100 de l'aide accordée aujourd'hui est consacrée à des priorités d'ordre humain: enseignement primaire, services de santé de base, planification familiale et nutrition. Nous avons,

[*Text*]

schools and so on, but the question becomes, what is a balance between physical infrastructure and human infrastructure? In country after country in the Third World, human infrastructure is being left behind physical infrastructure. They can't even manage the facilities. The roads go into disrepair. The power stations can't be handled because the people are not trained. Education is missing. Health is missing. Less than 7% of the total aid is for human priority concerns.

My suggestion is that today there is an opportunity to take aid levels—whether they're increased or not, that's a different debate and we can enter that—but there's tremendous mileage one can get by linking aid with real objectives: the objective of reducing poverty, the objective of increasing human development, the objective of discouraging military spending, the objective of encouraging human rights. Aid budgets should be analysed in those terms and tables should be produced. They should be monitored in those terms. I think parliaments and legislatures all over the world can sell aid better on that basis, what it means for people rather than only in esoteric terms, what it means for economic growth.

I know there is a very excited debate going on in Canada about a new aid policy, and again I'll talk to you very frankly. If the newspaper accounts are anywhere near the truth, your friends will be greatly dismayed by the changes that are being contemplated in Canadian foreign aid policy. This is an opportunity after a long time to really focus more on the orientation Canada accepted, and which we applauded all over the international community, that more aid will go to the poorest nations, will go through NGOs, will go in defence of human development and human rights.

After a long struggle, developing countries are just coming close to these goals. They themselves are realizing that, yes, they must make the effort in opening up their economies, dismantling the controls, giving more of a role to their NGOs. They are beginning to focus more on their human development. It is the time to strengthen this emphasis, to go forward rather than to go back and think this should be restructured now maybe in favour of eastern Europe.

• 1015

It may be asked, what is in it for us in Canada to reorient or put more focus on the poorest nations and a low military spending and human development and all the objectives that we are talking about? I'll put it to you. You have a tremendous stake, because the real danger that is going to come to Canada and to many of the industrial countries is from those developing countries that are beginning to explode. Whether you like it or not, you're going to get

[*Translation*]

bien sûr, besoin d'autoroutes, de centrales électriques, d'établissements de formation, mais la question est de savoir quel est l'équilibre qu'il faut rechercher entre l'infrastructure matérielle et l'infrastructure humaine? Dans les pays du Tiers monde, l'infrastructure humaine cède invariablement le pas à l'infrastructure matérielle. Or, on n'arrive même pas dans ces pays à assurer l'entretien de ces installations. Les routes deviennent impraticables, les centrales ne peuvent pas être exploitées, parce que les gens n'ont pas la formation voulue, l'enseignement fait défaut et les services de santé aussi. Moins de 7 p. 100 du montant total de l'aide est destiné à des priorités liées au développement humain.

Je veux vous sensibiliser aujourd'hui au fait que vous avez l'occasion de prendre les niveaux d'aide—la question de savoir s'il faut les augmenter est une question distincte et nous pourrons en discuter—, mais il y aurait des avantages énormes à lier l'aide à des objectifs bien concrets: réduire la pauvreté, favoriser le développement humain, décourager les dépenses militaires et encourager le respect des droits de la personne. Il faudra examiner les budgets d'aide à la lumière de ces objectifs et dresser des tableaux qui permettent d'en suivre l'évolution. Partout au monde, les parlements et les assemblées législatives pourraient faire accepter plus facilement l'aide au développement si elle était présentée en ces termes, c'est-à-dire comme nécessaire au développement humain, au lieu qu'elle soit présentée en termes ésotériques, comme un outil de croissance économique.

Je sais que l'élaboration d'une nouvelle politique d'aide suscite un débat intense au Canada, et je me permettrai, encore une fois, de parler en toute franchise. Si les reportages qu'on lit dans les journaux sont le moindrement près de la réalité, vos amis seront très déconcertés par les modifications qu'on envisage d'apporter à la politique canadienne d'aide à l'étranger. Le moment, longtemps attendu, est venu de mettre davantage l'accent sur l'orientation que le Canada a acceptée et qui a été applaudie par tous les membres de la communauté internationale, à savoir qu'une part plus grande du budget d'aide irait aux pays les plus pauvres, passerait par les ONG et servirait à défendre le développement humain et les droits de la personne.

Après une longue lutte, ces objectifs sont maintenant à la portée des pays en développement. Ceux-ci se rendent compte qu'ils doivent effectivement faire l'effort nécessaire pour ouvrir leurs économies, pour éliminer les restrictions et pour donner un rôle accru à leurs ONG. Ils commencent à mettre davantage l'accent sur le développement humain. Le moment est venu de renforcer cette tendance, d'aller de l'avant au lieu de revenir en arrière et penser qu'il faudrait peut-être songer à restructurer l'aide en faveur des pays d'Europe de l'Est.

D'aucuns pourraient se demander: quel avantage le Canada aurait-il à réorienter sa politique ou à mettre davantage l'accent sur les pays les plus pauvres, ceux dont le budget militaire est le moins élevé, afin de favoriser le développement humain et la réalisation de tous les objectifs dont nous discutons? Eh bien, voici. Vous avez tout intérêt à prendre ce nouveau virage, à cause de la menace réelle que représentent pour le Canada et pour beaucoup des pays

[*Texte*]

involved in conflicts between people, whether it is in Somalia, India, Sri Lanka, Sudan or all over the world. These are the new frontiers; from the United Nations to other powers, they'll be involved. As I said, the poverty will spill over in the form of drugs, pollution, terrorism, AIDS and migration. The kind of stake you have, you do not even recognize.

Let me tell you, the demographic balance has changed dramatically in the last 30 years. In 1960 the industrial countries, the rich nations, were still 30% of the world. Now you are a shrinking minority and an endangered minority of the globe. Last year only 5% of the new babies were born in the industrial world, and 95% in those desperate countries in the developing world. When I say 5% in the industrial world, that includes eastern Europe and Russia and so on.

This is the new demographic balance of the 21st century as the old generations phase out. Whether you like it or not, both your dangers and your opportunities come from the Third World, from the 95% of the population already being born. I hope it goes down and that we can have population control, but human development itself is the strongest contraceptive, particularly female literacy. Through that it will come. In any case, the populations for the 21st century are being born. It is in that context that you have to think of a social safety net and a reorientation of order.

My third point is that there's another major opportunity in opening up the global markets and opportunities for all nations. I think it is true that what the poor ultimately need is not charity, except as a temporary measure, but access to markets, whether domestically or internationally. It is also true that developing countries have begun to listen to the lessons you are preaching to them: reduce the state intervention in the markets, dismantle controls, open up. All the way from India to Brazil, markets are opening up, and they are opening up in the former socialist bloc, eastern Europe and Russia.

Please recognize the implications of this. Your success also brings some new responsibilities. If the markets are opening up everywhere, the experiment cannot succeed unless markets also open up in the north. The south markets will all be frustrated otherwise. Where will they send the goods?

[*Traduction*]

industrialisés ces pays en développement qui commencent à exploser. Que vous le vouliez ou non, vous serez entraînés dans les conflits qui opposent les gens entre eux, que ce soit en Somalie, en Inde, au Sri Lanka, au Soudan ou ailleurs au monde. Ce sont là les nouvelles frontières; aucun des membres de la communauté internationale n'y échappera. Comme je l'ai dit, les répercussions de la pauvreté se feront sentir par la voie des drogues, de la pollution, du terrorisme, du sida et des migrations. Vous n'êtes même pas conscients de l'ampleur de l'enjeu.

Permettez-moi de vous dire que l'équilibre démographique s'est radicalement modifié au cours des 30 dernières années. En 1960, les pays industrialisés, les pays riches, comptaient toujours 30 p. 100 de la population mondiale. Vous constituez maintenant une minorité en décroissance, voire en voie d'extinction. L'an dernier, 5 p. 100 seulement des naissances ont été enregistrées dans le monde industrialisé, tandis que 95 p. 100 des nouveau-nés ont vu le jour dans ces pays désespérés du monde en développement. Cette proportion de 5 p. 100 pour le monde industrialisé comprend les pays d'Europe de l'Est, notamment la Russie.

Voilà le nouvel équilibre démographique qui caractérisera le XXI[e] siècle, au fur et à mesure que les anciennes générations disparaissent. Que vous le vouliez ou non, c'est le Tiers monde qui est la source autant des périls qui vous guettent que des possibilités qui s'offrent à vous, puisqu'il compte déjà 95 p. 100 des nouveau-nés. J'espère que le taux de natalité diminuera et que nous réussirons à maîtriser la croissance démographique, mais c'est le développement humain, et plus particulièrement l'alphabétisation des femmes, qui constitue le meilleur contraceptif. Seul le développement humain permettra de freiner la croissance démographique. Quoi qu'il en soit, les générations qui constitueront la population du XXI[e] siècle sont déjà en train de naître. C'est dans ce contexte qu'il faut envisager un filet de sécurité sociale et une nouvelle structure.

Troisièmement, la mondialisation des marchés et les possibilités qui en découlent pour tous les pays constituent un autre créneau important. Il est vrai que ce dont les pauvres ont besoin en fin de compte, c'est, non pas la charité, sauf comme mesure temporaire, mais l'accès aux marchés, nationaux ou internationaux. Il est vrai également que les pays en développement ont commencé à prêter l'oreille à vos exhortations: réduire l'intervention de l'État dans les marchés, éliminer les restrictions, passer à un marché ouvert. Partout au monde, en Inde comme au Brésil, les marchés s'ouvrent, et ils s'ouvrent également dans ce qui était le bloc socialiste, c'est-à-dire en Europe de l'Est et en Russie.

Je vous invite à bien vous rendre compte des conséquences qui en découlent. Le succès que vous avez obtenu n'est pas sans entraîner de nouvelles responsabilités. Si les marchés s'ouvrent partout au monde, il faut absolument que ceux du Nord s'ouvrent également pour que l'entreprise puisse réussir, sinon les marchés du Sud ne trouveront pas de débouchés. Où enverront-ils leurs biens?

[*Text*]

If India and Pakistan today become like South Korea, which they're trying to do under your stimulus and the stimulus of the World Bank and IMF, and the preaching of the last two decades—they're opening up—if they become like South Korea, they'll have $75 billion more exports. Exports of what? Textiles, leather, footwear, steel—the very things that are under the greatest protection. Unless markets open up in the north, markets cannot open up in the south or eastern Europe or Asia indefinitely. They will come to the borders and be frustrated. Also, 80% of the trade is OECD trade. You can't tell the 20% to keep opening up and trade among themselves unless there is an opening up of the north.

• 1020

What does it mean? It means if there is structural adjustment in the south, there will have to be structural adjustment in the north. You will have to train your workers, get ready for new industries, phase out of the old, where your competitive advantage is going, and be ready.

In this context, let me also tell you that the study of OECD nations shows that in the last decade, when developing countries and communist countries started opening up, the OECD nations started closing down. Out of 24 nations, 20 have become more protectionist according to the OECD study itself. This is a non-viable situation. Something has to give.

Ultimately, trade is not a robbery. Trade is beneficial to all if it is fair trade. But free and fair trade does carry a lot of adjustments within a society. Countries which have been ready for it, which have invested in the people, the technology, the retraining of workers, can accommodate the pace of change. Otherwise, if they stand against the forces of change, they lower their own standard of living as well as lowering international prospects. It has very serious implications.

I know Canada is entering into the new trade area with the U.S.A. and Mexico, which will be extended probably to Latin America. With the single market in Europe and with Japan leading the Pacific Rim countries—the three dominant trading blocs that are emerging—I think the real issue of the 1990s will be whether these trade blocs will be protectionist, opening up opportunities only within themselves, or will be outward-looking. Will they open up opportunities between the blocs and accommodate others? Will they bring the countries to a level of prosperity and competition where they can compete all over the world and not be afraid, rather than withdraw behind walls? That, I think, will depend a good deal on whether this open market experiment succeeds or not.

[*Translation*]

Si l'Inde et le Pakistan suivent l'exemple de la Corée du Sud, comme ils essaient de le faire sous votre impulsion et sous celle de la Banque mondiale et du FMI, pour donner suite aux exhortations des 20 dernières années—ils ouvrent leurs marchés—s'ils deviennent comme la Corée du Sud, ils auront pour 75 milliards de dollars de biens de plus à exporter. Qu'auront-ils à exporter? Toutes sortes de biens—des textiles, du cuir, des chaussures, de l'acier—ceux-là mêmes qui sont soumis aux mesures de protection les plus strictes. Si les marchés du Nord ne s'ouvrent pas, les barrières ne pourront pas être levées indéfiniment dans le Sud ou en Europe de l'Est ou encore en Asie. Si les frontières continuent d'être fermées, on s'impatientera. Par ailleurs, 80 p. 100 du commerce est le fait des pays de l'OCDE. On ne peut pas dire aux 20 p. 100 qui restent de continuer à s'ouvrir et à pratiquer le commerce entre eux si les marchés du Nord ne s'ouvrent pas également.

Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que, s'il y a rajustement structurel dans le Sud, il faudra qu'il y ait rajustement structurel dans le Nord. Vous devrez former vos travailleurs, vous préparer pour l'arrivée de nouvelles industries, démanteler graduellement les anciennes industries, où vous êtes en train de perdre votre avantage compétitif, et être prêts.

Dans ce contexte, permettez-moi également de vous dire que l'étude sur la situation des pays de l'OCDE au cours des dix dernières années montre que, au fur et à mesure que les pays en développement et les pays communistes ont commencé à ouvrir leurs marchés, les pays de l'OCDE ont commencé à fermer les leurs. Sur 24 pays, 20 sont devenus plus protectionnistes d'après l'étude faite par l'OCDE. Cette situation est intenable et ne peut pas durer.

En fin de compte, le commerce ne s'apparente pas au vol. Le commerce profite à tous dans la mesure où l'on respecte le principe de l'équité. Mais le commerce libre et équitable exige une bonne part d'adaptation. Les pays qui ont su se préparer, qui ont investi dans les ressources humaines, la technologie et le recyclage des travailleurs, peuvent soutenir le rythme du changement. Les pays qui, au contraire, s'opposent aux forces du changement, abaissent leur propre niveau de vie et réduisent les perspectives internationales. Les répercussions sont très sérieuses.

Je sais que le Canada s'apprête à faire partie d'une nouvelle zone commerciale avec les États-Unis et le Mexique, laquelle zone s'étendra sans doute à l'Amérique latine. Avec l'avènement du marché unique en Europe et l'émergence du Japon à la tête des pays en bordure du Pacifique—l'arrivée sur la scène de ces trois grands blocs commerciaux—je crois que la question des années quatre-vingt-dix sera de savoir si ces blocs seront protectionnistes, s'ils ouvriront leurs marchés uniquement aux pays qui en font partie ou s'ils s'ouvriront vers l'extérieur. Élargiront-ils les possibilités commerciales entre les blocs et permettront-ils à d'autres pays d'en bénéficier? Feront-ils en sorte d'assurer aux pays qui en sont membres la prospérité et la compétitivité qui leur permettront de soutenir la concurrence partout au monde, sans crainte et sans qu'ils aient besoin d'ériger des murs protectionnistes? Cela dépendra en grande partie, à mon avis, du succès qu'obtiendra l'expérience des marchés ouverts.

[*Texte*]

A fourth window of opportunity, to my mind, is coming from the environment side. All nations are worried about the threat of environmental degradation. You don't have to pollute yourself if your neighbours are polluting, as you are well aware in Canada. You are just as threatened. Pollution certainly carries no passport, international pollution coming from developing countries or developed industrials.

The opportunity today is that everybody is becoming conscious. Let us make the polluters pay. Let us introduce market principles in the environment. After all, we are so fond of markets everywhere. Why not in the most precious resource that sustains life—ecology? Domestically, the principle is being accepted. If industrialists are polluting, let us put taxes on them. The "polluter pay" principle is coming.

What about internationally? Why not make polluting nations pay according to the carbon dioxide emissions and other emissions? Why not issue tradable permits today so that nations have to buy permits in order to have the privilege and the right to pollute? If that is done, industrial countries will not be able to generate 75% of the carbon emissions of the world without having to pay for it. The more the nations pollute, the more they will have to pay for the privilege of buying those permits.

• 1025

I think it is time to introduce the market principle in environment. You can have any number of lectures on it, treaties on it, passionate commitments on it, but you know and I know that when it hurts you in the pocketbook, that's the only time you start bringing in changes. That's why markets work: pricing systems.

Today, look at energy consumption in the world. We have analysed it in our report. For every $100 of output that is produced, the energy consumed in terms of equivalent kilograms is 15 kilograms in Japan, the most efficient energy user today; 38 kilograms in America, two and a half times Japan; 54 kilograms in Canada, more than three and a half times Japan. Why? Because the price of gasoline, compared to Europe and compared to Japan, is too low. Unless these countries have to pay for the carbon emissions, for environmental degradation, they may not come under that kind of compulsion to pass this on to their energy consumers. That's from where the adjustment will come.

It is said, and I think very wrongly, that environmental cost, more attention to the environment, will cost jobs. There is only one telling example I can give you.

Japan today has the best environmental safeguards, has the lowest energy consumption per unit of output, has adopted more environmental technologies, and Japan today has neither lost jobs nor output. It has beaten all of you in

[*Traduction*]

Le quatrième créneau nous vient, selon moi, de l'environnement. Tous les pays s'inquiètent de la menace de dégradation environnementale. Même quand on ne pollue pas soi-même, les voisins s'en chargent, comme vous le savez très bien au Canada. La menace nous guette tous. La pollution n'a certes pas besoin de passeport pour franchir les frontières d'un pays, qu'elle provienne des pays en développement ou des pays industrialisés.

Le créneau qui se présente aujourd'hui vient du fait que tout le monde devient conscient du problème. Il faut obliger les pollueurs à payer les dégâts. Il faut appliquer à l'environnement les principes du marché. Après tout, nous n'hésitons pas à appliquer partout les règles du marché. Pourquoi ne pas les appliquer à notre richesse la plus précieuse, celle dont dépend la vie sur terre—l'écologie? C'est un principe que l'on accepte de plus en plus à l'échelle nationale. On se dit que les entreprises qui polluent doivent être frappées d'un impôt particulier. L'avenir est au principe du «pollueur-payeur».

Pourquoi ne pas appliquer le principe à l'échelle internationale? Pourquoi ne pas obliger les pays qui polluent à payer en fonction de leurs émissions de gaz carbonique et d'autres gaz? Pourquoi ne pas émettre dès aujourd'hui des permis échangeables, de sorte que les pays soient obligés d'acheter des permis pour avoir le droit et le privilège de polluer? Ainsi, les pays industrialisés ne pourraient plus produire 75 p. 100 des émissions de gaz carbonique au monde sans avoir à en payer les conséquences. Plus un pays polluerait, plus il devrait payer cher le privilège que confèrent ces permis.

Je pense qu'il est temps d'appliquer à l'environnement les règles du marché. On aura beau organiser autant de conférences qu'on voudra, signer des traités, prendre des engagements pleins de ferveur, vous savez comme moi que c'est seulement lorsque des gens se sentiront atteints dans leur portefeuille qu'ils commenceront à apporter des changements. C'est ce qui fait fonctionner les marchés: les systèmes de tarification.

Prenez, par exemple, la consommation d'énergie dans le monde. Nous l'avons analysée dans notre rapport. Pour produire 100$ de biens, la consommation d'énergie, en équivalent-pétrole, est de 15 kilogrammes au Japon, le pays qui utilise l'énergie le plus efficacement; de 38 kilogrammes en Amérique, soit deux fois et demie la consommation du Japon; et de 54 kilogrammes au Canada, soit plus de trois fois et demie la consommation du Japon. Pourquoi? Parce que le prix de l'essence dans ces pays est trop faible comparativement aux prix européen et japonais. En l'absence d'une taxe sur les émission de gaz carbonique et sur la dégradation de l'environnement, ces pays ne se sentent nullement obligés de transférer ces coûts aux consommateurs d'énergie. Il faut se servir du prix pour provoquer des changements.

Certains prétendent, à tort, à mon avis, que le coût d'une meilleure protection de l'environnement se mesurera en emplois perdus. Je ne vous citerai qu'un seul exemple éloquent.

Le Japon a actuellement les meilleures protections environnementales, la plus faible consommation d'énergie par unité de production, les technologies les plus respectueuses de l'environnement et il n'a subi ni pertes d'emploi ni baisse

[*Text*]

terms of output and employment. And they're positioned for the environmentally safe world of the 21st century. They've developed technologies for that, and they'll be able to out-compete most countries.

Environmental concern, our attention today, does not cost either output or jobs. There are ways of reconciling them. I think the question is, basically, are we prepared to pay for the use of environment?

The environment has been raped so far because it is free. Unless a price is put on it for the privilege of using environment, both by private people and by nations, there is not going to be the kind of adjustment we're looking for for a more sustainable development in the future.

Finally, let me say that there is an opportunity today for a different global governance that is more responsive to the interests of people and nations, a more democratic, global governance.

We set up many institutions after the Second World War to run the world: United Nations, World Bank, IMF, GATT. Many of them now have lost some of their mandate in the economic field.

Look at the IMF. It was supposed to be the money manager of the world. What is it managing? It is a 10% money manager. It is charitable to call it an international monetary fund. The only conditionality it has is vis-à-vis developing countries, which are responsible for 10% of global liquidity. It has no conditionality vis-à-vis industrial countries. Their monetary policy is set by G-7 or, more often, by the Federal Reserve Board in the United States. I think Alan Greenspan probably is more of an international finance minister than Mr. Camdessus in the IMF. This is where we have reduced the power of IMF to a 10% global money manager.

• 1030

Take the World Bank. It was supposed to be an international institution, transferring resources from the markets to the poor developing countries. Do you know how much they transferred last year? Minus $1.7 billion went to the developing world. Don't get confused by the big numbers they lend. The World Bank lent $22 billion, but by the time they collected their debts from the developing countries, it was a negative transfer of $1.7 billion. What kind of an international institution is it? It is supposed to go non-creditworthy countries, to help them by standing in between them and the markets.

The World Bank is not getting the support it needs from its donors. As such, it is becoming a collector of debt rather than a recycler of resources. It's becoming irrelevant to the development of the Third World.

[*Translation*]

de production. Il est plus fort que vous tous sur le plan de la production et sur celui de l'emploi. Il est prêt à prendre sa place dans l'environnement sain du XXI[e] siècle. Il a mis au point des technologies pour s'en assurer et il sera plus compétitif que la plupart des autres pays.

La protection de l'environnement, qui retient notre attention aujourd'hui, ne menace ni la production ni l'emploi. Il y a des moyens de concilier ces objectifs. Je pense que la question consiste essentiellement à déterminer ce que nous sommes prêts à payer pour pouvoir utiliser l'environnement.

L'environnement a été mis à sac parce qu'il est gratuit. A moins que les particuliers et les nations ne soient obligés de payer pour le privilège d'utiliser l'environnement, les changements que nous estimons nécessaires pour assurer un développement durable à l'avenir ne se produiront pas.

Enfin, permettez-moi de dire que nous avons aujourd'hui la possibilité de modifier la gestion des affaires publiques mondiales pour la rendre plus démocratique et pour mieux répondre aux intérêts des peuples et des nations.

Après la Seconde Guerre mondiale, nous avons créé de nombreuses institutions pour diriger les affaires du monde: les Nations Unies, la Banque mondiale, le Fonds monétaire international, le GATT. Plusieurs d'entre elles ne remplissent plus vraiment leur mandat dans le domaine économique.

Prenez le FMI. Il a été créé pour gérer les affaires monétaires à l'échelle mondiale. Que gère-t-il? Dix p. 100 seulement des liquidités mondiales. C'est faire preuve de beaucoup de charité que d'appeler cette institution un fonds monétaire international. Il n'impose ses conditions qu'aux pays en développement qui détiennent 10 p. 100 des liquidités mondiales. Il n'impose pas ses conditions aux pays industrialisés. La politique monétaire de ces pays est établie par le G-7 ou, plus souvent, par la Banque centrale américaine. Je pense qu'Alan Greenspan joue probablement davantage le rôle d'un ministre des Finances international que M. Camdessus du FMI. C'est ainsi que nous avons réduit les pouvoirs du FMI qui n'exerce plus son influence que sur 10 p. 100 des liquidités mondiales.

Qu'en est-il de la Banque mondiale? Cette institution internationale a été créée pour canaliser les ressources des marchés vers les pays pauvres en développement. Savez-vous quelle somme elle leur a octroyée l'an passé? Elle a en fait retiré 1,7 milliard de dollars des pays en développement. Ne vous laissez pas tromper par l'importance des prêts qu'elle accorde. La Banque mondiale a prêté 22 milliards de dollars, mais après s'être fait rembourser les dettes des pays en développement, les transferts représentent un solde négatif de l'ordre de 1,7 milliard de dollars. Quel genre d'institution internationale est-ce là? Elle est censée aider les pays non solvables en servant d'intermédiaire entre eux et le marché.

La Banque mondiale ne reçoit pas des pays donateurs l'aide dont elle a besoin. Au lieu de recycler les ressources, elle est en train de se transformer en agence de recouvrement. Elle ne contribue plus beaucoup au développement du Tiers monde.

[*Texte*]

Take the United Nations. Certainly on the political side there is an emergence of the United Nations in peacekeeping and peacemaking. After the end of the Cold War and the end of the threat of veto, there is suddenly a major use of United Nations, from Iraq to Cambodia to El Salvador to all of the trouble spots in the world. This is to be welcomed. But what is the role of the United Nations in the development field?

If today the concept of security is changing, it's not just territorial security but also people security. It is not conflict between nations but within nations. You can't solve Somalia's problems through just police force. You have to make this a long-term development issue. That goes for many countries.

I strongly believe we need an economic security council in the United Nations, not just a political security council. An economic security council can look at the issues that come up every day—the trade issues, food security issues, humanitarian assistance issues, poverty issues, environmental issues. These are issue that affect people, not just territory.

Instead of having ad hoc summits... If it's the environment, let's have a summit and then forget about it for the next few years. Summits lead very few processes. If it's women, let's have a summit. If it's children, let's have a summit. Rather than a forum for decision-making for consideration of these issues from day to day, making compromises in the background, there should be a small forum of 15 or 20 nations, some permanent, some rotating, with no veto. There can be no veto on the economic issues. There should be a new economic security council to deal with the new realities of development security for the people.

Let me conclude by suggesting that all of you have a great opportunity to lead on these issues. There is a world summit on social development now planned for 1995. The idea is not so much that it's a social development summit. The idea is that 1995 is the 50th anniversary of the United Nations. It is a time to look back at what was achieved to keep peace in the world, to look ahead to the next 50 years, what kind of challenges are coming on the issues of poverty, pollution, drugs, food security, humanitarian assistance, and what can be done through a new understanding among nations.

This is the time for a more realistic dialogue between poor and rich nations, not a confrontation, but a very constructive dialogue. I do believe there can be a compact on human development. Human issues unite us, they don't divide us. Human distress is in all countries. In poor countries it may express itself in the form of people not having enough to eat or to survive. In rich countries it expresses itself in the form of pollution, in the form of personal security, urban violence, homelessness and many other issues.

[*Traduction*]

Parlons maintenant des Nations Unies. Bien sûr, sur le plan politique, les Nations Unies jouent un rôle de plus en plus important dans le maintien et le rétablissement de la paix. Depuis la fin de la guerre froide et de la menace de l'imposition d'un veto, on a soudainement recours aux Nations Unies, de l'Irak au Cambodge, au Salvador, dans tous les points chauds de la planète. Nous nous en félicitons. Mais quel est le rôle des Nations Unies en matière de développement?

Le concept de la sécurité est en train d'évoluer; il ne vise plus seulement la sécurité du territoire, mais s'étend maintenant à la sécurité des peuples. Les conflits n'opposent pas des nations mais des peuples à l'intérieur des nations. L'intervention militaire ne suffira pas à résoudre les problèmes de la Somalie. Il faut y voir un problème de développement à long terme. Cela est vrai pour de nombreux pays.

Je crois fermement qu'il faut créer au sein des Nations Unies un conseil de sécurité économique en plus du conseil de sécurité politique. Un tel conseil examinerait des problèmes qui se posent tous les jours: commerce, sécurité alimentaire, aide humanitaire, pauvreté, environnement. Les questions ont un impact sur les peuples, pas seulement sur le territoire.

L'état de l'environnement, la condition de la femme, celle des enfants sont préoccupants? Que faisons-nous? Nous organisons un sommet qui donnera bien peu de résultats, mais nous dispensera pendant quelques années d'avoir à penser à ces problèmes. Au lieu de ces sommets, il faudrait créer un groupe qui prendrait des décisions, qui examinerait ces questions au jour le jour, qui négocierait des compromis dans les coulisses. Il faudrait créer un petit groupe de 15 à 20 pays, dont certains membres seraient permanents et les autres se remplaceraient par roulement et où aucun pays n'aurait de droit de veto. Il ne peut y avoir de droit de veto sur des questions économiques. Il faudrait un nouveau conseil de sécurité économique pour répondre aux nouvelles réalités de la sécurité du développement des peuples.

En conclusion, permettez-moi de dire que vous avez tous une belle occasion de montrer la voie. Un sommet mondial sur le développement social est prévu pour 1995. Il ne s'agit pas tellement de discuter du développement social, mais de marquer le 50e anniversaire des Nations Unies. C'est une occasion de faire le point sur ce qu'on a fait pour maintenir la paix dans le monde, d'imaginer les 50 prochaines années, les défis que nous devrons relever en matière de pauvreté, de pollution, de drogues, de sécurité alimentaire, d'aide humanitaire, et d'essayer de voir ce qu'une nouvelle entente entre les nations nous permettra d'accomplir.

Il est temps d'établir un dialogue plus réaliste entre les nations pauvres et les nations riches. L'heure n'est plus à la confrontation; il faut entamer un dialogue positif. Je crois sincèrement qu'un pacte sur le développement humain est possible. Les problèmes humains nous unissent, ils ne nous divisent pas. La détresse humaine existe dans tous les pays et elle a de nombreux visages: faim et misère dans les pays pauvres; pollution, menace contre la sécurité des personnes, violence urbaine, clochardise, pour n'en nommer que quelques-uns, dans les pays riches.

[*Text*]

• 1035

It is possible today to identify the concerns of all nations and then think of a global governance that can address these issues increasingly in the forum of the United Nations and other international institutions. That's the opportunity that I think will be offered in the next two years if the nations of the world start thinking about it carefully and constructively from now on. Ultimately, summits produce the same agreements as are reached beforehand through a good deal of dialogue. Otherwise summits are a waste of time.

Let me thank you for your very patient hearing. I thought I'd like to pull out some of the key policy conclusions of the *Human Development Report* and the kind of opportunities we have in the years ahead. I'll greatly welcome a discussion with you this morning. Thank you very much.

The Chairman (Mr. Bosley): Thank you, Dr. ul Haq. I particularly liked your suggestion, sir, that the government should consider increasing taxes on gas, to raise Canadian tax prices—maybe 18¢ a gallon, or something like "short-term pain for long term. . ." Never mind.

A voice: See my scars.

The Chairman (Mr. Bosley): Yes, see my scars.

What we propose to do here now is sort of follow the external affairs committee practices, for what it's worth. We bounce back and forth, from one side to the other. I'm taking a list; I will start with Mrs. Stewart. Almost everybody on this side has put up their hand. I'm going to start with Mr. Friesen on this side. Then we'll do it as people show their hands. Let me therefore start with Mrs. Stewart. Then we will go to this side and then to Mr. Hovdebo.

We certainly have an hour and a half, or maybe a little more. I don't think we have to be terribly concerned about whether they're five-or six-or ten-minute rounds, but we should understand that we have to share the time and therefore to be as brief as we can.

Mrs. Stewart.

Mrs. Stewart (Northumberland): First of all, I would like to thank Dr. ul Haq very much for his presentation.

You are always very stimulating. You certainly proved that point this morning with your presentation to us. I thank you very much. I hope that your comments are heard very broadly, not just in Canada but globally.

However, I wanted to ask you a question in relation to some of the comments you've made that also appear in your last *Human Development Report* of 1992. That has to do with your emphasis on economics and world economics as

[*Translation*]

Nous pouvons aujourd'hui recenser les préoccupations de tous les pays et songer à un mécanisme planétaire pour répondre de plus en plus à ces problèmes dans le cadre des Nations Unies et d'autres institutions internationales. Je pense que nous allons avoir la possibilité de le faire au cours des deux prochaines années si les nations du monde commencent à réfléchir sérieusement à la question et à prendre des mesures constructives. En définitive, les sommets ne sont que l'aboutissement des ententes auxquelles on parvient préalablement grâce à un vaste dialogue. En dehors de cela, les sommets ne sont qu'une perte de temps.

Je vous remercie de la patience que vous m'avez témoignée. J'ai souhaité reprendre quelques-unes des grandes conclusions politiques du Rapport mondial sur le développement humain et vous donner un aperçu des perspectives qui s'offrent à nous au cours des prochaines années. Je suis enchanté de pouvoir discuter avec vous ce matin. Merci beaucoup.

Le président (M. Bosley): Merci, monsieur ul Haq. J'ai particulièrement apprécié de vous entendre dire que le gouvernement devrait envisager une augmentation des taxes sur l'essence, une hausse des taxes au Canada de l'ordre de 18c. le gallon, une sorte de «petit mal à court terme pour un grand mieux à long terme. . .» enfin peu importe.

Une voix: Regardez mes cicatrices.

Le président (M. Bosley): Effectivement, regardez mes cicatrices.

Nous nous proposons de procéder comme de coutume au Comité des affaires étrangères, pour ce que cela vaut. Nous faisons la navette d'un côté à l'autre. J'ai une liste d'intervenants, et je vais commencer par M^me^ Stewart. Presque tous les députés de ce côté-ci ont levé la main. Je vais commencer par M. Friesen de ce côté. Ensuite, nous prendrons les députés dans l'ordre où ils lèveront la main. Commençons par M^me^ Stewart, et ensuite nous passerons à ce côté-ci puis à M. Hovdebo.

Nous avons bien une heure et demie, peut-être un peu plus. Je pense donc que nous n'avons pas vraiment à nous mettre martel en tête pour savoir si les interventions doivent être limitées à cinq, six ou dix minutes, sachant bien néanmoins que nous devons nous partager le temps et, par conséquent, être aussi brefs que nous le pouvons.

Madame Stewart, vous avez la parole.

Mme Stewart (Northumberland): Tout d'abord, je remercie vivement M. ul Haq de son exposé.

Vos interventions sont toujours très stimulantes. Vous nous l'avez encore montré ce matin avec cet exposé. Je vous en remercie. J'espère que l'écho de vos paroles se fera entendre très loin, pas seulement au Canada mais aussi à l'échelle mondiale.

J'aimerais cependant vous poser une question sur certaines de vos remarques qu'on retrouve aussi dans votre dernier *Rapport mondial sur le développement humain* de 1992. Vous soulignez que l'économie et l'économie mondiale

[*Texte*]

being the solution to our problems, but also global governance. I would like just to quote a couple of things from your report. The first comes from the foreword by Mr. Draper in the 1992 report, which talks about improving developing countries' access to global markets. He says:

> This would dramatically increase the capital flows from North to South and make the resources available to developing countries for urgently needed investment in their people.

In terms of global governance, I'm wondering how providing access to global markets alone, by itself, is going to compel southern capitalists to invest in their people.

To carry on in that theme, I'll quote from your chapter 5 as well. It says:

> In a period of rapid economic globalization, who will protect the interests of the world's poor? The existing framework of global governance is weak, ad hoc and unpredictable.

I have great concern about the issue of global governance, because right now—for example, you talked about the IMF—there's been a lot of criticism of the IMF's imposition of structural adjustment on Third World countries, which on occasion has had a very negative impact on the poorest people in their nations. It has appeared that the request for structural adjustment in the south is really meant to benefit the north as much as anything else. Yet even in the north you talk about the disparities between the white population and how they're cared for in America versus the black population.

• 1040

Where does justice come into all of this? How are we going to promote justice north and south and better global governance?

Dr. ul Haq: Thank you so much, Mrs. Stewart. I greatly appreciate your very gracious comments at the beginning of your intervention.

First, regarding access to markets and human development, you're right in suggesting that if there is greater access to markets, it will give greater income to these countries. But this income may not necessarily be transferred to the lives of the people. It can be hijacked on the way by the very powerful vested interests.

I think what needs to be done is a package, opening of the markets. . .part of a package in which these countries also commit themselves to decrease or at least freeze the military spending, to put a sizeable proportion of their budgets in human development. At the moment less than 10% of the developing countries' budgets on average are going into education and health. If they have more income, or more order, it does not mean that they'll automatically increase the

[*Traduction*]

sont la solution à nos problèmes, mais aussi qu'il faut gérer les problèmes à l'échelle mondiale. Permettez-moi de citer quelques passages de votre rapport. Il y a tout d'abord un passage de la préface de M. Draper dans le rapport de 1992, où il parle de l'accès des pays en développement aux marchés internationaux. Voici ce qu'il dit:

> L'on verrait alors augmenter de façon spectaculaire les transferts de capitaux du Nord vers le Sud, ce qui permettrait aux pays en développement de disposer des moyens qui leur font aujourd'hui cruellement défaut pour investir au profit de l'être humain.

Du point de vue de la gestion internationale des problèmes, je me demande en quoi le simple fait d'ouvrir l'accès à des marchés mondiaux amènera les capitalistes du Sud à investir au profit de l'être humain.

Pour poursuivre sur ce thème, je voudrais aussi citer un passage de votre chapitre 5. Le voici:

> En cette ère de mondialisation accélérée de l'économie, qui viendra protéger les intérêts des habitants les plus pauvres de la planète? Les bases sur lesquelles repose actuellement la gestion des affaires publiques mondiales sont fragiles, précaires et imprévisibles.

Cette question de la structure des institutions mondiales me préoccupe beaucoup car actuellement—puisque vous avez par exemple parlé du FMI—on critique beaucoup les formules de rajustements structurels imposés par le FMI aux pays du Tiers monde, formules qui peuvent à l'occasion avoir des répercussions très néfastes sur les tranches les plus pauvres de ces pays. On a constaté que ces rajustements structurels imposés au Sud étaient en fait surtout avantageux pour le Nord. Pourtant, même dans les pays du Nord, vous parlez d'écart dans la façon dont est traitée la population blanche en Amérique par rapport à la population noire.

Et la justice dans tout cela? Comment allons-nous encourager la justice au Nord et au Sud et améliorer la structure des institutions mondiales?

M. ul Haq: Merci beaucoup, madame Stewart. J'ai été très touché par vos aimables remarques au début de votre intervention.

Tout d'abord, en ce qui concerne l'accès aux marchés et le développement humain, vous avez raison de dire que si ces pays ont un meilleur accès aux marchés, leurs revenus augmenteront, mais que cet accroissement des revenus ne se répercutera pas nécessairement sur la vie des êtres humains. Il y a un risque de détournement au profit de très puissants groupes d'intérêts.

Je pense donc qu'il faut tout un train de mesures, qu'il faut ouvrir les marchés... qu'il faudrait que ces pays s'engagent en même temps à réduire ou à geler leurs dépenses militaires et à consacrer une partie susbtantielle de leurs budgets au développement humain. Actuellement, les pays en développement consacrent en moyenne moins de 10 p. 100 de leurs budgets à l'éducation et à la santé. Si leurs revenus augmentent ou s'ils mettent un peu d'ordre dans

[*Text*]

health and the education budget. I think it should be part of a new social dialogue, a new social conditionality, because conditionality so far has been very much economic, as you indicated, very technocratic.

Are you going to change the pricing of your energy or your utilities? Are you going to change your interest rate structure? Conditionality in terms of people has not been discussed in that fashion, which is now increasingly being called social conditionality.

That also links up with your second question about IMF conditionality. There's nothing wrong with the IMF's telling the developing countries, you have to balance your budgets, you can't continue to borrow so much. Nobody can live beyond his means forever. When I was finance minister they made that argument, and they're perfectly right. But then what happens? IMF has not been concerned about whether budgets are balanced by cutting down education and health expenditure or whether budgets are balanced by cutting down military expenditure. It makes a tremendous difference which route these countries follow.

Normally they cut down the expenditure for the poor and for the weak and the vulnerable, because they're weak constituencies politically in the country. They didn't defend them from inside and the IMF did not defend them from outside. And food subsidies were cut ahead of subsidies to the military. Education and health were cut ahead of inefficient, corrupt public enterprises. Budgets were balanced by unbalancing the lives of future generations, which is not much of a gain.

I will give you one example. When I was negotiating with the IMF, they came and asked me to cut down—very little food subsidy would help the poor at least to survive. They said, cut it down. I said, look, in the United States or in Canada or in Europe social security payments are normally 15% of the GNP. Our food subsidy is not even 1% of the GNP. You want me to cut that down, which is the only transfer of resources we make to the poor people. What about military establishments?

The IMF said, Mr. Minister, you are under martial law. President Zia is a general. How can we take up this dialogue?

So I said, listen, we are having trouble enough. I'm trying to take it up in the cabinet. If you don't do it, and you're not going to be executed for it, who will do it? At least raise the issue. You ask Mr. Camdessus... At that time it was 1988. I said, at least raise the issue of military debts in Pakistan. You are putting a ceiling on my development debts but not on military debts. At least ask them for information about military debts.

[*Translation*]

leurs affaires, cela ne signifie pas nécessairement qu'ils augmenteront le budget de la santé et de l'éducation. Je pense que ces aspects devraient être intégrés à un nouveau dialogue social, qu'il faudrait imposer une nouvelle condition sociale car, jusqu'à présent, les conditions ont été essentiellement d'ordre économique, comme vous l'avez dit, d'ordre technocratique.

Faut-il changer le prix de l'énergie et des services publics? Faut-il modifier la structure des taux d'intérêt? Jusqu'à présent, on n'a pas posé ce genre de questions à l'égard de la société, ce que l'on appelle de plus en plus les conditions sociales.

Ceci m'amène à votre deuxième question sur les conditions imposées par le FMI. Il n'y a rien de mal à ce que le FMI dise aux pays en développement qu'ils doivent équilibrer leurs budgets et qu'ils ne peuvent pas continuer à emprunter autant. Nul ne peut continuer à vivre indéfiniment au-dessus de ses moyens. Quand j'étais ministre des Finances, on me l'a dit et on avait parfaitement raison. Le problème c'est la façon dont on procède. Le FMI n'a pas cherché à savoir si on équilibrait les budgets en sabrant dans les dépenses d'enseignement et de santé ou en réduisant les dépenses militaires. Or, c'est un choix qui fait une différence énorme pour ces pays.

En général, on coupe dans les dépenses au profit des gens qui sont pauvres, faibles et vulnérables car ces gens-là ne pèsent pas grand-chose sur le plan politique. Ils n'ont pas de défenseurs à l'intérieur et le FMI ne les a pas défendus de l'extérieur. On leur coupe l'aide alimentaire avant de couper dans l'aide militaire. On sabre dans l'enseignement et dans la santé avant de s'en prendre à des entreprises publiques inefficaces et corrompues. On équilibre les budgets en déséquilibrant la vie des générations futures, ce qui n'est guère brillant.

Je vais vous donner un exemple. Quand je négociais avec les représentants du FMI, ils m'ont dit de faire des coupures, alors que des subventions alimentaires minimes nous permettaient au moins d'assurer la survie des pauvres. Ils nous ont dit de réduire ces dépenses. J'ai répondu qu'aux États-Unis, au Canada ou en Europe, la sécurité sociale représentait normalement 15 p. 100 du PNB. Nos subventions alimentaires ne représentaient même pas 1 p. 100 du PNB. Je leur ai dit: vous voulez que je réduise ces dépenses qui constituent le seul transfert de ressources au profit des pauvres. Pourquoi ne pas réduire le budget militaire?

Ces représentants du FMI m'ont dit: monsieur le ministre, la loi martiale est en vigueur dans votre pays. Le président Zia est un général. Comment voulez-vous que nous lui en parlions?

Je leur ai répondu: écoutez, nous avons déjà assez d'ennuis. Je vais soulever la question au Cabinet. Mais si vous ne la soulevez pas vous-mêmes, et personne ne va vous fusiller si vous le faites, qui d'autre le fera? Posez au moins la question. Demandez à M. Camdessus... C'était en 1988. Je leur ai dit: Soulevez au moins la question des dettes militaires au Pakistan. Vous voulez plafonner la dette du développement mais pas la dette militaire. Demandez-leur au moins des précisions sur la dette militaire.

[*Texte*]

• 1045

They said, what about your sovereignty? General Zia will react very adversely.

I said he would, and if he would get to know that I suggested it, he would have me executed, but that if they played the game, it would strengthen me in the cabinet to say that now the international world was also getting concerned, we should at least try to freeze military spending for some time; that otherwise we might lose our lead.

They went through that scenario. IMF wrote a letter about military debts. I alerted them that this would give them a response on behalf of General Zia, which I would personally draft, which I did, saying, how dare you! It strengthened me enough in the cabinet to raise the issue, and we froze military spending for some time after that until General Zia unfortunately died in a crash.

What I am suggesting is that there is nothing wrong with IMF conditionality in balancing the budget. What is very wrong, to my mind, is that the cuts affect the poor, the weak, the rural areas, those without a political constituency. They do not affect the landlords, the military establishment, the vested interests in the country. That is where we are trying to make changes in these countries, and that is the shift I would like to see in IMF policies.

Mrs. Stewart: To carry on, I would like some of your comments on the north. In the north and the developed countries there is a sense that politically there is less and less power, that in fact it is the multinational corporations, the money markets that flow trillions of dollars around the world every day, that really have the power. As northern governments make moves to open up freer northern markets and make adjustments and so on, we are losing our middle class, and in fact our numbers of poor are growing. There is a sense that there is less governance and less ability politically to protect the people, even in the north. We talk about structural adjustment in the south, and you talked about the need for the north to adjust structurally as well. But how does governance come into that scheme?

Dr. ul Haq: My own feeling, Mrs. Stewart, is that in the north two things may be very necessary. The first, of course, is a focus on their own poor. If the north is not going to look after their own homeless, their own social agenda, whether it is infant mortality, child mortality, minorities or whatever else, it is totally unrealistic to expect that they will look after the social agenda of the world.

We have pretended that in the past. It is an unrealistic assumption. That is why I am one of those who encourage the thinking in the north that they should even spend some of their aid money for their own poor. Aid is not ultimately going to be the remedy for international poverty. It is going to be trade, it is going to be market opportunities, it is going to be private investment, and it is going to be many other things.

[*Traduction*]

Ils m'ont répondu que notre pays était souverain et que le général Zia prendrait très mal la chose.

J'ai répondu qu'en effet il le prendrait très mal et que s'il apprenait que c'était moi qui le leur avais suggéré, il me ferait exécuter, mais que s'il jouait le jeu, j'aurais un peu plus de poids au Cabinet pour dire qu'en raison de l'attention internationale, nous devrions au moins essayer de geler nos dépenses militaires pendant quelque temps, et que sinon nous risquerions d'être pénalisés.

Ils ont suivi ce plan. Le FMI nous a envoyé une lettre au sujet de la dette militaire. Je les avais prévenus qu'ils recevraient une réponse du général Zia, que je rédigerais personnellement et dans laquelle je m'insurgerais contre cette intervention. Cela m'a cependant donné suffisamment de poids pour soulever la question au Cabinet, et nous avons pu geler les dépenses militaires pendant quelque temps jusqu'au moment où le général Zia s'est malheureusement tué dans un accident d'avion.

Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a rien de mal à ce que le FMI impose des conditions à l'équilibre du budget. Pour moi, ce qui est tragique, c'est que ce sont les pauvres, les faibles, les régions rurales, les gens qui n'ont aucun poids politique qui sont les victimes des coupures. Les grands propriétaires, les autorités militaires, les grands groupes d'intérêts du pays ne sont pas touchés. C'est ce que nous voulons essayer de changer dans ces pays, et c'est dans ce sens que je voudrais voir s'infléchir les politiques du FMI.

Mme Stewart: Poursuivons avec quelques-unes de vos remarques au sujet du Nord. Dans l'hémisphère nord et dans les pays industrialisés, on a l'impression que le pouvoir est de moins en moins politique et qu'il est en fait de plus en plus concentré dans les sociétés multinationales, que ce sont les marchés financiers qui déplacent chaque jour des billions de dollars à travers le monde qui détiennent le véritable pouvoir. Alors que les gouvernements des pays du Nord cherchent à libérer leurs marchés, à faire des ajustements, etc., nous voyons régresser notre classe moyenne et augmenter le nombre des pauvres. On a l'impression que même dans les pays du Nord, nous avons de moins en moins le pouvoir politique de protéger les individus. Vous avez parlé de rajustements structurels au Sud et vous avez dit qu'il fallait que le Nord procède aussi à des rajustements structurels. Mais comment voulez-vous organiser cela?

M. ul Haq: À mon avis, madame Stewart, il y a deux choses indispensables dans les pays du Nord. Premièrement, il faut qu'ils s'occupent de leurs pauvres. Si ces pays ne commencent pas par s'occuper de leurs propres sans-abri, de leur propre programme social, qu'il s'agisse de mortalité infantile, de minorités ou autres, il est tout à fait irréaliste de s'attendre à ce qu'ils s'occupent des programmes sociaux du reste du monde.

Nous avons fait semblant de le croire dans le passé. C'était un principe erroné. C'est pourquoi je suis de ceux qui disent que les pays du Nord devraient consacrer une partie de leur budget d'aide à leurs propres pauvres. Ce n'est pas l'aide qui mettra fin à la pauvreté internationale. Ce sera le commerce, ce seront les débouchés commerciaux, ce seront les investissements privés, et bien d'autres choses encore.

[*Text*]

The north will never be in the position to do that if all the time politically the legislatures are under pressure because they have their own pockets of poverty. You can never be credible in looking after poverty in far-off lands if you cannot look after poverty in your own country. That is the first thing.

If President Clinton is now taking up the domestic agenda, providing vaccination for children, providing education, retraining, comprehensive health care, providing for ethnic minorities, I think it will enable him and strengthen him in the next round to be more global in his approach with more credibility from a domestic agenda.

Secondly, I do not believe it reduces resources to do something internationally. It increases your options. If you unleash the creativity in your own country, bring more people into the markets—those who have been disenfranchised and who have fallen out—there is going to be a lot more dynamic growth, more employment. You build it up here first, because if you are stagnating you have many unemployed. It is going to be very difficult for you, out of low growth, to help the outside world. If you do that, both of you will be able to spare more resources for outside, but more than that, you will be able to open up markets. You will be in a position of strength to compete.

• 1050

I think the northern governments can have a lot of influence in the next decade in the developing countries so long as they gear their dialogue and conditionality towards people rather than towards governments.

All aid is negotiated with governments. I have been one who in the World Bank for 12 years was in the position of a donor, and then for 8 years as finance minister and planning minister in Pakistan I was in the position of a recipient. I sat in the consortium on both sides of the table and I have seen the game and how it is played.

I think there is a good deal of credibility that northern countries can develop in this aid dialogue as long as it is favouring the people, not just the governments. Governments come and go. We negotiate with governments. People stay on. What is people-centred conditionality? It is for human development. It is for social justice. It is for land reforms. It is for reduced military spending. It is many of the things that have not been taken up in the aid policy dialogue.

People in the developing countries will love you for it. If aid is unpopular in developed countries, it has started to become very unpopular in developing countries also because it is seen as aiding the vested interests and entrenched power groups in developing countries. If the people could sense that the donors are coming and asking for land reforms, asking for military spending decreases, and putting pressure on... Remember, you have not only aid to play with, you've got

[*Translation*]

Or, les pays du Nord ne pourront jamais le faire si leurs dirigeants politiques sont toujours entravés par leurs propres poches de pauvreté. On ne peut pas avoir une politique crédible de lutte contre la pauvreté dans des pays lointains, si l'on n'est pas capable de résoudre les problèmes dans son propre pays. C'est le premier point.

Si le président Clinton commence maintenant par s'occuper des problèmes intérieurs, en vaccinant les enfants, en offrant des services d'enseignement et de recyclage, des soins de santé complets, en s'occupant des minorités ethniques, je pense que cela lui permettra la prochaine fois d'aborder plus fermement la question sur le plan international en s'appuyant sur ce qu'il aura accompli au plan intérieur.

Deuxièmement, je ne pense pas qu'une action internationale réduise les ressources. Elle élargit les options. Si vous libérez la créativité dans votre propre pays, si vous ouvrez des marchés à ceux qui se sont retrouvés à l'écart, qui ont perdu pied, vous allez avoir une croissance beaucoup plus dynamique, vous allez créer des emplois. Mais il faut commencer ici, car si votre économie stagne, vous avez une masse de chômeurs. Si votre croissance est faible, vous aurez énormément de mal à aider le reste du monde. Mais si vous commencez chez vous, vous allez pouvoir consacrer plus de ressources à l'extérieur, et surtout vous allez pouvoir ouvrir des marchés. Vous serez en position de force face à la concurrence.

Je pense que les gouvernements des pays du Nord pourront avoir une influence énorme sur les pays en développement au cours des dix prochaines années à condition que leur dialogue et leurs conditions soient axés sur les peuples plutôt que sur les gouvernements.

Toutes les formes d'aide se négocient avec les gouvernements. Personnellement, j'ai été pendant 12 ans en situation de donateur à la Banque mondiale, et pendant 8 ans, en tant que ministre des Finances et ministre de la Planification au Pakistan, j'ai été en situation de récipiendaire. J'ai siégé des deux côtés de la table et je connais toutes les ficelles du jeu.

Je pense que les pays du Nord peuvent acquérir une solide crédibilité dans ce dialogue sur l'aide à condition d'oeuvrer pour les peuples et pas simplement pour les gouvernements. Les gouvernements passent. On négocie avec les gouvernements. Mais le peuple reste. Quelles sont ces conditions liées au peuple? C'est le développement humain. C'est la justice sociale. Ce sont les réformes foncières. C'est la réduction des dépenses militaires. C'est toute une foule de choses dont on n'a pas parlé jusqu'à présent dans le dialogue sur les politiques d'aide.

Cette attitude vous rendra immensément populaires dans les pays en développement. Si l'aide est impopulaire dans les pays industrialisés, elle a aussi commencé à devenir très impopulaire dans les pays en développement parce qu'elle est perçue comme une aide aux groupes d'intérêts établis et aux grands détenteurs du pouvoir. Si la population pouvait se dire que les donateurs exigent des réformes foncières, une réduction des dépenses militaires, qu'ils font pression...

[*Texte*]

market access, most favoured nation clauses, immigration, many issues. I think the north doesn't realize how much it can influence the climate of development thinking.

Take this poor little report, which has been out for two or three years. It has really no mandate except the mandate of ideas, but it has led to such furious rethinking in many of these countries, and put such pressure on governments for change. If I were to give you anecdotes, we could exhaust the whole morning. We are beginning to have a new kind of dialogue.

I think we should have the courage of our convictions in the north and really develop a dialogue that is people-focused, people-centred, not just favouring some governments.

Mr. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): You have very helpful to us today in holding a mirror up for us to see ourselves and the areas where we need to do more, as well as how we relate to the rest of the world.

I have long felt that we ought to use our development aid to help developing nations nudge toward the human resource value system that we think is important. We spend 15% on health and education and 2% on military, and a receiving nation spends 15% on military and 2% on health and education. We need to apprise them of our value system through our aid program.

On page 53 of your report you touch on another area that has long been a concern of mine, and that is the movement of capital. You deal with it in terms of capital investments. On page 53 in the box, after introducing the subject of capital gravitating toward industrial countries, you say in the middle of that first column:

> It also explains why the wealthy in developing countries send their savings overseas. Capital flight is becoming almost an intrinsic feature of the world economy.

It concerns me that people in developing nations would rather invest in other countries than in their own, which is a serious concern.

• 1055

Another aspect of it that bothered me is investment, not simply in industry or in commerce in other countries but in bank accounts. I keep hearing reports that there are leaders in Third World countries who have numbered bank accounts in Switzerland and the Bahamas and wherever those shelters are. I heard of one country where the leader has a numbered bank account where his deposits are as large as his national debt and is still receiving foreign aid. Switzerland and the Bahamas and these other countries sit there smugly, taking the money from these countries and getting the benefits of it and letting the poor people of those countries suffer at the same time.

[*Traduction*]

N'oubliez pas qu'il ne s'agit pas simplement d'aide, qu'il y a aussi l'accès aux marchés, les clauses de la nation la plus favorisée, l'immigration, un tas de choses. Je crois que les pays du Nord ne se rendent pas compte du poids qu'ils peuvent avoir sur l'évolution de la conception du développement.

Prenez ce pauvre petit rapport sorti il y a deux ou trois ans. Il n'a pas vraiment de poids, à l'exception du poids des idées, mais il a déclenché une frénésie de remise en question dans beaucoup de ces pays et il a forcé les gouvernements à admettre l'idée du changement. Je pourrais passer toute la matinée à vous citer des anecdotes. C'est tout un nouveau dialogue qui commence à s'établir.

Je pense que nous devrions avoir le courage de nos opinions dans les pays du Nord et entamer un dialogue axé sur les hommes, axé sur les peuples, et pas simplement sur la satisfaction de quelques gouvernements.

M. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): Vous avez fait quelque chose de très judicieux aujourd'hui en nous présentant un miroir pour nous montrer où nous en sommes, où nous devons en faire plus, et comment nous nous situons par rapport au reste du monde.

Je pense depuis longtemps que notre aide au développement devrait servir à pousser les pays en développement vers le système de valeurs humaines qui nous paraît important. Nous consacrons 15 p. 100 de notre budget à la santé et à l'éducation et 2 p. 100 aux dépenses militaires, alors que les pays récipiendaires consacrent 15 p. 100 de leur budget aux dépenses militaires et 2 p. 100 à la santé et à l'éducation. Il faudrait que notre programme d'aide soit un moyen de leur transmettre notre système de valeurs.

À la page 59 de votre rapport, vous abordez un autre problème qui me préoccupe depuis longtemps, celui du mouvement des capitaux. Vous parlez des investissements. Dans l'encadré de cette page 59, après avoir dit que les capitaux s'orientent principalement vers les pays industrialisés, vous ajoutez, vers le milieu de la première colonne:

> Cela explique aussi pourquoi les habitants riches des pays en développement placent leurs économies à l'étranger: la fuite des capitaux est en passe de devenir une caractéristique intrinsèque de l'économie mondiale.

Je trouve extrêmement inquiétant que les habitants des pays en développement préfèrent investir à l'étranger plutôt que dans leurs propres pays.

Ce qui me préoccupe aussi, ce sont non seulement ces investissements dans le domaine industriel ou commercial à l'étranger, mais encore les placements dans des comptes bancaires. J'entends sans arrêt dire que des dirigeants de pays du Tiers monde ont des comptes numérotés dans des banques en Suisse, aux Bahamas et dans tous ces abris fiscaux. J'ai entendu parler d'un dirigeant de pays qui possède dans un compte numéroté l'équivalent de sa dette nationale et qui continue pourtant à recevoir de l'aide étrangère. La Suisse, les Bahamas et tous ces autres pays continuent bien tranquillement à accepter l'argent de ces pays et à le faire fructifier pendant que les pauvres de ces pays continuent à vivre dans la misère.

[*Text*]

I'm wondering, sir, if you can give us some help in providing leverage to take away some of the smugness of these countries that receive this money—and pretend all along that they're also giving foreign aid, by the way—and we can take away that leverage they have and take away that numbered bank account, the anonymity that exists, so that we can redress some of the disparities that exist in some of the Third World countries where that kind of flight of capital is really very damaging.

Dr. ul Haq: It is an extremely pertinent and serious issue that you have raised. There's a good deal of corruption in the developing countries, a good deal of capital flight. As finance minister in Pakistan, I once gave an estimate, in my frustration, that at least 4% of the GNP is spirited away by civil servants, underpaid but enjoying a tremendous amount of economic control. Many people censored me by saying it was too low an estimate. That is 4% of GNP, when we are spending only 3% of GNP on education and health. So I'm very conscious of the issue you are raising. It's a cancer in these societies.

But I think we are all involved in it, developing countries and the international community, because when we call for accountability and transparency, the question you raise is whether it should be confined only to the national governments or also to the global system. How come Marcos or Mobutu of Zaire can park all their illegal gains outside? They don't park them in the developing countries, because they can never depend on them; they park them in the developed countries.

Then we take up the issue of human rights, whether human rights are being protected in Kenya by Moi. Recently the donors postponed the consortium for Kenya till they introduce a multi-party system. But did anybody at that time also put in some accountability and transparency as to where Moi and his ministers were taking the money? So people in Kenya get punished twice over. First they get punished for the fact that they are oppressive rulers and are taking away the money. Second they get punished by the fact that donors are not giving them money, even for the little development that may seep to them, for the crime of having rulers they haven't chosen. This is double indemnity for the people.

What is the way to do it? The way to do it is to punish the government or the rulers rather than the people. One way to do it—and I must say Canada is rather good at that—is to go through NGOs, reach the people directly without the governments, go into education and health and nutrition, things that cannot be hijacked like commissions from big power stations and highways, still reach the people. But punish their rulers by denying them both legal gains and big projects and blowing the whistle on the money they park in international banks. And if they're parking this money, it can't be... And Mobutu—I'm being very frank here; we are discussing between ourselves—if $1 billion, $2 billion is

[*Translation*]

Pourriez-vous nous suggérer des moyens de faire pression sur ces pays qui acceptent cet argent sans scrupule—et qui font d'ailleurs semblant en même temps d'accorder une aide étrangère—et comment pensez-vous que nous pourrions supprimer ce déséquilibre, supprimer les comptes numérotés, supprimer l'anonymat pour rectifier les écarts effroyables provoqués dans certains pays du Tiers monde par cette fuite de capitaux?

M. ul Haq: Vous soulevez une question extrêmement pertinente et grave. Il y a énormément de corruption dans les pays en développement, énormément de fuites de capitaux. Quand j'étais ministre des Finances au Pakistan, j'ai estimé, la rage au coeur, qu'au moins 4 p. 100 du PNB était détourné par des fonctionnaires sous-payés mais disposant d'un pouvoir économique colossal. Bien des gens m'ont d'ailleurs accusé de sous-estimer ce montant. Je parle de 4 p. 100 du PNB, alors que nous ne consacrons que 3 p. 100 de notre PNB à l'éducation et à la santé. Je suis donc très conscient du problème que vous soulevez. C'est un véritable cancer pour ces sociétés.

Mais je crois que nous sommes tous dans le même bateau, pays en développement et communauté internationale, car si nous réclamons des comptes et de la transparence, il faut savoir s'il s'agit uniquement des gouvernements nationaux ou du système mondial. Comment se fait-il que Marcos, ou Mobutu au Zaïre aient pu entreposer à l'étranger des gains illicites? Ils ne placent pas cet argent dans des pays en développement parce qu'ils ne peuvent jamais être sûrs d'eux; ils les placent dans les pays industrialisés.

Ensuite, il y a la question des droits humains, la question de savoir si ces droits sont protégés au Kenya par moi. Récemment, les pays donateurs ont décidé de retarder le consortium du Kenya jusqu'à ce que ce pays adopte un régime pluripartite. Mais quelqu'un a-t-il à ce moment-là exiger que Moi et ses ministres rendent des comptes et fassent la lumière sur la provenance de leur argent? Finalement, c'est le peuple du Kenya qui a été doublement pénalisé. Premièrement, les Kenyans sont victimes de l'oppression de leurs dirigeants qui détournent l'argent. Et, deuxièmement, ils sont victimes de la décision des pays donateurs de ne pas leur donner d'argent, même si ce ne sont que quelques gouttes qui finissent par arriver jusqu'au peuple, à cause des crimes commis par des dirigeants qu'ils n'ont pas choisis. C'est le peuple qui est doublement pénalisé.

Alors, que faire? Ce qu'il faut faire, c'est pénaliser le gouvernement ou les dirigeants et non le peuple. Il y a un moyen de le faire, et le Canada est expert en la matière, c'est passer par les ONG, d'intervenir directement au niveau du peuple sans passer par le gouvernement, d'intervenir au niveau de l'éducation, de la santé et de l'alimentation, de fournir une aide qui atteint directement les gens et ne peut pas être détournée comme les commissions sur de grosses centrales ou la construction de routes. Et il faut punir les dirigeants en les empêchant de réaliser des gains illicites et en leur refusant de grands projets, et en les dénonçant quand ils détournent de l'argent vers des comptes internationaux.

[*Texte*]

being parked by him, as is the allegation, it's not his salary he is depositing in your banks, it is the legal gains from the country.

• 1100

Why shouldn't there be a requirement in the international banking system to disclose the deposits of heads of state and senior officials from developing countries if they exceed a certain limit of $500,000 or $1 million? These are not personal deposits we're going after, personal accounts, where there should be confidentiality. Nobody wants to destroy the basis of the banking system. There must be confidentiality for personal accounts. But these are not personal accounts.

That's why, on page 89 of our report, we suggest what is called Honesty International. Today, if Amnesty International is blowing the whistle on human rights violations and putting pressure on governments, why not an Honesty International, which will blow the whistle both on senior officials and rulers in developing countries, but also on the multinationals who corrupt and the foreign banks who park that money; trace it all the way?

We suggest that about a hundred top journalists from all over the world should get together in such a thing, protected by their newspapers, and that there should be regular investigative reporting on the major flight of capital.

I heard in the last six months that a group is getting together and forming what they're calling Transparency International. I hope they're well-funded and that they wear their bullet-proof jackets. They blow the whistle on some of these things. I think Honesty International or Transparency International probably will be able to shake the capitals of the world much more than Amnesty International.

Take the issue of Bofors guns in Sweden. There were allegations that there was corruption by Rajiv Ghandi's government and transfer of money abroad to Swiss banks. Anyway, there was accountability in India, and Rajiv Ghandi's government fell. Later on a foreign minister was made to resign on that issue. Question: What happened to Bofors? Was it investigated? Was it black-listed for further contracts? What happened to Swiss banks? A foreign minister in India was sacked in the last six months for sending a chit to some foreign bank. But what happened to the Swiss bank?

If we can take it both nationally and internationally, the question of investigative reporting and Honesty International, we might at least be able to make some of this more transparent. Ultimately, corruption thrives in the middle of the night. If you put the rays of sunlight on it, some of it might be checked. That's one way I can suggest.

[*Traduction*]

S'ils placent cet argent à l'étranger, c'est bien parce que... Parlons de Mobutu, et je serai très franc, puisque nous sommes entre nous: le milliard ou les deux milliards de dollars qu'il a, d'après la rumeur, déposés dans vos banques, ce n'est pas l'argent de son salaire, c'est de l'argent qui appartient légitimement à son pays.

Pourquoi n'imposerait-on pas aux institutions bancaires internationales l'obligation de divulguer les dépôts des chefs d'État et des hauts fonctionnaires des pays en développement s'ils dépassent une certaine limite, par exemple 500 000 ou un million de dollars? Il n'est pas question de s'en prendre aux dépôts personnels, aux comptes personnels qui doivent demeurer confidentiels. Personne ne veut démolir les fondations du système bancaire. Les comptes personnels doivent demeurer confidentiels. Mais il ne s'agit pas de comptes personnels dans ces cas-là.

C'est pourquoi nous suggérons à la page 98 de notre rapport la création de ce que nous appelons «Honesty International». Si Amnistie Internationale dénonce maintenant la violation des droits de la personne et fait pression sur les gouvernements, pourquoi n'aurions-nous pas Honesty International qui pourrait dénoncer les hauts fonctionnaires et les dirigeants des pays en développement ainsi que les multinationales qui corrompent et les banques étrangères qui dissimulent cet argent; remonter toute la filière?

Nous pensons qu'une centaine de journalistes de haut calibre du monde entier devraient se réunir pour lancer cette entreprise avec la protection de leurs journaux et qu'ils devraient enquêter régulièrement sur les grandes fuites des capitaux.

J'ai entendu au cours des six derniers mois parler de la création de Transparency International. J'espère que ces gens-là ont de solides assises financières et qu'ils portent des gilets pare-balles. Ils dénoncent ce genre de pratique. Je crois qu'Honesty International ou Transparency International peuvent faire trembler les capitales du monde bien plus qu'Amnistie Internationale.

Prenez la question des canons Bofors en Suède. On a parlé de corruption du gouvernement de Rajiv Gandhi et de transfert d'argent vers des banques suisses. En tout cas, il a fallu rendre des comptes en Inde et le gouvernement de Rajiv Gandhi est tombé. Plus tard, un ministre des Affaires étrangères est tombé sur cette question. Question: qu'est-il arrivé à Bofors? A-t-on enquêté sur cette société? A-t-elle été radiée des listes de fournisseurs futurs? Que sont devenues les banques suisses? Un ministre indien des Affaires étrangères s'est fait renvoyer au cours des six derniers mois parce qu'il avait envoyé un petit papier à une banque étrangère. Mais qu'est devenue la banque suisse?

Si nous pouvons nous attaquer au problème à la fois sur le plan national et sur le plan international, lancer ces enquêtes et mettre sur pied Honesty International, nous réussirons peut-être au moins à faire un peu la lumière sur tout cela. C'est à la faveur de la nuit que la corruption prospère. Avec un peu de lumière, on pourrait découvrir certaines choses. C'est une des solutions que je suggère.

[*Text*]

Mr. Friesen: I'm not so much concerned about the people who make the deposits, because there will always be people looking for ways. I'm much more concerned about the banks, the institutions, that provide the mechanisms whereby that can happen. Is the IMF or the World Bank doing anything to provide the kind of transparency you're talking about?

Dr. ul Haq: I don't think they are; and I think this is something the governments should take up, both at World Bank and IMF, and the Bank for International Settlements and other institutions. There should also be a certain accountability of the banking system.

• 1105

Here there's not just one BCCI, which has total deposits of $15 billion, belonged to the Middle East and has been dismantled. There are many BCCIs all over. Are we willing to bring some more transparency and accountability in the banking system, as we are beginning to do domestically? There have been many banking failures. There has been a savings and loans scandal in America, costing $500 billion to the taxpayers.

It's time that we start seeing that secrecy and lack of transparency anywhere can attack the health of those institutions and the international system. If we do that, I think we should bring in new rules of the game for the international system. Genuine banking can continue, but with this type of transfers of income from Third World countries, illegal gains can be checked.

I'll give you one interesting story. Last year in our human development report we gave a box on corruption. We had the cheek to name three heads of state, as symbolizing the corruption in developing countries, one from each region—Suharto of Indonesia, Mobutu of Zaire, and the President of the Dominican Republic—as symbolizing the type of corruption. Of course, we heard screams about this. That's why I prize the intellectual independence and integrity of this report. It's not subject to any UN clearance.

But while we heard screams from Indonesia and the Dominican Republic on how dare we do that, we didn't hear anything from Zaire. I was very intrigued until I got some clippings out of Zaire. The question was raised in a press conference Mobutu was addressing. Some foreign correspondent, taking his courage in his hands, asked the president if he had seen the report naming him one of the three most corrupt persons in the world. He said that they didn't give the estimate, but there are allegations at least that he had taken $10 billion out of the country and deposited them in Swiss and other banks.

Mobutu looked at him very calmly. He said he'd been president of the country for 26 years. Divide that $10 billion by 26 years. Did the young man not think his services to his country were worth even that much?

I wouldn't have believed it unless I'd seen it in the press in Zaire. Even after that a good amount of your assistance is still flown into Zaire.

[*Translation*]

M. Friesen: Ce n'est pas tellement les gens qui font ces dépôts qui me préoccupent, car il y aura toujours des gens qui essayeront de trouver des astuces. Ce qui me préoccupe ce sont les banques, les institutions qui permettent la réalisation de ce genre de manoeuvre. Le FMI ou la Banque mondiale font-ils des efforts pour assurer cette transparence dont vous parlez?

M. ul Haq: Je ne le crois pas; je pense qu'il faudrait que les gouvernements en parlent aussi bien à la Banque mondiale qu'au FMI, à la Banque des règlements internationaux et aux autres institutions. Il faudrait aussi exiger une certaine imputabilité du système bancaire.

Ici, il n'y a pas une seule BCCI, aux avoirs de 15 milliards de dollars, basée au Proche-Orient et qui a été démantelée. Il y en a des quantités. Voulons-nous exiger des comptes et plus de transparence du système bancaire, comme nous commençons à le faire au pays? Il y a eu un grand nombre de faillites bancaires. Je pense au scandale des Savings and Loans aux États-Unis, qui a coûté 500 milliards de dollars aux contribuables.

Il est temps de reconnaître que le secret et le manque de transparence peuvent miner les institutions et le système international. Pour cela, il faudrait imposer de nouvelles règles du jeu au système. L'activité bancaire véritable pourra continuer, mais on pourra lutter contre les gains illégaux tirés de transferts de revenus en provenance des pays du Tiers monde.

Laissez-moi vous raconter une anecdote. L'année dernière, dans le rapport sur le développement humain, nous avons mis une case sur la corruption. Nous avons eu l'effronterie de désigner comme symbole de corruption trois chefs d'État de pays en développement: un dans chaque région, Suharto en Indonésie, Mobutu au Zaïre et le président de la République dominicaine. Évidemment, il y a eu un tollé. C'est pourquoi j'attache tant de prix à l'indépendance intellectuelle et à l'intégrité des auteurs du rapport. Ils ne sont pas assujettis à l'*imprimatur de l'ONU*.

L'Indonésie et la République dominicaine ont poussé les hauts cris, mais le Zaïre n'a pas pipé. J'ai été intrigué jusqu'au jour où j'ai obtenu des coupures de presse venant du Zaïre. En conférence de presse, la question a été posée au président Mobutu. Armé de tout son courage, un correspondant étranger a demandé au président s'il avait eu connaissance du rapport qui le désignait comme l'un des hommes politiques les plus corrompus au monde. Il a ajouté que le rapport ne donnait pas de chiffres, mais que des allégations circulaient selon lesquelles il avait siphonné 10 milliards de dollars du pays pour les déposer dans des banques en Suisse et ailleurs.

Mobutu lui jeta un regard très calme. Il a répondu qu'il avait été président du pays pendant 26 ans. Divisez la somme de 10 milliards par 26 ans. Ne pensez-vous pas, jeune homme, dit-il, que les services qu'il avait rendus au pays valaient bien cette somme?

Je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais pas vu dans les journaux zaïrois. Pourtant, une bonne partie de votre aide va toujours au Zaïre.

[*Texte*]

The Chairman (Mr. Langdon): One of the things we're doing this morning is to share the session with three committees. We are shifting the chairs of the committees around, too. It's my turn to take over for a little while. By chance it's to recognize Stan Hovdebo.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): I want to explore a little bit the structure or the shortcomings of the world and the development world. How do you think we or the world may put into place some type of infrastructure, a structure that will be able to proceed with some improvements?

For instance, is there a model available relative to the United Nations? You are part of a fairly extensive development agency. Do you use those criteria of military human development, military spending, human development, human rights, as part of the basis for which your development is delivered to certain countries?

You suggest a compact of world governments that somehow has to be built around the United Nations structure. Is there an infrastructure within the United Nations that can be used as a model, and that we can use as a model, and say they do it so it works?

• 1110

Dr. ul Haq: The question of whether we have a new development model both for developing and developed countries and internationally, I think, is a major issue. I think the development models we have had in the past have not been respectful of people or of nature.

Technologically we produced as much as we could, but the focus fell on production, not on people, on how to participate in this production, on how to benefit from it. Secondly, the focus was not on how many natural resources we were consuming while producing and whether we could sustain that production in future.

So the model of development I see for the next few decades is a model that I'll call sustainable human development. This is development focused on people, for their benefit and with their participation. This is development that can be sustained over time and does not consume so much natural resources, so that development can be continued rather than come to a stop. It is a new pattern of sustainable human development, as well as consumption models, which is respectful of both nature and people.

How can such models come about? I think the first responsibility is that of the countries themselves. They must produce their own sustainable human development strategies, both in the rich countries and in the poor countries.

In Canada, you have to look ahead and see what model of development will sustain not only your growth but also translate into the lives of your people. And for those who are left outside the marketplace, it must benefit them also. You will have to decide how to combine it with the preservation of natural resources, and they will have to do it in each developing country.

[*Traduction*]

Le président (M. Langdon): Ce matin, trois comités participent à la séance. Nous jouons aussi à la chaise musicale. C'est a moi d'occuper le fauteuil du président pendant quelques instants. Par hasard, c'est pour donner la parole à Stan Hovdebo.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Je voudrais parler un peu de la structure ou de ses lacunes et du développement. Comment, selon vous, le Canada ou les autres pays pourraient-ils mettre en place une structure permettant d'apporter des améliorations?

Par exemple, y a-t-il un modèle à l'ONU? Vous faites partie d'un organisme de développement d'assez grande envergure. L'aide que vous accordez à certains pays est-elle assujettie aux critères comme le développement humain militaire, les dépenses militaires, le développement humain, les droits de la personne?

Vous proposez qu'un groupe de pays s'organise autour de la structure de l'ONU. Y a-t-il une structure au sein de l'ONU qui puisse servir de modèle et qui soit efficace?

M. ul Haq: Toute la question est justement de savoir si nous avons un nouveau modèle de développement pour les pays en voie de développement et industrialisés. Les modèles dont nous nous sommes inspirés dans le passé manquaient de respect pour la population ou la nature.

Grâce à la technologie, nous avons produit autant que nous puissions, mais l'accent était mis sur la production et non sur les gens, sur la façon de participer à la production et non sur la façon d'en tirer profit. Deuxièmement, on n'a pas tenu suffisamment compte de la quantité de richesses naturelles consommées pour produire et nous ne nous sommes pas posé la question de savoir si cette production pourrait être maintenue dans l'avenir.

C'est pourquoi le modèle auquel je songe pour les prochaines décennies est ce que j'appelle un modèle de développement humain durable. Ce développement est axé sur les gens, pour leur profit et avec leur participation. Ce développement peut durer dans le temps et ne consomme pas autant de richesses naturelles de sorte que le développement peut se poursuivre au lieu de s'immobiliser. Il s'agit d'un nouveau type de développement humain durable, ainsi que de nouveaux modèles de consommation, qui respectent la nature et la population.

Comment ces modèles peuvent-ils voir le jour? La responsabilité en revient au premier chef aux pays eux-mêmes. Ils doivent concevoir leurs propres stratégies de développement humain durable, tant dans les pays riches que dans les pays pauvres.

Au Canada, il faut songer à l'avenir et trouver un modèle de développement qui non seulement permettra de soutenir la croissance mais aussi fera sentir ses effets dans la vie de la population. Ceux qui sont en marge du marché doivent aussi y trouver leur compte. Il vous faudra décider comment combiner ce développement à la préservation des richesses naturelles, comme cela devra se faire dans tous les pays en développement.

[*Text*]

One of the things that emerged out of the Earth Summit was that every country should prepare their own sustainable human development strategies. Once they've prepared that... In the United Nations they have now set up a sustainable development commission, which will be an intergovernmental body. These strategies should be reviewed there, and there should be a dialogue between the United Nations and these countries.

If some countries are damaging their environment too much, they can be put on red alert. The sustainable development commission will not have power to take action against nations, but at least it can make it transparent, talk about it and put up the red alert, and say, in your model of development you will damage the environment too much; it's not really translating into the lives of people, and there will be a great social or political upheaval if you continue on this path.

If we can give some teeth to this sustainable development commission, so that it does not become another body where reports come and are shelved but instead acquires the character of what I called a development or economic security council, where nations send their ministers and top people to discuss and argue and make compromises, I think you could have the beginning of a major dialogue on development models, both within nations and internationally.

But this is just a start. As I said, on the recommendation of the Earth Summit, they have just set up a mechanism. It's not clear at the moment whether it will even be taken seriously by governments. Ultimately, the United Nations is nothing else than what governments make it. Often we turn to international institutions for guidance and for help, whether it's the World Bank, the IMF, or the UN. After having worked within them, my own feeling is these institutions are as good as the governments make them. The staff is competent, the management really wants to get things done. The problems don't arise at that level. But how much support do they get from governments? How seriously do they take these institutions? That is the real issue we'll have to settle.

• 1115

Mr. Hovdebo: I want to ask one more question regarding a point you made a little earlier. You suggested, and you're suggesting it again now, that there is a great need for the countries to develop a structure that extends to the Third World or to global development.

But how do you deal with the "what's in it for me" syndrome that is out there? For instance, you mentioned the Clinton administration settling all the domestic problems, but in the process they may neglect the global problems. That is a continuing problem with every country that faces some kind of recession or restraint, as far as monetary requirements are concerned.

Dr. ul Haq: I think it is a real issue. What is the motivation now for development cooperation? The previous threat of communism, the Cold War, ideological warfare, we have to win friends on our side... Now there is a certain sense

[*Translation*]

Une des conclusions du Sommet de la Terre, c'est que chaque pays doit préparer sa propre stratégie de développement humain durable. Une fois cela fait... L'ONU s'est maintenant dotée d'une commission du développement durable, qui sera un organisme intergouvernemental. Ces stratégies pourraient être étudiées là et un dialogue devrait s'établir entre l'ONU et ces pays.

Les pays qui dégradent exagérément leur milieu pourraient être placés sur une liste spéciale. La commission n'aura pas le pouvoir de prendre des mesures contre ces pays, mais pourrait au moins rendre la chose notoire et prévenir le pays en question que son modèle de développement est trop nocif et n'améliore pas la vie de ses citoyens et que des troubles sociaux et politiques l'attendent s'il persévère dans cette voie.

Si nous pouvons donner du muscle à cette commission de développement durable—pour qu'elle ne devienne pas une autre source de rapports voués aux tablettes et devienne plutôt ce que j'appelle un Conseil de sécurité économique ou de développement où les pays délèguent leurs ministres et leurs experts pour discuter et trouver des compromis—je pense que l'on pourrait lancer un dialogue de haut vol sur les modèles de développement, autant dans les pays qu'entre eux.

Mais ce n'est que le début. Comme je l'ai dit, en application de la recommandation du Sommet de la Terre, le mécanisme vient à peine d'être créé. On ignore encore si les gouvernements vont le prendre au sérieux. Au bout du compte, l'ONU n'est rien d'autre que ce que veulent en faire les gouvernements. Souvent, on se tourne vers les institutions internationales pour obtenir aide ou conseil, qu'il s'agisse de la Banque mondiale, du FMI ou de l'ONU. Moi qui y ai travaillé, je suis arrivé à la conclusion que ces organisations valent ce que les gouvernements en font. Le personnel est compétent et la direction veut vraiment des résultats. Le problème n'est pas là. La vraie question est de savoir quel soutien elles obtiennent des gouvernements. Avec quel sérieux les traitent-ils? C'est cela la vraie question.

M. Hovdebo: Je voudrais poser une autre question sur un point que vous avez soulevé tout à l'heure. Vous avez dit et répété qu'il faut que les pays se donnent une structure qui englobe le Tiers monde et embrasse le développement mondial.

Mais que faire de cette mentalité du chacun pour soi qui règne partout? Par exemple, vous avez parlé de l'administration Clinton qui cherche à régler tous les problèmes intérieurs aux dépens des problèmes internationaux. C'est la même situation dans tous les pays aux prises avec la récession ou un régime d'austérité.

M. ul Haq: C'est un vrai problème. Aujourd'hui, qu'est-ce que motive la coopération au développement? Auparavant, il y avait la menace du communisme, la guerre froide, la guerre idéologique, la nécessité de trouver des alliés...

[*Texte*]

of loss. What is it that should inspire and guide development cooperation? I'm one of those people who do not believe that development cooperation will come out of sheer morality, a certain sense of human solidarity. I think while these are very noble emotions, and many of us believe in them, let us be realistic.

In the last analysis, if you look at history, most of the human actions have risen not out of hope, of great idealism; they have often risen out of fear. That's why major changes in human history have come after depressions, after wars. Look at the creativity, the institutions that have come up. After the Second World War, you had immediately the birth of Bretton Woods. When the bombs were falling in London, Lord Keynes was preparing the blueprint of future institutions.

In Europe, Jean Monnet was preparing the blueprint for European common markets at a time when Europe was fighting. In America, General Marshall was thinking about his Marshall Plan, how to restructure and bring these countries again up to a high level. President Truman, president in a way by default and regarded not too seriously by his contemporaries, was taking decisions on point four, on foreign assistance, on new patterns of development cooperation, on the United Nations.

Look at the creativity after the end of the war and then contrast this with the last three years. Probably we have never had such momentous events happen as have happened in the last three years—the collapse of communism, the reunification of Germany after the fall of the Berlin Wall, real democracy coming across nations. These were remarkable events, the kind of swift change that we probably have not witnessed in history. We are the Keynes, and the Jean Monnets, and even the Trumans, people talking about little issues, little things at the highest level.

• 1120

That's why at least my reading of history is that human motivation arises more often out of fear than out of hope or idealism. I have fear for the future. That's going to come out of what I was mentioning earlier, globalization of poverty, the travel of poverty across international frontiers in very unpleasant forms. This is where the threat of drugs, AIDS, pollution, migration, nuclear proliferation and all the rest comes from.

I think you need a new motivation for aid. It is not out of the ideological struggle of the past. The new motivation for development cooperation will come from the threat of poverty. It's going to knock on your doors so violently that you won't believe it in the 21st century. All we can do is try to anticipate it and smooth the transition, the way of change. We may not be able to prevent it because humanity never listens to reason. I'm sorry to be so pessimistic, but this is my personal understanding of history.

The Chairman (Mr. Bosley): Let me tell everybody where we are at this point. We have about 45 minutes left before we break. At this point the list is Mr. Lee Clark, Ms Catterall, Mr. Van De Walle, Mr. Fulton, Mr. Flis, Mr. Langdon and Mr. Caccia, who have all indicated they have questions at this point.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, on se sent un peu perdu. Qu'est-ce qui devrait guider la coopération au développement? Je ne suis pas de ceux qui croient que cette aide procède uniquement du seul sens moral ou de la solidarité humaine. Quelque noble que soient ces sentiments, qui animent beaucoup d'entre nous, il faut être réaliste.

Tout bien considéré, l'histoire nous enseigne que l'homme agit non pas poussé par l'espoir ou l'idéalisme mais souvent animé par la crainte. C'est pourquoi les grands tournants de l'histoire humaine succèdent à des périodes de crise ou de guerre. Voyez la créativité dont on a fait preuve. Immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale sont nés les accords de Bretton-Woods. Pendant que les bombes tombaient sur Londres, Lord Keynes traçait le plan de futures institutions.

En Europe, Jean Monnet préparait le Marché commun européen pendant que les pays du continent se battaient. En Amérique, le général Marshall préparait le plan qui porte son nom pour redresser la situation de ces pays. Le président Truman, en quelque sorte président par défaut et guère pris au sérieux par ses contemporains, prenait des décisions sur le point 4, l'aide étrangère, sur les nouveaux modes de la coopération au développement et sur l'ONU.

Comparez la créativité de l'après-guerre à ce qui s'est passé au cours des trois dernières années. Jamais peut-être tant d'événements historiques ne se sont produits qu'au cours des trois dernières années: l'effondrement du communisme, l'unification de l'Allemagne après la chute du Mur de Berlin, l'avènement de la démocratie dans de nombreux pays. Ce sont des événements remarquables, une accélération de l'histoire comme on n'en a probablement jamais vus. Nous sommes les Keynes, les Jean Monnet et les Truman, des gens qui discutent de petites choses au plus haut niveau.

Dans l'histoire telle que je la conçois, ce qui pousse les êtres humains, c'est souvent davantage la peur que l'espoir ou l'idéalisme. Je crains pour l'avenir. À cause de ce que je disais tout à l'heure, la mondialisation de la pauvreté, l'expansion de la pauvreté au-delà des frontières internationales sous des formes terribles: la drogue, le sida, la pollution, les migrations, la prolifération nucléaire.

Il faut de nouvelles raisons pour accorder de l'aide. Il ne s'agit plus de l'affrontement idéologique du passé. La nouvelle motivation sera la menace de la pauvreté. Elle frappera à vos portes avec tant de violence que vous aurez peine à le croire au 21e siècle. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de prévenir et de préparer la transition. Nous ne pourrons peut-être pas l'empêcher parce que l'humanité n'écoute jamais raison. Je suis désolé d'être si pessimiste, mais c'est ainsi que je vois l'histoire.

Le président (M. Bosley): Laissez-moi vous dire où nous en sommes. Il nous reste environ 45 minutes avant la levée de la séance. Figurent sur la liste M. Lee Clark, Mme Catterall, M. Van De Walle, M. Fulton, M. Flis, M. Langdon et M. Caccia qui ont tous indiqué vouloir poser des questions.

[*Text*]

Mr. Clark (Brandon—Souris): Thank you, Mr. Chairman. Welcome, Dr. ul Haq. Your testimony is very, very thought-provoking, challenging and disturbing, all at the same time.

I'd like to ask you to expand a bit on conditionality, if I may. In my limited experience in the developing world it is suggested that very often there's a considerable amount of resentment to the developed world for placing conditions on assistance. I'm torn between the desires to see reforms put in place, which I believe would be desirable, and, I guess, some sort of sense of fear that others are being punished at the same time.

What brings it to mind is a news report that I partially heard this morning, indicating, I think, that UNICEF may have pulled out of southern Sudan, or at least portions of southern Sudan, because of the tragic murder last September/October of the UN workers and the journalists there. There was a Norwegian aid worker still in Sudan saying that it was the poor who will be punished by this decision.

I'm also conscious of the fact that some of those who were in Rio were very frustrated by the fact that in the midst of discussions with respect to the future environment, they were unable in a real sense to talk about population growth due to the opposition of the church, which in itself is a form of conditionality.

I'm wondering if you could just expand on that. It seems to me that our objectives are noble with conditionality, depending upon what conditions we put in place, but I fear that, again, the people in the village of Wath Kel, which I happened to visit before Christmas, may be the victims of UNICEF's decision in this regard.

Dr. ul Haq: Let me say on conditionality that while developing countries protest a lot—and I have done that in my capacity there as a policy-maker—I think they're adult enough to understand that anybody who gives money will also specify how to use it. We do it ourselves. When I as finance minister allocated funds within the country, not aid funds but our own funds, there were ten times more conditions. I tried to put in conditions so that the funds were not misspent, the priorities were the right ones, and dialogue proceeded.

What goes wrong with conditionality? Let's think about it, why it is so emotive a term, why people protest so much. The first is what I said earlier. There is a wrong kind of conditionality, often protecting the vested interest in these countries and not putting pressure on them. The military establishments never come under pressure in this conditionality. Did you know that in the last 40 years the World Bank has been producing economic reports on all these countries? You look them up. Not a single report has even one table on military expenditures.

[*Translation*]

M. Clark (Brandon—Souris): Merci, monsieur le président. Je vous souhaite la bienvenue, monsieur ul Haq. Votre témoignage est à la fois très stimulant et troublant.

J'aimerais que vous développiez votre pensée sur la conditionnalité. Si j'en crois mon expérience limitée dans les pays en développement, ceux-ci ont souvent beaucoup de rancoeur pour les pays industrialisés qui imposent des conditions à l'aide qu'ils accordent. Je suis déchiré entre les réformes que je veux voir instaurer, qui m'apparaissent souhaitables, et la crainte que d'autres en souffriront.

Ce qui m'y fait penser, c'est une nouvelle que j'ai entendue en partie ce matin selon laquelle l'UNICEF s'est semble-t-il retiré du sud du Soudan ou de certaines parties de cette région, à cause du meurtre tragique en septembre ou octobre de travailleurs de l'ONU et de journalistes là-bas. Un agent de coopération norvégien encore au Soudan disait que ce sont les pauvres qui souffriront de cette décision.

Je sais aussi que certains de ceux qui étaient à Rio étaient très mécontents du fait qu'au milieu des discussions sur le respect de l'environnement, ils n'ont pas pu parler vraiment de la croissance démographique à cause de l'opposition de l'église, qui elle-même exerce une forme de conditionnalité.

J'aimerais que vous nous en parliez davantage. Il me semble que les objectifs visés par la conditionnalité sont nobles, selon les conditions imposées, mais je crains encore une fois que ce soit les habitants du village de Wath Kel, que j'ai visités avant Noël, qui soient les victimes de la décision de l'UNICEF.

M. ul Haq: Même si les pays en développement protestent beaucoup—je l'ai fait moi-même quand j'étais chargé d'élaborer des politiques—je pense qu'ils ont suffisamment de maturité pour comprendre que celui qui donne de l'argent prescrira les fins à lesquelles il devra servir. Nous le faisons nous-mêmes. Lorsque j'étais ministre des Finances, je répartissais des crédits dans le pays, pas des crédits d'aide mais nos propres crédits, et j'imposais 10 fois plus de conditions. Je le faisais pour éviter que les fonds ne soient détournés de leur affectation et pour que les priorités soient les bonnes. Le dialogue s'ensuivait.

Qu'y a-t-il de mal à imposer des conditions? Réfléchissons-y. Pourquoi le mot éveille-t-il tant de passion et de protestation. D'abord, à cause de ce que j'ai dit tout à l'heure. Il y a une conditionnalité perverse qui souvent sert à protéger les intérêts établis de ces pays au lieu d'exercer des pressions sur eux. Les milieux militaires échappent toujours aux contraintes de la conditionnalité. Saviez-vous que dans les 40 dernières années, la Banque mondiale a publié des rapports économiques sur tous ces pays? Lisez-les. Pas un seul rapport ne contient ne serait-ce qu'un seul tableau sur les dépenses militaires.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 1125

For the first time now, after the pressure we put through this human development report, the World Bank is taking it up and putting it in the dialogue, and they're getting a response. How can the IMF guide any country if they don't know what the total debts are? They never had any notion of military debts. I took it up with Camdessus, the head of IMF. They have now started collecting military debts data.

Aujourd'hui pour la première fois, grâce aux pressions que nous avons pu exercer par suite de la publication de ce rapport sur le développement humain, la Banque mondiale s'est saisie de la question et l'a intégrée dans le dialogue, et nous obtenons enfin des réactions. Comment le FMI peut-il guider un pays s'il ne connaît pas sa dette totale? On n'avait pas la moindre idée de l'étendue des dettes militaires. J'en ai parlé avec M. Camdessus, le président du FMI. On a commencé à réunir depuis des données sur la dette militaire.

Let me share with you some confidences. I was talking to them over the last two or three months. They confessed that they started first in Egypt. They thought they would have an easier time collecting data on military debts because it's an ally and many suppliers were willing to cooperate. They said they started with a back-of-envelope calculation that it would be about $5 billion of military debts after all the write-offs they have received. The latest estimate for military debts in Egypt is $40 billion and climbing. How can they ever advise a country on its monetary policy if they do not know so far whether the military debt is $40 billion or $5 billion? They exceeded by far the civilian debts.

Permettez-moi maintenant de vous faire quelques confidences. J'ai discuté avec le FMI au cours des deux ou trois derniers mois. On m'a avoué qu'on avait d'abord commencé par l'Égypte. Le FMI croyait y éprouver moins de difficultés à réunir des données sur la dette militaire parce que l'Égypte est un pays allié et parce que plusieurs fournisseurs étaient disposés à collaborer. Le FMI m'a dit qu'il avait commencé par des calculs approximatifs d'après lesquels la dette militaire se chiffrerait à environ 5 milliards de dollars, compte tenu des radiations à effectuer. Mais les dernières estimations de la dette militaire en Égypte se chiffrent à 40 milliards de dollars et ce n'est pas fini. Comment le FMI peut-il alors conseiller un pays sur la politique monétaire qu'il doit observer s'il ne sait même pas si la dette militaire se chiffre à 5 ou à 40 milliards de dollars? La dette militaire dépasse toujours de beaucoup la dette civile.

Take the issue of land reforms. I am convinced that in Latin America you can never get a good model of development unless there is a redistribution of land and income. The Gini coefficient of concentration of land in Latin America is 0.8, showing heavy concentration of land in a few hands. The greatest income disparity in the world is in Brazil, 26 times between the top 20% and the bottom 20%, so everything that you do, whether you do it through aid or domestically, gets hijacked by powerful groups. Why are these issues not analysed in the aid policy dialogue? Why are the donors not leaning on these countries?

Prenez maintenant la question de la réforme agraire. J'ai la conviction qu'on ne trouvera jamais en Amérique latine de bons modèles de développement à moins qu'il y ait redistribution des terres et du revenu. Le coefficient de Gini de la concentration des terres en Amérique latine est de 0,8 p. 100, ce qui démontre une forte concentration des terres aux mains de quelques propriétaires. La plus forte disparité dans le revenu dans le monde entier se trouve au Brésil, où les 20 p. 100 en haut de l'échelle ont un revenu qui est 26 fois plus élevé que celui des 20 p. 100 en bas de l'échelle, si bien que quoique vous fassiez, que l'aide vienne de l'extérieur ou de l'intérieur, les puissants du pays s'accaparent de tout. Pourquoi ne tient-on pas compte à ces questions dans le dialogue sur la politique d'aide? Pourquoi les donateurs n'exercent-ils pas des pressions sur ces pays?

That's the difference between people-centred conditionality and only government-centred conditionality, what governments will accept and what the people of the country need. If it becomes more and more people-centred conditionality, I think you'll have many alliances within these countries, many NGOs, many intellectual forums, media, supporting that kind of conditionality and saying they now have allies for the changes that are badly needed for the country. Even conditionalities on environment or human rights or others. Countries may protest, but you'll have a lot of groundswell of support from within.

Voilà la différence entre une conditionnalité axée sur les gens et une conditionnalité qui n'est axée que sur les gouvernements, à savoir, la différence entre ce que les gouvernements vont accepter et ce dont les gens du pays ont besoin. Si la conditionnalité est de plus en plus axée sur les gens, je crois que vous allez voir se former de nombreuses alliances au sein de ces pays, on verra de nombreuses ONG, de nombreux forums d'intellectuels, les médias, soutenir ce type de conditionnalité et affirmer qu'ils ont maintenant trouvé des alliés pour les changements dont leur pays a cruellement besoin. La conditionnalité peut même intervenir en matière d'environnement, de droit de la personne ou d'autres questions. Les pays vont protester, bien sûr, mais vous trouverez un soutien massif à l'intérieur de ces pays.

[*Text*]

Secondly, there's a difference between dialogue and coercion. I believe not in either/or but in mutual policy dialogue, giving the options and saying, well, you know, we can come in more. If you also have these reforms, it'll increase your options—rather than saying either you do this, because this is what we have taught in our judgment, or else. Systems don't respond to that, even though they may be in the wrong. They do respond to a policy dialogue with options. Developing countries have won their independence only recently. I come from there, but I was also educated abroad and I have taken on some of the value systems of the western world.

I think many of our policy-makers and our people are very defensive about sovereignty. We achieved independence after a long time, only in the last 30 or 40 years. We are very fragile in our confidence about our independence. If there is any threat to it, whether it's right or wrong, people react if it is put that way. I think donors will be much better served if they have a more skilful, mature policy dialogue laying out the options that can be debated with these countries rather than laying down the law.

• 1130

The third issue that to my mind has plagued conditionality is double standards. You can carry credibility in these countries if you are willing to do what you are preaching, but if you ask India and Pakistan today to lower their military spending, as donors are beginning to, and the same donors—I won't name them—have passed bills in the parliament giving more subsidies to the arms exporters because their defence industries are in trouble... Where are these arms going to go? If, as we were discussing a little earlier, you censure them for corruption and then you quietly accept their corrupt money in your banks and give it the cover of confidentiality, you carry no credibility. You are willing to make profits out of that corruption in your banks, but you are willing to punish these countries for the corruption of the rulers. You lose credibility immediately in terms of double standards.

I can go on about double standards all over, like markets. If they open up the markets and then find protectionism facing them, the north doesn't open up the markets, you again lose credibility on the conditionality. World Bank and IMF put in every loan that you must dismantle your barriers, your controls, your tariff systems, open up. And they're succeeding. Then, as I said earlier, they find there are barriers abroad. What kind of conditionality is this?

[*Translation*]

Deuxièmement, il y a une différence entre le dialogue et la contrainte. Je ne crois pas qu'il faille privilégier l'un ou l'autre, mais il faut un dialogue sur la politique, il faut expliquer les options et dire: eh bien, vous savez que nous pouvons en faire plus. Si vous procédez également à ces réformes, cela augmentera votre gamme d'options—ce qui vaut mieux que leur dire: ou bien vous faites ceci, parce que c'est ce que nous croyons bon de faire dans notre sagesse, ou alors vous en subirez les conséquences. Les systèmes sont sourds à de telles pressions, même s'ils sont dans leur tort. Mais ils sont sensibles à un dialogue sur une politique qui comporte des options. Les pays en voie de développement n'ont réalisé leur indépendance que récemment. Je viens de là moi-même, mais j'ai été également éduqué à l'étranger et j'ai adhéré à certains réseaux de valeurs du monde occidental.

Je pense que nombre de nos décideurs et de nos gens sont très jaloux de leur souveraineté. Il nous a fallu attendre longtemps pour réaliser notre indépendance, qui ne s'est faite que dans les 30 ou 40 dernières années. Lorsqu'il s'agit de notre indépendance, notre confiance est donc très fragile. Si elle apparaît le moindrement menacée, que les motifs soient bons ou mauvais, les gens sont rétifs aux moindres contraintes. Je crois que les donateurs seraient beaucoup plus avisés d'entretenir un dialogue sur la politique la plus habile, la plus mûre, où l'on avancerait les options qui peuvent être débattues avec ces pays, plutôt que de leur imposer leurs lois.

À mon avis, le troisième facteur qui mine la conditionnalité est la règle des deux poids deux mesures. Il y a moyen d'être crédible dans ces pays si l'on est disposé à pratiquer ce qu'on prêche, mais si vous demandez à l'Inde ou au Pakistan aujourd'hui d'abaisser leurs dépenses militaires, comme les pays donateurs s'apprêtent à le faire, et que ces mêmes donateurs—je ne les nommerai pas—font adopter des lois par leur parlement qui accordent davantage de subventions aux exportateurs d'armes parce que leurs industries de la défense sont en difficultés... Où ces armes iront-elles? Si, comme nous le disions un peu plus tôt, vous les blâmez pour leur corruption et qu'ensuite vous permettez à vos banques d'accepter tranquillement leur argent corrompu et leur donnez le couvert de la confidentialité, vous perdez alors toute crédibilité. Vous êtes disposés à réaliser des profits avec cet argent corrompu qui entre dans vos banques, mais vous voulez aussi au même moment punir ces pays parce que leurs dirigeants sont corrompus. Ainsi, la règle des deux poids deux mesures vous fait immédiatement perdre toute crédibilité.

Je pourrais vous dire comment cette règle des deux poids deux mesures s'applique dans tous les domaines, les marchés par exemple. Si ces pays ouvrent leurs marchés et qu'ils se voient ensuite confrontés à des mesures protectionnistes—le Nord n'ouvre pas ses marchés—la conditionnalité perd encore une fois toute crédibilité. Dans tous les prêts qu'ils consentent, la Banque mondiale et le FMI exigent le démantèlement des barrières, des contrôle, des systèmes tarifaires; les marchés doivent s'ouvrir. Et ces pays réussissent à le faire. Puis, comme je l'ai dit plus tôt, ces mêmes pays se buttent à des barrières à l'étranger. À quoi rime donc cette conditionnalité, se disent-ils?

[*Texte*]

These are the three things which, to my mind, are worth thinking about very soberly, very calmly, because conditionality is a very emotional subject: people-centred conditionality versus government-negotiated conditionality; second, a dialogue indicating that policy options are an effort to lay down the law; and third, the same standards are double standards in this policy, conditionality. While we will never be able to overcome completely the kinds of emotions that run wild in this whole area of conditionality, we might be able to overcome some of the current impasse if we can look at these three issues which, to my mind, are very key.

Mrs. Catterall (Ottawa West): I would like to go back to the question of trade and thank you, as others have done, for a great deal of insight and inspiration this morning.

On conditionality, it seems to me that one of the problems we've had and will continue to have is self-interested conditionality. I think that's reflected in the less than one-third of Canada's aid that goes to the poorest of countries. If trade is a solution or part of the solution, it seems to me that it's the ability of developing countries not only to produce and to sell but also to profit and to consume. That's where the mutual benefits become obvious. Patterns of consumption will differ, obviously. Developing countries will need to consume different goods than we in developed countries need to consume, but as this country particularly is about to enter into another trade agreement, how should we or other countries that want to pursue human development be entering into those agreements? What should we be looking for to ensure that those trade agreements are beneficial in a broad global sense and not only selfishly beneficial?

Dr. ul Haq: Let me first say a few words on this self-interested conditionality.

• 1135

I know there is a spirited dialogue in this country, and so it is in others, whether giving assistance to the poorest nations is in our self-interest or whether it is in eastern Europe's and Russia's. I happen to have the view that self-interest conditionality ultimately will favour your assistance to the poorest nations because of the time period, time horizon, you take.

Most governments have very short time horizons, because they want to win the next election rather than work for the next generation. Nobody can fault that. But the time horizon drops to normally two to three years. As such, one will look for immediate pay-offs, whether we can get more from middle income countries, those who will buy our goods now. In the longer term, whether those will buy our goods 10 years from now, or 20 years from now, pales into insignificance in terms of time horizons.

[*Traduction*]

Tels sont les trois facteurs qui, à mon avis, méritent une réflexion très sobre, très calme, parce que la conditionnalité est un sujet chargé d'émotion: premièrement, la conditionnalité axée sur les gens par opposition à la conditionnalité négociée avec les gouvernements; deuxièmement, un dialogue où l'on laisse voir qu'en offrant certaines options en matière de politique, on cherche à faire accepter certaines règles; et troisièmement, attention à la règle des deux poids deux mesures dans l'application de cette politique, la conditionnalité. Même si nous ne pourrons jamais maîtriser complètement les émotions débridées que suscitent toute cette question de la conditonnalité, nous pourrons surmonter l'impasse actuelle si nous examinons ces trois facteurs, qui, à mon avis, sont fondamentaux.

Mme Catterall (Ottawa-Ouest): J'aimerais revenir à la question du commerce, et je tiens à vous remercier, comme d'autres l'ont fait avant moi, pour l'exposé lumineux et inspiré que vous nous avez donné ce matin.

Pour ce qui est de la conditionnalité, il me semble que l'un des problèmes qui se pose et qui continuera de se poser, c'est la conditionnalité intéressée. Je pense que cela se voit dans le fait que moins du tiers de l'aide du Canada va aux pays les plus pauvres. Si le commerce est une solution ou une partie de la solution, il me semble que l'enjeu ici, c'est la capacité des pays en voie de développement, non seulement de produire et de vendre, mais aussi de réaliser des profits et de consommer. C'est là que des avantages mutuels deviennent évidents. De toute évidence, les habitudes de consommation vont différer. Les pays en voie de développement devront consommer des biens différents de ceux que nous avons besoin de consommer dans les pays développés, mais étant donné que notre pays en particulier est sur le point de conclure un nouvel accord commercial, comment le Canada ou les autres pays qui se soucient du développement humain devraient-ils adhérer à ces accords? Quelles garanties devrons-nous obtenir pour que ces accords commerciaux soient avantageux dans un sens global et cessent de profiter qu'à quelques pays privilégiés?

M. ul Haq: Permettez-moi d'abord de dire quelques mots au sujet de cette conditionnalité intéressée.

Je sais qu'il y a un dialogue animé dans votre pays, comme c'est le cas ailleurs, sur la question de savoir si venir en aide aux pays les plus pauvres sert notre intérêt propre ou si cela répond à l'intérêt de l'Europe orientale et de la Russie. Je crois pour ma part qu'une conditionnalité intéressée finira éventuellement par hausser l'aide aux pays les plus pauvres en raison des contraintes temporelles, ou de l'horizon temporel, que vous vous imposez.

La plupart des gouvernements ont un horizon temporel très bref, parce qu'ils veulent remporter la prochaine élection plutôt que de faire le bien de la génération prochaine. Personne ne peut leur en vouloir pour cela. Mais l'horizon temporel se limite normalement à deux ou trois ans. C'est pourquoi on recherche les profits immédiats, on cherche à obtenir plus des pays à revenu moyen, ceux qui achèteront nos produits aujourd'hui. À long terme, ceux qui achèteront nos produits dans dix ans, ou dans 20 ans, perdent toute importance dans un tel horizon temporel.

[*Text*]

But if one takes development cooperation as a strategic investment in the future, your own future and the global future, then your major threats are going to come from the steaming 95% of the people currently being born in the Third World. They are the ones who will be migrating here; they are the ones who will be sending pollution here, and drugs here. They are the ones who will be turning to nuclear proliferations. They are the ones who will be destroying the world.

I am not one of those who believe that your self-interest conditionality means discriminating against the poorest nations now because you may not have much room to manoeuvre later on. But that is just an aside. Let me come to patterns of consumption and trade agreements.

On patterns of consumption it is becoming very clear that the past cannot be projected into the future, because if developing countries were to follow the same material pattern of consumption, as you now have in the industrial world, it has been calculated that it will take 10 times more energy than we have in the world and 200 times more mineral wealth. Clearly it is an impossibility to replicate these lifestyles all over the developing world. So adjustments will have to come both ways.

The developing countries will have to develop less consumptive lifestyles—consumptive in the sense of physical resources, minerals and energy particularly, non-renewable resources—consumption patterns, and production patterns. In the meantime, industrial countries will also have to readjust some of their imports of renewable resources for every unit of output. They can't continue to consume the same energy, as I was saying, of 54 kilograms for every $100 of output. In future, whether you go to Japanese technology of 15 kilograms, or even lower, because that will become even more efficient in future, it will be one-fourth, one-fifth of the consumption of natural raw materials in the patterns of production and consumption that you have. Both sides will have to adjust.

Now trade agreements. My own feeling is that regional trade agreements can be a great plus for opening up the world. I do not see that as a turning away from internationalism. If countries can support each other, have more competition... If NAFTA succeeds—the U.S.A, Canada, Mexico, and maybe Latin America later on—there will be wider markets in which you will have tremendous creativity, technology change, competition, lower costs. You may be able to out-compete some of the other groups, so long as the idea is that the regional blocs are a part towards internationalism and not away from international trade, not to block it off, but open up opportunities by becoming more competitive in the international world.

[*Translation*]

Mais si vous imaginez que le développement coopératif est un investissement stratégique dans l'avenir, dans votre propre avenir et dans l'avenir global, vos principales menaces vous viendront alors des 95 p. 100 de gens qui naissent aujourd'hui dans le Tiers monde. Ce sont eux qui émigreront ici; ce sont eux qui exporteront ici leur pollution et leurs stupéfiants. Ce sont eux qui s'engageront dans la prolifération nucléaire. Ce sont eux qui détruiront le monde.

Je ne suis pas de ceux qui croient que votre conditionnalité intéressée revient à exercer de la discrimination contre les pays les plus pauvres aujourd'hui parce que votre marge de manoeuvre ne sera peut-être pas aussi grande plus tard. Mais je ne dis cela qu'en passant. J'aimerais maintenant parler des habitudes de consommation et des accords commerciaux.

Pour ce qui est des habitudes de consommation, il est très évident que le passé ne saurait se porter garant de l'avenir, car si les pays en voie de développement devaient épouser les mêmes habitudes de consommation matérielles que nous avons aujourd'hui dans le monde industriel, on a calculé qu'il faudrait dix fois plus d'énergie que nous n'en avons dans le monde entier et 200 fois plus de ressources minières. De toute évidence, il est impossible de reproduire le mode de vie industriel dans tout le monde en voie de développement. Des deux côtés, donc, des ajustements devront se faire.

Les pays en voie de développement devront développer des modes de vie moins consommateurs—consommateurs pour ce qui est des ressources physiques, minières et énergétiques tout particulièrement, soit les ressources non renouvelables—de nouvelles habitudes de consommation et de production. Entre temps, les pays industriels devront aussi réajuster certaines importations de ressources renouvelables pour chaque unité de production. Ils ne pourront conserver le même rythme de consommation énergétique, comme je le disais, de 54 kilogrammes pour chaque 100 dollars de production. À l'avenir, que vous adoptiez ou non le modèle technologique japonais de 15 kilogrammes, ou même moins, car ce modèle sera encore plus efficient à l'avenir, il faudra réduire à un quart, ou à un cinquième, la consommation des matières premières dans les habitudes de production et de consommation que vous avez. Des deux côtés, il faudra apporter des ajustements.

Maintenant pour ce qui est des accords commerciaux. À mon avis, les accords commerciaux ou régionaux peuvent faire beaucoup pour ouvrir les marchés mondiaux. Je n'y vois pas un éloignement de l'internationalisme. Si les pays peuvent se soutenir mutuellement, être davantage compétitifs... Si l'ALÉNA réussit—avec les États-Unis, le Canada, le Mexique, et peut-être l'Amérique latine plus tard—vous trouverez des marchés plus vastes où vous aurez une créativité formidable, des changements technologiques, de la concurrence, des prix plus bas. Vous pourrez distancer les concurrents d'autres groupes, tant et aussi longtemps que l'on admettra que la création des blocs régionaux conduit à l'internationalisme et non à son contraire, ne ferme pas la porte au commerce international, mais favorise plutôt les échanges en accroissant la compétitivité sur le marché international.

[*Texte*]

• 1140

This is the way the European common market proceeded in the past. It did wall in, but it had also a tremendous amount of competition among these nations. They were able to compete internationally much better than they would have if they had developed in an isolated form.

In developing countries when they are very small, particularly in Africa where you have many nations of 1 million, 2 million or 3 million people, it's very difficult to develop a viable industry or trading pattern except by coming together. Regionalism there is not a detraction from international trade; it is an advance towards international trade.

How do we handle this regionalism, as a protective barrier or as an advance toward a new, more competitive international system? I believe it is absolutely vital that while the regional agreements go ahead, Uruguay Round must be concluded very fast. Otherwise regional patterns may become trade wars between the regions. That would be an absolute disaster.

I'm very disturbed by this morning's news that already the Clinton administration has decided not to buy from Europe any equipment for the public utilities of telecommunications, transport, power and so on in retaliation for some restriction by Europe. It's terrible. If the type of cold war that's going to start now in trade is the one we had previously in territories, I think we are in for a much worse situation than we ever saw in the last 40 years. Trade wars can be much more disruptive. They affect everyone. Whereas cold wars do not affect so many lives, this can really be disruptive.

It is in that context that I will say there should be an honest, open debate between Canada and its partners in the regional agreements. What is the ultimate objective? An advance toward a more open world or a protective barrier behind which to hide from the rest of the world? It's a very crucial decision.

The Chairman (Mr. Langdon): I will go now to Mr. Van De Walle.

Mr. Van De Walle (St. Albert): First of all, may I commend you for the very thought-provoking presentation you made this morning. Here in the House of Commons, as parliamentarians we often don't spend that much time discussing human development.

I know the chairman is looking at his clock. I'm going to be brief.

I have a question regarding the attitude of mankind. Over and over we hear the statement that we have to look after our own poor here before we start addressing the needs of the underdeveloped countries. All of us know we live in a

[*Traduction*]

C'est ainsi qu'a procédé par le passé le Marché commun européen. Oui, l'Europe a fermé ses portes, mais cela a également donné naissance à une concurrence féroce entre ces pays. Les pays européens sont devenus beaucoup plus concurrentiels sur les places internationales que s'ils s'étaient développés de façon isolée.

Dans les pays en voie de développement qui sont tout petits, surtout en Afrique où l'on trouve des pays de 1 million, 2 millions ou 3 millions d'habitants, il est très difficile de développer une industrie viable ou des échanges commerciaux sans une union quelconque. Le régionalisme africain ne constitue pas un éloignement du commerce international; c'est au contraire un pas de plus vers le commerce international.

Comment percevons-nous ce régionalisme: est-ce une barrière protectionniste ou est-ce un pas vers un système international nouveau et plus compétitif? Je crois qu'il est absolument vital que les négociations d'Uruguay aboutissent au plus vite, tout en permettant la conclusion d'accords régionaux. Autrement, les échanges régionaux pourraient à l'avenir donner naissance à des guerres commerciales entre régions. Ce qui serait un désastre absolu.

J'ai été fort troublé d'entendre aux actualités que l'administration Clinton a déjà décidé de ne pas acheter d'équipement en Europe pour les services publics de télécommunications, de transport, d'hydroélectricité et ainsi de suite, en guise de représailles pour certaines restrictions imposées par l'Europe. C'est terrible. Si l'on a en matière de commerce international le même genre de guerre froide qu'on avait à l'époque où l'on se battait pour des territoires, je pense que nous assisterons à une crise bien pire que celle que nous avons connue dans les 40 dernières années. Les guerres commerciales peuvent être beaucoup plus néfastes. C'est la vie de chacun qui est touchée. Même si les guerres froides ne sont pas aussi coûteuses en vies humaines, elles peuvent être quand même dévastatrices.

C'est dans ce contexte que je dis qu'il faut qu'il y ait un débat honnête, ouvert, entre le Canada et ses partenaires dans la négociation des accords régionaux. Quel en serait l'objectif ultime? Faire un pas de plus vers un monde plus ouvert ou édifier une barrière protectionniste derrière laquelle on se protégera du reste du monde? C'est une décision capitale.

Le président (M. Langdon): Je donne maintenant la parole à M. Van De Walle.

M. Van De Walle (St-Albert): Tout d'abord, je tiens à vous féliciter pour l'exposé stimulant que vous avez fait ce matin. Ici, à la Chambre des communes, en tant que parlementaires, il ne nous arrive pas souvent de consacrer autant de temps à une discussion sur le développement humain.

Je sais que le président regarde sa montre. Je serai donc bref.

J'ai une question au sujet de l'attitude de l'humanité. On entend souvent dire qu'il nous faut nous occuper de nos propres pauvres avant de penser aux besoins des pays sous-développés. Nous savons tous que nous vivons dans un

[*Text*]

global world. The economic conditions here in Canada are affected by what goes on in the world. I guess when we look at foreign aid—and I'm thinking back home of the constituents—over and over again this whole question comes up about our own poor. While we hear our people, contrary to what the media might tell you, that's the dilemma.

I wonder if you have any comments with regard to how we change the attitude of mankind and how we reach out to touch the heart. As leaders we have a grasp of what has to be done, but we do have our constituents. I think it's all over the world.

Dr. ul Haq: I firmly believe those who cannot be compassionate to the poor at home can never be compassionate to the poor abroad. Human development or compassion for poverty, like charity, starts at home. I never take that as a detraction from international development cooperation.

• 1145

I think somehow that the thinking developed in many industrial countries in the 1980s—leave it to the markets; they can do it all. The state may not have that much of a role looking after either your own poor or the poor of the world. I think we know better now. Markets are badly needed. They are certainly the best instruments for efficiency, but markets have to be balanced by two things: one, regulations, so that they are competitive and obey the rule of law and are transparent; and two, compassion, so that the victims of the marketplace can be looked after by social safety nets.

All industrial countries have developed their own social contract with the people over time. If in America in the Depression that contract broke, the New Deal came and resurrected it. Later on there were adjustments in that contract, whether there should be too much a social safety net or too little. Maybe Sweden had too much of it and now they're turning to the market because they were putting 40% of the GNP into the social security net. Even the United States and the United Kingdom, the two market economies, put at least 15% of their GNP in the social safety net. Often there's a presumption that developing countries are more socialist, more interventionist. That is not true. They put less than 5% in the social safety net, and the public sectors today are half the size of the public sectors in the industrial countries.

Unfortunately, the public sectors are wrong. They're trying to do industry and agriculture and trade and they should be doing education, health and nutrition. But it's not the size of the public sector that is totally amok, which has been very large in the developing countries. . .very small. If anything, industrial countries have been more socialist than developing countries.

[*Translation*]

monde sans frontières. La conjoncture économique du Canada est influencée par ce qui se passe ailleurs dans le monde. Lorsqu'il est question d'aide étrangère—et je pense ici à mes commettants, chez moi—on nous renvoie chaque fois à la question de nos propres pauvres. C'est le problème qui se pose lorsque nous nous mettons à l'écoute de nos gens, contrairement à ce que les médias pourraient vous dire.

J'aimerais savoir si vous avez des réflexions à nous faire sur la façon de changer l'attitude des gens et sur la façon d'éveiller les coeurs. En tant que dirigeants, nous savons ce qu'il faut faire, mais il nous faut aussi écouter nos commettants. C'est la même chose partout dans le monde.

M. ul Haq: Je crois fermement que ceux qui n'ont aucune compassion pour les pauvres chez eux ne peuvent avoir la moindre compassion pour les pauvres de l'étranger. Le développement humain ou la compassion pour la pauvreté, tout comme la charité, commence chez soi. Je n'ai jamais cru que l'aide aux pauvres chez soi enlevait quoi que ce soit à la coopération pour le développement international.

Dans les années quatre-vingts, bon nombre de pays industrialisés préconisaient de laisser cela aux marchés; ils peuvent s'en occuper. L'État n'a peut-être pas un très grand rôle à jouer pour s'occuper de ses propres pauvres ou des pauvres du monde. Je pense que nous sommes mieux avisés aujourd'hui. Nous avons absolument besoin de marchés. Ils sont certainement les meilleurs outils d'efficacité, mais les marchés doivent être équilibrés par deux choses: d'abord, une réglementation, afin qu'ils soient compétitifs, qu'ils respectent l'autorité de la loi et qu'ils soient transparents; ensuite la compassion, afin qu'il y ait en place des filets de sécurité sociale pour s'occuper des victimes du marché.

Avec le temps, tous les pays industrialisés ont développé leur propre contrat social avec les gens. Si ce contrat a été brisé en Amérique pendant la dépression, le New Deal l'a fait revivre. Plus tard, il a fallu apporter des modifications à ce contrat, pour augmenter ou réduire le filet de sécurité sociale. La Suède en avait peut-être trop, et aujourd'hui ce pays se tourne vers le marché car il consacre 44 p. 100 de son PNB au filet de sécurité sociale. Même les États-Unis et le Royaume-Uni, deux économies de marché, consacrent au moins 15 p. 100 de leur PNB au filet de sécurité sociale. On pense souvent que les pays en voie de développement sont plus socialistes, plus interventionnistes. Cela n'est pas vrai. Ils consacrent moins de 5 p. 100 de leur PNB au filet de sécurité sociale, et aujourd'hui de leur secteur public est deux fois moins grand que celui des pays industrialisés.

Malheureusement, les secteurs publics font fausse route. Ils tentent de mettre l'accent sur l'industrie, l'agriculture et le commerce alors qu'ils devraient se préoccuper surtout d'éducation, de santé et de nutrition. Donc dans les pays industrialisés, le secteur public est très important tandis que dans les pays en voie de développement, il est très petit. Mais les pays industrialisés ont été davantage socialistes que les pays en voie de développement.

[*Texte*]

This whole ethos that emerged in the 1980s with Reaganism and Thatcherism and all the other "isms" was that markets can take care of poverty. The practical experience is that markets have not taken care of poverty. One doesn't have to go into theory and high economic philosophy. One has to look at facts. In the last 40 years the operations of markets nowhere have completely looked after poverty. You still have to provide credit to the poor, investment in education and health, enable people to enter the markets. You have to have people-friendly markets, markets that give access and opportunities to the people.

I think that ultimately the difference on poverty is that one does not give a permanent crutch to the poor. That's where the world thinking is changing—not indefinite doles of social security and unemployment benefits and making the poor totally fall outside the market stream. One brings them back and finds out why they've fallen out of the market. Is it because they don't have the skills, the education, the health cover? What is it, that they can't compete? Is it that markets do not give them access to credit; they are uncreditworthy, whether they are nations or people? How do we bring them back?

I think the real compassion for poverty is to invest in the poor people, increase the productivity, bring them back into the market, help them compete, and look after them in the time that they've fallen outside the marketplace. Unfortunately, one believes only in markets doing it all and the governments not being able to cushion the shock. We are going to have many upheavals, not only in developing countries but in industrial countries.

Let me give you one instance of what is happening on these disparities. The worst disparity in income in the industrial countries is in the United States. The ratio between the top 20% and the bottom 20% is 9:1. According to their own figures, 32 million people are below the official poverty line, and more blacks than whites.

• 1150

When you have a Los Angeles riot, it's not just ethnic, it's the entire social-economic lower order that "busts" out under any pretext that is provided by some event. And this is only a 9:1 disparity that we are talking about. As we brought out in this report, the disparity in the world right now is 150:1 and growing. It has doubled in the last 30 years and is growing all the time. The potential that has for disruptions is immense.

[*Traduction*]

Dans les années quatre-vingts, avec le Reaganisme et le Thatcherisme et tous les autres «ismes», on voulait laisser aux marchés le soin de régler le problème de la pauvreté. L'expérience a révélé que les marchés n'ont pas réglé le problème de la pauvreté. Il n'est pas nécessaire d'être théoricien et économiste pour s'en apercevoir. Il suffit d'examiner les faits. Au cours des 40 dernières années, nulle part au monde les marchés ont-ils réussi à régler complètement le problème de la pauvreté. Il est toujours nécessaire de venir en aide aux pauvres, d'investir dans l'éducation et la santé et de donner aux gens la possibilité d'entrer sur les marchés. Les marchés doivent être conviviaux, ils doivent être accessibles aux gens et leur offrir des possibilités.

Je pense qu'en fin de compte la différence en ce qui concerne la pauvreté, c'est qu'on ne donne pas une béquille permanente aux pauvres. Les opinions sont en train de changer sur cette question dans le monde—on ne veut plus accorder indéfiniment des indemnités de sécurité sociale et des prestations d'assurance-chômage qui font en sorte que les pauvres s'écartent à tout jamais du marché. On essaie de les récupérer, de savoir pourquoi ils ont échappé au marché. Est-ce parce qu'ils n'ont pas les capacités, l'éducation, la santé? Pour quelles raisons est-ce qu'ils ne peuvent pas être concurrentiels? Est-ce que les marchés ne leur donnent pas accès au crédit; sont-ils insolvables, en tant que nation ou en tant que particuliers? Comment pouvons-nous les récupérer?

Je pense que si l'on est vraiment touché de compassion pour la pauvreté, il faut investir dans les gens pauvres, augmenter la productivité, les ramener sur le marché, les aider à être concurrentiels et s'occuper d'eux en attendant qu'ils puissent réintégrer le marché. Malheureusement, on pense que les marchés seuls peuvent régler le problème et que les gouvernements ne peuvent pas adoucir le choc. Il y aura de nombreux soulèvements, non seulement dans les pays en voie de développement, mais dans les pays industrialisés.

Permettez-moi de vous donner un exemple de ce qui est en train d'arriver en raison de ces disparités. De tous les pays industrialisés, c'est aux États-Unis que l'écart entre les revenus est le plus marqué. Le rapport entre les 20 p. 100 qui se situent au haut de l'échelle et les 20 p. 100 qui se situent au bas de l'échelle est de 9 contre 1. D'après leurs propres statistiques, il y a 32 millions de gens qui vivent en-dessous du seuil de la pauvreté, et davantage de Noirs que de Blancs.

Lorsqu'il y a une émeute à Los Angeles, ce n'est pas uniquement pour des raisons ethniques, c'est tout l'ordre socio-économique inférieur qui éclate sous n'importe quel prétexte fourni par un événement. Et ici on ne parle que d'un écart de 9 contre 1. Comme nous le soulignons dans notre rapport, l'écart dans le monde à l'heure actuelle est de 150 contre 1, et il augmente constamment. Au cours des 30 dernières années, cet écart a doublé, et il augmente sans cesse. Les possibilités de perturbations sont considérables.

[*Text*]

So my answer is that compassion at home and compassion abroad are linked. You cannot suddenly become more compassionate for poor countries if you are not for your own poor people. That is why I said right at the beginning that if you rely only on markets and not on state help—domestically—your ability to do anything for it internationally will be very limited.

Mr. Fulton (Skeena): Mr. Chairman, I'd like to join in the chorus of thanking Dr. ul Haq for being a brave and a wise man. I've listened to a lot of information on the environment over the years, but you've woven a fantastic new vision—although it has some dark edges to it—combining both social and environmental indicators.

What particularly struck me this morning was your finding that Canada's rate of drug crimes, at 308 per 100,000, is the highest in the industrialized world, and that in terms of automotive accidents and deaths, at 976 per 100,000, it's the highest in the industrial world. Those of us from the environment committee are aware of your accuracy in terms of us being the highest per capita releasers of greenhouse gases in the world, and how poor we are in terms of transforming our energy use into viable and usable products.

My question relates to what we see in terms of our assistance outside of Canada, our ODA. Since only 30% of Canadian aid is going to the poorest countries, and twice as much is going to the highest military spenders... As you encourage us to look into the future...you point out that 30 years ago, in 1960, 30% of the world's population was in the industrialized countries. In 1992 the industrialized countries have slipped to only 5% of live births, with 95% being in developing countries.

In terms of the trends we're seeing, a number of things are very similar in Canada and the United States. People at the bottom of the economic spectrum are falling out of democratic voting patterns at a much higher rate than people in higher income brackets. No United States president in the last 20 years has been elected with an actual democratic majority, let alone by a democratic plurality in terms of a turnout of voters. The poor voters aren't turning out.

We're starting to see this in Canada. For the first time in my experience, these symptoms alerted me to...in terms of violence-related statistics in Canada. Now we see Canadians taking violence out against themselves. We hear of Davis Inlet and young Inuit children gassing themselves, committing suicide intentionally...these extraordinarily high drug and accident statistics.

You have also warned us about the explosive situation in developing countries if we don't start turning these trend lines around. We know here that the IMF has turned around and that there's been a negative movement of capital. In only

[*Translation*]

Donc ma réponse c'est que la compassion chez nous et la compassion à l'étranger sont liées. On ne peut pas faire preuve soudainement d'un sentiment de compassion à l'égard des pays pauvres si on n'en a pas tout d'abord à l'égard de nos propres pauvres. C'est pourquoi j'ai dit dès le départ que si, dans notre propre pays, on ne compte que sur les marchés, sans recourir à l'aide de l'État, notre capacité d'intervenir à l'échelle internationale sera très limitée.

M. Fulton (Skeena): Monsieur le président, j'aimerais moi aussi remercier M. ul Haq de sa bravoure et de sa sagesse. J'ai entendu beaucoup de choses sur l'environnement au fil des ans, mais vous proposez une nouvelle vision qui combine des indicatifs sociaux et environnementaux et qui est fantastique, même si elle a certains côtés obscurs.

J'ai été très surpris ce matin lorsque vous avez dit que le Canada est le pays industrialisé où le taux de crimes liés aux drogues est le plus élevé, soit de 308 par 100 000, et où le pourcentage de décès dus aux accidents de la route est également le plus élevé, soit de 976 par 100 000. Ceux d'entre nous qui sommes membres du Comité de l'environnement savons que vous avez tout à fait raison lorsque vous dites que le Canada est le pays qui émet le plus de gaz à effet de serre par habitant au monde, et que nous ne faisons pas beaucoup d'efforts pour transformer notre utilisation d'énergie en produits viables et utilisables.

Ma question porte sur l'aide que nous apportons à l'extérieur du Canada, notre aide publique au développement. Puisque seulement 30 p. 100 de l'aide canadienne va aux pays les plus pauvres, et deux fois plus aux pays qui dépensent le plus sur le plan militaire... Puisque vous nous encouragez à nous pencher sur l'avenir... Vous dites qu'il y a 30 ans, en 1960, 30 p. 100 de la population mondiale se trouvait dans les pays industrialisés. En 1992, les pays industrialisés n'avaient plus que 5 p. 100 du taux brut de natalité, tandis que les pays en voie de développement en avaient 95 p. 100.

Il y a certaines tendances qui se ressemblent au Canada et aux États-Unis. La participation électorale des gens qui se trouvent au bas de l'échelle économique diminue beaucoup plus rapidement que celle des gens qui se trouvent dans une tranche de revenu plus élevée. Aucun président américain au cours des 20 dernières années n'a été élu avec une vraie majorité démocratique, encore moins avec une pluralité démocratique pour ce qui est de la participation électorale. Les électeurs pauvres ne vont plus voter.

Nous commençons à constater la même chose au Canada. Pour la première fois de ma vie, ces symptômes m'ont alarmé... En ce qui concerne les statistiques en matière de violence au Canada. Aujourd'hui, on voit des Canadiens se faire eux-mêmes violence. Nous avons entendu parler des enfants inuits de Davis Inlet qui se droguaient en respirant des vapeurs d'essence et qui ont tenté de se suicider... Toutes ces statistiques concernant les accidents et la toxicomanie sont incroyables.

Vous nous avez en outre mis en garde contre la situation explosive dans les pays en voie de développement si nous ne commençons pas à renverser les tendances. Nous savons ici que le FMI a fait marche arrière et qu'il y a eu un

[*Texte*]

five years it's gone from $50 billion plus from developed to developing countries, to a negative $50 billion. We're sucking the poorest dry. Yet in these industrialized nations, one of the fastest growing occupations in North America now is in private security. The growth of private police forces is escalating faster than the growth of the army and police forces in the United States.

• 1155

What I'm asking you is if you can sort of pull that part of your analysis back together and give us a warning right here within Canada. Obviously our ODA is being misdirected, and we're going to have to take corrective action there. Inside Canada, obviously we're going to have to take some corrective action. In your analysis, from all your experience, is there some way that we can leap-frog this dropping out of the bottom of the democratic process, the violence that becomes endemic and epidemic within either form of society, developed or developing, and get ourselves collectively as humanity back on track?

Dr. ul Haq: Thank you very much. In fact it has been suggested to us that we should address one of our future reports to this whole issue of violence, not violence between nations but violence between people, which ties in with the part I was developing about human security, people security, not only defence of land, but defence of people. That kind of violence is coming in developing countries, whether you call it ethnic violence, economic violence, people out of despair cutting each other's throats. It is also coming in industrial countries—a lot of violence in the streets, lack of security, and violence against women, who may be bystanders. In Bosnia there may be a conflict and 20,000 women are getting raped. Violence is becoming a cult of life, whether it comes out of despair, out of drugs, out of ethnicity, out of anything.

This is basically what I was alerting earlier on. The future conflicts may be between people, not so much between nations. The fears about nuclear, about the holocaust, they are receding. But as these are receding, people will try to take things in their hands. There's no external threat, but there is this internal threat, this lack of social justice. They are not equal before the law. They are not entering the market. They are not getting the opportunities they should. I think the scope for this violence is immense. We haven't even seen the fringes of it.

I have seen in my country, Pakistan, a very poor Sindhi—Sindhi is one province of Pakistan—killing a very poor non-Sindhi, both in rags, totally tattered clothes. I wondered why. People call it ethnic violence. There's no ethnicity in it; it is despair and lack of jobs, lack of opportunities.

[*Traduction*]

mouvement négatif de capital. En cinq ans seulement, on est passé d'un flot positif de 50 milliards de dollars des pays industrialisés vers les pays en voie de développement à un flot négatif de 50 milliards de dollars. On est en train de saigner les plus pauvres. Pourtant, dans ces pays industrialisés, l'une des occupations qui prend le plus d'ampleur en Amérique du Nord est dans le domaine de la sécurité privée. Les forces policières privées connaissent une croissance beaucoup plus rapide que les forces policières ou l'armée aux États-Unis.

Ce que je vous demande de faire, c'est de prendre cette partie de votre analyse pour nous mettre en garde ici au Canada. De toute évidence, notre aide publique au développement est mal orientée, et il va nous falloir prendre des mesures correctives. Au Canada, nous devrons de toute évidence prendre des mesures correctives. Dans votre analyse, d'après votre expérience, est-il possible pour nous de mettre fin à l'érosion du processus démocratique par le bas, à la violence qui devient endémique, que ce soit dans les pays industrialisés ou en voie de développement, et de remettre collectivement l'humanité sur la bonne voie?

M. ul Haq: Merci beaucoup. En fait, on nous a suggéré de consacrer un de nos futurs rapports à toute la question de la violence, non pas la violence entre les nations mais la violence entre les gens, qui est reliée à ce que je disais au sujet de la sécurité humaine, de la sécurité des gens, non pas de la défense d'un pays, mais de la défense des gens. On commence à voir ce genre de violence dans les pays en voie de développement, qu'on appelle cela de la violence ethnique, de la violence économique, ou tout simplement des gens qui, parce qu'ils sont désespérés, se coupent mutuellement la gorge. On commence à le voir également dans les pays industrialisés—il y a beaucoup de violence dans les rues, un manque de sécurité et la violence contre les femmes. En Bosnie, il y a un conflit et 20 000 femmes se font violer. La violence est en train de devenir un culte de vie, que cela soit dû au désespoir, à la drogue, à l'ethnicité ou à quoi que ce soit d'autre.

C'est essentiellement ce que je disais tout à l'heure. Les conflits futurs seront peut-être entre les gens, non pas tellement entre les nations. La crainte d'un conflit nucléaire ou d'un holocauste diminue. Mais au fur et à mesure qu'elle diminue, les gens vont essayer de prendre eux-mêmes les choses en main. Ce manque de justice sociale n'est pas une menace externe, mais plutôt une menace interne. Ils ne sont pas égaux devant la loi. Ils n'ont pas les chances ou les possibilités qu'ils devraient avoir. Je pense que cette violence pourrait prendre considérablement d'ampleur. Nous n'avons encore rien vu.

Dans mon pays, au Pakistan, un Sindhi très pauvre—le Sindhi est une province du Pakistan—a tué un non-Sindhi lui aussi très pauvre, ils étaient tous les deux habillés de guenilles, de loques. Je me demandais pourquoi. Les gens parlent de violence ethnique. L'ethnicité n'a rien à voir là-dedans; c'est le désespoir, le chômage, le manque de possibilités.

[*Text*]

The leaders tell the Sindhi that their jobs have been taken away because the non-Sindhi got it. They tell the non-Sindhi that the Sindhi got it. They're both fighting over economic opportunities, and some poor people are taking a knife and killing each other. This is beginning to happen more and more. We hide behind symbols: ethnic trouble; people are uncivilized; tribal warfare; people don't know how to live. Well, they lived for a long time together.

Sri Lanka today has one of the highest levels of education, but Tamil and Sinhalese are killing each other. There is no ethnicity in it. These people have lived together for the last 50 years. What happened? IMF moved in there in 1979. The one thing they had, food subsidies, free rice rations, they killed it. In the 1980s, when Sri Lanka's growth rate went up, the nutrition level of the poor went down. They asked why. Why are we the bystanders of growth and not getting anything out of it?

I think we have to go beyond just symbols and look at the real issues: poverty, human despair, human aspirations. That is true in industrial societies as well.

• 1200

I think violence between people, human security and personal security should now take as much attention as national and global security has taken in the past. It's a whole new dimension. But we are rushing into Somalia and all over the world without even an understanding of what is a new phenomenon and what is our ability to help out and whether we have to help out on the development side or the police side. We do the same thing in Pakistan. We have sent in forces to beat up people because violence was going on. That has bred more violence rather than really giving any lasting solution.

Second, about population growth, it's beginning to be overcrowded in many countries. This has a tremendous potential for violence in it. But population growth is not a question of saturating the developing countries with contraceptives.

As planning and finance minister I took a vow that I was going to bring down the population growth rate of Pakistan. It had nothing to do with religion or culture in my country. High-income groups had two children and low-income groups had 12 children. Urban areas had fewer children and rural areas had more children. Educated mothers had only three children and uneducated mothers had eight children. There were all sorts of things.

I tried to spread social marketing of contraceptives in village shops by making very attractive dispensers that everybody wanted to have, all over. The results: zero. I was so frustrated. When the female education in our country was only 6%, you could forget about population planning. Female literacy is so intimately linked with population growth, as is infant mortality, whether or not the children survive.

[*Translation*]

Les leaders disent aux Sindhis que les non-Sindhis prennent leurs emplois et ils disent aux non-Sindhis que les Sindhis prennent leurs emplois. Ils se battent tous pour les mêmes débouchés économiques, et il y a des pauvres qui prennent un couteau pour s'entretuer. On le voit de plus en plus. Nous nous cachons derrière des symboles: des troubles ethniques; les gens ne sont pas civilisés; des guerres tribales; les gens ne savent pas comment vivre. Eh bien, ils ont vécu pendant longtemps ensemble.

Aujourd'hui, Sri Lanka a un des niveaux d'éducation les plus élevés, mais les Tamouls et les Cingalais s'entretuent. Cela n'a rien à voir avec l'ethnicité. Ces gens vivaient ensemble depuis cinquante ans. Que s'est-il passé? Le FMI est arrivé en 1979 et leur a enlevé la seule chose qu'ils avaient, les subventions alimentaires, les rations de riz gratuites. Dans les années quatre-vingts, lorsque le taux de croissance de Sri Lanka a augmenté, le niveau de nutrition des pauvres a diminué. Ils ont demandé pourquoi. Pourquoi assistons-nous à la croissance sans pouvoir rien en retirer?

Je pense que nous devons aller au-delà des symboles et examiner les vrais problèmes: la pauvreté, le désespoir humain, les aspirations humaines. C'est vrai également dans les sociétés industrielles.

Je pense qu'aujourd'hui, on devrait accorder autant d'attention à la violence entre les gens, à la sécurité humaine et la sécurité personnelle que nous en avons accordée par le passé à la sécurité nationale et mondiale. C'est une toute nouvelle dimension. Mais nous nous précipitons en Somalie et partout dans le monde sans même comprendre ce nouveau phénomène et comment nous pouvons aider et si nous devons aider sur le plan du développement ou de la politique. Nous faisons la même chose au Pakistan. Nous avons envoyé des forces pour battre les gens parce qu'il y avait de la violence. Cela a engendré encore plus de violence plutôt que d'apporter une solution durable.

Ensuite, en ce qui concerne la croissance démographique, bon nombre de pays commencent à être surpeuplés. Cela recèle d'immenses risques de violence. Mais la solution ne consiste pas à saturer les pays en voie de développement de contraceptifs.

En tant que ministre des Finances et de la planification, je me suis engagé à diminuer le taux de croissance démographique au Pakistan. Cela n'avait rien à voir avec la religion ou avec la culture de mon pays. Les couples ayant un revenu élevé avaient deux enfants et les couples à faible revenu avaient 12 enfants. Les régions urbaines avaient moins d'enfants tandis que les régions rurales en avaient davantage. Les femmes instruites n'avaient que trois enfants tandis que les femmes non instruites en avaient huit. Il y avait toutes sortes de choses.

J'ai essayé de faire augmenter les ventes de contraceptifs dans les boutiques des villages en offrant des emballages plus attrayants pour faire en sorte que tout le monde souhaite en avoir. Partout, les résultats ont été nuls. J'ai trouvé cela extrêmement frustrant. Avec seulement 6 p. 100 des femmes qui sont instruites dans notre pays, il faut oublier la planification familiale. Le taux d'alphabétisation chez les femmes est intimement lié à la croissance démographique, tout comme le taux de mortalité infantile.

[*Texte*]

Investment in people, in human development, is the best contraceptive you have. Those countries that invested in it brought down population growth. Just by distributing contraceptives, which are necessary but not a sufficient condition, you are not able to do it. That is why I am a great advocate of investment in people to lower the population growth, improve their attitudes, opportunities in the market, cool the passions, make them come to more accommodation with each other. Investment in people is one of the most neglected subjects. We believe in investing in roads, infrastructure, in big schools, prestige buildings, but not in people.

Look at Japan, Korea, East Asians. Basically it's first human-based strategies—no natural resources, tremendous investment in people, education, knowledge and skills, with 10% per annum increase in productivity, half of it coming from investment in knowledge.

That is what Clinton is now advocating, putting people first, investing in skills, education, making it competitive. That has a lot of other social benefits on the side of how civil societies live together.

I don't know, these are very difficult issues. That is about all I can say at this stage.

The Chairman (Mr. Langdon): We had rather hoped to wrap this up by noon. There are still some questions people would like to put on the table. I am going to give people a chance to at least register those questions and then give you a chance for a last reaction. Then I will ask Mr. MacDonald, as chairman of the environment committee, to wrap this up.

Since there hasn't been a question from the perspective of our subcommittee of finance, let me just put on the table one of our concerns.

We have been focusing on an attempt to assess and understand the Canadian contribution to and relationship with the IMF and the World Bank. We certainly have some concerns about that relationship.

• 1205

In your world development report you have some suggestions about a transitional strategy toward reform of those institutions. Our subcommittee would benefit considerably from some advice as to the sorts of things a country like Canada could be pushing for most strongly as part of such a transitional strategy to try to actually bring about change within the two institutions. There are some difficulties in trying to change the mandate because of the voting procedures, so we have some concerns about following that route. I wonder if you have some suggestions about what kind of route to pursue.

Let me also, if I could, ask Mr. Flis and Mr. Caccia to put their questions at this stage and then perhaps we could deal with all three of these points. You've been heroic in lasting for two and a half hours. This is the last piece of heroism we ask for.

[*Traduction*]

Investir dans les gens, dans le développement humain est le meilleur contraceptif que l'on puisse avoir. Les pays qui l'ont fait ont réduit leur croissance démographique. On ne peut pas y arriver uniquement en distribuant des contraceptifs; il faut le faire, mais ce n'est pas suffisant. C'est pourquoi je préconise d'investir dans les gens pour réduire la croissance démographique, améliorer leurs attitudes, leurs possibilités sur le marché, refroidir les passions, faire en sorte qu'ils s'acceptent mieux les uns les autres. L'investissement dans les gens est l'une des solutions les plus négligées. Nous croyons qu'il faut investir dans des routes, dans des infrastructures, de grandes écoles, des immeubles de prestige, mais pas dans les gens.

Prenons par exemple le Japon, la Corée et les pays d'Asie de l'Est. Leurs stratégies sont essentiellement fondées sur les ressources humaines—non pas sur les ressources naturelles. Ils investissent considérablement dans les gens, dans l'éducation, les connaissances et les compétences, avec une augmentation de la productivité de 10 p. 100 par année, dont la moitié provient de l'investissement dans les connaissances.

C'est ce que préconise Clinton à l'heure actuelle, donner la priorité aux gens, investir dans les compétences, l'éducation, la compétitivité. Cela a de nombreux autres avantages sociaux pour ce qui est de la façon dont les sociétés civiles vivent ensemble.

Je ne sais pas, ce ne sont pas des questions très faciles. C'est à peu tout ce que je peux dire pour l'instant.

Le président (M. Langdon): Nous avions espéré terminer avant midi. Il y a encore des questions que les gens aimeraient poser. Je vais leur donner l'occasion d'au moins poser ces questions et vous pourrez ensuite leur donner une dernière réponse. Je demanderais ensuite à M. MacDonald, en tant que président du comité de l'environnement, de conclure la séance.

Puisqu'aucune question intéressant plus particulièrement notre sous-comité des finances n'a encore été posée, permettez-moi de vous faire part de l'une de nos préoccupations.

Notre sous-comité tente d'évaluer et de comprendre la contribution du Canada au FMI et à la Banque mondiale et les rapports de notre pays avec ces institutions. Ces rapports nous préoccupent sans aucun doute.

Dans votre Rapport mondial sur le développement humain, vous faites quelques suggestions de stratégie de transition pouvant nous mener à une réforme de ces institutions. Notre sous-comité profiterait grandement de vos conseils sur le genre de choses que pourrait promouvoir un pays comme le Canada dans le cadre d'une stratégie de transition visant à mettre en oeuvre des changements au sein de ces deux institutions. Il serait difficile de modifier le mandat en raison des procédures de vote, et c'est pourquoi nous hésitons à suivre cette voie. Selon vous, quelle méthode pourrions-nous adopter?

Si vous me le permettez, je demanderais aussi à MM. Flis et Caccia de poser leurs questions dès maintenant afin que vous puissiez répondre aux trois questions en bloc. Vous avez fait preuve d'héroïsme en nous entretenant ainsi pendant deux heures et demie. C'est le dernier acte d'héroïsme que nous vous demandons.

[*Text*]

Dr. ul Haq: I'll try to be very brief in my response. I'm sorry I've been too long-winded, but I'll try to wrap it up.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Mr. ul Haq, you gave us the trends of poverty becoming the greatest threat to prosperity, and you shared with us the five windows of opportunity, which I think gives us something to think about and maybe plan for the future. But under different global governance, you're recommending a United Nations economic security council made up of maybe 15 or 20 nations with no veto power. The problem with the United Nations' role as it is today is that it does not seem to have the power to implement its resolutions, etc. How do you see this new economic security council having the authority, the power, to implement what it's going to recommend?

I'm wondering if you could also share with us, either now or over lunch, how we could transform this champagne glass to a beer glass. I think that any society that's healthy has a large middle class that pays the taxes, etc. We have this nationally; we do not have it in the global community.

Mr. Caccia (Davenport): Mr. ul Haq, in 1990 you produced the index and you have now expanded and reinforced that theme in 1991 and 1992. Obviously the conclusions you are arriving at and the implementation of the lessons you are imparting through your findings will depend very much on political commitment. How to mobilize this political commitment worldwide is a very intriguing question.

In the windows you presented this morning you made a brief reference to the possibility that levels of aid could be restructured. You made a very brief reference to the possibility and the discussion that is taking place in our country on shifting our aid from the present pattern to an aid more strongly in favour of eastern Europe. It would certainly be very helpful to know your views as to the consequences if such a shift were to take place.

When speaking about markets, you made a reference to the "polluter pay" principle and the necessity of applying it internationally. What mechanism would you have in mind in that kind of application?

• 1210

Finally, the question of commodity prices is one that has plagued the northern community in particular. There has not been a public debate on that matter since Cancun. In Rio there was virtually no debate on it. What are your thoughts on internationally stabilizing prices on the commodities exported by developing countries?

Dr. ul Haq: Mr. Chairman, in deference to time, I will be very brief.

Regarding the Canadian relationship with the IMF and the World Bank, I think in two respects I would certainly like to see more action on the part of Canada. The first would be urging both the World Bank and the IMF to transfer more resources to the developing countries. It can come two ways.

[*Translation*]

M. ul Haq: Je tenterai de vous répondre le plus brièvement possible. Je suis désolé de vous avoir présenté un exposé si long, mais je tenterai de conclure rapidement.

M. Flis (Parkdale—High Park): Monsieur ul Haq, vous nous avez indiqué que, si les tendances se maintiennent, la pauvreté constituera la principale menace à la prospérité. Vous nous avez aussi fait part de cinq grandes recommandations qui nous ont donné, je crois, matière à reflexion et pourront nous servir à planifier l'avenir. Sous une direction globale différente, vous recommandez la création d'un conseil de sécurité économique des Nations Unies qui serait constitué de 15 à 20 pays sans droit de veto. Le problème de l'ONU dans son état actuel, c'est qu'elle n'est pas capable de mettre en oeuvre ses résolutions. Quelle sorte de pouvoir devrait détenir ce nouveau conseil de sécurité économique pour faire appliquer ses recommandations?

J'aimerais aussi que vous nous indiquiez, maintenant ou pendant le déjeuner, comment nous pourrions transformer la coupe de champagne en gobelet. Toute société saine comporte une classe moyenne importante qui paye des impôts, etc. C'est ce que nous avons ici, à l'échelle du pays, mais pas à l'échelle mondiale.

M. Caccia (Davenport): Monsieur ul Haq, en 1990, vous avez produit un index que vous avez augmenté et amélioré en 1991 et 1992. De toute évidence, la mise en oeuvre de vos conclusions et de vos constatations dépendra beaucoup de la volonté politique. Comment allons-nous stimuler cette volonté politique dans le monde entier? Voilà une question qui m'intrigue.

Ce matin, en nous présentant vos recommandations, vous avez fait brièvement allusion à la possibilité de restructurer les niveaux d'aide aux pays en développement. Vous nous avez fait remarquer qu'on discute à l'heure actuelle au Canada de la possibilité d'accentuer l'aide accordée à l'Europe de l'Est. D'après vous, quelles seraient les conséquences d'une décision en ce sens?

S'agissant des marchés, vous avez mentionné le principe du pollueur payeur et la nécessité de l'appliquer à l'échelle mondiale. Comment pourrions-nous appliquer ce principe?

En fait, la question du prix des produits de base tracasse les collectivités du Nord plus particulièrement. Cette question n'a pas fait l'objet d'un débat public depuis la conférence de Cancun. À Rio, on en a pratiquement pas parlé. Que pensez-vous de l'idée de stabiliser, à l'échelle internationale, les prix des produits de base exportés par les pays en développement?

M. ul Haq: Monsieur le président, puisqu'il nous reste peu de temps, je serai bref.

En ce qui concerne la relation du Canada avec le FMI et la Banque mondiale, le Canada pourrait certainement être plus actif à deux chapitres au moins. Il pourrait d'abord exhorter la Banque mondiale et le FMI à redistribuer davantage de ressources aux pays en développement. Cela peut se faire de deux façons.

[*Texte*]

First, the World Bank and the IMF should themselves become part of the debt restructuring exercise. They ask all the donors and even private banks to do it, and they have done it. The World Bank now is left holding the debt, 80% in many developing countries. They are becoming debt collectors. They refuse, according to their charter, to look at the debt issue. Donors should now carefully look at it. Can they continue to do that without becoming negative-transfer resources?

Second, I hope Canada can urge other industrial countries in G-7 as well as in other forums to accept more discipline from the World Bank and the IMF. IMF is having so little influence because nobody in the industrial countries seems willing to accept monetary advice from the IMF. There are no missions, no reports, even though according to the original charter they are supposed to do it. Whether these are debtor nations or creditor nations, they are supposed to do it. Industrial countries are just left by IMF. They can't be international if industrial countries don't take obligations of membership.

I think one way to help them is to really become members, not formally but in a real sense, for these institutions.

One way to have discipline through the economic security council is that while it will have no veto, we should have some powers of sanctions, whether it is on trade issues, on food security issues or other issues. Without being able to enforce its decisions, it will become an advisory body.

We have a blueprint of the economic security council in our report. We suggest that besides the permanent members now, Germany and Japan should join as financial powers. So should some of the key developing countries. They should be permanent members. Then there should be an equal number of rotating members. But unless they are backed up by some powers to enforce the decisions and to be able to take some sanctions if countries continue to violate either trade regimes or any decent criteria, they will not be able to succeed.

I have an impression about the UN, that you have a world parliament in the General Assembly. You have ministries in UN agencies—a food ministry in the UNFAO, a child ministry in UNICEF, an education ministry in UNESCO. But it is a strange world body. You have a parliament and you have ministries, but there is no cabinet.

On the political side, you have some cabinet in the security council. On the economic side, there is no cabinet. That is what the economic security council is.

How do you convert a champagne glass to a beer glass? It's by opening up market opportunities so that the poor can move up rather than by bringing everybody down to straighten the glass. Ultimately it is strategy of the middle class. They are the real pillars of stability in any society, national or international.

[*Traduction*]

Premièrement, la Banque mondiale et le FMI devraient tout deux participer à la restructuration de la dette. Ils demandent aux pays donateurs et même aux banques privées de le faire, et on s'est plié à cette demande. Maintenant, la Banque mondiale détient une dette dont 80 p. 100 provient des pays en développement. Ils sont devenus des recouvreurs de créances et refusent de se pencher sur la question de la dette conformément à leur charte. Les pays donateurs devraient examiner la question attentivement. Comment peut-on continuer ainsi sans provoquer dans ces pays des pertes de ressources?

Deuxièmement, j'espère que le Canada, au sein du Groupe des Sept et dans d'autres tribunes, pourra encourager les pays industrialisés à être plus disciplinés à l'égard de la Banque mondiale et du FMI. Le FMI exerce très peu d'influence à l'heure actuelle parce qu'aucun des pays industrialisés ne semble disposer à suivre ses conseils en matière monétaire. Il n'y a pas de missions ni de rapports, même si c'est ce que prévoit la charte originale du FMI pour tous les pays, débiteurs ou créanciers. Les pays industrialisés sont négligés par le FMI. Ces institutions ne pourront être vraiment internationales tant que les pays industrialisés ne s'acquitteront pas de leurs obligations de membre.

On peut donc aider ces institutions en agissant comme membres à part entière en pratique.

Le conseil de sécurité économique exercerait une discipline accrue puisque, bien qu'il n'y aurait pas de droit de veto, il pourrait imposer des sanctions en matière commerciale, de sécurité alimentaire ou autres. S'il ne peut faire exécuter ses décisions, cet organisme sera purement consultatif.

Notre rapport contient un projet de conseil de sécurité économique. Nous suggérons qu'il soit formé des membres permanents actuels, ainsi que de l'Allemagne et du Japon qui sont de grandes puissances financières. On devrait aussi y inclure certains pays clés du monde en développement qui seraient considérés comme des membres permanents. Il y aurait aussi un nombre égale de membres qui alterneraient. Mais si ce conseil ne détient pas le pouvoir lui permettant d'exécuter ses décisions et d'imposer des sanctions en cas de violation des régimes commerciaux ou d'autres normes valables, il ne réalisera rien.

L'Assemblée générale de l'ONU me fait l'impression d'un Parlement mondial. Les organismes de l'ONU en sont les ministères: FAO est le ministère de l'Alimentation, l'UNICEF est le ministère de l'Enfance et l'UNESCO, le ministère de l'Éducation. Mais c'est un organisme mondial plutôt étrange, en ce sens qu'il y a un Parlement et des ministères, mais pas de Cabinet.

Le conseil de sécurité est une sorte de cabinet politique, mais il n'a pas d'équivalent économique. C'est ce rôle que jouerait le conseil de sécurité économique.

Comment transformer la coupe de champagne en gobelet? En ouvrant les marchés afin que les pauvres puissent grimper l'échelle économique plutôt qu'en forçant tout le monde vers le bas. Au bout du compte, c'est une stratégie de la classe moyenne. C'est la classe moyenne qui constitue le véritable pilier de la stabilité de toute société, nationale ou internationale.

[*Text*]

• 1215

What is happening? You would be very worried if in Canada the top 20% of the population was getting 150 times what the bottom 20% got, because society would come apart. The middle class would disappear.

At the moment you have a ratio of 7:1. You look more like a beer glass, but as I was saying, even in America it is 9:1 and tensions are emerging. In Brazil it is 26:1. Internationally it is 150:1. There can be no beer glass, no emerging middle class. By zeroing in on a few countries such as Korea and so on, you are not creating a middle class. The real solution is to open up global opportunities and markets to poor nations. Trade and capital movements—we have analysed these issues at length here.

On the question of political commitment, we always hide behind political commitment. . .that it is missing. What creates political commitment? I think it is pressure from the people. In many respects I think people are ahead of governments on many issues, whether it be the environment, poverty issues or other issues.

I think that should be supported because politicians watch the polls. People pressure, if you can create that by polls, by transparency, by information. . . Søren Dyssegaard, the director of public information, is here. He can probably expand on how media, NGOs, and public pressures are beginning to shape governments.

To quote Lord Keynes, the most famous economist of this century: The power of vested interests is vastly exaggerated. In the last analysis, it is ideas, not vested interests which rule the world for good or evil.

The question is whether we have the courage to create those ideas, to live with them and to stimulate those who are willing to die for them.

I am not against aid to eastern Europe. I think eastern Europe and Russia need a tremendous amount of help, but I think there is confusion here. These countries do not lack what developing countries lack. They have a lot of human capital. Education and literacy levels in many communist countries have been higher than in Europe. It may be the wrong kind of education—in terms of its state orientation rather than to the market—but they have made a tremendous amount of investment in human capital. They are ready for transition.

Developing countries, with their literacy rates of 30% or 40% and infant mortality rates of 150 per thousand, are in a totally different league. They need long-term investment. What do eastern Europe and Russia need? They need private investment, they need market opportunities and they need a good deal of interstate capital. They can afford it. They can take debts and they can pay them back. They are required to make a change.

[*Translation*]

Que se passe-t-il? Vous seriez très inquiets si les 20 p. 100 situés au haut de l'échelle de la population canadienne obtenaient 150 fois plus que les 20 p. 100 situés au bas de l'échelle, car cela signifierait l'effondrement de la société. La classe moyenne disparaîtrait.

À l'heure actuelle, au Canada, le rapport est de sept à un. Votre société ressemble à un gobelet, mais, je l'ai déjà dit, aux États-unis, le rapport est de neuf à un et des tensions émergent. Au Brésil, le rapport est de 26 à un. À l'échelle du globe, il est de 150 à un. Il est impossible de transformer cela en gobelet puisqu'il n'y a même pas de classe moyenne émergente. Ce n'est pas en ciblant quelques pays tels que la Corée que l'on créera une classe moyenne. La véritable solution est l'ouverture des marchés mondiaux aux pays pauvres. Le commerce et les mouvements de capitaux: nous avons analysé ces questions longuement, ici même.

Pour ce qui est de la volonté politique, on se cache souvent derrière cette façade. . . on prétend que c'est ce qui manque. Mais qu'est-ce qui crée cette volonté politique? À mon sens, c'est la pression qu'exerce la population. À de nombreux égards, la population est à l'avant-garde des gouvernements, que ce soit au chapitre de l'environnement, de la pauvreté ou d'autres.

Voilà où il faut mettre l'accent parce que les politiciens tiennent compte des sondages. Si l'on peut créer une pression populaire par l'entremise des sondages, de la transparence, de l'information. . . Sren Dyssegaard, le directeur de l'information publique, est ici. Il pourrait probablement vous donner des détails sur la façon dont les médias, les ONG et la pression populaire commencent à façonner les gouvernements.

Lord Keynes, l'économiste le plus connu de notre siècle, à dit: le pouvoir de la haute finance est grandement exagéré. En dernière analyse, ce sont les idées et non la haute finance qui dirigent le monde, pour le meilleur et pour le pire.

Il s'agit maintenant de savoir si nous avons le courage de mettre de l'avant ces idées, de vivre avec elles et d'encourager ceux qui sont prêts à mourir pour elles.

Je ne m'oppose pas à l'idée d'aider l'Europe de l'Est. L'Europe de l'Est et la Russie ont énormément besoin d'aide, mais il y a une certaine confusion à cet égard. Ces pays n'ont pas les mêmes besoins que les pays en développement. Ils ont beaucoup de capital humain. L'éducation et l'alphabétisation dans bon nombre de pays communistes sont supérieures à ce qu'elles sont en Europe. Ce n'est peut-être pas toujours l'instruction qu'il faudrait—elle a été axée plutôt sur l'État que sur les marchés—mais ces pays peuvent investir énormément de capital humain. Ils sont prêts à amorcer la transition.

Les pays en développement, où le taux d'alphabétisation est de 30 ou 40 p. 100 et où le taux de mortalité infantile est de 150 par 1 000 habitants, sont dans une classe à part. Ils ont besoin d'investissements à long terme. Que faut-il à l'Europe de l'Est et à la Russie? Des investissements privés, des débouchés et une bonne dose de capital étranger. Ces pays peuvent se permettre d'avoir des dettes car ils pourront les rembourser. Ils sont prêts à instituer des changements.

[*Texte*]

The real assistance—soft assistance, concessional assistance—has to go to countries which are very poor. Eastern Europe has eight times the income of Africa, on average, yet eastern European debts, Polish debts, are being written off, but not African. Eastern Europe has a literacy rate of 97%, yet people are thinking of concessional assistance there rather than in Africa where literacy rates are around 40%. I think there is some confusion here.

Surely Russia and eastern Europe, if they are not helped now, after they've liberated themselves and have come to the markets—it will be a permanent indictment on the western world. Through what instruments? They are poised for change, but they need market capital. They will need more of your markets than your concessional assistance, and they will need technical assistance more than capital assistance.

Let us be very clear. The long-term assistance that is needed is concessional assistance for the poorest countries, because they can't make it without that.

• 1220

Commodity prices is a long subject and there is very little time left. I would say that the change now from the 1970s is that everybody was thinking at that time of managing the markets—commodity buffer stocks, commodity funds. OPEC has done it. Can we do it? I'm glad the thinking has changed. Now we know OPEC didn't do it, and back to the market mechanism. Now the discussion is not about managed markets but open markets.

There will be stabilization schemes domestically. Historically we've never been able to stabilize commodities. I believe in commodity diversification, not in commodity stabilization. I think countries that have really tried to raise themselves have gone into a whole strategy of diversification, but if they have tried to get more out of one commodity by raising its price, even OPEC, which has one of the most rare commodities, very unique, has found that it could not manage it.

Mr. Chairman, I'm sorry, these are very short and inadequate responses, but I wanted to be brief.

The Chairman (Mr. MacDonald): It's difficult, Dr. ul Haq, after two and a half hours to try to sum up or give some kind of overview. Anyway, a good deal of it has been done by my colleague Jim Fulton, who can do it much better than myself.

There are three points I'd like to raise with you in thanking you. One is from your report. When I read your report earlier, nothing made its mark more telling with me than two boxes on page 87, which reflect on what it will cost if we ignore the present state of development in the international community. Those are the boxes entitled "Military/Social Spending Imbalance in the Third World" and "Soldier/Teacher Ratios in the Third World". If anyone looks at either of those two tables they will notice that the two countries at the top are Iraq and Somalia. Nothing makes the case more clearly of ignoring just those aspects to our peril and to our ultimate very heavy national and people-centred cost.

[*Traduction*]

L'aide véritable—l'aide à des conditions libérales—doit être versée aux pays très pauvres. Le revenu de l'Europe de l'Est est en moyenne huit fois celui de l'Afrique; pourtant ce sont les dettes de l'Europe de L'Est, de la Pologne qu'on radie et non celles du continent africain. Le taux d'alphabétisation de l'Europe de l'Est est de 97 p. 100, mais c'est à elle qu'on accorde l'aide à des conditions libérales plutôt qu'à l'Afrique, où seulement 40 p. 100 de la population est alphabétisée. Il y a donc une certaine confusion à ce chapitre.

Si on n'aide pas la Russie et les pays de l'Europe de l'Est, maintenant qu'ils se sont libérés et qu'ils ont accédé aux marchés, on pourra condamner le monde occidental. Comment peut-on les aider? Ils sont prêts à apporter des changements, mais il leur faut l'accès aux marchés. Ils ont davantage besoin de vos marchés que de votre aide libérale, ils ont davantage besoin de votre aide technique que de vos capitaux.

Soyons francs. L'aide à long terme dont ont besoin les pays pauvres est une aide à des conditions libérales; sans cette aide ils ne s'en sortiront pas.

Le prix des produits de base est un sujet sur lequel on pourrait s'étendre longuement et il nous reste peu de temps. Je dirais qu'il y a eu un changement depuis les années 1970, en ce sens qu'à l'époque, tout le monde voulait gérer les marchés—stocks tampons, fonds de marchandises. C'est ce que l'OPEP a fait. Pouvons-nous en faire autant? Je suis heureux que l'on ait changé de philosophie. Aujourd'hui, nous savons que l'OPEP n'a pas réussi et nous nous tournons de nouveau vers les mécanismes du marché. Il s'agit maintenant de marchés ouverts et non plus de marchés gérés.

À l'échelle nationale, on mettra en place des régimes de stabilisation. Par le passé, nous n'avons jamais pu stabiliser le prix des marchandises. Personellement, je crois en la diversification et non en la stabilisation des marchandises. Les pays qui ont voulu redresser leur économie se sont lancés dans la diversification pour constater qu'il ne servait à rien de tenter d'obtenir davantage d'un produit en augmentant son prix. Même l'OPEP, qui détenait l'un des produits les plus rares, a constaté que c'était infaisable.

Monsieur le président, mes réponses sont peut-être incomplètes, mais je tenais à être bref.

Le président (M. MacDonald): Il est difficile pour moi, monsieur ul Haq, de résumer deux heures et demie de propos. D'ailleurs mon collègue, Jim Fulton, l'a fait bien mieux que moi.

J'aimerais revenir sur trois points avant de vous remercier. Le premier découle de votre rapport. En le lisant, j'ai été frappé par deux tableaux se trouvant à la page 96 qui traduisent ce qu'il en coûtera si nous faisons fi de l'état actuel du développement de la communauté internationale. Ce sont les tableaux intitulés «Taux des dépenses militaires/dépenses sociales dans les pays du Tiers monde» et «Rapport soldats/enseignants dans les Tiers monde». En regardant l'un ou l'autre des ces deux tableaux, on remarque que les deux premiers pays sont l'Irak et la Somalie. Rien ne pourrait mieux nous prouver ce qu'il en coûtera de négliger ces aspects.

[*Text*]

Secondly, you mentioned the importance time and again of people-centred programs as against dealing strictly or directly with governments. That I would say to you, sir, with respect, is a considerable challenge. However, you did mention the importance of transparency and accountability, something that interestingly enough was reflected in some parts of the campaign of the recently elected Clinton administration. If that is to become the new mantra of the 1990s, it may indeed be helpful, because the sweeping changes you have recommended for international institutions will certainly require a measure of accountability and transparency, the like of which we have not yet seen.

I quite frankly hope for, but I don't think we'll be able to achieve, the kind of world parliament in the General Assembly that you talked of, but I do think that is the goal. I think one of the fundamental flaws of the United Nations is that there is so little accountability, pure and simple. I hope that at a further opportunity we might be able to discuss that.

With great respect, I want to disagree with one conclusion you gave us earlier when you said that human motivation arises chiefly out of fear. You used the example of the Second World War. I take exactly the opposite example. I believe the people who met during the period of that conflict and immediately thereafter did not operate essentially out of fear but out of tremendous hope and vision. That is what we are lacking today, and I'm going to say to you in all sincerity, sir, I think you yourself today, in two and a half hours, have given us the best example of the kind of hope and vision we so desperately need. For that, on behalf of all members of the committee, I want to thank you most sincerely.

Some hon. members: Hear, hear.

The Chairman (Mr. Bosley): Thank you very much. This meeting stands adjourned.

[*Translation*]

Deuxièmement, vous avez à maintes reprises insisté sur l'importance des programmes axés sur les personnes, que vous préférez aux relations directes entre gouvernements. Cela m'apparaît comme un défi immense. Cependant, vous avez aussi fait allusion à l'importance de la transparence et de la reddition de comptes qui est ressortie, et, c'est intéressant de le noter, de la campagne de M. Clinton. Si c'est la nouvelle devise des années 90, c'est une bonne chose, car les changements fondamentaux que vous recommandez pour les institutions internationales nécessiteront certainement une bonne part de reddition de comptes et de transparence, ce qui n'a pas été le cas jusqu'à présent.

Je doute que nous puissions le réaliser, mais j'espère sincèrement que nous pourrons créer au sein de l'Assemblée générale le genre de parlement mondial auquel vous avez fait allusion. L'une des lacunes les plus fondamentales de l'ONU est l'absence de reddition de comptes. J'espère que nous pourrons en discuter plus longuement au cours d'une réunion ultérieure.

En toute déférence, je dois vous dire que je ne partage pas l'une de vos conclusions, à savoir que l'être humain est surtout motivé par la peur. Vous avez donné l'exemple de la Deuxième Guerre mondiale. Je vous donnerai l'exemple opposé. Je crois que les gens qui se sont rassemblés pendant cette guerre et immédiatement après, l'ont fait non pas poussés par la peur, mais bien par leur espoir et leur vision. Voilà ce qui nous manque aujourd'hui. En toute sincérité, pendant votre exposé de deux heures et demie, vous nous avez donné le meilleur exemple de l'espoir et de la vision dont nous avons si désespérément besoin. Au nom de tous les membres du comité, je vous en remercie sincèrement.

Des voix: Bravo!

Le président (M. Bosley): Merci beaucoup. La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the United Nations Development Program:

Mr. Mahbub ul Haq, Special Adviser to the Administrator.

TÉMOIN

Du Programme des Nations Unies pour le développement:

M. Mahbub ul Haq, Conseiller spécial à l'Administrateur.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CA1
XC11
-E91

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 52

Tuesday, February 16, 1993

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 52

Le mardi 16 février 1993

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of foreign aid

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen de l'aide publique au développement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992-1993

25359—1

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice-Chairmen: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice-présidents: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 16, 1993
(61)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:38 o'clock p.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Acting Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, Howard Crosby, André Harvey, Ricardo Lopez, Christine Stewart and Walter Van De Walle.

Acting Members present: Walter McLean for John Bosley; Girve Fretz for Jean-Guy Guilbault and Stan Hovdebo for Svend Robinson.

Other Member present: Beryl Gaffney.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Research Assistant.

Witnesses: From the Canadian Centre for International Co-operation: Betty Plewes, President and Chief Executive Officer; Jacques Champagne, Chairperson of CCIC and Executive Director, AQOCI; and Tim Draimin, Director of Policy.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee commenced consideration of foreign aid.

Betty Plewes and Jacques Champagne made opening statements.

By unanimous consent, it was agreed,—That, the witnesses' brief be appended to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "EXTE-2"*).

The witnesses answered questions.

At 4:51 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 16 FÉVRIER 1993
(61)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur, se réunit à 15 h 38, dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Walter McLean (*président suppléant*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, Howard Crosby, André Harvey, Ricardo Lopez, Christine Stewart et Walter Van De Walle.

Membres suppléants présents: Walter McLean remplace John Bosley; Girve Fretz remplace Jean-Guy Guilbault; Stan Hovdebo remplace Svend Robinson.

Autre député présent: Beryl Gaffney.

Aussi présent: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, assistante de recherche.

Témoins: Du Centre canadien de coopération internationale: Betty Plewes, présidente et chef de la direction; Jacques Champagne, président et directeur exécutif, AQOCI; Tim Draimin, directeur des Politiques.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité entreprend d'étudier l'aide étrangère.

Betty Plewes et Jacques Champagne font des exposés.

Par consentement unanime, il est convenu,—Que le mémoire des témoins figure en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui (*voir Appendice «EXTE-2»*).

Les témoins répondent aux questions.

À 16 h 51, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, February 16, 1993

• 1538

The Acting Chairman (Mr. McLean): I'd like to call the meeting to order.

I have two announcements. One is the standing committee meets tomorrow at 3:30 p.m. with the Minister of External Affairs to deal with the agenda for peace, the discussion. This afternoon's meeting is a meeting of both the standing committee and the Subcommittee on Development and Human Rights, so we have extended an invitation to members of both committees. In any event, there's some overlap.

I should mention to members that a vote is scheduled for 5 p.m., with a 15-minute bell, so the whips tell me. So when the bells go, within 5 minutes of that we should bring our deliberations to a conclusion to give ourselves 10 minutes to get over to the House.

With those words, I want to welcome Betty Plewes and Jacques Champagne, who are here on behalf of the Canadian Council for International Co-operation, and Tim Draimin. They had asked for an opportunity to meet with members of the committees in order to discuss ongoing public discussions about the Canadian foreign aid program.

I believe, Betty, you have an opening statement.

Ms Betty Plewes (Canadian Council for International Co-operation): Thank you very much, Mr. Chairman. We're very pleased to be here and that you're taking time to have these discussions with us.

I guess most of you feel, as we do, that we're living in a very critical historical period and that things are changing very quickly. You feel as if you're almost on the hinge of history here.

This discussion is a very important issue. It's very interesting to me that the amount of public reaction we've had to this in January has been well beyond the response we had to the economic statement in December.

• 1540

This is not a question of cuts. This is not a question about the 10% cut to the aid budget per se. This is a question about process and the nature of the kinds of relationships Canada wants to have with the south. I think it's for that reason that it has really touched a nerve among the Canadian public, in that there's a great deal of interest in this.

However, we do feel that the way this has been presented is not the way to go about it. We have two major concerns. One is that the proposed framework—and there's a good deal of play here around various words. There's an update. There's a foreign policy review. There's an ODA review. There's an ODA update. But the fact of the matter is, whatever we call this proposal now being discussed, it will completely redefine the orientation of Canada's aid program.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 16 février 1993

Le président suppléant (M. McLean): Je déclare la séance ouverte.

J'ai deux renseignements à vous communiquer. Premièrement, le comité permanent siégera demain à 15h30 et accueillera alors la ministre des Affaires extérieures afin d'examiner la question de la paix. Deuxièmement, la séance de cet après-midi en est une conjointe du comité permanent et du sous-comité du développement et les droits de la personne. Évidemment, dans bien des cas, il s'agit des mêmes membres.

Je tiens également à mentionner qu'un vote est prévu à 17 heures, avec préavis de 15 minutes, d'après ce que me disent les whips. Donc, lorsque la sonnerie retentira, il nous faudrait lever la séance dans les cinq minutes afin d'avoir dix minutes pour nous rendre à la Chambre.

Cela dit, j'aimerais souhaiter la bienvenue à M^me^ Betty Plewes et à M. Jacques Champagne qui représentent le Conseil canadien pour la coopération internationale, ainsi qu'à M. Tim Draimin. Ils ont demandé à nous rencontrer pour aborder la question des discussions publiques continues sur le programme canadien d'aide à l'étranger.

Je pense, madame Plewes, que vous avez une déclaration.

Mme Betty Plewes (Conseil canadien pour la coopération internationale): Merci beaucoup, monsieur le président. Nous sommes très heureux d'être ici, de constater que vous prenez le temps de dialoguer avec nous.

Je pense que comme nous, la plupart d'entre vous est d'avis que nous sommes à un tournant critique de notre histoire et que la situation évolue très rapidement. On a l'impression de vivre des événements historiques.

La discussion porte sur une question très importante. Je trouve fort intéressant de constater que la réaction du public en janvier face à cette politique a dépassé de loin la réaction de ce même public à l'énoncé économique au mois de décembre.

Et ce n'est pas pour des raisons de compressions. La réaction n'est pas attribuable à la réduction de 10 p. 100 du budget de l'aide au développement. Tout est plutôt lié à la question du processus et de la nature des rapports que le Canada désire établir avec le Sud. Je crois que c'est pour cette raison que le grand public canadien s'intéresse tellement à cette question.

Nous croyons, cependant, qu'on a mal présenté les propositions. Nous avons deux préoccupations majeures. La première porte sur le cadre proposé—et on peut jouer beaucoup avec divers mots ici. Il y a une mise à jour. Il y a une révision de la politique étrangère. Il y a une révision de l'aide publique au développement. Il y a une mise à jour de l'aide publique au développement. Mais toujours est-il, peu importe le nom qu'on donne à cette proposition, qu'elle va

[*Texte*]

It is not a matter of simple adjustments to the existing policy. It's a fundamental move away from a focus on assisting the poor in the poorest countries in the world and having a developmental orientation.

We're very concerned that this major policy change is being driven by fiscal restraint and has a focus on Canada's short-term economic interests rather than on a long-term vision of Canada's relations with the Third World. We're concerned that the External Affairs paper contains no analysis of the major development issues facing Canada, and it doesn't talk about investing in people or protecting the global environment or strengthening civil society.

We are concerned that the update doesn't present a rational approach to dealing with eastern and central Europe either. The countries of eastern Europe and the former Soviet Union do require assistance through an extremely difficult period. However, Canadian support should not be at the expense of developing countries.

The export and investment focus in this paper is short-sighted and likely ineffective. Government-subsidized export credit has been shown by OECD to be inefficient and a costly way of creating jobs in Canada.

The other thing that disturbs me is the rather cynical way that public involvement and public processes have been laid out in this paper. In the original document we saw, there was quite a bit said about a communications strategy—how the NGOs would respond because it was in their self-interest and they were being cut—but nothing was said about the way the public would be consulted, the way that NGOs, other people, other interest groups, the business community, people in the defence industry, people in the universities, people in the unions, would be involved in a discussion around our Canadian foreign policy. I find that disturbing in an era when we had also from the Prime Minister a strong commitment in UNCED to a more open, transparent, participatory process around public policy discussions.

I would like to make it quite clear that we are not opposed to a foreign policy review. We have been calling for this for over a year. We think it's time. There have been very dramatic changes in the world. Our foreign policy needs to bring together a whole variety of elements, not just international assistance but also trade policy, debt policy, the whole discussion we need to have around peacekeeping and our involvement in a revised and restructured United Nations—all of these things need to come together. We feel it's critical that all the different constituencies be involved in a public process.

[*Traduction*]

complètement redéfinir l'orientation du programme canadien d'aide à l'étranger. Il ne s'agit pas d'apporter quelques petites modifications à la politique actuelle, au contraire. Dorénavant, on ne mettra plus l'accent sur l'aide aux pauvres des pays les plus démunis au monde ni sur le développement.

Nous sommes très inquiets que ces changements d'orientation importants soient motivés par les contraintes fiscales et reposent sur les intérêts économiques à court terme du Canada plutôt que sur une vision à long terme des rapports du Canada avec le Tiers monde. Le document publié par le ministère des Affaires extérieures ne contient aucune analyse des questions importantes de développement auxquelles le Canada doit faire face, il ne parle pas non plus du besoin d'investir dans les gens, de protéger l'environnement global ou de renforcer notre société, et toutes ces lacunes nous préoccupent.

La mise à jour n'explique pas non plus de façon cohérente comment composer avec les pays de l'Europe orientale et centrale, ce qui nous préoccupe également. Les pays de l'Europe orientale et de l'ex-Union soviétique ont besoin d'aide pour traverser une crise extrêmement difficile, mais l'appui que leur donne le Canada ne devrait pas être offert aux frais des pays en développement.

L'importance que les auteurs du document accordent aux exportations et aux investissements traduit un manque de perspicacité et demeurera probablement vaine. En effet, l'OCDE a démontré que le crédit à l'exportation subventionné par le gouvernement est peu efficace et constitue une façon coûteuse de créer des emplois au Canada.

Un autre aspect qui me perturbe concerne la façon plutôt sarcastique dont ce document explique la participation du public. Dans le document original, on a parlé assez longuement d'une stratégie de communication, de la façon dont les ONG allaient réagir puisque c'était dans leur propre intérêt de le faire et parce qu'elles faisaient l'objet de compressions, mais on n'a rien dit sur le mode de consultation du public, sur la façon de faire participer les ONG, les tiers, les autres groupes d'intérêt, le milieu d'affaires, ceux qui travaillent dans l'industrie de la défense, le milieu universitaire et les syndiqués au débat sur la politique étrangère du Canada. Je trouve cette façon de s'y prendre très inquiétante, surtout lorsqu'on se souvient du jour où le premier ministre, lors de la CNUED, s'est fortement prononcé en faveur d'un processus de participation plus ouvert et transparent qui mettrait l'accent sur un débat réel de la politique de l'État.

Je tiens à préciser que nous ne sommes pas contre une révision de la politique étrangère. Nous exigeons une telle révision plus d'un an. Il est temps de le faire, car le monde a beaucoup évolué. Notre politique étrangère doit tenir compte de toute une gamme d'éléments, elle doit comprendre non seulement l'aide internationale, mais aussi une politique en matière de commerce et d'endettement, et doit permettre tout ce débat sur le maintien de la paix et sur notre participation aux Nations Unies restructurées. Nous croyons qu'il est extrêmement important de faire participer les différents intervenants à un processus public.

[*Text*]

Je voudrais donner la parole à Jacques Champagne, le président du conseil d'administration du Centre canadien de coopération internationale.

M. Jacques Champagne (président du conseil d'administration du Centre canadien de coopération internationale et directeur exécutif de l'AQOCI): Pour enchaîner sur ce que disait M^me^ Plewes, qui soulignait entre autres le fait que le Conseil canadien croit nécessaire une révision de la politique canadienne d'aide à l'étranger, nous voulons formuler des propositions plus précises sur la façon dont cela pourrait se faire selon nous. Plus concrètement, nous avons deux propositions, mais avant de faire ces deux propositions, il me semble important de souligner que le processus devrait être public, imputable et non partisan.

• 1545

S'il était public, cela permettrait la participation de l'ensemble des secteurs de la société et pourrait aboutir à la construction d'un consensus assez large autour de ce que sera la future politique canadienne dans ce domaine, mais cela donnerait aussi un caractère transparent au processus.

Je pense qu'on comprend très bien ce que «imputable» signifie. S'il était non partisan, cela irait dans la tradition canadienne de ce type de débat. On se réfère en particulier au Comité Winegard, dans le milieu des années quatre-vingt, qui avait présidé à une telle révision. C'était un processus public qui avait permis d'associer l'ensemble des secteurs et qui incluait les divers partis politiques. Donc, ce n'était pas une initiative partisane seulement.

Il nous semble que cette fois-ci, il y aurait moyen d'envisager un processus qui pourrait comporter un certain nombre de changements par rapport à l'expérience Winegard. D'une part, le processus pourrait durer moins longtemps et inclure un travail de préparation déjà envisageable qui permettrait d'abréger le processus lui-même. On pourrait élargir l'agenda à diverses questions de politique internationale et inclure des représentants de tous les secteurs intéressés à la formulation de la politique canadienne.

Plus concrètement, les deux processus que nous proposons sont, d'une part, une revue formelle de la politique d'aide canadienne à l'étranger et, d'autre part, un processus informel plus ou moins parallèle.

La revue formelle serait sous la responsabilité du Comité parlementaire des affaires extérieures et du commerce international qui serait élargi et comprendrait, en plus des représentants des partis politiques, plusieurs personnalités représentant les principaux secteurs de la société canadienne ayant une expérience dans le domaine international. Ce Comité aurait pour mandat de procéder à cette revue tout de suite après la prochaine élection, ce qui n'empêcherait pas qu'un travail de préparation puisse déjà être entrepris. Selon nous, dans les trois mois suivant sa création ou lors de l'entrée en fonction du prochain gouvernement, le Comité pourrait déjà présenter un premier rapport intérimaire avant de présenter, quelques mois plus tard, un rapport final. Ce rapport préliminaire pourrait comprendre une analyse du contexte dans lequel se situe ce débat, proposer les grands objectifs de la politique d'aide internationale, identifier les

[*Translation*]

I would now like to turn the floor over to Jacques Champagne, who is the Chairperson of the Canadian Centre for International Cooperation.

Mr. Jacques Champagne (Chairperson, Canadian Centre for International Cooperation Board of Directors and Executive Director, AQOCI): To add to what Mrs. Plewes was saying as regards the Canadian Council's opinion that Canadian foreign aid policy must be reviewed, we would like to submit some more specific proposals on the way that we feel this could be done. More specifically, we have two proposals, but before explaining these two proposals, I feel that it is important to point out that the process must be public, accountable and non-partisan.

If this process were public, all sectors of society would be able to participate, which in turn would enable us to build a relatively large consensus as to what the future Canadian policy should be in this field. Furthermore, the process would appear to be transparent.

I think that we all have a very clear understanding as to what the word "accountable" means. A non-partisan process would be in keeping with Canadian tradition for this type of discussion. We would refer you more specifically to the Winegard Committee which undertook such a review in the mid eighties. This was a public process which involved all sectors, including the various political parties. This process was not, therefore, strictly a partisan initiative.

It seems to us that, this time around, some thought should be given to establishing a process somewhat different from the Winegard experience. For instance, the process could take place over a shorter span of time and include some preparatory work that could, in fact, shorten the process itself. The agenda could be broadened to include various international policy issues and to ensure the participation of representatives from all sectors interested in establishing Canadian policy.

In practical terms, we are proposing, on the one hand, a formal review of Canadian foreign aid policy and, on the other hand, an informal process which is more or less parallel to this formal review.

The Parliamentary Committee on External Affairs and International Trade would be responsible for conducting the formal review. However, this Committee would be broadened to include not only the representatives of political parties but also several well-known figures who have experience in international affairs and who represent the major sector of Canadian society. This committee would be responsible for proceeding with this review right after the next election, which does not preclude preparatory work from being done now. In our opinion, the Committee could present its first interim report, to be followed by a final report a few months later, within three months of its inception or when the next government is formed. This preliminary report could include an analysis of the context of this discussion, propose the main objectives of international aid policy, identify the main issues which could be discussed in the second phase and indicate the

[*Texte*]

questions principales dont on pourrait discuter dans la deuxième phase et déjà indiquer les grandes orientations du rapport final. Voilà pour ce qui est de la revue formelle.

D'autre part, nous croyons qu'en même temps, un processus informel n'impliquant pas le gouvernement, mais plutôt les divers secteurs de la société intéressés à cette révision pourrait être amorcé dès maintenant. Ces gens pourraient commencer tout de suite à réfléchir, à se concerter et à se réunir pour discuter de ces questions et pour se préparer à présenter au Comité parlementaire élargi leurs propositions concernant la politique future. Ce regroupement multilatéral, qui impliquerait les diverses parties engagées dans les questions internationales, comprendrait évidemment tous les secteurs: le monde des affaires, le monde du travail, les communautés du développement international, les organisations de droits de la personne, les Églises, les institutions académiques et le reste.

• 1550

Il y aurait moyen de réunir ce monde-là et de mettre en marche un tel processus qui serait moins formel, mais qui contribuerait à la revue qui, elle, serait sous la responsabilité du Comité parlementaire élargi.

Il nous apparaîtrait important de trouver le moyen d'associer des voix du Sud aux personnalités qui participeraient au Comité parlementaire élargi. Il serait aussi important qu'il y ait des représentants de diverses régions du Sud dans le processus informel.

The Acting Chairman (Mr. McLean): I have, in one language only, a proposal that Mr. Champagne has summarized *en français*. With permission of the committee, we could append this to our *Minutes of Proceedings and Evidence*. Is that agreed?

Some hon. members: Agreed.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Thank you. Now we'll go to questions.

Mrs. Stewart (Northumberland): Thank you very much for your representation here today and for helping us to understand a little clearer your position with regard to the proposed policy changes of the government to our official development assistance, proposed changes which, as you indicate, have not had any public input and perhaps only a little bit of communication strategy on the part of the government.

Beyond your reflections on the implications of the leaked document from the government, what strategies should be pursued with how we proceed in the future with official development assistance? I have heard you speak to the notion, after an election, of an enlarged parliamentary committee pursuing a formal review. I think that is something all of us on our committee want to look at and see how we could deal with after an election. I like the idea of doing something informally before that, involving all the different sectors of Canadian society.

[*Traduction*]

general orientation of the final report. This sums up what the formal review is all about.

At the same time, we believe that we could conduct an informal process that would not involve the government. Instead, we would call upon various sectors of society interested in this review and this could start right away. These people could immediately begin to think about the issues, to consult with each other and to meet to discuss these questions with a view to submitting their proposals on future policy to the broadened parliamentary committee. This multilateral group, which would involve the various groups involved in international issues, would obviously include all sectors, namely, the business world, labour, international development communities, human rights organizations, churches, academic institutions and so on and so forth.

We could bring all those people together and get a less formal process underway which would still be contributing to the review that would be the responsibility of the broadened parliamentary committee.

We think it's important to find a way to associate voices from the south to the personalities participating in the broadened parliamentary committee's work. It would also be important to have representatives from the different regions in the south participating in the informal process.

Le président suppléant (M. McLean): J'ai devant moi une proposition en français seulement venant de M. Champagne. Avec la permission du comité, nous pourrions annexer ce document aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui. C'est d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président suppléant (M. McLean): Merci. Nous passons maintenant aux questions.

Mme Stewart (Northumberland): Je vous remercie de votre exposé qui nous aide à comprendre un peu mieux ce que vous pensez des changements d'orientation proposés par le gouvernement au chapitre de notre aide officielle au développement, changements qui, comme vous le dites, n'ont pas fait l'objet de consultations publiques et n'ont été annoncés que dans la foulée d'une vague stratégie de communication de la part du gouvernement.

À part la réflexion que vous avez entreprise sur les répercussions du document ministériel coulé, quelles sont les stratégies que nous devrions adopter à l'avenir en matière d'aide officielle au développement? Vous avez lancé l'idée de mettre sur pied, après les élections, un comité parlementaire élargi responsable d'une révision officielle. Je crois que tous les membres du comité aimeraient se pencher sur cette question pour voir ce que nous pourrions faire après les élections. J'aime bien l'idée de faire quelque chose de façon officieuse avant cela en faisant appel aux divers secteurs de la société canadienne.

[*Text*]

A very important group that benefits from our official development assistance is the multilateral institutions. Certainly, with the proposed cuts and pursuant to the Auditor General's report, if we are going to be making cutbacks, we wonder whether that is not one area in which we should be making some cuts. The Auditor General has flagged concern and there are reports, even from the World Bank itself, that indicate they have not been that successful. How would you see incorporating that element into the formal and the informal review?

I also wanted to ask you about how you felt the government's proposed changes to policy related to the SECOR report. I think there is a linkage there, but I would like to have your view on that.

Third, we hope to have before this committee the minister of external affairs and the minister in charge of CIDA, external relations. It is our hope that we can have them put on the record that, according to our request, they would not implement a change of policy before there has been the formal review you have suggested. What else would you like the government to be on record for?

M. Champagne: Je peux donner un premier élément de réponse à votre première question et ensuite inviter Betty à compléter.

Il me semble qu'au niveau du processus formel, il serait assez facile pour le Comité parlementaire élargi de demander à rencontrer des représentants du secteur multilatéral, des gens d'ici qui ont de l'expérience et peut-être aussi des gens d'institutions financières internationales ou d'autres institutions multilatérales. Il m'apparaît peut-être plus difficile de les faire participer au processus informel, qui serait davantage le processus des divers secteurs de la société canadienne, mais je pense que pour la partie formelle au moins, cela ne devrait pas faire obstacle.

• 1555

Ms Plewes: In terms of SECOR or what is now. . .SECOR has become part of the strategic management review of CIDA. We understood that this was to be discussed in September but then got set aside for the referendum. So there was a decision to set aside the whole discussion of the management review of CIDA during the referendum period. It then came back on the agenda of the cabinet committee in December but got set aside again because of the cuts process initiated by the economic statement of December 2, 1992. We understand that as soon as this process of cuts and the update has been completed, the strategic management review will be back on the agenda. This is the intention of CIDA.

We have some of the same concerns about the strategic management review that we had about the policy update. We have not had any information about this process since last February, really; that's the last we heard of it. We hear

[*Translation*]

Un groupe très important qui profite de notre aide officielle au développement est celui des institutions multilatérales. À la lumière des compressions proposées et du rapport du vérificateur général, si nous devons imposer des restrictions quelque part, il faut se demander si ce n'est pas là un des domaines où il nous faudrait le faire. Le vérificateur général nous a fait part de certaines inquiétudes et selon certains rapports, notamment de la Banque mondiale elle-même, ces institutions n'ont pas connu un franc succès. À votre avis, comment pourrait-on traiter de cet élément pendant les révisions officielles et officieuses?

Je voulais aussi vous demander vos impressions à propos des changements d'orientation proposés par le gouvernement dans le contexte du rapport SECOR. Je crois qu'il y a là un lien, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Troisièmement, nous espérons voir comparaître devant notre comité la ministre des Affaires extérieures et la ministre des relations extérieurs responsable de l'ACDI. Nous espérons obtenir de ces personnes une déclaration publique, inscrite à notre compte rendu, selon laquelle à notre demande, elles ne modifieront pas la politique avant qu'il n'y ait eu cette étude officielle que vous avez proposée. Y a-t-il un autre domaine sur lequel vous voudriez voir le gouvernement se prononcer?

Mr. Champagne: I can give you the beginnings of an answer to your first question and then ask Betty to provide more information.

As far as the formal process goes, it seems to me it would be easy enough for the broadened parliamentary committee to ask to meet with representatives from the multilateral sector, people from here who have some exprience and perhaps also people from international financial or other multilateral institutions. I would think it might perhaps be more difficult to have them participate in the informal process, which would revolve more around the different sectors of Canadian society, but I think that at least for the formal part, it should not be a problem.

Mme Plewes: Pour ce qui est de SECOR ou ce qui est maintenant... SECOR fait maintenant partie de la révision stratégique de gestion de l'ACDI. Nous avions compris qu'il devait en être question en septembre, mais tout cela a été mis de côté pour le référendum. Il a donc été décidé de surseoir à tout le débat entourant la révision de la gestion à l'ACDI pendant la période du référendum. Le sujet a été remis à l'ordre du jour du comité du conseil des ministres en décembre, mais a été repoussé encore une fois à cause du processus des compressions budgétaires mis en branle par l'énoncé économique du 2 décembre 1992. Nous croyons comprendre que dès que ce processus de réduction budgéraire et que la mise à jour auront été complétés, toute cette question sera remise à l'ordre du jour. C'est l'intention de l'ACDI.

Nous entretenons certaines des mêmes réserves à l'égard de l'étude stratégique de gestion que nous entretenions concernant la mise à jour de la politique. À vrai dire, nous n'avons guère eu d'autre renseignement à ce sujet depuis le

[*Texte*]

rumours. We hear a considerable number of rumours about the impact it will have on NGOs. Our position is that we would like joint negotiations with CIDA before any major changes are implemented that would have an effect on NGOs.

In the broader sense, I think it would make sense to have a foreign policy review, to look at the role your aid program is to play, and then to have a management review. Logically, there is a certain sequence there that would make sense. If that's not possible, if CIDA feels it must proceed with some of these, we're certainly very concerned about the management and the nature of relations of the voluntary sector.

In terms of your final question about what we would like to say to the two ministers, I must tell you that there isn't a common position coming from the government on this update. Without going into a lot of detail, there are diverse opinions on the status of the update, the process, the nature of consultation, when it will go to cabinet, whether it will go to cabinet, and what might be the process coming out of the cabinet decision. This has been part of our confusion. Particularly the ministry of external affairs does not feel, because it is at a very preliminary stage, that it's necessary to outline the process, so we get these diverse messages and we can only tell you what the last person told us.

M. Harvey (Chicoutimi): Monsieur Champagne, même si nous en sommes à une étape préliminaire de l'analyse de l'aide internationale, pouvez-vous porter un jugement de valeur sur la possibilité pour le Canada de s'orienter vers un plus petit nombre de cibles, un plus petit nombre de pays?

Étant donné qu'on sait très, très bien que l'épandage de l'aide internationale n'a pas donné des résultats toujours structurants, dans la perspective où d'autres pays ont peut-être le goût de se cibler sur un nombre de pays plus restreint, il y aurait peut-être lieu de conclure des ententes avec d'autres pays pour dire: Nous, on va s'occuper de 14 à 20 pays? Et on privilégierait ces pays. Comment réagissez-vous devant une reformulation de nos objectifs sur le plan stratégique?

M. Champagne: Sur cet aspect de la proposition qui circule, à savoir la réduction du nombre de pays cibles de l'aide canadienne, ce n'est pas une question qui fait problème dans le milieu. Ce n'est pas un objectif auquel on s'opposerait en soi. Il est vrai que l'aide canadienne est éparpillée dans beaucoup de pays et qu'elle pourrait avoir une plus grande efficacité si elle était centrée sur un moins grand nombre de pays.

• 1600

Évidemment, la question est de savoir comment on choisit les pays. C'est là que la proposition fait davantage problème. Est-ce qu'on se centrerait davantage sur les pays dont le Canada pourrait tirer un bénéfice au niveau de ses échanges commerciaux plutôt que sur des pays qui seraient choisis en fonction d'autres critères, entre autres celui de la pauvreté? Il y a là un point très important pour nous.

[*Traduction*]

mois de février dernier: c'est la dernière fois où il en a été question. Il y a toujours les rumeurs. Toutes sortes de rumeurs circulent à propos des répercussions sur les ONG. Quant à nous, nous préférerions entamer des négociations conjointes avec l'ACDI avant que ne soient mises en oeuvre des modifications majeures qui auraient des répercussions sur les ONG.

En gros, je crois qu'il serait logique d'entreprendre une révision de la politique étrangère, d'étudier le rôle que doit jouer le programme d'aide et d'avoir ensuite une étude sur la gestion. Il semble y avoir là une certaine progression logique des événements. Si ce n'est pas possible, si l'ACDI croit qu'elle doit déjà aller de l'avant pour certaines de ces questions, il est sûr que la nature des relations avec le secteur du bénévolat et la gestion de ces relations nous inquiètent beaucoup.

Pour ce qui est de votre dernière question concernant ce que nous aimerions dire aux deux ministres, il me faut vous avouer qu'il n'y a pas de solidarité ministérielle pour ce qui est de cette mise à jour. Où en sont la mise à jour et le processus, qu'en est-il de la nature de la consultation, quand le tout sera-t-il présenté au conseil des ministres, est-ce que ce sera présenté au conseil des ministres et quel sera le processus suite à la décision du Cabinet? Sans entrer dans le détail, les avis sont partagés. Voilà qui explique en partie notre confusion. Plus précisément, le ministère des Affaires extérieures, parce que le tout en est à une étape très préliminaire, le ministère, dis-je, ne croit pas qu'il soit nécessaire de définir le processus et tous ces divers messages parviennent donc à nos oreilles et nous ne pouvons vous relayer que ce que notre dernier interlocuteur nous a rapporté.

Mr. Harvey (Chicoutimi): Mr. Champagne, even though we're at a preliminary stage in the analysis of our international aid, could you give us a value judgement on the possibilities of Canada moving towards a smaller number of targets or fewer countries?

As we know very, very well that the distribution of international aid has not always given structurally interesting results, with a view to the fact that other countries might perhaps feel like targeting a more restricted number of countries, perhaps we could come to agreements with other countries to the effect that we would take care of anywhere from 14 to 20 countries? And we would privilege these countries. How would you react to that kind of reformulating of our strategic objectives?

Mr. Champagne: As to that part of the proposal that's going the rounds, the reduction of the number of countries targeted for Canadian aid, that question is not a problem in our circles. It's not an objective we would oppose as such. It is true that Canadian aid is scattered throughout a lot of countries and that it could be far more efficient if it were directed to fewer countries.

Of course, how do we chose the countries? That's where the problem comes in. Would we prefer targeting the countries Canada could draw some trade advantage from rather than choosing countries based on other criteria like poverty, for example? That's a very important point for us.

[*Text*]

D'autre part, est-ce que la division de ces pays en deux catégories—les pays qui vont recevoir une aide humanitaire et ceux qui vont être davantage l'objet d'un développement économique—est une bonne distinction? Ensuite, on peut aussi se demander s'il faut réduire d'une façon aussi dramatique le nombre de pays.

En résumé, il n'y a pas d'opposition de fond, mais il faudrait examiner plus en détail un certain nombre de questions touchant le nombre de pays, les critères pour les choisir et la façon de les catégoriser.

M. Harvey: Vous voulez dire qu'on ne peut pas envisager une réforme de notre aide strictement sur un plan mercantiliste.

M. Champagne: Eh bien, c'est sûrement une position que les organismes de coopération internationale soutiennent depuis un bon bout de temps.

Il y a une distinction importante à faire entre les deux objectifs. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de liens, et nous sommes conscients qu'il y en a, mais il nous apparaît qu'il y a là deux objectifs à poursuivre de façon parallèle et non pas au moyen de la même politique.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Mr. Hovdebo.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): I'd like to explore two of the questions that have already been asked a little further. First, can you give us the pros and cons of the idea of focusing on fewer countries, as Mr. Harvey has suggested? What would be good and what would be bad about it as far as Canada's concerned?

M. Champagne: Il faudra peut-être que mes collègues complètent ma réponse. Un premier aspect positif, c'est de rendre plus efficace l'aide consentie à un certain nombre de pays, pour qu'elle ait plus d'impact par rapport aux objectifs de développement réel des populations de ces pays.

S'il y a un plus petit nombre de pays, il est davantage possible de définir des objectifs et d'avoir un impact comme pays. Autrement, le Canada a son aide, la France a la sienne, de même que l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis. C'est un ensemble de pays qui interviennent dans les mêmes pays.

Cela impliquerait, je pense, qu'il y ait une sorte d'entente entre les pays de l'OCDE pour voir quels pays pourraient travailler dans une région ou dans des pays déterminés au lieu de laisser à chacun le choix d'aller un peu partout, de sorte qu'il peut y avoir une douzaine de pays donateurs qui sont actifs dans le même pays.

Il me semble que c'est l'avantage principal, et du point de vue des pays qui reçoivent l'aide et du point de vue de l'efficacité de l'aide canadienne.

Ms Plewes: If we concentrate on a fewer number of countries then obviously our analysis of the countries we're in can be deeper. If we're in 135 countries it's not possible to have the kind of systemic analysis that's required in order to be effective. It also means we can have more in-depth discussions with our partners in those countries and that we can examine the linkages among various sectors.

[*Translation*]

On the other hand, dividing these countries in two categories—those who will be getting humanitarian aid and those who will be getting more economic development—is that really a good distinction? We could also wonder whether we should decrease the number of countries that dramatically.

In brief, there is no opposition on the substance, but there would have to be a more detailed examination of various questions concerning the number of countries, the criteria used to chose them and the way they would be categorized.

Mr. Harvey: You mean that we can't look at reforming our aid using a strictly commercial base?

Mr. Champagne: Well, that is certainly a position that the international cooperation organizations have been supporting for quite a while.

There is an important distinction to be made between the two objectives. It's not that there are no links, we're quite aware of the fact that there are, but we think that these are two objectives to be pursued in parallel and not using the same policy.

Le président suppléant (M. McLean): Monsieur Hovdebo.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): J'aimerais obtenir quelques détails supplémentaires à propos de deux questions déjà posées. Tout d'abord, pourriez-vous nous donner le pour et le contre de cette idée de cibler moins de pays, comme le proposait M. Harvey? Quels seraient les bons et les mauvais côtés d'une telle politique pour le Canada?

Mr. Champagne: My colleagues could perhaps complete my answer. A first positive aspect is that the aid granted to a certain number of countries would be more efficient and would have a greater impact on the real development objectives of those countries' populations.

If there are fewer countries, it's easier to define the objectives and to have an impact. Otherwise, Canada comes along with its aid, France has its own and it's the same thing for Germany, England and the USA. You have a whole raft of countries involved in the same countries.

I think this would mean that there would have to be a sort of agreement between the OECD countries to see which ones would be working in a given area or given countries instead of letting each one get involved anywhere which leads to having a dozen countries actively engaged in providing aid to one given country.

That seems to me to be the main advantage both for the countries receiving aid and from the point of view of Canada's aid being efficient.

Mme Plewes: Si nous concentrons notre attention sur un nombre moins élevé de pays, de toute évidence nous pouvons mieux analyser les besoins de ces pays. Si nous sommes présents dans 135 pays, il est impossible de faire le genre d'analyse systémique requis pour être efficace. Cela signifie aussi un dialogue plus approfondi avec nos partenaires dans ces pays où nous pourrons mieux étudier les liens entre les divers secteurs.

[*Texte*]

This problem of being dispersed is not solely one affecting the Canadian government. It also applies to NGOs. Many of our NGOs are spread too thinly in too many countries and they are also looking at concentrating on fewer countries in order to be more effective.

• 1605

Many countries spend an enormous amount of time trying to coordinate their donors rather than coordinating their aid or development programs. Some kind of regular donors meeting where there could be coordination is often suggested by the recipient countries.

Also, to come back to your earlier questions, it depends on what you see as the purpose of your international assistance program.

One of the reasons we're in some many different countries in the world is not just because of international assistance, but because External Affairs also has interests in being in different parts of the world and because CIDA has interests. You can always make an argument for being almost anywhere. So it becomes very important to first determine the purpose of your international assistance program.

Mr. Hovdebo: I will follow that up later, perhaps. I got no negatives on that one; perhaps you have some. But on the reduction of IFIs and of our money going through the multilaterals, what are the pros and the cons of more or less money going to the IFIs?

Ms Plewes: Well, this is a question on which the NGO community has a number of views. There are many who think that the money that goes through the regional banks and the World Bank is not effective, for a variety of reasons.

These banks also have a very closed process of decision-making, although the World Bank seems to be making some effort to open up its processes and I'm told it's very crystal clear, compared to what it was 10 years ago.

However, in some meetings I've attended the business community also has a number of questions about the effectiveness of some of the regional banks. Members of the community find them difficult to deal with and bureaucratic and they say the business community itself doesn't benefit from the share that we put into the banks in the same way some other countries do benefit.

I wouldn't say overall that we should absolutely reduce on the IFIs across the board, but we should look at where we can be more effective. If we were focused on certain countries perhaps we would want to participate in some of the regional banks, but not all of them. I think that is one of the concerns—i.e., that we are in all the regional banks. But if you had a program for a particular region supporting the regional bank might be part of your overall strategy for that region.

[*Traduction*]

Ce problème de dispersion ne touche pas seulement le gouvernement canadien. Il vaut aussi pour les ONG. Beaucoup de nos ONG sont trop dispersées dans trop de pays et cherchent aussi à concentrer leurs efforts dans un plus petit nombre de pays de façon à travailler plus efficacement.

De nombreux pays consacrent un temps considérable à tenter de coordonner les efforts des donateurs plutôt que de coordonner leurs programmes d'aide ou de développement. Les pays récipiendaires proposent souvent un genre de réunion régulière des donateurs au cours de laquelle ils pourraient coordonner leurs efforts.

Pour revenir à vos questions précédentes, tout dépend de l'objectif que vous associez à votre programme de coopération internationale.

Si nous nous trouvons dans un si grand nombre de pays à l'heure actuelle, ce n'est pas uniquement à cause de nos efforts d'aide internationale, mais plutôt parce que le ministère des Affaires extérieures ainsi que l'ACDI y ont des intérêts. On peut presque toujours justifier sa présence n'importe où. Il est donc d'autant plus important de déterminer d'abord l'objectif de votre programme de coopération internationale.

M. Hovdebo: Je reviendrai peut-être plus tard sur cet aspect. Je n'ai senti aucune réserve dans votre réponse; peut-être en avez-vous. En ce qui concerne la réduction du nombre d'institutions financières internationales et des crédits accordés aux programmes multilatéraux, quels sont les avantages et les inconvénients d'acheminer plus ou moins d'argent par l'entremise des IFI?

Mme Plewes: Les avis sont partagés à ce sujet au sein des ONG. Nombreux sont ceux qui pensent qu'il n'est pas efficace d'acheminer de l'argent par l'entremise des banques régionales et de la Banque mondiale et ce, pour toutes sortes de raisons.

En outre, ces banques ont des processus de prise de décision très secrets, bien qu'il semblerait que la Banque mondiale fasse des efforts pour s'ouvrir un peu; comparé à la situation d'il y a dix ans, le processus est maintenant très limpide.

Toutefois, j'ai constaté au cours de quelques réunions auxquelles j'ai assisté que le milieu des affaires a également des réserves quant à l'efficacité de certaines banques régionales. On estime qu'il est difficile de traiter avec elles, qu'elles sont bureaucratiques et que par ailleurs, le milieu des affaires ne profite pas autant que certains autres pays de nos investissements dans ces banques.

Je ne dirais pas d'une façon générale qu'il faille absolument réduire les IFI, mais il faut chercher à déterminer où nous pouvons être plus efficaces. Si nous concentrions nos efforts sur certains pays, nous souhaiterions peut-être participer aux travaux de certaines banques régionales, mais non toutes. Je pense que c'est là l'un des problèmes—c'est-à-dire que nous sommes membres de toutes les banques régionales. Par contre, si un de vos programmes s'adresse à une région particulière, vous voudrez peut-être, dans le cadre de votre stratégie pour cette région, faire affaire avec la banque régionale.

[*Text*]

The other concern that has been expressed is that the proportion of the multilateral section of the Canadian aid program would grow over the next few years. My own view is that we should look individually at the institutions of the United Nations and at the IFIs and see which ones would be consistent with a new set of objectives for our international programs. There are many possibilities for multilateral action that did not exist 10 or 15 years ago and it would be a shame to shut those down, now that they've just opened up.

The Acting Chairman (Mr. McLean): By way of a supplementary question following on Mr. Hovdebo's comment, you mentioned a moment ago the question of purposes. Do you conceive that development assistance could serve a number of purposes? How do you answer that question?

Ms Plewes: Our view is that the purpose of the aid program is to support human development and that the initiatives laid out at UNCED in Rio last year by the Prime Minister for dealing with global environmental problems and the alleviation of poverty should be the primary objectives of our international assistance.

Now, that approach in itself is not enough. If we're going to look at changing the nature of relationships and improving the position of the south we also have to look at our trade relations, the question of debt, the question of immigration, and the question of peacekeeping. The period when we can think that development assistance alone is going to provide development to the south is finished. We all know that. It may have died with the Cold War and the reduction in aid budgets around the world.

• 1610

M. Champagne: Je voudrais simplement ajouter que sur un certain nombre de questions que vous nous poser, et je pense à la question concernant les institutions internationales, multilatérales et autres, nous pouvons aujourd'hui vous formuler un certain nombre de points du vue et d'opinions. Évidemment, dans un processus de révision nous aurons réfléchi encore plus au niveau de l'ensemble de la communauté et nous pourrons apporter alors des réponses encore plus claires, voire plus élaborées sur ces points.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Mr. Axworthy.

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): Is it my understanding that since Rio, when a commitment was made to more transparency, involvement, communication and development on these key issues of sustainable development and so on, there has been no meeting, consultation or discussion in an extended way between the Government of Canada and the NGO community?

Ms Plewes: No, that's not true. Tim, do you want to...?

Mr. Tim Draimin (Director of Policy, Canadian Council for International Co-operation): One of the important things that did come out of Rio was the establishment of a multi-stakeholder process that involves the federal government, the provincial governments, and all the different sectors in Canada, including the business associations, the NGOs and others. It is trying to look at the broader question of how Canada constructs a plan of sustainability. With regard to the

[*Translation*]

On s'inquiète également à l'idée que la composante multilatérale du programme canadien d'aide prendra de l'ampleur au cours des quelques prochaines années. Personnellement, j'estime qu'il nous faut examiner individuellement les institutions telles que les Nations Unies et les IFI afin de déterminer lesquelles sont conformes aux nouveaux objectifs que nous fixerons pour nos programmes d'aide. L'action multilatérale se prête à de nombreuses possibilités qui n'existaient pas il y a 10 ou 15 ans et il serait dommage de ne pas en profiter maintenant qu'elles viennent d'être offertes.

Le président suppléant (M. McLean): Suite au commentaire de M. Hovdebo, j'aimerais poser une question supplémentaire. Vous avez mentionné il y a quelques instants l'aspect des fins du programme. D'après vous, l'aide au développement peut-elle servir plusieurs fins? Qu'en pensez-vous?

Mme Plewes: À notre avis, le programme d'aide vise à promouvoir le développement humain et nous estimons également que notre programme de coopération internationale doit porter principalement sur les objectifs définis par le premier ministre à la conférence de la CNUED à Rio l'an dernier, soit s'attaquer aux problèmes écologiques mondiaux et soulager la pauvreté.

Cette approche ne saurait suffire cependant. Si nous envisageons de changer la nature des relations et d'améliorer la position des pays du Sud, il nous faut également examiner nos relations commerciales, la question de la dette, celle de l'immigration et celle du maintien de la paix. L'époque où l'aide au développement seule pouvait stimuler le développement des pays du Sud est révolue. Nous le savons tous. La fin de la Guerre froide et la réduction des budgets d'aide partout dans le monde en a sonné le glas.

Mr. Champagne: I would simply like to add that with respect to some of the questions you have asked, and I am thinking more specifically of the one on international and multilateral institutions, we can already today advance certain opinions. Obviously, the review process will provide for a more in-depth analysis of these matters at the community level and enable us to give you answers that are even clearer and more detailed.

Le président suppléant (M. McLean): Monsieur Axworthy.

M. Axworthy (Winnipeg-Sud-Centre): Si je comprends bien, depuis Rio, où l'on s'est engagé à favoriser la transparence, la participation, la communication et le développement dans le contexte des principales questions de développement durable, etc., il n'y a eu aucune réunion, consultation ni discussion entre le gouvernement du Canada et la communauté des ONG?

Mme Plewes: Non, au contraire. Tim, voulez-vous...?

M. Tim Draimin (directeur de la politique, Conseil canadien pour la coopération internationale): L'un des éléments importants à ressortir de Rio était justement la mise en place d'un processus multipartite intéressant le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux et tous les divers secteurs au Canada, y compris les associations d'affaires, les ONG et d'autres. L'objectif en est de déterminer la façon dont le Canada mettra au point un plan

[*Texte*]

particular issues around Canadian foreign policy, there hasn't been a specific process put into place around that.

Mr. Axworthy: So there was a process set up that can bypass this particular review by External Affairs. Are they in effect short-circuiting the system that was set up after Rio?

Mr. Draimin: I guess you could say, in a certain sense, that's true. There has been nothing focusing specifically on External Affairs that the government has initiated, in that sense.

Mr. Axworthy: I want to make this clear. We are told that this is just a normal review to put in place a new framework, but you are saying there has been established this multi-stakeholder procedure in which all the players get together to talk about where we should be going, but somebody—I suppose the minister—has instituted a separate track to develop this change-over of our aid program without any reference to this other procedure?

Mr. Draimin: The multi-stakeholder process I referred to was initiated with the Department of the Environment and the major environment-related institutions in Canada: the Canadian Council of Ministers of the Environment, IDRC, IISD. It has been focusing on domestic issues. It has an international window, but it hasn't developed the international window as a major part of its purpose yet.

Mr. Axworthy: You mean the Department of the Environment is driving the discussion on our sustainable development program, both domestic and international, and External Affairs is not part of that process?

Mr. Draimin: They have been present at the meetings, but not in a high-profile way.

Mr. Axworthy: They are observing?

Mr. Draimin: I am just trying to remember. The last meeting was in November and I think they were there as an observer. I don't know that they were around the table. That's also true of other government departments. There has been an expression of concern by the process of this, because the Department of Finance was also there just as an observer, and as we know—

Mr. Axworthy: Watch out for that—

Mr. Draimin: —they are very involved.

Mr. Axworthy: It seems to me that there is real confusion in terms of who is calling signals on these issues. It's not just a matter of your not being consulted, but apparently other government departments are working independently in this whole area.

Mr. Draimin: I wouldn't want to characterize the multi-stakeholder process of people trying to work independently. I think this is an experiment.

Mr. Axworthy: No, I am not saying that process, but that process is going on separate from what External Affairs has been doing.

[*Traduction*]

de développement durable. Dans le cas particulier des questions de politique étrangère canadienne, rien de précis n'a encore été mis en place.

M. Axworthy: Donc, un processus est déjà en cours qui permettrait de contourner cette révision particulière entreprise par le ministère des Affaires extérieures. Va-t-on en fait court-circuiter le processus mis en place après Rio?

M. Draimin: C'est ce que l'on pourrait dire, d'une certaine façon, je suppose. Le gouvernement n'a rien entrepris qui vise précisément le ministère des Affaires extérieures.

M. Axworthy: Je veux que ce soit très clair. On nous dit qu'il s'agit simplement d'une révision normale en vue de la mise en place d'une nouvelle structure, mais vous nous dites qu'on a adopté une procédure multipartite qui réunit tous les intéressés afin de discuter de notre orientation future. Toutefois, quelqu'un—je suppose la ministre—a institué un processus parallèle de remaniement de notre programme d'aide sans tenir compte de cette autre procédure?

M. Draimin: Le processus multipartite dont j'ai parlé est dû à l'initiative du ministère de l'Environnement et à celle des principales institutions qui s'intéressent à l'environnement au Canada: le Conseil canadien des ministres de l'Environnement, le CRDI et le IIDD. On s'est surtout arrêté aux questions d'intérêt national. Il y a une composante internationale, mais jusqu'à présent, on ne s'y est pas attardé.

M. Axworthy: Vous voulez dire que le ministère de l'Environnement mène la discussion sur notre programme national et international de développement durable et que le ministère des Affaires extérieures ne participe pas à ce processus?

M. Draimin: Il assiste aux réunions, mais ses représentants ne sont pas de haut niveau.

M. Axworthy: Ce sont des observateurs?

M. Draimin: J'essaie de me souvenir. À la dernière réunion en novembre, je pense qu'il y avait un observateur. Je ne pense pas qu'ils étaient à la table même. Mais c'est peut-être également vrai des représentants des autres ministères. En fait, on s'en inquiète, parce que le ministère des Finances était également présent comme observateur et comme nous le savons...

M. Axworthy: Il faut prendre garde...

M. Draimin: ...il s'intéresse de très près à la question.

M. Axworthy: J'ai l'impression que la plus grande confusion règne en ce qui concerne les responsables de ce processus. Il n'y a pas simplement le fait que vous n'avez pas été consultés, mais qu'apparemment, les autres ministères gouvernementaux travaillent chacun de leur côté.

M. Draimin: Je ne voudrais pas définir le processus multipartite comme en étant un où les intéressés essaient de travailler indépendamment. Je pense qu'il s'agit d'une expérience.

M. Axworthy: Non, je ne parle pas du processus; j'affirme simplement que le processus se déroule à part de ce que fait le ministère des Affaires extérieures.

[*Text*]

Mr. Draimin: That's true.

Mr. Axworthy: Ms Plewes, I wonder if I could ask you or Mr. Champagne a couple of specific questions. You have made, I think, an important suggestion about a review. As I understand, you think there should be some serious examination even before an election so that when the review starts there are some positions clarified. Has your umbrella association sat down to look at this very important interdependence connection and the linkages between the new peacemaking involvements that we're doing in various parts of the world, where there will be long-term development consequences by our getting involved in these, and what that means for the NGO community and our aid program? Has that been examined, and how does that fit in terms of the kind of reallocation of resources you're talking about?

• 1615

Ms Plewes: I'll make a kind of plea here. Where is CIIPS now that we really need it? Where is the Canadian Institute for International Peace and Security now that we could really use it? I was on the board of CIIPS until last February when the budgets of the 48 organizations were cut. I really can't deplore enough the fact that just at the very precise historical moment when it could play a key role, we were lacking this organization.

Now, many of our organizations that are working in humanitarian assistance or the delivery of food aid are considering these issues, but the community hasn't come together in a very substantial way to deal with the issue and it's a recognition that they need to.

If we were to include in our overall discussion of north-south relations the very substantial portion of the defence budget that's also going into this area, then we would really have a chunk of money to be serious about. I do understand that the Canadian forces in Somalia are moving into whole new areas for themselves. They are even involved in political negotiations with clan elders inside the towns they're working in to support the NGOs and deliver water and food and so on.

We live in a new historical moment. It's really important that we, who have some experience in the delivery of humanitarian assistance, come together with people who we haven't traditionally seen as our partners to work these things out with them. I think we would be excited about doing that.

Mr. Axworthy: Let me say that I concur with that. I think there's going to have to be a pretty substantial reconfiguration of where the dollars go and how they're redesigned so that we can meet these kinds of problems that are no longer simple sectoral things. They now cross sectors and have to bring different budgets to bear. However, that's another debate.

Dr. ul Haq was here a few weeks ago. I think you all recognize that he made a very strong and substantial statement to the committees. I was struck by his very strong emphasis on the role of trade as a way of dealing with human development. There's a great lack of attention being paid by our country and others to access the markets of the countries of the south, particularly in their lower industrial markets.

[*Translation*]

M. Draimin: En effet.

M. Axworthy: Madame Plewes, puis-je vous demander à vous ou à M. Champagne quelques questions précises? Vous avez, je pense, formulée une suggestion très intéressante qui porte sur la révision. Si je comprends bien, à votre avis, on devrait même avant les élections entreprendre un examen sérieux de la question de sorte que lorsqu'on entreprendra la révision, on aura déjà précisé certaines positions. Les membres de votre association cadre se sont-ils réunis pour examiner ce que signifient pour les ONG et notre programme d'aide notre nouveau rôle de maintien de la paix dans diverses régions du monde et son incidence sur le développement à long terme? Avez-vous examiné cet aspect? Comment cela s'insère-t-il dans le genre de réaffectation des ressources dont vous parlez?

Mme Plewes: Permettez-moi de faire un plaidoyer. Où est l'ICPSI lorsque nous en avons vraiment besoin? Où est l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales alors que nous pourrions vraiment avoir recours à ses services? J'ai fait partie du conseil de l'Institut jusqu'en février dernier lorsque les budgets des 48 associations ont été supprimés. Je ne saurais trop déplorer le fait que juste au moment historique précis où l'organisme aurait pu jouer un rôle, il n'existe plus.

Évidemment, de nombreux organismes qui travaillent dans le domaine de l'aide humanitaire ou de l'aide alimentaire étudient ces questions, mais le milieu comme tel ne s'est pas vraiment concerté sur la façon de traiter la question et il faudrait que cela se fasse.

Si dans le cadre de nos entretiens sur les relations Nord-Sud, nous décidions d'inclure une partie considérable du budget de la défense consacré à ces régions, alors nous aurions vraiment une somme importante à considérer. D'après ce qu'on me dit, les forces canadiennes qui se trouvent en Somalie abordent des domaines qui leur sont tout à fait nouveaux. Elles participent même à des négociations politiques avec les aînés des clans des villages où elles interviennent pour épauler les ONG et livrer l'eau et les aliments, etc..

Nous vivons un moment historique. Il est essentiel que nous, qui possédons une certaine expérience de la prestation d'aide humanitaire, nous concertions avec d'autres qui traditionnellement n'étaient pas nos associés afin de nous entendre avec eux. Je pense qu'il y a lieu de voir tout cela avec enthousiasme.

M. Axworthy: Permettez-moi de dire que je partage votre avis. Je pense aussi qu'il faudra repenser et ce, du tout au tout, l'allocation des budgets et la façon de s'y prendre pour faire face aux genres de problèmes qui ne sont plus simplement des problèmes sectoriaux. Les problèmes dépassent des simples secteurs et il faut pouvoir faire appel à plusieurs budgets différents. Toutefois, voilà un autre débat.

M. ul Haq était ici il y a quelques semaines. Je pense que nous convenons tous du bien-fondé de ses propos devant le comité. J'ai été frappé par l'importance qu'il accorde au rôle du commerce dans la promotion du développement humain. Le Canada et d'autres accordent très peu d'attention à l'idée d'offrir l'accès de nos marchés aux pays du Sud, surtout à leurs produits industriels de bas de gamme.

[*Texte*]

I think in this case that textiles are a prime example. If we were able to bring in the textile manufacturing of southern countries to be redeveloped here in Canada, in terms of higher fashion products, we would be making an enormous contribution to their economic and social development.

I want to ask you a question that came out of that reflection that he raised. Would you say that it's an appropriate use of what you would call development money if the Government of Canada reduced its tariffs for low-level manufacturers from Third World countries? Cloth and textiles are a good example. In order for them to get a brand-new market and to set a precedent for other countries, should we use the development money to help pay the adjustment costs of Canadian workers who would therefore be dislocated in their jobs?

Ms Plewes: This is the kind of creative proposal that we'd have to look at in this larger discussion. Off the top of my head, I can't really say yes or not, but I do think that we need to look at things from different perspectives. We need a process that doesn't just solicit views from each of the stakeholders, but that tries to build consensus and develop creative solutions, possibly like the one you're proposing, to the problem. Otherwise, you will just get a series of NGOs saying what they are interested in and defence people saying what they are interested in, and the business community too. What we won't do is develop that common vision as Canadians.

[*Traduction*]

Je songe tout particulièrement aux textiles. Si nous importons ici les produits textiles des pays du Sud afin de les raffiner au Canada pour en faire des produits de mode de meilleure qualité; nous contribuerons de façon énorme au développement économique et social de ces pays.

J'aimerais vous poser une question qui m'est venue à l'esprit suite à ce qu'a dit M. ul Haq. Si le gouvernement du Canada réduisait les tarifs appliqués aux produits de bas de gamme en provenance des pays du Tiers monde, cela constituerait-il une façon appropriée d'utiliser ce que nous appelons les budgets de développement? Le vêtement et le textile sont de bons exemples. Dans le but d'ouvrir de nouveaux marchés à ces pays et de donner l'exemple aux autres pays, pouvons-nous utiliser le budget d'aide pour aider à payer les coûts de la réadaptation de la main-d'oeuvre canadienne qui serait sans emploi suite à cette mesure?

Mme Plewes: Voilà le genre de proposition créative que nous aimerions examiner dans le contexte de cette discussion plus vaste. À première vue, je ne peux vraiment pas répondre, mais je pense qu'il nous faut examiner les choses sous des angles différents. Il faut mettre en place un processus qui ne pressent pas uniquement les intéressés, mais qui tente de réunir un consensus, d'élaborer des solutions créatrices comme celles que vous proposez. Sinon, les ONG vont dire ce qui les intéressent et les gens de la défense ainsi que les gens d'affaires vont faire de même. Nous n'élaborerons pas une vision commune en tant que Canadiens.

• 1620

Mr. Axworthy: Synergy of views.

Ms Plewes: Exactly, and I do think people are open to exploring the kinds of proposals you are talking about.

Mr. Axworthy: Why doesn't the CCIC start that? If the Government of Canada won't, why don't you? Why don't you get that sort of thing initiated? I know funds are limited, but maybe you could get that kind synergy of ideas developed so a new government is ready to pick up on them and we don't have to wait a year or two afterwards.

Ms Plewes: We will certainly do our part, but we would like collaboration from the formal structure as well.

The Acting Chairman (Mr. McLean): On the whole question of north-south, I wonder if you could say a word about any input you have had to the United Nations call now for the development of an agenda for development. In presenting the agenda for peace, Boutros Gahli mentions that there needs to be a companion agenda for development.

In the United Nations debate toward the end of the General Assembly, the north-south differences around this came up fairly sharply. Now, as I understand it, the UN Secretariat is in the process of trying to develop a companion agenda for development. Have you had any consultations with those who are beginning to do that kind of global discussion?

M. Axworthy: Des points de vue synergiques.

Mme Plewes: Exactement. Je crois que les gens sont prêts à examiner le genre de propositions auxquelles vous songez.

M. Axworthy: Pourquoi le CCCI ne met-il pas ce processus en place? Si le gouvernement du Canada ne le fait pas, pourquoi ne le faites-vous pas? Je sais que les fonds sont limités, mais peut-être pourriez-vous élaborer ce genre d'idées ensemble pour qu'un nouveau gouvernement puisse s'en servir sans qu'il nous faille attendre un an ou deux après son élection.

Mme Plewes: Nous allons faire notre part, mais nous aimerions que la structure officielle collabore aussi.

Le président suppléant (M. McLean): En ce qui a trait à la question Nord-Sud, peut-être pourriez-vous nous parler des contributions que vous avez faites à l'élaboration du programme de développement maintenant proposé par les Nations Unies. Quand Boutros Gahli a présenté son plan d'action pour la paix, il a mentionné qu'un programme de développement devrait l'accompagner.

Vers la fin de l'Assemblée générale des Nations Unies, les différences d'opinions au sujet de la question Nord-Sud étaient très évidentes. Si j'ai bien compris, le Secrétariat des Nations Unies essaie d'élaborer un programme parallèle pour le développement. Avez-vous consulté ceux qui sont en train d'entreprendre ce processus?

[*Text*]

Mr. Draimin: We are concerned there be some kind of proposal focusing on development. The UNDP has made proposals about this as well. We haven't had any formal discussions with anybody about it, but there has been some discussion within our community about greater involvement in such an initiative.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Thank you. Madame Bertrand.

Mme Bertrand (Brome—Missisquoi): M. Axworthy a parlé de l'exposé du Dr Haq. Ceux qui ont entendu cet exposé ont été fortement impressionnés. Je me demande si cela ne pourrait pas nous servir de toile de fond. Attendu que nous sommes au tout début de cette réflexion, on pourrait peut-être s'en inspirer de part et d'autre.

Je suis contente de vous voir tous les trois avec beaucoup d'ouverture d'esprit. Vous ne vous butez pas à une position et vous êtes prêts à envisager des choses innovatives. Vous êtes prêts, comme vous l'avez dit au début, à chercher ensemble, de manière non partisane, les meilleurs moyens de distribuer cette aide humanitaire.

Attendu qu'il est envisageable en ce moment de réduire l'aide aux pays du Tiers monde pour aller vers les pays de l'Est, pouvez-vous nous dire comment vous verriez votre aide à ces pays qui ont de nouveaux besoins? Ce n'est pas là qu'on trouve l'extrême pauvreté qu'on trouve dans certains pays du Tiers monde. Ces gens qui font l'expérience d'une nouvelle démocratie ont d'autres besoins, et ils nous ont d'ailleurs signalés leurs besoins, que ce soit la Russie, l'Ukraine, la Roumanie ou la Tchécoslovaquie.

Comment verriez-vous votre aide dispensée dans ces pays-là?

M. Champagne: Vous avez fait allusion au Dr Haq et au point de vue qu'il a exprimé récemment, autant devant ce Comité que devant d'autres instances à Ottawa et ailleurs au Canada. Un des points de vue qu'il avance fortement, et il rejoint en cela les conclusions de la Conférence de Rio sur le Sommet de la terre, c'est que les principales menaces auxquelles la communauté internationale doit faire face actuellement sont la pauvreté, au Nord et au Sud, et l'insécurité.

• 1625

Pour nous, la politique canadienne d'aide internationale devrait être guidée par ce constat. Cela veut dire que, d'une part, les problèmes de l'ancien bloc communiste ne constituent pas la principale menace et ne devraient pas être ce qui nous guidera pour déterminer les politiques canadiennes à long terme, mais peut-être davantage les politiques à moyen terme.

L'autre chose que nous formulons à la suite de ces constatations, c'est qu'il faut considérer l'aide aux pays de l'Est et s'arrêter aux besoins de ces pays, mais que cela ne doit pas être réalisé aux dépens de l'aide aux pays du Sud. C'est sûr que le gouvernement canadien, comme tous les autres gouvernements, dans le contexte éconmique actuel, se trouve devant des dilemmes importants: où trouver l'argent pour faire tout cela; où mettre les priorités; comment réussir

[*Translation*]

M. Draimin: Nous voulons qu'une proposition soit axée sur le développement. Le PNUD a fait des propositions à ce sujet aussi. Nous n'avons pas eu de discussion formelle avec qui que ce soit, mais au sein de notre communauté, on parle d'une participation accrue à une telle initiative.

Le président suppléant (M. McLean): Merci. Madame Bertrand.

Mrs. Bertrand (Brome—Missisquoi): Mr. Axworthy mentioned Dr. Haq's presentation. Those who heard that presentation were very impressed. I wonder if it could serve as a framework. We are just beginning this discussion and perhaps we could use it as food for thought.

I'm happy to see how open you three are. You do not stick to one position and you are willing to consider innovative approaches. You are willing, as you said in the beginning, to seek together, in a non-partisan fashion, the best means of distributing humanitarian assistance.

It is possible that we will be reducing assistance to third world countries and that we will be directing it to eastern countries. Can you tell us how you see your assistance being used in these countries with new needs? That is not where one finds the kind of extreme poverty that one finds in third world countries. These are people who are dealing with a new democracy and who have other needs and they have told us what those needs are, whether it be in Russia, the Ukraine, Romania or Czechoslovakia.

How do you think assistance should be provided to these countries?

Mr. Champagne: You mentioned Dr. Haq and the opinion that he expressed recently, before this committee and before other people in Ottawa and in Canada. Something that he feels very strongly about—and this is consistent with the conclusions that came out of the Earth Summit at the Rio Conference—is that the main threats that the international community must currently face are poverty, in the north and in the south, and insecurity.

We think that Canada's international assistance policy should be based on this fact, that is that the old communist block no longer constitutes the main threat and should not be what we use as a basis for our long-term Canadian policies, but perhaps for our medium-term policies.

Our other conclusion, given these issues, is that we should provide assistance to eastern countries and we should consider their needs, but we should not do that to the detriment of assistance being provided to countries in the south. Of course, given the current economic situation, the Canadian government, like all other governments, is facing important dilemmas: where can we find the money to do all this; what are our priorities; how will we develop policies that

[*Texte*]

à adopter des politiques qui soient acceptables au public canadien et appropriées aux divers besoins qui sont constatés. On constate que ce n'est pas très facile, mais cela devrait, selon nous, être guidé par les principes que je viens de mentionner et qui sont, je pense, ceux du du Dr Haq lui-même.

Mrs. Gaffney (Nepean): We all pretty well know that economic stability in a country is intricately tied to social stability in those particular countries. If there is a restructuring of funds in what the External Affairs branch is going to do with funding, would you agree that the economic and social factors should be a determining factor?

The second part of the question is that this could call for a major restructuring amongst NGOs. Could they benefit from such a plan if that approach was taken?

Ms Plewes: I'm sorry, could you repeat the first part of the question, about the nature of the relationship between social and...?

Mrs. Gaffney: Economic stability and social stability in nations are very closely tied together. If the social stability is down, so is the economic stability. One usually causes the other. If you want to bring up your social standards you have to bring up your economic standards within the country; that's what I'm really saying.

If the recipient countries are to be reduced in numbers, and they're going to bring these economic social factors into play, obviously there has to be some decision-making there. Do you agree that the economic and social factors should be a determining policy? If you do, it's going to call for restructuring of NGOs. Could they benefit from such a plan?

Ms Plewes: I'm not exactly clear about your question. If you're talking about the criteria on which we would choose countries, again, we come back to the question of the purpose of the aid program. Is the purpose of the aid program to alleviate global poverty and solve global environmental problems? That gives us a range of countries.

Then we have to look at human rights questions and the capacity of Canada to work in that country. We might also look at effectiveness if we're looking at the formal program of the Canadian government. NGOs can work in countries that the government can't necessarily work in through formal channels. If there are human rights abuses in particular countries, the government may not wish to work there, but NGOs can work there because they're not working formally with the government.

• 1630

One of the things that's not very well understood is that the purpose of NGOs is not solely to deliver programs. The purpose of NGOs is to help develop civil society. That means supporting development programs, but it also means a whole range of other research and analysis, and advocacy and partnership kinds of activities. So we feel that in many of the documents that have recently been produced, "The Strategic Management Review" and the current External

[*Traduction*]

are acceptable to the Canadian public and that meet the various needs of those concerned. These are not easy decisions, but we think they should be based on the principles that I've just mentioned and that are, I think, the same as those of Dr. Haq.

Mme Gaffney (Nepean): Nous savons tous que la stabilité économique des pays est intimement liée à la stabilité sociale dans ces mêmes pays. Si le ministère des Affaires extérieures restructure son mode d'allocation des crédits d'aide, pensez-vous qu'il devrait se baser sur des facteurs économiques et sociaux pour le faire?

Deuxièmement, cela entraînera peut-être une restructuration importante des ONG. Est-ce que ces dernières pourraient bénéficier d'une telle approche?

Mme Plewes: Je suis désolée, pourriez-vous répéter la première partie de la question qui touchait aux liens entre l'aspect social et...?

Mme Gaffney: La stabilité économique et la stabilité sociale d'un pays sont très intimement liées. Si la stabilité sociale s'effrite, la stabilité économique s'effrite aussi. Une entraîne l'autre. Si on veut améliorer les conditions sociales, il faut améliorer les conditions économiques du pays; c'est ce que je voulais dire.

Si nous réduisons le nombre de pays bénéficiaires et que nous tenions compte de facteurs socio-économiques, évidemment, il y aura des décisions à prendre. Pensez-vous que les facteurs économiques et sociaux devraient être des critères? Le cas échéant, on devra restructurer les ONG. Pourraient-elles bénéficier d'une telle approche?

Mme Plewes: Je ne comprends pas exactement votre question. Si vous parlez des critères de sélection des pays, nous en revenons une fois encore à la question de l'objectif du programme d'aide. Le but du programme d'aide est-il d'alléger la pauvreté et de résoudre les problèmes environnementaux à l'échelle mondiale? Dans l'affirmative, cela touche un grand nombre de pays.

Ensuite, il faut tenir compte des droits de la personne et de la capacité du Canada de travailler dans le pays en question. Nous pourrions aussi tenir compte de l'efficacité dans le cas du programme officiel du gouvernement canadien. Les ONG oeuvrent dans des pays où le gouvernement ne peut pas nécessairement intervenir selon les voies officielles. S'il y a des violations des droits de la personne dans des pays particuliers, le gouvernement ne voudra peut-être pas y travailler, mais les ONG peuvent y oeuvrer parce qu'elles ne collaborent pas de façon officielle avec le gouvernement.

Une des choses qu'on comprend mal est que l'objectif des ONG n'est pas seulement d'appliquer des programmes, mais de contribuer au développement de la société civile. Cela veut dire appuyer des programmes de développement, mais aussi s'intéresser à des travaux d'analyse et de recherche dans d'autres domaines, de défense d'intérêts particuliers et d'établissement de partenariats. À notre avis, plusieurs des documents publiés récemment—«Examen de la gestion

[*Text*]

Affairs document, NGOs are seen primarily as deliverers of government programs: effective, cheaper. We do some of that, but it's not our primary purpose. Our primary purpose is the development of people through supporting the creation of institutions in civil society.

I may not have responded directly to your question. If you'd still like to come back, I'm open to that.

The Acting Chairman (Mr. McLean): I wonder if you'd like to offer some comments on the pressure now for the funding in support of democratic institutions as opposed to economic development and social development in its more traditional sense. It seems to me they're part of a whole but are nonetheless competing for scarce funds. One of the ongoing debates you're now wrestling with in a number of both policy and delivery agencies is how much funds do you put in support of democratic development and human rights as opposed to more traditional development programs.

Ms Plewes: I think if we come back to this question of concentration, if you're focusing on a fewer number of countries you'll have more resources and energy to look at what that appropriate mix is, because it probably differs from country to country. I think it's very hard to lay that out on a kind of standard basis across...

I think also, though, we glibly throw around the terms "democratic development" and "good governance", and I think we have a lot to learn about how complex that is. I think many of the people who are entering into this discussion realize what a complex set of institutions and attitudes and learning it is to actually promote democratic development, and that it isn't simply multi-party elections, which we've seen can have disastrous results; in particular, we see what has happened in Angola. If before the democratic processes are well developed we introduce something like multi-party elections, which is often seen as one of the keys, one of the symbols of democratic...

The Acting Chairman (Mr. McLean): Good. Thank you. Mr. Hovdebo.

Mr. Hovdebo: Every move into every country had a reason for it happening. Unfortunately, I suppose, in some ways, there's never been any sunset clauses and consequently the NGOs and the government and so on have continued in those countries. But I'm just wondering, it's quite all right for an NGO to choose, but is it quite all right for a government to choose? Do you think the humanitarian instincts of Canadians generally would allow the abandonment of more than 50% of the least developed countries? That's something that keeps coming up, particularly when you're trying to talk to the NGO sector. It's very difficult for them to even suggest that there's any

[*Translation*]

stratégique» et le document actuel des Affaires extérieures—présentent les ONG comme étant des organismes efficaces et peu coûteux qui appliquent des programmes du gouvernement. C'est une partie de ce que nous faisons, mais ce n'est pas notre objectif premier. Notre objectif premier est le développement humain en appuyant la création d'institutions dans une société civile.

Je n'ai peut-être pas répondu directement à votre question, mais vous pouvez y revenir si vous le voulez.

Le président suppléant (M. McLean): Auriez-vous des commentaires à l'égard de la pression qui se fait sentir sur le financement pour appuyer des institutions démocratiques au lieu du développement économique et social traditionnel? Il me semble que les deux font partie d'un tout, mais qu'ils se font concurrence pour des fonds peu abondants. Une des questions actuelles avec laquelle vous devez composer en ce qui concerne les organismes responsables de l'élaboration de politiques et de la prestation de programmes est de savoir combien de fonds seront alloués au développement démocratique et aux droits de la personne et combien aux programmes de développement plus traditionnels.

Mme Plewes: Je crois qu'il faut en revenir à la question de la concentration. Si on vise moins de pays, on a plus de ressources et plus d'énergie pour décider des bonnes proportions, parce que les critères sont différents pour chaque pays. Je crois qu'il est très difficile de choisir des normes de base pour tous...

Cependant, je crois que nous parlons avec trop de facilité de «développement démocratique» et de «bon gouvernement» et je pense que nous avons beaucoup à apprendre sur la complexité de ces questions. Je crois que bon nombre des personnes qui commencent à participer à cette discussion se rendent compte que la promotion du développement démocratique repose sur un ensemble complexe d'institutions, d'attitudes et de connaissances et que sa réalisation n'est pas que la conséquence d'élections multipartites qui, comme nous l'avons vu, peuvent donner des résultats désastreux. À preuve les événements qui sont survenus en Angola. Si, avant de concevoir le processus démocratique, nous introduisons un élément comme des élections multipartites, qui est considéré comme étant une des clés, un des symboles de la démocratie...

Le président suppléant (M. McLean): Bon. Merci. Monsieur Hovdebo.

M. Hovdebo: Chaque intervention que nous avons faite dans un pays était motivée. Malheureusement, je crois, on n'a jamais imposé d'examen périodique de ces activités et par conséquent, les ONG et le gouvernement et les autres ont continué d'agir dans ces pays. Mais je me demande une chose. Les ONG peuvent choisir, mais est-ce qu'un gouvernement devrait pouvoir choisir? Pensez-vous que les sentiments humanitaires des Canadiens permettraient l'abandon de plus de 50 p. 100 des pays les moins développés? C'est une question qui est soulevée souvent, en particulier lorsqu'on essaie de parler avec le ONG. Elles ont beaucoup de mal à proposer quelque forme d'abandon que ce

[*Texte*]

kind of abandonment going on. Still, that is what we're talking about. There are no organizations that are going to say France will go here and Canada will go here. So if we are going to back out of some of those countries, we're abandoning them in the eyes of the public. Could you comment on that?

M. Champagne: Il est certain que pour une partie du public et pour les ONG, cela pourrait signifier qu'on abandonne des pays, mais je pense qu'il y a quand même une ouverture à la possibilité que, du point de vue de l'aide gouvernementale—parlons de celle-là d'abord—, il y ait des formes d'ententes qui puissent être conclues entre les pays donateurs pour centrer davantage l'aide dans des pays qui seraient choisis ou partagés selon un certain nombre de critères. Dans ce contexte-là, je pense que les ONG seraient ouvertes à accepter qu'il puisse y avoir délaissement de certains pays en termes de l'aide canadienne.

• 1635

Est-ce qu'il faut que les ONG alignent leur choix de pays sur le Canada? Nous pensons généralement que non. De toute façon, l'aide des ONG ne passe pas par les structures officielles des pays et ne suppose pas de négociations avec les pays. Dans certains cas, elle permet d'apporter à des populations une aide que le Canada va décider de mettre de côté, précisément en raison de la situation du respect des droits de la personne. Je pense que l'exemple d'Haïti qu'on a vu au cours des derniers mois a été éloquent à cet égard. La décision canadienne de couper l'aide, même celle qui passait par les ONG, en raison de l'embargo, a créé des problèmes importants, pas tellemnt aux ONG d'ici, mais aux associations et aux ONG haïtiennes qui n'ont pu continuer à bénéficier de l'aide canadienne.

Je pense que chacun a son pays. Il y en a qui sont présents dans un pays ou dans quelques pays. Ce sont leurs centres d'intérêt. C'est à partir de leur action qu'ils ont sensibilisé des populations autour d'eux, dans les villes dans lesquelles ils sont présents. Ce n'est pas facile pour ces gens-là d'accepter que demain, le Mali, le Sahel ou Haïti seront des pays où l'aide canadienne sera moins efficace, mais je pense qu'il y a quand même une ouverture à discuter et à accepter d'aller dans ce sens-là.

Mr. Hovdebo: Is it possible for 10% of funding to be cut without changing the real structure we're working in now? We're dealing with a cut of 10%. Is it possible for that cut to be implemented without impacting the Canadian policy of development?

Ms Plewes: Certainly it's possible, without impacting on the policy in the way that's being proposed in the document. It's possible to reduce the number of countries we're working in over in Africa within the framework of *Sharing Our Future*.

Mr. Hovdebo: But we would no longer be giving money then, and the policy is to give money to the poorest people in the poorest countries.

Ms Plewes: Well, that's the objective, but that isn't exactly the way in which the aid budget is currently spent.

[*Traduction*]

soit. Mais il s'agit bien d'un abandon. Il n'y a pas d'organisme qui va dire: La France ira là-bas et le Canada ira là-bas.» Donc, si nous allons nous retirer de certains de ces pays, aux yeux du public, nous les abandonnons. Avez-vous des commentaires à ce sujet?

Mr. Champagne: Of course, in the eyes of a part of the public and of the NGOs, this could mean that we are abandoning some countries, but I think, in terms of government assistance—let's talk about that first—that they are open to there being agreements between donor countries to focus aid on countries that would be chosen or shared according to certain criteria. In that context, I think that the NGOs would be open to accepting that Canadian assistance be withdrawn from some countries.

Should NGOs chose the same countries as Canada? Generally, we think not. Anyway, the assistance provided by NGOs does not go though the countries' official channels and therefore does not require negotiations with the countries. In some cases, it allows us to give people aid that Canada was going to set aside precisely for human rights reasons. The best example of that is what has happened in Haiti in recent months. Canada's decision to cut aid to Haiti because of the embargo, even that given through NGOs created major problems, not so much for Canadian NGOs, but mainly for Haitian NGOs and associations which were no longer able to benefit from Canadian aid.

I think we all have a preferred country. Some countries like to be present in one specific country or a few specific countries that are their centre of interest. Through their interventions, they increased the awareness of the population living in the communities where they are present. It isn't easy for these people to accept the fact that tomorrow Canadian aid might be less effective in Mali, Sahel or Haiti. However, I think the people are open to discussion and might accept to go in that direction.

M. Hovdebo: Est-il possible de réduire les fonds de 10 p. 100 sans changer la structure actuelle? Il s'agit d'une réduction de 10 p. 100. Est-ce possible de réduire ainsi le budget sans influer sur la politique canadienne d'aide au développement?

Mme Plewes: Il est certainement possible de le faire sans influer sur la politique comme on se propose de le faire dans ce document. Il est possible de réduire le nombre de pays où nous travaillons en Afrique dans le cadre du programme *Partageons notre avenir*.

M. Hovdebo: Mais nous ne pourrions plus leur verser de l'argent, et la politique actuelle veut que l'on donne de l'argent aux gens les plus démunis des pays les plus pauvres.

Mme Plewes: C'est peut-être là l'objectif, mais ce n'est pas exactement comme cela qu'on dépense le budget affecté à l'aide au développement.

[*Text*]

We agree very strongly with the objectives of *Sharing Our Future*, but we would have quite a number of criticisms about the actual program itself. The major portion of the Canadian aid budget is not spent on meeting human development needs of the poorest portion of the world.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Would you say a word, Betty, about the two issues you've raised? One is the phantom document, which raises an important policy issue and by which you've alerted us to your concerns and the concerns you think need to be debated. Coming to the issue Mr. Hovdebo raises, of the 10% cut and its impact on your sector, from your discussions to this point, can you give us some idea of what that cut's likely to mean?

Ms Plewes: It's our understanding that the cuts to the CIDA budget currently have been made on the basis of *Sharing Our Future*, and that in general the 10% cut to the agency has been spread as equitably as possible across the whole agency, given that there are certain forward commitments CIDA has in terms of say the international financial institutions, which it can't get out of, in that they have been made on the basis of the old policy.

That's what we understand and that what's being proposed in this phantom External Affairs document, as you call it—i.e., to apply the cut in 1994–95, although it was originally proposed that it would apply in 1993–94. The argument is now that they realize that's impossible and that it should apply to 1994–95.

• 1640

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, is it possible to request through the chair, in light of the concerns raised by the delegation from CCIC, particularly the fact that there seem to be differences or discrepancies between statements about what will or will not happen in relation to the document, that the committee communicate directly with the two respective ministers and ask that they attend this committee as soon as possible to answer those questions?

The Acting Chairman (Mr. McLean): As we are in the last few moments, I think it is appropriate to look at our process, which you are raising. We have letters to both ministers inviting them to come and—

Mr. Axworthy: Yes, I know there is an invitation. What I am suggesting is somewhat stronger. It is a more insistent request.

The Acting Chairman (Mr. McLean): We don't have a quorum for motions right now, but there is a meeting tomorrow at 3:30 p.m. I intend to be at that meeting. Since we are dealing with the agenda for peace, I would also want to talk about the agenda for development and know where we are and how we are linking with that. It is on the UN agenda, and this policy discussion relates to the comprehensive view of security, as I view it, in a global sense.

[*Translation*]

Nous sommes tout à fait d'accord avec les objectifs décrits dans *Partageons notre avenir*, mais nous avons de nombreuses réserves au sujet du programme actuel. La plus grande partie du budget canadien de l'aide au développement ne sert pas à répondre aux besoins de développement humain des pays les plus pauvres du monde.

Le président suppléant (M. McLean): Betty, pourriez-vous nous en dire plus long sur les deux questions que vous venez de soulever? Tout d'abord, il y a ce document fantôme qui soulève d'importantes questions de politique et qui vous a amenée à nous faire part des préoccupations qui, selon vous, devraient êtres débattues. Puis, il y a la question qu'a soulevée M. Hovdebo, celle de la réduction du budget de 10 p. 100 et de ses incidences sur votre secteur. Pourriez-vous nous donner une idée de ce que cette réduction signifiera?

Mme Plewes: Il semble qu'on ait réduit le budget de l'ACDI conformément à *Partageons notre avenir* et que cette réduction a touché toute l'agence de façon uniforme. On a bien sûr tenu compte de certains engagements que l'ACDI avait pris aux termes de l'ancienne politique et qui doivent être remplis, des engagements à l'égard d'institutions financières internationales, par exemple.

C'est ce qu'on nous a donné à entendre et c'est ce qu'on propose dans ce document fantôme, pour reprendre votre expression, des Affaires extérieures. On envisage de réduire le budget de 1994–1995, bien que, à l'origine, on se proposait de le faire en 1993–1994. On a compris que cela serait impossible et c'est en 1994–1995 que le budget baissera.

M. Axworthy: Monsieur le président, à la lumière des préoccupations dont nous ont fait part les représentants du CCCI, et plus particulièrement puisqu'il semble y avoir des écarts entre les différentes déclarations qui ont été faites relativement à ce document, serait-il possible de demander aux deux ministres de comparaître devant notre comité le plus tôt possible pour répondre à nos questions?

Le président suppléant (M. McLean): Notre réunion s'achève et je crois qu'il convient maintenant de nous pencher sur ces questions de procédure. Nous avons rédigé une lettre invitant les deux ministres à comparaître et. . .

M. Axworthy: Oui, je sais que nous les avons invitées. Mais je propose que nous insistions pour qu'elles comparaissent devant notre comité.

Le président suppléant (M. McLean): Nous n'avons pas quorum et nous ne pouvons donc pas pour l'instant adopter de motion de ce genre, mais nous nous réunissons de nouveau demain à 15h30. J'ai l'intention d'assister à cette réunion. Étant donné que nous traiterons du programme pour la paix, j'aimerais aussi que nous abordions le plan d'action en matière de développement; j'aimerais savoir comment ces deux plans sont reliés et où nous en sommes à l'heure actuelle. Cette question est à l'ordre du jour de l'ONU et, à mon sens, cette discussion de politique s'inscrit dans le cadre plus vaste de la sécurité.

[*Texte*]

I concur with Betty Plewes' plea for a sense of a global understanding of security, and I think in the consultations that are going on—it is my understanding the government accepts that view, the question of bringing the different parts together and melding them. Depending on the public debate is good in some ways. It has helped us focus on the complexities of these issues and to have some of this discussion against competing elements within government. I hope we can settle a time with the minister to focus on this, even though tomorrow's agenda isn't entirely on this.

Mr. Axworthy: Thank you.

Mr. Hovdebo: I would like to explore another area here. I find it very difficult to see how NGOs are going to select. You are an umbrella organization, but the NGOs I've been involved with go where they want to go for certain reasons, and they are not going to change those reasons. They have democratic reasons or human rights reasons. In the case of churches, in many cases it is because of relationships with other organizations. I don't think the government will have an easy time doing it, but I think the NGOs will have an impossible time doing it.

The government might say you can only spend this money in certain countries, but I think the NGOs out there will say that's your money, what we have to spend on our own and the organizations we have developed you have no say in.

M. Champagne: Dans la mesure où elles représentent des secteurs de la population, et compte tenu de leur engagement dans certains pays du Sud, les ONG devraient recevoir l'appui du gouvernement canadien, donc du programme canadien d'aide, et cela pour augmenter leur action dans cesdits pays et non pas l'inverse, à savoir être obligées d'agir en fonction des choix de l'aide canadienne officielle.

Mr. Hovdebo: So you don't see the implementation of this being an NGO takes a project to the government and the government says no because they have made a choice.

Ms Plewes: No, we don't see that at all. In order for the Canadian government official program to be effective, we think it would be useful to work in fewer countries, but we don't think it would be effective for them to say the NGOs can only work in these 15 countries that we have chosen. There are other reasons NGOs choose where they want to work. It may be that a particular NGO is working in too many countries. Then they would have to choose, on their own basis, where they would focus their resources, where they could be most effective, where they have effective partnership relations. So I don't see that the Canadian government should direct NGOs where they should work.

• 1645

The Acting Chairman (Mr. McLean): Just to conclude that discussion, I think the particular concern Mr. Hovdebo raises is a bit of a straw horse. Through the years and through a long period, at least in my experience in Africa,

[*Traduction*]

Je suis d'accord avec Betty Plewes, qui nous exhorte à améliorer notre compréhension globale de la sécurité. Les consultations qui ont lieu à l'heure actuelle. . .je crois que le gouvernement accepte ce point de vue et comprend qu'il faut fusionner les différents aspects de la question. Il est bon, dans une certaine mesure, de compter sur le débat public. Cela nous aide à comprendre la complexité de ces questions et à mettre ce qui découle de ces discussions en parallèle avec la position du gouvernement. J'espère que nous pourrons aborder cette question avec la ministre demain, même si cette question précise ne figure pas à l'ordre du jour.

M. Axworthy: Merci.

M. Hovdebo: J'aimerais maintenant aborder un autre aspect. Je vois mal comment les ONG pourront faire un choix. Vous représentez une organisation cadre, mais les ONG que je connais vont où elles veulent pour toutes sortes de raisons qu'elles n'ont pas l'intention de changer. C'est parfois pour des raisons de démocratie ou de droits de la personne. Dans le cas des Églises, c'est souvent parce qu'on entretient des liens avec d'autres organisations. Il me semble que ce sera donc difficile pour le gouvernement, mais pratiquement impossible pour les ONG.

Le gouvernement vous dira peut-être que vous ne pouvez dépenser l'argent qui vous est accordé que dans certains pays, ce à quoi les ONG répondront: «Ca, c'est votre argent; ne vous mêlez pas de ce que nous faisons de façon autonome et des organismes que nous avons mis sur pied».

Mr. Champagne: To the extent that they represent segments of the population and given that they are involved in countries in the south, NGOs should get support from the Canadian government and, therefore, from the Canadian Aid Program, so that they can enhance their intervention in those countries and not so that they act according to the Canadian official choices.

M. Hovdebo: Alors, selon vous, on ne se retrouvera pas dans une situation où une ONG voudrait mettre en oeuvre un projet à l'aide de fonds publics, mais où le gouvernement le lui refuserait en raison d'un choix qu'il aurait fait.

Mme Plewes: Non, nous ne croyons pas que cela se passerait ainsi. Pour que le programme officiel du gouvernement canadien soit efficace, nous croyons qu'il devrait en effet s'appliquer à un nombre réduit de pays; nous ne croyons cependant pas qu'il serait bon pour le gouvernement d'obliger les ONG à oeuvrer dans les 15 pays choisis par le gouvernement. Les ONG choisissent de travailler dans certains pays pour d'autres raisons. Peut-être qu'une ONG particulière déploie ses efforts dans de trop nombreux pays. Il lui faudrait alors choisir, selon ses propres critères, où elle voudrait concentrer ses ressources, où elle pourrait être plus efficace, où elle pourrait établir des relations de partenariat utiles. Je ne crois donc pas que le gouvernement canadien devrait dire aux ONG où elles devraient travailler.

Le président suppléant (M. McLean): Pour conclure cette discussion, je dirais que l'argument de M. Hovdebo est un peu faible. Pendant de nombreuses années, du moins, d'après mon expérience en Afrique, il y avait des ententes de

[*Text*]

there were comity agreements. In the early days of education, health care and agricultural development, churches, which at that point were principal agents for much of that development, made agreements between themselves. Resources were short. Today's patchwork of who's where, at least in the Caribbean, to a large extent reflects that.

You also notice today that some of the major Canadian NGOs that are part of internationals are choosing a country for their focus rather than being spread around. So it seems to me that the resources dictate a certain amount of that as well as the response on the receiving side.

That is not as frightening. I think the point that if the government chooses to focus, there are, it seems to me, humanitarian, developmental and also some very real Canadian interests for having a Canadian NGO presence there to represent some of the best aspirations of Canada. Where you may not be able to do what is "government-sized", acceptable for government delivery, either bilaterally or through multilateral levels, in not a few of the countries where we're present today—and I look at the history of the development in Angola, I look at what's happening in Namibia—the major representation of Canadian interests is through the NGOs. In fact they also do a paradiplomatic role on behalf of the country in representing a variety of interests.

It seems to me we need this debate. This paper is prompting us to begin to look at some new models as to how we collaborate one with another.

A last word goes to Mrs. Stewart.

Mrs. Stewart: We're on a little bit of a tangent. I'm not exactly sure what is the question I want to ask.

Within the NGO community you have larger NGOs, a very small group of what used to be called BINGOs, or maybe they still are. They get most of the CIDA money that goes to NGOs. The changes in policy in the SECOR report. . .it's much easier for CIDA and it's much less costly for them to deal with a few NGOs than a large number of NGOs. I personally think we should continue to deal with as broad a spectrum of NGOs as possible.

Within CCIC, do you see problems with government thinking they will focus on not only fewer countries but also perhaps fewer NGOs within those countries?

Ms Plewes: The area in which we see problems is in this assumption that all NGOs are executing agencies for government programs. Of those large organizations you mention, some of them are. In addition to that, they and most of the other organizations have their own agenda that relates to people and civil society.

What I am concerned about is having a government program that sees NGOs as executors of government programs, that forces us into bidding on sections of government programs, that diverts us from our own agenda. That's my major concern. I think the number of NGOs is another question.

[*Translation*]

courtoisie. Au début, les organismes de développement agricole, de soins de santé et d'éducation et les Églises, qui étaient les principaux agents de développement à l'époque, s'entendaient entre elles. Les ressources étaient limitées. La situation morcelée d'aujourd'hui, du moins dans les Antilles, traduit dans une large mesure cet état de fait.

On remarque aussi aujourd'hui que certaines des principales ONG qui font partie d'organisations internationales choisissent de concentrer leurs efforts dans un seul pays. Il me semble donc que c'est ce vers quoi nous amènent la pénurie de ressources et la réaction des pays bénéficiaires de notre aide.

Cela n'est cependant pas inquiétant. Quel que soit l'endroit où le gouvernement décide de concentrer ses efforts, la présence d'ONG dans certains pays pour représenter les aspirations du Canada et pour répondre à des besoins humanitaires et de développement est aussi dans l'intérêt des Canadiens. Là où on ne peut mettre en oeuvre des programmes de grande envergure, que ce soit au niveau bilatéral ou multilatéral, comme c'est le cas dans plusieurs pays où nous sommes présents aujourd'hui—en Angola et en Namibie, par exemple—les intérêts du Canada sont surtout représentés par les ONG. En fait, les ONG jouent un rôle paradiplomatique en représentant les intérêts de leur pays.

Il semble donc qu'un débat soit nécessaire. Ce document nous a amenés à examiner de nouveaux modèles de collaboration.

Madame Stewart, aimeriez-vous clore la discussion?

Mme Stewart: Nous avons un peu digressé. Je ne suis plus sûre de la question que je voulais poser.

Au sein de la communauté des ONG, il y a des organismes de plus grande importance, dont un petit groupe qu'on appelait et qu'on appelle peut-être encore les «BINGOs». Ce sont eux qui obtiennent la plus grande partie des fonds de l'ACDI accordés aux ONG. Les changements de politique prévus dans le rapport SECOR. . . Il est plus facile et moins coûteux pour l'ACDI de faire affaire avec quelques ONG qu'avec un grand nombre de ces organismes. Cependant, j'estime que nous devrions continuer à soutenir des ONG oeuvrant dans le plus grand nombre de domaines possible.

Au CCCI, voyez-vous d'un bon oeil le fait que le gouvernement pourrait dorénavant faire affaire non seulement avec un nombre réduit de pays, mais aussi avec un nombre réduit d'ONG dans ces pays?

Mme Plewes: Le seul problème que nous prévoyons, c'est qu'on pourrait prendre toutes les ONG pour des organismes d'exécution des programmes du gouvernement. Certaines des grandes organisations auxquelles vous avez fait allusion le sont et elles, et d'autres organismes, ont leurs propres programmes visant à aider les gens et la société civile.

Je ne voudrais pas que l'on considère les ONG comme des organismes d'exécution des programmes gouvernementaux, qu'on nous force à choisir entre différentes parties des programmes gouvernementaux, ce qui nous amènerait à négliger nos propres plans d'action. Ce serait là ma principale inquiétude. Le nombre des ONG est une autre question.

[*Texte*]

Le président suppléant (M. MacLean): Le dernier mot, monsieur Champagne.

M. Champagne: Ce n'est pas parce que je tiens à avoir le dernier mot, mais je voudrais quand même ajouter une chose. Je ne crois pas que l'on puisse y voir la volonté de l'ACDI de réduire le nombre d'ONG. Je ne dis pas que ce ne sont pas des questions qui sont discutées, mais je pense que l'intention de confier la gestion décentralisée des fonds de l'ACDI à des ONG qui ont des programmes restreints, et cela par le biais de conseils provinciaux ou d'autres structures, n'est pas selon moi une indication que l'on veut éliminer les ONG. Au contraire, c'est trouver une façon qui facilite la gestion de ces fonds à l'ACDI.

• 1650

The Acting Chairman (Mr. McLean): I want to thank you very much for the testimony and the proposals. There will be obviously ongoing discussions, and we appreciate your input into this discussion.

Ms Plewes: Thank you.

The Acting Chairman (Mr. McLean): Thank you very much.

The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

The Acting Chairman (Mr. McLean): You have the last word, Mr. Champagne.

Mr. Champagne: It's not that I want to have the last word, but I would like to add something. I do not think that it CIDA's intention to reduce the number of NGOs. I'm not saying that this is not being discussed. But to intrust the decentralized management of CIDA funds to NGOs with limited programs, through provincial councils or other structures, does not in my opinion indicate that the intention is to eliminate NGOs. On the contrary, it's only a way for CIDA to facilitate the management of those funds.

Le président suppléant (M. McLean): Je vous remercie beaucoup de votre témoignage et de vos propositions. Les discussions se poursuivront certainement et nous vous remercions d'avoir apporté votre contribution.

Mme Plewes: Merci.

Le président suppléant (M. McLean): Merci beaucoup.

La séance est levée.

APPENDIX "EXTE-2"

Canadian Council for International Co-operation Conseil canadien pour la coopération internationale
1 rue Nicholas St., Suite 300
Ottawa, Ontario, Canada K1N 7B7
Tel.: (613) 236-4547
Fax: (613) 236-2188 Telex: 0636700492

Proposal for a Public Review of Canadian ODA

"Preparing for the Twenty-first Century: Canadian International Policy from a North/South Perspective"

CCIC Presentation to SCEAIT, February 16, 1993

A. Background/Rationale:

Recently the Department of External Affairs and International Trade has been considering an update of Canada's international assistance program. CCIC sympathizes with the dilemma the Department is attempting to resolve. It's clear that in the seven years since the last policy review, the world has changed dramatically, while falling revenues and increasing demands mean that choices have to be made about Canada's aid program. However, a major policy change should not be driven by fiscal restraint to focus on the country's **short-term** economic interests. We have an opportunity, as well as a responsibility, to develop a new **long-term** vision of Canada's relations with the Third World within a co-operative internationalist framework.

• For at least a year, CCIC has been calling for a review of the Canadian aid program. On the one hand, there have been profound changes on the international front. On the other hand, CIDA has undergone an institutional review and faces recommendations for significant organizational change. This raises a question about whether such changes should be implemented without a broad review of the Agency's mandate and role.

• Conditions for a thorough review **do not exist** this late in the current government's mandate. However, a process could be set up now to prepare for the launch of a review immediately after the next federal election. The government could allocate resources for preparatory research to groups such as the Parliamentary Centre or the North South Institute.
The key characteristics for a review would include:
- **A non-partisan approach**. Canada's aid program has traditionally enjoyed the support of all three major political parties. We hope this tradition will continue in a new Parliament which may well include representatives of other parties.
- **Active public involvement**. A wide variety of sectors - development organizations, research and academic institutions, environmental groups, the business community, the churches, among others - should have effective participation.

In its 1992 Human Development Report, the United Nations Development Program said "Many actors, not just governments and international agencies, make up the dynamic and complex web of global governance. Individuals, families, community groups, non-governmental organizations, international foundations, trade unions, multinational corporations, the communications media - these and many others help determine the shape our civil societies take. ... **Governments genuinely interested in human development will allow [such groups] the space to contribute both their ideas and their energies."**

B. Scope:

• Any policy review should reassess the meaning of global "security" in the 21st century to emphasize the threat of environmental degradation and poverty; it should also include an analysis of the current global context, orienting Canada and the world from a North/South rather than an East/West perspective. Our long-term security depends on our ability to work co-operatively with other countries to slow down and reverse the rapid escalation of global poverty.

A **long-term view** is essential: as American economist Lester Thurow said recently in a speech in Toronto "The purpose of government is representing the interests of the future to the present."

• The review should encompass not only aid but other aspects of Canadian foreign policy, including international finance and trade, environmental agreements, defence including peace-keeping, peace-building etc., immigration policies, and so on. Canada needs an integrated foreign policy framework which promotes the co-ordination of various foreign policy instruments.

• An important element of the review would be an assessment of Canada's performance as a donor since the launching of Sharing Our Future in 1987. What development criteria have been used in the past to determine budget allocations? Have development objectives been met? What has been the role and impact of NGOs and the private sector? What changes or modifications are required for the future?

C. Process:

The last review of Canadian ODA undertaken by the Parliamentary Committee chaired by William Winegard was one of Canada's most successful attempts to promote public participation in shaping foreign policy. Public interest has since continued to increase, and therefore it makes sense to build on the Winegard Committee experience. We would propose some changes: that the time-line be **shorter**, more **preparatory work be done before the Committee meetings begin**, the agenda be **broadened** to examine a variety of international policy issues, and the Committee itself include **representatives of other sectors with the ability to contribute** to Canadian foreign policy formulation.

• We would suggest that two processes be undertaken :

1. A "formal" review under the responsibility of an expanded Parliamentary committee involving MPs from the political parties as well as several "eminent persons", independent experts on areas to be studied by the Committee. These persons would be respected representatives of key constituencies, such as development, business, the environment, defence. Examples of similar initiatives exist: one is the Parliamentary Committee on the Environment which proposed just such an exercise in March 1992. The Committee could determine the best way to solicit public input such as cross country hearings, round-tables etc.

Assuming the preparatory work could begin soon, the Committee would be mandated to start its work immediately after the next election and would provide an interim report to Parliament within three months of the next government taking office. The preliminary report would **analyze** the current context, **propose** foreign policy objectives, **identify** major issues to be addressed and would **outline** the steps needed to produce a final report, ideally within six months. (Any new government will be forced to move quickly to prepare a budget and implement changes. In our view, foreign policy decisions should be influenced by the preliminary thinking of the Parliamentary Committee).

2. An "informal" process would begin at the same time but would have a longer time-line (up to two years). Various sectors could prepare now to define their own research and resource requirements for participation. Within the next six to eight months, these sectors could form a "multi-stakeholder" process, independent of Government, to discuss issues of common concern and develop policy directions which could inform the Parliamentary review. (They will need to co-ordinate with the post-UNCED multi-stakeholder process now underway which is preparing a sustainability plan for Canada). These sectors - including NGOs, labour, business, defence, immigrant communities - could also take responsibility for building public support and participation in the review. (We know from experience that public education programs are essential to promoting understanding and support).

A "multi-stakeholder" process would provoke greater co-ordination among the constituent parts of Canada's non-governmental foreign policy community.

In both of these initiatives, Southern voices should be formally included. For example, one of the eminent persons on the expanded Parliamentary Committee could be from the South. Similarly, the multi-stakeholder process could involve Southern partners.

APPENDICE «EXTE-2»

(TRADUCTION)

Canadian Council for International Co-operation Conseil canadien pour la coopération internationale
1 rue Nicholas St., Suite 300
Ottawa, Ontario, Canada K1N 7B7
Tel.: (613) 236-4547
Fax: (613) 236-2188 Telex: 0636700492

Proposition en vue d'un examen public de l'APD canadienne

"Préparation au 21e siècle : La politique internationale du Canada selon une perspective Nord-Sud"

Mémoire du CCCI au CPAECE, 16 février 1993

A. Contexte/raison d'être

Le ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur envisage depuis quelque temps une mise à jour du programme canadien d'assistance internationale. Le CCCI comprends bien le problème auquel fait face le Ministère. Il est évident qu'au cours des sept années qui se sont écoulées depuis le dernier examen de la politique, le monde a changé de façon radicale; en outre, la chute des revenus et la multiplication des besoins ont rendu nécessaires des choix difficiles concernant le programme d'aide du Canada. Toutefois, il ne convient pas de laisser les restrictions budgétaires dicter un réaménagement en profondeur de la politique, en fonction des intérêts économiques **à court terme** du pays. Nous avons la possibilité, et la responsabilité, de redéfinir **à long terme** les relations du Canada avec le tiers monde dans un cadre internationaliste coopératif.

• Depuis au moins un an, le CCCI réclame un examen du programme d'aide du Canada. D'une part, des changements profonds se sont produits sur la scène internationale. D'autre part, l'ACDI a fait l'objet d'un examen institutionnel et subira vraisemblablement une importante réorganisation. Dans ce contexte, il y a lieu de se demander si de tels changements devraient se concrétiser sans une analyse générale du mandat et du rôle de l'Agence.

• Les conditions d'un examen en profondeur **n'existent pas** à ce stade tardif du mandat du gouvernement. Toutefois, on pourrait établir dès maintenant un processus préparatoire à la mise en branle d'un examen immédiatement après les prochaines élections fédérales. Le gouvernement pourrait consentir des ressources pour des recherches préparatoires à des groupes comme le Centre parlementaire ou l'Institut Nord-Sud.
Parmi les principales caractéristiques d'un tel examen, mentionnons :
- **Une démarche impartiale.** Depuis toujours, les trois principaux partis politiques appuient le programme d'aide du Canada. Nous espérons que cette tradition se poursuivra dans un nouveau Parlement qui pourrait bien comprendre des représentants d'autres partis.
- **Une participation active du public.** Un large éventail de secteurs — organismes de développement, établissements universitaires et de recherche, groupes environnementaux, monde des affaires et Églises, entre autres — devraient contribuer efficacement au processus.

Dans son Rapport mondial sur le développement humain, publié en 1992, le Programme des Nations Unies pour le développement indique que ce ne sont pas seulement les gouvernements et les organismes internationaux qui forment le réseau dynamique et complexe de la direction des affaires mondiales. Les particuliers, les familles, les groupes communautaires, les organisations non gouvernementales, les fondations internationales, les syndicats, les sociétés multinationales, les médias ainsi que de nombreux autres intervenants contribuent eux aussi à déterminer la configuration de nos sociétés civiles. D'après les auteurs du rapport, **les gouvernements sincèrement intéressés au développement humain donneront à ces groupes l'espace voulu pour qu'ils apportent à la fois leurs idées et leurs énergies.**

B. Portée

• Dans tout examen de la politique, on devrait redéfinir la "sécurité" mondiale au cours du 21e siècle de façon à mettre en évidence la menace de la dégradation de l'environnement et de la pauvreté; l'examen devrait également englober une analyse du contexte mondial actuel, où, pour le Canada et le reste du monde, l'axe Est-Ouest fait place à l'axe Nord-Sud. Notre sécurité à long terme dépend de notre capacité de travailler en collaboration avec d'autres pays afin de ralentir et d'inverser l'accélération rapide de la pauvreté mondiale.

Une **perspective à long terme** s'impose : comme l'a mentionné récemment l'économiste américain Lester Thurow dans un discours prononcé à Toronto : "Un gouvernement doit représenter les intérêts de l'avenir dans le présent."

• L'examen devrait porter non seulement sur l'aide, mais également sur d'autres aspects de la politique étrangère du Canada, dont les finances et le commerce à l'échelle internationale, les accords environnementaux, la défense, y compris le maintien de la paix, la consolidation de la paix, etc., les politiques d'immigration et ainsi de suite. Le Canada a besoin d'un cadre intégré qui favorise la coordination de différents instruments de politique étrangère.

• Une évaluation de la performance du Canada en tant que donateur depuis la parution de Partageons notre avenir, en 1987, constituerait un élément important de l'examen. Quels critères de développement a-t-on utilisés par le passé pour arrêter les affectations budgétaires? A-t-on atteint les objectifs de développement fixés? Quel a été le rôle et l'impact des ONG et du secteur privé? Quelles modifications sont nécessaires pour l'avenir?

C. Processus

Le dernier examen de l'APD canadienne, effectué par le comité parlementaire que présidait William Winegard, a été l'un des exercices les plus fructueux de participation du public à l'élaboration de la politique étrangère. Depuis, l'intérêt du public a continué de croître, et il convient de faire fond sur l'expérience de ce comité. Toutefois, nous aimerions proposer quelques changements : que le délai soit **plus court**, qu'un **travail préparatoire** plus approfondi soit effectué avant le début des séances du comité, que la liste des éléments à examiner soit **élargie** afin qu'on puisse envisager tout un éventail de questions de fond et que le comité lui-même comprenne des **représentants d'autres secteurs** pouvant contribuer à la formulation de la politique étrangère du Canada.

• Nous recommandons deux processus :

1. Un examen "officiel" sous la responsabilité d'un comité parlementaire élargi qui serait composé de députés des différents partis politiques ainsi que de plusieurs "personnes éminentes" et experts indépendants dans les domaines relevant du mandat du comité. Ces personnes seraient des représentants respectés de groupes clés, notamment des milieux du développement, des affaires, de l'environnement et de la défense. Il existe déjà des exemples d'initiatives analogues : entre autres, le comité parlementaire de l'environnement a proposé exactement ce genre d'exercice en mars 1992. Le comité pourrait déterminer la meilleure façon de solliciter la contribution du public, p. ex. des audiences dans tout le pays, des tables rondes, etc.

Dans la mesure où le travail préparatoire pourrait débuter sous peu, le comité se mettrait à l'oeuvre immédiatement après les prochaines élections et soumettrait un rapport provisoire au Parlement dans les trois mois de l'entrée en fonction du prochain gouvernement. Ce rapport préliminaire **analyserait** le contexte actuel, **proposerait** des objectifs de politique étrangère, **recenserait** les principales questions à résoudre et **décrirait à grands traits** les étapes à suivre pour la production d'un rapport final, idéalement dans un délai de six mois. (Tout nouveau gouvernement sera forcé d'agir rapidement pour préparer un budget et mettre en oeuvre les changements. À notre avis, les décisions en matière de politique étrangère devraient porter la marque des réflexions préliminaires du comité parlementaire.)

2. Un processus "officieux" débuterait au même moment, mais serait assorti d'un délai plus long (jusqu'à deux ans). Différents secteurs pourraient se préparer dès maintenant à définir leurs besoins en matière de recherche et de ressources en vue de leur participation. Au cours des six à huit prochains mois, ces secteurs pourraient concrétiser un processus "plurisectoriel", indépendant du gouvernement, afin de discuter de questions d'intérêt commun et d'élaborer des orientations pouvant servir à l'examen parlementaire. (Ils devront coordonner leurs activités avec le processus plurisectoriel qui fait suite au Sommet de la Terre et qui donnera lieu à un plan de viabilité pour le Canada.) Ces secteurs – dont les ONG, les milieux syndicaux, des affaires et de la défense, les communautés d'immigrants – pourraient également se charger de susciter l'appui et la participation du public en ce qui a trait à l'examen. (Nous savons par expérience que les programmes de sensibilisation du public sont essentiels pour promouvoir la compréhension et le soutien.)

Un processus plurisectoriel améliorait la coordination des éléments de la communauté non gouvernementale canadienne intéressés à la politique étrangère.

Dans chacune de ces initiatives, on devrait faire place officiellement aux voix du Sud. Par exemple, l'une des personnes éminentes du comité parlementaire élargi pourrait venir du Sud. De même, le processus plurisectoriel pourrait mettre à contribution des partenaires du Sud.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Centre for International Co-operation:

Betty Plewes, President and Chief Executive Officer;

Jacques Champagne, Chairperson of CCIC and Executive Director, AQOCI;

Tim Draimin, Director of Policy.

TÉMOINS

Du Centre canadien de coopération internationale:

Betty Plewes, présidente et chef de la Direction;

Jacques Champagne, président de la Direction et directeur exécutif, AQOCI;

Tim Draimin, directeur des Politiques.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

XC11
-E91

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 53

Wednesday, February 17, 1993

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 53

Le mercredi 17 février 1993

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canada's role in the United Nations

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen du rôle du Canada auprès des Nations Unies

---

APPEARING:

Honourable Barbara McDougall,
Secretary of State for External Affairs

COMPARAÎT:

L'honorable Barbara McDougall,
Secrétaire d'État des Affaires étrangères

LIBRARY

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992-1993

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice-Chairmen: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice-présidents: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 17, 1993
(62)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, John Bosley, Howard Crosby, Jesse Flis, Benno Friesen, Jean-Guy Guilbault, Ricardo Lopez, Christine Stewart and Walter Van De Walle.

Acting Members present: Walter McLean for Gabrielle Bertrand; Girve Fretz for André Harvey; Stan Keyes for Roy MacLaren; and Stan Hovdebo for Svend Robinson.

Other Members present: Bill Blaikie; Suzanne Duplessis; Beryl Gaffney; and Marcel Prud'homme.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Bob Miller, Research Consultant. *From the Library of Parliament:* Vincent Rigby, Researcher.

Appearing: Honourable Barbara McDougall, Secretary of State for External Affairs.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of Canada's role in the United Nations. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, November 18, 1992, Issue No. 43*).

The Secretary of State for External Affairs made an opening statement and answered questions.

At 5:17 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 17 FÉVRIER 1993
(62)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur, se réunit à 15 h 40, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, John Bosley, Howard Crosby, Jesse Flis, Benno Friesen, Jean-Guy Guilbault, Ricardo Lopez, Christine Stewart et Walter Van De Walle.

Membres suppléants présents: Walter McLean remplace Gabrielle Bertrand; Girve Fretz remplace André Harvey; Stan Keyes remplace Roy MacLaren; Stan Hovdebo remplace Svend Robinson.

Autres députés présents: Bill Blaikie; Suzanne Duplessis; Beryl Gaffney; et Marcel Prud'homme.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Bob Miller, consultant en recherche. *Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Vincent Rigby, attaché de recherche.

Comparaît: L'honorable Barbara McDougall, secrétaire d'État aux Affaires extérieures.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité reprend l'étude du rôle du Canada auprès des Nations Unies (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 18 novembre 1992, fascicule n° 43*).

La Secrétaire d'État aux Affaires extérieures fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 h 17, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, February 17, 1993

• 1538

The Chairman: This meeting is called to order.

The order of reference today is Standing Order 108(2). Pursuant to that order is consideration of peacekeeping, peacebuilding and peacemaking. Our witness today is the Secretary of State for External Affairs, the Hon. Barbara McDougall.

Would the others who cannot stay please go now.

Minister, you probably have an opening comment. Please go ahead.

Hon. Barbara McDougall (Secretary of State for External Affairs): I should tell you, Mr. Chairman, this morning we have this nice big type that I could always read without my glasses—until today. I tried it this morning in Toronto. You'll never see me again without my glasses on.

Thank you for this opportunity to talk about what I think is a very important and very topical issue for Canadians today and for others in the world.

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): Minister, do you have prepared remarks? Are you prepared to distribute them before you speak so we have a chance to look at them?

Mrs. McDougall: Are they ready for distribution? Are we distributing them or not? No, we're not. I'm sorry. I apologize.

• 1540

Mr. Axworthy: So there's no distribution of the—

Mrs. McDougall: No, it's not available in both languages, because I was still working on them on the plane.

Mr. Axworthy: That's all right.

Mrs. McDougall: Sorry about that.

Canadians are the most experienced peacekeepers in the world. Since the first UN peacekeeping forces were sent out 45 years ago, our forces have always been in demand—10% of all peacekeepers now on duty in the world are Canadian.

Nous, Canadiens, avons toujours considéré le maintien de la paix comme le reflet de nos propres valeurs, comme une façon de promouvoir nos objectifs intenationaux: paix et sécurité, respect des droits de la personne et des libertés démocratiques et influence sur les décisions qui façonnent le monde.

Mais les défis qui se posent à nous ont grandement évolué ces cinq dernières années. La fin de la guerre froide a vu l'émergence de conflits un peu partout dans le monde. Ces conflits, plus restreints mais néanmoins meurtriers, sont fort différents les uns des autres—il suffit de songer à la situation en Somalie et dans l'ancienne Yougoslavie, par exemple—, et la gamme des moyens diplomatiques et militaires requis pour les régler s'est parallèlement élargie.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 17 février 1993

Le président: Je déclare la séance ouverte.

L'ordre de renvoi de la réunion d'aujourd'hui correspond à l'article 108(2) du Règlement. Conformément à cet article, nous examinons le maintien, la consolidation et le rétablissement de la paix. Notre témoin aujourd'hui est la Secrétaire d'État aux Affaires extérieures l'honorable Barbara McDougall.

Je prie ceux qui ne doivent pas être ici de sortir.

Madame la ministre, vous avez probablement des observations préliminaires. Je vous prie de les faire.

L'honorable Barbara McDougall (secrétaire d'État aux Affaires extérieures): Je dois vous dire, monsieur le président, que, jusqu'à aujourd'hui, j'arrivais toujours à lire sans mes lunettes les gros caractères comme ceux que j'ai devant les yeux. Ce matin à Toronto je n'ai pas pu le faire. Vous ne me reverrez donc plus sans mes lunettes.

Je vous remercie de me donner l'occasion d'aborder un sujet qui est non seulement très important mais aussi tout à fait d'actualité, au Canada comme ailleurs.

M. Axworthy (Winnipeg–Sud–Centre): Madame la ministre, avez-vous préparé des commentaires? Êtes-vous disposée à les distribuer avant de prendre la parole pour que nous puissions en prendre connaissance?

Mme McDougall: Le document est-il prêt à distribuer? En faisons-nous la distribution? Non, je m'en excuse.

M. Axworthy: On ne distribuera donc pas le. . .

Mme McDougall: Non, il n'est pas disponible dans les deux langues, puisque j'y travaillais encore sur l'avion.

M. Axworthy: C'est très bien.

Mme McDougall: Je m'en excuse.

En matière de maintien de la paix, aucun autre pays n'a l'expérience du Canada. Depuis l'envoi des premières forces de maintien de la paix de l'ONU il y a 45 ans, nos forces ont toujours été sollicitées. À l'heure actuelle, en effet, 10 p. 100 des effectifs de maintien de la paix dans le monde sont canadiens.

Canadians have always seen peacekeeping as a reflection of their own values, as a way to promote their international objectives of peace and security, respect for human rights and democratic freedoms and influence on decisions that shape the world.

Over the last five years, however, the challenges which are before us have evolved considerably. With the end of the cold war, conflicts have emerged in various parts of the world. These conflicts, more limited but nevertheless deadly, are quite varied in nature. Compare, for example, the situations in Somalia and former Yugoslavia. And the spectrum of diplomatic and military means required to resolve them has widened accordingly.

[*Texte*]

Par ailleurs, il est devenu fort difficile de répondre à toutes les demandes de gestion internationale des crises. Dans les cinq dernières années, l'ONU a autorisé plus d'opérations de pacification que dans les 40 années précédentes.

Partially as a way of sharing the burden, more and more regional organizations have also become involved. The OAS in Haiti, the Commonwealth in South Africa, or the CSCE, the European Community and NATO in the former Yugoslavia.

There are many situations where traditional peacekeeping based on the consent of all parties will not lead to a resolution of the conflict. We're faced with situations where the consent of all parties can't be obtained, or where consent is inconsistent, or where effective authority doesn't in fact exist.

The use of deliberate force has had to be considered more often, as other measures have failed. If one works closely with the UN, as I do, and as some here have done in various capacities, you can't fail to observe there is now extreme pressure on the crisis management system build-up since its creation. This system threatens to become seriously overloaded, not just in terms of the management of all these crises, but also in terms of the personnel and financial resources that are needed to deal with them on the ground.

The UN budget for peacekeeping operations jumped from $700 million in 1991 to $2.8 billion in 1992. Associated financial and personnel costs have begun to stretch the resources even of major powers.

Le Canada s'est donné un cadre de politiques pour la contribution au règlement des conflits internationaux, mais ce cadre nécessite de nouvelles idées de tous ceux d'entre nous qui s'intéressent à la paix et à la sécurité dans le monde. Cette nouvelle réflexion doit déborder les structures gouvernementales et les institutions internationales comme l'ONU.

L'engagement du Canada envers le maintien de la paix a toujours été fondé sur le soutien du peuple canadien. Ce soutien reste ferme, comme l'ont montré clairement des sondages récents. En cette période de crise et de changement, le gouvernement voudrait s'assurer que ce consensus public est maintenu, se montrer attentif aux vues des Canadiens concernés et discuter des répercussions de ses politiques au plan des ressources à engager.

It was against this background that I was pleased to chair a wide-ranging and stimulating discussion among experts last week at a seminar on Canada's agenda for international peace and security. Some of you were there, and I thank you very much for your participation in what I think was quite a dynamic and thoughtful session.

[*Traduction*]

Furthermore, it has become difficult to respond to all requests for international crisis management. In the last five years, the UN has approved more peacekeeping operations than in the previous 40 years.

Ainsi, si un nombre grandissant d'organismes régionaux participent aux activités de maintien de la paix, c'est notamment pour en partager le fardeau. On pense aux interventions de l'OEA dans le cas d'Haïti, du Commonwealth dans celui de l'Afrique du Sud, ou à celles de la CSCE, de la Communauté européenne et de l'OTAN dans l'ex-Yougoslavie.

Il existe bon nombre de situations où la formule traditionnelle du maintien de la paix fondé sur le consentement de toutes les parties ne débouche pas sur un règlement du conflit. Parfois, il n'est pas possible d'obtenir le consentement de toutes les parties; parfois ce consentement est aléatoire; parfois aucune autorité réelle n'existe.

Le recours à la force doit être envisagé plus souvent, devant l'échec d'autres mesures. Ceux qui, comme moi et comme certains d'entre vous ici, ont travaillé d'assez près avec l'ONU, ont certainement constaté que les pressions croissantes qui se sont exercées sur son système de gestion de crise ont maintenant atteint un point culminant. Ce système est gravement menacé de surcharge, non seulement pour ce qui est de sa capacité de gestion d'un grand nombre de crises, mais également pour ce qui est des ressources humaines et financières nécessaires sur le terrain.

Le budget des Nations Unies pour les opérations de maintien de la paix est passé de 700 millions de dollars en 1991 à 2,8 milliards de dollars en 1992. Les coûts connexes en ressources financières et humaines sont devenus tels que même les grandes puissances les assument difficilement.

Canada has given itself a policy framework to contribute to the resolution of international conflicts, but this framework needs new ideas from all of us who are committed to peace and security in the world. This new input must not be limited to government bodies and international institutions such as the UN.

Canada's commitment to peacekeeping has always been based on the support of the Canadian people. This support remains strong, as has been clearly shown by recent polls. In this period of crisis and upheaval, government would like to ensure that this public consensus be maintained, so that it can be attentive to the views of interested Canadians and, to discuss the impact of its policies in terms of resource requirements.

C'est dans ce contexte que j'ai eu le plaisir de présider, la semaine dernière, une discussion à la fois ouverte et stimulante entre des experts qui participaient à un séminaire sur le programme du Canada pour la paix et la sécurité dans le monde. Certains d'entre vous y étaient et je tiens à vous remercier de votre participation à un échange que j'ai trouvé aussi dynamique que profond.

[*Text*]

What was notable was that the participants included not just military specialists, but also representatives of the non-military side of peacekeeping, election observers, humanitarian assistance workers and police, for example. I see it as contributing to a national discussion on this subject, and that's why I'm especially glad to be able to meet here today.

• 1545

I want to focus on six instruments for crisis management, some of which we have discussed before but not in a way that is useful for the committee. Let me just go through them because they derive from the agenda for peace that was issued last summer by UN Secretary General Boutros-Ghali. Taken together, they reflect a spectrum of ways to handle potential or actual conflict situations.

At one end of the spectrum we find preventive diplomacy: the attempt to head off the outbreak of hostilities by dealing with underlying problems and root causes. It includes such measures as early warning mechanisms to ensure that potential conflicts can be anticipated in time to head them off; fact-finding missions and monitoring; confidence-building measures such as mutual military inspections, warnings to potential combatants, sponsorship of consultations and offers to mediate. Canada is already very active in this area. In the former Yugoslavia, Canadians have taken part in a wide range of initiatives, including the EC-led CSCE monitoring mission, the Canadian-led CSCE fact-finding mission last June on the military situation in Kosovo, and subsequent CSCE conflict prevention missions in other parts of the former Yugoslavia.

Canada also provided logistic and expert support to the fact-finding mission of the CSCE chairman-in-office to Nagorno-Karabakh and will shortly be participating in a CSCE mission to Estonia. This is intended to stabilize relations between the Estonian majority and the large Russian minority and comes out of a discussion I had with the Estonian Foreign Minister in Europe.

A related option in the crisis management spectrum is preventive deployment or preventive peacekeeping. This involves the deployment of peacekeeping forces before hostilities break out for such purposes as separation of forces, observation of frontiers, and creation of demilitarized zones. A recent example is the UN decision to send such a force to the former Yugoslav Republic of Macedonia. Canadians from UNPROFOR-2, as you know, were asked to establish this operation pending arrival of a Scandinavian force this month.

[*Translation*]

J'ai pu constater que les participants n'étaient pas seulement des spécialistes du domaine militaire. D'autres facettes des activités de maintien de la paix étaient représentées: il y avait par exemple des observateurs d'élections, des responsables de l'aide humanitaire et des policiers. Je considère que cette activité a contribué à la discussion nationale qui doit avoir lieu sur la question et c'est d'ailleurs pourquoi je me fais un grand plaisir de vous rencontrer ici aujourd'hui.

Je voudrais aborder en particulier six instruments de gestion de crises. Nous avons déjà parlé de certains d'entre eux, mais pas d'une manière qui puisse être utile au comité. Permettez-moi de les passer en revue brièvement. Ils s'inspirent de l'agenda pour la paix rendu public l'été dernier par le secrétaire général des Nations Unies, M. Boutros-Ghali. Ensemble, ces instruments offrent un éventail de possibilités d'intervention en cas de conflit réel ou potentiel.

Il y a tout d'abord la diplomatie préventive, qui a pour objet d'éviter l'éclatement des hostilités en agissant sur les causes premières et les problèmes sous-jacents. Elle repose notamment sur des dispositifs d'alerte rapide qui permettent d'anticiper les possibilités de conflit assez longtemps d'avance pour pouvoir les écarter; sur les missions d'établissement des faits et de surveillance; sur des mesures de renforcement de la confiance comme les inspections militaires réciproques, les avertissements aux combattants éventuels, le parrainage de consultations et les offres de médiation. Le Canada est déjà très actif dans ce domaine. Dans l'ex-Yougoslavie, les Canadiens ont participé à toute une série d'initiatives, notamment la mission de surveillance de la CSCE dirigée par la CE, la mission d'établissement des faits de la CSCE, dirigée par le Canada, qui s'est rendue au Kosovo en juin dernier pour étudier la situation militaire là-bas, ainsi que d'autres missions préventives de la CSCE dans d'autres régions de l'ex-Yougoslavie.

La Canada a également appuyé sur le plan logistique et technique la mission d'établissement des faits du président en titre de la CSCE au Nagorno-Karabakh et participera bientôt à une mission de la CCSE en Estonie. Cette dernière mission vise à stabiliser les rapports entre la majorité estonienne et l'importante minorité russe. Elle résulte d'un entretien que j'ai eu en Europe avec le ministre des Affaires étrangères de l'Estonie.

Autre instrument connexe en matière de gestion de crise: le déploiement préventif ou l'intervention préventive en vue du maintien de la paix. Il s'agit du déploiement de forces de maintien de la paix avant l'éclatement d'hostilités pour séparer les forces en présence, pour assurer le respect des frontières ou pour créer une zone démilitarisée. La décision des Nations Unies de dépêcher une force préventive dans l'ancienne république yougoslave de Macédoine en est un exemple. Comme vous le savez, des Canadiens de la FORPRONU-2 ont été invités à assurer l'amorce de l'opération jusqu'à l'arrivée ce mois-ci d'une force scandinave.

[*Texte*]

Next is peacemaking following the outbreak of conflict. This can include, for example, large-scale international peace negotiations like the ones begun on Cambodia in 1989, which resulted in the Paris accords of 1991. In this process, Canada chaired the key first committee on peacekeeping.

Another example would be the international conference on former Yugoslavia, co-chaired by the UN and the European Community, in which I participated last August. This process, with active U.S. support, now remains the best hope for settlement of the dispute in Bosnia and Herzegovina.

Also included under peacemaking are indirect means of exerting pressure on recalcitrant parties without actually engaging in military action. One well-known method is sanctions and embargoes, as used against Iraq and the former Yugoslavia. Canada participated in the naval embargo of Iraq and supplied a ship last year to the Adriatic sanctions monitoring fleet organized by NATO. A Revenue Canada Customs officer leads the mission in the former Yugoslav Republic of Macedonia that is helping to implement sanctions on Serbia and Montenegro.

Let me draw your attention to another form of pressure, the establishment of an international court or tribunal for the consideration of criminal charges under international humanitarian law. I have urged that this be set up to hear charges arising out of the situation in the former Yugoslavia. A team of war crimes investigators and a leading legal expert have also been provided to the UN commission of experts that is compiling and analysing the evidence of atrocities.

Peacekeeping, as we have come to understand it, occurs in an environment where the parties to a dispute agree to a cessation of hostilities. This has been the case in Cyprus, the Golan Heights and the first UNPROFOR operation in Croatia.

As I mentioned earlier, however, peacekeeping has evolved to incorporate objectives over and above supervising a cease-fire. In the case of both Somalia, as originally addressed by the Security Council, and Bosnia and Herzegovina, which is UNPROFOR-2, the initial goal of peacekeeping was the protection of humanitarian assistance under conditions of ongoing conflict.

In El Salvador, the peacekeeping mission was essentially political and human rights related. There were at times more civilians and police officers in place than military. In Namibia, from 1989 to 1990, operations involved overseeing the creation of a new state, and in Cambodia, essentially managing the country while competing factions shift from military to political competition.

[*Traduction*]

La prochaine mesure est le rétablissement de la paix après l'éclatement d'un conflit. Il peut s'agir, par exemple, de négociations de paix internationales à grande échelle comme celles qui ont été amorcées en 1989 au sujet du Cambodge et qui ont débouché sur les accords de Paris de 1991. Dans le cadre de ce processus, le Canada a eu la responsabilité cruciale de présider le premier comité sur le maintien de la paix.

Un autre exemple: celui de la conférence internationale sur l'ex-Yougoslavie, coprésidée par l'ONU et la Communauté européenne, à laquelle j'ai participé au mois d'août dernier. C'est dans ce processus, qui jouit de l'appui des États-Unis, que réside les meilleurs espoirs de règlement du conflit en Bosnie-Herzégovine.

Les mesures de rétablissement de la paix comprennent également certains moyens indirects d'exercer des pressions sur les parties récalcitrantes sans recourir à des opérations militaires. La méthode des sanctions et des embargos est bien connue; on y a eu recours contre l'Iraq et l'ex-Yougoslavie. Le Canada a participé à l'embargo naval de l'Iraq et a founi l'an dernier un navire à la flotte de surveillance de l'exécution des sanctions dans l'Adriatique, organisée par l'OTAN. Également, dans l'ancienne république yougoslave de Macédoine, un agent des douanes de Revenu Canada dirige la mission chargée d'assurer l'application des sanctions contre la Serbie et le Monténégro.

J'attire maintenant votre attention sur une autre forme de pression, soit la création d'une cour ou d'un tribunal international chargé d'étudier les accusations de crimes contre l'humanité. J'ai été de ceux qui ont préconisé la création d'un tel tribunal dans le cadre de la situation qui existe dans l'ex-Yougoslavie. Nous avons également mis à la disposition de la commission d'experts des Nations Unies qui réunit et analyse les faits portant sur les atrocités, une équipe d'enquêteurs spécialistes des crimes de guerre et un juriste de grande réputation.

Le maintien de la paix, selon la définition qui nous est habituelle, correspond à une situation où les belligérants acceptent de mettre un terme aux hostilités. C'est le cas de Chypre, des hauteurs du Golan et de la première opération de la FORPRONU en Croatie.

Toutefois, comme je l'ai dit plutôt, la notion de maintien de la paix a évolué pour englober des objectifs qui dépassent la simple surveillance d'un cessez-le-feu. Aussi bien en Somalie, selon ce qu'envisageait à l'origine le Conseil de sécurité, qu'en Bosnie-Herzégovine, où est intervenue la FORPRONU-2, l'objectif de départ de l'activité de maintien de la paix consistait à protéger l'acheminement de l'aide humanitaire dans une situation où le conflit se poursuivait.

Au Salvador, la mission de maintien de la paix visait essentiellement les rapports politiques et les droits de la personne. Les civils et les agents de police y étaient parfois plus nombreux que les militaires. En Namibie, de 1989 à 1990, il s'agissait de surveiller la création d'un nouvel État. Au Cambodge, la mission consistait essentiellement à administrer le pays durant une période de transition où la rivalité militaire se transformait en rivalité politique.

[*Text*]

• 1550

Canada currently has 4,700 men and women with UN operations, plus RCMP and civilian personnel. Our largest contingents are now with the two UNPROFOR missions in the former Yugoslavia, with 2,400 military and civilian personnel, and with operations in Cambodia, Cypress and the Golan Heights.

Our assessed contribution to UN peacekeeping in 1992–93 will total approximately $100 million, not including the value of our troop contribution, in terms of incremental costs and other direct expenses.

Should peacemaking or peacekeeping fail, the fifth option is peace enforcement. Enforcement has been sanctioned by the UN under chapter 7 of the UN charter only as a last resort, Korea, the Congo, the Persian Gulf War, and Somalia being the main examples so far. Canada has taken part in the UN enforcement actions and our largest current contingent is in Somalia, where we have 1,300 military personnel, including an infantry battalion and a Canadian naval vessel. The main emphasis in Somalia, as in many enforcement actions, has been to establish a secure environment in which civil peace can be restored and humanitarian relief operations carried out.

Enforcement has also been discussed in the case of the former Yugoslavia. The situation there is radically different from that in Somalia, however, and it is widely recognized—most recently by the new U.S. administration—that imposing a political settlement by military force is unlikely to achieve a viable long-term solution.

Finally, the UN agenda for peace raises the concept of peacebuilding. It is not always enough to simply end a conflict, whether by peacemaking, peacekeeping or peace enforcement. The society in question must often be assisted to heal itself and rebuild, whether in political, social, or economic terms.

Some aspects are military in nature, such as helping local armed forces reshape themselves for democratic conditions, or clearing mines, which Canada is doing in both Cambodia and the Iraq–Kuwait border region.

More dramatic examples of peacebuilding involve long-term nation building, as envisaged by the UN in Namibia or Cambodia, or in its original plan for Somalia. I am speaking here of measures that run the gamut from refugee relief to resettlement operations, from emergency aid to economic reconstruction, and from free elections to restoration of civil administration. As one of the participants in last week's seminar stated, peace does not automatically continue once

[*Translation*]

À l'heure actuelle, le Canada affecte 4 700 hommes et femmes à des opérations de l'ONU, sans compter des effectifs de la GRC et des civils. Nos plus importants contingents sont ceux qui sont affectés aux deux missions de la FORPRONU dans l'ex-Yougoslavie, soit 2 400 militaires et civils, et ceux du Cambodge, de Chypre et des Hauteurs du Golan.

Pour 1992–1993, notre cotisation à l'ONU au titre du maintien de la paix s'élèvera à 100 millions de dollars environ, ce qui exclut la valeur des coûts additionnels et autres dépenses directes que représente notre contribution en effectifs militaires.

Lorsque le rétablissement ou le maintien de la paix ont abouti à l'échec, une cinquième option peut être envisagée: l'imposition de la paix. Aux termes du chapitre 7 de la Charte des Nations Unies, l'imposition de la paix est une mesure de dernier recours. Jusqu'à maintenant, elle a été appliquée notamment en Corée, au Congo, durant la guerre du Golfe et en Somalie. Le Canada a participé aux opérations d'imposition de la paix sous l'égide de l'ONU. Notre plus important contingent affecté à cette fin à l'heure actuelle est en Somalie. Il comporte 1 300 militaires, dont un bataillon d'infanterie, et un navire canadien. Comme pour beaucoup d'opérations d'imposition de la paix, l'accent a surtout été mis, en Somalie, sur la création d'un environnement sûr, propice au rétablissement de la paix civile et aux activités d'aide humanitaire.

L'imposition de la paix a également été envisagée dans le cas de l'ex-Yougoslavie. Cependant, la situation y est tout à fait différente de celle qui prévaut en Somalie et les observateurs—dont le gouvernement américain, depuis peu—s'accordent généralement pour dire que l'imposition d'un règlement politique par la force militaire peut difficilement déboucher sur une solution viable à long terme.

Enfin, l'agenda pour la paix de l'ONU propose la notion de consolidation de la paix. En effet, il n'est pas toujours siffisant de mettre un terme à un conflit, que ce soit par le rétablissement, le maintien ou l'imposition de la paix. Un processus de reconstitution et de reconstruction est souvent nécessaire sur le plan politique, social ou économique.

La consolidation de la paix peut comporter des dimensions militaires. Il peut s'agir d'aider les forces armées à s'adapter au processus démocratique, ou de déminer certaines zones, ce que fait le Canada aussi bien au Cambodge que dans la région frontalière de l'Iraq et du Koweit.

Elle peut prendre des formes plus spectaculaires comme le processus d'édification nationale à long terme envisagé par l'ONU pour la Namibie ou le Cambodge ou encore pour la Somalie. Cette notion englobe toute une gamme de mesures, allant de l'aide aux réfugiés aux programmes de réinstallation, des secours d'urgence à la reconstruction économique et de la tenue d'élections libres au rétablissement du gouvernement civil. Comme l'a souligné

[*Texte*]

the troops leave, but it can be maintained if there is an opportunity for a better life. The idea that international security has roots in the development of democracy has, of course, long been a major part of Canadian policy.

Each of these options involves a different basic approach, different kinds of strengths, different constraints, and different types and levels of resource commitment. Clarity of objective is fundamental, even though clarity of objective is sometimes very difficult to come by.

When we are contemplating action to handle a current or potential conflict it is important to know whether we are sending our troops for preventive deployment, peacekeeping, or peace enforcement. Each role involves different risks, costs, training, equipment, and rules of engagement. This being said, real life is not political science. Realities on the ground rarely lend themselves to definitions as clear as I have described.

Conditions in Bosnia have never been ones that would allow a classic peacekeeping operation; yet we are participating because of the reality of human suffering, which is so very compelling. If the Security Council decides to enforce the no-fly zone, doing so will mean an overlapping of preventive deployment, peacekeeping, and peace enforcement missions within the states of the former Yugoslavia.

In addition, situations evolve. The operation in Somalia, like that in the Congo, began as a peacekeeping operation in a more traditional way, then moved to enforcement when that was judged to be necessary by the Security Council to fulfil the humanitarian and other goals it had set.

Experience has made it clear that one kind of action used in isolation may well lead to partial short-term or ineffective conclusions. We have been peacekeeping in Cyprus for almost 30 years, without a political solution coming noticeably closer or, indeed, even being attempted for many years. Peacekeeping has become a permanent fixture there rather than the means to an end. That's one reason for Canada's announcement that it would no longer contribute forces to this operation.

• 1555

Peacekeeping is not and cannot be an end in itself but part of a larger process. When that process breaks down or is never engaged, peacekeeping is ineffective or even can become part of the problem.

The international community is seeking new approaches to crisis management. We have at our disposal a full range of potential actions, but we need to apply them more coherently. Better early-warning mechanisms triggering earlier international responses should be a priority.

[*Traduction*]

l'un des participants au séminaire de la semaine dernière, la paix n'est pas automatiquement assurée après le départ des troupes, mais elle peut continuer de régner si les perspectives d'une vie meilleure existent. Et, en effet, il n'est pas nouveau pour le Canada de considérer comme élément-clé de sa politique le principe que le développement de la démocratie est un gage de sécurité internationale.

À chacune de ces options correspondent des démarches, des avantages, des limites, des ressources qui lui sont propres. Par ailleurs, il est essentiel de bien définir les objectifs, même si cela est parfois extrêmement difficile.

Lorsque nous envisageons des mesures d'intervention à l'égard d'un conflit réel ou potentiel, il est important que nous sachions si nous envoyons nos troupes pour un déploiement préventif, pour assurer le maintien de la paix ou pour imposer la paix. En effet, la nature des risques, des coûts, de la formation, du matériel et des modalités d'intervention varie selon le cas. Cela dit, la réalité et la science politique sont deux différentes choses. Sur le terrain, les choses sont rarement aussi claires et nettes que dans les définitions que je vous ai données.

Les conditions en Bosnie n'ont jamais été de nature à autoriser une opération de maintien de la paix de type conventionnel; pourtant, nous participons à cause de souffrances humaines auxquelles nous ne pouvons rester indifférents. Si le Conseil de sécurité décide de faire respecter la zone d'interdiction de vol, alors il y aura chevauchement des missions de déploiement préventif, de maintien de la paix et d'imposition de la paix sur le terriroire des États de l'ex-Yougoslavie.

De plus, les situations évoluent. L'opération en Somalie, comme celle du Congo, a commencé essentiellement comme une opération de maintien de la paix de type traditionnel, puis elle est devenue une opération d'imposition de la paix lorsque le Conseil de sécurité l'a jugé nécessaire pour des raisons d'ordre humanitaire et autres.

Il ressort clairement d'expériences antérieures que l'application exclusive d'un type de mesures risque de déboucher sur des solutions provisions et incomplètes ou inefficaces. Nous assurons le maintien de la paix à Chypre depuis pratiquement 30 ans et aucune solution politique ne semble poindre à l'horizon ou même avoir été envisagée depuis bon nombre d'années. Le maintien de la paix est devenu un état permanent plutôt que le moyen d'aboutir à une fin. C'est une des raisons pour lesquelles le Canada a annoncé qu'il cesserait de fournir des troupes pour cette opération.

Le maintien de la paix n'est pas et ne peut être une fin en soi, il doit s'intégrer dans une démarche plus vaste. Si cette démarche échoue ou n'est jamais entreprise, le maintien de la paix est inefficace et peut même devenir un aspect du problème.

La communauté internationale cherche de nouvelles formules de gestion des crises. Nous avons à notre disposition tout un éventail d'actions possibles, mais il faut les entreprendre de façon plus cohérente. Nous devrions donner la priorité à l'amélioration des dispositifs de détection anticipée qui nous permettraient de déclencer plus rapidement des réactions internationales.

[*Text*]

Human nature, ethnic rivalries, internal power struggles, border disputes, aggression in the name of religion are as ancient as recorded time. We're unlikely to change that. What we can do is attempt to order our affairs in such a way as to minimize human suffering in areas of conflict, assist to build a better life and work toward the universal acceptance of peaceful settlement of disputes.

This can be very discouraging indeed. Canadian policy on global crisis management, as in other countries, is conducted in an increasingly menacing environment. Nevertheless, we must address how Canada can best support and contribute to international efforts to prevent or resolve conflicts.

For example, are there ways in which we can help the international community improve its early warning capability? What are the most effective Canadian contributions? Should we be concentrating on military tasks or on civilian activities? Can we better assist the United Nations in efforts to strengthen its own crisis management capabilities?

Ces questions ne sont pas purement théoriques. Nos réponses détermineront le futur d'hommes, de femmes et d'enfants dans le monde entier. Nous devons absolument tirer de nos ressources limitées—politiques, diplomatiques, civiles et militaires—le meilleur parti possible.

Je vous invite à me faire part de vos idées. Merci.

The Chairman: Thank you, Minister.

Before we go to Mr. Axworthy, we have been provided with copies of the transcript from the rapporteur's comments at the peacekeeping seminar, in both languages. I assume members would like copies. We'll put them around.

Mr. Axworthy: I personally want to thank the minister for coming to the committee today. She addresses, as this committee is trying to do, one of the most significant shifts in Canadian foreign policy this country has faced in the last 30 or 40 years. As she properly described, we're moving from a reasonably, relatively manageable peacekeeping activity to a much broader, riskier, tougher, more expensive peacebuilding activity. I think it's going to involve some very major and substantial judgments and choices by Canadians about what we want to do and how we're going to do it.

In that case, I think it's very important to put on record some of the concerns we have and to ask the minister about Canada's present ability to meet the challenge of a second generation of peacemaking activity. I think it's something we can and should be doing, but I'm not sure we're in the position to do it.

Let me first raise a question of the quite evident discrepancy or contradiction in the government between its aims and its means, between the goals it sets and the resources it provides.

We have a very clear example where the Secretary of State for External Affairs has in various statements indicated, I think quite laudably so, that Canada wants to play a more active role and will be asked to play a more active, broader role in this broad collective security under the United Nations.

[*Translation*]

La nature humaine, les rivalités ethniques, les luttes internes pour le pouvoir, les conflits frontaliers, les agressions au nom de la religion existent depuis l'aube de l'humanité. Il est peu probable que nous puissions changer cette situation. Ce que nous pouvons faire, c'est essayer d'ordonner nos activités de façon à réduire la souffrance humaine dans les zones de conflits, contribuer à assurer une vie meilleure et oeuvrer à faire accepter universellement le règlement pacifique des conflits.

Cette entreprise peut être profondément décourageante. La politique canadienne de gestion globale des crises, comme celle d'autres pays, s'inscrit dans un contexte de plus en plus menaçant. Nous devons néanmoins essayer de trouver les meilleurs moyens de contribuer aux efforts internationaux pour empêcher ou résoudre les conflits.

Existe-t-il par exemple des moyens d'aider la communauté internationale à mieux anticiper? Comment le Canada peut-il avoir la contribution la plus efficace possible? Devons-nous nous concentrer sur des tâches militaires ou sur des activités civiles? Pouvons-nous mieux aider l'ONU à renforcer ses propres capacités de gestion des crises?

These are not purely theoretical questions. Our responses will shape the future of men, women and children throughout the world. We must put our limited resources, political, diplomatic, civilian, and military, to the best possible use.

Any suggestion you may have will be welcome. Thank you.

Le président: Merci, madame la ministre.

Avant de passer à M. Axworthy, je vous signale qu'on nous a remis des copies du rapport sur le séminaire consacré au maintien de la paix, dans les deux langues. Je pense que les membres du comité aimeraient l'avoir. Nous allons le distribuer.

M. Axworthy: Je tiens personnellement à remercier la ministre d'être venue nous rencontrer aujourd'hui. Elle se penche, comme le comité essaie aussi de le faire, sur l'un des plus importants changements de cap de la politique étrangère du Canada depuis 30 ou 40 ans. Comme elle l'a bien dit, nous sommes en train de passer d'une activité de maintien de la paix relativement facile à gérer à une activité d'imposition de la paix beaucoup plus vaste, plus risquée, plus difficile à réaliser et plus coûteuse. Je pense donc que les Canadiens vont devoir porter des jugements et faire des choix très importants sur les mesures à prendre et leurs modalités.

Je pense en l'occurrence qu'il est très important de formuler officiellement certaines de nos inquiétudes et de demander à la ministre si le Canada est actuellement en mesure de relever le défi d'une seconde génération d'activités d'imposition de la paix. Je pense que nous pouvons et nous devons le faire, mais je ne suis pas sûr que nous soyons en mesure de le faire.

J'aimerais tout d'abord poser une question sur l'écart évident ou la contradiction entre les objectifs et les moyens du gouvernement, entre les buts qu'il se fixe et les ressources dont il se dote.

L'exemple flagrant nous en est donné par le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures qui a affirmé à diverses reprises, et à fort juste titre je crois, que le Canada souhaitait jouer un rôle plus actif et serait invité à jouer un rôle plus actif au niveau de la sécurité collective dans le cadre des Nations Unies.

[*Texte*]

At the same time, her colleague, the Minister of Defence, is presiding over a substantial cutback in resources related to peacekeeping. The defence department is transferring funds to buy equipment and is therefore reducing the number of soldiers available. As a result, our ability to provide highly trained professional troops in a variety of peacekeeping missions is being, I think, put at risk. Right now, in terms of looking for replacements for the present contingents in both Bosnia and Somalia, we're looking at sending over troops composed of 30%, 50% reservists, who have a minimum of 90 days training.

• 1600

It's very serious to put reasonably inexperienced troops with limited training into very dangerous situations. It may have been okay when they were, as you said, simply observing a cease-fire line, but when you're in a very tricky, complex, militarily dangerous situation—and they're doing it.

There was an announcement of a cutback of 4,000 on the complement of soldiers in the armed forces, so that we can buy a bunch of equipment, which, in our opinion, isn't necessary. Even the equipment being supplied to many of our troops—it's questionable whether the armoured vehicles, if some serious shooting begins, are capable of providing proper defence.

Therefore, Mrs. McDougall, I raise the question. I think you set out, in your statement today and previously, this notion that this is going to be our priority. It must be the centre of our security policy. In the meantime you have a defence department that is allocating resources in a way that doesn't meet those priorities.

Let me give another example of the concern we have about this inconsistency. You said in your remarks, and I think properly so, in using Somalia as an example, that peace doesn't break out when the troops pull out. Well, we've made a commitment of troops in terms of the immediate allied mission. As I understand your policy position, you're going to pull the Canadian troops out when that mission's over, even though we know there's going to be a need for another 20,000 UN troops to maintain whatever kind of civil order there is in Somalia. In the meantime your own government has cut back substantially on foreign aid and development.

You, yourself, are preparing a foreign aid paper that is talking about transferring funds from the very agencies that the NGOs are going to expect to provide that rebuilding of the civil society in Somalia. You, in your statement—and I was pleased to hear it—recognize that there's a very integral connection between the initial military involvement and the continuing developmental requirements. Yet it doesn't show itself in the way in which you're going to spend your money. You can't be cutting back on development in Third World countries, when in fact you're being asked to provide further development assistance.

That's one real area of concern I want to raise, Mr. Chairman.

[*Traduction*]

Alors, au même moment sa collègue, la ministre de la Défense, effectuait des coupures subtantielles dans les ressources liées au maintien de la paix. Le ministère de la Défense transfère des fonds pour l'achat de matériel et réduit ainsi le nombre de soldats disponibles. Nous compromettons ainsi notre aptitude à faire intervenir des troupes professionnelles parfaitement formées dans diverses missions de maintien de la paix. Nous nous apprêtons actuellement à remplacer nos contingents actuels en Bosnie et en Somalie par des troupes composées à 30 p. 100 ou à 50 p. 100 de réservistes ayant un minimum de formation de 90 jours.

Nous allons mettre des troupes relativement inexpérimentées et peu formées dans des situations très dangereuses: c'est très grave. C'était peut-être acceptable à l'époque où, comme vous l'avez dit, les soldats se contentaient d'observer la ligne de cesser-le-feu, mais il s'agit ici de les mettre dans une situation très délicate, complexe et militairement dangereuse.

On a annoncé qu'on allait supprimer 4 000 soldats des forces armées pour pouvoir acheter un paquet de matériel à notre avis superflu. On peut même se demander si les blindés fournis à une bonne partie de nos troupes leur permettraient de se défendre correctement si une fusillade sérieuse éclatait.

Je vous pose donc la question, madame McDougall. Vous avez dit aujourd'hui et précédemment que cette idée serait notre priorité. Elle doit être au centre de notre politique de sécurité. Mais au même moment, le ministère de la Défense répartit les ressources d'une manière qui n'a rien à voir avec ces priorités.

Je vous donne un autre exemple des inquiétudes que nous cause cette incohérence. Vous avez dit, à juste titre, en prenant la Somalie comme exemple, que le retrait des troupes n'entraînait pas nécessairement l'apparition de la paix. Or, nous nous sommes engagés à fournir des troupes dans le cadre d'une mission alliée immédiate. Je comprends votre position de prnicipe, vous avez l'intention de retirer les troupes canadiennes une fois que cette mission sera terminée, même si nous savons qu'il va falloir maintenir là-bas 20 000 casques bleus pour préserver un semblant d'ordre civil en Somalie. Dans le même temps, votre propre gouvernement sabre les budgets de l'aide étrangère et l'aide au développement.

Vous préparez vous-même un document sur l'aide étrangère parlant de transférer des fonds sur lesquels les ONG comptent pour assurer la reconstruction de la société civile en Somalie. Dans votre déclaration, et j'ai été heureux de l'entendre, vous avez reconnu qu'il existait un lien indissoluble entre l'entervention militaire initiale et la poursuite des activités de développement. Pourtant, vos décisions financières ne correspondent pas du tout à cette idée. Vous ne pouvez pas faire des coupures dans l'aide au développement des pays du tiers monde au moment où ils ont au contraire besoin d'une aide accrue.

Voilà pour le premier problème que je voulais aborder, monsieur le président.

[*Text*]

A second is this: I don't think we can be asking Canadians to support putting men and women into very risky, dangerous situations, as you've described it, with substantially higher risk than the conventional peacekeeping, without a clear mandate, and I don't think you have that mandate. I don't think Parliament's giving you that mandate and I don't think the Canadian people have given that mandate.

I attended the seminar you held last week. It was a very good seminar. But those were experts. They were military people, academics, some politicians. It wasn't based upon a serious agreement by Canadians, through their Parliament, that they are prepared to give a new mandate to the Government of Canada to engage in this substantially broader, deeper, more complex system of peace involvement. I think that is absolutely essential if we're going to be committing our troops to these kinds of positions.

You have said, Madam Campbell has said, that we Canadians have to make tough choices. That's right, and there's only one place to make it, and that's in Parliament. So I really think the government has to come forward with a clear paper on the new dimensions of its peace and collective security responsibilities. It has to be examined by this Parliament. Maybe this committee has to go and visit our peacekeepers and see what's going on there. Then there has to be a vote in Parliament to give you, as a minister, and your colleagues a substantial mandate for this new second generation of peacemaking activities. Otherwise, I think Canadians have a right to say that they haven't given their consent for this fundamentally different role.

I think those are the kinds of questions or concerns we've been trying to raise. Until we do that, I don't think Canada will be able to play the kind of role effectively that it can play and has the potential to play, in terms of helping to redesign a different kind of international regime to deal with security problems.

The Chairman: A couple of short questions...

Mr. Axworthy: Well, those are serious concerns, Mr. Chairman.

The Chairman: I know.

• 1605

Mrs. McDougall: Let me begin at the beginning and deal with the alleged inconsistency. I want to pick up on one point, and that is when Mr. Axworthy talked about the resources we're prepared to provide, I think what we're dealing with are the resources we have at our disposal and how we best use them.

In terms of the kinds of military equipment and the use of reservists and whether the forces are properly balanced, those questions are better directed to the Minister of National Defence, and I'm sure she'd be happy to deal with those. Obviously, there is an overall cabinet responsibility for this and I'm not trying to wriggle out of it, but I think the details of that kind of question are better put to her.

[*Translation*]

Voici le second. J'estime qu'on ne peut pas demander aux Canadiens d'accepter qu'on place des hommes et des femmes dans des situations très risquées et très dangereuses, comme vous l'avez vous-même dit, des situations où les risques sont beaucoup plus élevés que dans le maintien traditionnel de la paix, sans s'appuyer sur un mandat clair, et je ne crois pas que vous ayez ce mandat. Le Parlement ne vous a pas donné ce mandat, pas plus je crois que les Canadiens.

J'ai assisté au séminaire que vous avez organisé la semaine dernière. C'était parfait. Mais il s'agissait d'experts, de militaires, d'universitaires et même de politiciens. Cela ne signifiait cependant pas du tout que les Canadiens étaient bien d'accord, par l'intermédiaire de leur Parlement, pour accorder au gouvernement du Canada un nouveau mandat et l'autoriser à se lancer dans une entreprise beaucoup plus vaste, plus massive et plus complexe d'imposition et de rétablissement de la paix. Je pense que c'est fondamental si nous devons affecter nos troupes à ce genre de tâche.

Vous avez dit, comme M^me^ Campbell, que les Canadiens devaient faire des choix difficiles. C'est vrai, et le seul endroit pour le faire, c'est le Parlement. J'estime donc que le gouvernement doit rédiger un document clair sur les nouvelles dimensions de ses responsabilités en matière de paix et de sécurité collective. Ce document devrait être soumis au Parlement. Peut-être notre comité devra-t-il aller voir sur place comment les choses se passent pour nos casques bleus. Il faudra ensuite que le Parlement vote sur un mandat important vous autorisant ainsi que vos collègues à entreprendre cette seconde génération d'activités d'imposition de la paix. Faute de cela, j'estime que les Canadiens sont en droit de dire qu'ils n'ont pas consenti à ce changement radical.

Voilà le genre de questions ou de préoccupations que nous avons essayé de formuler. Tant que nous n'aurons pas fait cela, je crois que le Canada ne pourra pas jouer efficacement le rôle qu'il peut ou pourrait jouer, et aider à façonner un régime international différent pour régler les problèmes de sécurité.

Le président: Quelques brèves questions...

M. Axworthy: Ce sont des problèmes graves, monsieur le président.

Le président: Je sais.

Mme McDougall: Commençons par le commencement et par cette prétendue incohérence. J'aimerais revenir sur la remarque de M. Axworthy au sujet des ressources que nous sommes disposés à mettre en oeuvre. Je crois que la question est de savoir de quelles ressources nous disposons et qu'elle est la meilleure façon de les utiliser.

Je pense que c'est plutôt à la ministre de la Défense nationale qu'il faudrait poser les questions sur le matériel militaire et l'utilisation des réservistes ainsi que l'équilibre des forces, et je suis sûre qu'elle se ferait un plaisir d'y répondre. Naturellement, il s'agit d'une responsabilité globale du Cabinet et je n'essaye pas de me défiler, mais je pense que c'est plutôt à elle de vous parler du détail de ce genre de question.

[*Texte*]

The response I would make is that for the size of our country to be providing 10% of the world's peacekeepers is even a more fundamental question. We're doing it because we've been called upon to do it and it is within our capacity to this date to do that. This assurance comes from our military people, and we've gone into it very thoroughly.

What we are now looking at are new ways to use what is at our disposal. In my view, it would be very difficult for us to go on expanding our capacity when there are, perhaps, other ways we can use our expertise and experience and where there is now an opportunity to assist other countries to provide a peacekeeping capacity that hasn't existed before.

Japan has made some changes and can participate to some extent in peacekeeping operations, as they are in Cambodia, but to a very limited extent. Both Japan and Germany are looking at changing their constitutions to enable them to send forces in a more traditional way into peacekeeping operations.

We are in a position to assist them, as was suggested in the Japanese case by Mr. Lougheed and his Canada-Pacific 2000 initiative. It will make better use of our own experience and our own resources and will also spread the responsibility, which I think is appropriate. It is appropriate for other countries who have not been involved or who have been involved to a lesser extent to become involved.

I don't know that it's realistic to expect a country of our size to continue to expand our contribution to peacekeeping, even though our presence and our leadership in peacekeeping is going to be a key factor not just in our own foreign policy but also in the policy of other organizations—obviously the United Nations, most particularly. To the extent that there are regional organizations involved, then we should also be prepared to assist others through those vehicles.

In terms of foreign aid, our aid has gone up since 1984. It is ahead of where it was when we came into office. We are reviewing the needs for our aid and how best to distribute the aid at our disposal in the next few years because we have increased demands on our aid resources and on our military resources. Because of the end of the Cold War, the increase in the need for assistance on environmental matters, the objective of more human rights and democratic development. . .that our aid should be tied to our peacekeeping capacity was one of the suggestions presented in the seminar last week. That's not a conclusion I would reach, and I certainly maintain we still have a responsibility to very poor countries, under any circumstances, no matter what the other demands are. I think that's a general topic for another time and I'd be prepared to address it then.

[*Traduction*]

Ce que je vous dirais, c'est qu'il est encore plus fondamental de se demander si un pays de notre taille doit fournir 10 p. 100 des troupes de maintien de la paix du monde. Nous le faisons parce qu'on nous a demandé de le faire et que nous avons été en mesure de le faire jusqu'à présent. Ce sont nos autorités militaires qui nous l'assurent, et nous n'avons pas entrepris ces tâches à la légère.

Nous examinons maintenant de nouvelles modalités d'utilisation des ressources dont nous disposons. Je crois qu'il nous serait très difficile de continuer à développer notre capacité d'intervention alors qu'il existe peut-être d'autres moyens d'utiliser nos compétences et notre expérience et que nous avons maintenant la possibilité d'amener d'autres pays à aider au maintien de la paix, ce qui n'existait pas auparavant.

Le Japon a modifié sa situation et peut participer dans une certaine mesure à des opérations de maintien de la paix, comme il le fait au Cambodge, mais dans une mesure très restreinte. Le Japon et l'Allemagne envisagent de modifier leur constitution pour pouvoir participer de façon plus traditionnelle à des opérations de maintien de la paix.

Nous pouvons les aider, comme l'a montré M. Lougheed avec son initiative Canada-Pacific 2000 en ce qui concerne le Japon. Nous pourrions ainsi mieux utiliser notre expérience et nos ressources en répartissant les responsabilités, ce qui me semble une bonne chose. Il est normal que des pays qui jusqu'à présent sont restés à l'écart ou n'ont joué qu'un rôle mineur participent de façon accrue à cet effort.

Bien que notre présence et notre rôle de premier plan dans les entreprises de maintien de la paix doivent demeurer un facteur clé non seulement de notre politique extérieure mais aussi de la politique d'autres organisations—et plus particulièrement les Nations Unies naturellement—je me demande s'il est réaliste de demander à un pays comme le nôtre de continuer à accroître sa contribution au maintien de la paix. Nous devons pouvoir nous servir des organisations régionales concernées pour aider d'autres pays.

Pour ce qui est de l'aide extérieure, elle a augmenté depuis 1984. Elle est plus importante que lorsque nous sommes arrivés au pouvoir. Nous réexaminons les besoins et les meilleures modalités de distribution de l'aide que nous pourrons apporter au cours des prochaines années parce que nous faisons face à des demandes accrues tant sur le plan de l'aide que sur celui des ressources militaires. Compte tenu de la fin de la guerre froide, du besoin accru d'aide dans le domaine environnemental, des objectifs de consolisation des droits de la personne et de développement démocratique. . . l'un des thèmes débattus au séminaire de la semaine dernière a été d'établir un lien entre notre aide et notre capacité de maintien de la paix. Personnellement, je n'irais pas jusque-là, et j'estime que nous avons toujours des responsabilités vis-à-vis des pays les plus pauvres, quelles que soient les circonstances et quelles que soient les autres demandes. Mais c'est un sujet général qui peut faire l'objet d'une autre discussion, et dont je suis prête à discuter ailleurs.

[*Text*]

Our troops in Somalia. . .we were asked originally to go into the traditional peacekeeping force. We were then asked if we would go into the enforcement action that is on the ground now. We discussed it quite thoroughly. We told the United Nations at the time that we couldn't do both and asked which would they prefer, and they preferred us to go in on the early mission.

• 1610

What we have said is that we are now looking at the transition from the current enforcement mission to the more traditional peacekeeping mission, and we are discussing with the United Nations ways we can assist with that transition. So we're not going to just withdraw some day. Even the Americans are now saying that they will provide a few key people to stay on later.

Through the transition we will discuss with the United Nations whether there is a need for some collapsed presence on the part of Canada, through observers, military or civilian, or other kinds of things that we could do in the longer term, aside from a full military peacekeeping presence.

In terms of a mandate, I think what we're looking at today is not so much the need for a new mandate as at a heightened awareness of something that we have been doing for a long time and are now doing somewhat differently. I welcome the opportunity for public discussion, and I saw the seminar last week as a significant contribution to that. And as Mr. Axworthy said, many experts were there and that was essentially a discussion among people who already have an interest in this topic.

What we did do, as some of you know, is that we have a record which we are circulating here and are prepared to circulate throughout the country—throughout Parliament certainly. We also made a video of all of the proceedings. We will provide an edited version of that for academic groups, members of Parliament and others to take home to their ridings, to use in classroom teaching, to use in other kinds of bodies that would have an interest.

So that's another step in terms of a public discussion. The committee is free to do its own work on this—we would welcome any work they want to do—and to apply for parliamentary visits in the normal way. I think out of this will evolve something perhaps more formal by way of public policy, but at this point I'm not looking to put out a green paper or a white paper or some kind of document on which to base that kind of formal discussion.

I would like more public discussion because the situation around the world is changing quickly. Many situations are very volatile, and there are new developments every day—as we've seen today. So I think what we want to do is to deal with some of the threads that run through all that in terms of where we go in the future.

[*Translation*]

En ce qui concerne nos troupes en Somalie... on nous a demandé au départ d'intervenir dans le cadre d'une force traditionnelle de maintien de la paix. On nous a ensuite demandé si nous acceptions de participer à l'entreprise d'imposition de la paix qui est actuellement menée. Nous en avons discuté de façon approfondie. Nous avons répondu aux Nations Unies que nous ne pouvions pas faire les deux à la fois, nous leur avons demandé ce qu'elles préféraient et elles ont opté pour la première mission.

Nous avons dit que nous nous penchions maintenant sur la transition entre la mission actuelle d'imposition de la paix et la mission plus traditionnelle de maintien de la paix, et nous avons actuellement des discussions avec les Nations Unies pour savoir comment nous pouvons faciliter cette transition. Il n'est donc pas question de nous retirer du jour au lendemain. Même les Américains disent maintenant qu'ils laisseront sur place quelques éléments clé.

Nous allons voir avec les Nations Unies s'il faut maintenir une présence réduite du Canada sous forme d'observateurs militaires ou civils, ou s'il y a d'autres choses à faire à plus long terme en dehors du déploiement d'une force militaire complète de maintien de la paix.

Pour ce qui est du mandat, il ne s'agit pas tant d'un nouveau mandat que d'une prise de conscience accrue d'un rôle que nous jouons depuis longtemps et que nous jouons maintenant de façon un peu différente. Je suis tout à fait favorable à un débat public, et le colloque de la semaine dernière en a été un élément important. Comme l'a dit M. Axworthy, il réunissait de nombreux experts et il a permis à des gens qui s'intéressent à la question d'en discuter.

Comme vous le savez, nous avons un rapport de ce séminaire que nous vous distribuons et que nous sommes prêts à distribuer à travers le pays, ou en tout cas au Parlement. Nous avons filmé toutes les délibérations. Nous allons mettre une version éditée de ce film à la disposition de groupes d'universitaires, de députés et d'autres personnes pour qu'ils puissent l'emmener dans leur circonscription, s'en servir en classe, s'en servir auprès de divers autres groupes de personnes intéressées.

Il s'agit donc là aussi d'une ouverture sur un débat public. Le comité est libre de ses actions à cet égard—ses initiatives seront les bienvenues—et peut organiser des visites de la manière habituelle. Je pense que tout ceci débouchera sur une politique publique peut-être plus officielle, mais pour l'instant je n'envisage pas de publier un Livre vert ou un Livre blanc ou un document quelconque servant de base à ce genre de discussion officielle.

Je suis favorable à un débat public accru car la situation internationale évolue rapidement. Bien des situations sont extrêmement instables et les choses évoluent chaque jour, comme nous l'avons constaté aujourd'hui. Il s'agit donc d'essayer de regrouper certains des fils conducteurs qui vont nous permettre de dégager la marche à suivre pour l'avenir.

[*Texte*]

Mr. Blaikie (Winnipeg Transcona): To pick up on this idea of more public discussion—I think the term you used in your presentation was a "national discussion"—if you had an announcement to make with respect to extending the mandate or the announcement you made the other day, why not come before Parliament and make that announcement? Why not do as your predecessor did many times and make a statement in the House, under ministers' statements, so that the opposition parties can be involved in stating their support, or their support with clarification or whatever?

When you're making these kinds of announcements, if you're interested in having a national discussion, why not use Parliament instead of making them somewhere else? Why didn't you do that?

Mrs. McDougall: First of all, we have from time to time made statements in the House, and we've also used other means. Certainly members of the opposition have access to the press room in the Parliament buildings—just as we do—in terms of responding, and they can raise things in Question Period and through opposition motions and so on.

I'm not rejecting it; I'm simply saying that there are a whole lot of ways to bring this before Parliament. The kind of discussion that we are having today—surely the parliamentary committee system is also part of Parliament. So it's not a rejection of that as an approach; it's a case of doing what seems to be appropriate in the circumstances. At that point, since our troops have been in Sarajevo before, or they are now going into the Sarajevo region, this was not a departure from what we had in any way done before. It was a response to a request to return to a place we'd already been.

• 1615

Mr. Blaikie: Let's pursue that a little further. Parliament isn't a place where from time to time you make announcements. To make an announcement in the press, with all due respect to the press, is not to make an announcement in Parliament. It's not to engage Parliament in the type of exchange on the floor of the House of Commons that should accompany these types of policy decisions.

I don't think it does Parliament any good. It doesn't do your stated desire to have a focused national discussion any good to do these things elsewhere. We have access to media rooms or to press conferences, but that's not Parliament. That's an auxiliary to the function of Parliament.

I maintain it would have been appropriate. . .and appropriate to do often rather than just from time to time.

With respect to the larger scenario or analysis you've laid out about peacemaking and so on, and then finally getting to peacebuilding, but mostly with respect to peace enforcement, this is not related to any particular situation but related to the whole discussion going on at the UN as a result of the Secretary General's document *Agenda for Peace*. What is Canada doing? What is Canada specifically advocating at the UN to get the UN to a place where it can deal adequately. . .?

[*Traduction*]

M. Blaikie (Winnipeg Transcona): Pour reprendre cette idée d'un débat public plus approfondi—je crois que vous avez parlé dans votre exposé de discussion nationale—si vous deviez faire une déclaration pour annoncer une prolongation du mandat ou faire le genre de déclaration que vous avez fait l'autre jour, pourquoi ne pas le faire au Parlement? Pourquoi ne pas faire, comme votre prédécessesur à maintes reprises, une déclaration à la Chambre à l'heure des déclarations de ministres pour permettre aux partis d'opposition d'intervenir et de vous manifester leur appui ou leur appui nuancé ou Dieu sait quoi?

Quand vous faites ce genre de déclarations, si vous souhaitez vraiment avoir un débat national, pourquoi allez-vous ailleurs au lieu de vous servir du Parlement? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

Mme McDougall: Tout d'abord, il nous arrive de faire de temps en temps des déclarations à la Chambre. Les députés de l'opposition ont aussi accès à la salle de presse au Parlement, au même titre que nous, pour formuler des réponses et ils peuvent poser des questions en intervenant à la période des questions, en présentant des motions d'opposition, etc..

Je ne refuse pas de le faire; je dis simplement qu'il y a toutes sortes de façon d'aborder la question au Parlement. Prenez le débat que nous avons en ce moment même, ces discussions de comité sont aussi l'un des aspects de cette procédure parlementaire. Ce n'est donc pas un refus d'utiliser cette démarche; c'est simplement le choix de la méthode qui me semble la plus appropriée en l'occurrence. À ce stade, puisque nos troupes ont déja été à Sarajevo ou qu'elles vont maintenant s'installer dans la région de Sarajevo, il ne s'agissait pas d'un changement de situation par rapport à ce que nous faisions auparavant. Il s'agissait simplement de répondre à une demande de retours de nos troupes à un endroit où elles avaient déjà été.

M. Blaikie: Poursuivons un peu cela. Le Parlement n'est pas un endroit où l'on fait des déclarations de temps en temps. Faire une déclaration à la presse, avec tout le respect que je lui doit, ce n'est pas la même chose que faire une déclaration au Parlement. Cela ne permet pas le genre de discussion à la Chambre des communes qui devrait accompagner ce type de décision politique.

Cela fait une belle jambe au Parlement. Ce n'est pas en faisant ces déclarations ailleurs que vous allez stimuler le débat national auquel vous prétendez aspirer. Nous avons bien sûr accès aux salles des médias et aux conférences de presse, mais ce n'est pas le Parlement. Ce sont des tribunes auxiliaires.

Je pense que c'est ce qu'il aurait convenu de faire. . . et ce qu'il conviendrait de faire plus souvent et pas seulement de temps à autre.

En ce qui concerne le scénario à grande échelle ou l'analyse que vous nous avez présentée au sujet du rétablissement de la paix, de la consolidation et surtout de l'imposition de la paix, il ne s'agit pas d'une situation particulière mais du débat d'ensemble découlant du document *Agenda pour la Paix* du Secrétaire général. Que fait le Canada? Que recommande de façon précise le Canada aux Nations Unies pour qu'elles interviennent de façon adéquate. . .?

[*Text*]

I know you've spoken in general terms about the document, but when Canada is at the UN, what is it actually advocating in specific terms in terms of the recommendations of the Secretary General being adopted? What are you pushing for?

Mrs. McDougall: In terms of *Agenda for Peace*, we have provided strong support for the fundamentals within the document, although not every single point. Backing up from that, we actually were very closely consulted when putting this together. The Secretary General talked to a number of countries that he thought had a particular interest in this before he published this report. Canada was one of them. A great many of our ideas are reflected in here.

Obviously, there are a number of things we can do with other countries through the UN and other places. One is to encourage them not just to sign onto the document, which a great many countries have done, but also to provide the financial capacity to the United Nations to carry on with the missions we are going to need in the future. I am fairly encouraged in that connection by the position of the U.S. in terms of paying its bills and in terms of putting these things into practice. For example, we were among the earliest to advocate going into the former Yugoslavia, in a speech the Prime Minister made a year ago last September.

At the UN and elsewhere in terms of the ideas in it—and that was before this was published—we are building on the ideas by putting them into action in various parts of the world.

Mr. Blaikie: The policy isn't going to be adopted as a whole overnight. It is going to be adopted in stages. Some things are going to happen. Other things aren't. What specific things is Canada actually pushing for in the short term in terms of that particular UN reform the Secretary General has outlined?

Mrs. McDougall: You mean by this the overall reform. There are a number of things—

Mr. Blaikie: What are Canada's priorities in terms of UN reform so that we can get to a point where peace enforcement, if it comes to that as one element of the UN's mandate, is something that happens directly out of the UN instead of out of the Pentagon or somewhere else?

Mrs. McDougall: I'm not sure I agree with your premise, but I think there are a number of things in here that we act on, that we encourage others to act on. I must admit, I am still not sure what is the basis for your question. We've advocated the membership of Japan and Germany on the Security Council. The Prime Minister has. There are other reforms that can be undertaken. This may not necessarily relate to your point.

• 1620

The reform of UN agencies is important, as is the management of the UN and streamlining, doing away with duplication, and so on.

There is a suggestion in this document, which is one of the very few we reject, that suggests putting troops under the direct command of the Secretary General. Well, we would always want to retain the right to determine on individual

[*Translation*]

Je sais que vous avez parlé de manière générale de ce document, mais quand le Canada est présent aux Nations Unies, que suggère-t-il exactement sur les recommandations du Secrétaire général? Que recommandez-vous?

Mme McDougall: Nous avons exprimé notre appui aux principes fondamentaux du document *Agenda pour la Paix*, sans toutefois en appuyer la totalité. Nous avions d'ailleurs été abondamment consultés lorsque ce document a été rédigé. Le Secrétaire général a eu des entretiens avec les représentants de divers pays qui lui semblaient particulièrement concernés avant de publier ce rapport. Le Canada était l'un de ces pays. Beaucoup de nos idées se retrouvent donc dans ce document.

Nous pouvons évidemment faire un certain nombre de choses auprès d'autres pays par l'intermédiaire des Nations Unies et d'autres organisations. Nous pouvons notamment les encourager non seulement à signer le document, ce que beaucoup ont déjà fait, mais aussi à apporter à l'ONU l'appui financier dont elle aura besoin pour mener les missions nécessaires à l'avenir. Je suis à cet égard réconfortée de voir que les États-Unis vont payer leur facture et mettre ce genre de choses en pratique. Nous avons par exemple été parmi les premiers à recommander une intervention dans l'ex-Yougoslavie, à l'occasion d'un discours du premier ministre en septembre l'an dernier.

Aux Nations Unies et ailleurs, nous nous efforçons de traduire ces idées en action dans diverses régions du monde, et nous le faisions déjà avant la publication de ce ducument.

M. Blaikie: On ne va pas adopter du jour au lendemain toute cette politique. Cela se fera par étape. Certaines choses vont se réaliser, et d'autres non. Que recommande exactement le Canada à court terme pour ce qui concerne cette réforme des Nations Unies esquissée par le Secrétaire général?

Mme McDougall: Vous voulez parler de la réforme globale. Il y a plusieurs choses. . .

M. Blaikie: Quelles sont les priorités du Canada en ce qui concerne cette réforme? Que fait-il pour faire en sorte que, si l'imposition de la paix devient un élément du mandat des Nations Unies, une telle initiative relève directement des Nations Unies et non du Pentagone ou d'ailleurs?

Mme McDougall: Je ne suis pas certaine d'être d'accord avec votre hypothèse de base, mais je pense que nous pouvons intervenir sur un certain nombre de points et inciter les autres à le faire. Je dois avouer que je ne vois toujours pas très bien où vous voulez en venir. Nous avons recommandé l'admission du Japon et de l'Allemagne au Conseil de sécurité. Le premier ministre l'a fait. D'autres réformes peuvent être entreprises, mais ce n'est peut-être pas exactement de cela que vous voulez parler.

Il est important de réformer les organismes des Nations Unies, d'améliorer la gestion, de supprimer tout ce qui fait double emploi, etc.

Il y a dans ce document une suggestion, l'une des rares que nous rejetons, qui serait de placer les troupes sous le commandement direct du Secrétaire général. Nous souhaitons pouvoir toujours conserver le droit de décider nous-mêmes de

[*Texte*]

missions—by going through the kind of exercise we went through last week, for example, by sending a reconnaissance mission into the Sarajevo region—for ourselves and to not have it automatically go to the Secretary General for a decision.

But what Canada has done and is advocating that other countries do is to always ensure that it has a force ready, on call, for the UN and ready to go on very short notice. But we retain the right to make the decision ourselves as to whether the members of that force should participate or not.

Mr. Blaikie: I have one last question for the minister. You talked about the overall budget of the UN with respect to peacekeeping in 1992 as being $2.8 billion, is that right? And you spoke of the budget for Canada as being approximately $100 million.

Mrs. McDougall: Yes.

Mr. Blaikie: When you consider the military budgets of the countries of the world, such as the United States or, for that matter, even Canada, this sort of feeling that you are expressing and that members of other governments are expressing—that this role of peacekeeping is getting to be a bit costly, although we are still talking about absolute peanuts compared to the defence and military budgets of most the countries of the world... Why is there this tremendous anxiety about the cost of peacekeeping, which seems to me, on the face of it, to be a worthwhile activity, while there doesn't seem to be a corresponding anxiety about the money being spent on other things in much larger military budgets? The $100 million Canada spends on peacekeeping is not much, when compared to the entire defence budget of the country, is it?

Mrs. McDougall: The $100 million is our assessed contribution from the United Nations, not the cost of maintaining the forces and their equipment and so on. That is an assessed contribution and it is calculated proportionately for all countries that pay their peacekeeping assessments, of which we are one. So we have costs over and above that figure, which come out of our normal defence budget.

I am not complaining about the amount of money we spend on peacekeeping as opposed to the amount of money we spend on other things. I am saying that the demand for peacekeeping will continue, that there will be greater costs, which should be shared internationally, and that we are prepared to do our share in the most effective way possible. But like all countries—leaving aside the arguments as to what they're spending on military or not—our resources are finite. Therefore, how do we best use our resources to deal with the situations in which we find ourselves?

Mr. Crosby (Halifax West): Madam Minister, you began your remarks by indicating that Canadians are the most experienced peacekeepers in the world. That statement begs the question of whether that role was volunteered for or was forced upon us.

[*Traduction*]

missions particulières—en faisant par exemple le même genre d'exercices que la semaine dernière où nous avons envoyé une mission de reconnaissance dans la région de Sarajevo—au lieu de devoir automatiquement passer par une décision du Secrétaire général.

En revanche, ce que le Canada a fait et ce qu'il recommande à d'autres pays de faire, c'est d'avoir un contingent prêt à se mettre très rapidement à la disposition des Nations Unies. Nous conservons toutefois le droit de prendre nous-mêmes la décision de participer ou non à une intervention.

M. Blaikie: J'ai une dernière question à poser à la ministre. Vous avez dit que le budget global des Nations Unies pour le maintien de la paix en 1992 était de 2,8 milliards de dollars, n'est-ce pas? Et vous avez dit que le budget du Canada était d'environ 100 millions de dollars.

Mme McDougall: Oui.

M. Blaikie: Quand on songe au budget militaire de divers pays comme les États-Unis ou même le Canada, et qu'on vous entend comme d'autres représentants d'autres gouvernements donner l'impression que ce rôle de maintien de la paix commence à nous coûter cher, on se rend bien compte qu'en réalité c'est une goutte d'eau dans l'océan des budgets de la défense et des budgets militaires de la plupart des pays du monde... Je me demande pourquoi on monte tellement en épingle le coût du maintien de la paix, qui me semble être une activité tout à fait valable, alors qu'on est loin de faire autant de tapage autour des dépenses entreprises au moyen de budgets militaires bien plus importants. Comparés au budget total de notre défense, les 100 millions que le Canada consacre au maintien de la paix sont une bagatelle, non?

Mme McDougall: Ces 100 millions de dollars sont notre cotisation officielle aux Nations Unies, et non ce que nous coûte ces troupes et leur matériel, etc. C'est une cotisation calculée de façon proportionnelle pour tous les pays qui, comme nous, cotisent au maintien de la paix. Mais nous avons des frais supplémentaires imputés à notre budget normal de la défense.

Je ne critique pas les montants que nous consacrons au maintien de la paix par opposition à ce que nous consacrons à d'autres choses. Je dis simplement que la demande de maintien de la paix va se poursuivre avec des coûts accrus, que ces coûts devraient être répartis sur la communauté internationale et que nous sommes prêts à faire notre part de la façon la plus efficace possible, mais, comme tous les autres pays—en laissant de côté la question du montant qu'ils consacrent ou non à leurs dépenses militaires—nous avons des ressources qui ne sont pas infinies. La question est donc d'utiliser au mieux nos ressources face aux situations auxquelles nous sommes confrontées.

M. Crosby (Halifax-Ouest): Madame la ministre, vous avez dit au début de vos remarques que le Canada était le pays qui avait le plus d'expérience au monde en matière de maintien de la paix. Inutile dans ces conditions de se demander si ce rôle nous a été imposé ou si nous l'avons assumé volontairement.

[*Text*]

When you consider the state of the national debt and the annual deficit, which I think everybody agrees is a serious concern to all Canadians, is it possible that we can put some parameters on our contribution in terms of world-wide peacekeeping, so that we decide what role and contribution we are going to make, rather than being reactive to what is going on in the world? Do you see that as a possibility in order to put limitations on our efforts, both on the side of the national defence budget and of the External Affairs budget?

Mrs. McDougall: Yes, I do see that approach as a possibility, and there have been several statements on this publicly. When I was at the United Nations General Assembly in September, I said then that it was not going to be possible for us to take part in all missions into the indefinite future that have come to have some considerable cost. There have been other statements like that. Some of our defence people have said the same thing; that they are running up against the limit of their resources. That doesn't mean we are backing away from the commitment.

Then you get into a general discussion about whether you put in more resources, and I think it is very clear that, within the Canadian context at the moment, in terms of the overall government deficit, as you have suggested, there will be a limit if we decided as a government to increase it. There is that level of decision.

• 1625

The other kind of decision I was talking about is the one in terms of other countries and the role they should play. Maybe in the future we can lend logistical support, command support, and that kind of thing that makes better use of the resources we have. Other countries should be taking their responsibilities as well.

I've certainly been encouraging the larger countries, such as Japan and Germany, to do that. Other countries, as well, are getting more involved. We brought the Russian military here to spend some time on a seminar with our defence people to talk about the military in a democratic society. They are now beginning to be more interested in peacekeeping and are indeed providing some troops.

This can lead to problems of command, standards and all those things we know more about and are more experienced at than some other countries, but I think over time that will evolve as a solution.

Mr. Crosby: I was thinking of painting with a broader brush. We may have to make hard decisions on how much of our resources we are going to allocate to education, to medical care, to public works. How can we possibly be drawn into the position of having an open-ended contribution to world peacekeeping? Surely we have to have some limitations. I realize those limitations are there in the form of the National Defence budget, in the form of the External Affairs envelope and so on, but why should we be ashamed to say this is the limit on what we are willing to contribute in terms of national or taxpayers' dollars? Does that present difficulties to you?

[*Translation*]

Étant donné la situation de notre dette nationale et notre déficit annuel, qui préoccupent tous les Canadiens, tout le monde le reconnaîtra, pourrions-nous établir des paramètres pour notre contribution au maintien de la paix internationale et décider à l'avance de notre rôle et de notre contribution plutôt que de nous contenter de réagir à des situations? Pensez-vous que cela pourrait être une façon de mettre des limites à nos efforts tant en ce qui concerne le budget de la Défense nationale que celui des Affaires extérieures?

Mme McDougall: En effet, c'est une possibilité et il y a eu plusieurs déclarations publiques à ce sujet. Quand j'étais à l'Assemblée générale des Nations Unies en septembre, j'ai dit que nous ne pourrions pas continuer indéfiniment à participer à toutes les missions car leur coût est devenu considérable. Il y a eu d'autres déclarations du même genre. Les autorités de la défense ont dit la même chose, en faisant valoir qu'elles étaient à la limite de leurs ressources. Cela ne signifie pas que nous faisons machine arrière.

Il y a ensuite la question plus générale de savoir si l'on doit augmenter les ressources, et je pense qu'il est évident, compte tenu de la conjoncture actuelle au Canada, compte tenu du déficit global du gouvernement comme vous l'avez dit, qu'il y aura une limite à l'augmentation éventuelle que le gouvernement pourra décider.

Je parlais également de décisions relatives aux autres pays, au rôle qu'ils doivent jouer. Il se peut que, à l'avenir, nous puissions offrir un soutien sur le plan de la logistique et du commandement ou autrement, de manière à mieux exploiter les ressources dont nous disposons. D'autres pays ont également à prendre leurs responsabilités.

Pour ma part, j'ai certainement encouragé les plus grandes puissances, le Japon et l'Allemagne, à le faire. D'autres pays souhaitent aussi participer davantage. Nous avons invité des militaires russes à participer avec les nôtres à une séance sur le rôle des forces militaires dans une société démocratique. Les Russes s'intéressent davantage au maintien de la paix à l'heure actuelle et fournissent même des troupes.

Voilà qui peut causer des problèmes de commandement, de normalisation et d'autres difficultés, mais c'est précisément là où nos connaissances et notre expérience sont plus considérables que celles d'autres pays et où se trouve sans doute la solution.

M. Crosby: Dans une perspective plus globale, nous aurons peut-être à prendre des décisions pénibles sur l'ampleur des ressources que nous allons affecter à l'éducation, aux soins médicaux, aux travaux publics. Comment se fait-il que nous puissions être disposés à accepter de contribuer sans limite au maintien de la paix dans le monde? Nous avons certainement des limites. Je comprends bien qu'il existe des limites: celles du budget de la Défense nationale et du budget des Affaires extérieures et ainsi de suite. Mais pourquoi devrions-nous être mal à l'aise de dire qu'il existe une limite au-delà de laquelle nous ne dépenserons pas l'argent des contribuables ou du pays? Cet aspect présente-t-il des difficultés pour vous?

[*Texte*]

Mrs. McDougall: Well, no. I think it's going to happen sooner or later, and that's why I think it's important that we have this discussion. Sooner or later we're going to have to look at our pie and the proportion that goes to this, just as we look at the proportion that goes to other things. That's the point I was essentially making at the UN, which some of our military people have also made. It is in the context of continuing to assume an international responsibility.

I think also this is a contribution that Canada has made to the world, for which we are highly regarded, and it gives us a kind of intangible and moral presence, if you will, that goes beyond the dollars spent. I don't know how you measure that or how to explain it, but obviously even having said that there's a limit.

Mr. Crosby: To comment on that remark, mention was made of obtaining a mandate from the Canadian people. That's not the solution; that's the problem. You can't obtain a mandate from the Canadian people on these matters. I think you have to make a decision as to what resources, finances, you're going to commit to that objective and stick to it as much as possible.

I would like to go over with you briefly your reference to the six elements in peacekeeping. They range from diplomacy at the outset to peace enforcement, which involves a clear military aspect. Can you give us any idea of how we can decide beforehand what limitations we can place on this?

Mrs. McDougall: I'm sorry Mr. Chairman, I'm having trouble hearing the question.

Mr. Crosby: You reviewed the six elements of peacekeeping, starting with diplomacy, ending with peace enforcement. Can you give us a little more of your idea on that? Does one lead to the other? If you enter into preventive diplomacy, as you described it, are you committing yourself to eventual peacekeeping and peace enforcement?

Mrs. McDougall: Well, not necessarily. First of all, if preventive diplomacy works the way one would hope, we can all go home. But as Douglas Hurd said—and I give him full credit for this line, I wish I'd thought of it myself—diplomats cost a lot less than infantry battalions. Therefore, we should probably put greater emphasis on preventive diplomacy for a number of reasons, not the least of which is that if you can anticipate hostilities you save lives. You ensure that stability doesn't disintegrate within a region to the point at which there's an enormous cost in terms of human suffering as well as financially. Those costs have to be considered, obviously. Fundamentally, what we're looking at is the kind of human suffering we're prepared to tolerate as an international community, not just as Canada.

• 1630

Mr. Crosby: I was thinking in terms of determining what our commitment to any particular situation is. Do we commit ourselves to all instruments by entering into preventive diplomacy, for example?

[*Traduction*]

Mme McDougall: Eh bien, non. Tôt ou tard, nous devons le faire et voilà pourquoi j'estime que cette discussion est importante. Tôt ou tard, nous allons devoir déterminer quelle proportion de nos ressources est affectée au maintien de la paix, tout comme nous le faisons dans d'autres cas. C'est essentiellement le message que je livrais aux Nations Unies, comme l'ont fait d'ailleurs certains de nos représentants militaires. En le faisant savoir, nous prenons nos responsabilités à l'échelle internationale.

Par ses activités de maintien de la paix, le Canada a apporté au monde une contribution qui lui vaut une grande estime et qui lui confère une sorte d'autorité morale qui ne se mesure pas en dollars. Je ne sais pas comment expliquer cela au juste, mais il y a le fait de déclarer que notre contribution a des limites.

M. Crosby: Je commenterai cette observation en la rattachant à l'observation selon laquelle il faudrait obtenir un mandat de la population canadienne. Il ne s'agit pas là d'une solution mais d'un problème. Il est impossible d'obtenir un mandat de la population canadienne sur une question de ce genre. Je crois plutôt qu'il vous faut prendre une décision au sujet de l'ampleur des ressources que vous allez consacrer à l'objectif et puis vous y tenir dans la mesure du possible.

J'aimerais repasser avec vous rapidement les six éléments du maintien de la paix dont vous avez parlé. Ils vont de la diplomatie à l'imposition de la paix, qui comporte nettement une dimension militaire. Pouvez-vous nous dire comment nous pouvons décider à l'avance des limites à imposer?

Mme McDougall: Je m'excuse, monsieur le président, j'ai de la difficulté à entendre la question.

M. Crosby: Vous avez passé en revue les six éléments du maintien de la paix, en commençant par la diplomatie et en terminant par l'imposition de la paix. Pouvez-vous nous expliquer un peu votre pensée à ce sujet? Un type d'intervention mène-t-il à l'autre? La diplomatie préventive implique-t-elle un engagement éventuel à l'égard du maintien de la paix et de l'imposition de la paix?

Mme McDougall: Pas nécessairement. Tout d'abord, si la diplomatie préventive débouche sur les résultats souhaités, alors nous pouvons tous rentrer chez-nous. Mais, comme l'a dit Douglas Hurd—et je tiens à lui attribuer tout le mérite d'un bon mot que j'aurais voulu moi-même inventer—les diplomates coûtent beaucoup moins cher que les bataillons d'infanterie. Ainsi, nous devrions probablement accorder beaucoup plus d'importance à la diplomatie préventive et cela pour plusieurs raisons, ne serait-ce que parce que le fait de prévoir les hostilités permet de sauver des vies. Ce genre d'intervention permet d'éviter la déstabilisation d'une région et les énormes coûts humains et financiers que cela entraîne. De toute évidence, il faut tenir compte de ces coûts. En réalité, ce qui est en jeu ici, c'est la capacité de l'ensemble de la collectivité internationale, et non seulement du Canada, de tolérer la souffrance humaine.

M. Crosby: Je cherchais à déterminer quel était le degré de notre engagement dans une situation donnée. Est-ce qu'une démarche de diplomatie préventive, par exemple, nous engage à toutes les autres formes d'intervention?

[*Text*]

Mrs. McDougall: Not necessarily, but I should say that given that the best peacekeepers are trained soldiers, one of the reasons we have this excellent reputation around the world is that we have provided very high quality troops who meet very high standards. Those skills don't alter from one to the other, and if you have a defence capacity that meets a peacekeeping requirement, it can also meet some of the other requirements. Obviously there is a cost involved in those activities, but one is not necessarily more costly than the other because they fundamentally use the same people and the same equipment.

Mr. Crosby: I have one question on the financial side. I think everybody is aware of the financial restrictions on any government efforts in peacekeeping or any other area. Is there any possibility that there is some international method of payment that can be established for peacekeeping? Is there any real possibility of any kind of financial return for peacekeeping services through the UN or otherwise?

Mrs. McDougall: The only means that really are available are the assessed contributions. The other costs are to some extent costs we will have anyway. We're going to keep our soldiers in uniform, we're going to ensure that they have equipment, we're going to ensure that they get fed. So some of those costs are going to exist. In terms of the breakdown of those costs, those are things that I think the military people could probably answer in more, very specific operational detail than I could, but some of those costs will exist anyway as long as we want to have a well-maintained military force.

Mr. Crosby: No. I was thinking more of other nations making financial contributions which were not willing or able to provide actual peacekeeping services.

Mrs. McDougall: There is an assessed contribution to member countries and they do. . .to the United Nations. That would include a wide range of countries, whether they contribute or not.

The Chairman: Just before I go to Mr. Flis, I want to ask, because I've never quite understood how it works that there is this assessed contribution and yet we contribute troops apparently entirely at our cost, whether we shouldn't be arguing that all the costs should be borne by the UN and we should be paying our respective share.

Mrs. McDougall: No, we get a reimbursement. . .

The Chairman: If some are voluntary or something?

Mrs. McDougall: There are three things that have happened. One is assessed contributions, which are paid across the board by UN members. The second is voluntary assessed contributions, which are paid by a smaller number of people. The third is unique and has only happened once, when we went into Bosnia last summer. We were asked to go in at our own expense. It was the first time the UN did that, and it did it because at the time it felt it didn't have the

[*Translation*]

Mme McDougall: Pas nécessairement. Je dois dire cependant que, puisque les soldats entraînés font les meilleurs gardiens de la paix, si nous avons une si bonne réputation partout dans le monde, c'est que nous avons fourni des troupes de très grande qualité qui répondent aux normes les plus élevées. Les divers types d'interventions exigent les mêmes compétences. Par conséquent, si nos forces armées sont aptes au maintien de la paix, alors elles peuvent également répondre à d'autres types de besoins. Évidemment, ces interventions coûtent quelque chose. Mais l'une n'est pas nécessairement plus coûteuse que l'autre puisque, dans les deux cas, on fait essentiellement appel aux mêmes personnes et aux mêmes matériels.

M. Crosby: J'ai une question qui vise l'aspect financier. Nous sommes tous conscients des limites financières imposées à tout gouvernement, tant en matière de maintien de la paix que dans tout autre domaine. Pourrait-on envisager une méthode internationale de paiement des services de maintien de la paix? Est-il possible d'envisager que les services de maintien de la paix soient payés par l'ONU ou autrement?

Mme McDougall: La seule méthode qui existe à l'heure actuelle est celle des cotisations. Dans une certaine mesure, les autres coûts sont des coûts que nous avons à assumer de toute manière. Nos soldats sont déjà logés, nourris, payés et équipés. Nous assumons déjà certains de ces coûts. Pour ce qui est de leur ventilation, les militaires pourront vous donner une réponse beaucoup plus détaillée que je ne suis en mesure de le faire. Il n'en reste pas moins que certains coûts vont exister de toute manière dans la mesure où nous voudrons nous doter de forces armées aptes au combat.

M. Crosby: Non. Je songeais plutôt à la participation financière de pays qui ne veulent pas ou ne souhaitent pas fournir des services de maintien de la paix.

Mme McDougall: Une quote-part est fixée pour chaque pays membre. . . à verser aux Nations Unies. Il s'agit d'un grand nombre de pays, qu'ils la versent ou non.

Le président: Avant de donner la parole à M. Flis, j'ai une question à poser au sujet d'un aspect que je n'ai jamais très bien compris. En plus de cotiser, il semble que nous contribuons des troupes entièrement à nos propres frais. Ne devrions-nous pas soutenir que l'ONU devrait assumer tous les coûts et que nous devrions nous limiter à verser notre quote-part?

Mme McDougall: Non, nous sommes remboursés. . .

Le président: En cas de cotisations volontaires ou quelque chose du genre?

Mme McDougall: Il existe trois formules. D'une part, les cotisations, qui sont versées par l'ensemble des membres des Nations Unies. D'autre part, les cotisations volontaires, qui sont versées par un petit nombre de pays. Une troisième formule existe également. Elle n'a été appliquée qu'une seule fois, dans le cas de notre intervention en Bosnie l'été dernier. L'ONU nous a demandé de participer à nos propres frais. C'était la première fois qu'elle formulait une telle

[*Texte*]

capacity to fund the operation. Now on the new mission into the region, near Bosnia. . . What they found, of course, by doing that is they now have two kinds of troops there: those who get paid and those who don't.

Sorry, I messed this up, and that is that there is a reimbursement. If you are Japan and you have an assessed contribution but you're not sending soldiers. . .but if you are Canada and you have an assessed contribution—

The Chairman: In theory it's net net?

Mrs. McDougall: —and you are sending soldiers, you get something back, but it is not enough to cover all of the costs. I asked for a breakdown of how much we get back, and it varies from mission to mission. Over time we have paid for roughly 50% of our involvement in peacekeeping through a whole range of peacekeeping missions.

The Chairman: If that exists, I'd appreciate if we could see it. It would be useful to us if the proper documentation existed.

Mrs. McDougall: I don't have a written response to that, but it varies widely from mission to mission. There are great extremities.

The Chairman: Thank you.

• 1635

Mr. Flis (Parkdale—High Park): After hearing the defence minister make the announcement yesterday, and hearing from the Secretary of State today, it is very clear, Mr. Chairman, that it's high time the government produced a peacekeeping policy discussion paper. That would give us some guidance and some format to work on. The United Nations put out *Agenda for Peace*. I think it's time the Secretary of State for External Affairs did the same to guide us.

I just can't believe what I just heard, that we can't go to the Canadian people to formulate peacekeeping policy. Who the hell is going to pay for this policy?

The confusion we have here, Madam Minister, is that the defence minister seems to be putting more money into helicopters. In the policies you're setting up, you need more ground troops. My God, let's get our act together here.

I'd like to refer to some of the comments you made, Madam Minister, at the recent seminar, Canada's agenda for international peace and security. You said there were new demands and dangers associated with peacekeeping. Peace missions today are riskier than ever, but they are entered into only after "thorough analysis, particularly by our military". I assume you mean our Canadian military.

This remark, of course, provoked General Lewis Mackenzie to come out with his analysis. He said the United Nations knew little or nothing about how to mount peacekeeping operations. Speaking of Yugoslavia, General Mackenzie went on to say:

[*Traduction*]

demande et elle l'a fait parce qu'elle se jugeait incapable à l'époque de financer l'opération. Maintenant, pour ce qui est de la nouvelle mission dans la région, près de la Bosnie. . .on a pu constater que cette formule créait deux catégories de soltats: ceux qui étaient payés et ceux qui ne l'étaient pas.

Je m'excuse de ne pas avoir parlé jusqu'à maintenant du remboursement. Si le Japon, par exemple, cotise sans envoyer de soldats, il n'est pas remboursé. Par contre, si le Canada cotise. . .

Le président: En théorie, cela s'équilibre?

Mme McDougall: —et envoie des soltats, alors il obtient un remboursement, qui ne suffit pas cependant à couvrir l'ensemble des coûts. L'importance du remboursement par rapport aux coûts varie d'une mission à l'autre, d'après les chiffres que j'ai pu obtenir. Au fil des années, nous avons financé à peu près 50 p. 100 de notre participation aux diverses missions de maintien de la paix.

Le président: Si ces données existent, il nous serait très utile de les voir.

Mme McDougall: Je n'ai pas de réponse écrite à ce sujet, mais la proportion varie considérablement d'une mission à l'autre. Les écarts sont considérables.

Le président: Je vous remercie.

M. Flis (Parkdale—High Park): Après l'annonce qu'a présentée la ministre de la Défense hier et ce que nous dit aujourd'hui la secrétaire d'État, il apparaît clairement, monsieur le président, qu'il est grand temps que le gouvernement présente un document de travail sur la politique en matière de maintien de la paix. Cela nous donnerait une idée de l'orientation choisie et une base de travail. Les Nations Unies ont publié leur *Agenda pour la paix*. Je pense qu'il est temps que le secrétaire d'État aux Affaires extérieures en fasse autant pour nous donner une orientation.

Je n'arrive pas à croire ce que je viens d'entendre, c'est-à-dire qu'on ne peut pas s'adresser à la population canadienne pour formuler la politique de maintien de la paix. Qui va donc la payer, cette politique?

Il y a là, madame la ministre, une confusion qui tient au fait que la ministre de la Défense semble investir plus d'argent dans les hélicoptères. Dans les politiques que vous mettez en place, il vous faut davantage de forces terrestres. Mon Dieu, essayons de coordonner nos activités.

Je voudrais revenir sur certaines observations que vous avez présentées, madame la ministre, lors du récent séminaire Le programme du Canada pour la paix et la sécurité dans le monde. Vous avez dit que le maintien de la paix présentait de nouvelles exigences et de nouveaux dangers. Que les missions de paix sont plus dangereuses que jamais, mais que l'on ne s'y engage qu'après une analyse en profondeur, surtout de la part de notre armée. Vous voulez sans doute parler de l'armée canadienne.

Cette observation a bien sûr incité le général Lewis Mackenzie a présenté sa propre analyse. Selon lui, les Nations Unies n'ont aucune ou pratiquement aucune idée de l'organisation des opérations de maintien de la paix. Le général Mackenzie a ensuite ajouté au sujet de la Yougoslavie:

[*Text*]

It was an impossible plan that was put in place. It never had a chance to work. Soldiers said that, nobody [listened] to us, and now people are dying.

With all this confusion, Mr. Chairman, we're requesting that the minister does put forth some peacekeeping policy discussion paper that would formulate a peacekeeping plan—a Canadian peacekeeping plan, not one by technocrats.

I have another important issue I'd like to raise, Madam Minister. You mentioned in your remarks today that you are supporting an international court, an international court set up to analyse the evidence of the atrocities happening in former Yugoslavia. We're hearing daily about the sides that are causing the atrocities and about the victims of these atrocities. My colleague from Hamilton West raised this in the House of Commons today, under Standing Order 31.

This weekend some members were handed forms. On Sunday I was handed a couple of hundred forms under the heading "Data Input Form":

Those able to provide substantiated information on breaches of humanitarian law in the former Yugoslavia are invited to complete the following questions and submit this form to:

Information Coordinator, 160 Elgin Street, Main Plaza, P.O. Box 70090, Ottawa, Ontario, K2P 2M3

Canada will draw on information gathered by this process in preparing a report to the United Nations Secretary General.

I'd like to know who is this information coordinator. Who is "Canada", who will draw on this information and make a report to the United Nations?

Please do not be discouraged by the length and detail of this form. You may have answers only for few questions, however even partially completed forms can be useful. Please answer in either English or French. . .

The headings are: "Identification of the Person Making the Report", "Identification of the Victims", "Description of Events", "Perpetrator(s)".

Any Canadian can fill out this form, naming the perpetrators. But the person does not have to put down her or his name. That's what the directions say.

Let's say that, as we've already seen, this person is filling out the form because he has this evidence, as reported in *The Orlando Sentinel* on January 17, stating that Zelka Rajcic, 18, was raped by her Muslim neighbours. *The Star* has it that the same person, Zelka Rajcic, 18, was raped by Serbs.

It depends on who is filling out this form. One would accuse the Muslims, the other would accuse the Serbs.

The Chairman: Mr. Flis, I hesitate to interrupt, but you've now been five minutes putting a question in a five-minute round.

Mr. Flis: I would like to table this form, Mr. Chairman.

[*Translation*]

Le plan mis en place était impossible à réaliser. Il n'avait aucune chance de réussite. Les soldats l'ont dit, personne ne nous a écoutés et maintenant des gens meurent.

Face à cette confusion, monsieur le président, nous demandons à la ministre de présenter un document de travail sur la politique de maintien de la paix qui formulerait un plan, un plan de maintien de la paix du Canada ne reflétant pas seulement le point de vue de technocrates.

Il y a une autre question importante que j'aimerais soulever, madame la ministre. Vous avez déclaré aujourd'hui que vous êtes en faveur de la création d'un tribunal international qui étudierait des preuves des atrocités commises dans l'ancienne Yougoslavie. On nous parle quotidiennement des responsables de ces atrocités et de leurs victimes. Mon collègue de Hamilton-Ouest a soulevé cette question à la Chambre aujourd'hui au titre de l'article 31 du Règlement.

À la fin de la semaine dernière, certains députés ont reçu des formulaires. Dimanche, j'en ai reçu 200 ou 300 qui portaient le titre «Data Input Form»:

Les personnes en mesure de fournir des renseignements documentés au sujet de cas de violation des droits de la personne dans l'ancienne Yougoslavie sont invitées à répondre aux questions suivantes et à remettre le présent formulaire à l'adresse suivante:

Coordonnateur de l'information, 160 rue Elgin, Main Plaza, C.P. 70090, Ottawa (Ontario) K2P 2M3

Le Canada se servira des renseignements ainsi obtenus pour rédiger un rapport au Secrétaire général des Nations Unies.

J'aimerais savoir qui est ce coordonnateur de l'information. «Le Canada» veut dire qui? Qui se servira de ces renseignements pour rédiger un rapport aux Nations Unies?

Ne vous laissez pas décourager par la longueur et le caractère détaillé du présent formulaire. Vous ne pouvez peut-être répondre qu'à quelques questions seulement, mais un formulaire même rempli de façon incomplète peut être utile. Répondez à votre choix en anglais ou en français. . .

Les titres sont les suivants: «Identification de la personne présentant le rapport», «Identification des victimes», «Description des événements», «Auteur(s) du crime».

N'importe quel Canadien peut remplir ce formulaire, nommer des auteurs de crimes, sans pour autant indiquer son propre nom. C'est ce que disent les instructions jointes.

Disons par exemple que, comme nous l'avons déjà vu, cette personne remplit le formulaire parce qu'elle dispose de preuves que, comme on peut le lire dans *The Orlando Sentinel* du 17 janvier, Zelka Rajcic de 18 ans a été violée par ses voisins musulmans. Selon *The Star*, cette même personne, Zelka Rajcic, a été violée par des Serbes.

Cela dépend donc de qui remplit le formulaire. Un accuserait les Musulmans, un autre les Serbes.

Le président: Monsieur Flis, j'hésite à vous interrompre mais cela fait déjà cinq minutes que vous posez une question et vous n'avez pas droit à plus de temps.

M. Flis: Je voudrais déposer ce formulaire, monsieur le président.

[*Texte*]

Who came out with these forms? Why are they out there in the public when members of Parliament know nothing about them? Since when did we get into this kind of Draconian fact-finding collecting?

• 1640

Mrs. McDougall: Let me say, first of all, that this is under a UN investigative team. It's a UN commission of experts. Commander Fenrick from Canada is a member of that commission and we have an investigative team assisting to provide evidence. Let me assure you there must be, before anything happens, the development of a strong legal case. Nothing will move forward and no information will be provided to anyone else, except under the most stringent legal terms.

We're certainly not asking people to spy on other people. What we are saying is that we regard some of the things that have gone on in the former Yugoslavia as criminal in nature, as war crimes. That principle has been established by the United Nations. To the extent we can assist without violating people's human rights, we will do so.

Nobody's forced to fill out the forms.

Mr. Flis: You missed the whole point, Madam.

Mrs. McDougall: No, I haven't.

Mr. Flis: I will fill it out without putting my name on there.

Mrs. McDougall: What I'm saying is nothing will happen unless there's a strong legal case. This is not something that we take lightly or that the UN takes lightly.

Mr. McLean (Waterloo): I would like to invite a comment on two issues. One, the question of linkages between the *Agenda for Peace* and the agenda for development, and the question of political profile on the whole question of peacekeeping and leadership that Canada might play.

You clearly and wisely embraced the concept of cooperative security, recognizing the linkages between security in its traditional military sense and security in the economic, social and environmental sense. It seems to me what has yet to be done nationally and internationally is to develop the institutional capacity to assess, respond and plan governmental actions in accordance with this larger view of security. The Secretary General prefigured this. In the part where you raised the question on how to anticipate hostility, he recognizes that as long as the roots of poverty, particularly global poverty, are there, we're likely to be seeing a large measure of disturbance internationally where the UN or regional bodies will be called upon.

The Security Council suggested there's now a need for an agenda for development to complement the *Agenda for Peace*. I'm wondering what is being done to examine the linkages between the two and to develop mutually enforcing

[*Traduction*]

Qui a produit ce formulaire? Pourquoi le diffuse-t-on à la population alors que les députés n'ont pas été informés? Depuis quand nous lançons-nous dans des opérations de collecte de renseignements aussi draconiennes?

Mme McDougall: Laissez-moi d'abord vous dire que cela se fait sous couvert d'une équipe d'enquête de l'ONU. C'est une commission d'experts de l'ONU. Le commandant Fenrick du Canada fait partie de cette commission et nous avons une équipe de recherche qui l'aide à fournir les preuves recherchées. Je peux vous garantir qu'avant que quoique ce soit se fasse, il faudra avoir de solides preuves juridiques. Rien ne sera mis en oeuvre et aucun renseignement ne sera fourni à qui que ce soit sans que toutes les précautions juridiques aient été prises.

Nous ne demandons assurément à personne d'espionner qui que ce soit d'autre. Nous disons simplement que, selon nous, certaines choses qui se passent dans l'ancienne Yougoslavie sont de nature criminelle, constituent des crimes de guerre. Ce principe a été établi par les Nations Unies. Dans la mesure où nous pouvons apporter une aide sans porter atteinte aux droits de la personne, nous le ferons.

Personne n'est forcé de remplir ce formulaire.

M. Flis: Vous n'avez pas du tout compris le problème, madame.

Mme McDougall: Si, je l'ai compris.

M. Flis: Je le remplirai sans indiquer mon nom.

Mme McDougall: Je vous dis que rien ne se fera si l'on n'a pas toutes les preuves requises. Ce n'est pas quelque chose que nous prenons à la légère ou que l'ONU prend à la légère.

M. McLean (Waterloo): Je voudrais savoir ce que vous pensez de deux questions. D'abord celle du rapport entre *Agenda pour la paix* et agenda pour le développement, et la question du profil politique de tout ce qui touche au maintien de la paix et au rôle potentiel de chef de file du Canada.

Vous avez nettement et à juste titre adopté le concept de sécurité collective, en reconnaissant les liens qui existent entre la sécurité au sens traditionnel militaire du terme et la sécurité au sens économique, social et environnemental. Il me semble que, au plan national et international, il reste à créer une capacité institutionnelle d'évaluer, de réagir et de planifier en établissant des mesures gouvernementales correspondant à cette conception étendue de la sécurité. Le Secrétaire général en a donné un avant goût. Là où vous avez soulevé la question de la façon de prévenir les hostilités, il reconnaît que tant que la pauvreté existe, surtout au niveau international, nous risquons de voir se produire de nombreux troubles dans lesquels l'ONU ou des organismes régionaux devront intervenir.

Le Conseil de sécurité a dit qu'il faut maintenant compléter l'Agenda pour la paix par un agenda pour le développement. Je me demande ce qui se fait pour définir les liens entre les deux et pour mettre au point des politiques et

[*Text*]

policies and programs. For example, what institutional mechanisms are being developed that can address these on a continuing basis? The impetus in starting this discussion. . .the Secretary General's paper prefigured it.

In the discussion this fall as the debate went on in the General Assembly, the UN was dividing and saying until we deal with the agenda for development, we are not interested in reinforcing this.

Secondly, on the question we've been debating on how we fund and how we give profile to peacekeeping. . .and given the changes that have taken place, the whole question of funding, for example, that the Secretary General responded to yesterday or the day before is being dealt with at a low political level. It's being dealt with after the initial political level when ministers and others came together and launched the *Agenda for Peace*. It is now being dealt with at the UN on an implementation and decision-making basis by the diplomatic forces, but not at a political level. There isn't a sense of political expectation for concrete results. Is it time for a broad, high-level meeting, either under Canadian auspices or UN auspices, to look at the future of peacekeeping and collective security? It might be much the same as the round table you convened here, but drawing that out and asking if Canada should take a lead in drawing together the peacekeepers at a higher political level, or should we do that at the UN?

• 1645

Mrs. McDougall: Certainly the suggestion is a worthwhile one. Let me just go back to your opening remark, where you talked about linking the *Agenda for Peace* and the agenda for development. When I was in New York last week I spoke to Dr. Boutros-Ghali about the potential for a published document similar to this. For a lot of reasons he was not encouraging about there being a similar kind of document in the near future. Most of these reasons have to do with the human resource part of the UN at this point, which I think at the senior levels is stretched to do the kind of work that it would take. For your information, I did encourage him to do what he could to proceed with a similar kind of document.

I think the idea is a valid one. Certainly the suggestion in the seminar last week that there should be some linkage between aid policy and peacemaking or security policy, I think is a good one. I can't say that we've gone very far down that track, but we have made a start in terms of human rights and democratic development and linking that to some of our aid policies.

The other aspects are well worth looking into, and I am certainly prepared to discuss with our UN ambassador, Louise Frechette, whether she thinks it is feasible to do something in conjunction with the UN. If not, we could certainly look at

[*Translation*]

programmes se complétant mutuellement. Par exemple, quels mécanismes institutionnels est-on en train d'élaborer qui pourraient répondre à ces problèmes de façon permanente? Pour lancer ce débat. . . le document du Secrétaire général a joué un rôle précurseur.

Lors des débats à ce sujet, l'automne dernier lorsque s'est réunie l'Assemblée générale, l'ONU n'était pas unanime à ce sujet et on a dit que tant qu'on n'aurait pas réglé la question de l'agenda pour le développement, on ne chercherait pas à renforcer cet autre aspect.

Deuxièmement, pour ce qui est du problème du financement du maintien de la paix et du profil que l'on veut lui donner. . . avec les changements qui sont intervenus, on traite maintenant à un niveau politique inférieur de la question du financement sur laquelle le Secrétaire général s'est exprimé, entre autres, hier ou avant hier. Cela fait suite à la décision prise initialement au niveau politique par les ministres et leurs collaborateurs lorsqu'ils ont lancé *Agenda pour la paix*. Ce sont maintenant les diplomates qui s'en occuppent aux Nations Unies pour ce qui est de la mise en oeuvre et des décisions corespondantes, mais cela ne se fait plus au niveau politique. Il ne semble pas que l'on s'attende politiquement à des résultats concrets. Le moment est-il venu d'organiser une vaste réunion de haut niveau, sous le parrainage du Canada ou de l'ONU, pour étudier l'avenir du maintien de la paix et de la sécurité collective? Cela pourrait ressembler à la table ronde que vous avez organisée ici, mais on l'élargirait et on chercherait à voir si le Canada devrait prendre l'initiative de rassembler les responsables du maintien de la paix à un niveau politique plus élevé ou si cela devrait se faire aux Nations Unies?

Mme McDougall: Voilà assurément une proposition intéressante. Dans votre introduction, vous avez parlé des liens entre l'*Agenda pour la paix* et l'agenda pour le développement. À New York, la semaine dernière, j'ai parlé à M. Boutros-Ghali de ce que pouvait apporter la publication d'un document de ce type. Pour diverses raisons, il n'était pas favorable à la publication d'un tel document dans un avenir rapproché. Ses raisons tenaient pour la plupart à la situation actuelle de l'ONU en matière de ressources humaines, car je crois que l'on manque de cadres capables de s'acquitter d'une telle tâche. Je vous signalerais toutefois que je l'ai encouragé à faire tout son possible pour publier un tel document.

Cette idée me paraît valable. On a d'ailleurs dit au cours du séminaire de la semaine dernière qu'il faudrait établir un lien entre la politique d'aide et la politique de maintien de la paix ou de sécurité, et cela me paraît juste. Je ne peux pas dire que nous ayons beaucoup avancé dans ce sens, mais nous avons fait un premier pas du côté des droits de la personne et de l'avancement de la démocratie en les reliant à certaines de nos politiques d'aide.

Les autres aspects méritent d'être étudiés et je suis assurément prête à en parler avec notre ambassadrice à l'ONU, Louise Fréchette, pour savoir si, à son avis, on peut faire quelque chose de concert avec cette organisation. Sinon,

[*Texte*]

something here. I found the experience of this particular seminar quite useful for everyone involved, and I think we can apply that kind of format to developing other things. So we would be prepared to look at that.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Madam Minister, we appreciate the offer you have made to discuss development relative to peacebuilding, because I was a little concerned that the basis of choice of countries to be favoured with Canadian development in the future might depend on whether or not we had been involved with peacekeeping in those particular situations. But that is for a further discussion.

I would like you to comment on which structure we would be likely to support. You have indicated that we don't necessarily want to be part of a UN force with a UN command, which is what our policy has been since the UN was first established back in 1945. The other alternatives, which are a UN command with Canadian forces or national forces—which is pretty much what we have now—going in and under some kind of a UN advisory structure but not necessarily UN command, are doing the job that the UN wants them to do. Which of these is likely to lead to an effective and affordable—I use that term advisedly—structure that Canada would support or at least like to become part of?

Mrs. McDougall: I think I've left some misunderstanding. If so I apologize. We will continue to serve under UN command in the field, as we have done in the past, but the decision to send troops on a particular mission—we will take that responsibility ourselves. We will not have troops under the command of the Secretary General that he can send, at will, to particular places.

Mr. Hovdebo: Thank you.

Mrs. McDougall: I am sorry if I didn't make that clear, because it is a very fundamental and important point.

• 1650

Mr. Hovdebo: Which of those three positions do you think we would support?

Mrs. McDougall: What were the other two?

Mr. Hovdebo: The second is UN command with forces that are attached, and the third is national forces. That's the situation we're finding ourselves in now. We're sent in there with only marginal advice from the UN as to what to do.

Mrs. McDougall: I'm not sure we received only marginal advice. Certainly our own people looked at it very thoroughly before we went into any of these operations. We've had independent advice from our military on sending them in. We have gone in following requests from the United Nations, after some discussion as to whether it fits our foreign policy objectives, and after hearing the advice of our military as to our capacity to do the job.

[*Traduction*]

nous pourrions nous tourner ailleurs. Ce séminaire m'a paru très utile pour toutes les personnes qui ont participé et je crois que l'on pourrait procéder de la même manière pour élaborer d'autres choses. Nous serions donc prêts à étudier cela.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Madame la ministre, nous nous félicitons que vous ayez proposé de discuter des rapports entre le développement et la consolidation de la paix, car je craignais quelque peu que le Canada n'ait tendance à accorder en priorité à l'avenir une aide au développement aux pays dans lesquels nous aurions participé à des opérations de maintien de la paix. Mais cela fera l'objet d'une discussion ultérieure.

Je voudrais savoir quelle structure vous paraît mériter d'être appuyée. Vous avez signalé que nous ne voulons pas nécessairement faire partie d'une force de l'ONU sous commandement de l'ONU, ce qui correspond à la politique que nous suivons depuis la création de cette organisation en 1945. Les autres options, comme des forces canadiennes ou nationales sous commandement de l'ONU—ce qui correspond à peu près à la situation actuelle—et une structure consultative de l'ONU qui n'aurait pas nécessairement le commandement des opérations, donnent les résultats qu'en attendent les Nations Unies. Laquelle de ces options permettra de mettre en place une structure efficace et d'un coût raisonnable—et je pèse ici mes paroles—à laquelle le Canada apporterait son appui ou serait tout au moins prêt à participer?

Mme McDougall: Je crois qu'il y a un malentendu. Si c'est le cas, excusez-moi de l'avoir causé. Nous continuerons de servir sous le commandement des Nations Unies sur le terrain, comme par le passé, mais c'est nous-mêmes qui assumerons la responsabilité de décider d'envoyer ou non des troupes participer à une mission donnée. Nous ne placerons pas sous le commandement du Secrétaire général des troupes qu'il pourra à sa guise envoyer ici ou là.

M. Hovdebo: Merci.

Mme McDougall: Je suis désolée si la chose n'était pas claire, mais c'est un point important, et même fondamental.

M. Hovdebo: À laquelle de ces trois positions pensez-vous que nous accorderons notre appui?

Mme McDougall: Quelles étaient les deux autres?

M. Hovdebo: La deuxième c'est un commandement des Nations Unies duquel dépendraient des forces armées, et la troisième, ce sont les forces nationales. C'est la situation que nous connaissons à l'heure actuelle. On nous envoie là avec seulement des instructions minimes de la part de l'ONU quant à ce que nous devons faire.

Mme McDougall: Je ne dirais pas que nous recevons seulement des instructions minimes. Nos spécialistes ont toujours étudié la question de très près avant que nous nous engagions dans l'une quelconque de ces opérations. Nous avons reçu les opinions indépendantes de notre armée sur ces envois de troupes. Nous sommes intervenus à la demande des Nations Unies après avoir vérifié dans chaque cas si cela correspondait à nos objectifs en matière de politiques étrangères et après avoir demandé l'avis de notre armée quant à notre capacité de faire le travail requis.

[*Text*]

I'm not sure how else we could do it. Maybe I'm missing the point here.

Mr. Hovdebo: My concern is that we are not going to have a United Nations peacekeeping and peacebuilding and peace force unless we have some structure that all countries of the world will agree to and serve under. There are many countries of the world that would probably be able to provide troops, but they can't afford to at the moment. But if there were a UN command they could attach to and if they were paid, that would be a UN force.

Is there some structure like this that we think should be put in place, a peacekeeping structure that everybody will adhere to or accept?

Mrs. McDougall: The short answer is no. What you're suggesting, then, is that there be a UN standing army—

Mr. Hovdebo: Well, that's one of them, yes.

Mrs. McDougall: —and that it consist of armies from countries that either don't have armies or can't afford to provide their armies to the UN. That's not something, necessarily, that I would be prepared to support. I think it is important that we ask for high standards of behavior and professionalism from the forces in the field that we are serving with, but I have not really seriously examined the possibility of a UN standing army.

The Chairman: I have to keep moving, I'm sorry.

Madam Duplessis.

Mme Duplessis (Louis-Hébert): Ma chère ministre, je remplace aujourd'hui M^me^ Bertrand qui ne peut être des nôtres. J'ai une question très brève.

La semaine dernière, dans le journal *La Presse*, j'ai vu un tout petit article qui mentionnait—on parlait d'une déclaration d'une ONG américaine qui oeuvrait en Bosnie—qu'en plus de se faire violer par les Serbes, les femmes là-bas étaient aussi tuées par leurs pères, leurs frères ou leurs enfants à cause de la religion musulmane.

Mme McDougall: Par leurs propres familles?

Mme Duplessis: Par leurs propres familles, après avoir été violées. Je ne sais pas si c'est la première fois que vous en entendez parler, mais cela me préoccupe drôlement. Je sais que vous avez déjà contribué pour une somme de 250 000$ afin d'essayer d'aider les femmes qui sont violées là-bas, mais j'aimerais quand même que vous vérifiiez si c'est vrai. Il semble que cette ONG-là est une ONG chrétienne. Il y aurait peut-être lieu de vérifier et de voir ce qu'on pourrait faire.

Mme McDougall: Je suis disposée à faire des recherches sur cette situation spécifique. Dans la quatrième convention de Genève, il y a quelque chose sur le viol des femmes comme crime de guerre, mais, à mon avis, cela ne comprend pas le viol des femmes par leurs familles.

[*Translation*]

Je ne vois pas très bien comment on pourrait procéder autrement. Peut-être ne vois-je pas où vous voulez en venir.

M. Hovdebo: Je pense que nous ne pourrons pas avoir de forces de maintien ou de consolidation de la paix des Nations Unies sans une structure acceptée par tous les pays du monde et à laquelle tous ces pays soient prêts à participer. Nombre d'entre eux seraient peut-être en mesure de fournir des troupes, mais ils ne peuvent pas se le permettre à l'heure actuelle. Mais s'il existait un commandement de l'ONU dont de telles troupes pourraient dépendre et qui les rémunérerait, cela deviendrait une force de l'ONU.

Conviendrait-il de mettre en place une structure de ce type, une structure de maintien de la paix à laquelle tout le monde adhérerait ou que tout le monde accepterait?

Mme McDougall: Je répondrai tout simplement: non. Vous proposez en fait une armée permanente de l'ONU. . .

M. Hovdebo: Oui, c'est une des possibilités, en effet.

Mme McDougall: . . .qui serait composée d'armées venant de pays qui n'ont pas eux-mêmes d'armées ou qui n'ont pas les moyens de fournir une armée à l'ONU. Ce n'est pas nécessairement quelque chose que je serais prête à appuyer. Il me paraît important d'exiger, de la part des forces auprès desquelles nous opérons sur le terrain, des normes élevées de comportement et de professionnalisme, mais je n'ai pas étudié sérieusement la possibilité d'avoir une armée permanente de l'ONU.

Le président: Nous devons passer à un autre député, excusez-moi.

Madame Duplessis.

Mrs. Duplessis (Louis-Hébert): Dear Madam Minister, I am here replacing today Mrs. Bertrand who was unable to join us. I have a very brief question.

Last week in Quebec's *La Presse*, I read a very short article that indicated—they referred to the statement from a U.S. NGO operating in Bosnia—that the women there were not only being raped by the Serbs but were also being killed afterwards by their fathers, their brothers or their children because of the Muslim religion.

Mrs. McDougall: By their own families?

Mrs. Duplessis: By their own family, after they had been raped. I do not know whether this is the first time that you have heard about this but it is a matter of very serious concern to me. I know that you have already contributed $250,000 in order to try to provide assistance to women who have been raped in that country, but I would like you to check whether this is true. That NGO seems to be a Christian organization. It might be useful to check and see whether anything can be done.

Mrs. McDougall: I am prepared to investigate this particular situation. In the Fourth Geneva Convention, there is something about the fact that the rape of women constitutes a war crime, but I do not think that the rape of women by their own family members is covered under that.

[*Texte*]

Mme Duplessis: Elles sont violées par les ennemis, et quand elles retournent dans leurs familles pour leur demander de l'aide... On a lu aussi qu'elles étaient parfois retenues jusqu'à trois ou quatre mois pour qu'on soit certain qu'elles n'aillent pas se faire avorter. Quand elles reviennent dans leurs familles, ce sont leurs propres pères, leurs propres frères ou leurs propres fils qui les tuent. Comprenez-vous?

• 1655

Mme McDougall: Ah, oui! J'avais mal saisi. À mon avis, bien sûr, c'est très grave, mais ce n'est pas un crime de guerre dans le sens conventionnel. Cependant, je demanderai à mes fonctionnaires d'examiner cette situation. Est-ce qu'il y a beaucoup de ces femmes?

Mme Duplessis: Je ne le sais pas. Dans l'article que j'ai vu dans *La Presse* de la semaine dernière, le nombre de femmes qui ont été tuées par leurs propres familles n'était pas mentionné, mais on sait que les enquêteurs...

Mme McDougall: Vous me donnerez le détail après la réunion. Je voudrais examiner l'article.

Mme Duplessis: Je ne l'ai pas ici, mais je peux le faire sortir par la Bibliothèque.

Mme McDougall: Cela va.

Mme Duplessis: Les enquêteurs de la Communauté européenne estiment qu'au moins 20 000 femmes ont été violées.

Mme McDougall: Oui, c'est très grave.

Mme Duplessis: Cependant, on ne connaît pas le nombre de femmes tuées par leurs propres familles.

Mme McDougall: Nous sommes très engagés en ce qui concerne les femmes. Pour déterminer les moyens d'aider les femmes qui sont dans des situations tragiques comme celle-là, nous avons maintenant le rapport de M^me^ Warburton qui donne plus de détails sur la situation.

Mrs. Stewart (Northumberland): Madam Minister, I'm very pleased that you're here to discuss this agenda with us today, but I must say that in your discussion of the agenda and the implications for Canada, I am struck by what appears to be a very narrow vision of the *Agenda for Peace*; narrow in light of what I understood the Secretary General to be trying to address. In fact, there is a strong linkage of the *Agenda for Peace* to an agenda for development, the development of which you've encouraged. But security means a lot more than what I hear you expressing as its meaning today. I have a great and grave concern about that.

Certainly, the cuts this government has brought to our official development assistance fly in the face of the spirit of what the Secretary General was trying to convey in his report, *Agenda for Peace*. With regard to cutting organizations such as CIIPS, if you want a broad, open, public discussion, that was a very bad policy to institute in this country at this time.

However, we did raise the issue earlier of our troops and the decision to go into Sarajevo, and I think it's very relevant to our discussion of the *Agenda for Peace*. You also quoted one of our negotiators there as saying that "Diplomats cost a lot less than infantry battalions".

[*Traduction*]

Mrs. Duplessis: They are raped by their enemies and when they come back home to ask for the family's help... I read also that they were sometimes confined for three or four months to make sure they wouldn't try to get an abortion. When they come back to their families, their own father, brother or son kills them. Do you understand that?

Mrs. McDougall: Oh, yes! I was mistaken. Well, certainly, I regard this as very serious but it is not a war crime in the conventional sense. I shall however instruct my officials to look into this situation. Are there many such cases?

Mrs. Duplessis: I do not know. In the article I read last week in *La Presse*, they did not indicate the number of women killed by their own family members but we know that the investigators...

Mrs. McDougall: You can give me some more details after the meeting. I would like to have a look at the article.

Mrs. Duplessis: I do not have it here with me but I can get it from the Library.

Mrs. McDougall: That's all right.

Mrs. Duplessis: The EC investigators estimate that there have been at least 20,000 rape victims.

Mrs. McDougall: Yes, it is a very serious problem.

Mrs. Duplessis: However, we do not know the number of women killed by their own family members.

Mrs. McDougall: We are very committed with regard to the women's problems. As a help in order to find out how to provide assistance to women who are in such tragic situations, we can now rely upon Mrs. Warburton's report that gives more details about the situation.

Mme Stewart (Northumberland): Madame la ministre, je suis heureuse que vous soyez avec nous pour parler de cette question aujourd'hui, mais je dois dire que, quand vous parlez de ce programme du Canada et de ses implications pour notre pays, je suis étonnée par ce qui me paraît constituer une interprétation très étroite de *l'Agenda pour la paix*; étroite par rapport à ce que cherchait à couvrir, selon moi, le Secrétaire général. En fait, il existe un lien étroit entre cet *Agenda pour la paix* et un agenda pour le développement dont vous encouragez l'élaboration. Mais la sécurité est quelque chose qui va beaucoup plus loin que ce que je vous ai entendu dire aujourd'hui. Cela me préoccupe très sérieusement.

À coup sûr, les coupures pratiquées par notre gouvernement dans l'aide au développement vont à l'encontre des idées qu'essayait de communiquer le Secrétaire général dans son rapport *Agenda pour la Paix*. Pour ce qui est de supprimer un organisme comme l'ICPSI, c'est une très mauvaise chose à faire à l'heure actuelle dans notre pays si l'on veut pouvoir discuter de cela de façon publique et ouverte.

Nous avons toutefois parlé auparavant de nos troupes et de nos décisions d'entrer dans Sarajevo et je pense que cela touche de très près votre discussion au sujet de l'*Agenda pour la paix*. Vous citez également un de nos négociateurs qui aurait dit que «les diplomates coûtent beaucoup moins cher que les bataillons d'infanterie».

[*Text*]

Mrs. McDougall: It was Douglas Hurd who said that.

Mrs. Stewart: But with regard to our peacekeepers who are being sent into Sarajevo—and you apparently felt it indispensable that they go and felt they had to go—they're also seen as being the diplomats. But there are a lot of families, a lot of people in this country, and families of those peacekeepers who feel that their diplomats are being sent as lambs to the slaughter.

You cannot slough off responsibility for assuring us today of their safety by saying that we have to speak directly to the defence minister. I'd like to hear you assure us that you have been assured—and how—that our peacekeepers being sent to Sarajevo are going to be protected and be able to carry out their duty as peacekeepers and diplomats safely and securely, because there is grave concern that this is not the case.

Mrs. McDougall: Well, yes, I can offer you the assurance that we have examined this situation in considerable detail, on the advice of our military. What I said was not that I do not accept the ultimate responsibility for a policy regarding peacekeeping, but that, in terms of the operational capacity, I rely on people with a lot more expertise than I have. I would certainly not want to send people into the field on the basis of my operational capacity to make that decision.

• 1700

I do want to assure those families that we do everything we can to ensure their security. We do not by any means send them as lambs to the slaughter. I absolutely deny that in any sense.

My father served in World War II. I think we all have family members, close or a little more distant, who served overseas or who served in the military in one form or another, either as volunteers or as professional permanent service. I recognize how families feel when their loved ones go into active duty. But I should say they are always aware that it's always something that can happen. Their people—

Mrs. Stewart: But there's a strong sense—

Mrs. McDougall: Let me finish, please. The people who join our armed forces, whether as reservists or as permanent members of the force, do so voluntarily. They are trained to go into active duty—

Mrs. Stewart: After parliamentary approval.

Mrs. McDougall: No, not necessarily after parliamentary approval. It is up to the government—

Mrs. Stewart: In your reference, they did.

Mrs. McDougall: —to make these types of decisions.

I think we're talking about two different issues here. We do everything we can, first of all, to ensure the security of people we send into situations like this, and secondly, to ensure their families are as well-looked after as they can be under those circumstances.

[*Translation*]

Mme McDougall: C'est Doulas Hurd qui a dit cela.

Mme Stewart: Mais pour ce qui a trait à nos forces de maintien de la paix qui sont envoyées à Sarajevo—et vous jugiez apparemment indispensable qu'elles y aillent—on semble également les considérer comme des diplomates. Mais il y a beaucoup de familles, beaucoup de gens dans notre pays et de membres de la famille de ces militaires qui considèrent que ce sont des diplomates qu'on envoie se faire massacrer.

Vous ne pouvez pas rejeter la responsabilité d'avoir à nous garantir leur sécurité en nous disant que nous devons en parler directement à la ministre de la Défense. J'aimerais que vous nous assuriez qu'on vous a assurée—et avec quelle garantie—que les forces de maintien de la paix que nous envoyons à Sarajevo seront protégées et seront en mesure de jouer le rôle d'agents de maintien de la paix et de diplomates en toute sécurité, car beaucoup craignent que tel ne soit pas le cas.

Mme McDougall: Eh bien, je peux vous assurer que nous avons étudié cette situation de très près, en consultant notre armée. Je n'ai pas dit que ce n'était pas moi qui était responsable en fin de compte de la politique en matière de maintien de la paix, mais que, pour des raisons d'aptitude opérationnelle, je m'appuie sur des gens qui sont beaucoup plus experts que moi en la matière. Je ne voudrais certainement pas envoyer des gens sur le terrain en m'appuyant sur mon aptitude à prendre une telle décision.

Je veux assurer à ces familles que nous faisons tout notre possible pour veiller à leur sécurité. Nous ne les envoyons en aucun cas au massacre. C'est absolument faux.

Mon père a été dans l'armée pendant la Deuxième Guerre mondiale. Je pense que nous avons tous des membres de notre famille, plus ou moins proches de nous, qui sont allés outre-mer ou qui ont occupé un poste ou un autre dans l'armée, à titre de volontaire ou en tant que soldat professionnel. Je me rends compte de ce que ressentent les familles lorsque des êtres chers partent en mission, mais il faut bien dire qu'elles réalisent que c'est quelque chose qui est toujours susceptible d'arriver. Leur. . .

Mme Stewart: Mais on a fortement l'impression. . .

Mme McDougall: Laissez-moi finir, s'il vous plaît. Les gens qui entrent dans nos forces armées, à titre de réservistes ou en tant que membres permanents, le font volontairement. Ils reçoivent une formation leur permettant de servir activement. . .

Mme Stewart: Sous réserve de l'approbation du Parlement.

Mme McDougall: Pas nécessairement sous réserve d'une approbation du Parlement. C'est au gouvernement qu'il appartient. . .

Mme Stewart: C'est ce qui s'est passé dans le cas dont vous parlez.

Mme McDougall: . . .de prendre ce genre de décisions.

Je pense que nous parlons de deux choses différentes. Nous faisons d'abord tout notre possible pour assurer la sécurité des troupes qui se trouvent dans ce genre de situation, et deuxièmement, pour faire en sorte que leurs familles soient traitées avec tous les égards qu'on leur doit en de telles circonstances.

[*Texte*]

The security concern is an important one, but we have lost people in peacekeeping before. Over the years we've lost about 88 people in peacekeeping missions.

Mrs. Stewart: But there is a sense—

Mrs. McDougall: I'm publicly providing the best assurance I can today. I've done that before. I hope you'll carry this back to the people who are expressing that concern if they have expressed it to you personally. If you would like me to, I'd be happy to get in touch with them.

The point is, even in places such as Cyprus there have been times when those were very dangerous assignments. They may be less risky today, but when those were very dangerous assignments we lost people in those missions. That is part of the situation people find themselves in when they are sent on active duty as part of their military duty. We are highly sensitive to that.

I should say we have a great deal of respect for them for joining up in the first place and for undertaking those duties with great courage and with, in many cases, if not enthusiasm, great pride and professionalism.

Mrs. Stewart: Mr. Chairman, I think I would agree with that. We just want to assure that they're properly trained and equipped before we take that responsibility of assigning people to these areas. That requires some debate.

I would like to raise one other issue, that of Armenia. There is a very concerned constituency here that wants to know if Canada has raised that issue in the United Nations and whether or not they have requested some UN presence in that area.

Mrs. McDougall: The presence in the area is through the CSCE. Indeed, we initiated the. . .I mean, there obviously are broader problems in Armenia than Nagorno-Karabakh. In terms of the actual area of hostility, we initiated the international negotiating process, if you will, through the CSCE. We are not a member of the steering committee, not actively a part of that process as are other countries in the region and other members of the CSCE.

It is indeed an example of an area where we really pressed for action, for consensus and for ongoing activity. It has been, as with many, less successful than one would like it to be. At the same time, it has had some capacity to bring the parties together. We're now into a situation where in parts of Armenia the situation has deteriorated.

Yes, it is on our agenda for raising at the UN. Whether or not we have actually done so to this date, I don't know, but it is something we've asked to have raised at the UN.

The Chairman: We've run a little bit past 5 p.m. I have two more questions, if you have time. One is from Mr. Friesen and one is from Mr. Prud'homme.

[*Traduction*]

La question de la sécurité est importante, mais nous avons déjà perdu des gens lors de missions de maintien de la paix. Au fil des ans, nous avons perdu 88 personnes.

Mme Stewart: Mais on a l'impression. . .

Mme McDougall: J'offre publiquement toutes les garanties qu'il m'est possible de donner maintenant. Je l'ai déjà fait auparavant. J'espère que vous transmettrez cela aux personnes que cela préoccupe et qui se sont adressées à vous personnellement. Si vous le souhaitez, je serais heureuse d'entrer en contact avec elles.

En fait, même dans des endroits comme Chypre, la situation est parfois très dangereuse; peut-être un peu moins aujourd'hui, mais lorsque le danger était plus grand, nous avons perdu des gens dans ces missions. Cela fait partie des situations dans lesquelles se retrouvent ceux qui sont envoyés en service actif dans le cadre de leurs activités militaires. Nous sommes très sensibles à cela.

J'ajouterai que nous avons beaucoup de respect pour ces gens-là, ne serait-ce que parce qu'ils ont offert leurs services et parce qu'ils font leur devoir avec beaucoup de courage et, dans de nombreux cas, beaucoup de fierté et de professionnalisme, sinon de l'enthousiasme.

Mme Stewart: Monsieur le président, je suis d'accord avec cela. Nous voulons seulement nous assurer que nous leur fournissons la formation et l'équipement nécessaires avant de décider de les envoyer dans ces régions. Cela mérite d'être discuté.

Je voudrais soulever une autre question, celle de l'Arménie. Il y a des gens que cela concerne directement et qui veulent savoir si le Canada a soulevé cette question aux Nations Unies et si nous avons, ou non, demandé une présence des Nations Unies dans cette région.

Mme McDougall: C'est la CSCE qui s'occupe d'assurer une présence là-bas. En fait, nous avons lancé le. . . Je veux dire qu'il y a évidemment, en Arménie, des problèmes plus graves que le Nagorno-Karabakh. Pour ce qui a trait à la zone d'hostilités, nous avons lancé le processus international de négociations, en quelque sorte, par l'intermédiaire de la CSCE. Nous ne faisons pas partie du comité directeur, nous ne participons pas activement à ce processus comme d'autres pays de la région et d'autres membres de la CSCE.

C'est justement l'exemple d'une région où nous avons insisté pour que des mesures soient prises, pour qu'on en arrive à un consensus et pour que l'on agisse de façon continue. Comme bien souvent, nous n'avons pas tout à fait atteint les résultats espérés. En même temps, il sera peut-être possible de réunir les parties. La situation s'est maintenant détériorée dans certaines parties de l'Arménie.

Oui, nous avons prévu de soulever la question aux Nations Unies. Je ne sais pas si nous l'avons déjà fait, mais nous avons demandé que cela soit fait.

Le président: Il est déjà plus de 17 heures. J'ai encore deux questions, si vous avez le temps d'y répondre. L'une de M. Friesen, et l'autre de M. Prud'homme.

[*Text*]

• 1705

Mr. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): One of the questions that bedevilled the framers of the UN at the time they were talking about peacekeeping was the whole question of national sovereignty, the time when peacekeeping has to take precedence and you move it to a peacemaking level. I think Boutros-Ghali raises the question in his *Agenda for Peace*, but I don't think he adequately answers it.

Is there any discussion going on at the senior levels at the UN regarding this very thorny question of how you move into an area when the arguments in the area deal with national sovereignty and the countries of the world represented in the United Nations are saying it's time for peacemaking? Peacemaking goes significantly beyond peacekeeping.

Mrs. McDougall: Well, there's no short answer to that question, and it's one I've raised myself. I think what we're seeing in the world is a need to take a new look at the definition of sovereignty, not just because of the potential for instability in an entire region that can start inside a country—the former Yugoslavia being the most graphic, but not the only example where there's a potential for greater hostility throughout the region, and it can spread, which is indeed within the purview of the United Nations—but also to alleviate human suffering within a country.

There are people like me who would like to see an expanded capacity for the United Nations to intervene inside countries. I think we need a clear set of rules on how that happens. I should say this kind of thinking is just beginning. I'm not the only one who thinks that, and I should qualify it by saying it would depend on the kind of rules that we can establish as to how and when the United Nations gets involved.

There are obviously countries that have been subjected to aggression from other countries in the past but are particularly sensitive about sovereignty issues. I should say as well that totalitarian regimes tend to be very sensitive about sovereignty issues.

Some thought is being given to it. It's at a very early stage. I wouldn't say, from anything I have seen or from anything that has been brought to my attention, that there's a great deal of coherence to it at this point. I've certainly raised it with the Secretary General. I've raised it with some of my fellow foreign ministers, but more in an informal way than as an agenda item for discussion. I think it is something that we will have to pursue as an international community sooner or later.

Mr. Prud'homme (Saint-Denis): Thank you, Madam. I'm very delighted, of course, to be here. I thank members, because I'm not a member. I would have many questions, but I will concentrate strictly on following what my friend Madam Stewart said.

[*Translation*]

M. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): L'une des questions qui a posé le plus de problèmes aux rédacteurs de l'ONU lorsqu'ils parlaient du maintien de la paix était le problème de la souveraineté nationale, au moment où le maintien de la paix doit avoir préséance et où il faut s'occuper de rétablir la paix. Je pense que Boutros-Ghali a soulevé la question dans son *Agenda pour la paix*, mais sa réponse ne me paraît pas très bonne.

Discute-t-on dans les sphères supérieures de l'ONU de la question très épineuse de savoir comment intervenir dans une région lorsque la question de la souveraineté nationale entre en ligne de compte et que les pays du monde représentés aux Nations Unies disent qu'il est temps de rétablir la paix? Le rétablissement durable de la paix va beaucoup plus loin que la maintien de la paix.

Mme McDougall: Eh bien on ne peut pas répondre en quelques mots à cette question, que j'ai d'ailleurs moi-même soulevée. Je pense que l'on constate aujourd'hui dans le monde entier qu'il faut repenser la définition de la souveraineté, non seulement parce que les problèmes internes qui affectent un pays peuvent déstabiliser une région entière—l'exemple le plus frappant est celui de l'ancienne Yougoslavie, mais ce n'est pas le seul cas où des hostilités sont susceptibles de gagner une région entière, ce qui relève alors des Nations Unies—mais aussi parce qu'il s'agit d'alléger les souffrances humaines à l'intérieur d'un pays.

Certains souhaiteraient, comme moi, que les Nations Unies soient dotées de prérogatives accrues d'intervention à l'intérieur d'un pays. Je pense qu'il faut établir des règles claires à ce sujet. Je dois dire qu'on commence seulement à réfléchir à cela. Je ne suis pas la seule à penser ainsi et j'ajouterai que cela dépend du type de règle que l'on peut établir pour ce qui est des modalités d'intervention éventuelle des Nations Unies et du moment opportun pour cela.

Il y a bien sûr des pays qui ont, par le passé, subi une agression de la part d'un autre pays et qui sont particulièrement à cheval sur les questions de souveraineté. Je dirais également que les régimes totalitaires sont, en général, très à cheval sur leur souveraineté.

On réfléchit à cette question. On en est encore à un stade préliminaire. D'après ce que je sais ou qu'on m'a signalé, je ne pense pas que l'on ait encore élaboré un système cohérent. J'en ai bien sûr parlé au Secrétaire général. J'en avais parlé auparavant avec certains de mes homologues d'autres pays, mais de façon plutôt officieuse. C'est une question sur laquelle la communauté internationale devra se pencher tôt ou tard.

M. Prud'homme (Saint-Denis): Merci, madame. Je suis bien sûr ravi d'être ici. Je remercie les membres du comité, puisque je n'en fais pas moi-même partie. J'aurais beaucoup de questions à poser, mais je me limiterai en fait simplement à ce dont mon amie M^me^ Stewart a parlé.

[*Texte*]

I had an occasion to speak to you briefly about the Armenian situation. They are in great despair in Canada. The entire community in Canada is filling the basements of churches with all kinds of material they've collected, and they may request some support from the Canadian government.

My only request to you before we meet with them is if they see fit to ask for a meeting with you—you have already indicated that it could be possible. I thank you for that. But if we could arrange with all the communities—and you know this is non-partisan, because some of your colleagues are very involved with me in this. Mr. Attewell is, to name one. If something could be done, we could arrange with your official first and see whether we could come to their assistance. They've already done the first gesture of collecting an immense amount of all kinds of. . . The situation is dramatic. I just wanted to attract again publicly your attention to that.

Mrs. McDougall: I think we could quickly arrange a meeting with some of my staff and with officials in my department in terms of bringing this forward and getting something moving. Then at some point I would be happy to meet with you myself.

• 1710

The Chairman: Mr. Prud'homme, some of us have other-country issues and we are very concerned about them. We have tried to stay off the issues we might all want to deal with in speaking with the minister, other than peacekeeping and peacemaking today, although I appreciate the question and the minister's answer.

Mr. Axworthy: First, the United Nations announced today that it is cancelling all the humanitarian relief projects in Bosnia. How does that decision affect the commitment of Canadian troops into Bosnia? Will that change the criteria or the allocation of troops in that area? Shouldn't that cause some rethinking of the decision made yesterday by the Minister of National Defence?

Secondly, when I asked you about the discrepancy between the allocation of resources and the commitments we're making, you said we should speak to the Minister of Defence. I'm curious. Who is in charge of the peacekeeping policy; is it the Minister of External Affairs or the Minister of Defence? Do you work together? Who is the lead minister or lead agency in deciding peacekeeping policy for Canada, so that there isn't this apparent gap?

Mrs. McDougall: Let me deal with the second question first. It is obviously a government decision. Peacekeeping is in the forefront of our foreign policy, so, therefore—and because it incorporates other aspects besides the military ones—there are obviously aspects I am directly involved with.

[*Traduction*]

J'ai déjà eu l'occasion de vous parler brièvement de la situation en Arménie. Les Arméniens du Canada sont très inquiets. Ils se réunissent dans des sous-sols d'églises où ils ont rassemblé toutes sortes de documents et ils demanderont peut-être l'aide du gouvernement canadien.

Avant de les rencontrer, s'ils jugent bon de demander à vous rencontrer. . .Mais vous avez déjà signalé que cela serait possible, et je vous en remercie. Nous pourrions nous entendre avec tous les groupes concernés—et vous savez que cela n'a rien à voir avec la politique, puisque certains de vos collègues collaborent avec moi dans cette affaire, notamment M. Attewell. Si c'était possible, nous pourrions prendre des dispositions avec votre collaborateur et voir s'il serait possible de leur venir en aide. Ils ont déjà pris l'initiative de rassembler toutes sortes de choses. . .La situation est dramatique. Je voulais simplement attirer à nouveau publiquement votre attention là-dessus.

Mme McDougall: Je pense que nous pourrions mettre sur pied rapidement une rencontre avec certains de mes collaborateurs et des fonctionnaires de mon ministère pour essayer de faire avancer les choses. Le moment venu, je serais heureuse d'en discuter moi-même avec vous.

Le président: Monsieur Prud'homme, certains d'entre nous s'intéressent également à d'autres pays et nous prenons ces questions-là très à coeur. Nous avons essayé de ne pas aborder avec la ministre ces questions qui nous intéresseraient tous et de nous limiter au maintien et au rétablissement de la paix, même si je reconnais l'importance de votre question et de la réponse de la ministre.

M. Axworthy: D'abord, les Nations Unies ont annoncé aujourd'hui qu'elles annulaient tous les projets d'aide humanitaire en Bosnie. Quelles répercussions cette décision a-t-elle sur l'engagement que nous avons pris d'envoyer des troupes canadiennes en Bosnie? Cela entraînera-t-il une modification des critères ou de l'affectation des troupes dans cette région? Cela ne devrait-il pas nous inciter à remettre en cause les décisions prises hier par la ministre de la Défense nationale?

Deuxièmement, lorsque je vous ai posé des questions sur la différence entre les ressources affectées et les engagements que nous avons pris, vous m'avez conseillé d'en parler à la ministre de la Défense. Je me pose des questions. Qui est responsable de la politique du maintien de la paix? Est-ce la ministre des Affaires extérieures ou celle de la Défense? Travaillez-vous de concert? Quel est le ministre ou le ministère responsable de l'orientation générale de la politique du Canada en matière de maintien de la paix, afin qu'il n'y ait pas le genre de contradiction qu'il semble y avoir?

Mme McDougall: Je répondrai d'abord à la deuxième question. Les décisions appartiennent évidemment au gouvernement. Le maintien de la paix figure au premier plan dans notre politique étrangère et donc—et également parce qu'il ne s'agit pas seulement de questions d'ordre militaire—il y a bien sûr des éléments dont je m'occupe directement.

[*Text*]

The question I took on in the beginning was one that related directly to the military aspects and the equipment aspects. Those are questions that are very much within the purview of the Minister of Defence. I would not move on peacekeeping policy without being absolutely certain that the two of us were working together and were agreed on what that policy should be.

There are some aspects of the policy that are more within her purview and some that are more within mine. But it's ultimately a government decision in terms of what our role is, so everyone's involved. There was a cabinet discussion on this, so many ministers were involved in the decision.

On the first point, just backing up a bit, we now have the Americans in Bosnia, who have agreed that they are in agreement with the Vance-Owen process. I have to back up to get to the answer and I'm going to make this a fairly detailed answer, if I may. So here's how I see what has happened.

There was a hope, on the part of some parties in Bosnia, that there would be a massive international military intervention and it was essentially the Bosnian government that has been calling for this intervention. The fact that Russia and the United States are now both really a part of the Vance-Owen process and have both assigned special ambassadors to deal with the Vance-Owen process. . .

As I understand it, there is now a change in the approach on the part of the Bosnians and that change is what led to the refusal of some communities to accept aid until there was action to get all the aid in, when there was, I think, a realization that there would not be a military intervention. This is an analysis that has been given to me during the past few days.

Mrs. Ogata made the announcement today that—and I also only found out about it very shortly before this meeting—because of the disagreement and the difficulty in delivering the aid and the refusal of some communities to accept it unless this problem is solved, this situation leads us into a period of negotiation with Mrs. Ogata, her colleagues at the United Nations, and the troop-contributing countries.

What we are seeing in this situation is one step forward, half a step back, another step forward, and two steps back. At the moment, I think we are in a period in which we are going to have to sort out at the United Nations' level just exactly what she expects to accomplish by that suspension, which was the word used.

I have a phone call booked to Mrs. Ogata because I want to talk to her about this matter personally and I hope to do so tomorrow.

• 1715

Mr. Axworthy: Will you be considering the decision on the troops—

Mrs. McDougall: Let me move on, if I may. I want to hear from her exactly what she expects to accomplish by this.

In terms of our own troops, at this point we will proceed with deploying those troops, because we see that as a suspension of activity and not as a cancellation of activity. It is still important that people be on the ground for the time when those aid shipments start again.

[*Translation*]

La question à laquelle j'ai répondu au début portait directement sur le côté militaire et la question de l'équipement. Ce sont des choses qui relèvent de la ministre de la Défense. Je ne prendrais pas de décision en matière de politique de maintien de la paix sans être absolument sûre que nous sommes d'accord toutes les deux sur ce que doit être cette politique.

Il y a des choses qui sont plus de son ressort, et d'autres qui sont plus du mien. Mais, en fin de compte, c'est au gouvernement, dans son ensemble, qu'il appartient de déterminer notre rôle, tout le monde est donc impliqué. Le cabinet a étudié cette question et de nombreux ministres ont donc eu leur mot à dire.

Je reviens maintenant à votre première question; en Bosnie, les Américains ont maintenant déclaré qu'ils sont d'accord avec le processus Vance-Owen. Je vais revenir un peu en arrière pour vous donner une réponse très détaillée, si vous le voulez bien. Voilà donc ce qui, je crois, s'est passé.

En Bosnie, certains espéraient une intervention militaire internationale massive et c'est surtout le gouvernement bosniaque qui sollicitait une telle intervention. Or, la Russie et les États-Unis se sont tous deux associés au processus Vance-Owen et ont nommé des ambassadeurs spéciaux auprès d'eux. . .

À ma connaissance, l'attitude des Bosniaques a maintenant changé et, à la suite de cela, certains ont refusé d'accepter de l'aide tant que celle-ci serait assujettie à des limitations; cela s'est passé, je crois, quand on s'est rendu compte qu'il n'y aurait pas d'intervention militaire. C'est une analyse qu'on m'a présentée ces derniers jours.

M^me^ Ogata a annoncé aujourd'hui—et j'en ai été informée quelques instants seulement avant notre réunion—que, à cause de ce désaccord, des difficultés à fournir cette aide et du refus de certains groupes à l'accepter tant que ce problème n'est pas réglé, cette situation se traduit par la nécessité d'entamer des négociations avec M^me^ Ogata, ses collègues des Nations Unies et les pays d'où proviennent les troupes impliquées.

On constate là que l'on fait un pas en avant, un demi-pas en arrière, un autre pas en avant et deux pas en arrière. À l'heure actuelle, je crois que la situation est telle qu'il nous faudra déterminer, au niveau des Nations Unies, ce que M^me^ Ogata espère exactement accomplir par le biais de cette suspension, puisque c'est le terme utilisé.

J'ai appelé M^me^ Ogata car je voudrais lui parler personnellement de cette question et j'espère être en mesure de le faire demain.

M. Axworthy: Pour ce qui est des troupes, voulez-vous. . .

Mme McDougall: Laissez-moi continuer, s'il vous plaît. Je voudrais qu'elle me dise exactement quel résultat elle espère obtenir.

Pour ce qui est de nos propres troupes, nous allons les déployer pour le moment, car cela représente uniquement à notre avis une suspension des activités, et non pas leur annulation Il reste important de maintenir la présence de forces terrestres dans l'optique de la reprise des expéditions d'aide.

[*Texte*]

Unless I have a much stronger reason than I have at this point to discuss with my colleagues the potential withdrawal or cancellation of that deployment, we intend to proceed.

Now that was as of before this meeting started. Obviously, there may have been some clarification. We talked to our ambassador to the United Nations very quickly before we came and she could give us no additional information at that point.

Mr. Axworthy: Could I just ask one supplementary on that? It is an important issue.

If, in your discussions with Ms Ogata—which I presume will take place in a very short period of time—she describes conditions that may mean there is a long-term suspension, will the minister come before the House and put forward those conditions so that there can be a response from Parliament as to whether our troops should be put into that kind of untenable situation?

Mrs. McDougall: Our troops are there under UN command, and once I have I spoken with Mrs. Ogata I will see what the United Nations plans to do. This may be very temporary. We may be talking about 24 hours. It may be very short or it may be longer than that.

If it is simply a suspension, then there is every reason to proceed, and I will be quite happy to report, in any possible way at the time, the decisions we make as we go along, and that involves decisions by the UN, not just by ourselves.

The Chairman: Madam Minister, thank you for coming to see us. It is an important subject and we will visit it again.

The meeting is adjourned to the call of the chair.

[*Traduction*]

À moins que j'aie de plus fortes raisons qu'à l'heure actuelle de discuter avec mes collègues de l'éventualité d'un retrait des troupes ou d'une annulation de leur déploiement, nous irons de l'avant.

C'était tout au moins la situation avant le début de la présente réunion. Peut-être des précisions nous ont-elles été données entre-temps. Nous nous sommes brièvement entretenus avec notre ambassadrice aux Nations Unies avant de venir et elle n'a pu nous donner aucun renseignement supplémentaire.

M. Axworthy: Puis-je vous poser une question supplémentaire à ce sujet? C'est une question importante.

Si, lors de vos discussions avec M^me^ Ogata—qui, je suppose, auront lieu d'ici peu de temps—elle vous laisse entendre que cette suspension peut durer longtemps, la ministre se présentera-t-elle devant la Chambre pour exposer la situation, afin que le Parlement puisse donner son avis et décider si nos troupes doivent être placées dans une situation aussi intenable.

Mme McDougall: Nos troupes sont placées sous le commandement des Nations Unies et, quand je me serai entretenue avec M^me^ Ogata, je saurai ce que cette organisation a l'intention de faire. Cela peut-être tout à fait temporaire. Il s'agira peut-être d'une période de 24 heures. Cela peut être très court, ou non.

S'il ne s'agit que d'une suspension, rien ne nous empêche d'aller de l'avant et je me ferai un palisir de tenir tous les intéressés au courant des décisions que nous prendrons au fur et à mesure que la situation évolue, non seulement nos propres décisions, mais également celles des Nations Unies.

Le président: Madame la ministre, je vous remercie de votre présence parmi nous. C'est un sujet important et nous l'étudierons à nouveau.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation · Société canadienne des postes
Postage paid / Port payé
Lettermail / Poste-lettre
K1A 0S9
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
Ottawa, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Groupe Communication Canada — Édition
Ottawa, Canada K1A 0S9

Available from Canada Communication Group — Publishing
Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente : Groupe Communication Canada — Édition
Ottawa, Canada K1A 0S9

CA1
XC11
-E91

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 54

Thursday, February 18, 1993

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 54

Le jeudi 18 février 1993

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès–verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration on the conditions in Cambodia

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen sur la situation au Cambodge

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty–fourth Parliament,
1991–92–93

Troisième session de la trente–quatrième législature,
1991–1992–1993

25388

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice–Chairmen: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice–présidents: Jean–Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 18, 1993
(63)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 9:41 o'clock a.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, John Bosley, Howard Crosby, Jesse Flis and Christine Stewart.

Acting Member present: Stan Hovdebo for Svend Robinson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Bob Miller, Research Consultant. *From the Library of Parliament:* Vincent Rigby, Researcher.

Witnesses: From the International NGO Forum on Cambodia: Raoul Jennar, Consultant. *From the Mennonite Central Committee:* William Janzen, Director, Ottawa Office.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee commenced consideration of the conditions in Cambodia.

William Janzen and Raoul Jennar made opening statements.

Raoul Jennar answered questions.

At 11:22 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS–VERBAL

LE JEUDI 18 FÉVRIER 1993
(63)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur, se réunit à 9 h 41, dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, John Bosley, Howard Crosby, Jesse Flis et Christine Stewart.

Membre suppléant présent: Stan Hovdebo remplace Svend Robinson.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Bob Miller, consultant en recherche. *De la Bibliothèque du Parlement:* Vincent Rigby, attaché de recherche.

Témoins: Du Forum des ONG au Cambodge: Raoul Jennar, expert-conseil. *Du Mennonite Central Committee:* William Janzen, directeur, Bureau d'Ottawa.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité entreprend d'étudier la situation au Cambodge.

William Janzen et Raoul Jennar font des exposés.

Raoul Jennar répond aux questions.

À 11 h 22, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Thursday, February 18, 1993

• 0940

The Chairman: I call this meeting to order. Our order of reference this morning is again Standing Order 108(2). We are giving consideration to the conditions in Cambodia.

Mr. Janzen, do you have something you want to start with or is Mr. Jennar going to start? What would you like to do?

Mr. William Janzen (Director, Ottawa Office, Mennonite Central Committee): On behalf of the Cambodia Canada Development Program, a coalition of 14 Canadian non–governmental organizations which receives funding from CIDA, we are grateful that the committee is willing to receive Mr. Raoul Jennar this morning.

The Canadian coalition is a member of the international NGO coalition called the International NGO Forum on Cambodia. This is a coalition of NGOs from many different countries—European, Australian, Japanese, and so on. Mr. Jennar has served as the diplomatic consultant for that international coalition for a number of years now. In the course of that work he has travelled to Cambodia many times, he has written extensive reports which have been read widely in UN circles and by officials of interested governments, and he has contacts at the highest levels of Cambodian society, including Prince Sihanouk and others. So we're very pleased that the committee is willing to make time to hear him on this very important issue of Cambodia.

M. Raoul Jennar (consultant, Forum des ONG au Cambodge): Bonjour, monsieur le président, mesdames, messieurs.

Je voudrais d'abord vous remercier de me donner l'occasion de parler du Cambodge et d'échanger avec vous des analyses et des impressions.

Il est toujours très difficile d'approcher la vérité d'un pays qui appartient à un autre continent, à une autre culture, à une autre tradition que la nôtre. Venant d'Europe, je pense pouvoir dire que nous sommes les enfants d'une même culture occidentale et que s'agissant du Cambodge, il s'agit vraiment d'un autre monde.

Je vais me limiter à une courte introduction et puis, si vous le voulez, nous aurons un échange de questions et réponses.

Vous savez que depuis le 23 octobre 1991, on est au Cambodge dans ce qu'on appelle le processus de paix, puisque c'est le 23 octobre 1991 que furent signés, à Paris, les fameux accords de paix sur le Cambodge.

Ce processus de paix s'articulait et s'articule autour d'une idée forte et de deux mécanismes. L'idée forte, c'est ce qui s'appelle l'accord global—en anglais, *the comprehensive settlement*. L'expression est entrée dans le jargon du dossier cambodgien. C'est une expression qui signifie que l'on tente d'instaurer la paix au Cambodge par un accord qui n'exclut aucune des parties, qui, bien entendu, n'exclut pas les Khmers rouges. C'est la philosophie même des accords de paix.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*)

Le jeudi 18 février 1993

Le président: La séance est ouverte. Nous allons poursuivre nos travaux conformément à l'article 108(2) du Règlement. Nous examinons la situation actuelle au Cambodge.

Monsieur Janzen, désirez–vous faire une déclaration préliminaire ou est–ce que M. Jennar va immédiatement prendre la parole? Que désirez–vous faire?

M. William Janzen, (directeur, Bureau d'Ottawa, Mennonite Central Committee): Au nom du Programme de développement Cambodge–Canada, coalition de 14 organisations non gouvernementales canadiennes, qui reçoit une aide financière de l'ACDI, nous vous sommes reconnaissants d'avoir accepté d'entendre M. Raoul Jennar ce matin.

La coalition canadienne fait partie d'un regroupement international d'organisations non gouvernementales, le Forum des ONG au Cambodge. Ce forum regroupe des ONG de différents pays—il y a des ONG européens, australiens, japonais, etc. M. Jennar est le consultant diplomatique de ce forum international depuis déjà plusieurs années. Dans l'exercice de ses fonctions, il a visité le Cambodge à bien des reprises, il a rédigé des rapports détaillés qui ont retenu l'attention du personnel des Nations Unies et des fonctionnaires des gouvernements intéressés, et il a établi des rapports aux niveaux les plus élevés de la société cambodgienne, y compris le prince Sihanouk et autres personnalités marquantes. C'est avec plaisir que nous constatons que votre comité a accepté de prendre le temps d'entendre ses remarques au sujet du dossier cambodgien, extrêmement important.

Mr. Raoul Jennar (Consultant, International NGO Forum on Cambodia): Ladies and gentlemen, Mr. Chairman, good morning.

First of all, I would like to thank you for the opportunity to discuss with you the situation in Cambodia and to exchange views and thoughts on that subject.

It is always very difficult to determine the truth regarding a country located in another continent, with a different culture and traditions that are not ours. As a European, I believe I can say that we are children of the same culture, the western culture, but that Cambodia is truly another world.

I intend to limit my comments to a brief introduction after which, if you so desire, we could have a discussion period.

As you know, Cambodia has been engaged in what is called a peace process since October 23, 1991, when the well–known peace agreements for Cambodia were signed in Paris.

This peace process was, and still is, based upon a central idea and two mechanisms. The fundamental idea is what is called the comprehensive settlement. That phrase is now part of the jargon when talking of the Cambodia situation. It refers to an attempt to achieve peace in Cambodia through an agreement that would exclude none of the partis and that, of course, does not exclude the Khmer Rouge. That is the very foundation of the peace agreement.

[*Texte*]

Le dispositif s'articule autour de deux mécanismes. Il y a un organe purement cambodgien, appelé le Conseil national suprême et présidé par le prince Sihanouk, auquel sont représentées les quatre factions, et un organe extérieur au Cambodge, qui s'appelle en français l'APRONUC, soit l'Autorité provisoire des Nations Unies au Cambodge, et en anglais UNTAC, qui, contrairement à ce qu'on croit, n'est pas chargée de gouverner le Cambodge. Il y a eu beaucoup d'erreurs dans la presse, notamment à ce propos–là. L'ONU n'a pas la charge de l'administration du Cambodge pendant la période transitoire. L'ONU a la charge: premièrement, de mener à bien une opération de démobilisation et de pacification; deuxièmement, d'organiser, de superviser, de contrôler et de valider des élections qui doivent être *free and fair*; troisièmement, de superviser et de contrôler les «structures administratives existantes». Le quatrième élément, qui est un peu en marge même s'il est très important, est l'organisation du retour de 350 000 ou 380 000 réfugiés qui étaient dans les camps en Thaïlande. Tel est le dispositif général des accords.

• 0945

Aujourd'hui, environ 15 mois après la signature de ces accords et huit mois après l'arrivée de l'APRONUC au Cambodge, je voudrais essayer très brièvement de faire un peu le bilan. Je vous demande de me créditer du souci d'être le plus honnête et le plus équilibré possible par rapport à ce que l'ONU peut faire et a fait. Même si je suis parfois très sévère dans mes critiques à l'égard de l'Organisation des Nations Unies, j'ai coutume de dire qu'il vaut mieux un monde avec les Nations Unies qu'un monde sans les Nations Unies, mais que le problème est la façon dont fonctionnent les Nations Unies.

Je vais commencer par le plus agréable à entendre, c'est–à–dire les résultats positifs. Le premier de ces résultats—je viens de l'évoquer—est le retour des réfugiés. Il y avait, depuis 1979, de 350 000 à 380 000 réfugiés dans des camps en Thaïlande. Six de ces sept camps officiellement reconnus étaient sous le contrôle de l'une ou l'autre des factions. Un seul était et est toujours administré par l'UNHCR. C'est le camp fort célèbre de Khao I Dang.

Je veux rendre hommage à l'UNHCR parce que les choses avaient très mal commencé. L'UNHCR a réussi à poser sur lui–même un regard critique, à remettre en question un plan qui était vraiment irréaliste, à faire preuve de pragmatisme et de flexibilité, à telle enseigne que depuis dimanche, donc quatre jours, 300 000 réfugiés sont rentrés au Cambodge. Cela, c'est un vrai succès. C'est un succès sur deux points que je voudrais souligner pour ceux qui suivent un peu le dossier cambodgien.

Vous vous souviendrez qu'au moment où on a signé les accords à Paris, il y avait une crainte énorme, parce qu'il y avait des indications précises que les réfugiés n'auraient pas la liberté de rentrer là où ils le souhaitaient. Eh bien, jusqu'à présent, pour l'énorme majorité d'entre eux, ils ont eu la pleine et entière liberté de rentrer où ils souhaitaient rentrer au Cambodge.

Deuxièmement, 77 000 réfugiés qui étaient dans des camps contrôlés par les Khmers rouges ont eu, grâce au ménacisme mis en place par l'UNHCR, la possibilité de sortir des camps Khmers rouges et de retrouver de ce fait une

[*Traduction*]

Implementation of the agreement relies on two mechanisms. There is a purely Cambodian organization, the Supreme National Council chaired by Prince Sihanouk and where the four factions are represented, and there is also a structure that is not Cambodian, that is UNTAC, the United Nations Transitional Authority in Cambodia, called APRONUC in French, which is not responsible for governing Cambodia, contrary to what some believe. Several mistakes were made, particularly on that point, in the press. The UN is not responsible for the administration of Cambodia during the transmission period. The UN is responsible first for carrying out demobilization and pacification operations, second for organizing, supervising, monitoring and legitimizing elections that must be free and fair and third for supervising and monitoring the "existing administrative structures". A fourth less direct but very important responsibility is that of organizing the return of 350,000 to 380,000 refugees who were in camps in Thailand. That is what the agreements provide for.

Fifteen months have passed since the agreements were signed and eight months since the UN Transitional Authority in Cambodia arrived; I would like to summarize what has happened since then. Please trust that I will provide as honest and balanced a view as possible of the UN's past and current activities. I may occasionally be very critical of the United Nations, but I believe we are better off in a world that includes the United Nations than in a world that does not. The problem is how the United Nations functions.

I will start with the nicest part, that is the positive results. The first acheivement—which I just mentioned—was the return of the refugees. There had been 350,000 to 380,000 refugees in camps in Thailand since 1979. Six of the seven officially recognized camps were controlled by one or the other of the factions. Only one was and still is run by the UNHER, the famous Khao I Dang Camp.

I want to pay tribute to the UNHCR because they had a very rough beginning. The UNHCR was able to take a critical look at itself, to challenge a plan that was very unrealistic and to be pragmatic and flexible: they were so successful that as of last Sunday, four days ago, 300,000 refugees had returned to Cambodia. That is quite an achievement. It is an achievement in two respects that I would like to point out to those who have been following events in Cambodia.

I would like to remind you of the great fear at the time the agreements were signed in Paris; there were indications that the refugees would not be free to return to the place of their choice. To date, the great majority of the refugees have been absolutely free to return to the area of their choice in Cambodia.

Second, 77,000 refugees from camps controlled by the Khmer Rouge were able to leave these camps and therefore obtain a degree of freedom thanks to measures established by the UNHCR. This is a very positive achievement. On the

[*Text*]

certaine liberté. C'est un élément très positif. Le retour des réfugiés au Cambodge se passe globalement. Bien sûr, il y a toujours de petits incidents, mais il n'y a pas d'accidents majeurs. Il n'y a même pas eu, et je souhaite qu'il n'y en ait pas, de chemin de fer qui ait déraillé ou des choses pareilles. Il n'y a pas eu d'accidents, alors que les conditions pratiques sont extrêmement difficiles. C'est le premier résultat positif.

Voici le deuxième résultat positif. On assiste au Cambodge aujourd'hui au début—c'est le tout début, mais c'est quand même le début—d'une société pluraliste. Vous savez que le Cambodge est un pays qui, depuis son indépendance, en 1953, a connu une succession de systèmes plus ou moins à parti unique. Sous le prince Sihanouk, c'était le Sangkum. C'était le parti du prince et il n'y en avait pas d'autre. Puis il y a eu les militaires de la république de Lon Nol. Ensuite, il y a eu les Khmers rouges, puis il y a eu le régime qui finit son existence maintenant.

• 0950

Il y a 20 partis politiques qui ont souhaité être enregistrés officiellement pour les élections qui auront lieu au mois de mai. Ces 20 partis politiques ont tous ensemble ouvert 380 bureaux, non seulement dans la capitale, à Phnom Penh, mais dans toutes les provinces du pays, à l'exception des districts contrôlés par les Khmers rouges.

Il y a cinq associations cambodgiennes qui s'occupent de la promotion des droits de l'homme, qui ont des milliers de membres et qui diffusent des bulletins. Il y a aussi le début d'une petite presse indépendante dont le développement est lié à des considérations techniques et pratiques. Dans un pays qui est complètement dévasté, cela pose beaucoup de problèmes. Il y a donc début d'une société pluraliste.

Le troisième résultat positif—et là, pour être tout à fait honnête, je dois commencer à être nuancé—est la perspective ou la possibilité d'avoir des élections dans un environnement relativement neutre, au plan politique, d'avoir des élections plus ou moins libres et régulières aux dates qui ont été arrêtées, c'est-à-dire entre le 23 et le 27 mai. Pour ces élections, 4 640 000 Cambodgiens ont demandé à être enregistrés comme électeurs. C'est un des résultats les plus remarquables de cette opération ONU.

Je voudrais en profiter, surtout que votre pays est concerné, pour rendre un vibrant hommage à cette catégorie un peu spéciale d'Onusiens que sont les volontaires des Nations Unies. Ce sont des gens qui sont très mal payés par rapport aux fonctionnaires classiques des Nations Unies, mais qui ont le plus haut degré de motivation. Je crois qu'il y a une quarantaine de Canadiens parmi eux. Ils sont en tout 420. Ce sont eux qui ont fait l'essentiel du travail pour l'organisation de l'enregistrement des 4 640 000 électeurs. C'est un clair signal envoyé par les Cambodgiens en âge et en condition de voter de ce qu'ils veulent exprimer librement un choix démocratique.

Il y a un dernier élément positif. Il y a la la perspective, au-delà de ces élections, d'avoir un gouvernement démocratique et légitime.

Vous savez que le processus est le suivant. On va voter entre le 23 et le 27 mai. Les résultats seront probablement connus le 1er juin. Une assemblée se mettra à ce moment-là en place. En vertu des accords de Paris, c'est une assemblée

[*Translation*]

whole, refugees are returning to Cambodia. Of course, incidents are still occurring, but no major accidents. There haven't even been—and I hope there won't be—any derailed trains or anything of this sort. There haven't been any accidents despite extremely difficult working conditions. That is the first positive result.

The second positive result is the following. Cambodia is starting—but at least it is starting—to become a pluralist society. As you know, since it became independent in 1953, Cambodia has basically been through a succession of various one-party systems. Under Prince Sihanouk, it was the Sangkum period. That was the Prince's party and there was no other. Then there was the militia of the Lon Nol Republic. After that, there were the Khmers Rouges, and then the current regime which is now coming to an end.

Twenty political parties wanted to officially register for the upcoming elections in May. Those 20 political parties have opened a combined total of 380 offices, not only in the capital of Phnom Penh, but also in every province except in the districts under Khmers Rouges control.

There are five Cambodian associations with thousands of members that promote human rights and publish reports. A small independent newspaper is also being set up and its development is hampered by technical and practical factors. Those factors pose a great problem in a totally devastated country. So there are signs of a fledgling pluralistic society.

The third positive result—and to be very honest, I must choose my words carefully—is the prospect or possibility of holding elections in a relatively neutral political environment, of holding relatively free and fair elections on the dates set, that is between the 23 and 27 of May. 4,640,000 Cambodians asked to be registered as voters for these elections. That is one of the most remarkable results of this UN operation.

I would like to take this opportunity, especially since your country is involved, to pay a special tribute to this somewhat special category of UN workers: The volunteers. They are very poorly paid compared to conventional UN workers but they are the most motivated. I think that out of a total of 420, there are about 40 Canadians. They are the ones who did most of the work to organize registration of the 4,640,000 voters. Cambodians who are of age and eligible to vote have sent a clear signal that they want to freely express their democratic choice.

There is one final positive element. Beyond these elections, there is the prospect of a democratic and legitimate government.

As you know, the process is as follows. The vote will be held between May 23 and 27. The results will probably be known on June 1, at which time an assembly will be constituted. Under the Paris Agreements, it will be a

[*Texte*]

constituante qui a trois mois pour rédiger une constitution. Au terme de ces trois mois et en fonction des choix qui auront été faits dans la rédaction de la constitution, un gouvernement sera nommé par cette assemblée qui, automatiquement, deviendra alors une assemblée législative classique. C'est à ce moment–là, fin août ou début septembre, que se terminera l'opération ONU, que disparaîtra le dispositif dont je parlais, le Conseil national suprême et l'APRONUC, que se terminera ce qu'on appelle dans le jargon la période transitoire et que commencera, espérons–le, une nouvelle vie pour le Cambodge.

Donc, on a la perspective d'avoir un gouvernement démocratique et légitime au Cambodge, ce qui n'est pas non plus un résultat dérisoire. Rappelez–vous l'histoire. Le prince Sihanouk a été renversé en 1970, puis il y a eu la république, qui était ce qu'elle était et qui a duré cinq ans dans un contexte de guerre épouvantable, et le régime des Khmers rouges et le régime qui lui a succédé. Depuis 1975, d'une manière ou d'une autre, que ce soit le fait de sa volonté quand il s'agissait des Khmers rouges ou que ce soit le fait de la volonté internationale quand il s'agissait du régime d'aujourd'hui principalement incarné par M. Hun Sen, le Cambodge était complètement isolé. Le fait d'avoir un gouvernement légitime issu d'élections va faire sortir, pour la première fois depuis 1975, le Cambodge de cet isolement. Le Cambodge va redevenir un membre à part entière de la communauté internationale, et il sera possible pour les Cambodgiens d'établir, via le bilatéral ou le multilatéral, les relations classiques que tout gouvernement peut avoir dans le monde. C'est un résultat très important.

• 0955

Seulement, pour les deux derniers résultats positifs que j'ai évoqués, j'ai dû dire «qu'il y a la perspective», «qu'il sera possible» sans pouvoir dire avec certitude que les élections vont avoir lieu et que nous aurons ce gouvernement. Malheureusement, les résultats positifs que je viens de décrire sont fragilisés et menacés par les résultats négatifs de l'opération. À la différence du secrétaire général de l'ONU, même s'il accepte de croire que je ne me mets pas à sa hauteur, je crois qu'on ne peut pas interpréter les résultats comme si c'était des faits neutres ayant la même valeur. Ce que je reproche au secrétaire général, dans les deux derniers rapports qu'il a soumis au Conseil de sécurité, c'est qu'il attribue la même valeur à chaque résultat, qu'il soit positif ou négatif.

Or, le premier des résultats négatifs ne peut pas être considéré comme une peccadille. Le principal objectif des accords de paix, soit le désarmement des quatre armées, n'a pas pu se faire. C'est le grand échec de l'opération ONU au Cambodge. Quand on veut faire la paix, il faut commencer par désarmer les protagonistes. Parce que les Khmers rouges ont refusé d'entrer dans le processus, cela a provoqué une série de phénomènes qui, petit à petit, ont complètement paralysé tous les aspects pacification et démilitarisation du processus. Donc, on va se trouver dans la situation qui est aujourd'hui celle de l'Angola, avec peut–être des élections et un gouvernement, et quatre armées qui ne sont pas des armées, qui ne le sont ni avec les armes ni dans les esprits. C'est peut–être encore plus grave qu'elles ne le soient pas dans les esprits.

[*Traduction*]

constitutent assembly that has three months to draft a constitution. At the end of those three months, and depending on the choices made during the drafting of the constitution, a government will be appointed by that assembly which will then automatically become a traditional legislative assembly. At that point, at the end of August or the beginning of September, the UN will cease its operations, the Supreme National Council and UNTAC will be removed, and this will mark the end of the so–called transition period and we hope will mark the beginning of a new era in Cambodia.

So there is a possibility of having a democratic and legitimate government in Cambodia, which is no small achievement. Just remember the country's history. Prince Sihanouk was overthrown in 1970, then there was the republic which was what it was and lasted five years during a dreadful war, then the Khmers Rouges regime and the one that succeeded it. Since 1975, somehow or other, be it through strong will when the Khmers Rouges were in power or the will of the international community during the current regime which is mostly represented by Mr. Hun Sen, Cambodia was completely isolated. Having a legitimate government through an election will mean that for the first time since 1975, Cambodia will not be isolated. It will again become a full member of the international community and Cambodians will be able to establish traditional bilateral or multilateral relations, just like any other government. That is a major milestone.

However, in a case of the last two positive results I mentioned, I had to say ''there is a chance, it is possible'' without being able to say with any certainty that elections will be held and that we will have this government. Unfortunately, the positive results I just described are made fragile and are jeopardized by the negative results of the operation. Unlike the Secretary General of the UN, and I do not presume to put myself at his level, I don't think we can interpret the results as though they were neutral facts, each with the same value. I am critical of the Secretary General because in the last year reports he submitted to the Security Council, he gave each result—both positive and negative, the same value or importance.

The fact is that the first negative results cannot be seen as a minor consideration. The chief objective of the Peace Agreements—namely the disarmament of the four armies—has not been achieved. This is the major failure of the UN operation in Cambodia. If you want peace, the first thing you have to do is disarm the protagonists. Since the Khmers Rouges have refused to take part in the process, a series of events have occurred that have gradually paralyzed completely all peace–making and demilitarization efforts. Hence, the situation in Cambodia is similar to that in Angola, with the possibility of an election and a government, and four armies that have not be disarmed—neither in terms of weapons nor in terms of their mental attitude. And it is perhaps even more serious that there has been no change in attitude.

[*Text*]

Deuxièmement, on assiste, depuis le mois d'octobre, au développement effrayant de la violence politique. Je ne parle pas seulement d'intimidation. Je parle d'assassinats politiques. Depuis le mois d'octobre, il y en a eu une soixantaine d'officiellement enregistrés par l'ONU, mais je peux vous dire qu'il y en a eu beaucoup plus. Tous ne sont pas officiellement enregistrés par l'ONU. Tous ne font pas l'objet d'enquêtes de la part des services de l'APRONUC.

On n'a pas du tout ce climat politique neutre voulu par les accords de paix. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le plus haut responsable de l'ONU au Cambodge, M. Akashi, qui l'a dit lui–même le 19 novembre, qui l'a répété le 9 janvier et qui vient encore de le répéter le 10 février: en l'état actuel des choses aujourd'hui, il n'est pas possible d'organiser des élections libres et équitables au Cambodge, vu le climat de violence politique et d'instabilité. C'est le deuxième résultat négatif.

Le troisième a trait à ce qu'on appelle, dans le jargon du dossier cambodgien, le relèvement, *rehabilitation*. Les accords prévoyaient qu'une série de travaux, notamment dans le secteur des services de base, soit la santé, la formation, l'enseignement, l'infrastructure routière et les télécommunications, soient faits avant les élections, tout d'abord afin de permettre l'organisation de ces élections, et ensuite pour faire face aux besoins primaires des populations. Cela n'a pas été fait.

Il y a eu une très belle et très grande conférence organisée le 22 juin de l'année passée à Tokyo, où un grand nombre de pays ont promis ensemble 880 millions de dollars américains. Malheureusement pour les Cambodgiens, une partie de ces 880 millions de dollars était en fait de l'argent qui avait déjà été donné, qui était présenté par certains gouvernements comme des promesses alors qu'il s'agissait d'argent déjà donné.

• 1000

Une autre partie concernait des projets entrant dans le cadre de la reconstruction. Dans la phraséologie des accords de paix, il y a la phase relèvement, qui précède les élections, et la phase reconstruction, qui doit se faire sous l'égide du gouvernement. Si tout va bien, lorsque les élections se dérouleront fin mai, seulement 25 millions de dollars auront été dépensés et auront été transformés en réalisations concrètes sur le terrain. C'est vraiment dramatique, parce que cela a contribué, avec d'autres phénomènes, à faire perdre l'expoir dans l'esprit des Cambodgiens.

J'ai assisté à l'arrivée des premiers bérets bleus à Phnom Penh. C'était extraordinairement émouvant de voir comment les Cambodgiens accueillaient les Nations Unies et le monde revenant au Cambodge. L'espoir était immense. Le fait qu'on n'ait rien vu en termes d'amélioration des infrastructures routières, des écoles, des dispensaires, etc., surtout là où vit la majorité des Cambodgiens, c'est–à–dire dans les campagnes, a contribué à une profonde démoralisation du peuple cambodgien.

Quatrième résultat négatif: à cause de la défaillance du relèvement, que le secrétaire général reconnaît d'ailleurs dans son dernier rapport, la deuxième partie de l'opération rapatriement des réfugiés, c'est–à–dire la réintégration de ces gens dans la société cambodgienne, se traduit aujourd'hui tous les jours par des drames individuels. Vous savez que ces gens étaient surprotégés dans les camps. Ils avaient de l'eau potable, des médicaments, un encadrement sanitaire, des

[*Translation*]

Second, since October, there has been a shocking increase in political violence. I am not referring just to intimidation. I am talking about political assassinations. Since October, about 60 such deaths have been officially recorded by the UN, but I can tell you that there have been many more than that. They are not all officially recorded by the UN. Not all are investigated by the UNTAC services.

The neutral political climate the Peace Agreements sought to achieve does not exist. This is not just my view, but that of the senior UN official in Cambodia, Mr. Akashi, who made the same comment on November 19, again on January 9, and recently on February 10. He said that in the current situation it is impossible to hold free and fair elections in Cambodia, given the climate of political violence and instability. That is the second negative result.

The third relates to what is known as "rehabilitation" in the jargon we use in the case of Cambodia. The agreements provided for work to be done in the basic services—health, training, education, road infrastructure and telecommunications—before the election, first of all so the election could be held, and also to meet the fundamental needs of the people. These projects have not been carried out.

There was a very lavish, large conference held on June 22 last year in Tokyo, where many countries promised to pool their efforts and give Cambodia US $880 million. Unfortunately, for the people of Cambodia, some of this $880 million was in fact money that had already been given to Cambodia. However, some governments made it sound as though they were promising future assistance, when they were actually talking about sums that had already been given.

Another aspect pertained to the reconstruction projects. According to the Peace Agreements, there is the rehabilitation phase, which precedes the election, and then there is the reconstruction phase, which is to be carried out under the auspices of the government. If everything goes well, by the time the elections are held at the end of May, only $25 million will have been spent on the actual construction of facilities. This situation is truly tragic and has resulted, along with other factors, in the Cambodians losing hope.

I was there when the first Blue Berets arrived in Phnom Penh. It was extremely moving to see how the Cambodians welcomed the United Nations and the people returning to Cambodia. There was a great deal of hope. The fact that there has been no noticeable improvements made in the roads, schools, clinics, etc., particularly in areas where the majority of Cambodians live, namely the rural areas, in part explains why the people of Cambodia are so utterly demoralized.

Fourth negative result: Because of the failure of the rehabilitation phase, a failure that was acknowledged by the Secretary General in his last report, the second phase of the refugee repatriation operation, namely reintegrating these people into Cambodian society, is plagued by everyday personal tragedies. You know that these refugees were overprotected in the camps. They had drinking water, medicine, health care, schools. They are returning to a

[*Texte*]

écoles. Ils rentrent dans un pays où tout cela n'existe pas et, donc, ils connaissent des situations parfois extrêmement dramatiques. Ni eux ni les Cambodgiens ne peuvent bénéficier du minimum de ce qui avait été prévu par les accords de Paris puisque le relèvement n'a pu être fait.

Enfin, il y a un élément un peu parallèle. Vous savez qu'on parle toujours des accords de Paris parce qu'il y en avait en fait trois. Il y a l'accord global, il y a la déclaration sur le relèvement, dont je viens de vous parler, et il y a un accord sur la protection de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité territoriale du Cambodge.

Il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui, les deux grands voisins du Cambodge, la Thaïlande et le Vietnam, se comportent à l'égard du Cambodge d'une manière qui est tout à fait en contradiction avec les accords de paix. On sait que les Vietnamiens ont modifié en plusieurs endroits les limites territoriales entre le Cambodge et le Vietnam. Mais les Thaïlandais en ont fait autant. On sait que les Vietnamiens ne font rien pour limiter les flux migratoires de populations civiles à la recherche de travail, de moyens d'existence. La nature cambodgienne est généreuse en poisson, en fruits, en légumes, etc. Il y donc a un flux permanent de Vietnamiens qui vont travailler au Cambodge.

On sait aussi que les Thaïlandais se comportent aujourd'hui au Cambodge—je décris ce phénomène dans la dernière chronique que je viens d'écrire—comme si le Cambodge était devenu la 74e province de la Thaïlande. L'armée thaïlandaise—je ne parle pas des contingents qui sont sous le drapeau ONU ou sous le couvert d'un accord bilatéral—se déplace au Cambodge comme si elle était en territoire conquis. Il y a de très, très graves violations de la souveraineté nationale cambodgienne par les Thaïlandais.

C'est un peu le bilan avec ses aspects positifs et ses aspects négatifs que j'ai essayé de vous présenter dans un exposé qui, je l'espère, n'a pas été trop long. Je suis maintenant à votre disposition pour répondre aux questions.

Le président: Merci beaucoup de votre présentation. C'était très intéressant.

• 1005

M. Axworthy (Winnipeg–Sud–Centre): Monsieur le président, je souhaite la bienvenue à M. Jennar.

Mr. Jennar: If you want to speak in English you can speak in English, no problem.

Mr. Axworthy: I think your analysis is very clear as to the positives and negatives and how they balance out. My question is whether there is currently a recognition of the fragility you've described by the contributing members to the peace settlement to the extent that they would redefine the role of UNTAC and give it greater authority to intervene in things like the political violence that's taking place, the border insurrections, and to start a little bit of the development process that we're seeing, at least being debated, in Somalia. In other words, does the Cambodian process now have to enter a second phase or a different phase, and what's the possibility of that taking place? Is anybody showing leadership?

[*Traduction*]

country where none of this exists and, therefore, they are finding themselves in situations that are at times quite dramatic. Neither the refugees nor the Cambodians enjoy a modium of what was intended under the Paris Agreements since rehabilitation could not be achieved.

Finally, there is another aspect that is somewhat parallel to this. You know that we always refer to the Paris Agreements because there are, in actual fact, three separate agreements. There is the comprehensive settlement, the declaration on rehabilitation, which I have just talked to you about, and there is an agreement on the protection of the independence, sovereignty and territorial integrity of Cambodia.

We must recognize that Cambodia's two big neighbours, Thailand and Vietnam, are currently treating Cambodia in a fashion that clearly violates the Peace Agreements. We know that the Vietnamese have changed the border between Cambodia and Vietnam in several different places. The Thai have done the same thing. We know that the Vietnamese are doing nothing to control the migration of civilians looking for work, looking for some way to survive. Cambodia is rich in fish, fruits, vegetables, etc. There is therefore a constant flow of Vietnamese seeking work in Cambodia.

We also know that the Thai, when in Cambodia—and I have just described this phenomenon in my last column—conduct themselves as though Cambodia was now the 74th province of Thailand. The Thai Army—and I am not referring to those contingents operating under the UN banner or under the terms of a bilateral agreement—travel around Cambodia as though it were in an occupied territory. The Thai are guilty of some very, very serious violations of national Cambodian sovereignty.

In my brief, which I hope was not too lengthy, I have tried to present you with both the positive and negative aspects of the situation. I would now be happy to answer your questions.

The Chairman: Thank you for your presentation. It was very interesting.

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): Mr. Chairman, I wish to welcome Mr. Jennar.

M. Jennar: Si vous désirez parler anglais, allez–y, cela ne me pose aucun problème.

M. Axworthy: Je crois que votre analyse des aspects positifs et négatifs et de leur équilibre est très claire. Je voudrais savoir si les membres qui contribuent à l'établissement de la paix reconnaissent actuellement cette fragilité dont vous parlez. Songent–ils à redéfinir le rôle de l'APRONUC pour lui donner davantage de pouvoir d'intervention en cas de violence politique ou d'insurrections de frontière? Pourrait–on ensuite entamer le processus de développement en Somalie auquel nous assistons, ou du moins qui fait l'objet de discussion? Autrement dit, le processus cambodgien doit–il maintenant passer à une seconde phase ou une phase différente? Est–ce susceptible de se produire? Y a–t–il quelqu'un qui fait preuve de leadership dans ce dossier?

[*Text*]

I'll put in parentheses that I was in Japan recently, meeting with the foreign minister and others. The Japanese, who have taken the lead in one sense as it refers to international adventure, seem to be very loath to go any further than they are. At the same time, they recognize that if Cambodia collapses it's going to create a major security problem in that whole southeast Asia area. There seem to be conflicting views and I would like your response on that.

M. Jennar: Je dirais qu'enfin, depuis lundi, nous disposons d'un document qui émane d'une autorité, puisqu'il est signé par le secrétaire général des Nations Unies. C'est son dernier rapport au Conseil de sécurité, qui est en discussion dans les consultations diplomatiques pour le moment, à New York, et qui reconnaît, peut–être moins brutalement que je ne l'ai fait, la réalité de la situation. Il y a dans ce rapport des phrases tout à fait claires sur la défaillance de la communauté internationale de respecter ses engagements en ce qui concerne le relèvement du Cambodge, sur la violence politique, sur les violations du cessez–le–feu, sur le fait que les Khmers rouges ne participent pas au processus, tout cela dans un langage diplomatique qui est toujours très prudent et parfois très ambigu.

Le problème, c'est qu'on ne tire pas de conséquences de ce constat et que le secrétaire général continue à penser, après avoir reconnu que. . . Je cite:

> Quant à la partie du Kampuchea démocratique, en refusant de laisser l'APRONUC avoir accès aux zones qu'elle contrôle et de se faire enregistrer pour les élections dans les délais prévus, elle a de nouveau refusé de profiter des nombreuses occasions que l'APRONUC et la communauté internationale lui ont offertes de se joindre au processus de paix.

C'est un constat parfait, mais le secrétaire général continue à penser que la seule issue possible, c'est de continuer à dialoguer, dit–il. Si c'est un dialogue, c'est un dialogue de sourds. Depuis la signature des accords de paix, on a donné aux Khmers rouges plus de huit mois pour revoir leur jugement, leur appréciation. On leur a donné toute une série de délais. Il y a eu des efforts considérables, notamment du Japon, de la Thaïlande, des deux coprésidents, la France et l'Indonésie, pour essayer de rencontrer les objections des Khmers rouges, jusqu'au moment où il a bien fallu se rendre compte que ces objections n'étaient pas fondées, mais étaient des prétextes pour ne plus participer à un processus qu'ils estiment nuisible pour leurs intérêts.

• 1010

Ce qui me gêne, c'est qu'on ne tire pas les conclusions de la situation nouvelle qui est créée. Les gens comme moi qui ont la chance d'être extrêmement indépendants doivent dire les choses un peu brutalement. C'est ce que j'ai essayé de dire à New York hier et les jours précédents. Je leur ai dit: L'accord est mort; l'accord à quatre, le fameux *comprehensive settlement*, est mort; vous devez absolument concevoir autre chose, ou alors vous aurez dépensé plus de 2 milliards de dollars pour rien et vous aurez mis en danger l'avenir des Cambodgiens.

[*Translation*]

Au fait, j'étais au Japon récemment pour rencontrer le ministre des Affaires étrangères, parmi d'autres. Les Japonais, qui jusqu'à un certain point ont pris l'initiative dans ce domaine, semblent peu enclins à aller plus loin. Toutefois, ils sont prêts à reconnaître que si le Cambodge s'écroule, cela pourrait donner lieu à un sérieux problème de sécurité dans tout le sud–est de l'Asie. Il semblerait y avoir des points de vue contradictoires à ce sujet. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Mr. Jennar: I would say that since Monday, we finally have a document issued by an authority, since it is signed by the Secretary General of the United Nations. It is his last report to the Security Council which is currently holding diplomatic talks in New York. The document recognizes, perhaps somewhat less bluntly than I do, the reality of the situation. The report contains very clear statements about the international community's failure to respect its commitments with regard to rebuilding Cambodia, to political violence, to cease fire violations, to the fact that the Khmers Rouges are no longer participating in the process, all this in diplomatic language which is always very cautious and sometimes very ambiguous.

The problem, is that no conclusions are drawn from these observations and the Secretary General continues to think, after having recognized that. . . I quote:

> As for the party of Democratic Kampuchea, by failing to admit UNTAC to its zones and to register for the elections within the relevant time frames, that party has again failed to avail itself of the many opportunities offered to it by UNTAC and the international community to keep the door open for it to rejoin the peace process.

This is a perfectly accurate observation, but the Secretary General maintains that the only possible approach is to continue dialogue. If this is a dialogue, it is a dialogue of the deaf. Since the peace agreements were signed, the Khmers Rouges have been given over eight months to review their judgement, or their assessment of the situation. They were given a whole series of deadlines. Considerable efforts were deployed, notably on the part of Japan, Thailand, the two co–presidents, France and Indonesia, to try to address the Khmers Rouges objections until finally it had to be recognized that these objections were unfounded and were simply excuses to stop participating in a process that they feel is damaging to their interests.

The thing that disturbs me is that the UN is not drawing conclusions based upon the newly created situation. People like me who are fortunate in being extremely independent must describe things more bluntly. That is what I tried to say in New York yesterday and on the preceding days. I told them: the agreement is dead; the four–party "comprehensive settlement" is dead. You must absolutely come up with something else, or you will have spent $2 billion for nothing and imperiled the future of the Cambodian people.

[*Texte*]

J'aurais pu ajouter, parmi les résultats négatifs de l'opération que j'ai décrits tout à l'heure, comment se portent les Khmers rouges aujourd'hui par rapport au jour où ils ont signé les accords de paix. C'est cela qui est effrayant. Deux milliards de dollars américains et 22 000 hommes sur le terrain se traduisent par une renforcement de la position des Khmers rouges au Cambodge, qui ont doublé le territoire qu'ils contrôlent et intensifié leur capacité politique de propagande et d'infiltration. Ils sont aujourd'hui dans une meilleure position qu'au moment où on a signé les accords de paix. C'est cela qui est effrayant, et on n'en tire pas les conséquences. On continue à dire, et c'est ce que j'appelle la stratégie de la porte ouverte puisque c'est la formule qui est utilisée... Vous savez qu'il y avait des délais fixés à fin janvier. Il y a eu une conférence à Pékin. Le 31 janvier était vraiment le dernier délai donné aux Khmers rouges, et on a continué à dire: Mais la porte reste ouverte aux Khmers rouges s'ils veulent entrer dans le processus. Qu'est–ce que cela veut dire? Cela veut dire qu'on ne va rien faire pour tenir compte du fait qu'ils se sont mis eux–mêmes hors la loi, en–dehors de la loi internationale créée par les Accords de Paris et les résolutions du Conseil de sécurité. On ne va rien faire, et c'est cela qui m'inquiète.

Si vous me demandiez quelles sont les perspectives aujourd'hui, je dirais qu'il y a quatre options. Il y en a deux qui sont impossibles, mais je veux quand même les évoquer. C'est que l'ONU fasse le constat: Cela a raté et on s'en va. Ce serait courageux de le reconnaître, mais ce serait dramatique de décider de s'en aller parce que cela provoquerait immédiatement la reprise de la guerre civile au Cambodge. Mais l'ONU ne le fera pas.

À l'autre extrême, bien qu'il y ait de plus en plus de pression par des ONG et par des éditorialistes pour que l'on passe du *peace keeping* au *peace making*, on ne le fera pas non plus parce qu'on ne le fait pas ailleurs. Je crois que le monde n'est pas prêt à confier à l'Organisation des Nations Unies une sorte de mandat de policier international ou de gendarme international. Les esprits ne sont pas prêts pour cela, les intérêts sont en compétition, bref, ce n'est pas mûr. On le voit bien en Yougoslavie. En tout cas, on n'est pas prêt à le faire quand des intérêts considérables ne sont pas en jeu. Et, comme j'ai coutume de le dire, le Cambodge, ce n'est pas le Koweït.

Donc, il faut être réaliste. Ces deux options sont à écarter. Il en reste deux. Il y a celle de la porte ouverte que j'évoquais il y a un instant et qui est probablement celle qui va être retenue. On continue avec ceux qui veulent jouer dans la pièce. On continue à trois. On va organiser les élections dans la partie du Cambodge qui n'est pas contrôlée par les Khmers rouges. On croise les doigts et on espère qu'il n'y aura pas trop de difficultés pendant la campagne électorale, que les Khmers rouges n'essaieront pas de perturber le dispositif et qu'on pourra avoir des élections qui, en tout état de cause, seront validées. On pourra ensuite avoir un gouvernement, l'opération ONU sera terminée et on pourra dire: Voilà, on a eu des élections et on a un gouvernement; nous avons fait notre job et c'est terminé.

[*Traduction*]

Among the negative results of the operation that I described a little while ago, I could have added the present status of the Khmers Rouges compared to what they were on the day they signed the peace agreement. This is the frightening thing. Two billion American dollars and 22,000 men in the field have resulted in a strengthening of the Khmers Rouges's position in Cambodia; they have doubled the territory that they controlled and have intensified their political ability for propaganda and infiltration. They are in a better position today than they were when they signed the peace agreements. This is what is frightening, and we don't realize it. We are still saying, and this is what I call the open–door strategy, since this is the approach that is being used... You know that deadlines were set for the end of January. There was a conference in Beijing. January 31 was really the last deadline given to the Khmers Rouges, and we still said: The door remains open if the Khmers Rouges want to participate in the process. What does that mean? That means that nothing will be done about the fact that they themselves stepped outside the international law created by the Paris Agreements and the Security Council resolutions. We won't do anything, and this is what worries me.

If you asked me what the prospects are today, I would say that there are four options. Two of them are impossible; nevertheless, I will mention them. One would be for the UN to decide: The process has failed and we are leaving. It would be courageous to admit this, but the decision to leave would have drastic consequences because there would be an immediate resumption of the civil war in Cambodia. However, the UN won't do this.

The other extreme would be to yield to the increasing pressure from the NGO and editorialists to move from peacekeeping to peacemaking, but we won't do this either because it is not being done elsewhere. I don't think that the world is ready to give the UN Nations Organization a mandate as an international policeman. People are not ready to do that, and there are competing interests, in short, it is an idea whose time has not yet come. We can see this clearly in Yugoslavia. In any case, the parties concerned are not willing to do this unless the stakes are high. And, as I usually say, Cambodia is not Kuwait.

Therefore, we have to be realistic. We can reject those two options. That leaves two. There is the open–door option which I mentioned a little while ago, and which will probably be adopted. We will continue with those who want to be involved. We will continue with three. Elections will be organized in the part of Cambodia that is not controlled by the Khmers Rouges. We will cross our fingers in the hope that there won't be too many difficulties during the election campaign and that Khmers rouges will not try to disrupt the process and that we will be able to have elections that, in any event, will be validated. There will then be a government and the UN operation will wind down and we can say: There have been elections and we have a government; we have done our job and it's over.

[*Text*]

Je crois que c'est l'option qui va être retenue. Elle est dangereuse parce qu'on ne tient en aucun cas compte de la situation nouvelle créée à la suite de la réalisation imparfaite et incomplète des accords de paix. On ne tient pas compte du fait qu'on va se trouver dans une situation de type Angola, bien qu'on ait l'exemple de l'Angola. Dans ce dossier cambodgien, on a la chance d'avoir l'exemple de l'Angola pour savoir ce qu'il ne faut pas faire, mais on n'en tient pas compte.

Je sais qu'il y a de gros problèmes, et je ne veux pas du tout les minimiser. Je sais que la situation est extrêmement complexe, que la responsabilité n'est pas seulement au niveau de la communauté internationale, que les Cambodgiens ont aussi des responsabilités.

• 1015

Cela étant, ces accords de Paris, ce ne sont pas les Cambodgiens qui les ont voulus. Ces accords de Paris ont été négociés longuement pendant les années 1990 et 1991 entre les cinq Grands. Quand ils se sont mis d'accord sur un texte, ils l'ont imposé aux Cambodgiens. Je crois que le Conseil de sécurité, qui a fait siens les accords de paix, a aujourd'hui la responsabilité de la situation qui a été créée par l'application imparfaite et incomplète de ces accords de paix.

Il reste, je veux le croire, une quatrième option qui serait celle qui reconnaîtrait la réalité, comme d'ailleurs l'a fait le prince Sihanouk dans les déclarations qu'ils a faites récemment, à savoir que l'attitude des Khmers rouges crée de facto une certaine partition du Cambodge, qu'il y a un Cambodge Khmer rouge et un Cambodge non Khmer rouge ou un Cambodge sous APRONUC. À partir de la reconnaissance de cette réalité, il faut essayer de construire un dispositif qui ne soit pas simplement à court terme, c'est–à–dire organiser des élections pour avoir un gouvernement. J'ai dit tout à l'heure à quel point je considérais que c'était très important. Mais pour moi, dans l'optique de la reconstruction d'une société cambodgienne et du pays, les élections, c'est seulement le début. Ce n'est pas la fin du processus. C'est seulement le début d'un processus. Il faudrait pouvoir s'inscrire au moins dans le moyen terme.

Finalement, quel est le problème fondamental? Le problème fondamental, c'est l'existence d'un groupe politico–militaire qui s'appelle les Khmers rouges, dont chacun connaît les performances politiques, dont chacun sait que c'est toujours le même leadership qui le dirige et dont on sait aussi que s'ils peuvent être très sophistiqués dans leur jeu avec la communauté internationale, dès qu'ils se retrouvent avec les Cambodgiens seuls, ils retrouvent toute leur brutalité générique, si je puis dire.

Comment traiter ce problème des Khmers rouges? Je continue à penser profondément que le meilleur moyen d'entamer la fin de la crédibilité des Khmers rouges, c'est d'améliorer la situation économique et sociale de la majorité de la population, c'est–à–dire des paysans. Reconnaissons la réalité. De 80 à 85 p. 100 du pays est APRONUC, et de 15 à 20 p. 100 du pays est Khmer rouge. Le jour où, pour les Cambodgiens ordinaires, pour les simples gens, pour les paysans, il sera meilleur de vivre dans le Cambodge APRONUC que dans le Cambodge Khmer rouge, j'ai la conviction que ce sera le commencement de la fin pour les Khmers rouges.

[*Translation*]

I think this is the option that will be followed. This is dangerous because it completely fails to take into account the new situation created by the inadequate and partial implementation of the peace agreements. We are failing to take into account the fact that we will find ourselves in an Angola–type situation, even though we have seen the example of Angola. We have the example of Angola to tell us what not to do, but we are failing to apply this in the Cambodian situation.

I know that there are major problems, and I certainly don't want to minimize them. I know that the situation is extremely complex, and that it is not entirely up to the international community to devise solutions, and that the Cambodians must also assume their responsibilities.

However, the Cambodians were not the ones who wanted the Paris Agreements. These accords were negotiated among the big five over a long period of time in 1990 and 1991. Once they agreed on a text, they imposed it on the Cambodians. I believe that the Security Council, which adopted the Peace Agreements, is now responsible for the situation that was created by the inadequate and incomplete enforcement of these Peace Agreements.

I would like to believe that a fourth option remains. This option would be to recognize reality, as Prince Sihanouk did in statements he made recently, namely that the attitude of the Khmers rouges creates a de facto partition of Cambodia. In other words, there is a Khmers rouges Cambodia and a non–Khmers rouges Cambodia, or a Cambodia under UNTAC. After recognizing this reality, we must try to build a mechanism that would not be merely a short–term mechanism, in other words, organize elections to elect a government. I said earlier that I thought this was very important. But in my view, elections are merely the beginning of the reconstruction of Cambodian society and of the country. It is not the end of the process. It is merely the beginning of the process. We should at least be able to aim for medium term objectives.

Finally, what is the fundamental problem? The fundamental problem is the existence of a political/military group called the Khmers rouges, whose political performance is known to everyone. Everyone knows that the same leaders still head up the Khmer Rouge and that they can be very sophisticated in their dealings with the international community. Once they find themselves alone with the Cambodians again, they will revert to all their old generic brutality, if I can use such that term.

How are we to deal with this problem of the Khmers Rouges? I still deeply believe that the best way of ending the credibility of the Khmers Rouges is to improve the economic and social situation for most of the people, i.e. the peasants. Let's recognize reality. Between 80% and 85% of the country is under UNTAC, and 15% to 20% of the country is under the Khmers Rouges. Once it is better for ordinary Cambodians, ordinary people, peasants, to live in the part of the country under UNTAC than in the part of the country under the Khmers Rouges, I am sure that it will be the beginning of the end for the Khmers Rouges.

[*Texte*]

Je crois qu'il faut accepter l'idée que le Cambodge va vivre longtemps avec un groupe d'insurgés, de rebelles, de terroristes, comme la Malaisie l'a connu, comme la Thaïlande l'a connu, comme les Phillipines le connaissent encore et comme nous avons, en Europe, les autonomistes basques, les indépendantistes irlandais ou les indépendantistes corses. Eh bien, il faut vivre avec ces réalités. Je ne crois pas qu'il soit possible de lancer une opération «Tempête du désert» au Cambodge. C'est par l'amélioration des conditions qui sont à l'origine de la naissance et de l'existence des Khmers rouges que l'on pourra le mieux les combattre.

Mais le problème, c'est que cela demande du temps. Il n'est pas possible d'améliorer la situation économique et sociale des Cambodgiens en six mois ou même en un an. D'après les experts que j'ai consultés au PNUD, il faudrait entre trois et cinq ans pour sérieusement améliorer les conditions d'existence de la majorité des Cambodgiens.

Si je pouvais proposer quelque chose, je dirais que c'est cela qu'il faut faire. Il faut clicher la situation, créer les conditions militaires qui permettent de protéger le Cambodge APRONUC, le Cambodge non Khmer rouge de toute espèce d'interférence de la part des Khmers rouges jusqu'à la nomination du gouvernement dans le cadre de l'APRONUC, mais après la mise en place d'un gouvernement démocratique dans un cadre approprié pour donner aux résultats positifs que j'ai décrits tout à l'heure des chances de survie et même des chances de consolidation. S'il est possible de conforter les institutions qui vont naître des élections qu'on va organiser, et s'il est possible, comme disait M. Mitterrand, de donner du temps au temps pour qu'on puisse réaliser ce minimum qui fera en sorte que les Cambodgiens préféreront être en dehors de l'autorité des Khmers rouges que sous l'autorité des Khmers rouges, je crois qu'on pourra alors gagner la partie.

• 1020

Mais en dehors de cela, qui implique des dispositions militaires très précises, qui implique qu'on protège les 80 p. 100 du Cambodge non Khmer rouge, en dehors de cela — excusez-moi de le dire franchement —, je crains le pire, non pas dans les années qui viennent, mais peut-être pour la fin de cette année-ci, quand l'APRONUC sera partie.

Je vous donne un petit élément sur le Japon. Le Japon est dans une situation très délicate. Vous savez qu'ils ont créé une force disponible pour les opérations de maintien de la paix, mais que la loi et la Constitution japonaise à ce propos-là indiquent qu'il faut des conditions de cessez-le-feu qui n'existent pas au Cambodge. Je suis convaincu, pour le dire en termes politiques crus, que si demain, par malheur, des soldats japonais devaient être tués au Cambodge, le gouvernement de Tokyo tomberait le lendemain, parce qu'il a pris des risques en envoyant des gens là-bas alors qu'une des parties ne joue pas le cessez-le-feu. Je comprends très bien que les Japonais disent: On a mis le doigt dans quelque chose, mais dès qu'on aura la possibilité de le retirer, on va le faire.

The Chairman: The original notion was that because the four or five parties were able to agree to a process both of peace creation, at least in an instant, and of political development and ultimately of economic development, the

[*Traduction*]

I believe that we have to reconcile ourselves to the idea that Cambodia will have to live with a group of insurgents, rebels, terrorists for a long time, just as Malaysia did, just as Thailand did, just as the Philippines currently do. Similarly, in Europe we find the Basque separatists, the Irish separatists and the Corsican separtists. So we have to live with these realities. I do not believe that it would be possible to launch a "Desert Storm" operation in Cambodia. The best way to fight the Khmers Rouges is to improve the conditions which led to the birth and existence of this group.

But the problem is that this takes time. It is not possible to improve the economic and social conditions of Cambodians in six months or even in one year. According to the experts that I consulted at UNDP, we would need between three and five years to seriously improve the living conditions of most Cambodians.

I would suggest that this is what must be done. We have to assess the situation and create military conditions conducive to protecting UNTAC Cambodia, at least the part of Cambodia not occupied by Khmers Rouges, until the appointment of a government under the supervision of UNTAC. We must wait for a democratic government to be in place to allow the positive results I mentioned earlier to develop and consolidate. I believe we have a chance at success if we help the institutions which will emerge after the elections, which we will have organized, or held, and if, as Mr. Mitterrand said, we allow enough time for those Cambodians who so wish to leave the areas under the Khmers Rouges.

But apart from those factors, which involve very precise military operations and the protection of 80% of Cambodia which is not controlled by the Khmers Rouges, I must honestly say that I fear the worst, not in the coming years, but perhaps by the end of this year, when UNTAC pulls out.

I would like to briefly mention Japan. That country is in a very delicate position. You probably realize that they have trained soldiers available for peacekeeping operations, but that according to Japan's law and constitution, Japanese peacekeepers cannot be involved in a mission unless a cease fire is in effect. That is not the case in Cambodia. To be perfectly honest, I am convinced that if Japanese soldiers were to die in Cambodia tomorrow, the Japanese government would fall immediately, since it took risks by sending its soldiers in a situation where one side is not a party to the cease fire. So I can understand the Japanese when they say they have gotten involved in something, but that they will pull out at the first possible opportunity.

Le président: L'idée au départ était que les Nations Unies participeraient parce que les quatre ou cinq parties intéressées s'étaient entendues sur un processus de création de paix — du moins pendant un certain temps — et sur un

[*Text*]

UN could act. If the UN accepts the notion of de facto partitioning, I can't quarrel with the logic if that's the reality. If it stays in place and accepts that a territory can be partitioned in the middle of a UN process, and all it keeps is the part left to it because one party to the process used that time to double its territory—and here I'm thinking of whether you're the Khmer Rouge or the Serbs or somebody else—that's the way the UN steps into the balance of the territory with massive development resources and in effect takes a trusteeship role in what's left. This is the mouse that roared in reverse. Is that then what you tell other countries, to get themselves a guerrilla community and you'll come in and do half? I don't mean that facetiously at all.

M. Jennar: Il faut rappeler qu'à l'occasion de la Conférence de Tokyo, il avait été dit que l'aide internationale n'irait qu'à ceux qui participaient au processus. Donc, il n'y a pas une prime à la partition. Il n'y a pas un cadeau pour ceux qui veulent jouer la partition. Il y a une sanction.

J'ai essayé d'être le plus pragmatique et le plus réaliste possible. On veut la paix, mais les Khmers rouges ne la veulent pas, sauf si elle les ramène au pouvoir. C'est très clair que c'est ce qu'ils veulent, et je peux les comprendre. Bien sûr, je ne partage pas leur opinion, mais je me mets dans la tête de Pol Pot et des dirigeants Khmers rouges. Ils ont dirigé le pays jusque dans les premiers jours de janvier 1979, de la manière la plus légitime qui soit, puisque pour eux, c'était au terme d'une guerre révolutionnaire et anti-impérialiste. Ils en ont été chassés de la manière la plus odieuse qui soit, c'est-à-dire par une intervention étrangère et, de surcroît, par l'ennemi héréditaire, les Vietnamiens.

• 1025

Donc, pour eux, la seule chose qui compte, c'est de retrouver la légitimité et le pouvoir qu'ils avaient dans les premiers jours de janvier 1979. C'est cela, leur objectif, et aucun processus de paix ne les intéresse si ce processus ne leur permet pas d'atteindre cet objectif.

Donc, la paix n'est pas possible avec les Khmers rouges. Quelle est l'alternative? C'est la guerre? Le Conseil de sécurité ne décidera pas, je le répète, une opération «Tempête du désert» au Cambodge, et les Cambodgiens eux-mêmes, les Cambodgiens non Khmers rouges qui sont fatigués de plus de 20 années de guerre, ne veulent même pas envisager l'hypothèse de ce qu'on pourrait appeler une grande opération de police nationale. Alors quoi?

Si vous excluez ces deux possibilités, il reste celle qui est probablement celle du Conseil de sécurité et qui, je crains, conduit au pire, et il y a les idées que j'ai avancées et que je ne suis pas tout seul à avancer, loin de là, qui sont un pis-aller, bien sûr. Mais je voudrais bien qu'on ne place pas le problème de la partition au niveau des principes, parce que l'ONU s'accommode très bien de ce qui se passe à Chypre et de ce qui se passe au Liban.

Le président: Mais avec l'acceptation des deux parties.

M. Jennar: Oui, mais on n'a pas négocié cela avec les Khmers rouges.

[*Translation*]

développement politique et, ultimement économique. Si les Nations Unies acceptent la notion d'une division de fait, je n'y puis rien, puisque ce sera un fait accompli. Nous sommes confrontés à une situation où l'ONU reste en place et accepte qu'un territoire soit partagé pendant une opération onusienne. L'ONU accepte de surveiller une partie du territoire—celle qui reste après que l'autre côté, que ce soient les Serbes ou les Khmers rouges, ait doublé la grandeur de son territoire. Voilà pourquoi l'ONU se trouve dans un territoire réduit avec de vastes effectifs. C'est l'éléphant qui joue le rôle d'une souris. Lorsque d'autres pays feront appel à l'ONU, est-ce que celle-ci va leur dire de commencer une guérilla, et ensuite l'organisation interviendra? Je suis tout à fait sérieux.

Mr. Jennar: At the Tokyo Conference, it was said that international aid would only go to those who agreed to be involved in the process. Partition is not rewarded. There is no free ride for those who want to partition. There is a penalty.

I tried to be as pragmatic and as realistic as possible. We want peace, but the Khmers Rouges do not want it unless it can return them to power. What they want is clear, and I can understand that. Of course, I do not share their views, but I am putting myself in the position of Pol Pot and the Khmers Rouges. Until early in January, 1979, they ruled the country with what they saw as the utmost legitimacy, since they came to power at the end of a revolutionary and anti-imperialist war. They were then driven out in the most odious manner possible, namely through foreign intervention by—to make matters even worse—their hereditary enemy, the Vietnamese.

So, the only thing that really matters to them is regaining the legitimacy and power they had in the early days of January 1979. That is their goal and they are not the slightest bit interested in any peace process that will not allow them to attain that goal.

So, peace is not possible with the Khmers Rouges. What is the alternative? War? I repeat: The Security Council will never authorize a "Desert Storm" operation in Cambodia, and the Cambodians themselves—those not aligned with the Khmers Rouges who are tired of more than 20 years of war, don't even want to consider the option of what might be called a large scale national police operation. What choice remains then?

If you exclude those two possibilities, you are left with an alternative that the Security Council is likely to endorse and which I fear would lead to disaster, as well as my own ideas on the course of action to be taken which I am not alone in advocating—far from it—and which would be only a stop-gap measure. But I do not think that we should be talking about the problem of partition in terms of principles, because the UN has had no trouble whatsoever accepting the situation in both Cyprus and Lebanon.

The Chairman: Yes, but with the agreement of both parties.

Mr. Jennar: Yes, but that option has never been negotiated with the Khmers Rouges.

[*Texte*]

Le président: Non.

M. Jennar: C'est d'ailleurs un reproche que je fais au rapport du secrétaire général, qui rejette déjà l'idée de ligne de cessez–le–feu ou de zone tampon qui créerait la démarcation entre les deux parties du pays. Pour avoir un cessez–le–feu, il faut que les deux parties soient d'accord. Il est vrai que, lors les récentes violations du cessez–le–feu, qui ne sont pas d'ailleurs seulement le fait des Khmers rouges mais aussi de Phnom Penh, on n'a pas abouti à un accord des Khmers rouges sur le terrain sur les conditions du cessez–le–feu. Mais on n'a pas négocié avec les Khmers rouges: D'accord, vous ne voulez pas entrer dans le processus et nous vous laissons tranquilles chez vous. À mon avis, c'est déjà une énorme concession. Que deviennent les 400 000 à 500 000 habitants qui sont sous leur contrôle? Cela veut dire qu'on les abandonne. Mais on a déjà décidé de les abandonner.

On n'a pas négocié cela avec les Khmers rouges: Vous ne jouez pas dans le processus; on vous laisse tranquilles chez vous, mais de votre côté, laissez le reste du Cambodge tranquille. C'est un peu ce que je propose. Pendant une période donnée, on gèle cette situation pour se donner le temps du développement économique et social. Cela n'a pas encore été sérieusement envisagé. Donc, on ne peut pas dire que cela ne peut pas marcher parce qu'il faut que les deux parties soient d'accord, puisqu'on n'en a pas discuté.

M. Axworthy: Pour trouver des solutions pratiques, comme vous l'avez dit, il faut qu'il y ait une augmentation des responsabilités de l'APRONUC pour protéger les gens contre la violence et renforcer les frontières entre les Khmers rouges et les autres. Est–il possible que le Conseil de sécurité et les grandes puissances accordent cette augmentation de responsabilités à l'APRONUC, de même que les ressources pour permettre à l'APRONUC d'exiger que l'accord soit respecté?

M. Jennar: D'après ce que j'ai pu comprendre de mes contacts à New York ces derniers jours, je crois qu'il est possible d'avoir un consensus au sein du Conseil de sécurité dans le cadre du mandat actuel. Je parle en termes de calendrier, donc jusqu'à fin août. Jusqu'à fin août, le Conseil de sécurité est prêt à protéger le processus électoral et l'assemblée constituante. De quelle manière? Là, les divergences commencent. Pour le moment, il s'agit de protéger le personnel de l'ONU; il ne s'agit pas de protéger les Cambodgiens. Quand on parle de protéger le processus électoral, il s'agit pour le moment de protéger le personnel de l'ONU et, pour être tout à fait complet, de protéger, avec l'accord des parties concernées, les bureaux des partis politiques, mais c'est très ambigu et très fragile. Cela ne va pas plus loin.

• 1030

J'ai beaucoup discuté des aspects militaires de la situation avec des experts sur le terrain et bien des officiers. Si j'ai présenté ma proposition, c'est parce que bien des officiers m'ont dit que c'était tout à fait réalisable, que si on pouvait

[*Traduction*]

The Chairman: No.

Mr. Jennar: Indeed, that is one criticism I would level at the Secretary General's report, which rejects out of hand the idea of a cease–fire line or buffer zone creating a clear demarcation line between the two areas of the country. But in order to achieve a cease–fire, both parties must agree. It is perfectly true that when recent cease–fire violations occurred, violations that were the work not only of the Khmers Rouges but of Phnom Penh as well, no agreement was reached on the conditions of the cease–fire with the Khmers Rouges out in the field. The fact is, however, we did not even negotiate with the Khmers Rouges. The attitude was: All right, since you don't want to get involved in the process, we will leave you alone in your enclave. As far as I am concerned, that is already an enormous concession. What then becomes of the 400,000 or 500,000 people who are under their control? What this really means is that we are abandoning them. But we decided some time ago to abandon them.

This kind of an arrangement was not negotiated with the Khmers rouges: You don't want to get involved in the process; fine, we will leave you alone but in return, you have to leave the rest of Cambodia alone. That is basically what I am proposing. In other words, for a given period, we should leave things just as they are so that some economic and social development can take place. That option has not yet been seriouly considered. It cannot be said that because both parties must agree, this will not work, since this option has never been discussed.

Mr. Axworthy: In order for practical solutions to be found, as you yourself mentioned, UNTAC must be given greater responsibilities to protect people from violence and strengthen the borders between the Khmers Rouges and the other groups. Do you think it is possible the Security Council and the great powers will increase UNTAC's responsibilities and provide it with the resources it requires to enforce the agreement?

Mr. Jennar: Based on the information I received from my contacts in New York in recent days, I think it is possible that a consensus could be reached in the Security Council under the current mandate. I am talking in terms of a timeframe—in other words, up until the end of August. It seems the Security Council is prepared to protect the electoral process and the constituent assembly until August. How it will accomplish this? Well, that is precisely where opinion is divided. For now, what is envisaged is protection for UN personnel—not for Cambodians. So, when they talk about protecting the electoral process, what they mean at this point, is protecting UN personnel and, in order to be really thorough, protecting the offices of political parties, with their consent. But the concept is extremely ambiguous and fragile at this point and it goes no further than that.

I have had lengthy discussions with experts in the field and a great many officers about the military aspects of the situation. And the reason I came forward with my proposal is that a great many officers told me that it was feasible—that if

[*Text*]

établir une zone tampon entre la partie Khmer rouge du pays et l'autre partie, il serait tout à fait facile de réduire les petits groupes de guérillas qui sont disséminés dans le reste du Cambodge, parce que cela a déjà été tenté.

L'opération ONU au Cambodge n'est pas une opération internationale. J'ai envie de dire que c'est une opération intergouvernementale. De l'aveu même de beaucoup d'onusiens, on n'a jamais vu autant d'interférence des gouvernements étrangers dans une opération de l'ONU. Il y a les Français d'un côté, les Australiens d'un autre, les Indonésiens d'un troisième, etc., qui obéissent autant à leur gouvernement qu'à la structure onusienne.

Parfois, cela a de bons côtés. Je peux vous dire que certains contingents ont essayé d'aller un peu plus loin que leur strict mandat. J'ai pu m'entretenir personnellement avec des officiers qui ont été en contact avec de petits groupes Khmers rouges disséminés à l'intérieur du Cambodge non Khmer rouge. Ils en ont tiré la conclusion—parce qu'ils n'ont réussi, dans un certain nombre de cas, que par les techniques de ce qu'on appelle la guerre psychologique, qui peuvent aller de l'intimidation à la corruption—qu'il y a moyen de réduire ces groupes sans grandes difficultés, en commençant par couper leurs moyens de communication avec leur base arrière et en finissant par leur offrir des moyens de rentrer dans la vie civile. Il y a aussi, chez les Khmers rouges, des gens qui sont fatigués de la guerre.

Les Khmers rouges, je crois les connaître un peu. J'ai vécu dans leurs camps et j'ai passé des jours et des jours à parler avec eux. Le problème des Khmers rouges, c'est le commandement, c'est le leadership politique historique. Ce commandement est monolithique, mais le mouvement Khmer rouge n'est pas monolithique. Ce qui est monolithique, c'est la tête. D'ailleurs, dans les textes de Pol Pot, c'est très clair. Il dit toujours, même dans des textes récents: Protégez la tête. Ils savent que si, par un moyen ou par un autre, on pouvait décapiter le mouvement Khmer rouge, ce serait fini. Ce serait fini, oui. J'affirme et écris cela sans aucune difficulté. Le grand reproche que je fais à ceux qui ont négocié, en 1990 et 1991, c'est de ne pas avoir retenu cette hypothèse de négocier avec la Chine le sort d'une petite dizaine de personnes. Soyons crus: le problème était avec la Chine et est toujours avec la Chine. J'ai déjà écrit cela plusieurs fois dans mes documents sans être démenti parce que cela ne peut pas être démenti.

J'ai vérifié et des diplomates de carrière ont vérifié, particulièrement au printemps 1991, que la Chine était prête à négocier le statut de Pol Pot et de six ou sept autres personnes. Mes contacts habituels chinois me disaient: Il n'y a pas de problème pour Pol Pot. D'ailleurs, il y a une déclaration officielle de Deng Xiaoping du mois d'août 1988 qui dit: Nous sommes prêts à prendre les dirigeants Khmers rouges en exil chez nous. On n'a jamais voulu jouer cette carte-là. Je crois que, finalement, même si la communauté internationale a fait beaucoup pour le Cambodge, elle l'a fait pour être débarrassée du dossier plus que pour régler les problèmes du Cambodge. Donc, le *commitment* était limité:

[*Translation*]

we could establish a buffer zone between the Khmers Rouges controlled territory and the rest of the country, it would be quite easy to reduce the number of small guerrilla groups scattered across the rest of Cambodia, because this sort of thing has already been attempted.

The UN operation in Cambodia is not an international operation. I am tempted to say it is an intergovernmental operation. As many UN staff themselves will admit, never has there been as much interference from foreign governments in a UN operation. We have the French on one side, the Australians on another, the Indonesians on a third, and so on, and they all are obeying their own government's orders just as much as UN orders.

Sometimes, this has a positive impact. I know, for instance, that some contingents have tried to go somewhat beyond their official mandate. I have had personal discussions with officers who have come into contact with small groups of Khmer Rouge scattered across the Khmers Rouges territory in Cambodia. They have concluded—because they only succeeded in a certain number of cases, by using psychological warfare techniques which go from intimidation to corruption—that these groups can be dismantled without too much difficulty, by first cutting off their means of communication with their rear base and by eventually providing them with the means to return to civilian life. Among the Khmers Rouges, there are also some who are tired of war.

I think I have a pretty good understanding of the Khmer Rouge. I lived in their camps and spent days and days talking to them. The problem with the Khmers Rouges is the command structure—the historical political leadership. The command structure is monolithic, and yet the Khmers Rouges movement is not. What is monolithic, however, is the head—the leadership. Indeed, Pol Pot's own writings make this very clear. He always says, even now: the head must be protected. They know that if, by some means or other, it were possible to decapitate the Khmer Rouge movement, it would be all over for them. They would be absolutely finished. I have no hesitation about making such a statement and putting it in writing. My main criticism of those who took part in negotiations in 1990 and 1991 is that they rejected the option of negotiating the fate of 10 or so people with China. Let's be blunt: The problem was with China and that problem remains. I have made such a statement a number of times in papers I have written and no one has ever refuted it, because it cannot be refuted.

I, together with a number of career diplomats, verified with China, particularly in the spring of 1991, that it was prepared to negotiate the status of Pol Pot and six or seven other people. My usual Chinese contacts told me at the time that there was no problem, as far as Pol Pot was concerned. Indeed, Deng Xiaoping made an official statement in August of 1988, in which he said: We are prepared to allow the Khmers Rouges leaders to be exiled to China. And yet, we never wanted to play that card. I believe that in the final analysis, even though the international community did a lot for Cambodia, it did so more out of a concern not to be rid of the question rather to solve Cambodia's problems. So, the

[*Texte*]

être débarrassé du dossier, et non pas régler les problèmes du Cambodge. On n'a pas négocié sérieusement.

• 1035

Il y a une série de diplomates qui peuvent apporter le même témoignage que celui que j'apporte. Ils l'écriront peut-être un jour dans leurs mémoires. Connaissant le mouvement Khmer rouge et les experts sur le mouvement Khmer rouge—je pense par exemple au professeur Ben Kiernan de l'Université de Yale qui confirme cela tout à fait—, je peux dire que ce qui est monolithique, c'est la structure de commandement, qu'elle soit politique ou militaire. Plus vous descendez dans la hiérarchie, plus vous trouvez une multiplicité d'opinions différentes chez les Khmers rouges. J'ai vu deux officiers Khmers rouges se disputer sur ce qu'ils pensaient de Pol Pot et de Khieu Samphan.

Cela fait partie des regrets, mais vous savez comme moi qu'en politique, on n'avance pas avec des regrets. On ne l'a pas fait, on ne l'a pas fait. C'est trop tard parce qu'aujourd'hui, ce n'est plus possible. C'était possible en 1990 et c'était possible en 1991, quand les dirigeants Khmers rouges étaient en Thaïlande, sous la protection de l'armée thaïlandaise. S'il y avait eu un accord avec la Chine, la Thaïlande faisait le travail, se saisissait de la personne de ces dirigeants et les mettait dans un avion pour Pékin. Aujourd'hui, les dirigeants Khmers rouges sont au Cambodge. Cela n'est plus possible. C'est une occasion manquée. Alors tant pis. Cela ne sert à rien, comme on dit en France, de pleurer sur le lait renversé. Il faut trouver autre chose. Pour ce qui est de «autre chose», je ne vois que ce qui tient compte des réalités.

Mr. Crosby (Halifax West): Mr. Jennar, I'll accept your invitation to address you in English.

Just picking up on your remarks about the Khmer Rouge, since they seem to be the negative force standing in the way of any real settlement of the difficulties in Cambodia, for the period in which the Khmer Rouge held power down to the present time, can you indicate what changes have taken place, what has happened to the Khmer Rouge as a movement, as opposed to a political force or a military force?

Obviously, their military strength has been dramatically reduced over the years. I understand they're down to about 10,000 active troops. It must have been a much higher number during the period in which they held control. Can you give me some comments about the changes that have taken place?

M. Jennar: Il y a deux éléments dans votre question. Les Khmers rouges ont-ils changé politiquement, et quelle est leur importance, leur force?

Je crois que, fondamentalement, les Khmers rouges n'ont pas changé. Ils ont comme objectif le pouvoir, et comme méthode la coercition. Comme je disais tout à l'heure, quand ils sont uniquement confrontés à d'autres Cambodgiens, ils retrouvent les mêmes méthodes que celles qui ont été utilisées entre 1975 et 1979. Ce qui a changé, ce sont les tactiques. Les Khmers rouges sont prêts à tout pour arriver au pouvoir, y compris toutes les alliances possibles et

[*Traduction*]

commitment was a limited one: To be rid of the Cambodia issue, but not to solve Cambodia's problems. We did not really negotiate seriously.

There quite a number of diplomats whose account of the situation would be no different from mine. Indeed, they may one day give that account in their memoirs. Knowing what I do about the Khmers Rouges movement and the views of experts on the Khmers Rouges movement—I am thinking of Professor Ben Kiernan of Yale University, for instance, who could confirm this—I can state without hesitation that what is monolithic within the Khmers Rouges is its command structure, be it political or military. The further down you go in the hierarchy, the greater the diversity of views you will find among the Khmers Rouges. I once saw two Khmers rouges officers arguing about their views of Pol Pot and Khieu Samphan.

So, that is one of the things we regret, but you know as well as I do that in politics, regrets do not help you to move forward. We did not do it back then, and that is that. Now, it is too late, it is no longer possible. It was still possible back in 1990, and even in 1991, when the Khmers Rouges leaders were in Thailand under the protection of the Thai army. Had there been an agreement in place with China, Thailand would have done the job, it would have picked up the Khmers Rouges leaders and put them on a plane to Beijing. Now the Khmers Rouges leaders are in Cambodia and this is no longer an option. It is a lost opportunity. Too bad. There is no point, as the saying goes, crying over spilled milk. We must find another solution. As for that "other solution", the only solution I would consider workable is one based on reality.

M. Crosbie (Halifax-Ouest): Monsieur Jennar, je vais accepter votre invitation de vous parler en anglais.

Pour en revenir à ce que vous disiez au sujet des Khmers rougess, puisqu'ils semblent constituer le principal obstacle au véritable règlement des problèmes du Cambodge, pendant la période où les Khmers rougess étaient au pouvoir et dans les mois qui ont suivi, quelle a été l'évolution de la situation et qu'est-t-il devenu le mouvement Khmers rouges, par opposition aux branches politiques et militaires?

Il est clair que la force militaire des Khmers rougess s'est beaucoup effritée au fil des ans. Je crois comprendre qu'ils n'ont plus qu'environ 10 000 troupes en service actif. J'imagine que leur nombre était beaucoup plus élevé au moment où ils étaient au pouvoir. Pourriez-vous commenter les changements qui se sont opérés depuis?

Mr. Jennar: Your question raises two issues: whether the Khmers rouges have changed politically and what is their size or strength.

I myself believe that basically the Khmers Rouges really have not changed. Ruling the country is still their goal, and their methods remain coercition. As I said earlier, when they have to deal only with Cambodians, they resort to the same methods they used between 1975 and 1979. What has changed are their tactics. The Khmers rouges are prepared to do whatever is necessary to regain power, including forming every imaginable alliance, and that is completely consistent

[*Text*]

imaginables, et c'est conforme à la tactique communiste classique qu'on appelle le «frontisme»: faire de grandes alliances avec les autres, alliances que l'on va progressivement manipuler pour arriver à ses propres fins. Toute l'histoire de ce siècle est remplie d'opérations comme celle–là à l'initiative des communistes. Si les Khmers rouges continuent à parler d'union nationale et de larges coalitions, c'est parce qu'ils utilisent cette technique qui leur a assez bien profité. Ils l'avaient utilisée entre 1970 et 1975 et ils l'ont utilisée depuis le début des années 80.

Sur le plan de leurs forces militaires, les services de renseignement américains, britanniques et français, et les pays de l'ASEAN nous ont dit tout au long des années quatre–vingt: Ils sont 40 000. C'était le chiffre le plus souvent avancé. C'était d'ailleurs le chiffre qui était avancé pour dire: Vous voyez, ils sont tellement puissants qu'on ne peut pas faire autrement; il faut les amener à la table de négociation; on ne pas les réduire à un simple groupe de terroristes.

• 1040

Aujourd'hui, toutes les estimations—maintenant que l'ONU est présente avec beaucoup d'observateurs militaires sur le terrain, on a quand même des observations assez sophistiquées—tournent entre 8 000 et 12t

plus bas est 8 000 et le chiffre le plus élevé est 12 000: 12 000 hommes en armes, bien équipés, bien motivés, très disciplinés, plus des milliers de gens qu'ils ont eux–mêmes démobilisés, mais qui sont prêts à reprendre les armes quasi instantanément.

Je crois que les Khmers rouges n'ont pas la capacité militaire d'entreprendre une opération de très grande envergure sur la totalité du pays. Ils ont la capacité de créer des troubles et ils ont la capacité militaire d'organiser une opération coup de poing sur Phnom Penh, parfaitement. Voilà pour les moyens des Khmers rouges.

Je voudrais ajouter à ces moyens militaires des moyens politiques. Il faut reconnaître que les Khmers rouges sont probablement la force politique la plus élaborée, la plus sophistiquée de toutes les forces politiques cambodgiennes. Ce sont des gens qui réfléchissent, qui analysent, qui ont un projet et qui savent organiser des stratégies et des tactiques pour réaliser ce projet. Ils jouent parfaitement en fonction de leurs intérêts. Ils ont développé, pendant tout le processus de paix, une série de thèmes, notamment le thème anti–vietnamien mais aussi le thème xénophobe, anti–étranger auquel les Cambodgiens, malheureusement, ne sont pas insensibles, parce que cela devient tout doucement le thème anti–ONU. Ils ont l'habitude d'exprimer dans le vocabulaire de leur propagande ce que les Cambodgiens ordinaires pensent, ce qui est très efficace et très dangereux. Ils ont aussi développé le thème anti–corruption, puisqu'avec l'apparition du libéralisme économique au Cambodge est revenue la corruption qui sévit aujourd'hui dans des proportions effrayantes. Je crois que le gouvernement de Phnom Penh peut être placé dans le *hit parade* des gouvernements les plus corrompus, comme celui de Lon Nol, par exemple. Ils ont là des thèmes extrêmement porteurs en termes de propagande.

[*Translation*]

with the classic communist tactic of forming major alliances with others so as to increasingly manipulate them and achieve one's own ends. The entire history of this century is filled with operations such as those initiated by the Communists. If the Khmers Rouges continue to talk about national union and broad coalitions, it is because they are using this same technique, one which they have substantially benefited from. They used it between 1970 and 1975 and they have been using it ever since the early 1980s.

In terms of their military force, the American, British and French intelligence services as well as ASEAN member countries have been telling us since the early 1980s that there are 40 000 of them. That is the figure most often heard. Indeed, that was the figure used to promote the argument that they are so powerful that we have no choice, and that we must get them to the negotiating table, since we are unable to reduce them to just a small terrorist group.

All the estimates at this time—now that the UN has a large number of military observers in the field, fairly sophisticated observations are possible—range from 8,000 to 12,000. The lowest figures is 8,000, and the highest is 12,000:

12,000 men who are armed, well equipped, highly motivated and extremely disciplined, as well as thousands of others that they themselves demobilized but who are ready and able to take up arms at any moment.

I believe the Khmers Rouges are lacking the military capability to undertake a large–scale operation throughout Cambodia. They are in a position to make trouble and they do have the military capability to successfully organize a blitz–type of attack on Phnom Penh. That pretty well covers the military means of the Khmers Rouges.

But in addition to their military means, they also have political means. It must be recognized that the Khmers Rouges are probably the most highly developed and sophisticated political force of any now present in Cambodia. They are people who think, who analyze, who make plans and who know how to develop strategies and tactics that will allow them to implement those plans. They perform very well based on their own interests. Throughout the peace process, they developed a whole series of themes, primarily the anti–Vietnamese theme, but also the xenophobic, anti–foreigner theme which unfortunately gets a response from Cambodians, because it has slowly but surely turned into an anti–UN theme. They are used to expressing, with their propaganda language, the thoughts of ordinary Cambodians, which is both very effective and very dangerous. They have also developed the anti–corruption theme, because with the appearance of economic realism in Cambodia has come corruption, corruption that has now reached horrendous proportions. I believe the Phnom Penh government could well be in the hit parade of the most corrupt governments, like the Lon Nol government, for instance. Those are all themes that can be successfully conveyed to the people in terms of propaganda.

[*Texte*]

Je crois personnellement que les Khmers rouges n'auront pas besoin, dans leur volonté de retourner au pouvoir, de faire usage de la force d'une manière décisive. Je crois personnellement qu'en utilisant les moyens de la propagande, s'il n'y a pas de changement substantiel dans les conditions de vie des Cambodgiens dans un délai relativement rapproché, si les autorités cambodgiennes nouvelles qui vont se mettre en place n'ont pas un minimum de sagesse pour limiter la corruption—je ne dis même pas pour la faire disparaître—, s'il n'y a pas des efforts de faits par les Cambodgiens eux-mêmes, car c'est à cela que cela revient, eh bien, ce sera le meilleur terrain pour les Khmers rouges. Les Cambodgiens n'ayant rien à perdre, le souvenir des horreurs des années 70 s'estompant petit à petit et de nouvelles générations arrivant... À l'université à Phnom Penh, c'est effrayant d'entendre des jeunes de 18 ans parler de la pureté de Khieu Samphan comme on pouvait parler de la pureté de Robespierre. Il y a là un terrain tout à fait favorable pour eux. Quand le fruit sera mûr, l'élément militaire sera le petit coup qui le fera tomber si on n'y prend garde.

Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question.

Mr. Crosby: It's not so much answering a question as trying to create an understanding of what is now taking place in Cambodia and what is the hope and expectation for the future.

You described in your presentation some positives in the developing situation. You mentioned the 4.7 million-plus who had registered to vote. You indicated that the process had fairly widespread support; there is cooperation amongst the group that has formed, the Supreme National Council. When you add up all those elements you get a hopeful situation. But then you balance that against apparently one thing, and as I understood your presentation, that is the Khmer Rouge. All the positives are on one side, and one enormous negative on the other side of the scale, which is the Khmer Rouge.

• 1045

M. Jennar: Pas seulement les Khmers rouges.

Mr. Crosby: I got the impression when you were describing the alternatives that you would suggest an alternative where you isolated the Khmer Rouge by partition, by whatever method, and just went on with what I might call the positive approach to reorganizing, re-establishing, and rehabilitating Cambodia.

The information I have would indicate that the Khmer Rouge are relatively regionalized, in the sense that they only have extensive control in regions of Cambodia, something like 3 out of 31 provinces in which they have substantial control. Can you elaborate a little more on how you go about partitioning or isolating the Khmer Rouge, or whatever is the proper terminology?

M. Jennar: Il faut se mettre d'accord sur la définition du mot «contrôle». Les Khmers rouges contrôlent, 24 heures sur 24, de 15 à 20 p. 100 du pays, essentiellement à la frontière thaïlandaise, dans le nord-ouest et dans le nord-est. Cela veut dire qu'ils contrôlent à peu près la moitié de quatre provinces. Il y a 21 provinces au Cambodge. Donc, il en reste 17. Dans ces 17, ils sont présents. On observe des groupes de 10, 12 ou 15 Khmers rouges dans 16 des 17 autres provinces.

[*Traduction*]

I, personally, believe that the Khmers Rouges, in seeking a return to power, will have no need for a show of decisive force. It is my belief that if there is no substantial change in the living conditions of Cambodians in a relatively short period, and if the new Cambodian authorities are not wise enough to understand the need to limit corruption—and I don't even mean getting rid of it altogether—and, if some effort is not made by Cambodians themselves—because that is basically what it comes down to—focusing on the propaganda offers the Khmers Rouges a good chance of success. Given that Cambodians have nothing to lose and that the memory of the horrors that occurred in the 70s, is slowly fading with the arrival of new generations... At Phnom Penh University, it is absolutely horrifying to hear 18-year olds speak of Khieu Samphan's purity the way some used to speak of the purity of Robespierre. This is very fertile ground for the Khmer Rouge. And when the fruit is ripe, its military forces will be there to give the little extra jolt that is needed to make it fall, if we are not careful.

I don't know whether I answered your question or not.

M. Crosby: Il s'agit moins de répondre à une question que de nous aider à bien comprendre la situation au Cambodge et ce à quoi nous pouvons nous attendre à l'avenir.

Dans votre exposé, vous avez parlé de certains éléments positifs à l'heure actuelle. Vous avez mentionné les 4,7 millions de personnes qui se sont inscrites pour voter. Vous avez indiqué que le processus électoral a bénéficié d'un appui assez généralisé et qu'il existe une bonne coopération au sein du groupe qui s'est formé, à savoir le Conseil national suprême. Quand on fait le bilan de tous ces éléments positifs, on a l'impression qu'il y a de l'espoir. Mais en même temps, si j'ai bien compris votre exposé, il y a cet autre élément important, c'est-à-dire les Khmers rouges. Il y a, d'une part, énormément d'éléments positifs, et d'autre part, un important élément négatif, c'est-à-dire les Khmers rouges.

Mr. Jennar: Not only the Khmers Rouges.

M. Crosby: J'avais l'impression, quand vous décriviez les diverses possibilités, que vous favorisiez l'option sur laquelle on isole les Khmers rouges au moyen de la partition, ou d'une autre méthode pour poursuivre ce que j'appellerais la stratégie positive fondée sur la réorganisation, le rétablissement et le relèvement du Cambodge.

Selon les informations dont je dispose, les Khmers rouges sont relativement régionalisés, en ce sens que leur contrôle réel ne s'étend qu'à trois provinces sur 31 au Cambodge. Pourriez-vous nous expliquer comment vous procéderiez à la partition du pays ou l'isolement des Khmers rouges, selon le terme qu'on emploie pour ces opérations-là?

Mr. Jennar: I think it is important to agree on one's definition of the word "control". The Khmers rouges control, 24 hours a day, between 15 and 20% of the country, essentially near the Thai border, to the northwest and the northeast. What that means is that they control about half of four provinces. Cambodia has 21 provinces. That leaves 17. But they are present in all 17 provinces. Groups of 10, 12 or 15 Khmers rouges have been observed in 16 of the 17 other

[*Text*]

Il y en a une qui est complètement *safe*. C'est celle qui est à côté du Vietnam, la province de Swairiank.

C'est ce que je disais tout à l'heure. Un certain nombre d'experts militaires sur le terrain, après avoir tenté la chose, estiment que ces petits groupes que le prince Sihanouk appelle des taches de léopard sont parfaitement réductibles parce qu'ils ont des lignes de communication fragiles. Donc, l'idée d'assainir la partie du Cambodge qui est quand même la majorité du pays en termes de population et de superficie, n'est pas une idée irréaliste et impraticable.

Je me suis sans doute mal exprimé, mais les résultats positifs ne sont pas menacés uniquement par les Khmers rouges. Ils sont menacés par la manière imparfaite dont la communauté internationale ou l'APRONUC a réalisé les accords. Le fait de ne pas avoir les quatre armées est quand même un élément fondamental. Quand je discutais avec ceux qui rédigeaient les accords de paix pendant l'année 1990 ou 1991 et qu'on échangeait des informations et des impressions là–dessus, mes interlocuteurs me disaient toujours: Ce processus est entièrement basé sur une chose, la confiance entre les parties signataires. La confiance était le maître–mot. J'ai d'ailleurs fait tout un de mes papiers autour de ce mot–là.

À partir du moment où une des forces, l'une des plus importantes, ne joue pas le jeu, tout le dispositif est affecté. Tous les éléments du plan sont fragilisés par le fait que la confiance est complètement détruite. On a eu au départ une bonne coopération de SOC, État du Cambodge, ou Phnom Penh si vous voulez, qui est de plus en plus mauvaise. Je ne dis pas que les gens de Phnom Penh sont des petits saints et des gens parfaitement sans reproche, mais à partir du moment où, dans un jeu, un des partenaires ne respecte plus les règles du jeu, les autres partenaires sont complètement déstabilisés. C'est cela, le phénomène, et c'est pour cela que l'élément Khmer rouge est important.

• 1050

Mais à côté de cela, comme je vous l'ai dit, il n'y a pas eu l'argent qu'on avait promis pour la réhabilitation du pays. Cela, ce n'est pas les Khmers rouges, mais la communauté internationale. Il y a le problème des Thaïlandais et celui des Vietnamiens. Ce ne sont pas les Khmers rouges. Ce sont les voisins. Il y a des facteurs autres que les Khmers rouges qui fragilisent tout le processus.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): There is a considerable amount of hope that UNTAC would be able to solve the Cambodian problem because it appeared to be a model that we might be able to use around the world. I don't want to change the direction because the information you're giving us gives us a good insight into the situation, but there are a couple of questions that I want to follow up on a little bit.

You seem to be implying that by isolating the Khmer Rouge, eventually they would disappear and that partitioning might be one of the realistic approaches to allow isolation. My understanding, though, is that the Khmer Rouge has managed to establish an internal economy through use of the force—misuse of the force, if you wish—in diamond mining, the other mining structure, which supports them, and they are not as dependent upon external assistance as UNTAC would have to be. Could you comment on that please?

[*Translation*]

provinces. There is one which is completely safe. It is the one right beside Vietnam, Swairiank province.

This is precisely what I was saying earlier. A number of military experts in the field, having already attempted this kind of operation, are of the view that these small groups that Prince Sihanouk calls leopard spots can easily be reduced in number because they have very fragile lines of communication. So, the idea of cleaning up that part of Cambodia which covers most of the country in terms of population and surface area, is not an unrealistic or unpractical idea.

Perhaps I was not clear on this point, but the positive results I mentioned are not threatened only by the Khmers Rouges. They are threatened by the imperfect way in which the international community or UNTAC concluded the agreements. The fact that the four armies are not included is a major problem. Whenever I have discussed the 1990 or 1991 peace agreements with those responsible for drafting them, in the course of our exchange of information and views on the topic, they have always told me: this process is entirely based on one thing: trust between the signatories. Trust is the keyword here. Indeed, I wrote a whole paper about it.

When one of the forces—one of the biggest—decides not to play along, the whole process is affected. Every element of the plan is weakened by the fact that trust has been completely destroyed. Initially, there was good cooperation from SOC—the State of Cambodia—or Phnom Penh, if you prefer, but this cooperation is gradually disappearing. I am not saying that the people in Phnom Penh are saints or are perfectly beyond reproach, but if one of the partners in a game does not play by the rules, the others are completely thrown off–balance. That is the phenomenon and that is why the role of the Khmers Rouges is important.

Aside from that, as I said, the funds that had been promised to rebuild the country have not materialized. That is the fault of the international community, not the Khmers Rouges. Then there are problems with the Thai and the Vietnamese. Once again, not the Khmers Rouges but, in this case, the country's neighbours. There are factors other the Khmers Rouges that make the whole process precarious.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): On espère ardemment que l'APRONUC pourra régler le problème cambodgien parce que cela semblait être un modèle qui pourrait peut–être servir autour du globe. Je ne veux pas réorienter la discussion, car l'information que vous nous donnez éclaire bien la situation, mais je voudrais approfondir une ou deux choses que vous avez dites.

Vous semblez laisser entendre que l'isolement des Khmers rouges mènerait tôt ou tard à leur disparition et que la partition pourrait être une façon réaliste de les isoler. Je crois comprendre, toutefois, que les Khumers rouges ont réussi à établir une économie interne en utilisant à leurs fins la force économique des mines de diamant, l'autre structure minière, d'où ils tirent un appui. Ainsi, ils ne dépendent pas autant de l'aide extérieur que le pense l'APRONUC. Qu'en pensez–vous?

[*Texte*]

M. Jennar: Il est vrai que les Khmers rouges ont trouvé les moyens de leur autonomie grâce à la complicité de la Thaïlande essentiellement, en vendant du bois et des pierres précieuses dans des proportions... J'ai eu l'occasion de voir un film sur la déforestation dans la zone Khmer rouge qui n'est pas visible pour tout le monde, qui a été fait par les services de l'APRONUC et qui a été visionné par le Conseil de sécurité. Cela a été filmé par un hélicoptère de l'ONU. C'est effrayant.

Même si on met de côté tout le problème des Khmers rouges, des autres, de la guerre, etc., quand on pense à l'avenir du Cambodge, c'est effrayant. Il y a un véritable pillage des ressources naturelles de ce pays, avec des conséquences écologiques qui vont être dramatiques. Je ne vais pas m'étendre là-dessus, sauf si vous le souhaitez, mais je pourrais vous en parler longuement. La déforestation du Cambodge a des conséquences non seulement écologiques, mais économiques et sociales qui sont extraordinairement graves pour la totalité du pays, étant donné que l'équilibre hydrographique est la source de la prospérité de ce pays, et pour le riz et pour le poisson. Mais c'est un autre dossier.

Donc, cela a été possible grâce à la complicité non seulement d'hommes d'affaires thaïlandais, mais aussi de l'armée thaïlandaise et du gouvernement thaïlandais qui a accordé des concessions. Il faut tout dire, et je veux tout dire parce que je sais bien que nous, Occidentaux, avons beaucoup d'intérêts en Thaïlande. Je viens d'un pays qui a été pendant longtemps un des cinq premiers investisseurs en Thaïlande. On ménage le gouvernement thaïlandais, mais le gouvernement thaïlandais a donné des concessions à ceux qui exploitent les forêts au Cambodge. Grâce à cela, les Khmers rouges ont accumulé une fortune. Il s'agit de centaines de millions de dollars américains.

M. Axworthy: De combien?

M. Jennar: De centaines de millions. Je ne veux pas donner de chiffres précis, mais on dit souvent — prenez cela prudemment, *cum grano salis* comme on dit en latin —, qu'il s'agit de 300 millions de dollars par an.

J'ai peut-être mal compris votre question, mais nous avons des indications très précises que ces ressources financières procurées par la vente du bois et des pierres précieuses de la région de Pailin ne servent pas à l'organisation d'une économie propre à la zone Khmer rouge. C'est de l'argent qui est soit mis en réserve à Shanghaï, à Bangkok ou à Genève, soit utilisé pour l'achat d'armes sur le marché international de ventes d'armes.

• 1055

Rentrant du Cambodge, je suis quand même passé chez moi, ne fût-ce que pour voir si j'avais toujours une femme et deux enfants et changer de valise. Pendant que je faisais le voyage de Bangkok à Bruxelles était arrivé un fax de Phnom Penh disant qu'on venait de découvrir que les Khmers rouges utilisent des armes toutes nouvelles qu'ils viennent d'acheter, des armes qui viennent d'être mises sur le marché. C'est pour cela qu'ils utilisent cet argent, et non pas pour organiser une économie autarcique qui pourrait survivre dans le cadre d'une partition.

[*Traduction*]

Mr. Jennar: It is true that the Khmers Rouges have found the means to be independent because of the complicity of Thailand essentially, which allows them to sell lumber and gems, in large quantities... I had the opportunity to see a film on the deforestation of the Khmers Rouges zone, a film which is not available for viewing by everybody. The film was prepared by UNTAC services and shown to the Security Council. It was filmed from a UN helicopter; what it shows is horrendous.

Even if one sets aside for a moment all of the problems caused by the Khmers Rouges, others, the war, etc, if you think of the future of Cambodia, what has been done is horrendous. There has been a veritable pillage of the natural resources of that country and the ecological consequences are going to be dramatic. I am not going to dwell on it, unless you want me to, but I could speak about it at length. The deforestation of Cambodia will have consequences, not only ecological consequences, but economic and social ones as well. These consequences will be terribly serious for the country as a whole, if one considers that hydrographic balance is the source of that country's prosperity and is necessary if they are to have rice and fish. But that is another issue.

That was made possible through to the complicity of Thai businessmen, but also the Thai army and government which granted concessions. Everything has to be said, and I want to tell all, because I know that we westerners have a lot of interests in Thailand. I am from a country which was for a long time one of the five biggest investors in Thailand. People tend not to be too critical of the Thai government, but it is that government that granted concessions to those who are exploiting forests in Cambodia. Because of that, the Khmers Rouges have managed to amass a fortune. They have hundreds of millions of American dollars.

Mr. Axworthy: How much?

Mr. Jennar: Hundreds of millions. I do not want to give specific figures, but one often hears — now, take this with a grain of salt, *cum grano salis*, as they say in Latin — that they are amassing $300 million a year.

Perhaps I misunderstood your question, but we have very specific indications that those financial resources derived from the sale of wood and gemstones from the Pailin region are not being used to organize an economic infrastructure in the Khmer Rouge zone. The money is either hidden away for future use in Shanghai, Bangkok or Geneva, or used to purchase arms on the international arms market.

When I came back from Cambodia, I did arrange a stop over in my home, if only to see whether I still had a wife and two children and changed my suitcase. As I was travelling to Bangkok from Brussels, a fax had been sent to me from Phnom Peng stating that they had just discovered that the Khmers Rouges were using brand new weapons that they had just purchased, weapons that have just been put on the market. That is what they are doing with the money, rather than organizing an independent economy that might survive should there be a partition.

[*Text*]

Il y a des gens qui sortent des zones Khmers rouges. Les frontières de ces zones ne sont pas imperméables. Il n'y a pas un mur de Berlin autour de la zone Khmer rouge, même par les Khmers rouges eux–mêmes. La rigueur et la discipline varient de village en village selon les chefs locaux Khmers rouges. Mais il y a des choses que l'on constate. Par exemple, il y a des gens qui fuient les zones Khmers rouges ou qui les quittent pour aller dire bonjour à de la famille qui se trouve 20 ou 30 kilomètres plus loin. Les médecins qui ont l'occasion d'examiner des gens qui sortent de ces zones font tous les mêmes constatations: ces gens sont en très mauvais état de santé pour diverses raisons. Cela veut donc dire qu'il y a un niveau de vie qui est encore plus mauvais que dans le reste du pays. Il faut relativiser parce que tout cela dépend des provinces, des districts, des parties du pays. Il y a des endroits où la nature est plus généreuse. Il y a des régions du Cambodge où des arbres fruitiers poussent à profusion et où les gens peuvent se nourrir comme cela. Il y en a qui n'ont pas ce genre de ressources naturelles. Donc, tout cela est relatif. Ce qu'on sait, c'est que, d'une manière générale, les conditions de vie dans la partie du Cambodge qui est contrôlée par les Khmers rouges sont extrêmement difficiles. Je parle non seulement du système politique qui est mis en place, mais aussi des conditions sanitaires et nutritionnelles dans lesquelles les gens vivent.

Donc, on ne peut pas parler d'une économie propre à leur zone, même s'ils ont essayé ça et là de construire des villages modèles. Il y a quelques villages modèles, qui ont d'ailleurs été montrés au HCR, qui servaient un peu comme appâts pour dire: Pour les réfugiés qui veulent rentrer, nous leur offrons ceci, comme ils avaient fait avec Sitwit. Sitwit, c'était un des camps Khmers rouges. Il a été fermé au mois de janvier. Ce camp était une vitrine pour la propagande Khmer rouge, pour montrer qu'ils savaient, eux aussi, traiter les gens comme il le faut et se comporter d'une manière civilisée. Mais ce n'était qu'une vitrine.

Il y a, à la lisière de leur zone, notamment dans le district de Bavel, quelques villages qui sont aussi des vitrines, où les choses se passent d'une manière tout à fait correcte.

Mr. Hovdebo: You are implying to a certain extent that the Khmer Rouge is dependent on the instability of the structure, and by partitioning you might be able at least to stabilize the situation enough so that eventually their economy, their strength, will disappear. I would like you to comment on that.

I have one other question which is a little varied from this. I have here an open letter to the paper signed by 175 men and women relative to the impact of UNTAC in Cambodia. It implies sexual harassment—

• 1100

Mr. Janzen: I know the letter.

Mr. Hovdebo: It has a number of suggestions that might help the situation. The letter is addressed to the Japanese commander.

[*Translation*]

Some people do leave the Khmers rouges zones. The boundaries of those zones are not airtight. There is no Berlin Wall around the Khmers Rouges zone; not even one that would have been set up by the Khmers Rouges themselves. The rigour and discipline vary from village to village, according to the local Khmers rouges Leaders. One does get certain indications. For instance, some people flee the Khmer Rouge zones or leave them to go and see their families who might be 20 or 30 kilometres away. The doctors who examine the people who come out of the Khmers Rouges zones all note the same things: the people from the zones are in very bad health, for a variety of reasons. What that means is that the standard of living in these zones is even worse than in the rest of the country. It is all relative, and depends on which provinces, district or area of the country one is speaking of. There are places where nature is more generous. There are areas in Cambodia with many fruit trees, which means that people can feed themselves in that way. There are other areas, however, that have not been blessed with that kind of natural resource. So, everything is relative. What we do know, however, is that, generally speaking, living conditions in the parts of Cambodia that are controlled by the Khmers rouges are extremely difficult. I am not only referring to the political system that is in place but also to sanitation and nutrition, other elements that make up the conditions under which people live.

Thus, we cannot really talk about an economy which would be specific to their particular zone, even though they have tried to build model villages here and there. There are a few model villages that have indeed been shown to the HCR and which are to a certain extent used as bait to entice refugees to come home by showing that that is what they can offer them. That is similar to what they did with Sitwit. Sitwit was one of the Khmers Rouges camps which was closed in the month of January. The camp was a showcase for Khmers rouges propaganda, to show that they too knew how to treat people well and behave in a civilized manner. But it was strictly a showcase.

On the fringes of their zone, in the Bavel district, for instance, there are a few villages that are also showcases, where everything goes on perfectly normally.

M. Hovdebo: Vous laissez entendre dans une certaine mesure que le Khmers rouges dépend de l'instabilité de la structure et que la partition permettrait peut–être d'au moins stabiliser la situation suffisamment pour que leur économie, qui fait leur force, disparaisse tôt ou tard. J'aimerais entendre vos commentaires à cet égard.

J'ai une autre question qui nous éloigne un peu de ce sujet précis. J'ai ici une lettre ouverte envoyée à un journal, lettre qui a été signée par 175 hommes et femmes. La lettre porte sur les conséquences de la présence de l'APRONUC au Cambodge. Elle laisse supposer qu'il y a harcèlement sexuel. . .

M. Janzen: Je connais la lettre en question.

M. Hovdebo: Cette lettre contient un certain nombre de suggestions qui pourraient peut–être améliorer la situation; elle est adressée au commandant japonais.

[*Texte*]

What has been the social impact of the UNTAC people in Cambodia? This letter is suggesting possible changes. Are these changes possible, and is this a factor in the popularity or the unpopularity of UNTAC in certain areas?

M. Jennar: Le premier élément de votre question est: serait-il possible, dans le cadre d'un gel de la situation existante et donc d'une partition de facto du pays, de créer une stabilité dans la partie non Khmer rouge si on y mettait les moyens et si les Cambodgiens avaient suffisamment de sagesse? C'est vrai qu'il ne s'agit pas seulement de l'engagement de la communauté internationale. Il faudra aussi que les Cambodgiens fournissent un certain nombre d'efforts, notamment pour limiter la corruption et des choses de ce genre.

J'étais au Cambodge quand cette lettre a été rédigée et quand elle a été rendue publique. C'était en juillet-août de l'année passée. En fait, ce problème pose le problème du comportement des Nations Unies dans le cadre d'une opération de paix n'importe où; pas seulement au Cambodge, mais n'importe où. Cela rejoint un petit peu la réflexion que je faisais en entrée de jeu, à savoir qu'il faut adapter les Nations Unies à ces tâches nouvelles.

Les Nations Unies ont été construites et se sont développées dans le contexte de la guerre froide. Nous sommes maintenant dans ce que j'appelle le nouveau désordre international, et elles ne sont manifestement pas prêtes, cela pour toute une série de raisons.

Il y a des raisons politiques. C'est vrai que les membres du Conseil de sécurité, et singulièrement les membres permanents, ne sont pas prêts à donner à l'ONU les latitudes dont elle aurait besoin.

Mais il y a aussi des raisons internes à l'Organisation des Nations Unies qui sont liées à ses modes de fonctionnement. C'est une énorme machine bureaucratique d'une lourdeur épouvantable. Quand je pense qu'il a fallu cinq mois pour qu'elle arrive au Cambodge et qu'on a perdu le meilleur de la période qui suivait la signature des accords! Vous savez qu'après la signature d'un accord, c'est comme après la formation d'un gouvernement. Il y a toujours une espèce de période de grâce, une période où la bonne volonté est plus grande, où des choses sont plus facilement possibles. C'est ce qu'on appelle les 100 jours du président des États-Unis. L'ONU n'était pas là au moment où on aurait pu profiter de cela. Tous les acteurs le reconnaissent: on a perdu les cinq premiers mois. Pourquoi? Parce que c'est une machine tellement lourde que, quand il faut la mettre en route, cela prend énormément de temps.

J'arrive à la lettre. Il y a des particularités. Il faut, par exemple, que dans une opération ONU, les cinq continents soient représentés. Il le faut, parce que c'est la philosophie. Je respecte le côté universaliste, mais il y a aussi l'efficacité. Je peux vous dire que j'ai rencontré sur le terrain des unités de l'ONU, que ce soit des unités militaires ou des unités de police, puisqu'il y a un contingent de police civile de l'ONU au Cambodge, où les 15 personnes qui étaient sur le terrain n'avaient pas une seule langue en commun, même pas l'anglais. Comment voulez-vous avoir une unité de commandement et une transmission des ordres efficace quand vous avez des problèmes de ce type?

[*Traduction*]

Quelles ont été les conséquences sociales de la présence des gens de l'APRONUC au Cambodge? Cette lettre propose des changements possibles. Ces changements sont-ils possibles, selon vous, et ces répercussions sociales influent-elles sur la popularité ou le manque de popularité de l'APRONUC dans certaines régions?

Mr. Jennar: So, the first part of your question was: would it be possible if the current situation were frozen as is and the country subject to a de facto partitioning, to create stability in the zone that is not controlled by the Khmers Rouges, given sufficient means and sufficient wisdom on the part of the Cambodians? It is true that commitment on the part of the international community is not all that is needed here. Cambodians will also have to make efforts in order to, for instance, limit corruption, among other things.

I was in Cambodia when that letter was written and published. It was in July and August, last year. The issue raised is that of the behaviour of United Nations people in peacekeeping operations anywhere; not only in Cambodia, but anywhere at all. That relates somewhat to what I said in my opening remarks which was that we have to adapt the United Nations to these new tasks.

The United Nations is an organization that was built and developed in the cold war context. We have now entered a phase which I call the new international disorder and the United Nations is obviously not ready for that phase, for a number of reasons.

There are political reasons. It is true that members of the Security Council, permanent members particularly, are not ready to provide the UN with the latitude it needs.

But there are also internal reasons having to do with the organization of the United Nations, reasons that are linked to its methods of operation. It is an enormous bureaucratic machine that moves very awkwardly and slowly. When I think that it took five months before it arrived in Cambodia! We lost the best part of the period following the signature of the agreements! You know that after an agreement is signed, there is a period comparable to that which follows the formation of a government. There is always a sort of period of grace, a period where good will is more abundant and when things can be accomplished more easily. In the United States, that is what they refer to as the President's 100 days. But the UN was not there when we could have used that grace period. All those involved acknowledged that: we lost the first five months. Why? Because it is such an awkward machine and it takes a long time to get it to move when necessary.

I am coming to the letter. There are certain things that must be taken into account. For instance, in a UN operation, all five continents must be represented, because that is the philosophy. I respect the universalist attitude there, but one must also consider efficiency. I can tell you, for instance, that I have met, in the field, UN units, be they military or police units, since there is a UN civil police contingent in Cambodia, where the 15 people in the field did not have one single language in common, not even English. When you have problems of that kind, how can you possibly have an effective command unit or chain of command?

[*Text*]

Tout le monde me dit: Il ne faut pas épouser le racisme et la xénophobie des Cambodgiens. Je suis d'accord et je ne suis pas suspect là–dessus. J'ai écrit des choses, notamment par rapport à leur comportement à l'égard des Vietnamiens, qui sont très claires. C'est vrai que les Cambodgiens sont racistes et c'est vrai qu'ils sont xénophobes. Cela étant, cela n'arrange rien quand on demande à des policiers du Ghana de diriger la circulation dans les rues de Phnom Penh.

• 1105

Je crois qu'il faut essayer, quand on veut réussir une opération, de mettre tous les atouts de son côté et qu'il y a des cultures qui ne sont pas faites pour se rencontrer spontanément. Il y en a d'autres qui se rencontrent déjà bien difficilement. Je vois, simplement en Europe, à quel point nous avons des difficultés avec les gens qui viennent de l'Afrique du Nord. Pourtant, ce n'est pas lointain géographiquement, et ce n'est pas nécessairement entre l'islam et le christianisme, qui sont quand même fort dominants. Ce n'est pas nécessairement incompatible.

J'étais encore dans ce *building* hier. On a le sentiment qu'il y a un monde qui est conçu dans les bureaux des Nations Unies, à Manhattan, et qu'il y a un autre monde qui est la réalité que nous vivons tous les jours, ici au Canada, chez moi en Belgique ou au Cambodge. Ces deux mondes ne se rencontrent pas nécessairement. C'est cela, le problème des Nations Unies. On dirait qu'ils ont rédigé un mode d'emploi pour toutes les opérations de paix, où qu'elles aient lieu dans le monde, quel que soit le continent, et que ce mode d'emploi est indifféremment applicable ici ou là. Cela rate parce que chaque pays a ses particularités, ses contraintes, ses situations historico–politiques propres dont il faut tenir compte.

De plus, il y a toujours le problème de l'argent. Quand on négocie la participation d'un bataillon entre le Secrétariat général et un gouvernement, cela se ramène souvent à dire à ce gouvernement: Vous fournissez les hommes et les équipements; vous payez et nous vous rembourserons.

Vous avez des pays, souvent pauvres, qui ont, par rapport à ce genre de démarche, une attitude très utilisatrice, qui essaient de profiter des circonstances de leur participation à une opération de l'ONU. Je ne veux pas mettre des gouvernements en cause, mais il est évident que ce que peuvent offrir, par exemple—je prends des pays qui sont présents dans l'opération ONU au Cambodge—, le Pakistan, la Bulgarie et le Ghana n'est pas du tout de la même qualité que ce que peuvent offrir le Canada, la Grande–Bretagne, la France et d'autres pays qui sont riches, qui ont du personnel qualifié en grand nombre.

Je voudrais bien que ce ne soit pas pris comme une critique à l'égard du gouvernement bulgare, mais c'est une réalité: une partie du bataillon bulgare a été recrutée dans les prisons de Bulgarie. Après cela, vous avez des soldats qui conduisent les véhicules de l'ONU comme des *gangsters*, parce que je ne trouve pas d'autre mot. Il n'y a jamais eu autant de victimes d'accidents de la route au Cambodge que depuis que l'ONU est là. C'est par dizaines que des Cambodgiens ont été tués par des véhicules de l'ONU.

[*Translation*]

Everyone says to me: you must not condone the Cambodians' racism and xenophobia. I agree and I am not suspect on this account. I have written certain things that are very clear, for instance on their treatment of the Vietnamese. It is true that Cambodians are racists and they are xenophobic. That being said, the situation is simply exacerbated when policemen from Ghana are asked to direct traffic in the streets of Phnom Penh.

I think that when you want an operation to succeed you have to try to put everything on your side and there are cultures that may not get along spontaneously, on first meeting. There are others that have trouble enough agreeing on things. Why, no further away than Europe, I see the trouble we have adapting to the people from North Africa. And yet, that area is not far away, geographically, and the problems are not necessarily due to the clash between Islam and Christianity, even though those are the preponderant religions in each society. The two groups are not necessarily incompatible.

I was still in that building yesterday. One gets the feeling that there is a world that is conceived in the offices of the United Nations in Manhattan and that there is another world, which is the reality we all experience every day, here in Canada, at home in Belgium or in Cambodia. These two worlds do not necessarily meet. And that is the problem of the United Nations. They seemed to have drawn up an instruction booklet for all peacekeeping operations, anywhere in the world, on any continent, and they feel that those guidelines can be applied everywhere holus bolus. That does not work because each country has its defining characteristics, its constraints, its own historical and political situations that must be taken into account.

Also money is always a problem. When the participation of a given battalion is negotiated between the General Secretariat and the government, things often boil down to saying to the government concerned: You provide the men and the equipment, you pay and we will reimburse you.

Some countries, often poor ones, will try to exploit that kind of situation and try to profit from the circumstances surrounding their participation in a UN operation. I don't want to point to particular governments, but obviously, what some countries can offer—and I will use as examples countries that are present in the UN operation in Cambodia—countries such as Pakistan, Bulgaria or Ghana is not at all on the same level as what countries such as Canada, Great Britain, France and other rich countries can offer, because they have large numbers of qualified personnel.

I hope that this will not be taken as a criticism of the Bulgarian Government, but that is reality: part of the Bulgarian battalion was recruited in Bulgarian prisons. Further, you have soldiers who drive UN vehicles like gangsters, for lack of a better word. There have never been as many victims of traffic accidents in Cambodia as there have been since the UN's arrival. UN vehicles have killed Cambodians by the dozen.

[*Texte*]

À l'hôpital de Preah Vihear, un hôpital provincial, au mois d'octobre, la plus forte proportion de blessés était des jeunes garçons cambodgiens victimes de violence sexuelle par des soldats pakistanais. Ces jeunes ont cru dans le drapeau des Nations Unies. Imaginez-vous ce que cela est devenu dans leur esprit! Et je pourrais continuer. Des rapports existent, et je reproche au secrétaire général de passer ces problèmes complètement sous silence.

Le problème du harcèlement sexuel du personnel féminin de l'ONU ou des femmes cambodgiennes est important, mais il y a d'autres abus commis par les militaires onusiens ou les policiers onusiens qui sont bien plus importants en termes quantitatifs; qualitativement, un viol est un viol, un meurtre est un meurtre et un délit est un délit. Donc, il y a énormément de problèmes.

J'ai beaucoup plaidé, surtout après ma visite de l'été dernier et celle d'octobre. On discutait à New York d'un nouveau mandat pour qu'il y ait un code de conduite des onusiens dans une opération comme celle-là, pour que tout ne soit pas permis.

• 1110

Phnom Penh, c'est une toute petite ville. C'est une capitale, mais c'est une toute petite ville. Il n'est plus possible de se déplacer dans cette ville, car elle est saturée de véhicules de l'ONU. Chaque onusien, qu'il soit un militaire ou qu'il soit un expert civil, prétend avoir son propre véhicule. Il y a pour 800 millions de dollars de charroi dans le budget des Nations Unies. C'est effrayant. Les gens qui sont là-bas veulent vivre dans un luxe qui est une véritable insulte pour les Cambodgiens.

Le problème que vous soulevez dans votre question au sujet de cette lettre, c'est le problème du fonctionnement des Nations Unies. Ce n'est pas propre au Cambodge.

Je voudrais bien qu'on ne prenne pas l'opération ONU au Cambodge comme un modèle de ce qu'il faut faire, mais comme un modèle de ce qu'il ne faut pas faire. Et je voudrais surtout, parce que c'est de notre intérêt à tous pour le futur, qu'on oblige le secrétaire général à tirer les leçons de l'opération ONU au Cambodge, non seulement pour les Nations Unies, mais pour le Cambodge, ou non seulement pour le Cambodge, mais pour les Nations Unies. Il y a beaucoup de leçons à tirer.

Ce que je dis se trouve dans des documents sur papier ONU. Ils ont des collaborateurs qui évaluent, à Phnom Penh, l'impact de leur opération. Cela m'amène à la fin de votre question.

Comme je le disais tout à l'heure, l'image de l'Organisation des Nations Unies, lorsqu'elle est arrivée au Cambodge, était bien plus que le prince Sihanouk. L'ONU, c'était non seulement Dieu, la Providence, mais c'était tout de suite la liberté, la paix et la prospérité. Les Cambodgiens investissaient les Nations Unies de toutes les capacités les plus miraculeuses possibles; leur désenchantement est en proportion. On a des enquêtes très précises, faites par les services de l'APRONUC elle-même, sur l'image actuelle des Nations Unies dans l'esprit des Cambodigiens. J'aime autant vous dire que c'est catastrophique.

The Chairman: I'm going to let Mrs. Stewart ask one last question, and then we'd better break because we are out of time.

[*Traduction*]

In the Preah Vihear Hospital, the hospital in the provinces, in October, the injured were mostly young Cambodian boys, victims of sexual assaults by Pakistani soldiers. Those young people believed in the United Nations Flag. Imagine what they think of it now! And I could go on. There are reports, and I blame the Secretary General for being completely silent about those problems.

The problem of sexual harassment of the female personnel of the UN or of Cambodian women is an important one, but UN military or police personnel commit other abuses, in greater numbers; qualitatively, a rape is a rape, a murder is a murder and an offence is an offence. In short, there are enormous problems.

I pleaded for change repeatedly, especially after my visit there last summer and the one in October. In New York, they were discussing a new mandate to include a code of conduct for UN personnel in an operation like that one to ensure that certain behaviour is not tolerated.

Phnom Penh is a small city. It is a capital city, but it is a very small city nonetheless. You can't get around there anymore because it is clogged with UN vehicles. Each member of the UN operation, be he a military person or a civilian expert, feels that he must have his own vehicle. Vehicles account for $800 million in the UN budget. It is horrendous. The people who go there want to live in the kind of luxury that is a real insult to Cambodians.

The problem you raise in your question about that letter is the problem of how the United Nations functions. It is not specific to Cambodia.

I hope that the UN operation in Cambodia does not become a model for what should be done but rather the model of what to avoid. And, above all, because it would be in our interest for the future, all of us, I hope the Secretary General will be forced to learn from the experience of the UN operation in Cambodia, not only for the United Nations, but also for Cambodia, or vice versa. There are a lot of lessons to be learned.

What I have just said can be found in documents with UN letterheads. They have associates that evaluate the impact of their operation in Phnom Penh. Which brings me to the final part of your question.

As I was saying earlier, the United Nations Organization had a much better image than Prince Sihanouk when it arrived in Cambodia. The UN was seen to be on a par with God, divine providence, but it was also understood to mean immediate freedom, peace and prosperity. Cambodians projected onto the United Nations Organization all kinds of miraculous capabilities; their disillusionment is proportional to the expectations they had. There are very precise surveys that have been carried out by UNTAC services on the impression Cambodians now have of the United Nations. I may as well tell you that the deterioration has been catastrophic.

Le président: Je vais permettre à M^me^ Stewart de poser une dernière question et puis nous allons devoir lever la séance car nous n'avons plus de temps.

[*Text*]

Mrs. Stewart (Northumberland): What you've had to say has been extremely interesting. It's certainly not a pretty picture you paint, despite your wanting to give us some positive results of the UN action in Cambodia.

If the Khmer Rouge are interested in protecting their heads, I think that in Canada we are interested in protecting a head, and that is the United Nations. After what you've just said, you wonder if you're protecting and supporting the right entity. That's maybe easier to change and regulate with knowledge than perhaps the Khmer Rouge attitudes.

You do paint a gloomy picture about the future of Cambodia at the moment. I think we should also be aware of the effect of failure in Cambodia on the southeast Asia region. I wonder if you could take just a few minutes to outline what. . . We think it could have a very devastating impact on the UN, and you've added to our concerns about how devastating a failure in Cambodia could be to the UN. But there's a failure beyond this that we should perhaps be concerned about, and that's the whole situation of southeast Asia and how a failure in Cambodia could affect that.

M. Jennar: Je crois que c'est une bonne question pour terminer, si j'ai bien compris, parce que c'est une question qui permet de répondre à: Pourquoi vaut–il la peine de s'intéresser au Cambodge, et singulièrement au Canada? Je crois profondément que le XXI^{e} siècle sera le siècle du Pacifique, et le Canada est un pays du Pacifique. On l'oublie peut–être souvent, mais c'est un pays du Pacifique.

Il y a, et c'est plus qu'une théorie, une analyse économique du monde que je vais résumer très schématiquement et qui consiste à dire que, dans la formidable compétition entre l'Amérique du Nord, l'Europe et le Japon, le lieu privilégié de cette compétition sera et est déjà l'Asie du Sud–Est, pour la simple raison que c'est en Asie du Sud–Est qu'on peut faire les meilleurs *cashflows* et que c'est en Asie du Sud–Est qu'on peut acquérir la capacité d'être dans la position concurrentielle la plus forte par rapport aux autres.

• 1115

Donc, nous avons tous un intérêt commun à ce que cette zone soit une zone de grande stabilité. Bien des choses se sont améliorées au cours des dernières années, mais il reste des problèmes importants. Il y a le Cambodge. Il y a des situations plus localisées comme, par exemple, le Timor oriental. Il y a la Birmanie qui ne présente pas une situation satisfaisante, loin s'en faut.

Il semble que les pays de l'ASEAN, les six pays de l'Organisation des États de l'Asie du Sud–Est, commencent tout doucement à prendre conscience du rôle nouveau qu'ils vont avoir à jouer par rapport à la péninsule indochinoise, au Vietnam et au Cambodge essentiellement. Jusque–là, ils jouaient un rôle dans le cadre d'une guerre.

Certains pays, notamment l'Indonésie, commencent à comprendre l'intérêt majeur, pour toute l'Asie du Sud–Est, d'offrir l'image d'une zone de stabilité. Un échec du processus de paix au Cambodge affecterait cette image. La Thaïlande ne l'a pas encore complètement compris, parce qu'elle est déchirée entre ce qui représente un objectif à moyen terme, soit cette image de stabilité, et des intérêts immédiats à court terme.

[*Translation*]

Mme Stewart (Northumberland): Vos propos ont été extrêmement intéressants. Le tableau que vous brossez est loin d'être édifiant, malgré le fait que vous essayez de nous faire part de certains résultats positifs des opérations de l'ONU au Cambodge.

Si les Khmers rouges veulent protéger leurs dirigeants, je dirais qu'ici au Canada nous nous intéressons aussi à protéger un organisme qui est en tête de file, c'est–à–dire les Nations Unies. Aprés avoir entendu ce que vous venez de dire, je me demande si nous protégeons et si nous appuyons la bonne entité. Peut–être qu'en sachant ce qui se passe, il sera plus facile de modifier et de réglementer à ce niveau que de modifier les attitudes des Khmers rouges.

Vous brossez un tableau plutôt sombre de l'avenir du Cambodge. Je pense que nous devrions aussi envisager les effets d'un échec au Cambodge sur la région de l'Asie du Sud–Est. Pourriez–vous prendre quelques minutes simplement pour nous donner les grandes lignes. . . Nous pensons que cela pourrait avoir un effet dévastateur sur les Nations Unies et vous avez aggravé nos inquiétudes à cet égard. Mais, au–delà de cela, nous devrions nous inquiéter des effets d'un échec sur la situation globale en Asie du Sud–Est.

Mr. Jennar: I think that is an excellent question to end on, if I understood you correctly, because it is a question that allows us to reply to other questions, such as: Why should Canada take an interest in Cambodia, and why should anyone do so? I firmly believe that the 21st Century will belong to the Pacific and Canada is a Pacific country. That is a fact that we often forget, but Canada is a Pacific country.

According to one global economic analysis—and it is more than a theory—which I am going to outline very briefly, southeast Asia will be and already is the prime area where the formidable competition between North America, Europe and Japan will be played out. That is because, very simply, the best cash flows can be obtained in southeast Asia and it is in southeast Asia that one can be in the best competitive position to face the others.

Thus, it is in our common interest that that zone be very stable. Many things have improved in the past few years, but important problems have yet to be solved. There is Cambodia. There are more localized situations such as the one in East Timor. Also, the situation in Burma is far from satisfactory.

It seems that the six countries that make up ASEAN, the Association of Southeast Asian Nations, are slowly beginning to understand the new role they are going to have to play in the Indochinese Peninsula, in Vietnam and in Cambodia, essentially. Until recently, they were always called on to play a role in a war.

Some countries, such as Indonesia, are beginning to undersand how important it is for the whole southeastern Asian region to project an image of stability. If the peace process in Cambodia fails, that image would be undermined. Thailand has not yet understood this completely, because it is torn between a mid–term objective, this image of stability, and short–term interests close to home.

[*Texte*]

Je crois que si on veut contribuer positivement à la solution du dossier cambodgien, c'est par cette approche-là qu'on peut le faire avec la plus large ouverture possible pour des pays occidentaux toujours taxés de néo-colonialisme ou d'impérialisme économique. C'est par une approche de l'Asie du Sud-Est comme une zone de stabilité. Tout le monde y a un intérêt, même si certains ne le voient pas avec autant d'évidence que d'autres. En fait, on se trouve, à un moment où on charrie encore les restes de la guerre froide, même si ce sont des restes importants—les Khmers rouges, ce ne sont pas des miettes—, devant la perspective d'un cadre nouveau qui, singulièrement, dans cette partie du monde, est le cadre de l'espace de la zone Pacifique, une zone qui est appelée à jouer un rôle de plus en plus important.

On faisait allusion tout à l'heure au Japon. Le dossier cambodgien a duré tellement longtemps qu'il s'est chargé d'éléments qui l'ont sans cesse compliqué. Au début, c'est une guerre civile interne. C'est un certain nombre de gens qui renversent le Prince Sihanouk parce qu'ils ne l'aiment plus pour différentes raisons. Puis cela devient un conflit régional. C'est l'extension de la guerre du Vietnam. Puis cela devient un conflit dans la famille communiste entre les pro-Chinois et les pro-Moscou, et cela entre dans la guerre froide dans le conflit Est-Ouest. On n'a pas cessé d'injecter dans le dossier cambodgien des éléments pour le compliquer, pour le rendre insoluble.

C'est aussi une critique que je n'ai pas cessé de faire, même avant la signature des accords de paix. Il n'était pas possible de construire le minimum de confiance nécessaire pour aller vers la paix en quelques mois. On ne refait pas un tissu complètement déchiré en quelques mois. C'est une opération de très longue haleine. On a probablement voulu faire les choses très vite, d'abord pour des raisons financières, parce que l'engagement sur le Cambodge est quand même limité, et aussi parce qu'on ne connaît pas ce pays. On n'a pas mesuré suffisamment l'impact de ce qui s'est passé depuis 20 ans sur les Cambodgiens.

• 1120

Je rencontre souvent des gens des Nations Unies qui travaillent là-bas depuis quelques mois et qui me disent: On ne s'imaginait pas que c'était aussi grave. C'est aussi grave. On ne s'imagine pas ce que c'est quand on est ici ou en Europe. Ce pays a été dévasté, pas seulement dans ses équipements, mais aussi dans ses ressources humaines. Aujourd'hui, les adultes sont tous des traumatisés qui ne réagissent pas avec notre logique et notre spontanéité. Le reste, ce sont des immigrés, des exilés qui ont la mentalité de l'exilé, avec toutes les déformations que cela peut produire. Vous en connaissez quand même un certain nombre ici, au Canada. C'est la réalité profonde du Cambodge, et on l'a méconnue.

Pour terminer, si on veut que l'Asie du Sud-Est devienne une zone de stabilité, il faut vouloir la paix au Cambodge, mais la paix au Cambodge, c'est quelque chose qui va prendre beaucoup de temps, beaucoup d'argent, beaucoup de volonté politique, beaucoup d'engagement. Je répète ce que je disais tout à l'heure: dans ce processus-là, les élections sont un point de départ, et non un point d'arrivée.

[*Traduction*]

I think that if you want to contribute positively to finding a solution to the Cambodian problem, that is the best approach, and the one that may give western countries the best possible opportunities, remembering that they are always being accused of neo-colonialism or economic imperialism. You must approach the issue from the perspective of making southeast Asia a stable zone. Everyone's interests are at stake even though some cannot see it as clearly as others. In fact, although we are still burdened with the remnants of the cold war—and some of those remnants are important—the Khmers Rouges are not mere leftovers—we are on the threshold of a new order and in that part of the world, Pacific countries and the whole area of the Pacific will have to play an increasingly important role.

Someone mentioned Japan, earlier. The situation in Cambodia has lasted for such a long time that it has become more and more weighted down with things that have made it more complicated. It was, in the beginning, strictly an internal civil war. A certain number of people overturned Prince Sihanouk because they did not like him, for different reasons. Then the conflict spread and became a regional conflict. It became an extension of the Vietnam War. Then, it became a part of the conflict dividing the Communist family between those who were pro-Chinese and those who were pro-Moscow, and it also became an element, during the cold war, of the conflict between East and West. The Cambodian situation kept being complicated by all of these other elements and has become virtually insoluable.

There is another criticism I have made repeatedly, even before the peace agreement was signed. It was impossible to build the necessary confidence, the minimum amount of trust that would have been necessary for peace, in a few months. You cannot repair a fabric that has been completely ripped up in a few months. It is a very lengthy operation. People probably wanted to do things very quickly, because commitments to Cambodia are finite, and also because the situation in that country is not well known. The impact of what happened in the past 20 years on Cambodians was not assessed carefully enough.

I often meet people from the UN who have been working there for a few months and who say to me: We had no idea that things were that bad. They are that bad. You can't imagine what it is like when you are here or in Europe. The country has been devastated, not only its equipment and facilities, but also its people. Today, its adults are all trauma survivors who do not react with our logic and our spontaneity. The others are immigrants, exiles who have the attitudes that go with that state and all of the distortions that it can produce. You no doubt know a certain number of them here, in Canada. Transpose that to Cambodia—that is Cambodia's deep reality, and people were mistaken about it.

To conclude, if we want southeast Asia to become a stable area, we must want peace in Cambodia, but peace in Cambodia is something which will take a lot of time, a lot of money, a lot of political will and a lot of commitment. I will repeat what I said earlier: In that process, elections are but a starting point, not a destination.

[*Text*]

Le président: Je ne doute pas du tout que vous ayez raison, mais il faut beaucoup de temps, beaucoup d'argent et beaucoup de volonté pour trop de pays.

Thank you very much. I'm going to end the committee at this point because we're running a little late. We will meet next Tuesday on the report about the UN, and perhaps we could circulate the copy that exists, as it has been revised, to all the members. Thank you very much.

The committee stands adjourned.

[*Translation*]

The Chairman: You are right, I have no doubt about that, but there are too many countries for whom a lot of time, a lot of money and a lot of political will is needed.

Merci beaucoup. Je vais lever la séance du comité maintenant parce que nous sommes un peu en retard. Nous nous réunirons de nouveau mardi pour examiner le rapport sur les Nations Unies. Peut–être pourrait–on faire circuler l'unique exemplaire que nous avons, avec les modifications qui y ont été apportées, parmi tous les membres du comité. Merci beaucoup.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste–lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the International NGO Forum on Cambodia:

Raoul Jennar, Consultant.

From the Mennonite Central Committee:

William Janzen, Director, Ottawa Office.

TÉMOINS

Du Forum des ONG au Cambodge:

Raoul Jennar, expert-conseil.

Du Mennonite Central Committee:

William Janzen, directeur, Bureau d'Ottawa.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

-E91

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 55

Tuesday, February 23, 1993

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 55

Le mardi 23 février 1993

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Affaires étrangères et du Commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of Canada's role in the United Nations (draft letter)

INCLUDING:

The Eighth Report to the House

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen du rôle du Canada auprès des Nations Unies (ébauche de lettre)

Y COMPRIS :

Le Huitième Rapport à la Chambre

LIBRARY

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992-1993

25395—1

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: The Honourable John Bosley, P.C.

Vice-Chairmen: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Members

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

Ellen Savage

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: L'honorable John Bosley, c.p.

Vice-présidents: Jean-Guy Guilbault
Lloyd Axworthy

Membres

David Barrett
Gabrielle Bertrand
Howard Crosby
Jesse Flis
Benno Friesen
André Harvey
Ricardo Lopez
Roy MacLaren
Svend Robinson
Christine Stewart
Walter Van De Walle

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

REPORT TO THE HOUSE

Friday, February 26, 1993

The Standing Committee on External Affairs and International Trade has the honour to present its

EIGHTH REPORT

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), your Committee has considered the subject of Canada's role in the United Nations. Your Committee has communicated its findings and recommendations to the Secretary of State for External Affairs in a letter which is as follows:

CATCHING UP WITH HISTORY

An Open Letter from the Standing Committee on External Affairs and International Trade to the Secretary of State for External Affairs: Concerning *An Agenda for Peace* and the future of the United Nations

Dear Madam Minister,

As the first step in studying Canada and multilateralism in the 1990s, the House of Commons Standing Committee on External Affairs and International Trade has reviewed *An Agenda for Peace*, the comprehensive report on the United Nations and international conflict prepared by the Secretary General last year. We invited knowledgeable Canadians to comment in writing on the document and some of them to appear as witnesses before the Committee. Some Members of the Committee also made a two day visit to the United Nations in December to discuss the issues with Canadian and United Nations officials and with representatives of other countries.

The Committee is sending this letter to urge the Government to attach the highest priority to evaluating, developing and acting upon the essential ideas in *An Agenda for Peace*. We are deeply concerned that this extraordinary attempt by the Secretary General to provide leadership in reforming global institutions and policies is neither well understood nor supported internationally. In particular, the effort has not received the attention it deserves at the political level. Instead, the international community has fallen into a pattern of decision-making by crisis, which we are concerned could lead in time to disillusionment with the ideal of international order and the United Nations itself.

Managing By Crisis

All of us are aware of the multiplication of conflicts around the world. The Stockholm Peace Research Institute estimates that there were 34 civil wars being waged in 1992 and that the number could rise substantially by the end of the decade. While Somalia and Bosnia currently occupy the headlines, they could soon be replaced in the spotlight of world attention by some other country in crisis. After all, how many in the international community thought seriously about those two countries much before one year ago?

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le vendredi 26 février 1993

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a l'honneur de présenter son

HUITIÈME RAPPORT

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité a examiné le rôle du Canada auprès des Nations Unies. Le Comité a communiqué ses conclusions et ses recommandations à la Secrétaire d'État aux Affaires extérieures dans la lettre suivante.

RATTRAPONS L'HISTOIRE

Lettre ouverte du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur à la Secrétaire d'État aux Affaires extérieures au sujet du rapport *Agenda pour la paix* et de l'avenir des Nations Unies

Madame la ministre,

Dans le cadre de son étude portant sur le Canada et le multilatéralisme dans les années 90, le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a examiné en premier lieu *Agenda pour la paix*, rapport exhaustif sur les Nations Unies et les conflits internationaux préparé par le Secrétaire général l'an dernier. Nous avons invité des Canadiens bien informés à commenter le document par écrit, et certains ont comparu devant le Comité comme témoins. Des membres du Comité ont également effectué une visite de deux jours aux Nations Unies en décembre, où ils ont discuté des questions en cause avec des représentants du Canada, des États-Unis et d'autres pays.

La présente lettre a pour objet d'exhorter le gouvernement à accorder la plus haute priorité à l'évaluation, à l'approfondissement et à la concrétisation des idées maîtresses que contient le rapport *Agenda pour la paix*. Nous déplorons sincèrement que cette initiative extraordinaire du Secrétaire général destinée à jouer un rôle de premier plan dans la réforme des institutions et politiques mondiales n'ait été ni mieux comprise ni appuyée internationalement. Nous regrettons en outre qu'elle n'ait pas reçu l'attention qu'elle mérite dans les milieux politiques. Au lieu de cela, la communauté internationale en est venue à prendre des décisions en fonction des crises, solution qui, nous le craignons, finira par mener au désillusionnement face à l'idéal d'ordre international et aux Nations Unies elles-mêmes.

La gestion des crises laissée au hasard

Nous sommes tous conscients de la multiplication des conflits partout dans le monde. Le Peace Research Institute de Stockholm estime que 34 guerres civiles faisaient rage en 1992 et que leur nombre pourrait augmenter considérablement d'ici à la fin de la décennie. La Somalie et la Bosnie font actuellement les gros titres, mais il se pourrait qu'un autre pays en crise capte l'attention mondiale et vienne les déloger. Après tout, qui eut cru il y a un an à peine que la situation s'envenimerait à ce point dans ces deux pays?

There are many explanations for the increase in internal conflicts: they include the endemic violence of the 20th century, the poverty and inequalities within and among nations and the reawakening of sleeping conflicts following the end of the cold war. A senior United Nations official even suggested that democracy plays a part.

> Many people have accepted a game—democracy—which, when it comes right down to it, they don't want to play. In many parts of the world, people think they cannot afford to lose and so when the results of democracy are unacceptable, they demand their own country or state where they are sure to win.[1]

Compounding the problems, there is a tragic mismatch between the kinds of conflict the world is encountering and the international machinery for dealing with them. The world has remained rooted in a system designed essentially to prevent inter-state conflict which is now less common than it used to be. As for internal conflict—which has now reached epidemic proportions—the international community is ill-equipped to respond and tends to react too late. We know all too well from Somalia and Bosnia that these tinder boxes often burst into flames long before the international fire fighters arrive on the scene. The result is terrible, protracted human suffering and enormous additional cost.

The hesitation of the international community to intervene in internal conflicts is explained in part by the sheer risks involved: countries fear wandering into the dark territory of local hatreds from which there is no easy exit. Traditional notions of sovereignty reinforce the sense of caution but, as more states prove susceptible to collapse or fracturing from within, the idea of the state as the foundation stone of international order begins to crumble. It is, however, an idea which the United Nations—itself made up of nation states—abandons with the greatest reluctance. And so the international community struggles with this hard choice: stay out of internal conflicts and watch the suffering grow or go in and bear the unpredictable costs.

Crisis by crisis, the world is struggling to catch up with its history. With each new conflict, the international community devises new forms of intervention, a fact which explains both the exhilaration and deep anxiety that now pervade the United Nations. There is exhilaration because the U.N.—the talk shop of the cold war when it came to security matters—suddenly finds itself at the centre of the action. There is also deep anxiety because many of the diplomatic and military innovations which appear daily are not based on any long-term strengthening of the United Nations system. They are inspired (and sometimes not so inspired) responses to the needs of the moment and there are growing doubts about their sustainability. As one observer has put it, "the U.N. has metal fatigue. It's overloaded and overworked."[2]

De nombreuses raisons expliquent la multiplication des conflits internes. Mentionnons la violence endémique qui caractérise le 20e siècle, la pauvreté, les inégalités sociales entre les pays et à l'intérieur même de leurs frontières, et l'éclatement des conflits latents au lendemain de la guerre froide. Un haut fonctionnaire des Nations Unies a même donné à entendre que la démocratie serait en partie responsable de la situation.

> Beaucoup de gens ont accepté le jeu de la démocratie, mais quand il faut passer aux actes, ils ne veulent pas le jouer. Dans bien des régions du monde, les gens estiment qu'ils ne peuvent pas se permettre de perdre. Par conséquent, quand les résultats de la démocratie sont inacceptables, ils veulent avoir un pays ou un État à eux, où ils seraient sûrs de gagner.[1]

Les problèmes sont d'autant plus aigus que les institutions internationales n'ont pas les outils voulus pour régler les conflits avec lesquels la planète est actuellement aux prises. Le système en place a été conçu essentiellement pour prévenir les conflits entre les États, forme aujourd'hui moins commune de la maladie qu'autrefois. Quant aux conflits internes, qui atteignent maintenant des proportions épidémiques, la communauté internationale est mal outillée pour y répondre et tend à réagir trop tard. La Somalie et la Bosnie nous ont malheureusement appris que des incendies risquent souvent d'éclater dans de telles poudrières bien avant l'arrivée des sapeurs-pompiers internationaux. Les conséquences sont terribles : de grandes souffrances humaines et des coûts supplémentaires énormes.

L'hésitation qu'éprouve la communauté internationale à intervenir dans les conflits internes s'explique en partie par le risque que cela implique : risque pour les pays de s'engager dans le territoire sombre des haines intestines dont il est difficile de s'abstraire avec facilité par la suite. La prudence est encore renforcée par le concept traditionnel de la souveraineté, mais la notion d'État constituant le fondement de l'ordre international commence à être remise en question, étant donné qu'un nombre croissant de pays s'écroulent ou se fissurent de l'intérieur. Cependant l'ONU, composée elle-même d'états membres, éprouve beaucoup de réticence à abandonner cette idée, ce qui place la communauté internationale devant un choix extrêmement difficile : ne pas intervenir et être témoin d'une souffrance de jour en jour plus cruelle ou intervenir et payer un prix difficile à prévoir.

Passant d'une crise à l'autre, le monde essaie de rattraper l'histoire. Chaque fois qu'un nouveau conflit éclate, la communauté internationale doit trouver de nouveaux moyens d'intervention, ce qui explique l'ivresse et l'anxiété profondes qui ont envahi les Nations Unies. Cette ivresse est attribuable au fait que l'ONU—haut lieu de discussion des questions de sécurité durant la guerre froide—se retrouve soudain au coeur de l'action. Elle éprouve également une profonde anxiété parce que bon nombre des innovations diplomatiques et militaires qui voient le jour quotidiennement ne sont pas axées sur le renforcement de sa structure à long terme. Elles sont destinées uniquement à répondre aux besoins du moment, et l'on doute de plus en plus de leur caractère permanent. Comme un observateur le faisait valoir : «L'ONU souffre de fatigue. Elle est surchargée et surmenée.»[2]

In response to the enormous demands made upon it, the United Nations has cobbled together an approach that might be labelled "multi-bilateralism." It consists of United Nations authorization and peacekeeping, while enforcement is left to the great powers, principally the United States. In this model, the U.N. issues the warrants and the United States makes the arrests. It is an arrangement dictated to some extent by the realities of global power but it is not a sustainable form of world order. In time, it will diminish the authority and legitimacy of the United Nations and, in all likelihood, exhaust the commitment of the United States. It is all too easy to grow weary of being the world's cop.

An Agenda for Peace is Praised to Death

Recognizing that the situation was untenable, last January the Security Council requested the Secretary General of the United Nations, Mr. Boutros Boutros Ghali, to prepare proposals for managing this crisis of runaway history. His report, *An Agenda for Peace*, describes the growing conviction, among nations large and small, that an opportunity has been regained to achieve the great objectives of the U.N. Charter. At the same time, he warns plainly that success is far from certain.

> While my report deals with ways to improve the Organization's capacity to pursue and preserve peace, it is crucial for all Member states to bear in mind that the search for improved mechanisms and techniques will be of little significance unless the new spirit of commonality is propelled by the will to take the hard decisions demanded by this time of opportunity.[3]

This letter is prompted by a concern that the Secretary General's warning is going unheeded. *An Agenda for Peace* is being praised to death: it is lauded for its vision but ignored or opposed for its specifics. Few of its recommendations are being translated into action. When we visited the United Nations in mid-December, we were informed that of the sixty odd recommendations in the report, only one or two would be adopted by the 1992 General Assembly. In a recent article, the Secretary General points to the uncertain fate of these ideas and acknowledges his disappointment at the reception many of them have received.[4] Should this continue, it is likely that the proposals, and the opportunity to move towards a United Nations centred system of international security, will be lost.

For these reasons, we think it essential that Canada lead in evaluating, developing and acting upon the essential proposals in *An Agenda for Peace*. By way of contributing to that process, the Committee hereby reports on its own hearings in which witnesses offered the Secretary General's proposals strong support and sharp, detailed criticism.

Peacekeeping and Beyond

Viewed in one way, *An Agenda for Peace* can be interpreted as no more than an attempt to develop traditional U.N. techniques for promoting peace and security. But, as Professor David Cox observed to the Committee, the proposals are

En réaction aux pressions énormes exercées sur elles, les Nations Unies ont élaboré une approche à laquelle on pourrait donner le nom de «multibilatéralisme». Elles autorisent la prise de certaines mesures et veillent au maintien de la paix alors que l'imposition de celle-ci est confiée aux grandes puissances, surtout les États-Unis. Selon ce modèle, l'ONU émet les mandats et les États-Unis procèdent aux arrestations. Cette façon de faire est dans une certaine mesure dictée par les réalités du pouvoir mondial, mais ce n'est pas une forme durable d'ordre mondial. Elle finira par saper l'autorité et la légitimité des Nations Unies et viendra vraisemblablement à bout de la patience des États-Unis. Il n'est pas facile d'être le chien de garde international.

Agenda pour la paix est inondé de louanges

Reconnaissant que la situation était intenable, en janvier dernier, le Conseil de sécurité a demandé au Secrétaire général des Nations Unies, M. Boutros Boutros Ghali, de mettre de l'avant des propositions pour gérer cette crise d'une histoire en débandade. Dans son rapport intitulé *Agenda pour la paix*, celui-ci décrit la conviction grandissante qu'ont les États, petits et grands, qu'il serait peut-être à nouveau possible d'atteindre les grands objectifs de la Charte des Nations Unies. Cependant, dit-il en des termes clairs, le succès est loin d'être assuré.

> L'exposé des moyens propres à accroître la capacité de l'Organisation à oeuvrer en faveur de l'instauration et de la préservation de la paix n'est qu'un aspect de cette oeuvre collective; dans le même temps, il est essentiel que tous les États Membres gardent à l'esprit que l'amélioration des mécanismes et des techniques ne saurait produire pleinement ses effets sans un nouvel esprit d'accommodement, en particulier sans la volonté de prendre les décisions difficiles qu'appellent les circonstances.[3]

Le fait que nul compte n'ait été tenu de l'avertissement du Secrétaire général nous a poussés à écrire cette lettre. *Agenda pour la paix* a été inondé de louanges : on a applaudi à la vision qu'il renferme, mais on en a ignoré les détails, si l'on ne s'y est pas opposé. Très peu des recommandations que contient ce document ont été traduites en actes. Lorsque nous nous sommes rendus aux Nations Unies à la mi-décembre, nous avons appris que sur la soixantaine de recommandations du rapport, une ou deux seulement seraient adoptées par l'Assemblée générale de 1992. Dans un article récent, le Secrétaire général déplorait le sort incertain des idées avancées et se disait déçu de l'accueil réservé à bon nombre d'entre elles.[4] Si cette tendance se maintient, il est probable que les propositions, et l'idée d'un système de sécurité international géré par les Nations Unies, échouent.

C'est pourquoi nous croyons qu'il est essentiel que le Canada joue un rôle de premier plan dans l'évaluation, l'approfondissement et la concrétisation des idées essentielles formulées dans *Agenda pour la paix*. Pour contribuer à ce processus, le Comité fait donc rapport de ses propres audiences au cours desquelles les témoins entendus ont manifesté un appui ferme et fait des critiques constructives et détaillées à l'égard des propositions du Secrétaire général.

Les jalons du maintien de la paix

D'une certaine façon, *Agenda pour la paix* peut être considéré comme un simple raffinement des techniques traditionnellement utilisées par l'ONU pour promouvoir la paix et la sécurité. Mais comme l'a indiqué M. David Cox devant le

significant because "they mark a shift away from the traditional UN premise of neutrality and the norms of consensus".[5] In advancing into this new territory, the Secretary General rubs the nation state the wrong way, which helps to explain the muted enthusiasm for the report among U.N. members.

Witnesses before the Committee were in strong agreement that the U.N. must find ways to intervene earlier in conflicts so as to prevent tensions from flaring into civil war. They strongly supported the Secretary General's proposals for *preventive* diplomacy but insisted that the United Nations must improve its intelligence gathering and evaluation capabilities. In this connection, witnesses urged that far greater use be made of international and local non-governmental organizations.

As for *preventive deployment*—sending U.N. forces into regions before conflict occurs, with or without the consent of all the parties—witnesses supported the concept but questioned its practicality. Would the U.N. compromise its neutrality? Could it find itself in over its head? Would the Security Council authorize such operations? Shortly after these questions were asked, troops were deployed to Macedonia on just such a mission. The Committee endorses this bold action as being the kind of early response necessary to prevent the spread of conflict.

In moving on to *peacemaking and peace enforcement*, the report left behind many members of the international community. Few had difficulty with the non-military aspects of peacemaking—arbitration, mediation and so on—but the proposal for peace enforcement was greeted with wintry coolness by many countries. The Secretary General himself acknowledges that peace enforcement units is "a novel idea that involves some obvious difficulties."[6] In his testimony before the Committee, Professor Cox suggested that military peacemaking is only a halfway house between peacekeeping as we have traditionally understood it—resting on consensus and negotiation—and the enforcement provisions of the United Nations charter.[7] William Barton suggested that the Secretary General's proposal "was an attempt to stake out the territory that the Americans are now proposing to occupy in Somalia."[8] Other witnesses, however, were very skittish about peace enforcement, seeing in it the shadow of Operation Desert Storm and insisting that Canada play no part in such operations.

Shortly after that advice was tendered, Canada signed up for the multinational enforcement operation in Somalia, led by the United States. The Government did so on the grounds that an international force of this kind, while not ideal, was preferable to the alternative of an exclusively American action. Still the Somali case highlights a moment of choice for the international community. It must either empower the United Nations to mount such operations—in some way similar to that

Comité, les propositions sont importantes, car «elles s'écartent du principe traditionnel de neutralité des Nations Unies et des normes de consensus».[5] Toutefois, lorsqu'il avance en terrain inconnu, le Secrétaire général prend parfois les États à rebrousse-poil, ce qui explique en partie l'enthousiasme mitigé des membres de l'ONU face à son rapport.

Les témoins entendus par le Comité étaient en majorité d'accord pour dire que l'ONU doit trouver des moyens d'intervenir plus rapidement en cas de conflit, de façon à empêcher que les tensions ne dégénèrent en guerre civile. Ils ont appuyé énergiquement les propositions du Secrétaire général concernant la *diplomatie préventive*, mais ont insisté sur le fait que les Nations Unies doivent améliorer leur capacité de collecte et d'évaluation de renseignements. À cet égard, ils ont préconisé de recourir beaucoup plus souvent aux organismes non gouvernementaux internationaux et régionaux.

Quant au *déploiement préventif*—qui consisterait à envoyer des forces de l'ONU dans une zone avant qu'un conflit n'éclate, avec ou sans le consentement de toutes les parties—les témoins en ont appuyé l'idée, mais ils ont dit s'interroger sur son caractère pratique. L'ONU ne compromettrait-elle pas sa neutralité? Ne risquerait-elle pas de s'embourber? Le Conseil de sécurité autoriserait-il les opérations de ce genre? Peu après que ces questions eurent été posées, des troupes étaient déployées en Macédoine dans le cadre d'une telle mission. Le Comité pense que ce genre d'entreprise hardie constitue la réponse rapide propre à éviter la propagation des conflits.

Dans la section sur le *rétablissement et l'imposition de la paix*, le rapport a laissé de côté de nombreux membres de la communauté internationale. Peu de pays se sont objectés aux considérations d'ordre non militaire du maintien de la paix, arbitrage, médiation, etc., mais la proposition relative à l'imposition de la paix a été reçue avec froideur par un grand nombre. Le Secrétaire général lui-même reconnaît que les unités d'imposition de la paix sont «une idée nouvelle qui comporte certaines difficultés évidentes».[6] Lorsqu'il a témoigné devant le Comité, M. David Cox s'est dit d'avis que le rétablissement de la paix par des moyens militaires est une forme intermédiaire entre le maintien de la paix tel que nous l'avons connu jusqu'à présent, et qui repose sur le consensus et la négociation, et les dispositions d'imposition prévues par la Charte des Nations Unies.[7] Selon M. William Barton : «En proposant la création d'unités chargées d'imposer la paix, le Secrétaire général a voulu, il me semble, se réserver le champ de compétence que les Américains se proposent maintenant d'occuper en Somalie.»[8] Cependant, d'autres témoins ont fait de sérieuses réserves à propos de l'imposition de la paix, solution sur laquelle, selon eux, l'opération Tempête du désert jette son ombre, et ils ont insisté pour que le Canada ne participe pas à de telles opérations.

Peu après qu'ils eurent formulé cet avis, le Canada s'est engagé par écrit à participer à l'opération multinationale d'imposition de la paix en Somalie dirigée par les États-Unis. Le gouvernement pensait en effet que l'intervention d'une force internationale de cette nature, bien que ne constituant pas une solution idéale, valait mieux qu'une action exclusivement américaine. Le cas de la Somalie indique clairement que la communauté internationale est à la croisée des chemins. Elle

recommended by the Secretary General—or rest content with the hired-gun approach to international peacemaking. While recognizing the difficulties, the Committee strongly prefers the former, for a simple reason: it places military power and political authority in the same international hands. We recognize that peace enforcement units should not be confused with a large U.N. standing army, an idea which the Secretary General has recognized as inappropriate and impractical. We are persuaded, however, that the United Nations must have its own rapid deployment capability—not just forces on standby—if it is to take timely and effective peace enforcement actions.

doit soit habiliter les Nations Unies à organiser de telles opérations, de la manière dont le recommandait en quelque sorte le Secrétaire général, soit se contenter de l'approche du maintien de la paix internationale par armée interposée. Même s'il reconnaît les difficultés qu'elle suppose, le Comité préfère, et de loin, la première solution pour une raison bien simple : le pouvoir militaire et l'autorité politique seraient dans les mains d'un seul organisme international. Nous reconnaissons que les unités d'imposition de la paix ne doivent pas être confondues avec une armée permanente de l'ONU, idée que le Secrétaire général a qualifiée d'inopportune et d'irréalisable. Nous sommes par contre persuadés que les Nations Unies doivent avoir les moyens de se déployer rapidement, et ne pas uniquement disposer de forces en état d'alerte, pour pouvoir, efficacement et en temps opportun, prendre des mesures d'imposition de la paix.

In discussing *peacekeeping*, the Secretary General returns to calmer waters, although he describes a range of activities unimagined a decade ago. From the testimony, it is apparent that Canadians are comfortable with, even welcome, the new peacekeeping and see Canada as especially well-equipped to participate in these more complex operations. At the same time, witnesses were worried by the escalating dangers of peacekeeping and the risk of overcommitting the Canadian armed forces. While remaining in the forefront of peacekeeping, it was suggested that Canada should not feel obliged to participate in every operation. Witnesses also argued that while military training remains the foundation for peacekeeping, Canadian peacekeepers need to work much more closely with international aid organizations.[9] Much of the concern expressed about peacekeeping revolved around the by now familiar shortcomings in the United Nations system. Witnesses recommended, among other things, that the command and control function of the U.N. should be strengthened and that better, more regular channels of communication should be established for the peacekeeping contributing countries like Canada.

Dans la section portant sur le *maintien de la paix*, le Secrétaire général aborde un sujet moins controversé même s'il décrit une gamme d'activités inimaginables il y a dix ans à peine. Il ressort des témoignages entendus que les Canadiens ne trouvent rien à redire à la nouvelle formule de maintien de la paix, voire qu'ils s'en réjouissent, et qu'ils considèrent que le Canada est particulièrement bien outillé pour participer à ces opérations plus complexes. Par contre, les témoins ont exprimé leurs inquiétudes face aux dangers grandissants que comporte le maintien de la paix et contre le risque de trop faire appel aux Forces armées canadiennes. Ils ont proposé que le Canada, tout en demeurant un chef de file au chapitre du maintien de la paix, ne se sente pas obligé de participer à toutes les opérations. Des témoins ont également fait valoir que même si l'entraînement militaire demeure le fondement du maintien de la paix, les gardiens de la paix canadiens doivent travailler en collaboration beaucoup plus étroite avec les organismes humanitaires internationaux.[9] La plupart des réserves exprimées au sujet du maintien de la paix avaient trait aux faiblesses du système de l'ONU, qui ne sont maintenant plus un secret pour personne. Des témoins ont notamment recommandé que les fonctions du commandement et du contrôle soient renforcées et que de meilleures communications soient établies avec les pays participants, comme le Canada.

The Secretary General's discussion of methods for managing conflict is rounded off with the concept of *post conflict peacebuilding*, an essential part of *An Agenda for Peace*. Here it is pointed out that "peacemaking and peace-keeping operations, to be truly successful, must come to include comprehensive efforts to identify and support structures which will tend to consolidate peace and advance a sense of confidence and well-being among people."[10] Since it is obvious that conflict arises out of deeper political and economic failures, it can also be confidently predicted that without due attention to these matters, conflict will recur. Nonetheless, peacebuilding has tended to draw yawns from the international community, perhaps because it is formidably complex, long-term and expensive, witness Cambodia. This comparative indifference to the political and economic underpinings of peace explains the urgent call by developing countries for *An Agenda for*

Aux méthodes proposées par le Secrétaire général pour gérer les conflits vient s'ajouter la notion de la *consolidation de la paix après les conflits*, qui fait l'objet d'une section essentielle du document *Agenda pour la paix*. Il y est dit ce qui suit : «Pour être vraiment efficaces, les opérations de rétablissement et de maintien de la paix doivent également définir et étayer des structures propres à consolider la paix ainsi qu'à susciter confiance et tranquillité dans la population.»[10] Puisqu'il est évident que les conflits naissent d'échecs politiques et économiques plus graves, l'on peut prédire sans grand risque de se tromper que si les mesures voulues ne sont pas prises, un conflit éclatera à nouveau. Néanmoins, la consolidation de la paix a laissé quasi indifférente la communauté internationale, parce que c'est un processus excessivement complexe, mais surtout parce qu'il est coûteux et ne rapporte qu'à long terme, comme le cas du Cambodge l'a prouvé. Cette indifférence aux

Development. Echoing the same concern, Maureen O'Neil, the Director of the North-South Institute, argued that it made no sense for Canada to enthusiastically endorse *An Agenda for Peace* while shrinking the aid budget.[11]

Power and Money

At first glance, *An Agenda for Peace* appears to be about the development of new techniques for managing international conflict but it raises other more fundamental questions about power and money. At the centre of the current debate about international peace and security lie two deceptively simple questions: Who decides? Who pays?

The question of who decides points to *sovereignty*, the balance of power between the nation state and the international community. Here, the Secretary General treads carefully, bowing to reality (and his constituents) by observing that the "foundation stone" of international peace and security must remain the state. He goes on to say, however, that the time of "absolute and exclusive sovereignty" has passed and that the task is to "find a balance between the needs of good internal governance and the requirements of an ever more interdependent world."[12]

In saying no more than this, *An Agenda for Peace*, fails to convey the growing gap between the U.N. Charter and the new peacekeeping instruments. Likewise, it fails to alert the world to the fact that the very idea of international order, and not only the techniques for managing it, is undergoing rapid change. Witnesses before the Committee agreed there are certain minimum international standards to which states must adhere and that the right of intervention by the United Nations should go beyond direct threats to international peace and security to include cases where states are treating their citizens badly or have lost the capacity to govern. Geoffrey Grenville-Wood argued that sovereignty should be seen as the servant of human rights and that the purpose of international intervention should be to restore a sovereignty which serves the people.[13]

The issue of sovereignty opens up a deep fault line between North and South. As the response to *An Agenda for Peace* reveals, developing countries are sensitive to breaches in sovereignty which they see as facilitating intervention in their internal affairs. By contrast, developed countries are sensitive—just as sensitive—to giving up control over their international commitments and obligations. The difference is illustrated by reactions to the proposal for peace enforcement units: countries of the South worry about these units being used against them, without their consent, while countries of the North worry about their troops and money being commandeered for U.N. service, again without consent.

fondements politiques et économiques de la paix explique le fait que les pays en voie de développement demandent de façon urgente l'établissement d'un *Agenda pour le développement.* Dans la même veine, Maureen O'Neil, directrice de l'Institut Nord-Sud, a fait observer qu'elle trouvait illogique que le Canada ait accueilli avec enthousiasme *Agenda pour la paix* au moment même où il restreignait ses dépenses au chapitre de l'aide extérieure.[11]

Le pouvoir et l'argent

À priori, *Agenda pour la paix* semble porter sur la mise au point de nouvelles techniques de gestion des conflits internationaux, mais il soulève d'autres questions plus fondamentales au sujet du pouvoir et de l'argent. Au coeur du débat actuel sur la paix et la sécurité internationales se posent deux questions en apparence simples : Qui décide? Qui paie?

La question de savoir qui décide met en lumière la *souveraineté*, l'équilibre des pouvoirs entre l'État-nation et la communauté internationale. Ici, le Secrétaire général se montre prudent et s'incline devant la réalité (et les États membres) en faisant observer que la «pierre angulaire» de la paix et de la sécurité internationales doit demeurer l'État. Il s'empresse toutefois d'ajouter que «la souveraineté absolue et exclusive» n'est plus de mise et qu'il importe de «trouver un équilibre entre la nécessité d'assurer au mieux la direction des affaires intérieures, d'une part, et de l'autre les exigences d'un monde toujours plus interdépendant».[12]

En n'en disant pas plus, l'*Agenda pour la paix* passe sous silence le fossé qui sépare de plus en plus la Charte des Nations Unies et les nouveaux instruments de maintien de la paix. De la même façon, il ne montre pas à la communauté internationale que le concept même d'ordre international, et non pas seulement les techniques qui permettent de le maintenir, se modifie rapidement. Les témoins entendus par le Comité se sont entendus pour dire qu'il est certaines normes internationales minimales que les États doivent respecter. Ils ont également émis l'avis que les Nations Unies devraient intervenir non seulement lorsque la paix et la sécurité internationales sont directement menacées, mais aussi lorsque les États traitent mal leurs ressortissants ou ne sont plus à même de gouverner. Geoffrey Grenville-Wood a soutenu que la souveraineté doit être considérée comme un moyen de promouvoir les droits de la personne et que l'intervention internationale devrait avoir pour objet la restauration de la souveraineté qui existe pour la protection de la population.[13]

La question de la souveraineté creuse une faille profonde entre le Nord et le Sud. Comme en fait foi l'accueil réservé au rapport *Agenda pour la paix*, les pays en développement répugnent à la perspective d'une atteinte à leur souveraineté qu'ils assimilent à de l'ingérence dans leurs affaires internes. En revanche, il répugne tout autant aux pays développés de devoir renoncer au contrôle de leurs obligations et de leurs engagements internationaux. L'accueil différent réservé à la proposition relative aux unités d'imposition de la paix en témoigne : les pays du Sud craignent que de telles unités ne soient utilisées contre eux, sans leur consentement, alors que les pays du Nord craignent que leurs troupes et l'argent dont ils disposent ne soient réquisitionnés au profit de la force des Nations Unies, sans leur consentement.

In discussing the gradual rebalancing of sovereignty — and all agreed it would be gradual — witnesses pointed to two requirements: the development of international standards for intervention and changes in power sharing within the United Nations. The former requirement responds to the charge that decisions to intervene are driven more by the politics of the great powers than by international consensus; the latter addresses the argument that even with standards in place, a few countries (namely the five permanent members of the Security Council) have far too much power to decide when standards will apply. There was general agreement that the membership of the Security Council should be reformed and that it would prove very difficult to do so. We note in passing that the Secretary General did not touch this subject in *An Agenda for Peace* because his mandate from the Security Council confined him to the existing Charter. Nonetheless, the Committee believes that the empowerment of the United Nations requires changes in the membership of the Council and in the balance of power between the Council and the General Assembly. Canada should play a leading role in seeking these changes, the further study of which will be a priority for the Committee.

If power is proving resistant to reform, money is proving even more so. The Secretary General observes that "a chasm has developed between the tasks entrusted to this organization and the financial means provided to it."[14] Picking up the same theme, U.N. officials repeatedly explained to us that the United Nations was broke. The Prime Minister has commented on the fact that the Secretary General is forced to travel the world like a mendicant, begging for funds.

The chronic failure of members to pay is commonly excused by unhappiness with the waste and inefficiency of the United Nations — both undeniable. General Lewis MacKenzie recently lobbed a shell at the peacekeeping operations division, charging that there is no command and control function in New York after the bureaucrats leave at five o'clock.[15] The other side of that story was put to us by Kofi Annan, Under Secretary General for Peacekeeping Operations. He remarked that the United States, for one, "has trouble accepting our management and technology" but at the same time denies the U.N. the resources it needs.[16] Whatever the truth, it is generally agreed that no previous Secretary General has moved as fast, or with as much determination, as Boutros Ghali to reform the Secretariat. For his efforts, he has earned the title autocrat.

There are some hopeful signs in this generally precarious financial situation: the United States has promised to pay up its arrears and the 1992 General Assembly agreed to establish a special peacekeeping fund. We are persuaded, however, that the United Nations cannot continue to depend on the current assessment system for raising funds. Sooner or later it must have some kind of international levy — perhaps a tax on trade — to finance its operations. A seemingly large step of that kind reminds us of the Secretary General's warning.

S'agissant du rééquilibrage graduel de la souveraineté — et tous ont convenu qu'il serait graduel — les témoins ont fait valoir la nécessité, d'une part, d'élaborer des normes internationales au chapitre de l'intervention et, d'autre part, de modifier le partage du pouvoir au sein des Nations Unies. Pour appuyer leurs dires, ils ont fait ressortir, dans un premier temps, que les décisions d'intervenir sont dictées plus souvent par la politique des grandes puissances que par le consensus international et, dans un deuxième temps, que même si des normes étaient en place, un trop petit nombre de pays (à savoir les cinq membres permanents du Conseil de sécurité) détiennent le pouvoir, beaucoup trop grand, de décider des cas où elles s'appliqueraient. Les témoins se sont entendus pour dire que la composition du Conseil de sécurité devrait être modifiée et que cela serait chose très difficile. Nous tenons à faire ressortir en passant que le Secrétaire général a choisi de ne pas aborder cette question dans *Agenda pour la paix*, parce que le mandat du Conseil de sécurité se limite à la Charte. Toutefois, le Comité est d'avis qu'un accroissement des pouvoirs des Nations Unies doit passer par une modification de la composition du Conseil de sécurité et de l'équilibre des pouvoirs entre celui-ci et l'Assemblée générale. Le Canada devrait jouer un rôle de premier plan afin d'opérer cette modification, dont l'étude approfondie constituera d'ailleurs une priorité pour le Comité.

Si le pouvoir s'avère résistant au changement, la situation est pire encore lorsqu'il y va de l'argent. Le Secrétaire général fait observer qu'il «n'y a plus aucune commune mesure entre les tâches confiées à l'Organisation et les moyens financiers mis à sa disposition».[14] Dans la même veine, les représentants de l'ONU n'ont cessé de nous répéter que les Nations Unies sont fauchées. Le Premier ministre a commenté le fait que le Secrétaire général est forcé de parcourir le monde comme un mendiant, la main tendue.

Le gaspillage et l'inefficacité des Nations Unies — que l'on ne saurait nier — sont souvent invoqués comme excuses au manquement des membres à leurs obligations financières. Le général Lewis MacKenzie a récemment lancé la pierre à la division des opérations du maintien de la paix et reproché le fait qu'il n'y a pas de fonction de commandement et de contrôle à New York après le départ des employés de bureaux à 17 heures.[15] Kofi Annan, secrétaire général adjoint des opérations de maintien de la paix nous a exposé l'envers de la médaille. Il a fait observer que les États-Unis «ont du mal à accepter notre gestion et notre technologie», mais qu'ils refusent par ailleurs à l'ONU les ressources dont celle-ci a besoin.[16] Quoi qu'il en soit, il est généralement admis qu'aucun secrétaire général n'avait cherché avec autant d'empressement, ni avec autant de détermination que Boutros Ghali à réformer le Secrétariat. Ses efforts lui ont valu d'être traité d'autocrate.

Des signes heureux viennent éclairer cette situation financière assez précaire : les États-Unies ont promis de régler leurs dettes et les participants à l'Assemblée générale de 1992 ont accepté d'établir un fonds réservé au maintien de la paix. Nous sommes convaincus cependant que les Nations Unies, en ce qui concerne leur financement, ne peuvent continuer de se fonder uniquement sur le système actuel d'évaluation. Tôt ou tard, elle devra imposer un genre de prélèvement auprès de tous les pays, peut-être un impôt sur le commerce, pour se financer. La perspective d'une mesure apparemment étendue de ce genre évoque les paroles de mise en garde du Secrétaire général :

It is crucial for all Member States to bear in mind that the search for improved mechanisms and techniques will be of little significance unless this new spirit of commonality is propelled by the will to take the hard decisions demanded by this time of opportunity.[17]

Canada and the Hard Decisions

There can be little doubt that from Somalia to Bosnia, the international community has been taking hard decisions but we wonder if they have been hard in the way intended by the Secretary General. The world responds more or less slowly, more or less adequately, to one crisis after another but thus far it has done little or nothing to improve its *capacity to respond*. It has done little to address the central argument of *An Agenda for Peace*, namely that it is necessary to change the system of international peace and security from one centred on the nation state towards one centred on the United Nations. To remind ourselves of how our minds still cling to the world of inter-state relations, note the intense interest in every jot and tittle of President Clinton's foreign policy-to-be compared with the superficial interest shown in *An Agenda for Peace*. Once more, the world awaits the coming of the marines.

In these circumstances, we call upon the Government to provide international leadership in advancing *An Agenda for Peace*. We were encouraged by the recent seminar which the Minister convened, but much more needs to be done. As we see it, there are three hard decisions that Canada has to make in the 1990s if we are to respond to the challenge posed by the Secretary General: first, we must think things through; second, we must reorganize our resources for international security and development; and third, we must generate the political will necessary to make the first two hard decisions. We will touch on each of these points in turn.

1) Thinking Things Through

As a middle power, Canada has made a virtue of ad-hocery in its foreign policy and there are signs we are only too happy to carry on when it comes to *An Agenda for Peace*. In discussing the document with officials in Ottawa and New York, we discovered that they saw advantages in muddling through. As it was explained to us, countries will permit the United Nations to do things one crisis at a time that they would object to as a matter of policy. Apparently, it is better to keep your ideas under your hat.

The Committee thinks otherwise. This is a time, comparable to the period after World War II, when there is an urgent and pressing need to think things through. If the western alliance succeeded in accomplishing some of its most important goals over the past 40 years, it was in no small part because it developed and stuck to a reasonably coherent policy, one which the vast majority of citizens in the democracies could understand. This did not mean reducing policy to rigid doctrine

Il est essentiel que tous les États membres gardent à l'esprit que l'amélioration des mécanismes et des techniques ne saurait produire pleinement ses effets sans un nouvel esprit d'accommodement, en particulier sans la volonté de prendre les décisions difficiles qu'appellent les circonstances.[17]

Des décisions difficiles à prendre pour le Canada

Il ne fait aucun doute que la Somalie et la Bosnie ont obligé la communauté internationale à prendre des décisions difficiles, mais nous nous demandons si elles ont été difficiles au sens où l'entendait le Secrétaire général. La communauté internationale réagit plus ou moins lentement, plus ou moins adéquatement, aux crises qui se succèdent, mais jusqu'à maintenant elle n'a pas fait grand-chose, sinon rien, pour améliorer sa *capacité de réaction*. Elle ne s'est pas empressée de relever l'argument principal invoqué dans *Agenda pour la paix*, à savoir qu'il faut modifier le régime de la paix et de la sécurité internationales, qui est actuellement axé sur l'État-nation, pour en confier plutôt la responsabilité aux Nations Unies. L'intérêt immense porté au moindre iota de l'éventuelle politique étrangère du président Clinton par rapport à l'intérêt superficiel porté à *Agenda pour la paix* montre à quel point nous demeurons attachés à l'ordre des relations entre les États. Le monde continue d'attendre la venue des marines américains.

Dans ces circonstances, nous demandons au gouvernement de prendre les devants, sur la scène internationale, en soutenant l'*Agenda pour la paix*. Le récent colloque organisé par le ministre il y a peu va dans la bonne direction, mais il y a plus à faire. De la façon dont nous percevons les choses, il est trois décisions difficiles que le Canada devra prendre dans les années 90 si nous voulons relever le défi lancé par le Secrétaire général : premièrement, nous devrons faire le point; deuxièmement, nous devrons réorganiser nos ressources affectées à la sécurité et au développement internationaux; et, troisièmement, nous devrons trouver la volonté politique nécessaire pour prendre les deux premières décisions, si difficiles soient-elles. Nous aborderons tour à tour chacun de ces points.

1) Faire le point

En tant que puissance moyenne, le Canada n'a jamais eu de politique étrangère suivie, et tout semble indiquer que nous sommes prêts à nous contenter de continuer à improviser en ce qui concerne *Agenda pour la paix*. Lorsque nous avons discuté du document avec des hauts fonctionnaires à Ottawa et à New York, nous nous sommes aperçus qu'ils étaient satisfaits de cheminer tant bien que mal. Comme on nous l'a expliqué, les pays sont prêts, lorsqu'une crise surgit, à autoriser les Nations Unies à prendre des mesures auxquelles ils s'opposeraient s'il fallait en faire une politique. De toute évidence, il est préférable de garder ses idées pour soi.

Le Comité n'est pas de cet avis. Le moment est venu, comme après la Seconde Guerre mondiale, de faire le point, et les choses pressent. Si l'alliance occidentale a réussi à atteindre certains de ses buts les plus importants au cours des 40 dernières années, c'est essentiellement parce qu'elle s'est donné une politique raisonnablement cohérente que la vaste majorité des citoyens des démocraties pouvaient comprendre. Il n'a pas fallu pour autant réduire la politique à une doctrine rigide, mais

but it did force us to clarify means and ends. Similarly, we are compelled today to answer a few questions in as thorough and clearheaded a way as possible. What are the goals we mean to promote in the world? What is the structure of international organization most conducive to the achievement of those goals?

Canada's essential international goals in the future should be security on the one hand and development on the other—development understood as focusing on the elimination of poverty and embracing environmental sustainability and respect for human rights. While there is nothing new about the goals themselves, the relationship between them has been altered profoundly by the ending of the cold war. During most of the post war era, security policy concentrated on east-west relations and, in particular, on the military dimension of that relationship while international development focused on G-7 issues and the problem of poverty in the third world. This rather neat, if artificial, division of international labour has now dissolved and been replaced by a merging of security and development concerns. The bridge between the two is formed by peace, which is the point at which security and development meet and reinforce one another.

If the times demand the bringing together of development and security policy, they also point to the centrality of the United Nations. During much of the cold war, the U.N. was a kind of high-minded side-show so far as security matters were concerned, its role limited to peacekeeping (leaving aside the anomaly of Korea). Meanwhile the world headquarters for managing the cold war was NATO. No more. All of this has now passed into history. What now emerges as the key asset of the United Nations, apart from its global reach, is that it has the mandate to address the merged challenges of security and development. For these reasons, the empowering of the United Nations is fundamental to Canadian foreign policy and goes beyond the utility of the organization. The world needs a centre and some confidence that the centre is holding: the United Nations is the only credible candidate.

Accordingly, **the Committee recommends that the empowering of the United Nations and the building of a U.N. centred system of international security and development should be a fundamental objective of Canadian foreign policy in the 1990s.**

2) Reorganizing For Security and Development

The most profound consequence of the ending of the cold war is the merging of development and security concerns. This lesson has been learned conceptually but it is slow to penetrate bureaucratically. The United Nations has begun to relate its security and development functions but there has been little or no such movement in the individual member states: in most countries, the right hand of the military and the left hand of development assistance still knoweth not what the other is

force nous a été de clarifier les fins à atteindre et les moyens de nous y prendre. De même, nous sommes forcés aujourd'hui de répondre à certaines questions de la manière la plus complète et la plus rationnelle possible. Quels sont les buts que nous voulons promouvoir dans le monde? Quelle est la structure à donner à l'organisation internationale qui nous permettrait le mieux de les atteindre?

Les principaux buts du Canada sur la scène internationale devraient être, à l'avenir, la sécurité, d'une part, et le développement, d'autre part, le développement étant axé sur l'élimination de la pauvreté et englobant le développement durable et le respect des droits de la personne. Même si ces buts n'ont rien de nouveau en eux-mêmes, la fin de la guerre froide a modifié sensiblement les rapports qui existent entre eux. Durant la plus grande partie de la période qui a suivi la guerre, la politique en matière de sécurité a été axée sur les relations Est-Ouest et, en particulier, sur la dimension militaire de ces relations. Entre-temps, le développement international a été axé sur les questions intéressant le Groupe des Sept et sur le problème de la pauvreté dans le Tiers monde. Cette distinction plutôt nette, quoique artificielle, a cédé le pas à la fusion des intérêts concernant la sécurité et le développement. La paix est quant à elle le moyen par lequel sécurité et développement se renforcent l'un l'autre.

Si la conjoncture actuelle exige le rapprochement des politiques en matière de développement et de sécurité, elle met aussi en évidence le caractère central des Nations Unies. Durant la plus grande partie de la guerre froide, le rôle de l'ONU pour ce qui est des questions de sécurité a été limité au maintien de la paix (mis à part l'anomalie qu'a constitué la Corée). Le quartier général mondial où s'est jouée la guerre froide a été l'OTAN. Tout cela est maintenant chose du passé. Désormais, le principal atout pour les Nations Unies, mis à part son caractère mondial, tient à ce qu'elles ont le mandat voulu pour relever les deux défis que représentent la sécurité et le développement et qui ne font plus qu'un. C'est pourquoi l'octroi de pleins pouvoirs aux Nations Unies doit être partie intégrante de la politique étrangère canadienne et va au-delà de l'utilité de l'organisation. Le monde a besoin d'un centre et doit pouvoir avoir confiance en sa solidité : les Nations Unies sont le seul candidat crédible.

Par conséquent, **le Comité recommande que le renforcement des Nations Unies et l'établissement d'un système de sécurité et de développement internationaux relevant de la responsabilité des Nations Unies deviennent un objectif fondamental de la politique étrangère canadienne dans les années 90.**

2) Se réorganiser pour la sécurité et le développement

La fin de la guerre froide aura eu pour principale conséquence la fusion des intérêts en matière de développement et de sécurité. Cette leçon a été apprise en principe, mais les choses changent lentement sur le plan bureaucratique. Les Nations Unies ont commencé à établir un lien entre leurs fonctions en matière de sécurité et de développement, mais les choses n'ont guère bougé dans les divers États qui en sont membres : dans la plupart des pays, la main droite qui symbolise

doing. We would argue that the U.N. cannot do it all. Much of the rethinking and reorganizing for peace must be carried out within the member states, and there is no better place to start than in Canada.

With the end of the cold war, the Canadian armed forces are a solution in search of a problem. Bernard Wood, the former President of the Canadian Institute for International Peace and Security, has suggested that the problem may well be the proliferation of conflicts around the world.

> For Canada, UN peacekeeping may represent primary as opposed to ancillary-defence challenges. It is time to recognize that UN peacekeeping is a global "growth industry" in which Canada is the world leader. It is a source of healthy national pride and extraordinarily strong public support for Canada's armed forces.[18]

Growth industry or not, the danger is that peacekeeping will come to be seen as just another bandaid that fails to help solve the underlying political, economic and social problems that give rise to conflict in the first place. For 27 years, Cyprus has stood as the symbol of peacekeeping as bandaid, which is not to disparage the fact that it stopped the flow of blood for all those years. The U.N. operation in Namibia, by contrast, organized peacekeeping in support of a much broader process of economic and social change.

To pursue the role of peacekeeper successfully, Canada needs to bring its defence policy—and armed forces—into a new, creative partnership with other elements of foreign policy, including trade, environmental and refugee policy, but especially the aid program. The possibilities are suggested by the performance of Canadian troops in Somalia. In addition to carrying out their military duties—or rather as a *means* of carrying them out—they are also rebuilding schools, roads and basic infrastructure in the Belet Huen region. Michelle Kelly, program director for the International Medical Corps, has remarked:

> The Canadians are being very innovative and forward looking. They're taking a great risk. They don't just want to sit on a few food trucks. I admire the way they've taken a great leap of faith.[19]

Joint ventures in support of security and development could not come at a better time for the Canadian aid program which is in desperate need of an infusion of purpose and vitality. At the moment it is dying the death of a thousand cuts. It has the sad, defensive air of an enterprise in decline, trying to fend off its enemies. It is time to renew the mission of Canadian aid by merging our international aid and defence budgets and seeking the best, most cost effective ways of contributing to lasting international peace. To this end, **the Committee recommends the creation of a Council on International Development and Security to be chaired by the Prime Minister. The Council's initial mandate would be to reorganize Canada's defence and aid**

l'armée ne sait pas encore ce que fait la main gauche qui symbolise l'aide au développement, et vice versa. Selon nous, l'ONU ne saurait agir seule. C'est aux pays membres qu'il revient de repenser la situation et de se réorganiser en fonction de la paix, dont le Canada.

La guerre froide étant terminée, les forces armées canadiennes sont une solution en quête d'un problème. Bernard Wood, ancien président de l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales, a donné à entendre que le problème pourrait fort bien être la prolifération des conflits partout dans le monde.

> Pour le Canada, les opérations onusiennes de maintien de la paix peuvent représenter un objectif de défense de premier plan. Il faut désormais les considérer comme un «secteur à forte croissance» où le Canada se classe au premier rang mondial. Le rôle que les Forces canadiennes assument dans ce domaine suscite à bon droit de la fierté, et le public leur réserve un soutien extraordinaire.[18]

Secteur à forte croissance ou non, le danger, c'est que le maintien de la paix finisse tout bonnement par être considéré comme une autre solution d'urgence qui ne règle rien aux problèmes politiques, économiques et sociaux qui sont à la source même des conflits. Pendant 27 ans, Chypre est demeurée le symbole du maintien de la paix en tant que solution d'urgence, ce qui n'enlève rien au fait qu'il a, pendant toutes ces années, permis d'éviter des bains de sang. L'opération de l'ONU en Namibie, par contraste, a mis le maintien de la paix au service d'un processus beaucoup plus vaste de réforme économique et sociale.

Pour remplir avec succès son rôle de gardien de la paix, le Canada doit parvenir à créer un nouvel équilibre entre sa politique de défense et ses forces armées et d'autres éléments de la politique étrangère, notamment ceux relatifs au commerce, à l'environnement et aux réfugiés, et surtout au programme d'aide. L'exemple est donné par les soldats canadiens en Somalie. En plus de remplir leurs fonctions d'ordre militaire, ou plutôt pour mieux les remplir, ils reconstruisent également des écoles, des routes et des éléments d'infrastructure de base dans la région de Belet Huen. Comme l'a fait remarquer M^me^ Michelle Kelly, directrice de programmes du International Medical Corps :

> Les Canadiens sont innovateurs et tournés vers l'avenir. Ils prennent de grands risques. Ils veulent faire plus que de livrer l'aide alimentaire. Je les admire pour l'acte de foi qu'ils accomplissent.[19]

Des entreprises conjointes à l'appui de la sécurité et du développement ne sauraient tomber à un moment plus propice pour le programme d'aide canadien, qui recherche désespérément un nouvel élan et de nouveaux objectifs. Les milliers de coupures dont elle est la victime lui donnent l'air triste et défensif d'une entreprise en déclin cherchant à repousser ses ennemis. Le moment est venu de renouveler le programme d'aide canadien en amalgamant nos budgets affectés à l'aide et à la défense internationaux et en cherchant les moyens les plus efficaces de contribuer à une paix internationale durable. À cette fin, **le Comité recommande la création d'un Conseil de la sécurité et du développement internationaux qui**

resources so as to contribute in the most cost-effective way to the promotion of international peace. We would urge that the Council be in place by 1995, the 50th anniversary of the United Nations.

3) Mobilizing the Canadian Will

It is sometimes suggested that the obligation to address problems such as those raised in *An Agenda for Peace* is now excused by Canada's urgent need to look inwards and attend to our own problems at home. This is both shortsighted and misguided. Increasingly, our problems at home are the same as our problems abroad, in kind if not in degree. As we struggle with economic restructuring, so does the rest of the world. As the rest of the world struggles with nationalism and the problems of modern democracy, so do we. The cliche applies: we do live in a Global Village and it won't do to ignore the people on the other side of the tracks. As to the notion that they have gained at our expense—another excuse for only looking after Number One—it is patently false. The 1992 *Human Development Report* of the United Nations Development Program reports that the gap between rich nations and poor has actually doubled over the past 30 years, and continues to grow.[20]

The decline in Canadian support for things international—and the decline is palpable—is explained more by loss of self-confidence among Canadians than by lack of caring. There is no more important task before us than to recover some of that confidence and no more important means of doing so than through the empowering of the United Nations. People must see that the centre can hold and that they have a role to play in making it so.

By way of building the public and political constituency for the United Nations, **the Committee recommends that Canada support the development of a United Nations Parliamentary Assembly21 and that we offer to host the preparatory meeting of the Assembly in the Parliament Buildings as the centrepiece in our celebration of the 50th anniversary of the United Nations in 1995. We would further recommend that the Government work closely with the national organizing committee for the 50th anniversary and encourage the active participation of non-governmental organizations in the planning and holding of the Assembly.**

serait présidé par le Premier ministre. Son mandat initial consisterait à réorganiser les ressources du Canada affectées à la défense et à l'aide pour contribuer de la manière la plus rentable possible à la défense de la paix dans le monde. Nous insistons sur le fait que le Conseil devrait être mis en place avant 1995, année du cinquantième anniversaire des Nations Unies.

3) Mobiliser la volonté canadienne

D'aucuns affirment qu'il est difficile au Canada de s'attaquer à des problèmes du genre de ceux soulevés dans *Agenda pour la paix* du fait qu'il doive de toute urgence se replier sur lui-même et régler ses problèmes internes. Cela dénote un manque de vision. De plus en plus, nos problèmes sont les mêmes que ceux qui se posent à l'étranger, à des degrés divers. Tout comme nous, le reste de la planète est aux prises avec une restructuration économique. Tout comme nous, le reste de la planète est aux prises avec le nationalisme et les problèmes de la démocratie moderne. Pour reprendre un vieux cliché, nous vivons dans un grand village, et il ne servirait à rien de fermer les yeux sur ce qui se passe autour de nous. Quant à la notion que certains ont enregistré des gains à nos dépens—une autre excuse pour ne penser qu'à soi—elle est tout à fait fausse. Selon le *Rapport mondial sur le développement humain 1992* du Programme des Nations Unies pour le développement, l'écart entre les pays riches et les pays pauvres a en fait doublé au cours des 30 dernières années, et il continue à se creuser.[20]

Le désintérêt du Canada pour la chose internationale—et il est évident—s'explique plus par une perte de confiance soi des Canadiens que par l'absence chez eux de sentiments humanitaires. La tâche la plus importante consiste donc pour nous à reprendre confiance, et il n'est pas de meilleur moyen de le faire que de renforcer les pouvoirs des Nations Unies. Tous doivent voir que le centre peut survivre et qu'ils ont un rôle à jouer à cet égard.

Pour assurer des appuis publics et politiques aux Nations Unies, **le Comité recommande que le Canada souscrive à la création d'une Assemblée parlementaire des Nations Unies21 et qu'il propose d'organiser la séance préparatoire de cette assemblée à l'Édifice du Parlement dans le cadre des fêtes du 50e anniversaire des Nations Unies en 1995. En outre, le Comité recommande que le gouvernement travaille en étroite collaboration avec le comité organisateur national et encourage la participation active des organismes non-gouvernementaux à la planification et à l'organisation de l'Assemblée.**

Conclusion

In closing this long letter, the Committee wishes to commend the Government for being one of the few that has contributed energetically to keeping *An Agenda for Peace* alive. But alive is not good enough. Much more needs to be done. The proposals of the Secretary General should be the beginning of a vital international process of reform and renewal of the United Nations system. Canada should work hard to help make it so. The Committee intends to keep the empowerment of the UN high on its agenda and to hold additional hearings in the new session of Parliament. We would ask that the Minister respond in writing to this letter by early May.

Conclusion

Pour clore cette longue lettre, le Comité tient à féliciter le gouvernement qui a été l'un des seuls à lutter énergiquement pour la survie d'un *Agenda pour la paix*. Cela ne suffit toutefois pas. Il reste encore beaucoup à faire. Les propositions du Secrétaire général devraient marquer le début d'un processus international de réforme et de renouvellement du système des Nations Unies. Le Canada devrait faire tout ce qui est en son pouvoir pour qu'il en soit ainsi. Le Comité a la ferme intention de faire de l'accroissement des pouvoirs de l'ONU une question hautement prioritaire et de tenir d'autres audiences au cours de la prochaine session du Parlement. Nous saurions gré au ministre de répondre à la présente d'ici le début de mai.

Notes

1. Kofi Annan, Assistant Secretary General, United Nations Peacekeeping Operations as reported in: Robert Miller, "Recent Visit to the United Nations", Memorandum to Members of the House of Commons Standing Committee on External Affairs and International Trade, November 17, 1992, p. 5.
2. Diego Arria, Ambassador of Venezuela to the United Nations as reported in: Linda Hossie, "Inscrutable Sphinx or Brusque Pharoah?", *Globe and Mail*, January 13, 1993, p. A-8.
3. Boutros Boutros Ghali, *An Agenda for Peace: Preventive Diplomacy, Peacemaking and Peacekeeping*. United Nations, New York, 1992, p. 3.
4. Boutros Boutros Ghali, "Empowering the United Nations", *Foreign Affairs*, Fall 1992, pp. 89-102.
5. David Cox, House of Commons Standing Committee on External Affairs and International Trade, *Minutes of Proceedings and Evidence*, December 1, 1992, p. 45:7. (Hereafter known as *Minutes*).
6. Boutros Boutros Ghali, "Empowering the United Nations", p. 94.
7. David Cox, *Minutes*, December 1, 1992, p. 45:8.
8. William Barton, *Minutes*, December 1, 1992, p. 45:18.
9. Brian Hannington, representing CARE Canada, *Minutes*, December 10, 1992, p. 50:37.
10. *An Agenda for Peace*, p. 32.
11. Maureen O'Neil, *Minutes*, December 10, 1992, p. 50:29.
12. *An Agenda for Peace*, p. 9.
13. Geoffrey Grenville-Wood, *Minutes*, December 10, 1992, p. 50:11.
14. *An Agenda for Peace*, p. 41.
15. General Lewis MacKenzie, "Peacekeeping in the Grey Zone", a speech to the Conference of the Defense Associations Institute, Ottawa, January 28, 1993, p. 19.
16. As reported in: Robert Miller, "Committee Visit to the United Nations", Memorandum to the House of Commons Standing Committee on External Affairs and International Trade, January 5, 1993, p. 5.
17. *An Agenda for Peace*, p. 3.
18. Bernard Wood, Canadian Institute for International Peace and Security, "Annual Statement of the President", 1992.
19. Geoffrey York, "Laying a Fresh Foundation," *Globe and Mail*, February 2, 1993, p. A-7.
20. United Nations Development Program, Human Development Report 1992, New York, 1992, p. 1.

Notes

1. Kofi Annan, secrétaire général adjoint, Opérations de maintien de la paix, dans : Robert Miller, «Ma récente visite aux Nations Unies», note de service aux membres du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur, 17 novembre 1992, p. 5.
2. Diego Arria, ambassadeur du Venezuela aux États-Unis, dans : Linda Hossie, «Inscrutable Sphinx or Brusque Pharoah?», *Globe and Mail*, 13 janvier 1993, p. A-8.
3. Boutros Boutros Ghali, *Agenda pour la paix* : diplomatie préventive, rétablissement de la paix, maintien de la paix, Nations Unies, New York, 1992, p. 3.
4. Boutros Ghali, «Empowering the United Nations» *Foreign Affairs*, automne 1992, pp. 89-102.
5. David Cox, Comité permanent de la Chambre des communes des Affaires étrangères et du commerce extérieur, *Procès-verbaux et témoignages*, 1er décembre 1992, p. 45:7.
6. Boutros Boutros Ghali, «Empowering the United Nations», p. 94
7. David Cox, *Procès-verbaux et témoignages*, 1er décembre 1992, p. 45:8
8. William Barton, *Procès-verbaux et témoignages*, 1 er décembre 1992, p. 45:18
9. Brian Hannington, représentant de CARE Canada, *Procès-verbaux*, 10 décembre 1992, p. 50:37.
10. *Agenda pour la paix*, p. 35.
11. Maureen O'Neil, *Procès-verbaux*, 10 décembre 1992, p. 50:29.
12. *Agenda pour la paix*, p. 9
13. Geoffrey Grenville-Wood, *Procès-verbaux*, 10 décembre 1992, p. 50:11.
14. *Agenda pour la paix*, p. 41
15. Général Lewis MacKenzie «Peacekeeping in the Grey Zone» allocution prononcée à la conférence du Defense Associations Institute, Ottawa, 28 janvier 1993, p. 19
16. Dans : Robert Miller, «Visite du Comité aux Nations Unies», note d'information aux membres du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur, 5 janvier 1993, p. 5.
17. *Agenda pour la paix*, p. 3.
18. Bernard Wood, Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales, «Déclaration annuelle du Directeur général», 1992.
19. Geoffrey York «Laying a Fresh Foundation» *Globe and Mail*, 2 février, p. A-7
20. Programme des Nations Unies pour le développement, *Rapport mondial sur le développement humain 1992*, New York, 1992, p. 1.

21. We have in mind an Assembly as described in Dieter Heinrich, *The Case for a United Nations Parliamentary Assembly*, World Federalist Movement, October 1992. Mr. Heinrich writes:

> The experience of the European Parliament suggests that the first stage of a UN parliament should be *a consultative Parliamentary Assembly* made up of representatives elected by the national parliaments. This would enable a UN parliament to be created easily and inexpensively in a way which nevertheless creates a valid democratic link between the UN and the world's citizens through their representatives in the national legislatures.

21. Nous pensons à une Assemblée du genre de celle que décrit Dieter Heinrich dans *The Case for a United Nations Parliamentary Assembly*, World Federalist Movement, octobre 1992. M. Heinrich écrit :

> L'expérience du Parlement européen démontre que la formation d'une Assemblée parlementaire consultative, composée de représentants élus par les parlements nationaux, constitue le premier pas vers la création rapide et peu coûteuse d'un Parlement des Nations Unies permettant d'établir un lien démocratique valable entre l'ONU et les citoyens du monde par l'entremise de leurs représentants au sein des législatures nationales.

APPENDIX A

Organization/Individual	Issue	Date
Department of National Defence:	44	WEDNESDAY, NOVEMBER 18, 1992
Rear-Admiral Larry Murray, Associate Assistant Deputy Minister, (Policy and Communications);		
Colonel John Bremner, Director, International Policy.		
Department of External Affairs:	44	WEDNESDAY, NOVEMBER 18, 1992
John Noble, Director General, International Organizations Bureau.		
As individual:	45	TUESDAY, DECEMBER 1, 1992
William Barton, Former Ambassador to the United Nations.		
Canadian Centre for Global Security:	45	TUESDAY, DECEMBER 1, 1992
Tariq Rauf, Senior Research Associate.		
Queen's University:	45	TUESDAY, DECEMBER 1, 1992
David Cox, Department of Political Science.		
Canadian Institute of Strategic Studies:	46	TUESDAY, DECEMBER 1, 1992
Alex Morrison, Executive Director.		
Project Ploughshares:	46	TUESDAY, DECEMBER 1, 1992
Ernie Regehr, Research and Policy Director.		
Guelph University:	46	TUESDAY, DECEMBER 1, 1992
Henry Wiseman, Department of Political Studies.		
University of Ottawa:	47	THURSDAY, DECEMBER 3, 1992
Paul Normand Dussault, Director, Research Centre on International Organizations.		
Dalhousie University:	47	THURSDAY, DECEMBER 3, 1992
Peter Haydon, Centre for Foreign Policy Studies.		
Laval University:	47	THURSDAY, DECEMBER 3, 1992
Albert Legault, Department of Political Science.		
Canadian Peace Alliance:	49	TUESDAY, DECEMBER 8, 1992
Gideon Forman, Co-ordinator.		
Canada-Carribean-Central America Policy Alternatives:	49	TUESDAY, DECEMBER 8, 1992
Lissa North.		
As individual:	50	THURSDAY, DECEMBER 10, 1992
Douglas Roche, Former Canadian Ambassador for Disarmament.		
United Nations Association in Canada:	50	THURSDAY, DECEMBER 10, 1992
Geoffrey Grenville-Wood, President.		
CARE Canada:	50	THURSDAY, DECEMBER 10, 1992
Brian Hannington, Consultant on famine and peacekeeping.		

ANNEXE A

Organisme/Particulier	Fascicule	Date
Du ministère de la Défense nationale:	44	LE MERCREDI 18 NOVEMBRE 1992
Contre-amiral Larry Murray, Sous-ministre adjoint associé, (Politiques et communications);		
Colonel John Bremner, Directeur, Politique internationale.		
Du ministère des Affaires étrangères:	44	LE MERCREDI 18 NOVEMBRE 1992
John Noble, Directeur général, Direction générale des organisations internationales.		
À titre personnel:	45	LE MARDI 1 DÉCEMBRE 1992
William Barton Ancien Ambassadeur auprès des Nations Unies.		
Centre canadien pour la sécurité mondiale:	45	LE MARDI 1 DÉCEMBRE 1992
Tariq Rauf, Recherchiste associé sénior.		
Université de Queen:	45	LE MARDI 1 DÉCEMBRE 1992
David Cox, Département de Sciences politiques.		
Institut Canadien d'Études Stratégiques:	46	LE MARDI 1 DÉCEMBRE 1992
Alex Morrison, Directeur exécutif.		
Projet Ploughshares:	46	LE MARDI 1 DÉCEMBRE 1992
Ernie Regehr, Directeur de la recherche et des politiques.		
Université de Guelph:	46	LE MARDI 1 DÉCEMBRE 1992
Henry Wiseman, Département des Études politiques.		
Université d'Ottawa:	47	LE JEUDI 3 DÉCEMBRE 1992
Paul Normand Dussault, Directeur, Centre de recherche des organismes internationaux.		
Université Dalhousie:	47	LE JEUDI 3 DÉCEMBRE 1992
Peter Haydon, Centre des études des politiques étrangères.		
Université Laval:	47	LE JEUDI 3 DÉCEMBRE 1992
Albert Legault, Département des sciences politiques.		
Alliance canadienne pour la paix:	49	LE MARDI 8 DÉCEMBRE 1992
Gideon Forman, Coordonnateur.		
«Canada-Carribean-Central America Policy Alternatives»:	49	LE MARDI 8 DÉCEMBRE 1992
Lissa North.		
À titre personnel:	50	LE JEUDI 10 DÉCEMBRE 1992
Douglas Roche, Ancien Ambassadeur canadien pour le désarmement.		
Association canadienne pour les Nations Unies:	50	LE JEUDI 10 DÉCEMBRE 1992
Geoffrey Grenville-Wood, Président.		
CARE Canada:	50	LE JEUDI 10 DÉCEMBRE 1992
Brian Hannington, Consultant sur la famine et le maintien de la paix.		

Somali Aid and Development —Canada:	50	THURSDAY, DECEMBER 10, 1992	*Entre-aide et du Développement en Somalie —Canada:*	50	LE JEUDI 10 DÉCEMBRE 1992
Ahmed Farah, Treasurer.			Ahmed Farah, Trésorier.		

Organization/Individual	Issue	Date	Organisme/Particulier	Fascicule	Date
Horn of Africa Policy Group:	50	THURSDAY, DECEMBER 10, 1992	*Groupe politique sur la corne de l'Afrique:*	50	LE JEUDI 10 DÉCEMBRE 1992
George Cram, Director.			George Cram, Directeur.		
North-South Institute:	50	THURSDAY, DECEMBER 10, 1992	*Institut Nord-Sud:*	50	LE JEUDI 10 DÉCEMBRE 1992
Maureen O'Neil, President.			Maureen O'Neil, Présidente.		
Canadian Red Cross Society:	50	THURSDAY, DECEMBER 10, 1992	*Société canadienne de la Croix Rouge:*	50	LE JEUDI 10 DÉCEMBRE 1992
René DeGrace, National Director, International Services.			René DeGrace, Directeur national, Services internationaux.		
World Federalists of Canada:	50	THURSDAY, DECEMBER 10, 1992	*«World Federalists of Canada»:*	50	LE JEUDI 10 DÉCEMBRE 1992
Fergus Watt, Executive Director.			Fergus Watt, Directeur exécutif.		
Secretary of State for External Affairs, Honourable Barbara McDougall.	53	WEDNESDAY, FEBRUARY 17, 1993	Secrétaire d'État des Affaires étrangères, Honorable Barbara McDougall.	53	LE MERCREDI 17 FÉVRIER 1993

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on External Affairs and International Trade (*Issues Nos. 44, 45, 46, 47, 49, 50, 53 and 55, which includes this report*) is tabled.

Respectfully submitted,

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur (*fascicules nos 44, 45, 46, 47, 49, 50, 53 et 55 qui comprend le présent rapport*) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président,

JOHN BOSLEY,

Chairman.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 23, 1993
(64)

[*Text*]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 11:10 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, John Bosley, presiding.

Members of the Committee present: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Jesse Flis, Benno Friesen, André Harvey, Ricardo Lopez, Svend Robinson, Christine Stewart and Walter Van de Walle.

Acting Members present: Walter McLean for Howard Crosby.

Other Members present: Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Bob Miller, Research Consultant. *From the Library of Parliament:* Vincent Rigby, Researcher.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of Canada's role in the United Nations (draft letter).

The Committee proceeded to consider a draft letter to the Secretary of State for External Affairs.

It was agreed,—That, the letter, as amended, be adopted as a Report to the House.

ORDERED —That the Chairman present the Report to the House.

On motion of Lloyd Axworthy, it was agreed,—That, the Committee schedule a press conference to coincide with the tabling of the Report to the House.

On motion of Walter McLean, it was agreed,—That, the Committee resume consideration of its motion of September 15, 1992, concerning the study on the North American Free Trade Agreement and that the motion be amended to specify that the research for the study be conducted by the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade, under contract, in the amount of $45,000, to be dated from November 1, 1992 to March 31, 1993.

It was agreed,—That, the Committee commence a study of overseas development assistance and that the Chairman write to the Secretary of State for External Affairs requesting her appearance before the Committee to discuss the ODA paper leaked from her department.

At 12:00 noon o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 23 FÉVRIER 1993
(64)

[*Traduction*]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur, se réunit à 11 h 10, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de John Bosley (*président*).

Membres du Comité présents: Lloyd Axworthy, Gabrielle Bertrand, John Bosley, Jesse Flis, Benno Friesen, André Harvey, Ricardo Lopez, Svend Robinson, Christine Stewart et Walter Van de Walle.

Membre suppléant présent: Walter McLean remplace Howard Crosby.

Autre député présent: Stan Hovdebo.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Bob Miller, consultant en recherche. *De la Bibliothèque du Parlement:* Vincent Rigby, attaché de recherche.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité reprend l'examen du rôle du Canada auprès des Nations Unies (ébauche de lettre).

Le Comité examine l'ébauche d'une lettre destinée à la secrétaire d'État aux Affaires extérieures.

Il est convenu,—Que la lettre, modifiée, soit adoptée comme rapport à la Chambre.

IL EST ORDONNÉ,—Que le président présente le rapport à la Chambre.

Sur motion de Lloyd Axworthy, il est convenu,—Que le Comité tienne une conférence de presse en même temps que la présentation du rapport à la Chambre.

Sur motion de Walter McLean, il est convenu,—Que le Comité reprenne l'étude de sa motion du 15 septembre 1992 portant sur l'examen de l'Accord de libre-échange nord-américain, et que la motion soit modifiée de manière à préciser que les recherches seront exécutées à contrat par le Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur, au coût de 45 000$, du 1er novembre 1992 au 31 mars 1993.

Il est convenu,—Que le Comité entreprenne d'étudier l'aide au développement à l'étranger, et que le président écrive à la secrétaire d'État aux Affaires extérieures pour lui demander de venir discuter devant le Comité du document qui a filtré de son ministère.

À 12 heures, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Ellen Savage

[*Texte*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, February 23, 1993

• 1110

The Chairman: I call the committee to order.

The committee is looking at the consideration of Canada's role in the United Nations draft letter. It's before you. Walter McLean would like to speak on what we should do around the subject. Walter.

Mr. McLean (Waterloo): I was wondering whether we could find a way to come in behind the organization of the 50th anniversary celebrations for the UN that are being organized. They're setting up national committees, and there's to be one in Canada. If we're to fundamentally give some political energy to this subject it's one of the opportunities. Obviously the whole question of the agenda for peace is one of the key areas.

As Bob looks at the draft maybe he can say if it doesn't seem to quite fit, but we're talking about the possibility of a parliamentary chamber and trying to have something organized around that, around the 50th anniversary. That would be one part.

In relation to that resolution we have on the parliamentary chamber, I wonder whether we could strengthen it by suggesting the next stage. The problem with a recommendation like that is that it would be a nice idea, but it's fundamentally a parliamentary action we're looking at. If the government says it's a good idea then with its partnership we'd be prepared to set up an all-party working group to try to figure out how to do it, because there are some complications. It's much easier from a Canadian perspective than it is for a lot of people in the UN who have some real reservations about it. It would take some political will and some designing.

I suppose the one that's a matter of focus is the fact that we support the enlarging of the Security Council. Maybe we should be a little more forceful on that. The restructuring of the Security Council itself is something on which Canada could lead. We've spoken out about Japan and Germany and also about concerns for Third World and north-south representation.

The Chairman: I don't mean to be pedantic, but I'm going to have to be at some point. What words do you want changed and where?

Mr. McLean: Let me come back to that. We'll work on some words if there's some will to do it.

The Chairman: I don't think that's a problem.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Yes, I think we could expand the recommendation with respect to the UN parliamentary assembly. I'd like to get some clarification and a little more information on what we're talking about in terms of the UN parliamentary assembly. If members of the committee aren't clear on the issue it's going to be a little difficult for members of the public to be clear on it. It would be useful to clarify in the text leading up to the recommendation what it is we're talking about when we speak of a parliamentary assembly.

[*Traduction*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 23 février 1993

Le président: La séance est ouverte.

Nous étudions un projet de lettre portant sur le rôle du Canada au sein des Nations Unies. Vous en avez tous reçu copie. M. Walter McLean veut prendre la parole à ce sujet. Walter.

M. McLean (Waterloo): Je me demandais comment nous pourrions participer à l'organisation des célébrations du 50e anniversaire des Nations Unies. Comme les autres pays, le Canada doit constituer un comité national qui sera chargé de coordonner les activités qui marqueront cet anniversaire. C'est l'occasion rêvée d'amener les milieux politiques à s'intéresser vraiment à ce sujet dont l'Agenda pour la paix constitue l'élément le plus important.

Bob pourra nous proposer des améliorations à apporter au projet de lettre qui traite notamment de la création éventuelle d'une chambre parlementaire et de la célébration du 50e anniversaire des Nations Unies. Voilà une première tâche que nous pourrions nous fixer.

Je me demande si nous ne pourrions pas donner plus de précisions au sujet de la résolution proposant la création d'une chambre parlementaire. L'idée est bonne, mais peut-être conviendrait-il qu'elle soit entérinée par le Parlement. Si l'idée plaît au gouvernement, nous pourrions constituer un groupe de travail composé de membres de tous les partis dont le mandat serait de mettre de l'avant des propositions concrètes à cet égard. La mise en oeuvre du projet présente certaines complications. En effet, contrairement au Canada, certains pays membres des Nations Unies ont de sérieuses réserves à ce sujet. Le projet n'aboutira jamais si les milieux politiques n'y souscrivent pas.

Nous appuyons naturellement l'élargissement du Conseil de sécurité. Nous devrions peut-être insister davantage là-dessus. Le Canada pourrait montrer la voie en ce qui touche le restructuration du Conseil de sécurité. Nous proposons que le Japon, l'Allemagne et des pays du Tiers monde en fassent partie. Cela assurerait une meilleure représentation Nord-Sud.

Le président: Je ne veux pas vous arrêter dans votre élan, mais je devrai le faire à un moment donné. Quels changements proposez-vous?

M. McLean: J'y reviendrai. Si le comité y consent, je proposerai certains changements.

Le président: Vous pouvez compter sur la collaboration du comité.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Oui, je crois que nous pourrions développer la recommandation portant sur la création d'une assemblée parlementaire des Nations Unies. Il faudrait d'abord s'entendre sur ce dont il s'agit exactement. Si les membres du comité se posent toujours des questions à ce sujet, comment s'attendre à ce que le public sache à quoi s'en tenir. Il conviendrait de préciser dans le corps du texte quelle forme doit prendre cette assemblée parlementaire dont nous recommandons la création.

[*Text*]

So we could use some clarification on that. It's quite easy to expand the recommendation, as Walter suggested, to talk about further involvement of NGOs and Parliament in planning for the 50th anniversary. That can be done in a pretty straightforward way.

I would caution against suggesting a working group at this point. The reality is that there's going to be an election fairly soon, so it's probably best left to the next Parliament to pursue how it would want to implement this kind of recommendation, given—

Mr. McLean: In the approach they take, if they say that's something we'd like to get behind, then they should come back—

Mr. Robinson: The ball should come back here, yes.

• 1115

Mr. McLean: Come back and involve the committee in that.

Mr. Robinson: I agree with that.

I think generally speaking the report is good, and it reflects what the committee had heard in our discussions. I wanted to ask why it is we're proceeding by way of a letter to the minister, as opposed to a report to Parliament. It seems to me this is a standing committee of Parliament, this is an important issue—we've held parliamentary hearings on the issue—and I think we should be reporting to Parliament instead of writing to the minister with respect to the outcome of our deliberations. I would suggest that's a more appropriate way to proceed.

The Chairman: I don't remember what the arguments were at the steering committee. The steering committee decided to do it this way, rather than do it by report. I can't remember what the argument was. It tends to produce a faster response, if I remember.

Mrs. Stewart (Northumberland): Were we not also going to make sure that Parliament got notice of it?

The Chairman: Yes. What did we decide? You had some way of doing that.

The Clerk of the Committee: Members can get up and make statements. I was also going to send a press release.

Mr. Robinson: This is a standing committee of the House, and it seems to me the standing committee of the House should report to Parliament. There's nothing that precludes us from sending the minister a letter, saying that we've submitted this report to Parliament and we'd like a response to it. I think that's a more appropriate way to proceed.

Mr. McLean: As I recall the argument, we felt this issue was moving so fast that the business of 150 days and the kind of time line, that we would do both. Really it's a report, but we'd issue it in the form of a letter to the minister with the hope that it might get some earlier response than 150 days, and a formal bureaucratic response.

[*Translation*]

Des précisions à ce sujet s'imposent donc. Comme le propose Walter, on pourrait facilement faire allusion, dans le cadre de la recommandation, à la participation des ONG et du Parlement à la planification des célébrations prévues pour marquer le 50e anniversaire des Nations Unies. Ce serait assez simple.

Je me demande s'il convient vraiment de créer un groupe de travail pour l'instant. Le fait est qu'il y aura des élections sous peu, et peut-être vaudrait-il mieux laisser au prochain Parlement le soin de décider comment il compte mettre en oeuvre cette recommandation, étant donné. . .

M. McLean: Si l'idée plaît au Parlement, c'est ce comité qui sera saisi. . .

M. Robinson: Oui, c'est ce comité qui devrait étudier la question.

M. McLean: La question devrait être déférée au comité.

M. Robinson: Je suis d'accord.

Je crois qu'il s'agit, dans l'ensemble, d'un bon rapport qui reflète bien les vues exprimées par les témoins qui ont participé à nos audiences. J'aimerais savoir pourquoi nous comptons envoyer une lettre à la ministre au lieu de présenter un rapport au Parlement. Comme il s'agit d'un comité parlementaire permanent chargé d'étudier un sujet important—nous avons d'ailleurs tenu des audiences parlementaires—j'estime que nous devrions faire rapport au Parlement de l'issue de nos délibérations au lieu de simplement envoyer une lettre à la ministre. À mon avis, ce serait préférable.

Le président: J'oublie les raisons invoquées par le comité directeur pour procéder de la sorte. La décision d'envoyer une lettre au lieu de déposer un rapport au Parlement a été prise par le comité directeur. J'oublie les raisons invoquées. Si je ne m'abuse, c'est parce que nous pensions ainsi obtenir une réponse plus rapide du gouvernement.

Mme Stewart (Northumberland): N'étions-nous pas aussi convenus de porter le contenu de la lettre à l'attention du Parlement?

Le président: Oui. Comment avions-nous décidé de le faire?

La greffière du comité: On a proposé que les membres du comité fassent des déclarations sur le sujet. J'allais aussi diffuser un communiqué.

M. Robinson: Comme ce comité permanent a été créé par la Chambre, il convient, à mon avis, qu'il fasse rapport au Parlement. Rien ne nous empêche d'envoyer une lettre à la ministre dans laquelle nous l'informerions du dépôt du rapport à la Chambre et nous lui demanderions une réponse. J'estime que c'est de cette façon que nous devrions nous y prendre.

M. McLean: Étant donné le délai de 150 jours prévu pour la présentation d'une réponse à un rapport et l'évolution rapide du dossier, nous avons jugé bon de recourir à ces deux méthodes. Il s'agit en fait d'un rapport, mais nous avons pensé le présenter sous forme d'une lettre adressée à la ministre, dans l'espoir qu'on y réponde officiellement dans un délai plus court que le délai prévu de 150 jours.

[*Texte*]

Mr. Robinson: I don't mind our sending the minister a letter with a report, but I think that as a matter of practice we should be reporting to the House. Let's send a letter to the minister as well, referring to the report. It would give us an opportunity in the House to move concurrence in the report at an appropriate occasion and perhaps have a bit of a debate in the House on some of the issues that arise from this as well.

The Chairman: I'm in the committee's hands. I don't have any strong feelings one way or the other. Maybe we could work on the substance issues and then decide what we want to do with the process issue after we've decided whether the substance is adequate. Is that reasonable? I'm just trying to figure out how to get through this.

The only recommendations I've heard so far about changes are some sort of preamble or some change to that paragraph about the 50th anniversary on page 16. I'm looking for some words. The dilemma I'm in is that Bob has dealt with all of us individually, I think, about what we wanted to see in it. At this point, this was what we thought was the last kick, not the first kick. Nevertheless, if people want changes, they can be made.

Mr. McLean: They're not substantive.

The Chairman: I'm just looking for some words. I don't want to have to convene another one of these meetings. That's what I'm trying to avoid. Everybody's here to get it done.

Mr. Bob Miller (Committee Researcher): In connection with Mr. McLean's suggestion, Mr. Chairman, I think the recommendation on page 17 could very easily be amended to say something like "work closely in cooperation with the national organizing committee to this end", if that's what is intended.

The Chairman: Is that 17 or 16?

Mrs. Stewart: It's on page 17. It fits more with that recommendation.

The Chairman: I thought Walter was talking about the national organizing committee for the 50th anniversary.

Mrs. Stewart: You could talk about that.

The Chairman: I see. I don't know how we would flush out at this point what we assume the parliamentary assembly would look like, since the intention would be that it would be something we would work on developing.

Fergus Watt is coming to see me this afternoon with his proposal. Now that we're on the record, he is interested in this stuff. They're all coming in, all the various formulae that might be used.

Mr. Robinson: If people are reading this report, how many of the people who are reading the report will know what we mean by a parliamentary assembly?

The Chairman: I'm not sure we do yet.

Mr. Robinson: That's what I'm saying. Are we talking about a body made up of elected representatives from all the member countries of the United Nations, which meets on a periodic basis? Are we talking about a body to which people are elected from the member countries? What are we talking about?

• 1120

The Chairman: *Dvoot, dvoot.* That's the sound of brakes, in chairmanship.

[*Traduction*]

M. Robinson: Je ne m'oppose pas à ce qu'une lettre accompagne le rapport que nous ferons parvenir à la ministre, mais je pense qu'il convient de déposer un rapport à la Chambre. Pourquoi ne pas aussi envoyer à la ministre une lettre qui portera sur le rapport? De cette façon, nous pourrons, le moment opportun, demander à la Chambre d'adopter le rapport et d'en débattre.

Le président: Je m'en remets à vous. Peu m'importe vraiment. Nous devrions peut-être d'abord nous entendre sur le fond du rapport lui-même et nous reviendrons ensuite sur la procédure qu'il convient d'adopter pour le faire connaître. Cela vous convient-il? J'essaie simplement de trouver une solution au problème.

Voici les deux seules recommandations qui ont été faites jusqu'ici au sujet du contenu du rapport: y inclure un préambule et modifier le paragraphe portant sur le 50e anniversaire qui figure à la page 16. Je vous demande vos suggestions. Le problème qui se pose, c'est que Bob nous a tous consultés individuellement sur le contenu du rapport. Nous ne nous attendions pas à des modifications de dernière minute. Quoi qu'il en soit, je suis prêt à entendre vos suggestions.

M. McLean: Il s'agit de modifications mineures.

Le président: J'attends vos suggestions. Je veux éviter de devoir convoquer une autre réunion sur cette question. Nous voulons tous terminer le travail aujourd'hui.

M. Bob Miller (attaché de recherche du comité): Pour donner suite à la suggestion de M. McLean, monsieur le président, je crois qu'on pourrait facilement inclure à la recommandation qui figure à la page 16, les mots suivants: «que le gouvernement travaille en étroite collaboration avec le comité organisateur national et encourage».

Le président: Est-ce à la page 16 ou 17?

Mme Stewart: À la page 16. Cela s'intègre mieux à cette recommandation.

Le président: Je croyais que Walter faisait allusion au comité organisateur national qui doit s'occuper des activités qui entoureront la célébration du 50e anniversaire.

Mme Stewart: On pourrait le préciser.

Le président: Bien. Je ne vois pas comment nous pourrions préciser pour l'instant quelle forme devrait prendre l'assemblée parlementaire étant donné qu'il faudra étudier plus à fond la question.

Cet après-midi, M. Fergus Watt va me soumettre sa proposition. Il s'intéresse à la question. Je vais recevoir beaucoup de suggestions à cet égard.

M. Robinson: Combien de lecteurs de ce rapport sauront ce que nous entendons par une assemblée parlementaire?

Le président: Le savons-nous nous-mêmes.

M. Robinson: C'est aussi la question que je me pose: s'agit-il d'une assemblée de représentants élus par tous les pays membres des Nations Unies qui se réuniraient périodiquement? S'agit-il plutôt d'une assemblée composée de membres élus par les pays qui appartiennent aux Nations Unies? De quoi s'agit-il exactement?

Le président: Je vous prie de ralentir.

[*Text*]

Mr. Miller: In the study done by World Federalists, this was the background when we referred to it in the report, where they say:

> The experience of the European Parliament suggests that the first stage of a UN Parliament should be a consultative parliamentary assembly made up of representatives elected by the national parliaments.

That was what I envisaged, rather than direct elections and so on. They go on to say:

> This would enable a UN Parliament to be created easily and inexpensively in a way which nevertheless creates some valid democratic representation.

None of that was spelled out in the document.

The Chairman: I'll tell you what we can get at if you want. Those of us who have followed this have read the World Federalist report and have some sympathy with the proposals. If you wanted to make a reference in here to the fact that the committee has looked at and does have the—

Mr. Robinson: I think that would be helpful.

The Chairman: I'm not sure I want to go so far as to accept it. There are some problems. We could at least cite it, indicate we've looked at it, and it has some general attractiveness to it.

Mr. McLean: In the experience of the evolution in Europe that has developed, plus—

Mr. Robinson: The report refers to that. If we cite the report, that should be. . .

The Chairman: In some way it at least gives some flesh to it but doesn't commit us to everything.

Mr. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): I think the reality is that with 160 or 180 nations in the UN, how many of them would accept the notion of a parliamentary assembly? They see this as government reps at the UN. I don't know if they would look forward to another layer of government messing around.

Mr. McLean: About half of them don't like democracy to start with.

The Chairman: Let me tell you, Lloyd was over last spring, you didn't come, to the CSCE parliamentary assembly. We thought we'd never get that off the ground on the notion that it was some of the same concerns, particularly among the new countries. It's turned out to be something that's very attractive to people because it's substantive.

Mr. Friesen: Is that at the UN?

The Chairman: No, it's at the CSCE. The same argument was made that we'd never get this off the ground. The way it was done, in a sense, was to do it not through a procedural discussion but to have a meeting of the speakers of the

[*Translation*]

M. Miller: Dans l'étude du Mouvement universel pour une fédération mondiale à laquelle nous faisons référence dans notre rapport, on lit ceci:

> La leçon à tirer de l'expérience du Parlement européen semble être que la création d'une assemblée parlementaire constituée de représentants élus par les parlements nationaux est le premier pas vers un Parlement des Nations Unies.

C'est à ce genre d'assemblée que je pensais, et non à une assemblée élue directement par les Nations Unies. L'étude poursuit de cette façon:

> Il serait ainsi possible de créer facilement et à peu de frais un Parlement des Nations Unies reposant sur une représentation démocratique.

Rien de tout cela n'a été précisé dans le document.

Le président: Je vais vous proposer une façon de procéder. Ceux d'entre nous qui s'intéressent à la question auront lu le rapport du Mouvement universel pour une fédération mondiale et seront d'accord avec les propositions qui y sont formulées. On pourrait peut-être préciser dans le rapport le fait que le comité a lu cette étude. . .

M. Robinson: Je pense que ce serait utile.

Le président: Je n'irais pas jusqu'à proposer que nous fassions nôtres les recommandations du mouvement. En effet, elles suscitent certaines difficultés. Nous pourrions au moins mentionner l'existence de l'étude et préciser que certaines de ces recommandations semblent prometteuses.

M. McLean: Compte tenu de la façon dont les choses ont évolué en Europe. . .

M. Robinson: Le rapport y fait allusion. Si nous citons le rapport, cela devrait suffir. . .

Le président: De cette façon, nous développons l'idée d'une assemblée parlementaire, sans pour autant reprendre à notre compte chacune des suggestions du Mouvement universel pour une fédération mondiale.

M. Friesen (Surrey—White Rock—South Langley): Combien de pays parmi les 160 ou 180 qui appartiennent aux Nations Unies seraient-ils prêts à accepter l'idée d'une assemblée parlementaire? On considérerait ces nouveaux élus comme des représentants gouvernementaux. Je me demande si beaucoup de pays seraient favorables à la création d'un autre palier de gouvernement.

M. McLean: La moitié des pays membres des Nations Unies ne sont d'ailleurs pas favorables à la démocratie même.

Le président: Lloyd a participé à la réunion de l'assemblée parlementaire de la CSCE le printemps dernier. Nous n'aurions jamais cru pourvoir faire accepter l'idée d'une telle asemblée qui suscitait les mêmes réserves, en particulier parmi les nouveaux pays membres. Comme l'assemblée s'intéresse à des questions de fond, elle a été très bien acceptée.

M. Friesen: S'agit-il d'une création des Nations Unies?

Le président: Non, de la CSCE. Dans ce cas là également, personne n'y croyait trop. Pour éviter les débats de procédures, on a confié l'étude de la question aux présidents des parlements des pays membres ou à leurs représentants. L'utilité d'une

[*Texte*]

parliaments or of their reps. They got together for a meeting and said it would be good to carry this on. It grew out of that type of recognition that there was some utility to the meeting—not to the assembly, if I could put it that way, but to the meeting. My guess is that this is what you may do at the UN.

You may say the 50th is an opportunity to have representatives of all of the parliaments or legislatures of all of the governments. They will get together for just a meeting. I'm not sure you'd go so far as to the ask the UN to form an assembly. You ask the UN to host a meeting. Then out of that comes the proposal: now that they're there, why don't they potentially talk about a constitution they would take back to get ratification for and so forth? I think that's how it will move.

If you approached it head on, I agree, I don't think you'd get agreement. But if you go around it a bit I think you'll get there.

Mrs. Stewart: To follow the logic of what you're saying, which I agree with, maybe a word needs to be added in our recommendation, that we offer to host the founding meeting of the "proposed" assembly in the Parliament Buildings.

Mr. McLean: It's a preparatory meeting. If the main meeting was going to be at the UN, you're going to need a steering committee or a preparatory committee or something.

Mrs. Stewart: Yes. It's following the CSCE process you described.

The Chairman: Just "first" meeting.

Mr. McLean: "Preparatory" meeting.

The Chairman: I know what Christine's getting at. She's right.

Mrs. Stewart: The preparatory meeting rather than the founding meeting would be fine.

Mr. McLean: In UN thinking, for most meetings there's a "prep-com".

The Chairman: Prep-com, is that the jargon?

Mr. McLean: That's the jargon.

The Chairman: I thought that was a place you went to school. That's all right.

Have we dealt with it, then? Does that deal with the changes?

Mr. McLean: Can we look at page 10—

Mrs. Stewart: Excuse me for a second, but that did not deal with it in terms of words. Do we have to go into our supporting the United Nations preparatory meeting for the 50th anniversary you were talking about, which we were going to incorporate?

Mr. McLean: I think Bob was going to pick that up and say—

Mrs. Stewart: You get the general sense of that and just run with some words.

• 1125

Mr. Miller: The last sentence says "we would further recommend the active participation". Prior to that reference to the NGOs, I think it should read "further recommend that Parliament work closely with the national organizing committee, and encourage the active participation of non-governmental organizations"—

[*Traduction*]

tribune, et pas nécessairement d'une assemblée, est ressortie clairement des discussions tenues dans le cadre de la réunion. C'est peut-être la façon dont on pourrait procéder aux Nations Unies.

On pourrait peut-être profiter du 50e anniversaire des Nations Unies pour tenir une réunion à laquelle participeraient des représentants de tous les parlements ou assemblées législatives des pays membres. Je ne sais pas s'il convient de demander aux Nations Unies de constituer une assemblée. On pourrait se contenter de demander aux Nations Unies d'être l'hôte d'une réunion. On pourrait soumettre aux participants à cette réunion un projet de constitution qu'on leur demanderait de faire ratifier par leur gouvernement. À mon avis, c'est de cette façon que les choses vont se dérouler.

Je doute comme vous qu'on parvienne à faire accepter l'idée d'une assemblée parlementaire si l'on ne fait pas preuve d'un certain doigté.

Mme Stewart: Je suis d'accord avec vous. Dans ce cas, il vaudrait peut-être mieux dire dans notre recommandation que le Canada se propose d'organiser la séance de fondation de l'assemblée «proposée» à l'édifice du Parlement.

M. McLean: Il s'agit d'une séance préparatoire. Si la réunion principale doit avoir lieu aux Nations Unies, il faudra constituer un comité directeur ou créer un comité préparatoire.

Mme Stewart: Oui. C'est pour suivre l'exemple de la CSCE que vous avez donné.

Le président: Il conviendrait de parler de la «première» séance.

M. McLean: D'une séance «préparatoire».

Le président: Je comprends le point que fait valoir Christine. Elle a raison.

Mme Stewart: Parlons d'une séance préparatoire plutôt que d'une séance de fondation.

M. McLean: Aux Nations Unies, il est toujours question de comité préparatoire.

Le président: Vraiment?

M. McLean: Oui.

Le président: Dans ce cas, va pour cette expression.

Avez-vous d'autres suggestions?

M. McLean: À la page 10,. . .

Mme Stewart: Je m'excuse, mais nous ne nous sommes pas entendus sur un libellé. Faut-il préciser que nous sommes prêts à organiser la séance préparatoire dans le cadre du 50e anniversaire des Nations Unies?

M. McLean: Je pensais que Bob allait proposer. . .

Mme Stewart: Oui, vous comprenez donc l'idée générale. Vous n'avez qu'à nous proposer un libellé.

M. Miller: On lit à la dernière phrase: «En outre, le Comité recommande la participation active». . . Après le mot «recommande», nous devrions ajouter ceci: «que le gouvernement travaille en étroite collaboration avec le comité organisateur national et encourage la participation active des organismes non gouvernementaux». . .

[*Text*]

The Chairman: —"in the planning and holding of the assembly". Is that all right?

Mrs. Stewart: I think so.

Mr. McLean: I was wondering if we could strengthen the last line of the first paragraph on page 10. We might suggest that we believe Canada should be in the forefront of this, and that strengthening the council is critical.

We have had a fair amount of testimony saying that if we go along with a Security Council that is a relic of the Cold War... Nobody wants to touch that, but this is an area where Canadian leadership could be helpful. We do allude to it—"believes the empowerment of the United Nations requires changes in the membership of the council and the balance of the council". I suggest we add that Canada be in the forefront of this and that we believe the strengthening of the council is crucial.

The Chairman: The strengthening of the council...?

Mr. McLean: It depends on whatever word you want. It needs to be reformed.

Mr. Robinson: It may not be "strengthening". If we are looking at the whole question of veto power and so on, some would argue that if anything that would shift the balance. We talked about the shift in the balance of power. Why not say something like "the committee believes the empowerment of the UN requires changes in the membership of the council and the balance of power, and that Canada should play a leading role in seeking these changes".

The Chairman: That's a narrower thing. It concerns membership and the balance of power, not the powers of the Security Council.

Mr. Robinson: I'm leaving that the same and saying "Canada should play a leading role in seeking these changes".

Mrs. Stewart: Yes, I would agree.

Mr. McLean: Changes in the membership of the council is one issue, and second is the balance of power between the council and the General Assembly. It seems to me that Canada has a role to play in terms of those two issues, and that the strengthening of the council is one issue and the new relationships between the council and the assembly are the other.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): I have a couple of things that are relative to that whole subject. In the first paragraph on page 10, I would take out "it would prove difficult to do so" because that always implies that we are not going to touch it.

But if we are going to suggest Security Council changes, do we want to go as far as suggesting regional structures or power structures? Or do we just want to just touch it and leave it? Regional representation—Brazil and India—or power representation, Germany and Japan, which are...

[*Translation*]

Le président: ...«à la planification et à l'organisation de l'Assemblée». Cela vous convient?

Mme Stewart: Je crois.

M. McLean: Pourriez-vous ajouter une phrase à la fin du premier paragraphe de la page 10. Nous pourrions faire remarquer que le Canada doit jouer un rôle de premier plan et qu'il est impérieux de renforcer le conseil.

Plusieurs témoins ont fait remarquer que le Conseil de sécurité constituait une relique de la guerre froide... Personne ne veut aborder le sujet, mais le Canada pourrait jouer un rôle de chef de file dans ce domaine. Nous faisons allusion à cette question lorsque nous disons, «le Comité est d'avis qu'un accroissement des pouvoirs des Nations Unies doit passer par une modification de la composition du Conseil de sécurité et de l'équilibre des pouvoirs entre celui-ci et l'Assemblée générale». Je propose que nous mentionnions que le Canada doit jouer un rôle de premier plan et que nous attachons la plus haute importance au renforcement du conseil.

Le président: Le renforcement du conseil?

M. McLean: Le libellé m'importe peu, c'est l'idée générale qui compte.

M. Robinson: Le mot «renforcement» n'est peut-être pas celui qui convient. S'il est question d'accorder un droit de veto à tous les nouveaux membres du conseil, certains soutiendront que l'équilibre va se trouver perturbé. Nous parlons de l'équilibre des pouvoirs entre le conseil et l'Assemblée générale. Pourquoi ne pas dire ceci: «Le Comité est d'avis qu'un accroissement des pouvoirs des Nations Unies doit passer par une modification de la composition du Conseil du sécurité et de l'équilibre des pouvoirs entre celui-ci et l'Assemblée générale. Le Canada devrait jouer un rôle de premier plan à cet égard».

Le président: Cela limite la portée de l'énoncé. Il n'est question que de la composition du conseil et de l'équilibre des pouvoirs entre le Conseil de sécurité et l'Assemblée générale, mais non des pouvoirs du Conseil de sécurité lui-même.

M. Robinson: Tout ce que je propose d'ajouter, c'est: «Le Canada devrait jouer un rôle de premier plan afin d'opérer cette modification».

Mme Stewart: Je suis d'accord.

M. McLean: La modification de la composition du conseil constitue un premier point, et l'équilibre des pouvoirs entre le Conseil de sécurité et l'Assemblée générale, un second point. À mon avis, le Canada pourrait faire des propositions sur ces deux points. Il y a, d'une part, le renforcement du conseil et, d'autre part, l'établissement de nouvelles relations entre le conseil et l'Assemblée.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): J'ai quelques suggestions à faire sur cette question. Au premier paragraphe à la page 10, je supprimerais les mots suivants: «et que cela serait chose très difficile». En effet, on pourrait en déduire que rien ne sera fait à cet égard.

Sommes-nous prêts à aller jusqu'à proposer que certaines régions ou certaines puissances mondiales soient représentées au sein du conseil? Dans le cas des régions, je songe au Brésil et à l'Inde, et dans le cas des puissances mondiales, à l'Allemagne et au Japon qui sont...

[*Texte*]

The Chairman: I'm in your hands.

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): Mr. Chairman, in a sense that is anticipating work this committee has not done yet. We can't comment on something we haven't studied. I hope we will get into that, but without having had a look at it, I am not prepared to say that this would be the best make-up of the Security Council.

The Chairman: Stan, I suggest that we take Mr. Robinson's language and add "and this committee intends to continue the study of this subject on its permanent agenda". I think we should continue to look at what—

Mr. Hovdebo: Yes, UN reform is just mentioned here. It really is not—

The Chairman: I agree, and it's a little—

Mr. Hovdebo: The title says "and the future of the United Nations".

The Chairman: Whether we mention it here or elsewhere, I'd like us to say to the minister—or whatever we are doing with this—that in the committee's view this is going to be part of the permanent agenda of the committee, the ongoing evaluation of the UN and UN reform. We hope this is going to be a real issue leading up to the 50th anniversary, and we have to stay seized of it. I think we have to say that. I don't know whether you do it here or at the end. What do you think?

• 1130

Mr. Miller: I think you can allude to it here and then repeat the point at the end of the report.

The Chairman: I think that allows us to recognize, where you want to recognize it, that we want to pursue it, which is why I don't think you need to take out the words. . . I think we do agree it's going to be hard to do, but we also want to carry on trying to make it happen. I think we get at that by saying we intend to keep this alive on our agenda.

Mr. Robinson: I have just a couple of other points. On page 11, the first paragraph at the top, I wonder if we really have to include the final sentence with respect to Boutros-Ghali: "For his efforts he has earned the title 'autocrat'." I'm not sure we should include that particular reference. He's run up against considerable opposition, but to repeat that particular description of him I don't think is necessarily helpful in a report of this committee.

The Chairman: No? You meant it sympathetically, I thought.

Mrs. Stewart: That's how it was intended.

The Chairman: I read it as a sympathetic comment.

Mrs. Stewart: Yes, I do too.

Mr. Robinson: Okay. If people want to leave it in, I don't feel strongly about it, but it just seemed to me a little unusual.

Page 12—I think this is probably the only reference at which we actually sort of personalize a reference to the minister. If we are doing a report to Parliament, I think we just have to change the wording as well as the letter. The second paragraph reads: "We were encouraged by the recent seminar which you convened. . .". I would just say "convened by the Secretary of State for External Affairs. Much needs to be done."

[*Traduction*]

Le président: Je m'en remets à vous.

M. Axworthy (Winnipeg-Sud-Centre): Monsieur le président, le comité ne s'est pas penché sur la question. Nous ne pouvons donc pas prendre position là-dessus. J'espère que nous étudierons la question, mais jusqu'à ce que nous l'ayons fait, je ne suis pas prêt à me prononcer sur la question de la composition du Conseil de sécurité.

Le président: Stan, je propose que nous adoptions la proposition de M. Robinson et que nous disions, «que le comité inscrira cette question à son ordre du jour permanent». Nous devrions continuer de nous demander. . .

M. Hovdebo: Oui, le rapport fait allusion seulement à la réforme des Nations Unies. Il n'aborde pas vraiment. . .

Le président: Je suis d'accord, et c'est un peu. . .

M. Hovdebo: Il est cependant question dans le titre du rapport «de l'avenir des Nations Unies».

Le président: Que nous le précisions ici ou ailleurs, j'aimerais que nous soulignions à la ministre—si c'est cette voie que nous choisissons—que le comité compte inscrire à son ordre du jour permanent la réforme des Nations Unies. Nous espérons que l'importance de cette question sera reconnue durant la période qui précède le 50e anniversaire. Il nous faut la garder à l'esprit. Il est important de le dire, soit dans ce passage, soit à la fin. Qu'en pensez-vous?

M. Miller: Vous pouvez le mentionner ici et le répéter à la fin du rapport.

Le président: Cela nous permet de signaler à l'endroit opportun du rapport l'importance que nous accordons à cette question et le fait que nous souhaitons y donner suite. Il n'est donc pas nécessaire de supprimer le passage. . . Tout en reconnaissant les difficultés, nous avons l'intention de poursuivre les efforts. Il nous faut donc dire que nous allons continuer à nous intéresser à la question.

M. Robinson: J'ai quelques autres observations. À la page 10, je me demande si la dernière phrase au sujet de Boutros-Ghali est vraiment nécessaire: «Ses efforts lui ont valu d'être traité d'autocrate». Je ne suis pas du tout certain que ce commentaire soit pertinent. Le Secrétaire général a dû affronter une opposition considérable, mais il ne me semble pas constructif de le décrire de la sorte dans le rapport du comité.

Le président: Non? L'intention est pourtant bienveillante, je crois.

Mme Stewart: En effet.

Le président: J'y ai vu un commentaire bienveillant.

Mme Stewart: Moi aussi, en effet.

M. Robinson: D'accord. Si les membres du comité y tiennent, je ne suis pas carrément contre. L'observation m'a simplement paru étrange.

Page 12—Il s'agit, je crois, du seul passage où nous nous adressons directement au ministre. S'il s'agit d'un rapport au Parlement, nous devons modifier le texte en conséquence. Ainsi, au premier deuxième paragraphe, au lieu de dire: «. . .le récent collogue organisé par le ministre. . .», on peut dire tout simplement: «. . .organisé par le secrétaire d'État aux Affaires extérieures.»

[*Text*]

I think the only other point I would raise, and again this is just a question of style as much as anything else, is at the top of page 15. Do we really want to describe the Canadian Armed Forces as a solution in search of a problem? If the committee wants to use that wording, fine. It's probably not a bad description, as long as we're clear on that.

The Chairman: You're supposed to catch Bob's one-liners in the first draft.

Mr. Robinson: The only other thing on that same page:

> To pursue the role of peacekeeper, Canada needs to bring its defence policy into a new creative partnership with other elements of foreign policy, including trade and refugee policy.

I think we would also want to say "and environmental policy". There may very well be a role for the military in the context of some sort of a green force or something like that. At least that is something to consider, not just trade and refugee and aid policy, but an environmental policy as well.

Then:

> Renewing the mission of Canadian aid by merging our international security and development budgets and seeking the best and most cost-effective ways of contributing to international peace. . .

Our aid mission is not just contributing to international peace, as important as that is. It is also, presumably, attacking poverty and dealing with environmental sustainability. I think we should be clear on that. It's not just peace.

Mr. Miller: This language goes back to an earlier section in the report. We've suggested the vocabulary is the conjunction of two basic threads in Canadian foreign policy, a security thread and a development thread. The aid program is addressed toward the development thread. And they're picking up a point you'd made earlier, Mr. Robinson. We have defined "development" at some point as embracing human rights and environmental sustainability, so as to make that clear in the use of the word "development". I'll try to find it.

Mr. Robinson: I have that. That's the middle of page 13, but it doesn't talk at all about poverty and debt, the central objectives of the aid program.

Mr. Miller: I agree.

Mr. Robinson: I think we should include that reference as well.

The Chairman: Let's recap. At the top of page 15 you want to take out the first line, "at the end of the Cold War, the Canadian Armed Forces".

Mr. Axworthy: No.

• 1135

The Chairman: That's what he's suggesting.

Mr. Robinson: If other people think it should be in there that's fine. I just want to flag that as one that may be. . . If anybody in the press reads it they may have some fun with that.

[*Translation*]

Ma seule autre observation, essentiellement de nature stylistique encore une fois, vise le passage de la page 15 où l'on parle de solution en quête d'un problème pour décrire les Forces armées canadiennes. Est-ce vraiment ce que nous avions l'intention de dire? Si la formule convient au comité, d'accord. Elle est quand même assez valable, dans la mesure où nous jugeons qu'elle convient.

Le président: Vous êtes censés repérer les perles de Bob dès la première ébauche.

M. Robinson: Ma seule autre observation pour la page 15 porte sur le passage qui suit:

> Pour remplir avec succès son rôle de gardien de la paix, le Canada doit parvenir à créer un nouvel équilibre entre sa politique de défense et ses forces armées et d'autres éléments de la politique étrangère, notamment ceux relatifs au commerce et aux réfugiés.

Nous devons parler également de politique environnementale. Il est tout à fait possible que les forces armées aient un rôle à jouer en matière de protection de l'environnement. Il faut certainement l'envisager, tout autant que la politique commerciale, la politique d'aide et la politique en matière de réfugiés.»

Puis:

> . . .renouveler le programme d'aide canadien en amalgamant nos budgets affectés à la sécurité et au développement internationaux et en cherchant les moyens les plus efficaces de contribuer à la paix internationale.

En matière d'aide au développement, notre mission ne se limite pas au fait de contribuer à la paix dans le monde, même si cela est très important. Elle englobe vraisemblablement la lutte contre la pauvreté et le défi du développement durable. Il faut dire clairement que la paix n'est pas le seul objectif.

M. Miller: Ce passage renvoie à une section antérieure du rapport où nous faisons de la sécurité et du développement les deux fils conducteurs de la politique étrangère du Canada. Le programme d'aide vise évidemment l'aspect développement. Le texte tient également compte de l'un de vos commentaires antérieures, monsieur Robinson. Nous avons donné une définition du développement qui englobe les droits de la personne et la notion de développement durable, de manière à ce que le sens que nous donnons à ce mot soit très clair. Je vais tenter de retrouver le passage.

M. Robinson: Cela va, je l'ai. C'est en haut de la page 13, mais il n'y est pas question de pauvreté et d'endettement, deux aspects primordiaux du programme d'aide.

M. Miller: Je suis d'accord.

M. Robinson: Je crois qu'il faut également englober ces aspects.

Le président: Résumons. Au milieu de la page 14, vous souhaitez supprimer la première ligne: . . .«La guerre froide étant terminée, les forces armées canadiennes. . .».

M. Axworthy: Non.

Le président: C'est ce qu'il propose.

M. Robinson: Si d'autres estiment qu'il convient de maintenir la phrase, fort bien. Je tenais tout simplement à signaler que le commentaire pourrait amuser passablement les journalistes qui le liraient.

[*Texte*]

Mr. Axworthy: What's the point of doing a report?

Mr. Robinson: I'm not sure that's what we want them to seize on, particularly.

The Chairman: I don't know whether people want it taken out or left in. What do you want to do? I don't see any strong reaction either way. What was the other one?

Mr. Robinson: Just including environmental policy in terms of the elements of defence policy.

Mr. McLean: Including the environment and refugee policies.

The Chairman: You have the other? Okay.

Mr. Robinson: The last one was broadening the mission of Canadian aid to dealing with poverty and—

Mr. McLean: That goes in, where?

Mr. Miller: Maybe the definition is the appropriate place to make quite clear what is meant by development and the aid program. Perhaps it can be mentioned again in 16, before we go into the recommendation.

Mr. Robinson: The wording of the recommendation only refers to international peace, and that has to be broadened as well.

Mr. Miller: That goes back to the question of the logic of the report. The way in which I've defined peace in the report is as the coming together of development, properly defined, and security. With regard to addressing issues like poverty—and this is something that's in *An Agenda for Peace* as well, in terms of peace building—unless we address the underlying problems that give rise to conflict we aren't really resolving the problems. It's using peace in connection with the aid program in a way that hasn't been traditional.

Mr. Robinson: As long as that can be clarified in the recommendation and the preamble. I think it may be clarified earlier, but it should also be spelled out in this.

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, in reflecting on the point, and the clerk might correct me, my understanding is that on the notion of tabling a report we can table nearly anything. We could even table our lunch menu. All we have to do is send an open letter from the House of Commons to the minister concerning the *Agenda for Peace*, and an interim report from the committee. This is part of a larger package of examinations we're doing, so it's tabled as an interim report. It's an open letter, but it's also an interim report that we're tabling with Parliament.

I would add a third element. I think that because of the importance of it we should arrange some sort of press briefing or announcement rather than just sending it off to Mrs. McDougall in a brown envelope. I would say that we incorporate it, that we send it to her because there's an urgency to it, but we also table it and then do something to explain to the press where we think these recommendations lead and what they suggest for the development of policy.

[*Traduction*]

M. Axworthy: Si on publie un rapport, c'est pour qu'il soit lu, n'est-ce pas?

M. Robinson: Je ne suis pas certain que nous souhaitions attirer leur attention sur cet aspect.

Le président: Souhaitez-vous que le passage soit maintenu ou supprimé. Personne ne semble vouloir en faire un cheval de bataille. Et pour l'autre observation, de quoi s'agissait-il?

M. Robinson: Simplement le fait d'englober la politique environnementale comme élément de la politique de défense.

M. McLean: La politique environnementale et la politique en matière de réfugiés.

Le président: Vous avez bien noté l'autre? D'accord.

M. Robinson: En dernier lieu, je proposerais d'élargir les objectifs de l'aide canadienne pour y intégrer la lutte contre la pauvreté et. . .

M. McLean: Cela correspond à quel passage?

M. Miller: C'est peut-être dans la définition qu'il convient d'expliquer très clairement ce qu'on entend par développement et par programme d'aide. Il est peut-être souhaitable également de le répéter à la page 16, avant d'aborder la recommandation.

M. Robinson: Dans la recommandation, il n'est question que de paix dans le monde et là aussi, il faut élargir la notion.

M. Miller: Voilà qui nous renvoie à la logique du rapport. J'y ai défini la paix comme étant la convergence du développement, tel que nous l'avons défini, et de la sécurité. Pour ce qui est maintenant des questions comme celles de la pauvreté—et c'est là un aspect qui revient également dans *Agenda pour la paix*, dans le cadre de la notion de consolidation de la paix—il importe de dire que nous n'allons jamais résoudre les problèmes si nous n'attaquons pas les réalités sous-jacentes qui engendrent les conflits. Il s'agit d'établir un lien nouveau entre les efforts visant la paix et ceux qui touchent l'aide au développement.

M. Robinson: Je ne m'oppose pas à ces idées dans la mesure où elles sont exposées dans la recommandation et dans le préambule. Je crois qu'il serait bon d'en parler plus tôt, mais j'estime qu'il faut également donner les précisions voulues dans la recommandation.

M. Axworthy: Monsieur le président, à bien y réfléchir, et la greffière pourra me corriger au besoin, je crois savoir que nous pouvons déposer à peu près n'importe quoi comme rapport. Nous pourrions même déposer notre menu du déjeuner. Nous n'avons qu'à envoyer à titre de rapport provisoire du comité la lettre ouverte de la Chambre des communes au ministre sur l'*Agenda pour la paix*. Puisqu'il s'agit d'un élément d'un ensemble plus vaste, nous pouvons la déposer comme rapport provisoire. Il s'agit d'une lettre ouverte, mais il s'agit également d'un rapport provisoire que nous déposons devant le Parlement.

J'ajouterais même un troisième aspect. Compte tenu de l'importance du rapport, nous devrions organiser une séance d'information pour la presse ou quelque chose du genre au lieu de simplement transmettre la lettre à M^me^ McDougall sans plus de cérémonie. Je propose que nous fassions d'une pierre deux coups: transmettons le document à la ministre puisque la chose est urgente, mais déposons-le également devant la Chambre tout en prenant les mesures voulues pour expliquer à la presse quelles sont d'après nous les implications de nos recommandations.

[*Text*]

The Clerk: Do you want a press release or more than a press release?

Mr. Axworthy: Just a press release saying that the Standing Committee on External Affairs—

The Chairman: Is pursuing its agenda for peace.

Mr. Axworthy: —is pursuing its review of UN or multilateralism and has issued a special open letter to the Secretary of State for External Affairs, which is being tabled in the House as an interim report. In this report it highlights redefining security and the need to look at the *Agenda for Peace* and to provide some leadership on this issue. Then it includes some of the recommendations at the end dealing with the parliamentary assembly and so on and some of the highlights and says that this is what we should do.

The Chairman: I was thinking while you were making your comments earlier that one of the reasons we did it this way, if I remember, is that it was drafted this way. In other words, it was drafted as a letter as opposed to as a report, and the way to make it a report is what Lloyd is—

The Clerk: It started as a letter—

The Chairman: It started as a letter because we thought it fit the thematics of a letter. We weren't making a lot of hard recommendations at this point, we were offering advice and giving thoughts. Rather than a traditional report to the House, we've examined this bit, we have this conclusion and this recommendation. It was designed as a letter as opposed to a report. But we can make it a report by doing it the way Lloyd is suggesting.

The Clerk: That's no problem.

M. Lopez (Châteauguay): Monsieur le président, je vois que dans la lettre dont on parle, il est question à plusieurs endroits de l'élargissement de l'enveloppe budgétaire; certains membres trouvent que ce n'est pas encore assez.

• 1140

Je ne trouve pas dans cette lettre les budgets proposés. Demandons-nous d'augmenter les fonds, ou s'agit-il plutôt d'un réaménagement du budget général? Je ne vois pas de réponse à cette question.

Le président: Non, comme toujours!

M. Lopez: Comme d'habitude.

Le président: Comme d'habitude, il y a ce petit silence concernant ces questions.

M. Lopez: C'est ça qui m'inquiète le plus.

Le président: Vous êtes toujours entre les lignes.

On ne connaît pas pour l'instant le coût probable d'une assemblée parlementaire ou de notre quote-part; on ne connaît pas, à l'avance, le coût de l'équivalent de la CSCE. Cependant, ça ne veut pas dire que le principe n'est pas valable. Ça dit que nous voulons soutenir cette idée-là et continuer de discuter avec le gouvernement des conséquences de tout cela, incluant les coûts. . .

[*Translation*]

La greffière: Souhaiteriez-vous un seul communiqué de presse ou plusieurs?

M. Axworthy: Un seul communiqué annonçant que le Comité permanent des affaires étrangères. . .

Le président: Se consacre à son agenda pour la paix.

M. Axworthy: . . .se consacre à son examen de l'ONU ou du multilatéralisme et a publié une lettre ouverte au secrétaire d'État aux Affaires extérieures qui est déposée devant la Chambre à titre de rapport provisoire. Dans son rapport, le comité souligne la nécessité de redéfinir la notion de sécurité, d'étudier les propositions contenues dans le document un *Agenda pour la paix* et de prendre des initiatives sur cette question. Puis suivent des recommandations sur l'assemblée parlementaire et ainsi de suite, certains des points saillants et des recommandations.

Le président: A mesure que vous faisiez vos commentaires tout à l'heure, je réfléchissais aux raisons qui expliquent notre démarche. Si ma mémoire est bonne, c'est que le document a été rédigé sous forme de lettre et non pas sous forme de rapport. Pour en faire un rapport, il faut aller dans le sens de ce que Lloyd. . .

La greffière: Il s'agissait au début d'une lettre. . .

Le président: Il s'agissait au début d'une lettre parce que nous estimions que le mode épistolaire correspondait bien aux grands thèmes. Nous n'en étions pas à faire des recommandations fermes mais plutôt à fournir des conseils et à donner matière à réflexion. Nous n'envisageons pas le rapport traditionnel à la Chambre où un comité fait rapport de ses travaux, de ses conclusions et de ses recommandations. Nous envisagions une lettre plutôt qu'un rapport. Mais nous pouvons rédiger un rapport d'après la proposition de Lloyd.

La greffière: Cela ne pose aucun problème.

Mr. Lopez (Châteauguay): Mr. Chairman, in this letter, the idea of an expanded budgetary envelop comes up several times but some members think that this is not enough.

I do not find in this letter the proposed budgets. Are we asking for increased funds or is it rather some readjustment of the overall budget? I do not see the answer to this question.

The Chairman: No, as usual!

Mr. Lopez: As usual.

The Chairman: As usual, these issues are not mentioned.

Mr. Lopez: That is what worries me most.

The Chairman: You are always reading between the lines.

At present, we do not know the probable cost of a parliamentary assembly or of our share; we do not know beforehand the cost of an agency equal to CSCE. However, it doesn't mean that the principle is not valid. It means that we want to support that concept and keep on discussing with the government about the impact of all these things, including costs. . .

[*Texte*]

Commençons d'abord par discuter des amendements, si vous le voulez bien. Après cela, on parlera du processus. Devant le Comité, il y a une motion de proposer pour adopter le rapport tel qu'amendé et pour en faire rapport à la Chambre. Est-ce qu'il y a d'autres discussions?

M. Lopez: Quant aux amendements, monsieur le président. . .

Le président: Ah! Vous cherchez un amendement?

M. Lopez: Non. Dans les amendements qui ont été proposés pour élargir. . . Le mot «élargir», à mon avis, demande plus d'argent; pour élargir une chose ou un programme, l'étendre à d'autres secteurs, ça implique plus de fonds. Je pense qu'il ne faut. . .

Le président: Comme d'habitude.

M. Lopez: . . .pas se cacher la tête dans le sable non plus. Alors, si nous ne voulons pas augmenter le budget, on ne peut pas demander d'augmenter la liste d'épicerie. Ça va avec; il me semble que c'est logique, non? Nous devrions plutôt nous battre sur le fond, avant de dire: Bon, on va demander. . . C'est bien beau de vouloir garnir la table avec beaucoup de choses, mais si au départ on nous dit: vous n'avez pas plus d'argent pour faire l'épicerie, avec quoi va-t-on la garnir? Alors, on parle pour ne rien dire à ce moment-là.

Le président: Vous êtes attaché à vos principes, comme toujours. Comme d'habitude! Je sais.

M. Lopez: Un politicien qui n'a pas de principes ne devrait pas faire de politique.

Le président: Non, non! Donc, je pense que ceci termine notre discussion.

Is there any further debate on the motion to adopt the report as amended and transmit it to the House?

Motion agreed to

The Chairman: While we have a quorum, may I get one business matter done as well?

Mr. Axworthy: Before we finish on this, in my presentation I said that I thought we should arrange some time for a public presentation of this or whatever it may be at the time of tabling. I wonder if the clerk could arrange a timetable for that.

The Clerk: Do you want a press conference?

Mr. Axworthy: A press briefing, whatever you want to call it.

The Chairman: All right. We'll get Mr. Lopez to do it for the Conservatives.

By the way, in the transmittal letter, Bob, we're trying to avoid the long response, so we'd better say it is anticipated. . . We did get a response on uranium. It's being translated now, and it's going out to you. So it does work. If we send a letter we can get something more quickly than otherwise.

I think we should indicate in our covering letter that we want to revisit this issue in late April, mid-May, and that we'd like a response by then. Presumably the committee will want to revisit this issue in the new session fairly early on. I would think that's true, so a response by late April, early May would be appreciated.

[*Traduction*]

Let us first discuss the amendments, if you will. Afterwards, we will deal with the process. A motion has been put before the committee to adopt the report as amended and to report it to the House. Any other discussion?

Mr. Lopez: As regards amendments, Mr. Chairman. . .

The Chairman: Well! Are you looking for an amendment?

Mr. Lopez: No. In the amendments that have been put forward to extend. . . In my opinion, the word "extend" means asking for more money. In order to extend something or a program, to extend it to other sectors, we need more funds. I think we should not. . .

The Chairman: As usual.

Mr. Lopez: . . .put our heads in the sand either. Thus, if we do not want to increase the budget, we should not ask that the grocery list be extended. It makes sense, doesn't it? We should rather argue about the substance before we say: Well, we will ask. . . It is all very fine to want to put a lot of things on the table, but if we are being told from the beginning: You'll have no more money to do your groceries, what will we put on the table? In other words, we are arguing for the sake of arguing.

The Chairman: As usual, you are committed to your own principles. As usual! I know.

Mr. Lopez: A politician who has no principles should not be in politics.

The Chairman: No, no! So, I think this closes our discussion.

Y a-t-il d'autre discussion sur la motion visant à adopter le rapport modifié et à en faire rapport à la Chambre?

La motion est adoptée

Le président: Tant qu'il y a quorum, puis-je régler une autre question courante?

M. Axworthy: Avant de clore cette discussion, j'ai dit lors de mon intervention qu'il convenait, selon moi, de prévoir du temps pour une présentation publique de ce rapport ou de celui que nous comptons déposer. La greffière pourra-t-elle organiser notre emploi du temps à cette fin?

La greffière: Voulez-vous tenir une conférence de presse?

M. Axworthy: Une séance d'information pour la presse, quelque chose de ce genre.

Le président: Très bien. Nous demanderons à M. Lopez de le faire pour les conservateurs.

Soit dit en passant, dans la lettre d'accompagnement, Bob, nous essayons d'éviter une réponse tardive, et il vaudrait mieux dire que nous comptons. . . Nous avons obtenu une réponse sur l'uranium. Celle-ci est en cours de traduction et elle va vous être distribuée. Le système donne donc des résultats. Si nous envoyons une lettre, nous pourrons obtenir une réponse plus rapidement que d'habitude.

Il convient de signaler dans notre lettre d'accompagnement que nous voulons revoir toute cette question à la fin avril, ou vers la mi-mai, et que nous souhaitons obtenir une réponse d'ici là. Le comité voudra sans doute se pencher à nouveau sur cette question dès le début de la nouvelle session. Je pense que c'est le cas et il conviendrait donc que nous obtenions une réponse d'ici la fin avril ou le début mai.

[*Text*]

• 1145

On motion of Mr. McLean—this was discussed at the steering committee, so it is a money matter—it was agreed that the committee resume consideration of its motion of September 15, 1992, concerning the study on the North American Free Trade Agreement, and that the motion be amended to specify that the research for the study be conducted by the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade under contract in the amount of $45,000, to be dated from November 1, 1992, to March 31, 1993. That's peculiar language, but essentially we did agree that we would get the centre to do the research for the NAFTA committee.

Mr. Axworthy: With the tabling of the bill tomorrow, it's going to go to the pre-study back to the committee. How does that affect this?

The Chairman: The committee has in effect finished its current round of hearings. There may be a separate legislative committee. It may be the subcommittee on trade constituted as a legislative committee. I'm not sure we know the answer to that, but it's going to go for pre-study, as I understand it, to the trade committee. But that may change again. Does that motion find favour with the committee? All those who dare vote against that are in deep trouble.

Motion agreed to

Mr. Axworthy: May I use this remaining business portion to ask if there is an update on the request we had specifically for the two ministers to appear on the question of foreign aid? Frankly, we have to have it.

Mr. McLean: I spoke today to Madame Vézina, who said that she's prepared to come after Mrs. McDougall has been here, since the phantom document comes from External Affairs.

Mr. Axworthy: Isn't she part of External Affairs?

Mr. McLean: Not yet.

The Chairman: Well, we have nothing scheduled for the week we come back. We do? What do we have?

The Clerk: Yes, we do. John de Chastelain.

The Chairman: For what day?

The Clerk: Tuesday.

The Chairman: Tuesday at 3:30 p.m. ambassador John de Chastelain. That is March 9. We'd better schedule our meeting on March 11, which is a Thursday.

Mr. Robinson: What do we have on March 11?

The Chairman: I'm about to have a meeting on ODA.

Mr. Robinson: With McDougall?

The Chairman: If she doesn't come we'll have our own meeting on ODA and ask the people from the department to come and start a review of it.

[*Translation*]

Sur la motion de M. McLean—on en a discuté au comité directeur, de sorte qu'il s'agit d'une question financière—il a été convenu que le comité reprenne l'étude de sa motion du 15 septembre 1992, portant sur l'étude relative à l'Accord de libre-échange nord-américain, et que la motion soit modifiée en vue de préciser que les recherches aux fins de cette étude doivent être effectuées par le Centre parlementaire pour le compte des Affaires extérieures et du Commerce extérieur, en vertu d'un contrat de 45 000$ portant sur la période du 1er novembre 1992 au 31 mars 1993. Ce jargon est un peu spécial, mais en un mot, nous avons convenu de demander au centre de faire ces recherches pour le comité chargé de l'étude de l'ALÉNA.

M. Axworthy: Lorsque le projet de loi sera déposé demain, il va être renvoyé à nouveau au comité pour l'étude préliminaire. Cela change-t-il quelque chose à la situation?

Le président: Le comité a effectivement terminé la présente série d'audiences. Il y aura peut-être un comité législatif distinct. Il s'agira peut-être du sous-comité sur le commerce extérieur constitué en comité législatif. Je ne peux pas répondre avec précision à cette question, mais, sauf erreur, le projet de loi va être renvoyé au comité du commerce extérieur en vue d'une étude préliminaire. Toutefois, cela peut changer à nouveau. Le comité approuve-t-il cette motion? Tous ceux qui osent se prononcer contre la motion auront de gros problèmes.

La motion est adoptée

M. Axworthy: Puis-je profiter de la période consacrée aux questions en suspens pour demander s'il y a du nouveau quant à la demande que nous avons présentée pour que les deux ministres en cause comparaissent pour nous parler de l'aide extérieure? Je pense qu'il conviendrait de savoir où en sont les choses.

M. McLean: J'ai parlé aujourd'hui à Mme Vézina, laquelle s'est dit prête à venir témoigner après la comparution de Mme McDougall, puisque le document fantôme émane des Affaires extérieures.

M. Axworthy: Ne fait-elle pas partie des Affaires extérieures?

M. McLean: Pas encore.

Le président: Bien, nous n'avons aucune réunion prévue pour la semaine de notre retour. Ah si? Qui doit comparaître?

La greffière: Si, il y a John de Chastelain.

Le président: Quel jour?

La greffière: Mardi.

Le président: Mardi à 15h30, nous entendrons l'ambassadeur John de Chastelain. Ce sera le 9 mars. Nous ferions mieux de prévoir notre séance le 11 mars, qui est un jeudi.

M. Robinson: Qu'y a-t-il le 11 mars?

Le président: Je suis sur le point d'organiser une séance sur l'APD.

M. Robinson: Avec Mme McDougall?

Le président: Si elle ne vient pas, nous tiendrons notre séance sur l'APD et demanderons à des fonctionnaires du ministère de venir nous en parler.

[*Texte*]

Mr. McLean: Why can't we do that Wednesday afternoon?

The Chairman: Well, I can ask the minister. If you want to wait to start with the minister. . .

Mr. Axworthy: I'm still not sure.

The Chairman: I thought Madame Vézina had agreed to appear.

Mr. Axworthy: No. Frankly, it's getting a little embarrassing, because a number of the groups had come to us individually. We said that the committee would be addressing this.

The Chairman: Oh, I agree. We have to address it. Do you want to address it here, or do you want to address it in the subcommittee?

Mr. Axworthy: I think it should be addressed by the standing committee.

Mrs. Stewart: Yes, I think so too.

Mr. Axworthy: I think Ms McDougall and Ms Vézina. . . If they want to play *avance Gaston*, that's their business, but I think we should have one minister. Officials, frankly, can't deal with the politicians. They will simply clam up. Frankly, it doesn't make a lot of sense to have officials until we've had the minister. If you want to have officials afterwards to look at some of the specifics, fine, but until you get a minister responsible for the policy proposals that are being developed, what's the point? I think we have to put the pressure on either one of them to show up.

The Chairman: Fine. If that's what you want to do, but you know my bias in this. When you have something in flux it may be more effective to get the document to see if we want to have any comments before they make a final decision in cabinet.

Mr. Robinson: Well, I disagree. We've been told that Vézina will not appear until after McDougall appears. We're not going to change that unless we subpoena her, and the reality is that this document comes out of McDougall's office.

• 1150

It's a question of the integrity of this committee too. If the minister will not make time for this committee, we have a real problem. I have no interest in hearing from officials on this point. These are policy questions, which the minister has to answer for.

The Chairman: In fairness, it's a document prepared by officials for the cabinet committee on whatever it's on. I'm not sure anybody has said this is what we want to do, Svend. That's not what I understand to be the case. We will do it that way if you want. I will convey the message to the minister and we will get McDougall here as quickly as we can when she comes back. We can do it under the main estimates; it's the same thing.

The Clerk: She's been invited for the main estimates.

[*Traduction*]

M. McLean: Pourquoi ne pas faire cela mercredi après-midi?

Le président: Eh bien, je peux toujours demander à la ministre. Si vous voulez attendre pour débuter nos audiences avec la ministre. . .

M. Axworthy: Je ne suis pas encore décidé.

Le président: Je pensais que M^me^ Vézina avait accepté de comparaître.

M. Axworthy: Non. Bien franchement, tout cela devient un peu gênant, car certains groupes ont demandé à comparaître pour leur propre compte. Nous avons dit que le comité se pencherait sur cette question.

Le président: C'est vrai, il faut en discuter. Souhaitez-vous en discuter ici, ou plutôt au sous-comité?

M. Axworthy: Je pense que la question devrait être examinée par le comité permanent.

Mme Stewart: Oui, je suis du même avis.

M. Axworthy: Quant à M^me^ McDougall et M^me^ Vézina, si elles veulent tirer à la courte paille, c'est leur affaire, mais je pense que nous devons entendre au moins une des ministres. Il faut bien admettre que les fonctionnaires ne savent pas répondre aux responsables politiques. Ils sont muets comme des carpes. Je pense vraiment qu'il est inutile d'entendre des fonctionnaires tant que la ministre n'a pas comparu. Si vous voulez convoquer des fonctionnaires par la suite pour examiner certains points de détail, c'est très bien, mais à quoi cela servira-t-il tant que l'une des ministres responsables des projets de politique élaborés n'aura pas comparu? Il faut insister pour que l'une ou l'autre vienne témoigner.

Le président: C'est bien. Si vous souhaitez vraiment suivre cette voie, mais vous savez ce que j'en pense. Lorsqu'une question est encore très vague, il est peut-être plus utile d'obtenir le document pour déterminer s'il nous faut obtenir des avis avant que la décision finale ne soit prise au conseil des ministres.

M. Robinson: Je ne suis pas d'accord avec vous. Nous avons été informés que M^me^ Vézina ne comparaîtra pas tant que M^me^ McDougall n'aura pas témoigné. Nous ne pourrions rien y changer à moins de la citer à comparaître, et il faut bien admettre que ce document émane du cabinet de M^me^ McDougall.

L'intégrité du comité est en cause également. Si la ministre ne prend pas le temps de venir au comité, nous avons un grave problème. Je ne suis pas intéressé à voir des fonctionnaires. Il s'agit de questions politiques auxquelles le ministre doit répondre.

Le président: Soyons honnêtes: c'est un document préparé par des fonctionnaires pour le comité du Cabinet chargé de la question. Je ne suis pas convaincu qu'on ait décidé d'agir ainsi, Svend. Ce n'est pas ce que j'ai compris. Mais nous ferons comme vous voulez. J'enverrai un message à la ministre et au retour de M^me^ McDougall, nous la verrons dès que possible. Nous pouvons le faire dans le cadre de l'examen du budget principal. Cela revient au même.

La greffière: Elle a été invitée pour le budget.

[*Text*]

The Chairman: Then she knows full well if she hasn't discussed it by then it will be the subject of that day and then we'll request another day. That's not complicated to explain. But ironically, I don't think you should assume that anybody has taken ownership of this yet, and that's a moment in time when the committee, if it wanted to, could be saying something before they take ownership of it. I'm happy to do it that way if you want.

Mr. McLean: The letter from the subcommittee went, and then the letter from the committee as well, or backed up from the committee.

The Chairman: Have you sent a letter as a subcommittee?

Mr. McLean: With the subcommittee I sent a letter.

The Chairman: To. . .?

Mr. McLean: To both ministers asking them to come either together or separately on the issue.

The Chairman: We had better draft a letter then.

Mr. McLean: So that letter went, and I took the oppportunity today to raise the matter with Madam Vézina to ask her, and she said McDougall was away this week.

The Chairman: Okay. I will send the letter tomorrow, drafted to say that at its full committee meeting today the committee was surprised, at the least, to find out that we do not yet have a meeting scheduled with ministers to discuss the leaked ODA report; therefore, Madam Minister, please find the time urgently to discuss this matter, because this cannot be allowed to sit around.

Mr. McLean: Good. Fine. That letter goes to McDougall from you, copy to Vézina.

The Chairman: Copy to Vézina.

Mr. Axworthy: The other person who we should be inviting, because it's a recent appointment, so we could do it under those terms, but also because of the issue, would be the new president of CIDA, Jocelyne Bourgon.

The Chairman: I haven't seen that go by.

The Clerk: I haven't seen it.

The Chairman: That doesn't mean we can't have her here.

Mr. McLean: Marcel Masse is there for another three weeks or four weeks. His was extended to get over a period of the completion of the estimates or the financial year or something.

The Chairman: Let me ask Ellen to check where the order in council reference is. If it's in process we can then do it under that. Otherwise, we'll ask her to come as part of estimates and so forth, but we have the right to bring her appointment before us.

Mr. McLean: Can I ask then on a point of business, is the main committee doing all the estimates for the subcommittee subject or for CIDA? Last year we did; last year estimates were done in the main committee.

The Chairman: We haven't talked about it.

Mr. McLean: It doesn't matter, but we should just—

[*Translation*]

Le président: Alors elle sait très bien que si on ne lui a pas encore parlé, c'est de cela que nous parlerons ce jour-là. Nous lui demanderons une autre comparution. Ce n'est pas bien compliqué. Mais ironiquement, je pense qu'il ne faut pas présumer que quiconque en a réclamé la paternité. S'il le voulait, le comité pourrait dire quelque chose avant que cette idée soit revendiquée. Je suis prêt à agir ainsi, si vous le voulez.

M. McLean: Le sous-comité a écrit une lettre, puis le comité aussi, à moins qu'il n'ait que donné son appui.

Le président: Le sous-comité a-t-il envoyé une lettre?

M. McLean: Oui, j'ai envoyé une lettre, pour le sous-comité.

Le président: À qui?

M. McLean: Aux deux ministres, pour leur demander de venir nous parler de cette question, ensemble ou séparément.

Le président: Alors il faut écrire une lettre.

M. McLean: Nous avons donc envoyé cette lettre et j'ai eu l'occasion d'en parler aujourd'hui avec M^me^ Vézina. Elle m'a dit que M^me^ McDougall était à l'étranger cette semaine.

Le président: Très bien. Je vais donc envoyer une lettre demain, où je dirai que le comité plénier, à sa rencontre d'aujourd'hui, s'est montré pour le moins étonné du fait qu'aucune rencontre n'était encore prévue avec les ministres au sujet de la fuite du rapport sur l'APD. Je demanderai ensuite à la ministre de venir en discuter avec nous de toute urgence, ce sujet ne souffrant aucun retard.

M. McLean: Bon, très bien. Vous enverriez cette lettre à McDougall avec copie conforme à Vézina.

Le président: Copie conforme à Vézina.

M. Axworthy: L'autre personne que nous devrions inviter, à cause de sa récente nomination, est la nouvelle présidente de l'ACDI, Jocelyne Bourgon. Nous pourrions l'inviter en raison de sa nomination mais également à cause de ce sujet.

Le président: Je n'étais pas au courant.

La greffière: Moi non plus.

Le président: Cela ne signifie pas que nous ne pouvons pas l'inviter.

M. McLean: Marcel Masse est là pour encore trois ou quatre semaines. Il a eu une prolongation, en attendant que soient terminés les budgets, à moins que ce soit l'exercice.

Le président: Je vais demander à Ellen de vérifier où est la référence au décret. Si ce n'est pas encore un fait accompli, nous pourrons poser des questions à ce sujet. Autrement, nous lui demanderons de comparaître dans le cadre de l'examen des budgets. Mais nous avons le droit de l'inviter au sujet de sa nomination.

M. McLean: J'aimerais avoir un éclaircissement sur notre façon de procéder: le comité étudie-t-il les budgets pour les sujets du sous-comité ou pour l'ACDI? L'an passé, nous l'avons fait. Les budgets ont tous été examinés par le comité.

Le président: Nous n'en avons pas parlé.

M. McLean: Peu importe, nous devrions simplement. . .

[*Texte*]

The Chairman: Because we don't know when prorogation is, we don't when other things are, we have no other business scheduled at all. That's why we were so keen to get this done in time, etc. I assume that we will want to come back to this in the new session. I assume that between now and the end of this session the estimates make the most sense as a theme, so why don't we do it—

Mr. Axworthy: They have to be done by the end of March.

The Chairman: Then why don't we just do it in main committee?

Mr. McLean: The estimates have to be done by the end of May, isn't it? But it's the end of May usually we have to have. . .or they're deemed if you don't. . .

The Chairman: They're deemed by the end of May, but it's the logical piece of business for meetings that we are creating. If we have some time now that we did not think we were going to have, let's do estimates. Is that agreed?

Some hon. members: Agreed.

Mme Bertrand (Brome—Missisquoi): Je voudrais demander, par votre intermédiaire monsieur le président, si M. Axworthy veut inviter M^me^ Bourgon pour étudier sa nomination ou pour discuter de l'ACDI?

Le président: C'est la même chose.

Mme Bertrand: C'est une nomination qui se doit d'être, ou qui peut être étudiée par le Comité.

Le président: Oui, c'est vrai.

Mme Bertrand: Alors, les deux en même temps; l'ACDI a des choses à nous dire aussi. Voulez-vous la faire venir pour étudier son curriculum vitae et le pourquoi de sa nomination, ou pour discuter des politiques de l'ACDI?

M. Axworthy: Avec toutes les nouvelles décisions en matière de patronage, il est très important d'avoir une compréhension de l'attitude et de l'action possible de cette personne dans l'accomplissement de ses nouvelles tâches.

Mme Bertrand: Tant que la ministre n'a pas exposé la politique du ministère, je ne sais pas si M^me^ Bourgon peut, elle, nous parler de «la nouvelle politique», entre guillemets, de l'ACDI.

• 1155

Le président: C'est la même chose. Ce ne serait pas la première fois qu'un comité se sert d'une excuse pour poser des questions sur un autre sujet.

Mr. Miller: A witness. . . I am sorry I do not recall at the moment his last name; some of you may have heard him speak at the seminar the minister had. He is the surgeon who was in Lebanon. He is in Ottawa, and would be, I have been told by someone else, interested in coming before the committee if the committee were interested in hearing from him.

Mr. Axworthy: Very good. When can that be arranged?

Mr. Miller: I am not sure it can be pulled off before you recess. If you want me to try this week, we could try it. I understand he is around for some weeks, so we could probably do it the first week you are back.

[*Traduction*]

Le président: Nous ne savons pas quand se terminera la session, nous ignorons bien d'autres choses encore et c'est pourquoi nous n'avons pas d'autres travaux inscrits à notre calendrier. C'est pour cela que nous voulons terminer ceci à temps. Je présume que nous voudrons y revenir avec la nouvelle session. D'ici la fin de la session, je pense qu'il vaudrait mieux examiner les budgets. Pourquoi ne pas le faire. . .

M. Axworthy: Il faut les terminer avant la fin de mars.

Le président: Alors pourquoi ne pas le faire au comité plénier?

M. McLean: Les budgets doivent être examinés avant la fin mai, n'est-ce pas? Mais c'est à la fin mai qu'habituellement nous avons. . . On présume que les budgets sont acceptés s'ils n'ont pas. . .

Le président: Ils sont présumés avoir été adoptés à la fin mai, mais c'est le genre de sujet qu'il nous faut pour nos séances. S'il nous reste du temps que nous n'avions pas prévu avoir, examinons les budgets. Êtes-vous d'accord?

Des voix: D'accord.

Mrs. Bertrand (Brome—Missisquoi): Through you, Mr. Chairman, I would like to ask Mr. Axworthy if he wants to invite Madam Bourgon to review her appointment or to discuss CIDA?

The Chairman: It's the same thing.

Mrs. Bertrand: This appointment should be or could be reviewed by the committee.

The Chairman: Yes, it's true.

Mrs. Bertrand: So we can do both. We have some things to learn about CIDA. Do you want to have her so we can study her resumé and why she was appointed or to discuss the policies of CIDA?

Mr. Axworthy: With all the new decisions related to patronage, it is of utmost importance to understand the attitude and the possible actions of this person in her new function.

Mrs. Bertrand: As long as the minister has not explained the policy of the department, I don't know if Mrs. Bourgon can tell us about "the new policy", quote-unquote, of CIDA.

The Chairman: It's the same thing. It wouldn't be the first time a committee uses such an excuse to ask questions on another subject.

M. Miller: Un témoin. . . Je suis désolé, j'oublie son nom de famille. Certains d'entre vous l'ont entendu au séminaire de la ministre. Il s'agit du chirurgien qui a travaillé au Liban. Il est à Ottawa, ou le sera, m'a-t-on dit. Il voudrait comparaître devant le comité si le comité est intéressé.

M. Axworthy: Très bien. Quand pourrions-nous le rencontrer?

M. Miller: Je ne sais pas si c'est possible avant le congé. Si vous voulez, je peux essayer cette semaine. Si j'ai bien compris, il sera ici quelques semaines. Nous pourrions sans doute l'inviter la première semaine après notre retour.

[*Text*]

Mr. McLean: What is the purpose of hearing him? I know he is an interesting speaker, but on what would we want to question him?

The Chairman: He is not CARE, but—

Mr. Axworthy: At the seminar that was held, he had a very useful perspective on how you combine or integrate guns and butter, the peacekeeping and the government aspects, which he has actually been having to do. He had some trenchant comments about where we should be going on that. I think it would be useful to expose that to a wider audience.

Mr. McLean: If we had him and that was the theme we were going to look at, then we might have John Watson from CARE, who made the same kind of delivery of things in Somalia.

The Chairman: They were both in Somalia.

Mr. McLean: CARE, if you remember, got in there before the troops and so on and had some—

The Chairman: We can do that. All I am saying is that we have nothing on Thursday.

Mr. Miller: This Thursday.

The Chairman: We could see if he is available Thursday morning. If he is, we could do it. If he is not, we can—

Mr. McLean: Correction. We have a day on the Horn of Africa and southern Africa, in the afternoon, a day at External. That does not mean that others cannot, but the subcommittee members are all invited for the day.

The Chairman: We will try to get the two of them when we come back.

The only other thing I have to remind you of is I have the former Lithuanian PM tomorrow afternoon in my office if you want to come. I think we sent something out, did we not? I hope.

Mr. McLean: What time of the day are we seeing de Chastelain on the ninth?

The Clerk: At 3:30 p.m.

Mr. McLean: We would hold times on the 11th in the morning, would we, presumably, or Wednesday afternoon?

The Chairman: I would think more likely Thursday morning.

Mr. McLean: Okay.

The Chairman: The committee stands adjourned. Thank you all.

[*Translation*]

M. McLean: Mais pourquoi l'inviter? Je sais que c'est un conférencier intéressant, mais quelles questions lui poserions-nous?

Le président: Il ne fait pas partie de CARE, mais. . .

M. Axworthy: Au séminaire, il a présenté un point de vue très intéressant sur la façon de combiner ou d'intégrer les armes et le beurre, le maintien de la paix et les gouvernements, c'est-à-dire ce qu'il a déjà fait. Il a tenu des propos incisifs sur ce que nous devrions faire. Il serait utile à mon avis d'en faire profiter un plus large auditoire.

M. McLean: S'il comparaissait et que ce thème était à l'ordre du jour, nous pourrions également inviter John Watson, de CARE, qui a traité de la même question, mais au sujet de la Somalie.

Le président: Les deux ont travaillé en Somalie.

M. McLean: Vous vous souviendrez que CARE est arrivé là avant les forces militaires et avait. . .

Le président: Nous pouvons le faire. Mais nous n'avons rien de prévu pour jeudi.

M. Miller: Ce jeudi.

Le président: Nous pourrions voir si c'est disponible jeudi matin. Le cas échéant, invitons-le. Autrement, nous pouvons. . .

M. McLean: Une correction: nous passons la journée à traiter de la Corne de l'Afrique et de l'Afrique australe. Nous passons l'après-midi aux Affaires extérieures. Les autres sont peut-être disponibles, mais les membres du sous-comité sont tous invités, pour la journée.

Le président: Nous les inviterons pour une autre fois, dans ce cas.

Je voulais également vous rappeler que je recevrai demain après-midi à mon bureau l'ancien premier ministre lituanien. Nous avons envoyé une note à ce sujet. Non? Je l'espère.

M. McLean: À quelle heure comparaît de Chastelain, le 9?

La greffière: À 15h30.

M. McLean: Nous nous garderons du temps le matin du 11, ou le mercredi après-midi?

Le président: C'est plus probable jeudi matin.

M. McLean: Bien.

Le président: La séance est levée, merci à tous.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste–lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

373900003

JUN 8 1994